

Digitized by the Internet Archive  
in 2012 with funding from  
University of Toronto



*C. C. Buck*

LA  
BIBLIOTHÈQUE  
DES  
PRÉDICATEURS.







LA  
**BIBLIOTHÈQUE**

DES  
**PRÉDICATEURS**

PAR  
**LE R. P. VINCENT HOUDRY**

De la Compagnie de Jésus.

**NOUVELLE ÉDITION**  
complètement revue et améliorée dans la disposition des matières

PAR M. L'ABBÉ V. POSTEL

Chanoine titulaire et Vicaire-Général d'Alger, Chanoine honoraire de Nancy et d'Antioche,  
Docteur en Théologie, Missionnaire apostolique

**TOME NEUVIÈME.**

---

**MYSTÈRES.**

---

DEUXIÈME PARTIE.



**PARIS**  
**ADOLPHE JOSSE, ÉDITEUR**

31, RUE DE SÈVRES, 31

1868.



BV

4205

.H6

1865

V.9

# PRÉFACE,

OU L'ON MONTRE DE QUELLE MANIÈRE

on doit traiter dans la chaire les

**Mystères de la religion.**

---

Voici la seconde partie de la **BIBLIOTHÈQUE DES PRÉDICATEURS**, qui contient les **Mystères de la Religion**, dont les uns regardent le Sauveur, et les autres la Sainte Vierge Mère de **DIEU**. On y a observé la même méthode et suivi le même plan que dans les huit tomes de la *Morale* qui les ont précédés, à la réserve que, n'étant pas en assez grand nombre pour être mis par ordre alphabétique, on les a rangés par ordre de temps et selon que l'Eglise en rappelle la mémoire aux fidèles afin d'exciter leur dévotion par les fêtes solennelles qu'elle célèbre tous les ans. Mais, avant d'en venir à chaque mystère en particulier, j'ai jugé à propos de déclarer mes sentiments en général sur la manière dont on les doit traiter dans les chaires, non pour prescrire des règles à tant de célèbres et de zélés prédicateurs, mais pour rétablir, s'il m'est possible, celles qu'on a constamment suivies durant plusieurs années, et que je ne puis voir sans douleur qu'on néglige aujourd'hui.

En effet, c'est avec juste sujet qu'on se plaint que, depuis quelque temps, on ne prêche presque plus dans les chaires les mystères fon-

damentaux du christianisme. On a pris un tel goût à la morale, et elle est devenue pour ainsi dire tellement à la mode, que plusieurs prédicateurs se sont fait un mérite de ne plus prêcher autre chose, même aux jours où l'Eglise est toute occupée de ces grands mystères. A DIEU ne plaise que je condamne leur intention, qui peut être sainte, ni leur zèle qui s'attache à ce qui leur paraît plus utile ? Je ne veux pas même mettre en question si les conjonctures particulières du temps, de l'occasion ou du plus pressant besoin de l'auditeur peuvent justifier ce nouveau procédé, ou doivent prévaloir sur l'ancienne façon. Mais j'avoue que je suis de ceux qui crient le plus haut contre une coutume qui commence à s'introduire, de ne parler plus qu'en peu de mots de sujets aussi importants que le sont les principaux mystères de notre foi.

Il suffirait, pour détruire les spécieux prétextes dont on s'autorise, de voir que l'Eglise exhorte les fidèles à solenniser ces fêtes avec les sentiments d'une dévotion extraordinaire, ce qu'ils ne peuvent faire sans être instruits des motifs qui les y peuvent exciter : et pour cela ne faut-il pas que les prédicateurs leur en donnent une connaissance plus ample et plus à fond que ne font ceux qui n'en parlent qu'en peu de mots et en passant ? Si c'est par la prédication de ces grandes vérités que la foi s'est d'abord établie, comment pourra-t-elle s'entretenir si, lorsqu'on en rappelle le souvenir, on ne s'efforce d'en bien faire concevoir la grandeur, l'importance, la sainteté et le fruit que nous en pouvons retirer ? N'y a-t-il point à craindre que l'ignorance des principes de la religion ne soit suivie de la corruption des mœurs, que l'on veut déraciner à force de morale et de censure de tous les vices ? Et ne peut-on point dire que ceux qui par cette voie font la guerre au péché et aux désordres publics ressemblent à ses souverains qui ne pensent qu'à faire de nouvelles conquêtes, sans se mettre en peine de conserver et d'assurer celles que leurs ancêtres leur ont laissées ?

Il est inutile d'alléguer que, la foi étant aujourd'hui étendue par l'univers, l'esprit des chrétiens n'a pas tant besoin d'être éclairé sur ces mystères, que leur cœur d'être ému et animé à la pratique des vertus qui règlent les mœurs et la conduite de la vie, puisque la foi et la connaissance de ces grandes vérités sont le fondement de la morale chrétienne, et que le zèle qui les porte à la prêcher peut trouver assez d'autres occasions de se satisfaire les jours de l'Avent, du Carême et des dimanches de l'année, qui en fournissent une assez ample matière. Pour moi, je suis persuadé que cela ne vient que de ce

que plusieurs veulent s'épargner la peine de traiter ces sujets, où toutes les personnes du métier avouent qu'il est plus difficile de réussir que dans la morale. Je me contente donc de leur dire que ce contre-temps, auquel l'auditeur ne s'attend point, n'a pas toujours l'effet qu'ils prétendent, et que, outre que chaque sujet doit avoir son temps propre (quand ce ne serait que pour varier quelquefois, et par cette alternative faire davantage goûter les discours moraux), il y a un tempérament à prendre, et un moyen d'accorder les deux parties. C'est ce que je prétends faire dans ce petit traité de la manière de faire avec fruit un sermon sur les mystères, pour servir de préliminaire aux matériaux que j'ai recueillis sur ces sujets et que je donne au public. J'ai cru qu'on me saurait quelque gré de m'être hasardé à faire quelques remarques sur ces sortes de sujets, d'en examiner la matière, la construction, la forme qui les distinguent des autres discours, et enfin le style et les ornements qui doivent y être mis en œuvre, comme j'ai fait dans les sujets de morale.

Nous n'avons nul exemple de ce genre d'éloquence dans les orateurs profanes ; ils ne se sont guère mis en peine d'approfondir les mystères de leurs superstitions ; peut-être cela eût-il servi à en désabuser les peuples, et c'eût été assez de les dévoiler pour en faire voir le ridicule. Il est vrai que Julien-l'Apostat, Porphyre, Libanius, et quelques autres, ont tâché de les justifier, et de faire voir qu'ils n'étaient pas si opposés aux lumières de la raison et du bon sens que les chrétiens les représentaient : mais ils l'ont fait en sophistes plutôt qu'en orateurs ; et le tour qu'ils ont pris pour les faire paraître plus raisonnables n'est pas moins décrié que les principes sur lesquels ils ont prétendu en établir la vérité. Parmi les SS. Pères, qui sont les premiers orateurs chrétiens, quoique ces sujets leur fussent familiers, aucun néanmoins ne nous a donné ni règles ni préceptes, aucun n'a réduit en art cette nouvelle rhétorique, inconnue à tous les anciens. Ils ont même en cela plus suivi leur génie et leur zèle que les préceptes, et plus parlé de l'abondance du cœur que par méthode et par étude. On remarque seulement qu'ils donnaient une autre forme à ces matières de religion qu'aux discours où ils annonçaient les vérités morales : qu'ils prenaient occasion de quelque mot de l'Écriture pour combattre les hérétiques de leur temps, et prouver ce que nous supposons maintenant comme incontestable ; et, comme le sujet en était plus élevé, ils y conformaient leurs pensées et leurs paroles.

On ne peut pas cependant les prendre aujourd'hui pour des modèles tout-à-fait achevés dans ce nouveau genre de discours, ni en tirer des

règles certaines auxquelles on doit s'en tenir : le goût et le génie de de notre siècle est trop différent du leur ; et, si nous empruntons quelques-unes de leurs expressions ou de leurs pensées, c'est seulement pour nous autoriser du sentiment de ces grands hommes dans ce que nous prétendons prouver. On doit encore moins se former sur les sermons de ceux qui ont été dans une plus haute estime au commencement de ce siècle (1). Nous y voyons, à la vérité, des traits d'une éloquence vive, des vérités assez bien poussées, et des naissances d'une morale bien prise et capable de faire impression et l'on peut dire qu'ils ont commencé la manière de prêcher que l'on suit aujourd'hui ; mais ils n'ont fait que l'ébaucher ; car on ne s'accommode plus ni de leur méthode ni de leur langage, ni du tour qu'ils ont donné aux choses ; tout cela est tout-à-fait changé. Il faut donc chercher ailleurs les règles d'un art où l'Esprit de Dieu veut bien s'accommoder lui-même au génie des temps et des personnes : car enfin l'expérience nous fait assez connaître que ce n'est pas prêcher apostoliquement, ainsi que plusieurs s'imaginent, que de parler sans préparation et sans méthode, mais qu'il faut se proportionner au goût et à la capacité des auditeurs, et que communément la parole de Dieu ne fait impression sur les esprits qu'autant qu'elle est poussée avec force et traitée de manière à persuader. Ce n'est donc pas l'altérer ni la corrompre, cette divine parole, que de prescrire des règles pour la bien annoncer ; mais c'est suggérer les moyens d'en tirer le fruit qu'elle est capable de produire.

En effet, la fin que le prédicateur doit avoir devant les yeux, en exposant au peuple les mystères de la religion, n'est pas seulement de l'instruire de ces vérités fondamentales, mais encore de l'exciter à conformer ses mœurs à sa croyance, et de trouver dans un même sujet de quoi nourrir l'esprit et émouvoir le cœur : c'est-à-dire qu'il est question d'allier dans un corps de discours la morale avec la spéculation, d'instruire des vérités de la foi et d'en tirer des motifs qui animent à bien vivre. C'est l'idée que nous devons nous former d'un discours de mystère, lequel se distingue par là du discours académique, qui parle des vertus morales, mais en tant qu'elles forment l'homme seulement, et non le chrétien : et ce genre de discours tient comme le milieu entre le panégyrique et le sermon purement moral. Or, c'est par rapport à cette fin et à cette idée que je marque ici les défauts qui peuvent y mettre quelque obstacle, et les moyens qui peuvent être de quelque secours pour y parvenir.

(1) Houdry, on s'en souvient, écrivait à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle.

Ce qu'il faut auparavant supposer ici, c'est que nous appelons mystères non-seulement les vérités essentielles de notre religion, telles que sont un DIEU en trois Personnes, un DIEU Homme, un bonheur et un malheur éternels à espérer ou à craindre dans l'autre vie, et d'autres semblables ; mais encore nous entendons, par ce nom, des faits et des actions qui se sont passées dans l'économie de notre salut, comme la naissance, la mort, la résurrection du Sauveur : nom que l'on ne donne pas, si ce n'est par métaphore, à ses autres actions qui n'ont pas un rapport si immédiat à l'ouvrage de notre rédemption, comme à ses miracles, quoiqu'ils soient au-dessus de la nature. Nous ajoutons néanmoins aux actions du Sauveur celles que DIEU a faites en faveur de la bienheureuse Vierge, sa conception immaculée, son annonciation, son assomption, et celles même que cette heureuse créature a faites par inspiration divine, et par rapport à notre salut : tels sont les mystères de la Visitation, de sa Présentation au temple, etc. Mais ce que je crois plus à propos de remarquer, c'est que, quoique l'Eglise ait ajouté de nouvelles fêtes aux anciennes, et qu'on leur donne aussi le nom de mystères, comme sont celles du nom et des grandeurs de Jésus, du nom et du cœur de Marie, on ne doit pas tant les appeler de nouveaux mystères que des suites ou des parties de ceux qu'elle a reconnus de tout temps, puisque ce sont les mêmes personnes qu'elle a considérées par des endroits différents, pour exciter par-là ou pour renouveler la dévotion des fidèles.

La principale chose à laquelle on doit avoir égard en traitant, c'est le choix du sujet ou du dessein. J'entends par-là la proposition qui doit régner dans tout le discours, et qui en fait proprement le plan et le projet. Cette proposition, dans l'idée et dans la manière de ce temps, qui est assurément la meilleure, doit renfermer quelque chose de moral, quelque exemple de vertu sur lequel on puisse former ses mœurs, ou bien quelque instruction qui nous excite à remplir nos devoirs, ou enfin contenir quelque vérité qui aille à la pratique ; autrement, ce sera plutôt un discours théologique qu'un sermon de mystères, lequel doit avoir pour but d'expliquer ce que DIEU a voulu nous révéler, et d'en tirer des instructions pour notre conduite. Par exemple, dans la nativité ou dans l'épiphanie du Sauveur, le sujet ou le dessein n'en serait pas tourné d'une manière à faire naître les sentiments qu'on doit s'efforcer d'inspirer, si l'on entreprenait seulement de montrer dans l'un que le Verbe éternel n'a rien perdu de sa grandeur et de sa majesté pour s'être fait homme et pour être né dans une crèche ; dans l'autre, qu'il est déclaré le véritable Roi de la terre. Il faut qu'il y ait quelque

chose dans la proposition qui nous intéresse davantage, et qui nous engage à y prendre part, comme une suite ou comme une conséquence naturelle de la vérité que l'on entreprend de prouver.

Par cette règle, qui paraît conforme à la fin qu'un prédicateur se doit proposer, on bannit aujourd'hui de la chaire, comme par un arrêt du jugement public, tous ces desseins brillants qu'on recherchait avec tant d'art et d'étude il n'y a pas encore si longtemps ; tel que serait de représenter le Fils de DIEU comme un soleil levant pour sujet d'un discours de sa Nativité, ou la sainte Vierge dans sa conception immaculée comme une lune qui va toujours croissant ; ou bien de choisir quelque hiéroglyphe parmi les astres, les météores et les effets les plus singuliers de la nature, afin d'en faire un parallèle continué et soutenu. Ces sortes de desseins pompeux ne sont plus goûtés que de ceux qui cherchent le faux brillant plutôt que le solide.

Mais aussi je ne crois pas que, pour se rapprocher du bon sens en cette matière, il faille donner dans l'autre extrémité, qui est de se contenter d'en tirer seulement quelque proportion morale, après y avoir disposé l'auditeur par un exorde ; de manière que le mystère qui doit faire le principal sujet du discours n'est employé que pour donner lieu à une morale qui en doit être la conclusion et le fruit.

Vous concevez, je m'assure, par-là, qu'il entre de la morale dans ces sortes de desseins ; mais ajoutez que ce doit être une morale propre au sujet : car c'est un défaut assez ordinaire de chercher de nouveaux mystères dans les mystères mêmes, et d'en vouloir trouver là où il n'y en a point : comme font ceux qui, pour s'éloigner des raisons communes qui se présentent d'abord à l'esprit, et qui sont les plus conformes aux sentiments des Pères et de l'Eglise, en allèguent d'autres qui ne peuvent venir dans la pensée que par de longs raisonnements, et amenées de loin, pour y trouver quelque raisonnement de morale dont personne ne s'est encore avisé. Les mystères de notre religion portent en quelque manière avec eux leur moralité et la plus naturelle est toujours celle qui demande le moins de spéculation. De plus, par cette morale propre au sujet, j'entends celle qui a plus de rapport au caractère du mystère que l'on traite qu'au génie et au tempérament du prédicateur. Ainsi, dans les mystères tendres, où le Fils de DIEU nous donne les marques les plus sensibles de son amour, on doit plutôt exciter des mouvements affectueux que se rendre terrible par des invectives ou par des menaces de la colère de DIEU : il faut se souvenir que le cœur de l'homme se rend souvent plutôt gagné par



la douceur et attiré par les bienfaits, qu'épouvanté par la crainte des jugements et des vengeances du Ciel.

Après le choix du dessein, ou plutôt dans le choix même qu'on en doit faire, la chose à quoi l'on doit avoir le plus d'égard c'est l'unité, qui est essentielle à toute sorte de discours, mais ordinairement plus difficile à observer dans les mystères, à cause de la morale qui doit y entrer pour les rendre instructifs et tels qu'on les demande aujourd'hui. Or, dans ce mélange et dans cette variété qui en fait la beauté et le fruit, il n'est pas si aisé d'éviter la multiplicité de desseins si opposés au bon sens et aux règles d'un juste discours : sur quoi il y a particulièrement deux choses à remarquer.

La première est l'unité du mystère même, qui doit être gardée, en le séparant tellement de tout autre mystère, qu'on ne les confonde point, comme il arrive à ceux qui ne distinguent pas assez l'Incarnation d'avec la Nativité du Sauveur, et la Nativité de la Sainte Vierge d'avec sa Conception, à cause que ces mystères ont quelque chose de commun. La seconde, qui n'est pas moins nécessaire, est que tout ce qu'il y a d'instructif dans ce mystère tende aussi à la même morale, comme seraient différents actes de la même vertu, ou différents péchés qui naissent du même vice ou de la même passion, parce qu'il suffit qu'ils conviennent dans le même genre pour garder cette unité. Il faut seulement prendre garde que cette morale qu'on attend doit être quelque vérité importante pour la conduite de la vie, telle que serait quelque devoir essentiel, quelque obligation indispensable de notre état ou de notre religion. Car, comme tous nos mystères sont sublimes et augustes, ce ne serait pas en faire un assez noble usage que de les proposer pour motifs ou pour modèles d'une chose peu considérable : mais ceux-là n'ont pas assez médité leur matière ni creusé bien avant dans le fond de leur sujet, qui n'ont qu'une même morale pour tous les mystères de Notre-Seigneur, et une autre pour ceux de la Sainte Vierge. Ce n'est pas une des moindres peines ni une des moindres adresses de l'orateur, de la savoir varier, et de la tirer cependant du fond de son sujet, particulièrement dans les octaves, où l'on se pique de prendre un dessein général, auquel l'on réduit tout ce que l'on a à dire. Par exemple, dans l'octave du Saint-Sacrement, si l'on prend pour sujet les merveilles cachées en cet adorable mystère pour en développer une chaque jour, ce sera toujours la même image que l'on fera naître, et la même idée qu'on en donnera, comme d'un mystère admirable, qui fait éclater la puissance de DIEU ; au lieu que, en le

prenant par différents endroits et par tous les biais dont on peut le considérer, on aura lieu d'en tirer différentes instructions et une morale plus variée.

Pour ce qui regarde la disposition ou la construction d'un discours de mystères, après s'être arrêté à quelque vérité qui donne lieu d'expliquer ce qu'il est nécessaire d'en savoir, voici la méthode qui me paraît la plus juste et la plus conforme au goût du temps. Il faut, premièrement, ménager de telle sorte le partage et la division de son discours, que chaque partie du mystère conduise naturellement à la conclusion qu'on a en vue. J'appelle parties du mystère les faits qu'il contient, ou les desseins que DIEU a eus en l'exécutant, ou les raisons que l'Eglise et les Pères nous donnent de la conduite de DIEU envers les hommes par rapport à ce mystère. Ensuite, il faut donner une assez juste étendue à ces faits, à ces raisons : car, sans cela, les conclusions morales qu'on en tirera, comme d'un principe qui ne sera pas solidement établi, porteront à faux, et ne feront jamais grande impression sur les esprits. C'est s'abuser, en fait de raisonnement, que d'inférer une conséquence sans avoir suffisamment fait sentir les raisons qui l'appuient et d'où elle est déduite. C'est pourquoi je crois qu'il est à propos que le prédicateur, avant d'inspirer à ses auditeurs des sentiments de reconnaissance envers la bonté de DIEU et de montrer la part que nous devons prendre à ce bienfait, s'efforce de donner une haute idée de son mystère, de faire entendre les motifs qui ont porté DIEU à l'exécuter, et les raisons qui ont engagé l'Eglise à nous le mettre devant les yeux, afin qu'il fasse l'effet qu'il s'en doit raisonnablement promettre. Mais il doit surtout prendre garde de ne perdre jamais de vue son sujet, et de ne pas faire comme ceux qui, ayant d'abord pris le droit chemin pour arriver à leur terme, s'égarèrent en prenant une autre route : car souvent, pour vouloir pousser un point de morale qui se présente en passant, on le fait avec tant d'ardeur, qu'on ne revient plus au point principal, et qu'on en perd les traces. Ce défaut est un manquement de justesse et l'effet d'une imagination échauffée, à quoi sont sujets ceux qui n'ont pas assez digéré leur matière, ou qui prêchent sans beaucoup de préparation. Ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse, quand l'occasion s'en présente, confondre les hérétiques et les libertins par les preuves qu'on apporte de la vérité de la religion, et que l'on tire de son sujet ; mais il est bon d'avertir alors qu'on ne dit cela que par occasion, de crainte que, en effleurant ou en entamant seulement une matière si importante,

ils ne s'imaginent qu'on n'a point de raisons plus fortes pour les convaincre.

Cette observation appelle une question que l'on fait assez souvent : savoir, s'il vaut mieux dire tout d'une haleine et sans interruption ce qu'on a médité sur un mystère, et en faire une partie entière du discours, en réservant toute la morale pour la seconde ou pour la troisième partie, qui est la manière des Italiens, ou bien faire entrer quelque point de sa morale à chaque subdivision ou après la preuve de chaque proposition. Cette dernière est plus variée, moins fatigante, et arrive plus tôt à son but. L'autre paraît plus solide, traite le mystère plus à fond, et semble s'éloigner davantage du sermon de pure morale. Mais je crois que cela dépend de la nature des mystères et de la diversité des faits qui y interviennent : comme dans celui de l'Épiphanie, de la Purification de la Sainte Vierge, de la Résurrection, où il y a quantité d'actions différentes, j'aimerais mieux que chacune fournisse quelque sujet d'instruction, à mesure qu'elles se présentent, que d'attendre à les réunir à la fin, parce qu'il est difficile que chaque partie, dont le Mystère est composé, puisse concourir à l'unité de morale qu'il faut avoir en vue tant que l'on peut, comme elles concourent toutes à l'unité du mystère, et que d'ailleurs, la partager en plusieurs vérités qui n'ont point de liaison c'est tomber dans le défaut de ceux qui en font deux ou trois, par les différentes matières qu'ils y font entrer, et qui semblent autant de pièces rapportées.

Il y en a d'autres qui, persuadés qu'un discours ne peut jamais être trop moral, prennent occasion de toutes les paroles de leur texte, ou de tous les endroits de l'Écriture dont ils tirent leurs preuves, de faire quelque point de morale qu'ils ont soin de faire remarquer ; mais ils ne s'aperçoivent pas que, contre leur dessein, ils font une homélie plutôt qu'un sermon : car, quoique l'homélie soit une manière de discours auquel on n'a pas entièrement renoncé en ce siècle, ce n'est pas cependant ce que prétendent ces prédicateurs, par cette diversité de morale qui vient à tout propos.

Une autre chose qui mérite bien qu'on y fasse réflexion, c'est que, en parlant d'un mystère, il n'en faut dire que ce qui est constant et bien autorisé, sans s'arrêter à des faits douteux et incertains, dont on ne voit aucun fondement dans l'Écriture ni dans la tradition : comme serait de faire grand fond sur les prodiges que quelques-uns disent avoir précédé ou suivi la naissance du Fils de Dieu, et sur les actions singulières de son enfance ou de son séjour en Égypte, qu'on a lieu de soupçonner d'être apocryphes. Il n'est pas même nécessaire d'appuyer

sur toutes les circonstances pour en faire un fondement de preuve : c'est assez d'exposer ce qu'il y a de plus remarquable ou de plus essentiel. Ainsi, en parlant du mystère de la Visitation de la Sainte Vierge, il suffit de parler en général des charitables offices qu'elle rendit à Ste Elisabeth, sans s'étendre sur des minuties et sur des choses basses, dont la dignité de la chaire ne souffre pas le détail ; et notre langue même ne souffre que dans le discours familier l'induction de ces petites particularités.

Enfin, pour achever ce qui regarde la forme ou la construction d'un sermon de mystère, comme il doit être solide et appuyé sur les principes de la foi, si l'on ne peut se dispenser d'avoir recours à la théologie, il faut du moins éviter avec soin d'en suivre la méthode et la manière de raisonner ; car ce serait renoncer à la qualité de prédicateur pour faire le personnage d'un théologien. Ces deux arts, qui ont leur méthode différente, semblent aussi avoir une espèce d'opposition dans leur manière de penser et d'exposer une vérité. On sait assez combien l'une est sèche, et qu'elle ne s'applique qu'à approfondir son sujet, au lieu que l'autre s'attache particulièrement à le bien tourner et à le rendre sensible par des raisons moins abstraites et plus plausibles. Il faut donc parler d'un mystère en des termes éloignés de ceux de l'École, et, en retenant, si cela se peut, toute la force du raisonnement, y ajouter les agréments nécessaires. C'est pourquoi l'expression y doit tenir davantage du panégyrique que dans un sermon purement moral.

Mais c'est ce qui nous reste à examiner en peu de mots. C'était autrefois la dernière chose à quoi l'on s'appliquait et à quoi l'on avait le moins d'égard dans ces sortes de discours, aussi bien que dans toutes les autres ; mais aujourd'hui c'est sur quoi la délicatesse du siècle oblige à prendre plus de précaution. Or, quoiqu'on ne puisse disconvenir que les mystères de la religion, étant les matières les plus sublimes qui se traitent dans les chaires, les pensées en doivent aussi être plus nobles et le style plus élevé que dans les autres, il ne faut pas pour cela s'éloigner du naturel ni donner toujours dans le sublime, puisqu'il est souvent nécessaire d'expliquer, de faire du moins entrevoir, ce qu'on ne peut absolument faire comprendre. Mais surtout je conseillerais d'éviter le style sentencieux et coupé, qui contient autant de pensées que de périodes et presque de lignes, mais qui, à la fin, fatigue l'esprit et l'ennuie : car, pour vouloir trop presser et exprimer trop de choses en peu de mots, on ne se donne pas le temps

de les faire sentir, et cet amas de pensées et de sentences, au lieu de donner jour à ce que l'on veut faire entendre, l'embarrasse et l'enveloppe d'autres pensées, souvent fausses ou forcées. Cette manière de s'exprimer a quelque chose de vif et d'éblouissant d'abord ; mais on a raison de la comparer aux liqueurs les plus douces et les plus agréables : rien ne flatte davantage le goût, mais l'abondance et l'excès produisent une satiété qui nous les fait enfin rebuter.

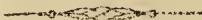
D'un autre côté, je n'ai garde d'approuver ce style diffus qui renferme peu de choses en beaucoup de paroles, qui, à force de les étendre, se perdent et se réduisent à rien. Il faut donc que l'orateur s'applique à s'exprimer de telle sorte qu'il ne laisse pas languir l'auditeur à force d'expliquer les choses et de les vouloir mettre dans leur jour, ni aussi qu'il ne laisse pas à deviner ce qu'il veut dire, à force de le resserrer. C'est ce qu'on doit observer en toute sorte de discours, mais surtout dans l'exposition de nos mystères, où, ce que la rhétorique appelle *amplification* ne pouvant toujours se faire par la multitude des faits ou de leurs circonstances, elle doit se prendre des sentiments des Pères et des raisons théologiques ; et il faut ensuite régler son style selon l'impression que l'on tâche de faire sur les esprits, parce qu'on n'en peut donner d'autres règles que la manière plus ou moins heureuse que chacun s'est faite de s'exprimer.

Ajoutez que les figures, qui sont le principal ornement du style, doivent aussi être ménagées avec adresse dans les sermons sur nos mystères, quoiqu'il soit difficile de rien prescrire sur ce point, parce qu'un habile orateur ne pense guère à ce que font les autres, mais à ce qu'il juge être le meilleur : outre que la diversité des sujets en doit aussi rendre le tour différent. Je crois cependant que, comme la grandeur et l'élévation de ces matières ouvrent un plus beau champ à l'éloquence, les figures, qu'on appelle les lumières du discours, y doivent être aussi plus vives et plus fréquentes ; et, comme les apostrophes et les exclamations y sont plus en usage que jamais, on doit éviter l'affectation d'un déclamateur, et ne les mettre en œuvre que dans les endroits les plus touchants.

Que s'il y a tant de mesures à prendre et de règles à observer dans les discours de mystères, il ne faut pas s'étonner si la difficulté fait que plusieurs donnent plutôt du côté d'une morale libre, que de s'assujettir à tant d'observations ; mais cela ne prouve pas qu'il faille en abolir l'usage, ni qu'on n'en puisse tirer autant de fruit que des autres sermons. Or, pour cela, sans parler de l'opération du SAINT-ESPRIT, qui n'est point assujettie aux préceptes ni aux règles de l'orateur, il

faut que la proposition, ou le sujet qu'on entreprend de prouver, ait quelque chose de moral par rapport au mystère que l'on traite ; que le plan ou la disposition de ce sujet conduise à un but, qui doit être quelque importante instruction sur nos devoirs ; que le discours soit tellement partagé entre ce qui regarde la spéculation et les mœurs, qu'on ne puisse pas dire qu'il est tout-à-fait spéculatif ni tout-à-fait moral ; mais que l'une appuie et soutienne l'autre, et enfin que le style en soit tout ensemble élevé et naturel.

Ce sont les remarques et les réflexions que j'ai faites en entendant les plus célèbres prédicateurs de ce temps, et non des lois que je veuille obliger de suivre, n'ayant pas la présomption de m'ériger ni en maître des uns ni en censeur des autres pour exercer une sévère critique sur les ouvrages d'autrui. J'ai même plus de sujet de prier ceux qui se donneront la peine de lire les miens d'user d'indulgence à mon égard si j'ai moi-même si mal observé ces règles, et de profiter de ce qu'ils y trouveront de raisonnable et de chrétien.



# OBSERVATION.

Si l'on doit retrancher les citations latines

de l'Écriture et des Pères.

---

Comme la manière de prêcher d'aujourd'hui est de faire un discours raisonné, soutenu de l'autorité de l'Écriture et des Pères, qui en sont les preuves les plus solides, il est étonnant qu'il se trouve des prédicateurs qui prennent le parti de retrancher d'un sermon tous les passages latins, et qui veulent introduire la coutume de faire des discours unis, sans en interrompre les périodes par aucune citation : les uns sous prétexte que la plus grande partie de l'auditoire ne les entend point, et les autres, que c'est fatiguer l'auditeur par le nombre des auteurs que l'on a coutume de citer, et qui ne disent souvent que ce qui viendrait en pensée à tout autre, ou qui serait bien reçu de la bouche du prédicateur même, ou enfin qui se pourrait aussi bien exprimer dans une langue que tout le monde entend. Qu'importe à l'auditeur, disent-ils, quel est celui qui a prononcé cette sentence, donné ce sage conseil, avancé cette maxime ou dit le premier telle parole remarquable ? Si la chose est bonne, ne doit-elle pas faire la même impression sur l'esprit de celui qui l'écoute ; et, s'il est persuadé que c'est le SAINT-ESPRIT qui lui parle par l'organe du prédicateur, n'est-ce pas divertir son attention que de lui faire prendre garde de quel endroit cette parole est tirée et de qui on la tient ? Que si vous en jugez par rapport aux prédicateurs, pourquoi, ajoutent-ils, se charger la mémoire et du nom des auteurs qu'ils citent et des paroles d'autrui, qu'ils rapportent quelquefois peu fidèlement ? Comment justifier ce qu'ils allèguent ou consulter des auteurs dont souvent on n'a jamais entendu parler ? Si la parole de DIEU est toujours une nourriture salutaire et un mets exquis, celui qui a faim doit-il se mettre en peine d'où elle vient et du nom de celui qui l'a préparée ? — Je ne m'arrêterai

pas à vous faire voir combien ces sentiments sont injustes, ni à réfuter toutes ces raisons en particulier ; mais je maintiens que c'est une erreur dangereuse, et capable non-seulement d'empêcher le fruit de la prédication, mais encore d'ôter à un sermon chrétien la plus grande partie de sa force et de sa solidité, et même un de ses plus riches ornements ; ensuite j'apporterai quelques remarques prises de l'expérience, de la raison et du sentiment des personnes consommées dans cet art, sur les citations de l'Écriture, des SS. Pères et de quelques autres auteurs qu'on est en droit de citer, pourvu qu'on observe la modération et les conditions que je tâcherai de marquer exactement.

Je dis, premièrement, que dans un discours chrétien, soit de morale soit de mystère ou de panégyrique, on ne doit point s'éloigner de la manière qui a été en usage de tous temps, de citer, c'est-à-dire d'alléguer l'autorité, les paroles et les sentiments des auteurs qui peuvent ou justifier ou appuyer ce qu'on nous a avancé, et que c'est un abus, d'une plus grande conséquence que l'on ne pense, de vouloir en abolir la pratique. On devrait prendre garde que c'est aujourd'hui une des choses qui distinguent les sermons des discours purement académiques : car, ceux-ci n'étant que pour flatter l'oreille et satisfaire la curiosité des auditeurs, on ne peut trouver mauvais qu'on n'y cherche que la politesse, et qu'on évite tout ce qui peut rompre le fil d'un discours coulant et fleuri : mais il faut se souvenir qu'un sermon a pour but de réformer les mœurs, d'inspirer l'horreur du péché, et de porter à la pratique des plus austères vertus, et par conséquent il conviendrait d'apporter les preuves capables de convaincre les esprits de la vérité qu'on veut établir. Or, entre ces preuves, qui ne sait que l'Écriture est la vérité même, puisqu'elle contient proprement la parole de DIEU ? que le sentiment des Pères et le consentement unanime des docteurs montrent que ce qu'on a avancé est une vérité déjà reçue, et non pas une pensée qui vient de notre fonds ; et qu'enfin, entre ces autorités que l'on allègue, il y en a telle qui seule peut servir de fondement de preuve, comme les paroles expresses du Fils de DIEU, tout passage formel des livres saints et les décisions des conciles ; telle autre qui montre que c'a été le sentiment des premiers oracles de l'Église, et telle enfin qui fait voir que ceux qui ont été en réputation d'avoir le mieux raisonné sur les principes de la foi, et d'avoir examiné les choses à la rigueur de l'École, n'ont point d'autres sentiments que les nôtres sur la matière en question. Or, qui ne voit que de dire seulement en l'air que l'Écriture, les conciles, les SS. Pères et les docteurs conviennent d'une maxime ou de quelque vérité, sans en citer aucun passage, sans en rapporter fidèlement les paroles, ou sans mettre leurs raisons en abrégé pour en mieux voir la force, c'est abuser de leur autorité, aussi bien que de la crédulité de l'auditeur, qu'on ne persuade pas aisément à moins de se servir des moyens et des preuves qui peuvent faire entrer une vérité dans l'esprit ?



On ne disconvient pas que l'on peut pécher en ce point, et même en plusieurs manières, et que remplir un sermon de citations à tout propos, c'est un défaut contre lequel la nouvelle méthode s'est déclarée d'abord, et nous avons déjà marqué ailleurs que c'est à ce sujet que l'on en a retranché l'excès. Mais il s'agit de savoir s'il faut retrancher tout-à-fait les citations, les passages latins et les propres paroles des auteurs que l'on cite, ou si l'on ne peut se dispenser d'avoir quelquefois recours à l'autorité, lorsqu'on explique les maximes de l'Évangile, qu'on veut donner une haute idée de la grandeur d'un mystère, ou qu'on nous représente l'importance de nous acquitter de nos devoirs ; s'il suffit de dire : Tel a été le sentiment d'un Père, tel le précepte de l'Évangile, telle la tradition de l'Église ; sans cette bigarrure de français et de latin qui, en interrompant le discours, semble l'affaiblir, et faire faire à l'auditeur une diversion de l'attention qu'il doit tout entière à suivre un discours raisonné.

Certes, le prétexte d'éviter une extrémité ne doit pas faire donner dans une autre, ni prévaloir à une coutume sagement établie, et d'ailleurs si utile. Car, outre que la pensée d'un auteur se conçoit mieux dans sa propre langue, et que la traduction qu'on en fait l'altère ou la change en lui donnant un tour tout différent, on est persuadé que l'expression latine (qui est la seule langue étrangère que la chaire souffre aujourd'hui) a une force toute particulière, qu'elle fait souvent plus concevoir qu'elle ne dit, et qu'elle fait entendre même ce que la nôtre ne peut exprimer : et ainsi, s'abstenir de parler quelquefois cette langue, c'est ôter autant de force à un discours, et l'énerver pour le vouloir rendre plus poli ; c'est, de plus, se piquer à contre-temps d'une délicatesse affectée, qui prive la parole de DIEU d'une partie de son effet. Cela, selon mon sentiment, serait hors de contestation, si l'on voulait seulement faire réflexion sur l'emploi de la prédication. Il faut dire que le prédicateur est un orateur théologien, et que la prédication est une théologie diserte et éloquente. L'orateur sacré raisonne sur les mystères et sur les vérités de la foi, il en tire des conclusions, qu'il prouve ensuite par l'Écriture, par le sentiment des Pères et par de solides raisons, en sorte que ses conclusions, pour n'être pas toujours précisément de foi, doivent toujours y être conformes, et par conséquent autorisées du sentiment des SS. Pères et reçues communément des docteurs : ce qui ne se peut faire sans citer premièrement l'Écriture, car elle doit toujours tenir le premier rang entre les preuves qu'on allègue, par une prérogative singulière qui lui est due.

En effet, si le devoir et le ministère du prédicateur est de prêcher la parole de DIEU, il n'y a, à proprement parler, que ce qui est dans l'Écriture qui doive être appelé de ce nom, et ce n'est que par analogie qu'on l'étend à tout le reste qui entre dans un discours chrétien, et en tant qu'il est conforme à cette divine parole ou qu'il en est déduit par une conclusion légitime, ou enfin parce qu'il en explique et en développe le sens

et la pensée, et qu'il la met dans un jour propre à inspirer de pieux sentiments et de fermes résolutions. Or, comment est-il possible de le faire de la manière qui convient pour instruire, pour persuader et émouvoir l'auditeur, sans en citer les termes, sans appuyer sur les paroles dont s'est servi le SAINT-ESPRIT, et sans faire voir le sens qu'elles renferment? Aussi est-ce non-seulement le conseil, mais le précepte du concile de Trente (ce qui avait déjà été ordonné par d'autres conciles), d'annoncer aux peuples l'Écriture et la loi de DIEU : *Pro concione sacras Scripturas divinatque legem annuntiare*. C'est ce qu'ont pratiqué les SS. Pères, dont les uns, occupés à ce saint ministère, ne faisaient communément que des homélies, et joignaient dans le même emploi la qualité de prédicateurs et d'interprètes de l'Écriture, et, pour matière de leurs discours, entreprenaient d'en expliquer un livre entier, ou un Évangile de suite : et c'est de là que nous avons ces beaux commentaires qu'ils nous ont laissés sur tous les Livres saints. Les grands et les véritables prédicateurs qui ont converti les peuples et les nations entières, et qui ont imité de plus près les Apôtres, n'avaient point d'autres armes pour combattre les vices, les hérésies et les désordres les plus enracinés, que celles dont se servait S. Paul, le grand modèle des prédicateurs : *Arma militiæ nostræ non carnalia sunt, sed potentia DEI ad destructionem munitionem* (II Cor. IX, 4).

C'est toute l'instruction que S. Dominique, appelé de son temps le Prédicateur par excellence, donnait à ses disciples, d'avoir toujours en main les saintes Lettres et de les lire continuellement ; et quand il les envoyait pour s'acquitter de leur emploi, tout le meuble dont il avait soin de les pourvoir était une Bible, les croyant assez forts avec cela, et assez bien armés pour attaquer tous les dérèglements et pour résister à toutes les puissances de l'enfer. C'est par ce moyen que S. Vincent Ferrier, au rapport des historiens de sa vie, a fait un fruit admirable presque dans tous les royaumes de l'Europe ; et, sans nous étendre sur une infinité d'exemples, nous voyons encore aujourd'hui que ceux qui font le plus de fruit et qui remplissent plus dignement ce saint ministère sont ceux qui savent mieux manier l'Écriture, parce que c'est proprement la parole de DIEU vive et efficace, comme l'appelle S. Paul : de manière que, au sentiment de S. Chrysostôme, une des principales raisons du peu de fruit que l'on retire de tant de sermons, c'est qu'on ne prêche pas assez cette divine parole contenue dans l'Écriture, qu'on n'en tire pas ses preuves et ses raisons, qu'on n'en fait pas valoir les exemples, qu'on n'en connaît pas assez la force, qu'on ne s'applique pas assez à la faire sentir, et que souvent ceux qui sont envoyés pour prêcher la parole de DIEU substituent à sa place leurs propres pensées et de beaux traits d'esprit, par une éloquence toute profane.

Mais faut-il d'autre raison que de savoir que l'Écriture sainte est appelée le pain et la nourriture de nos âmes ? car c'est le nom que DIEU

même lui donne. Les prédicateurs sont établis pour rompre ce pain, pour distribuer aux fidèles cette divine nourriture ; jusque-là qu'une des plus grandes menaces que DIEU fait à son peuple, dans sa colère, est de lui ôter ce pain et d'envoyer la famine sur la terre. Mais qu'arrive-t-il quand on omet de citer cette divine parole et de rompre ce pain en expliquant au peuple les vérités qu'elle contient, sinon ce que dit un prophète : *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis?* Les peuples ont besoin d'une nourriture solide qui les sustente, et qui entretienne leur vie ; mais, au lieu de ce pain, on prétend les nourrir de viandes creuses, d'un pain de mensonge, comme dit un prophète ; c'est-à-dire de nos propres pensées, qui sont souvent des illusions. Je ne fais pas ici un sermon pour invectiver contre cet abus ; mais je dis qu'un prédicateur manque à l'essentiel de son ministère, et de l'emploi que l'Eglise lui a confié, quand il ne cite ni prophète ni évangile, et que nulle parole de l'Écriture n'entre dans ses discours.

Je sais qu'il y a peu de personnes qui osent ouvertement contester cet article, et d'autres qui l'accordent assez volontiers. Mais qu'est-il nécessaire, disent-ils, après l'autorité du SAINT-ESPRIT, d'ajouter encore celles des SS. Pères, et de charger un sermon de passages et de citations ? A quoi je réponds que, s'il est nécessaire d'appuyer la vérité qu'on avance du témoignage de l'Écriture, un prédicateur a encore besoin de celui des Pères. Car premièrement, qui nous peut mieux découvrir et développer le sens de cette divine parole, que ceux que l'Eglise reconnaît pour en être les plus fidèles interprètes, qui ont puisé toute leur science dans cette source, et qui, ayant reçu des lumières toutes particulières du Ciel à cause de leur sainteté, ont ensuite acquis une intelligence plus parfaite de ces livres sacrés ? C'est pour cela que l'Eglise même a donné à quelques-uns le titre et la qualité de ses premiers docteurs. C'est donc aussi une conséquence qui paraît nécessaire, en citant l'Écriture, d'alléguer l'autorité des Pères sur le sens propre des paroles que l'on cite, parce que nous ne devons pas nous fier toujours à nos propres lumières, et nous imaginer que nous avons trouvé le véritable sens quand il est besoin de quelque éclaircissement sur un passage.

Mais, outre cela, il y a de bonnes et de fortes raisons qui montrent que leur autorité est toujours d'un grand poids dans la preuve d'une vérité chrétienne ; et, comme on doit avoir une haute idée de leur profonde érudition aussi bien que de leur sainteté si distinguée, leur témoignage ne peut manquer d'être favorablement reçu, et leur sentiment de servir au nôtre d'un puissant appui. Ajoutez que, si les orateurs profanes n'ont point fait de difficulté de citer le sentiment des grands hommes qui ont été les oracles de leur siècle, et de les citer avec éloge dans leurs harangues, pourquoi rétrancherions-nous, dans un discours où il s'agit d'une vérité chrétienne, l'autorité des Pères de l'Eglise, dont nous devons révéler toutes les paroles et qui ont eu, sans contredit, plus de connais-

sance que nous des vérités que nous traitons ? Si vous me dites que leur autorité, après celle de l'Écriture, ne sert souvent qu'à défigurer un discours par un amas de passages qui n'ajoutent ordinairement rien à ce qu'on a déjà prouvé par de solides raisons, ce n'est pas avoir la première idée d'un sermon qui est un discours sur quelque mystère, ou sur quelque autre vérité chrétienne soutenue et autorisée de tout ce qui est capable de lui donner du poids. De manière que tout ce qui peut la persuader ou lui donner de la force, raisons, exemples, autorités, tout cela y peut trouver place, et se servir mutuellement d'appui et d'ornement, par la variété, l'ordre et l'arrangement avec lesquels tout cela est ménagé.

Pour moi, je ne crains point de dire à ceux qui veulent tirer de leur fond tout ce qu'ils disent, ou qui appréhendent de gâter leurs pensées par le mélange de celles de ces grands hommes, que, outre qu'on n'est pas obligé de les croire sur leur parole à moins qu'ils n'en donnent de bons garants, il y a des sujets où l'on ne peut se dispenser d'avoir recours à leur témoignage, comme dans les sermons de controverses, lorsqu'il s'agit de prouver quelque dogme de foi contre les hérétiques, ou d'une vérité reçue par la tradition, ou bien des mœurs et des coutumes des premiers siècles. Que si on pense se dispenser de ces citations pour parler d'un air plus poli et pour s'accommoder à la manière du temps, où plusieurs n'estiment que ceux qui pensent et qui s'expriment plus vivement, et qui trouvent le secret de diversifier leurs discours par des tours nouveaux et ingénieux, je n'examine point si ce sont ces sortes de prédicateurs qui prêchent le plus chrétiennement, et qui font le plus de fruit, je dirai seulement qu'on trouve dans la lecture des Pères de quoi remplir les discours même de ce caractère des tours d'esprit aussi fins, des pensées aussi brillantes et aussi délicates, des figures aussi vives, des raisons aussi bien poussées, des traits d'éloquence enfin aussi ingénieusement tournés, que dans les auteurs profanes ; et un des écrivains les plus polis et les plus judicieux de ce temps en a fait depuis peu un recueil, qui fait bien voir qu'en cela même ils n'ont point cédé aux auteurs qu'on a le plus vantés dans l'antiquité, et qu'on regarde encore aujourd'hui comme les maîtres de cet art.

Qu'on s'en tienne donc là, pourra-t-on dire, et qu'on se contente, dans les sermons de ce temps, de citer l'Écriture et les SS. Pères, dont l'autorité est souvent une preuve plus forte que les meilleures raisons. N'est-ce pas du moins un abus de citer des auteurs récents, tels que sont les théologiens, lesquels, quoique d'un mérite distingué et reconnu, ont cependant leurs sentiments particuliers auxquels on n'est pas obligé de déférer, et qui n'ont d'autorité qu'autant qu'ils sont conformes à l'Écriture et au sentiment général des Pères, qui rend une vérité constante ? Nous verrons tantôt de quelle manière il en faut user, et dans quelles circonstances leur autorité peut être reçue. Je dis maintenant qu'un sermon, pour être solide, doit être théologique, soutenu et prouvé par de

bonnes raisons que les prédicateurs ne sont pas obligés d'inventer eux-mêmes, et lorsqu'ils les empruntent des théologiens, des docteurs et des auteurs qui ont traité ces matières à fond et dont les écrits ont eu l'approbation publique, ces raisons et ces preuves en sont plus fortes, et par conséquent doivent être mieux reçues, puisque l'autorité est jointe à la raison, et que ces docteurs célèbres ne sont pas facilement soupçonnés de faire de faux raisonnements, comme il arrive quelquefois à un prédicateur dans l'ardeur de son zèle. Ainsi, je ne crois pas qu'on doive faire scrupule de les citer quelquefois, en rapportant leur sentiment ou en se servant de leurs raisons. Voilà ce que des gens de bon sens et d'une expérience consommée, que j'ai consultés là-dessus, jugent qu'on doit retenir dans la manière de prêcher de ce temps, sans que le prétexte de faire un discours plus poli, ou la fausse délicatesse de ceux qui ne cherchent qu'à plaire, doive prévaloir sur une coutume qui donne tant d'avantages pour rendre un sermon plus solide, plus fructueux et plus chrétien tout à la fois. Voyons maintenant les justes règles qu'il faut observer dans toutes ces citations.

Quand je parle des règles sur cette matière, comme je n'ai pas assez d'autorité pour en prescrire à personne, aussi n'en ai-je pas la présomption. C'est pourquoi j'aime mieux les appeler des remarques ou des réflexions que j'ai faites sur la manière dont j'ai entendu les plus célèbres prédicateurs citer l'Écriture, les SS. Pères, et les autres auteurs dont l'autorité peut être d'usage dans les sermons.

Pour ce qui regarde l'Écriture, que le prédicateur doit posséder comme un fonds et comme une source d'où il doit tirer et puiser toutes les vérités qu'il annonce, la première chose à quoi il doit prendre garde est de la citer dans la langue consacrée par l'Église, c'est-à-dire en langue latine, l'hébreu et ses dialectes, qui peuvent être d'un grand secours pour en connaître la force et le véritable sens, n'ayant plus de cours dans la chaire, non plus que le grec; et l'on a eu raison de les retrancher comme un langage inconnu aux auditeurs, parmi lesquels il s'en trouve très-peu de capables de juger de l'énergie des paroles sur lesquelles les prédicateurs du siècle passé faisaient grand fond. C'est ce qu'on ne peut pas dire de la langue latine, que la plupart entendent assez pour voir qu'elle a une emphase et une majesté tout autre que la langue vulgaire dans laquelle on prêche; outre que la diversité du langage fait faire attention à ce qu'on veut imprimer plus fortement dans l'esprit. Les SS. Pères mêmes, durant que cette langue était celle de tous les peuples de l'Occident, avaient toujours grand soin de faire remarquer les propres paroles de l'Évangile et du texte sacré, en y préparant les auditeurs, et en leur y faisant faire quelque réflexion, persuadés qu'ils étaient qu'elles avaient une force et une onction spéciale qui méritait qu'on y fit attention. Les hérétiques des derniers siècles ont été les premiers à citer l'Écriture en langue vulgaire, sous prétexte de la faire entendre aux peuples; mais

leur véritable dessein était de l'altérer et de la corrompre : ce qu'il leur était plus aisé de faire en changeant, retranchant ou ajoutant quelque mot, sous couleur de s'accommoder au génie de notre langue, comme nous voyons qu'ils ont fait en quantité de passages pour appuyer leurs erreurs, au lieu que nous nous servons des propres paroles, pour appuyer une vérité.

Ce qui ne se doit pas entendre avec une telle rigueur qu'on soit obligé, à chaque vérité qu'on avance ou à chaque maxime de l'Écriture, de rapporter aussitôt le passage latin. On peut s'en dispenser dans les choses connues de tout le monde ou que l'on présuppose, de même que, lorsque l'on cite un fait ou un exemple tiré de l'Écriture : car alors il est plus à propos de les rapporter en langue vulgaire, afin de les mieux faire entendre, la longueur même du narré ne permettant pas de les exprimer autrement.

Il y a d'autres choses à quoi il faut avoir égard en citant les passages latins de l'Écriture qui sont de peu d'étendue. — Il faut, premièrement, citer les propres paroles, sans se donner la liberté de les changer ou d'en substituer d'autres équivalentes, sans les interposer et en renverser l'ordre, ou les diré à l'aventure : ce qui serait plus supportable dans les passages des SS. Pères, et ce qu'on excuse ordinairement sur le défaut de mémoire ; mais la conséquence en est trop grande au regard de l'Écriture, à laquelle on doit du moins ce respect auquel manquent ceux qui, ne se souvenant que de quelques mots, suppléent le reste, et font dire au SAINT-ESPRIT ce qu'il n'a jamais dicté ni aux prophètes ni aux évangélistes. — Il faut, en second lieu, citer ces divines paroles dans leur sens naturel, et non pas, comme font plusieurs, dans un sens détourné, pour y trouver quelque pensée subtile et assez ordinairement fausse. C'est un défaut dont on a eu de la peine à se défaire quand on a voulu établir une manière solide de prêcher la parole de DIEU ; mais enfin, on a laissé ces fausses pensées aux étrangers, de qui nous les avons reçues, et on ne les regarde plus en France que comme des marchandises de contrebande.

Il est vrai qu'on peut apporter et développer plusieurs sens de l'Évangile ou de quelque autre passage de l'Écriture, et appliquer à notre sujet celui qui nous est le plus favorable ; cela même peut donner beaucoup d'agrément à un discours. Mais il faut que ce sens différent de l'ordinaire soit autorisé, qu'il n'ait rien de forcé ; et même on doit avertir l'auditeur qu'on ne le donne pas pour le plus naturel. Il faut, de plus, se donner de garde de citer pour livres de l'Écriture les livres apocryphes et qui ne sont pas recus de l'Église, parce que, n'ayant nulle autorité, tout ce qu'on appuierait dessus porterait à faux. Je ne conseillerais pas non plus, à moins que la chose soit connue ou qu'on ne la suppose, de se servir de ces citations indéterminées : par exemple, de dire : L'Écriture nous apprend ; Nous lisons dans l'Écriture ; Le SAINT-ESPRIT nous enseigne ; et autres semblables, qui n'ont pas le même effet que celles qui

sont plus marquées par les auteurs du livre, comme de l'Écclésiaste, du Prophète-Royal, ou de tel Évangile, quoique ce ne soit plus l'usage de marquer à chaque fois le chapitre et le verset.

Il faut ici seulement remarquer que, comme dans l'Écriture il peut y avoir des sens différents pour les choses qui sont signifiées par des paroles, il y en a aussi de différentes pour la manière d'exprimer une vérité. Il y a un sens littéral, qui est celui qui se présente d'abord, un autre, mystique et plus recherché ; il y en a un allégorique, et un autre tropologique ; tous nécessaires pour la parfaite intelligence de l'Écriture ; et les saints docteurs se sont étudiés à les développer, et même quelques-uns d'entre les Pères se sont attachés plus particulièrement à un sens, et les autres à un autre : S. Jérôme, par exemple, et S. Chrysostôme, au sens littéral ; S. Augustin plus ordinairement au sens mystique, et S. Bernard à l'allégorique. Et quoique chaque sens soit aussi bien le sens du SAINT-ESPRIT que le littéral, le prédicateur néanmoins en doit faire un différent usage ; car il doit citer le sens littéral pour preuve de la vérité qu'il avance, et que les paroles en soient claires et décisives ; et il doit seulement rapporter les autres sens pour l'ornement ou pour l'amplification de ce qu'il doit montrer, parce que nous n'avons pas la même assurance que ce sens mystique ou allégorique signifie ce que nous prétendons que nous avons du sens littéral, qui est ordinairement intelligible par lui-même, au lieu que les autres, étant incertains, ne peuvent faire de foi qu'autant qu'en méritent ceux qui les ont expliqués en ce sens et de telle manière, à moins qu'ils ne soient interprétés par des auteurs qui sont eux-mêmes d'une autorité infaillible, comme S. Paul qui est rempli de ces sortes d'allégories et de figures de l'ancienne loi : car alors le sens peut être appelé et littéral et mystique ou allégorique tout à la fois.

La dernière chose, enfin, que nous devons observer en citant les passages de l'Écriture et des autres auteurs, c'est qu'ils ne soient ni trop longs ni trop fréquents : car enfin, un sermon n'est pas un tissu de citations jointes bout à bout ; c'est un discours soutenu et prouvé par raisons et par autorités ; il est donc dans le bon sens que ces autorités soient ménagées et employées à propos dans les choses qui demandent ou de l'éclaircissement ou la confirmation de ce que nous prétendons établir. Il faut encore avoir égard que les passages soient choisis, qu'ils renferment un grand sens en peu de mots, et qu'ils aient quelque chose de vif. Ce sont des pierreries que nous enchâssons dans notre ouvrage : il faut qu'elles soient bien placées, et dans un lieu où elles donnent du lustre à tout le reste, et non pas entassées confusément et sans ordre. Il faut, en un mot, faire sentir la force et le poids de cette autorité, afin qu'elle en donne réciproquement à notre discours. — Je ne parlerai point ici de l'abus que l'on pourrait faire de l'Écriture pour exprimer des choses profanes ou ridicules, ou triviales, par des applications peu convenables à la sainteté de la parole de DIEU ; je ne crois pas qu'on les souffrit en ce

temps, ni qu'un prédicateur oubliât jusqu'à ce point le caractère qu'il doit soutenir.

Mais ce n'est pas assez d'avoir marqué les défauts qui se peuvent commettre dans les citations de l'Écriture. Voici à peu près les différentes manières dont on les doit mettre en œuvre. — Premièrement, on ne doit jamais la citer que pour quelque chose importante ou nécessaire à notre sujet. A quoi servirait une autorité divine pour une chose de nulle conséquence? C'est pourquoi je crois, lorsqu'on la cite, qu'il faut toujours appuyer sur les paroles ou sur le sens qu'elles signifient, et en faire sentir la force. Ce qui se peut faire en examinant chaque parole, comme dans ce passage de S. Jean : *Sic DEUS dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.* Il n'y a pas une parole qui ne porte et qui n'ait une valeur toute particulière, que l'on peut expliquer ou paraphraser : ce qui fait valoir la vérité que l'on veut établir, et donne en même temps un beau champ à l'éloquence. Il se trouve d'autres fois des passages tellement faits pour notre sujet, qu'on peut faire l'application de toutes les paroles à notre dessein et à ce que nous avons à dire : et c'est alors se servir avec esprit et avec avantage de l'Écriture ; et j'en ai quelquefois entendu mettre en usage de cette manière, avec l'applaudissement de tous les auditeurs. On peut encore rapporter et expliquer les sens différents que peuvent avoir ces paroles, pour choisir celui qui nous est favorable ; et quelquefois, sans en éviter les paroles, on y fait allusion par des manières de parler que l'Église a consacrées et que tout le monde entend. Comme, en parlant du Ciel, on peut l'appeler la *terre des vivants* ou la *terre promise* ; ou bien, en se servant des expressions des Prophètes ; comme quand on appelle le Fils de DIEU le Désiré des nations ; et cent autres de cette nature, qui sont en usage dans les discours pieux. Comme chaque profession a droit de se servir des termes de son art, ce langage figuré a bonne grâce dans la bouche d'un prédicateur qui sait l'employer à propos et avec modération : car tout excès et toute affectation doivent être bannis de l'éloquence chrétienne, aussi bien que de tout autre discours.

Après les citations de l'Écriture, comme nous avons montré qu'un sermon chrétien, pour être solide, doit être encore appuyé de l'autorité des Pères et conforme à leurs sentiments, il y a de l'art et de la méthode à employer à propos leur témoignage. Voici ce que j'ai remarqué de plus essentiel sur ce point. — Premièrement, on a tenté plus d'une fois de retrancher absolument toutes ces citations, et de ne plus parler latin en chaire que dans le texte qu'on prend pour sujet du discours. On n'en est pas encore venu à bout et les prédicateurs du premier ordre et d'un mérite distingué ont sagement fait de se raidir contre cette innovation ; mais on n'a pas laissé que d'accorder bien des choses à la délicatesse de plusieurs personnes sur ce chapitre, comme de faire parler latin aux Pères grecs, qu'on n'oserait plus citer en leur langue. Je consens encore



qu'on ne cite plus tant d'auteurs inconnus, dont plusieurs tiennent rang parmi les Pères de l'Eglise, et les autres ont été célèbres et fort distingués dans leur siècle ; mais, quoiqu'ils aient été saints et savants, leur témoignage néanmoins n'a pas le même poids que celui des premiers Pères. Pour ceux-ci, il ne faut nullement souffrir qu'on nous les ravisse ; car la chaire perdra beaucoup de son autorité quand elle ne retentira plus de ces noms vénérables de S. Cyprien, de S. Jérôme, de S. Augustin, de S. Grégoire et des autres que l'Eglise grecque et latine compte parmi ses premiers docteurs. Retenons même tant que nous pourrons ceux qui, bien que plus récents, sont comme en possession de ce droit par l'aveu public, comme S. Anselme, S. Bernard et quelques autres. Il y aurait sans doute de l'injustice à bannir des chaires chrétiennes ceux qui les ont remplies autrefois si dignement. Je laisse au goût et au jugement de l'auditeur si ce retranchement de tant de saints et de savants auteurs qu'on n'oserait presque plus citer rend la prédication plus polie ou plus parfaite ; mais je ne ferai jamais une matière de scrupule à ceux qui citent quelques savants auteurs qui ont été les oracles de leur siècle, particulièrement quand ils les citent comme témoins de la coutume et de la discipline qui s'observait de leur temps.

J'en ferai davantage à ceux qui citent les Pères à tort et à travers, et à qui il ne coûte rien de dire : tous les Pères sont de ce sentiment ; ou de faire une longue liste des plus célèbres sans les avoir consultés, et sans être bien sûrs de ce qu'ils veulent faire passer sur la foi de ces grands hommes. Il y a souvent bien de l'ostentation, pour ne pas dire de la témérité, dans cette manière de citer, qui donne même quelque sujet de se défier d'une proposition qu'on veut, par cet artifice, faire passer pour constante. J'en ferai pareillement à ceux qui les citent sans les avoir lus dans leur source, ou du moins sans les pouvoir vérifier : d'où il arrive assez souvent qu'on attribue à un saint Père ce qui a été dit par un autre. J'en ferai à ceux qui tronquent les passages, qui omettent les paroles les plus essentielles à leur sujet, ou bien celles qui donneraient de l'éclaircissement aux précédentes : ce qui est cause quelquefois qu'on fait dire aux SS. Pères tout autre chose que ce qu'ils ont prétendu. De même à ceux qui allèguent leur témoignage et leur autorité dans des choses connues, qui viendraient en pensée à tout le monde, ou dont personne n'a jamais douté : à ceux enfin qui s'en servent pour autoriser des choses basses et peu dignes de la majesté de la chaire. On doit, à la vérité, ce respect à ces grands hommes, de ne pas censurer leurs pensées, ni leurs paroles s'il leur en est échappé quelque une qui ressente la simplicité ou la barbarie de leur siècle ; mais prétendre par-là l'introduire dans la chaire, c'est à quoi on a droit de s'opposer, et de donner pour première règle à ceux qui citent les SS. Pères de faire choix de ce qu'ils ont de plus fin, de plus vif et de plus heureusement exprimé.

Or, quoique en citant les Pères on ne puisse blâmer ceux qui les citent

avec quelque éloge, avec les noms dont on a honoré leur mérite et qui en font comme le caractère, on a bien fait de retrancher ces épithètes dont on se servait autrefois pour les désigner : tels que sont la *Bouche d'or* pour dire S. Chrysostôme ; le *Docte Africain* en parlant de Tertullien ; l'*Aigle des Docteurs* pour citer S. Augustin ; l'*Abeille qui se nourrit de miel* pour marquer S. Bernard, et d'autres semblables qui étaient sans cesse en la bouche des anciens prédicateurs, et qui nous choquent aujourd'hui avec raison. Mais, à mon avis, l'occasion où l'autorité d'un saint Père est la mieux reçue c'est lorsque, dans un passage, la division ou le partage d'un discours entier, ou du moins d'une des parties considérables, y est heureusement renfermée, ce qui donne lieu d'entendre une vérité et d'expliquer tous les membres d'une proposition. C'est à quoi S. Augustin, S. Bernard et S. Léon peuvent être plus d'usage que tous les autres.

Ne finissons pas ce traité sans dire quelque chose des autres auteurs qui peuvent entrer dans un discours chrétien, et sans marquer de quelle manière on les doit citer. Je les divise en quatre classes : les théologiens, les historiens, les auteurs qui ont traité des matières pieuses et spirituelles, et enfin les écrivains profanes. — Les théologiens doivent être reçus sans contredit, puisque ce sont ceux qui fournissent les preuves et les raisons les plus fortes, qui examinent les vérités à la rigueur de l'École ; et ainsi leur autorité rend le prédicateur plus sûr de ce qu'il avance, et l'on peut dire qu'un Sermon, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, est un point de théologie traité avec art et avec éloquence. Ou bien, si vous l'aimez mieux, le fond du discours est emprunté de la théologie, et la manière de le déduire appartient à l'éloquence. On n'ose cependant aujourd'hui prononcer en chaire les noms de ces grands hommes et hors de l'École ; on ne les veut plus écouter. A peine a-t-on fait grâce à S. Thomas, qui y est encore admis ; mais on n'y connaît plus ni Scot, ni Suarez, ni Bellarmin, ni les autres, quoiqu'ils aient plusieurs sectateurs de leur doctrine. On traite de la même manière ceux qu'on appelle les théologiens mystiques : je veux dire les livres spirituels, parmi lesquels plusieurs ont été des sermons dans leur première origine ; on ne les entend guère citer ; mais en récompense il y a des prédicateurs qui se parent de leurs dépouilles, et on entend souvent Grenade et quelques autres prêcher par la bouche d'autrui, et redevenir ce qu'ils ont été, c'est-à-dire de véritables sermons : on se dispense de les citer, sur la coutume, qui n'a presque conservé ce droit qu'à l'auteur de l'Imitation de JÉSUS-CHRIST, mais c'est une plus mauvaise coutume de leur dérober des pages entières, et plusieurs n'en font point de scrupule, qui en feraient de citer un passage de deux lignes.

Pour ce qui est des auteurs profanes, on ne les cite plus que très-rarement, quoiqu'on ait été longtemps en droit et en possession de s'enrichir de leurs dépouilles. On est plus consciencieux aujourd'hui, et, quoique ce pillage sur une terre étrangère pût passer pour conquête plutôt que

pour larcin, on a presque entièrement renoncé à ce droit. On ne veut plus entendre parler ni de leurs maximes, ni de leurs lois, ni de leurs coutumes, non plus que des auteurs qui les rapportent : tant de beaux traits d'histoire qui embellissaient autrefois les discours et qui semblaient régner dans les chaires, n'y sont plus reçus, et on les rejette comme des ornements profanes. Mais, selon mon sentiment, c'est avec un peu trop de rigueur : car enfin, si un beau mot d'un ancien est mis à propos et dans son lieu, si un trait d'histoire qui donne du jour à une vérité est bien placé, si une belle action d'un païen est mise en parallèle avec une vertu chrétienne pour donner la préférence aux maximes de l'Évangile, si la morale païenne est apportée pour exemple afin de montrer que celle du christianisme n'est pas trop sévère, je ne vois pas trop de raison de les rejeter absolument, puisque les SS. Pères mêmes s'en sont utilement servis.

Je ne crois pas non plus qu'il faille se faire une loi de ne citer jamais ni les anciens philosophes ni les autres auteurs qui ont été les maîtres de leurs sectes, ou célèbres dans leur profession, quand il est question d'établir quelque principe fondé sur les lumières de la raison, ou quand on parle des sciences ou des arts dans lesquels ils se sont signalés, comme Sénèque et Epictète, qui ont avancé des maximes qui approchent fort de celles de notre religion. Aussi ne le peut-on trouver mauvais, particulièrement lorsqu'en les citant on y dispose l'auditeur, et qu'on y apporte les précautions nécessaires. On ne peut non plus récuser le témoignage des historiens, soit profanes soit ecclésiastiques, ni trouver mauvais qu'on les nomme, quand il s'agit de quelque coutume ou de quelque point de discipline que nous ne savons que par leur rapport ; et j'entends tous les jours d'habiles prédicateurs qui ne font point de difficulté de les citer, comme Josèphe quand il s'agit des Juifs et de l'ancienne loi.

Il est donc constant que, dans la nouvelle manière de prêcher, on a un peu trop raffiné sur les citations ; mais, en y observant les règles et les précautions que nous avons marquées, elles rendent un discours plus solide et plus diversifié, elles font plus d'impression sur l'esprit de l'auditeur, elles donnent lieu aux plus grands traits de l'éloquence et aux mouvements les plus touchants, à quoi doivent particulièrement s'étudier ceux qui annoncent la parole de DIEU.





---

---

# LA BIBLIOTHÈQUE

DES PRÉDICATEURS.

MYSTÈRES DE NOTRE-SEIGNEUR.

---

## L'INCARNATION.

JÉSUS-CHRIST DIEU ET HOMME, ETC.

---

### AVERTISSEMENT.

*L'Incarnation du Verbe étant la source et le principe de tout le bonheur des hommes, elle est aussi le premier des mystères qui regardent la personne du Sauveur. Je sais bien qu'on parle assez rarement de ce mystère dans les chaires, à cause que le jour de l'Annonciation de la Sainte Vierge, auquel jour le Verbe éternel s'est incarné, les prédicateurs parlent plus ordinairement des grandeurs de la Mère que des abaissements du Fils ; et d'ailleurs ce mystère est si élevé, si incompréhensible, que rien n'en fait mieux concevoir la hauteur que l'admiration et le silence. Mais, puisque les SS. Pères, les théologiens, et tant de livres composés sur ce sujet en ont si amplement parlé, notre ouvrage serait sans doute défectueux si nous avions omis le premier et le plus grand de tous les mystères de notre religion, celui qui est le fondement de tous les autres.*

*Sur quoi il faut remarquer. — 1° Que la venue et l'entrée de ce Verbe incarné dans le monde s'est faite en deux manières : l'une secrète lorsque*

après le consentement de la Bienheureuse Vierge, il fut conçu dans son sein par l'opération du SAINT-ESPRIT; l'autre visible, lorsqu'il naquit dans l'Etable de Bethléem : d'où il arrive qu'on confond assez souvent ces deux mystères sous le seul nom d'Incarnation du Fils de DIEU, quoiqu'ils soient très-distincts, et que l'on puisse traiter l'un et l'autre séparément; et c'est le parti que nous avons pris. — 2°. Il ne faut pas non plus s'imaginer que par cette distinction, en parlant de l'Incarnation, on doive entendre le moment précis auquel le Verbe s'est fait chair, ni même le temps qu'il a été renfermé dans le sein de sa sainte Mère; mais on y comprend les suites, les effets, et tous les biens dont cet adorable mystère a été le principe et la source. — 3°. Il faut remarquer que, encore qu'on ne traite pas expressément ce sujet le jour de l'Annonciation, pour la raison que nous avons dite, un discours néanmoins sur ce mystère peut trouver place dans un avent : et je ne sais si l'on peut prendre un sujet plus chrétien, plus consolant, plus capable d'inspirer des sentiments d'espérance et de reconnaissance pour cet incomparable bienfait.

## § I.

### Desseins et Plans.

I. — Le mystère de l'Incarnation, considéré précisément en lui même, et sans rapport à la naissance du Sauveur, se réduit à trois choses, qui peuvent faire autant de parties d'un discours : — 1°. Au dessein que DIEU a eu, et à la résolution qu'il a prise de sauver l'homme par ce surprenant moyen ; — 2°. A l'exécution de ce dessein, en prenant un corps passible et mortel dans le sein de la Sainte Vierge ; — 3°. Aux sentiments qui l'ont occupé durant tout le temps qu'il a été renfermé dans le sein de sa Mère.

*Première partie.* — Dessein et résolution que DIEU a pris de sauver l'homme en se faisant homme lui-même, ce qui s'appelle l'Incarnation. Expose que ce DIEU de bonté ayant créé l'ange dans le ciel, et l'homme sur la terre pour en être servi et aimé, l'un et l'autre par une extrême ingratitude refusa l'obéissance : ensuite de quoi DIEU prit la résolution de faire paraître sa justice dans la punition de l'ange, et sa miséricorde dans le salut de l'homme. — 1°. On peut exposer les raisons qui peuvent avoir porté ce souverain Seigneur à faire plutôt grâce à l'homme qu'à l'ange. Tel serait l'intérêt de sa gloire; car le péché de l'ange n'avait nui qu'à une partie de ces purs esprits; mais tous les hommes avaient péché dans leur chef, et tous avaient encouru la damnation éternelle : or, il n'a

pas cru convenable qu'une nature si noble fût entièrement perdue et réprouvée, et que pas un homme n'arrivât à sa fin. Une autre raison est prise de la différence entre le péché de l'ange et celui de l'homme : les anges ont péché par leur propre volonté, sans être tentés, ni incités au mal, et il n'y a eu qu'une pure malice dans leur péché, ne pouvant s'excuser ni sur leur faiblesse ni sur leur ignorance : au lieu que tous les enfants d'Adam n'avaient péché que par la volonté de leur père, que ce premier père avait été porté à transgresser la loi du Seigneur par le discours et la sollicitation du démon ; et enfin, qu'il y a eu de l'infirmité dans le péché du premier père du genre humain, ayant été sollicité par la femme, et la femme trompée par le serpent. Je ne dis rien des autres raisons, ni des autres vues que DIEU a pu avoir de faire plutôt miséricorde à l'homme qu'à l'ange ; mais il est constant que sa propre bonté en est la principale. Ce qui nous oblige à une reconnaissance éternelle, et à ne pas nous attirer les effets de sa justice par d'autres péchés de notre propre volonté, ajoutés à celui que nous avons hérité de nos premiers pères. — 2°. On peut s'étendre sur la préférence qu'il a donnée à l'homme, pour le salut duquel il s'est incarné, abandonnant l'ange à sa malheureuse destinée nonobstant l'excellence de sa nature. Qu'avions-nous fait à DIEU pour être préférés à ces nobles intelligences, nous qui n'avons rien de notre part qui pût obliger DIEU à avoir pour nous des égards, étant d'ailleurs coupables des mêmes crimes d'orgueil et de rébellion ? Cependant l'on sera éternellement malheureux, sans ressource, et sans espérance de se relever jamais de sa chute ; et il ne tient qu'à nous de jouir du bienfait de l'Incarnation, puisqu'un DIEU se faisant homme s'est fait en même temps notre libérateur, notre médecin, notre Sauveur. O bonté d'un DIEU ! ô miséricorde ! ô préférence avantageuse que nous ne pourrons assez reconnaître ni bénir durant toute l'éternité ! *Misericordias Domini in æternum cantabo.* (Ps. 88.)

*Seconde partie.* — Il faut considérer et faire bien entendre les merveilles qui se passèrent dans l'exécution de ce grand dessein. La Sainte Vierge n'eut pas plus tôt donné son consentement, que le SAINT-ESPRIT, à l'instant même, forma ce petit corps du plus pur de son sang, créa une âme qui lui fut unie. En même temps le Verbe Eternel, Fils unique de DIEU, s'unit personnellement et substantiellement à l'un et à l'autre ; et de cette union avec la nature divine résulta ce DIEU-Homme et cette personne adorable qu'on nomme JÉSUS-CHRIST, vrai DIEU et vrai homme tout ensemble, ce que nous appelons Incarnation. Ce mystère est si doux et si charmant, que S. Augustin ne pouvait se lasser de l'admirer ; on y voit toutes les perfections de DIEU dans le plus haut éclat où elles puissent paraître : sa sagesse, qui a trouvé le moyen de satisfaire la justice et la miséricorde ; sa puissance qui unit ensemble des choses qui semblaient avoir le plus d'opposition, comme la créature avec le Créateur, les infirmités de la nature humaine avec les perfections de la nature di-

vine, etc. Mais surtout sa bonté y éclate, en ce que, ayant plusieurs autres moyens de nous sauver, il a choisi celui-ci, qui était le plus convenable et le plus avantageux pour nous, et qui nous marque mieux l'excès de son amour.

*Troisième Partie.* — Exposer les sentiments du cœur de cet Homme-DIEU au moment de son Incarnation et durant le temps qu'il demeura dans le sein de sa Mère. — 1°. Il commença dès lors à s'acquitter de son office de Sauveur, pour lequel il était venu, en s'offrant à son Père en cet état pour accomplir sa volonté et pour être la victime destinée au salut des hommes : *Inrediens mundum, dicit; Hostiam et oblationem noluit, corpus autem aptasti mihi; tunc dixi: Ecce venio.* (Hebr. x). — 2°. Ce fut d'offrir l'humiliation et l'abaissement de l'état où il se voit comme anéanti, afin de satisfaire pour l'orgueil de l'homme, qui avait voulu s'élever jusqu'à être semblable à DIEU. — 3°. Un sentiment de joie, de pouvoir réparer la gloire de son Père en lui procurant un honneur proportionné à sa grandeur. — 4°. Conclure par reconnaître ce Verbe Incarné, l'adorer avec les anges, et par des protestations d'une reconnaissance éternelle.

---

II. — Dans le mystère de l'Incarnation, DIEU a fait trois choses en notre faveur.

1°. Il a pris notre nature pour nous communiquer sa divinité, et cela personnellement et substantiellement à l'humanité sainte du Sauveur, qui est, par ce moyen et pour cette raison, Fils de DIEU par nature, et qui en cette qualité mérite les adorations des hommes et des anges. A l'égard des autres hommes, outre l'honneur incomparable qui leur revient de l'alliance qu'ils ont avec cet Homme-DIEU comme étant de même nature que lui, il leur a encore mérité dans ce mystère de pouvoir devenir enfants de DIEU par adoption, comme le dit expressément le Disciple bien-aimé : *Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem Filios DEI fieri*, etc. Adoption qui se fait par la grâce sanctifiante, qui est une participation de la nature divine, comme l'exprime S. Pierre : *Maxima et pretiosa nobis donavit, ut per hæc efficeremur divinæ consortes naturæ.* (II Petri 1).

2°. — Etant infiniment heureux et impassible, il s'est soumis aux misères et aux douleurs de cette vie, pour nous rendre participants de son bonheur.

3°. — Etant saint et la sainteté même, il a pris la ressemblance d'un pécheur, pour nous mériter la grâce et la sainteté, et nous servir de modèle d'une vie sainte et parfaite.

---

III. — On peut encore faire un discours sur les quatre principales



perfections, que la foi reconnaît et adore dans la souveraine Majesté, qui s'est abaissée et anéantie, comme parle S. Paul dans ce mystère, puisque c'est là où elles ont le plus hautement éclaté, et le plus glorieusement pour nous.

1°. Sa puissance. C'est toute la raison qu'on peut apporter de mille merveilles incompréhensibles que les hommes et les anges admirent dans ce grand mystère : *Fecit potentiam in brachio suo*. Car si vous me demandez comment le Verbe divin a pu communiquer sa personne à une nature créée, vu qu'elle ne se peut communiquer même dans la divinité à une personne incréée, on ne peut vous répondre autre chose sinon qu'il a fait paraître dans cet incompréhensible mystère un chef-d'œuvre de sa puissance. On peut faire la même réponse à tous les autres prodiges que l'Incarnation renferme, et que la foi nous oblige de croire. C'est le dernier effort de sa toute-puissance, qui peut incomparablement faire plus que l'esprit humain ne saurait comprendre, comme dit S. Augustin. Quand l'Écriture parle des cieux et des autres créatures que DIEU a faites, elle dit que ce sont les ouvrages de ses doigts : *Videbo cœlos, opera digitorum tuorum* ; (Ps. VIII) mais elle nous déclare que l'Incarnation est un effet de son bras tout-puissant : *Fecit potentiam in brachio suo*. Dans la création, il n'a exercé sa puissance que sur le néant ; dans l'Incarnation, il exerce sur lui-même, en s'humiliant et s'anéantissant, etc.

2°. La sagesse infinie de DIEU n'éclate pas moins dans ce grand mystère. Si le SAINT-ESPRIT nous apprend que cette perfection divine atteint d'une extrémité à l'autre, et qu'elle dispose toutes choses avec douceur, certes, dans l'Incarnation elle n'a pas seulement embrassé deux extrémités fort éloignées, mais elle a joint étroitement les choses qui paraissent les plus opposées et les plus incompatibles, puisqu'elle a fait qu'une même personne a été créateur et créature, immortelle et sujette aux lois de la mort, impassible et passible, etc. — En second lieu, si la sagesse dispose toutes choses avec douceur, *Disponit omnia suaviter* (Sap. VIII), c'est-à-dire qu'elle conduit toutes les créatures à leur dernière fin par des moyens convenables, conformes à leur nature et à la condition de leur être, l'homme ayant besoin, pour la conduite de sa vie et pour arriver à sa fin, d'un modèle qui fût tout ensemble infaillible et visible, DIEU pouvait-il mieux s'acquitter de cette fonction qu'en se faisant homme dans l'Incarnation? La nature divine était infaillible, mais elle n'était pas visible ; la nature humaine était visible, mais elle était sujette à l'erreur : *DEUS sequendus erat, qui videri non poterat; homo videri poterat, qui sequendus non erat*, dit S. Augustin. Qu'a fait DIEU ? Il a joint ces deux natures dans une même personne, afin qu'en tant qu'homme on le pût voir, et en tant que DIEU on le pût suivre sûrement sans s'égarer.

3°. Ce mystère était encore nécessaire pour faire voir la justice de DIEU, laquelle est si grande que rien de purement humain, rien de purement créé, rien de fini, ne la peut satisfaire pour un seul péché mortel, parce

que pour cela il faut que la satisfaction soit proportionnée à l'injure, qui est infinie, puisque la grièveté d'une injure se mesure par la grandeur de la personne offensée, qui est ici la suprême et infinie majesté d'un DIEU : il n'y avait donc qu'une personne infinie, égale à l'offensé, qui pût satisfaire pour nous ; et c'est principalement pour cette raison que le Verbe éternel s'est incarné, afin de se charger de notre dette et de satisfaire en rigueur de justice à son Père.

4°. Il a exercé en ce même mystère une bonté inconcevable ; car, si c'est le propre du bien de se communiquer par les autres bienfaits, DIEU nous donne ses biens, l'être, la vie, l'usage de ses créatures ; mais, par l'Incarnation, il se donne lui-même. (*Tiré du P. Le Jeune*).

---

IV. — 1°. C'est le grand mystère de notre foi et le fondement du christianisme, puisque nous y reconnaissons un DIEU fait homme pour être le Sauveur et le Rédempteur des hommes, etc.

2°. C'est le grand motif de notre espérance, puisqu'il ne s'est assujéti à toutes nos misères que pour nous mériter les grâces et nous donner les moyens d'être éternellement heureux.

3°. Il est le grand objet de notre amour, puisque c'est uniquement l'amour qu'il a eu pour nous qui l'a porté à se faire homme, et que c'est par son Incarnation qu'il s'est fait un objet proportionné aux traits de notre amour : *Qui non amat Dominum Jesum sit anathema.* (I Cor. xvi).

---

V. — On peut faire voir, dans les deux parties d'un discours : — 1°. Combien ce grand mystère a été glorieux à Dieu ; — 2°. Combien il a été avantageux aux hommes, et les biens qu'il leur a procurés.

*Première Partie.* — La gloire qui est revenue au Père éternel de ce mystère adorable, premièrement, consiste en ce qu'il lui a fait rendre un honneur infini, et digne de cette divine Majesté, par le culte, l'hommage et l'adoration d'un Homme-DIEU, c'est-à-dire d'une personne qui lui est égale, mais qui lui est devenue inférieure en se faisant fils de l'Homme. — Secondement, ce mystère a rétabli la gloire de cet Etre souverain en détruisant le péché qui la lui avait ravie. — Troisièmement, il a donné aux hommes le moyen de glorifier DIEU sur la terre plus excellemment que ne peuvent faire toutes les autres créatures ensemble, en le lui offrant en sacrifice, en imitant les vertus de cet Homme-DIEU, et en le prenant pour modèle ; enfin, pouvant le glorifier éternellement dans le ciel, que ce divin mystère leur a ouvert.

*Seconde Partie.* — Combien il a été avantageux aux hommes. S. Bernard a ramassé ces avantages, qui sont infinis, en ce peu de paroles :

*Venit Redemptor ad venditos, via ad errantes, medicus ad ægrotos.*—1°. Nous étions vendus et livrés au démon par le péché, qui nous avait assujettis à la plus dure de toutes les servitudes, et dont nous ne pouvions être délivrés et affranchis que par un Homme-DIEU, qui a rompu nos liens et nous a rendu la liberté des enfants de DIEU. — 2°. Nous étions égarés ; nous avons quitté la route que DIEU nous avait marquée , et nous allions errants hors des sentiers de la justice et de la voie du salut ; mais ce Verbe incarné, qui a dit lui-même qu'il était la voie et la vérité, nous a remis dans le chemin et nous y conduit sûrement par ses exemples et par ses préceptes. — 3°. Nous étions des malades qui ne pouvaient éviter la mort sans le secours de ce céleste médecin, lequel a appliqué les remèdes à tous nos maux et nous a rendu l'espérance d'une vie immortelle.

—

VI. — On pourra partager un discours sur l'Incarnation en ces deux parties, qui le rendront également moral et propre au sujet. — La première est de considérer et de bien exposer ce qu'il a fait pour nous dans ce mystère, où le Fils de DIEU s'est voulu faire Fils de l'Homme ; car c'est ainsi qu'il s'est souvent appelé lui-même ; *Quem dicunt homines esse Filium Hominis?* — La seconde, ce que nous qui sommes enfants des hommes, comme nous appelle l'Écriture : *Filii hominum usquequò gravi corde?* ce que nous, dis-je, qui sommes enfants des hommes, devons faire pour devenir enfants de DIEU ; car c'est ce que ce Verbe Incarné a prétendu faire par ce mystère : *Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem Filios DEI fieri.*

*Première Partie.* — Il faut bien expliquer ce passage de S. Léon : *Suscipitur à majestate humilitas, à virtute infirmitas, ab æternitate mortalitas.* — 1°. Ce DIEU de majesté s'est humilié et anéanti, comme parle S. Paul, et il faut expliquer comment et jusqu'à quel point il a porté son humiliation, étant ce qu'il est, pour se rendre semblable à nous : *Suscipitur à majestate humilitas.* — 2°. Il s'est assujetti, par ce mystère, à toutes nos faiblesses, et comme dit le prophète, à nos langueurs, lui qui, en qualité de Fils de DIEU, fait le bonheur des saints dans le ciel, et qui, selon l'expression de S. Paul, par la force de sa parole, soutient toutes les créatures : *Portans omnia verbo virtutis suæ.* (Hebr. 1). — 3°. Celui qui est de toute éternité, content de lui-même et infiniment heureux, s'est fait homme, passible et mortel, pour nous mériter l'éternité bien heureuse.

*Seconde Partie.* — Ce que nous devons faire pour devenir enfants de DIEU, comme ç'a été le dessein de DIEU de nous élever à cette haute dignité par ce mystère.—1°. Prendre des sentiments dignes de cette nouvelle qualité, et soutenir la dignité d'enfants de DIEU par nos vertus et nos actions, selon ces belles paroles du même S. Léon : *Agnosce, ô Christiane,*

*dignitatem tuam, et, divine consors factus nature, noli in pristinam vilitatem degeneri conversatione redire.* — 2°. Nous élever au-dessus de nos faiblesses par la victoire sur nos vices et nos passions, par la grâce que ce DIEU incarné nous a méritée pour ce sujet. — 3°. Sujets et même condamnés à la mort en qualité d'hommes, nous aspirons à l'immortalité bien heureuse, puisque après cette vie nous devons être les héritiers du royaume des cieux en qualité d'enfants de DIEU.

—

VII. — Texte : *Sic DEUS dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.* Peser chaque parole et en faire voir la force.

1°. *Sic DEUS dilexit.* C'est ainsi que DIEU a aimé. La grandeur de cet amour d'un DIEU envers les hommes ne se pouvait mieux exprimer que par cette emphase : *Sic dilexit.* Il a aimé jusqu'à cet excès, jusqu'à se faire homme, c'est-à-dire jusqu'à unir en une même personne deux natures si différentes, si éloignées, aussi opposées que le peuvent être la créature et le Créateur, l'être et le néant, l'immutabilité, l'indépendance, l'éternité et toutes les perfections divines d'une part, et de l'autre l'infirmité, les souffrances, tout ce qu'il y a de plus faible, de plus sujet au changement : quelle force ! quel prodige ! quel excès de l'amour d'un DIEU ! *Sic DEUS dilexit.*

2°. *Dilexit mundum.* L'objet de ce grand amour a été le monde : autre sujet d'étonnement. Il a aimé de la sorte ce monde criminel, ingrat, perfide, qui, loin d'avoir rien qui pût mériter ou attirer cet amour d'un DIEU, avait mérité sa haine et tous les fléaux de sa justice et de sa vengeance : et cependant, *Sic Deus dilexit mundum.*

3°. *Ut Filium suum unigenitum daret.* Voilà l'effet de ce grand amour d'un DIEU, d'avoir donné son propre Fils, et avec ce Fils tous les biens imaginables, et à quel dessein, à quelle fin l'a-t-il donné ? Pour nous racheter, nous sanctifier, nous remettre dans tous les droits dont nous étions déchus.

—

VIII. — 1°. Les desseins de DIEU dans l'Incarnation : savoir, de réparer la gloire de son Père et de sanctifier le monde.

2°. Faire voir que ce moyen a été le plus convenable, le plus efficace, le plus digne de la sagesse de DIEU.

—

IX. — L'Incarnation du Verbe est un mystère de gloire, et tout ensemble d'humiliation.

1°. C'est un mystère de gloire, parce que le Fils de DIEU, que ce mys-

tère renferme, est la gloire de son Père : *Splendor paternæ gloriæ*. (Hebr. 1). Parce que ce Fils la découvre et la manifeste, parce qu'il la répare avantageusement.

2°. C'est un mystère d'humiliation : car ce Verbe éternel s'est anéanti, comme parle S. Paul ; il cache toutes ses perfections, et y fait voir toutes nos faiblesses, et nos misères.

—

X. — On peut considérer trois choses dans cet adorable mystère :

1°. Les causes qui ont porté un DIEU à s'incarner, savoir : la compassion qu'il a eue de nos misères, la réparation de la gloire de son Père, le dessein de sauver et de sanctifier le monde.

2°. La manière dont ce mystère s'est accompli : JÉSUS a voulu avoir une mère et demeurer neuf mois dans son sein.

3°. L'effet de l'Incarnation, savoir : la destruction du péché, le rétablissement de l'homme dans tous ses droits.



## § II.

### Les Sources.

[Les SS. Pères]. — **S. Augustin**, *De peccato originali*, 27, montre comment l'Incarnation du Verbe a été représentée en figure dès la naissance du monde. — *De Doctr. Christi* II, *Enchirid.* 108 : pourquoi le Verbe s'est incarné. — *Serm.* 13, *de Verb. Apost.* Il s'est incarné pour sauver les hommes, et grandeur de ce bienfait. — *Cur, quandò, et quomodò DEUS homo* : Adam, avant son péché, a ignoré le mystère de l'Incarnation ; mais il l'a connu après son péché, — Même livre, 6 : DIEU n'a pas dû envoyer un ange, ni un pur homme pour délivrer l'homme. — Même livre : pourquoi dans l'adorable Trinité le Fils s'est incarné, et non pas les deux autres personnes divines ; et encore, que la manière dont le Verbe s'est incarné n'a pas été indécente, mais la plus convenable. — XIII *de Trinit.* 10 : que l'Incarnation a été le moyen le plus convenable pour la réparation de l'homme. — VII *Confess.*, 18 : que le Fils de DIEU s'est incarné pour guérir notre orgueil. — X *de Genesi ad litteram* : pourquoi la chair de JÉSUS-CHRIST n'a point été sujette au péché. — *Serm.* 3 *de temp.* : pourquoi il ne convenait qu'au Verbe de se faire homme. — *Epist.* 3 *ad Volusianum* : l'Incarnation a dû se faire de la manière qu'elle

s'est faite. — *In ps.* 56 : le Verbe s'est uni à l'homme tout entier, à son âme et à son corps. — *Epist.* 102, *ad Evodium* : de la communication d'idiôme entre DIEU et l'homme, en vertu de l'Incarnation.

**Le même** parle du temps auquel s'est accomplie l'Incarnation, et durant une paix universelle, au chap. 7 du livre *Cur DEUS Homo*. — *Serm.* 152 *de tempore* : qu'il était convenable que l'Incarnation se fit avec humilité. — I *Doct. christ.* : la fin de l'Incarnation a été de guérir l'homme par des remèdes contraires à ses maladies, à l'exemple des médecins. — *Tract.* 78 *in Joannem*, il explique divinement bien le mystère de l'Incarnation. — Il en parle encore en plusieurs autres endroits, comme dans les Sermons nouveaux, c. 41, 48, etc.

**S. Fulgence**, de *Incarnat.* 4.

**S. Eucher**, ou bien **Eusèbe d'Emesse**, *Homil.* 9 et 11 de *Pasch.*

**S. Grégoire**, sur le ch. 20 de *Job*, parle de la nécessité, des causes et des convenances du mystère de l'Incarnation. — Sur le livre 4 des Rois ; nécessité de l'Incarnation par suite du péché d'Adam. — *Epist.* 61 : quelle est la foi de l'Eglise, touchant le mystère de l'Incarnation. — *Homil.* 8 *in Ezechiel.*, la Divinité a été unie à l'humanité, sans confusion. — VIII *Moral.* 11, et XVIII, 26.

**S. Cyprien**, de *Nativitate Christi*, dit de belles choses sur l'Incarnation.

**S. Ambroise** a fait un livre sur ce mystère.

**S. Jean de Damas**, III *De fide orthod.*, montre que toutes les perfections divines éclatent admirablement dans l'Incarnation.

**S. Basile de Séleucie** a fait un sermon sur l'incarnation du Verbe, traduit par l'abbé de Bellegarde, parmi d'autres sermons.

**S. Chrysologue**, *Sermons* 147, 148.

**S. Cyrille d'Alexandrie.**

**Theodore**t, *Sermone ultimo.*

**S. Maxime**, *Bibliotheca SS. Patrum.*

**Cassien**, *lib.* 7.

**S. Anselme**, *De mediis redemptionis generis humani*, 3, rapporte toutes les raisons pour lesquelles il était raisonnable qu'un DIEU s'incarât, quoique de sa part il n'y eût aucune nécessité.

**S. Athanase**, *Orat.* 2, parle encore de ce mystère.

**S. Bernard**, *Serm.* 4 *in vigil. Nativ.* : que l'Incarnation est le plus admirable des ouvrages de DIEU. — *Serm.* 20, *in Cant.* : la principale raison qui a porté DIEU à se faire homme, ç'a été pour se faire aimer des hommes. — *Serm.* 3 *de Nativit.* — *Serm.* 10 : trois admirables ouvrages que DIEU a joints ensemble dans l'Incarnation : DIEU et l'homme, une mère Vierge, la foi et l'esprit humain. — Expliquant ce passage de Jérémie, *Fœmina circumdabit virum*, il montre que JÉSUS-CHRIST dans le sein de sa mère avait toute la sagesse et les autres perfections qu'il avait étant un homme fait.

**S. Léon**, *Serm.* 10 *Quadrag.* : si l'homme n'eût point péché, le Verbe éternel ne se fût point incarné.

[Livres spirituels et autres]. — **Denys le Chartreux**, *Dialog. fidei cathol.* **Suarez**, *In 3 partem D. Thomæ*. Ce grand théologien traite à fond ce mystère dans ce bel ouvrage des mystères qui regardent la personne du Fils de DIEU.

**Bellarmin**, III *Controv.*

**Lessius**, XII *De perfectionibus divinis*, 4 : nécessité, convenance et motifs de l'Incarnation. — *De beneficio Incarnat. magnit.* 7.

**Grenade**, 2<sup>e</sup> traité de l'Amour de DIEU, 3<sup>e</sup> considération, où il traite de ce bienfait inestimable. — *Méditations*, ch. 1, où il fait voir l'occasion que DIEU a eue de se faire homme, les moyens qu'il a pris pour cela, et les merveilles qui éclatent en ce mystère. — *Catéchisme*, 3<sup>e</sup> partie, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> Dialogues.

*Catéchisme du Concile du Trente*, 3<sup>e</sup> article du Symbole.

**Du Pont**, *Guide spirituel*, ch. 15. — *Méditations*, 1<sup>re</sup> part.

**Arias**, *de Imitat. Christi*, 1, 2.

**Le P. d'Argentan**, *Grandeurs de JÉSUS* 2<sup>o</sup>, 3, 4<sup>o</sup> confér.

**Le P. Grisel**, livre intitulé *l'Homme-Dieu*.

**Le P. Caussin**, *Cour sainte*, 2<sup>e</sup> traité, 7<sup>e</sup> maxime.

**Sanchez**, *De regno DEI*, III, 1 et 2.

**Le Card. de Bérulle**, *De l'état et des grandeurs de JÉSUS*, 1<sup>er</sup> discours.

**Le P. Guillemot**, *La sagesse chrétienne*, traite amplement ce qui regarde ce mystère.

*Les Souffrances de JÉSUS-CHRIST*, par le **P. Thomas de Jésus**, ch. 5, 2<sup>e</sup> souffr.

[Les Prédicateurs modernes]. — **Le P. Texier**, *Mystères*, a un Sermon où il ne parle que de l'Incarnation.

**Sarrazin**, *Avent*, 2<sup>e</sup> discours, fait voir JÉSUS-CHRIST réparateur dès le moment de son Incarnation.

**Lambert**, *Homélie*, de la naissance éternelle du Verbe.

**Du Jarry**, sermon de l'Annonciation.

L'*Avent* du **P. Duneau** contient plusieurs Sermons sur la venue du Fils de DIEU.

*Sermons sur tous les sujets de la Morale chrétienne* (**Houdry**), *Mystères*, sermon exprès sur ce sujet.

[Recueils]. — **Grenade**, *Licæ communs*. Tit. *Christi Incarnatio et Nativit.*

**Carthagène**, *Homélie* sur ce mystère.

**Labatha**, *Titulo Christi Incarnatio*.

**Mangotii** *Monita*.



## Passages, exemples et applications de l'Écriture.

*Misit (DEUS) Redemptionem populo suo.* Psalm. 110.

*Egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet, et requiescet super eum spiritus Domini.* Isaïæ XI, 1, 2.

*Ecce virgo concipiet et pariet Filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel.* Isaïæ VII, 14.

*Generationem ejus quis enarrabit ?* Isaïæ LIII, 8.

*DEUS ipse veniet, et salvabit nos.* Isaïæ XXXV, 4.

*Utinàm disrumperes cælos et descenderes !* Isaïæ LXIV, 1.

*Revelabitur gloria Domini, et videbit omnis caro pariter quòd os Domini locutum est.* Isaïæ XL, 5.

*Expectatio Israël salvator ejus.* Jer. XIV, 8.

*Ipse erit expectatio gentium.* Genes. XLIX, 10.

*Obsecro, Domine, mitte quem missurus es.* Exodi IV, 13.

*Desiderium collium æternorum.* Genes. XLIX, 26.

*Veniet desideratus cunctis gentibus.* Aggæi II, 8.

*Fecit potentiam in brachio suo.* Lucæ I, 51.

*Videbit omnis caro salutare DEI.* Lucæ III, 6.

*Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.* Joan. I, 14.

*Sic DEUS dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.* Joan III, 16.

*Abraham exultavit ut videret diem meum : vidit, et gavisus est.* Joan. VIII, 5.

*Investigabiles divitiæ Christi, et sacramentum absconditum à sæculis.* Ephes. III, 8.

*Eramus naturâ filii iræ.* Ephes. II, 3.

*DEUS erat in Christo, mundum reconcilians sibi.* II Cor. V, 79.

*Pro nobis omnibus tradidit illum : quo-*

Le Seigneur a envoyé un Rédempteur à son peuple.

Il sortira un rejeton de la tige de Jessé, et une fleur sortira de sa racine, et l'esprit du Seigneur se reposera sur lui.

Une vierge concevra, et elle enfantera un Fils qui sera appelé Emmanuel.

Qui pourra nous dire sa génération, et la manière dont il est engendré ?

DIEU viendra lui-même et sera notre Sauveur.

Oh ! si vous vouliez ouvrir les cieux, et descendre vous-même sur la terre !

La gloire du Seigneur se manifestera, et toute chair verra en même temps que c'est la bouche du Seigneur qui a parlé.

O attente d'Israël et son véritable Sauveur !

Il sera l'attente et l'espérance de toutes les nations.

Je vous conjure, Seigneur, envoyez maintenant celui que vous devez envoyer un jour.

Le désir des collines éternelles.

Le désiré de toutes les nations viendra enfin.

Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses.

Tout homme verra le Sauveur que DIEU aura envoyé.

Le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous.

DIEU a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique.

Abraham a désiré avec ardeur de voir mon jour, c'est-à-dire le temps de mon avènement : il l'a vu, et il s'en est réjoui.

Les richesses inestimables qui sont en JÉSUS-CHRIST, et le mystère caché en DIEU avant tous les siècles.

Nous étions par la nature enfants de colère.

DIEU était en JÉSUS-CHRIST pour reconcilier le monde avec lui.

Si DIEU n'a pas épargné son propre Fils,



*modò non etiam cum illo omnia nobis donavit? Rom. viii, 32.*

*Creavit Dominus novum super terram : femina circumdabit virum. Jerem. xxxi, 22.*

*Ubi venit plenitudo temporis, misit DEUS Filium suum, factum ex muliere, factum sub lege. Galat. iv, 4.*

*Cum in formâ DEI esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem DEO, sed semetipsum exinanivit, formam servi accipiens, et habitum inventus ut homo. Philipp. ii, 6-7.*

*Cum iterum introducit primogenitum in orbem terræ, dicit : Et adorent eum omnes angeli DEI. Hebr. i, 6.*

*Nusquam angelos apprehendit, sed semen Abrahæ apprehendit. Hebr. ii, 16.*

*Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptâsti mihi ; tunc dixi : Ecce venio. Hebr. x, 5.*

*In mundo erat, et mundus cum non cognovit. Joan. i, 10.*

*SPIRITUS-SANCTUS superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi. Lucæ i, 35.*

*Hæc est vita æterna, ut cognoscant te solum DEUM verum, et quem misisti JESUM-CHRISTUM. Joan. xvii, 3.*

*Excita potentiam tuam, et veni ut salvos facias nos. Ps. 79.*

*Rorate, cæli, desuper, et nubes pluant justum. Isaïe xlv, 8.*

s'il l'a livré à la mort pour nous, que ne nous donnera-t-il point après nous l'avoir donné ?

Le Seigneur a créé sur la terre un nouveau prodige : une femme portera un homme dans son sein.

Lorsque les temps ont été accomplis, DIEU a envoyé son Fils, formé d'une femme et assujetti à la loi.

JÉSUS-CHRIST, ayant pris la forme et la nature de DIEU, n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation d'être égal à DIEU ; mais il s'est anéanti lui-même en prenant la forme et la nature de serviteur et étant reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui au-dehors.

Lorsqu'il introduit de nouveau son premier-né dans le monde, il dit : que tous les anges de DIEU l'adorent.

Il n'a pas pris la nature des anges ; mais il a voulu naître de la race d'Abraham.

Vous n'avez point voulu d'hostie ni d'oblation ; mais vous m'avez formé un corps. Alors, j'ai dit : me voici.

Il était dans le monde, et le monde ne l'a point connu.

Le SAINT-ESPRIT surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre.

La vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul DIEU véritable, et JÉSUS-CHRIST que vous avz envoyé.

Excitez et faites paraître votre puissance, et venez pour nous sauver.

Cieux, envoyez votre rosée, et que les nuées fassent descendre le juste comme une pluie.

## FIGURES ET PROPHÉTIES QUI REGARDENT

### L'INCARNATION DU VERBE.

[Première révélation]. — Aussitôt qu'Adam et Eve eurent péché, DIEU, comme l'on croit, leur révéla le mystère de l'Incarnation, qui devait être le remède de tous leurs maux : tant il désirait de faire voir l'excès de sa miséricorde et de son amour pour les hommes. Il fit bien voir, en effet, qu'il les aimait jusqu'à l'excès : car, étant venu comme juge pour interroger Adam et Eve, et pour les punir après leur péché, il n'oublia pas qu'il était le père des miséricordes : il leur promit à l'heure même non-seulement qu'il se ferait homme pour eux, mais qu'il donnerait jusqu'à son sang pour les délivrer de la mort. Il voulut par cette promesse leur ôter

toute la défiance qu'ils pouvaient avoir de sa bonté, et leur donner une espérance certaine de la rémission de leur crime, afin que dès-lors ils commençassent à se repentir d'avoir offensé un DIEU si bon. De sorte que, en les bannissant pour toujours du paradis terrestre, eux et leur postérité, il leur ouvrit les portes du ciel. Au même temps qu'il fulminait des malédictions contre eux, il leur déclarait le dessein qu'il avait pris de leur envoyer l'auteur de toutes les bénédictions. Enfin, lorsqu'ils se rendaient les esclaves du démon, il les assurait que de leur sang il naîtrait un homme qui les sauverait d'une si cruelle servitude.

[Seconde révélation]. — Abraham est le premier des saints patriarches qui ait eu une connaissance distincte et expresse de ce divin mystère, puisque DIEU lui promit qu'il naîtrait de sa race. *Abrahæ dictæ sunt promissiones, et semini ejus. Non dicit In seminibus, quasi in multis, sed in uno et semini tuo, qui est Christus.* (Galat. III). Ce fut après le sacrifice qu'il fut prêt à faire de son fils unique. La fidélité qu'il eut d'obéir au commandement de DIEU, mérita que DIEU l'appelât son ami, et qu'il lui fit cette glorieuse promesse de rendre sa postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel et les sables de la mer. Promesse qui n'a été proprement accomplie que dans JÉSUS-CHRIST, puisque, si on ne l'entendait que de la postérité d'Abraham selon la chair, les Juifs, quelque nombreux qu'ils fussent, n'étaient pas néanmoins infinis, au lieu que c'est JÉSUS-CHRIST qui a eu véritablement cette postérité infinie par la foi des gentils qui ont cru en lui, et qui sont devenus les véritables fils d'Abraham. Or, cette promesse n'a pu lui être faite sans la révélation du mystère de l'Incarnation. C'est pourquoi le Sauveur dit lui-même, dans l'Évangile, qu'il désira de voir le jour du Seigneur, qu'il le vit, et qu'il s'en réjouit.

[La prophétie de Jacob]. — Le patriarche Jacob, mourant, était plein de ce grand mystère, lorsque, donnant ses bénédictions prophétiques à ses enfants assemblés pour recueillir ses dernières paroles, s'adressant à son fils Juda, de la tribu duquel le Sauveur est sorti, il prononça cette grande et célèbre prophétie, que nous lisons dans la Genèse : *Non auferetur sceptrum de Juda, et dux de femore ejus, donec veniat qui mittendus est.* Ce qui s'est accompli à la venue du Messie et par l'incarnation du Verbe, puisque jusque-là la tribu de Juda possédait le royaume dont la ville capitale était Jérusalem, et qu'il ne fut transféré à un étranger, c'est-à-dire à Hérode l'Ascalonite, et par une puissance étrangère, c'est-à-dire par l'ordre d'Auguste, que lorsque le Messie vint au monde pour établir un autre royaume qui n'aurait jamais de fin.

[Daniel]. — Le prophète Daniel rapporte que, après qu'il eut fait une longue prière à DIEU, pour la liberté de son peuple qui était à Babylone, l'ange Gabriel lui apparut et lui dit : *Prends garde aux paroles que je te dirai, et conçois ce qui est déclaré par cette vision : Avant que 70 semaines soient*

*écoulées, la consommation de la prévarication arrivera, le péché prendra fin, l'iniquité sera détruite : la justice éternelle viendra au monde, les prophéties seront accomplies, et le Saint des saints sera oint, etc.* Prophétie qui se trouve vérifiée et accomplie précisément aux temps marqués selon le calcul des historiens, qui en conviennent tous, et qui ne peut être entendue que du Messie, du Verbe incarné.

[Aggée].— Qui avait fait parler le prophète Aggée avec cette majesté tonnante et digne du DIEU des armées ? *Dans peu de temps je remuerai le ciel et la terre et la mer ; le Désiré de toutes les nations viendra, et je remplirai cette maison de gloire.* N'était-ce pas le même Esprit qui, depuis, a opéré ce grand mystère que nous voyons, et qui l'enseignait alors à ses fidèles serviteurs ?

[Moïse]. — Je ne dis rien de Moïse, qui, pour s'excuser de la commission dont DIEU l'avait chargé d'aller trouver Pharaon et de délivrer son peuple [de l'oppression sous laquelle il gémissait, conjura le Seigneur de députer plutôt à cette ambassade celui qu'il devait envoyer un jour sur la terre pour délivrer le monde d'une tyrannie plus cruelle que celle de Pharaon : *Obsecro, mitte quem missurus es.* (Exodi IV). Ce qui suppose manifestement la révélation et la connaissance de ce mystère.

[Les Psaumes]. — Le Prophète royal montre bien qu'il était parfaitement instruit de ce mystère, par les paroles que l'apôtre S. Paul emploie pour prouver aux Juifs que le Messie ne devait pas être seulement fils de DIEU par adoption, mais réellement et véritablement, ayant la même substance et la même nature. Ces paroles, si rebattues, sont : *Filius meus es tu ; ego hodie genui te.* Car, afin qu'on ne pût douter de cette vérité, qui est le fondement de tout le christianisme, le prophète adresse la parole aux rois et à tous ceux qui ont le gouvernement des peuples, pour les avertir de recevoir ses enseignements et d'observer de point en point ses divines instructions, sous peine d'encourir l'indignation du Seigneur et de s'attirer les châtimens de sa vengeance : *Et nunc, Reges, intelligite ; erudimini, qui judicatis terram ; apprehendite disciplinam, ne quandò irascatur Dominus.*— Le même psalmiste, en un endroit où il parle du Messie, qu'il appelle le Christ et l'Oint du Seigneur, dit ces paroles, par lesquelles il montre qu'il devait être Dieu : « Votre puissance et le siège de votre juridiction est dans l'éternité des siècles ; le sceptre ou la marque de votre souveraineté et de votre commandement sera à perpétuité : c'est pourquoi DIEU vous a oint et sacré comme le Roi éternel. » Sur quoi il faut remarquer qu'il fait mention de celui qui sacre et qui oint, et de celui qui est oint et sacré, et que, de plus, l'un et l'autre est appelé DIEU et Seigneur, et que le Messie et le Christ est la même chose ; et par conséquent que le Messie est DIEU, et le DIEU qui doit s'incarner.

[Isaïe]. — Pour ne pas nous étendre à l'infini sur les témoignages de tous les prophètes, contentons-nous de celui d'Isaïe, qui a parlé si clairement du mystère de l'Incarnation, de la vie et de la mort de ce DIEU-Homme, qu'on l'appelle communément le cinquième évangéliste. Tantôt il demande qui pourra nous apprendre le mystère de sa génération éternelle : *Generationem ejus quis enarrabit?* Tantôt il fait parler DIEU et rendre témoignage au Messie : *Verè tu es DEUS absconditus, DEUS Israel salvator.* Et enfin, pour faire voir que ce Messie devait être DIEU et homme en prenant chair humaine, il dit clairement : *Une vierge concevra et engendrera un fils qui s'appellera Emmanuel, c'est-à-dire [DIEU [avec nous (ou DIEU incarné).]*

[Figures de l'Ancien Testament]. — Comme ce mystère est inconcevable, aussi bien que la manière dont il s'est accompli, il ne faut pas s'étonner qu'il ne se trouve point de figure dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament qui en aient pu donner l'idée, non plus que dans la nature peu de similitudes qui le puissent faire concevoir. Les saints patriarches, les prophètes et quelques rois d'Israël ont été les figures de ce Verbe incarné, mais nul ne l'a été de son Incarnation. Les figures les plus marquées sont : — 1°. La vision du patriarche Jacob, qui vit dans son sommeil une échelle dressée sur la terre, dont le haut touchait le ciel. Figures, disent quelques S. Pères, de l'Incarnation, qui est comme le degré par lequel DIEU du plus haut des cieus est descendu sur la terre.— 2°. Une autre figure assez imparfaite, mais que DIEU même a donnée, est la rétrogradation du soleil, marquée par l'ombre dans l'horloge du roi Ezéchias, et qui marquait en même temps combien DIEU devait s'abaisser en se faisant homme. D'où vient que le texte sacré ajoutait ensuite : *Ecce dabit vobis DEUS ipse signum ; Fœmina circumdabit virum* (Jerem. xxxi). — 3°. La colonne qui conduisait les Israélites dans le désert en est encore une figure, selon S. Augustin, parce qu'elle était lumineuse durant la nuit, et durant le jour une nuée épaisse et visible. Ce que ce père applique à l'humanité du Sauveur, qui a été comme un nuage qui a couvert la divinité, laquelle était éclatante et lumineuse aux yeux de la foi, parce qu'elle s'est fait assez connaître par ses opérations miraculeuses.

[Témoignage des Sibylles]. — Ce n'est point une chose superflue ni hors de propos d'alléguer ici le témoignage des Sibylles, que les plus anciens Pères de l'Eglise, aussi bien que les plus fameux auteurs entre les païens, ont reconnu avoir été inspirés et avoir eu l'esprit de prophétie pour récompense de leur pureté. Les Pères des premiers siècles, comme S. Justin, Tertullien, Origène, Lactance, S. Augustin, S. Cyrille, se sont servis de leur témoignage en faveur de notre religion, en disputant contre les païens ; et, comme les oracles qu'elles ont rendus ont été reçus, avérés et conservés précieusement longtemps avant la naissance du Sauveur, ces

Pères en faisaient un fondement de preuve comme d'une vérité incontestable. Aussi leur témoignage était si pressant que plusieurs gentils embrassaient la foi, convaincus par l'évidence d'un fait qu'ils ne pouvaient désavouer. Voici le témoignage de la Sibylle de Cumès, touchant l'Incarnation, rapporté par S. Justin. « Celui-là, dit-elle, étant le Verbe de DIEU, » et ayant indivisiblement avec lui une même vertu, une même puissance, après avoir pris la nature des hommes, a rappelé le culte de DIEU et la religion de nos premiers pères, que leurs descendants avaient quittée par l'instinct du démon envieux, pour se laisser aller au culte des faux dieux. » Un docteur chrétien pourrait-il parler plus clairement ?

## APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES

### DE L'ÉCRITURE.

*Sic DEUS dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret* (Joan. III). DIEU a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique. Vous avez entendu tout ce que l'Évangéliste nous a appris de l'excellence du Verbe divin. Le Verbe était au commencement, le Verbe était en DIEU, et le Verbe était DIEU ; toutes choses ont été faites par lui ; il est la vie et la lumière des hommes, etc. Voilà ce que DIEU nous a donné. Ce présent est grand en lui-même : que peut-on imaginer de plus précieux que le Fils unique de DIEU ? Ce n'est pas toutefois le seul don que nous recevons de DIEU. Cette première grâce nous en a attiré une infinité d'autres, qui sont de nouvelles preuves de son amour. Or, après que le Père éternel nous a donné son Fils, que ne devons-nous point attendre de lui ? C'est la vérité que S. Paul explique quand il nous dit : *Que ne nous donnera-t-il point après nous l'avoir donné ?* (Rom. VIII). Toutes les grâces dont nous sommes comblés pendant cette vie, toutes celles que nous attendons, et qui sont promises après le pèlerinage de cette vie, sont des suites de ce premier don.

*In mundo erat, et mundus per ipsum factus est, et mundus eum non cognovit.* (Joan. I). — Le Verbe éternel est venu pour éclairer tous les hommes et pour les rendre tous enfants de DIEU : mais qu'est-il arrivé ? Il y en a plusieurs qui ne l'ont point connu et qui se sont rendus indignes de ses grâces. *Le monde ne l'a point connu* : c'est-à-dire ceux qui étaient possédés de l'amour des choses terrestres, et qui se sont vus condamnés par les maximes que le Fils de DIEU a établies. Il est venu chez soi, et les siens ne l'ont point reçu : ces paroles s'expliquent des Juifs. JÉSUS-CHRIST est venu premièrement pour eux, comme il le dit à ses Apôtres

lorsqu'il les envoya prêcher l'Évangile : *Ite ad oves quæ perierunt domûs Israël* (Matth. x). Ils ont été les témoins de ses miracles. Que n'a point fait ce divin Sauveur pour les attirer à lui ? Cependant ils ne l'ont point reçu, et, malgré toute l'inclination que le Fils de DIEU avait de les favoriser, ils l'ont obligé de prononcer cette sentence : « Je vous déclare que le royaume du ciel vous sera ôté, et qu'il sera donné à un peuple qui en produira les fruits. »

*Verbum caro factum est.* (Joan. 1). Voilà la source de notre délivrance et de tout notre bonheur. Il a été fait chair, c'est-à-dire il s'est fait homme. Le mot de *chair*, dans l'Écriture, signifie souvent l'homme tout entier, comme quand l'Évangile dit : *Toute chair verra le Sauveur envoyé de DIEU* : cela veut dire « tout homme verra ». L'Évangile n'a parlé que de ce qu'il y a de plus vil en l'homme, afin de nous faire connaître jusqu'où le Fils de DIEU s'est humilié pour notre amour. Le Verbe a été fait chair : quelle comparaison entre le Verbe divin et une chair mortelle et périssable ? Mais, comme il est toujours demeuré le Verbe, il n'a pas laissé de donner des marques de sa grandeur, même dans le temps de ses humiliations. C'est ce qui nous est expliqué dans ces dernières paroles : *Vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti à Patre, plenum gratiæ et veritatis*. Nous avons vu sa gloire ; sa gloire, dis-je, comme celle du Fils unique du Père, étant pleine de grâce et de vérité. Il est plein de grâce : nous en voyons tous les jours la preuve, puisque tous les dons que nous recevons sont des suites de cette plénitude de grâce qui est en JÉSUS-CHRIST. Il est plein de vérité, ou plutôt il est la vérité même. *L'Esprit*, comme dit S. Jean dans sa 1<sup>re</sup> Epître, *rend témoignage que JÉSUS-CHRIST est la vérité*.

*In similitudinem hominum factus, et habitu inventus ut homo* (Philipp. 11). DIEU avait créé l'homme à son image et à sa ressemblance : il fut ingrat, cet homme, et devint si malheureux que de défigurer cette image par le péché, et d'effacer les traits de cette ressemblance, en désobéissant à son Créateur. Qu'a fait ce Seigneur plein de bonté et de miséricorde ? Il s'est fait lui-même à l'image et à la ressemblance de l'homme, pour réparer le désordre où il était tombé ! C'est pourquoi, il a voulu naître à la façon des autres hommes, et passer par toutes les épreuves et les misères auxquelles ils sont sujets, à la réserve du péché : *Tentatum per omnia pro similitudine, absque peccato* (Hebr. 1v). Il est devenu semblable à nous, pour nous rendre semblables à lui. Nous avons corrompu et profané son image, et il l'a rétablie et sanctifiée en prenant la nôtre ; nous étions tombés en voulant nous élever et nous rendre plus grands, il nous a relevés par son humilité en se faisant petit ; nous avions cessé d'être enfants de DIEU, et il a réparé notre perte en se faisant fils de l'homme. *In similitudinem hominum factus, et habitu inventus ut homo*.

*Audite, domus David : numquid parùm vobis est molestos esse hominibus quia molesti estis et DEO meo? Propter hoc dabit ipse vobis signum : Ecce virgo concipiet et pariet filium (Isaïæ VII).* Voilà en vérité des paroles bien surprenantes. Je pensais que ce prophète, après avoir reproché aux Juifs l'énormité de leurs crimes en leur disant : Ne vous suffit-il pas d'avoir inquiété les hommes par vos violences et par vos injustices? faut-il encore que votre impiété s'attaque à DIEU-même? Je pensais, dis-je, qu'après un si sanglant reproche il dirait, tout transporté de zèle de voir l'iniquité de ce peuple : *Propter hoc.* Sache, peuple ingrat, qu'à cause de tes impiétés. DIEU enverra la stérilité sur tes terres, la peste dans tes villes, la désolation dans tes Etats. Mais le discours de ce prophète, qui parle de la part de DIEU, est bien éloigné de ces menaces : A cause de cela, dit-il (*propter hoc*), DIEU te donnera son Fils, non pour te juger, mais pour te sauver. Certes, il n'appartient qu'à DIEU de menacer de la sorte ; il n'y a que lui seul, dit Isaïe, qui puisse inventer une nouvelle manière de se venger de ses ennemis en leur faisant du bien, et en se faisant homme, non pour les condamner et pour les perdre, mais pour les sauver : *Adducet Dominus ultionem retributionis : ipse veniet et salvabit nos. (Is. III).*

*In principio erat Verbum, et Verbum erat apud DEUM, et DEUS erat Verbum. (Joan. I).* On ne peut entendre ces premières paroles de l'Évangile de S. Jean sans remarquer que ce saint évangéliste parle autrement et d'une manière plus élevée du Verbe Incarné que les autres évangélistes. S. Matthieu nous parle de JÉSUS-CHRIST comme homme, et nous rapporte, dans la généalogie qu'il en fait, les ancêtres qui lui ont donné la naissance ; mais S. Jean le considère comme DIEU, et le regarde dans le sein de son Père, avant de nous dire qu'il s'est fait chair dans le sein de sa Mère : *et Verbum caro factum est.* Il apprend aux hommes que son Père l'a produit avant tous les siècles, avant de le donner au monde dans la plénitude des temps. Pourquoi commencer de la sorte à nous parler de l'Incarnation du Verbe, si ce n'est pour nous faire concevoir une haute idée du présent que DIEU nous fait, et afin que, quand il paraîtra et se fera voir aux hommes, quand il conversera avec eux, qu'il agira et qu'il s'abaissera jusqu'à des choses qui semblaient indignes d'une si haute majesté, les hommes n'oublient jamais ce qu'il est, et ne séparent point l'homme qu'ils ont devant les yeux de DIEU qui est invisible dans une seule personne.

*Cùm benignitas et humanitas apparuit salvatoris nostri DEI, eramus insipientes, increduli, errantes, desideriiis servientes, odibiles, odientes invicem, etc. (Tit. XLII).* S. Paul nous apprend quel était le monde que DIEU a aimé jusqu'à lui donner son Fils. Alors le sceptre d'Israël et de Juda, qui avait servi de défense au culte du vrai DIEU, était entre les mains d'Hérode, un politique et un athée qui n'avait point de religion ; l'office du

grand-prêtre s'exerçait par des simoniaques; toutes les autres nations étaient dans les ténèbres de l'infidélité. Comme il n'y avait presque plus de véritable connaissance de la vertu, le vice était élevé sur les autels. En un mot, les mœurs des hommes étaient alors si corrompues, que DIEU, par Isaïe, les compare aux lions, aux tigres, aux dragons, à toutes les bêtes les plus féroces; et S. Paul, écrivant aux Romains, assure que le genre humain n'était qu'une masse gâtée et infectée du venin de toutes sortes d'iniquités. Voilà quel était ce monde pour qui DIEU a conçu tant d'amour. La vue de ses ingrates et perfides créatures ne devait-elle pas plutôt exciter sa vengeance? Anges du ciel, lorsque vous voyiez l'impiété des hommes montée à un tel excès, lorsque vous ne pouviez plus regarder la terre qu'avec horreur, n'espériez-vous pas que tous ces pécheurs seraient bientôt noyés dans les eaux d'un second déluge? Mais, *ô altitudo sapientiae et scientiae DEI! quàm inscrutabilia sunt judicia tua!* O hauteur, ô profondeur, ô abîme des jugements de DIEU! Que vos voies et vos manières d'agir sont différentes des nôtres! Lorsque le soleil n'éclaire que des idolâtres et des sacrilèges, lorsque la terre ne porte et ne nourrit que des impies, lorsque le monde abandonne DIEU, et qu'il lui ravit sa gloire, DIEU aime le monde, il emploie les inventions de sa sagesse et fait un effort de son bras tout-puissant pour sauver le monde. O spectacle digne d'étonnement, de voir un DIEU qui aime, dans le ciel, et qui? un monde qui s'est déclaré son ennemi sur la terre: *Sic DEUS dilexit mundum!*

*Sic DEUS dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret* (Joan. III). C'est proprement dans le mystère de l'Incarnation que s'accomplit ce mystère d'amour, puisque le Père éternel nous donne son Fils unique, et que ce Fils du Très-Haut se fait un sacrement de piété, justifié par l'esprit découvert aux anges, prêché aux nations comme au monde dans la suite du temps, et enfin consommé dans la gloire: car c'est ainsi que parle S. Paul. C'est enfin dans ce mystère que consiste le premier et le plus essentiel de nos avantages. Je dis le premier de nos avantages, puisqu'il est la source et l'origine de tous les autres; le plus essentiel, puisque les autres n'en sont que des suites et des conséquences, et que l'esprit humain comprendra bien plus tôt et plus facilement un DIEU immense, puissant, éternel, qu'il ne se formera une juste idée d'un DIEU fait homme, devenu mortel et semblable à nous.



## § IV.

## Passages et Pensées des SS. Pères.

*Factus est DEUS homo, ut homo fieret*  
DEUS. Augustin. Serm. 9 de Nativit.

DEUS *abjectam humanæ naturæ societatem*  
*non exhorruit, sed exinanivit ipse se.* Id.  
Epist. 120.

*Ista naturæ humanæ tanta et tam celsa*  
*et tam summa subvectio est, ut quò attolle-*  
*retur altiùs non haberet.* August. Prædest.  
Sanct. 15.

*Ul homines nascerentur ex DEO, priùs ex*  
*ipsis natus est DEUS.* Id. Tract. 1 in Joan.

*Quò altiùs carnem nostram attolleret*  
*(DEUS) non habuit.* Id. Serm. de temp.

*Totu ratio facti est potentia facientis.*  
August. Epist. 2.

*Parce in te Christo, agnosce in te Chris-*  
*tum.* Id. de Verb. Apost.

*Si homo non periisset, Filius Hominis*  
*non venisset.* Id. Serm. 8.

*Verbum Patris, quod est candor lucis*  
*æternæ, nubem humanam irradiavit.* Id.  
Hemil. 2 in Apocal.

*Venit grandis ad parvulos, membra con-*  
*traxit, tanquàm seipsum exinanens, ut*  
*efficeret corpus humilitatis nostræ configu-*  
*ratum corpori gloriæ suæ.* August. Serm. 2  
de Verb. Apost.

*Misit DEUS Pater medicum, misit salva-*  
*tozem, misit eum qui gratis sanaret, qui*  
*sanatis etiam mercedem daret: nihil addi*  
*ad istam benevolentiam potest.* Id. Serm. 13  
de Verb. Apost.

*Nulla veniendi ratio fuit Christo Domino,*  
*nisi peccatores salvos faceret. Tolle morbos*  
*et vulnera, et nulla erit medicinæ ratio.*  
August. Enarrat. in ps. 49.

*Formam viri assumendo, et de femina*  
*nascendo, utrumque sexum hoc modo hono-*  
*randum iudicavit.* Id. Contra Faustum.

DIEU s'est fait homme, pour donner aux  
hommes le moyen de devenir des dieux.

DIEU n'a point eu horreur de s'allier avec  
la nature humaine, quelque abjecte qu'elle  
fût; mais il a bien voulu s'anéantir lui-  
même.

Par l'incarnation du Verbe, la nature  
humaine est élevée à un degré d'honneur  
et de gloire si haut, si sublime et si émi-  
nent, qu'elle ne pouvait aspirer à rien de  
plus grand.

C'est afin que les hommes devinssent en-  
fants de DIEU que DIEU a voulu naître par  
les hommes.

DIEU ne pouvait élever notre chair à un  
plus haut point de grandeur.

Ne cherchons point d'autre raison de ce  
mystère ineffable que la puissance de celui  
qui l'opère.

Épargnez en vous JÉSUS-CHRIST, recon-  
naissez en vous JÉSUS-CHRIST.

Si l'homme ne s'était point perdu, le Fils  
de l'Homme ne fût point venu sur la terre.

Le Verbe divin, qui est la splendeur  
de la lumière éternelle, a éclairé le genre  
humain, comme le soleil éclaire de ses  
rayons le soleil obscur.

En venant à nous, DIEU, tout grand qu'il  
est, s'est proportionné à notre petitesse, il  
s'est en quelque manière raccourci et comme  
anéanti, afin de donner à notre corps, si  
abject de lui-même, une forme nouvelle,  
jusqu'à le rendre semblable à son corps  
glorifié.

DIEU le Père nous a envoyé un Sau-  
veur, il nous a envoyé un médecin, et  
ce médecin charitable, loin d'exiger de  
nous aucun salaire, nous comble encore de  
biens, après nous avoir rendu la santé;  
peut-on rien ajouter à cet excès d'amour et  
de bonté?

JÉSUS-CHRIST n'est venu sur la terre que  
pour sauver les pécheurs; s'il n'y avait  
point eu de maladies et de blessures à  
guérir, le remède aurait été inutile.

En prenant la forme d'un homme et en  
naissant d'une femme, il a également fait  
honneur à l'un et à l'autre sexe.

*Hæc humilitate et charitate incarnati Filii DEI, liquefacta est duritia mundi, ut agnosceret saltem beneficium suæ reparationis qui non agnoverat excellentiam suæ conditionis.* Id. Serm. 19 de Sanctis.

*Demus DEUM aliquid posse quod nos faciamur investigare non posse : in talibus rebus tota ratio facti est potentia facientis.* Id. Epist. ad Volusian.

*Non jam desperandum est participatione Verbi fieri posse homines filios DEI, quandò Filius DEI participatione carnis factus est Filius Hominis.* Id. De grat. Novi Test.

*Quandò (DEUS) humana membra suscepit, opera divina non deseruit.* August. Serm. 27 de temp.

*Dispensatio futuræ carnis à sanctis Patribus futura credebatur, sicut à nobis facta creditur tempora variata sunt, non fides mutata.* Id. in ps. 50.

*DEUS homo fieri dignatus est, quatenus tantò illum plenius diligamus atque laudemus quantò clarius ejus benevolentia gratiâ prosecutos nos cognoverimus.* Id. lib. Cur, quandò et quomodò DEUS-Homo.

*Quia primus homo ceciderat, oportuit ut homo secundus conderetur, qui rectitudinem, quam primus homo non tenuerat, iste quasi emendando teneret.* Id. ibid.

*Debitum quidem Adæ tantum erat ; ut illud non deberet solvere nisi homo, sed non posset nisi DEUS.* Ibid.

*Verbum corpus assumpsit nostro corpori simile, eo solo differens, quòd natum ex Virgine et SPIRITU-SANCTO est.* Id. (vel alius auctor) lib. de Incarn. Verbi.

*Necesse fuit Verbum DEUM et hominem in unam convenire personam, ut qui filius est secundum divinitatem, idem esset filius secundum humanitatem.* August. lib. Cur DEUS-Homo.

*Ab hominibus carnem assumpsit, sed non more hominum : nam Patrem habens in cælo, matrem elegit in terrâ, et illic natus sine matre, et hic sine Patre.* Id. Tract. 26 in Joann.

*Amore DEUS invisibilis servis suis factus est similis.* Id. Manuale 22.

Cette humiliation et cet amour du Fils de DIEU incarné a enfin amolli la dureté du cœur de l'homme. Le monde, qui n'avait pas compris l'excellence de sa création, n'a pu se dispenser de reconnaître le bienfait de sa réparation.

Convenons que DIEU peut opérer des merveilles qu'il ne nous appartient pas de vouloir approfondir. Sa puissance seule est une preuve suffisante de la vérité de ces sortes de mystères.

Puisque le Fils de DIEU est devenu le Fils de l'homme en se revêtant de notre chair, les hommes peuvent devenir enfants de DIEU par la participation de la nature du Verbe ; et rien ne nous doit empêcher de prétendre à cette auguste qualité.

Quand le Fils de DIEU a pris un corps humain, il n'a pas pour cela renoncé aux opérations propres de la divinité.

Les anciens patriarches ont cru comme nous l'incarnation du Verbe, ils attendaient l'accomplissement de ces Mystères ; pour nous, nous le croyons accompli. Les temps ont changé : mais la foi est toujours demeurée la même.

Un DIEU a bien voulu se faire homme pour nous : ce bienfait nous oblige à lui témoigner notre amour et notre reconnaissance d'une manière d'autant plus parfaite qu'il nous fait connaître plus clairement combien ce DIEU de bonté nous a aimés.

Après la chute du premier homme, il fallait que DIEU en suscît un nouveau, qui, pour réformer le monde, marchât dans les voies de la justice avec cette droiture et cette fermeté dont le premier homme s'était départi.

La dette qu'Adam avait contractée était de telle nature, qu'il n'y avait qu'un homme qui pût l'acquitter ; mais il n'y avait qu'un DIEU qui fût en état de le faire.

Le Verbe a pris un corps semblable au nôtre, avec cette seule différence, que ce corps a été formé par le SAINT-ESPRIT et dans le sein d'une vierge.

Afin que celui-là même qui est le Fils de DIEU fût aussi véritablement le Fils de l'homme, il fallait que la nature humaine et la nature divine du Verbe fussent réunies dans une même personne.

Le Fils de DIEU a pris un corps parmi les hommes, mais non pas à la manière des autres hommes. Il avait un Père dans le ciel, il s'est choisi une mère sur la terre. Dans le ciel c'est son Père seul qui l'a engendré, sur la terre il est né d'une Mère vierge.

C'est par un excès d'amour qu'un DIEU invisible de sa nature s'est fait semblable à ses serviteurs.

*Si DEUS peccatores non amaret, de cælo ad terras non descenderet.* August. Tract. 49 in Joann.

*Totum hominem salvator ipse suscepit, dignatus totum liberare quod fecit.* Id. de Continent. 12.

*Totum hominem suscepit Verbum, et totus homo factus est Verbum.* Id. in ps. 56.

*Credimus pro nobis DEUM hominem factum ad humilitatis exemplum, et ad demonstrandam erga nos dilectionem DEI.* Id. VIII de Trinit. 5.

*Homo novus facti sumus, quia et ille homo novus venit.* Id. Tract. 30 in Joan.

*Sanandæ miseræ nostræ necessarium fuit DEUM incarnari, ad humanæ naturæ reparationem.* Id. XIII de Trinit. 10.

*Quis est tam durus quem non emolliat amor DEI sic homines præveniens, tam, inquam, vehemens amor quòd homo propter hominem dignatus est fieri?* August. Man. 26.

*Ut familiarius diligeretur ab homine DEUS, in similitudinem hominis apparuit.* Id. Enchirid. 26.

*Quod natura non habet, usus nescivit, ignorat ratio, mens non concipit humana, pavet cælum, stupet terra, creatura etiam cælestis miratur, hoc totum est quod per Gabrielem Mariæ promittitur, et per SPIRITUM - SANCTUM adimpletur.* Hieronym. Serm. de Assumpt.

*Quem (Pater æternus) sine tempore genuit, eum tempore ostendit.* Gregor. Moral.

*Mediator DEI et hominum, ut culpas nostræ transgressionis extingueret, venit mortalitatis nostræ flagella tolerare.* Id. III Moral.

*O inestimabilis dilectio charitatis! ut servum redimeret, filium tradidisti!* Id.

*Verbum carnem dicimus factum, non immutando quod erat, sed suscipiendo quod non erat: nostra auxil, sua non minuit.* Id.

Si DIEU n'aimait pas les pécheurs, il ne descendrait pas du ciel sur la terre.

Le Sauveur a bien voulu prendre tout ce qui appartient à la nature humaine, afin de sauver l'homme tout entier, parce qu'en tout l'homme est son ouvrage.

Le Verbe s'est uni à l'homme tout entier. Il s'est fait homme tout parfait, (c'est-à-dire, composé d'un corps et d'une âme comme nous).

Nous croyons que le dessein que DIEU s'est proposé en se faisant homme pour nous a été de nous donner en même temps l'exemple d'une humilité parfaite, et une preuve sensible de son amour.

L'homme nouveau a pris dans tous la place du vieil homme, parce que le Verbe incarné, qui est véritablement l'homme nouveau, est venu dans ce monde.

Il était nécessaire qu'un DIEU s'incarnât pour nous délivrer de nos misères et pour rétablir la nature humaine dans son premier état.

Est-il un cœur assez dur que l'amour dont DIEU prévient les hommes ne soit pas capable d'amollir? Il est si ardent, cet amour, qu'il engage DIEU à se faire homme pour le salut de l'homme.

DIEU, pour se faire aimer de l'homme et entretenir avec lui une espèce de familiarité, s'est fait voir sous la forme et la ressemblance de l'homme.

Voici une merveille dont le principe n'est point renfermé dans la nature; dont l'expérience ne nous avait jamais rien appris; une merveille que la raison ignore, que l'esprit humain ne peut concevoir, qui remplit d'étonnement le ciel et la terre, qui cause de l'admiration même aux intelligences célestes: c'est le mystère que l'archange Gabriel annonce à Marie, et dont l'accomplissement est l'ouvrage de l'ESPRIT-SAINT.

Le Père éternel, dans la suite des temps, a fait voir au monde celui qu'il engendre de toute éternité.

Le Médiateur entre DIEU et les hommes est venu se soumettre à toutes les peines attachées à notre nature mortelle, afin d'effacer les taches que nous avons contractées par le péché.

Quel excès d'amour et de charité, ô mon DIEU! pour racheter un esclave, vous avez livré votre Fils.

Quand nous disons que le Verbe s'est fait chair, nous ne prétendons pas qu'il ait subi aucun changement en ce qu'il était, mais seulement qu'il a pris ce qu'il n'était pas; il nous a fait part de ses biens sans rien perdre de ce qu'il possédait.

*Mihi quidem impossibile est generationis divinæ scire secretum; mens deficit, vox silet, non mea tantum sed et angelorum.* Ambros. I De fide ad Gratian. 3.

*Divinam humanamque naturam in unam convenisse naturam nisi fides credat, sermo non explicat.* S. Leo, Serm. de Nativ.

*Suscipitur à majestate humilitas, à virtute infirmitas, ab æternitate mortalitas.* Id. Serm.

*Ideo filius Hominis est factus ut nos filii DEI esse possemus.* Id. Serm. 6 de Nativit.

*Excedit multumque supereminet humani eloquiū facultatem divini hujus operis magnitudo.* S. Leo, Homil. 9 de Nativ.

*JESU in carne apparitio ineffabilis est sermone omni, et omni ignota intelligentiæ.* Dionys. De divin. nominib.

*Magnificentia Domini est Incarnationis arcanum.* Cassiodor. in Ps. 8.

*Non pudebit me fateri hujus unionis ignorantiam habere; inò gloriabor potius quòd credam arcana quæ nec ratio nec mens valet percipere.* Justin. De confess. Trinit.

*Ænigma sacratissimum, quod summā potius veneratione suscipiendum est quàm humanæ judicii trutinæ subjiendum.* Cyrill. ad Regin.

*Paraturam (Incarnatio verbi) deliberabat ut credi posset.* Tertull. III contrā Marcion.

*Parce unicæ spei totius orbis, qui destruis necessarium decus fidei.* Id. Contra eumd. Incarnation. negantem 5.

*Quodcumque DEO indignum est mihi expedit.* Id. ibid.

*Per Christum in Christo se cognosci vult DEUS.* Id. Apologet. 21.

*Dubitare jam desine quòd et tu, qui filius es Adæ, futurus sis filius DEI: non enim seipsam ita humiliasset nisi nos esset exaltatus.* Chrysostom. Homil. in Matth.

*Tunc cælum terra facta est, cum cæli Dominum contineret.* Chrysost. Homil. 2 in Joann.

*Venit secundus Adam ut imaginem in*

Je ne puis comprendre le mystère de l'Incarnation : mon esprit se confond, ma langue demeure interdite, et les anges mêmes n'ont aucun avantage en cette matière.

Que la nature humaine et la nature divine se trouvent réunies dans une seule personne, c'est un mystère : si nous n'avons pas assez de foi pour le croire, en vain entreprendrions-nous de l'expliquer par nos paroles.

Celui qui est le DIEU de majesté se réduit à la dernière humiliation ; la force et la puissance même s'assujettit à toutes nos faiblesses, et l'Éternel veut bien devenir homme mortel.

C'est pour nous faire enfants de DIEU qu'un DIEU est devenu le Fils de l'Homme.

Cet admirable chef-d'œuvre de la toute-puissance divine est beaucoup au-dessus de tout ce que l'éloquence humaine en peut dire.

Il n'y a point de paroles qui puissent exprimer ni d'entendement qui puisse comprendre le mystère de l'Incarnation du Verbe éternel.

Tous les trésors de la magnificence divine sont renfermés dans le mystère de l'Incarnation.

Je ne rougirai point d'avouer que j'ignore en quoi consiste cette union ; au contraire, je ferai gloire d'ajouter foi à un mystère caché que ni ma raison ni mon esprit ne sauraient concevoir.

Ce mystère est une énigme sacrée et impénétrable : il faut se contenter de le croire avec la soumission la plus respectueuse, sans vouloir s'en rapporter au jugement de l'esprit humain.

Pour rendre ce mystère croyable, il fallait disposer les esprits avant qu'il s'accomplît.

O vous qui faites cette injure à notre foi de combattre la vérité de ce mystère, ne soyez pas assez cruel pour vouloir ôter à l'univers sa plus douce espérance et le plus nécessaire ornement de notre foi.

Ce qui paraît indigne de DIEU est utile et nécessaire à l'homme.

DIEU veut se faire connaître par JÉSUS-CHRIST et dans JÉSUS-CHRIST.

Ne doutez point maintenant que de fils d'Adam vous ne deveniez enfants de DIEU ; car le Verbe éternel ne se fût pas ainsi humilié s'il n'avait prétendu nous élever.

Lorsque la terre possédait le Maître du ciel, c'est alors qu'elle devint le ciel.

Le second Adam est venu pour rétablir

*nobis suam ac similitudinem exemplis suis restauraret.* Beda, Hexamet.

*Si non esset peccatum, mansisset quod in principio erat DEUS Verbum.* Origen. in Numer.

*Omnia quæ in naturâ nostrâ plantavit Deus, assumpsit Verbum, totus totum apprehendit, ut totam mihi salutem impertiret.* Damasc. III De fide orthod. 60.

*Quæ reconciliatio esse posset quâ humano generi repropitiaretur DEUS, nisi omnium causam mediator DEI hominumque susciperet.* S. Leo, Epist. 97, 134.

*Quâ ratione veritatem mediatoris impleret, nisi qui in formâ DEI æqualis est Patri, in formâ servi esset particeps et nostri?* Id. ibid. 4.

*Nisi Verbum dignaretur caro fieri, nulla posset caro salvâri.* Ibid. 9.

*Ut non esset vita ejus otiosa in utero, jam tum operabatur salutem in medio terræ.* Bernard. Serm. 2 in Pentecost.

*Talia opera fecit omnipotens majestas in assumptione nostre carnis, itâ mirabiliter singularia, et singulariter mirabilia, ut talia nec faciendâ amplius super terram.* Id. Serm. 3 de Adventu.

*Quanti te fecit DEUS, ex his quæ pro te factus est agnosce.* Id. Serm. 22.

*Quantò pro me vilior, tantò mihi carior.* Bernard. Serm. 1 de Epiph.

*Venerandî hujus mysteriî inscrutabilis altitudo.* Id. Epist.

*Abyssus planè imperscrutabilis Incarnationis dominicæ sacramentum, abyssus impénétrabilis.* Id. Annun. B. Virg.

*O dignatio mira! ô humilitas summa! ô charitas inexpectata! ô pietas stupenda! quândo DEO unitur limus, summus fit imus, fortissimus fit infirmus.* S. Bonavent. Serm. 6 de Adventu.

*Nullum ab æterno majus factum quàm Verbum caro factum.* Simon Cassius de gest. Salvat.

*Amplius, DEUS, innotuisti in Filio quàm in orbe: in hoc monstrâsti quis esses, quid saperes, quid posses quantumque amares.* Thomas à Villanova, Serm. 3 de Nativ.

*Adventientis personæ consideranda majestas, dignationis magnitudo, charitatis latitudo, humanæ naturæ exaltatio.* Bernard. de Advent. Domini. Serm. 3.

*Apparuerat potentia in rerum creatione,*

par ses exemples son image et sa ressemblance dans nos âmes.

S'il n'y avait pas eu de péché dans le monde, DIEU le Verbe fût demeuré ce qu'il était de toute éternité.

Le Verbe divin a pris notre nature, sans en retrancher aucune des faiblesses qui y sont attachées : il s'y est uni lui-même tout entier, afin que je lui fusse entièrement redevable de mon salut.

Quel moyen de réconciliation pourrait-il y avoir, et comment DIEU se rendrait-il propice envers les hommes, si le médiateur entre DIEU et les hommes ne se fût chargé de la cause de tout le genre humain?

Comment remplirait-il véritablement la qualité de médiateur, si, d'égal qu'il est à son Père par la nature divine, il ne se rendait semblable à nous en prenant la forme et la nature de serviteur?

Nul homme ne pourrait être sauvé, si le Verbe n'avait daigné se faire homme.

Afin d'employer utilement le temps même de la vie qu'il passa dans le sein de sa Mère, il commença dès-lors à opérer au milieu de la terre le salut du genre humain.

Lorsque la Majesté divine s'est unie à notre chair, la toute-puissance a fait des prodiges si singuliers et si étonnants, que jamais il ne s'en fera de semblables sur la terre.

Jugez de l'estime que DIEU a faite de vous par l'état où il s'est réduit pour vous.

Il me doit être d'autant plus cher qu'il s'est avili davantage pour l'amour de moi.

Il est impossible de sonder la profondeur de ce mystère adorable.

Le mystère de l'Incarnation d'un DIEU est impénétrable ; c'est un abîme qu'il est impossible de sonder.

Le limon de notre nature uni à la divinité, le souverain Seigneur dans l'abjection et dans la bassesse ! le Tout-Puissant devenu faible ! ô condescendance admirable ! ô humilité profonde ! ô charité surprenante ! ô bonté incompréhensible !

De toute éternité il ne s'est rien fait de plus grand que le Verbe fait chair.

Vos perfections, ô mon DIEU, paraissent avec bien plus d'éclat dans l'Incarnation de votre Fils que dans la création de l'univers ; vous m'avez fait connaître dans sa personne l'excellence de votre nature.

Nous devons considérer dans ce mystère la majesté de celui qui vient à nous, l'étendue de son amour ; la grandeur du bienfait que nous recevons, et l'élévation de la nature humaine.

DIEU avait fait éclater sa puissance en

*sapientia in rerum gubernatione, sed humilitas et benignitas in humanitatis assumptione apparuit.* Id. Vigil. Nativit. Serm. 1.

*Humanitas Christi fidem instruit, spem roborat, charitatem accendit.* Id. Epiphan. Serm. 2.

*Christus suæ incarnationis et auctor et opus est.* Augustin. Contrà Felic.

*Incarnationem Christi tota Trinitas operata est.* Id. ibid.

*Incarnatio opus restaurationis est.* Id. De subst. dilect.

*Venit medicus ad ægros, redemptor ad venditos, ad errantes via, ad mortuos vita.* Bernard. ad Milit. Temp.

*Quid futurus est homo, pro quo DEUS factus est homo?* S. Prosper.

créant le monde, sa sagesse en créant l'univers ; mais, en se revêtant de la nature humaine, il ne fait paraître qu'humilité et que bonté.

L'humanité de JÉSUS-CHRIST règle notre foi, fortifie notre espérance, excite notre amour.

JÉSUS-CHRIST est en même temps l'auteur et l'ouvrage, l'effet et la cause de son Incarnation.

Les trois Personnes de la Trinité ont opéré le mystère de l'Incarnation.

L'Incarnation est un ouvrage de réparation.

Nous étions malades, le Fils de DIEU est venu comme un médecin ; nous étions vendus au démon, il est venu comme un rédempteur ; nous étions égarés, il est venu comme notre chemin ; nous étions morts par le péché, et il est venu comme notre vie.

A quoi l'homme ne peut-il pas aspirer, puisqu'un DIEU s'est fait homme pour lui ?



## § V.

### Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Définition]. — Pour parler avec ordre de ce haut et incompréhensible mystère, il faut commencer par le nom qu'on lui donne, et dire qu'on en tire l'étymologie du passage de S. Jean où il nous apprend que le Verbe s'est fait chair : *Verbo caro factum est*. La plupart des Pères et tous les théologiens se servent de ce terme, parce que le texte sacré emploie assez ordinairement le mot *chair* pour signifier la nature humaine, ou l'homme tout entier, composé de corps et d'âme, comme dans S. Luc : *Videbit omnis caro salutare DEI*. Voilà d'où est venu le mot d'*Incarnation*, consacré par l'usage. Quelques anciens Pères ont dit *Corporation*, comme S. Hilaire, ou bien un mot encore plus barbare, *Inhumanation*, comme S. Jean de Damas. Ce qui ne veut dire autre chose que l'union du Verbe éternel avec l'humanité entière du Sauveur, c'est-à-dire de son corps et de son âme dans une même personne ou suppôt. D'où vient qu'on appelle cette union *hypostatique*, par laquelle, sans aucune confusion ou distinction de substance, la Divinité et l'Humanité sont unies et jointes ensemble en unité de personne.

[La personne de J.-C.] — On pourrait demander si JÉSUS-CRIST est un composé de la divinité et de l'humanité, ainsi que quelques hérétiques se sont imaginé, à peu près comme tous les hommes sont composés d'un corps et d'une âme, en sorte que, comme l'âme est la forme du corps, qui lui donne l'être et la vie, de même la divinité soit la forme substantielle de l'humanité sainte qui lui donne l'être divin et la vie divine. C'est une erreur. La divinité ne peut être la forme d'aucun composé, autrement elle deviendrait la partie d'un tout, et la comparaison que donne S. Athanase dans son symbole : *Sicut anima rationalis et caro unus est homo, ita DEUS et homo unus est Christus* ; cette comparaison, dis-je, signifie seulement que, comme l'âme et le corps unis ensemble ne sont qu'un seul homme, de même, de la divinité et de l'humanité unies ensemble il ne se fait qu'un seul JÉSUS-CHRIST. Ce saint docteur n'a point voulu dire que l'union de la divinité avec l'humanité en JÉSUS-CHRIST fût semblable à celle du corps et de l'âme dans l'homme.

[Ce qui est de foi]. — Si l'on veut savoir précisément quelle est la foi de l'Eglise touchant ce mystère, elle le déclare et le comprend dans l'antienne qu'elle chante au jour de la Circoncision : *Un mystère admirable est déclaré aujourd'hui : DIEU est fait homme ; il est demeuré ce qu'il était, il a pris ce qu'il n'était pas, sans souffrir ni mélange ni confusion*. C'est-à-dire qu'elle croit que le Fils de DIEU, en se faisant homme, n'a reçu aucun changement dans sa divinité, et que, encore que l'homme soit DIEU, il ne laisse pas d'être un vrai homme, parce qu'il contient en soi les deux natures de DIEU et de l'homme, lesquelles, étant parfaitement unies ensemble, ne sont nullement confondues. Mais, comme il n'y a point de mélange dans les natures, il n'y a point non plus de division dans sa personne, les deux natures ne faisant qu'une même personne et un seul JÉSUS-CHRIST.

[L'union hypostatique]. — On dit bien que cette liaison, si ferme et si forte, qu'on nomme *union hypostatique*, est un nœud sacré qui fait que DIEU et l'homme ne sont et ne seront jamais qu'une même personne ; mais qui peut concevoir en quoi il consiste ? Il n'y a pas même de similitude qui le puisse faire entendre : car celles dont se servent les théologiens sont des énigmes qu'on a peine à débrouiller dans les écoles. Je vous dirai ce que j'en puis comprendre, et l'idée que j'ai pu m'en former sur ce qu'ont dit les plus grands docteurs. — Il est certain que ce n'est point la nature divine ni la nature humaine, puisque c'est ce qui les unit ensemble. Il est aussi très-constant que ce n'est point un être différent et distingué de l'un et de l'autre qui soit entre les deux comme un lien pour les unir ensemble, autrement elles ne seraient pas unies par l'union la plus intime qui puisse être, puisqu'elles auraient un milieu. Il est encore certain que, si la nature humaine du Sauveur avait été laissée à sa dis-

position naturelle, son hypostase ou sa personne serait émanée et écoulée de sa propre substance naturellement, sans qu'il eût été nécessaire d'aucune union pour unir la nature avec la personne, comme il ne faut point de lien pour attacher le ruisseau avec sa source. Mais, comme la personne divine, qui supplée l'absence de la personne humaine dans la sainte humanité du Sauveur, ne coule pas naturellement de la nature humaine, et qu'elle n'a point de proportion avec elle, étant infiniment élevée au-dessus de tout être créé, il faut nécessairement quelque chose de bien puissant pour les unir ensemble si parfaitement que la personne divine soit véritablement personne de la nature humaine, autrement on ne pourrait pas dire que l'homme fût DIEU personnellement. Il y a donc quelque chose qui les unit, et quelque chose de bien admirable ; mais je n'ai garde de le comprendre, et encore moins de l'expliquer. Tout ce que l'on en peut dire, c'est que, par cette union, la nature humaine étant unie intimement à la personne divine, qui lui tient lieu de sa propre personne, qu'il n'a point, se trouve soutenue, terminée et perfectionnée d'une manière infiniment plus noble qu'elle n'eût été dans son état naturel ; et, quand on parle de l'union hypostatique, on ne conçoit et on n'entend autre chose que cette manière admirable, qui est le dernier effort de la puissance divine.

Ces deux natures étant unies inséparablement dans la personne adorable de JÉSUS-CHRIST, par une union si intime que les deux ne font qu'une même personne, il arrive que toutes les perfections de DIEU sont attribuées à l'homme, et toutes les faiblesses de la nature humaine, à la réserve de l'ignorance et du péché, sont attribuées à DIEU, par la communication des idiômes, comme parlent les théologiens. Ainsi on dit librement, et sans danger de tomber dans l'erreur, que DIEU est homme et que l'homme est DIEU ; que DIEU est un enfant d'un jour, et que l'homme est un DIEU éternel ; que l'homme est tout-puissant et que DIEU est infirme ; que l'homme est immortel, et que DIEU est mortel. En un mot, tout devient si commun et si réciproque entre ces deux natures, par le moyen de cette union ineffable, qu'on ne peut rien dire de l'une qu'on ne le puisse aussi dire de l'autre, pourvu qu'on les considère toujours comme unies ensemble dans la personne du Verbe incarné.

[Contradictions apparentes]. — Qui comprendra bien cette théologie qui est de S. Augustin et de tous les Pères, conciliera aisément toutes les contradictions apparentes qui se trouvent dans l'Écriture-Sainte, dans les prophètes et dans les SS. Pères. Ils paraissent souvent si opposés, quand ils parlent de JÉSUS-CHRIST, que les uns ne publient que ses grandeurs, et les autres ne parlent que de ses bassesses ; les uns font hautement éclater sa gloire, les autres étalent ses ignominies ; les uns soutiennent qu'il est une même chose avec son Père, les autres reconnaissent qu'il est serviteur de DIEU. S. Paul assure qu'il lui est égal en tout : *Non rapinam*



*arbitratus est esse se æqualem DEO*, et le Sauveur confesse lui-même que son Père est plus grand que lui. Or, tout cela s'accorde si bien, qu'il n'y a nulle contradiction, parce qu'on parle tantôt de sa divinité et tantôt de son humanité ; tantôt de son âme et tantôt de son corps. Or, qui ne sait que, pour faire une véritable contradiction qui emporte une impossibilité absolue, il faut affirmer et nier la même chose en même temps et de la même manière.

[Deux natures en J.-C.]. — C'est un artifice admirable de la sagesse infinie de DIEU, qu'il y eût deux natures en JÉSUS-CHRIST : l'une humaine, qui fût capable de souffrir pour nous et de mériter ; l'autre divine, qui donnât une valeur infinie à ses souffrances et à ses mérites. La seule nature divine n'aurait pas pu souffrir, et la seule nature humaine n'aurait pas souffert assez dignement pour satisfaire, en rigueur de justice, pour nos péchés. Il fallait donc que ces deux natures fussent unies dans une seule personne divine, afin que, comme on attribue les actions et les souffrances à la personne qui souffre ou qui agit, tout ce qui appartient à ces deux natures fût attribué également à JÉSUS-CHRIST : car, encore qu'il soit vrai qu'il n'endure que dans la nature humaine, néanmoins, parce qu'il est une personne divine, on peut dire avec vérité que c'est un DIEU qui souffre et qui meurt.

[Merveilles de cette Incarnation]. — Que de miracles ont concouru dans la perfection de ce grand ouvrage ! — 1°. Qu'une vierge soit mère en demeurant vierge, et que sa pureté virginale se soit même perfectionnée, quel miracle ! — 2°. Qu'un corps humain soit tout formé et organisé en un moment, avec toutes les dispositions nécessaires pour recevoir une âme raisonnable, — 3°. Que cette âme ait reçu un parfait usage de la raison à l'instant même où elle fut créée, qu'elle ait été remplie de toutes les sciences et éclairée de toutes les connaissances qui pouvaient perfectionner l'esprit d'un Homme-DIEU ; — de plus, qu'elle ait été enrichie de tout le trésor des grâces qui pouvaient sanctifier le Saint des saints ; et qu'enfin à l'instant même cette âme ait été bienheureuse et ait joui du même bonheur qu'elle aura éternellement, en sorte que le sein de la divine Vierge a été le premier paradis dans lequel l'âme du Sauveur a commencé à voir DIEU face à face : quelle foule de miracles ! Une vierge porte dans son sein un homme parfait et un DIEU tout-puissant, un bienheureux et le bonheur de tous les hommes !

Il faut néanmoins remarquer, avec le Catéchisme du Concile de Trente, qu'il y a dans ce mystère des choses qui surpassent l'ordre de la nature, et d'autres qui sont des effets de la nature même. Car, lorsque nous croyons que le corps de JÉSUS-CHRIST a été formé du plus pur sang de sa mère, en cela nous reconnaissons l'ouvrage de la nature, puisque les corps de tous les hommes sont formés du sang de leurs mères ; mais ce

qui passe l'ordre de la nature et surpasse la capacité de l'esprit humain, c'est la manière dont ce DIEU-Homme a été conçu et son corps formé, et enfin qu'il fût en un moment DIEU et homme parfait. Ainsi personne ne peut douter que cet ouvrage tout extraordinaire et tout admirable ne soit l'ouvrage du SAINT-ESPRIT.

[Action des trois personnes]. — C'est un article de foi que, bien que JÉSUS-CHRIST, Fils de DIEU et notre unique Seigneur, ait pris pour nous la nature humaine dans le sein de la Vierge, il n'y a pas néanmoins été conçu par la voie ordinaire des autres hommes, mais par une voie surnaturelle, l'opération du SAINT-ESPRIT : en sorte que, comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois, la même personne demeurant DIEU, ainsi qu'elle est de toute éternité, est devenue homme, quoi qu'elle ne le fût pas auparavant. Mais il ne faut pas omettre que, lorsqu'on dit que le Fils de DIEU a été conçu par l'opération du SAINT-ESPRIT, ce n'est pas que l'on croie qu'il n'y ait eu que cette seule personne de la sainte Trinité qui ait opéré le mystère de l'Incarnation. Il est vrai que le Fils seul a pris la nature humaine; mais il est vrai aussi que les trois personnes de la sainte Trinité le Père, le Fils et le Saint-Esprit, ont contribué à ce mystère, parce que tout ce que DIEU fait hors de soi est commun aux trois personnes. Cependant, comme l'Écriture ne laisse pas d'attribuer assez souvent à une de ces trois personnes ce qui est commun à toutes, l'Incarnation, effet d'une bonté toute singulière, est attribuée au SAINT-ESPRIT.

[Autres remarques]. — Le corps du Fils de DIEU ne fut pas plus tôt formé par l'opération du SAINT-ESPRIT, que son âme fut remplie de toute la plénitude du même SAINT-ESPRIT, et reçut l'abondance de tous les dons de la grâce. Car, comme dit S. Jean, DIEU ne lui donna pas son Esprit avec mesure, ainsi qu'aux autres hommes, mais il répandit dans son âme toutes sortes de grâces, avec une si grande abondance, que nous avons tous reçu de sa plénitude. Or, quoiqu'il ait reçu le même esprit par lequel les saints deviennent les enfants adoptifs de DIEU, il n'est pas néanmoins permis de lui donner ce nom : comme il est Fils de DIEU par nature, ce serait une erreur de croire que la grâce de l'adoption ou que le nom d'enfant adoptif lui pût en quelque manière convenir.

Il est aisé de comprendre que le mystère de l'Incarnation ne met aucun changement en DIEU, mais seulement en l'homme, et qu'un DIEU tout-puissant, éternel, immortel, immense, s'est fait homme, infirme, passible et mortel, sans être changé. Car, étant vrai que l'union hypostatique, qui est le lien de cet ineffable mystère, n'est autre chose que la manière nouvelle et inexplicable par laquelle la nature humaine subsiste et est terminée par la nature du Verbe divin, il est constant que cette manière ne regarde et ne touche que la seule humanité, et nullement la

divinité. On voit bien un très-grand changement dans l'homme, parce qu'il est une autre personne qu'il n'eût été sans le mystère de l'Incarnation ; mais on ne voit aucun changement en DIEU, parce qu'il n'est pas d'une autre manière qu'il était, ni dans sa nature ni dans sa personne divine.

[Si l'Incarnation était nécessaire]. — On demande s'il était nécessaire que le Verbe s'incarnât pour réparer le genre humain. Pour répondre à cette question, il faut savoir qu'une chose peut être nécessaire en deux manières : la première, d'une nécessité simple et absolue, et la seconde d'une nécessité de bienséance, qui n'est que pour le mieux. Ce qui s'entend assez sans qu'il soit besoin d'explication. Or, S. Thomas dit qu'il n'était pas purement et simplement nécessaire que DIEU s'incarnât, et épousât, comme il parle, la nature humaine, parce qu'il pouvait, à raison de sa puissance infinie, rétablir le genre humain d'une seule parole, et trouver plusieurs autres moyens de le réparer ; mais qu'il était nécessaire d'une nécessité de bienséance que DIEU s'incarnât, afin que la nature humaine fût réparée d'une manière plus convenable, soit parce que le genre humain est convenablement racheté et délivré de sa servitude par cette voie, qui fait connaître que DIEU a aimé les hommes jusqu'à cet excès de donner son Fils unique pour leur rachat, soit parce que, selon S. Augustin, quoique DIEU pût réparer le genre humain de beaucoup d'autres manières, il n'y en avait point néanmoins de plus convenable que celle de l'incarnation, à cause que cette voie était la plus propre pour porter les hommes au bien par la pratique des plus excellentes vertus et pour les éloigner du mal. Ce sont les propres paroles de ce saint docteur.

Comme la majesté de DIEU n'est nullement avilie ni diminuée pour s'être uni la nature humaine, la révérence qui lui est due n'en doit pas être moins grande ; au contraire, elle doit croître et augmenter par ce grand mystère, parce que, par ce moyen, ayant eu une plus parfaite connaissance de la nature divine, cette lumière nous fait aussi connaître sa grandeur et sa bonté infinie. D'où nous devons prendre sujet de l'honorer, de l'aimer, de le servir avec plus d'affection et de ferveur, pour lui marquer plus de reconnaissance d'un si grand bienfait. C'est ce que chante l'Eglise dans le canon de la Messe : *Quia per incarnati Verbi mysterium nova mentis nostrae oculis lux tue claritatis infulsit, ut, dum visibiliter DEUM cognoscimus, per hunc in invisibilium amorem rapiamur.*

[Fin et motif de l'Incarnation]. — Le premier et principal motif qu'a eu le Fils de DIEU de s'incarner a été d'ôter et d'effacer le péché originel plutôt que l'actuel. La raison qu'en apporte S. Thomas est que le péché originel est plus grand que l'actuel, parce que celui-ci, dit-il, n'infecte et ne corrompt qu'une personne particulière, et qu'au contraire le péché originel a corrompu tout le genre humain. Mais il faut remarquer, avec tous les autres

théologiens, que JÉSUS-CHRIST n'est pas seulement venu au monde pour effacer le péché originel, mais encore tous les autres actuels qui se sont commis depuis : non que tous les péchés soient éteints et effacés par l'Incarnation, mais la mort et les mérites de ce Sauveur, qui nous sont appliqués, sont un remède plus que suffisant pour effacer tous nos péchés, comme dit l'apôtre S. Paul. Outre qu'il faut bien distinguer ce qu'entend le Docteur angélique quand il dit que le péché originel est plus grand que l'actuel ; car ce n'est qu'en ce sens qu'il est plus étendu, et qu'il se répand sur tous les hommes ; mais il est moins grand que l'actuel, en ce qu'il est moins volontaire, puisqu'il n'est tel qu'en tant que la volonté de chaque particulier était renfermée dans celle d'Adam.

[Autre dessein de Dieu]. — Les théologiens demeurent d'accord qu'un des principaux desseins pour lesquels DIEU a voulu se faire homme a été de représenter sensiblement les perfections qu'il a, et qui peuvent contribuer davantage à sa gloire. En effet, c'est le propre du Fils de DIEU d'être l'image de son Père, parce qu'il procède par voie de connaissance, dont l'essence consiste dans l'expression et dans la représentation de son objet. S. Paul l'appelle la figure de la substance du Père, le caractère de sa gloire, mais un caractère vivant, une figure subsistante, qui expriment toutes les perfections de son principe en la recevant par sa génération éternelle en lui-même. Ainsi, dans le dessein que DIEU avait de se faire connaître au monde, il appartenait singulièrement au Verbe de venir faire cet office, et de prendre la chair de l'homme pour rendre visibles ces expressions.

[Forme et temps de l'Incarnation]. — Puisque DIEU voulait que son Fils unique fût homme, ne semble-t-il pas qu'il eût été plus convenable à la dignité de cet Homme-DIEU qu'il eût été formé immédiatement par les mains de DIEU même, comme le corps du premier homme, que d'être formé dans le sein d'une mère, pour naître ensuite comme le reste des hommes, quelque distinction qu'il eût d'ailleurs dans cette naissance? L'intention de DIEU, quand il envoya son Fils unique au monde, n'était pas de faire un nouvel homme, mais de réparer celui que le péché avait ruiné. Il voulait qu'il cherchât Adam lui-même et toute sa postérité et non pas un autre homme. Il fallait donc qu'il prît notre propre nature avec toutes ses infirmités, afin d'appliquer le remède au sujet qui avait reçu le coup de la mort. Il est vrai qu'il pouvait former le corps du second Adam comme il avait fait celui du premier ; mais il ne l'eût pas revêtu de la chair d'Adam, et il n'eût pas paru au monde sous la forme et l'habit de pécheur.

S. Thomas apporte plusieurs raisons pour lesquelles il n'était pas convenable que le Fils de DIEU s'incarnât aussitôt le péché. La première est qu'il fallait laisser s'écouler quelque temps, afin de donner loisir à l'homme de sentir sa misère, de reconnaître sa faute et le besoin qu'il avait d'un

libérateur. Et l'on peut croire que le Verbe s'est incarné dans le temps où il prévoyait qu'un plus grand nombre de personnes seraient disposées à profiter de ce divin mystère, selon S. Augustin. Mais l'opinion la plus sûre est de se soumettre à l'ordre de la sagesse éternelle, qui l'a ainsi ordonné, et qui a voulu que ce mystère s'accomplît dans la plénitude des temps, parce qu'il n'était pas à propos que JÉSUS-CHRIST s'incarnât dès le commencement du monde.

J'omets une infinité de questions qui se traitent dans les écoles touchant le mystère de l'Incarnation, mais qui, purement spéculatives, sont plus propres à un traité de théologie qu'à un sermon. Telles sont celles de savoir si le Verbe divin se fût incarné si le premier homme n'eût point péché; pourquoi le Fils s'est incarné plutôt que le Père ou le SAINT-ESPRIT; si quelques mérites de justice et de condignité ont précédé l'Incarnation de la part de JÉSUS-CHRIST ou des saints patriarches; et autres semblables, que le prédicateur ne doit pas ignorer, mais dont il importe peu aux auditeurs d'être instruits.

[J.-C. base de toute la religion]. — Les hommes ne peuvent avoir aucune vraie religion qui ne soit fondée sur JÉSUS-CHRIST qui est le Verbe incarné, parce que ce n'est que par lui seul qu'ils peuvent rendre les honneurs suprêmes dus à la majesté infinie de DIEU. La religion des Juifs n'était vraie que parce qu'elle était fondée sur JÉSUS-CHRIST promis, et tous leurs sacrifices n'étaient agréables à DIEU que parce qu'ils le représentaient. La religion chrétienne n'est maintenant vraie que parce qu'elle est fondée sur le même JÉSUS-CHRIST, qui lui est donné, et qu'elle possède la vérité, dont l'autre n'avait que les promesses et les figures.

Quel plus profond anéantissement que de dire que le tout-puissant créateur s'est fait sa propre créature! Aussi est-ce avec raison que S. Paul lui donne ce nom, qui, comme disent les théologiens, se doit entendre en rigueur, et non par une espèce d'exagération. La raison qu'ils en apportent est que la créature ne serait pas si anéantie, quand elle serait réduite au premier néant de son origine, comme le Fils de DIEU est anéanti en se faisant homme, puisqu'il est certain qu'il y a infiniment plus loin de DIEU à la créature qu'il n'y a de la créature au néant.

Du reste, il faut toujours supposer ici, d'après les principes mêmes de la philosophie, que, pour unir ensemble deux natures, par exemple le corps et l'âme, il faut de nécessité qu'il y ait entre les deux un lien d'union qui fasse cette alliance; autrement il serait malaisé de comprendre comment deux différentes substances, qui d'ailleurs peuvent être séparées sans s'éloigner l'une de l'autre, pourraient jamais en venir aux termes d'union, s'il n'arrivait quelque changement, du moins de quelque côté. Ainsi l'humanité a son union particulière, qui la lie au Verbe divin, et qui lui est d'autant plus nécessaire qu'elle en est infiniment éloignée par la condition de sa nature, bien que le Verbe, qui remplit le ciel et la

terre, nous soit plus intime que nos âmes. Or, pour s'unir à l'humanité, il n'est point changé ni intéressé en aucune manière par cette alliance, qui se passe, non comme un contrat civil, entre deux personnes différentes, mais par l'union réelle de deux natures en une même personne.

[La gloire de Dieu procurée]. — Le Verbe fait chair a rendu plus d'honneur et de gloire à DIEU que toutes les créatures ensemble ne lui en ont ôté par leurs crimes et leurs mépris : car, ce Verbe incarné étant DIEU et homme tout ensemble, ses actions ont été d'un mérite infini ; au lieu que, la créature étant toujours limitée et bornée, tant dans le bien que dans le mal, tout se ressent de sa nature, et elle ne produit rien que de fini. De sorte que, tant qu'il sera vrai de dire que le Verbe s'est incarné pour réparer la gloire de son Père, nous pourrons dire qu'il lui en a plus rendu et plus procuré que tous les crimes des hommes ne lui en ont ravi.

[Humiliation du Fils de Dieu]. — *Cùm in formâ Dei esset, semetipsum exinanivit, formam servi accipiens, et habitu inventus ut homo.* (Phil. III). Le Verbe éternel, étant dans la forme de DIEU, s'est anéanti en prenant celle d'un esclave ; et, tout DIEU qu'il est, il a bien voulu paraître comme homme. Ces paroles sont à remarquer. Il y a en JÉSUS-CHRIST deux natures, la nature divine et la nature humaine ; une qu'il a de toute éternité, et une qu'il a prise de nous dans le temps ; une par laquelle il est infiniment élevé au-dessus de toutes les créatures, une par laquelle il s'est abaissé au-dessous des intelligences créées. JÉSUS-CHRIST regardé par rapport à cette nature divine, n'a pu s'abaisser ; mais, pour nous donner l'exemple d'une humilité parfaite, il n'a pas considéré ce qu'il est comme DIEU, il a regardé ce qu'il est comme homme ; il s'est humilié, il s'est anéanti, et, cachant ses infinies grandeurs sous la figure d'un esclave, il a paru comme le dernier de tous les hommes : *Semetipsum exinanivit formam servi accipiens.*

[L'homme ne méritait pas ce bienfait]. — On ne peut dire que la justice de DIEU s'est vue obligée à donner son Fils unique au monde, ou que les hommes aient pu mériter que le Verbe éternel s'incarnât. Les vœux des saints patriarches, les soupirs des prophètes, les sacrifices de l'ancienne loi, l'innocence d'Abel, la foi d'Abraham, l'obéissance d'Isaac, et toutes les éminentes vertus des saints de l'Ancien Testament, n'ont pu mériter cet insigne bienfait, puisqu'il est constant que toute la nature, abandonnée à elle-même, n'est pas capable de mériter un bien surnaturel, et moins encore la source de tous les biens surnaturels, qui est l'Incarnation du Verbe. D'où il suit que cet ineffable mystère ne peut être attribué ni à l'excellence de notre nature ni au mérite des œuvres des hommes, mais à la seule grâce de DIEU, comme l'assure S. Paul : *Non ex operibus justitiæ*

*que fecimus nos, sed secundum suam misericordiam salvos nos fecit.* (Ephes. 1).

[Motif divin]. — Les théologiens sont partagés sur le motif que DIEU a eu d'envoyer son Fils au monde, et d'y faire voir ce surprenant ouvrage d'un Homme-DIEU. Quelques docteurs disent que le principal motif de l'Incarnation du Verbe a été la complaisance que DIEU a eue dans l'excellence de cet admirable chef-d'œuvre de sa sagesse et de sa puissance, ou le désir de la gloire, qui est la fin nécessaire de toutes ses opérations au-dehors : ce qu'il n'a pu faire plus avantageusement qu'en faisant voir au monde cet admirable composé d'un Homme-DIEU. Mais, supposant ce motif comme le principal, on ne pourrait pas dire en toute rigueur que DIEU a aimé le salut du monde jusque là que de lui donner son Fils puisque la rédemption des hommes n'aurait pas été le principal dessein de l'Incarnation. C'est pourquoi S. Thomas, S. Bonaventure et la plus grande partie des théologiens, enseignent que le principal motif, sans lequel ce mystère n'eût point été accompli, a été la réparation du genre humain. S. Augustin s'est déclaré en divers endroits de ses ouvrages pour cette opinion, surtout au sermon 8<sup>e</sup> de *Verb. Apost. Si homo non peccasset (ou non periisset), filius DEI non venisset : tolle mortuos, tolle vulnera, nulla erit causa medicinæ.* Disons donc que la seule miséricorde de DIEU l'a porté à nous donner son Fils. Il nous a aimés, dit S. Paul ; et, si vous cherchez la cause de cet amour excessif, vous n'en trouvez point d'autre que sa grande et excessive charité : *Propter nimiam charitatem quâ dilexit nos.* Pour ce qui est de ce que les autres théologiens soutiennent que DIEU cherche sa gloire dans toutes ses œuvres au-dehors, cela est vrai ; mais dans cet ouvrage ce n'est point, à proprement parler, la gloire de sa sagesse et de sa puissance infinie : c'est dit S. Paul, la gloire de sa grâce, et par conséquent la gloire de cet amour gratuit par lequel il nous donne son Fils pour faire éclater sa pure miséricorde : *In laudem gratiæ suæ quâ gratificavit nos in dilecto Filio suo.* (Ephes. 1).

[Les hérésies]. — Les Sabelliens, qui ne reconnaissaient point de distinction personnelle entre le Père et le Fils, dans la sainte Trinité, étaient contraints d'avouer que le Père s'était incarné aussi bien que le Fils comme étant une même personne signifiée par deux noms différents, de même que l'on dit que le même DIEU est Créateur et Rédempteur. Cette hérésie est directement opposée au mystère de la Trinité et, par une suite nécessaire, au mystère de l'Incarnation. — Les Marcionites, les Priscillianistes et les Manichéens soutenaient que la chair du Verbe incarné n'était pas terrestre comme la nôtre, mais céleste, formée de la matière des cieux. — Les Valentiniens comparaient l'incarnation et la naissance du Sauveur à la lumière qui passe au travers d'un cristal, etnaient qu'il eût été conçu par la Sainte Vierge, à qui ils ôtaient par cette impiété la qualité de Mère de DIEU.

— Les Apollinaristes étaient dans une autre rêverie, et disaient que le Verbe avait pris une chair inanimée, et que la divinité lui servait d'âme, faute d'entendre que la chair se prend souvent, dans l'Écriture, pour l'homme tout entier. — Les Nestoriens ont erré en n'admettant pas une véritable et substantielle union entre les deux natures dans l'unité de personne; et ainsi, selon eux, DIEU ne s'était pas fait homme, mais seulement la personne du Verbe s'était unie par une grâce plus abondante à la personne de JÉSUS-CHRIST qu'elle n'est unie aux autres justes, et conséquemment la Sainte Vierge n'était pas Mère de DIEU. Les Eutychiens, prenant le contrepied des Nestoriens, confondaient les deux natures en une, et disaient, les uns que le Verbe était devenu chair, et les autres que la nature humaine était changée en celle du Verbe. — Je ne dis rien des Ariens, qui soutenant que le Verbe était une créature, n'avaient garde d'avouer que DIEU se fût incarné.

[J.-C. adorant le Père]. — Le culte ne peut être digne de DIEU qui le reçoit si celui qui adore n'est aussi grand que celui qui est adoré, et si la victime n'est aussi sainte que celui à qui elle est offerte. C'est pour cela que le Verbe divin s'est incarné, et que, ne pouvant s'anéantir dans sa nature, il en a pris une capable d'humiliation et d'anéantissement, pour rendre à DIEU un culte et lui offrir un sacrifice qui pût répondre parfaitement à sa divinité. Il lui rendit cette adoration profonde au moment de son incarnation. Car l'adoration n'est autre chose qu'un anéantissement intérieur devant la Majesté divine. De-là vient que celui qui adore s'humilie profondément, comme pour rentrer dans le néant d'où il est sorti, reconnaissant que DIEU est véritablement celui qui est, et que tous les êtres, quelque parfaits qu'ils soient, ne sont rien comparés à cet être souverain. C'est ce qu'a fait ce Verbe incarné en prenant notre nature : il s'est abaissé jusqu'à l'anéantissement, comme parle l'Apôtre, afin de rendre un digne hommage à son Père éternel, ce qu'aucune pure créature n'aurait jamais pu faire.

Il est évident que, puisque l'orgueil a été la cause de la rébellion du premier homme, et qu'il ne s'est soustrait à l'obéissance qu'il devait à DIEU que parce qu'il a été superbe, et que c'est cette funeste disposition qui a été l'origine de son péché, il faut qu'il répare son crime par une autre disposition contraire; il faut, dis-je, qu'il s'humilie, qu'il s'abaisse à ses yeux et que, la corruption de son cœur l'ayant fait monter au comble de l'orgueil, il descende jusqu'au plus profond de l'humilité, pour rendre à cette Majesté adorable l'honneur qu'il lui avait ôté. Et comme il n'était ni digne ni capable par lui-même de satisfaire à la justice divine, ni de faire aucune action qui méritât d'en être regardée, ce Verbe éternel a voulu se revêtir d'une chair mortelle pour prendre sa place, et obtenir de la miséricorde divine, par toutes sortes d'abaissements et d'humiliations, le pardon de son ingratitude et de sa désobéissance, et c'est pour cela qu'il est venu



au monde dans un état qui a caché à nos yeux tout ce qu'il était. C'est ce qui a fait dire à un des plus grands docteurs de l'Eglise que l'orgueil est tellement haï de DIEU que ç'a été uniquement pour le détruire que le Très-Haut s'est rabassé dans une humilité si profonde : *Superbiam sic odit DEUS, ut contrà hanc unam se tantùm humiliaret Altissimus* (S. August., de *Virgin.* 20).

[L'œuvre du Saint-Esprit]. — Toutes les opérations au-dehors sont communes aux trois personnes de l'adorable Trinité. Comme elles sont unies dans leur nature, elles ne peuvent être séparées dans leurs actions. Cependant on attribue certaines actions à chaque personne en particulier, selon les attributs divers qui lui conviennent : la création au Père, parce qu'étant un principe sans principe, l'Être par excellence, c'est à lui que convient le mieux le nom de Créateur. L'Incarnation est attribuée au Fils, parce que, étant la forme de DIEU et l'image vivante de son Père, c'était à lui à réparer l'homme, c'est-à-dire à retracer son image défigurée, et à réformer ce grand ouvrage que le péché avait gâté. Enfin, la formation du corps de JÉSUS-CHRIST dans le sein de Marie est attribuée au SAINT-ESPRIT, par conséquent la production de ce grand chef-d'œuvre d'un Homme-DIEU lui doit être attribuée. Il est le seul qui ne produit rien dans l'éternité. Le Père engendre le Fils par la fécondité de son essence ; le Père et le fils produisent le SAINT-ESPRIT par le retour de leur amour. Le SAINT-ESPRIT demeure seul stérile ; mais il devient fécond dans la plénitude des temps : il forme ce corps au Verbe que le Père Eternel envoie sur la terre, et c'était à lui que convenait ce bel ouvrage digne d'un DIEU.

[Dernière observation]. — Dans l'alliance que DIEU a voulu faire avec l'homme, à considérer la grandeur de DIEU, c'était à l'homme à faire les premières démarches pour aller à DIEU ; mais, à considérer notre faiblesse, il fallait que DIEU fît les premières avances pour venir à l'homme. DIEU était trop grand pour être obligé à prévenir l'homme ; l'homme était trop faible pour être en état de prévenir DIEU. Que fait DIEU ? tout grand qu'il est, il veut bien descendre de sa grandeur, et s'abaisser jusqu'à l'homme. Il ne s'arrête point aux anges, il descend encore plus bas : *Nusquàm angelos apprehendit, sed semen Abrahamæ apprehendit*. Il l'avait bien dit par la bouche de son prophète, qu'il ne tarderait pas à satisfaire son amour, et qu'il se ferait semblable à nous : mais pour cela il fallait qu'il s'anéantît lui-même ; il le fallait, et il l'a fait.

Les théologiens qui parlent de ce mystère remarquent qu'il y a une plus grande distance entre DIEU et l'homme qu'entre le monde et le néant, parce que le monde n'est distant du néant que par l'être, et par un être fini, d'où il suit qu'il n'y a qu'une distance finie entre le néant et le monde ; au lieu que, DIEU étant infiniment élevé au-dessus de l'homme, il

se rencontre entre lui et nous une distance infinie; mais l'amour a trouvé le moyen de réunir deux êtres si éloignés, un être divin et un être créé, un être souverain et un être dépendant, un être éternel et un être mortel. On dirait qu'il joint ensemble, dans un même point, le ciel et la terre.



## § VI.

### Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[L'humanité relevée.]—Afin que rien ne manquât pour relever la gloire de ce grand mystère, avant que JÉSUS-CHRIST naquît, ou plutôt dès le commencement du monde et dans toute la suite des âges, il a été promis aux patriarches, il a été annoncé par les prophètes, il a été prédit par les Sibylles, il a été représenté par toutes les cérémonies, par tous les sacrifices, et par tous les sacrements de l'ancienne loi. Et lorsqu'il a voulu descendre du ciel en terre, de quelles circonstances et de quels prodiges sa venue n'a-t-elle point été accompagnée, ainsi qu'il était bien raisonnable pour une si suprême Majesté? Un ange envoyé de DIEU en a apporté la nouvelle; il a été conçu du SAINT-ESPRIT; il a choisi la plus pure et la plus sainte de toutes les vierges pour s'incarner dans son sein, et le corps qu'il y a pris a été uni à la Divinité dans l'instant même qu'il a été formé.

Les païens se sont imaginé qu'il était indigne de la majesté de DIEU de se revêtir d'une substance aussi basse qu'est nôtre chair, mais il est aisé de leur faire voir combien cette humanité a été relevée, quelles richesses elle a possédées, et que, loin d'avoir été une chose injurieuse à DIEU, au contraire elle a été infiniment avantageuse pour sa gloire, d'avoir uni ces deux natures dans une même personne. C'est dans ces sortes de merveilles que la sagesse de DIEU paraît avec plus d'éclat : c'est ainsi que lui seul est capable d'élever les choses basses, d'agrandir celles qui ne sont rien, et de remplir d'honneur et de gloire celles qui étaient dans le mépris. Car, encore que, par un effet de sa bonté, il ait voulu s'humilier jusqu'à se faire homme, néanmoins il s'est tellement fait homme qu'au lieu d'en recevoir de l'infamie il en a, au contraire, reçu une gloire infinie, puisqu'il était en son pouvoir de se faire ce qu'il aurait voulu, sans user d'autre moyen

que de sa seule volonté. Mais quelle langue pourrait exprimer l'abondance des dons dont le SAINT-ESPRIT a rempli cette sainte humanité, entre lesquels le premier a été son union ineffable avec le Verbe divin, qui est la plus grande de toutes les merveilles que la puissance de DIEU puisse faire ! Par-là cette sainte humanité a été relevée au-dessus de tout ce que DIEU a créé et sur tout ce que son pouvoir infini est capable de créer ; et, afin que cette suprême dignité fût accompagnée de tout ce qui appartient à sa grandeur, elle a été faite la source de toutes les grâces ; la grâce générale d'être le chef universel de tous les hommes lui a été donnée, afin que par elle tous les trésors du ciel fussent communiqués aux enfants d'Adam. (**Grenade**, *Méditations*.)

[Convenance de l'Incarnation.] — Qui n'admira les convenances merveilleuses qui se trouvent dans ce mystère, c'est-à-dire combien ce remède que la divine sagesse a voulu choisir pour nous guérir était proportionné à nos maux ? Car, comme c'était par un homme que nous avons été perdus, DIEU a voulu qu'un homme nous sauvât. Comme, par l'orgueil d'un homme qui prétendait s'égaliser à DIEU, nous avons été condamnés, de même DIEU a voulu que nous fussions remis en sa grâce par l'abaissement d'un nouvel homme, qui étant DIEU, s'est fait véritablement homme. De Plus, y avait-il quelque voie plus sûre pour nous acquitter de nos dettes que les mérites d'un Homme-DIEU ? Y avait-il rien qui pût ennoblir notre nature comme sa sainte humanité ? qui pût, plus utilement pour nous, prendre le soin de nos affaires que celui qui peut tout ? qui pût plus heureusement entreprendre la défense de notre cause que celui qui paraît devant son Père comme son souverain Prêtre ? qui pût avec plus de fidélité et plus de compassion se rendre le médiateur entre DIEU et les hommes, que lui qui est tout ensemble et DIEU et Homme ? Il était impossible de trouver un moyen plus propre, plus convenable, et qui renfermât si pleinement tout ce qui était nécessaire pour notre salut : car, comme dit admirablement S. Léon, si JÉSUS-CHRIST n'eût été vrai DIEU, il n'eût pu nous apporter le remède ; et, s'il n'eût été un vrai homme, il n'eût pu nous servir d'exemple. Quel appareil plus puissant pouvait être appliqué aux plaies de nos âmes, si dangereuses et en si grand nombre ? Quels exemples plus efficaces pouvions-nous recevoir, pour nous confondre et pour nous encourager, que ceux de ce Sauveur, qui était tout ensemble et DIEU et Homme ? Comment notre orgueil pouvait-il être mieux guéri que par son humilité ? et enfin, comment notre insensibilité à aimer DIEU pouvait-elle être mieux réveillée que par un tel amour ? (*Le même*).

[Grandeur du bienfait]. — Pour ce grand ouvrage et pour cet incomparable bienfait, DIEU n'a pas choisi quelqu'un de ses anges ni des séraphins : mais, suivant la volonté de son Père, dont la bonté infinie s'est décou-

verte à nos yeux, lui qui est son image et sa parole, sans quitter le sein glorieux de son Père, où il réside de toute éternité, il a voulu descendre ici-bas et se rendre visible dans son humanité. Pour nous faire cette grâce, il est descendu de ce sein glorieux dans celui d'une Mère vierge, où il a été conçu par la vertu du SAINT-ESPRIT, d'une manière admirable, sans que cette humble descente lui ait rien fait perdre de la gloire qu'il possède dans le ciel. Merveille incompréhensible ! Le Seigneur de la gloire a joint toutes les grandeurs d'un DIEU avec les bassesses d'un homme, et celui qui a formé toutes les créatures n'a pas dédaigné de prendre la forme d'un serviteur, et non-seulement d'un serviteur, mais même d'un pécheur, qui est le dernier abîme d'humiliation où il pouvait descendre. Jusques où, Seigneur, avez-vous porté votre amour dans cet inconcevable bienfait ? Vous ne vous êtes pas contenté d'être notre souverain, notre créateur et notre protecteur, vous avez encore voulu vous faire notre compagnon, notre frère, notre chair et notre sang. Comment se peut-il faire que nous ne l'aimions pas, après un si grand et si signalé bienfait ? D'où vient que nous ne rentrons pas quelquefois en nous-mêmes pour demander à notre cœur : Qui est donc celui à qui je suis si cher, que, sans que je l'aie mérité, il s'est rendu mon médecin, mon sauveur, et qui s'est servi d'un si étrange moyen pour m'attirer à lui, et qui a daigné s'abaisser jusqu'à prendre toutes mes misères, pour me faire part de son bonheur et de tous ses biens ? D'où vient que je ne brûle pas d'amour pour lui, après tant d'obligations ? (*Le même*).

[Gloire de Dieu dans l'Incarnation]. — Que vos jugements, mon Dieu, sont différents des nôtres, et qui peut sonder vos conseils impénétrables ? A juger de votre Incarnation par les vues de la chair, il n'y a rien que d'abject, rien que d'humiliant ; mais à la considérer avec les yeux de la foi, tout y est merveilleux, tout y est grand. C'est le chef-d'œuvre tout ensemble et de votre puissance et de votre infinie miséricorde. Jamais ces adorables perfections ne se firent mieux connaître. Le dirai-je, Seigneur ? Jamais vous ne fûtes plus DIEU, ou plutôt jamais vous n'avez plus agi en DIEU, qu'en vous faisant homme. Il fallait une sagesse égale à la vôtre pour trouver au moyen si excellent de rapprocher DIEU de l'homme, et de rapprocher l'homme de DIEU, de venger la gloire de l'un et de ménager les intérêts de l'autre : en un mot, de détruire le péché et de sauver les pécheurs. Quelle victime était plus digne de votre Père que vous-même ? et comment pouviez-vous mieux satisfaire à sa justice, et réparer l'injure que l'homme lui avait faite, qu'en vous servant pour cela de votre humanité, et tirant ainsi du mal même le remède ?

Ah, Seigneur ! qu'avez-vous donc trouvé en moi qui dût vous intéresser tant pour moi ? Hélas ! vous n'y voyez que faiblesse, qu'infirmité, que péché. Mais, mon DIEU, ce sont ces mêmes infirmités, ces mêmes misères qui ont excité votre compassion. Plus vous y en avez vu, plus vous y avez

été sensible. Vous avez consulté votre cœur, vous avez écouté votre amour, et votre amour a fait taire votre justice. O amour efficace, puisqu'il vous fait descendre du ciel même pour nous ! O amour anéantissant, puisqu'il vous réduit à naître parmi nous, et homme comme nous ! O amour intime et tendre, puisqu'il vous unit si étroitement à nous ! O saint et parfait amour ! Que n'allume-t-il, mon DIEU, dans mon cœur le même amour pour vous ? (**Le P. Le Valois**, *Entretiens intérieurs.*)

[Notre chair réhabilitée]. — Ne regardez plus votre corps comme un fardeau humiliant, qui déshonore la dignité de votre âme obligée à le porter : cette chair est le principe de votre gloire, puisque JÉSUS-CHRIST s'en est revêtu en se faisant chair : *Verbum caro factum est*. Ce n'est pas que le Verbe n'ait pris l'âme comme le corps de l'homme : mais il ne s'est uni à l'esprit de l'homme que pour en prendre en même temps la chair, dont il avait besoin pour souffrir et pour en faire la victime qui devait réconcilier le ciel avec la terre. Or, il n'a pris ce qu'il y a de plus humiliant dans l'homme que pour élever l'homme à ce qu'il y a de plus sublime dans DIEU ; il devient le Fils de l'homme pour nous faire les enfants de DIEU. Il est le DIEU des dieux, parce qu'il est le Christ des chrétiens, dit S. Augustin ; *DEUS DEORUM, quia Christus christianorum*. Ambition de l'homme, pouvais-tu porter tes désirs plus haut qu'à l'honneur de cette filiation divine ? (**Du Jarry**, *sermon pour Noël.*)

Ce n'était pas le dessein de DIEU de s'agrandir soi-même en se faisant homme ; car sa majesté infinie ne peut recevoir d'accroissement par tout ce qui est au-dehors de lui ; mais il a voulu rehausser infiniment la bassesse de notre condition humaine en faisant que l'homme soit DIEU. Il s'est trouvé des hommes qui ont eu l'ambition de se faire adorer comme des dieux. Nabuchodonosor, qui n'était qu'un homme mortel, veut que tout le monde l'adore comme un dieu immortel, et comme le plus grand des dieux ; et le moyen qu'il prend, c'est de faire une statue de soixante coudées de hauteur, et commander, sous peine du feu, que tout le monde se prosterne le front contre terre et adore cette statue, dans laquelle il se persuadait recevoir les honneurs divins. S. Chrysostôme s'écrie là-dessus, admirant l'aveuglement et la folie de ce prince : *Vide regis dementiae excessum : vivens ex non vivente splendidior apparere volebat* : Cet homme qui était vivant veut paraître un dieu immortel par une chose qui n'a point de vie. Qu'a-t-il gagné par là, sinon de se montrer moins qu'homme, et de faire voir à tous les siècles qu'il était insensé ? Il n'appartient pas à la folie des princes ambitieux de se faire dieux eux-mêmes. Mais ce qu'elle ne saurait faire, la sagesse infinie du Roi des rois l'a fait admirablement, en voulant que l'homme fût vraiment DIEU, lorsque DIEU s'est fait vraiment homme. Cet appétit insatiable de grandeur, qui s'alluma dans le cœur de l'homme lorsque le démon, séduisant nos premiers pères, leur promit qu'ils seraient comme des dieux, fut frustré dans la personne du

premier Adam ; mais il est rempli, et même comblé au-delà de ce qu'il eût osé désirer en la personne du second Adam, JÉSUS-CHRIST, où l'homme n'est pas seulement comme DIEU, mais DIEU même.

Quand je vois que mon DIEU fait pour moi des choses impossibles à l'esprit humain, je reconnais par-là la sublimité de ses dons, qui passent au-delà de toutes les pensées des hommes. Plus mon esprit se sent incapable de les concevoir, plus mon cœur s'élève pour se porter à de plus grands sentiments de reconnaissance. Je sais bien, ô mon DIEU ! que rien ne vous est impossible, sinon ce que vous ne voulez pas faire. Mais puis-je douter que vous n'ayez bien voulu descendre jusque sur la terre pour l'amour de moi, puisque je sais que vous voulez bien m'élever à vous dans le ciel ? Puis-je douter que vous n'ayez bien voulu vous revêtir de mes misères humaines, puisque vous voulez bien me revêtir de vos grandeurs divines, et me faire part de la même vie et de la même gloire dont vous jouissez vous-même ? (**P. d'Argentan.** *Grandeurs de J.-C.* 5<sup>e</sup> confér.).

[Consolation pour nous]. — Comment aurions-nous toutes les douces espérances qui nous consolent dans notre exil, si nous n'avions pas celui qui en est le solide appui, un DIEU fait homme ? Si quelqu'un me voulait ôter cette source de mon bonheur, je lui dirais comme Tertullien disait à l'hérétique Marcion : *Parce unice spei totius orbis* : Cruel, ne bannissez pas du monde la seule espérance de tous les mortels ; laissez-nous dans la possession d'un Homme-DIEU, et ne séparez pas, par votre malice, ce que DIEU a si étroitement uni par un excès de sa bonté. Quel avantage trouvez-vous à vous persuader que DIEU n'est pas homme, ou que l'homme n'est pas DIEU en la personne de JÉSUS-CHRIST ? Craignez-vous que DIEU ne vous parût trop bon, et que votre cœur ne fût trop pressé de l'aimer si vous croyiez fermement qu'il s'est fait homme pour l'amour de vous ? ou bien craignez-vous que l'homme ne fût trop honoré et trop obligé de vivre d'une vie divine, si vous croyiez qu'il est véritablement DIEU ? Ne sauriez-vous donc souffrir que DIEU soit infiniment bon, ou qu'il se porte à des excès de charité qui vous sont incompréhensibles ? ou bien ne sauriez-vous souffrir que l'homme soit infiniment heureux d'avoir un DIEU si bon, de l'aimer, de lui être uni et de le posséder éternellement ? (*Le même.*)

[La sagesse de Dieu]. — Où remarque-t-on mieux la conduite de la sagesse infinie de DIEU que dans ce mystère ? Il est vrai qu'on l'admire tous les jours dans la belle disposition du monde. Quand je vois l'ordre et la correspondance de toutes les parties qui le composent, cette course si précipitée, si juste et si uniforme du soleil pour mesurer nos temps et pour ramener nos saisons ; quand je vois la liaison inconcevable qu'elle a su faire d'une substance toute spirituelle avec une autre toute matérielle dans nos personnes pour nous composer de corps et d'esprit ; quand je vois l'artifice admirable qu'elle a donné à tous les animaux, jusqu'aux moindres

dres petits oiseaux, jusqu'aux abeilles, pour se conduire à faire des ouvrages qui passent notre intelligence et que nous ne saurions imiter, sans qu'ils aient d'autre maître pour les instruire que la divine sagesse de leur Créateur, je n'ai qu'à ouvrir les yeux, je la vois partout, cette divine sagesse, et je l'admire dans toutes ses œuvres; mais qu'est-ce que tout cela à l'égard des prodiges qu'elle nous fait paraître dans le mystère de l'Incarnation? Si vous admirez la sagesse de DIEU dans la disposition du monde et dans le bel ordre de toutes ses parties, qui sont toutes les créatures, combien plus faut-il admirer un autre monde composé du Créateur et des créatures, et de l'éternité et du temps, de la toute-puissance et de l'infirmité, du tout et du rien? C'est dans le Verbe incarné que ces choses, qui semblaient si incompatibles et qui sont si éloignées, se trouvent réunies et s'accordent si bien qu'elles ne font qu'une même personne, par le mystère de l'Incarnation du Verbe. Ne faut-il pas s'écrier ici, ravi hors de soi-même : O miracle incompréhensible de l'adorable sagesse de DIEU ! *ô ineffabile mysterium!* Si vous admirez la liaison qu'elle a su faire de notre âme, qui est tout esprit, avec notre corps qui n'est que matière, en sorte que cette matière, qui est morte, vive de la vie de l'esprit, et que cet esprit, qui n'a rien de sensible, soit touché des sentiments du corps, combien faut-il plus admirer la liaison ineffable et tout incompréhensible qu'elle a faite de DIEU, qui est impassible et immortel, avec l'homme, qui est passible et mortel? de DIEU, tout éclatant d'une gloire infinie, avec l'homme chargé de honte et d'ignominie? de DIEU, infiniment heureux, avec l'homme très-malheureux? et que cette liaison soit si intime et si parfaite qu'il n'y a rien en l'homme qui ne soit véritablement DIEU, et qu'il n'y a rien en DIEU qui ne soit véritablement homme, et que néanmoins il n'y ait rien de toutes les infirmités humaines dans la divinité, ni rien des perfections divines dans l'humanité, qui peut comprendre cette prodigieuse merveille de la sagesse infinie de DIEU? Ne faut-il pas avouer que c'est dans l'accomplissement de ce mystère qu'elle paraît dans tout son éclat? (*Le même*).

[Merveilles de ce mystère]. — Je crois, avec toute l'Eglise, que DIEU s'est fait homme dans l'Incarnation; mais ma foi n'est pas éclairée. Je dirais volontiers, comme la Sainte-Vierge dit à l'ange qui lui annonçait cette merveille : *Quomodo fiet istud?* Comment s'est pu faire une union si merveilleuse de DIEU et de l'homme, c'est-à-dire de l'être et du néant? La divinité, qui est immense en sa grandeur, s'est-elle raccourcie pour s'ajuster à la petitesse de l'homme, qui n'est pas à peine un atôme en comparaison de DIEU; ou bien l'humanité s'est-elle dilatée jusqu'à l'infini pour se proportionner à la grandeur immense de DIEU? Qui pourrait comprendre cette union intime et si parfaite entre deux choses si infiniment disproportionnées, qu'il n'y a rien en DIEU qui ne soit tout entier dans l'homme, et que l'infini soit ainsi tout renfermé dans le fini? Hélas !

comment le pourriez-vous comprendre ? Comprenez-vous comment la moitié du ciel se va renfermer tout entière dans la petite pointe de vos yeux ? Montez sur le sommet d'une montagne, et regardez le ciel : vous pourrez voir presque d'un seul aspect tout l'hémisphère. Me diriez-vous bien comment il est possible que toute cette étendue se vienne renfermer dans la prunelle de vos yeux ? Vous me direz que ce n'est pas le ciel dans sa substance, mais que c'est seulement son image qui vous le peint en raccourci dans votre œil. C'est la vérité ; mais comprenez-vous comment il est possible que toute cette grande étendue soit renfermée dans cet espace presque indivisible qui la porte tout entière dans vos yeux et qu'elle y entre sans les occuper, et sans les incommoder non plus que s'ils n'avaient rien ? Si cette vérité est aussi certaine que vous l'expérimentez tous les jours, sans que vous en puissiez comprendre la manière, quoiqu'elle soit toute naturelle, faut-il s'étonner si nous ne saurions concevoir de quelle manière s'est faite l'union si intime de la grandeur immense de la divinité avec la petitesse de notre humanité ? Ce n'est pas à nous de vouloir faire effort pour comprendre les merveilles de DIEU : s'il nous paraît si admirable dans les œuvres de la nature, ne pensez-vous pas qu'il l'est infiniment plus dans celles de la grâce, puisqu'elles sont plus élevées au-dessus des autres que le ciel ne l'est au-dessus de la terre ? (*Le même*).

[Comparaisons familières]. — Pour entendre et concevoir quelque chose de ce mystère ineffable, et pour nous en former quelque idée selon la faible portée de nos esprits, nous pouvons nous servir de quelques familières comparaisons. Une greffe qui est entée sur une plante de différente espèce demeure tellement unie et comme incorporée par cette alliance, pour parler ainsi, avec le tronc qui la soutient, que les deux branches, l'une étrangère et l'autre naturelle, ne font plus qu'un arbre, et vivent également de la même racine, laquelle ensuite produira des fruits tout différents ? Le fer, qui est tout en feu, ne laisse pas d'être fer quoique les deux substances soient unies si étroitement qu'à peine les saurait-on distinguer : de manière que l'on peut dire que le feu coupe, et que le fer chauffe, par une communication réciproque d'actions, encore qu'elles partent de deux différentes natures. De plus, selon S. Athanase (Symb.), comme l'âme et le corps ne font qu'un seul homme, ainsi DIEU et l'homme ne font qu'un seul JÉSUS-CHRIST ; et néanmoins il y a une telle différence entre l'âme et le corps, qu'il n'y en peut avoir une plus grande. Mais ce corps, qui de soi est si grossier, si terrestre et si matériel, sans sentiment ni mouvement, n'est pas plus tôt uni à l'âme, qu'aussitôt il devient d'une autre condition ; il a le mouvement, le sentiment, la vie, la beauté, et jouit de tous les honneurs de la partie supérieure par le droit d'une si étroite alliance. Voilà, en quelque manière, comme DIEU a élevé notre nature jusqu'aux grandeurs de la seconde personne de l'adorable Trinité, sans que le Verbe divin ait changé pour cela de condition, ou qu'il ait



acquis quelque chose qu'il n'eût pas de toute éternité. Car, s'il y a du changement, il est tout entier dans la créature quand elle se trouve au-dessus de son mérite dans un état si glorieux que d'être soutenue d'une Personne divine qui lui communique ses perfections. (**Lessius, De la miséricorde de Dieu.**)

[L'Orgueil humain guéri]. — Le plus grand et le plus dangereux mal de l'homme était l'orgueil, qui l'élevait contre DIEU et qui lui faisait croire qu'il était quelque chose ? Or, pour guérir cette enflure d'orgueil et persuader à l'homme qu'il n'était rien, le Fils de DIEU s'est anéanti lui-même en prenant, comme dit l'Apôtre, la forme de serviteur, et se rendant semblable aux hommes : ce prodigieux abaissement du Verbe a été la guérison de l'orgueil des hommes, qui, voyant un DIEU si profondément humilié, ont rougi de leur propre orgueil et ont conçu le véritable esprit d'humilité ; et, voyant que DIEU avait eu tant d'amour que de quitter sa propre gloire pour s'assujettir à leurs misères, ils ont renoncé eux-mêmes à ce désir si naturel et si ardent qu'ils ont de s'élever et de s'agrandir. C'est ce que S. Augustin exprime admirablement dans ses Confessions. (C. 8). « Le Verbe, dit-il, qui est l'éternelle vérité, avec le » limon dont il nous a formés s'est fait comme une maison de son huma- » nité, pour y faire sa demeure, et s'en est servi pour humilier les su- » perbes et les faire passer de l'amour d'eux-mêmes à l'amour qu'ils » doivent avoir pour lui. De cette sorte, il les a guéris de leur orgueil, » et les a remplis d'une affection sainte, afin que, n'ayant plus cette » vaine confiance en eux-mêmes et en leurs propres forces, ils recon- » nussent leur faiblesse, en voyant à leurs pieds un DIEU devenu infirme » par la participation de notre nature mortelle, et que, lassés de leur » long égarement, ils se prosternassent devant cette divinité abaissée, » qui, en se relevant, les relèverait aussi avec elle. » (**Anonyme.**)

[Élévation à Jésus]. — Vous êtes donc venu, ô le désiré des nations, le salut de mon âme, la vraie vie et l'unique ressource des pécheurs. Que le ciel ne se glorifie plus d'être seul votre demeure, puisque vous êtes devenu le seul compagnon de mon exil ; que nulle créature ne me méprise, quelque noble qu'elle soit ; car enfin je n'adore point les anges, et les anges adorent un homme, Fils du DIEU vivant. Vous voilà revêtu de ma chair et sujet à mes misères ; vous venez, les mains pleines de grâces et comme un fleuve abondant en miséricordes, vous venez inonder la terre des richesses du ciel ; vous oubliez nos péchés, et vous vous chargez de nos misères. Vous venez plein de grâce et de vérité ; mais de quelle grâce, de quelle vérité ! Ah ! que vous êtes véritable en vos promesses, ô mon DIEU ! Lorsque le monde le méritait le moins, que le crime y régnait, que toute la nature était corrompue, et que vous avez le plus de sujet de nous haïr, c'est alors que vous avez fait paraître votre vérité, que vous vous

êtes donné à nous, que vous êtes venu nous chercher et nous secourir par votre présence, que vous vous êtes fait semblable à nous ! Il n'y a que vous seul qui soyez ainsi véritable en toutes choses, et vous ne manquez jamais d'accomplir vos promesses dans le temps destiné à leur accomplissement. Lorsque vous paraissez loin de nous, vous en êtes proche, et vous nous faites sentir votre présence, toujours accompagnée de grâce et de vérité : car vous amenez avec vous les richesses, le salut, la vie, l'abondance, la paix, la grandeur et la vraie félicité des âmes que vous venez chercher, et du monde que vous venez sauver. Non, Seigneur, vous ne venez pas seul, vous ne laissez pas vos trésors dans le ciel, vous apportez tous vos biens avec vous ; vous ne perdez rien de ce que vous êtes en devenant ce que je suis ! Je ne dois plus m'éloigner de vous par la crainte de votre grandeur, depuis que je vous vois environné de ma misère. Oh ! que je suis riche en vous possédant ! que les anges me portent envie à présent, puisque j'ai en vous un avantage qu'ils n'ont point ! car j'ai un DIEU homme, et ils n'ont pas un DIEU ange. Adorez, ô bienheureux esprits ! celui qui est mon souverain bien et le vôtre ! (**Le P. Thomas de Jésus**).

[On s'élève par l'humilité]. — Toute créature intelligente et raisonnable veut s'élever et monter, selon qu'elle est plus parfaite et plus excellente. Elle dit avec l'ange : *Ascendam*, je monterai. DIEU ne lui fait pas un crime de ce désir de grandeur qu'il lui a donné en la formant, et qui est une suite de la noblesse de son être : mais l'homme ayant voulu contenter ce désir de s'élever par la désobéissance à son Créateur, il est déchu de sa grandeur véritable, et il n'a plus d'autre voie pour monter que celle de descendre avec JÉSUS-CHRIST dans le centre de ses humiliations, qui est de s'être fait homme. C'est dans l'abaissement que l'homme trouvera cette ressemblance glorieuse avec la divinité, dont le démon lui inspira le désir criminel. Mais l'orgueil nous tient toujours le langage du démon. Ah ! Chrétiens, par combien de replis et de détours ce serpent subtil se glisse-t-il dans nos âmes ! Il coule sous une agréable variété de couleurs le venin qu'il cache et les embûches qu'il nous dresse ; il se sert d'une infinité de voix différentes pour nous dire comme autrefois à nos premiers pères : *Eritis sicut dii*, vous serez comme des dieux. « Vases de terre et d'argile, vous ne vous élevez que pour tomber de plus haut et vous briser par cette chute : perdez donc le ridicule et extravagant dessein de vous rendre semblables à moi, dit DIEU, par la grandeur. Mais je vous en donne un moyen facile, par l'humilité ; je suis descendu jusqu'au profond abîme de votre misère pour vous porter au comble de mon élévation ; je vous ai ouvert la voie de cette ressemblance glorieuse à la divinité que vous cherchez, en la joignant avec les traits de l'humanité que j'ai prise, et qui m'est maintenant commune avec vous. J'ai pris la forme de l'esclave pour vous communiquer l'indépendance du maître. » Ce n'est donc que

dans l'imitation de l'humilité profonde du Verbe incarné que l'homme peut trouver une grandeur solide et véritable. Cette humilité l'abaisse sans l'avilir; elle est une sainte ambition, qui, en le faisant descendre dans le centre de son néant où il trouve son DIEU, l'élève au-dessus de la vaine et fausse grandeur de l'homme.

L'ange rebelle refusa de reconnaître et d'adorer ce Verbe incarné, et ce fut la cause de sa chute et de sa perte : Je monterai, dit-il, et je me rendrai semblable au Très-Haut : *Ascendam, et ero similis Altissimo*. DIEU lui révéla le mystère de l'Incarnation; il lui fit voir le Verbe divin revêtu de notre chair; il exigea de lui qu'il fléchît le genou devant ce DIEU anéanti, pour marque de sa dépendance. Cet esprit superbe, tout brillant des plus vives splendeurs de la divinité, dont il était le plus bel ouvrage, crut se dégrader en rendant hommage à ce DIEU fait homme; au lieu de descendre par l'humilité pour être affirmé dans sa gloire et confirmé dans la grâce, il voulut monter jusqu'au trône de DIEU même; il partagea tout le ciel par sa rébellion contre son Créateur; mais enfin cet esprit superbe fut précipité du plus haut du ciel au profond de l'abîme. (Du Jarry, sermon pour Noël).

[Combien l'homme est élevé par l'Incarnation du Verbe]. — DIEU, comme nous avons déjà dit, poussé par un pur mouvement de sa bonté à réparer par l'Incarnation de son Fils les ruines du genre humain, au lieu de confondre l'orgueil du premier homme, qui avait osé témérairement aspirer à la divinité, veut, ce semble, condescendre à cette ambition, puisque, par un effort de sa puissance, il porte l'homme où la faiblesse de sa nature ne le pouvait élever. Nous voyons dans l'accomplissement de ce mystère notre nature dépouillée de sa propre subsistance finie, qui subsiste en JÉSUS-CHRIST par la subsistance infinie du Verbe de DIEU. En vertu de cette union personnelle, elle entre en société de biens avec DIEU; et, comme les actions sont attribuées à la personne, on peut dire que les pensées et les paroles d'un homme sont maintenant les pensées et les paroles d'un DIEU.

Le premier homme, dans sa rébellion, avait affecté l'indépendance, et de devenir souverain : *Dixisti : Non serviam* (Jerem. II) : DIEU condescend en quelque manière à son dessein, et donne à l'homme, par un excès de bonté, ce qu'il n'avait pu prétendre qu'avec impiété, puisque, en vertu de cette étroite alliance que le Verbe contracte avec la nature humaine, il établit l'homme, en JÉSUS-CHRIST, prince souverain du ciel et de la terre, et lui donne le gouvernement de toutes les créatures. C'est cet homme qui dit hautement : *Data est mihi omnis potestas in cælo et in terrâ* (Math. xxviii). C'est pourquoi nous pouvons dire avec l'Eglise : « O bienheureuse chute, puisqu'elle nous a servi de degré pour nous élever sur le trône de DIEU ! »

Ce qui est surprenant dans cette condescendance, c'est que la justice divine, exacte à demander ce qui lui est dû, voulant que l'orgueil de l'homme fût humilié et sa rébellion châtiée, l'amour que DIEU a pour les hommes l'oblige à prendre la punition sur soi-même : DIEU s'abaissant dans ce mystère, en même temps que l'homme est élevé. C'est la pensée de Tertullien, lorsqu'il dit que, dans l'Incarnation, DIEU a fait un mélange de la divinité avec l'humanité : *Miscuit DEUM et hominem*, et que, dans ce mélange, tous les avantages sont pour l'homme, et les désavantages pour DIEU, puisqu'il met DIEU dans les petitesse de l'homme, et qu'il met l'homme dans les grandeurs de DIEU : *In virtutibus DEI posuit hominem, et in pusillitatibus hominis DEUM. Tantùm tribuit homini, quantum detrahit DEO*. C'est aussi ce qu'admire S. Augustin : DIEU, dit-il, voulant réparer notre faute, nous couronne de gloire, et prend l'humiliation sur soi ; il rend l'homme puissant, et il épouse sa faiblesse ; il le fait souverain, et il se rend dépendant, puisqu'il est vrai de dire que l'Homme-DIEU est tout-puissant et souverain, et que DIEU fait homme est infirme et mortel : *DEUS venit accipere contumelias, dare honorem ; suscipere infirmitatem, dare virtutem*. (**Le P. Texier**, sur l'Incarnation).

[L'Incarnation renouvelée dans nos âmes]. — Qui croirait que le SAINT-ESPRIT renouvelle en quelque manière le mystère de l'Incarnation dans les âmes où il habite par la grâce sanctifiante ? Cette grâce, à la vérité, n'est pas DIEU même ; mais c'est la présence de DIEU ; ce n'est pas la divinité, mais c'est ce qu'il y a plus de divin ; ce n'est pas le soleil, mais la lumière ; ce n'est pas le parfum, mais l'odeur : si bien que l'on peut dire que DIEU nous éclaire, nous parfume et nous pénètre de sa divinité par sa grâce : de telle manière que nous devenons comme des dieux : *Ego dixi : Dii estis*. Or, ce n'est que par cette Incarnation spirituelle, par cette union que la grâce fait de l'homme avec DIEU, que nous pouvons acquérir cette ressemblance glorieuse que nous devons avoir nécessairement avec JÉSUS-CHRIST. (*Essais de Panégyriques*).

[Jésus notre modèle]. — C'a été une des principales fins que le Père éternel s'est proposée en envoyant son Fils au monde, de nous le donner pour modèle ; et c'est ce que le Fils de DIEU lui-même a prétendu dans son Incarnation. C'est pour cela qu'il nous dit que non-seulement il est le guide que nous devons suivre, mais encore le chemin par où nous devons marcher, si nous voulons trouver la vérité, et arriver à la vie éternelle. C'est pour cela qu'il nous assure qu'il est la lumière qui éclaire tout homme venant au monde. Quiconque veut se déclarer pour son serviteur et son disciple, doit se faire une loi indispensable de le suivre. C'est pour cela que nous devons nous persuader qu'il nous dit à chaque action de sa vie ce qu'il a dit à ces disciples, après leur avoir lavé les pieds : *Exemplum dedi vobis ut, quemadmodùm ego feci, ità et vos faciatis*. Je vous ai

donné cet exemple, c'est afin que vous le suiviez. D'où il faut conclure que ce Verbe divin n'est pas seulement venu au monde pour être notre Rédempteur et notre Sauveur, mais encore pour être notre modèle, disons mieux : il n'a pu, en quelque façon, être notre Rédempteur et notre Sauveur sans être notre modèle : car, pour remplir tous les devoirs de Rédempteur et de Sauveur, il n'a pas dû seulement nous délivrer des peines éternelles de l'enfer que nous avons méritées, et de la puissance du démon, mais encore de l'esclavage du péché, qui nous rendait dignes de ces peines et de la tyrannie de nos passions ; ce qu'il n'a pu faire qu'en nous portant par son exemple à la pratique des vertus contraires à ces passions. (**Le P. Nepveu**, *Esprit du Christianisme*, 1, 2).

[Le Rédempteur humilié dès le premier moment]. — La faiblesse de notre nature nous est avantageuse, lorsque, suspendant l'usage de notre raison dans le sein de nos mères, elle nous épargne la connaissance et le sentiment d'un état si humiliant et si triste ; mais, comme la raison du Sauveur fut éclairée dès le premier moment de sa conception, elle lui fit voir, sentir et pénétrer toutes ces misères que notre ignorance nous cache, et ce privilège glorieux dont son âme fut enrichie ne servit qu'à lui faire mieux connaître les infirmités de cette chair qu'il venait de prendre.

Ce DIEU-Homme, dès le moment de son incarnation, s'immola d'avance à toutes les ignominies de sa mort. Il accepta des mains de son Père toute l'amertume du calice qu'il devait boire, et il réunit dans cette acceptation volontaire tout le mérite des actions qui la suivirent. Ainsi l'on peut dire que tout le prix des humiliations différentes auxquelles JÉSUS-CHRIST se soumit dans sa naissance, dans sa vie et dans sa mort, était renfermé dans son Incarnation, comme toute la vertu des fruits qui naissent de l'arbre est contenue dans la racine. Quelque caché que fût le Verbe conversant parmi les hommes, un certain éclat de la divinité brillait, dit S. Ambroise, sur sa personne adorable et perçait les ombres dont l'humanité la couvrait. Dans ses mystères les plus humiliants, le ciel et la terre lui rendirent des témoignages éclatants, qui balancèrent en quelque sorte ses abjections. Dans sa naissance, les rois le vinrent honorer du fond de l'Orient ; lorsqu'il fut baptisé par S. Jean dans les eaux du Jourdain, une voix du ciel se fit entendre, par laquelle le Père éternel le reconnut pour son Fils, et le SAINT-ESPRIT descendit sur sa tête en forme de colombe ; sur la croix, le soleil s'éclipsa, le voile du temple se fendit ; les morts ressuscitèrent, les pécheurs se convertirent : de sorte que, dans tous ses mystères, la grandeur du Verbe est toujours mêlée avec ses abaissements. Mais, dans son Incarnation, je ne vois que des humiliations toutes pures, sans aucun mélange d'élévation. Non-seulement la divinité est cachée sous les ombres de l'humanité, mais l'humanité même ne paraît pas ; les voiles sont couverts par d'autres voiles. Dans les autres mystères, il fait des miracles pour se découvrir, mais dans celui-ci il n'en fait que pour se

cacher, et ses miracles mêmes sont cachés avec lui. Toute la majesté de ce DIEU anéanti s'ensevelit dans le sein virginal où il s'incarne ; tout se passe dans l'obscurité et dans le silence. Marie seule s'aperçoit des opérations miraculeuses du SAINT-ESPRIT en elle ; Joseph même n'en est pas instruit : de sorte que l'on peut dire de lui véritablement que c'est un DIEU caché : *Vere tu es DEUS absconditus, (Le même).*

Il faut que l'humilité soit une vertu d'un grand prix aux yeux de DIEU, puisqu'il est descendu sur la terre pour en donner l'exemple aux hommes, et qu'il s'est en quelque sorte anéanti pour apprendre aux hommes à s'humilier. L'homme n'avait pas oublié, dans sa misère, qu'il est une noble créature, formée à l'image de DIEU, et la noblesse de son origine a imprimé dans son âme un sentiment de fierté qui le porte à s'élever jusqu'à DIEU. Cependant, vouloir imiter DIEU dans ses grandeurs, c'était quelque chose de si dangereux, que l'homme ne s'était perdu que pour avoir voulu devenir semblable à DIEU. Ainsi, puisqu'il était de nécessité que l'homme imitât DIEU, et que d'ailleurs le désir de lui ressembler avait été la cause de sa perte, le Verbe s'est anéanti en s'incarnant, afin que l'homme, le suivant dans ce néant, y trouvât la gloire qu'il avait perdue en voulant le suivre dans son élévation. (*Essais de Panégyriques*).

[Dieu père et seigneur]. — DIEU peut être considéré, dit S. Athanase, comme père et comme seigneur. Comme Père, il produit un Verbe et un terme digne de lui ; comme Seigneur, il produit un terme qui n'a aucune proportion avec lui. Comme Père, il engendre son Verbe, *Deum de DEO* ; comme Seigneur, il produit des créatures qui n'ont aucun rapport avec son essence : elles sont finies, et il est infini. Mais, par le mystère de l'Incarnation, ces deux qualités de Père et de Seigneur deviennent égales ; le Père éternel trouve dans JÉSUS-CHRIST un fils et un sujet digne de lui, puisque le sujet est son fils, et que, égal à lui par sa nature divine, il lui devient inférieur en prenant la nature humaine ; et comme homme, il devient l'esclave de ce Père, dont il est l'égal comme Dieu : *Exinanivit semetipsum, formam servi accipiens.* (Philip. II). Avant l'Incarnation du Verbe, l'empire du Père éternel ne s'exerçait que sur des créatures qui ne pouvaient lui rendre des hommages dignes de lui : car que sont les êtres les plus parfaits et les plus excellents, devant DIEU ? Ils ne sont que des néants en sa présence : *Tanquam nihilum ante te.* Mais, dans ce mystère, ô Père éternel, vous voyez un esclave dont vous pouvez dire avec raison : *Servus meus es tu : in te gloriabor.* (Is. XLIX). Si vous êtes infiniment adorable, vous serez infiniment adoré. Mais l'homme orgueilleux prend pour s'élever la même voie que le Verbe divin prend pour s'abaisser. Le Verbe, égal à DIEU, se rend inférieur en s'incarnant ; l'homme, infiniment inférieur à DIEU, s'efforce de se rendre égal à lui en péchant. Un DIEU indépendant devient sujet et soumis ; l'homme esclave

affecte l'indépendance et la domination en violant la loi de DIEU, et en secouant le joug de l'obéissance qu'il lui doit. (*Le même*).

[Le Fils de Dieu ne s'est point amoindri]. — Si nous disions que DIEU fait homme aurait cessé d'être DIEU et se serait dépouillé de son empire, de sa grandeur et de son être, nous aurions sujet de croire que ce mystère serait tout à la fois et impossible et indigne de la majesté divine ; mais, quand nous disons que DIEU est venu à l'homme par l'inclination d'une souveraine bonté, sans sortir de lui-même ; quand nous disons que la nature humaine a été reçue dans le Verbe divin comme une petite source dans une vaste mer, sans perdre son essence, et qu'elle est entée sur la personne du Verbe, n'est-ce pas honorer la puissance, la majesté et la sagesse de DIEU ? De plus, en quoi la divinité se serait-elle ravalée ? Serait-ce en faisant un ouvrage si relevé, si singulier, si divin, qu'il mérite de ravir en admiration les hommes et les anges dans le temps et dans l'éternité ? Qu'y a-t-il de plus agréable et de plus doux que de se représenter la personne du Sauveur, qui a fait en soi une alliance de tout ce qu'il y avait de plus relevé en la nature spirituelle et corporelle, savoir, de DIEU et de l'homme, pour rendre la majesté divine visible et palpable ? Quelle dignité de voir au monde un Homme-DIEU, devenu une partie du monde, occuper de toute éternité l'esprit de DIEU, qui se proposait cet ouvrage comme le terme de sa puissance et le premier-né de toutes les créatures ? (**Le P. Caussin**, *La cour sainte*).

[L'amour de Dieu dans ce mystère]. — L'amour de DIEU n'a pas moins de force que de sagesse : c'est ce qu'il fait voir en ce mystère. Toute la force de la charité se réduit à ces deux choses : à surmonter tous les obstacles, et à sacrifier tous les objets qui peuvent détourner de ce qu'on doit aimer. A cette idée, Chrétiens, reconnaissez la charité de votre DIEU. La force ne trouve point d'obstacle qu'elle ne surmonte, et de résistance qu'elle ne dissipe. Ni la majesté de DIEU, ni la juste sentence prononcée contre les pécheurs, ni la honte de se revêtir lui-même de l'apparence du péché, rien ne l'arrête ; il triomphe de tout, il rompt toutes ces digues, renverse toutes les difficultés qui s'opposent à ses desseins. Je le vois unir le ciel avec la terre, faire de l'homme un Dieu, et de DIEU un homme ; je le vois élever la bassesse, anéantir la grandeur, et, ce qui n'est pas un moindre prodige, étouffer les inimitiés pour sauver ses ennemis. Mais, ô force surprenante de son amour ! il va jusqu'à donner son propre Fils, ce Fils bien-aimé qui de toute éternité fait l'objet de toutes ses complaisances et de ses délices, qui dans le ciel est sa couronne et sa gloire, dit Tertullien ; il l'anéantit ; pour ainsi dire, sur la terre pour l'immoler ensuite sur la croix ; ce Fils par lequel il créa tout, il l'immole pour tout réparer. Eh quoi, mon DIEU ! si vous vouliez qu'il y eût des hommes sur la terre, ne pouviez-vous pas plutôt créer des justes que de confondre votre Fils

unique avec des pécheurs ? Ne vous était-il pas plus glorieux de faire descendre votre parole pour sanctifier ceux qui étaient descendus d'un père criminel que de faire descendre votre Verbe dans les misères d'une nature corrompue pour sauver les prévaricateurs de votre loi et les profanateurs de votre nom ? Non, Chrétiens ; il fallait qu'il lui en coûtât un Fils aussi tendrement aimé, pour nous faire admirer la force de son amour, qui sacrifie tout pour nous et pour notre salut : *Propter nimiam charitatem suam quâ dilexit nos.*

O mon DIEU ! puisqu'il n'y a point eu d'obstacle à votre anéantissement et à votre humiliation que l'effort de votre miséricorde envers nous ne surmonte et qu'il n'est point de difficulté, dans le mystère de l'Incarnation, qui ne cède à l'amour libéral que vous avez pour nous, faites donc aussi que notre amour n'ait point de bornes pour vous ; donnez-nous une reconnaissance de toutes les bontés et de toutes les grâces que vous venez répandre sur nous ; imprimez-nous des traits ineffaçables de cette sainteté où votre incarnation nous élève aujourd'hui. Père éternel, que nous vivions pour JÉSUS-CHRIST, comme il vient vivre d'une vie mortelle pour l'amour de nous ! Car ce serait peu de lui être unis par le lien d'une même nature, si nous n'avions pas les mêmes motifs, les mêmes inclinations, les mêmes intentions, et si nous n'étions pas prêts à faire pour lui ce qu'il a fait pour nous. ESPRIT-SAINT, qui formâtes cette humanité adorable et qui la remplîtes de votre sainteté, répandez en nous quelque écoulement de cette source ; inspirez-nous en toutes choses, et que désormais nous ne fassions rien que par vous et par vos saintes inspirations, afin qu'ayant détruit en nous le vieil homme, nous soyons un autre JÉSUS-CHRIST. Et vous, Vierge Sainte, qui recevez aujourd'hui ce Verbe incarné et dont l'amour chaste et humble l'attira dans votre sein, donnez-nous un véritable amour de cette pureté, qui nous fasse respecter cette chair que JÉSUS-CHRIST consacre par celle dont il veut bien se revêtir, et de cette humilité qui vous soumet à toutes ses volontés, qui vous fait obéir à toutes ses lois et suivre toutes ses maximes. (Anonyme).

[De la généalogie de J.-C.] — C'est par cet esprit d'anéantissement et d'humiliation que vous avez voulu, Sauveur des hommes, qu'on écrivit votre généalogie, et qu'on donnât une relation exacte de tous ceux de qui vous avez tiré votre origine. Car qu'y a-t-il de plus humiliant pour vous, Seigneur, qui êtes de toute éternité dans le sein de votre Père, qui êtes DIEU comme lui, que de paraître dans le monde comme enfant des hommes, et de cacher ce titre glorieux de Fils de DIEU sous les apparences d'un homme pécheur ? On ne saurait inférer autre chose de cette suite nombreuse d'hommes pécheurs que vous reconnaissez pour vos ancêtres et pour vos pères, sinon que votre plaisir, Seigneur, est de vous abaisser, et que c'est par ce moyen que vous avez voulu venir au monde. Vous avez encore eu d'autres raisons pour nous faire ce grand détail de



vos ancêtres, et nous mettre devant les yeux ceux dont vous teniez la vie : vous vouliez nous accoutumer à vous regarder d'une manière qui nous donnât un libre accès auprès de vous : car, si vous eussiez paru comme Homme-DIEU, cette majesté si redoutable nous aurait épouvantés, et nous n'aurions pu vous aborder qu'avec crainte : tout ce que nous vous aurions entendu dire, tout ce que nous vous aurions vu faire, nous aurait semblé excéder nos forces. Mais, vous voyant fait homme, nous recevons les préceptes, les avis, les conseils, qui sortent de votre bouche, comme n'ayant rien qui excède notre puissance, et nous nous portons à vous imiter, à pratiquer tout ce que nous vous voyons faire, et à vous suivre comme un modèle et comme une règle vivante. (**L'abbé de la Trappe, Réflexion sur l'Évangile.**)

[Le fruit qu'il faut tirer de ce mystère]. — Souvenons-nous que nous sommes tous une portion de la chair que le Fils de DIEU a prise dans son incarnation ; nous sommes formés par le même SAINT-ESPRIT dans le sein de l'Église, comme il l'est dans le sein de Marie. Tous membres de ce même chef, tous nourris de son corps et de son sang, tous entés en lui par le Baptême, régénérés par la grâce qu'il nous a méritée ; tous incorporés en lui par la charité. Voilà le fruit de l'incarnation du Verbe. Mais, hélas ! en savons-nous profiter ? la sainteté du corps de JÉSUS-CHRIST passe-t-elle dans le nôtre quand nous le recevons dans la communion ? Formés de la même masse, sommes-nous, comme lui, purs dans nos désirs, chastes dans nos pensées, tempérants dans nos repas, pauvres au milieu de nos richesses, humbles dans nos grandeurs ? Lui ressemblons-nous en toutes choses ? Avons-nous le corps de JÉSUS-CHRIST, pour le réduire aux fatigues de la pénitence et aux souffrances ? Avons-nous les yeux de JÉSUS-CHRIST, pour considérer les besoins de nos frères, les mains ouvertes pour les secourir ; le cœur de JÉSUS-CHRIST pour l'aimer, l'esprit de JÉSUS-CHRIST pour lui obéir en toutes choses ? Si je suis tel, je reconnais les effets de l'Incarnation sur moi. Les désordres de la concupiscence sont effacés en moi par les ardeurs de la charité, et ma chair même sera épurée par l'union sainte de celle de JÉSUS-CHRIST à la mienne. Mais, hélas ! on la profane, cette chair, au lieu de la sanctifier ; on la déshonore au lieu de l'honorer ; on la fait servir à l'iniquité, au lieu de la faire servir à la pénitence ; et, si j'ose parler le langage de l'Apôtre, des membres consacrés à la pureté par l'incarnation d'un DIEU, on les prostitue aux plus infâmes débauches, on les livre au démon par la sensualité. Qu'y a-t-il donc de semblable en nous au corps que JÉSUS-CHRIST prend dans l'Incarnation ? Ignorez-vous, voluptueux, que ce corps que vous profanez par vos débauches est devenu, par ce mystère, le canal de la grâce qui doit vous sanctifier ? Ignorez-vous, mondains, que ce corps que vous livrez au monde et que vous souillez de toutes sortes de crimes, a été lavé dans les eaux du Baptême ? Oubliez-vous, délicats, que cette

chair, à laquelle vous ne refusez rien des délices de la vie, vous a été donnée afin qu'elle se nourrisse du corps de JÉSUS-CHRIST, qui doit faire sa force et ses délices, et que des membres couronnés de roses ne conviennent point à un chef couronné d'épines ? Oubliez-vous enfin, libertins, que cette chair que vous dégradez par tant de titres odieux, est destinée à être revêtue d'une gloire immortelle ? (**Anonyme**).

[Prophéties et figures]. — Les SS. Pères, dans les premiers siècles de l'Eglise, se servaient des figures et des prophéties de l'Ancien Testament pour convaincre les idolâtres de la vérité de ce grand mystère, en leur faisant voir, d'un côté, les prophéties conservées sans aucune altération dans les livres saints, et reconnues même par l'aveu des docteurs de la Synagogue, qui confessaient qu'il ne s'était fait nulle altération dans le sacré dépôt des saintes Ecritures qui leur avaient été confiées ; et, d'un autre côté, en leur montrant ces prophéties et ces figures si clairement vérifiées dans les mystères de la religion chrétienne, qu'ils ne pouvaient refuser de se rendre à un si puissant témoignage, ni concevoir l'aveuglement et l'obstination des Juifs qui ne voulaient pas s'y soumettre. Considérons-les, ces figures divines et ces adorables prophéties : c'est l'occupation que l'Eglise demande de nous, puisqu'elle les met dans la bouche des ministres sacrés, qu'elle veut que tous les temples en retentissent, et qu'elle en compose ses oraisons et ses cantiques. Considérons donc, dans cette fleur mystérieuse, sortie de la racine de Jessé, JÉSUS-CHRIST, la fleur des champs et le lys des vallées, né d'une Vierge féconde. Regardons, dans toutes les mères des grands hommes qui ont été la figure du Messie, et qui ne les ont mis au monde qu'après une longue stérilité ; regardons, dis-je, dans toutes ces femmes illustres, de vives images de la fécondité virginale de Marie ; c'était ce grand et inouï prodige de la maternité jointe à la virginité que DIEU préparait en faisant naître les Isaac, les Samson, les Samuël, les Jean-Baptiste, de parents déjà avancés dans la vieillesse, et contre toutes les lois de la nature. Qu'il est beau de méditer avec un esprit de foi ce buisson ardent qui n'est point consumé par le feu ; cette petite pierre qui, devenue une grande montagne, terrasse ce grand colosse dont les pieds sont d'argile et la tête d'or ; ce Moïse persécuté par Pharaon dès le berceau, qui échappe à sa fureur pour délivrer le peuple de DIEU ; le corps de ce Prophète raccourci et réduit à la petitesse du fils de la veuve qu'il veut ressusciter ; cette pierre que Jacob oignit pour l'ériger en témoignage de la vision qu'il avait eue de l'échelle mystérieuse sur laquelle les anges montaient et descendaient ! Qu'il est surprenant de voir le Verbe divin abrégé et raccourci, *Verbum abbreviatum* ! ce DIEU, que le ciel et la terre ne peuvent contenir, renfermé dans un enfant, où habite corporellement toute la plénitude de la divinité ! (**Du Jarry, Sermon sur l'Annonciation**).

[Prophéties]. — L'union de la divinité avec l'humanité en la personne de JÉSUS-CHRIST, dans son Incarnation, est un prodige si surprenant, que, pour le faire croire après qu'il serait arrivé, il était nécessaire de le faire prédire avant qu'il arrivât. Les miracles sans les prophéties auraient pu éblouir le monde, mais non pas lui persuader pleinement ce grand mystère. Comme c'est le plus grand effort de la puissance de DIEU et de son amour pour les hommes, il fallait également l'établir par les prophéties et par les miracles. Or, DIEU a employé les uns et les autres pour convaincre le monde qu'il l'a aimé jusqu'à ce point que de lui donner son propre Fils pour le sauver : *Sic DEUS dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret, ut omnis qui credit in eum non pereat, sed habeat vitam æternam*. Or, entre tous les prophètes, Isaïe est celui qui en a parlé le plus ouvertement : en voici un des plus signalés endroits ; c'est au chap. 52 : *Propter hoc sciet populus meus nomen meum in illâ die, quia ego qui loquebar ecce adsum* : Me voici à présent, moi-même, qui vous parlais autrefois par la bouche de mes prophètes. Eh ! quel est celui qui parlait autrefois par la bouche de mes prophètes ? S. Paul nous l'apprend par ces paroles dans l'Épître aux Hébreux : *Multifariam multisque modis olim DEUS, loquens patribus in prophetis, novissimè diebus istis locutus est nobis in Filio*, etc. C'est donc le même DIEU qui nous parlait autrefois qui s'est rendu présent et visible en la personne de JÉSUS-CHRIST : *Ego qui loquebar ecce adsum*. Je dis le même DIEU qui nous parlait autrefois : car, bien que ce ne soit pas la personne du Père mais celle du Fils qui s'est incarnée, il est vrai de dire néanmoins que la nature divine qui est dans le Père se trouve unie à notre nature en la personne du Verbe, dans le mystère de l'Incarnation, puisque le Père et le Fils n'ont qu'une même nature : c'est pour cela que JÉSUS-CHRIST disait dans l'Évangile : *Qui videt me videt et Patrem*. (Joan. XIV).

Voici un autre passage du même prophète : c'est au ch. 45. *Verè tu es DEUS absconditus, DEUS Israël salvator* : c'est un DIEU que le Sauveur d'Israël. Or est-il qu'Israël n'a été sauvé que par le Messie : le Messie donc est DIEU, mais un DIEU caché, *DEUS absconditus*, puisque sa divinité est invisible aux yeux corporels, et que, outre la lumière inaccessible qui l'environne, elle est voilée par l'humanité. Dans cette situation, on ne la découvre qu'avec les yeux de la foi. Voilà pourquoi le prophète exprime ce mystère par ces paroles : *Verè tu es DEUS absconditus, DEUS Israël salvator*. DIEU, en effet, se pouvait-il mieux cacher en rachetant le monde, en devenant le Sauveur d'Israël, qu'en paraissant sous la faiblesse de l'enfance, sous la forme d'un serviteur et sous les apparences d'un pécheur. (**Bastide, L'incrédulité des déistes**). (1).

(1) Pour le sixième paragraphe des divers sujets traités dans ce volume et dans ceux qui vont suivre, sur les MYSTÈRES, nous devons avertir le lecteur qu'il y a un tome de *Supplément* auquel on pourra recourir dans le besoin. (*Edit.*)

---

# NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR

## ET TOUT CE QUI REGARDE

### ce Mystère.

---

#### AVERTISSEMENT.

*On a déjà averti, dans le titre précédent, qu'il est difficile de séparer tellement le mystère de la Nativité de celui de l'Incarnation, qu'il n'y ait rien de l'un qui ne convienne à l'autre, parce que ce sont deux mystères qui, à proprement parler, n'en font qu'un complet et achevé, et que l'un suppose l'autre : en sorte que le premier sans le second serait demeuré caché et inconnu à tout autre qu'à la sainte Vierge et à S. Joseph, et le second sans le premier ne nous eût pas donné un Homme-DIEU pour Sauveur, et pour un modèle qui fût semblable aux autres hommes.*

*Que s'il a été nécessaire qu'il naquit et parût au monde pour accomplir les desseins de DIEU et les désirs expressés des patriarches, et en même temps pour travailler au salut des hommes, sa naissance est d'ailleurs accompagnée de circonstances si mystérieuses, que, comme elle est célébrée séparément par l'Eglise, qui en fait la plus solennelle de ses fêtes, nous en traiterons aussi en particulier, sans la confondre avec l'Incarnation du Verbe, et sans même nous étendre sur sa naissance éternelle, que nous supposerons toujours en par-*

lant de l'étable où ce Sauveur est né dans la plénitude du temps, de la crèche où il a reposé, et du pauvre appareil avec lequel il est venu au monde. C'est à quoi nous nous bornerons en parlant de la Nativité de JÉSUS-CHRIST, afin de ne point anticiper les autres mystères, dont nous parlerons en leur lieu.

---

## § I.

### Desseins et Plans.

I. On dirait qu'un DIEU, dans ce mystère, a voulu cacher toutes ses autres perfections, pour y faire uniquement éclater son amour, et par ce moyen forcer notre cœur, par une douce et aimable violence, à se donner à lui tout entier, selon la pensée de S. Chrysostôme : *Sic nasci voluit quia amari voluit* : c'est ainsi que ce DIEU de majesté a voulu naître, parce qu'il a voulu être aimé, c'est-à-dire qu'il s'est mis dans l'état le plus capable de toucher et de gagner notre cœur, quelque insensible qu'il pût être. — La division de ce dessein peut se prendre des deux puissants obstacles qui, avant la naissance d'un DIEU, s'opposaient à notre amour envers lui. Le premier venait de la part de DIEU même ; c'était la grandeur de cet Etre souverain, infiniment élevé au-dessus de nous. Le second venait du cœur de l'homme, tout occupé et possédé d'un amour étranger, savoir, l'amour du monde et de toutes les choses sensibles. Or, le Fils de DIEU, par sa nativité, a levé ces deux puissants obstacles : car, d'un côté, pour condescendre à notre faiblesse il se met pour ainsi dire à portée des traits de notre amour en se rendant visible, tout semblable à nous en paraissant au monde à la manière des autres enfants ; et, d'un autre côté, il détruit par son exemple tout ce que le monde a de charmes, et qui nous empêche d'aimer un DIEU qui, dans ce mystère, a porté l'amour pour nous jusqu'au plus haut point. C'est le partage de ce discours.

*Première Partie.* — Comme la grandeur infinie de cet être souverain le rendait inaccessible et lui faisait comme un voile de ses propres lumières, — 1°. Pour se faire aimer il était nécessaire qu'il se fit connaître, et pour se faire connaître il s'est rendu visible : *Videbit omnis caro salutare DEI* (Luc III). Mais pour cela combien a-t-il fallu qu'il s'abaissât, en se mettant au nombre de ses créatures ? *Exinanivit semetipsum formam servi accipiens*. Avant qu'il ne parût au monde, les païens n'avaient garde de l'aimer, puisqu'ils ne le connaissaient point, et les

plus sages, qui le connaissaient par ses ouvrages, ne s'en étaient formé qu'une idée grossière ; pour ce qui était du peuple juif, il se conduisait plutôt par la crainte que par l'amour, DIEU ne s'étant fait connaître à lui que comme un DIEU terrible. Mais, depuis qu'il s'est fait voir sur la terre comme un objet sensible, tout nous porte à l'aimer : *Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri.* (Tit.). Il faut être tout-à-fait insensible pour lui refuser notre cœur et notre affection. — 2°. Non-seulement il s'est rendu visible, mais, comme il savait que rien n'est plus propre à lier les cœurs que la ressemblance, DIEU, par ce mystère, s'est voulu rendre semblable à nous. *In similitudinem hominum factus.* (Philip. 11). Pour voir cette ressemblance plus parfaite et plus entière, il a voulu s'unir à ce qu'il y a de plus vil en nous, en prenant un corps de même nature que le nôtre : et par-là il est aisé de juger combien il s'est abaissé pour se rendre un objet proportionné à notre amour. — 3°. Non-seulement ce Verbe éternel s'est rendu sensible et s'est fait semblable à nous en tant qu'homme ; mais, de plus, il a voulu naître enfant, afin que, se présentant à nous sous cette forme, et les hommes ayant naturellement de la tendresse pour cet âge, il s'attirât notre affection. Mais il faut faire voir combien ce nouvel abaissement nous marque la grandeur de son amour, qui, pour mériter la nôtre, a voulu s'assujettir à ce qu'il y a de plus faible et de plus imparfait dans l'homme.

*Seconde partie.* — DIEU, Chrétiens, ne se contente pas d'avoir levé le premier obstacle qui nous empêchait de l'aimer, en abaissant la souveraine grandeur ; il détruit encore le second, qui est l'amour du monde, lequel régnait dans nos cœurs avec un souverain empire, et qui s'en était tellement rendu maître, qu'il n'y avait que l'exemple de ce DIEU naissant qui pût l'empêcher d'y régner. Or, ce monde que ce DIEU devait vaincre et détruire n'est autre chose, au sens où nous le prenons ici, qu'un composé de ces trois amours que le disciple bien-aimé appelle concupiscence : *Omne quod in mundo est concupiscentia carnis est, concupiscentia oculorum et superbia vitæ.* (I Joan. 11). Car — 1°. Pour ce qui est de l'amour des richesses, qui est proprement cette concupiscence des yeux qu'on peut appeler le fondement de toutes les maximes aussi bien que la cause de tous les désordres du monde, le Sauveur nous apprend à les mépriser en embrassant la pauvreté, et, comme parle S. Bernard, en la consacrant dans son propre corps : *Sacram in suo corpore dedicat pauperitatem.* Ici il faut dépeindre vivement le pauvre appareil dans lequel le Fils de DIEU a voulu naître, exprimé par ces paroles de l'Évangile : *Invenietis infantem pannis involutum,* etc. — 2°. Son exemple n'a pas moins de force pour nous porter à renoncer à l'amour des plaisirs, en voyant qu'il commence à souffrir aussitôt qu'il commence à vivre. En effet, c'est la première leçon qu'il a voulu que les hommes apprissent de lui ; etc. — 3°. Il ne restait plus qu'à donner l'exemple de l'humilité pour détruire cet esprit d'orgueil et cette ambition qui règne dans le

monde: *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum, etc.*

II. — Les anges qui annoncèrent aux pasteurs la naissance du Sauveur du monde nous ont expliqué en peu de mots toute l'économie de ce mystère, et tracé en même temps le plan et le dessein le plus juste et le plus naturel d'un discours : *Gloria in excelsis Deo, et in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis*. Gloire à DIEU au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. C'est pourquoi, on peut ne chercher point d'autre division de ce discours : — 1°. La naissance du Verbe incarné procure la gloire de DIEU ; — 2°. Elle procure la paix aux hommes.

*Première Partie.* — Je trouve que la gloire que procure à DIEU la naissance temporelle du Verbe a trois caractères qui lui sont propres : — 1°. C'est une gloire véritable, parce qu'il vient pour former de véritables adorateurs, pour abolir la Synagogue et substituer en sa place un peuple nouveau, un peuple parfait, dont il était le chef. Le culte qu'on avait rendu jusqu'alors à DIEU était purement extérieur, disent les Pères de l'Eglise, et les juifs charnels ne savent guère ce que c'est que le sacrifice d'un cœur contrit et humilié ; le culte que les païens rendaient à leurs idoles était abominable : mais le culte que JÉSUS-CHRIST est venu établir est le seul digne de DIEU : qu'il commence donc à recevoir, par ce moyen, une gloire véritable. — 2°. De plus, c'est une gloire universelle, parce que, comme la gloire consiste dans la connaissance qu'on a du mérite de quelqu'un et de la louange qu'on lui donne, au lieu que DIEU n'était connu que dans un coin du monde, le Sauveur vient pour répandre sa connaissance par toute la terre : *Apparuit gratia DEI salvatoris nostri omnibus hominibus, erudiens nos, etc.* (Tit. II). D'où il suit que ceux qui ne l'ont pas voulu recevoir ou qui ne vivent pas conformément à la religion qu'il a établie, n'ont point de part à sa naissance. — 3°. Le troisième caractère de la gloire que reçoit DIEU de la naissance temporelle du Verbe, c'est qu'elle est infinie : ce qui est facile à concevoir, puisque, toutes les actions du Fils de DIEU venant d'un principe infini, savoir de la personne du Verbe, sa naissance et toutes ses actions ne pouvaient être rapportées qu'à la gloire du Très-Haut, et par conséquent ont rendu à DIEU une gloire infinie.

*Seconde Partie.* — *Et in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis*. JÉSUS-CHRIST, en venant au monde, procure la paix aux hommes, mais une paix inestimable, et que lui seul pouvait nous donner, parce qu'il n'y avait que lui qui fût capable de nous réconcilier. — 1°. Avec DIEU, — 2°. Avec nous-mêmes : — ce qui fait le sujet de la seconde partie. *Reconciliari tibi, reconciliari mihi*, dit S. Bernard. Voilà une double paix, source de tous les biens. Il faut montrer comme JÉSUS-CHRIST nous

l'apporte en naissant, et bien examiner et prouver ces deux propositions.

—

III. — Quelques SS. Pères, et entre autres S. Chrysostôme, appellent l'amour que le Fils de DIEU nous témoigne en ce mystère « un amour de condescendance » c'est-à-dire un amour qui le fait descendre, et descendre jusqu'à nous.

1°. Nous étions dans *la bassesse*, et son amour le fait descendre jusqu'à nous, pour nous élever jusqu'à lui par la dignité d'enfants de DIEU.

2°. Nous étions dans *l'ignorance*, et son amour le fait descendre pour nous éclairer et nous instruire par son exemple.

3°. Nous étions dans *l'infirmité* et dans la misère, et son amour le fait descendre pour nous guérir. — Ainsi, le Fils de DIEU naissant relève notre bassesse par l'alliance qu'il contracte avec nous en qualité *d'homme*. Il éclaire notre ignorance par l'exemple qu'il nous donne en qualité *de modèle*. Enfin, il guérit nos infirmités et nos misères par la grâce qu'il nous apporte en qualité *de Sauveur*. (*Giroust, sermon sur la Nativité*).

—

IV. — 1°. JÉSUS-CHRIST, qui est la sagesse éternelle, en naissant dans une étable, condamne et renverse toutes les maximes du monde par l'exemple qu'il donne aux hommes d'une extrême pauvreté, d'une humilité étonnante et d'une rigoureuse mortification. Celui à qui toutes les richesses de l'univers appartiennent est dépouillé de tout; le Roi de gloire est dans le dernier abaissement, et ce DIEU du ciel, qui est heureux de lui-même et qui fait le bonheur des bienheureux, s'assujettit à toutes nos misères : n'est-ce pas là condamner le monde, qui n'a de passion que pour les richesses, pour les honneurs et pour les plaisirs.

2°. Le monde, à son tour, condamne et détruit les maximes que JÉSUS-CHRIST nous enseigne dans sa naissance. Car, dites-moi, ces superbes maisons, ces riches ameublements, ces habits précieux, sont-ils conformes à cette étable, à cette crèche, à ces pauvres langes que l'ange donna pour signe et pour marque aux pasteurs, afin de le reconnaître ? Comparez cette naissance obscure et inconnue de ce DIEU-Homme à ces désirs ambitieux de grandeur et de distinction. Quelle plus grande opposition ? quelle contradiction plus manifeste ? Enfin, comparez cette vie molle, cette délicatesse dans les repas, cette recherche de ses commodités et de ses plaisirs en toutes choses, avec les incommodités et les rigueurs de la saison la plus rude : peut-on pratiquer plus ouvertement la mortification, que cet enfant de douleurs nous enseigne dès sa naissance ?



V. — 1°. Le Fils de DIEU étant venu au monde afin de satisfaire à la justice de son Père pour les péchés des hommes il a commencé à le faire dès sa naissance en s'humiliant, en souffrant, en se privant de toutes les commodités de la vie.

2°. Etant venu au monde pour réformer les mœurs déréglées des hommes, il ne pouvait le faire d'une manière plus efficace que par son exemple dans sa naissance.

---

VI. — On peut prendre pour dessein et pour partage d'un discours ces deux vérités : — La première, que le Fils de DIEU, dans le mystère de sa Nativité, nous instruit de tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour notre salut ; — la deuxième, que son exemple nous porte et nous anime à pratiquer ce qu'il nous enseigne,

*Pour la Première* : — 1°. Il nous apprend la fin pour laquelle il est venu au monde : savoir, pour réparer la gloire de son Père en sauvant les hommes. — 2°. Il nous instruit des moyens que nous devons prendre pour coopérer avec lui et qu'il a pris lui-même pour parvenir à cette fin, qui sont l'humiliation, la pauvreté de l'étable, la douleur et les souffrances. — 3°. De la manière dont il s'est servi de ces moyens, et comment nous-mêmes nous nous en devons servir. C'est donc à nous de voir si nous aspirons à cette fin, si nous en prenons les moyens, et si nous les pratiquons de la même manière.

*Pour la Deuxième* : L'exemple de ce Sauveur naissant nous anime à pratiquer ce qu'il nous enseigne. Or, il y a trois sortes de personnes à qui cet exemple est nécessaire : — 1°. Ceux qui croient qu'il est impossible d'arriver à cette fin, parce que les moyens leur en semblent impossibles. Voyez comme le Sauveur les désabuse. — 2°. Les seconds trouvent ces moyens trop difficiles et s'en rebutent. — 3°. Les troisièmes croient n'y être pas obligés, et se persuadent qu'ils peuvent être sauvés à moins de frais.

---

VII. — Comme le Fils de DIEU nous a témoigné son amour dans le mystère de sa Nativité, nous devons lui marquer le nôtre et l'aimer.

1°. Par inclination. Il s'est fait semblable à nous, et vous savez que c'est la ressemblance qui gagne les cœurs ; particulièrement quand celui qui recherche notre amitié s'abaisse et oublie ce qu'il est pour traiter d'égal avec nous.

2°. Par reconnaissance. Il est venu pour nous délivrer du plus grand de tous les malheurs, et pour nous combler de biens et de faveurs.

3°. Par justice. C'est un DIEU, infini en toutes sortes de perfections, qui mérite notre amour, et à qui est dû ce seul titre.

VIII. — *Ecce evangelizo vobis gaudium magnum*, etc. Le mystère de la nativité du Sauveur doit apporter au monde une grande joie.

1°. Parce que rien ne peut être plus glorieux à DIEU que la naissance d'un DIEU-homme, qui vient réparer le culte de son Père, et par conséquent sa gloire ; pour lui acquérir un peuple nouveau, entièrement dévoué à son service ; pour détruire l'empire du démon, qui règne dans le monde depuis tant de siècles ; pour en bannir le péché ; et enfin pour appeler toutes les nations à la connaissance du vrai DIEU, ce qui fait proprement sa gloire : *Gloria in excelsis Deo*.

2°. Parce que rien ne peut être plus avantageux aux hommes que la nouvelle de cette naissance d'un *sauveur* qui leur apporte la paix attendue et souhaitée depuis tant de siècles ; d'un *médiateur* qui doit les réconcilier avec un DIEU qu'ils ont si cruellement offensé ; d'un *libérateur* qui doit les délivrer du joug de la servitude sous laquelle ils gémissent depuis si longtemps, et enfin leur procurer une paix éternelle, etc.



IX. — C'est dans l'étable de Bethléem que ce Maître de l'univers tient sa première école, en prenant naissance parmi les hommes, pour apprendre aux hommes mêmes, qui avaient été indociles jusques alors, la science du salut. En effet, il nous y fait une leçon qu'il met le premier en pratique, et qui renferme toutes les maximes d'une morale céleste. C'est le mépris qu'il a fait de toutes les grandeurs de la terre en voulant naître dans une bourgade, inconnu des siens mêmes et abandonné de tout le monde.

1°. Il en a condamné la vanité par son humble naissance, et par le choix de ce qu'il y a de plus vil, de plus pauvre et de plus méprisé dans le monde : c'est la première leçon qu'il nous fait, et qui doit corriger la fausse idée que nous avons de la grandeur mondaine.

2°. Il en a condamné et réprouvé l'usage, ou plutôt l'abus que les hommes font de cette même grandeur en l'employant à se procurer toutes les commodités et tous les plaisirs de la vie : et c'est ce dont le Sauveur vient de nous désabuser, en souffrant lui-même tout ce qu'il y a de plus rude et en se soumettant à toutes les rigueurs et à toutes les misères qui sont les suites de la pauvreté, et de la naissance obscure qu'il a choisie en venant au monde pour le sanctifier.



X. — 1°. Nous ne saurions refuser notre amour à JÉSUS-CHRIST naissant, si nous considérons les charmes de son enfance. — 2°. Nous ne saurions refuser notre imitation à JÉSUS naissant, si nous considérons la force de son exemple.

XI. — On peut faire voir comment le Fils de DIEU, naissant dans l'étable de Bethléem, a vaincu le monde, qui est le plus redoutable ennemi de notre salut, puisque c'est de lui que les autres tirent leurs principales forces : *Confidite, ego vici mundum*. C'est ce qu'il a fait particulièrement dans le mystère de ce jour, dans lequel je renferme cette grande victoire, et je dis :

1°. Qu'il a vaincu le monde dans sa naissance, en opposant au bruit et au tumulte du monde le silence et la solitude de sa nativité.

2°. Aux richesses et aux plaisirs du monde, la pauvreté et les souffrances de l'étable.

3°. A la fausse sagesse et à l'orgueil du monde la simplicité et l'humiliation de l'enfance.

---

XII. — Ce sera encore un discours propre de ce mystère, et entièrement moral, d'étendre et de mettre dans son jour l'idée et la pensée de S. Augustin, que la crèche du Fils de DIEU est comme la chaire d'un docteur ou d'un prédicateur éloquent, pathétique et puissant, qui nous enseigne une doctrine toute nouvelle à la vérité ; mais

1°. Sublime et profonde, puisqu'elle vient du ciel, et qu'elle a été inconnue aux anciens philosophes et aux plus grands génies de la nature.

2°. Aisée à apprendre, puisqu'il ne faut que les yeux pour la voir mise en pratique par celui même qui nous l'enseigne, et qui est d'une utilité merveilleuse, puisqu'elle nous apprend la voie qu'il faut tenir pour arriver au souverain bonheur.

3°. Doctrine qui est en même temps une prédication touchante, pathétique, pressante, tout-à-fait convaincante, etc.

---

XIII. — Prendre pour dessein — 1°. Ce qu'un DIEU a fait dans ce mystère pour gagner notre cœur et mériter notre amour ; — 2°. Ce que nous devons faire de notre part pour répondre à un si grand amour, et ne nous pas rendre indignes d'un tel bienfait.

Dans la *Première Partie*, on peut se servir de ce passage de S. Thomas, opuscule 3, ch. 5 : *Nullum tam evidens divinæ charitatis indicium quàm quòd DEUS factus est creatum : Dominus noster factus est DEUS noster, Filius DEI factus est filius hominis*.

Dans la *Deuxième Partie*. — Pour répondre à cet amour et à ce bienfait, il faut imiter les pasteurs — 1°. Qui se mirent en chemin sitôt qu'ils eurent appris cette nouvelle, pour venir reconnaître et adorer DIEU naissant ; — 2°. Qui rendirent grâces à DIEU de les avoir appelés à la connaissance de ce mystère ; — 3°. Qui, à raison de leur état, n'eurent pas grand'peine à se conformer à la pauvreté et à l'humiliation où ce Sauveur s'était réduit pour leur amour.

XIV. — Nous avons, en ce mystère, de quoi satisfaire les deux sentiments les plus profondément gravés dans le cœur de l'homme, qui sont un sentiment de gloire et un sentiment de tendresse.

1°. Sentiment de gloire. Les hommes veulent ressembler à ce qu'il y a de plus grand dans le monde, et en quelque sorte à DIEU même : c'est de quoi leurs premiers pères ne se laissèrent que trop flatter : *Vous serez comme des dieux*. JÉSUS-CHRIST les met en état aujourd'hui de satisfaire ce désir immense de gloire : en sorte que, s'ils ne se rendent semblables à un DIEU, il ne saurait être content d'eux. Douce et précieuse nécessité pour un cœur véritablement noble ! depuis la naissance de JÉSUS-CHRIST, c'est un DIEU que j'imité, que je représente en moi en retraçant ses vertus. Qui, des plus grands rois du christianisme, ne se ferait pas une extrême gloire d'avoir en main les mêmes langes où JÉSUS-CHRIST fut enveloppé ? Combien en est-ce une plus grande d'avoir la même humilité, la même abnégation, les mêmes vertus qu'avait JÉSUS-CHRIST ?

2°. Notre tendresse ne contribuera pas moins que notre inclination pour la gloire à nous rendre aimable la voie du salut, où entre JÉSUS-CHRIST pour nous y faire entrer avec lui. Il ne faut que jeter les yeux sur la tendresse qu'il nous marque lui-même en ce mystère. Il s'y réduit aux plus grandes extrémités. Est-ce pour lui ? Non : glorieux par sa nature, immortel, impassible, son seul amour pour nous l'a réduit à l'état où nous le voyons aujourd'hui. S'il avait pu nous épargner les peines que nous devons prendre pour notre salut, s'il n'eût pas été conforme à la sagesse et à la justice éternelle que celui qui devait être sauvé contribuât lui-même à se sauver, JÉSUS-CHRIST en aurait pris seul toutes les fatigues. Mais que sont celles qu'il nous laisse, en comparaison de celles dont il se charge le premier ? Encore veut-il nous savoir gré de celles que nous prenons, comme d'autant de services que nous lui rendons à lui-même. Quel cœur pourrait être insensible aux effets d'une tendresse si ineffable ? Quelle douceur, au contraire, ne ressentiront point ceux qui avec l'esprit de la foi feront attention à ce mystère.

XV. — La naissance du Fils de DIEU sur la terre est un mystère d'extase et de ravissement. Ce nom lui est si propre et si naturel, qu'il n'y en a peut-être point qui explique mieux ses qualités et son essence, parce qu'il n'y en a point qui nous paraisse plus admirable et plus aimable.

1°. C'est le plus admirable, à cause des vérités merveilleuses et surprenantes qu'il renferme.

2°. Le plus aimable, à cause des charmes et des douceurs infinies dont il est rempli. C'est un mystère qui doit nécessairement jeter tous les esprits dans l'étonnement et dans l'admiration ; un mystère qui doit faire fondre tous les cœurs d'amour.

## § II.

## Les Sources.

[Les SS. Pères]. — **S. Augustin**, *serm. 2 de Purificatione Virg.*, parle des deux naissances du Sauveur, l'une divine et l'autre humaine. — *Serm. 10, de temp.*, il parle encore de cette double naissance. — Il a fait un livre entier, *de duabus Nativit. Christi.* — *In parvo libello de symbolo*, il montre que l'une et l'autre de ces deux nativités est admirable et inexplicable. — Il en parle encore en différents termes, mais au même sens, au *serm. 59 de diversis*, et au *serm. 26 de tempore*.

**Le même**, ou quelque autre auteur du livre *De fide ad Petrum*, parle encore des deux nativités, d'où il infère que N.-S. est justement et véritablement médiateur des hommes. — *Cur et quomodo DEUS homo*, 8 : de la nativité de JÉSUS-CHRIST selon la chair. — *Serm. 20 de tempore* : en combien de manières l'homme a été formé : savoir, Adam, Eve, et le reste des hommes : mais que la manière dont JÉSUS-CHRIST a été formé et est venu au monde a été toute singulière.

**Le même**, *serm. 12 de resurrect. Domini* : que cette naissance si singulière du Sauveur était possible, mais que ç'a été le dernier effort de la toute-puissance de DIEU. — *Serm. 1 de accedent. ad gratiam* : ample discours sur la Nativité de JÉSUS-CHRIST et sur sa sainte Mère.

**Le même**, *serm. 56 de diversis* : sujet que nous avons de nous réjouir de la naissance du Sauveur. — *IV De symb.* : merveilles de la Nativité de JÉSUS-CHRIST selon la chair. — *Sermons de tempore*, depuis le 4<sup>e</sup> jusqu'au 29<sup>e</sup>. — *Sermons de diversis*, depuis le 21<sup>e</sup> jusqu'au 26<sup>e</sup>, et depuis le 52<sup>e</sup> jusqu'au 63<sup>e</sup>.

**S. Jérôme**, *Serm. 30*.

**S. Cyprien** a fait un sermon sur la Nativité, du moins c'est un sermon qui lui est attribué.

**S. Fulgence**, *De duplici nativitate Christi*.

**S. Ambroise**, *serm. 12, usque ad 18*.

**Beda**, *Serm. varii*.

**S. Grégoire de Nysse**, *Orat. in natali Domini*.

**S. Chrysologue**, *serm. 149*.

**S. Léon Pape** a plusieurs Sermons sur ce mystère.

**S. Grégoire de Nazianze**.

**S. Chrysostôme**, *Homil. super Lucam*.

**Sophronii Jerosolymitani oratio**, in *Biblioth. Patrum*.

**S. Bernard** a six Sermons sur la veille de la Nativité, huit pour le jour, dont trois sont mis après ses Epîtres.

**Innocentii** *Sermones tres.*

**S. Bernardin.**

**Maximi Taurinensis**, *Sermo de Nativit.*

**Sancti Thomæ** *in hac solemnitate sermo.*

[Livres spirituels et autres]. — *Catéchisme du Concile de Trente*, 2<sup>e</sup> article du Symbole.

**Gerson**, *Part. 2 et 4.*

**Cornelius à Lapede**, *in 23 Levitici.*

**Grenade**, liv. VI du *Mémorial*, ch. 4. — Méditations sur la vie de Notre-Seigneur.

**Salméron**, *De infantiâ Christi*, Tract. 33.

**Drexellius**, *De Christo nascente.*

**Dupont**, Méditations sur les mystères.

**Le P. d'Argentan**, *Grandeurs de J.-C.*, Conférence 3.

**Le cardinal de Bérulle**, *Grandeurs de Jésus*, 11<sup>e</sup> discours sur la seconde naissance de Jésus.

**Bastide**, 2<sup>e</sup> part. du Liv. intitulé *L'incrédulité des déistes.*

[Prédicateurs]. — **Biroat**, 15<sup>e</sup> Discours de son Avent sur la condamnation du monde.

**Bourdaloue**, Avent, a deux Sermons sur la Nativité.

**Cheminais**, sur le même mystère.

**Giroust**, dernier Sermon de son Avent.

**Texier**, Mystères. — Avent, le jour de Noël.

**Le P. de la Colombière** dans ses sermons en a deux de suite pour le jour de Noël.

**Lambert**, Homélie 58.

**Le P. Masson**, de l'Oratoire, sermons pour l'Avent.

**Le P. Catillon**, Sermons sur les dimanches et fêtes de l'Avent.

**Du Jarry**, de la naissance de JÉSUS-CHRIST.

**L'Abbé de la Trappe**, *Conférences* ou instructions : deux, l'une pour la veille et l'autre pour le jour de Noël.

**Monmorel**, Discours sur l'Évangile de Noël.

**Sarazin**, Avent, jour de Noël, fait voir JÉSUS-CHRIST, dans sa naissance, jugeant le monde.

*Discours moraux*, tome des *Mystères.*

*Essais de Sermons pour l'Avent* deux pour le jour de Noël, l'un sur ces paroles : *Sic DEUS dilexit mundum* ; l'autre sur *Confidite, ego vici mundum.*

**Duneau**, Avent.

*Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne (Houdry) : deux sur ce sujet : Avent, Mystères.*

**Le P. de la Pesse**, Sermon sur la Naissance de JÉSUS-CHRIST.

[Recueils]. — **Grenade**, *Lieux communs, Titulo Christi Incarnatio et Nativitas.*

**Labatha**, *Titulo Christi Nativitas.*

**Mangotii** *Monita.*

**Joannes Lopez**, *Epitome sanctorum* III, 7.

### § III.

#### Passages, exemples et applications de l'Écriture.

*Parvulus natus est nobis, et filius datus est nobis.* Isaïæ IX, 6.

*Generationem ejus quis enarrabit?* Isaïæ LIII, 8.

*Erunt oculi tui videntes præceptorem tuum* Isaïæ XXX, 20.

*Emitte agnum, Domine, dominatorem terræ.* Isaïæ XVI, 1.

*Rorate, cæli desuper, et nubes pluant justitiam.* Isaïæ XLV, 8.

*Expectatio Israël, salvator ejus in tempore tribulationis: quare quasi colonus futurus es in terra vir vagus.* Jerem. XIV, 8.

*Desiderium collium æternorum.* Genes. XLIX, 26.

*Desideratus cunctis gentibus.* Aggæi II, 8.

*Lux gentium.* Isaïæ XLIX, 6.

*Cum quietum silentium contineret omnia, et nox in suo cursu medium iter haberet, omnipotens sermo tuus de cælo à regibus sedibus... prosilivit.* Sapient. XVIII, 14, 15.

*Salutare tuum expectabo, Domine.* Genes. (Verba sunt Jacob morientis). XLIX, 18.

*Exultavit ut gigas ad currendam viam, à summo cælo egressio ejus.* Ps. 18.

*Peperit filium suum primogenitum, et pannis eum involvit, et reclinavit eum in præsepio: quia non erat eis locus in diversorio.* Luc. II, 7.

*Ece evangelizo vobis gaudium magnum,*

Un petit enfant nous est né, et un fils nous a été donné.

Qui pourra nous raconter comment il a été engendré ?

Vos yeux verront le maître qui vous enseigne.

Seigneur, envoyez l'Agneau dominateur de la terre.

Cieux, envoyez d'en haut votre rosée, et que les nuées fassent descendre le juste comme une pluie.

L'attente d'Israël et son Sauveur au temps de l'affliction, pourquoi serez-vous comme un étranger qui n'a point de demeure sur la terre ?

Le désir des collines éternelles.

Le désiré de toutes les nations.

La lumière des nations.

Lorsque tout reposait dans un paisible silence et que la nuit était au milieu de sa course, votre parole toute puissante vint du ciel, du trône royal.

Seigneur, j'attendrai le salut que vous devez envoyer.

Il est sorti comme un géant pour courir dans sa carrière, il est parti de l'extrémité du ciel.

Marie enfanta son Fils premier né ; et l'ayant emmailloté, elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie.

Je viens vous apporter une nouvelle qui

*quod erit omni populo : quia natus est vobis hodiè salvator, qui est Christus Dominus.* Ibid. x, 10, 11.

*Invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio.* Idem. 12.

*Gloria in altissimis DEO, et in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis.* Ibid. 14.

*Transemus usque Bethlehem, et videamus hoc verbum quod factum est.* Ibid. 15.

*In propria venit, et sui eum non receperunt.* Joan. 1, 11.

*Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios DEI fieri.* Ibid. 12.

*Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.* Ibid. 14.

*Videbit omnis caro salutare DEI.* Lucæ III, 6.

*Sic DEUS dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret.* Joan. III, 16.

*Ubi venit plenitudo temporis, misit DEUS filium suum.* Galat. IV, 4.

*Benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri DEI.* Tit. III, 4.

*Cum in formâ DEI esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem DEO : sed semetipsum exinanivit formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus, et habitâ inventus ut homo.* Philipp. II, 6, 7.

*Ingressus mundum dicit : Hostiam, et oblationem noluit, corpus autem aptasti mihi : tunc dixi : Ecce venio.* Hebr. x, 5, 7.

*Revelabitur gloria Domini, et videbit omnis caro pariter quod os Domini locutum est.* Isaïæ XL, 5.

*Vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti à Patre, plenum gratiæ et veritatis.* Joan. 1, 14.

sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie : c'est qu'aujourd'hui il vous est né un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur.

Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.

Gloire à DIEU au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Passons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé.

Il est venu chez soi, et les siens ne l'ont pas reçu.

Il a donné à tous ceux qui l'ont reçu le pouvoir d'être faits enfants de DIEU.

Le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous.

Toute chair verra le salut de DIEU.

DIEU a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique.

Lorsque le temps a été accompli, DIEU a envoyé son fils.

La bonté de DIEU notre Sauveur et son amour pour les hommes a paru dans le monde.

JÉSUS-CHRIST, ayant la forme et la nature de DIEU, n'a pas cru que ce fût une usurpation d'être égal à DIEU ; mais il s'est anéanti lui-même en prenant la forme et la nature de serviteur, en se rendant semblable aux hommes, et étant reconnu pour homme pour tout ce qui a paru au dehors.

Le Fils de DIEU entrant dans le monde dit : Vous n'avez point voulu d'hostie ni d'oblation ; mais vous m'avez formé un corps, alors j'ai dit : Me voici.

La gloire du Seigneur se manifestera, et toute chair verra en même temps que c'est la bouche du Seigneur qui a parlé.

Nous avons vu sa gloire, sa gloire, dis-je, comme Fils unique du Père, étant plein de grâce et de vérité.

## EXEMPLES TIRÉS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU-TESTAMENT.

[Les prophètes]. — Les prophètes qui ont annoncé la venue du Messie, qui l'ont fait reconnaître à certains traits pour le législateur nouveau et pour le rédempteur d'Israël, l'ont aussi annoncé comme DIEU, et lui ont donné indifféremment tous les titres qui n'appartiennent qu'à la Divinité. Il faudra ici faire un long tissu de passages. Isaïe, dont la prophétie



est comme l'Évangile du Messie, s'explique clairement sur la venue d'un Rédempteur, et le représente en même temps comme DIEU et souverain Seigneur : *Dominus ipse veniet et salvabit vos.* dit-il : Le Seigneur lui-même viendra pour vous sauver.

[Les figures]. — Comme la naissance de JÉSUS-CHRIST et sa conception toute pure devaient renfermer une infinité de merveilles, il était de la prudence et de la sagesse divine de les marquer par plusieurs signes et figures, aussi bien que par plusieurs prophéties. C'est aussi ce qui nous à été marqué, selon le sentiment des SS. Pères, par la porte du sanctuaire qu'Ézéchiel vit fermée; par cette pierre dont parle Daniel, qui, s'étant séparée d'elle-même d'une montagne sans que personne l'en eût coupée, devint si grosse, qu'elle parut elle-même comme une montagne, et qu'elle remplit toute la terre; par la verge d'Aaron, qui fut la seule parmi celles des princes d'Israël qui fleurit, et par le buisson que Moïse vit tout en feu sans néanmoins qu'il se consumât.

DIEU, dans les saintes Ecritures, prend le nom de DIEU d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et il veut que ce beau nom lui demeure dans toutes les générations; mais c'est particulièrement au Verbe incarné, qui a voulu naître parmi nous, que ce nom convient, puisque ces saints patriarches en ont été les plus éclatantes figures. Abraham vit de loin le jour du Seigneur, et il en fut transporté de joie, lorsque, après avoir levé le bras sur la tête de son fils Isaac, prêt à immoler l'unique espérance de cette postérité innombrable dont DIEU lui avait si souvent renouvelé la promesse, il reçut pour récompense de son obéissance l'espérance que le Messie naîtrait de sa race : de manière qu'il fut tout ensemble le prophète et la figure du Messie. Isaac l'avait présent à l'esprit lorsque, trompé par le mystérieux artifice de Rébecca, il donna sa bénédiction paternelle à Jacob, qui, revêtu des habits d'Esau, figurait admirablement JÉSUS-CHRIST couvert de l'apparence du péché. Ce saint patriarche, éclairé sans doute et pénétré du mystère de l'Incarnation, parla moins en père qu'en prophète, et les larmes et les rugissements d'Esau, comme parle l'Écriture, ne purent rien changer à ce qu'il venait de dire. Jacob mourant était plein de la future naissance du Messie lorsque, donnant ses bénédictions prophétiques à ses enfants assemblés pour recueillir ses dernières paroles, s'adressant à son fils Juda, de la tribu duquel JÉSUS-CHRIST devait naître, il prononça cette grande et célèbre prophétie que nous lisons dans la Genèse : *Non auferetur sceptrum de Juda et dux de femore ejus, donec veniat qui mittendus est; et ipse erit expectatio gentium.* Moïse était rempli de l'idée de ce mystère lorsque, pour se défendre d'aller trouver Pharaon de la part de DIEU, qui l'avait choisi pour délivrer le peuple d'Israël, se reconnaissant indigne d'un si haut ministère, il lui dit : Seigneur, envoyez celui que vous devez envoyer; faites descendre du ciel le

vrai libérateur d'Israël et l'espérance que nous attendons : *Mitte quem missurus es.*

[Prophéties immédiates]. — Une prophétie plus voisine des temps que nous honorons aujourd'hui est celle de Zacharie, père de Jean-Baptiste, par laquelle il reconnaît le Messie futur pour le Sauveur du monde et pour véritable DIEU. Voici comment il parle à son fils, précurseur à venir du désiré des nations : *Tu, puer, propheta Altissimi vocaberis* : Vous serez appelé le Prophète du Très-Haut. Et quel est ce Très-Haut : c'est sans doute le DIEU éternel et indépendant : car donnait-on jamais, au style de l'Écriture, le nom de Très-Haut qu'à DIEU ! Or, c'est de JÉSUS-CHRIST que S. Jean doit être le prophète et le précurseur ; c'est donc JÉSUS-CHRIST qui est le Très-Haut ; c'est à lui, c'est au Seigneur qu'il doit préparer les voies : *Præibis enim ante faciem Domini parare vias ejus.* — Sur la décision de ces textes de l'Écriture, qui parlent si clairement de la venue et de la naissance de JÉSUS-CHRIST, nous pouvons nous approcher aujourd'hui de cet Enfant, lui adresser nos hommages et nos adorations, le reconnaître pour notre souverain au milieu de l'infirmité et de la bassesse.

[Nativité de N.-S.]. — Pour ce qui est de l'histoire de la naissance de JÉSUS-CHRIST, il n'est pas nécessaire de la rapporter ici, puisque tout le monde sait ce que l'évangéliste saint Luc en a écrit. Je me contente de dire que les premières nouvelles de cette naissance temporelle du Verbe éternel, qui avait été figurée et prophétisée dans l'ancienne loi, en furent annoncées à de pauvres pasteurs, à qui DIEU fit connaître un mystère aussi sublime qu'il était surprenant, d'une manière extraordinaire et pleine de prodiges, comme dit S. Chrysostôme. — Car, 1° une lumière éclatante se répandit autour d'eux : *Et claritas DEI circumfulsit illos.* Une nuit obscure devint éclairée tout-à-coup. — Ce ne furent point ces phénomènes brillants que la nature produit quelquefois ; non : des bergers, accoutumés à ces sortes d'aventures, ne s'y seraient pas mépris ; c'était une clarté surnaturelle, d'une espèce toute nouvelle : *Claritas DEI.* — 2°. L'ange du Seigneur leur apparut et se présenta à eux : *Et ecce angelus DEI stetit juxta illos.* La lumière qui les frappe est une clarté qui environne l'ange qui leur parle et qui se fait entendre à eux. — 3°. Aux paroles de l'ange qui leur annonçait la naissance de leur Rédempteur se joignit la musique du ciel ; il semblait que tout l'empirée fût venu fondre autour de ces pauvres bergers : *Facta est multitudo militiæ cœlestis canentium.* — 4°. Aux apparitions se joignirent les prophéties : *Et hoc vobis signum ; invenietis infantem pannis involutum,* etc : un signal assuré, une marque évidente de la vérité qu'on vous annonce, c'est que vous trouverez un enfant emmailloté dans une étable. Signe au reste, dit S. Cy-

prien, qui ne fut pas seulement une marque pour discerner le Messie, mais une preuve des prodiges qu'ils venaient d'apercevoir.

[Adam et Jésus-Christ]. — Ce fut un agréable spectacle pour le premier homme de voir le monde si beau, les cieux, les éléments, cette variété de créatures si admirable, et toutes pour son service. Il n'en est pas de même du *second Adam*. C'est ainsi que l'Apôtre appelle JÉSUS-CHRIST. Il se voit dans un état bien opposé à l'état du premier. Bethléem lui tient lieu de cette contrée charmante d'Edom; une crèche fait son paradis de délices. Adam fut créé tout d'un coup homme parfait: le Sauveur naît comme un enfant ordinaire, quoiqu'il fût conçu d'une tout autre manière. Il naît, pour ainsi dire, sous un ciel d'airain, dans les ténèbres de la nuit, dans une saison triste et rigoureuse, abandonné de tout le monde, quoiqu'il fût le roi et le maître de l'univers à plus juste titre que ne le fut Adam. Le premier homme sortit du néant pour posséder toutes les richesses de la terre, et le Fils de DIEU vient au monde pauvre et dans la dernière indigence. Il était riche, et il s'est fait pauvre pour nous: *Qui, cum dives esset, propter nos egenus factus est.* (I Cor. VIII). Et s'il est vrai, comme l'assure un Père de l'Eglise, que DIEU, en formant le corps du premier homme, songeait à celui que son Fils devait avoir un jour, *Jàm tum cogitabatur DEUS homo futurus*, (Tertullien), ô DIEU, qu'il y a de différence entre l'un et l'autre ouvrage! Car là il élève l'homme jusqu'à le former à son image: ici ce même DIEU s'abaisse jusqu'à prendre l'image et la forme de l'homme même: *In similitudinem hominum factus*. Là, il arrange de ses propres mains les membres du corps de cet homme, en maniant la terre dont il le forme et en l'animant de son esprit: ici, il s'unit lui-même à cette terre, il s'y applique, il s'y mêle, il s'y enfonce: *Infixus sum in limo profundi* (Ps. LXVIII). Là, il lui fait porter les caractères de sa noblesse: ici il prend les marques de sa bassesse et de son néant.

[Joie de cette naissance]. — L'ange qui apporta le premier l'heureuse nouvelle de la naissance d'un Homme-DIEU nous apprend avec quelle joie et quelle allégresse nous devons méditer sur la foi de ce mystère. *Je vous apporte*, dit-il, *une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie*. C'est ce que nous apprenons encore du cantique de louange qu'entonna cette troupe céleste d'anges qui se joignirent aux pasteurs au moment de la naissance de JÉSUS-CHRIST: *Gloire à DIEU*, dirent-ils, *au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*. En effet, la promesse que DIEU avait faite à Abraham, lorsqu'il lui dit que toutes les nations seraient bénies dans sa postérité, commença alors à s'accomplir. Car, étant né de la race d'Abraham par le moyen de Marie sa sainte Mère, qui pourrait énumérer toutes les bénédictions que sa naissance a apportées sur la terre? C'est assez de dire que, comme tous

les hommes sont morts en Adam, tous aussi revivent en JÉSUS-CHRIST spirituellement; et, de même que c'est d'Adam que tous les hommes tirent leur origine quant à la nature, c'est aussi de JÉSUS-CHRIST venu au monde comme l'auteur de la grâce et de la gloire, qu'ils renaissent. *Qui ex Deo nati sunt* (Joan. 1).

#### APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES

##### DE L'ÉCRITURE.

*Evangelizo vobis gaudium magnum : quia natus est vobis hodiè salvator, etc.* (Lucæ II). — Voilà, Chrétiens, le sujet de notre joie : ce Messie qui a été attendu pendant tant de siècles est né aujourd'hui: *Quia natus est hodiè*. — *Natus est vobis*: il est né pour vous; il est né pour être votre Sauveur. N'est-ce pas là le sujet d'une grande joie? *Evangelizo vobis gaudium magnum*. Cette joie n'est pas seulement pour les pasteurs auxquels l'ange annonce cette heureuse nouvelle, c'est pour tout le monde, parce qu'il est né pour tous: *Quod erit omni populo*. Mais, afin qu'on ne s'y méprenne point, et qu'on ne regarde pas ce Sauveur comme un simple prophète, il n'est pas seulement appelé Christ, c'est à dire oint, titre qui a été donné à plusieurs, mais le Christ, le Seigneur, *Christus Dominus*: qualité qui ne peut convenir qu'à lui seul; et, afin d'insinuer que la promesse faite à David était maintenant accomplie, l'ange assure qu'il est né dans la ville de David: *Quia natus est vobis hodiè Salvator, qui est Christus Dominus, in civitate David*.

*In propria venit, et sui eum non receperunt* (Joan. 1). — Le Sauveur est venu dans le monde, et le monde ne l'a pas voulu reconnaître; il est venu dans son propre héritage, et il n'a point été reçu par les siens. Que vous avez été persécuté de bonne heure, aimable Sauveur! Le monde ne veut point de vous, il vous rebute avant même votre naissance: et moi voudrai-je éternellement plaire au monde? Serai-je toute ma vie son esclave? suivrai-je éternellement ses maximes? craindrai-je toujours sa censure? ne cesserai-je jamais de faire cas de son approbation et de son amitié? Qui osera se plaindre de ce que, dans le partage que DIEU fait des biens de ce monde, il ne lui a pas donné plus de biens qu'à son propre Fils? O mon divin Sauveur, que le mépris qu'on fait de la pauvreté est un grand obstacle au salut! Quand est-ce que je profiterai de cet exemple! Si je ne puis pas me dépouiller des biens dont vous voulez que je jouisse, faites du moins que mon cœur n'y soit point attaché, et que j'en fasse un bon usage.

*Generationem ejus quis enarrabit?* (Isaiæ IX). Qui pourra comprendre et exprimer la naissance non-seulement éternelle, mais la naissance temporelle de ce DIEU-Homme? Non-seulement cette génération, pour me servir du terme du prophète, par laquelle il est engendré de toute éternité d'un Père sans mère, mais encore celle par laquelle il est né, dans la plénitude des temps d'une mère sans père? Qui pourra dire comment il est sorti du sein de son Père dans les splendeurs des saints, et comment il est sorti du sein d'une mère Vierge dans les ténèbres de la nuit? Qui nous expliquera comment il est au milieu du Père et du SAINT-ESPRIT, selon l'ordre des processions divines, produit par l'un et produisant l'autre? pourquoi il a voulu naître sur la terre entre Joseph et Marie, pour composer avec eux une nouvelle Trinité, image de la première? *Generationem ejus quis enarrabit?* Non-seulement celle qui le fait habiter, au plus haut des cieux, à la droite du DIEU vivant, mais encore celle qui le fait reposer dans une crèche entre le bras d'une Vierge? Non-seulement celle où il est environné d'une multitude innombrable d'anges mais encore celle où il est entouré d'une troupe de pasteurs. Non-seulement celle qui lui a donné un vêtement de lumière dans un trône de gloire, mais celle où il a été enveloppé de langes et de bandelettes comme les autres enfants? — *Generationem ejus quis enarrabit?* Qui nous racontera, enfin, cette génération, non-seulement celle où il est le Fils unique de DIEU, riche, puissant, éternel, mais encore celle où il est le Fils de l'Homme, pauvre, infirme, sujet à la mort et aux misères de cette vie? Non, si je l'ose dire, je n'admire pas tant la génération éternelle que celle qui s'est faite dans le temps, parce qu'enfin ce n'est pas merveille qu'un DIEU naisse d'un DIEU; mais ici je vois qu'un DIEU est né d'une femme, le Créateur de sa créature. Que ce DIEU, qui est engendré d'un DIEU, soit DIEU comme lui, qu'il ait la même nature, la même puissance, la même bonté, il ne s'en faut pas étonner, parce que la raison naturelle nous enseigne d'une part qu'il ne peut y avoir qu'un DIEU, et d'autre part que nul ne se peut engendrer soi-même, non plus que se produire. Mais que le Fils, éternel comme son Père, naisse de nouveau d'une mère, qui n'admira une si prodigieuse naissance, où l'on voit un DIEU devenu enfant, un DIEU emmailloté, un DIEU pleurant entre les bras de sa mère? Ah! je suis saisi d'un profond étonnement, et je demande comment il est possible que celui qui a toujours été commence d'être, et que celui qui remplit le ciel et la terre par son immensité soit sorti du sein d'une vierge, après y avoir été enfermé durant neuf mois; comment le Créateur du ciel est né sur la terre; et comment il gouverne les astres tandis qu'il suce le lait des mamelles de sa mère. *Mundum implens, in præsepio jacens, sidera regens,* comme parle S. Augustin.

*Invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio* (Lucæ II). Comme le Sauveur du monde est venu pratiquer avant d'enseigner, il y

a un rapport admirable entre ses actions et ses paroles. Il commença ce discours admirable qu'il fit sur la montagne, et dans lequel il renferma toutes les maximes de l'Évangile, il le commença par la béatitude des pauvres d'esprit, *Beati pauperes spiritu*, et il prêcha cette grande vérité dès le commencement de sa vie, comme il l'annonça pour l'ouverture de son Évangile. Cette étable, cette crèche, ces pasteurs, ces animaux, cet appareil pauvre et méprisable de JÉSUS-CHRIST naissant, nous crient d'une voix qui se fait entendre à toutes les nations et à tous les siècles : *Beati pauperes spiritu*.

*Apparuit gratia DEI Salvatoris nostri, erudiens nos.* (Tit. II). Ah ! Chrétiens, que le silence de ce Verbe, muet dans l'étable de Béthléem, est éloquent pour nous persuader et pour nous instruire ! O divin Sauveur, quand vous développiez à vos disciples les mystères les plus profonds de votre religion, quand vous leur révéliez sur la montagne tous les secrets de cette morale, aussi sainte que nouvelle, dont ils devaient être les interprètes ; quand, ravissant les peuples en admiration par la force de votre éloquence divine, vous faisiez bénir les entrailles qui vous avaient porté et les mamelles qui vous avaient allaité ; quand, sous le voile des paraboles et des figures, vous exposiez ces vérités éternelles dont la grandeur avait besoin de ce tempérament pour s'insinuer plus facilement dans les esprits des peuples ; vous étiez plus admirable et plus surprenant que vous n'êtes dans la crèche, mais je ne sais si vous étiez plus touchant et plus persuasif, et si les oracles de votre sagesse devaient avoir plus de force que ces bégaiements de votre enfance.

*Sum quidem et ego mortalis homo, similis omnibus, etc.* (Sapient. VII). — « Je suis homme mortel, semblable aux autres hommes ; je suis de la » race de ce premier homme qui fut formé de terre ; j'ai pris une chair » humaine dans le sein de ma mère ; étant né, j'ai respiré l'air qui est » commun à tous ; la même terre qui reçoit tous les hommes m'a reçu, et, » comme les autres enfants, la première voix que j'ai fait entendre a été » accompagnée de larmes et de gémissements. » Ces paroles de Salomon nous donnent sujet de faire cette réflexion, que, si c'était une humilité sans exemple à ce prince de reconnaître en sa personne toutes ces misères et ces bassesses qui lui étaient communes avec les autres hommes, c'est une merveille bien plus surprenante que le Maître et le Seigneur de l'univers puisse confesser qu'il a été assujéti aux mêmes abaissements. C'est une chose capable de surprendre tous les esprits, que l'on puisse dire du second Adam, avec vérité, ce qui fut dit du premier par moquerie : *Ecce Adam quasi unus ex vobis factus est.* (Grenade, Méditations sur la vie de Notre-Seigneur.)

*Transeamus, et videamus hoc verbum quod factum est.* (Lucæ II). — Entrons

dans cette étable, excitons notre foi, et, sans beaucoup discourir, donnons la liberté aux affections de notre cœur. Découvrons sous les voiles de ce petit corps enfantin la majesté infinie de notre DIEU ; écrivons-nous avec S. Thomas : *Dominus meus et Deus meus*. Oui, ce petit enfant est mon DIEU, mon créateur et mon véritable Seigneur. Celui qui pleure est toute ma joie ; sa faiblesse est ma force, sa pauvreté mon trésor. Petit enfant, mais grand DIEU tout ensemble, je vous adore comme DIEU ; je vous embrasse, je vous presse sur mon cœur comme un enfant qui nous a été donné : *Parvulus datus est nobis*.

*Venite, et videte opera Domini, quæ posuit prodigia super terram.* (Ps. XLV)  
 — Venez et considérez les prodiges de la puissance et de l'amour de DIEU.  
 — Il semble qu'il y ait eu une sainte émulation entre l'amour et la toute-puissance, à qui ferait de plus grandes merveilles : l'une en faisant le monde, l'autre en le refaisant. L'amour veut paraître admirable par des voies tout opposées à celles de la toute-puissance : celle-ci étonne nos esprits à la vue des effets surprenants qu'elle fait paraître ; l'amour, au contraire, nous jette dans l'étonnement en nous faisant voir l'immensité de DIEU rétrécie dans le corps d'un enfant, le Tout-Puissant revêtu de la faiblesse, l'Eternel qui ne fait que de naître. Mais il faut avouer que l'amour l'emporte de beaucoup, et qu'il est incomparable dans ses desseins. Certes, j'admire bien plus un DIEU petit, un DIEU enfant, un DIEU attaché sur le sein d'une Vierge mère, qu'un DIEU qui fait rouler les cieux et qui porte sur trois doigts la machine du monde, et la crèche qui lui sert de berceau me paraît bien plus admirable que son trône : *Venite, et videte quæ posuit prodigia super terram*.

*Reclinavit eum in præsepio, quia non erat ei locus in diversorio.* (Lucæ II).  
 — Il faut bien prendre garde que, comme JÉSUS-CHRIST ne trouva pas de lieu où il pût naître dans l'hôtellerie de Bethléem, il ne puisse aussi, maintenant qu'il n'est plus en état de naître selon la chair, trouver place dans notre cœur pour y naître selon l'esprit : car il souhaite ardemment d'y prendre cette naissance, dans le désir extrême qu'il a de notre salut. Et comme il a été fait homme, a été sanctifié et est devenu la sainteté même par un effet de la vertu du SAINT-ESPRIT, qui surpasse l'ordre de la nature, il faut que nous naissions, *non du sang ni de la volonté de la chair, mais de DIEU même*, afin que nous marchions, comme de nouvelles créatures, dans la nouveauté de l'esprit, et que nous conservions la sainteté et la pureté de cœur qui est convenable à des personnes régénérées par l'esprit de DIEU. C'est en agissant de la sorte que nous pouvons exprimer en nous-mêmes une image de cette naissance toute sainte du Fils de DIEU.

*Misericordia et veritas obviaverunt sibi.* (Ps. LXXXIV). — La miséricorde

et la vérité, c'est-à-dire, dans le sens littéral du psaume, la miséricorde et la justice, se sont rencontrées, et où? demandait S. Bernard. Dans l'étable où est né JÉSUS-CHRIST; disons plutôt, dans JÉSUS-CHRIST. Jusque-là elles avaient tenu des routes toutes différentes, tout opposées, et rien n'était plus éloigné de la miséricorde que la justice: aujourd'hui elles se rapprochent, et l'une vient heureusement à la rencontre de l'autre: *Obviaverunt sibi*. Jusque-là l'une aurait paru absolument contraire à l'autre: car le propre de la justice était de punir, et le propre de la miséricorde de pardonner. Ici le pardon et la punition se joignent ensemble: la punition tombe sur l'innocent, les souffrances de JÉSUS-CHRIST dans la crèche méritent le pardon aux hommes coupables, et le pardon qu'obtiennent les hommes coupables n'est fondé, conformément aux décrets éternels de DIEU, que sur les souffrances de JÉSUS-CHRIST. et sur la punition que subit l'innocent, et à laquelle il veut bien se soumettre.

*Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* (Galat. II.) — DIEU nous a aimés, dit S. Paul, et son amour l'a porté à nous faire le plus grand de tous les biens en se donnant lui-même à nous: *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me*. Voulez-vous, mes frères, le connaître, cet amour de notre DIEU? Venez et voyez-le, ce DIEU Sauveur, naissant dans une étable, couché dans une crèche, sur la paille, souffrant et pleurant. A ce spectacle, votre cœur, touché, pénétré, attendri, lui rendra peut-être amour pour amour. Nous le découvrons tout entier, l'amour qu'il a eu pour nous, dans cet enfant nouveau-né, dans les larmes qu'il verse, dans les cris qu'il fait entendre; et je ne cesse point de dire que c'est par les entrailles de la charité que le Très-Haut nous a visités, comme parle le saint pontife Zacharie: *Per viscera misericordie DEI nostri, in quibus visitavit nos oriens ex alto.* (Giroust, sur la Nativité de N.-S.).

*Erunt oculi videntes præceptorem tuum* (Isaïe III). — C'est par une condescendance infinie que notre DIEU est venu parmi nous et qu'il s'est présenté à nos yeux sous une forme humaine, afin que nos yeux, toujours attachés sur lui, découvrirent les voies qu'il faut suivre et que lui-même nous est venu montrer. Nous l'avons vu, ce Maître divin, nous l'avons entendu; il nous a donné d'admirables leçons par ses paroles; mais il nous en a bien donné de plus touchantes par ses actions. On l'a vu, d'abord, naissant dans une étable et couché dans une crèche; on l'a vu ensuite travaillant de ses bras et s'employant aux plus vils exercices; on l'a vu priant dans la retraite et passant les nuits entières dans une continue oraison; on l'a vu conversant parmi nous, prêchant, parcourant les villes et les bourgades, et distribuant partout la sainte doctrine qu'il avait apportée du ciel: mais il nous l'a fait voir en pratique dans la crèche, puisque les plus importantes maximes, la pauvreté, l'humilité, la patience, y paraissent dans toute leur perfection.



*Hic est Filius meus dilectus ; ipsum audite.* (Matth. XVII). Il me semble que le Père éternel, dans cette naissance temporelle de son Fils, peut dire à tous les hommes ce qu'il dit ensuite dans sa transfiguration : C'est mon Fils bien-aimé, que j'ai envoyé sur la terre pour être le maître des hommes : écoutez-le : *Ipsum audite*. Cette étable, cette crèche, ces larmes, tout vous parle. Ecoutez-le, pauvres et riches, petits et grands ; vous qui souffrez dans la misère, et vous qui passez vos jours dans le repos, et que le siècle a comblés de faveurs. Pauvres, écoutez-le, ce DIEU couché sur la paille, et profitez des leçons qu'il vous fait. Vous n'avez plus lieu de vous plaindre, lorsque vous le voyez plus nu, plus dépouillé que vous. Vous devez, au contraire, estimer votre état, puisque c'est celui qu'il a choisi : *Ipsum audite*, etc.

*Exiit edictum à Cæsare Augusto ut describeretur universus orbis.* (Lucæ II) Que les pensées de DIEU sont éloignées de celles des hommes, et que le Seigneur du ciel a des vues bien différentes de celles des grands de la terre ! L'édit d'Auguste n'est qu'un effet de son orgueil, et tandis que ce prince ne songe qu'à faire éclater sa puissance, le Fils de DIEU, qui règne dans le ciel ne songe qu'à s'humilier sur la terre, à pratiquer l'obéissance, à se faire petit aux yeux des hommes. Il veut que sa mère, enceinte de lui, soit aussi enregistrée, afin de rendre hommage aux puissances dont il est le maître, et de confondre par-là notre orgueil.

*Reclinavit eum in præsepio, quia non erat eis locus in diversorio.* (Lucæ II). Elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie. Les grands de la terre ont de magnifiques palais, l'artisan le plus pauvre a une maison pour se loger : et le Seigneur de l'univers ne trouve en naissant qu'une étable pour se mettre à couvert des injures de l'air. Joseph et Marie ne trouvent personne, dans leur tribu ni même dans leur famille, qui veuille les recevoir chez soi. Que vous commencez de bonne heure, ô mon Sauveur ! à éprouver la dureté et le mépris de la part des hommes !

*In propria venit, et sui eum non receperunt.* (Joan. I). — Tous les saints patriarches avaient demandé au ciel ce libérateur d'Israël, et le Seigneur avait bien voulu s'engager à accomplir leurs vœux. Il l'avait même juré à Abraham, et aucun des Juifs ne doutait de l'effet de ses promesses. Cependant ce libérateur si désiré, si solennellement promis, si certainement attendu, n'a pu se faire reconnaître des siens, lors même qu'il donnait les marques les plus éclatantes de sa divine puissance. Exemple étonnant de l'aveuglement de ce peuple ! De plus, ce libérateur promis aux hommes devait leur faire secouer le joug de leurs ennemis, et les mettre ainsi en état de servir DIEU sans crainte, et de marcher toujours, sous ses yeux, dans les sentiers de la sainteté et de la justice. D'où vient

donc, Sauveur, que le grand nombre de ceux qui vous connaissent vivent encore dans l'esclavage du démon et dem eurent dans les voies de l'iniquité? Avez-vous trop peu fait, avez-vous trop exigé d'eux, pour rompre leurs liens? Non: il ne faut chercher la cause du malheur de l'homme que dans son indocilité et dans la corruption de son cœur. (*Le même*).



## § IV.

## Passages et Pensées des SS. Pères.

*O miræ pietatis affectus! & inestimabilis ardor charitatis! Quis unquam sperare posset ut ex DEO ante tempora natus pro hominibus nasceretur, ex femina homo factus?* Augustin. Serm. 15 de Sanctis.

*DEUS tuus factus est frater tuus.* Id. Serm. 19 de diversis.

*Christus formam viri sumendo, et de virgine nascendo, utrumque sexum honorandum judicavit.* August. Contra Faustum.

*Omnia miracula superat, quòd Christus est de Virgine natus: matris integritatem solus potuit nec conceptus violare nec natus.* Id. tract. 91 in Joann.

*Nobilitas fuit nascentis in virginitate parentis, et nobilitas parentis in divinitate nascentis.* August. Serm. de tempore.

*Vis nòsse qualis est qui sic natus est? Audi quis et quantus est: Verbum Patris, artifex mundi, lumen cæli, pax terræ, hominum salus, errantium via, bonorum jucunditas.* Id. Serm. 1 de accedent. ad grat.

*Sic nasci voluit excelsus humilis, ut in ipsa humilitate ostenderet majestatem.* Id. II de Symb. 5.

*Licet scire quòd natus sit, non licet discutere quomodò natus sit: ineffabilis enim illa generatio. Unde Isaïus: « Generationem ejus quis enarrabit! »* Ambros. contra her.

O amour plein de compassion envers nous ! ô charité qu'on ne saurait assez estimer ! Qui eût jamais osé espérer que celui qui est de toute éternité dans le sein de son Père dût naître dans le temps d'une femme, pour l'amour des hommes ?

(Quel honneur et quelle gloire pour vous, homme de néant) qu'un DIEU ait daigné se faire votre frère !

JÉSUS-CHRIST, en prenant la nature de l'homme et en naissant d'une Vierge, a jugé digne d'honneur l'un et l'autre sexe.

C'est un miracle qui surpasse tous les miracles, que JÉSUS-CHRIST, naissant d'une Vierge, ait été l'unique qui dans sa conception et dans sa naissance ait conservé la pureté virginale de celle qui l'a enfanté.

La gloire de cet enfant a été de laisser vierge celle qui l'a mis au monde et la gloire de celle qui lui a donné la vie est d'avoir pour fils un homme qui est en même temps DIEU.

Voulez-vous savoir quel est celui qui est né de la sorte? Apprenez quel et combien grand il est: c'est le Verbe du Père éternel, l'ouvrier de cet univers, celui qui fait la lumière et le bonheur du ciel, la paix de la terre, qui opère le salut des hommes, qui remet dans la voie ceux qui sont égarés, qui fait la joie et l'espérance des justes.

C'est ainsi que le Très-Haut a voulu naître humble, afin de faire éclater sa suprême majesté par son humilité même.

Il nous est permis de savoir qu'il est né, mais non pas de comprendre de quelle manière s'est faite cette naissance: car cette génération est ineffable. Ce qui a fait dire à Isaïe: *Qui pourra nous apprendre sa génération ?*

*Ex nobis accepit quod proprium offerret pro nobis, ut nos redimeret ex nostro; et quod nostrum non erat, ex suo nobis divina largitate donaret.* Id. de Incarnat.

*Nativitas Christi mors est vitiorum et vita virtutum.* S. Leo.

*Sic nasci voluit, quia sic amari voluit.* Chrysolog. Serm. 130.

*Christus in spirituali præsepio quaerendus.* Chrysost. Serm. 9 in Rom.

*Me illius infantis stetus abluunt, illæ lacrymæ mea delicta laverunt.* Eusebius Emiss. Homil. de Symb.

*O nativitas honorabilis mundo, amabilis hominibus, collati magnitudine beneficii, investigabilis etiam angelis sacri profunditate mysterii!* Bernard. Vigil. Nativ.

*Ubi aula regia? ubi thronus? ubi curiæ regalis frequentia? numquid aula est stabulum, thronus præsepium, et totius curæ frequentia Joseph et Maria?* Id. Serm. de Epiph.

*Summus omnium inus factus est omnium, Quis hoc fecit! amor dignitatis nescius, dignatione dives, affectu potens, suasu efficax.* Bernard. Id. Sermon. 24 in Cant.

*In mundum venit, à quo non aberat, sed apparuit qui latebat.* Id. Serm. 3 de Adventu.

*Venit medicus ad ægros, redemptor ad venditos, ad errantes via, ad mortuos vita.* Id. Ad milites Templi.

*Clamat stabulum penitentiam, clamat præsepe, clamant lacrymæ, clamant panni, in Christi nativitate.* Id. Serm. 6 de Nativitate.

*Natus quibusdam nondum Christus est.* Bernard. Id. de Resurrect.

*Si nihil præter carnem carnalis homo novit audire, ecce Verbum caro factum est; audiat illud, vel in carne carnaliter, ut illi dixerim, prædicatum.* Id. Serm. de Nativ.

*In signum positi sunt panni, sed in signum cui à multis hodiè contradicitur.* Id. Ibid.

Il a pris de nous le corps qu'il a offert pour notre salut, afin de nous racheter de notre propre bien; et ce qu'il n'a pas reçu de nous, il l'a fourni du sien, par une libéralité toute divine.

La Nativité de Jésus-CHRIST est la mort de tous les vices, la vie de toutes les vertus.

C'est ainsi qu'il a voulu naître, parce que c'est ainsi qu'il a voulu être aimé.

Ce n'est plus dans l'étable et dans la crèche de Bethléem, que Jésus repose; c'est spirituellement dans notre cœur qu'il le faut chercher.

Les pleurs de cet enfant me servent d'un bain pour me laver; oui, ses larmes effacent mes souillures.

O divine naissance, respectable au monde et aimable à tous les hommes, pour la grandeur du bien qu'elle leur a apporté, mais incompréhensible aux anges mêmes, pour la profondeur de ce mystère.

Où est donc le palais de ce Roi nouveau-né? où est son trône? où sont les officiers qui lui font une nombreuse cour? une étable lui tient-elle lieu de palais? une crèche est-elle le trône de cette souveraine majesté? N'est-ce pas Marie et Joseph qui composent toute sa cour?

Le premier et le plus grand de tous s'est fait le dernier et le plus petit. Qui a fait ce prodige? c'est son amour, qui n'a nul égard à son rang ni à sa dignité; qui est fécond en moyens d'exécuter ce qu'il veut et que l'ardeur avec laquelle il s'y porte rend tout-puissant.

Il est venu en ce monde, quoiqu'il n'en fût pas éloigné ni absent; mais il s'y est montré visiblement, étant auparavant caché.

Il est venu comme un médecin à des malades; comme rédempteur pour ceux qui étaient vendus; comme la voie de ceux qui sont dans l'égarément, et pour donner la vie à ceux qui l'ont perdue.

Cette étable nous crie qu'il faut faire pénitence; cette crèche, ces larmes, ces pauvres langes nous prêchent l'expiation.

JÉSUS-CHRIST n'est pas encore né à l'égard de quelques-uns (qui ne tirent aucun profit de sa Nativité).

Si les hommes charnels ne peuvent rien comprendre que ce qui est charnel et sensible, qu'ils écoutent cette parole éternelle prononcée, pour ainsi dire, dans la chair.

Les langes de cet enfant sont un signe, mais un signe en butte à la contradiction de bien des gens.

*Quod carni molestius est elegit.* Bernardus.

*In his omnibus, judicium mundi arguitur; subvertitur, confunditur.* Id.

*Pro peccatis lacrymas fundit, pro quibus et sanguinem fundet.* Id.

*Lacrymæ Christi mihi pudorem pariunt et dolorem.* Bernard.

Jesus Christus filius DEI nascitur in Bethleem Judæ: *Quid annuntiari dulcius poterat? quid delectabilius commendari! quid tale unquam auditum est, aut quid simile unquam mundus accepit! ô breve verbum de verbo abbreviato, sed cœlesti suavitate refertum!* Id. Serm. 1 Vigil. Nativ.

*Nascitur JESUS: gaudeat quisquis ille est quem perpetuæ damnationis reum adjudicabit conscientia peccatorum.* Id. ibid.

*Aut ille fallitur, (nempè Chritus), aut mundus errat, etc.* Bernard. Serm. 3 de Nat.

*Quantò minorem se fecit DEUS in humilitate, tantò se majorem exhibuit in bonitate; et quantò pro me vilior, tantò mihi chivior.* Id. Serm. 22 in Cant.

*Intolerandæ impudentiæ est, ut, ubi se exinanivit majestas, vermiculus infletur et intumescat.* Id. Serm. 1 de nativ.

*Quid mirabilius, quid cogitari potest dulcius, quam DEUM videre, factum esse fratrem nostrum?* Bonav. Serm. 6 de Adventu.

*Christus non solum loquendo sed etiam nascendo magister fuit.* August. xxii, in Faustum.

*Officinam humilitatis (Ità stabulum appellat.)* Id. Serm. 22. de temp.

*Doctrinam tandem humilitatis agnosce etiam nondùm loquente doctore.* August. Serm. 42. de temp.

*Studeamus esse sicut ille parvulus, discamus ab eo quia mitis est et humilis corde, ne magnus scilicet DEUS sine causâ factus sit parvulus.* Guillel. Paris. Domini adventus.

*O gratissimi dulcesque vagitus, per quos stridorem dentium æternosque ploratus evasimus.* August. Serm. 9 de temp.

*Cùm in multis mirabilis amabilisque appareat DEUS, in nullo tamen sic mirabilem amabilemque suam hominibus patefecit charitatem, sicut cum DEUS homo factus est.* Laurent. Just. De casto connub.

Le Sauveur a choisi ce qu'il y a de plus fâcheux à la chair.

Tout ce qui paraît dans la naissance du Fils de DIEU condamne, détruit et confond les idées du monde et le jugement qu'il fait des choses de la terre.

Il répand des larmes pour les péchés des hommes, pour lesquels il répandra un jour aussi son sang.

Les larmes de JÉSUS me donnent de la honte et de la confusion.

JÉSUS naît à Bethléem : quelle plus agréable nouvelle peut-on annoncer aux hommes ? que peut-on leur recommander avec plus de plaisir ? A-t-on jamais rien entendu de pareil ? JÉSUS est né ; courte parole, qui signifie le Verbe abrégé et raccourci, mais parole remplie d'une suavité toute céleste.

JÉSUS vient au monde ; que celui-là nommément s'en réjouisse à qui la conscience reproche qu'il est coupable, qu'il mérite la damnation éternelle.

Où JÉSUS se trompe, ou le monde est dans une étrange illusion ; (or il est impossible que celui qui est la sagesse éternelle se trompe, il faut donc que le monde s'abuse).

Autant que JÉSUS-CHRIST s'est abaissé et rendu petit par son humilité, autant s'est-il montré grand en bonté et en miséricorde ; et plus il s'est, pour ainsi dire, avili pour mon amour, plus m'est-il cher et aimable.

C'est une impudence insupportable qu'un ver de terre s'enfle d'orgueil et s'en fasse accroire, lorsque la souveraine majesté d'un DIEU s'est anéantie.

Que peut-on s'imaginer de plus merveilleux et de plus agréable que de voir et de penser que DIEU s'est fait notre frère ?

JÉSUS n'est pas seulement le maître des hommes en les instruisant de sa parole, mais aussi en naissant pauvre.

L'étable est le lieu où l'humilité s'exerce et se pratique dans le souverain degré.

Apprenez enfin, homme superbe, l'humilité de ce docteur tout divin, qui ne peut pas encore vous parler.

Efforçons-nous de devenir comme ce petit enfant, et apprenons de lui qu'il est doux et humble de cœur, de peur qu'un si grand DIEU ne se soit fait inutilement si petit.

Oh que ces cris enfantins sont doux et agréables ! Par leur moyen nous avons été délivrés des gémissements et des grincements de dents éternels.

Quoique DIEU paraisse admirable et aimable en bien des choses, il ne s'est cependant jamais montré plus aimable ni plus admirable que lorsqu'il s'est fait homme.

*Advertite solem in nube, DEUM in homine, in luteo vasculo carnis nostræ splendorem gloriæ, candoremque lucis æternæ.*  
Guerricus abbas, II de Nativ.

Considérez en JÉSUS-CHRIST le soleil caché dans une nuée, un DIEU dans l'homme, l'éclat et la splendeur de la lumière éternelle dans le vase d'argille de notre chair.



## § V.

## Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[La sagesse de Dieu]. — C'est un beau principe de l'apôtre S. Paul, que, le monde n'ayant pas connu DIEU dans les merveilles de sa sagesse, DIEU a voulu l'instruire par une conduite qui semble tenir de l'extravagance et de la folie, et se faire connaître à l'homme en renversant toutes les connaissances de l'homme. En effet, on peut dire de la crèche du Sauveur ce que S. Paul dit de sa croix et de sa mort : quoi de plus insensé, en apparence, que de vouloir se faire adorer de tous les hommes dans une crèche ; de donner une étable, des langes, un enfant, pour signes et pour marques du Roi du ciel et de la terre à des pasteurs incapables de pénétrer d'eux-mêmes les grandeurs du Roi invisible et immortel sous des apparences si viles et si méprisables ? Cependant cette conduite de DIEU est plus admirable et plus digne de lui que celle qu'il a tenue pour attirer nos adorations dans la création de l'univers, et cette première adoration d'un DIEU fait chair sur la terre nous le montre dans un état plus digne de nos adorations qu'au milieu de toute la pompe visible des créatures, qui sont les ouvrages de sa parole.

[Le dessein du Verbe incarné]. — Le dessein principal du Verbe incarné, dans le mystère de sa naissance, a été — 1°. D'apprendre aux hommes, par son exemple, la voie qui conduit au ciel ; savoir, le mépris des richesses et des grandeurs du monde ; c'est ce qui est constant. — 2°. De désabuser les Juifs de l'idée qu'ils avaient conçue du Messie, qu'ils s'imaginaient devoir venir au monde avec toute la grandeur, la puissance et l'appareil d'un monarque souverain. C'est pour cela qu'il est inconnu aux docteurs de la loi, et aux sages d'Israël, qui s'étaient formé cette idée d'un Messie glorieux, triomphant, et avec toutes les marques auxquelles la prudence humaine pourrait le reconnaître ; c'est pour cela, dis-je, qu'il se cache à ces prudents du siècle, selon l'oracle de sa parole, pendant qu'il se manifeste aux petits, c'est-à-dire, aux pasteurs de Bethléem. En effet, il y a de quoi s'étonner que ces docteurs de la loi et ces sages de Jérusalem,

qui avaient l'Écriture entre les mains, qui vivaient dans une attente continuelle du Messie, et qui pouvaient voir, par l'accomplissement visible des prophéties, que le moment bienheureux de sa naissance était venu, il y a, dis-je, de quoi s'étonner qu'ils ne fassent aucune démarche pour le chercher et pour lui aller rendre leurs hommages. Mais, comme ils s'étaient formé une idée de la venue du Sauveur toute différente de ce qu'elle devait être, qu'ils confondaient les circonstances de son second avènement avec celles du premier, ils espéraient que l'éclat, le bruit et la pompe qui accompagneraient sa naissance les en avertiraient, et, se reposant sur cette attente trompeuse, ils demeurèrent dans un oubli aussi funeste pour eux qu'il fut outrageant pour le Messie, puisqu'aucun de ces Juifs charnels ne se présenta pour le recevoir et pour lui rendre hommage.

Comment s'accordent des choses si différentes : être logé avec les bêtes, et être honoré des anges qui en annoncent la première nouvelle ? Il est relevé et abaissé en même temps, grand et petit ; petit dans l'étable et dans la crèche, mais grand dans le ciel, où les astres l'honorent et où les anges célèbrent ses louanges. Que veut dire tant de grandeur d'une part, et tant d'humilité de l'autre, dont la sagesse divine a voulu faire un mélange si admirable dans un seul mystère. En voici la cause. On doit toujours considérer deux choses en la personne de JÉSUS-CHRIST : l'une, ce qu'il était par lui-même, et l'autre, le sujet pour lequel il était venu au monde. Si l'on considère ce qu'il était, il n'y a point d'honneur ni de gloire qui ne lui soit dû, puisqu'il est Fils de DIEU, mais, si vous regardez le motif qui l'a fait descendre sur la terre, il était à propos qu'il y parût dans l'humilité, puisqu'il venait guérir notre orgueil. Ce n'a donc pas été sans une sagesse admirable que le Sauveur a fait voir ensemble tant de bassesse et tant de grandeur : les unes étaient nécessaires pour apporter du remède à un orgueil aussi grand et aussi invétéré que le nôtre, et les autres pour montrer quel était celui qui venait au monde pour le guérir. L'un était nécessaire pour faire connaître ce qu'il était, et l'autre pourquoi il venait.

[Jésus dans la crèche]. — C'est le sentiment de quelques SS. Pères et de quelques théologiens, qu'au moment de l'incarnation du Verbe, DIEU lui proposa deux voies bien opposées de sauver les hommes : c'est-à-dire ou par l'abondance ou par le dénûment de toutes choses, ou par l'éclat et les délices de la royauté, ou par l'obscurité et les misères d'une naissance et d'une condition méprisables ; qu'il fut à son choix d'entrer dans l'une ou dans l'autre de ces deux vues, et qu'il se détermina pour celle qu'on lui a vu choisir. Cette opinion ne manque ni de fondement dans l'Écriture ni de sectateurs dans l'École ; mais quoi qu'il en soit, que le Fils unique du Père éternel ait choisi la pauvreté pour lui-même ou que le Père éternel ait fait ce choix pour son Fils unique, il est vrai que, dans l'estime d'un DIEU, la pauvreté l'a emporté sur les richesses, l'étable et

la crèche de Bethléem sur les palais et les trônes des monarques, et que le Créateur de l'univers a voulu manquer de toutes choses à sa naissance.

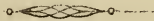
Dire que JÉSUS dans la crèche, comme au temps de ses plus profondes humiliations, est un objet digne de notre culte, c'est une de ces vérités qui ne peuvent souffrir de contestation quand on les pénètre : car, en effet, l'Enfant qui par ses gémissements nous attendrit aujourd'hui est le même DIEU qui dans peu d'années doit donner des lois à la nature, ressusciter les morts, se rendre la vie à lui-même, et prouver sa divinité par les miracles les plus étonnants. C'est pourquoi dès maintenant, tout muet qu'il soit, il est le Verbe ; tout lié qu'il soit par des langes, il est libre et indépendant ; tout nouvellement né qu'il soit, il est avant Abraham, et engendré de toute éternité dans les splendeurs des saints. Aussi n'est-il point nécessaire, pour l'adorer comme DIEU, qu'il ait commandé dans le ciel, sur la terre et sur la mer : et, au travers de sa pauvreté, je puis déjà découvrir mon DIEU et mon Créateur. C'était pour cela même que son Père éternel, dit S. Paul, au moment où il le montra pour la première fois à l'univers étendu sur la paille, enveloppé de bandelettes, tremblant, gémissant, ordonna aux anges du ciel qu'ils commençassent les premiers à lui rendre les hommages dus à sa dignité : *Cùm iterùm introducit primogenitum in orbem terræ, dicit : Et adorent eum omnes angeli.* (Hebr. 1).

DIEU ne s'est pas contenté de nous demander notre cœur, il le veut gagner ; et, si vous voulez savoir comment, je vous dirai que c'est en nous découvrant dans cet ineffable mystère tout l'amour qu'il a pour nous : ce qui fait que S. Chrysostôme appelle le mystère d'un DIEU naissant *la manifestation de l'amour de DIEU*. C'est que DIEU, dans la création du monde, a fait voir sa puissance ; il fait éclater sa sagesse dans le gouvernement de toutes ses créatures ; il fera paraître sa justice dans le jugement dernier : mais où a paru son amour ? c'a été dans sa naissance, lorsqu'il s'est montré sur la terre revêtu de notre humanité. JÉSUS, dans le sein de son Père, aimait les hommes, à la vérité ; mais on ne savait pas encore jusques à quel point il les aimait ; c'était un amour caché. Mais un DIEU pauvre, un DIEU humilié, un DIEU dans une chair passible et mortelle, c'est là ce qui développe tout ; c'est le témoignage le plus évident, et c'est, pour ainsi dire, le chef-d'œuvre de son amour.

[Jésus naissant est notre modèle]. — Toute la perfection chrétienne est renfermée dans la morale que JÉSUS-CHRIST naissant a pratiquée. Le Fils de DIEU, selon le sentiment de quelques savants théologiens, n'était pas venu sur la terre seulement pour réparer le péché de l'homme, mais encore pour enseigner à l'homme la vertu ; il s'était fait son semblable, non-seulement pour être son Rédempteur, mais encore pour lui servir de modèle : de sorte que, quand l'homme n'eût point désobéi, le Sauveur n'aurait pas laissé de s'incarner, pour lui donner l'exemple de l'obéis-

sance qu'il devait à son Père : c'est ce qui l'a obligé à faire éclater dès sa naissance les vertus principales et essentielles dont il avait tracé l'idée, et ce qui a fait dire à S. Ambroise que toutes les vertus étaient comme incarnées en sa personne.

Quand le Fils de DIEU a voulu se rendre semblable à nous en se faisant homme, il ne s'est pas contenté de nous ressembler par ce qu'il y a de plus noble en nous, c'est-à-dire par cette âme intelligente et raisonnable qui nous élève au-dessus des bêtes; mais, pour avoir une entière ressemblance, il a bien voulu s'unir à ce qu'il y a de plus vil en nous en prenant un corps de même nature que le nôtre. De plus, ce n'est pas une ressemblance apparente qu'il a voulu avoir, une ressemblance qui n'eût que la figure et le dehors, comme celle sous laquelle les anges ont quelquefois apparu aux hommes; c'est une hérésie qui a été frappée d'anathème dès les premiers siècles de l'Eglise; mais une ressemblance réelle et effective, une ressemblance de nature, qui porte tous les traits de la bassesse, de la misère et de la faiblesse des hommes : en un mot, tout ce qui n'est point absolument incompatible avec la nature d'un DIEU.



## § VI.

### Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[L'étable de Bethléem]. — La sainte Vierge, sentant bien que son terme approchait, cherche une hôtellerie dans la bourgade de Bethléem, mais inutilement : dans ce grand abord de gens qui arrivaient à toute heure et de toutes parts, on réserve les logements pour des hôtes plus riches. Hélas ! la Sainte Vierge et S. Joseph eussent peut-être eu de quoi payer le lieu d'une retraite, puisqu'ils en cherchaient pour y loger; mais sans doute que Bethléem n'avait point de retraite assez pauvre pour JÉSUS-CHRIST. Il lui fallait une mesure ouverte de toutes parts; il lui fallait une étable. C'est là où les deux personnes les plus chéries de DIEU et les plus respectables, rebutées partout, sont contraintes de se retirer. O mon Sauveur, que vous commencez de bonne heure à combattre et à confondre l'orgueil du monde ! Ce fut dans ce lieu, le plus abject de l'Univers, que naquit le souverain Maître du monde : quel spectacle plus



étonnant? Un DIEU enfant, et cet enfant qui est DIEU, pour qui le ciel n'a rien d'assez magnifique et qui a son trône au-dessus des astres, est couché dans une crèche, échauffé par le souffle de deux vils animaux, exposé à toutes les injures de l'air, dans la plus rude de toutes les saisons, tandis que tant de princes qui sont ses sujets naissent dans de magnifiques palais et dans l'abondance. Ah Seigneur! quelle idée doit-on avoir de la pauvreté, et qui peut raisonnablement se plaindre de son sort en voyant JÉSUS-CHRIST en cet état?

Marie, instruite plus que personne des admirables qualités de son cher Fils, ne peut exprimer son admiration que par son silence; mais quels furent ses sentiments! quels sentiments à la vue de cette crèche, de ces vils animaux, de cette disette de tout, de cette étable? Est-ce là, Père éternel, pourrait-elle dire, le berceau destiné à la naissance de votre Fils? Est-ce ici son palais? Sont-ce là les marques d'honneur de sa qualité etc.? Mais du moins quels sont nos hommages? (**Croiset, Retraites**).

[Même sujet]. — La bassesse apparente qui se présente à nos yeux dans le mystère de ce jour ne vous surprend-elle point, Chrétiens? Un enfant enveloppé dans les langes et couché dans une crèche, quelles marques pour connaître un DIEU! C'est donc là ce Messie attendu depuis tant de siècles, promis par tant d'oracles, désigné par tant de figures, annoncé par tant de prophètes; le désiré des nations, l'espérance d'Israël, la terreur des démons, le Rédempteur du monde, le réconciliateur du ciel et de la terre! Reconnaissons à ces signes mystérieux du Verbe incarné la conduite tout admirable de sa sagesse. Son dessein ayant été que l'homme s'élevât sans s'enorgueillir et s'abaissât sans s'avilir, il a voulu nous faire monter jusqu'à lui en descendant jusqu'à nous, afin de nous conduire au comble de l'élévation par des degrés propres à nous tenir dans un esprit d'humiliation. Il a voulu, pour cela, se faire adorer sous la forme d'un enfant pauvre, faible, dépouillé de tout, couvrir toute sa grandeur sous la petitesse, toutes ses richesses sous la pauvreté, toute sa puissance sous la faiblesse, afin de combattre l'orgueil de l'homme qui vient de son péché, sans lui ôter le sentiment de sa propre excellence qui vient de DIEU.

Les princes de la terre naissent dans la pourpre, et leur vanité les a distingués par des surnoms superbes qui marquent l'éclat et la richesse de leur berceau; mais le Roi du ciel veut naître sur la paille, parce que le monde, qui est l'ouvrage de ses mains, n'a rien qui soit digne de lui. Comme créateur de l'univers, il a placé son trône dans le soleil; mais comme rédempteur il ne veut pour palais qu'une étable, et la crèche est son berceau. Il me semble voir toutes les richesses, toutes les grandeurs et toutes les pompes du siècle aux pieds de ce divin Enfant. Ne nous arrêtons pas à ces apparences méprisables, qui pourraient nous rebuter

dans cet enfant auguste : tout faible et tout infirme qu'il paraît, le prophète Isaïe l'appelle un DIEU fort.

C'est un enfant, dit S. Bernard, mais qui sait discerner le bien et reprouver le mal : *Sciens eligere bonum et reprobare malum*. Les autres enfants pleurent et gémissent par infirmité, celui-ci pleure et gémit par charité. Ceux-là demandent du secours par leurs plaintes, et celui-ci nous en donne ; dans ceux-là c'est la nature qui pâtit, dans celui-ci c'est la grâce qui instruit. Là le bégaiement est un effet d'ignorance, ici il est une invention de la sagesse. D'un côté les larmes sont un soulagement de l'infirmité humaine, de l'autre elles sont un tempérament de la puissance divine. Ah ! mes frères, si cet objet ne nous touche et ne nous éclaire, qui sera capable de vaincre la dureté de nos cœurs et de dissiper l'aveuglement de nos esprits ? (**Du Jarry**, *Jour de Noël*).

[Quel exemple pour nous !] — Considérons, Chrétiens, le Fils de DIEU dans le pauvre appareil de sa naissance. Que ne nous dit-il point en cet état ? Entrons en esprit dans l'étable ; nous entendrons une voix qui nous dira : Rougissez d'avoir de belles maisons qui sont autant de palais, tant de meubles et de vêtements inutiles, pendant que je n'ai qu'une crèche empruntée pour lit, et deux vils animaux pour compagnie ! Rougissez dans ces magnifiques appartements, que vous tâchez de rendre inaccessibles aux moindres incommodités des saisons, pendant qu'une étable entr'ouverte me laisse en proie à toutes les rigueurs d'une saison si cruelle. Rougissez de l'aversion que vous avez pour tout ce qui vous peut humilier, des précautions que vous prenez pour ne paraître que dans un état qui flatte votre vanité, des artifices dont vous vous servez pour couvrir une pauvreté qui devrait faire votre gloire, du mépris pour tout ce qui n'a pas les dehors du grand monde que vous affectez ; rougissez de porter peut-être les marques de la pauvreté et de l'humilité de JÉSUS-CHRIST dans votre état, et de tâcher à voir briller autour de vous la pompe et le luxe du siècle.

Contemplons ce grand objet que la foi nous présente ; entrons en esprit dans cette étable ; voyons ce DIEU caché, qui dans les ténèbres de la nuit, dans le silence de toutes les créatures et dans l'indigence de toutes choses, se fait pauvre pour nous enrichir. Cet enfant naît dans une étable déserte abandonné de toutes les créatures : c'est le DIEU dont elles sont l'ouvrage et à qui elles obéissent ; c'est la sagesse éternelle qui assiste à tous les conseils de DIEU, et qu'il a possédée dès le commencement de ses voies. Cette sagesse adorable, cachée dans les membres de cet enfant, était engendrée dans les splendeurs des saints. Homme ingrat et aveugle, tu ne l'as pas voulu connaître, cette sagesse divine, dans les richesses de sa magnificence ; connais-la dans la pauvreté de l'étable ! Comblé de tant de biens et de bienfaits, tu n'as pas reconnu la main qui les a répandus sur toi avec tant de profusion, tu as fermé l'oreille à cette voix éclatante

qui te crie par autant de bouches qu'il y a de créatures : ô homme, adore ton DIEU ! Son amour ingénieux lui a suggéré une autre voix pour te persuader : il t'instruit par la pauvreté de la crèche : *Nunc ergo, filii, audite me.* (Prov. viii).

Ah ! mes frères ! que ne dit point ce divin Enfant, cette parole éternelle, qui se tait et qui bégaie ? Ne nous mettons plus en peine de chercher des règles de piété pour nous conduire : nous apprendrons tout ce que nous devons savoir et pratiquer dans ce livre adorable. Toutes les prophéties, tous les docteurs, tous les apôtres, parlent par la bouche de celui qui a ouvert la leur. L'étable de Bethléem est l'école où tous les chrétiens doivent s'instruire dans la science du salut ; toutes les voies du ciel, tous les sentiers de la vertu, commencent et finissent par celui qui est le principe et le terme, et qui, étant la voie, la vérité et la vie, a ouvert à tous les hommes le chemin du ciel. Providence de mon DIEU ! s'écrie S. Bernard dans ses réflexions, que vous êtes admirable ! L'homme charnel et animal ne pouvait concevoir les choses de DIEU : la sagesse même s'est faite chair pour se rendre sensible et intelligible à des hommes de chair. Ce n'est plus par des hommes saisis d'une sainte fureur que DIEU rend ses oracles, ce n'est plus par des expressions mystérieuses, en termes enveloppés, du sommet des montagnes, parmi les foudres et les éclairs, qu'il se fait entendre : c'est du fond d'une grotte, c'est du haut de cette crèche, c'est dans le silence d'une nuit paisible, c'est par la bouche d'un enfant enveloppé dans des langes, que la Sagesse incarnée s'explique : *Ecce tibi in carne exhibetur sapientia.* Venez, esprits sublimes, philosophes profonds, politiques raffinés : entrez dans cette étable : voilà votre lycée, votre académie : venez mettre vos dogmes superbes, vos discours étudiés, vos raisonnements captieux, aux pieds de ce docteur adorable, qui en découvre la vanité, l'erreur et la petitesse. Que tout le faste de l'éloquence, tout l'orgueil de la sagesse, toute la subtilité de la philosophie, tout le raffinement de la politique, disparaissent à la vue de ce grand objet : *Ecce tibi in carne exhibetur sapientia.* Prédicateurs de l'Évangile, heureux organes de cette parole éternelle qui vous envoie, qui, aussi bien que Jean-Baptiste, n'êtes que des voix pour faire retentir les grandeurs de DIEU dans les temples, prosternez-vous devant cet enfant, qui ne sait encore que former les sons d'une voix gémissante ; reconnaissez-y le maître qui a délié la langue des prophètes et des apôtres, qui a donné aux martyrs et à de jeunes vierges des paroles qui ont confondu les tyrans et les sages du paganisme ; et, quand vous l'aurez adoré d'un profond et humble silence, parlez, éclatez en admiration et en louanges ; consacrez tous les ornements de l'éloquence à la gloire de celui qui vous l'a donnée. Heureux les auditeurs dociles qui, ouvrant l'oreille de leur cœur à ce prédicateur invisible qui leur parle par votre bouche, peuvent entendre la voix de DIEU dans celle des hommes ! —

Instruisez-nous donc, ô divin Enfant! Nous ne parlons en votre place que pour exhorter les chrétiens à vous entendre au lieu de nous. (*Le même*).

[La pauvreté de Jésus]. — La pauvreté de JÉSUS-CHRIST naissant est ce qui nous frappe le plus dans le mystère que nous célébrons, comme elle est le premier signe sous lequel le Sauveur du monde se découvre : *Hoc erit vobis signum*. Elle doit être le premier trait du chrétien et comme la base de la religion. C'est pour cela que l'Évangile, cette bonne nouvelle, cette ouverture du royaume de DIEU, ce grand sujet de joie, est annoncé par les anges aux pasteurs de Bethléem, à de simples bergers, qui, étant pauvres de condition et d'état, étaient plus disposés à devenir pauvres d'esprit et d'affection, pour être comme les premiers chrétiens du monde, en faisant éclater visiblement dans leur personne cette pauvreté évangélique comme le premier trait de ressemblance que les disciples doivent avoir avec leur maître. C'est dans cette pensée que S. Cyprien a dit que le Verbe incarné voulut que sa naissance fût premièrement manifestée à des hommes simples, afin d'établir d'abord la règle fondamentale de son Évangile, en nous apprenant qu'il n'y a que les humbles et les pauvres d'esprit dignes de pénétrer les mystères renfermés dans la pauvreté et l'humilité de ce DIEU naissant dans une étable.

Entrons en esprit dans cette pauvre étable, où nous voyons ce DIEU-Homme dans l'indigence de toutes choses. Ne nous enseigne-t-il pas, dès le commencement de sa vie, cette pauvreté d'esprit qui a fait le commencement de l'Évangile, cette vertu qui tient le premier rang parmi les béatitudes, cette vertu si chère à ce Sauveur, qui, ayant voulu naître pauvre, a voulu ensuite vivre pauvre et mourir pauvre? C'est la vertu qu'il nous prêche dans la crèche. Heureux celui qui pénètre le Mystère d'un DIEU appauvri pour nous combler de biens! *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem*. Heureux celui qui découvre, au travers de ces dehors d'indigence et de misère, le DIEU de majesté qui s'est fait pauvre pour nous rendre riches!

Peut-on imaginer une entrée dans le monde plus obscure, plus misérable, plus incommode, que celle du Sauveur? Une personne peut-elle se trouver réduite à de plus cruelles extrémités que celle où la Sainte Vierge se trouva, lorsque, engagée dans un voyage long et pénible, ne trouvant point de logement et sentant approcher le terme que la sagesse incarnée avait prescrit pour se rendre visible au monde, cette Vierge l'enfanta dans une étable abandonnée, entre deux animaux qui s'y trouvèrent. Voilà sans doute porter, dès le premier moment de sa vie, la pauvreté, l'humilité, la mortification, aussi loin qu'elles peuvent aller. Nous, au contraire, ne choisissons-nous pas les logements les plus commodes et les plus honorables que nous pouvons trouver? Ne faisons-nous pas le plus d'éclat et de bruit que nous pouvons dans le monde? N'avons-nous pas le

plus grand nombre de domestiques que nous pouvons avoir ? Ne voudrions-nous pas renverser toutes les lois de la Providence pour nous élever et nous enrichir ?

Pourquoi DIEU n'a-t-il pas fait porter les nouvelles de sa naissance aux grands et aux riches du monde, comme il fit aux pasteurs ? ne puis-je pas m'écrier sur cette conduite : *Abscondisti hæc à sapientibus, et revelasti ea parvulis* ? Mais de quoi aurait servi cette apparition d'anges à ces esprits orgueilleux et superbes ? qu'auraient-ils dit, qu'auraient-ils pensé, quand ces anges auraient donné pour toutes marques de la naissance du Messie des langes, une crèche, une étable ? Remplis des idées de cette venue éclatante et pompeuse qu'ils s'en étaient formée, quel jugement auraient-ils fait de sa pauvreté, de son silence, de sa misère ? « Ils le reconnaîtront un jour au milieu des marques les plus éclatantes de sa divinité, dit S. Augustin : comment l'auraient-ils voulu reconnaître aux seules marques de son humilité ? » Les aveugles éclairés, les tempêtes calmées, les morts ressuscités, ne surent balancer cette bassesse adorable qui leur paraissait incompatible avec la qualité de Messie. Quelles impressions auraient pu donc faire dans leurs esprits tant d'abjection, d'infirmité et de petitesse ? Mais pourquoi recourir aux conjectures, puisque la négligence de tous ces faux sages de Jérusalem à chercher le Messie ne laissa que trop voir dans le fond de leur âme l'orgueil qui mettait un obstacle impénétrable à toutes les lumières de ce divin soleil ? (*Le même*).

[Abaissement du Sauveur]. — Quel plus extraordinaire sujet d'étonnement se peut-il présenter que ce qui est rapporté dans l'Évangile par ces paroles : *Peperit filium suum primogenitum, et pannis eum involvit, et reclinavit eum in præsepio* ? Mystère inconcevable, merveille qu'il est plus aisé de ressentir que d'exprimer, et que le silence représente mieux que les paroles ! Y a-t-il rien de si étonnant que de voir ce Seigneur, qui est loué des étoiles du matin, qui est assis sur les chérubins, qui suspend de trois doigts toute la terre, à qui le ciel sert de trône et la terre de marchepied, que ce Seigneur, dis-je, ait voulu se réduire à une si extrême pauvreté, que, naissant sur la terre, elle l'ait fait reposer dans une crèche ? Quelle mère s'est jamais vue si pauvre et si misérable, que, faute d'autre couvert, elle ait été contrainte de coucher son enfant dans une crèche ? Qui a jamais joint ensemble deux extrémités si éloignées, DIEU et une crèche ? Y a-t-il rien de si bas et de si méprisable qu'une crèche, et rien de si haut et de si respectable que DIEU, qui est assis sur les chérubins et qui a son trône au plus haut des cieux ? Est-il possible de ne pas sortir hors de soi quand on considère ensemble deux choses si disproportionnées, DIEU dans une étable, DIEU dans une crèche ? Un DIEU qui pleure, qui tremble de froid ; un DIEU serré et enveloppé de langes et de bandelettes ! O Roi de gloire, qu'ont de commun avec vous

les larmes, le froid, la nudité, qui sont le tribut et le châtement de nos crimes ? O amour ! ô bonté ! ô miséricorde incompréhensible de notre DIEU ! où trouvera-t-on une humilité capable de répondre à la vôtre ? un amour qui approche du vôtre, et une reconnaissance digne d'un si grand bienfait ? (**Grenade**, *Mémorial*, vi, 4.).

[Jésus nous enseigne tout]. — Avant que le Ciel nous eût donné cet admirable docteur, qui paraît dans l'étable de Bethléem, il était bien difficile de répondre à la demande de Job : *Undè ergò sapientia venit ? quis est locus intelligentiæ ?* D'où vient donc la véritable sagesse, et où se trouve la parfaite intelligence ? Tout ce que nous en savons, dit-il lui-même, c'est qu'elle est cachée aux yeux des hommes : *Abcondita est ab oculis omnium viventium*. Il n'y a que DIEU seul qui sache le lieu de sa demeure, et les voies qu'il faut prendre pour y arriver : *DEUS intelligit viam ejus, et novit locum illius*. Il est vrai que, dans l'ancienne loi, DIEU nous avait dit que le Verbe était la source de la sagesse : *Fons sapientiæ Verbum DEI in excelsis* (Eccl. 1). Mais cette source était cachée dans le sein de la Divinité ; il n'y avait que les hautes intelligences qui pussent boire de ses eaux : je veux dire que, ce Verbe demeurant caché dans les lumières de sa génération éternelle, il était entièrement inaccessible aux hommes. Que si quelquefois cette sagesse paraissait sur la terre pour instruire les hommes, c'était dans la personne de quelque ange qui se faisait voir, et qui intimait les ordres de DIEU. Mais maintenant la prophétie d'Isaïe est accomplie : *Revelabitur gloria Domini, et videbit omnis caro pariter quòd os Domini locutum est* : La gloire du Seigneur est maintenant révélée, et toute chair, c'est-à-dire tout homme, verra sa divine parole qui sort de la bouche de DIEU. Nous ne sommes donc plus en peine, comme les anciens, de chercher la sagesse. La voilà, dit S. Bernard, qui paraît à découvert ; et, pour ne point éblouir la faiblesse de notre vue, elle s'est revêtue du voile de notre chair : *Ecce jam trahitur de occultis revelata sapientia*.

La science que le Verbe incarné nous enseigne dans cette crèche n'a rien de pénible ni de difficile à comprendre. Il n'en est pas de l'école de Bethléem comme de celle de ces anciens philosophes du Lycée ou de l'Académie : là on ne recevait que de grands esprits, les génies élevés ; mais ici les simples, les ignorants, y sont bien reçus, et ce sont ceux ordinairement qui y réussissent le mieux. Voyez quels ont été les premiers disciples de ce divin Maître : ce sont de simples pasteurs qui ont été les premiers invités. On ne demande point ici, comme dans les écoles du monde, qu'on passe les jours et les nuits dans de profondes spéculations : On ne veut que nos yeux pour voir et regarder cette parole incarnée, cette sagesse faite enfant : *Transeamus et videamus*. Nous pouvons dire en vérité de JÉSUS-CHRIST naissant ce qu'on disait autrefois par flatterie d'un ancien : *Illum vidisse erudiri est* : il ne faut que le voir pour de-

venir savant. C'est ce que veut dire S. Jean, lorsqu'il dit qu'il ne faut que se mettre en la présence de cet homme DIEU, ajoutons seulement de ce DIEU ENFANT, pour être persuadé des vérités chrétiennes, dont il est un parfait modèle en cet état, et nous exciter à les imiter : *In conspectu ejus suadebimus corda nostra.*

Sachez, dit S. Augustin, que dans cette science la mesure de notre capacité se doit prendre de notre amour : *Quantum quisque amat, tantum intelligit.* Voulez-vous, ajoute un autre saint Père, découvrir et pénétrer les secrets de cette divine sagesse ? Aimez celui qui l'enseigne ? *Vis scire que nescis ? Ama.* En un mot, pour devenir savant dans cette école, il ne faut point vivre parmi le bruit des disputes, mais dans le silence de l'oratoire, il ne faut pas tant chercher un maître que disposer son cœur : *Res ista non scholam querit, sed cor,* dit S. Bonaventure. Mais, ô DIEU ! qu'il y a peu de chrétiens qui s'appliquent à cette science et qui soient de véritables disciples de ce divin maître ? et que nous pouvons bien renouveler le reproche du disciple bien aimé : *Mundus eum non cognovit.* Car il y a trois sortes de chrétiens qui ne profitent point des leçons de JÉSUS-CHRIST naissant : — 1°. Ceux qui ne veulent point ouvrir leur cœur, pour y recevoir ce divin Maître, c'est-à-dire qui ne veulent point l'écouter ; semblables aux gens considérables d'entre les Juifs, qui ne voulurent point aller en Bethléem pour s'instruire par leurs propres yeux des merveilles qu'ils avaient entendu dire de ce Messie nouveau-né. — 2°. D'autres qui font profession d'écouter ce divin Maître et d'être de ses disciples, mais qui ne renoncent pas à certains faux docteurs que le saint homme Job appelle des forgers de mensonges, *fabricatores mendacii*, qui sont l'amour du monde et l'amour-propre. Cette contrariété de doctrine les empêche de profiter de la science du salut et de s'attacher à celui qui l'enseigne. — 3°. Il y en a d'autres enfin qui reçoivent ce divin Maître et qui ont été admis dans son école, mais qui ne prennent jamais le temps de l'écouter ni de méditer les grandes et importantes vérités qu'il enseigne : ils sont trop occupés et divertis au dehors par le bruit que le monde fait autour d'eux et par la multitude de leurs affaires. Si ces personnes aimaient véritablement le Maître céleste qui daigne bien les venir instruire, et avaient l'affection qu'elles devraient avoir pour sa doctrine, elles n'auraient rien de plus à cœur que de venir à la crèche pour l'apprendre, et écouter le maître qui l'enseigne ; elles quitteraient ces autres maîtres d'erreur qui leur enseignent une doctrine contraire ; elles feraient enfin leur principale occupation de pratiquer les vérités de ce Maître divin.

La science que ce divin Maître nous enseigne dans cette pauvre étable est bien élevée et bien profonde, puisqu'elle comprend *les mystères et les sacrements impénétrables de DIEU, et les richesses inconcevables de JÉSUS-CHRIST*, comme parle S. Paul (Ephes. III). Elle contient en abrégé toute la théologie et toute la morale chrétiennes. Il ne faut qu'étudier cet en-

fant et les circonstances du mystère de sa naissance pour acquérir une haute connaissance de toutes les perfections de DIEU. Nous pouvons dire de cette divine parole, considérée dans sa naissance temporelle, ce que S. Augustin disait en la regardant dans sa naissance éternelle : *Nihil prætermissum est, cum in uno verbo sint omnia*. Il n'y a plus rien à souhaiter, puisque cette parole incarnée comprend toutes choses, c'est-à-dire toutes les vertus qu'il faut pratiquer. Ce DIEU parle pour nous convaincre sur la nécessité qu'il y a, dit S. Paul, de renoncer à toute impiété et à tous les désirs du siècle : *Ut, abnegantes impietatem et sæcularia desideria sobriè, justè et piè vivamus in hoc sæculo*. (Tit. II). Ce souverain Maître ne parle pas seulement pour nous instruire, il veut aussi convaincre d'erreur et de mensonge la fausse sagesse du siècle : *Nunc judicium est mundi!* (Joan. XI). Et si DIEU parle toujours en DIEU, c'est-à-dire d'une manière forte et convaincante, ses discours sont encore plus puissants quand il veut détruire la fausse sagesse du monde : *Filii hominum, usquequò gravi corde ? ut quid diligitis vanitatem ?* puisque, après nous avoir fait considérer la majesté infinie de DIEU anéantie, et ce Maître souverain de l'univers rebuté de tout le monde jusqu'à être obligé de naître dans une étable, n'y ayant pas de place pour lui dans les hôtelleries, nous sommes obligés de conclure de là que les chrétiens sont insensés, puisqu'après l'exemple d'un DIEU rebuté et méprisé ils poursuivent avec tant d'ardeur les vains honneurs du siècle, et cherchent avec tant d'empressement l'estime et la gloire du monde.

Sans doute la condition des Juifs était bien moins heureuse que la nôtre ; ils entendaient la voix d'un DIEU qui leur disait : *Soyez saints comme je suis saint*. Hélas ! pouvait dire ce peuple, comment pourrions-nous imiter votre sainteté, puisque nous ne la voyons pas ? O condition fâcheuse ! dit S. Augustin : il fallait suivre DIEU qu'on ne voyait pas, et il ne fallait pas suivre l'homme qu'on voyait : *Sequendus erat DEUS qui videri non poterat et non sequendus homo qui videri poterat*. Nous ne sommes plus maintenant en cet état, puisque DIEU s'est fait homme afin que nous le puissions voir et que nous le puissions suivre. Entrons donc dans l'étable de Bethléem : c'est là où nous verrons de nos yeux ce Maître de vérité, qui était autrefois invisible et que nous pouvons suivre et imiter maintenant. (**Le P. Texier, Sermon sur la Nativité**).

[Allons à la crèche]. — J'irai, Seigneur, j'irai au pied de votre crèche. Tout pécheur que je suis, vous m'y recevrez, puisque ce sont les pécheurs que vous venez chercher. Si ce ne sont pas vos anges qui m'y appellent comme les pasteurs, votre grâce m'y conduira, et j'y trouverai encore une grâce toute nouvelle et plus abondante. Elle m'ouvrira les yeux pour connaître toute la profondeur de mes plaies, qui vous coûtent tant à guérir. Elle me touchera le cœur pour me rendre docile aux divins enseignements que vous me donnez dès votre naissance, et sensible aux repro-



ches que vous me faites. O DIEU pauvre ! ô DIEU humilié ! ô DIEU souffrant ! quelle leçon pour moi et quel sujet de confusion que votre exemple ! Vous naissez dans la pauvreté et dans un dénûment entier de toutes choses : et moi je veux vivre dans l'abondance ! Vous naissez dans l'obscurité : et moi je veux vivre dans l'éclat ! Vous naissez dans la souffrance : et moi je veux vivre dans le plaisir !... C'est, mon DIEU, cette contradiction, qui me fait trembler ; c'est ce qui me saisit de frayeur à la vue de votre crèche. Dans mon Sauveur je trouve mon juge, et dans mon salut ma condamnation : car comment puis-je espérer, Seigneur, d'être glorifié comme vous dans le ciel, si je ne suis pas semblable à vous sur la terre ? (**Le P. Le Valois**, *Mystères de N.-S.*).

[Devoirs des grands]. — Il faut conclure du profond abaissement du Fils de DIEU dans sa naissance temporelle que ceux qui sont les plus distingués en grandeur, en naissance, en dignité, sont obligés de joindre une humilité plus profonde à toutes ces élévations différentes. L'humilité est la marque et le signe du chrétien : c'est à quoi on a reconnu le Maître, *Et hoc vobis erit signum*, et à quoi l'on doit reconnaître les disciples. Abaissez-vous tant qu'il vous plaira, vous ne perdrez rien de votre grandeur, comme le Sauveur du monde, en devenant homme, n'a pas cessé d'être DIEU, et pour être né dans une étable n'a pas laissé d'être reconnu pour roi par des rois mêmes. Imitons l'exemple qu'il nous donne, honorons son humilité par la nôtre, passons jusqu'en Bethléem pour aller nous prosterner devant sa crèche ; ne prenons point d'autres guides que les bergers, et ne dédaignons point de les suivre. (**Monmorel**, *Homélie pour Noël*).

[Imiter les bergers]. — Les bergers qui prennent le dessein d'aller à Bethléem, quoique l'ange ne leur en ait point fait de commandement, nous apprennent que, dès qu'une âme fidèle connaît le bien qu'elle peut faire, dès que le Seigneur lui en donne la pensée, c'est manquer à sa grâce que de ne la pas mettre en exécution. Et, sans sortir de notre mystère, on vous annonce, par exemple, que JÉSUS-CHRIST est né en Bethléem, vous ressentez dans vous-même le zèle qui anima les bergers, et vous vous flattez qu'en une occasion pareille vous auriez fait comme eux. Ne perdez pas ce bon mouvement : l'on ne vous demande pas d'aller en Bethléem ; mais allez vous prosterner devant les autels, et vous y adorerez le même DIEU qu'ils adorèrent dans une crèche ; allez le chercher dans les hôpitaux, et vous l'y trouverez dans la personne des malades ; recevez dans votre maison ce pauvre, qui est rebuté de toutes parts, et vous logerez celui qui ne put trouver de retraite dans Bethléem. C'est JÉSUS-CHRIST même qui nous en a assurés quand il nous a dit qu'il tiendrait pour fait à sa personne ce qu'on fera pour les siens, et que c'est lui qu'on a nourri,

qu'on a vêtu, qu'on a logé, quand on a rendu ces devoirs de charité au moindre de ses frères. (*Le même*).

[Merveille de la crèche]. — Est-il donc possible, disait autrefois Salomon, que DIEU daigne habiter sur la terre et demeurer parmi les hommes ! Qui se serait jamais imaginé qu'un DIEU en dût venir jusqu'à cet excès de condescendance et de bonté ? C'est pourtant, Chrétiens, ce qui se passe dans le mystère de ce jour : le Roi de gloire, le DIEU des armées, le Seigneur d'une majesté infinie, le Verbe éternel, le Tout-Puissant, ce grand DIEU en un mot que le ciel et la terre ne peuvent renfermer, se fait aujourd'hui semblable à nous, veut naître enfant et commencer la carrière commune à tous les mortels. Prodige surprenant ! abaissement étrange ! ouvrage digne du bras du Seigneur, qui renverse les lois de la nature quand il lui plaît ! Miracle ; enfin, qui étonne les anges et les hommes ! Mais où est-il né, cet Homme-DIEU ? Y a-t-il dans le monde une ville ou un palais assez magnifique pour le recevoir ? Les anges ne sont-ils point descendus sur la terre pour lui préparer une demeure ? Non, Chrétiens : on ne voit rien de tout cela, et tout est surprenant en ce mystère. Un DIEU se fait enfant, et naît dans une bourgade inconnue, dans une étable abandonnée : et c'est dans cette étable que ce Maître de l'univers tient son école, afin d'apprendre aux hommes, qui avaient été indociles jusqu'alors, la véritable science du salut. (**Houdry**).

[Se désabuser des grandeurs]. — Pour désabuser donc le monde et détruire l'idée qu'il a conçue des grandeurs, ce Messie vient enfin sur la terre ; mais il vient dans l'obscurité de la nuit, inconnu, sans pompe, sans éclat, et sans toute cette magnificence que les Juifs s'étaient imaginée : au contraire, il fait paraître un mépris de tout ce faste que les hommes regardent comme des marques de grandeur. Quelle leçon, je vous prie, de ce Maître qu'on sait être la sagesse même ! Et si les hommes l'entendent et conçoivent ce qu'il leur veut dire par-là, n'en doivent-ils pas tirer cette conséquence ? L'honneur, la pompe et l'éclat, et tout ce que notre ambition nous fait regarder comme quelque chose de grand, est l'objet du mépris et de la réprobation d'un DIEU : il faut donc les fuir comme la cause de notre malheur, comme le premier et le plus grand obstacle à notre salut, et comme la source des plus grands désordres qui arrivent dans le monde. Aussi ce mépris et cette fuite sont la première maxime que ce Maître des hommes est venu établir : il attaquera et détruira, dans le cours de sa vie, les vices particuliers qui sont les suites de cette erreur générale ; mais il veut apprendre par lui-même cette première et importante maxime de sa morale.

O hommes entêtés d'une vaine idée de grandeur, si l'expérience de tant de siècles n'a pu vous désabuser jusqu'ici, en vous en faisant voir l'instabilité et à quoi elle se réduit enfin, ah ! réglez du moins le juge-

ment que vous en devez faire sur celui qu'en a fait la sagesse incarnée, et faites, avec S. Bernard, ce raisonnement, aussi juste qu'il est fort et convaincant : *Aut mundus errat, aut Christus fallitur*. Il faut de nécessité que l'un ou l'autre se trompe, ou le monde ou ce Verbe incarné, puisque tous les deux nous enseignent deux maximes contradictoires, entièrement opposées. L'un nous étale ses pompes, ses richesses et cette figure brillante qui nous charme, et l'autre la pauvreté, la bassesse, l'humiliation : lequel des deux est dans l'erreur, lequel des deux a la vérité de son parti ? Ah ! si vous raisonnez juste, vous direz avec ce grand saint : *Atqui impossibile est divinom falli sapientiam* : il est impossible que la vérité incréée, la sagesse éternelle, se puisse tromper dans le choix qu'elle fait, non plus que dans les choses qu'elle dit. Que faut-il donc conclure, sinon que c'est le monde qui nous abuse, et que nous sommes dans l'erreur quand nous suivons les maximes du monde et que nous nous laissons éblouir par ce vain éclat qui passe, qui s'évanouit en fumée ? *Præterit figura hujus mundi*.

C'est dans cette étable du Sauveur, dans cette retraite abandonnée, que le Maître du monde tient sa première école, et où S. Augustin invite tous les grands de la terre pour y apprendre l'humilité et le peu d'estime qu'on doit faire de toutes marques de grandeur qu'ils affectent de faire paraître, et qui, par cela même, sont autant de marques de leur orgueil. *Doctrinam tandem humilitatis agnoscite, etiam nondum loquente doctore*. Apprenez, riches et grands du monde, à vous humilier, sur l'exemple d'un DIEU qui est dans la dernière humiliation, et qui, ne pouvant encore parler, vous l'enseigne par ce pauvre appareil qui l'environne. Les habits somptueux dont vous êtes revêtus nourrissent-ils votre orgueil : jetez les yeux sur les pauvres langes dont il est enveloppé. Ces maisons si magnifiques, et ces appartements si richement meublés vous enflent-ils le cœur, et vous font-ils présumer que vous êtes quelque chose ou que vous méritez bien d'être distingués : regardez cette étable et cette crèche où votre DIEU est couché sur la paille. (*Le même*).

[Entretien avec Jésus]. — Que vous êtes différent de ce que vous paraissez, ô divin Enfant ! Les yeux des hommes ne sont pas assez perçants pour découvrir en vous autre chose qu'un petit corps, faible, délicat, glacé de froid, pleurant, manquant de tout, couché à terre parmi des animaux, comme le rebut des hommes : et cependant vous êtes le Fils du Père éternel, *la splendeur de sa gloire et le caractère de sa substance*, DIEU infini, tout-puissant, le trésor des richesses divines, la joie des âmes bienheureuses, les délices de ceux qui vous aiment, la béatitude de ceux qui vous désirent et le repos de ceux qui vous possèdent. Que vous êtes grand et petit tout ensemble. ô Dieu enfant ! Vous vous êtes mis en cet état pour attirer plus aisément notre tendresse. Vous ne rebutez personne : vous naissez dans un lieu tout ouvert ; chacun a libre accès auprès de vous, et

vous permettez à tout le monde de vous embrasser avec amour. Vous cachez votre majesté, ô DIEU de gloire, afin que les hommes puissent vous approcher sans crainte et traiter familièrement avec vous : car qui oserait se présenter devant vous, si votre bonté ne vous rendait aussi accessible que vous êtes ? Venez dans mon âme, ô divin Enfant ! par une nouvelle naissance, et contentez le désir qu'elle a de vous posséder ; demeurez avec moi ; reposez-vous en moi ; amollissez par cette douceur d'agneau la dureté de mon cœur, et transformez-le tout entier en votre amour. (*Les souffrances de Notre-Seigneur, par le P. Thomas de Jésus*).

[Jésus humilié]. — Une étable, une crèche, un peu de paille ; la saison la plus froide, la nuit avancée, le lieu ruiné et ouvert de tous côtés : Père éternel, est-ce donc là le berceau que vous destinez à votre Fils ? Est-il possible qu'on n'ait point préparé d'autre palais pour recevoir ce grand prince qu'on a attendu depuis tant de siècles ? Quoi, Seigneur ! vous ne voulûtes point tirer du néant le premier homme que vous n'eussiez garni le ciel de flambeaux et paré la terre de tous ses ornements ; vous disposâtes les choses de telle sorte qu'il trouva d'abord non-seulement la plus belle des saisons, mais encore une saison composée de tout ce que les autres ont d'agréable. Le lieu destiné pour sa demeure fut un paradis terrestre, où vous aviez rassemblé des beautés encore plus rares : et pour le second Adam, pour celui qui doit vous rendre la gloire que le premier vous a ravie, vous prenez des soins tout opposés, vous faites jouer tous les ressorts de votre sagesse pour faire qu'il manque de toutes choses ! (**Le P. de la Colombière, Noël**).

[L'orgueil de l'homme]. — Si l'humilité d'un DIEU est quelque chose de surprenant et d'inconcevable, n'est-il point vrai de dire que l'aveuglement de l'homme, après un tel exemple, est quelque chose encore plus surprenant ? Quand S. Bernard y fait réflexion, il entre dans une sainte indignation et s'exprime en ces termes : *Intolerandæ impudentiæ est, ut, ubi se exinanivit majestas, vermiculus infletur et intumescat* : quelle impudence à l'homme, qui n'est qu'un vermisseau de terre, de s'élever et de s'enfler de vanité, lorsqu'une majesté infinie paraît si abaissée, ou, pour mieux dire, anéantie ! Ce Père ne peut souffrir que les chrétiens fassent profession d'être les disciples d'un DIEU si humble, et qu'il se trouve une si étrange contradiction dans leurs mœurs. Il est outré de voir les hommes courir avec fureur après les honneurs, les dignités, après un vain fantôme de gloire, sans pouvoir être arrêtés par l'exemple d'un DIEU. Et quel jugement devons-nous porter du monde, qui regarde le désir de s'élever, de pousser sa fortune et de paraître, comme la passion des grandes âmes, comme une passion qui marque un grand cœur et né pour les grandes choses ? (**Le P. Masson, Avent**).

[Amour à Jésus]. — Nous devons à JÉSUS-CHRIST dans l'étable de Bethléem un amour tendre, en considérant l'état où il s'est mis pour notre amour. Je dis un amour tendre : car je ne sais quel éclat de grandeur m'interdit la familiarité avec le Seigneur, quand je le considère dans tout l'éclat de sa gloire. La grandeur de ses perfections m'éblouit, et change souvent en admiration les premiers efforts de mon amour. Quand je l'envisage au ciel, je le vois dans un éloignement si prodigieux, que mes yeux sont affaiblis à le considérer : *Attenuati sunt oculi mei suspicientes in excelsum* ; les grâces mêmes que je reçois de lui, comme Créateur, sont accompagnées d'un air de puissance qui m'inspire un respect glaçant : mais lorsque je le vois semblable à moi, et, si je l'ose dire, inférieur en quelque manière à moi, en qualité d'enfant qui ne fait que de naître, tout mon respect se change en tendresse, et toute ma religion se borne à mon amour. *Parvus Dominus et amabilis nimis*, s'écrie S. Bernard en changeant les paroles du Prophète : *Magnus Dominus et laudabilis nimis*. C'est un enfant abandonné, exposé aux injures de l'air, remplissant une étable de ses cris ; mais que dois-je sentir en réfléchissant sur toutes les qualités qu'il me cache en cet état, quand je considère que c'est le fils de David et le sang des rois, que c'est l'Ange du grand conseil, que c'est la splendeur de la gloire du Père éternel, le Verbe incarné, et que tout cela est caché, obscurci, anéanti, confondu dans la personne d'un faible enfant ? Ah ! entrons dans l'étable de Bethléem, et laissons agir nos sentiments. Si votre cœur n'est attendri à ce spectacle, si votre cœur y est insensible, allez, vous méritez tous les anathèmes réservés à l'endurcissement le plus intraitable. (**Le P. Catrou**).

[Condamnation des richesses]. — Un Homme-DIEU peut-il paraître pauvre, et consacrer la pauvreté dans la crèche où il est couché sur un peu de paille empruntée, que nous ne l'y reconnaissons comme un juge qui condamne l'avarice et la convoitise du monde ? Il est certain que, si l'Évangile n'a quasi point de parole qui ne soit une censure et une condamnation de la cupidité, la crèche du Sauveur en est la réprobation : car comment un DIEU tremblant de froid, tout nu dans une crèche, qui n'a pas où reposer sa tête, et qui est dans l'extrême et la dernière nécessité ; comment, dis-je ce DIEU pauvre ne porterait-il pas l'arrêt de condamnation contre les riches, qui ne donnent point de bornes au désir insatiable d'amasser des biens périssables, qui les plongent et qui les entraînent dans une mort éternelle, comme parle S. Paul : *Quæ mergunt homines in interitum*. Car enfin, ce qu'on devrait sérieusement considérer, c'est qu'un DIEU, qui est la règle et l'exemple de notre vie, ait voulu commencer la sienne par la condamnation de la passion des richesses. Ainsi cet enfant couché sur la paille, tout muet qu'il est, parle, et appelle tous les avares et tous les cruels qui sucent le sang des pauvres, afin qu'ils entendent prononcer de sa propre bouche leur jugement, puisque c'est comme s'il disait : Je suis

votre Roi, vous devez donc vous conformer à moi : Je suis pauvre, et je suis venu au monde le plus pauvre des hommes : vous devez donc y vivre dans vos biens, si vous en avez, comme si vous étiez pauvres, et être tout prêts à les abandonner si je vous l'ordonne. Je vous condamne donc comme indignes d'avoir part à mon royaume, si vous voulez être riches étant pauvres, et si, étant riches, vous n'avez l'amour de la pauvreté, et si vous ne vivez comme si vous étiez pauvres. Voilà l'arrêt que prononce ce DIEU enfant, couché sur la paille, et dans une crèche. (**Sarazin**, *Avent*).

[Mollesse condamnée]. — Ce DIEU naissant dans une telle misère, si mal reçu du monde et souffrant les rigueurs de la pauvreté et des saisons, laisserait-il la délicatesse des mondains sans la juger et la condamner? Non, dit S. Bernard : car ces langes dont il est enveloppé sont des signes auxquels plusieurs s'opposent : *In signum positi sunt panni tui, Domine, sed in signum cui à multis contradicitur*. Et qui sont ceux qui s'y opposent et qui y contredisent, sinon ceux qui ne peuvent souffrir la condamnation muette que la naissance du Sauveur fait de la vie sensuelle et voluptueuse qu'ils mènent, et qu'ils prétendent même justifier comme fort innocente, parce qu'elle ne se passe pas dans des débauches criminelles. Il ne faut que montrer au monde ce spectacle d'un DIEU naissant, couché durement et souffrant toutes les misères des enfants les plus abandonnés, pour le convaincre que, s'il veut être heureux en cette vie, s'il aime et cherche ses plaisirs, s'il n'a que de l'horreur pour toutes les incommodités et les souffrances, et s'il prétend enfin mener une vie molle et sensuelle, il est déjà jugé par cet enfant, et que les misères et les incommodités qu'il souffre sont l'arrêt irrévocable qui condamne sa mollesse. Ah ! s'il était possible que tant de défenseurs opiniâtres de la vie commode et aisée entrassent dans l'étable de Bethléem, et qu'ils y vissent celui qui est la règle de leur vie tout tremblant, souffrant toutes les incommodités de la pauvreté et de la plus rude saison, nous ne verrions pas confondre la vie chrétienne avec la vie païenne, ni des chrétiens, qui doivent porter la mortification de JÉSUS-CHRIST dans leurs corps, vivre dans les plaisirs et dans les délices. Si ces gens-là entraient du moins en esprit dans cette pauvre demeure, qu'y verraient-ils qui favoriserait leur délicatesse et le désir qu'ils ont que tout contribue à leur plaisir? Y verraient-ils des tables chargées de mets exquis, un ordinaire auquel rien ne manque? Que rencontreraient-ils dans cette étable? Un enfant qui souffre et qui gémit, une mère qui n'a pas de quoi soulager sa misère ; un enfant qui, par ses cris et par tout ce qu'on voit en lui et autour de lui, condamne la vie voluptueuse que mènent les adorateurs mêmes de ce DIEU souffrant. (*Le même*).

[Aimer Jésus]. — Que fera l'homme, et que doit-il faire pour un DIEU

lequel s'est fait homme pour lui? C'est la pensée et la demande que fait S. Prosper: *Quid ergò facturus est homo propter quem DEUS factus est homo?* On ne peut bien payer l'amour que par l'amour. L'amour, Seigneur, vous a fait descendre à tout pour nous; ne devons-nous donc pas vous aimer et nous soumettre à tout pour votre amour? Le monde ne se laisse prendre que par la splendeur et la puissance, par la richesse et la pompe: mais moi, mon DIEU, ce qui me touche ce sont vos humiliations. Quand, à la vue de l'étable et de la crèche, je me dis à moi-même: C'est pour me rendre semblable à lui que ce DIEU infiniment glorieux s'est rendu semblable à moi; c'est pour moi qu'il a, si je l'ose dire, obscurci toute sa gloire et qu'il s'est caché sous ces dehors vils et méprisables: en se dégradant de la sorte, pour ainsi parler, il a fait en ma faveur non-seulement au-delà de ce que je pouvais attendre, mais au-delà même de ce que je puis concevoir et me figurer; quand, dis-je, je fais ces réflexions, et beaucoup d'autres, je sens tout mon cœur s'enflammer pour vous. (**Le P. Giroust**, *Sermon sur la Nativité*).

[Egarement des Chrétiens]. — Souffrez que je vous fasse une question très-importante: il ne faut pas une longue étude pour la décider. Si le Fils de DIEU, par son exemple, avait consacré l'opulence, si au lieu de cet état pauvre où il naît, de cette étable dénuée de tout, il avait paru sur le trône et dans l'abondance, comblé de biens temporels, tout occupé à les amasser, à les conserver et à les accroître, je demande si vous auriez plus d'horreur de cette pauvreté même où il s'est réduit; si l'on serait plus entêté d'une fortune humaine, si on aurait plus d'empressement pour l'acquérir, si l'on prendrait pour cela plus de moyens, et si l'on entrerait en de plus violentes agitations. Je vous le demande: et peut-on former là-dessus plus de desseins et plus d'entreprises? Cette faim insatiable, cette cupidité qui vous dévore, peut-elle être plus allumée?

Si le DIEU que nous adorons avait sanctifié par son choix l'ambition, s'il était né dans les honneurs et qu'il eût vécu dans la splendeur et le faste, dites-moi si l'on travaillerait avec plus de soin à s'avancer, à se distinguer; si l'on serait plus sensible à une injure, plus délicat sur le rang, sur une préséance, plus jaloux d'un éloge flatteur et d'un vain encens; si l'on emploierait plus de moyens pour l'emporter sur ses égaux, sur ses concurrents; enfin, si l'on briguerait avec plus de chaleur les dignités éclatantes et les emplois. Dites-le moi; et peut-on porter plus loin ces idées chimériques de grandeur, et ce désir de s'élever, de monter toujours plus haut, que rien ne modère et ne satisfait? De même, si le Sauveur des âmes avait canonisé le plaisir, et que, comme les faux dieux du paganisme, il nous eût fait de la volupté un point de religion; s'il avait cherché à se faire un sort tranquille et qu'il nous eût appris à goûter dans une oisive mollesse toutes les douceurs de la vie, je vous en fais juges vous-mêmes, travaillerait-on davantage à se procurer toutes les



commodités de sa condition? y aurait-il plus de parties, d'assemblées, de jeux, de spectacles, d'intrigues, d'engagements? Verrait-on plus de luxe dans les habits, plus de raffinements, de délicatesse dans les repas? C'est à vous que je m'en rapporte : jugez-en. Qu'y a-t-il à ajouter à ce soin de notre corps qui fait quelquefois toute notre occupation?

La pensée de S. Augustin sur ce sujet est bien à remarquer. Il fallait, dit-il, un aussi grand médecin que celui-là, parce qu'il fallait une vertu supérieure et céleste pour rétablir l'homme malade : *Magnus de cælo venit medicus, quia magnus in terrâ jacebat ægrotus*. DIEU est donc descendu du ciel ; il a quitté le séjour bienheureux de la félicité éternelle pour venir dans cette vallée de larmes et de misère. Son amour l'a encore poussé plus loin, il s'est rendu sujet à tous nos maux. Remède admirable et ineffable ! s'écrie le même S. Augustin. Le médecin s'est fait malade lui-même pour guérir toutes nos maladies. *O admirabile et ineffabile genus medicinæ, per quod voluit medicus ægrotare ut ægros sanaret !* Qui croirait qu'un DIEU voulût prendre sur lui le péché pour sauver les pécheurs ! Le malade ne pouvait aller trouver le médecin, le médecin est venu lui-même trouver le malade : *Ipse ad ægrotum venit medicus*. (Le P. Giroust).

[Désirs des patriarches]. — Heureux le chrétien qui, dans ce jour solennel, entre autant qu'il peut dans l'esprit de ces saints patriarches, et qui dit avec l'Eglise : — O sagesse éternelle qui êtes sortie de la bouche du Très-Haut, qui disposez toutes choses avec force et douceur, venez nous enseigner la prudence du salut. O Adonaï, chef de la maison d'Israël, qui avez apparu à Moïse dans un buisson de flammes et lui avez donné la loi sur le mont Sinaï, venez nous délivrer, et déployez la force de votre bras tout-puissant pour nous tirer de la servitude ! O racine de Jessé, qui êtes donnée en signe au peuple, devant qui les peuples garderont le silence, à qui toutes les nations adressent leurs prières, hâtez-vous de venir à notre secours, et ne différez pas le moment bienheureux de notre délivrance ! O clef de David, qui ouvrez et personne ne ferme, qui fermez et personne n'ouvre, venez ouvrir la prison et briser les fers de l'homme que le péché rend esclave ! O céleste Orient, splendeur de la lumière éternelle, soleil de justice, venez et levez-vous sur ceux qui sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort ! O Roi des nations, pierre angulaire qui réunissez dans un même corps la Synagogue et l'Eglise, venez sauver l'homme que vous avez tiré du limon pour le former à votre image. O Emmanuel, notre Roi et notre législateur, le désir et l'espérance des peuples, venez opérer le salut que nous attendons de vous, qui êtes notre DIEU et notre unique refuge ! (Du Jarry, *Sermon sur l'Annonciation*).

[Nous sommes ici instruits par les yeux]. — Comme S. Chrysostôme dit des cieux qu'ils nous racontent la gloire de DIEU par leurs astres comme par autant



de langues qui parlent aux yeux, ainsi c'est afin de nous instruire que DIEU a voulu parler à nos yeux et qu'il nous a voulu rendre son Verbe visible. Aussi les pasteurs qui furent avertis par les anges, au moment que DIEU nous parla dans ce profond silence de la nuit, où cette parole éternelle fut exposée au monde, disaient entre eux : *Transcamus, et videamus hoc verbum quod fecit Dominus et ostendit nobis* : allons voir ce Verbe visible que DIEU expose à nos yeux. Ils ne disent pas : Allons écouter la parole ; mais : Allons voir ce Verbe, qui enferme en soi tous les secrets du cœur de DIEU ; allons voir toutes les pensées éternelles qu'il tenait cachées en lui-même avant la création du monde et durant tous les siècles passés. Les voilà enfin expliquées au-dehors de lui : il veut bien que nous connaissions tous les secrets de son cœur, puisqu'il les expose à nos yeux. Oh ! que de merveilles nous allons découvrir dans ce Verbe adorable, puisque ce sont toutes les beautés qui tiennent le cœur de DIEU suspendu dans un ravissement éternel et qui le remplissent de joie ! Mais que pensez-vous voir dans cette grande parole, qui expose à vos yeux toutes les pensées de DIEU ? Quand on parle d'un DIEU visible, que peut-on s'attendre à voir en lui, sinon de la gloire, des grandeurs, des richesses, de la majesté, des plaisirs, et enfin une magnificence qui surpasse infiniment toutes celles de la terre ? Cependant, ô pensées de DIEU, que vous êtes éloignées de celles des hommes ! sagesse infinie de DIEU, que vous êtes opposée à la folle persuasion du monde insensé ! Je vois ce Verbe adorable, et je vois en lui toutes les pensées de DIEU qu'il a bien voulu exposer à nos yeux, afin de me les faire connaître si sensiblement que je n'en puisse pas douter : et je ne vois rien que de la pauvreté, des souffrances, des faiblesses, des humiliations, une privation générale de tout ce que le monde estime. DIEU tout-puissant, majesté infinie, sont-ce donc là nos pensées éternelles ? est-ce donc là ce que vous estimez, ce que vous aimez, ce qui est l'objet de vos divines complaisances ? Monde, que votre aveuglement est donc étrange ! car qui peut être capable de vous détromper, si la sagesse de DIEU, qui s'expose à nos propres yeux, ne peut pas vous faire ouvrir les vôtres pour voir l'illusion où vous êtes ! Voyez vous-mêmes et lisez dans cette parole visible ce qui est grand devant DIEU et ce qui est digne de la grandeur de DIEU. Instruisez-vous par vos propres yeux : *Per oculos non per aures erudiens*, comme parle S. Chrysostôme. Voilà la vérité éternelle qui se rend visible, sensible, palpable à vos sens : que pouvez-vous répondre à cela ?

Que sert de connaître la vérité, si on ne la suit pas ? Que servira à un chrétien que DIEU lui ait parlé de sa propre bouche, qu'il lui ait adressé sa parole éternelle en propre personne, qu'il l'ait rendue visible à ses yeux, et que, par cette même raison infinie, par laquelle et dans laquelle il voit lui-même qu'il est DIEU, il lui ait fait voir de ses yeux en quoi consiste le vrai bien et ce qu'il doit aimer pour lui plaire ? que lui servira d'être convaincu fortement qu'il doit être pauvre du moins d'esprit, c'est-

à-dire n'avoir aucune attache de son cœur aux biens de la terre, et que DIEU seul soit tout son trésor ; qu'il doit mépriser les vains honneurs et vivre dans une profonde humilité, qui lui fait aimer le mépris de soi-même et du monde, pour donner toute son estime à DIEU seul ; qu'il doit fuir le plaisir des sens et chercher la croix et les souffrances ; que lui servira, dis-je, que la parole éternelle de DIEU soit venue apporter toutes ces grandes vérités jusque dans ses yeux, s'il fait tout le contraire, comme s'il voulait protester par sa conduite que ce sont autant de faussetés que la vérité de DIEU nous est venue apprendre. O DIEU, quelle confusion à un chrétien, au grand jour de vos justices et de vos vengeances ! O parole éternelle, dira-t-il, qui vous êtes exposée à mes yeux pour me faire voir les vérités que je devais suivre, pourquoi m'avez-vous parlé si clairement pour m'ôter toute sorte d'excuse et de prétexte ? O preuve trop forte et trop convaincante, que vous me ferez un sanglant reproche durant toute l'éternité ! (**Le P. d'Argentan**, *Grandeur de J.-C.*, confér. 53).

[Pauvreté au fond du cœur]. — Que les grands du monde ne s'étonnent pas de ces images affreuses de la pauvreté et de l'humilité dont on leur propose des exemples dans le berceau du Sauveur. Il y a deux choses dans ces vertus, le dedans et le dehors. Quel est le dehors et le corps de la pauvreté et de l'humilité ? C'est de renoncer effectivement aux richesses et aux dignités. Mais quel est le dedans et l'esprit de ces vertus ? C'est de détacher le cœur de ces grandeurs et de ces pompes, sans se laisser éblouir à leur éclat, sans s'enorgueillir de ces avantages. JÉSUS-CHRIST ne vous commande pas, grands du monde, que vous pratiquiez l'extérieur de la pauvreté et de l'humilité conformément à ses exemples, ou que vous renonciez comme il a fait à vos dignités et à vos richesses. Il se contente du dedans et de l'esprit de ces vertus : que vous modériez la trop grande affection que vous pourriez avoir pour ces biens, et que vous conserviez un cœur humble sous l'éclat de vos grandeurs. (**Biroat**, *Avent*).

[Jésus notre médiateur]. — Personne n'ignore que JÉSUS-CHRIST est ce DIEU de paix promis aux patriarches, prédit par les prophètes, qui devait venir au monde pour réparer les désordres causés par le péché, qui pouvait seul nous faire rentrer en grâce avec DIEU. Enfants de colère, osions-nous nous présenter devant une Majesté infinie, irritée contre les descendants d'un Père rebelle qui s'était révolté contre ses ordres ! Pouvions-nous seulement, accablés par le poids de nos iniquités, pouvions-nous lever les yeux au ciel, pour implorer son secours et sa miséricorde ! Mais, quand nous l'aurions pu par sa grâce, aurions-nous pu apaiser sa justice ? Il nous fallait un médiateur digne de DIEU, qui, sauvant le coupable, conservât les droits de l'offensé : et tel est JÉSUS-CHRIST. Il vient négocier cette paix si désirée, qu'il est assuré d'obtenir infailliblement : car pourrait-il, ce grand DIEU, tout terrible qu'il est, ne pas écouter ce Fils

bien-aimé qui peut réparer avec usure l'injustice qu'il peut jamais recevoir de la malice des hommes? Non, non, ne craignons rien : c'est l'avantage que nous apporte sa naissance ; elle nous procure une paix inestimable, une paix que lui seul pouvait nous donner, parce qu'il n'y avait que lui qui nous pût réconcilier avec DIEU et avec nous-mêmes. Voilà une double paix, source de tous les biens.

Non-seulement le Fils de DIEU en naissant réconcilie l'homme avec DIEU, mais il le réconcilie avec lui-même. Chose étrange ! l'homme n'est pas d'accord avec lui-même, il faut qu'un DIEU vienne du ciel pour mettre la paix chez lui. Quelle bonté ! Mais comment lui donne-t-il cette paix ? Ne lisons-nous pas tout le contraire dans l'Écriture ? Ne nous assure-t-il pas lui-même qu'il *n'est pas venu apporter la paix dans le monde, mais le glaive ?* Qu'il est venu, pour ainsi dire, semer la division, armer le frère contre le frère, *séparer le fils d'avec le père, la fille de la mère ?* N'est-ce pas un oracle prononcé par le SAINT-ESPRIT, que *la vie de l'homme sur la terre est une guerre continuelle !* S. Paul ne nous avertit-il pas que nous avons des ennemis redoutables ; que nous n'avons pas à *combattre contre des hommes composés de chair et de sang, mais contre les puissances, contre les principautés, contre les maîtres de ce monde ténébreux.* Enfin, n'avons-nous pas des ennemis domestiques : *Inimici hominis domestici ejus.* Comment donc avoir la paix ? C'est que JÉSUS-CHRIST naissant fournit aux hommes tout ce qui est nécessaire pour acquérir une paix véritable. Il leur fournit deux moyens bien puissants, en premier lieu, il leur donne sa grâce ; en second lieu, il les fortifie par son exemple de sorte que l'homme, soutenu par ce double secours, détruit en soi-même tout ce qui peut l'empêcher de jouir d'une véritable tranquillité. (**Le P. Masson, serm. pour la Nativité.**)

[Erreur du monde]. — Quand je m'applique à examiner les circonstances de ce mystère et que je contemple un DIEU qui manque des choses les plus nécessaires à la vie, non par impuissance puisqu'il n'a qu'à ouvrir la main pour répandre partout l'abondance et la fécondité, je dis : Oh ! que le monde se trompe donc quand il se figure que l'on ne peut être heureux sans être riche ! Je vois, au contraire, que la pauvreté est préférable à l'état des richesses que DIEU semble réprover par sa conduite ; je vois du moins que l'état des pauvres est plus sûr que celui où l'on possède de grands biens. Alors, bien loin de désirer de grands trésors et de faire aucune injustice pour en amasser, je dis avec le Sage : « Mon DIEU, ne me donnez point de grandes richesses », et, poussant la perfection plus loin que ce Roi, dans un temps où les biens de la terre semblaient être la récompense de la vertu, je ne dirai pas comme lui : « Seigneur, ne permettez pas que je tombe dans la pauvreté, parce que je pourrais murmurer contre vous ; » mais je lui dirai : « Si c'est votre volonté que je sois pauvre, ne

permettez pas, mon DIEU, que je sois assez téméraire pour murmurer contre vous. »

Le Fils de DIEU frappe à la porte de notre cœur : mais il n'y a point de place pour lui. Il ne trouva point de place dans les hôtelleries de Bethléem, ou bien parce qu'elles étaient pleines, ou parce que Joseph et Marie n'avaient pas un équipage qui pût porter les maîtres intéressés de ces maisons à souhaiter de les loger. De plus, JÉSUS-CHRIST est pauvre, ce n'est pas le moyen d'être bien reçu. Pour recevoir JÉSUS-CHRIST, il faudrait devenir pauvre, c'est-à-dire quitter l'attache, l'affection déréglée aux biens du monde, ce qui comprend tout ce que l'on possède : mais cette pauvreté leur paraît insupportable : ils la regardent comme le plus grand malheur qui leur puisse arriver. Il est vrai que JÉSUS-CHRIST dit : Malheureux sont les riches ! mais le monde tient un autre langage, plus conforme à nos inclinations corrompues. Aussi il est mieux écouté. (*Le même*).

[Le monde condamne Jésus-Christ à son tour]. — Si JÉSUS-CHRIST condamne le monde dans sa crèche, le monde, à son tour, le condamne aussi : pourquoi, dit-il, naître dans la pauvreté, dans l'humilité, dans les souffrances ? Cela convenait-il à un Dieu ? Ne pouvait-il pas sauver l'homme à moins de frais ? Puisqu'il nous pouvait conduire au ciel par un chemin plus aisé et plus doux, pourquoi nous faire marcher par un chemin si rude et si difficile ? Ainsi raisonne le monde, parce qu'il est aveugle ; ainsi raisonnons-nous peut-être nous-mêmes, parce que nous le sommes aussi. Mais, parce que JÉSUS-CHRIST est infiniment éclairé parce qu'il est la sagesse éternelle, il croit devoir raisonner et agir autrement. Il venait pour guérir notre orgueil, notre sensualité, notre avarice ; pour détruire, ou du moins pour modérer en nous l'amour des richesses, des plaisirs et de la grandeur ; s'il les eût aimés, s'il les eût recherchés, en eût-il inspiré le détachement ? N'eût-il pas irrité notre cupidité, au lieu de la guérir ou de la modérer ? Si, après les exemples d'humilité, de pauvreté et de mortification qu'il nous a donnés, il n'a pu nous rendre humbles, détachés, mortifiés, que serait-ce si nous n'eussions remarqué en lui que de l'estime et de l'attachement pour les biens, pour les plaisirs et pour les honneurs ? Ne serions-nous pas encore plus avares, plus sensuels, plus ambitieux ? (**Le P. Npveu**, *Réflexions chrétiennes*).

[Élévation à Jésus]. — O Sauveur des hommes, quel usage faisiez-vous de vos lumières dans ce triste état ? Que pensâtes-vous sur votre divinité et sur votre enfance ? Quelle impression fit dans votre cœur l'opposition de votre grandeur et de votre humiliation ? Vous saviez ce que vous étiez, ce que vous méritiez, et vous saviez aussi à quel état votre amour vous avait réduit. Mais, amour qui ne cachez point à Jésus son mérite, ne lui cachez-vous point notre indignité ? En couvrant sa gloire, n'augmen-

tez-vous point la nôtre ? Que ne sommes-nous quelque chose aux yeux de DIEU ? Pourquoi sommes-nous si méprisables ? Pourquoi sommes-nous un néant devant lui ? Du moins, si nous ne l'avions pas offensé ; mais, tout misérables que nous sommes, nous sommes encore criminels, et JÉSUS connaît parfaitement les sujets qu'il a de nous mépriser et de nous haïr ; son amour n'est point exposé aux illusions de l'amour humain, qui se fait un art de s'aveugler sur les défauts de son objet. (**Le P. de la Pesse**).

[Plan du Sauveur]. — A quoi bon, pourra-t-on demander, un DIEU se soumettre à un traitement si rude, et nous imposer la même loi, si ce n'est parce qu'il a jugé ce remède nécessaire ? A quoi il faut ajouter que cet exemple d'un tel poids et d'une si grande autorité n'eût pas été assez puissant s'il ne l'eût donné en naissant et par sa naissance même. Comment cela ? C'est que, comme les hommes ne cherchent qu'à justifier leurs passions et que le penchant qu'ils ont aux plaisirs des sens leur fait trouver mille prétextes pour s'y abandonner, ils n'auraient pas manqué d'en trouver un, du moins apparent, si ç'avait été la première leçon que ce divin Maître leur eût faite. S'il eût commencé sa vie par goûter ce qu'elle a de plus agréable ; si comblé de richesses et jouissant du droit et du pouvoir que sa naissance et sa qualité lui donnaient, il se fût ménagé tout ce qu'il y a de commode, et mis tout en œuvre pour adoucir les misères de cette vie, s'il eût été élevé sur le trône dès son berceau, s'il se fût préparé un palais superbe et qu'un grand nombre d'officiers eussent été destinés pour le servir à son entrée dans le monde ; si la délicatesse et la magnificence eussent frappé d'abord les yeux, quelles passions n'auraient-elles pas excitées ou fomentées dans les cœurs ? Combien les grands auraient-ils fait valoir cet exemple ! et ne s'en seraient-ils pas prévalus pour autoriser leur luxe, leur délicatesse et l'horreur qu'ils ont des souffrances. (**Houdry**).

[Pourquoi l'excès de la misère dans l'étable de Bethléem]. — Un DIEU, me direz-vous, pouvait du moins choisir un état moins misérable, et, en rejetant la grandeur, n'était-ce pas assez de se réduire à une condition médiocre, où il nous eût fait des leçons de modération ? Pourquoi s'abaisser à une misère extrême ? A cela je réponds que l'extrémité du mal où nous étions ne demandait pas un moindre remède. Je dis l'extrémité du mal où nous étions, soit que l'on considère l'excès où l'homme avait porté ses passions, soit que l'on fasse réflexion à la corruption générale qui s'est répandue sur tous les états. Par quelle autre voie un DIEU Sauveur pouvait-il ramener les esprits au point de modération que demande la raison et la loi de DIEU ? Vous le savez, Chrétiens : un grand mal dans les règles de la morale, aussi bien que dans celles de la physique, veut être guéri par un remède contraire : l'orgueil de l'homme, sa passion pour les biens de la

terre, étaient sans mesure ; il fallait leur opposer des humiliations et une pauvreté qui lassent aux derniers excès. Tous les tempéraments de nos sages mondains ne font rien sur les esprits ; en vain ceux qui ont une fortune aisée et commode font paraître de la retenue. On ne peut se persuader qu'ils n'aspirent à rien de plus tandis qu'on les voit jouir avec plaisir de ce qu'ils possèdent ; on les voudrait voir à l'épreuve de ce qu'ils possèdent pour les croire ; mais quand ils en viennent jusqu'à des besoins réels, jusqu'à manquer du nécessaire, sans trouble et sans inquiétude, alors ils sont en droit de parler. Il ne fallait rien de moins, Seigneur, pour détromper l'homme ; sans cela tout aurait été suspect, et serait demeuré inutile. (**Cheminais. serm. sur la Nativité**).


[L'étable de Bethléem est le théâtre des merveilles de J.-C. naissant]. — Que les bassesses et les humiliations de la crèche ne nous causent point de scandale, âmes saintes. Que l'étable de Bethléem, où JÉSUS prend naissance, ne trouble point vos esprits ; que les langes dans lesquelles il est enveloppé ne vous inspirent point de pensées indignes de sa grandeur : la crèche est le théâtre de sa puissance ; c'est là qu'il opère ses plus grands miracles. L'étable est le trône de sa gloire ; c'est là qu'il fait paraître ses divines perfections avec éclat. Les cieux publient la force de son bras, les puissances se courbent devant cet Enfant. Que de merveilles ! A peine est-il né, qu'il veut tenir ses Etats ; il dépêche ses courriers de toutes parts pour avertir le monde de sa venue ; les anges en portent la nouvelle aux pasteurs sur les montagnes de la Judée ; une étoile messagère de ses volontés le publie en Orient ; les esprits célestes descendent dans l'étable pour l'adorer ; les pasteurs y accourent pour lui rendre les honneurs dus à sa grandeur ; trois rois suivent le mouvement d'une étoile, et tout ensemble les attrait de la grâce, pour chercher cet Enfant nouveau-né, à qui ils donnent le titre de roi des Juifs. Mais, si vous voulez, ne considérons point son berceau comme le palais de la sagesse incarnée, ne le regardons point comme un trône où le roi du ciel règne et où il tient ses Etats. Mais considérons-le comme un tribunal d'où il condamne, non par les arrêts de sa bouche, mais par les exemples de ses vertus, les coupables qui ne veulent pas s'assujettir à son empire. Ne prétendez donc pas, pécheurs endurcis, entrer dans l'étable pour recevoir de cet Enfant le pardon de vos crimes, mais pour y subir les arrêts de sa justice : car, hélas ! je n'y vois rien qui n'annonce votre perte. Cette pauvreté extrême, cet abandonnement général, ce dénûment de toutes choses, ne combattent-ils pas l'attachement criminel que vous avez aux biens de la terre ? Ces humiliations prodigieuses, ces abaissements profonds, ces anéantissemens d'un DIEU ne condamnent-ils pas le faste et l'orgueil du monde ? Les rigueurs du froid qu'il endure, les injures du temps auxquelles il est exposé, les souffrances qu'il consacre dès le premier moment de sa vie, ne sont-ce pas autant de juges qui prononcent un arrêt épouvantable

contre les cœurs mous et efféminés, si accoutumés aux délices et si sensibles aux moindres rigueurs de la pénitence? (**Le P. de Buc**, *théatin*, sur les *O de l'Avent*).

[La foi fait reconnaître le Sauveur]. — Trouver et reconnaître un DIEU dans JÉSUS naissant, c'est l'ouvrage de la foi. En effet, qui l'aurait pu croire, qu'un DIEU eût pu descendre aux extrémités où je vois réduit cet Enfant, qui remplit de ses cris l'étable de Bethléem ! Que de degrés à franchir avant de venir à l'état d'une enfance indigente et plaintive ? J'aurais peut-être aisément reconnu mon DIEU, dit S. Bernard, si je l'avais vu s'unir à quelqu'une de ces intelligences supérieures, dont la nature est plus<sup>s</sup> proche de celle du Créateur : *Magis cognovissem DEUM si vidissem Angelum*. J'aurais eu moins de peine à allier les idées d'un DIEU, qui est un pur esprit, uni à la nature d'un séraphin, exempt de la matière, que de voir un DIEU soumis à toutes les infirmités d'une nature grossière et terrestre, et assujetti à des nécessités dont nous rougissons tous les jours : *In similitudinem hominum factus*. Car il n'a pas pris un corps semblable à celui du premier homme, peu sensible à la douleur, préservé des impressions violentes du dehors, immortel par une grâce de préservation. La rigueur des saisons se fait sentir à lui ; il pleure, il pousse de tendres cris : comment le reconnaître à ces marques d'une telle faiblesse sans la lumière de la foi ? Ce n'est pas tout ; il descend jusqu'à l'enfance, il ne prend point un corps déjà tout formé et arrivé à la perfection d'un âge mûr ; c'est un corps tendre, sensible, susceptible des moindres douleurs. Il captive la raison, si j'ose parler de la sorte ; il la tient cachée ; il attend qu'elle se déploie avec les années. Comment, à toutes ces marques de faiblesse et de dépendance, reconnaître mon souverain ? Tout m'en éloigne, humanité, apparence de péché, infirmité, enfance ; mais notre foi nous doit faire surmonter nos imaginations trompeuses, et dans JÉSUS au berceau, reconnaître le même DIEU, qui est l'auteur de notre être et le Créateur de l'univers. (**Le P. Catrou**).

[Même sujet.] — Il me semble que je pourrais appliquer ici ce que DIEU dit au premier homme : *Adam, ubi es?* Ce fut après son péché. Où êtes-vous ? montrez-vous et que je vous voie : *Ecce Adam quasi unus ex nobis factus est*. Vous voilà donc devenu tel que nous. Souffrez, Seigneur, que je vous adresse les mêmes paroles, quoique dans un sens bien différent. Où êtes-vous, ô le Tout-Puissant ? Eh ! comment, sous le voile de notre humanité, tenez-vous tout votre pouvoir et toute votre gloire ensevelie ? Où êtes-vous, ô le DIEU immortel, et à quoi vous reconnaître dans une chair fragile, dans une chair sujette à la mort ? Où êtes-vous, ô le Créateur de toutes choses, et par conséquent le Maître de toutes choses ? Est-ce là, est-ce dans cet état, nu et dépouillé, que vous avez renfermé toutes vos richesses ? *Ecce quasi unus ex nobis factus est !* Quoi un DIEU

vient de naître ! celui qui est avant tous les siècles devient un enfant d'un jour ! La parole même du Père céleste, le Verbe, ne s'exprime que par des accents plaintifs et mal formés ! Quoi ! un DIEU agissant comme nous, marchant comme nous, conversant comme nous ! Que dirai-je ? un DIEU aussi petit que nous, plus petit même que nous, plus obscur, plus inconnu que nous ! C'est là que l'esprit demeure, et ce que toute la raison humaine ne peut comprendre si elle n'est aidée de la foi. (**Giroust**, *Avent, la Nativité*).





---

---

# MYSTÈRE DE LA CIRCONCISION.

## CIRCONCISION JUDAÏQUE

Et chrétienne ; — Circoncision spirituelle,

ancienne et nouvelle.

---

### AVERTISSEMENT.

*Huit jours après que JÉSUS-CHRIST eut pris naissance à Bethléem, il fut circoncis et reçut le nom de JÉSUS. Ce sont deux mystères qui s'accomplirent ce même jour, et que l'Eglise célèbre en même temps ; mais nous les partagerons et les traiterons l'un après l'autre, sans mêler rien de l'un dans l'autre, qu'autant qu'il sera nécessaire pour donner du jour ou du lustre à chacun d'eux en particulier. — Pour commencer donc par le mystère de la Circoncision, il faut remarquer : — 1°. Que le prédicateur peut traiter ce sujet sans parler autrement du nom de JÉSUS que comme d'une circonstance qui en relève l'ignominie, ou bien joindre les deux ensemble, comme l'on fait assez communément, et alors on fait les deux parties d'un discours. — 2°. Que ce mystère du Fils de DIEU soumis à la loi rigoureuse de la circoncision renferme la morale la plus sévère et tout ensemble la plus nécessaire au salut : savoir, la circoncision spirituelle dont le Sauveur nous donne*

*l'exemple et qui est marquée par cette circoncision corporelle. — 3°. Qu'il faut tellement traiter ce sujet, qu'on ne s'arrête pas uniquement à une doctrine stérile ou à une pure spéculation, et qu'on ne se jette pas non plus tellement sur la morale, comme font quelques-uns, qu'on n'explique pas le mystère, et qu'on ne fasse pas connaître le rapport qu'il a avec le Baptême, pourquoi le Sauveur s'est assujéti à cette loi rigoureuse, et tout ce qui peut servir à enflammer notre amour envers celui qui commence son office du Sauveur par verser son sang, gage de notre rédemption, et qui se dévoue par-là à payer un jour le reste du prix du salut de tous les hommes.*



§ I.

**Desseins et Plans.**

I. — Comme le Fils de DIEU n'a sauvé les hommes et n'a porté le nom de Sauveur qu'en versant son sang et en souffrant la rigoureuse opération de la circoncision, de même les hommes ne peuvent être sauvés sans la circoncision du cœur, c'est-à-dire des mauvais désirs, des passions et de tout ce qui flatte les sens : ce qu'on appelle mortification. De manière que, si l'Écriture, en parlant du peuple de DIEU, assure que celui dont la chair ne sera pas circoncise périra sans ressource, on peut dire que, parmi les chrétiens, sans cette circoncision du cœur (on entend toujours par-là le retranchement des plaisirs et la mortification des sens), il n'y a nulle espérance de participer au salut que le Sauveur nous a mérité. C'est le dessein le plus naturel que l'on puisse prendre sur ce mystère.

Sur quoi il faut remarquer que, comme le Fils de DIEU, pour mériter la qualité de Sauveur, a fait trois choses qui la lui ont incontestablement acquise, aussi de notre part il en exige trois autres, sans lesquelles nous ne devons jamais prétendre au bonheur d'être sauvés. — *Premièrement*, il a délivré les hommes de leurs péchés, qui étaient la cause de leur perte et la seule chose capable de les exclure du bonheur éternel. C'est ce que dit expressément l'ange qui apporta cet auguste nom du ciel : *Ipse enim salvum faciet populum suum à peccatis eorum.* — *Secondement*, il s'est soumis à loi rigoureuse de la circoncision, pour montrer qu'il était fils d'Abraham et descendu de sa race, parce que, sans cette marque, on eût pu ne le pas reconnaître pour le Messie. — En troisième lieu, en abolissant l'ancienne loi avec ses cérémonies, il en a établi une nouvelle, où sont renfermées toutes les obligations et compris tous les préceptes que nous devons indispensablement observer afin de faire notre salut.

Mais prenez garde, chrétiens, que cette qualité de Sauveur, si justement acquise à cet Homme-DIEU par ces trois titres, oblige les hommes par trois autres titres à coopérer eux-mêmes aux grands desseins de ce Sauveur. — 1°. Il faut détruire en nous le péché par une circoncision chrétienne, en retranchant tout ce qui nous y porte : savoir, les occasions, les entretiens dangereux et tout ce que la loi de DIEU nous défend. — 2°. Il faut être marqué au sceau du Fils de DIEU, et porter le caractère de sa ressemblance : ce qui ne peut se faire sans une circoncision de cœur et une mortification continuelle, par le retranchement de tous les plaisirs et divertissements illicites. — 3°. Comme le Sauveur, en prenant la circoncision, s'est engagé à garder toute la loi, comme il le dit lui-même, *Non veni solvere legem, sed adimplere*, la mortification chrétienne, qui est la circoncision de la nouvelle loi, consiste à observer inviolablement la loi de l'Évangile, et les préceptes qu'elle contient, puisque c'est la voie de salut que lui-même nous a tracée : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata*.

C'est sur quoi est établie la proposition et la vérité que j'ai avancée ; savoir, que comme le Fils de DIEU n'a pris le nom et commencé l'office de Sauveur que dans la circoncision de l'ancienne loi, de même sans la circoncision de la nouvelle, qui est la mortification des sens et de tout ce qui flatte l'amour-propre, on ne peut espérer d'être sauvé. — Trois raisons, prises de trois rapports que cette nouvelle circoncision prescrite dans l'Évangile a avec celle de l'ancienne loi, en seront toute la preuve. La première est que, sans cette circoncision, on ne peut éviter le péché, qui est le grand et l'unique obstacle à notre salut. La seconde, que sans cela nous ne serons jamais reconnus pour enfants de DIEU, n'ayant nulle ressemblance avec ce DIEU-Homme circoncis, qui, sans ce signe et cette marque, n'eût pas été reconnu pour enfant d'Abraham, et par conséquent pour le Messie. La troisième, enfin, que, sans la circoncision et le retranchement de nos aises, de nos vices, sans la mortification de nos sens, nous ne pouvons garder la loi de l'Évangile, à quoi nous nous sommes engagés par le baptême, qui a pris la place de la circoncision, comme le Sauveur, en prenant la circoncision judaïque, s'était engagé d'accomplir toutes les obligations de la loi de Moïse. — C'est le partage de ce discours, dont je n'étends pas les preuves en détail, parce qu'on les trouvera assez au long dans le 6<sup>e</sup> paragraphe.

—

II. — On peut prendre, pour dessein et pour division d'un discours sur ce mystère, de faire voir :

Dans la *Première Partie*, les obligations que le Fils de DIEU a contractées en prenant la qualité de Sauveur des hommes, qui sont : — 1°. De les sauver au prix et aux dépens de son sang : car c'est à quoi il s'engage solennellement dans cette rigoureuse cérémonie de la circoncision, et ce

dont il donne des arrhes et des gages en versant les premières gouttes de son sang. — 2°. De se faire notre médiateur auprès de son Père, ayant dès ce moment les conditions nécessaires pour cette fonction, qui sont d'être, d'un côté, saint et exempt de tout crime, et de l'autre d'avoir l'apparence d'un pécheur, afin d'attirer sur soi la vengeance de DIEU et de désarmer sa justice par une entière satisfaction. — 3°. De détruire le péché, qui est l'unique obstacle à notre réconciliation avec DIEU.

La *Seconde Partie* regarde les obligations qu'il nous impose, et que nous sommes obligés de remplir pour être sauvés. Ce sont : — 1°. De travailler à notre salut par une circoncision générale de tout ce qui peut déplaire à DIEU. — 2°. De mener une vie de pénitence, afin de satisfaire pour nos véritables péchés, comme le Sauveur commence à souffrir pour les nôtres presque aussitôt qu'il est né, en se soumettant à la loi de la circoncision. — 3°. D'observer exactement la loi de l'Évangile, comme le Sauveur, en prenant la circoncision, s'est en même temps chargé d'accomplir toute la loi.

III. — Puisque le Fils de DIEU n'est venu au monde que pour détruire le péché, on peut dire que, dans tout ce qu'il a fait et souffert, il a toujours eu en vue de nous instruire de ce que nous devons faire et souffrir pour l'expier et le détruire en nous. Or, dans le mystère de la circoncision, il fait deux choses, qui peuvent faire les deux parties d'un discours : — Il endure la honte du péché en paraissant pécheur, et il souffre la peine du péché en répandant son sang, dans une opération douloureuse. Voilà ce que nous devons imiter en lui. — Il faut, 1°. Souffrir la honte attachée à la laideur du péché ; — 2°. Porter la peine que mérite la grièveté du péché.

Dans le *Premier Point*. — Montrer que JÉSUS-CHRIST souffre l'opprobre du péché en deux manières : il y paraît pécheur aux yeux de son Père, chargé des iniquités de tous les hommes, dit Isaïe ; et tous ceux qui le voient prendre le remède du péché le crient pécheur lui-même : d'où il s'ensuit que, pour l'imiter, nous devons reconnaître notre péché, et aux yeux de DIEU, en le lui confessant avec humilité, et aux yeux des hommes en portant extérieurement toutes les marques d'un vrai pénitent.

*Second Point*. — Le Fils de DIEU, dans le mystère de la Circoncision, non-seulement a souffert l'opprobre du péché, mais il a commencé à souffrir la peine due au péché en répandant son sang dans une opération très-douloureuse, et qui le fut pour lui infiniment plus que pour tous les autres enfants. Or, son exemple nous engage à souffrir ce qu'il a souffert, et nous porte — 1°. A retrancher en nous tout ce qui a été la matière de notre péché ; — 2°. A nous punir sévèrement des anciens péchés pour en mériter le pardon, et pour nous garantir contre les nouveaux que nous pourrions commettre à l'avenir. (*Monmorel.*)

IV. — Si tout est mystérieux dans les actions du Sauveur, sa Circoncision, entre tous les mystères de sa vie, nous doit être chère et adorable : mais, pour vous donner une juste idée d'un Homme-DIEU circoncis, et qui prend la qualité de Sauveur dans sa circoncision, je vous propose deux vérités importantes :

*La première* est que cet Homme-DIEU, versant son sang par la plaie de la circoncision, mérite à juste titre le nom et la qualité de Sauveur du monde, puisqu'il commence dès-lors ce grand ouvrage de notre salut, et que sa circoncision est un engagement à le consommer un jour sur la croix.

*La seconde*, qu'il est par cette grande action un modèle tout divin, qui montre aux chrétiens à quoi les engage la coopération qu'ils doivent apporter à l'affaire de leur salut.

V. — On peut, avec S. Paul, considérer le Fils de DIEU comme consommateur de l'ancienne loi et comme fondateur et instituteur de la loi nouvelle. — Comme consommateur de l'ancienne loi, il accomplit la circoncision des Juifs ; — comme fondateur de la loi nouvelle, il vient publier une autre circoncision bien plus parfaite, celle des vrais chrétiens : c'est-à-dire que, comme consommateur de l'ancienne loi, il est lui-même circoncis selon la chair, et, comme fondateur de la loi nouvelle, il nous apprend et il nous oblige à être circoncis d'esprit et de cœur. C'est à quoi se réduit tout le mystère de ce jour. Sur quoi, pour répondre à la question de S. Bernard, qui demande pourquoi l'on a attendu que l'Enfant fût circoncis pour lui donner le nom de Sauveur, il fallait que JÉSUS-CHRIST, pour être parfaitement Sauveur, non-seulement en fît la fonction, mais qu'il nous apprît quelle devait être, pour l'accomplissement de ce grand ouvrage, notre coopération. Or, dans ce mystère il s'est admirablement acquitté de ces deux devoirs. — 1°. Il a commencé à nous sauver, par l'obéissance qu'il a rendue à la loi de l'ancienne circoncision, qui était la circoncision de la chair ; — 2°. Il nous a donné un moyen sûr pour nous aider à nous sauver nous-mêmes.

*Première Partie.* — JÉSUS-CHRIST a commencé à nous sauver par l'obéissance qu'il a rendue à la loi de l'ancienne circoncision : car, au moment où il fut circoncis, — 1°. Il se trouva dans la disposition prochaine et nécessaire pour pouvoir être la victime du péché ; — 2°. Il offrit à DIEU les prémices de son sang adorable, qui devait être le remède du péché ; — 3°. Il s'engagea à répandre ce même sang plus abondamment sur la croix, pour la réparation entière du péché.

*Seconde Partie.* — JÉSUS-CHRIST nous a donné un moyen sûr pour nous aider nous-mêmes à nous sauver, par la loi qu'il a établie dans la circoncision nouvelle. Cette circoncision nouvelle est la circoncision du cœur.

— 1°. Il nous en fait une loi ; — 2°. Il nous en explique le précepte ; — 3°. Il nous en facilite l'usage. (*Bourdaloue, Mystères.*)

---

VI. — Dans la circoncision du Fils de DIEU. nous trouvons particulièrement trois passions, les plus difficiles à vaincre, parfaitement sacrifiées et soumises à DIEU ; et son exemple nous fait voir ce que nous devons surtout nous efforcer de retrancher dans nous-mêmes.

1°. — Celle de l'indépendance et de la liberté, dans l'obéissance que rend ce DIEU-Homme à une loi qui ne l'obligeait point.

2°. — Celle de l'honneur, dans ce caractère ignominieux du péché dont il veut bien souffrir toute la honte.

3°. — Celle du plaisir, dans cette opération sanglante et douloureuse qu'il a soufferte. (*Bourdaloue.*)

---

VII. — La circoncision de l'ancienne loi est appelée un pacte imprimé sur la chair : *Erit pactum meum in carne vestra* ; mais c'est proprement la circoncision du Sauveur que nous pouvons appeler un pacte sur son corps.

1°. — C'est un pacte qu'il fait avec son Père éternel, en lui donnant les premières gouttes de son sang, de lui donner un jour le reste, pour achever la satisfaction qu'il doit faire à sa justice,

2°. — C'est un pacte qu'il a fait avec les hommes dans ce sacrifice commencé de son corps, d'achever leur salut par l'immolation entière qu'il doit en faire sur la croix. (*Biroat, 2° sermon sur la Circonction.*)

---

VIII. — Le Fils de DIEU, dans sa circoncision, remédie à trois sources de dérèglements qui se trouvent dans la plupart des hommes, et que nous devons corriger sur son exemple.

*La première* est l'amour de l'indépendance qui fut le péché du premier homme, et qui est devenu comme héréditaire dans toute sa postérité. Pour détruire cet amour dans sa circoncision, JÉSUS-CHRIST veut se soumettre à une loi dont il avait droit de se dispenser, ou plutôt à laquelle il n'était nullement assujéti : mais il entrait dans le sentiment du souverain législateur, qui se plaît à voir observer ses ordres, lors même qu'il ne nous y oblige pas à la rigueur,

*La seconde* est la négligence et les délais dans le soin de notre salut : négligence et délai si ordinaires, que la plupart diffèrent jusqu'à la fin de leur vie à y penser. Le Sauveur, dans sa circoncision, nous marque au contraire un empressement merveilleux de travailler à l'ouvrage de notre rédemption, dont il s'était chargé. Il ne le doit consommer qu'à sa pas-

sion ; mais, parce qu'après sa naissance il trouve l'occasion de commencer à donner son sang pour les hommes, il s'y porte avec ardeur.

*La troisième* est le mépris des pratiques de la religion, que nous croyons peu importantes. Le Fils de DIEU venait pour abolir la circoncision, puisqu'elle ne serait plus nécessaire ; mais elle était encore en vénération parmi les Juifs ; son institution avait été sainte, sa pratique venait de DIEU et conduisait à DIEU. Il a voulu par là nous apprendre à ne rien croire méprisable de ce qui peut avoir rapport au culte de DIEU, quand ce ne seraient que des choses extérieures et de simples cérémonies, qui peuvent changer selon le temps.

---

IX. — Le Fils de DIEU prend le nom de Sauveur, et commence à en faire l'office dans le mystère de la Circoncision.

1°. — Il souffre la douleur d'une opération sanglante, parce que c'était un moyen ordonné par son Père pour sauver les hommes : d'où il faut conclure que les souffrances sont aussi un moyen d'être sauvé.

2°. — Il obéit à une loi humiliante et rigoureuse, pour nous apprendre que, sans l'obéissance exacte aux lois de DIEU, on ne peut faire son salut.

3°. — Il s'engage par là à la mort, à quoi le salut du monde était attaché, pour nous apprendre à mourir par avance, par une mortification continuelle, pour assurer notre salut.

---

X. — S. Bernard, dans le 3<sup>e</sup> sermon sur la Circoncision, nous apprend qu'il y a dans ce mystère des objets qui méritent notre admiration, notre amour et notre imitation : *In circumcissione Domini, habemus quod amemus et admiremur, habemus etiam quod imitemur*. Ce qui peut servir de sujet et de division d'un discours.

1°. — Ce qui doit être l'objet de notre admiration est de voir que, dans ce mystère, il se trouve un assemblage et un mélange de choses qui nous surprennent par l'opposition qu'elles paraissent avoir avec la nature divine : un DIEU souverain et indépendant assujetti à une loi, nonobstant toutes les raisons qui pouvaient si justement l'en dispenser ; un DIEU impassible et immortel qui souffre une douloureuse opération ; celui qui est la sainteté même prenant l'apparence du péché et voulant paraître pécheur.

2°. — Ce qui nous doit porter à l'aimer d'un amour de tendresse et de reconnaissance, c'est de voir qu'il nous aime jusqu'à tel excès que de vouloir nous sauver aux dépens de sa gloire, de son sang et de sa vie même, puisqu'en voulant être circoncis il s'engage à mourir un jour pour nous sur la croix.

3°. — Ce qui doit être l'objet de notre imitation est son obéissance aux

ordres de son Père, sa patience à souffrir une si douloureuse opération, son humilité profonde de vouloir paraître pécheur, lui qui était la sainteté même ; ce qui doit confondre notre vanité et notre orgueil, à nous qui voulons paraître tout autres que nous ne sommes.

XI. — On peut réduire tout ce qui est propre à cette fête à ces deux points. Le premier, c'est le mystère d'un DIEU Sauveur, qui prend cette qualité dans sa Circoncision. Le second, l'exemple qu'il nous donne en souffrant cette rude opération presque aussitôt qu'il commence à vivre.

*Première Partie.* — Si S. Bernard demande quelle liaison et quelle connexion il y a entre la circoncision et la qualité de sauveur, je puis répondre — 1°. Qu'en prenant ce nom, en cette cérémonie, il s'engage à le mériter, à en faire l'office et à sauver les hommes. C'est un engagement qu'il contracte, un contrat qu'il passe avec son père : et, pour marque de cet engagement, il donne des arrhes et des gages ; il se fait caution pour les hommes, et enfin il entre en possession de cet office. — 2°. Il commence ce même office dans sa circoncision : car toutes ses souffrances et ses humiliations n'en sont que des suites, et une continuation, ou plutôt l'acquit et l'exercice de ce qu'il promet en ce mystère.



## § II.

### Les Sources.

[Les SS. Pères]. — **S. Augustin**, *De peccato originali*, 32, traite de la Circoncision comme de la figure du Baptême. Il en parle de la même manière II *Contrà Julianum*, 6, et VI, 3. — III *De peccat. merit.* 5; *De pecc. origin.* 31 et 32 : pourquoi la circonsion se faisait le huitième jour. — *Serm.* 66 *ex novis* : que ce mystère de l'ancienne loi signifie le dépouillement du vieil homme dans la nouvelle. — *Serm.* 50 *ex novis* : la circoncision était le signe, le caractère, et le sacrement de l'ancien testament. — *Epist.* 89 *ad Hilarium*; *serm.* 15 *de Verb. Apost.* : pourquoi les enfants étaient circoncis le huitième jour. — *Tract.* 30 *in Joan.* : ce que signifie la circoncision judaïque.

**S. Cyprien**, I *ad Quirinum*, 8 : qu'on a dû abolir la circoncision corporelle, et mettre la circoncision spirituelle à sa place. (Ce livre lui est attribué). v *Epist.* 42 : de quelle manière la circoncision a été le remède du péché originel.



**S. Jérôme**, *Epist.* 20, parle de la circoncision judaïque.

**Le vénérable Bede**, *Homil, in Evang.*, traite de la circoncision corporelle et spirituelle, du Baptême et du nom de Chrétien.

**S. Bernard** a trois sermons de suite sur cette fête. Dans le premier, il montre que le Fils de DIEU s'est soumis à cette loi non par nécessité, mais par humilité. Dans le second, il parle du précepte de la circoncision, et pourquoi le Sauveur s'y est soumis, quoiqu'il n'y fût nullement obligé. Dans le troisième, il montre qu'il l'a voulu prendre comme un remède, non pas pour lui, puisqu'il n'en avait nul besoin, mais pour nous, afin de nous guérir.

**S. Bonaventure** a fait quelques sermons sur ce sujet; dans l'un desquels il parle de la circoncision spirituelle figurée par la circoncision corporelle.

**Yves de Chartres**, dans un sermon, parle de trois choses qui regardent ce mystère : la première, pourquoi le Sauveur a voulu accomplir cette loi; la seconde, pourquoi le huitième jour; la troisième, il traite de la circoncision littérale, allégorique et morale.

**S. Laurent Justinien**, dans un sermon sur cette fête, apporte les raisons pour lesquelles le Fils de DIEU n'a pas dédaigné de se soumettre à cette loi.

**S. Zénon de Vérone** montre que la circoncision judaïque était la figure de celle qu'on pratique dans le christianisme.

[Livres spirituels et autres]. — **Gerson**, sermon sur ces paroles de S. Paul : *Apparuit gratia DEI et salvatoris nostri.*

**Hugues de Saint-Victor**, *Institutiones monasticæ*, serm. 49.

**Cornelius à Lapide**, in 17 *Genes.*, traite des causes et de l'usage de la circoncision ancienne.

**Carthagène**, *Mystères de Notre-Seigneur.*

**Franciscus Suarez**, *Mystères* : il y traite amplement de celui-ci.

**Raynerius de Pisis**, *Pantologia.*

**Le P. Croiset**, *Année chrétienne*, 1<sup>er</sup> janvier.

*Les Souffrances de Notre-Seigneur*, par le **P. Thomas de Jésus**, 7<sup>e</sup> soufr.

**Grenade**, *Mémorial*, liv. 6; *Méditations sur la vie de Notre-Seigneur.*

[Tous ceux qui ont fait des *Méditations* sur la vie du Fils de DIEU n'ont pas omis ce mystère. Voici les principaux qui peuvent fournir des matériaux].

**Le P. Bourgoin**, *Vérités et sublimes excellences du Verbe incarné.*

**Le P. Haineufve**, 1<sup>re</sup> partie de ses *Méditations*, 3 janvier.

**Le P. Nouet**, *L'Homme d'oraison* 2<sup>e</sup> médit. pour le 2 janvier, où il parle de l'obéissance que JÉSUS-CHRIST rend à son Père en ce mystère.

**Le P. Dupont**, Méditations sur les mystères de la foi, 2<sup>e</sup> partie, Méditation 20, où il parle des vertus que le Sauveur pratiqua dans sa circoncision.

[Prédicateurs]. — **Matthias Faber**, *Conc. 10 in festo Circumcisionis*.

**Biroat**, Mystères de Notre-Seigneur, a deux sermons sur la Circoncision, sans parler de deux autres qui peuvent se prêcher dans la fête de ce jour.

*Essais de Sermons* : il y en a trois sur ce sujet.

**Le P. Texier**, Mystères.

**Le P. Duneau**, Mystères.

**Le P. Masson**, Avent.

**Monmorel**, Homélie.

**Bourdaloue**, Mystères, a traité à fond celui-ci.

**L'Abbé Du Jarry** en a fait un sermon.

*Sermons sur tous les sujets de la Morale chrétienne* (**Houdry**), Mystères de Notre-Seigneur.

**Le P. Castillon**, Avent.

**Sarazin**, Avent.

[Recueils]. — **Berchorius**. } Titulo *Circumcisio*.

**Labatha**. } Titulo *Christi Circumcisio*.

**Spanher**, *Polyantha sacra*, Titulo *Circumcisio*.

**Carthagena**, *Homilia de Circumcisione*.

**Eus. Nieremberg**, *Homilia de Circumcisione*



### § III.

#### Passages, exemples et applications de l'Écriture.

*Circumcidetis carnem præputii vestri, ut sit in signum fœderis inter me et vos.* Genes. xvii, 11. Vous circoncirez votre chair pour être un signe de l'alliance entre moi et vous.

*Circumcidite præputium cordis vestri.* Deuteron. x, 16. Faites la circoncision de votre cœur.

*Circumcidet Dominus DEUS tuus cor tuum et cor seminis tui : ut diligas Dominum DEUM tuum in toto corde tuo.* Deuteron. xxx, 6. Le Seigneur circoncira votre cœur, afin que par ce moyen vous le puissiez aimer de toute votre âme.

*In capite libri scriptum est de me, ut facerem voluntatem tuam ; DEUS meus volui, et legem tuam in medio cordis mei.* Ps. 39. Il est écrit de moi, à la tête du livre, que je fasse, mon DIEU, votre volonté : je m'y suis accordé, et j'ai mis votre loi au milieu de mon cœur.

*Haurietis aquas in gaudio, de fontibus salvatoris. Isaïe XII, 3.*

*Omnis domus Israel incircumsi sunt corde. Jerem. IX, 26.*

*Circumcidimini Domino, et auferite præputia cordium vestrorum. Jerem. IV, 4.*

*Non veni solvere legem, sed adimplere. Matth. V, 17.*

*Postquam consummati sunt dies octo ut circumcideretur puer. Luc. II, 27.*

*Non quæ in manifesto, in carne, est circumcisio; sed qui in abscondito Judæus est: et circumcisio cordis in spiritu, non littera: cujus laus non ex hominibus, sed ex DEO est. Rom. II, 28-29.*

*Circumcisio quidem prodest si legem observes: si autem prævaricator legis sis, circumcisio tua præputium facta est. Ibid. 25.*

*Abraham signum accepit circumcisionis, signaculum justitiæ fidei, quæ est in præputio. Rom. IV, 11.*

*Empti estis pretio magno: glorificate et portate DEUM in corpore vestro. I Cor. VI, 20.*

*Mortificationem JESU in corpore nostro circumferentes. II Cor. IV, 20.*

*Ubi venit plenitudo temporis, misit DEUS Filium suum, factum ex muliere, factum sub lege, ut eos qui sub lege erant redimeret, ut adoptionem filiorum reciperemus. Galat. IV, 4-5.*

*Si circumcidamini, Christus nihil vobis proderit. Galat. V, 2.*

*Testificor omni homini circumcidenti se quoniam debitor est universæ legis faciendæ. Ibid. 3.*

*In Christo, neque circumcisio aliquid valet, neque præputium, sed fides quæ per charitatem operatur. Ibid. 6.*

*Circumcisio cordis in spiritu. Rom. II, 20.*

*Circumcisi estis circumcisione non manu factâ, in expoliatione corporis carnis, sed in circumcisione Christi. Coloss. II, 11.*

*Nos sumus circumcisio, qui spiritu servimus DEO, gloriamur in Christo JESU, et non in carne fiduciam habentes. Phillip. III, 3.*

*In capite libri scriptum est de me ut faciam, DEUS, voluntatem tuam. Hebr. X, 7. Durâ cervice et incircumcisis cordibus. Act. VII, 51.*

*Qui Christi sunt carnem suam crucifixerunt, cum vitis et concupiscentiis. Galat. V, 24.*

Vous puiserez avec joie les eaux du salut dans les sources du Sauveur.

Toute la maison d'Israël a le cœur incircuncis.

Soyez circoncis pour le Seigneur, et retranchez toutes les superfluités de vos cœurs.

Je ne suis pas venu pour détruire la loi, mais pour l'accomplir.

Après que huit jours furent accomplis pour circoncire l'enfant.

On ne doit pas appeler Juif celui qui est marqué au-dehors, mais celui qui est véritablement Juif, qui est circoncis dans le cœur; la circoncision est attachée à l'esprit, et non pas à la lettre: en sorte que c'est à DIEU à en juger, et non pas aux hommes.

A la vérité, la circoncision sert à ceux qui observent exactement la loi; mais ceux qui la violent, leur circoncision même ne leur sert pas plus que s'ils ne l'avaient point.

Abraham a reçu le signe de la circoncision, qui fut le symbole de la justice de tous les fidèles, dont il est le père.

Vous avez été achetés à un grand prix; glorifiez donc et portez DIEU dans votre corps.

Portons en notre corps la mortification de JÉSUS-CHRIST.

Lorsque les temps ont été accomplis, DIEU a envoyé son Fils, formé d'une femme et assujéti à la loi, pour racheter ceux qui étaient sous la loi, et pour nous rendre enfants d'adoption.

Si vous vous faites circoncire, JÉSUS-CHRIST ne vous servira de rien.

Je déclare à tout homme qui se fera circoncire qu'il est obligé de garder toute la loi (de Moïse).

En JÉSUS-CHRIST, ni la circoncision ni l'incirconcision ne servent de rien, mais la foi agissant par la charité.

La circoncision du cœur et en esprit.

Vous avez été circoncis, non d'une circoncision opérée par la main, qui consiste dans le retranchement de quelque partie de la chair, mais d'une circoncision opérée par JÉSUS-CHRIST même.

Nous sommes des circoncisions vivantes, lorsque nous servons DIEU en esprit, lorsque nous mettons notre gloire en JÉSUS-CHRIST, et non pas en un signe extérieur imprimé sur la chair.

Il est écrit de moi, au commencement de votre livre, que je fasse votre volonté.

Têtes dures et inflexibles, hommes incircuncis de cœur.

Ceux qui sont serviteurs de JÉSUS-CHRIST ont crucifié leur chair, avec les vices qu'elle fomenté et les concupiscentes.

EXEMPLES TIRÉS DE L'ANCIEN ET DU  
NOUVEAU-TESTAMENT.

[Origine de la circoncision]. — DIEU, ayant trouvé Abraham selon son cœur, voulut par une bonté toute particulière envers ce saint patriarche, contracter alliance avec lui : et comme tout contrat emporte une obligation mutuelle, DIEU promit de sa part et engagea sa parole à Abraham, et en sa personne à toute sa postérité, qu'il le considérerait et le traiterait comme son peuple choisi et bien-aimé, par préférence à toutes les autres nations ; mais il voulut aussi que ce saint patriarche, qu'il choisissait pour être le chef et le père de ce peuple favori, lui promît, pour soi et pour ses descendants, qu'ils ne reconnaîtraient jamais d'autre DIEU que lui. Cet accord ainsi passé, DIEU voulut qu'il fût signé, et que cette signature se fit dans leur propre chair et de la manière que chacun sait : *Circumcidetis carnem præputii vestri, ut sit signum fœderis inter me et vos* (Genes. xvii). Vous remarquerez qu'il donne au signe le nom de la chose signifiée, en appelant la circoncision du nom de pacte, quoiqu'elle n'en fût que le signe, comme nous appelons contrat et obligation l'écriture signée qui n'en est que la marque. Voilà la source et l'origine de cette loi imposée au peuple Juif, et dont l'obligation a duré jusqu'à l'institution du baptême et à la promulgation de l'Évangile.

Il est rapporté au 4<sup>e</sup> chap. de l'Exode, qu'un ange (qui représentait DIEU) apparut à Moïse, le menaçant et faisant semblant de vouloir le tuer, pour le punir de la négligence qu'il avait eue à circoncire un de ses enfants. De quoi Sephora, femme de Moïse, s'étant aperçue, elle prit aussitôt une pierre fort aiguë en forme de couteau, et circoncit son fils pour sauver la vie à son mari, en lui disant : « *Sponsus sanguinum mihi es !* Vous m'êtes un époux de sang. Vous m'avez déjà obligée de circoncire mon aîné, et maintenant il m'en a fallu faire autant au cadet. » Il est constant que Moïse avait transgressé la loi qui obligeait les parents de circoncire le huitième jour leurs enfants mâles, et il est vraisemblable qu'il l'avait négligé pour ne pas attrister sa femme, laquelle étant idôlâtre, avait témoigné beaucoup de déplaisir de la circoncision de son aîné.

[Figure et symbole]. — L'action que fit Josué avant d'introduire les Israélites dans la terre promise est en même temps un exemple de l'obéissance qu'il rendit à la loi de DIEU, et une figure de ce qu'est obligé de faire un

chrétien qui aspire au ciel. DIEU ne voulut pas que ce peuple incircconcis entrât dans la terre de promesse : c'est pourquoi il ordonna à Josué, lorsqu'après avoir passé le Jourdain, il se disposait à entrer en possession de cette terre, de faire une circoncision générale sur les enfants d'Israël ; ce qui fut ponctuellement exécuté. C'est un exemple de l'obéissance de ce grand capitaine des armées du Seigneur. Mais voici la vérité de ce qui se passa alors en figure : personne n'entrera dans le royaume de DIEU, terre des vivants qui nous est promise, qu'il n'ait été circoncis, et à qui on n'ait ôté l'opprobre de tous les vices et de toutes les passions qui ferment l'entrée de ce royaume. et empêchent qu'on ne prenne possession de cette terre, comme fit Josué par la circoncision, laquelle étant achevée, il dit : C'est aujourd'hui que j'ai ôté l'opprobre de l'Égypte dont vous étiez chargés. *Hodiè abstuli opprobrium Ægypti à vobis.*

Si la circoncision, toute sensible et toute extérieure qu'elle était dans la loi de Moïse, ne laissait pas de marquer quelque chose d'intérieur et de spirituel, peut-on douter que le Baptême, dans la loi de JÉSUS-CHRIST, figuré par la circoncision, ne soit un signe visible d'une chose invisible ; une marque extérieure, que nous recevons dans nos personnes, du détachement intérieur que nous devons avoir dans nos âmes ? C'est de ce détachement sincère et véritable que l'Église nous renouvelle l'obligation et le précepte indispensable, dans le mystère de la Circoncision du Sauveur qu'elle expose à nos yeux. Cette circoncision intérieure de nos cœurs fait le véritable caractère des chrétiens.

[Imiter le Sauveur]. — La circoncision extérieure ne subsiste plus, et la loi qui la prescrivait est abolie : ainsi, nous ne pouvons imiter le Sauveur du monde en ce point ; mais nous pouvons l'imiter, d'une manière encore plus excellente, en recueillant tout l'esprit du grand exemple qu'il nous donne par le retranchement des affections terrestres ; sans cela nous ne sommes que des fantômes de chrétiens, et toute notre piété n'est qu'illusion.

Quand on considère le Sauveur sous le couteau humiliant et douloureux de la circoncision, on peut se représenter qu'il est déjà sur la croix, et dire que le sang qu'il verse dans cette cérémonie légale est un gage de celui qu'il doit verser un jour sur le Calvaire. On peut encore se souvenir que DIEU avait ordonné dans l'ancienne loi qu'on lui offrît les prémices de tous les fruits de la terre ; mais, parce que son Fils devait naître dans une si grande pauvreté qu'il n'avait rien en propre, le Père éternel exigea les prémices du sang de ce Fils bien-aimé : le Sauveur s'y soumit avec joie, et rien ne put l'empêcher de souffrir pour nous dans un âge si tendre : car il nous donna, dès le huitième jour de sa vie, les premières gouttes de ce sang qui devait être répandu tout entier sur la croix, et couler encore après la mort par l'ouverture de son côté.

## APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES

## DE L'ÉCRITURE.

*Circumcidet Dominus DEUS tuus cor tuum, ut diligas Dominum DEUM tuum in toto corde tuo* (Deuteron. xxx). — Si le Seigneur voulait nous ouvrir les yeux et tirer le voile qui les couvre, afin que nous puissions voir l'excellence de la circoncision dont il nous parle et qu'il nous ordonne, nous ne serions pas si grossiers que de la prendre pour une circoncision corporelle, puisque le cœur n'en est pas capable. Quelle est donc cette circoncision de cœur que promet ici le Seigneur, sinon celle de l'excès et de la superfluité de nos passions, qui naissent du cœur et qui apportent un incroyable obstacle à son amour ? Ce sont ces branches sèches qu'il nous promet de retrancher avec sa grâce, afin que, le cœur étant ainsi circoncis, il jette toute sa force et sa vertu par cette seule branche de l'amour de DIEU. Nous serons alors de vrais Israélites, nous serons véritablement circoncis par le Seigneur, lorsqu'il aura ôté de notre âme tout l'amour du monde, et qu'elle ne sera plus remplie que de DIEU. Mais comment le Seigneur, après nous avoir assuré qu'il fera cela lui-même, nous commande-t-il, en un autre endroit, de le faire : *Circumcidamini Domino, et auferte præputia cordium vestrorum* ? (Jerem. iv). Pourquoi, Seigneur, me commandez-vous de faire une chose que vous me promettez de faire vous-même ? Si vous le devez faire, pourquoi me l'ordonnez-vous ? et, si je le dois faire, pourquoi me le promettez-vous ? Cette difficulté se résout aisément par ces paroles de S. Augustin : *Da quod jubes, et jube quod vis*. Seigneur, donnez-moi votre grâce pour faire ce que vous me commanderez. et commandez-moi ensuite ce qu'il vous plaira. De sorte que celui qui m'ordonne ce que je dois faire me donne lui-même la grâce de le faire.

*Minuisti eum paulò minùs ab angelis* (Ps. 8). — Le Fils de DIEU ne s'est pas seulement fait chair, et chair souffrante ; mais, ô prodige d'humilité ! chair marquée de la ressemblance du péché, puisqu'il s'est assujetti à la loi de la circoncision, laquelle étant parmi les Juifs une figure de notre Baptême et ordonnée pour la rémission du péché, en était, dit S. Bernard, comme le caractère, ou, pour mieux dire, la cicatrice. Mais si dans l'Incarnation, dit ce même saint, DIEU s'est fait un peu moins que les anges, dans la circoncision ne peut-on pas dire qu'il s'est fait encore beaucoup moins, puisqu'il n'a pas seulement pris la forme d'homme ; mais celle de pécheur : *In incarnatione minoratus est Angelis, in circumcissione multò minùs, qui non solum formam hominis sed formam habet pecca-*

*toris*. Après le péché, rien n'est plus abject que la figure et la forme du péché : or, le Verbe éternel prend aujourd'hui, pour l'amour de nous, la forme du péché, car il lui est impossible de prendre le péché même. C'est donc la dernière démarche qu'il puisse faire pour s'abaisser : *Non plus ultrà*. Tout DIEU qu'il est, il ne peut pas descendre davantage. C'est, dit S. Chrysostôme, ce que S. Paul appelle proprement anéantissement : *Semetipsum exinanivit, formam servi accipiens*. Comme s'il disait qu'ayant pris, dans son Incarnation et dans sa naissance, la forme d'esclave, il passe plus avant dans sa circoncision, et s'anéantit tant qu'il le peut faire en prenant la forme de pécheur. Et voici comment : dans son Incarnation, il s'anéantit, c'est-à-dire il rend méconnaissable ses divins attributs ; mais dans la circoncision il anéantit sa propre essence, puisque, le péché étant contradictoirement opposé à la divinité et incompatible avec la nature de DIEU, il n'en pouvait prendre la marque sans s'exposer à être tenu pour pécheur, et par conséquent sans anéantir dans l'estime des hommes la croyance de sa divinité.

*Omnis domus Israël incircumcisi sunt corde*. (Jerem. ix) — Tous ceux de la maison d'Israël ont le cœur incirconcé. O DIEU ! que nous sommes éloignés de cette circoncision de cœur, que Dieu exige de nous dans la nouvelle loi, c'est-à-dire de ce parfait détachement en quoi consiste l'essence de notre religion ! et que j'aurais lieu de faire aujourd'hui la même plainte que faisait autrefois Jérémie : *Omnis domus Israël incircumcisi sunt corde* ! Parmi tant de chrétiens, à peine s'en trouve-t-il un seul qui soit véritablement circoncisé de cœur, c'est-à-dire intérieurement détaché des choses de ce monde. Une cupidité insatiable et universelle éclate impunément dans l'ambition déclarée de celui-ci, agit sourdement sous la modestie apparente de celui-là ; nourrit l'envie secrète des uns, entretient le chagrin des autres, fomenté l'orgueil des grands, cause les murmures des petits. S. Chrysostôme dit que la circoncision obligeait principalement les Juifs à ne se pas mêler avec les nations idolâtres, de peur que leurs faux dieux ne vinssent à prendre dans leur esprit la place du véritable qu'ils servaient, comme il ne manqua pas d'arriver toutes les fois qu'ils violèrent ce commandement. Or, voilà l'obligation indispensable que le nom de chrétien porte avec lui. Vous êtes consacrés et dévoués à DIEU par le Baptême, qui a pris la place de la circoncision : c'est donc à nous maintenant de ne plus avoir de commerce avec les libertins du siècle, de vous distinguer en toutes choses des amateurs et des partisans de la vanité, de vous séparer, autant que vous le pourrez, de ces infidèles et idolâtres qui ont renoncé secrètement au culte du vrai DIEU : en un mot de circoncire et retrancher tout ce qui est opposé au service du souverain Maître que vous avez choisi.

*Offeretis ad vesperam juxtà omnem ritum sacrificii matutini.*

(Num. xxviii, 8). — En considérant le Fils de DIEU dans le jour de sa Circoncision, nous devons appeler dans notre mémoire deux sacrifices dont nous parle l'Écriture. Le premier était celui du matin, et le second celui du soir. Mais il faut remarquer que celui du soir avait un tel rapport avec celui du matin, qu'on le devait faire selon le même ordre, avec les mêmes cérémonies : *Offeretis ad vesperam justà omnem ritum sacrificii matutini*. Le sacrifice du soir est celui de la croix, où JÉSUS-CHRIST fut attaché à la fin de sa vie. Le rapport qu'on peut marquer entre l'un et l'autre est que JÉSUS-CHRIST, en celui du matin, qui est la circoncision, y répand les prémices de son sang, et cette effusion est accompagnée sur la croix de toutes les humiliations imaginables. La victime sera toujours la même ; l'amour, qui en est le motif le plus pressant, le sera alors, et le salut des hommes sera toujours la fin de celui-là, comme il l'est en ce jour de celui-ci.

*Postquàm impleti sunt dies ut circumcideretur puer.* (Lucæ II). — Si JÉSUS-CHRIST n'avait pas observé la loi de la circoncision, ç'aurait été un prétexte aux Juifs de ne point croire qu'il fût le Messie, puisque le Messie devait être enfant d'Abraham, dont la postérité en général était assujettie à cette loi. S'il n'avait pas été circoncis, ils auraient pu dire : Nous n'avons pu recevoir JÉSUS-CHRIST. Ils auraient eu tort, mais ils n'en auraient pas été moins scandalisés. Pour prévenir ce faux sujet de scandale, le Fils de DIEU ne croit pas trop faire de s'exposer à la douleur et à la honte d'être circoncis : au lieu que la peine la plus légère ou la crainte de la subir nous ôte souvent la crainte de scandaliser nos frères : nous supposons que nous avons droit de ne point nous départir de notre intérêt en leur considération, quand même il le faudrait pour l'intérêt de leur salut.

*Postquàm consummati sunt dies octo ut circumcideretur puer.* (Lucæ II). — Quelques interprètes ont remarqué que l'Évangile de S. Luc ne dit pas expressément que l'Enfant fut circoncis ; il donne seulement à entendre que c'était la coutume, et que, le temps de la circoncision étant venu, le nom de JÉSUS lui fut donné. N'est-ce point qu'il a eu horreur d'un traitement si rigoureux, où le sang d'un Enfant-DIEU fut répandu, et qu'il s'est abstenu d'en parler en termes trop expressifs, pour ne point arrêter les esprits sur un sujet si lugubre, après la joie que le récit de la naissance d'un Sauveur avait causée ? Peut-être même qu'il aurait entièrement passé sous silence ce mystère sanglant, comme ont fait les autres Évangélistes, n'eût été qu'il fallait faire mention de la Circoncision à cause du nom qu'on y imposait aux enfants, comme on fait aujourd'hui au Baptême. Il passe légèrement sur la cérémonie qui se pratiquait en même temps. Mais ce mystère, que l'Évangéliste rapporte en si peu de mots, est peut-être celui qui contient les plus importantes instructions



pour le salut, et de plus beaux exemples d'obéissance, d'humilité, de religion, de patience, de mortification. Et ainsi, quoique de tous les mystères du Fils de DIEU ce soit celui qui est exprimé en moins de termes, on peut dire que c'est celui qui demande le plus de réflexion.

*Tuam ipsius animam pertransibit gladius* (Lucæ II). — On peut sans crainte appliquer en cette occasion à la sainte Vierge les paroles que le saint vieillard Siméon lui dit quelque temps après, dans une autre cérémonie : car ce ne fut pas sans partager la douleur avec son Fils qu'elle fut présente à cette douloureuse opération, ou que peut-être elle y employa sa propre main, comme l'on croit assez probablement. On ne peut douter qu'elle n'y ressentit de la répugnance, d'autant plus qu'elle savait qu'il n'était point obligé à cette loi. Mais, comme elle était entièrement persuadée qu'il en fallait user de la sorte, elle eut assez de courage pour voir ou même pour prendre le couteau en main et faire elle-même cette sanglante exécution sur la chair tendre et délicate de son cher Fils. En effet, si les clous qui percèrent les pieds et les mains du Sauveur sur le Calvaire transpercèrent le cœur de sa sainte Mère, ne doutons pas que le même glaive, qui coupa sa chair dans un âge si tendre, ne lui fendit le cœur de douleur. Mais peut-être qu'elle aima mieux faire cette fonction elle-même que de s'en fier à un autre, espérant qu'elle se passerait avec moins de douleur, par la grande circonspection qu'elle y apporterait ; il est plus que probable qu'elle mêla ses larmes avec le sang de son Fils, et qu'elle ne se put tenir de dire au SAINT-ESPRIT : « *Sponsus sanguinum mihi es* : divin Esprit, fallait-il que cet enfant, que j'ai conçu par votre opération, fût traité de la sorte ? Je me sou mets cependant à votre sainte volonté. »

*Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum, fecit, ut nos efficeremur justitia DEI.* (II Corinth. V). On ne peut pas dire que le péché ait été en JÉSUS-CHRIST. DIEU nous préserve d'un tel blasphème ! Il a toujours été saint innocent et pur en toute sa vie et exempt de toute souillure ; néanmoins, comme celui qui ne connaissait point le péché a été fait péché pour nous, dit l'Apôtre, afin que nous devinssions justes, de même, quoique véritablement il ne fût point pécheur, il ne laisse pas d'être circoncis comme s'il eût été pécheur afin de guérir l'orgueil et la présomption des hommes pécheurs. Que dirons-nous à cet exemple d'humilité, vains et superbes que nous sommes ? Celui qui n'avait ni plaie ni blessure n'a pas refusé de prendre le remède ; et nous, qui ne sommes que blessures et que plaies, nous avons honte d'appliquer le remède à nos véritables maladies, qui sont nos péchés, et aux plaies mortelles qu'ils nous font !

*Humilavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem.* (Philipp. II). L'obéissance et l'humilité sont deux vertus tellement unies et liées en-

semble, que la première ne se peut jamais pratiquer sans la seconde. Qui-conque obéit se soumet à celui qui commande, et plus le commandement est humiliant et difficile, plus on témoigne sa soumission en l'observant. C'est pourquoi l'Apôtre a prouvé l'humilité du Fils de DIEU par son obéissance: *Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem*. Mais si l'occasion s'en fût présentée, n'aurait-il pas dû dire avec autant de vérité: *Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad circumcisionem*? Car il n'a pas été moins obéissant à la loi de la circoncision qu'au précepte de mourir pour les hommes. Il est vrai que cette loi ne l'obligeait pas en tant que portée à Abraham pour lui et pour ses descendants; mais son Père, qui voulait qu'il mourût pour les hommes, voulait aussi qu'il naquit pauvrement pour eux et qu'il fût circoncis pour eux. *Propter quod siquidem circumcisis est propter quod natus, propter quod passus; nihil horum propter se, sed omnia propter electos*, dit S. Bernard. Or, je suis persuadé que cet Homme-DIEU, depuis le premier instant de sa vie jusqu'au dernier, n'a pas fait une seule action sinon par le motif d'obéissance à son Père, et qu'ainsi il ne s'est soumis à cette rigoureuse loi de la circoncision que par ses ordres, en pratiquant ces deux admirables vertus d'obéissance et d'humilité, dont il nous a donné l'exemple en ce mystère.

*Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris* (Isaïæ XII). Vous puiserez les eaux du salut des sources abondantes qui rejailissent de ce Sauveur sur tous les hommes. Pourquoi, Sauveur du monde, commencer presque aussitôt que vous avez reçu la vie à répandre votre précieux sang, qui est la source et tout ensemble le prix de vos grâces, que votre prophète appelle des eaux de salut? C'est, je m'assure, pour nous faire connaître l'importance de notre salut éternel, et la grandeur du mal qui nous est inévitable si nous ne répondons au désir qu'il a de nous sauver. Faisons réflexion sur le sang adorable de cet Enfant; admirons sa charité qui ne lui permet pas de passer le huitième jour de sa vie sans nous donner ce précieux gage de son amour. Oh! qu'il le donne de bon cœur! qu'il a de zèle pour notre bien! qu'il fait état de notre âme! Sommes-nous bien convaincus qu'il n'y a point d'autre affaire qui mérite nos soins que celle de notre salut, ni d'autre mal à craindre que la perte de notre âme, et que c'est pour la sauver que le Fils de DIEU commence aujourd'hui à répandre son sang, en attendant qu'il le verse tout entier sur la croix?

*Ecce quomodo amabat eum* (Joan. II). Les Juifs autrefois, voyant le Fils de DIEU pleurer sur le tombeau de Lazare, s'entredisaient: Voyez comme il aimait celui dont il pleure la mort: *Ecce quomodo amabat eum*! Si les larmes sont des marques de l'amour, que direz-vous en voyant couler ce précieux sang dont le Sauveur nous donne les prémices pour nous assurer qu'il nous aime et qu'il est tout à nous? Ah! voyons combien il nous aime! et serons-nous toujours ingrats? souffrirons-nous que notre amour

propre lui ravisse les premières années de notre vie et les premiers mouvements de notre cœur, pendant qu'il nous donne les premières gouttes de son sang? Hélas! tant d'années se sont déjà écoulées, et je n'ai pas encore commencé à vous aimer! C'est trop tarder; je veux commencer dès ce moment à vous être fidèle, pour ne finir et ne discontinuer jamais.

*Semper mortificationem JESU in corpore nostro circumferentes, ut et vita JESU manifestetur in corporibus nostris* (II Cor. IV). Si la vie chrétienne doit commencer et finir comme JÉSUS-CHRIST, qui en est le modèle et l'exemplaire, a commencé et fini la sienne, nous ne pouvons regarder sa circoncision, qui est la première de ses actions, que comme la première règle des nôtres. C'est sans doute un merveilleux spectacle de voir un Homme-DIEU sous le couteau de la circoncision; et il n'est pas facile de comprendre pourquoi celui qui est venu décharger les hommes de cette loi dure et imposée à des hommes durs, comme parle S. Bernard, s'y veut soumettre lui-même. Il n'était pas, ce semble, nécessaire qu'ayant un jour à répandre tout son sang par les plaies qu'il devait recevoir sur la croix, il le répandît aujourd'hui goutte à goutte par celle de la circoncision. Si tout est mystérieux dans les actions de ce Sauveur, celle-ci ne peut être que tout adorable, et nous ne rendrons pas à ce sang, qui coule de cette première plaie, tout l'hommage que nous lui devons, que nous le considérons comme une obligation de commencer et de continuer toute notre vie une circoncision qui représente la sienne, je veux dire la mortification de tous nos sens et de toutes nos passions, afin que toute notre vie ait du rapport à la sienne, et que nous fassions connaître par là que nous sommes véritablement les imitateurs de JÉSUS-CHRIST.

*Eum qui non noverat peccatum pro nobis peccatum fecit* (II Cor. V). Celui qui ne connaissait point le péché a été fait péché pour nous: c'est-à-dire, celui qui ne connaissait point le péché a paru devant DIEU comme s'il eût été lui-même le péché. Or, dans quel moment de la vie du Sauveur cette étonnante proposition fut-elle exactement et spécialement vérifiée? et quand peut-on dire que JÉSUS-CHRIST s'est pour la première fois présenté aux yeux de son Père comme s'il eût été le péché même? Ce fut au moment de sa Circoncision. Je m'explique. Dès sa naissance, il était homme, mais il n'avait rien encore alors de commun avec les pécheurs. Son incarnation, l'œuvre par excellence du SAINT-ESPRIT, sa génération dans le sein d'une mère toujours vierge, son entrée miraculeuse dans le monde, tout cela l'éloignait des moindres apparences du péché: mais aujourd'hui, dit S. Bernard, qu'il se soumet à la loi de la circoncision, cette loi n'ayant été faite que pour les pécheurs, il paraît pécheur, et il est dans l'état où DIEU le voulait pour l'immoler à sa justice. Avant qu'il subît cette loi, DIEU offensé cherchait une victime pour se satisfaire, et il

n'en trouvait point : *Super quo percutiam?* disait-il par un de ses prophètes ; sur qui déchargerai-je ma colère, et sur qui dois-je frapper ? Sur les coupables, qui sont les pécheurs ? quand je les aurais tous anéantis, ma gloire n'en serait pas réparée ? Sur ce juste qui vient de naître dans l'obscurité d'une étable ? c'est mon Fils bien-aimé, en qui je me plais souverainement, et en qui je n'aperçois rien qui puisse mériter ma vengeance. Mais, maintenant qu'il porte, comme circoncis, la marque du péché, souffrez, Seigneur, que nous vous le disions avec confiance ; nous avons enfin un Sauveur ! Vous demandez sur qui vous frapperez pour vous venger : *Super quo percutiam?* C'est sur ce divin Enfant : car il a désormais tout ce qu'il faut, et tout ce que vous pouvez désirer, pour tirer de lui et pour vous donner à vous-même une satisfaction entière. (**Bourdaluë**).

*Terra, ne operias sanguinem meum, neque inveniatur in te locum latendi clamor meus* (Job. xvi). Qui ne sera surpris de voir un DIEU réparer par la douleur le plaisir criminel que l'homme a pris dans le péché ; un enfant de huit jours, innocent, endurer pour les coupables ? Ce sont les prémices de son amour, en attendant qu'il verse le reste de son sang, et qu'il achève l'office du Sauveur sur la croix. O Sang d'un DIEU qui fait le prix de notre rédemption ! *Terra, ne operias sanguinem istum* : terre, ne couvre point ce sang ; laisse-moi cette relique précieuse d'un DIEU, puisqu'une seule goutte suffit pour le rachat de l'univers. Et vous, Père éternel, entendez la voix du sang de votre Fils : il crie plus haut que nos péchés : car quelle satisfaction vous peuvent rendre tous les supplices de l'enfer, en comparaison d'une goutte de ce sang ?



## § IV.

## Pensées et passages des SS. Pères.

*Quanti æstimavit DEUS hominem, qui pro eo unici Filii sanguinem fudit!* Augustin. in ps. 142.

*Ligari se volunt homines et secari, datur pro incertâ valetudine dolorum magnam mercedem: DEUS te certius curat, et gratis.* Id. in ps. 102.

*Inter omnia Testamenti veteris sacramenta, nihil circumcissione solemnus antiqua celebravit Religio.* August. in ps. 3.

*Quod apud nos valet aqua baptismatis, hoc agit, pro his qui ex Abraham stirpe prodierunt, mysterium circumcissionis.* Gregor. iv Moral. in 8 Jobi.

*Ut primitias sanguinis proprii ei qui totum sanguinem oblaturus erat offerret, et communia singulorum sacrificia Christi præcederet holocaustum.* Cyprian. de circumcis.

*Ubi Christus venit, cessarunt sacrificia, et jam cordis et omnem affectionum petulantiam gladio spiritus resecuri immutabili decreto mandavit.* Id. ibid.

*Nos jam in exspoliatione carnis agitur circumcisio, sed Spiritus Sancti virtute veritatis antiquæ sanies expurgatur.* Id. ibid.

*Circumcidi voluit Christus, ut obediendi virtutem suo commendaret exemplo.* Epiph. Hæres. 30.

*Circumcisio fuit illius temporis sacramentum, quod figurabit nostri temporis baptismum.* Augustin. II De animâ et ejus origine.

*Ab adventu Domini, à circumcissione carnis ad circumcissionem cordis transitum esse.* Id. in ps. 6.

*Christus, sicut suscepit pro nobis mortem, ita et circumcissionem non respuit, ut nos spiritu circumcideremur.* Id. Homil. de circumcis.

Quelle estime DIEU n'a-t-il point faite de l'homme, puisque pour lui il a répandu le sang de son Fils unique ?

Les hommes souffrent qu'on les lie, qu'on leur applique le fer et le feu, incertains si par-là ils recouvreront la santé : DIEU nous rend celle-ci avec moins de douleur, et sans peine pour nous.

La religion ancienne des Juifs n'a rien de plus solennel, ni de plus vénérable que la circoncision.

Ce qu'opère l'eau du Baptême parmi nous, c'est ce que faisait la circoncision à l'égard de ceux qui sont de la race d'Abraham.

Dans la circoncision, celui sur qui elle se faisait offrait les prémices de son sang à celui qui devait un jour répandre tout le sien pour nous, afin que le sacrifice de JÉSUS-CHRIST précédât les sacrifices particuliers que chacun devait offrir au Seigneur.

Après la venue de JÉSUS-CHRIST, les sacrifices de l'ancienne loi ont cessé, et, au lieu de cela, le Seigneur a ordonné qu'on retranchât par le glaive du SAINT-ESPRIT nos affections dérégées.

La circoncision ne se pratique plus maintenant par le retranchement d'une partie de la chair; mais, par la vertu du SAINT-ESPRIT, on purge ce qu'il y avait d'imparfait dans les vérités de l'ancienne loi.

JÉSUS-CHRIST a voulu être circoncis, afin de nous montrer par son exemple comment il faut pratiquer la vertu d'obéissance.

La circoncision était un sacrement de ce temps-là, et qui était la figure de notre baptême.

Depuis la venue du Sauveur, la circoncision du cœur a pris la place de la circoncision de la chair.

Comme JÉSUS-CHRIST s'est rendu pour nous sujet à la mort, de même il n'a pas refusé de se soumettre à la loi de la circoncision, afin que nous fussions circoncis d'esprit et de cœur.

*Signum circumcisiō corporalis, veritas autem circumcisiō spiritalis; illa membrum amputat, ista peccatum.* Ambros. v Epist. 42.

*Prior circumcisiō desecat carnem, secunda animi desecat vitia: illa ferro, hæc spiritu.* Zeno Veronens.

*Verbum abbreviatum in carne, ampliùs abbreviatum factâ circumcisiōne.* Bernard. serm. I de Circumcis.

*Minoratus paulo minùs ab angelis DEI Filius, humanam naturam induit; sed jam, nec ipsum respuens remedium humanæ corruptionis, planè multò minoratus ab eis.* Id. ibid.

*Circumciditur puer, agnus sine maculâ: etsi non equit, voluit tamen circumcidi.* Bernard. ibid.

*Nec vestigium quidem ullum habens vulneris, alligaturam vulneris non refugit.* Id. ibid.

*Non sic, impii, non sic agit perversitas elationis humanæ. Erubescimus vulnerum ligaturam, qui de vulneribus etiam interdum gloriamur.* Id. ibid.

*Quem nemo potest arguere de peccato, ipse peccati remedium, et verecundum pariter et austerum sine ullâ necessitate suscipit.* Id. ibid.

*Nos è contrâ, inverecundi ad obsœnitalem culpæ, erubescimus agere pœnitentiam; quod extremæ dementiæ est, malè proni ad vulnera, pejus in remedia verecundi.* Bernard. ibid.

*Circumcisiō magis salvandi quàm salvatoris esse videtur, et salvatorem circumcidere decet quàm circumcidi.* Id. ibid.

*Circumcisiō veritatem susceptæ probat humanitatis.* Id. ibid.

*Circumciditur tanquàm Abrahæ filius; JESUS vocatur tanquàm Filius DEI.* Id. ibid.

*Et nos, fratres, circumcidi necesse est, et sic nomen salutis accipere.* Bernard., ibid.

*Optimè prorsus circumcidi nos et superflua resecat universa voluntariu paupertas, pœnitentiæ labor, regularis observatio disciplinæ.* Id. ibid.

La première circoncision ordonnée aux Juifs, étant corporelle, n'était qu'un signe, mais la circoncision spirituelle est la vérité; celle-là retranche une partie de la chair, celle-ci le péché.

La première circoncision coupe la chair, et la seconde retranche les vices; l'une se fait par le fer, et l'autre par l'esprit.

Le Verbe éternel, déjà abrégé et comme raccourci en se faisant chair, s'est encore plus amoindri par la circoncision de la chair.

Le Fils de DIEU s'est mis au-dessous des anges lorsqu'il a daigné se revêtir de la nature humaine: et maintenant, ne dédaignant pas de prendre le remède de cette nature corrompue, il s'est encore abaissé davantage au-dessous de ces esprits angéliques.

L'enfant JÉSUS, cet agneau sans tache, est circoncis; quoiqu'il n'ait pas eu besoin de ce remède, il s'est néanmoins soumis à la circoncision.

Celui qui n'avait pas la moindre cicatrice ni aucune marque de blessure n'a pas refusé de porter la ligature et le bandage qui couvre une véritable plaie.

Non, impies, non, ce n'est pas ainsi que la perversité du cœur humain en use. Nous avons honte de paraître avec la ligature qui est la marque de notre blessure, et nous tirons quelquefois vanité de notre blessure même.

Celui que nul ne peut reprendre d'aucun péché, celui-là même a voulu, sans qu'aucune nécessité l'y obligéât, prendre le remède du péché, et même un remède également honteux et douloureux.

Nous, au contraire, qui ne rougissons point de la difformité du péché, nous avons honte d'en faire pénitence: marque d'une extrême folie. Ainsi, nous sommes sujets au péché, et nous avons honte du remède qui est encore plus criminel.

La circoncision est plus propre à un homme qui a besoin qu'on le sauve lui-même qu'à un Sauveur.

La circoncision du Sauveur est une marque de la vérité de la nature humaine qu'il a prise pour notre amour.

JÉSUS-CHRIST est circoncis comme fils d'Abraham; il est appelé JÉSUS comme Fils de DIEU.

Il faut, mes frères, que nous soyons circoncis de cœur, si nous voulons porter et mériter le nom et la qualité de sauvés.

La pauvreté volontaire nous fait pratiquer une parfaite circoncision, parce qu'elle retranche universellement tout ce qui est superflu. La rigueur de la pénitence et l'observation de la discipline régulière ont aussi le même effet.

*Meritò sanè dùm circumciditur puer qui natus est nobis, salvator vocatur, quòd videlicet ex hoc jam cæperit salutem nostram operari, immaculatum illum sanguinem fundens.* Id. serm. 2.

*Propter hoc circumcisis est, propter quod natus, propter quod passus.* Bernard. *ibid.*

*In circumcissione Domini habemus quod amemus et admiremur; habemus etiam quod imitemur.* Id. serm. 3.

*Jam minoratus est multò minùs ab angelis, qui non solum formam hominis, sed formam habet peccatoris, et infligitur velut quodam cauterio latronis.* Id. serm. 3.

*Quid mirum si pro nobis dignatus est circumcidi, pro quibus dignatus est mori?* Bernard. *ibid.*

*Circumcisis fuit Christus, ut nobis documentum fidei et exemplum humilitatis præberet.* Id. *ibid.*

*Qui peccatum non fecit non dedignatur se peccatorem reputari.* Id. serm. 4.

*Si quo modo posset Pater æternus non agnoscere filium in quo benè complacuit, ex hoc maxime signo poterat ignorare.*—Id. serm. 3.

*Parum est semel putasse, sæpè putandum est, imò, si fieri potest, semper, quia semper quod putari oportet, si non dissimulas, invenies.* Id. serm. 58 in Cant.

[*Per circumcisionem significari arbtiror excisionem voluptatum quæ mentem fascinant.* Philo Judæus de circumcisis].

*Non est opus ut virilim sanguis singulorum fundatur, cum in sanguine Christi circumcisio universorum celebrata sit.* Ambros. IX, Epist. 77.

C'est avec justice que celui qui est né pour nous est appelé Sauveur dans sa Circoncision, puisqu'en souffrant cette rigoureuse opération il a commencé d'opérer notre salut en répandant son pur et précieux sang.

Il s'est soumis à la circoncision par la même raison qu'il est né et qu'il a souffert la mort.

Nous trouvons dans la Circoncision du Sauveur de quoi admirer, aimer, imiter ce Sauveur.

Celui-là s'est déjà abaissé au-dessous des anges, lequel non-seulement a pris la nature de l'homme, mais encore l'apparence d'un pécheur, et, pour dire ainsi, qui a voulu être marqué du caractère d'un voleur.

Quelle merveille qu'il ait voulu être circoncis pour l'amour de ceux pour lesquels il a bien voulu mourir?

Le Fils de DIEU a voulu être circoncis pour nous apprendre, par son exemple, comment il faut exercer la foi et l'humilité.

Celui qui n'a jamais commis aucun péché, et qui même était incapable d'en commettre, n'a pas dédaigné de passer pour pécheur.

Si le Père éternel avait été en quelque manière capable de méconnaître son Fils, qui est l'objet de ses complaisances, ç'aurait été de le voir porter la marque de pécheur.

C'est peu de faire une fois la circoncision, il la faut faire souvent, et, s'il est possible, il la faut faire tous les jours, parce que, si vous ne vous flattez point, vous trouverez toujours quelque chose à retrancher.

[Je ne doute point que, pour la circoncision, DIEU ne vous veuille marquer et faire entendre le retranchement des plaisirs qui souillent l'âme.]

Il n'est nullement nécessaire que chaque homme en particulier répande son sang par une circoncision corporelle, puisque, par l'effusion de JÉSUS-CHRIST, tous les hommes ont été circoncis en sa personne.



## § V.

## Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Ce que c'était que la Circoncision]. — La circoncision était la première cérémonie de la religion judaïque, et tout enfant mâle devait la subir. De sorte que, huit jours après sa naissance, on lui ôtait le prépuce avec un couteau, comme le pratiquent encore aujourd'hui les Juifs dans leurs synagogues. DIEU l'avait ainsi prescrit à Abraham, et pour lui et pour sa postérité. Plus de quatre cents ans après, il en renouvela le commandement à Moïse, en lui donnant sur le mont Sinaï les autres articles de la loi. Il n'était point marqué en quel lieu ni par qui l'enfant devait être circoncis ; aussi ignore-t-on ces deux circonstances, par rapport à la circoncision de JÉSUS-CHRIST. DIEU avait ordonné cette cérémonie à Abraham comme un signe de l'alliance qu'il contractait avec lui et avec ses descendants, dont il voulait se faire un peuple particulier et chéri. Or, comme cette circoncision était le caractère singulier du peuple qui, sortant du sang d'Abraham, était destiné pour être l'héritier des bénédictions promises à sa race, il fallait que JÉSUS-CHRIST, en qui cette race devait être bénie, fût marqué de ce sceau, pour faire voir de qui devait descendre le Messie promis.

[Remède du péché originel]. — Cette circoncision était en soi, et selon l'institution divine, un sacrement de l'ancienne loi et le sceau de la justification des pécheurs. En effet, selon l'opinion de quelques théologiens, elle effaçait dans les Israélites la tache du péché originel et leur communiquait la grâce : Ce n'était pas, néanmoins, comme les autres disent plus communément, et plus conformé au sentiment de S. Paul, en vertu de la circoncision même, mais par la profession de foi qu'y faisait celui qui la recevait ou que faisaient ses parents pour lui, et l'objet de cette foi était la promesse que DIEU avait faite de sauver son peuple par le moyen du Messie qu'il devait envoyer. Ainsi, par cet endroit capital, la religion judaïque et la religion chrétienne sont la même, ayant pour objet de leur culte le même DIEU et le même Messie, avec la seule différence du Messie attendu et du Messie venu.

[Signe de foi]. — Elle était encore un signe démonstratif de la foi de ceux qui la recevaient et de leur justice, comme dit S. Paul aux Romains, ch. 4 : *Et signum accepit circumcissionis, signaculum justitiæ fidei quæ est*



*in præputio*. DIEU voulut qu'Abraham et ses enfants protestassent de leur foi en se faisant circoncire, et que, par cette protestation, ils fussent distingués des nations infidèles et idolâtres, et censés au nombre des enfants de DIEU. La circoncision était donc un signe de la foi et de la justice; mais elle n'en était pas la cause, parce qu'elle n'avait pas la vertu de justifier l'homme, ni d'effacer le péché originel ou actuel, comme fait aujourd'hui le baptême; c'était seulement une condition requise, sans laquelle on n'était pas justifié.

[Adultes et enfants]. — Pour ne rien omettre de ce qui regarde cette matière, il faut remarquer la différence qu'il y avait entre les adultes et les enfants, c'est-à-dire entre ceux qui avaient l'usage de la raison et ceux qui ne l'avaient pas. Les premiers ne pouvaient être justifiés que par leur propre foi, et spécialement par celle qui les obligeait à croire que le Messie naîtrait de la race d'Abraham; et, s'ils étaient en péché mortel, outre la foi, ils avaient besoin d'un acte de contrition parfaite, parce que, comme nous l'avons dit, la circoncision par elle-même n'avait pas la vertu de justifier. Mais les enfants étaient purifiés de la tache du péché originel par la foi de leurs parents, lorsqu'on leur appliquait ce signe, qui était une condition sans laquelle ils ne pouvaient obtenir la grâce de la justification, depuis que DIEU l'avait ainsi ordonné.

[J.-C. n'était pas obligé à la circoncision]. — Le Fils de DIEU s'est soumis à la loi de la circoncision, quoiqu'il eût plusieurs raisons de s'en dispenser, — Premièrement, il en était exempt par les termes mêmes de la loi, parce qu'il n'était pas descendu d'Adam et d'Abraham par les voies ordinaires, ayant été conçu par l'opération du SAINT-ESPRIT. — Secondement, comme la circoncision était un sacrement de l'ancienne loi par lequel, en faisant profession de croire et d'espérer dans le Messie qui devait venir, on était délivré du péché originel, ce sacrement supposait le péché dont il était le remède : mais le Sauveur, qui était l'auteur de la grâce et l'agneau de DIEU qui efface les crimes du monde, et par conséquent impeccable en tant que DIEU et en tant qu'homme, n'était pas moins exempt de l'obligation de porter ce caractère de pécheur, puisqu'il était éloigné de tout péché. — Troisièmement, cette loi avait été établie comme une protestation publique de la foi au Messie que le peuple d'Israël attendait. Or, JÉSUS-CHRIST étant lui-même ce Messie promis et attendu, il ne pouvait en attendre un autre, ni être obligé par conséquent à marquer par la circoncision la foi et l'espérance qu'il avait en lui. — Quatrièmement, la circoncision était la marque de l'alliance que DIEU avait faite avec Abraham, par laquelle DIEU s'engageait à reconnaître pour son peuple la postérité d'Isaac, et ce peuple à n'avoir point d'autre DIEU que le DIEU d'Abraham et d'Isaac, les autres nations ayant été réprochées à cause de leur idolâtrie; mais, JÉSUS-CHRIST étant venu pour réunir sans distinc-

tion tous les peuples du monde sous une même loi et pour sauver tous les hommes qui voudraient vivre et mourir dans sa foi et dans son amour, il pouvait ne point porter le caractère d'un pacte qu'il voulait changer dans la suite afin de l'étendre à toutes les nations. — Cinquièmement, comme la Circoncision du corps obligeait les Israélites à retrancher la dureté de leur cœur et toutes les affections contraires à l'amour et à la loi de DIEU, JÉSUS-CHRIST étant d'une pureté infinie et venant pour purifier le monde, n'avait rien à retrancher en lui-même. — Sixièmement, le Sauveur n'avait pas besoin d'être attaché et consacré au service de DIEU par cette consécration extérieure, puisqu'il était oint par l'onction de la Divinité, et marqué par le caractère du Verbe. Ainsi, n'étant obligé, ni par la loi générale ni par un autre commandement particulier, de subir la circoncision, c'est avec une pleine et entière liberté qu'il s'y est soumis.

[Pourquoi il s'y est soumis]. — Les SS. Pères apportent plusieurs raisons pourquoi le Fils de DIEU a voulu se soumettre à cette loi de la circoncision. — 1°. Il a voulu, dit S. Epiphane, ôter aux Juifs le prétexte apparent, qu'ils auraient pu prendre, de ne le pas reconnaître s'il eût été incircis. — 2°. La circoncision était d'institution divine; le Sauveur n'avait garde de s'en dispenser. — 3°. Il a voulu prouver par cette douloureuse cérémonie, dit S. Thomas, qu'il était véritablement homme, contre l'erreur des manichéens, qui ne lui donnaient qu'un corps fantastique et apparent; des apollinaristes, qui lui en attribuaient un spirituel et consubstantiel à la divinité même; des valentiniens, qui disaient que le corps de JÉSUS-CHRIST était une matière céleste. — 4°. Il a voulu donner l'exemple d'une parfaite obéissance en se soumettant à la loi en toutes les circonstances marquées. — 5°. Il a voulu, dit l'Apôtre, se charger du joug de la loi dont il venait nous affranchir, et mettre fin à tous les cérémonies légales, en les observant lui-même, et, par ce seul acte de religion, donner lui seul plus de gloire à DIEU que tous les hommes ensemble n'auraient pu faire par la plus exacte observance de la loi jusqu'à la fin des siècles.

[La circoncision est abolie]. — Si le Fils de DIEU s'assujettit à la loi de la circoncision, ce n'est pas pour nous y engager, puisqu'en la recevant il l'abroge: car, comme l'ombre se dissipe dès que le soleil paraît, ainsi la loi ancienne, qui était l'ombre et la figure des choses futures, s'évanouit dès que JÉSUS-CHRIST a publié sa nouvelle loi. Mais, comme tout ce qui s'est passé dans l'ancienne était la figure de tout ce qui se devait passer dans la nouvelle, les Pères nous assurent que la circoncision des Juifs figurait la circoncision des chrétiens. Elles ont cette ressemblance en ce que la première était un remède dont on avait coutume de se servir pour guérir la chair du péché, et que la seconde retranche les vices et détruit le corps même du péché: car, s'il y a une circoncision particulière qui regarde

les religieux, et qui consiste à renoncer non-seulement à tout ce qui est défendu par les préceptes, mais encore à tout ce qui est contraire aux conseils que JÉSUS-CHRIST nous a donnés dans l'Évangile, il y en a une générale, qui oblige indispensablement tous les chrétiens, et qui consiste à retrancher tout ce qui est opposé à la loi du Seigneur. Mais, s'il y a de la ressemblance entre la circoncision de l'ancienne et de la nouvelle loi, on y peut aussi remarquer plusieurs différences : l'une coupait la chair, l'autre retranche les vices ; le fer opérait la première, la seconde est l'ouvrage de l'esprit ; celle-là n'obligeait que les enfants mâles, celle-ci oblige également les deux sexes ; sans parler des autres différences.

[Elle était une figure du Baptême]. — On ne peut douter que la circoncision n'ait été un signe préfiguratif du Baptême et de la grâce qu'il confère. C'est l'Apôtre, aux Colossiens, qui le témoigne : *Circumcisi estis circumcissione non manu factâ, in exspoliatione corporis carnis, sed circumcissione Christi, consepulti et in baptismo*. Il y a de beaux rapports entre ces deux sacrements ; il y a aussi des différences notables. Tous deux ont été institués pour être des signes de la grâce ; mais l'un en était la figure seulement, et l'autre en est aussi la cause, parce que les sacrements de la nouvelle loi contiennent ce qu'ils signifient, et ont une vertu, du moins morale, de produire la grâce, ce que n'avaient pas ceux de la loi ancienne, appelés par S. Paul *Infirma et egena elementa*. Dans la circoncision, le Juif était, comme parlent les SS. Pères, cautérisé et stigmatisé, portant sur son corps une marque qui semblaît lui reprocher l'infamie de son origine : au Baptême, le chrétien reçoit dans son âme un caractère spirituel, qui lui est une marque d'honneur. La circoncision était un remède fâcheux et douloureux, dont on mourait quelquefois, et de plus elle obligeait à l'observation d'une loi pénible et difficile : le baptême n'oblige qu'à une loi toute d'amour, et dont le joug n'a que de la douceur.

On ne saurait douter que la circoncision, ayant été si remarquable dans la loi de Moïse, ne signifiât de grandes choses pour la loi de grâce, et il n'y a pas d'apparence qu'elle ait perdu dans la réalité l'excellence qu'elle avait dans la figure. Qu'est-ce donc que nous figurait cette circoncision extérieure qui se faisait sur la chair des Juifs, si ce n'est la circoncision intérieure qui se doit faire dans le cœur des chrétiens ? Cela est d'autant plus vrai, que cet intérieur, qui est l'essence de la religion chrétienne, a été dans tous les temps comme l'âme du culte du véritable DIEU ; et, quoiqu'il y eût beaucoup d'extérieur dans la loi judaïque, il ne faut pas s'imaginer que DIEU se contentât de cet extérieur seul, comme le Sauveur l'a si souvent reproché aux scribes et aux pharisiens, qui n'avaient égard qu'à l'extérieur et à la lettre.

[Jésus nous délivre de la loi de Moïse]. — Outre l'exemple d'humilité et d'obéissance que le Sauveur nous donne dans le mystère de sa circoncision, nous

en recevons une autre grande utilité : car il commença par cette action à se soumettre à la loi de Moïse pour nous en délivrer, et pour nous conduire par des voies plus douces, en nous donnant une loi d'amour au lieu de cette loi de crainte, et des sacrements moindres en nombre, plus faciles quant à l'usage, plus puissants en vertu et de plus grande utilité : *Virtute majora, utilitate meliora, actu faciliora, numero pauciora*, comme dit S. Augustin. (x Contrà Faustum, 13). Ce Sauveur a été si charitable envers les hommes, qu'il a pris sur lui tout ce qui était rude, fâcheux et difficile, pour nous rendre le chemin du ciel plus aisé. C'est la pensée de l'Apôtre : *Ubi venit plenitudo temporis, misit filium suum, factum ex muliere, factum sub lege, ut eos qui sub lege erant redimeret, ut adoptionem filiorum DEI reciperemus.* (Galat. IV). DIEU avait donné à son peuple une loi rigoureuse, qui obligeait à beaucoup de cérémonies pénibles ; elle était remplie de menaces ; son joug était si pesant, qu'il semblait insupportable, témoin l'apôtre S. Pierre, duquel il est rapporté aux Actes qu'il décida la question qui s'était élevée sur l'obligation de cette loi, et qui prononça hautement : « Pourquoi voulez-vous maintenant tenter DIEU, et imposer sur les disciples de JÉSUS-CHRIST un joug que ni nos pères ni nous n'avons pu porter ? » Il est donc certain que le Fils de DIEU est venu pour nous exempter de cette loi servile, en s'y asservissant lui-même ; ce qui est un bienfait dont nous lui serons éternellement obligés.

[Circoncision de la loi nouvelle]. — Quoique la concupiscence règne par tous les membres, et spécialement dans celui auquel se fait la circoncision, néanmoins elle tient le siège de son empire, ou plutôt de sa tyrannie, dans le cœur : *De corde enim exeunt cogitationes malæ, homicidia, adulteria, fornicationes, furta, falsa testimonia, blasphemie* (Matth. xv). C'est le cœur qui convoite, qui conçoit, qui enfante le péché ; la chair n'est que l'instrument dont il se sert pour satisfaire à ses désirs : des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, de la langue pour parler, de la bouche pour manger et pour boire, des mains pour toucher. C'est donc dans le cœur, que la concupiscence réside, et de-là, comme d'une source corrompue, toutes les facultés de notre corps et de notre âme sont infectées. Or, puisque le mal vient du cœur, il faut y appliquer le remède, lequel n'est autre que la circoncision spirituelle : car, comme la circoncision corporelle se faisait par le retranchement de quelque partie du corps, de même la circoncision spirituelle consiste à retrancher tous les désirs illicites ; et par ce retranchement il se fait une circoncision générale de l'homme tout entier, en purifiant la source, qui est le cœur, dont découlaient tant de ruisseaux empestés.

De tout ce que la théologie enseigne de la circoncision, tant de l'ancienne loi que de la nouvelle, on peut conclure que la circoncision doit subsister encore plus parfaitement dans la loi de grâce qu'elle ne subsistait

dans la loi de Moïse, et que l'apôtre S. Paul, bien loin de l'avoir abolie, comme il semble l'avoir fait dans son Epître aux Romains, n'a fait que l'établir davantage, en changeant seulement la manière de la pratiquer : d'extérieure qu'elle était, il l'a fait passer dans la substance de nos âmes ; il a dissipé l'ombre, mais en faisant paraître le corps ; il a retranché la figure, mais en établissant la réalité ; il a ôté la lettre qui tue, mais en donnant l'esprit qui vivifie ; il a défendu la circoncision judaïque, mais en ordonnant la circoncision chrétienne d'autant plus excellente que la loi de grâce l'emporte sur la loi de Moïse.

Nous lisons, dans l'Ecriture, que les prophètes et les prêtres de Baal, dans la célèbre contestation qu'ils eurent avec Elie, se faisaient à eux-mêmes, par un zèle superstitieux et pour honorer leur dieu, de douloureuses incisions, jusqu'à ce qu'ils fussent couverts de leur propre sang. Mais aujourd'hui nous voyons un DIEU qui, par l'excès d'une ardente charité, se fait circoncire pour sauver son peuple. Quelle opposition entre JÉSUS-CHRIST et Baal, ou plutôt entre les adorateurs de Baal et ceux du vrai DIEU ! Dans le temple de Baal, les hommes répandaient leur sang pour leur dieu, et dans le temple du vrai DIEU c'est DIEU même qui répand son sang pour les hommes.

[Jésus Sauveur]. — Au moment où le Fils de DIEU fut circoncis, il se trouva dans la disposition prochaine et nécessaire pour être la victime du péché, et par conséquent pour être parfaitement Sauveur. Car, pour sauver l'homme tombé dans la disgrâce de son DIEU, il fallait satisfaire à DIEU dans toute la rigueur de la justice ; DIEU le voulait ainsi, et c'est un point de religion qui ne peut être contesté. Pour offrir à DIEU cette satisfaction rigoureuse, il fallait un sujet capable de souffrir et de mourir : la croix et la mort étaient les moyens choisis pour cela dans le conseil de la Sagesse éternelle : toutes les Ecritures nous l'enseignent. Pour être capable de souffrir et de mourir, il fallait du moins avoir la marque du péché ; la chose est évidente, et c'est sur quoi roule toute la théologie de S. Paul. Cette marque du péché ne devait être imprimée sur la chair innocente de JÉSUS-CHRIST que par cette circoncision : et en effet la circoncision, toute sainte que nous la concevions dans la personne du Sauveur, était en soi, et selon l'institution divine, le sacrement et le sceau de la justification des pécheurs. Or, il suit de là qu'avant que JÉSUS-CHRIST fût circoncis il lui manquait, pour ainsi dire, une condition, sans laquelle il ne pouvait pas encore être la victime de ce sacrifice sanglant et douloureux que DIEU exigeait pour notre rédemption ; et cette condition était la circoncision. C'est ce que l'Evangeliste semble nous déclarer par ces paroles : « Lorsque le temps de la circoncision de l'Enfant fut venu, et qu'en effet on l'eut circoncis, on lui donna le nom de Jésus : » comme s'il voulait dire que jusque-là, quelque mérite qu'il eût, il ne

portait pas encore ce nom, parce qu'il n'avait pas encore tout ce qui lui était nécessaire pour être actuellement Sauveur.

Pour sauver des pécheurs et des coupables, il fallait un juste, dit S. Augustin, sur qui pût tomber la malédiction que traîne après soi le péché, et le châtement qui lui est dû. Ce juste, ce fut JÉSUS-CHRIST. Il ne devait pas être pécheur, car, comme pécheur, il eût été rejeté de DIEU. Il ne suffisait pas qu'il fût juste, il n'aurait pu être l'objet des vengeances de DIEU ; mais, en qualité de médiateur, il devait, quoique exempt de péché, et quoique impeccable même, tenir une espèce de milieu entre l'innocence et le péché : et ce milieu entre l'innocence et le péché, ajoute S. Augustin, c'était la marque du péché. Ainsi, il fallait que JÉSUS-CHRIST fût juste en vérité pour pouvoir justifier les pécheurs, et pécheur en apparence, pour pouvoir attirer sur soi les châtements de DIEU : car DIEU, tout irrité qu'il fût contre les hommes, ne pouvait s'en prendre à JÉSUS-CHRIST, tandis qu'il ne voyait en lui que justice et sainteté ; mais, après avoir pris la forme de pécheur dans sa circoncision, il fut dans l'état qu'il devait pour être véritablement notre médiateur.

[Engagement à la croix]. — Ce n'était pas, pourrait-on dire, à la circoncision du Fils de DIEU, mais à sa mort qu'était attaché le salut des hommes. J'en conviens ; mais on doit se souvenir aussi que la circoncision fut pour le Fils de DIEU un engagement à la mort. Souvenez-vous qu'au moment où il fut circoncis il s'obligea solennellement à consommer sur la croix le sacrifice sanglant, dont il ne faisait alors que la première oblation : et de-là reconnaissez que le salut du monde eut une connexion avec le mystère de la circoncision. C'est l'expresse doctrine de S. Paul, lorsqu'il déclarait aux Galates que tout homme qui se faisait circoncire, en vertu de la circoncision même, se chargeait d'accomplir toute la loi. Conséquence onéreuse, dont le Fils de DIEU fut bien éloigné de se dispenser, puisqu'il protesta hautement qu'il était venu pour accomplir la loi. Or, l'accomplissement de la loi, dit S. Jérôme, par rapport à JÉSUS-CHRIST, c'était la mort de JÉSUS-CHRIST même : car il n'en devait être la fin que par la consommation du sacrifice de son humanité sainte.

Les difficultés que le Sauveur eut à surmonter pour obéir à la loi de la Circoncision sont : — 1<sup>o</sup> Cette loi était fort rigoureuse, eu égard à son âge et à la délicatesse de sa complexion ; il fallait qu'il donnât du sang, et qu'il exposât sa vie, que la douleur de la plaie mettait en danger. — 2<sup>o</sup> Cette loi était honteuse à l'égard du Sauveur, parce qu'elle le mettait au rang des esclaves ; et néanmoins il prend cette marque de servitude et de péché. De manière qu'il y a cette ressemblance entre la circoncision et la croix, que, dans l'une, il est mis au nombre des pécheurs comme fils d'Adam, parce qu'il en prend le caractère, et dans l'autre il est réputé scélérat, ainsi que parle son prophète, *Et cum sceleratis reputatus est*, parce qu'il est condamné au même supplice que les scélérats. — 3<sup>o</sup> Cette

loi était fort onéreuse ; car, comme dit S. Paul, celui qui prenait la circoncision s'obligeait par-là à garder tous les autres préceptes de la loi ; tellement que le Fils de DIEU se chargea dès-lors d'exécuter ponctuellement tout ce qui était écrit de lui dans l'Ancien-Testament, et l'accomplit depuis aussi exactement que s'il ne lui eût pas été libre de s'en dispenser.



## § VI.

### Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Premières souffrances du Sauveur]. — Sur ce Mystère, considérez premièrement l'extrême douleur que la chair si tendre et si délicate du Sauveur souffrit dans ce nouveau genre de martyre. Elle était si grande, cette douleur, surtout au huitième jour, que souvent elle faisait perdre la vie. Jugez par-là combien vous êtes redevable à cet enfant qui commence de si bonne heure à endurer et à satisfaire pour nos péchés. Au premier jour de sa naissance il versa des larmes, et du sang au huitième, pour nous faire connaître que sa charité ne se lasse point, et que plus il va en avant, plus l'homme lui coûte cher. A cet objet, S. Joseph qui aimait cet Enfant d'un amour paternel, ne put contenir ses larmes, non plus que sa sainte Mère dont l'affection était encore plus tendre, qui se mettait en peine, par ses caresses, d'adoucir sa douleur et les cris d'un enfant qu'elle savait être son DIEU, et qui recueillait avec révérence ce précieux sang dont elle connaissait le prix. Faites ici, Chrétiens, cette réflexion, que le Fils de DIEU, pour travailler à notre salut, a commencé assez tard à prêcher ; mais qu'il a commencé de bonne heure à souffrir. Il avait trente ans lorsqu'il fit ses premières prédications, et il n'a que huit jours lorsque, par sa circoncision, il commence à faire l'office de Rédempteur. Admirez la bonté et la fidélité de cet homme-DIEU, qui n'étant venu au monde que pour racheter les hommes, n'y est pas plus tôt entré, qu'il en veut donner des arrhes, versant ce peu de sang par avance, pour assurance des ruisseaux qu'il en doit répandre à l'avenir. (**Grenade**, *Mémorial*, 6).

[Exemple d'humilité]. — Admirez non-seulement la charité du VERBE Incarné, mais encore la parfaite humilité qu'il a voulu faire paraître dans son plus grand éclat dès le commencement de sa vie, parce que cette vertu est comme la racine de toutes les autres : car pouvait-il s'abaisser

davantage, lui qui guérit les pécheurs, que de prendre la ressemblance d'un pécheur? Pouvait-il se mettre dans un degré plus bas et plus abject lui qui est l'innocence même, que de vouloir passer pour criminel? L'Agneau sans tache, dit S. Bernard, sans avoir besoin de la circoncision, a voulu être circoncis; et celui qui n'avait pas la marque de la moindre plaie, a voulu être traité comme ceux qui sont blessés. L'homme orgueilleux n'en use pas de la sorte; il fait gloire de ses crimes, et il a honte de s'assujettir aux remèdes. Nous n'avons point de retenue ni de pudeur de commettre ce qui est digne de honte, et nous sommes honteux de recourir aux remèdes de la pénitence qui peut nous laver. Nous sommes méchants par la facilité que nous apportons à nous laisser blesser, et nous sommes encore plus méchants dans la honte que nous avons de laisser traiter nos blessures. Et, néanmoins, celui qui n'a jamais su ce que c'est que péché, n'a pas eu honte de paraître pécheur; et nous voulons pécher continuellement, et ne pas passer pour pécheurs et criminels. C'est ainsi que parle S. Bernard. (*Le même, Méditations sur la vie de Notre-Seigneur*).

[Preuve de l'amour du Fils de Dieu]. — L'amour divin, qui ne trouve point d'obstacle invincible, a voulu faire éclater son pouvoir en soumettant un DIEU à une loi si indigne de sa majesté. DIEU est si grand, qu'il ne peut croître en sa grandeur, et sa grandeur paraît moins à faire de grandes choses, qu'à s'abaisser aux petites. Ainsi JÉSUS-CHRIST nous a témoigné un plus grand amour, en s'assujettissant à nos misères, et aux actions humiliantes de notre humanité, qu'en opérant les merveilles de sa puissance. C'est ce qui doit confondre un certain genre d'orgueil si commun parmi les enfants du siècle qui ne craignent point de commettre devant DIEU de grands péchés, et qui craignent de passer pour pécheurs devant les hommes. De-là vient, comme dit S. Bernard, qu'ils n'ont nulle honte des maux de leur âme, et qu'ils en ont du remède qui pourrait les guérir. JÉSUS-CHRIST voulant détruire en nous, par son exemple, ce penchant si déraisonnable et si injuste tient une conduite toute contraire: car quoi-qu'il n'y ait en lui que vérité, pureté, sainteté, il cache toutes ces perfections sous l'apparence du péché; il est circoncis comme s'il était pécheur; il prend le remède d'un mal qu'il n'a point, pour nous apprendre que celui-là ne peut être confondu, qui passe pour pécheur et qui ne l'est pas, mais que celui qui est pécheur, et qui ne le paraît pas, est toujours méprisable devant DIEU. (*Les souffrances de N.-S., par le P. Thomas de Jésus*).

[Rien n'y marque la grandeur de Dieu]. — Il semble que nous devons à JÉSUS-CHRIST une reconnaissance particulière pour avoir porté la peine et le caractère de pécheur dans la Circoncision: car dans les autres mystères de sa vie et de sa mort, il paraissait toujours, au travers des apparences du péché, quelque rayon de la majesté qui était cachée en lui. Quand il



est né tremblant et pleurant comme les autres enfants d'Adam, les anges, les pasteurs et les mages sont venus l'adorer. Quand il fut présenté au Temple comme un pécheur, le saint vieillard Siméon et Anne la prophétesse publièrent sa divinité. Lorsqu'il voulut être baptisé dans le Jourdain avec les pécheurs, le SAINT-ESPRIT qui parut sur lui en forme de colombe, la voix du Père éternel qui se fit entendre, et S. Jean qui le baptisa, déclarèrent qu'il était Fils de DIEU. Lorsqu'il se laissa tenter dans le désert, les anges vinrent le servir comme leur Seigneur et leur Maître. Lorsqu'il était accablé de fatigue, ses miracles faisaient voir sa puissance. Quand il permit qu'on l'arrêtât au jardin des Olives, il renversa d'une seule parole ceux qui étaient venus pour le prendre. Quand il fut attaché à la croix entre deux larrons, le soleil qui s'obscurcit, la terre qui trembla, le grand cri qu'il poussa lui-même en expirant, le Centurion qui le confessa et le voile du Temple qui fut déchiré, rendirent un témoignage si éclatant de sa divinité, que ceux même qui l'avaient crucifié, s'en retournaient frappant leur poitrine et reconnaissant qu'il était véritablement le Fils de DIEU. Ainsi, dans les occasions où il paraissait pécheur, il se trouvait toujours quelque chose qui découvrait sa divinité. Il n'y a que la circoncision où il semble s'être oublié lui-même : il n'y paraît ni anges, ni miracles, qui puissent faire connaître ce qu'il est ; parce qu'il voulait alors goûter dans toute son étendue le plaisir qu'il avait de se voir semblable à nous, et nous obliger par-là à nous rendre semblables à lui, et, quoiqu'il ait enduré dans la suite de plus grandes peines, celle-ci ne doit pas nous être moins précieuse, puisqu'il s'y est assujetti, pour l'amour de nous, jusqu'à oublier entièrement sa propre grandeur. (*Le même*).

[Prix de notre salut]. — Ce n'est pas sans raison que le Sauveur a voulu que notre salut lui coûtât si cher : il avait desséin de nous faire comprendre combien il nous estimait plus que tout ce qu'il a créé. La création de l'homme ne lui a pas plus coûté que celle de la fourmi : il a tout fait par le seul mouvement de sa volonté, sans soin et sans travail, et il eût été peu sensible à la perte des autres créatures. Ainsi, s'il a tant fait et tant souffert pour empêcher celle de l'homme, s'il a voulu être circoncis dès les premiers jours de sa vie, et terminer sa vie par le supplice de la croix, c'était afin que nous sentissions combien il nous aimait, et que si notre création lui avait été aisée, notre rédemption lui avait infiniment coûté. C'est pour cela que S. Paul assure que nous sommes obligés de sacrifier nos corps et nos âmes à son service, parce qu'il nous a achetés bien cher. Il est vrai qu'il pouvait, s'il eût voulu, nous racheter à moins ; mais ce qui suffisait à notre salut, ne suffisait pas à son amour, et il ne fallait rien moins pour le satisfaire, qu'une vie laborieuse, qui commençât par la douleur, et finît par la mort de la croix. (*Le même*).

[Sentiment de reconnaissance et d'amour pour notre Sauveur]. — Vous ne trouvez rien de difficile, ô mon DIEU ! lorsqu'il est question de me témoigner votre amour : la faiblesse de votre âge, la grandeur de votre majesté, l'austérité d'une loi qui n'est pas faite pour vous ne vous en empêchent pas. Plus vous êtes grand, indépendant, absolu en vous-même, plus vous me paraissez aimable en vous humiliant pour moi ; votre amour est la seule loi que vous suiviez ; vous faites tout parce que vous aimez ; mais, Seigneur, quel est celui que vous aimez ? Vous ne voyez rien en moi qui soit digne de votre amour, à moins que mes péchés n'attirent votre compassion et ne vous donnent lieu de faire paraître, sur mes misères, les trésors infinis de votre miséricorde. Ce n'était pas assez pour votre amour de vous faire homme, de naître enfant, pauvre, pleurant, sujet à nos misères ; vous avez voulu encore paraître pécheur, et recevoir dans votre chair très-pure le remède du péché, quoique le péché soit tellement éloigné de vous, que si vous étiez capable de pécher, vous ne seriez pas ce que vous êtes. Mais si vous avez tant d'horreur du péché, comment pouvez-vous consentir à passer pour pécheur ? C'est la laideur du péché qui rend l'enfer si horrible ; c'est la tache qu'il imprime dans nos âmes qui nous fait perdre le ciel, et qui nous rend les objets de votre haine. D'où vient donc, ô mon Dieu ! qu'étant la sainteté même, vous souffrez et vous recherchez la forme de pécheur, non-seulement en la chair d'Adam, le premier de tous les pécheurs, mais encore en vous soumettant à un remède que vous n'avez ordonné que pour l'expiation des péchés ? Vous voulez être circoncis, quoique vous n'ayez institué ce Sacrement qu'afin que les pécheurs déclarassent, en le recevant, la foi qu'ils avaient en vous, et qu'ils obtinsent, par cet aveu, la rémission du péché originel. Mais vous, ô pureté infinie, qui êtes le véritable MESSIE, par la foi duquel nous sommes sauvés, qui êtes vous-même le salut des pécheurs, quel besoin aviez-vous du remède du péché ? Je vous aime, ô amour infini ! je vous adore, ô bonté immense ! et je bénis les desseins incompréhensibles de votre éternelle sagesse. (*Le même*).

[Raison de ce mystère]. — Le Fils de DIEU se soumet volontairement à la loi humiliante de la circoncision, quoiqu'il n'y fût nullement obligé. La circoncision était le remède obligé pour purifier la chair, et celle du Sauveur était sans tache. Mais dès-lors que JÉSUS-CHRIST veut être le Sauveur des hommes, il faut, dit S. Augustin, qu'il prenne la marque de pécheur, pour pouvoir attirer sur lui les châtimens dus au péché. Pour être parfaitement Sauveur, continue ce Père, il fallait un juste en qui DIEU se plût souverainement, et qu'il pût cependant traiter comme pécheur, afin de trouver, dans ses souffrances et dans ses humiliations, une satisfaction pleine et proportionnée à la majesté d'un DIEU offensé, et à la rigueur de sa justice. (**Le P. Croiset**, *Exercices de piété*).

[Deux qualités du Sauveur]. — Avant l'accomplissement de ce mystère, il n'y avait point encore de Jésus qui pût être l'hostie de propitiation pour nos péchés. DIEU ne trouvait rien dans ce divin Enfant qui ne fût l'objet de ses divines complaisances ; mais dès que ce cher Fils paraît, par la circoncision, sous l'apparence de pécheur, il réunit en sa personne ces deux qualités nécessaires pour être Sauveur : car, sans cesser d'être le Fils bien-aimé, il devient la victime que DIEU demande. C'est pour cela qu'il ne prend le nom de Sauveur qu'en ce jour ; et ce n'est proprement qu'en ce jour, que, se chargeant de nos iniquités, il s'oblige solennellement à en subir toute la peine. Vie pauvre et obscure, vie laborieuse et humiliée, opprobres, supplices, mort sur la croix, tout cela est l'effet de la dure obligation qu'il contracte dans ce mystère. Il ne souffrira rien dans sa passion et durant toute sa vie, qu'il ne l'ait librement accepté dans sa circoncision. (*Le même*).

[Commencement de l'œuvre de la Rédemption]. — La circoncision de JÉSUS-CHRIST peut être appelée le grand mystère de ses humiliations, le gage primitif de notre salut, la consommation de l'ancienne loi et comme les arrhes et le premier sceau de la Nouvelle-Alliance, et on peut dire que c'est proprement en ce jour que le Fils de DIEU prend possession de sa qualité de Sauveur, puisque c'est en ce jour qu'il en fait les premières fonctions par la première effusion de son sang. Que ces prémices de ses douleurs sont un puissant motif d'amour et de reconnaissance ! Que serions-nous devenus, si nous n'eussions pas eu un tel Sauveur ? Mais que deviendrons-nous si nous nous rendons inutile tout ce que ce divin Sauveur a fait pour nous sauver ? (*Le même*).

[Leçons que Dieu nous y donne]. — Mon DIEU ! que de mystères dans un seul ! mais que d'importantes leçons dans ce mystère ! Quel empressement de JÉSUS-CHRIST à remplir tous les devoirs de la Religion ! avec quelle exactitude obéit-il à la Loi ! Pouvait-il nous donner plus tôt des marques plus sensibles de son amour ? Pouvions-nous avoir un Sauveur qui méritât plus notre cœur, qui fût plus digne de nos respects ? Pouvions-nous avoir jamais un plus parfait modèle ? Mon DIEU ! que cette exacte obéissance de JÉSUS-CHRIST condamne en nous de trop indulgentes interprétations de la loi, et de frivoles dispenses ! Que cette prématurée humiliation du Sauveur confond efficacement notre orgueil ! et que ces prémices de ses douleurs seraient un puissant remède à notre amour-propre et à notre sensualité, si nous entrions bien dans l'esprit de ce mystère ! (*Le même*).

[Circoncision du cœur.] — L'ancienne circoncision ne finit en JÉSUS-CHRIST que parce qu'il établit la nouvelle. Ce n'est plus, dit l'Apôtre, une circoncision extérieure de la chair : *In exspoliatione corporis carnis* ; c'est une

circconcision intérieure de cœur qui se fait dans la ferveur de l'esprit : *Circumcisio cordis in spiritu*. (Ad Coloss. II). Sans cette circconcision du cœur, c'est-à-dire, sans ce retranchement de désirs vains et inquiets, de désirs déréglés et mondains, de désirs immodérés et illicites qui naissent dans le cœur, qui le corrompent; enfin, sans cette circconcision généreuse et persévérante de nos passions, vainement nous flattons-nous d'être les disciples de JÉSUS-CHRIST parce que nous sommes extérieurement marqués, pour ainsi dire, de son sceau. C'est proprement cette réforme intérieure du cœur que S. Paul appelle la circconcision de la Loi de grâce, lorsqu'il dit que c'est nous qui sommes aujourd'hui la circconcision, nous qui servons DIEU en esprit : *Nos enim sumus circumcisi, qui spiritu servimus DEO*. (Ad Philip. III). La vie chrétienne est une vie de croix et de circconcision. Que l'amour-propre soit alarmé, que l'esprit se révolte, c'est à ce sceau qu'on connaît le vrai fidèle. Qui n'a pas cet esprit de réforme intérieure, doit être regardé, pour ainsi dire, comme incircconcis. (*Le même*).

[Sujet de crainte pour les pécheurs]. — Quoique JÉSUS-CHRIST fût invariablement l'objet des plus tendres complaisances de son Père, cependant, dès qu'il a consenti à paraître pécheur, et qu'il en a pris la marque, avec quelle rigueur est-il traité! et à quelle vie dure ne se condamne-t-il pas lui-même! chose étrange! nous sommes vraiment pécheurs, et nous voulons vivre dans la mollesse. Quand est-ce que notre pénitence répondra à nos péchés? L'apparence seule du péché a suffi pour obliger DIEU à n'épargner pas même le Saint des Saints. Nous sommes souillés de mille péchés et nous vivons comme si nous n'avions rien à craindre. (*Le même*).

[Condamnation de l'illusion, de l'hypocrisie et de l'amour de l'indépendance.] — Une des plus grandes sources de nos désordres, et peut-être la plus pernicieuse, c'est de vouloir pécher et de ne vouloir, ni aux yeux d'autrui, ni à nos propres yeux, paraître pécheurs. L'homme ne pèche si fréquemment et si grièvement, que parce qu'il veut se justifier ses crimes à lui-même, ou se flatter, du moins, qu'ils sont excusables. C'est pour nous apprendre à nous confondre à nos yeux et devant DIEU, par la vue de nos péchés, que JÉSUS-CHRIST dans sa circconcision a bien voulu se confondre aux yeux des hommes, par l'apparence du péché. En effet, il s'assujettit aujourd'hui à une cérémonie qui n'était que pour les pécheurs, et même qui, selon l'opinion commune, était instituée pour effacer le péché originel que n'avait pu contracter JÉSUS-CHRIST, puisqu'il était la sainteté même.

Pour détruire l'amour de l'indépendance qui nous empêche de nous soumettre à la loi, lors même qu'elle nous oblige le plus indispensablement, JÉSUS-CHRIST, dans sa circconcision, veut se soumettre à une loi

dont il avait droit de se dispenser, ou plutôt à laquelle il n'était nullement assujéti; mais il entrait dans le sentiment du souverain législateur qui se plaît à voir observer ses ordres, lors même qu'il ne nous y oblige pas à la rigueur parce qu'il en est en quelque sorte jaloux jusqu'à l'excès. (**Anonyme**).

[Sollicitude pour notre salut]. — Notre vie n'est qu'un tissu de négligences et de délais en tout ce qui regarde l'affaire du salut. JÉSUS-CHRIST, dans sa circoncision, nous marque au contraire un empressement merveilleux de travailler à l'ouvrage de notre rédemption dont il était chargé. Il ne le doit consommer qu'à sa passion; mais, parce qu'après sa naissance, il trouve l'occasion de commencer à donner son sang pour les hommes, il s'y porte avec ardeur. Ainsi il nous donne l'exemple de seconder, aussitôt que l'occasion s'en présente, les vues qu'il a sur notre salut, et de ne point souffrir de délais dans une affaire qui doit occuper tout le temps de notre vie. (*Le même*).

[Autre raison de ce mystère]. — D'où vient que le Fils de DIEU a voulu se soumettre à une loi aussi rude que l'est celle de la circoncision? C'est parce qu'il a été conclu par les immuables décrets de l'adorable TRINITÉ qu'il nous sauverait par les souffrances; c'est parce que la justice divine, pour être apaisée, demandait une aussi rigoureuse satisfaction; c'est parce que l'image du Créateur effacée dans la créature par son péché ne pouvait être réparée, dit S. Paulin, que par de douloureuses incisions faites sur celui qui n'avait point de péché. Enfin, parce que notre rédemption était attachée à ce prix, et que sans une effusion de son sang, il n'y avait point de rémission à espérer, et c'est en cette vue qu'il commence à le répandre aujourd'hui, et qu'il en offre les prémices à son père. (*Sermons moraux*).

[Obéissance du Fils de Dieu]. — Entre plusieurs raisons qui ont déterminé le Fils de DIEU à vouloir être circoncis, arrêtons-nous à celle de S. Thomas qui croit que ç'a été pour nous engager par son exemple à imiter la vertu de l'obéissance, car, dit ce saint Docteur, celui qui est au-dessus de la loi a voulu obéir à la loi, afin que ceux qui en dépendent apprirent à s'y soumettre sans répugnance. Or, le Sauveur s'est assujéti à celle de la circoncision, quoiqu'elle fût non-seulement très-humiliante, mais encore très-douloureuse, et qu'elle lui causât, encore, incomparablement plus de douleur qu'à tous les autres enfants. Or, après un si puissant exemple de l'obéissance, de quels prétextes pouvons-nous nous servir pour nous dispenser d'obéir à la loi de l'Évangile, en voyant un Homme-DIEU s'assujétir à cette ancienne loi si rude et si pénible. On avoue de bonne foi que la nouvelle est très-opposée aux sentiments de la nature; mais est-ce une raison pour ne pas nous y soumettre? La loi commande

et ne dispute pas, et quand le Seigneur, dit S. Augustin, nous fait entendre sa voix, soit qu'elle nous ordonne de croire ou de pratiquer ce qui répugne le plus à notre raison ou à nos sens, nous n'avons point d'autre parti à prendre que celui de l'obéissance. En un mot, si la loi de l'Évangile n'avait rien de pénible, le Sauveur aurait souffert en vain celle de la circoncision, puisqu'il ne s'y est assujetti que pour nous en adoucir la rigueur par son exemple. (**Monmorel**, *Homélie de la Circoncision*).

[Soumission à la loi de Dieu]. — Quand la loi du Seigneur serait encore infiniment plus sévère qu'elle n'est, devrions-nous nous en plaindre en voyant, d'un côté, l'exemple que le Fils de DIEU nous donne, en s'y soumettant lui-même, et, de l'autre, la récompense qu'il a promise à ceux qui l'observeront exactement? Ah! dit S. Augustin, ne consentons-nous pas tous les jours qu'on nous lie et qu'on nous fasse sentir la dureté du fer et l'activité du feu, dans l'espérance de mettre fin à une douleur qui nous presse et de prolonger de quelques années une malheureuse vie qu'on risque de perdre dans une opération cruelle? Ici, on ne vous demande qu'une mortification passagère, qui est la circoncision spirituelle, pour jouir d'un bonheur qui ne finira jamais; et on vous menace, au contraire, que si vous êtes assez insensés pour mépriser la loi du Seigneur, vous souffrirez infailliblement un supplice éternel. Comparez donc un plaisir de peu de durée avec un supplice qui ne finira jamais, et une peine passagère avec une peine éternelle, et jugez si l'on exige trop de vous, de vous assujettir à la loi de l'Évangile qu'on ne peut nier être contraire à la nature corrompue, en voyant votre Sauveur se soumettre à une loi incomparablement plus rigoureuse. (*Le même*).

[De la circoncision spirituelle]. — Entre la circoncision de l'ancienne et de la nouvelle loi on peut remarquer plusieurs différences; mais on peut s'arrêter à deux principales qui donnent lieu d'établir les vérités les plus essentielles de la morale chrétienne. La première est que la circoncision des Juifs ne retranchait qu'une petite partie de la chair, et que celle des chrétiens attaque non-seulement toutes les parties du corps, mais encore toutes les puissances de l'âme. Elle en veut aux sens extérieurs et intérieurs tout à la fois; depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y a rien de sain en nous, il n'y a rien qui ne soit infecté du venin de la cupidité. Ainsi il faut que le couteau de la circoncision spirituelle aille pénétrer *jusqu'à la moëlle des os et jusque dans les replis de l'âme et de l'esprit*. (ad Hebr. iv). Quand nous parlons donc de la circoncision, ne croyez pas qu'il suffise de retrancher quelque chose du train, de la table, de l'équipage; ceci est bon et absolument nécessaire, dans un temps où le luxe n'a plus d'autres bornes que celles que lui donne l'avarice ou l'indigence; mais ce n'est pas assez de cette circoncision extérieure: l'essentiel

est de circoncrire le cœur, et de nous purifier de tout ce qui le souille. Voulez-vous savoir, dit un Père, ce que c'est que d'être circoncis : c'est ne pas dérober, ne pas mentir, ne pas convoiter ce qui est à autrui, ne faire tort à qui que ce soit, n'écouter rien d'indécent, ne voir rien d'illécite, ne penser à rien de criminel. Voilà ce qui s'appelle être circoncis extérieurement et intérieurement ; voilà ce que signifie la circoncision des Juifs ; voilà ce qui est d'obligation essentielle à tous les chrétiens et, par conséquent, retranchons à nos oreilles, à nos yeux, à notre bouche, à notre langue, à notre main, à notre esprit, à notre mémoire, à notre cœur, tout ce qui est interdit par la loi de DIEU. (*Le même*).

[Elle doit se continuer tous les jours]. — La seconde différence qu'il y a entre la circoncision des Juifs et celle des chrétiens, c'est qu'on ne souffrait celle-là qu'une fois, au lieu que celle-ci doit recommencer tous les jours, depuis l'enfance jusqu'au dernier soupir de la vie : car, comme elle est destinée à combattre un ennemi qui demeure toujours en nous, malgré nous, et qui ne cesse de vivre qu'avec nous, la fonction continuelle du chrétien est d'être toujours armé du glaive de l'Évangile, pour couper sans cesse les malheureuses productions d'une nature corrompue, pour retrancher les désirs que la cupidité dérègle toujours, pour éloigner de lui tout ce qui pourrait le porter au péché : voilà ce qui s'appelle la circoncision du cœur qu'on peut regarder comme l'abrégé du christianisme, l'essentiel de la morale de JÉSUS-CHRIST, et la circoncision spirituelle. (*Le même*).

[Leçon d'humilité pour le pécheur]. — Souffrir l'opprobre du péché, c'est proprement découvrir avec humilité et componction, dans le Sacrement de pénitence, les pensées les plus secrètes et les plus honteuses, les désirs les plus dérèglés et les plus injustes, les passions les plus basses et les plus criminelles. C'est faire un aveu sincère d'une envie qui nous ronge, d'une jalousie qui nous déchire, d'un feu impur qui nous brûle, sans chercher à pallier ou à colorer des crimes dont la seule pensée fait rougir ceux et celles qui n'ont pas renoncé entièrement à la pudeur. Le démon toujours attentif à notre perte fait deux choses : est-il question de commettre le péché ? il nous ôte la honte qui pourrait nous empêcher de nous laisser aller à une action criminelle ; est-il question de nous confesser ? il nous restitue cette honte, pour nous fermer la bouche et pour nous empêcher ainsi d'en recevoir le pardon. Mais si nous avons été sans honte pour commettre le péché, que la honte ne nous retienne pas, quand il s'agit de nous en accuser. Sacrifions au Seigneur cette répugnance naturelle que nous pouvons avoir de découvrir à des hommes comme nous des faiblesses que nous voudrions nous cacher à nous-mêmes, puisque ce sacrifice est un moyen destiné de DIEU pour en obtenir miséricorde. Quoi ! l'exemple même de JÉSUS-CHRIST, qui avec la plus parfaite innocence, veut bien aujourd'hui se revêtir des apparences du péché,

ne sera-t-il point assez fort pour guérir notre orgueil. Non, l'orgueil humain ne s'accommode point d'un tel exemple ; nous rougissons du remède, nous qui sommes quelquefois assez insolents pour nous glorifier du mal même. Celui que personne ne peut reprendre de péché veut bien, sans aucune nécessité pour lui, avoir recours à un remède honteux et douloureux. Nous, au contraire, sans honte pour les choses les plus infâmes, nous rougissons de porter les livrées de la pénitence. Celui qui n'a pas fait le péché n'a pas dédaigné de paraître pécheur ; nous voulons être pécheurs et avoir encore la réputation de gens de bien : semblables à Saül, dans le temps même que nous confessons notre péché en particulier, nous voulons être honorés en public. (*Le même*).

[L'obligation de la circoncision spirituelle]. — Le Fils de DIEU ayant reçu la circoncision en même temps qu'on lui donna le nom de Sauveur, il nous a fait entendre qu'il ne sauverait que ceux en qui il trouverait la vérité figurée par cette circoncision légale ; c'est-à-dire la circoncision du cœur, la circoncision spirituelle qu'il faut nécessairement pratiquer pour être sauvé : car enfin le Sauveur, en nous dispensant de la circoncision de la loi, ne nous oblige que plus étroitement à la circoncision du cœur qui était la vérité de cette figure. Il ne nous offre et ne nous donne le salut que par ce moyen et à cette condition.

Pendant la plupart des hommes ne regardent la mortification et cette circoncision dont nous parlons que comme un conseil qu'on n'est obligé d'embrasser que pour arriver à la plus haute perfection. Erreur fatale qui anéantit l'esprit du Christianisme, et par laquelle on croit pouvoir conserver la qualité de Chrétien, et, ensuite, s'abandonner à ses plaisirs et au torrent de ses passions : erreur par conséquent que JÉSUS-CHRIST devait détruire, comme étant la source de tous les désordres qui arrivent aujourd'hui dans le monde. (*Essais de morale*).

[Humilité de J.-C. dans la circoncision]. — Je ne trouve point de mystère, dans toute l'économie de notre religion et de notre rédemption, où l'humilité paraisse davantage qu'en celui-ci. Il est vrai que l'Apôtre, en parlant de l'Incarnation, a dit qu'il s'est anéanti : *Semetipsum exinanivit formam servi accipiens* ; mais, à parler proprement, ce n'est pas en s'incarnant que le Fils de DIEU s'est humilié, car si nous le considérons selon sa divinité, il n'est pas capable d'humiliation, n'y ayant personne à qui il puisse se soumettre ; et si nous le considérons selon son humanité, il est certain que par l'union avec la personne du VERBE, elle a été infiniment honorée et nullement humiliée. Si donc dans le mystère de l'Incarnation, nous ne trouvons pas que le Sauveur se soit humilié ni selon sa Divinité, ni selon son humanité, nous avons au contraire grande raison de dire qu'il s'est grandement humilié dans la Circoncision, en prenant sur lui la marque de pécheur. Pour ce qui est de la Nativité en laquelle on ne peut



nier que l'humilité du Sauveur n'ait extrêmement paru, qui n'admirerait un Homme-DIEU, le voyant naître dans une étable entre deux animaux ? Mais qui ne l'admirera davantage, le voyant marqué du caractère de criminel ? *Ante paucos dies celebravimus adventum Christi in carcerem hujus mundi, id est diem natalis. Hodie verò celebramus quod catenas et vincula nostra suscepit*, dit S. Bernard. (*Serm. de Circ.*). Tous ceux qui entrent en prison ne passent pas pour criminels, mais seulement ceux qu'on charge de fers. Le Sauveur en naissant est entré au monde comme dans une prison ; mais lorsqu'il a été circoncis, il s'est chargé de nos chaînes et de nos liens, et a paru comme un criminel. (**Le P. Duneau**, *Circumcision*).

[La circoncision plus humiliante que la croix]. — Oserions-nous comparer l'humilité de la circoncision avec celle de la croix ? Un Homme-DIEU mourir en croix entre deux voleurs comme un scélérat et un infâme, peut-on concevoir un abaissement plus prodigieux ? oui sans doute. Vouloir être circoncis c'est s'humilier davantage, et voici pourquoi : être condamné injustement à la mort et mourir volontiers pour sauver un monde de coupables, n'a rien qui soit indigne de la générosité d'un grand cœur. Il est glorieux de mourir innocent pour sauver la vie à plusieurs ; mais de s'appliquer le remède du péché, c'est se reconnaître en quelque manière pécheur et vouloir passer pour tel, non point par de faux témoignages et par des calomnies injustes, mais par une marque véritable et authentique accompagnée d'un aveu public ; n'est-ce pas s'humilier davantage de se porter soi-même pour criminel, que d'être déclaré tel par l'injustice des méchants ? Le Sauveur donc prenant sur lui volontairement la marque et le caractère de pécheur, s'humilie davantage, que lorsqu'il souffre qu'on le traite comme un malfaiteur à l'instance de ses ennemis. (*Le même*).

[Ce que c'est que la circoncision du cœur]. — La circoncision du cœur, qui a pour figure la circoncision du corps commandée aux Juifs, est si importante, qu'elle mérite bien d'être expliquée, afin de s'en former une bonne fois une juste idée. Cette circoncision donc, qui nous est commandée dans l'Évangile, n'est plus un retranchement d'une partie du corps, comme elle se pratiquait autrefois ; ce n'est plus cette circoncision qui se faisait avec un couteau de pierre ou de fer, comme tout le monde le sait ; ce n'est plus celle que DIEU ordonna à Abraham et que la loi a pratiquée pendant qu'elle a été en vigueur. Notre circoncision est spirituelle et elle n'a point d'autre ministre que JÉSUS-CHRIST, comme dit l'Apôtre : *Dico enim Christum JESUM ministrum fuisse circumcisionis*. (Rom. xv). Notre circoncision se fait par la grâce laquelle, comme un glaive, retranche, non une partie de la concupiscence du cœur, mais qui coupe tout ce qu'elle y rencontre de mauvais et de déréglé. Cette nouvelle circoncision ne s'ar-

rète pas à ce qui paraît au dehors, mais elle va chercher ce qui se cache au dedans. Enfin, notre circoncision est celle qui nous fait des chrétiens intérieurs et véritables, et non pas comme les Juifs qui n'étaient circoncis qu'au dehors. Voilà quelle est notre circoncision et comment, retranchant toute la concupiscence du cœur, elle nous rend des hommes spirituels et intérieurs. (**Sarazin**, *Circoncision*).

[Rigueur du précepte]. — DIEU traitait, pour ainsi dire, charnellement les Juifs, parce qu'ils étaient charnels; il leur imposait une circoncision charnelle, afin qu'il parût sur leurs corps qu'ils étaient à DIEU, comme on fait encore aujourd'hui des marques extérieures et visibles sur les troupes, pour faire connaître à quel maître ils appartiennent. Mais nous sommes traités avec plus d'honneur, quoique nous ne le soyons pas avec moins d'exactitude. La douleur de la circoncision de la chair passait en peu de temps; mais celle de la circoncision du cœur est une circoncision de toute la vie et qui se doit faire quelquefois avec des retranchements si pénibles, que le fer ou la pierre qui coupaient la chair n'étaient peut-être pas si sensibles. Ne nous trompons pas nous-mêmes; tremblons quand nous voyons DIEU protester que quiconque n'aurait point cette circoncision charnelle, serait exterminé de son peuple; ne doutons pas qu'il ne dise de même, que quiconque n'aura pas la circoncision du cœur sera exterminé de ce peuple qui le bénira à jamais, et qui possédera la véritable terre promise. C'est pourquoi, lorsque nous reconnaitrons, dans nos désirs et dans nos affections secrètes, quelque chose qui déplaira à DIEU et qu'il nous commandera de circoncire, n'hésitons point; obéissons-lui avec la même ardeur que fit Abraham, quelque peine que nous y puissions sentir. Ne pensons qu'à la grandeur de DIEU, qui nous le commande et tenons-nous heureux, comme Abraham, d'avoir quelque occasion de lui témoigner que nous voulons lui être fidèles, et, par notre fidélité, mériter d'être du nombre de son peuple qui est un peuple d'obéissance. (**Anonyme**).

[La circoncision couvre et obscurcit tout ce qu'il y a de grand en J.-C.]. — Qui pourrait comprendre, ou même s'imaginer que DIEU qui est le Souverain des Souverains, voulût paraître sous la forme d'un esclave? C'est pourtant ce qu'il fait au jour de la circoncision : Car c'est en ce mystère que toute sa divinité est cachée, que tout son éclat est obscurci, que toute sa grandeur est anéantie. En un mot, dans ce jour, c'est un retranchement universel de tout ce qui est en lui de brillant et d'illustre : il y a huit jours que venant au monde, lorsque la nuit avait répandu ses ténèbres sur la surface de la terre, les Anges prirent soin de faire savoir qu'il était né; et, chantant mélodieusement dans les airs, ils annoncèrent aux bergers que le Messie était venu et qu'il était couché sur la paille dans une étable à Bethléem. Une étoile brillante marqua où était ce nouveau

soleil. Aujourd'hui rien ne parle en sa faveur; la loi à laquelle il se soumet le déclare pécheur; sa mère qui devait, ce semble, l'en déclarer exempt est peut-être celle qui le circonçoit; enfin, le nom auguste qu'on lui impose est le prix de son sang; et la qualité de Rédempteur des hommes, n'est pas, dans ce jour, sitôt connue que celle de pécheur. (**Le P. Masson, Avent**).

[Amour de J.-C. cause de son humiliation]. — Oui, l'humiliation du Sauveur vient de son amour pour le pécheur. Il est dispensé, par son impeccabilité, de cette dure loi; il s'y soumet pourtant pour n'avoir point de distinction et être confondu avec celui en faveur duquel il le fait. C'est à ce sujet, Chrétiens, que je m'écrie avec S. Bernard : *Amor dignitatis nescius*. L'amour qu'il a pour les hommes dont il vient être le Rédempteur le réduit en cet état, en sorte que pour n'en pas différer les fonctions jusqu'à la fin de sa vie, il commence dans ce jour; et, afin qu'on ne prétexte rien, qu'on attribue tout à son amour, il sacrifie sa gloire et sa réputation : il veut passer pour pécheur et se faire péché lui-même, comme parle S. Paul, afin de réconcilier les coupables avec son Père irrité. O mon DIEU ! fallait-il que l'amour que vous nous portez vous coûtât tant et que vous joignissiez l'ignominie à la douleur? Permettez-moi, qu'approchant de près votre sacrée personne, j'honore la plaie d'où découlent les premières gouttes de votre sang, et que je rende hommage à votre qualité de Sauveur que votre amour vous fait cacher sous celle de pécheur. (*Le même*).

[Les premières gouttes de sang du Sauveur]. — Il est vrai que toutes les gouttes du sang du Sauveur ont été d'une valeur et d'une dignité infinie, en quelque temps qu'elles aient été répandues, et qu'ainsi, la moindre goutte de ce précieux sang est capable d'apaiser la justice de DIEU, de satisfaire pleinement pour les péchés des hommes et d'éteindre toutes les flammes de l'enfer. Il faut néanmoins avouer que les premières qu'il verse dans sa circoncision ont quelque privilège particulier, en ce qu'elles sont les premières qui aient été versées et qui en paraissant aux yeux de son Père éternel, viennent arroser son autel. DIEU a toujours demandé les prémices des biens qu'il donne aux hommes; on lui consacrait pour cela les premiers nés des enfants, des animaux, et les premiers des fruits de la terre, soit parce que ce prompt retour de reconnaissance marque qu'ils le regardent comme le principe de ces biens, soit que par ce moyen il eût les premiers usages de leurs possessions et de leurs enfants. Vous pouvez juger avec quelle gloire DIEU vit les premières ouvertures des veines du Sauveur, avec quelle complaisance il reçut les premières gouttes de son sang qu'il offrit lui-même dès le berceau, ce DIEU qui n'avait reçu jusqu'alors que les offrandes des hommes, qui

n'avait vu couler sur ses autels que le sang des animaux. (**Biroat, Circoncision**).

[Témoignage de son amour]. — Si ce premier sang est si considérable devant DIEU, il ne doit pas être moins précieux aux yeux des hommes. Le témoignage du sang est sans doute le plus fort et le plus authentique pour montrer qu'on aime et qu'on estime quelque personne, soit parce qu'il sort du cœur, soit parce qu'il est le principe de la vie. Mais le Sauveur non content de nous avoir témoigné son amour en souffrant le froid et les rigueurs des saisons, veut encore nous donner le témoignage de son sang, par les premières gouttes qu'il verse; et cela d'autant plus, qu'il le verse aussitôt après sa naissance et dans les premiers jours de sa vie. C'est une remarque qu'ont faite quelques Saints Pères, qu'il a voulu s'assujettir à la loi de la circoncision, pour trouver occasion de souffrir, et de donner son sang aussitôt qu'il a commencé à vivre. En quoi il reçoit deux avantages qui nous montrent son amour : le premier, en ce qu'il souffre dans un âge si tendre et si délicat un si rigoureux tourment; et le second, qu'il n'est rien qui montre davantage la grandeur de l'amour, que l'impatience de faire ou de souffrir quelque chose pour le service de son ami. Mais comment est-ce que le Sauveur nous pouvait montrer plus visiblement l'impatience de son amour, que par le premier sang qu'il verse et par l'empressement qu'il a de le verser! Ah, mon Sauveur! n'y avait-il pas assez de temps pour nous témoigner votre amour d'une si sanglante manière? L'âge où vous êtes vous dispense de ces rigueurs; c'est assez, pour un enfant, de vos larmes; réservez votre sang pour la croix; n'en verserez-vous pas assez sur le calvaire? Il est vrai; mais mon amour ne peut souffrir ce délai, je me hâte d'en verser les premières gouttes qui seront un gage du désir que j'ai de verser le reste. (*Le même*).

[L'Ignominie de sa Circoncision plus grande que celle de sa mort]. — Dans la passion du Sauveur, son ignominie fut plus éclatante et plus publique, puisqu'il fut condamné par les sentences des juges et exécuté par les mains des bourreaux; mais, d'un autre côté, les circonstances et les preuves de son innocence furent plus grandes. Comment cela? Parce que dans les condamnations des juges, les peines qu'ils ordonnent sont bien des peines destinées par les lois à la punition des crimes, mais elles n'en sont pas toujours des marques certaines. Les Juges peuvent se tromper; les témoins peuvent être corrompus, comme il parut dans la mort du même Fils de DIEU, où l'injustice des juges et les accusations des témoins servirent à la justification de son innocence; mais la circoncision par elle-même est la marque infallible du péché. On avait fait mourir des innocents; mais jamais on n'avait circoncis que des coupables. D'ailleurs, c'est son Père qui l'ordonne; c'est sa mère qui l'exécute; l'un et l'autre

qui ont intérêt à sa réputation ont servi pour augmenter le sacrifice de sa gloire par son humilité, puisque rien n'en diminue la honte. (*Le même*).

[Mystère sans miracles]. — C'est encore une belle remarque des Pères et des Interprètes qui observent que dans tous les autres mystères du Sauveur, la Providence de son Père a toujours mêlé sa gloire avec ses humiliations, ses miracles avec ses abaissements. Il naît dans une crèche ; mais une étoile paraît dans le ciel pour publier sa naissance : il est baptisé dans le Jourdain en qualité de pécheur ; mais le SAINT-ESPRIT paraissant sur lui en forme de colombe, rend témoignage de sa sainteté : il est crucifié comme un coupable ; mais la terre tremble en même temps, les pierres se brisent, le soleil s'éclipse. Pourquoi ce mélange ? C'est pour rendre ses humiliations plus grandes par la comparaison de cette gloire ; mais c'est aussi afin que cette gloire récompense, soulage, et diminue ses humiliations. C'est dans la circoncision seulement que DIEU ne garde point cet ordre ; c'est dans ce mystère seulement qu'il ne fait point de miracle. Le couteau ouvre le corps du Sauveur, et les pierres ne se brisent pas ; les premières gouttes de son sang tombent sur la terre, et elle ne tremble pas ; il n'y a point de nouvel astre qui paraisse pour récompenser ce sacrifice de sa gloire. C'est une humiliation toute pure, sans aucune marque de grandeur qui la relève. (*Le même*).

[Fruit de ce sang versé]. — Recevons, Chrétiens, les premières gouttes de son sang qu'il nous présente en ce mystère. Faisons-en l'application sur nous-mêmes ; et, comme autrefois les enfants d'Israël mirent le sang de l'Agneau sur le seuil de leurs portes, pour se garantir de l'Ange exterminateur, mettons cet Agneau circoncis au commencement de toutes nos actions, pour nous-défendre des tentations du démon et des illusions du monde. C'est le premier sang qu'il répand pour nous ; serons-nous assez insensés pour le voir couler sans lui témoigner quelque reconnaissance et sans lui présenter nos cœurs pour les immoler à son Père avec son corps ? Puisqu'il souffre pour l'amour de nous, sitôt après sa naissance, vivrons-nous tant d'années dans le péché, sans vouloir souffrir quelque chose pour l'amour de lui et pour nous rendre son sang efficace ? Enfin, puisqu'il le verse avec une entière liberté, serons-nous si ingrats que de ne faire aucun acte de mortification purement pour l'affection que nous avons pour lui ? Ah ! Chrétiens, que ce premier jour de l'année soit le premier jour de notre sainteté : commençons à vivre à JÉSUS-CHRIST et recevons les premières gouttes de son sang, comme de précieuses étrennes qu'il nous présente, afin d'acquérir la gloire qu'il possède. (*Le même*).

[Le Fils de Dieu fait l'essai de notre rédemption]. — Le Fils, dans sa circoncision, ne se contente pas d'être en état de nous sauver, il veut, en se soumettant à

cette loi, en faire l'essai et il en trouve le moyen. Comment cela ? En offrant à DIEU les prémices de son sang, qui devait être le prix de notre salut. Il est vrai, disent les Théologiens, que la moindre action du Fils de DIEU, eu égard à la dignité de sa personne, pouvait suffire pour nous racheter ; mais, dans l'ordre des décrets divins, et de cette rigide satisfaction à laquelle il s'était soumis, il fallait qu'il lui en coûtât du sang. Ainsi il était arrêté, dans le conseil éternel, que le traité de paix entre DIEU et nous ne commencerait à être ratifié, que quand le sang du Rédempteur aurait commencé à couler ; d'où vient que lui-même il l'appelait le sang de la nouvelle alliance : *Hic est sanguis meus novi Testamenti*. (Matth. xxvi). Ainsi était-il ordonné que dans la loi de grâce nul péché ne serait remis sans effusion de sang : *Sine sanguinis effusione non fit remissio*, (ad Hebr. ix), et que le sang de JÉSUS-CHRIST aurait seul la vertu de nous purifier et de nous laver, or, c'est ici que la condition s'exécute, et quand je vois ce DIEU naissant sous le couteau de la circoncision, je puis dire bien mieux que Moïse : *Hic est sanguis fœderis quod pepigit Dominus vobiscum*. (Exod. xxiv). Voici le sang du testament et de l'alliance que DIEU a faite en votre faveur. C'est donc proprement en ce jour que commence la rédemption du monde, et que le Fils de DIEU prend possession de sa qualité de Sauveur, puisque c'est en ce jour qu'il en fait les premières fonctions. (**Bourdaloue, Circoncision**).

[La circoncision spirituelle moyen de salut]. — Que fait aujourd'hui le Fils de DIEU ! Pour nous apprendre comment nous devons coopérer à l'œuvre de notre salut, il nous propose un moyen aussi divin qu'il est indispensable et nécessaire : savoir, cette mystérieuse mais réelle circoncision de l'esprit et du cœur ; circoncision dont il nous fait une loi, dont il nous explique le précepte, dont même il nous facilite l'usage. Il nous propose la circoncision du cœur et il nous en fait une loi, car il n'abolit l'ancienne circoncision, ou pour parler plus exactement, l'ancienne circoncision ne finit en lui que parce qu'il établit la nouvelle, et, comme dit S. Augustin, il ne prend l'ombre et la figure, que parce qu'il apporte la lumière et la vérité : *Suscipit umbram allaturus lucem, suscipit figuram daturus veritatem*. Or la lumière et la vérité, c'était que nous fussions tous circoncis de cœur, comme les juifs l'étaient selon la chair. Circoncision du cœur, retranchement des désirs vagues et inutiles, des désirs inquiets et bizarres, des désirs déréglés et immodérés, des désirs charnels et mondains, des désirs criminels et illicites, qui naissent dans le cœur et qui le corrompent. Ainsi l'a entendu S. Paul, et, parce que ces pernicieux désirs sont excités en nous par de vains objets qui nous charment, par de faux intérêts qui nous aveuglent, par des occasions dangereuses qui nous entraînent et qui nous pervertissent, cette circoncision du cœur doit être une séparation entière de ces objets, un renoncement parfait à ces intérêts, un éloignement salutaire de ces occasions ; car voilà ce qui nous était

figuré par la circoncision Judaïque ; voilà à quoi DIEU préparait le monde quand il obligeait Abraham et tous ses descendants à se circoncire. Or, le Sauveur nous propose cette circoncision spirituelle, comme un moyen indispensablement requis pour le salut : car qu'y a-t-il de plus nécessaire au salut, que d'arracher, que d'étouffer, que de mortifier, que de détruire, ce qui est en nous une source et un principe de damnation ?

Cette circoncision spirituelle est une circoncision qui n'est pas seulement extérieure, mais qui pénètre, pour ainsi dire, jusque dans les parties les plus intimes de l'âme : *Non que in manifesto est circumcisio*. Une circoncision qui n'est plus de la main des hommes, mais qui est l'ouvrage de DIEU, et qui sanctifie l'homme devant DIEU : *Circumcisio non manu facta*. Une circoncision qui ne consiste plus dans le dépouillement de la chair, mais dans le renoncement aux vices et aux concupiscences de la chair : *In exspoliatione corporis carnis*. Une circoncision dont l'esprit et le cœur sont les deux principes aussi bien que les deux sujets ; les deux principes, parce qu'elle s'exécute par eux ; et les deux sujets, parce qu'elle est en eux, c'est-à-dire une circoncision de cœur qui se fait non selon la lettre, mais dans la ferveur de l'esprit : *Circumcisio cordis in spiritu, non littera*. Voilà les vives expressions de l'Apôtre pour définir ce que j'appelle la nouvelle circoncision.

Il faut que l'homme du monde et le religieux soient circoncis de cœur ; mais, à comparer les besoins de l'un et de l'autre, cette circoncision du cœur est encore, dans un sens, plus indispensable pour l'homme du monde que pour le religieux, à qui les vœux de sa profession ont déjà tout ôté, parce que l'homme du monde a des passions beaucoup plus vives que le religieux, puisqu'il a beaucoup plus d'objets capables de les exciter ; parce que l'homme du monde est beaucoup plus exposé que le religieux, et qu'il doit par conséquent veiller beaucoup plus sur lui-même, et faire de plus grands efforts pour se défendre et pour se soutenir. Après le premier pas qu'a fait le religieux, après ce premier sacrifice qui l'a dépouillé de tout, il ne lui reste plus rien, ce semble, à offrir ; mais vous, dans le monde, qu'avez-vous jusqu'à présent donné à DIEU, ou que n'avez-vous point encore à lui sacrifier ? (*Le même*).

[Jésus ardent à souffrir]. — Jetons les yeux, Chrétiens auditeurs, sur l'exemple que le Sauveur du monde nous donne en ce mystère. Considérez comment il soumet son corps tendre et innocent à cette rigoureuse circoncision ; comment le sang coule de cette plaie ; comment il prévient, par le ministère du prêtre de la loi ou de quelque autre personne qui lui rend ce pieux office, la fureur des bourreaux, qui doivent un jour tirer tout le sang de ses veines ; voyez comme le désir qu'il a d'expié nos péchés ne lui permet pas d'attendre le temps de sa mort : *Quantum ad suscipiendos labores festinavit !* dit S. Bernard ; *quam promptus sanguinem effundere ! Diem octavum à nativitate suâ vix expectat*. Ardeur, empressement,

sainte impatience, qui porte un DIEU à répandre son sang peu de jours après qu'il l'a reçu ; qui ne peut attendre le temps destiné au sacrifice de la croix, mais qui le commence presque aussitôt qu'il est né. Sa circoncision était pourtant en cela différente des autres, que les autres la souffraient pour le péché qu'ils apportaient au monde en naissant : mais celle du Sauveur était pour expier les nôtres, et pour nous apprendre la manière dont nous devons nous-mêmes coopérer à notre salut, par une autre espèce de circoncision, qui est la mortification chrétienne. (**Houdry**, *Sermon sur ce mystère*).

[L'humiliation du Fils de Dieu]. — Il n'est rien de plus humiliant pour JÉSUS-CHRIST que l'obéissance qu'il témoigne en se faisant circoncire. L'indépendance est attachée à la divinité, et, le Verbe divin n'étant ni inférieur ni soumis à son Père, comme DIEU, s'est fait homme pour lui obéir, et pour lui dire avec vérité : Je suis votre esclave et le fils de votre servante : *Ego servus tuus et filius ancillæ tuæ*. Dès sa première entrée dans le monde, il dit au Père Eternel : « Me voilà prêt à faire votre volonté. » Il met sa loi au milieu de son cœur, et son amour s'y grave en caractères ineffaçables comme dans un livre dont il fait l'étude et l'application de toute sa vie : *In capite libri scriptum est de me ut facerem voluntatem tuam* ; mais, dans sa Circoncision, il fait passer cette loi de son cœur jusque sur son corps ; il la grave en caractères de son sang ; il consent à porter toute sa vie la marque honteuse de pécheur et d'esclave, et celui qui vient délivrer la postérité d'Adam d'une infâme servitude se charge en quelque sorte des chaînes qu'il vient rompre.

Il n'est rien de plus cher à DIEU que sa gloire, et il nous assure par son prophète qu'il ne la donnera pas à un autre : *Gloriam meam alteri non dabo*. Cependant le Sauveur s'en dépouille dans le mystère de la Circoncision. Il est bien plus humilié en se soumettant à une loi établie pour effacer le péché qu'en se rendant obéissant jusqu'à la mort de la croix, puisque, dans l'un de ces mystères, il souffre comme une victime innocente qui s'immole volontairement pour sauver les coupables ; et dans l'autre, les caractères apparents du péché imprimés sur son corps, ses souffrances, le déshonorent aux yeux des hommes. Le sang du Verbe-Incarné, qui coule sous le couteau de la circoncision à laquelle il se soumet, vérifie à la lettre cette parole étonnante de l'Apôtre, qui nous assure que le réparateur du péché s'est fait en quelque sorte péché pour nous. Il souffre comme coupable et obéit comme pécheur ; il se soumet comme criminel, il soupire avec une sainte impatience pour ce baptême de sang où il doit laver la robe de l'humanité dont il est revêtu ; il se hâte de verser les prémices de ce prix inestimable de la rédemption des hommes ; à peine a-t-il pris un corps, qu'il se presse d'en faire l'usage auquel il est destiné, en s'immolant comme une victime ; il abandonne au couteau de la circoncision cette chair qu'il doit livrer aux bourreaux, faisant la fonction du



Messie aussitôt qu'il paraît aux yeux du monde, et réunissant dans cette sainte cérémonie les exemples et les leçons de ce que nous devons faire pour lui, avec le mérite et l'excellence de ce qu'il est venu faire pour nous. (**Du Jarry**, *Circuncision*).

[Héroïques vertus du Fils de Dieu dans sa circoncision]. — La circoncision ne fut pas seulement au Sauveur une matière de souffrance, comme elle l'était aux autres enfants, mais, de plus, une occasion de pratiquer les plus héroïques vertus. La première de ces vertus fut une obéissance fidèle à la loi : car, bien qu'il pût, comme DIEU et comme suprême Législateur, s'en dispenser par mille raisons légitimes, et que, à prendre les choses dans la rigueur, il en fût exempt, puisqu'il n'avait point contracté la dette du péché originel, il ne laissa pas de se soumettre à un précepte si fâcheux, et il se chargea en même temps de toutes les obligations de la loi ancienne. La seconde vertu qu'il pratiqua fut l'humilité : car, ne pouvant s'estimer pécheur, puisqu'il ne l'était ni ne le pouvait être, il voulut au moins en prendre la marque, et être circoncis comme les autres enfants nés dans le péché : de sorte que quiconque le voyait sous le couteau de la circoncision pouvait croire qu'il était pécheur. Ce qui est sans doute un grand sujet de confusion pour nous, puisque, étant véritablement criminels, nous avons honte d'être tenus pour ce que nous sommes, et que même nous affectons de paraître justes. Enfin, la troisième vertu qu'il fit paraître fut une charité très-ardente, qui lui fit donner ce peu de sang avec un amour et un zèle si généreux, qu'il était prêt à répandre dès-lors tout le reste s'il eût été nécessaire pour notre salut. Il s'y offrit effectivement, et protesta à son Père que, quelques douleurs qu'il lui ordonnât de souffrir, il les souffrirait de bon cœur pour sa gloire et pour notre bien. (**Le P. Dupont**, *Méditations*).

[Prenons le glaive de la circoncision]. — Il est nécessaire de s'armer du glaive de la circoncision pour se rendre utile la méditation du DIEU Sauveur. Prenez-le, ce glaive, et sans vous flatter retranchez-vous, homme voluptueux, ces parties de plaisir, ces entretiens libres et scaandaleux et cette délicatesse ; vous femme mondaine, ces soins excessifs de plaire au monde, cet amour ou plutôt cette idolâtrie de vous-même. Retranchez, homme vain et orgueilleux, ces vastes idées de grandeur, cette estime de vous-même, et généralement tout ce qui met obstacle aux grâces de votre DIEU. Sans cette circoncision, JÉSUS-CHRIST ne vous servira de rien : *Christus nihil vobis proderit* (Galat. v). Je me trompe ; le sang de JÉSUS-CHRIST ne coule point en vain : il servira, ce sang, non pas peut-être à vous sauver si vous ne le voulez pas, mais à justifier DIEU de cette perte : *Perditio tua, Israël* (Oseæ XIII) Il en faudra rendre compte à DIEU, de ce sang versé pour vous, et dont la moindre goutte pouvait vous sauver. Compte terrible, mais juste et équitable ! L'oracle du saint vieillard Si-

méon ne se trouvera-t-il pas vrai pour plusieurs, que cet Enfant, venu pour sauver tous les hommes, sera pour plusieurs, par leur faute, l'occasion de leur perte : *Positus est hic in ruinam multorum !* Oui, JÉSUS-CHRIST est Sauveur pour tous, mais personne n'aura de part à sa rédemption sans être circoncis, c'est-à-dire sans la mortification chrétienne de l'esprit, du cœur, des sens, des passions, et de tout ce qui est contraire à la loi de l'Évangile. — Quand je parle de circoncision, j'entends une circoncision qui nous fasse renoncer aux œuvres du péché, qui détruit l'esprit du vieil homme, qui dompte les passions jusqu'à les mettre hors d'état de faire aucun effort contre l'esprit, qui déracine du cœur tout ce qui peut augmenter ou perpétuer le règne du péché. Circoncision qui doit s'étendre sur toutes les puissances de l'homme qui ont participé au péché : circoncision de l'esprit pour tant de pensées qui l'ont dissipé, pour mille images impures qui l'ont sali, pour tant de soins superflus qui l'ont distrait, circoncision du cœur, qui s'est livré à tous ses désirs, qui a été dérégulé par une infinité de mouvements contraires, enflé par l'ambition, resserré par l'avarice, desséché par l'envie, abattu par la tristesse, emporté par la colère, troublé par la crainte. Circoncision des sens, qui ont servi au péché, et par lesquels la mort est entrée dans l'âme. Circoncision des yeux, qui ont été ouverts à toutes sortes d'objets ; circoncision de la langue, indiscrete dans les paroles, ardente à médire et à déchirer le prochain. Ainsi doit-on, par la circoncision, détruire le péché dans son principe. (**Anonyme**).

Voir au tome des SUPPLÉMENTS.



---

---

# LE SAINT NOM DE JÉSUS.

---

## AVERTISSEMENT.

*Nous avons déjà averti que la Circoncision du Fils de DIEU et l'imposition de l'auguste et adorable nom de JÉSUS sont deux mystères que l'Eglise célèbre le même jour, et que dans les chaires et dans les livres, les uns les joignent ensemble, les autres en font des discours différents. Nous avons jugé à propos de les traiter séparément, tant pour l'abondance de la matière que parce qu'en plusieurs endroits on célèbre la fête du saint nom de JÉSUS un autre jour ; ce qui n'empêchera pas que, en traitant de chacun en particulier, on ne se serve de l'autre comme d'une circonstance nécessaire, qui ne peut être omise ; c'est pourquoi on pourra voir ce que nous avons recueilli sur tous les deux.*

*Pour parler donc solidement de ce nom adorable et ôter toute équivoque, il faut bien faire entendre à l'auditeur que, quand on parle du nom de JÉSUS, de sa vertu et de son pouvoir, c'est toujours par rapport à la personne qui le porte, ou plutôt qu'il est pris pour la personne même, et non pas pour les lettres et les syllabes dont ce nom est composé, ou le son de la voix dont il est prononcé : car on doit supposer, selon l'usage commun, que le nom représente celui dont on parle, et le rend présent à l'esprit, en sorte que tout ce qu'on en dit est attribué à la personne même.*

*En traitant ce sujet, on ne doit pas se contenter de s'étendre sur la dignité, le mérite et la sainteté de la personne qui porte ce saint nom, ni d'en étaler les éloges, qui sont infinis ; il faut insister sur le fruit qu'on en doit retirer, qui est de répondre aux desseins du Fils de DIEU prenant le nom de Sauveur ; savoir, de rendre ce nom efficace à notre égard, en travaillant de notre part à notre salut, par les mêmes moyens par lesquels il a mérité ce beau nom ; l'obéissance à la loi, l'humiliation, les souffrances, et toutes les vertus qu'il a fait éclater en ce mystère. D'où l'on peut juger qu'un discours sur le nom de JÉSUS donne une large place à la morale la plus solide et la plus nécessaire.*

## § I.

### Desseins et Plans.

I. — C'est l'adorable nom de JÉSUS qui doit occuper aujourd'hui toutes nos pensées, et faire la matière et le sujet de ce discours. Car enfin, serait-il bien possible que nous n'eussions point de voix tandis que les créatures insensibles lui font un concert de bénédictions et de louanges ? et manquerions-nous seuls de révéler et de respecter ce grand nom, lorsque l'Enfer même reconnaît sa vertu et adore sa puissance ? Mais, afin de donner quelque ordre et quelques bornes à l'éloge que j'entreprends d'en faire, j'en renfermerai tout le dessein dans la considération de trois excellentes qualités de cet auguste nom, et qui le rendent infiniment respectable. — La première se tire de sa signification, qui comprend tout ce qu'il y a de grand et d'admirable dans les autres noms. — La seconde est la vérité, fondée sur le mérite de celui qui le reçoit et qui le porte à juste titre, parce que, comme dit S. Bernard, ce n'est pas un nom en vain : *Non enim nomen vacuum et inane portat; non est in eo magni nominis umbra, sed veritas.* (Serm. 1 de Circums.). — La troisième est son incommunicabilité, qui le rend tellement propre au Verbe incarné, qu'il n'y a que lui qui ait droit de le prendre, en sorte que ceux qui l'ont porté avant lui n'ont été que sa figure, et n'en ont pas eu la réalité. Je m'explique : et, pour parler plus clairement, je dis qu'un nom, pour être illustre, doit avoir trois conditions. — 1°. Il faut que sa signification soit noble et remplisse l'esprit de l'idée de quelque chose de grand, parce que, étant essentiellement relatif à son objet, c'est de lui qu'il tire tout ce qu'il a de gloire et de grandeur. — 2°. Il faut qu'il soit véritable, parce que, étant de sa nature le signe de la chose, et n'étant fait que pour la représenter, il cesserait d'être nom s'il cessait de lui être conformé, et il n'aurait plus

cette conformité s'il cessait d'être véritable. — 3°. Il faut que le nom soit propre et particulier à la personne qui le porte, parce que, étant comme la marque qui distingue les uns des autres, il est évident qu'il ne peut convenir à plusieurs, non plus que la nature propre et les qualités personnelles ne sauraient se communiquer. — Or, quoique nulle créature ne puisse concevoir ni exprimer toutes les merveilles que renferme ce nom de JÉSUS, et qu'il n'y ait que celui qui l'a imposé, qui est le Père éternel, qui connaisse et qui comprenne les perfections infinies de celui qui est son Verbe, c'est pourtant, ce me semble, ce qu'il y a de plus capable de nous former une plus noble idée et de l'excellence de ce nom et de la gloire de celui qui le reçut en ce grand jour. C'est un nom qui contient tout ce que les autres ont de grand et d'illustre; c'est un nom véritable, pris de son mérite, et qui n'est point un faux titre d'honneur, comme la plupart des autres noms; c'est un nom qui est propre à ce Verbe incarné, et qui ne peut convenir justement qu'à lui seul. — C'est le partage de son éloge et de ce discours.

II. — Ce glorieux nom de JÉSUS, qui signifie Sauveur, a deux regards différents; l'un à celui qui le porte, et l'autre aux hommes pour l'amour de qui il le prend. Car, à l'égard de ce Verbe incarné, c'est le comble et le haut point de sa gloire, et un nom qui surpasse tous les noms, comme l'appelle S. Paul: *Nomen super omne nomen*. A l'égard des hommes en faveur desquels il le prend, il est le fondement de toute leur espérance, puisqu'il n'y en a point d'autre en qui ils doivent espérer d'être sauvés: *Non enim aliud nomen est sub caelo datum hominibus in quo oporteat nos salvos fieri*. (Act. IV). Il est la gloire de ce Sauveur, parce qu'il est une expression de sa nature, de son office et de son mérite, qui sont, selon S. Bernard, les trois choses d'où le nom doit être pris pour n'être pas un nom en vain; et il fait notre espérance, parce qu'il le prend en versant son sang pour commencer l'ouvrage de notre salut. Ces deux choses, qui comprennent tout le mystère et tout l'Évangile de ce jour, feront aussi les deux parties de l'éloge de cet auguste nom de JÉSUS.

*Première Partie.* — Ce beau nom fait la gloire du Verbe incarné. — 1°. Parce qu'il est la plus noble expression de ce qu'il est? car, si le nom doit être une déclaration de la nature d'une chose pour exprimer en moins de termes l'étendue de ses perfections, qui peut douter que, celui-ci étant donné par le Père éternel et apporté du ciel, il n'exprime plus parfaitement ce qui est propre à cet Homme-DIEU? En effet, s'il fallait un Sauveur aux hommes, ce devait être, dans toute la bienséance de cette sagesse infinie, un Homme-DIEU; et si un DIEU devait descendre du ciel et converser parmi les hommes, il fallait que ce fût pour les sauver: de manière que ce nom fait comme sa propre différence, et le distingue de tous les autres. — 2°. Ce même nom est pris de l'office qu'il a exercé sur la terre, celui de nous sauver. Il n'est pas besoin de grands raisonnements

pour nous en convaincre ; c'est assez de dire qu'il n'y a que lui qui ait rempli tous les devoirs de cette charge : *Ipse enim salvum faciet populum suum à peccatis eorum* (Matth. 1). Or, comme le malheur où le péché nous avait engagés comprend tous les maux imaginables, de même, pour être Sauveur et s'acquitter de toutes les obligations qui sont attachées à cette charge, il fallait les délivrer de tous ces maux ; mais qui l'a fait ou qui l'a pu faire, sinon le Fils de DIEU en nous délivrant du péché qui en est la source ? Aussi est-ce dans cette fonction et dans cet exercice qu'il a employé tous les moments de sa vie ; etc. — 3°. Ce qui rend encore ce nom plus illustre et plus glorieux, c'est qu'il est pris de son mérite, comme l'assure S. Paul : *Propter quod exaltavit illum, et donavit illi nomen quod est super omne nomen* (Philip. 11). N'en soyez pas surpris : car, comme pour sauver les hommes il lui a fallu souffrir et s'abaisser infiniment afin de réparer la gloire de son Père, que le péché lui avait ravie, son Père, pour reconnaître son mérite et le récompenser de ses humiliations et de ses souffrances, lui a donné le nom de JÉSUS : *Propter quod exaltavit illum*. — On peut faire voir comme ç'a toujours été une des plus grandes ambitions des hommes de porter un nom illustre, qui marque quelque belle qualité, il n'y en a point de plus glorieux, que celui qui est pris du mérite ; et c'est à ce titre que le Fils de DIEU a porté ce nom de JÉSUS, comme la plus glorieuse action qui fut jamais, savoir, de sauver les hommes de la manière qu'il l'a fait.

*Seconde Partie.* — Ce glorieux nom est le fondement de toutes les espérances des hommes, pour l'amour desquels il l'a pris : *Non aliud nomen est in quo oporteat nos salvos fieri* (Act. 11). — 1°. Espérance fondée sur le prix dont il a voulu payer : *Empti estis pretio*. — 2°. Espérance appuyée sur l'étendue de sa vertu, puisqu'il est Sauveur universellement de tous les hommes. — 3°. Espérance solidement appuyée sur une abondance de salut qu'il nous a méritée : *Copiosa apud eum redemptio* (Ps. 129). — C'est ce que S. Bernard a compris dans ces trois paroles : *Pretium, virtus, meritum*. (Ces trois motifs d'espérance sont amplement exprimés et amplifiés dans la suite des paragraphes).

—

III. — On peut prendre, pour sujet d'un discours, le nom qui a été donné au Sauveur dans sa Circoncision.

1°. Ce que JÉSUS-CHRIST a fait pour mériter le glorieux nom de JÉSUS et être véritablement le Sauveur de tous les hommes. Il a souffert, il s'est humilié, il a consumé sa vie en mille travaux, pour les attirer à son service, et enfin il est mort sur une croix, etc.

2°. Ce que nous devons faire pour participer au bonheur qu'il nous a procuré, c'est-à-dire pour être sauvés, et faire qu'il ne porte pas ce nom inutilement à notre égard : car, comme cela dépend de nous maintenant,

puisqu'il a fait tout ce qui était nécessaire pour cela de son côté, nous sommes uniquement la cause de notre perte, et nous lui ravissons la gloire de son nom, si nous ne coopérons avec lui à notre salut.

---

IV. — Le Fils de DIEU mérite seul d'être nommé par excellence JÉSUS, c'est-à-dire Sauveur et libérateur, non des corps, comme l'ont été quelques-uns dans l'ancienne loi, mais particulièrement des âmes, qui est une gloire et une prérogative due à lui seul. Ainsi, il est Sauveur avec trois grands avantages qui le distinguent de tous les autres, et qui peuvent faire les trois points d'un discours.

1°. Il nous affranchit des plus grands maux qui soient au monde, en nous délivrant du péché : *Ipse enim salvum faciet populum suum à peccatis eorum* (Matth. 1) ; des misères qui l'accompagnent, l'ignorance, l'erreur, les peines soit temporelles soit éternelles que mérite le péché : de manière qu'il n'arrive aucun mal, de quelque nature qu'il soit, dont cet incomparable Sauveur n'ait le pouvoir de nous délivrer. Si nous comparons donc ce Sauveur avec ceux qui ont porté ce nom dans l'ancienne loi, nous concluons aussitôt que ce nom lui appartient avec d'autant plus d'avantage et de prééminence, que les maux dont il nous a affranchis surpassent ceux dont les autres ont délivré le peuple de DIEU.

2°. Non content de nous avoir délivrés des plus grands maux dont nous étions menacés, et que nous n'eussions jamais évités sans son secours, il nous a encore procuré les plus grands biens, afin que la grâce de notre rédemption fût une grâce achevée. En effet, c'est lui qui nous sanctifie, qui nous communique les lumières de sa sagesse ; c'est à lui que nous sommes redevables du droit que nous avons, comme ses enfants, au bonheur éternel ; et, pour le dire en trois mots, ce qui doit être étendu plus en détail : en qualité de Sauveur, il est notre médiateur auprès de son Père ; notre sanctificateur, puisque nous ne sommes justes qu'autant que nous vivons et que nous agissons par lui et pour lui ; notre glorificateur, parce que c'est lui qui nous mettra en possession de la couronne de gloire.

3°. Il est Sauveur, parce qu'il nous sauve d'une manière toute singulière, et qu'il s'est acquis ce nom au prix de son sang et de sa mort ; qu'il nous sauve par une pure miséricorde, sans qu'il y ait rien eu de notre part qui ait pu mériter cette grâce de satisfaire pour nous à la justice de son Père, et quoi qu'il sût que la plus grande partie des hommes abuseraient d'un si singulier bienfait.

---

V. — Il semble que le Père éternel, en imposant un nom à son Fils nouvellement né, ait réuni dans le nom de JÉSUS, tous les heureux pronostics

des noms que l'Écriture-Sainte donne aux enfants des anciens patriarches. Les uns sont des noms de grandeur et de gloire, les autres d'un heureux présage qui donnaient espérance de quelque grand bonheur, les autres enfin des noms de douceur et de consolation qui marquaient la joie et la consolation que toute la famille recevait de leur naissance. C'est ce que nous pouvons dire du saint et adorable nom de JÉSUS.

1°. C'est un nom auguste et glorieux, puisqu'il n'y a rien de plus glorieux pour un DIEU que de sauver les hommes. Aussi a-t-il marqué lui-même l'estime qu'il en faisait en l'achetant si cher et n'omettant rien pour mériter cette gloire.

2°. C'est un nom d'un heureux présage, puisqu'il ne promet que salut, mais qui ne sera pas en vain, puisqu'il commence dès sa naissance à y répondre, et qu'il consacre les prémices de sa vie à ce grand ouvrage, en donnant pour arrhes les premières gouttes de son sang, en attendant qu'il le verse tout entier sur la croix pour ce sujet.

3°. C'est un nom plein de joie, de douceur et de consolation, puisqu'il est un souverain remède à tous les maux de cette vie, et qu'il doit nous consoler dans l'espérance d'obtenir miséricorde par son moyen, et de mériter la couronne de gloire qu'il promet à ceux qui y mettent leur confiance.

---

VI. — Il faut présupposer que les noms qui se donnent aux hommes servent principalement à trois fins : *Premièrement*, à représenter leur naissance et leur qualité ; *Secondement*, à exprimer leurs actions ; *Troisièmement*, à les engager à faire leur devoir par la gloire même des titres qu'on leur donne. Voilà les trois qualités propres du nom de JÉSUS.

1°. C'est un nom qui représente la naissance qu'il a reçue de son Père ; et comme dans sa naissance éternelle, il est l'image vivante de sa substance et de ses divines perfections en qualité de son Verbe, de même le nom de JÉSUS, que son Père lui a imposé dans sa naissance temporelle, est comme l'image et la représentation de sa sagesse, de sa bonté, de sa miséricorde, de sa justice, et de tout ce qui est propre à un DIEU lorsqu'il s'est fait homme.

2°. C'est une histoire abrégée de toutes les grandes actions qu'il a faites pour nous sauver, de ses travaux, de ses humiliations et de ses souffrances parce que ce glorieux nom en est la récompense ; et, en le prononçant, nous devons nous former l'idée de tout cela.

3°. C'est un gage de ce qu'il doit faire pour achever l'ouvrage de notre salut, mais un gage qui lui met sans cesse devant les yeux l'obligation de remplir les devoirs attachés à ce nom, et qu'il ne peut oublier non plus que le nom qu'il porte.



VII. — 1°. De tous les noms que le Verbe incarné pouvait justement prendre, et que les prophètes ont donnés au Messie qu'ils attendaient, il n'en est point de plus sagement imposé que le nom de JÉSUS, puisqu'il a été donné par celui qui est la sagesse même ;

2°. — Ni de plus convenable à la personne à qui il est donné, puisqu'il exprime parfaitement l'office qu'elle doit exercer en ce monde, celui de sauver les hommes, et de rapporter toutes ses pensées, ses desseins et ses travaux à ce but ;

3°. — Ni de plus mystérieux dans sa signification, puisqu'il exprime tout ce qui est propre à sa nature et à sa personne, en tant qu'il est DIEU et homme.

---

VIII. — 1°. DIEU n'a pas pu honorer davantage son Fils qu'en lui donnant le nom de JÉSUS, parce qu'en même temps il lui a donné tous les titres d'honneur convenables à la dignité de Sauveur et qui en sont comme l'apanage.

2°. — Le Fils de DIEU n'a pu honorer davantage son Père qu'en remplissant tous les devoirs de ce nom, parce qu'il n'y a rien qui rende plus de gloire à DIEU que de sauver les âmes qu'il a créées à son image, et pour lesquelles il a créé tout ce qui est dans l'univers.

---

IX. — C'est avec justice que l'Évangéliste dit qu'on donna au Fils de DIEU le nom de JÉSUS : *Vocatum est nomen ejus JESUS*. C'est le nom qui lui est propre, dont il est toujours demeuré en possession, parce qu'il lui appartient par tous les droits par lesquels une chose peut appartenir à un légitime possesseur.

1°. — Par le don que lui en a fait son Père éternel : *Donavit illi nomen quod est super omne nomen*. (Philipp. II). Un présent fait à un sujet par un souverain porte sa recommandation et son prix avec soi, quand même ce serait peu de chose, et on le conserve précieusement comme un gage d'estime et d'affection : que peut-on penser de ce titre de Sauveur, dont DIEU, le Seigneur et le souverain Monarque de l'univers, a voulu honorer son Fils ?

2°. — Ce nom lui appartient à titre d'achat, pour nous avoir achetés et rachetés à grand prix : *Empti estis pretio magno*. Il en a donné le prix, qui est son sang, dont une goutte pouvait racheter mille mondes et payer à la justice divine tout ce dont les hommes lui sont redevables.

3°. — Il lui appartient par conquête, comme un titre glorieux qui marque ses victoires sur l'enfer, sur le péché et sur tous les ennemis du salut des hommes. Aussi cet auguste nom est-il une récompense de ses mérites et de ses grandes actions.

X. — Sur ces paroles du prophète Jérémie, ch. 10 : *Magnus estu, et magnum est nomen tuum*. Seigneur, vous êtes grand, et votre nom est grand.

1°. — Ce Nom est grand dans la signification du Verbe fait chair et d'un DIEU fait homme.

2°. — Grand dans l'accomplissement du salut du genre humain, qui est l'action la plus importante, la plus illustre et la plus glorieuse qui sera jamais.

3°. — Grand dans l'expression de toutes les charges et de tous les emplois honorables du Sauveur, qui sont marqués par ce nom.

—

XI. — *Premièrement*. — Ce nom est pour le Fils de DIEU une source de gloire, puisque cette qualité de Sauveur comprend et renferme les plus illustres et les plus glorieux emplois qui puissent être : — 1°. De réparateur du genre humain perdu par le péché du premier homme ; — 2°. De médiateur entre DIEU et les hommes, pour les réconcilier avec son Père, dont ils avaient irrité la justice et attiré la vengeance par leurs crimes ; — 3°. De rédempteur, en payant le prix de leur rachat, et les délivrant par ce moyen de la servitude du démon, auquel le péché les avait honteusement asservis.

*Secondement*. — Ce glorieux nom est pour nous une assurance de salut : — 1°. Parce que c'est par les mérites de celui qui porte ce nom que nous obtenons la grâce de notre conversion ; — 2°. Que nous obtenons la force de vaincre nos vices et nos passions, et les tentations qui sont les obstacles de notre salut. — 3°. C'est par la vertu de ce nom que nous persévérerons dans le bien, et que nous obtenons la grâce de la persévérance finale, qui met le sceau à notre salut.

—

XII. — 1°. Le nom de JÉSUS est digne de vénération et de respect à cause des souveraines et divines perfections comprises dans la signification de ce beau nom. Car il renferme la sagesse, la bonté, la sainteté, la miséricorde et l'amour de DIEU envers les hommes, parce qu'il renferme tous les offices de Maître, de Médecin, de Père, de Juge, d'Avocat, de Pasteur, de Protecteur, qui conviennent au Fils de DIEU en qualité de Sauveur. De plus, parce qu'il exprime et contient tous les bienfaits de cet aimable Sauveur envers les hommes, comme la rémission des péchés, la victoire sur les tentations, l'acquisition des vertus, le don de la persévérance et la possession du souverain bonheur.

2°. — Nous devons y avoir une confiance particulière, fondée sur trois choses qui lui sont propres, et que S. Bernard a comprises en ces trois

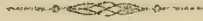
mots : *Pretium, virtus, meritum*. Le prix qu'il lui a coûté marque le désir qu'il a de nous sauver ; la vertu marque le pouvoir qu'il a pour cela et l'étendue de ce pouvoir ; et enfin, le mérite qui lui a acquis ce don, etc.

XIII. — C'est pour être véritablement Sauveur des hommes, et pour leur donner des assurances de leur salut, que le Fils de DIEU prend le nom de JÉSUS. — Nom glorieux pour le Fils de DIEU : c'est DIEU lui-même qui, par le ministère d'un ange, le lui donne : *Quod vocatum est ab angelo priusquam in utero conciperetur*. — Nom salulaire à tous les hommes, qu'il doit sauver : *Non aliud nomen est in quo oporteat nos salvos fieri*. — Nom onéreux cependant et au Fils de DIEU et à l'homme, par les obligations qu'il leur impose, à l'un comme Sauveur, et à l'autre pour être sauvé. — Ainsi, pour donner une juste idée du mystère que nous honorons, je m'arrête à cette réflexion et j'en fais le partage de ce discours : — 1° Le nom de JÉSUS est glorieux au Fils de DIEU, mais onéreux parce qu'il lui impose de grandes obligations pour le porter dignement. Nous le verrons dans la première partie. — 2° Le nom de JÉSUS est un nom salulaire à l'homme, mais onéreux en quelque façon par les obligations dont il le charge pour lui être utile. Nous examinerons ces obligations dans la seconde partie. — Obligations du DIEU Sauveur ; obligations de l'homme racheté, fondées sur le nom de JÉSUS : c'est tout le dessein.

*Première partie.* — Supposé dans DIEU la volonté efficace de sauver l'homme et d'en devenir le Sauveur, JÉSUS-CHRIST DIEU et homme ne peut prendre la qualité de Sauveur, ou la porter dignement, sans se charger en même temps des obligations qu'elle impose. J'en trouve trois principales : — 1° L'homme était pécheur, et ne pouvait être sauvé qu'après l'expiation de son péché : pour cela, il lui fallait un médiateur et une victime : et JÉSUS-CHRIST s'engage à être le médiateur et la victime pour satisfaire à la justice de DIEU en toute rigueur, n'y ayant que lui qui le pût faire, et réconcilier l'homme avec DIEU qu'il avait offensé. — 2° L'homme, délivré de son péché, avait besoin d'un guide pour l'instruire dans les voies du salut, d'un maître pour l'instruire de ses devoirs, afin de mériter le ciel : JÉSUS-CHRIST, en se faisant Sauveur des hommes, s'engage à l'enseigner et à le conduire, par la loi nouvelle qu'il établit et par l'exemple qu'il donne. — 3° Quoique l'homme eût un DIEU pour guide et pour modèle, il était trop faible pour se sauver par ses propres forces ; il avait besoin du secours d'en haut : et JÉSUS-CHRIST, en qualité de Sauveur, leur donne ce secours puissant, par les grâces qu'il leur a méritées par sa mort, et qui sont le prix de son sang, etc.

*Seconde partie.* — Les obligations que nous contractons en qualité d'hommes rachetés. Comme nous avons dit, ce titre est onéreux, aussi bien que celui de Sauveur, et il est important de bien examiner les charges et les obligations qu'il nous impose réciproquement. — 1° Pour être Sauveur, JÉSUS-CHRIST se fait notre victime : pour être sauvés, il

faut nous-mêmes être des victimes vivantes, par la mortification de nos corps et de nos sens : *Ut exhibeatis membra vestra hostiam viventem* : dit l'Apôtre. (Rom. XII). — Pour être Sauveur, il se charge de nous conduire et de nous instruire dans la voie du salut : pour être sauvés, nous devons le suivre, observer sa loi et imiter ses exemples. — 3° En qualité de Sauveur, il nous donne des grâces et des secours sans lesquels nous ne pourrions être sauvés : c'est à nous d'être fidèles à ces grâces et ne les pas rendre inutiles.



## § II.

### Les Sources.

[Les SS. Pères]. — **S. Augustin**, IV *De peccatorum meritis*, 29, parle du nom de JÉSUS et de ce qu'il signifie. |

**Origène**, I in 1 *Jobi*, dans l'explication qu'il fait de ces paroles, *Si nomen Domini benedictum*, après avoir rapporté tous les noms que l'Écriture donne à DIEU, montre que le nom de JÉSUS, entre tous les autres, est doux, respectable, digne d'être aimé.

**S. Grégoire**, *Homil. 21 in Evang.*, montre qu'il n'y a que le Fils de DIEU qui soit essentiellement Sauveur, et le seul proprement qui mérite ce nom.

**S. Bernard** est celui de tous les Pères qui a le plus expressément et le plus amplement parlé du Nom de JÉSUS. Dans le 3° sermon sur *Missus est*, il montre qu'il est véritablement appelé Sauveur et pourquoi. — *Serm. 15 in ps. Qui habitat* ; il y a bien des gens qui ne connaissent pas ce saint nom, et quels sont ceux qui ne le connaissent point ; de plus, grâces et biens que ce nom nous a procurés. — *Ibid.*, que le nom de JÉSUS est un secours et un remède dans nos afflictions et dans nos malheurs. — *Serm. 2 sur la Circoncision* : que le nom de JÉSUS est naturel et essentiel au Fils de DIEU, et qu'il comprend tous les noms que les prophètes lui ont donnés. — *Serm. 40 ex parvis*, il explique tous les noms qu'Isaïe donne au Messie, par rapport au nom de Sauveur, et il fait la même chose dans le sermon 15 sur les Cantiques.

**S. Thomas**, *sermon. festiv., serm. 2*, dit de belles choses sur le nom de JÉSUS.

**S. Bonaventure**, *serm. 4 Circumcis.*, parle du nom de JÉSUS, des biens et des avantages que nous en recevons.

**§. Bernardin** en parle aussi dans deux sermons différents.  
**Gerson**, sermon sur la Circoncision.

[Livres spirituels et autres]. — *Catéchisme du Concile de Trente*, 2<sup>e</sup> article du Symbole.

*Hortus Pastorum*, livre assez connu, explication du même Symbole.

**Velasquez**, in *Philippenses*, a traité amplement ce sujet, et semble n'avoir rien laissé à dire.

**Grenade**, Mémorial, livres v et vi.

**Louis Dupont**, *Méditations*, seconde partie, Méditation 21, a une longue et belle méditation sur le nom de JÉSUS.

**Le P. Nouet**, *L'homme d'oraison*, méditation pour le 3 janvier, sur la dévotion au nom de JÉSUS. — Dans la méditation suivante, il parle de l'adoration due au saint nom de JÉSUS. — Méditation pour le 5 janvier ; de quelle manière il faut porter le saint nom de JÉSUS.

**Le P. Bourgoïn**, *Vérités et excellences du Verbe incarné*, Méditation 3, second jour après la Circoncision.

*Souffrances de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST*, par le **P. Thomas de Jésus**, de l'ordre des ermites de S. Augustin.

**Le P. Nepveu**, *Réflexions pour tous les jours de l'année*, 1<sup>er</sup> janvier.

**Le P. Le Valois**, *Œuvres spirituelles*, a des entretiens sur les mystères de Notre-Seigneur, un entre autres sur la Circoncision et le nom de JÉSUS.

**Serrarius**, in *Josue*, c. 2.

**Suarez**, *De mysteriis vitæ Christi*; quæst. 37, sect. 2.

*Exercices de piété pour tous les jours de l'année*, du **P. Croiset**, Circoncision.

*Le véritable esprit et le saint emploi des fêtes solennelles de l'année.*

[Tous ceux qui ont parlé du mystère de la Circoncision ont aussi parlé de ce nom adorable de JÉSUS, parce que ces deux mystères se sont passés en même temps et en même lieu. ]

[Les Prédicateurs]. — **Osorius**, Sermonaire latin, a fait un sermon exprès sur la Fête du nom de JÉSUS, où il y a des traits qui peuvent être utiles.

**Biroat** a trois sermons sur la Circoncision, et dit quelque chose du nom de JÉSUS dans le premier ; mais dans le second et le troisième il en parle plus expressément, puisque tous les deux sont sur ce sujet.

**Le P. Texier** en a quelque chose dans le mystère de la Circoncision.

**Le P. de la Colombière** a un sermon exprès sur ce sujet.

**Bourdaloue** ne sépare point ce mystère de celui de la Circoncision, en faisant voir dans tout son discours que c'est par-là que Notre-Seigneur a commencé à nous sauver et à mériter le nom de Sauveur.

**Le P. Catillon**, Avent.

**Sarazin**, dans un long discours pour le jour de la Circoncision, joint ensemble l'un et l'autre mystère.

**Le P. Masson**, Avent, n'en parle que dans la seconde partie du sermon sur la Circoncision.

**Lambert**, Homélie sur les évangiles des fêtes de l'année, Circoncision.

*Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne (Houdry)* ; il y en a un exprès sur le nom de JÉSUS.

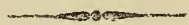
**Le P. Duneau**, Mystères de JÉSUS-CHRIST, excellence du nom de JÉSUS et comment il le faut honorer.

[Recueils]. — **Berchorius**, *Titulo JESUS*.

**Carthagène**, Homélie sur les Mystères.

**Raynerius de Pisis**, *Titulo Nomen JESU*.

**Labatha**, *Titulo de Nomine JESU*. Le recueil qu'il en a fait peut passer pour un livre plutôt que pour un traité (1).



### § III.

#### Passages, exemples et applications de l'Écriture.

*Omnipotens nomen ejus. Exodi xv, 3.*  
*Quàm admirabile nomen tuum in universâ terrâ! Ps. 8.*

*Confiteantur nomini tuo magno. Ps. 98.*

*Sanctum et terribile nomen ejus. Ps. 110.*  
*Magnificasti, super omne, nomen sanctum tuum. Ps. 137.*

*Exaltatum est nomen ejus solius. Ps. 148.*

*Non nobis, Domine, non nobis sed nomini tuo da gloriam. Ps. 113.*

*A solis ortu usquæ ad occasum laudabile nomen Domini. Ps. 112.*

*Turris fortissima nomen Domini. Proverb. xviii, 10.*

Son nom est le Tout-Puissant.

Seigneur, que votre nom est admirable par toute la terre.

Que les peuples reconnaissent votre nom grand et terrible.

Le nom du Seigneur est saint et terrible.

Vous avez élevé votre nom au-dessus de tout autre nom.

Il n'y a que lui dont le nom soit véritablement grand et élevé.

Ne nous en donnez point, Seigneur, ne nous en donnez point de gloire, donnez-la à votre nom.

Le nom du Seigneur doit être loué depuis le levant jusqu'au couchant.

Le nom du Seigneur est une forte tour.

(1) Voir aussi le grand *Traité des Noms de J.-C.* dans la sainte Écriture, traduit de l'espagnol, de Louis de LÉON, par M. l'abbé POSTEL. — 1 vol. in-8° (Paris, Lecoffre.) C'est tout ce qu'il existe de plus savant et de plus complet sur la matière. (*Edit.*)

*Quod nomen est ejus, et quod nomen Filii ejus, si nōsti?* Proverb. xxx, 4.

*Propter nomen tuum, Domine, propitiaberis peccato meo : multum est enim.* Ps. 24.

*Oleum effusum nomen tuum.* Cant. i, 2.

*Vocabitur nomen ejus Admirabilis, Consiliarius, DEUS fortis, Pater futuri seculi, Princeps pacis.* Isaïæ ix, 6.

*Ego sum Dominus, et non est absque me salvator.* Isaïæ xliii, 11.

*Nomen novum quod os Domini nominabit.* Isaïæ lxii, 2.

*Excelsus est nomen ejus.* Isaïæ xlii, 4.

*Polluerunt nomen sanctum tuum.* Ezech. xxxvi, 20.

*Suscitabo David germen justum..., et hoc est nomen quod vocabunt eum : Dominus justus noster.* Jerem. xxiii, 5, 6.

*Cur queris nomen meum, quod est mirabile?* I Judic. xiii, 18.

*Imposuerunt super caput ejus, causam ipsius scriptam : Illic est JESUS rex Judæorum, etc.* Matth. xxvii, 3.

*In nomine meo dæmonia ejicient, linguis loquentur novis; serpentes tollent, et si mortiferum quid biberint, non eis nocebit.* Marci xvi, 17, 18.

*Quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, hoc faciam.* Joann. xiv, 13.

*Vocatum est nomen ejus JESUS, quod vocatum est ab angelo prius quàm in utero conciperetur.* Lucæ ii, 21.

*Nec enim aliud nomen est sub cælo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri.* Act. iv, 12.

*Ibant gaudentes à conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine JESU contumeliam pati.* Act. v, 41.

*Venit Filius Hominis salvum facere quod perierat.* Lucæ xix, 10.

*Ostendam illi quanta oporteat eum pro nomine meo pati.* Act. ix, 16.

*Donavit illi nomen quod est super omne nomen, ut in nomine JESU omne genu flectatur, cælestium, terrestrium et infernorum.* Phiipp. ii, 9.

*Omne quodcumque facitis, in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini JESU facite.* Coloss. iii, 9.

*Nemo potest dicere « Dominus JESUS » nisi in SPIRITU-SANCTO.* I Cor. xii, 3.

*Tantò melior angelis effectus, quantò differentius præ illis nomen hæreditavit.* Heb. i, 4.

*Salvare in perpetuum potest.* Ibidem vii, 25.

Quel est son nom, et quel est le nom de son Fils, si vous le savez?

Vous me pardonnerez mon péché, Seigneur, parce qu'il est grand, et vous le ferez pour la gloire de votre nom.

Votre nom est un parfum répandu.

Il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, le DIEU fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix.

C'est moi qui suis Seigneur, et il n'y en a point d'autre que moi qui soit sauveur.

C'est un nom nouveau que le Seigneur a prononcé.

Son nom est grand et élevé.

Ils ont déshonoré et profané votre saint Nom.

Je susciterai à David une race juste, et voici le nom qu'ils donneront à ce Roi : Le Seigneur est notre juste.

Pourquoi demandez-vous mon nom, qui est admirable ?

Ils mirent au-dessus de sa tête cette inscription, qui marquait le sujet de sa condamnation : « C'est JÉSUS, le Roi des Juifs. »

Ils chasseront les démons en mon nom ; ils parleront de nouvelles langues, et, s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera point de mal.

Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, je le ferai.

On lui donna le nom de JÉSUS, qui était le nom que l'ange lui avait donné avant qu'il fût conçu dans le sein de sa Mère.

Nul autre nom n'a été donné aux hommes sous le ciel, par lequel nous devons être sauvés.

Les Apôtres sortirent du conseil tout remplis de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le Nom de JÉSUS.

Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu.

Je lui montrerai combien il faut qu'il souffre pour la gloire de mon nom.

DIEU lui a donné un nom qui est au-dessus de tous les noms, afin qu'au nom de JÉSUS tout genou fléchisse, dans le ciel, sur la terre et dans les enfers.

Quoi que vous fassiez, en parlant, en agissant, faites tout au nom du Seigneur.

Personne ne peut dire « Seigneur JÉSUS » si ce n'est pas le SAINT-ESPRIT.

Il est aussi élevé au-dessus des anges que le nom qu'il a reçu est plus excellent que le leur.

Il peut toujours sauver.

*Sanguis Jesu Christi emundat nos ab omni peccato.* Joann. 1, 7.

*Ipse est propitiatio pro peccatis nostris.* Ibid. 11, 2.

*Fidelis sermo, et omni acceptione dignus, quod Christus JESUS venit in hunc mundum peccatores salvos facere.* I Tim. 1, 15.

*Omnis qui invocaverit nomen Domini, hic salvus erit.* Rom. 10, 13.

*Ostendam in te virtutem meam : ut annuntietur nomen meum in universa terra.* Rom. 10, 17.

*Justificati estis in nomine Domini nostri JESU-CHRISTI.* I Cor. 6, 11.

*Ut clarificetur nomen Domini nostri JESU-CHRISTI in vobis, et vos in illo.* II Thessal. 1, 12.

*Ipsi audivimus et scimus quia hic est salvator mundi.* Joan. 6, 42.

*Ego sum JESUS quem tu persequeris.* Act. 19, 5.

*Qui est salvator omnium hominum* I Tim. 1, 10.

*DEUS misit Filium suum salvatorem mundi.* I Joan. 4, 14.

*Apparuit gratia DEI salvatoris nostri omnibus hominibus.* Tit. 2, 11.

*Omnes gentes quascumque fecisti venient, et glorificabunt nomen tuum.* Ps. 85.

*Propter gloriam nominis tui, Domine, libera nos.* Ps. 78.

*Propitius esto peccatis nostris propter nomen tuum.* Ibid.

*Afferte Domino gloriam nomini ejus.* Ps. 95.

*Gloriabuntur in te omnes qui diligunt nomen tuum.* Ps. 5.

Le sang de JÉSUS-CHRIST nous lave de tout péché.

Il est la victime de propitiation pour nos péchés.

C'est une vérité certaine, digne d'être reçue avec une entière déférence, que JÉSUS-CHRIST est venu dans le monde sauver les pécheurs.

Tous ceux qui invoqueront le nom du Sauveur seront sauvés.

Je veux faire éclater en vous ma toute puissance pour rendre mon nom célèbre par toute la terre.

Vous avez été justifiés au nom de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

Que le nom de Notre-Seigneur soit glorifié en vous et que vous soyez glorifiés en lui.

Nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde.

Je suis ce JÉSUS que tu persécutes.

JÉSUS est le Sauveur de tous les hommes.

DIEU a envoyé son Fils pour être le Sauveur du monde.

La grâce de DIEU notre Sauveur a paru à tous les hommes.

Toutes les nations que vous avez créées viendront et rendront gloire à votre nom.

Délivrez-nous, Seigneur, pour la gloire de votre nom.

Pardonnez-nous, Seigneur, pour la gloire de votre nom saint.

Venez offrir au Seigneur la gloire qui est due à son saint nom.

Tous ceux qui aiment votre nom se réjouiront en vous.

## EXEMPLES TIRÉS DE L'ANCIEN ET DU

### NOUVEAU-TESTAMENT.

[Figure.] — Nous lisons, au 33<sup>e</sup> chapitre de l'Exode, que DIEU, voulant exciter son peuple à observer ses lois, promet de lui donner un ange pour lui servir de guide, et ainsi qu'il pensât sérieusement à lui rendre l'honneur qui lui était dû, parce qu'il lui donnerait son nom comme un gage de la promesse qu'il lui faisait. *Et erit nomen meum in illo.* Faible figure du traité que DIEU a bien daigné conclure avec les hommes. DIEU, qui les a



créés pour le ciel, à dessein de les rendre éternellement heureux dans cette terre de promesse, ne s'est pas contenté de leur marquer dans ses Ecritures la route qu'ils devaient tenir pour y arriver : car, voyant que la voie qui y conduit était rude et difficile, inconnue à la plupart, où même on est toujours en danger de s'égarer, leur a donné, non un ange seulement, mais le Roi des anges, pour marcher devant eux et les conduire en toute sûreté. Mais, parce qu'il prévoyait que, parmi la multitude de ceux qui marchent dans cette voie, et qui, pour ce sujet, portent le titre de voyageurs, les uns pourraient se défier de la grandeur de ses promesses, et les autres de la fidélité de leur conducteur, DIEU a donné à ce sage guide et à cet ange visible un nom capable de les rassurer, et ce nom est JÉSUS, qui veut dire Sauveur. C'est comme un gage infailible qu'il accomplira ce qu'il promet et l'achèvera sur la croix, où il retiendra ce même nom.

[Trois Jésus dans l'ancienne loi.] — On remarque trois grands hommes, dans l'Ancien Testament, qui ont mérité ce nom de Sauveur ou JÉSUS, mais à divers titres. Joseph fut appelé le Sauveur du monde pour avoir garanti l'Egypte de la famine. Josué fut le sauveur des Israélites, dans la guerre qu'ils eurent contre les peuples qui occupaient la terre promise. Jésus, fils de Sirach, était médecin, et assista le peuple de DIEU dans les maladies qui l'assaillirent. — Voilà trois Jésus ou trois sauveurs : l'un dans la famine, l'autre dans la guerre, l'autre dans la peste et les maladies. Mais il ne s'est trouvé que le Fils de DIEU qui ait sauvé les hommes en les délivrant de leurs péchés : *Ipse enim salvum faciet populum suum à peccatis eorum*. C'est la gloire particulière de cet-Homme-DIEU ; son Père ne pouvait pas avoir de plus glorieux desseins sur lui, et lui ne pouvait recevoir un nom plus auguste que celui de Sauveur des pécheurs.

[Jacob et Manué.] — Le patriarche Jacob, après avoir lutté toute une nuit contre DIEU, lui demanda son nom : *Dic mihi quo appellaris nomine*. Il ne lui répondit rien, sinon : *Cur quæris nomen meum ?* Comme voulant dire : Mon nom est ineffable, et que t'importe de le savoir, puisque tu ne le pourrais comprendre ? — Manué, au livre des Juges, fit la même demande à l'ange qui représentait la majesté de DIEU : *Quod est tibi nomen ?* Il n'eut point d'autre réponse sinon : *Cur quæris nomen meum, quod est mirabile, et qui ne peut être compris par l'esprit humain ?* — Qui pourra douter que DIEU n'ait voulu par-là faire connaître les merveilles que renfermerait un jour le saint nom de JÉSUS, que plusieurs graves auteurs ont cru être le même que le nom ineffable de *Jéhovah*, qu'il n'était pas permis de prononcer ?

[Abraham.] — S. Chrysostôme dit du nom d'Abram, que portait le saint patriarche avant qu'il se fût circoncis, qu'il est une histoire de la foi et des actions de ce saint patriarche. En effet, il s'appelait Abram avant la

circconcision; mais, après qu'il eut reçu ce caractère sur son corps, il commença à s'appeler Abraham, portant en cela même la marque et la récompense de la grandeur de sa vertu. Ce saint docteur fait réflexion que le nom de JÉSUS fut donné au Sauveur quand il s'assujettit à la loi de la circconcision; mais il faut ajouter qu'il lui fut donné comme une histoire de tout ce qu'il a fait depuis pour le salut des hommes. D'où l'on peut juger que la figure et la vérité s'accordent parfaitement, puisque l'Apôtre nous assure que le nom de JÉSUS fut une récompense de l'humiliation qu'il avait soufferte pour se faire le Sauveur des hommes.

[Respect porté au nom de Jésus.] — Les Juifs portaient un si grand respect [au nom de *Jéhovah*, qu'ils n'osaient le prononcer; et, quand ils le trouvaient dans l'Écriture-Sainte, ils le changeaient, comme ils font encore aujourd'hui, en celui d'Adonai. Néanmoins, le grand-prêtre le portait sur son front, gravé sur une lame d'or, et le prononçait une fois l'an seulement, lorsqu'il entrait dans le *Sancta sanctorum*. S. Thomas prouve, par plusieurs raisons, que ce nom est le plus propre et le plus convenable à DIEU. Mais, si l'on compare le nom de JÉSUS avec celui de *Jéhovah*, on verra facilement qu'il est plus mystérieux en sa signification, puisque les deux plus grands mystères de notre religion, la Trinité et l'Incarnation, sont contenus dans ce sacré nom de JÉSUS. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si l'Apôtre dit : *Donavit illi nomen quod est super omne nomen, ut in nomine JESU omne genu flectatur, cælestium, terrestrium et infernorum* (Philipp. II.) Et aux Ephésiens : *Nomen super omne quod nominatur, non solum in hoc sæculo sed etiam in futuro* (Ephes. I).

Il est vrai que l'on voit dans l'Écriture que plusieurs personnes ont porté le nom de Sauveur, tels que le patriarche Josué, Josédéch, dont nous avons déjà parlé; mais avec combien de vérité et de raisons devons-nous reconnaître que le Fils de DIEU a mérité ce nom, lui qui n'a pas seulement sauvé, ou mis en liberté ou éclairé, un peuple particulier, comme ont fait les autres, mais généralement tous les hommes, qui n'étaient pas seulement accablés et pressés de la faim corporelle, ou opprimés sous la domination de l'Égypte ou de Babylone, mais ensevelis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et retenus dans la servitude du démon et du péché! Ainsi, toutes ces personnes que l'Écriture nous marque avoir porté le nom de JÉSUS n'ont été que les figures de JÉSUS-CHRIST: de même que les grâces que le peuple Juif a reçues par leur moyen n'ont été que les figures de celles que tous les hommes devaient recevoir par JÉSUS-CHRIST.

[La sortie d'Égypte]. — De toutes les figures de l'ancienne loi, la sortie d'Égypte est celle qui a exprimé plus magnifiquement et avec le plus d'exactitude le mystère de notre rédemption, marqué par le nom de JÉSUS. Le peuple d'Israël y est affranchi d'une longue servitude; il s'échappe au tra-

vers de la mer Rouge, où tous ses ennemis sont ensevelis. Enfin, il est délivré par la vertu d'une baguette qui représente la croix. Il y a sans doute de grands rapports entre ces deux délivrances : et cependant je trouve une extrême opposition entre les deux libérateurs. Moïse n'est pas plus tôt choisi pour être le Sauveur d'Israël, que, de simple berger qu'il était auparavant, il est fait le chef de son peuple et le dieu de Pharaon : JÉSUS, au contraire n'a pas plus tôt formé le dessein de nous sauver, et pour cela n'a pas plus tôt pris le nom de JÉSUS, que, bien qu'il fût DIEU par nature et Roi par le droit de sa naissance, il se fait homme et le dernier de tous les hommes : *Desideramus eum, despectum et novissimum viro- rum* (Is. LXII). C'est Moïse qui frappe les Egyptiens, qui les accable de fléaux, et c'est JÉSUS-CHRIST qui, pour mériter le nom du Sauveur, est frappé et flagellé cruellement. Moïse porte sa baguette à la main, comme une marque de juridiction : JÉSUS-CHRIST est attaché à la croix comme un criminel. Enfin, Moïse se sauve avec son peuple au travers de la mer Rouge, et JÉSUS-CHRIST est noyé dans son propre sang.

[Josué]. — Josué a été une des plus nobles figures du Sauveur et du nombre de ceux qui ont porté son nom. Ce fut sous cet illustre capitaine que les Juifs entrèrent dans la terre promise : son nom fut en telle estime auprès de DIEU, qu'il voulut bien lui obéir lui-même : *Obediente Domino voci hominis*. C'est pour cela, dit Tertullien combattant l'hérétique Marcion, que ce grand homme, figurant JÉSUS-CHRIST, qui devait venir pour sauver les hommes, fut surnommé JÉSUS. Mais la puissance du Fils de DIEU revêtu de ce nom, qu'il s'est acquise par l'effusion de son sang, est si considérable, que l'Eglise demande tout ce qu'elle souhaite d'obtenir par le mérite de JÉSUS-CHRIST, et lui-même nous assure que tout ce que nous demanderons à son Père en son nom nous l'obtiendrons.

[Excellence du nom de Jésus]. — C'était la coutume des Juifs d'imposer le nom aux enfants le jour de leur circoncision : ce n'était point un commandement de DIEU, mais un usage fondé sur l'exemple d'Abraham, à qui DIEU donna le nom d'Abraham lorsqu'il lui ordonna la circoncision. Quoi qu'il en soit, c'est ce qui se pratiqua à l'égard du Fils de DIEU : *Ils le circon- cirent et lui donnèrent le nom de JÉSUS, nom apporté du ciel par un ange, même avant que l'enfant fût conçu dans le sein de sa mère*. Cette circonstance ne nous permet pas de douter qu'il n'y eût de grands mystères renfermés dans ce nom adorable. En effet, il renferme ce qui avait été prophétisé de glorieux du Messie : car, selon Isaïe, il devait s'appeler *Emmanuel*, c'est-à-dire DIEU avec nous, *l'Admirable*, *le DIEU fort*, *le Père du siècle à venir*, *le Prince de la paix*. Mais tous ces noms et leurs semblables n'expriment que le nom de JÉSUS, qui par lui-même signifie *Sau- veur*.

[Les païens]. — Jamais la superstition n'a donné aux dieux des nations le titre de Sauveur ; il était réservé à JÉSUS-CHRIST seul, et ne convenait proprement qu'à lui. Les païens, comme le montre évidemment S. Augustin dans son admirable traité de la *Cité de DIEU*, les païens étaient plutôt les Sauveurs de leurs dieux que leurs dieux n'étaient les leurs ; mais, pour nous chrétiens, répond-il, nous adorons un DIEU, et un DIEU Sauveur ; et, de ces deux qualités, l'une nous sert pour conclure l'autre : car nous comprenons que DIEU n'a rien épargné pour nous sauver parce qu'il était notre DIEU, et nous ne pouvons douter qu'il ne soit notre DIEU puisqu'au prix de son sang il a voulu nous sauver.

[N.-S. aime son nom]. — Il ne faut pas douter que ce nom n'ait été cher au Fils de DIEU, puisqu'il l'a préféré à tous les titres de grandeur qu'il lui donnait la filiation divine, et à tous les éloges magnifiques que les prophètes lui ont attribués avant sa naissance temporelle. Car c'est pour cela que, dans la pensée de S. Jérôme, il lui a tenu lieu d'une récompense proportionnée à toutes les humiliations de sa croix et à tous les travaux de sa vie. C'est pour cela qu'il l'a porté sur la croix même, comme un diadème d'honneur, et que, ayant souffert que les Juifs lui refusassent devant Pilate le titre de Roi, il ne permit jamais qu'ils lui contestassent le nom de JÉSUS. C'est pour cela qu'il l'a fait publier par toute la terre, parce qu'il n'y a rien de plus naturel que de se glorifier des noms qu'on s'est acquis par sa vertu, plutôt que de ceux qu'on tient du hasard ou du bonheur de sa naissance.

[Miracles par ce nom]. — C'était une erreur des rabbins de s'imaginer que rien ne serait impossible à celui qui saurait prononcer comme il faut le nom de *Jéhovah*, qu'il viendrait à bout de tout, et que Moïse, ayant appris ce secret, remporta autant de victoires qu'il donna de combats, et fit dans l'Égypte tous ces prodiges que nous lisons ; que Salomon, sachant la vertu de ce Nom, n'ignorait rien dans la nature ; et enfin que toutes les merveilles qu'opéraient les anciens prophètes ne devaient être attribuées qu'à la manière, qu'ils savaient, dont ce nom devait être prononcé. C'était une pure imagination, sans nul fondement ; mais c'est une vérité constante que tous les miracles que faisaient les Apôtres pour établir la religion, comme de rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la vie aux morts, se faisaient en vertu de ce nom tout-puissant, comme ils le publiaient eux-mêmes hautement : *In nomine Jesu surge et ambula*, dit S. Pierre à un paralytique. Et, sans qu'il soit nécessaire d'en rapporter d'autres exemples, disons que cet adorable nom était comme l'instrument que le Sauveur lui-même leur avait laissé pour opérer les miracles les plus surprenants, [afin de convaincre par-là tous les peuples du pouvoir et de la divinité de leur Maître : *In nomine meo dæmonia ejicient, linguis loquentur novis*, etc. (S. Marc, xvi).

[Martyrs de ce nom]. — Les premiers disciples du Sauveur avaient sans doute ce saint nom gravé bien avant dans le cœur, puisque, comme témoigne le texte sacré, ils s'estimaient glorieux de souffrir toutes sortes d'affronts et de tourments pour le confesser de bouche et le prêcher hautement devant les tribunaux et en présence des tyrans. *Ibant gaudentes à conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine JESU contumeliam pati.* Ils triomphaient de joie d'avoir été jugés dignes d'endurer quelque chose pour ce sujet, et c'était ce nom même qui leur inspirait ce courage et cette intrépidité jusque sur les échafauds.

## APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES

### DE L'ÉCRITURE.

*Postquam consummati sunt dies octo ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus JESU* (Lucæ II). Aussitôt que le temps est venu, le Sauveur ne diffère pas d'un moment à accomplir la loi. Pourquoi ne voudrais-je pas, en ce point, prendre JÉSUS pour modèle ? Je vois bien que tôt ou tard il faut travailler à mon salut ; ce que je vois faire à JÉSUS pour me sauver m'en rappelle la nécessité. Je sens bien que ce ne sera sans difficulté, mais que gagnerai-je à différer ? C'est dès aujourd'hui que DIEU veut que je sois à lui. Différer à demain, c'est déjà contredire à sa loi, puisqu'il m'ordonne d'y obéir présentement. Quand j'avoue qu'il faut un jour servir DIEU, et que dès ce moment je ne le fais pas en effet, je me contredis pitoyablement moi-même. N'ai-je donc pas assez abusé du temps jusqu'ici ? N'en ai-je pas assez eu pour me convaincre que je tenais tout de DIEU, que je devais tendre uniquement à DIEU ? Le temps, le jour, le moment en est venu : *Postquam consummati sunt dies octo.* Hélas ! ce n'est pas seulement huit jours que j'ai passés avant de remplir des devoirs si essentiels, ce n'est pas seulement huit années, ç'a été presque toute ma vie ; et ce qui m'en reste ne sera pas trop long pour pleurer mes égarements passés. Mais JÉSUS veut bien les oublier, pourvu que j'entre aujourd'hui dans ses sentiments ; il veut bien être encore mon Sauveur, pourvu que je veuille dès aujourd'hui me sauver.

*Donavit illi nomen quod est super omne nomen.*—(Philip. II). Je me suis souvent étonné de ce qu'Isaïe, ayant entrepris de faire un long dénombrement des titres illustres du Messie, avait, ce semble, oublié le plus avantageux, le plus considérable, le plus glorieux : *Vocabitur nomen ejus Admirabilis, Consiliarius, DEUS, Fortis, Pater futuri sæculi, Princeps pacis.* Voilà, à la vérité, de beaux Noms ; mais, grand Prophète, où est celui qui est par-dessus tout nom ? C'est, dit S. Bernard, que le dessein

d'Isaïe était, par la diversité de ces noms, d'expliquer les grandeurs qui sont comprises dans celui de JÉSUS, en exprimant tous ces titres illustres, qui sont les apanages de l'office de Sauveur. Car, s'il est admirable, c'est particulièrement dans l'union ineffable de ces deux natures infiniment éloignées qui composent l'adorable personne de JÉSUS. S'il est appelé Conseiller du Très-Haut, c'est qu'en qualité de Sauveur, il entre dans le conseil de DIEU pour prendre connaissance des affaires de ses prédestinés. S'il est nommé Fort, c'est que, comme Sauveur, il a vaincu la mort, l'enfer et le péché. En tant que JÉSUS, il est Père du siècle à venir, puisqu'il enfante en mourant une vie immortelle. Il est Prince de la paix, puisque, comme JÉSUS et Sauveur, il pacifie par son sang le ciel avec la terre. Si bien que tous ces titres éclatants dont fait mention Isaïe ne sont que comme les rayons qui couronnent le grand et auguste nom de JÉSUS.

*Oleum effusum nomen tuum* (Cantic. 1). — L'Épouse des Cantiques dit que le nom de son bien-aimé est répandu comme l'huile, parce que, dit S. Bernard, il sert de lumière, de nourriture et d'onction comme l'huile : *Lucet, pascit, ungit*. Il éclaire l'esprit, il le remplit de lumières, il porte dans le fond des âmes simples qui le révèrent une intelligence des vérités les plus sublimes de la religion : *Lucet prædicatum*. Mais il nourrit les âmes qui le méditent, avec les mystères adorables qu'il renferme. Toute la piété laisse le cœur vide si elle n'est fondée sur le nom de JÉSUS ; en le prononçant avec vénération, il renouvelle la force et la ferveur de la vertu : *Pascit meditatum*. C'est un nom qu'il faut invoquer dans tous nos besoins, qui est terrible à l'enfer et qui écarte les tentations. Ce nom adorable, si souvent répété dans l'Église, qui entre dans tous ses mystères, dans tous ses sacrements, dans toutes ses cérémonies, est en quelque sorte l'âme de toute sa sainteté et de ce qu'il y a de plus vénérable dans la religion.

*Quod nomen est ejus, aut nomen filii ejus, si nōsti?* (Proverb. xxx). — *Si nōsti?* oui, nous le savons, puisqu'il a plu à DIEU de nous le révéler et de nous le faire connaître ! Le Nom de Verbe Incarné, c'est JÉSUS ; et, comme il n'est point de nom qui exprime plus parfaitement la nature du Père que son Verbe, qui est sa parole éternelle et l'image substantielle de toutes ses perfections : de même il n'en est point, et il n'y en peut avoir, qui représente mieux la dignité, l'office et les perfections du Verbe incarné que le nom sacré de JÉSUS. Que le Sage ne demande donc plus quel est le nom qui lui est le plus propre : *Quod nomen est ejus, aut nomen filii ejus?* Puisque voici celui que le Père éternel lui a donné, et que lui-même a préféré à tous les autres, comme l'expression de tout ce qu'il a de plus particulier. Car, quand je dis qu'il est Sauveur, je conçois en même temps que ce JÉSUS, qui signifie cela, est le Fils unique du Père éternel,

qu'il est oint et sacré de sa main, et par conséquent le roi et le souverain de tous les monarques, *Rex Regum et Dominus dominantium*. Je reconnais dans ce JÉSUS, et j'adore avec S. Paul, celui qui est le chef de tous les anges, et pour qui tout ce qui est au monde a reçu l'être, et qu'ainsi ce nom surpasse en excellence tous les autres noms. Aussi est-ce celui qui a soumis l'univers à ses pieds, et qui a mérité les respects et les hommages de toutes les créatures : *Ut in nomine JESU omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum* (Philipp. II) ; puisqu'il faut que tout fléchisse le genou devant celui qui le porte, et que tout ce qu'il y a de plus grand dans la nature, anges, hommes, intelligences du ciel, s'abaissent et s'abîment par des adorations et des respects qui approchent de l'anéantissement.

*Pater, ego te clarificavi super terram, et tu nunc clarifica me.* (Joan. XVII). — Mon Père, je vous ai glorifié sur la terre : c'est à vous maintenant de me glorifier réciproquement. C'est la demande que le Sauveur fit à son Père avant d'aller à la mort. Sur quoi nous pouvons considérer que son Père lui répondit : « Cela est juste, je l'ai déjà fait, et je le ferai encore dans le temps et dans l'éternité. Je publierai votre gloire par tout l'univers. Je veux que le ciel, la terre et l'enfer honorent votre nom, et qu'en le nommant ils reconnaissent votre grandeur, fléchissant le genou : *Ut in nomine JESU omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium et infernorum*, etc. J'exaucerai toutes les prières qui seront faites en votre nom. Je veux que toutes les créatures soient soumises à vos lois, que toutes les langues parlent de vous, que tout le monde vous reconnaisse pour son Sauveur ; en un mot, que votre nom soit autant et en quelque manière plus respecté que le mien. C'est ce qui se fera, et ce que nous verrons durant toute l'éternité. Voilà l'honneur que je vous rends pour celui que vous m'avez procuré : *Et clarificavi, et iterum clarificabo.* »

*Propter quod et DEUS exaltavit illum, et donavit illi nomen quod est super omne nomen.* (Philipp. II). — S. Paul nous représente la majesté de ce nom comme le prix de l'obéissance du Sauveur. Il s'était infiniment abaissé en obéissant à la rigueur de ses lois et de ses commandements, et son Père lui a donné pour récompense un nom par-dessus tous les noms. Mais, quoique l'Apôtre semble rapporter cette récompense aux dernières humiliations de sa mort, elle appartient pareillement aux premières obéissances de sa vie, et particulièrement à celle qu'il pratiqua en se soumettant à la loi de la circoncision. Ce nom est teint de deux sortes de sang : du premier qu'il verse en ce douloureux mystère, et du dernier qu'il répandra sur la croix ; avec cette différence, que DIEU donne aujourd'hui ce nom à son Fils, et qu'après sa mort et sa résurrection il lui en donnera la gloire : *Nomen JESU obedientie renumeratio est*, dit S. Bernard ; c'est la récompense de l'obéissance qu'il rend à la loi de la

circuncision et au commandement que lui fait son Père de mourir dès qu'il commence à vivre.

*Non corruptibilibus auro vel argento redempti estis, sed pretioso sanguine quasi Agni immaculati* (I Petri 1). — Quelle étrange manière de racheter nos âmes ! Il n'a employé ni or ni argent, ni autre monnaie corruptible, qui entre dans le commerce des hommes ; il a donné son propre sang, dont la moindre goutte valait infiniment plus que tous les mondes possibles : il a commencé à le répandre presque aussitôt qu'il a commencé à vivre, et il le versera jusqu'à la dernière goutte sur la croix, par des tourments excessifs. Mais il recueille dans le seul nom de Jésus ce sang qu'il a versé dans la crèche et sur la croix pour notre salut, puisque ce nom signifie *Sauveur*, et l'engage indispensablement à le mériter et à l'accomplir par ce sang. Ah ! mon Sauveur ! que ce glorieux nom vous coûte cher ! qu'il vous doit être précieux, puisque vous l'avez acheté au prix de votre sang, de votre vie et de tous vos travaux !

*JESUS Nazarenus, Rex Judæorum* (Joan. XIX). — Ce fut l'inscription que Pilate fit mettre sur la croix du Sauveur. S. Ambroise, faisant réflexion sur le nom sacré de Jésus, qu'on voyait avec les autres qui composaient ce titre, remarque que Pilate dit aux Juifs qu'il ne trouvait point de cause pour faire mourir cet homme qu'on lui a avait amené pour le condamner : *Non inveni in eo causam* : et cependant l'Évangéliste, parlant de la croix, dit que c'était la cause de sa mort : *Causam ipsius mortis scriptam*. Ah ! dit ce Père ! *lego super caput causam illius mortis scriptam* : je lis sur sa tête le sujet de sa mort. Le Sauveur n'a pas de cause en lui-même, il est innocent ; mais il porte dans son nom la cause de sa mort : c'est le nom de Jésus qui le fait mourir, parce qu'il l'engage à sauver les hommes, et à souffrir la mort pour leur donner la vie de la grâce, qu'ils ont perdue par leurs péchés.

*Non aliud nomen est sub cælo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri* (Act. IV). — C'est sur ce nom de Jésus, et sur les mérites de celui qui l'a pris pour notre salut, que nous devons fonder notre espérance d'être un jour sauvés ; c'est en ce sens que nous devons prendre ces paroles de S. Paul, quand il dit que nul autre nom n'a été donné aux hommes par lequel ils puissent être sauvés ; que c'est par lui que nous allons à DIEU avec confiance, que nous entrons dans son cœur, que nous lui demandons ses grâces, que nous implorons son assistance ; et que c'est en effet par l'invocation de ce nom sacré que nous l'obtenons, ainsi qu'il nous en assure lui-même : *Quidquid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis*. C'est dans la vue d'un engagement si solennel et si fort qu'Origène appelle le Nom de Jésus un nom de toute-puissance, qui s'étend également sur le ciel et sur la terre : sur le ciel, pour l'ouvrir à ses bienfaits ;



sur la terre, pour y faire descendre une source inépuisable de grâces et de bénédictions. C'est pour cela que l'Eglise, qui est bien instruite de la force toute-puissante qui est attachée à ce nom de JÉSUS, veut que ses ministres l'aient toujours dans le cœur et sur la langue ; c'est pour cela qu'il est comme l'âme qui anime et qui sanctifie ses plus augustes mystères ; c'est enfin pour cela qu'elle ordonne, de ne faire aucune prière qui ne soit terminée par cet adorable nom, qu'elle emploie pour en assurer l'effet.

*Fidelis sermo et omni acceptione dignus, quod CHRISTUS JESUS venit in hunc mundum peccatores salvos facere.* (Tit. 1). — Parole consolante, nouvelle, qui doit être reçue avec tous les sentiments de joie imaginable ! Le Fils de DIEU est venu sur la terre, non comme un juge ou comme vengeur des crimes des hommes, tel qu'il viendra à la fin des siècles ; non comme un conquérant redoutable, pour assujettir tous les peuples et porter partout la terreur de son nom ; non enfin, ainsi que les Juifs se l'imaginaient, pour les délivrer du joug d'une domination étrangère ; mais pour les délivrer d'un malheur éternel : *Venit JESUS peccatores salvos facere.* (Ibid.) Voilà uniquement ce qu'il a eu en vue ; c'est le sujet qui l'a attiré du ciel ; c'est le glorieux dessein qu'il est venu exécuter. De sorte que si nous entrons comme nous le devons dans ses desseins, nous ne devons jamais prononcer ce saint nom de JÉSUS, ou l'entendre prononcer, que nous ne concevions de vives espérances de la miséricorde de DIEU qui n'est venu au monde, et qui ne porte le nom de Sauveur, que pour calmer nos craintes et les défiances que nous pourrions avoir de la sincère volonté qu'il a de nous sauver ; et comme S. Bernard disait autrefois qu'il ne pouvait penser à cet auguste nom, qu'il ne se représentât l'enfer dompté, les démons confondus, le ciel ouvert, les grâces répandues avec profusion : de même, nous ne devons jamais nous souvenir du nom de JÉSUS, que nous n'y découvrons une entière assurance de la miséricorde, dont il est le gage, dit un saint Père : *Misericordiæ pignus nomine portat.*

*Quid facies nomini magno tuo ?* (Josue VII). — En considérant, Seigneur, combien ce nom saint et adorable vous coûte cher, je conçois en même temps combien nous vous sommes précieux, et que n'ayant rien épargné pour l'acheter, vous n'avez rien plus à cœur que notre salut. Mais, comme vous ne me sauvez pas sans moi, de même je ne puis être sauvé sans vous ; employez la vertu de votre Sang et toute la force de votre grâce dont il est le prix pour rendre ce nom efficace de part et d'autre, et que je ne sois pas privé du bonheur qui en est en même temps l'effet et le moyen de l'obtenir. C'est dans ce sentiment que je prends la liberté de vous dire avec ce grand conquérant qui a porté votre nom et dont vous vous êtes vous-même servi pour sauver votre peuple : *Quid facies nomini*

*magno tuo?* O grand Dieu ! de quoi vous servira d'avoir acheté ce nom si cher, si vous permettez que ce soit un nom vain à notre égard ? Nous sommes vos richesses et vos conquêtes, trempées de vos sueurs, de votre sang et de vos larmes ; si vous permettez que nous soyons privés du fruit de vos peines, *Quid facies nomini magno tuo?* Quelle utilité de votre sang : comment pourrez-vous être appelé Sauveur dans toute la signification de ce beau nom ? Mais, nous-mêmes, si nous venons à le frustrer du fruit qu'il a prétendu ; si nous rendons ce nom inutile par notre faute ; si nous ne nous prévalons de cet avantage, n'est-ce pas renverser l'unique appui de nos espérances, parce que, comme dit l'Apôtre, il n'y a pas un autre nom ni un autre Sauveur en qui nous puissions espérer d'être sauvés.

*Vocabis nomen ejus JESUM ; hic erit magnus, etc.* (Luc. 1). — JÉSUS sera grand, mais d'une grandeur sans bornes ; grand dans sa vie et dans sa doctrine ; grand dans ses œuvres et dans ses paroles ; grand en sainteté, en sagesse, en autorité et en puissance ; il sera tellement Fils de l'Homme, qu'il sera aussi véritablement le Fils du Très-Haut. Enfin DIEU son Père lui fera un royaume éternel de la maison de Jacob, c'est-à-dire, des élus qui, sur la terre, soumis à ses lois, régneront ensuite avec lui dans le Ciel.



#### § IV.

### Passages et Pensées des SS. Pères.

*Quid est JESUS, nisi salvator? ergò, JESUS, propter semetipsum, fac mihi secundum nomen tuum.* August. (vel alius auctor) Meditat. 39.

*JESUS est nomen dulce, nomen delectabile, nomen confortans peccatorem, et nomen bonæ spei.* Id. ibid

*O bone Domine! si admisisti undè me damnare potes, tu non amisisti undè salvare soles.* August. ibid.

*Salvatorem suum fecerunt (reprobi) damnatorem suum.* Id. Ibid.

*Scio, Domine mi, quia ex hoc quòd me fecisti, debeo tibi meipsum, et, quia redemisti, deberem plusquam me si haberem.* Id. ibid.

*JESUS meus et omnia!* Ambros. De virginib.

Que veut dire JÉSUS, si ce n'est Sauveur ? sauvez-moi donc, ô JÉSUS ! par l'interêt que vous avez de vérifier votre nom.

JÉSUS est un doux nom, un nom plein de suavité, un nom qui fortifie le pécheur, un nom de bonne espérance.

O DIEU bon ! si je vous ai donné sujet de me perdre éternellement, vous n'avez pas perdu le titre par lequel vous avez coutume de sauver.

Les réprouvés ont fait de leur Sauveur leur réprobateur.

Je sais ô mon DIEU que, parce que vous m'avez créé, je me dois à vous, et parce que vous m'avez racheté, je vous devrais plus que moi si je l'avais.

Mon JÉSUS et mon tout.

*CHRISTUS dedit semetipsum redemptionem omnibus nullo excepto.* S. Prosper.

*Misericordiæ pignus nomine portat.* Gregor. Nyss.

*Nomen continens totum bonum.* Chrysost.

*Nomen JESU, nomen omnipotentis.* Orig.

*Hoc nomen Domini sit benedictum in sæcula, quod iram avertit, quod maledictum abstulit, quod demones terruit.* Id.

*Maria genuit Salvatorem et vocavit nomen ejus JESUM, quia in hoc nomine deitatis adoratur tota majestas.* Chrysolog.

*Si mortem times, vita est, si in cælum tendis, via est; si febribus æstuas, salus est; si alimento indiges, cibus est; si labore opprimeris, requies est; si in certamine versaris, corona est.* Ambros.

*Ne creatura ulla gloriæ sibi nostræ redemptionis usurparet, neve nos tanquam redemptricem veneremur et non soli DEO tanti operis gratias referremus, hanc gloriæ ipsemet Salvator noster esse voluit.* Anselm. I Cur Deus homo.

*JESUS Salvator interpretatur; anima mea liquefacta est in sermone isto. Quid tam necessarium perditis? quid tam optabile miseris? alioquin undè salus, vel salutis spes, in isto afflictionis loco!* Bernard. serm. 6 Nativit.

*Non enim ad instar priorum meus iste JESUS nomen vacuum aut inane portat; non est in eo magni nominis umbra, sed veritas.* Id. de Circumc.

*Unde putas in toto orbe tanta et tam subita fidei lux, nisi de predicato JESU? nonne in hujus fidei luce, vocavit nos Deus in admirabile lumen suum?* Id. serm. 15, in Cantico.

*Vocatum est nomen ejus. Vocatum planè, non impositum. Nempè hoc ei nomen ab æterno à naturâ propriâ habet ut salvator; innatum est ei hoc nomen, non inditum ab humanâ vel angelicâ creaturâ.* Bernard. circumc.

*Nomen ejus gloria ejus.* Id.

*Nomen JESU obedientiæ remuneratio est.* Id.

*Nihil ità iræ impetum cohibet, superbiæ tumorem sedat, extinguit libidinis flammam, sitim temperat avaritiæ, quam invocatio nominis JESU.* Id.

JÉSUS-CHRIST s'est donné lui-même pour notre rançon, sans en excepter personne.

JÉSUS-CHRIST porte dans son nom le gage de sa miséricorde.

C'est un nom qui contient tout ce qu'il y a de bon.

Le nom de JÉSUS est un nom de toute-puissance.

Que ce nom du Seigneur soit à jamais béni, lui qui calme la colère de DIEU, qui nous soustrait à la malédiction, qui fait trembler les démons.

Marie mit au monde le Sauveur et l'appela JÉSUS, parce que dans ce nom on adore toute la majesté d'un DIEU.

Si vous craignez la mort, il est la vie; si vos vœux tendent au ciel, il est la voie; si vous êtes dans l'ardeur de la fièvre, il est la santé; si vous avez besoin de nourriture, il est l'aliment; si vous êtes accablé de travail, il est le repos; si vous combattez, il est la couronne.

Afin qu'aucune créature n'usurpât la gloire de notre rédemption, et de peur que nous ne vinssions à l'adorer comme notre redemptrice, au lieu de rendre grâce à DIEU d'un si grand bienfait, notre Sauveur a voulu se rendre propre cette gloire.

JÉSUS signifie Sauveur; cette parole m'attendrit. Quoi de plus nécessaire pour des hommes perdus? Quoi de plus souhaitable pour des malheureux? où trouver ailleurs le salut ou l'espoir du salut dans ce lieu d'affliction?

Mon JÉSUS ne porte pas, comme ceux qui l'ont précédé, un nom stérile et vide de sens; ce n'est point l'ombre d'un grand nom, mais la réalité même.

D'où pensez-vous que peut naître cette lumière si subite et si vive de la foi répandue par tout le monde, si ce n'était de JÉSUS prêché? N'est-ce pas à la lueur de cette foi que DIEU nous a appelés à son admirable lumière.

Son nom fut indiqué par l'Ange, il fut indiqué, dis-je, et non pas donné à JÉSUS; car comme il est Sauveur de sa nature, il a ce nom de toute éternité; c'est un nom qui est né avec lui, et qu'il n'a point reçu des hommes et des Anges.

Son nom fait sa gloire.

Le nom de JÉSUS est la récompense de son obéissance.

Rien n'est plus efficace pour arrêter l'impétuosité de la colère, pour abattre l'enflure de l'orgueil, pour éteindre le feu des passions, pour apaiser la soif de l'avarice, que d'invoquer le nom de JÉSUS.

## § V.

## Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Ce que signifie le nom de Jésus], — JÉSUS est le nom propre de celui qui est DIEU et Homme tout ensemble, et ce nom signifie Sauveur. Il ne lui a pas été donné par hasard ou par la volonté et la disposition des hommes, mais par la volonté et le commandement de DIEU comme nous l'apprenons de ces paroles que l'Ange adressa à Marie qui devait être sa mère. *Vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un Fils à qui vous donnerez le nom de JÉSUS.* Le même Ange commanda aussi à Joseph de lui donner ce nom et lui déclara pourquoi il devait être ainsi nommé : *Joseph, fils de David, ne craignez point de prendre avec vous Marie votre épouse ; car ce qui est né dans elle a été formé par le SAINT-ESPRIT et elle enfantera un Fils qui sera appelé JÉSUS, parce que ce sera lui qui sauvera son peuple, en le délivrant de ses péchés.* (Matth. 1).

[C'est le Père qui a donné ce nom à son Fils]. — Il ne faut pas s'imaginer que ce soit l'Ange, la Sainte Vierge ou S. Joseph qui aient donné au Verbe Incarné cet auguste nom, ce ne peut être que le Père éternel, parce que tout enfant qu'il est, il a des perfections si rares et tellement au-dessus de la connaissance des plus sublimes esprits, que nulle créature, ni sur le ciel, ni sur la terre, n'est capable de lui imposer un nom qui en exprime l'excellence. Il n'appartenait donc qu'à DIEU de le nommer, puisque lui seul le connaît comme étant son Fils, et qu'il sait pourquoi il s'est incarné. C'est pourquoi S. Bernard assure, conformément à l'Écriture Sainte, que ce nom ne lui fut pas proprement donné lorsqu'il fut circoncis, mais qu'il l'avait apporté du ciel avec lui, et qu'il fut seulement déclaré au jour de sa circoncision.

[Pourquoi le Fils de Dieu prit le nom de Jésus à la circoncision]. — C'était la coutume parmi les Juifs de donner le nom aux enfants avec la circoncision. C'est pour cela que JÉSUS-CHRIST voulut que son saint nom qui signifie Sauveur fût écrit, pour ainsi dire, sur sa chair, avec ce même sang qu'il devait un jour répandre pour notre salut ; parce que JÉSUS-CHRIST, étant essentiellement le salut du monde, devait apporter en naissant un nom conforme à ce qu'il était. Or le Verbe Incarné est le véritable salut de nos âmes ; il a de sa nature tout ce que signifie le nom de Jésus et il a voulu que ce nom fût publié le premier jour qu'il a répandu son sang

dans la circoncision, parce que ce sang devait être la guérison de toutes nos plaies.

[Ce nom convient au Fils de Dieu]. L'adorable nom de JÉSUS qui signifie Sauveur a été très-convenablement imposé à JÉSUS-CHRIST, comme l'enseigne S. Thomas, non-seulement, parce que l'Ange l'avait prédit à la sainte Vierge et à S. Joseph, mais encore parce que celui à qui il a été donné avait reçu le présent magnifique de la grâce de pouvoir sauver tous les hommes. Ce sont les termes de ce saint Docteur; et comme JÉSUS-CHRIST avait reçu divinement, par la grâce de l'union hypostatique, le pouvoir et le droit de sauver tous les hommes, l'adorable nom de JÉSUS, qui exprime ce don et cette grâce spéciale, lui a été très-convenablement imposé du ciel. De plus, comme en parlent d'autres Théologiens, il fallait nommer un Homme-DIEU, un composé de deux natures subsistantes en une même personne divine, un rédempteur, un réparateur, un médiateur. DIEU avait créé une chose toute nouvelle et qu'on n'avait jamais vue sur la terre : *Novum creavit Dominus super terram : femina circumdabit virum* (Jer. xxxi). Il fallait donc trouver un nouveau nom qu'on n'eût jamais entendu. *Et vocabitur nomen novum, quod or Domini nominabit* (Is. LXII). Il fallait un nom, qui ne signifîât pas seulement DIEU selon quelque perfection, comme *Jehovah, Adonai, Eloï*, ni seulement un homme, comme *Adam, Abraham*, etc, ni simplement un Homme-DIEU, comme *Emmanuel*; mais qui exprimât clairement et distinctement l'office et la qualité de Sauveur : *Vocabis nomen ejus JESUM; ipse enim salvum faciet populum suum à peccatis eorum* (Matth. 1). D'où il résulte que cet auguste nom est le nom propre et distinctif de JÉSUS-CHRIST.

[Il ne convient qu'à lui seul]. — Pour sauver les hommes, il fallait satisfaire à la justice d'un DIEU offensé, et mériter le pardon dont ils étaient indignes. Or DIEU seul ne pouvait pas satisfaire, puisque lui-même était l'offensé et demandait satisfaction. L'homme seul ne pouvait pas la donner à cause de son indignité et parce que la justice divine ne pouvait être apaisée que par une satisfaction infinie. Il fallait donc un Homme-DIEU qui prît sur lui l'obligation de satisfaire, afin que la Divinité donnant le prix et la valeur aux actions de l'homme, le paiement fût capable d'éteindre la dette. Et qui ne voit que tout cela est admirablement signifié par le nom de JÉSUS qui, pour ce sujet, ne peut et n'a pu être attribué à d'autres dans toute l'étendue de sa signification.

[Dieu seul a pu le donner]. — Il était nécessaire que DIEU imposât un nom à son Fils, par la même raison que lui seul s'en peut donner un lui-même; parce que lui seul se connaît parfaitement et que l'imposition d'un nom présuppose la connaissance des choses. Ce qui a fait dire à S. Denis que DIEU est ineffable à tout autre qu'à lui-même parce qu'il est incompré-

hensible à tout autre : *Nemo novit Filium nisi Pater ; neque quis Patrem novit nisi Filius ?* (Matth. XI). Il n'y avait donc personne qui pût nommer le Fils, si ce n'est le Père éternel qui le connaissait parfaitement, comme DIEU, et comme Homme, et toutes les perfections qui convenaient à l'une et à l'autre nature. Ce qui fait que S. Bernard assure que ce nom est essentiel au Verbe Incarné, et qu'il le tire de sa nature propre : *Nempe hoc ei nomen est ab æterno, à naturâ propriâ habet ut sit salvator, innatum est ei hoc nomen, non inditum ab humanâ vel Angelicâ creaturâ.*

[Ce nom comprend toutes les perfections]. — Le nom de JÉSUS est un nom de sagesse, un nom de puissance, un nom de justice, un nom de miséricorde. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner de la diversité des noms du Messie qui se rencontrent dans les Prophètes, puisqu'ils sont tous compris et réunis dans le nom de JÉSUS. Quand vous dites JÉSUS, vous dites le Tout-Puissant ; car comment pourrait-il sauver les hommes, s'il n'avait une puissance infinie. Quand vous dites JÉSUS, vous dites le juste ; car comment pourrait-il satisfaire à la justice d'un DIEU offensé et irrité contre les hommes, s'il n'était juste. Quand vous dites JÉSUS, vous dites l'Emmanuel, c'est-à-dire, un DIEU avec nous ; car comment serait-il Sauveur, s'il n'était DIEU et Homme tout ensemble ? De manière que ce n'est pas seulement la sagesse divine qui a inventé ce nom ; toutes les autres perfections y ont contribué. La toute-puissance a, pour ainsi dire, prétendu que le Messie serait appelé le Tout-Puissant : *Omnipotens nomen ejus.* (Ex. xv). La justice lui a voulu donner son nom, et a fait dire au Prophète Jérémie : *Hoc est nomen quod vocabunt eum, dominus justus noster* (Jer. XXII). La miséricorde ayant obligé le Verbe à prendre chair humaine a fait dire à Isaïe : *Vocabitur nomen ejus Emmanuel, nobiscum DEUS.* (Is. VII). Il ne faut pas néanmoins s'imaginer qu'il y ait eu de la contestation entre les divines perfections, pour donner ce nom au Verbe Incarné ; toutes les perfections sont unies en DIEU, ou plutôt ce n'est qu'une essence et une même cause dont les effets sont différents et elles se sont toutes accordées à donner le nom de JÉSUS à cet Homme-DIEU.

[Sa signification]. — Le nom de Sauveur qui a été donné au Fils de DIEU, doit être pris dans toute l'étendue, la force et la sublimité de sa signification : c'est ce que l'Évangile nous donne à entendre par ces mots : *Ipse enim salvum faciet populum suum à peccatis eorum.* Il sauvera son peuple de leurs péchés. C'était d'abord les Israélites à qui les promesses d'un Messie Sauveur avaient été faites et renouvelées une infinité de fois et dans une infinité de figures différentes. Mais toutes les nations de la terre n'étaient pas moins son peuple, puisque le Père éternel les lui avait données : *Dabo tibi gentes hæreditatem tuam et possessionem tuam terminos terræ.* (Ps. 2). C'est pourquoi le saint vieillard Siméon, le tenant entre ses bras, célèbre avec une joie égale et la lumière qui venait

luire à toutes les nations et la gloire dont Israël allait être comblé. En effet, nul ne doit être privé des lumières de ce divin soleil : car, selon l'Apôtre S. Paul, DIEU veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité. Ce qui doit s'entendre si expressément de tous les hommes, quels qu'ils soient, que S. Paul apporte ceci comme un motif de prier pour tous les hommes. En sorte qu'il donne une même étendue à tous ceux pour qui il convient de prier et à tous ceux que DIEU veut sauver. Ajoutez que le même Apôtre nous assure encore ailleurs, que JÉSUS-CHRIST est mort pour tous, et il en tire même une preuve pour montrer que tous sont morts ; marquant la même étendue pour la totalité de tous ceux qui sont morts en Adam et de tous ceux pour qui JÉSUS-CHRIST est mort.

[Vertu du nom de Jésus]. — Ce titre et ce nom de JÉSUS paraîtra encore plus divin, en considérant ce qu'ajoute l'Évangile : *il délivrera son peuple de leurs péchés* : car le péché est en quelque sorte un mal aussi infini que DIEU est un bien infini. Pour détruire donc parfaitement le mal du péché, il fallait un Sauveur qui fût DIEU ; et comme la divinité est renfermée dans la qualité de Sauveur qui vient nous délivrer de nos péchés, d'un côté, il n'est point de péchés si énormes ni si innombrables qui ne puissent se laver dans le sang du Sauveur, puisque c'est le sang d'un DIEU ; de l'autre côté, il n'est aucun péché, depuis Adam jusqu'au dernier des hommes qui ait paru sur la terre, qui ne doive sa justification au sang et au nom du Sauveur qui devait être DIEU. En un mot, par rapport au salut, nous n'avons rien que par le Sauveur et nous avons par lui tout ce qui était nécessaire pour nous procurer une réparation pleine et abondante du tort que nous avait causé le péché du premier homme qui est la source de tous les autres.

[Comment il faut honorer le nom de Jésus]. — Il est à propos de savoir comment il faut honorer un nom si auguste et si vénérable. Supposez donc que le culte que nous rendons au nom ne se termine pas au son extérieur de la parole qui se prononce, mais qu'il passe jusqu'à la personne qui est nommée. Ce ne sont pas les lettres et les syllabes que nous adorons, mais ce qu'elles signifient ; comme l'adoration de la croix se termine à JÉSUS crucifié, et la vénération des images, aux Saints qui en sont les prototypes. De même, l'honneur qu'on fait aux noms ne s'arrête pas là ; ce sont des signes et des images sonnantes dans lesquelles on respecte les personnes. C'est donc une coutume fort louable de témoigner par quelque signe extérieur le respect qui est dû au nom sacré de JÉSUS. Et le souverain Pontife Jean XXII concéda deux cents jours d'indulgence à ceux qui entendant prononcer ce nom, lui rendraient honneur par quelque marque extérieure. En effet, si on honore la croix, parce qu'elle

représente le Sauveur qui a été crucifié, pourquoi ne pourra-t-on pas adorer le nom, parce qu'il représente la personne ?

[Jésus Sauveur universel]. — C'est une vérité décidée, que le Fils de DIEU est en un sens Sauveur de tous les hommes, même des réprouvés, puisque l'Apôtre dit de lui : *Qui est Salvator omnium hominum, maxime fidelium.* (Tim. v.) S'il est Sauveur de tous les hommes, principalement des fidèles, il est donc aussi, en quelque sens, Sauveur des infidèles qui ne seront jamais sauvés. Mais enfin on ne peut pas nier qu'il ne soit plus proprement et plus spécialement Sauveur des fidèles qui coopèrent à leur salut par la foi et par les bonnes œuvres, que des infidèles qui se damnent par leur faute et qui auraient pu se sauver, s'ils eussent voulu coopérer à leur salut. C'est pourquoi les théologiens disent qu'il est Sauveur de tous les hommes *Quoad efficaciam*, et des prédestinés, *Quoad efficiendam* ; qu'il est Sauveur de tous quant à la vertu, mais non pas quant à l'effet, parce que tous ne s'appliquent pas cette vertu. D'où il faut conclure qu'il est en notre pouvoir de nous appliquer cette vertu avec la grâce de DIEU ; et ensuite qu'il est en notre pouvoir que JÉSUS-CHRIST soit notre Sauveur effectif. Il désire l'être : *Vult omnes homines salvos fieri.* (Tim. II). Si donc nous vivons dans la négligence et dans le mépris de notre salut, nous le privons de la chose qu'il désire le plus, qui est d'être notre Sauveur et de porter le nom de Sauveur à notre égard.

Tous les noms et tous les titres que l'Écriture donne à DIEU lui conviennent indépendamment de nous, et, pour ainsi dire, malgré que nous en ayons ; sans nous, il est celui qui est, quand nous ne voudrions pas ; il est Seigneur, et suffisant à lui-même, quoique nous fassions ; il est le Tout-Puissant, le juste, l'admirable, le DIEU des armées, sans nous ; mais nous pouvons dire qu'il ne peut être JÉSUS pour nous, sans nous : *Qui fecit te sine te*, dit S. Augustin, *non salvabit te sine te*. Celui qui vous a fait sans vous ne vous sauvera pas sans vous. Il s'ensuit donc que, sans nous, il ne sera pas Sauveur pour nous. Que fait donc le pécheur, lorsqu'il se perd et qu'il se damne ? Il ravit, autant qu'il est en lui, ce beau nom de JÉSUS au Fils de DIEU et empêche qu'il ne lui convienne dans toute l'étendue de sa signification.

[Nous devons honorer le Sauveur sous le nom de Jésus]. — Le Fils de DIEU veut être particulièrement honoré sous ce nom de JÉSUS ; c'est pourquoi il a attaché principalement à ce nom l'entérinement de nos prières : *Amen dico vobis, quidquid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.* Il veut qu'elles soient, pour ainsi dire, toutes marquées à ce caractère. Ce qui se peut pratiquer en deux manières : 1° En adressant nos prières à son Père éternel, afin qu'en vertu du nom du Sauveur, c'est-à-dire, en vertu de ses mérites que ce nom renferme, il nous accorde nos demandes, comme fait l'Église en terminant toutes ses prières par ce saint nom. 2° En lui



parlant à lui-même sous ce titre de JÉSUS, persuadés, comme nous le devons être, que cette invocation est un moyen infaillible pour obtenir le secours de ses grâces.



## § VI.

### Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[C'est le nom qui convient le mieux au Sauveur]. — Il est constant que les noms sont les signes et les images des choses. Aussi sont-ils institués pour les faire connaître, pour en faire le discernement, et en marquer le propre caractère. De-là vient qu'on dit communément, qu'il n'appartient qu'aux sages de les imposer. C'est pourquoi, DIEU, dont la sagesse est infinie, avait donné au premier homme une science infuse des qualités, des différences et des propriétés naturelles de chaque chose, afin qu'il leur imposât le nom qui leur était propre et qui pût imprimer dans les esprits une juste idée de ce qu'elles étaient. Mais, comme DIEU n'a pas communiqué cette même science au reste des hommes, ce nom qu'ils donnent aux choses et particulièrement aux autres hommes leurs semblables ne font pas toujours naître une notion nette et véritable de leurs qualités, ni de ce qu'ils sont en effet ; mais pourtant, ils servent à les faire connaître et à les distinguer les uns des autres. De sorte que quand on les entend nommer, on en rappelle l'idée, et on sait nommément de qui l'on parle. Mais, quoi qu'il en soit de tous les autres noms où le caprice et le hasard avait plus de part ordinairement que la raison et la vérité, l'auguste et adorable nom de JÉSUS n'a pas été imposé sans connaissance de cause par celui qui ne se peut tromper et qui seul le connaissait, puisque c'est son Verbe incarné, et qui l'ayant voulu manifester au monde, comme parle S. Paul, lui a donné ce nom, comme le plus propre à le faire connaître. (**Anonyme**).

[Dieu seul pouvait donner ce nom]. — Il n'appartient proprement qu'à DIEU de se donner un nom ; et c'est l'avantage de cet entendement infini d'exprimer en un seul mot tout ce qu'il comprend de lui, même dans une simple vue. Aussi peut-on dire que cet auguste nom de JÉSUS, qui est aujourd'hui donné au Fils de DIEU, est une expression sensible de cette parole éternelle par laquelle DIEU, qui n'a jamais parlé qu'une fois, a

tout compris et tout exprimé : car je m'assure que quiconque fera réflexion sur le caractère de l'éloquence de DIEU de dire beaucoup de choses en peu de mots, n'aura pas de difficulté de croire que, comme ce Verbe éternel est la plus noble production de cet entendement infini qui en épuise toute la fécondité, de même, ce fut un des plus beaux traits de sa sagesse de donner à ce Verbe incarné un nom qui pût le distinguer et faire connaître ce qu'il était. (*Le même*).

[Nom de salut]. — Le Fils de DIEU n'est pas de l'humeur de ces rois ou de ces conquérants qui ne trouvent point de plus beaux noms que ceux qu'ils prennent des effets de leur fureur et de la ruine des peuples. Une ville renversée, une province désolée, un empire abattu firent les sujets des plus beaux titres de leur gloire et de leur ambition. Ils ont pris le nom des provinces qu'ils avaient vaincues et ruinées, mais ils ont porté dans leurs noms le sang et les larmes des peuples. Hélas ! disait autrefois un orateur à un grand prince, qu'il est bien plus juste que vous preniez votre nom des peuples que vous avez sauvés ! *Quantò justius ab iis quos servaveris appellari?* Les noms qui plaisent davantage à DIEU sont ceux qui se tirent du salut des hommes. Qu'à la bonne heure, dans l'Ancien-Testament, il ait pris des noms majestueux ou terribles, qu'il se soit fait appeler le DIEU *des armées et des combats* ; dans la loi de grâce, il prendra le nom de JÉSUS, qui est plein de douceur et d'amour, et, s'il y a quelque goutte de sang ou quelque larme, c'est seulement le sang et les larmes qu'il verse lui-même. (**Biroat**, 2<sup>e</sup> sermon sur la Circoncision).

[Bienfaits de ce nom]. — Quand nous prononçons le nom de Créateur, qui regarde DIEU comme principe du monde, avec trois syllabes seulement, nous faisons l'histoire de la création ; nous pénétrons ce qu'il signifie ; il semble que nous assistons à la naissance de l'univers, et que nous voyons sortir les cieus et les éléments des abîmes. Ainsi quand nous entendons le nom de JÉSUS, nous devons nous souvenir de tous les biens qu'il nous procure et de tous les maux dont il nous délivre : *Hæc omnia mihi insonat*, dit S. Bernard. C'est comme si je faisais une histoire abrégée de la grâce ; c'est comme si j'en voyais sortir les grâces et les sacrements, le ciel et la gloire éternelle. Voilà l'histoire que je vois dans ce nom, mais avec d'autant plus d'éclat que son amour agissant et souffrant paraît ainsi pour moi, dès le commencement de sa vie, lorsqu'il prend le nom de JÉSUS.

C'est un sentiment commun, reconnu par les païens mêmes, que les grands noms sont des obligations à la vertu, particulièrement quand ils nous sont donnés par les rois et pour de grands et importants offices ; nous croyons être obligés par ces titres à les porter avec honneur et à remplir parfaitement la gloire qu'ils contiennent : *Nomen auspicium rei*, dit Cassiodore. Si donc les noms imposés par les hommes ont ce pouvoir

sur les cœurs de ceux qui les reçoivent, que fera le nom de JÉSUS sur le cœur de JÉSUS-CHRIST ? Ah ! quand il regarde ce nom, qu'il se souvient que son Père l'a destiné pour être le Sauveur du monde, Allons, peut-il dire, allons remplir la majesté de ce nom ; ce n'est pas assez d'avoir versé pour cela le premier sang dans mon berceau, par une circoncision douloureuse, il me faut verser le reste sur la croix. C'est à quoi je me résous ; c'est à quoi je m'engage en prenant le nom de Sauveur ; c'est là mon sort et ma destination, ne pouvant autrement remplir ce glorieux nom, ni soutenir cette auguste dignité, qu'en souffrant la mort pour sauver les hommes.

Il faut présupposer que les titres et les noms, parmi les hommes, sont de grands engagements à les soutenir par de grandes et de belles actions. Nous nous sentons obligés de nous rendre dignes de ces noms, et de remplir parfaitement la dignité de ces titres, afin qu'ils ne soient pas des titres vides, comme parle S. Bernard, après un auteur ancien : *Magni nominis umbra*. Vous pouvez juger de-là quelle impression a dû faire sur le cœur de JÉSUS ce nom qu'il porte. Son Père le lui a donné pour lui représenter incessamment l'office de Sauveur qu'il devait exercer ; il l'a reçu à cette condition. Tandis qu'il a vécu sur la terre, c'était comme un engagement pour s'acquitter dignement de cet emploi : aussi a-t-il marqué tout l'empressement possible afin d'y satisfaire en commençant à verser son sang presque aussitôt qu'il a reçu la vie. (*Le même*).

[Coopérer à notre salut]. — Comment pouvons-nous honorer le nom de JÉSUS, que le Fils de DIEU reçoit en ce mystère, sinon en coopérant de notre côté à ce qu'il nous sauve ? Le sang qu'il verse est répandu pour notre salut ; il ne peut triompher que dans notre salut même ; c'est anéantir sa valeur que de lui ôter la gloire de nous sauver. Ce nom de JÉSUS est pris pareillement de notre salut. Voulons-nous l'honorer ? Permettons qu'il nous sauve. Plus il y a de sauvés, plus aussi le nom de JÉSUS est étendu ; ceux qui viennent à se damner lui ôtent, pour ainsi dire, une partie de ce nom. Voudrions-nous coopérer à cette injustice et lui ôter, par notre perte, le nom de Sauveur qu'il a mérité par son sang ? Laissons aux démons le dessein funeste d'anéantir la gloire de ce nom par la perte des hommes. Pour nous, faisons, par notre fidélité, que ce sang soit pour nous, et que ce nom soit en partie de nous-mêmes, c'est-à-dire de notre salut, afin qu'il soit aussi efficacement Sauveur de notre côté qu'il l'est du sien. Il a fait tout ce qu'il fallait pour cela, c'est à nous à faire le reste, avec sa grâce et son secours, qui ne nous manqueront pas. (*Le même*).  
*Sermon de la Circoncision.*

[Respect à ce saint nom]. — Nous devons rendre à cet auguste nom tous les respects imaginables : premièrement, en ne disant jamais la moindre parole contre la gloire de ce nom ; et, en second lieu, en employant

toutes les puissances de nos âmes et toutes les facultés de nos corps, à fléchir sous ce nom adorable et à faire par nos actions ce que dit S. Paul : *In nomine JESU omne genu flectatur*. Que ce nom d'amour, ce nom de salut et de grâce touche nos cœurs ; que nos vues, nos desseins, nos entreprises et nos actions soient en ce nom, comme veut ce même apôtre ; que nous n'ayons d'autre fin que sa gloire. Nous lui devons tout, nous devons donc lui rapporter tout ce que nous faisons. Tâchons d'imprimer ce même respect dans l'esprit de notre prochain, et surtout opposons-nous, autant que nous pourrons et selon notre état, à cette funeste licence des blasphèmes qui offensent directement ce saint nom : car, hélas ! avec quel sentiment de douleur pouvons-nous voir que ce nom, pour lequel l'Eglise a tant de vénération, que les anges louent et bénissent sans cesse dans le ciel, que les démons craignent jusque dans le fond de leurs enfers, comment pouvons-nous voir, dis-je, que ce nom soit profané, outragé, blasphémé, par des bouches impies qui en font le sujet de leur mépris ? Ne faut-il pas que le zèle des chrétiens s'oppose à cette inondation de blasphèmes ?

Que doit faire un chrétien pour honorer ce saint nom ? C'est de lui porter une singulière dévotion ; et, si vous voulez savoir en quoi elle consiste, cette dévotion, c'est d'avoir souvent ce nom non-seulement dans la bouche, mais particulièrement dans l'esprit, l'imprimer dans sa mémoire, appliquer sa raison et sa foi à le méditer, à le prononcer avec l'esprit, le respect et la vénération qu'il mérite. Dévotion que nous devons nous efforcer d'entretenir, quand il n'y aurait point d'autre fruit que le dernier usage que nous en devons faire à la mort. Nous devons nous souvenir du besoin que nous en aurons à ce dernier moment de notre vie : c'est un coup de prudence à un soldat de prévenir l'occasion, et d'apprendre à se défendre de ses armes, afin qu'au jour du combat il puisse les mettre en usage. Hélas ! Chrétiens, nous devons combattre contre la mort et les dangereuses tentations que le démon, qui joue de son reste, nous suggère alors : l'Eglise nous donnera ce nom de JÉSUS pour armes défensives contre tous les assauts. Un confesseur criera à nos oreilles mourantes le nom de JÉSUS. Comment pourrions-nous nous servir de ce nom comme il faut à la mort, si nous ne nous en sommes jamais servis pendant notre vie ? Il le faut prononcer avec esprit, avec confiance, avec dévotion, avec réflexion sur ce qu'il signifie. Vous n'y avez peut-être jamais pensé, et vous croyez que DIEU fera des miracles pour vous y faire penser alors ! Prévenez donc ce dernier moment par l'usage que vous en ferez pendant votre vie, pour en bien user à la mort. (*Le même*).

[Eloge de ce beau nom]. — Quand je ne dirais autre chose à la gloire de ce beau nom de JÉSUS sinon que c'est la juste récompense que DIEU le Père a donnée à son Fils pour l'anéantissement où il est descendu en se faisant homme et en prenant la qualité de pécheur dans sa circoncision, je crois

que cela suffirait pour vous en faire naître une haute idée. Les moindres humiliations de ce Fils de DIEU méritent une élévation infinie : que mérite donc le dernier excès de son humilité ? S. Paul ne fait mention que de ce nom, qui en est la récompense. Chose surprenante ! les autres grands noms de *Sagesse éternelle*, de *Caractère vivant de la substance du Père*, de *Créateur*, de *Roi*, de *Juge souverain des vivants et des morts*, ne coûtent rien à JÉSUS-CHRIST : en tant que DIEU, il les reçoit de son Père par la communication de son essence, et, en tant qu'homme, par le moyen de l'union hypostatique ; mais, quand il s'agit du saint nom de JÉSUS, il se passe, pour ainsi dire, un contrat entre le Père et le Fils : le Père ne veut pas donner ce nom à son Fils qu'il ne le voie descendu, par la circoncision, jusqu'au fond de l'abîme de son humilité : *Postquam consummati sunt dies octo ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus JESUS*. Il faut, pour acquérir ce titre qu'il signe de son sang, la protestation qu'il fait d'être obéissant jusqu'à la mort de la croix. (**Texier**, *Circoncision*).

[Effets de ce nom]. — Si nous savions nous servir comme il faut du saint nom de JÉSUS, nous en sentirions de prodigieux effets. C'est un nom tout de lumière pour notre entendement : il dissipe ses ténèbres et lui fait voir les beautés de la grâce et de la sainteté. Si nous savions bien pénétrer les secrets qui sont cachés dans ce beau nom, nous découvririons les richesses inestimables de la charité infinie de DIEU envers les hommes ; nous verrions les grands et admirables desseins de DIEU sur nous, et les trésors de grâce qu'il nous a préparés, si nous les demandions au nom de JÉSUS. C'est un baume et une huile épanchée sur nos volontés, qui les rend douces, flexibles, pliables aux mouvements de la grâce, et qui donnent une vertu invincible pour surmonter toutes les difficultés qui se présentent : *Oleum effusum nomen tuum*. Et c'est par ce moyen que les généreux athlètes du Christianisme, je veux dire les martyrs, allant au combat contre les tyrans et les bourreaux, devenaient invincibles : *Hoc oleo uncti sunt martyres*, dit S. Ambroise. C'est le baume sacré de ce saint nom, dit le savant Idiot, qui guérit toutes nos plaies, qui fortifie nos faiblesses, qui amollit la dureté de nos cœurs : *Sanat languidos, recreat fessos, penetrat duros*. Nous en voyons l'expérience sur un esprit bien aveuglé et un cœur bien obstiné : c'est celui de S. Paul. A peine JÉSUS-CHRIST lui eut-il expliqué la vertu de son nom, qu'il fut entièrement gagné et disposé à faire tout ce qu'il voudrait ; et si nous savions, dans les difficultés que nous ressentons au service de DIEU, nous dire à nous-mêmes : « C'est JÉSUS, c'est notre DIEU qui demande cela de nous », assurément ou nos difficultés cesseraient, ou nous sentirions une force invincible pour les surmonter. (*Le même*).

Comme ce saint nom nous est favorable pour toutes choses, il est aussi plein de frayeur pour tous nos ennemis : *Terribile nomen ejus*. C'est une

tour inexpugnable, dit le Sage, dans laquelle les prédestinés se retirent, et dont les puissances infernales n'osent approcher: *Turris fortissima nomen Domini*. Cette tour est munie de toutes sortes d'armes, non-seulement pour nous défendre des ennemis de notre salut, mais encore pour attaquer les plus dangereux, savoir, les ennemis domestiques, qui sont nos vices, nos passions, nos mauvaises habitudes. Nous pouvons hardiment combattre ces géants armés, qui jettent la terreur partout, et à qui tant de personnes cèdent lâchement; nous pouvons, dis-je, les aller attaquer comme David fit Goliath, et dire comme lui: *Ego venio ad te in nomine Domini!* Malheureuse colère, qui me fais commettre tant de fautes; maudite vanité, qui m'as fais si souvent dérober à DIEU la gloire qui lui est due, je viens à vous sans crainte; je vous attaque au nom de JÉSUS, qui est un nom de vertu et de victoire; c'est sur la force et la vertu de ce saint nom que je m'appuie, et c'est par ce nom que j'espère vous vaincre et vous dompter! « Croyez-moi, dit S. Bernard, c'est le plus souverain remède contre les vices et les passions: *Nihil ita iræ impetum cohibet, superbix tumorem sedat, extinguit libidinis flammam, sitim temperat avaritiæ.* » En voici la raison: c'est que, en prononçant le nom de JÉSUS, je me propose le plus doux, le plus humble et le plus pur de tous les hommes, qui, en tant qu'homme, m'anime par son exemple, et, en tant que DIEU, me fortifie par sa grâce. (*Le même*).

[Estime de Jésus pour l'homme]. — Il est étonnant que le Fils de DIEU nous ait voulu sauver au prix de sa vie, donnant pour notre salut cette vie même qu'il avait prise de nous, et divinisée en sa personne. Qu'il ait fait quelque état de nous, il n'y a pas tant de quoi s'étonner, puisque nous sommes à lui, et que nous sommes ses créatures; mais qu'il ait fait autant et plus d'état de nous que de sa vie propre; qu'il ait voulu lui-même, tout DIEU qu'il était, être, pour ainsi parler, le prix d'un homme, *Ut homo DEUM valere videatur*, dit S. Hilaire, c'est nous acheter à un prix excessif: car il est certain que cette vie humaine d'un DIEU, appartenant à un DIEU, et subsistant par une personne divine, est d'une infinie valeur; non-seulement en la prenant dans toute son étendue, mais même dans la moindre partie de sa durée. Sacrifier donc cette vie divine à tant de fatigues, à tant de douleurs; la perdre même tout-à-fait pour nous sauver, cette vie dont un seul moment valait plus que le salut je ne dis pas d'un monde, mais d'une infinité de mondes, puisqu'il pouvait suffire à les sauver tous, n'est-ce pas nous estimer trop, et mettre notre salut à trop haut prix? Voyez donc jusqu'à quel excès il nous a estimés et aimés, et à quel prix il a voulu acheter le glorieux titre de Sauveur des hommes! (**Le P. Castillon, Avent**).

[On déshonore N.-S. en négligeant son salut]. — Nous avons de grandes obligations d'honorer, d'aimer et d'invoquer souvent ce beau nom pendant la vie et à

la mort, mais surtout de le rendre efficace par le soin que nous devons prendre de notre salut plus que de toutes les affaires du monde : car c'est proprement l'honneur que le Fils de DIEU demande de nous, en qualité de Sauveur, que nous lui donnions le dernier accomplissement qu'il n'a pas. Il n'est pas encore parfaitement JÉSUS pour nous, et il ne le peut être sans nous ; il attend cet honneur de nous, et il l'aura si nous nous sauvons. Le soin donc que nous prendrons de notre salut est le plus grand honneur que nous lui puissions rendre : et, au contraire, le mépris de notre salut est le mépris de sa qualité de Sauveur et le plus grand déshonneur qu'il puisse recevoir de notre part : car enfin, si c'est un honneur pour lui que de nous sauver, c'est une espèce de déshonneur pour lui que de nous perdre. Il tient à honneur de nous sauver, il perd donc cet honneur en nous perdant. Notre salut est une affaire qu'il a prise à cœur : il veut avoir la gloire non-seulement de nous avoir tirés du néant, mais encore de nous tirer d'un supplice éternel que nous avons mérité. Ainsi, nous lui sommes obligés et acquis doublement, et il en aura la satisfaction et l'honneur. Voilà ce qu'il s'est promis de nous. Si, après cela, nous lui manquons, n'est-ce pas un déshonneur pour lui qu'un DIEU ait fait de si grandes avances, qu'il ait épuisé toute sa sagesse et sa toute-puissance pour nous, et tout cela en vain ; que tous ces glorieux desseins n'aboutissent à rien par notre mauvaise volonté, que ces travaux d'un DIEU soient inutiles pour nous, toutes ses paroles et ses instructions infructueuses, et que tout son sang, par notre faute, ne nous serve de rien ; que le démon se glorifie de nous posséder sans aucune peine, au préjudice d'un DIEU qui a tant souffert pour nous avoir ? Ah DIEU ! quelle confusion, s'il faut ainsi parler, pour ce Sauveur, et quels reproches nous en fera-t-il un jour, quand il faudra paraître devant lui, et dire pourquoi il sera obligé de nous perdre après nous avoir sauvés avec tant de travaux et de souffrances ! Oui, je crois que l'enfer et tous ses feux seront plus supportables aux réprouvés que la vue de JÉSUS et les sanglants reproches qu'il leur fera sur ce sujet.

Quelque confiance que nous devons avoir en la bonté et en la miséricorde d'un DIEU qui a tant fait pour notre salut et pour remplir la qualité de Sauveur, il faut cependant toujours se souvenir que cette qualité, qui ne nous promet que grâce, miséricorde et salut, ne doit pas nourrir dans nos esprits une vaine confiance ni des lâchetés préjudiciables au salut, puisque c'est ce qui nous rendra plus coupables devant DIEU, d'avoir eu un Sauveur et de ne nous être pas sauvés ; de lui avoir donné ce déplaisir que, étant Sauveur et voulant nous sauver, nous l'avons obligé à nous condamner, comme dit S. Augustin : *Salvatorem suum fecerunt damnatorem*. Rien ne nous oblige tant à travailler à notre salut comme le Sauveur qui nous promet le salut et qui le veut faire avec nous. Et c'est une chose bien étrange que, pour les affaires temporelles, on ne s'en rapporte pas à DIEU de la sorte ; mais pour le salut, on s'en repose totalement sur

lui. Néanmoins il n'y a point d'affaire où nous devions tant contribuer qu'à celle-là, puisqu'il n'y en a point qui dépende tant de nous. Comme si le Fils de DIEU n'eût point voulu avoir seul l'honneur de notre salut, il a voulu que nous y eussions part ; et, quoique cette qualité de Sauveur lui ait tant coûté, il l'a rendue néanmoins, dans son exercice, dépendante de nos libertés, pour n'être Sauveur que de ceux qui voudront se sauver : de sorte que c'est à nous de le rendre parfaitement et efficacement Sauveur, et de donner l'entier accomplissement à cette qualité de Sauveur dont il se tient si fort honoré. (*Le même*).

[Nécessité de souffrir]. — Si le Verbe incarné n'a cru pouvoir mériter le nom de JÉSUS que par les souffrances, qu'en s'humiliant, en s'assujettissant, pouvons-nous participer à la vertu de ce nom et aspirer au bonheur d'être sauvés, étant pécheurs, que par la circoncision du cœur, c'est-à-dire en humiliant notre esprit, en assujettissant nos passions, en affligeant notre cœur ? Un pécheur, par le péché, s'est mis au-dessous de toutes les créatures : le centre du péché c'est ou le néant ou l'enfer ; c'est là où doit être le pécheur : peut-il donc se mettre trop bas, peut-il trop s'humilier ? Un pécheur, pour se sauver, doit assujettir ses passions, doit gêner son humeur : peut-il mieux réparer que par là la fausse et malheureuse liberté par laquelle il s'est soustrait au joug du Seigneur ? Un pécheur, pour se sauver, doit faire pénitence : et peut-il faire pénitence sans affliger son cœur, sans le briser par une vive douleur ? Il devrait donner son sang pour laver ses péchés : qu'il les lave du moins dans ses larmes. Quelles peines pour se sauver ! mais quel bonheur d'être sauvés ! Ah ! que ce bonheur nous dédommage pleinement de toutes ces peines ! (**Le P. Nepveu**, *Réflexions chrétiennes*).

[Excellence du nom de Jésus]. — DIEU seul pouvait donner à l'Enfant qui vient de naître le nom de Sauveur, non-seulement parce qu'il fallait pour cela une autorité supérieure à celle des anges et des hommes, mais parce qu'il n'y avait que DIEU qui pût parfaitement comprendre tout le sens et toute l'étendue de ce nom. Nom divin, qui ne peut être prononcé avec respect que par un mouvement particulier du SAINT-ESPRIT : *Nemo potest dicere Dominus JESUS, nisi in SPIRITU-SANCTO*. Nom vénérable, qui fait fléchir le genou et qui humilie toute grandeur : *In nomine JESU omne genu flectatur*. Nom sacré, que l'enfer redoute et qui suffit pour mettre de fuite les démons : *In nomine meo daemonia ejicient*. Nom plein de force et de vertu duquel se sont faits les plus authentiques et les plus grands miracles : *In nomine JESU-CHRISTI, surge et ambula*. Nom salutaire, dont les sacrements de la nouvelle loi tirent toute leur efficacité : *His auditis, baptizabantur in nomine Domini JESU*. Nom tout-puissant auprès de DIEU, et dont le mérite infini engage le Père céleste à exaucer les prières des hommes : *Quodcumque petieritis Patrem in nomine meo dabit vobis*. Nom



glorieux, que le zèle apostolique a porté aux gentils et aux rois de la terre : *Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus*. Nom pour la confession duquel les saints se sont fait et un honneur et un bonheur de souffrir les plus sanglants affronts, et d'être exposés à tous les outrages : *Ibant gaudentes à conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine JESU contumeliam pati*. Enfin, Nom incomparable et unique, puisqu'il n'y en a point d'autre sous le ciel par lequel nous puissions être sauvés : *Nec enim aliud nomen est in quo oporteat nos salvos fieri*. Tel est le nom que reçoit aujourd'hui le Fils de DIEU : *Vocatum est nomen ejus JESUS*.

C'est avec justice que le nom de *Sauveur* a été donné à un Homme-DIEU. Ah ! dit S. Bernard, nous ne devons pas considérer ce Sauveur comme les autres : car mon JÉSUS n'est pas semblable à ces anciens sauveurs du peuple de DIEU, et ce n'est pas en vain qu'il porte ce nom : *Neque enim ad instar priorum meus iste JESUS nomen vacuum et inane portat*. Il n'a pas seulement l'ombre, comme ceux-là, mais la vérité : *Non est in eo magni nominis umbra, sed veritas*. Quand les princes naissent sur la terre, nous les appelons rois, monarques, souverains ; mais ce sont des titres pour signifier ce qui doit être un jour, et non pas ce qui est. Bien loin d'être en état de gouverner les peuples, ils ne sont pas encore en état de se connaître, et dans cet âge tendre et sans expérience leur faiblesse les réduit à se laisser conduire par leurs propres sujets avant qu'ils puissent les conduire eux-mêmes. Mais JÉSUS-CHRIST ne commence à prendre la qualité de Sauveur qu'au moment où il commence à en faire l'exercice ; et dès ce jour on peut dire de lui ce que l'Écriture a dit du brave Eléazar : *Dedit se ut liberaret populum suum, et acquireret sibi nomen æternum* : Il n'est pas plus tôt né qu'il se livre pour le salut des siens, et pour acquérir un nom immortel qui est le nom de JÉSUS. (**Bourdaloue, Mystères**).

[Jésus met sa gloire à nous sauver]. — Cet Homme-DIEU n'a possédé le glorieux nom de JÉSUS qu'à titre de conquête ; il l'a mérité en sauvant les pécheurs et il commença à les sauver en voulant répandre son sang et subir la loi de la circoncision. Mais quoi, mon DIEU ! y avait-il donc pour vous tant de gloire à racheter de vils esclaves ? trouvez-vous tant de grandeur à vous abaisser si profondément pour eux, et des hommes valaient-ils un sang aussi précieux que le vôtre ? Oui, mon cher Auditeur, voilà ce que valait votre âme, et ce qu'elle valait au jugement même de votre DIEU : c'est ainsi qu'il l'a estimée, et en donnant son sang pour elle, il n'a pas cru trop donner : car son amour, tout libéral qu'il est, n'est pas prodigue. Toujours dirigé par sa sagesse, il conforme les moyens à la fin, et, puisqu'un DIEU souffre tant pour votre salut, il faut que votre salut soit le juste prix des souffrances d'un DIEU. Or, mes frères, est-ce là l'estime que vous en faites vous-mêmes ? Est-ce de la sorte que vous en jugez. S. Au-

gustin disait : Voyez ce que votre âme, ou plutôt ce que le salut de votre âme, a coûté au DIEU Sauveur, qui s'en est fait la victime; et par le sang qu'il a versé, vous apprendrez quel bien il a prétendu acheter : *Vide quantò emit, et videbis quid emit*. Mais vous, si vous l'estimez, je ne dis pas autant qu'il le mérite, mais du moins autant que vous le pouvez et que vous le devez, pourquoi l'oubliez-vous ! pourquoi l'exposez-vous ! pourquoi y renoncez-vous si aisément ? Il fait sa gloire et son plus bel emploi de nous sauver, et nous, nous nous faisons un jeu de nous perdre. Lui était-il donc plus important d'être Sauveur qu'il ne nous importe d'être sauvés ! S'il est Sauveur, est-ce pour lui ; et si nous sommes sauvés, n'est-ce pas pour nous-mêmes ! Sans être Sauveur, en est-il moins heureux, en est-il moins DIEU ? et, sans être sauvés, que pouvons-nous être ? quel anathème doit tomber sur nous ! Cependant, pour être Sauveur rien ne lui paraît difficile : et, pour être sauvés, tout nous devient impossible. (*Le même*).

[Jésus est vraiment Sauveur]. — JÉSUS signifie Sauveur : et comme le Père éternel n'a pu donner à son Fils un nom faux ou imparfait, quand il vous donne, Seigneur, le nom de JÉSUS, il vous donne le pouvoir de sauver, non un peuple seulement, non les hommes seulement d'un siècle, mais tous les peuples de la terre, mais tous les hommes de tous les siècles. Et ce n'est point encore précisément des maux temporels qu'il vous donne le pouvoir de les sauver, mais des maux spirituels ; et non pour un temps, mais pour tous les temps, mais pour toute l'éternité. Vous le voulez porter toute votre vie ; vous voulez qu'à votre mort il soit écrit et attaché sur votre tête ; et dans le ciel vous ferez gloire encore de vous appeler de ce saint nom. Mais, si c'est une gloire pour vous d'être mon Sauveur, quelle gloire pour moi que vous fassiez gloire de l'être ! Si je suis assez heureux pour être sauvé, quelle douceur pour moi de penser que j'aurai été sauvé par vous ! Si je suis assez malheureux pour me perdre, quelle douleur pour moi d'avoir eu un Sauveur, et un tel Sauveur, et de l'avoir obligé à changer cet aimable nom, ce nom salutaire, en celui de juge et de vengeur ! C'est donc à moi, si je l'ose dire, de vous conserver ce nom de Sauveur ; du moins Seigneur, il dépend de moi que vous ne le portiez pas en vain pour moi ; car, comme je ne serai point sauvé que je ne le veuille efficacement, si je ne le veux pas bien, vous perdrez en quelque sorte à mon égard la qualité de sauveur. (**Le P. Le Valois**, *Entretiens intérieurs sur les mystères de Notre-Seigneur*).

[N.-S. s'adresse à ses serviteurs]. — Chrétiens infidèles, nous dit JÉSUS-CHRIST qui, pour me ravir le titre de Sauveur, vous défiez de mon amour, ne me ferez-vous jamais justice, et ne croirez-vous jamais que je ne souhaite

rien plus ardemment que d'être votre JÉSUS? N'en ai-je pas assez fait pour vous en convaincre? Le sang qui coule de mes veines, la confusion dont je suis couvert dans un mystère aussi humiliant qu'est celui de ma circoncision, une plaie aussi douloureuse que celle que j'y reçois, ma gloire flétrie, les honteux dehors que j'y prends, ne parlent-ils pas assez haut pour vous faire entendre que je n'en suis venu à ces extrémités que pour vous sauver? Ah! peuple ingrat, faut-il que la défiance que vous avez de la vertu de mon nom, et la crainte que le mérite ne vous en soit pas appliqué, ruine toutes les mesures que j'avais prises pour vous le rendre utile, et que, après qu'il m'a tant coûté pour le porter, vous couriez encore malgré moi à votre perte? Mon Père en a été glorifié : c'est assez pour adoucir mes peines ; mais, par rapport à l'usage qu'en font les hommes, si contraires à mes desseins, n'ai-je pas sujet de me repentir d'avoir fait tant de choses si dures, si pénibles, pour être leur Sauveur? (Anonyme).

[Le nom de Jésus marque que le Fils de Dieu est Sauveur]. — Le Fils de DIEU a voulu prendre et porter le nom de JÉSUS pour faire entendre qu'il a voulu être le sauveur de tout le monde, et l'on ne peut dire sans impiété qu'il y en ait un seul qu'il ne veuille sauver. Vérité opposée directement au blasphème des hérétiques de ces derniers siècles, qui, par des vues impies, ne pouvant souffrir que JÉSUS-CHRIST soit reconnu Sauveur de tous les hommes, ont voulu faire croire que le mérite de son nom ne doit pas s'étendre si loin, qu'il ne doit être appliqué qu'aux seuls prédestinés, que le fils de DIEU n'a eu d'égard qu'à eux en prenant ce saint nom, et que, par une cruelle exclusion donnée à tous les autres, ils ne doivent y prendre aucune part. Doctrine impie! Eh! quel scandale n'aurait-elle pas fait parmi les fidèles, si l'Écriture, l'Église assemblée dans les conciles, les Pères qui sont ses organes, n'en avaient arrêté les funestes suites, s'ils n'avaient foudroyé un dogme si damnable avant qu'il eût tout le temps de se répandre! Dans l'incertitude si nous serions du nombre de ces élus qu'il aurait voulu sauver, aurions-nous d'autre parti à prendre que le désespoir? pourrions-nous ne nous pas livrer à mille blasphèmes contre un DIEU qui, en nous donnant la vie, n'aurait pensé qu'à faire éclater sa justice, en nous rendant éternellement malheureux; qui, nous voyant dans un profond abîme, d'où nous n'aurions pas la force de sortir, n'aurait pas voulu nous tendre la main pour nous en retirer; qui, pouvant par son sang sauver mille mondes, aurait eu la dureté de ne le vouloir pas donner pour moi; qui nous aurait commandé des choses que nous n'eussions pu exécuter, et qui nous condamnerait à des flammes éternelles pour n'avoir pas fait ce qui est au-dessus de nos forces; qui, plus cruel que le plus barbare tyran, se réjouirait de nos peines, et qui, ayant pu nous en délivrer, ne l'aurait pas voulu? Si un principe si détestable était une fois reçu, qui de nous serait obligé à JÉSUS-CHRIST d'avoir tant

souffert durant sa vie et au temps de sa mort ? qui de nous pourrait mettre en lui sa confiance, et l'aimer comme son DIEU, et le reconnaître pour son Sauveur ? (*Le même*).

[Ce qu'a fait et souffert le Sauveur]. — S. Bernard, qui savait si bien ce que signifie le nom de JÉSUS, se faisait un tendre et innocent plaisir de demander au Fils de DIEU, en parcourant les pénibles et humiliants états dans lesquels il s'est trouvé durant le cours de sa vie mortelle, quelle était la cause qui l'avait fait résoudre à tant souffrir. Il ne fait point d'autre réponse, sinon parce qu'il a voulu être JÉSUS, c'est-à-dire Sauveur, et qu'ainsi on découvre dans son nom le principe de ses humiliations et de ses souffrances. *Cur natus ?* Pourquoi, dit ce grand saint dans un aimable transport de son cœur, pourquoi, mon DIEU, quittant le trône de votre gloire, avez-vous voulu naître dans une étable et dans une pauvreté extrême ? Ah ! n'en cherchons point d'autre raison, sinon qu'il a voulu être JÉSUS ? Pourquoi avez-vous voulu être circoncis comme les pécheurs ? *Quia JESUS* : c'est pour mériter et porter justement le nom de JÉSUS. Pourquoi, après avoir mené une vie si pauvre, si pénible, si humiliée, avez-vous été chargé d'une pesante croix ? pourquoi y avez-vous été attaché sur le Calvaire ? pourquoi y avez-vous versé tout votre sang et sacrifié votre vie ? C'est parce qu'il est Sauveur, et qu'il veut porter le nom de JÉSUS, en quoi il met toute sa gloire : *Quia JESUS*. (*Le même*).

[Nom de miséricorde]. — Ceux qui ont parlé des noms que l'on doit donner aux grands hommes remarquent qu'ils doivent être fondés sur quelque action éclatante ou sur quelque bonne qualité qui soit en eux dans un degré éminent. Or, quelle est, à votre avis, cette noble qualité dans JÉSUS-CHRIST, le premier et le plus grand de tous les hommes ? Quand, logé dans une étable et couché sur la paille, dans une crèche, il souffre l'opération sanglante de la circoncision, n'est-ce pas la miséricorde, puisqu'il n'y a rien qui ne la prêche ? et que veulent dire autre chose ses soupirs, ses larmes, ses abaissements, sa pauvreté, ses souffrances, et surtout le nom de JÉSUS, qu'il reçoit et qu'il retient jusqu'à la mort ? Tout cela ne crie-t-il pas miséricorde pour les hommes ; et DIEU, tout irrité qu'il est contre eux, peut-il être sourd à la voix du sang de JÉSUS, qui demande grâce pour eux ? Ce beau nom, dont il soutient si bien toute la gloire parce qu'il ne manque à rien de ce qu'il signifie, n'arrête-t-il pas le bras de la justice du Tout-Puissant ? ne change-t-il pas sa rigueur en bonté et en miséricorde ? Car cet Homme-DIEU, en prenant l'auguste nom de JÉSUS, ne s'acquitte-t-il pas de tous les devoirs qui sont attachés à ce glorieux nom ? ne nous rachète-t-il pas par le sang qu'il a répandu ? ne nous sanctifie-t-il pas par les grâces qu'il a méritées en le répandant ? et, par la vertu de ce même sang, ne nous donne-t-il pas de justes prétentions sur la gloire que nos péchés nous avaient ravie ? Quels

effets ! et quelle plus grande assurance en même temps pouvons-nous avoir de la miséricorde d'un DIEU, que le nom et la qualité de Sauveur qu'il a voulu prendre ?

Quelque terrible idée que nous nous formions de la justice de DIEU, que devons-nous craindre de sa part si nous savons, pour nous rassurer, profiter des avantages que nous trouvons dans l'adorable nom de JÉSUS ? Nous sommes effrayés par le nombre et l'énormité de nos crimes ; la justice d'un juge aussi redoutable que l'est un DIEU nous fait trembler ; la terreur de ses jugements nous abat et nous déconcerte ; la vue d'une malheureuse éternité nous menace, et fait naître en nous la pensée de nous livrer à un triste désespoir. Voulons-nous calmer ces orages que la crainte excite en nous ? souvenons-nous du nom de JÉSUS : pensons qu'il est un nom de miséricorde, et que DIEU, autrefois si terrible, a été désarmé par le sang que son Fils a versé pour notre réconciliation : *Ipse est propitiatio pro peccatis nostris*. Nous avons, il est vrai, ô mon DIEU, de grands sujets de vous craindre, quand, plongés dans l'abîme de nos péchés, nous devons désespérer d'en sortir ; nous avons bien sujet de redouter les foudres que votre juste courroux tenait suspendues sur nos têtes ; mais, depuis que votre Fils s'est déclaré notre Sauveur et a pris le nom de JÉSUS, je le dis hardiment, Seigneur, je ne crains plus tant votre colère ; la justice sévère que vous exercez sur votre Fils, assure mon repos et vous oblige à me faire miséricorde ; le nom que vous-même lui avez imposé vous rappellera l'obligation que vous avez de me pardonner, comme le sceau de la paix qu'il a conclue avec vous.

Il en coûte au Fils de DIEU son sang, sa vie, le sacrifice de sa gloire, pour mériter cet auguste nom ; c'est le prix qu'il en a donné : mais qu'a-t-il prétendu par-là ? A-t-il pensé à autre chose qu'à nous sauver ? et peut-il remplir les devoirs de Sauveur qu'autant qu'il nous met en droit d'espérer que son Père nous fera miséricorde ? N'est-il pas, cet adorable nom, le moyen universel qu'il nous a laissé pour obtenir toutes les grâces nécessaires pour être sauvés, et sa vertu et son mérite ne sont-ils pas d'une assez grande étendue pour donner à tous les hommes les mêmes espérances ? *Copiosa apud eum redemptio*. La manière admirable dont il nous a rachetés est abondante, et, parce qu'il est Sauveur à l'égard de tout le monde et qu'il n'exclut personne de la vertu de son sang, et parce que son nom est un bien à notre égard, que quelque chose que nous faisons, nous ne pouvons épuiser. C'est un fonds que nous ne pouvons aliéner, à peu près comme ces enfants qui ont beau faire de folles dépenses, dans un état de minorité, le fonds leur demeure toujours. Oui, les mérites de ce Sauveur seront pour nous un bien inaliénable qui nous appartient, et que nous ne pouvons entièrement dissiper. (*Le même*).

[Sentiment de piété]. — Non, mon Seigneur et mon Dieu, vous ne prendriez pas le nom de JÉSUS avec tant de douleur et en répandant du sang,

si vous étiez sourd à la voix de ma misère; si vous avez voulu, même avant que de naître, qu'un ange déclarât que vous seriez appelé JÉSUS, parce que vous deviez remettre les péchés. Voici le pécheur à vos pieds, ô Sauveur des hommes! Si vous souffrez dès le huitième jour de votre vie afin de pouvoir souffrir plus longtemps, et si vous prenez déjà le nom de JÉSUS afin de travailler plus tôt à notre salut, commencez par moi, ô aimable JÉSUS! Je ne veux rien vous demander: vous connaissez les besoins de mon âme: faites ce qu'il vous plaira; votre saint nom me suffit. Avec lui, j'irai partout où vous voudrez; je l'écrirai sur mes yeux, sur tous mes membres et dans mon cœur: je serai par-là redoutable à l'enfer, terrible aux démons, connu du ciel, et vous me connaîtrez vous-même à cette marque. Vous ne seriez pas mon Sauveur si je n'étais pécheur, et je ne puis être pécheur que vous ne soyez mon Sauveur: car que veut dire JÉSUS, sinon Sauveur? vous êtes JÉSUS, parce que vous êtes Sauveur; et vous êtes mon Sauveur parce que je suis pécheur. (*Les souffrances de JÉSUS-CHRIST, par le P. Thomas de Jésus*).

[Le nom de Jésus est par toute la terre]. — Quel point peut-on trouver par toute la terre que le nom de JÉSUS n'ait pas encore occupé? De quelque côté que vous jetiez les yeux, à l'Orient ou à l'Occident, au Septentrion ou au Midi, tout est plein de la majesté de ce nom adorable: *A solis ortu usque ad occasum, laudabile nomen Domini*. L'odeur de ce doux parfum s'est répandue par toute la terre, on célèbre partout le nom du Seigneur; sa gloire s'étend d'un pôle à l'autre; et enfin, ce nom de JÉSUS retentit par toutes les nations et par toutes les provinces de l'univers. De sorte que l'Eglise a raison de dire que c'est un parfum répandu, puisqu'il étend sa vertu non-seulement dans le ciel et sur la terre, mais encore jusqu'aux enfers, obligeant toutes les créatures à lui rendre hommage: *In nomine JESU omne genu flectatur*, etc.

Le temps, non plus que le lieu, ne lui ôte rien de la vénération qui lui est due. Tant qu'il y aura un JÉSUS dans le ciel et que les bienheureux jouiront de la félicité qu'il leur a acquise, ils porteront son nom sur le front, et, comme leur bonheur sera sans dégoût, leurs louanges, leurs bénédictions et leurs hommages seront sans fin. Sa durée n'est donc pas moindre que son étendue, et, comme son immensité n'a point de bornes, son éternité n'en aura point non plus. C'est pourquoi l'on peut dire que c'est un nom nouveau, que personne n'a porté avant lui et que personne ne portera après lui: nul ne l'a porté avant lui (on l'entend toujours dans le sens que nous l'avons expliqué), parce qu'il lui a été donné dans l'éternité; nul ne le portera après lui, parce que, le temps étant comme la base de tous les titres et de toutes les grandeurs mortelles, l'éternité ne conservera que deux noms, celui de JÉSUS, c'est-à-dire Sauveur, et celui de *sauvé*. Efforcez-vous d'être du nombre, et faites état d'honorer toute votre vie le premier de ces deux noms, si vous voulez porter un jour le

second. Gravez le nom de Jésus profondément dans votre cœur, afin de l'avoir souvent à la bouche; mais ne le prononcez jamais qu'avec un sentiment de révérence, parce qu'il est également adorable en tous lieux et en tout temps. (**Le P. Nouet**, *Vie de J.-C. dans l'étable de Bethléem*).

[Faisons de ce nom notre secours]. -- Au lieu de nous servir de ce saint nom pour attirer sur nous les effets de la miséricorde, n'en changeons pas en quelque façon la nature, et d'un nom de bonté et de miséricorde n'en faisons pas un nom de crainte et de terreur: *Terribile nomen ejus*. C'est ce qui arrive infailliblement quand nous en profanons la sainteté; quand, devant être à notre égard le nom d'un DIEU Sauveur, nous ne voulons pas être sauvés; quand nous souffrons que, ayant été la récompense que le Père éternel a donnée à son Fils pour le sang qu'il a répandu, il soit rendu stérile par notre malice. Vous m'en rendrez compte, nous dit-il, de ce sang. J'examinerai quel avantage vous aurez tiré de ma qualité de Sauveur; je m'armerai de zèle pour la gloire de mon nom, et, justement irrité, je vengerai les profanations que vous en faites: *Assumam zelum pro nomine sancto meo*. (Ezech. xxxix). Il devait être, dans mes desseins, la cause de votre salut; il sera, par votre mépris, la cause de votre condamnation; la miséricorde dont il était un gage infaillible sera changée en justice, et vous périrez par l'endroit qui devait vous sauver. Hélas! que lui répondrons-nous, quand au jour qu'il a destiné à ses vengeances, il nous fera voir qu'ayant eu un Sauveur nous ne nous serons pas sauvés; et que, étant Sauveur et voulant nous sauver, nous l'aurons obligé par nos désordres à être notre juge et notre condamnateur? Que dirons-nous quand il nous mettra devant les yeux ce qu'il aura fait pour nous: son sang versé dans la circoncision, sa gloire flétrie, sa vie sacrifiée, et tout cela rendu inutile par notre libertinage? Enfin, qu'aurons-nous à lui répondre, quand il nous reprochera, à la vue du ciel et de la terre, que nous lui aurons ravi la gloire d'être Sauveur en effet à notre égard, comme il l'est par son nom? (**Anonyme**).

[Prière au Sauveur]. — Faites-nous la grâce, Seigneur, que nous ne soyons pas du nombre de ceux qui profanent votre saint nom. Je veux dire que ce ne soit pas par notre faute que vous portiez en vain à notre égard la qualité de Sauveur. Soyez Jésus pour nous, et faites-nous en sentir tout l'effet; imprimez ce nom sur notre cœur, pour marquer qu'il vous appartient; sur notre langue, comme un frein qui l'empêche de s'échapper à médire; sur nos mains, pour les rendre fécondes en bonnes œuvres; sur nos yeux, pour les fermer aux objets dangereux qui pourraient nous ravir notre innocence. Donnez-le-nous aujourd'hui, ce nom sacré de Jésus, comme un gage précieux de votre amour et de la miséricorde que nous devons attendre de vous; donnez-le-nous pour nous fortifier dans nos faiblesses, pour nous secourir dans nos besoins, pour nous soutenir

dans les dangers, pour nous consoler dans nos ennuis, pour vaincre les ennemis de notresalut, pour résister à toutes les puissances de l'enfer. C'est par le nom de JÉSUS que nous commençons à vivre à la grâce : que ce soit par lui que nous mourions à la nature. Donnez-nous la force de le prononcer souvent pendant la vie, afin que nous le prononcions saintement à la mort. (*Le même*).

[La force et la vertu de ce Nom]. — C'est par ce saint nom de JÉSUS que DIEU a voulu que nous demandions tous nos besoins. Il ne dit pas *Tout ce que vous demanderez*, mais *Tout ce que vous demanderez en mon nom*, vous sera accordé : *In nomine meo*. Nom efficace et tout-puissant, qui rend la prière toute-puissante ! Oui, Seigneur, tout indigne que je sois d'être écouté, j'ose dire que vous ne pouvez me refuser. C'est au nom de JÉSUS, c'est par les mérites de JÉSUS, que je vous prie ; c'est JÉSUS lui-même qui prie pour moi et qui joint sa voix à la mienne. Nom plein de douceur, qui console dans l'affliction, qui soutient dans les plus rudes tourments : *Ibant gaudentes quoniam digni habiti sunt pro nomine JESU contumeliam pati*. Nom terrible à l'enfer, redoutable à l'ennemi de notre salut qu'il désarme : *In nomine meo demonia ejicient*. Nom en vertu duquel se sont opérés et s'opèrent tous les jours les plus grands miracles : *In nomine JESU, surge et ambula*. Nom tout-puissant, qui inspire la force et le courage. Quel autre nom engage un S. Paul et les autres Apôtres à parcourir la terre pour l'annoncer partout ? et pourquoi voyons-nous encore de nos jours sortir de ce royaume des hommes vraiment apostoliques, que l'amour de la patrie ne peut retenir, que les travaux ne découragent point, que les dangers n'effraient point, que les mœurs barbares d'un peuple farouche ne détournent point de leurs généreux desseins ? Qui est-ce qui fait leur force ? qui leur inspire tant de courage ? De quelle protection se flattent-ils ? Au nom de qui parient-ils ? Ah ! mes frères ! le nom de JÉSUS leur tient lieu de tout ; ils vont le faire connaître aux nations pour l'en faire adorer, c'est tout ce qu'ils prétendent : *Ut portet nomen meum coram gentibus*. L'Église, animée toujours de l'Esprit de Dieu, croit-elle qu'il y ait un nom plus efficace pour toucher DIEU ? De quelles armes enfin se munit le chrétien mourant pour animer sa foi, soutenir son espérance et perfectionner sa charité ? Le seul nom de JÉSUS fait sa force en ces derniers moments ; il se trouve heureux alors de s'en souvenir, et il meurt content s'il meurt en prononçant ce nom sacré, sous les auspices duquel il ne craint point de se présenter au tribunal de son juge : *Proficiscere in nomine JESU*. Ainsi trouvons-nous dans le nom de JÉSUS tous les secours contre tous nos ennemis, secours assurés, secours toujours prêts. Avec quelle dévotion ne devons-nous donc point honorer ce saint nom ; qui nous procure tant d'avantages ! quelle confiance ne devons-nous point y avoir ! quel amour,



quelle reconnaissance envers celui qui le porte et qui nous en applique le mérite et la vertu ? (*Le même.*)

[Toutes les actions au nom de Jésus.] — Il n'y a point d'action, comme dit S. Paul, que nous ne devions commencer par l'invocation de ce saint nom : *Omne quodcumque facitis, in verbo aut opere, omnia in nomine Domini JESU.* Voilà le meilleur ordre que vous puissiez apporter à vos affaires et à toute la conduite de votre vie. Si, pour la rendre heureuse, il faut que JÉSUS en bénisse le commencement, le progrès et la fin, vous ne pouvez attirer sa bénédiction avec plus d'efficacité qu'en réclamant ce nom sacré, qui est le prix de son sang et de sa vie. Il est vrai que, pour le faire, dignement, nous avons besoin de son secours ; mais il est trop jaloux de sa gloire pour nous refuser ses lumières, et il ne faut pas craindre qu'il manque à seconder nos bons désirs, puisque c'est lui-même qui nous les inspire. Ouvrons-lui donc notre cœur, afin qu'il y grave son saint nom ; et, si nous désirons recevoir ses divines illustrations, rendons-nous dignes du salut qu'il nous promet. Persuadons-nous bien que le plus grand honneur que nous puissions rendre au Fils de DIEU, en qualité de Sauveur, c'est d'embrasser courageusement tous les moyens qu'il nous offre pour nous sauver. Notre bonheur est tellement engagé dans sa gloire, que nous ne pouvons nous perdre sans lui faire outrage et lui ravir tout ce qu'il a de plus cher, qui est notre salut éternel.

Si nous avons ce saint nom gravé bien avant dans le cœur, il sera difficile que nous ne l'ayons souvent dans la bouche, c'est-à-dire que nous ne le réclamions souvent, et que nous ne tâchions de l'imprimer dans le cœur des autres : car c'est un doux parfum, qui ne demande qu'à se répandre ; c'est une source d'eau vive, qui n'est jamais plus claire ni plus féconde que lorsqu'elle se communique et que plusieurs y viennent puiser ; c'est une lumière, qui doit être répandue par tout le monde. Oh ! quelle grâce de pouvoir contribuer en quelque chose à la gloire de JÉSUS et à la vénération de son saint nom ! Oh ! si je pouvais faire en sorte que tous les hommes lui rendissent hommage et que toutes les langues publiassent ses grandeurs ! Voilà le plus grand et le plus juste de tous mes désirs, qu'au saint nom de JÉSUS tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur JÉSUS est dans la gloire de son Père : *Omnis lingua confiteatur quia Dominus JESUS in gloriâ est DEI Patris.* (Philipp. II). (**Le P. Nouet, l'homme d'oraison.**)

[La vraie dévotion au nom de Jésus.] — La vraie dévotion au nom sacré de JÉSUS est de procurer notre propre salut : car, en nous sauvant, nous accomplissons le plus grand désir de notre Sauveur, et nous contribuons de notre part à ce qui lui est le plus glorieux, qui est de nous sauver. Notre

salut dépend de lui et de nous : il y a du sien, il y a du nôtre. De sa part, il a fait abondamment ce qui était nécessaire pour nous donner les moyens d'achever heureusement cette grande, cette importante, cette unique affaire de l'éternité. Il a guéri toutes nos maladies ; il a donné des préservatifs et des remèdes salutaires contre tous les vices ; il nous a délivrés de la puissance du démon ; il nous a réconciliés avec son Père ; il a payé toutes nos dettes ; il a levé tous les obstacles à notre salut, et, par un excès d'amour, il a versé tout son sang et a expiré sur une croix avec d'effroyables tourments : mais, après tout, si nous ne faisons un bon usage de ses grâces, c'est en vain qu'il a tant fait et tant souffert, nous lui ôtons, autant qu'il est en nous, la gloire de son nom.

Ajoutez que la dévotion la plus solide envers le nom de JÉSUS est d'aimer et de procurer de toutes nos forces le salut du prochain. Rien n'est si cher au Fils de DIEU que le salut d'une âme. Sa vie pleine de travaux, et sa mort pleine de douleurs, en sont des preuves éclatantes. Quel état donc ne doivent pas faire de leur vocation ceux qui sont appliqués au saint ministère de la parole de DIEU et aux autres fonctions qui regardent le salut de ces âmes qu'il a rachetées de son sang ! Quelle gloire de les avoir associés à son emploi, de leur avoir mis son pouvoir entre les mains, et confié la dispensation des mérites de ses souffrances et de sa mort ! Jugez de là, vous qu'il a appelés et appliqués à ce saint et glorieux emploi, de gagner ainsi les âmes et de travailler à leur salut, quel tort vous lui feriez si votre frère venait à périr par votre négligence. Mais que serait-ce si, au lieu de sauver les âmes, vous leur serviez de scandale par vos désordres et la conduite de votre vie ? Ah ! comparez ce que vous êtes avec ce que vous devriez être ! Vous devez être autant de sauveurs en conversant avec les hommes, les édifiant par votre exemple, les instruisant par vos saints entretiens, les secourant par vos soins, les soutenant par vos continuelles prières, et vous consumant à leur service par l'ardeur de votre zèle et de votre charité. Écoutez donc la voix du sang de ce Sauveur, qui vous crie miséricorde et qui vous conjure, par la vertu de son nom et l'excès de sa charité, de l'aider à rendre son nom entièrement efficace, en sauvant les âmes et en les faisant jouir du fruit de son sang qu'il a versé pour le mériter. (*Le même*).

---

# MYSTÈRE DE L'ÉPIPHANIE.

---

## AVERTISSEMENT.

*De tous les mystères qui regardent la vie et les actions du Fils de DIEU, il n'y en a point qui fournisse plus de matière aux prédicateurs et plus de différents sujets à traiter dans la chaire. Les Mages qui viennent de l'Orient pour adorer un Homme-DIEU nouvellement né; l'étoile qui les conduit à la crèche du Sauveur; les hommages qu'ils lui rendent, les présents qu'ils lui font, les difficultés qui s'opposent à leur départ, les précautions qu'ils prennent pour leur retour; l'aveuglement des Juifs, la vocation des gentils substitués à leur place; l'entreprise hardie de ces mages, de venir dans une cour étrangère s'informer de la naissance d'un autre roi que celui qui régnait tyranniquement; la cruelle politique d'Hérode qui dissimule son dessein barbare: enfin, toutes les circonstances de ce glorieux mystère donnent lieu à autant de discours. C'est pourquoi nous donnerons des matériaux sur tout cela, sans répéter néanmoins rien de ce que nous avons dit sur la Grâce et sur la fausse Prudence, que l'on pourra consulter s'il est besoin.*

*Du reste, il ne faut pas se mettre en peine de renfermer dans un seul discours ce qui peut servir de matière à plusieurs, mais choisir ce qui semblera plus propre au mystère, et en tirer la morale la plus convenable au sujet, et ne pas faire comme ceux qui, sous prétexte de faire un sermon moral, donnent sujet à l'auditeur de se plaindre qu'on ne dit presque rien d'une fête si célèbre, si capable d'inspirer de la dévotion et de la reconnaissance du bienfait inestimable de notre vocation au christianisme et à la foi.*

## § I.

## Desseins et Plans.

I. — *Vidimus stellam ejus in oriente, et venimus adorare eum.* (Matth. II). — C'est dans la fête de ce jour que la connaissance du vrai DIEU, laquelle était renfermée dans la seule Judée, est enfin révélée à toutes les nations ; que les ténèbres de la gentilité sont dissipées, et que la lumière de la foi commence à se répandre dans le monde en la personne de ces trois mages qui viennent rendre hommage au Sauveur. C'est ce qui a donné à ce grand mystère le nom d'*Épiphanie*, c'est-à-dire manifestation du Fils de DIEU, qui semble n'avoir jamais été plus inconnu ni plus caché que quand il a voulu paraître sur la terre. Ce mystère donc, qui a été de tout temps si célèbre dans l'Eglise, comme celui qui nous rappelle le souvenir de la vocation des gentils à la foi de JÉSUS-CHRIST, est encore aujourd'hui regardé comme le principe de tout notre bonheur. Mais ce qui nous doit le plus intéresser dans ce bienfait incomparable dont nous rappelons en ce jour la mémoire, c'est qu'il est encore le modèle d'une manifestation particulière que DIEU fait à tous les chrétiens ensevelis dans les ténèbres de l'ignorance et du péché, en leur faisant paraître l'étoile de la grâce qui les éclaire, et les ramène de leur égarement, et ensuite les conduit dans la voie du salut. C'est, Chrétiens auditeurs, ce que j'ai choisi parmi une foule de sujets que cette fête nous fournit. Ce dessein est, à la vérité, le plus commun ; mais aussi c'est celui qui me paraît le plus propre et le plus utile qu'on puisse traiter dans un discours sur ce mystère. Le partage n'en est pas moins naturel, puisqu'il est pris des paroles mêmes de l'Evangile : *Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum.* — 1° Nous avons vu son étoile et aperçu la lumière de la grâce : voilà la vocation des pécheurs, que DIEU appelle par cette étoile, et qui, dans toutes ces circonstances, a beaucoup de rapport à la vocation de ces rois. — 2° *Et venimus adorare eum* : voilà la fidèle correspondance que les pécheurs, de leur côté, y doivent apporter. Ce seront les deux parties de ce discours.

*Première Partie.* — Dans cette manifestation secrète et particulière qui se fait par le moyen de la grâce, laquelle pour cela s'appelle astre qui nous conduit dans la voie du salut, nous pouvons remarquer trois choses, par rapport à l'étoile. — 1° Elle vint trouver les mages dans l'Orient, dans un pays bien éloigné, pour leur apprendre la naissance du nouveau roi que les Juifs attendaient. La lumière de ce nouvel astre frappa d'abord les yeux de ces rois par son éclat extraordinaire, et en même temps les

éclaira intérieurement, et leur inspira le dessein de venir lui rendre leurs hommages. C'est la première opération de la grâce dans un pécheur, de l'éclairer ; et c'est pour cela qu'elle s'appelle une lumière, qui leur fait connaître ce qu'ils n'avaient point encore aperçu, du moins dans un si grand jour ni avec les mêmes réflexions. Il faut expliquer ce qui s'appelle grâce : ces pensées subites et imprévues de la mort, de l'éternité, des choses de l'autre vie, qui nous portent à faire réflexion sur l'état de notre conscience, sur le danger que nous courons de nous perdre, sur l'inconstance de ce monde, etc.— 2°. Ces grâces les viennent trouver lorsqu'ils y pensent le moins, lorsqu'ils sont le plus éloignés de DIEU par leurs crimes ; dans un profond oubli de DIEU, et plongés dans l'abîme de leurs désordres, dans une ignorance grossière ou dans un entier oubli de tout ce qui regarde leur salut. Ces lumières sont accompagnées de saints mouvements, qui les pressent et les sollicitent de rentrer en eux-mêmes et de retourner à DIEU. C'est ainsi que DIEU en usa à l'égard des mages, qui se sentirent en même temps inspirés et sollicités de venir adorer le Sauveur naissant : en quoi nous pouvons reconnaître et admirer la force et le pouvoir de la grâce que DIEU donne aux pécheurs, laquelle leur donne un courage semblable à celui des mages pour rompre tous les obstacles qui les retiennent, et les attachements qu'ils ont au monde, à leurs biens et à leurs plaisirs. — 3°. Cette même grâce, par une condescendance admirable de la miséricorde de DIEU, s'accommode et se conforme à leur naturel, à leur génie, à leur état, à leur emploi et à leur inclination, comme elle fit à l'égard de ces mages : car, comme ils étaient adonnés à la contemplation des astres, elle les avertit, par une nouvelle étoile, qu'un de leurs prophètes avait prédite, de la naissance du nouveau roi, afin qu'ils le vissent adorer. Voilà la conduite de la grâce à l'égard des pécheurs, laquelle leur fait faire d'utiles réflexions sur la bonté de DIEU, qui nous prévient toujours et qui nous vient chercher le premier, lorsque nous sommes éloignés de lui, et que nous méritons le moins ses soins et ses recherches ; sur ce qu'il semble étudier notre penchant et notre humeur pour y proportionner sa grâce, sur ce qu'il ne nous oublie point pendant qu'il voit en nous quelque espérance de nous gagner. Ce qui doit produire en nous des sentiments d'admiration, de reconnaissance, et surtout de confiance en sa divine miséricorde.

*Seconde Partie.* — L'exemple de ces mages nous apprend la fidélité que nous devons apporter à répondre à la grâce par laquelle DIEU se manifeste à nous en particulier. Sur quoi je dis qu'il faut imiter la fidélité que firent paraître les mages, et par laquelle ils vinrent à la connaissance d'un DIEU fait homme, pour devenir ensuite ses premiers apôtres. — 1°. Leur fidélité se signala à obéir promptement à la vocation de DIEU, qui les appelait, sans chercher de prétextes pour différer, sans avoir égard ni à leur dignité ni aux besoins de leurs peuples ni à la difficulté des chemins. Ce qui nous montre qu'il faut suivre sitôt que DIEU nous appelle ; autrement, il y a

danger que la grâce disparaisse et ne revienne plus. — 2°. Cette fidélité doit être généreuse comme celle des mages, que nulle considération ne peut détourner de leur entreprise. — 3°. Elle nous doit faire quitter nos habitudes, nos vices, notre première manière de vie, pour prendre toute une autre conduite, comme les mages, qui retournèrent par un autre chemin dans leurs pays, après avoir offert leurs personnes avec leurs présents à cet Homme-DIEU, qui les avait appelés à son service par une vocation si éclatante et si singulière.

—

II. — Sur la même manifestation particulière et intérieure que DIEU fait par les grâces qu'il nous donne, nous pourrions parler de la conduite de la grâce à notre égard, par rapport aux astres qui en sont le symbole, comme nous l'apprenons par le mystère de ce jour. Et nous pouvons considérer dans la grâce trois choses qui lui sont communes avec tous les astres, et en particulier avec l'étoile qui parut aux rois mages dans l'Orient : savoir — 1°. La lumière qui nous éclaire et qui nous découvre des choses que nous ne pouvons connaître sans cela ; — 2°. Le mouvement par lequel ils passent d'un lieu à un autre, et parcourent de grands espaces, afin d'éclairer des nations différentes ; — 3°. Les influences et le pouvoir secret qu'ils ont sur les choses d'ici-bas. Ces trois effets ou propriétés de la grâce, par rapport aux astres, seront le partage de ce discours.

*Premier Point.* — La lumière de l'étoile qui parut aux mages frappa d'abord leurs yeux par son éclat : *Vidimus stellam ejus in Oriente*. Ce qui n'eût pas eu un grand effet, si une autre lumière, qui est celle de la grâce, n'eût éclairé leurs esprits, et ne leur eût fait penser à ce que cette étoile signifiait, étant le signal qu'un prophète leur avait donné de la naissance d'un nouveau roi. Ceci nous apprend à nous rendre attentifs aux événements qui arrivent dans le monde, par lesquels la grâce nous éclaire, nous parle et nous instruit de ce que DIEU demande de nous, en sorte que, au lieu de nous arrêter à raisonner sur les causes de ces accidents qui nous surprennent, nous fassions réflexion à l'avertissement que DIEU nous donne par-là. Telles sont les morts subites, les misères publiques, les funestes issues de nos projets, les punitions visibles de la justice divine sur les personnes dérégées que nous avons connues. Ces pensées et ces réflexions salutaires, ce sont autant de grâces que DIEU attache à ces événements extraordinaires, et par lesquels il nous éclaire, nous avertit et nous instruit de ses volontés. C'est donc à quoi nous devons nous rendre attentifs, et ne pas faire la sourde oreille à cette voix. Puisque DIEU souvent ne nous parle point par un autre langage, c'est à nous de l'étudier et de le comprendre, etc.

*Second Point.* — Ce qui regarde le mouvement des astres, auxquels la

grâce a du rapport. L'étoile qui parut aux mages en avait un tout particulier, puisqu'elle s'arrêtait et disparaissait quelquefois, et n'avait pas un cours uniforme; mais elle avait cela de commun avec les astres, qu'elle avait passé, en conduisant ces rois, par différents pays, où l'on ne s'était pas mis en peine de ce que ce nouveau phénomène signifiait. Ainsi l'étoile de la grâce ne garde pas la même uniformité dans son cours : DIEU, qui en dispose comme il lui plaît, tantôt la donne et tantôt la retire; dans les uns elle est plus forte, et dans les autres plus faible. Mais ce que j'entends ici par le mouvement de la grâce n'est pas ces touches intérieures et les résolutions qu'elles nous inspirent; je veux dire qu'elle passe non-seulement d'une personne à une autre, mais encore de peuples à peuples, de pays à pays, et de nations à d'autres nations, par un transport que DIEU fait de ceux qui la rejettent ou qui la méprisent à ceux qui la reçoivent et qui s'y rendent plus fidèles. C'est ce qui paraît dans le mystère de ce jour, où nous voyons que, les Juifs ayant refusé de reconnaître leur Sauveur, quoiqu'il les eût appelés les premiers à la connaissance du vrai DIEU et qu'ils fussent le peuple choisi, il a appelé les gentils en leur place. (Il y a de belles moralités à faire là-dessus).

*Troisième Point.* — La force et le pouvoir de la grâce, qui est présenté par l'influence des astres, est sans doute ce qu'il y a de plus considérable dans la grâce, pour en parler par rapport au mystère de ce jour. Il faut faire voir que, si DIEU se sert des astres du ciel pour tous les effets de la nature, il en changea la fonction dans celui qu'il fit paraître aux rois mages, lequel eut des effets surprenants sur leur esprit et sur leur cœur, puisqu'il leur fit quitter leurs palais, leur pays et leurs Etats, nonobstant toutes les considérations qui les y devaient retenir, pour venir adorer un enfant dans une étable et dans une crèche. C'est ce qui se passe tous les jours dans cette manifestation particulière que DIEU fait aux hommes par la grâce, qui a des effets tout-à-fait merveilleux sur l'esprit et le cœur des pécheurs les plus rebelles, plongés dans les plus grands désordres; elle leur fait quitter biens, parents, amis, renoncer à tous les attachements par lesquels ils tenaient au monde, pour se consacrer entièrement au service de DIEU; mais qui ne sait la force et le pouvoir de la grâce, et à quoi elle porte les plus grands pécheurs? etc.

III. — A la faveur de cette nouvelle étoile qui conduit les mages à l'étable de Bethléem, nous découvrons de grands mystères, puisque la nouvelle de la naissance d'un DIEU-Homme est annoncée aux pays les plus éloignés, que des rois sont attirés de l'extrémité de l'Orient pour venir rendre hommage à son berceau, et qu'on apprend le lieu où l'on doit trouver le Sauveur de tous les hommes. Mais j'ajoute que, à la faveur de cette même lumière, nous découvrons de ravissants spectacles,

puisque nous voyons qu'un DIEU, né dans l'obscurité de la nuit et inconnu parmi son peuple, est maintenant reconnu et adoré des grands du monde ; que des sages du siècle sont éclairés d'une lumière intérieure qui dissipe les ténèbres de leur infidélité, en même temps que cette lumière extérieure frappe les yeux de leurs corps, et qu'enfin nous avons dans la vocation des gentils le premier et le plus assuré présage de notre bonheur. — Parmi cette foule de mystères et de spectacles, je m'arrête particulièrement à la manifestation de cet Homme-DIEU. Nous ne retirerons pas peu de fruit de ce mystère, et de l'exemple de ces mages, si, en nous rendant présents en esprit à la crèche du Sauveur, nous y considérons les grands de la terre humiliés devant ce DIEU naissant, la sagesse du siècle confondue, et les plus hautes puissances de la terre soumises à la faiblesse d'un enfant. C'est ce qui m'a fait prendre le dessein de vous montrer, dans ce discours, que l'étoile qui paraît en ce jour découvre tout ce que l'étable avait caché jusqu'alors. Et que cachait-elle ? Trois choses, à quoi je vous prie de faire attention, parce qu'elles font le plan et le partage de ce discours :

1°. — Elle cachait la grandeur d'un DIEU descendu jusqu'aux derniers abaissements en cette étable.

2°. — Elle cachait la force et la puissance de ce même Fils de DIEU sous les mêmes langes qui l'enveloppaient.

3°. — Enfin, elle cachait la sagesse infinie de ce Verbe incarné sous la forme d'un enfant, qui ne paraissait en rien différent de tous les autres. Mais aujourd'hui cette grandeur est manifestée, puisqu'on voit des rois prosternés à ses pieds. Sa force et sa puissance éclate et se fait sentir aux grands de la terre, en se faisant obéir des uns et craindre des autres. Enfin, sa sagesse infinie se fait reconnaître en triomphant de la prudence de ces mages et confondant toute la politique d'Hérode. C'est en quoi consiste la manifestation du Sauveur.

—

IV. — Dieu commence à accomplir en ce jour les grands desseins de sa Providence.

1°. — Il manifeste sa sagesse en glorifiant son Fils, infiniment humilié dans sa naissance, par l'adoration des mages, qui viennent de l'extrémité de l'Orient lui rendre hommage et lui faire des présents.

2°. — Il exerce sa miséricorde sur des infidèles, qu'il va chercher bien loin et qu'il convertit à la foi par le moyen d'une étoile miraculeuse.

3°. — Il fait éclater sa justice sur les Juifs, qui refusent de le reconnaître, en appelant des étrangers à leur place.

—

V. — Comme la vocation des mages a été les prémices et le modèle de la



vocation des nations, ou des gentils, ce que DIEU fit à l'égard de ces mages pour leur manifester JÉSUS-CHRIST et leur faire embrasser son culte, c'est ce qu'il fait à l'égard de tous les hommes qu'il appelle au christianisme pour leur en faire pratiquer les devoirs. Or, ce que firent les mages pour correspondre à la vocation de DIEU, c'est ce que DIEU a prétendu que nous fassions nous-mêmes pour correspondre à notre vocation.

1°. — DIEU appelle les mages par la vue d'une étoile miraculeuse, qui fait la plus salutaire impression sur leur esprit et sur leur cœur. Telle est l'étoile invisible de la grâce, qui nous a appelés au christianisme : à quoi nous devons nous rendre attentifs, pour savoir ce que DIEU demande de nous.

2°. — La docilité de ces mages parut admirable. Ils s'instruisent de ce que signifie cette étoile, et, sur ce que leur en avait appris un prophète, ils ajoutent foi à ce que ce prophète leur a appris, qu'elle indique la naissance d'un DIEU qu'il fallait chercher et adorer; ils se rendent à ce témoignage, sans le soupçonner d'illusion, ni croire que ce phénomène est un effet du hasard; et, sans s'enquérir davantage, ils se disposent à le suivre. Quel aurait été le langage des esprits indociles, incrédules et rebelles à la grâce? Eussent-ils pu, en une telle occasion, se résoudre à ce voyage pour un tel dessein?

3°. — La force et la grandeur de leur foi pour leur faire vaincre le respect humain, et les discours de ceux qui pouvaient trouver à redire à leur conduite, pour n'être point détournés par la crainte d'Hérode, prince cruel et défiant, pour surmonter la répugnance qu'ils pouvaient avoir à reconnaître pour DIEU un enfant dans l'état où ils le trouvèrent. C'est encore cette force que la grâce inspire aux fidèles, de ne se point rebuter des maximes de la religion.

---

VI. — Sur la conduite différente des mages et d'Hérode à l'égard de JÉSUS-CHRIST. Les mages le viennent chercher, le trouvent et l'adorent; mais Hérode conspire sa perte. Sur quoi, nous ferons voir

1°. Le modèle de la solide sagesse des vrais chrétiens dans la conduite des mages, qui cherchent le Fils de DIEU; ce sera la première partie, où l'on examinera tous les caractères de leur foi, dans son commencement, dans son progrès, dans sa perfection;

2°. — Dans la seconde partie, on donnera une idée de la fausse sagesse des réprouvés et des impies, dans la conduite d'Hérode, qui persécute JÉSUS-CHRIST, et l'on montrera que cette fausse sagesse est ennemie de DIEU; et ensuite que DIEU, réciproquement, est son ennemi, ce qui cause son malheur. (*Bourdaloue sur ce mystère*).

---

VII. — Comme tout ce qui s'est passé dans ce mystère ne peut être

renfermé et traité dans l'étendue d'un seul discours, attachons-nous principalement à profiter de l'exemple de ces mages, et apprenons d'eux les dispositions qui doivent accompagner l'adoration de DIEU en esprit et en vérité.

1°. — Ils vinrent adorer le Sauveur, animés d'une vive foi, qui leur fit quitter leurs royaumes et essayer toutes les difficultés d'un long voyage. Sur quoi il faut montrer que la foi est le principe de l'adoration : car on peut bien connaître un DIEU par la raison, mais on ne saurait l'adorer en esprit et en vérité, sans la foi qui nous apprend ce qu'il est et ce que nous lui devons.

2°. — Ils s'humilièrent profondément en présence de la Majesté divine, qu'ils reconnurent en cet Enfant : ce qui est marqué dans l'Evangile par ce prosternement extérieur du corps, qui fut accompagné d'une humiliation intérieure de l'esprit.

3°. — Ils lui offrirent des présents, pour marquer qu'ils le reconnaissaient comme leur Seigneur et le maître souverain de leurs biens, de leurs personnes, de tout ce qu'ils avaient reçu de lui, dont ils lui faisaient hommage avec toute la soumission qu'ils lui devaient. Voilà le modèle que nous devons imiter dans le culte que nous rendons à DIEU.

---

VIII. — L'étoile mystérieuse qui fit connaître aux mages la naissance d'un nouveau roi a toujours été considérée par les saints docteurs comme la figure et le symbole de la foi. Sur quoi nous pouvons considérer, premièrement, que ces mages aperçurent cette étoile dans l'Orient : *Stella quam viderant in Oriente*. Secondement, ils la suivirent jusqu'au lieu où était JÉSUS-CHRIST : *Antecedebat eos usquedùm veniens staret suprâ ubi erat puer*. Troisièmement, après l'avoir suivie et avoir trouvé le Sauveur à la faveur de ses lumières, ils se prosternèrent à ses pieds et l'adorèrent. Or, ces trois particularités de l'Evangile nous marquent la naissance, le progrès et la perfection de la foi dans une âme.

1°. — L'apparition de l'étoile aux mages nous figure les premières lumières qu'une foi naissante répand dans une âme qui cherche DIEU.

2°. — Le progrès de l'étoile, qui s'avance vers Bethléem et qui y conduit les mages, nous figure l'accroissement de la foi dans une âme, qui, fidèle à suivre ses lumières, parvient jusqu'à la connaissance de JÉSUS-CHRIST et des plus sublimes vérités de la religion.

3°. — Enfin, cette étoile, qui s'arrête sur l'étable où le Sauveur est né, pendant que les mages l'adorent avec une vénération profonde, nous figure la perfection de la foi dans une âme qui lui fait produire les actes les plus parfaits de la religion.

---

IX. — On ne peut donner une plus noble idée de la grandeur de ce

mystère que de faire voir que c'est la fête de la royauté de JÉSUS-CHRIST dès sa première enfance. Sur quoi il faut supposer que, la royauté étant une qualité composée de plusieurs autres, elles peuvent se réduire toutes à ces trois principales. — Elle renferme l'autorité qui fait qu'on lui obéit, la puissance par laquelle elle se fait craindre, et la majesté qui lui attire le respect et la vénération des hommes. Or, quoique le Sauveur possédât tous ces avantages d'une manière infiniment plus parfaite que tous les souverains du monde, ayant reçu de son Père éternel, avec sa nature, son autorité, sa puissance et le droit de faire éclater sa majesté quand il le jugerait à propos, il est vrai néanmoins que son règne n'a pas été de ce monde, et qu'il n'a voulu régner sur la terre que par le mépris de toutes les grandeurs terrestres. L'Épiphanie a été l'unique mystère où il ait paru ce qu'il était.

1°. — Il y fait éclater, à l'égard des souverains mêmes, une autorité souveraine, en s'en faisant obéir.

2°. — Il fait paraître une puissance souveraine, en se faisant craindre et redouter des plus hautes puissances.

3°. — Il y fait voir une majesté souveraine, en se faisant respecter des rois, qui le reconnaissent et qui l'adorent. (**La Colombière**, sermon sur cette fête).

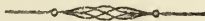
—

X. — Les Mages ont été les premiers entre les gentils à l'égard desquels on peut dire que le Fils de DIEU a été la voie, la vérité et la vie : *Ego sum via, veritas, et vita.*

1°. — Il a été la voie à leur égard, puisqu'il les a conduits à leur souverain bonheur en leur enseignant la route qu'ils devaient prendre pour aller à lui et le venir trouver.

2°. — Il a été à leur égard la vérité, en les éclairant par une lumière intérieure, pendant qu'une lumière extérieure frappait leurs yeux de toutes les connaissances nécessaires au salut.

3°. — Il a été à leur égard la vie, une vie de foi, qui est le propre des justes : vie de la grâce qui les a sanctifiés et pourvus des secours nécessaires pour mener une vie chrétienne ; et enfin la vie de la gloire comme les premiers prédestinés entre les gentils.



## § II.

## Les Sources.

[Les SS. Pères]. — **S. Augustin** a plusieurs sermons sur l'Épiphanie. Il en parle plus au long dans le sermon 11. Dans le 12<sup>e</sup>, il montre en quel temps l'étoile parut aux mages. — Dans les sermons *de tempore*, depuis le 29<sup>e</sup> jusqu'au 36<sup>e</sup>, il parle de ce grand mystère. Dans le 35<sup>e</sup>, il parle de l'admirable vocation et de la foi des Mages. Dans le 30<sup>e</sup>, il exhorte les grands à craindre le Sauveur comme leur juge et leur souverain, mais non pas comme Hérode le craignait. — Dans les Sermons *de diversis*, 28 et 29, et depuis le 64<sup>e</sup> jusqu'au 68<sup>e</sup>, il traite encore de ce mystère ; et dans le 67<sup>e</sup>, il examine comment les mages connurent par cette étoile que le Messie était né.

**S. Ambroise**, II *in Lucam* 2, parle des présents que les Mages offrirent au Sauveur. — Sermons 18, 19, 20, 21 et 23.

**S. Grégoire**, *Homil.* 10 *in Evangelia*, rapporte et explique les présents que firent les Mages.

**S. Jérôme**, I, *Comment. in 2 Matth.*, parle de l'étoile qui parut aux Mages, et des présents que firent ces Mages.

**S. Basile**, *Homil.* 25.

**S. Fulgence**, *Hærescologia*, Serm. 5.

**Origène**, *Homil.* 8, *in diversis*.

**S. Chrysostôme**, serm. 6 sur le 2<sup>e</sup> chap. de S. Matthieu, propose de belles et judicieuses questions sur la vocation et la conduite des Mages. L'ouvrage *imparfait sur S. Matthieu*, attribué au même.

**S. Chrysologue** a cinq sermons sur l'Épiphanie.

**S. Cyprien** en a un.

**S. Epiphane** pareillement un.

**S. Maxime** huit homélies sur ce sujet.

**Eusèbe d'Emesse**, une particulière.

**S. Léon** a plusieurs sermons sur ce mystère.

**Pierre Damien**, sermon sur ce sujet.

**S. Bernard**, *Serm. de tempore*, en a trois de suite où il dit bien des choses qui regardent la Nativité et la Circoncision.

**S. Thomas**, *Sermon. festiv.*, a deux sermons sur cette fête.

**S. Bonaventure** en a quatre, où il explique tout ce qui appartient à ce mystère.

**L'Abbé Guerric** en a pareillement quatre.

**S. Laurent Justinien** un.  
**Hugues de S. Victor** deux.  
**Innocent III** un.  
**Gerson** un.

[Livres spirituels et autres]. — **Suarez**, Commentaires et disputes sur la 3<sup>e</sup> partie de la Somme de S. Thomas, traite et examine en théologien tout ce qui regarde ce mystère et toutes ses circonstances.

*Les Souffrances de Notre-Seigneur*, **P. Thomas de Jésus**, 8<sup>e</sup> souffrance, fuite en Egypte et persécution d'Hérode.

**Le P. Le Valois**, Œuvres spirituelles, a un entretien fort dévot sur ce mystère.

**Grenade**, dans le *Mémorial*.

**Le P. Croiset**, *Exercices de piété pour tous les jours de l'année*.

**Le P. Népveu**, *Réflexions chrétiennes pour tous les jours de l'année*.  
*Le véritable esprit et le saint emploi des fêtes de l'année*.

**Bastide**, *L'incrédulité des déistes confondue*.

[Tous ceux qui ont fait des méditations sur les fêtes et les mystères de l'année n'ont pas omis le mystère de l'Epiphanie. Ceux qui peuvent fournir plus de matière à un discours sur ce sujet sont :

**Le P. Bourgoïn**, *Verités et excellences du Verbe incarné*. Il y a des méditations pour tous les jours de l'octave de cette fête.

**Le P. Dupont**, *Méditations sur les mystères de la foi*, méditation 22 et 23.

**Le P. Suffren**, *Année chrétienne*.

**Le P. Nouet**, *L'Homme d'Oraison*, partage toutes les circonstances de ce mystère en huit méditations, pour tous les jours de l'octave.

[Les Prédicateurs]. — **Le P. Castillon**, sermons sur les dimanches et fêtes de l'Avent.

**Biroat**, Mystères de Notre-Seigneur, a deux sermons sur ce sujet, dont le dernier est un continuel parallèle avec l'Eucharistie.

**Le P. Texier**, Mystères de la vie de Notre-Seigneur, etc.

**Sarazin**, Avent, dans un long discours sur ce mystère, montre quels doivent être les véritables adorateurs, sur le modèle des Mages.

**Le P. de la Colombière**, a deux discours sur l'Epiphanie ; dans le premier, il traite de la royauté de JÉSUS-CHRIST ; dans le second, il fait voir les moyens et les avantages que les riches et les grands ont de faire leur salut et de servir DIEU.

*Sermons moraux*.

**Fromentières**.

**Monmorel** a une homélie et un discours sur ce mystère.

**L'Abbé de la Trappe** a deux conférences, en forme de sermons, sur la fête des Rois, où il parle peu du mystère.

**Bourzeis**, sermons sur divers mystères de la religion.

**Le P. Duneau** a deux sermons sur l'Épiphanie.

**Lambert**, *Année évangélique*, homélie 64 sur la fête de l'Épiphanie ou de la manifestation de JÉSUS-CHRIST.

*Essais des Sermons pour la Dominicale.*

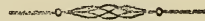
**Bourdaloue**, *Mystères*, traite celui-ci et en tire d'excellentes morales.

**Du Jarry** l'a aussi fort bien traité.

*Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne (Houdry)*, *Mystères de Notre-Seigneur* : deux sermons sur cette fête; dont le premier montre en quoi consiste la manifestation publique du Sauveur; le second, sa manifestation particulière à chacun de nous par le moyen de la grâce.

Il y a encore quelques sermonaires latins plus anciens, qui ont traité ce sujet, et dont on peut tirer de bonnes instructions. Tels sont les trois sermons de **Grenade** sur ce sujet, le sermon de **Bellarmin**, celui d'**Osorius**.

[Recueils]. — Pour ceux qui ont fait des recueils sur cette matière, je n'ai vu que **Carthagène**, dans ses Homélie, lequel a ramassé tout ce qu'en auraient pu dire tous les autres.



### § III.

#### Passages, exemples et applications de l'Écriture.

*Adorabunt eum omnes reges terræ, omnes gentes servient ei.* Ps. 74.

*Populus qui ambulat in tenebris vidit lucem magnam; habitantibus in regione umbræ mortis, lux orta est eis.* Isaiæ IX, 2.

*Ambulabunt gentes in lumine tuo, et reges in splendore ortûs tui.* Isaiæ LX, 5.

*Surge, illuminare, Jerusalem, quia venit lumen tuum, et gloria Domini super te orta est.* Ibid. 1.

*Ecce tenebræ operient terram, et caligo populos: super te autem orietur Dominus, et gloria ejus in te videbitur.* Ibid. 2.

Tous les rois de la terre se prosterneront devant lui pour l'adorer; il sera reconnu et servi de toutes les nations.

Les peuples qui marchaient dans les ténèbres de la gentilité ont vu une grande lumière.

Les nations marcheront à la faveur de votre lumière, et les rois à la splendeur qui se lèvera sur vous.

Levez-vous, Jérusalem; recevez la lumière: car voilà que votre lumière est venue et que la gloire du Seigneur s'est levée sur vous.

Oui, les ténèbres couvriront la terre, et une nuit sombre enveloppera les peuples; mais le Seigneur se lèvera sur vous, et l'on verra sa gloire éclater au milieu de vous.

*Omnes de Saba venient, aurum et thus deferentes, et laudem Domino annuntiantes. Ibid. 6.*

*Hæc est vita æterna ut cognoscant te solum DEUM verum, et quem misisti Jesum Christum. Joau. xvii, 3.*

*Ecce Magi ab oriente venerunt Hierosolymam dicentes : ubi est qui natus est Rex Judæorum? Matth. ii, 1.*

*Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum. Ibid. ii, 2.*

*Audiens autem Herodes Rex, turbatus est, et omnis Jerosolyma cum illo. Ibid. 3.*

*Et congregans omnes principes sacerdotum et scribas populi, sciscitabatur ab eis ubi Christus nasceretur. Ibid. 4.*

*Tunc Herodes, clam vocatis Magis, diligenter didicit ab eis tempus stellæ quæ apparuit eis : et mittens illos in Bethleem, dixit : Ille et interrogate diligenter de puero et cum inveneritis, renuntiate mihi, ut et ego veniens adorem eum. Ibid. 8.*

*Stella quam viderant in oriente, antecedit eos, usque dum veniens staret supra, ubi erat puer. Ibid. 9.*

*Intrantes domum, invenerunt puerum cum Mariâ matre ejus, et proidentes adoraverunt eum. Ibid. 10.*

*Apertis thesauris suis, obtulerunt ei munera, aurum, thus et myrrham. Ibid. 10.*

*Responso accepto in somnis ne redirent ad Herodem, per aliam viam reversi sunt in regionem suam. Ibid. 11.*

*DEUS omnes homines vult salvos fieri et ad agnitionem veritatis venire. I Tim. ii, 4.*

*Gratias agentes DEO Patri, qui dignos nos fecit in partem sortis sanctorum in lumine; qui eripuit nos de potestate tenebrarum, et transtulit in regnum filii dilectionis suæ. Ad Coloss. i, 12-13.*

*Invisibilia DEI per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur. Rom. i, 20.*

*De tenebris vos vocavit in admirabile lumen suum. I Petri ii, 9.*

Tous viendront de Saba pour apporter de l'or et de l'encens, et publier les louanges du Seigneur.

La vie éternelle, Seigneur, consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul DIEU véritable, et JÉSUS-CHRIST que vous avez envoyé.

JÉSUS étant né, des mages vinrent d'Orient à Jérusalem, et demandèrent : Où est celui qui est né roi des Juifs?

Nous avons vu son étoile dans l'Orient, et nous sommes venus l'adorer.

Ce que le roi Hérode ayant entendu, il en fut troublé, et toute la ville de Jérusalem avec lui.

Et, ayant assemblé tous les princes des prêtres et les docteurs du peuple, il s'enquit d'eux où devait naître le Christ.

Alors Hérode, ayant appelé les Mages en secret, s'enquit d'eux avec grand soin du temps où l'étoile leur était apparue, et, les envoyant à Bethléem, il leur dit : Allez, informez-vous exactement de cet enfant; et quand vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aie aussi l'adorer.

L'étoile qu'ils avaient vue en Orient parut et allait devant eux, jusqu'à ce qu'étant arrivée sur le lieu où était l'Enfant, elle s'arrêta.

Entrant dans la maison, ils trouvèrent l'Enfant avec sa mère, et, se prosternant en terre, ils l'adorèrent.

Ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent pour présents de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

Ayant reçu en songe un avertissement du Ciel de n'aller point trouver Hérode, ils retournèrent en leur pays par un autre chemin.

DIEU veut que tous les hommes se sauvent, et viennent à la connaissance de la vérité.

Rendons grâces à DIEU, qui nous a rendus dignes d'avoir part au sort et à l'héritage des saints, qui nous a arrachés à la puissance des ténèbres et transférés dans le royaume de son Fils bien-aimé.

Les grandeurs invisibles de DIEU deviennent visibles en se faisant connaître par ses ouvrages.

DIEU vous a appelés, des ténèbres où vous étiez enveloppés, dans la lumière admirable de sa connaissance.

EXEMPLES TIRÉS DE L'ANCIEN ET DU  
NOUVEAU-TESTAMENT.

[Abraham]. — S. Chrysostôme loue la foi et l'obéissance d'Abraham, de ce qu'à la parole de DIEU, *Egredere de terrâ tuâ*, etc., il sortit de son pays et alla dans des terres éloignées, sans savoir le terme de son voyage, avec une disposition d'esprit d'aller jusqu'aux extrémités du monde. Mais disons que les Mages égalent en une chose la soumission d'Abraham, et qu'en une autre ils la surpassent. Ils l'égalent parce qu'ils suivent d'abord la voix de DIEU et le mouvement de la grâce, et que, sans savoir où ils vont, ils vont le chercher par tout le monde ; mais ils le surpassent en quelque façon parce que DIEU parla à Abraham comme présent et avec une voix assez distincte et intelligible pour se faire connaître ; mais JÉSUS-CHRIST ne parle aux rois qu'éloigné à travers tant d'espaces de terre qui les séparent : il ne parle que par la voix d'une étoile qui fait la fonction d'ambassadeur, d'ange et de miracle : et cependant ces rois si sages se rendent à la lumière de cette étoile avec tant de facilité, qu'ils la suivent par une prompte obéissance.

[La Reine de Saba]. — Il est rapporté au 3<sup>e</sup> livre des Rois, chap. 10, que la Reine de Saba, informée du bruit que faisait partout la grande sagesse de Salomon, voulut connaître par elle-même la vérité de ce qu'on en disait. Pour ce dessein, elle quitta son pays et vint des contrées de l'Orient à Jérusalem. L'Écriture-Sainte dit qu'elle y entra avec un magnifique équipage, portant de l'or, des bois odoriférants et toutes sortes d'espèces aromatiques, parmi lesquels il ne faut point douter qu'il n'y eût de l'encens et de la myrrhe. Cette reine eut la curiosité de considérer la cour de ce sage prince, le grand nombre de ses officiers, la dépense de sa maison, la magnificence de son palais, dont elle demeura tellement ravie, qu'elle avoua qu'on ne lui avait pas dit la moitié de ce qu'elle voyait de ses yeux. Avant de s'en retourner, elle fit des présents à Salomon, et partit fort contente de son voyage, et plus savante qu'elle n'était venue. — Cette histoire a du rapport, en plusieurs choses, avec le mystère de l'Épiphanie : une étoile d'une extraordinaire grandeur apparut aux Mages, et leur annonça la naissance d'un nouveau Salomon, plus grand et plus sage que le premier ; ils se mirent en chemin pour le voir et l'adorer ; ils lui offrirent pour présents de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Mais ils le trouvèrent dans un état bien différent de celui auquel la Reine de



Saba trouva Salomon : sa ville royale était un coin de la bourgade de Bethléem, son palais une étable, son trône une crèche, son lit un peu de paille, les officiers de sa maison Joseph et Marie, et ses gardes deux animaux.

[L'étoile]. — On peut être surpris que les Mages infèrent que le Roi des Juifs est né de ce qu'ils ont vu son étoile. Quel rapport entre cette étoile et la naissance du Sauveur ? Mais c'est qu'un ancien prophète, qui était du pays même des Mages, avait prédit *qu'une étoile sortirait de Jacob*. Il avait annoncé par ces paroles la naissance d'un Messie qui pourrait être appelé une étoile brillante parce qu'il naîtrait du ciel et qu'il éclairerait les hommes. La mémoire de cette prédiction s'était conservée jusqu'au temps des Mages ; ils en attendaient l'accomplissement. Les Mages, instruits par la prédiction du prophète, par l'apparition de l'étoile, et, encore plus que tout cela, par la lumière intérieure que DIEU répandit dans leur esprit, ne doutent point que le nouvel astre qui se montre à eux ne soit un témoignage assuré de la naissance du Messie : voilà pourquoi ils l'appellent son étoile ! *Nous avons vu son étoile, et nous sommes venus l'adorer.*

[Aveuglement des Juifs]. — Sur la naissance du Sauveur les Juifs ont été à l'égard des gentils ce que les gentils avaient été autrefois en Egypte à l'égard des Juifs. Les Juifs étaient tout environnés de lumière au lieu où ils habitaient séparés des Egyptiens ; mais aujourd'hui les Juifs sont ensevelis dans les ténèbres, pendant que JÉSUS-CHRIST luit comme une nouvelle étoile parmi les gentils, et répand sa lumière partout, selon qu'il avait été prédit par le prophète Balaam, aussi bien que par les scribes, qui ont aussi prédit les plus grands effets de sa naissance. De sorte que c'est en ce mystère que s'accomplit la prophétie qui dit que JÉSUS naîtrait *afin que ceux qui voyaient ne vissent point*, comme il a paru dans le peuple Juif, et particulièrement dans les prêtres, qui sont appelés les voyants, *Videntes* ; et *afin que ceux qui ne voyaient point vissent*, comme il a paru dans les Mages, qui étaient auparavant dans les ténèbres, aussi bien que tout le reste des infidèles et des idolâtres.

[Les Prophètes]. — Ce n'est pas sans dessein que l'Évangile marque exactement le lieu où JÉSUS-CHRIST est né, et le prince qui gouvernait alors la Judée en qualité de souverain. Cette remarque est importante, parce qu'elle nous fait souvenir de deux anciennes prophéties, qui, accomplies, rendent les Juifs inexcusables de n'avoir pas reconnu le Messie à des marques si visibles et si authentiques. Le prophète Michée avait prédit que le Messie prendrait naissance dans Bethléem : et l'Évangile fait voir la vérité et l'accomplissement de cette prophétie en nous disant que JÉSUS était né à Bethléem. Il n'était pas moins important de nous faire

observer qu'Hérode régnait alors dans la Judée. Hérode était un étranger, preuve convaincante que le sceptre n'était plus dans la maison de Juda, et que le temps était arrivé auquel, suivant la prédiction du patriarche Jacob, celui-là devait venir que DIEU avait promis d'envoyer et qui était l'attente des nations. C'est pourquoi l'Évangile a eu soin de marquer le temps et le lieu où JÉSUS-CHRIST était né dans Bethléem, au temps du roi Hérode : *Cum natus esset JESUS, in diebus Herodis regis.*

[Vocation des Mages]. — Le Fils de DIEU nous donne les prémices de la foi figurée par l'étoile dont il s'est servi dans ce mystère pour éclairer les Mages, et leur donner la connaissance de sa venue au monde. C'était un DIEU caché, selon Isaïe. Si le Ciel n'eût parlé, personne ne l'eût pu connaître : car sans la foi, ni la raison humaine ni la science ni la sagesse du monde n'eussent jamais découvert les voies du salut. Sur quoi nous devons reconnaître, avec mille actions de grâces, la grandeur du bienfait que nous avons reçu en la personne de ces mages, et la bonté que le Fils de DIEU a fait paraître en nous appelant avec eux à sa connaissance et à son amour.

DIEU, qui avant la vocation des Mages avait toujours regardé le peuple Juif comme son peuple bien-aimé et choisi, a depuis déclaré, dans une vision qu'eut S. Pierre, qu'il ne faisait plus cette distinction, et qu'il ne faisait plus qu'un peuple de toutes les nations. C'est ce qui est rapporté aux Actes des Apôtres, chap. 10<sup>e</sup> : — « Pierre se retira dans un lieu » élevé, à l'écart, pour prier. Sur l'heure de sexte, se sentant pressé de » la faim, pendant qu'on lui préparait à manger, il fut tout d'un coup ravi » en une extase pendant laquelle il vit le ciel ouvert, et un grand vaisseau » en forme de drap qui du haut du ciel descendait jusqu'à terre : il était » rempli de toutes sortes d'animaux, de bêtes à quatre pieds, de serpents » et d'oiseaux. Une voix se fit entendre, lui disant : Pierre, levez-vous » et mangez. Pierre dit : Je n'ai garde, Seigneur : car je n'ai jamais » mangé rien d'immonde. La voix se fit entendre une seconde fois et lui » dit : Pierre, gardez-vous bien d'appeler immonde ce que DIEU a purifié. » Cela se fit par trois fois, et aussitôt le vase remonta au ciel. Alors » Pierre, rempli d'admiration et de joie, s'écria : En vérité, je reconnais » bien que DIEU ne fait acception de personne, et qu'en toute nation celui » qui craint DIEU et qui opère la justice trouve grâce devant ses » yeux. »

La vocation des Mages à la foi ne marque pas seulement la bonté de DIEU en la personne de ces princes, qui sont les premiers de la gentilité : c'est, de plus, un mystère de sa justice envers les Juifs, desquels il retire ses grâces et ses lumières, pour s'en être rendus indignes par le mépris et l'abus qu'ils en ont fait. Nous apprenons par-là deux grandes et importantes vérités : l'une est la bonté et la miséricorde de DIEU à notre égard, de nous avoir appelés à la foi et à l'héritage de son royaume, nous qui,

comme parle S. Paul, étions des étrangers, fort éloignés de lui ; et l'autre, qui est terrible, d'avoir retiré ses grâces des Juifs, lesquels étaient, pour ainsi dire, ses enfants et ses héritiers légitimes.

[L'étoile figure de la grâce]. — L'étoile était miraculeuse, et la grâce est au-dessus de la nature : c'est un don gratuit qui n'est point dû à la créature, mais qui vient de la pure bonté de DIEU. L'étoile parut à la naissance de JÉSUS-CHRIST, et ne fut formée que pour lui et avec lui. La grâce nous est donnée en vertu de son Incarnation. L'étoile parut en Orient, et la grâce est l'aurore de notre salut et le principe de notre bonheur éternel. L'étoile avait du rapport à la condition des Mages, qui s'adonnaient à la connaissance des astres : la grâce s'accommode au naturel et à l'esprit des hommes. DIEU nous la donne proportionnée à notre état et à nos dispositions, afin que nous agissions avec plus de douceur et d'efficacité. L'étoile n'avait pas un mouvement régulier, comme celles du firmament ; son mouvement dépendait de l'ange qui lui donnait telle impression qu'il jugeait à propos pour conduire les Mages : la grâce dépend, dans sa production, dans son mouvement et dans sa durée, de la volonté divine. L'étoile disparut pour un temps : la grâce n'est pas toujours sensible ; elle se cache quelquefois, pour des raisons qui nous sont inconnues. Enfin, l'étoile conduisait les rois à JÉSUS-CHRIST et à la crèche où il était : la grâce nous conduit à DIEU et à la croix où il se trouve.

#### APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

*Ecce magi ab Oriente venerunt*, etc. (Matth. II). — Ne semble-t-il pas que l'Évangéliste nous veuille faire faire attention à la qualité de ces mages, qui viennent de loin chercher JÉSUS-CHRIST et se prosterner à ses pieds : *Ecce magi ab oriente venerunt* ? Comme s'il disait : Considérez bien quelles sont les personnes qui viennent s'acquitter de ce devoir de religion. Ce ne sont pas des gens de la lie du peuple, mais d'une grande distinction pour leur naissance, pour leur emploi, pour leur dignité et pour le rang qu'ils tiennent parmi les autres hommes. Ce sont des sages, des rois, des personnes illustres et de grande considération. Or, quel mystère y trouve l'écrivain sacré, ou quelle merveille pour vouloir que l'on y fasse une si particulière attention ? Est-ce une chose si nouvelle et si surprenante, que des personnes illustres par leur naissance et par leurs grandes qualités viennent rendre leurs hommages à DIEU leur souverain Seigneur, à qui ils sont redevables de toute leur grandeur. Ce n'est pas une chose nouvelle, je le veux ; mais c'est une chose assez rare pour

mériter toute notre attention, parce que nous voyons que les personnes de ce caractère sont naturellement superbes, ambitieuses, dédaignent de s'abaisser et sont plus soigneuses de se faire rendre les hommages de leurs sujets ou de leurs inférieurs que d'en rendre à ceux qui sont au-dessus d'eux. Ainsi, ce n'est pas sans raison et sans quelque sorte d'admiration qu'on doit considérer ces rois mages venant reconnaître pour roi et pour leur DIEU un enfant né dans une étable et couché sur la paille.

*Claritas DEI circumfulsit illos.* (Lucæ II). — Ce que l'Évangile dit des pasteurs qui veillaient à la garde de leurs troupeaux, lorsqu'un ange leur annonça la nouvelle de la naissance d'un Sauveur, nous le pouvons dire sans doute des rois mages, lorsqu'une étoile d'une extraordinaire clarté leur annonça la même nouvelle dans l'Orient : *Claritas DEI circumfulsit illos.* Aussi peut-on ajouter que JÉSUS-CHRIST naquit en même temps à Bethléem parmi les Juifs, et au pays où demeuraient ces princes, parmi les gentils : car il y a sujet de croire que l'étoile apparut à ces rois dans leurs pays, au temps même de la naissance de JÉSUS en Judée. Ainsi, il est né comme une grande lumière pour les gentils, en même temps qu'il naît dans les ténèbres parmi les Juifs, qui ne le connurent pas, au lieu que les rois le reconnurent au nom de tous les gentils aussitôt que cette étoile leur apparut. Ils n'auraient eu garde d'abandonner leur pays et d'entreprendre un si long voyage pour l'aller adorer, si DIEU, par la vue de cette nouvelle lumière dans le ciel, ne les eût remplis dans l'âme de la lumière de la foi, jointe à un grand amour, qui leur fit mépriser les peines et les hasards de ce voyage, qu'ils n'auraient jamais entrepris par la seule vue de l'étoile, si en même temps ils n'eussent reçu une lumière intérieure qui les pressa de partir pour s'instruire, sur les lieux mêmes, de ce mystère.

*Multi vocati, pauci verò electi.* (Matth. xx). — On peut dire que s'accomplit alors cette terrible sentence que le Fils de DIEU prononça depuis à une autre occasion : Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus : car, d'un si grand nombre de personnes qui étaient en ce temps-là dans l'Orient, il n'y en eut que trois de choisis pour être les premiers prédestinés parmi les gentils, puisque, de tant de personnes qui virent l'étoile ou qui la purent voir, il n'y eut que ces trois qui en furent assez fortement touchés pour exécuter ce que DIEU leur inspirait. Les autres n'en profitèrent point, ou pour ne l'avoir pas considérée, ou pour n'en avoir pas fait d'état, ou pour n'avoir pas voulu s'incommoder. Ah ! que les hommes sont aveugles ! La vue des choses de la terre charme leur esprit ; ils s'appliquent avec un soin incroyable à les connaître, pendant que les lumières du ciel sont méprisées ; la vue des choses du ciel ne touche que peu de personnes ; un petit nombre en fait état, et est fidèle à répondre à

la vocation divine. *Multi vocati, pauci verò electi* ; cela a toujours été, et sera toujours de même.

*Non inveni tantam fidem in Israël.* (Matth. VIII). — Le Fils de DIEU, voyant la fidélité de ces mages, les travaux qu'ils avaient entrepris et les périls qu'ils avaient essayés pour venir le reconnaître et lui rendre hommage, put bien dire dès lors qu'il n'avait point trouvé autant de foi dans Israël : *Non inveni tantam fidem in Israël.* En effet, demande S. Augustin, que devons-nous plus admirer, ou la foi des mages ou l'aveuglement et l'infidélité des Juifs ? Les Juifs avaient au milieu d'eux le Messie, et ils ne le connaissaient pas ; les Mages en étaient éloignés, et, malgré la plus longue distance des lieux, ils viennent le chercher dans la Judée, et ont le bonheur de l'y trouver. Les Juifs le renoncèrent, quoique né dans leur pays, et les mages, quoiqu'étrangers, l'adorent. Ceux-ci le virent sur la paille, réduit à la plus vile condition des hommes : et cependant ils s'humilièrent devant lui, lors même qu'il n'était pas en état de prononcer une parole. Ceux-là, témoins des hautes merveilles dont il était l'auteur, le virent agir en DIEU, et toutefois ne lui rendirent pas même les devoirs de justice et de charité qu'on ne peut refuser à un homme. Quelle grande foi, en un mot, dans les uns, et quel étrange aveuglement dans les autres.

*Venite, adoremus et procidamus ante DEUM.* (Ps. XCIV). — C'est ce que l'exemple de ces mages semble nous dire : Prosternons-nous devant ce DIEU de majesté, qui a bien voulu se faire enfant pour notre amour, naître dans une étable, et se réduire en ce pauvre et pitoyable état où nous le voyons. O rois, ô sages bienheureux, qui avez vu ce que tant d'autres rois et tant de prophètes ont désiré voir et ne l'ont pu ; vrais adoreurs d'un DIEU incarné, qui ne vous êtes point scandalisés de la pauvreté de cet Enfant, ni du chétif appareil de son berceau ! L'étable et la crèche, la paille, le foin, les langes, ne vous ont point empêchés de lui rendre vos hommages. Vous n'avez pas dit en vous-mêmes : « Si cet Enfant était le roi que nous cherchons, il ne serait pas abandonné comme il l'est, il ne serait pas dépourvu de toutes les commodités de la vie ; il serait mieux servi, mieux accompagné ; nous le verrions dans un tout autre appareil ! » Vous avez eu des pensées plus sublimes ; vous avez été les premiers qui l'avez reconnu pour votre roi et pour votre DIEU ; vous avez découvert, par une illumination divine, que celui qui avait pris la forme de serviteur était véritablement le maître de l'univers. — Imitons, mes chers Auditeurs, les Mages en ce point ; et, puisque nous n'avons pas le bonheur de lui rendre nos hommages dans l'étable de Bethléem, allons le chercher sur nos autels, où nous trouverons le même Homme-DIEU qui naquit dans l'étable et qui y fut adoré des rois. Là nous le trouverons, non pas enveloppé de langes ni couché dans une crèche ; mais

couvert des espèces sacramentelles, sans éclat, sans pompe, sans appareil. Nous devons fléchir le genou devant lui, l'adorer et le reconnaître pour notre roi, pour notre DIEU : *Venite, adoremus et procliamus ante DEUM.*

*Vidimus stellam ejus, et venimus adorare eum.* (Matth. II). — Les mages sont encore novices dans la foi : ils n'ont vu qu'un signe qui paraît nouveau dans le ciel ; et cependant ils parlent aussitôt de l'adorer et de se soumettre entièrement à sa volonté : que feront-ils quand ils l'auront vu et qu'ils auront reçu la plénitude de ses lumières ? O mon DIEU, quel sujet de confusion pour ceux qui, après tant d'années passées dans le service de DIEU, après la vue de tant de merveilles plus éclatantes que l'étoile, ont encore une foi languissante et si peu d'amour pour un DIEU fait homme, pour leur salut ! Verbe incarné, quelle estime dois-je avoir de vous, puisque les rois qui ne vous ont jamais vu soupirent après vous avec tant de ferveur, et quittent tout pour vous trouver ! Ah ! si les hommes vous connaissaient, que ne quitteraient-ils point pour votre amour et pour se donner entièrement à vous ?

*Venient ab Oriente et Occidente, et recumbent cum Abraham, Isaac et Jacob ; filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores.* (Matth. VIII). — L'Eglise a vu arriver tout ce que cette prophétie prédit. Les peuples sont venus de loin, puisqu'ils sont venus du fond de l'idolâtrie, en se convertissant à la foi. Quelle joie pour l'Eglise dans cette multitude d'élus ! Sommes-nous compris dans le sujet de cette joie ? Epouvantable oracle : plusieurs viendront d'Orient et d'Occident, et seront placés au festin avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux, tandis que les enfants du royaume seront jetés dehors dans les ténèbres. A qui ces derniers devront-ils leur disgrâce, si ce n'est à leur propre malice ? Quand on ne veut pas reconnaître DIEU pour père, on ne mérite pas d'être traité comme son enfant.

*Super cathedram Moysi sederunt scribæ et pharisæi ; omnia ergò quæcumque dixerint vobis servate et facite, secundum opera verò eorum nolite facere.* (Matth. XXIII). — Une des plus grandes tentations qui fût capable d'ébranler les mages était sans doute l'insensibilité des prêtres de la loi, qui instruisent les autres et ne font nul usage des instructions qu'ils donnent. Ils déclarent où doit naître le Messie, mais ils ne font pas la moindre démarche pour s'y transporter ; ils savent que le temps est venu auquel il doit paraître au monde ; ils savent que les prophètes leurs ancêtres ont souhaité ardemment sa venue et ont poussé mille soupirs vers le ciel pour la hâter : et néanmoins la nouvelle qu'on leur porte de la naissance de celui qui devait leur rendre leur liberté, et dont ils espéraient, selon la fausse idée qu'ils en avaient conçue, toutes sortes de

biens temporels, la nouvelle, dis-je, de cette naissance les alarme, au lieu de leur causer de la joie. Qu'est-ce que les mages pouvaient penser de cette indolence et d'un procédé si surprenant ? Quand ils auraient su ce que le Sauveur a dit depuis, ils n'auraient pas agi plus prudemment ni avec un esprit plus chrétien. Ils sont assis sur la chaire de Moïse : il faut les écouter quand ils enseignent les vérités du salut, et il ne faut pas les imiter quand ils ne pratiquent pas ce qu'ils enseignent ; ils se rendront plus criminels, mais nous n'en serons pas plus excusables, si, malgré les mauvais exemples qu'ils nous donnent, nous ne suivons pas les règles saintes qu'ils nous prescrivent.



## § IV.

## Pensées et passages des SS. Pères.

*Ducatum nobis præbeat, velut stella cæli, lux fidei.* Augustin. serm. 29 de tempore.

*Stetit stella supra ubi erat puer, quasi dicens : Hic est ; ut, quia monstrare loquendo non poterat, stando demonstraret.* Id. in Matth.

*Quid erit tribunal judicantis, quando superbos reges cuna terreat infantis ?* Id. August. serm. 2 de Epiph.

*Quid erat ista stella nisi magna lingua cæli, quæ narraret gloriam DEI ?* Id. serm. 3 de Epiph.

*Quid erat stella nisi mirifica lingua cæli, quæ inusitatum virginis partum inusitato fulgore clamaret ?* August. serm. 31 de temp.

*Abcondebatur in stabulo, et agnoscebatur in cælo.* Id.

*Quis est iste Rex tam parvus et tam magnus ? Nondum in terris loquitur, et in cælis edicta proponit !* Id. August.

*Sacramentum præsentis festi oportet esse perpetuum.* Id. serm. 5 de Epiph.

*Non ita natus est Christus ut reges nascuntur in sæculo, quia natus est et ille cujus regnum non est de hoc sæculo.* Id. serm. 30 de tempore.

*Credat jam DEO omnis terra, quia de cælo loquitur Christus : natus enim in an-*

Que la lumière de notre foi nous guide dans la voie du salut, comme l'étoile guida les Mages.

L'étoile s'arrêta sur le lieu où était l'Enfant, comme pour dire : *Il est là* ; et pour faire entendre, en s'arrêtant, ce qu'elle ne pouvait exprimer par les paroles.

Que sera-ce du tribunal de JÉSUS-CHRIST devenu Juge, si son berceau donnait de la terreur aux rois ?

Qu'était cette étoile, sinon une langue éloquente dont se servait le Ciel pour publier la gloire de DIEU ?

Qu'était cette étoile, sinon une langue merveilleuse dont le Ciel se servait pour annoncer par son éclat extraordinaire l'enfantement d'une vierge ?

Cet Enfant était caché dans l'étable, mais reconnu dans le ciel.

Quel est ce Roi, si petit et si grand en même temps ? Il ne peut encore se faire entendre sur la terre, et il prononce des arrêts dans le ciel !

Il faut que la solennité du mystère que nous célébrons en cette fête soit, s'il se peut, éternelle.

Non, JÉSUS n'est pas né comme les rois naissent dans le monde, parce que son règne n'est pas de ce monde.

Que tout l'univers croie maintenant la parole d'un DIEU ; Jésus parle du ciel : car

*gulo hodiè, declaratur in cælo.* August. serm. 11 de Epiph.

*Non potest tantum nomen abscondi quod vides sideris indicio publicari.* Id. ibid.

*Pastoribus angeli, Magis stella demonstrat : utraque loquitur linguâ cælorum, quia jàm cessaverat lingua prophetarum.* Id. ibid.

*Ne DEUS in carne positus esset obscurus, servit cælum, reddunt et ipsa sidera testimonium.* Id. ibid.

*O beatum tugurium ! ô sedes DEI secunda post cælum, ubi non lucerna, sed stella lucebat !* Id. ibid.

*Illâ luce inchoata est fides gentium, illis tenebris accusata est perfidia Judæorum.* August. serm. 31 de tempore.

*Hæc magorum illuminatio magnum testimonium cæcilitatis Judæorum ; in terrâ eorum isti requirebant quem illi in suâ non agnoscebant.* Id. serm. 30 de temp.

*Sapientia hujus mundi ignorat DEUM, quem solum deberet inquirere.* Ambros. in ps. 129.

*Aliâ venerunt Magi viâ, aliâ redeunt ; qui enim Christum viderant, Christum intellexerunt, meliores utiquè quàm venerant revertuntur.* Id. II in Luc.

*Magi sacramentalia munera obtulerunt.* Cyprianus.

*Quid est quòd sic turbaris, Herodes ? Inanis est ista turbatio tua : Rex enim qui natus est non venit reges pugnando superare, sed moriendo mirabiliter subjugare.* Fulgent. serm. 5, de Epiph.

*Cujus times infantiam nascentis magis timere debes potentiam judicantis.* Id. ibid.

*Indevotus est vacuus adorator.* Chrysolog. serm. 103.

*In loco humili et superlectili vili Rex regum et Dominus dominantium invenitur, cognoscitur, adoratur.* Gregor. Nyssen. Orat. de Nativit.

*Dedit aspicientibus intellectum qui præstitit signum, et quod fecit intelligi fecit inquiri.* S. Leo, serm. 1 de Epiph.

*Magi adorant in carne Verbum, in infantia sapientiam, in infirmitate virtutem, in hominis veritate Dominum majestatis.* Id. serm. 2 de Epiph.

*Jàm tunc cæli enarraverunt gloriam DEI,*

le ciel annonce qu'il vient de naître dans un coin de la terre.

Ce grand nom que vous voyez publié par un astre ne saurait être caché.

Les anges montrent Jésus aux pasteurs, l'étoile le montre aux mages : les cieux parlent parce que les prophètes ont cessé de parler.

De peur qu'un DIEU fait chair ne demeurât dans l'obscurité, les cieux et les astres lui servent de témoins.

O fortunée cabane, demeure la plus chérie d'un DIEU, après le ciel, demeure où une étoile tient lieu de lampe et de lumière !

La lumière dont furent éclairés les mages a été le commencement de la foi des gentils, et les ténèbres où ils étaient auparavant ensevelis ont été pour les Juifs un reproche de leur infidélité.

Les mages éclairés sont un témoignage authentique de l'aveuglement des Juifs : ceux-là cherchent dans une terre étrangère le même DIEU que ceux-ci ne veulent point reconnaître dans leur propre pays.

La sagesse du monde ne connaît point DIEU, qui devrait être l'unique but de ses recherches.

Les mages s'en retournèrent par un autre chemin que celui par lequel ils étaient venus ; car, en même temps qu'ils avaient vu JÉSUS-CHRIST, ils avaient conçu ce qu'il venait enseigner, et ils s'en retournaient meilleurs et plus éclairés.

Les Mages offrirent des présents mystérieux.

Quel sujet, Hérode, avez-vous de vous troubler ? Votre crainte est frivole et chimérique : le Roi qui vient de naître ne prétend pas soumettre les rois par les armes ; il vient les subjuguier miraculeusement par sa mort.

Celui dont vous craignez l'enfance et la faiblesse sera bien redoutable quand il deviendra un juge puissant.

C'est manquer de dévotion que d'adorer JÉSUS sans lui rien offrir.

Le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, est trouvé, reconnu, adoré, sous un humble toit et dans un équipage vil et méprisable.

Le même DIEU qui donne aux Mages l'intelligence de ce mystère les porte à la recherche du bien, dont il leur a fait connaître l'excellence.

Les mages adorèrent le Verbe devenu chair, la sagesse dans l'enfance, la force dans la faiblesse, le DIEU de majesté dans la bassesse de l'homme.

Ce fut alors que les cieux publièrent la



*et in omnem terram sonus veritatis exivit.*  
Id. *ibid.*

*Agnoscamus, in magis adoratoribus Christi, vocationis nostræ fideique primitiis.*  
S. Leo, *ibid.*

*Veritas, quam Judæorum obcæcatio non recipit, omnibus nationibus lumen suum invenit.* Id. *ibid.*

*Quem magi infantem venerati sunt in cunabulis, nos omnipotentem adoremus in cælis.* Id. *ibid.*

*Ad omnium hominum spectat salutem, quod infantia mediatoris DEI et hominum jam tum universo declarabatur mundo, cum adhuc exiguus detineretur oppidulo.*  
Id. serm. 1 de eod. festo.

*Mox ab omnibus voluit agnosci qui dignatus est omnibus nasci.* Id. *ibid.*

*Qui magos adduxit, ipse et instruxit, et qui per stellam foris admonuit, ipse in occulto cordis edocuit.* Bernard. serm. 1 de Epiph.

*Videte quàm oculata sit fides : in stabulo videt DEUM.* Id.

*Vide quàm certa fides et nihil hæsitans Magorum : non quærunt utrùm natus sit, sed interrogant sine hæsitacione ubi natus sit.* Bernard.

*Non illis utiquè magis sordet stabulum ; non pannis offenduntur, non scandalizantur lactentis infantia : procidentes adorant ut regem, adorant ut DEUM.* Id. Sermon. 2 de Epiph.

*Ex consideratione regis futuri non timebant Magi Regem præsentem.* Chrysost. in 2 Matth.

*Prædocuit eos SPIRITUS-SANCTUS quod postea prædicavit Apostolus : stultus fiat ut sit sapiens.* Bernard.

gloire et la magnificence de DIEU, et que la vérité se fit entendre par toute la terre.

Reconnaissons dans le culte que les mages rendent à JÉSUS, les prémices de notre vocation et de notre foi.

La vérité que les Juifs aveuglés ne veulent point recevoir répand sa lumière chez toutes les nations infidèles.

Adorons dans le ciel la toute-puissance de celui dont les mages ont adoré l'enfance dans la crèche.

La naissance du médiateur entre DIEU et les hommes a été annoncée à tout l'univers, lors même qu'il était caché dans une petite bourgade : signe évident que tous les hommes sont appelés au salut.

Le même qui daigne naître pour tous veut aussitôt être reconnu de tous.

Celui qui appelle les mages par le moyen d'un signe extérieur les instruit lui-même dans le secret du cœur.

Voyez combien la foi est perspicace : elle découvre un DIEU dans une étable.

Considérez combien la foi des Mages est vive et assurée : ils ne s'informent pas si JÉSUS est né, mais ils demandent sans hésiter où il est né.

Les mages ne sont ni rebutés par la vue dégoûtante de l'étable, ni choqués des langues qui enveloppent l'enfant, ni scandalisés de sa faiblesse : ils lui rendent hommage en qualité de Roi et l'adorent comme DIEU.

La vue de JÉSUS-CHRIST, qui devait être roi des Juifs, les empêcha de craindre Hérode, qui l'était actuellement.

L'ESPRIT-SANCT instruit dès-lors les Mages de la maxime que l'Apôtre prêchera plus tard : Il faut tomber dans une sainte folie pour acquérir la véritable sagesse.

## § V.

## Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Le nom d'Épiphanie]. — L'Épiphanie, qui signifie *apparition* ou *manifestation* du Seigneur dans le monde, a toujours été regardée comme une des plus grandes fêtes de l'Église, soit à cause des autres mystères qu'elle renferme, soit parce qu'on l'a toujours considérée comme la fête, pour ainsi dire, de la vocation des gentils à la foi. Il est très-probable que, au moment où les anges annonçaient aux pasteurs la naissance du Sauveur en Judée, la nouvelle étoile l'annonçait en Orient. Elle fut aperçue de bien des gens, l'éclat extraordinaire dont elle brillait la faisait assez distinguer des autres; mais il n'y eut que les mages qui, encore plus éclairés par une lumière intérieure, connurent ce que signifiait ce nouveau phénomène, et n'hésitèrent pas un moment à aller chercher celui que l'étoile annonçait.

[Le nom de Mages]. — Le nom de *Mages* est celui que les Orientaux donnent à leurs sages, à leurs philosophes et à leurs rois. C'est encore un mot persan, qui signifie *prêtre*. Le peuple les respectait infiniment, et les considérait comme les dépositaires de la science et de la religion. Ceux dont parle l'Évangile, instruits sans doute de la promesse faite aux Juifs de leur donner un roi qui serait le Sauveur du monde, et de la célèbre prophétie de Balaam qui désignait si clairement le Messie par une nouvelle étoile en Israël, se mirent en chemin vers Jérusalem, dès qu'ils eurent aperçu ce nouvel astre qui leur servait de guide, comme autrefois la nuée lumineuse à l'égard des Israélites dans le désert. Après s'être informés dans Jérusalem où était le nouveau roi, et ayant appris que c'était à Bethléem que le Messie devait naître, pleins de foi et de respect, ils se prosternèrent devant lui et l'adorèrent comme le Maître souverain et le Sauveur des hommes; et, comme c'était la coutume du pays de ne se présenter jamais devant les grands les mains vides, ils lui offrirent ce qu'ils avaient de plus précieux de leur pays : de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Et alors s'accomplit ce que David avait prédit du Messie, que les rois de l'Arabie et de Saba viendraient lui offrir des présents.

[Enseignement de S. Thomas]. — La naissance de JÉSUS-CHRIST n'a pas dû être manifestée généralement à tous les hommes, parce que la rédemp-

tion du genre humain, qui se devait accomplir par le mystère de la croix, aurait été empêchée : car, si les Juifs qui le crucifièrent l'eussent connu tel qu'il était, jamais, comme dit l'Apôtre, ils ne l'eussent crucifié. Outre que la foi ayant pour objet des choses qui n'apparaissent pas, c'est-à-dire que nous ne concevons point par des raisons évidentes, si la naissance temporelle de JÉSUS-CHRIST eût été connue de tout le monde par des indices manifestes, la foi, par laquelle le Verbe Incarné est venu justifier et sauver tous les hommes, aurait souffert de la diminution dans son mérite : car quel mérite y a-t-il à croire une chose qu'on voit et dont les sens sont pleinement convaincus? Néanmoins, ajoute ce saint docteur, la naissance du Fils de DIEU a dû être manifestée, sinon à tous les hommes, du moins à quelques-uns par le moyen desquels elle pût parvenir à la connaissance des autres, soit parce que, si elle fût demeurée cachée à tous les hommes, elle n'aurait profité à personne, et ainsi aurait été inutile; soit parce qu'il est de l'ordre de la sagesse divine que les dons de DIEU ne se distribuent pas également à tous, mais soient communiqués immédiatement à quelques-uns, afin que, par leur entremise comme par un canal, ou par un organe convenable, ils soient communiqués à tous les autres.

[Ange et étoile]. — C'est une suite de la doctrine de S. Thomas sur ce sujet, que JÉSUS-CHRIST n'a pas dû manifester sa naissance par lui-même, parce que, étant un enfant semblable au-dehors à tous les autres enfants, il n'a pas dû déclarer qui il était et pourquoi il était venu au monde, puisque les autres enfants ne le font pas et ne le peuvent faire. Et, de plus, comme il a fait voir en lui-même une naissance toute semblable, selon les infirmités de la nature, à la naissance ordinaire des hommes, et qu'il a manifesté la vertu de sa divinité par l'entremise des créatures, il n'a pas dû non plus manifester sa naissance par soi-même ni dire qui il était. Mais aussi cette naissance d'un DIEU-Homme sur la terre a été, comme enseigne le même S. Thomas, convenablement manifestée par les anges aux pasteurs, par une étoile aux mages, et par une inspiration intérieure aux justes Siméon et Anne la prophétesse, parce qu'il devait se faire connaître aux Juifs, aux gentils, aux justes et aux pécheurs, aux simples et aux sages : d'où l'on peut conclure qu'il ne pouvait choisir des moyens plus propres pour se manifester à toutes sortes de personnes.

[Notre vocation à la foi]. — Le dessein de Dieu dans ce Mystère, c'était d'accomplir les promesses et les prophéties faites au sujet de la vocation des gentils qui devaient être appelés à la vraie religion, en connaissant et en adorant le vrai DIEU et JÉSUS-CHRIST son Fils DIEU et homme. Telle était la promesse faite à Abraham de multiplier ses enfants jusqu'au nombre des étoiles du ciel : car les enfants d'Abraham sont tous les vrais

fidèles. Ainsi, comme les Juifs furent censés appelés à la connaissance de JÉSUS-CHRIST en la personne des pasteurs, les gentils y sont aussi censés appelés en la personne des mages. Leur vocation ayant donc été comme les prémices et le modèle de la vocation des nations ou des gentils, ce que DIEU fit à l'égard des mages pour leur manifester JÉSUS-CHRIST et leur faire embrasser son culte, c'est ce qu'il fait à l'égard de tous les hommes qu'il appelle au christianisme, pour leur en faire pratiquer les devoirs ; et ce que firent les mages pour correspondre à la vocation de DIEU, c'est ce que DIEU a prétendu que nous fissions nous-mêmes pour correspondre à notre vocation. DIEU appelle les mages par la vue d'une étoile miraculeuse, qui fait la plus salutaire impression sur leur esprit et sur leur cœur. Telle est l'étoile invisible de la grâce qui nous a appelés au christianisme, et dont nous devons suivre les impressions, comme les mages, d'un côté avec docilité et soumission, et de l'autre avec courage et fermeté.

Comme la vocation de ces rois mages est le premier coup de la puissance du Sauveur, et la première victoire de la grâce sur ces pécheurs, nous pouvons dire qu'elle est comme l'idéal de toutes les autres vocations et de toutes les conversions qu'il a depuis opérées dans l'Eglise, et qu'il commence à faire en ce jour ce qu'il fera dans la suite des siècles. Or, DIEU se sert ordinairement de deux sortes de grâces, qui sont presque toujours unies ensemble : d'une grâce extérieure, que nous pouvons appeler comme le dehors et le corps de la grâce ; l'autre est une grâce intérieure et secrète, un mouvement du SAINT-ESPRIT qui touche invisiblement le cœur, et que les théologiens appellent l'âme et le dehors de la grâce, mais avec une correspondance merveilleuse de ces deux grâces, qui composent une vocation entière accommodée à la nature de l'homme, formé de corps et d'esprit. Ainsi, pour appeler les mages, il se sert de ces deux moyens : l'un extérieur, qu'il produit dans le ciel, c'est une étoile ; l'autre intérieur, qui brille au fond de leur âme, c'est la grâce du SAINT-ESPRIT ; mais avec une telle correspondance, que les lumières de la grâce expliquent secrètement, au fond du cœur, tout ce que l'étoile annonce par ses rayons, dont la vertu ne s'applique qu'à faire connaître un roi nouvellement né dans le monde. C'est ce qui se passe dans les vocations ordinaires des hommes, soit des pécheurs à la grâce, soit des infidèles à la foi. DIEU se sert de quelque chose d'extérieur, comme de la voix d'un prédicateur, d'un bon exemple, d'une occasion, d'un accident imprévu ; mais il l'accompagne toujours d'une grâce intérieure, lumière qui les éclaire et leur fait connaître ce que signifie cet accident, et ensuite d'un saint mouvement qui les touche et les excite.

[Dieu nous appelle comme il a appelé les mages]. — Les mages s'occupaient à la considération des astres et faisaient profession d'astrologie : c'est pourquoi DIEU leur envoie une étoile, afin qu'ils en suivent le mouvement

avec plus de facilité : usant ainsi d'une admirable condescendance pour s'accommoder à leur inclination et à leur profession, et faisant luire sur eux un nouvel astre très-différent de tous les autres, afin de frapper leurs yeux par sa grandeur, par sa beauté et par son mouvement tout extraordinaire. C'est ainsi que DIEU en use ordinairement à notre égard : il s'accommode à nos inclinations, à notre humeur, à notre profession et à notre emploi; il se sert de ce qu'il trouve en nous pour nous attirer à lui, et, comme un père charitable qui connaît la faiblesse de ses enfants, il met tout en usage pour nous convertir et nous sauver.

Non-seulement nous apprenons de l'exemple des mages la manière dont DIEU nous appelle à son service ; mais encore ils nous font voir comment nous devons répondre à la vocation du ciel, promptement et sans délai, courageusement, en rompant tous les obstacles qui s'opposent à notre résolution ; et surtout de quelle manière nous devons nous consacrer au service de celui qui use envers nous d'une si grande miséricorde. C'est ainsi que les mages, pénétrés d'une vive reconnaissance du bienfait qu'ils venaient de recevoir, témoignèrent un grand empressement à venir trouver le nouveau roi qui s'était fait connaître à eux par une voie si extraordinaire, passèrent par-dessus toutes les difficultés et les considérations qui pouvaient les détourner de leur entreprise, et enfin vinrent se jeter à ses pieds, et marquèrent par leurs présents, qu'ils consacraient entièrement et leurs biens et leurs personnes à son service et à sa gloire.

[Dieu nous donne des guides]. — Dès que les mages furent en chemin, ils virent l'étoile aller devant eux comme un guide qui les précédait et qui leur marquait la route. Exemple qui nous fait voir que, si avec une foi pure et sincère nous cherchons DIEU, mettatant en lui seul toute notre confiance, il nous donnera un guide fidèle pour nous conduire en toute sûreté. Ce guide sera son esprit, qui, avec la grâce de notre vocation, comme avec la lumière d'une étoile, nous conduira dans toutes nos voies, de même qu'il conduisait autrefois les Israélites dans le désert, durant le jour par une colonne de nuée qui les défendait des rayons brûlants du soleil, et durant la nuit par une colonne de feu qui les éclairait, afin qu'en tout temps ils pussent marcher sans crainte de s'égarer.

[La voix des pasteurs]. — Ces sages rois, après quelques journées de chemin, étant arrivés proche de Jérusalem, l'étoile disparut tout-à-coup, et se déroba entièrement à leurs yeux. Ce fut pour eux une affliction bien sensible : mais DIEU en disposa de la sorte pour leur apprendre que, n'ayant plus dans le ciel ce guide visible qui les conduisait, ils devaient avoir recours à la règle que DIEU a établie sur la terre pour la conduite des hommes, qui est la direction des docteurs et des prélats auxquels il a commis le gouvernement de l'Eglise. C'est pourquoi ces mages, instruits

du ciel, ne tombèrent point dans la défiance, ni ne crurent point que le ciel les eût trompés; ils résolurent, au contraire, d'aller jusqu'à Jérusalem pour y apprendre des nouvelles de celui qu'ils cherchaient, et ce fut là qu'ils apprirent des docteurs de la loi que le Messie devait naître à Bethléem.

[Docilité à la lumière]. — Les mages, sortis de Jérusalem et de la cour d'Hérode, furent ravis de revoir l'étoile, qui avait un peu auparavant disparu. Ils suivirent son cours sans se détourner de côté ni d'autre : ils s'arrêtaient aussitôt qu'elle s'arrêtait, et marchaient dès qu'elle faisait quelque mouvement. Nous devons nous efforcer de les imiter, en prenant pour règle de notre conduite la lumière de la foi, l'inspiration divine, la lumière de nos supérieurs ou de nos directeurs. Ce sont les lumières qui nous éclairent et qui nous conduisent dans la bonne voie, sans nous en détourner le moins du monde : car il nous importe extrêmement de suivre la route que ces étoiles nous marquent, afin de ne nous point égarer.

S. Augustin appelle l'étoile qui conduisait les mages au berceau du Fils de DIEU « une langue du ciel qui se fit entendre par un langage secret » ; si ces princes ne s'y fussent rendus attentifs, ils n'eussent jamais eu le bonheur de voir JÉSUS-CHRIST. Apprenons de leur exemple que, si nous nous rendions attentifs à la grâce que DIEU nous présente en une infinité d'occasions, nous comprendrions aisément que ce qui nous paraît un événement naturel est une étoile qui nous éclaire, ou plutôt une langue qui nous parle, qui nous dit ce que nous devons faire et où nous devons aller; et, si nous avons la même fidélité que les mages à écouter cette voix, elle nous conduirait aussi sûrement qu'eux à JÉSUS-CHRIST. C'est donc à quoi nous devons nous rendre attentifs, en sorte que, quand il arrive quelque accident extraordinaire par lequel DIEU nous appelle et nous instruit, il ne faut pas seulement s'arrêter sur la nature de ces choses, qui surprennent par leur nouveauté : il faut écouter ce que DIEU nous veut dire par-là, avec d'autant plus d'attention que DIEU ne parle pas toujours par la lumière des astres; il se sert tantôt d'ombres et de figures, et tantôt des accidents qui arrivent, soit à nous soit aux autres, et nous n'entendrons rien à ce langage si nous ne nous appliquons à le comprendre.

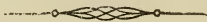
[Adoration à l'exemple des mages]. — L'Évangile dit en deux mots le culte d'adoration que les Mages rendirent au Sauveur : *Et proclidentes adoraverunt eum*. Ils se prosternèrent en terre : c'est l'adoration extérieure; et en même temps ils reconnurent sa divinité et se soumièrent à sa grandeur souveraine ; c'est l'adoration intérieure, qui nous apprend à nous humilier devant la divine Majesté. Notre adoration doit avoir deux conditions pour être agréable à DIEU. La première est qu'elle se fasse en esprit et

en vérité : *Spiritus est DEUS, et eos qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare* (Joan. IV). Adorer en esprit, c'est avoir des sentiments intérieurs de la grandeur de celui que l'on adore extérieurement. La seconde, adorer en vérité, c'est adorer ce qui est véritablement digne d'adoration : savoir, un seul DIEU : car ceux qui adorent les créatures adorent les mensonges. Les mages adorent en esprit, parce qu'ils accompagnent les signes extérieurs de leur soumission d'une soumission intérieure, se prosternant de cœur aussi bien que de corps devant cet Enfant. Ils l'adorent aussi en vérité en croyant et confessant qu'il est le vrai DIEU.

[Diverses voies de la grâce]. — Parmi les hommes, il y en a qui découvrent l'étoile de la grâce, et il y en a à qui l'étoile se découvre. Les premiers sont ceux qui, par les lumières d'une droite raison, reconnaissent que la foi et la révélation de JÉSUS-CHRIST ne peuvent venir que de DIEU : car, quoique la foi soit un don du ciel, qui ne peut être acquis par les forces naturelles de la raison, cependant elle peut être animée et fortifiée par cette raison, que la grâce applique à la recherche de la vérité : car ce n'est que par la raison que l'on peut reconnaître l'infailibilité de l'oracle qui nous a révélé les mystères de la religion. Aussi, quelque soumission d'esprit qui entre dans la foi, DIEU ne l'exigerait pas si la raison même ne l'autorisait. C'est la manière dont les mages en usèrent en ce mystère. Ils découvrirent d'abord l'étoile, et, raisonnant sur cette apparition, ils jugèrent que c'était celle qu'un prophète avait prédite, qui devait être le signe de la naissance d'un nouveau roi ; mais ce fut cette étoile de la grâce qui accompagnait ce signe extérieur qui se découvrit à eux la première, puisqu'elle leur apparut lorsqu'ils y pensaient le moins, et qui les excita à la suivre pour s'instruire à fond de ce mystère. De sorte qu'on peut dire que la foi et la raison, la lumière naturelle et la lumière surnaturelle, contribuèrent à les éclairer et à les attirer à la connaissance de JÉSUS-CHRIST.

L'adoration est l'acte principal de la religion. C'est un hommage que DIEU exige de toute créature raisonnable et intelligente, et qui est comme une suite nécessaire de la connaissance de ce souverain être. Il ne nous est pas libre de ne pas connaître un DIEU ; il a gravé en caractères ineffaçables les traits de sa divinité dans nos âmes ; il a voulu que la conviction secrète de son existence, qui naît avec nous et qui ne meurt qu'avec nous, fût dans tous les hommes comme une religion ébauchée, qui leur marquât les principaux devoirs dont l'observation ou la négligence doivent décider de leur destinée. Or, la première obligation que cette connaissance nous impose, c'est de l'adorer. Cette adoration faisait presque toute la religion des anciens patriarches, dans ces premières années du monde, avant que DIEU leur eût révélé les merveilles de sa loi et les mystères de notre croyance. Ces saints hommes, qui marchaient

devant DIEU dans l'innocence de leur cœur, n'ayant pour règle de leur conduite que la droiture de la conscience et la lumière de la raison, rendaient pour tout hommage au Seigneur le culte de l'adoration, et lui offraient les prémices des fruits de la terre, en témoignage de leur soumission et de leur obéissance. Ce culte se purifia, sous la loi écrite, par les sacrifices dont DIEU voulut qu'il fût accompagné, afin de marquer d'une manière plus sensible, par la destruction des animaux, l'anéantissement intérieur où l'homme doit se réduire devant cette Majesté souveraine qu'il adore. Mais ce culte que nous rendons à DIEU par l'adoration a reçu son dernier degré de pureté et de perfection dans la loi de grâce : ce qui paraît dans l'adoration des mages, qui fut le premier culte que le Fils de DIEU reçut des gentils après s'être manifesté à eux d'une manière si éclatante.



## § VI.

### Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Ce jour est celui de la manifestation du Fils de Dieu]. — Le Fils de DIEU n'était pas seulement né pour les Juifs, mais pour le monde entier : et c'est pour cela que, dès les premiers jours de sa naissance, il commence à se manifester au monde. Les ténèbres de l'ignorance répandues sur la surface de la terre commencent à se dissiper; ceux qui étaient ensevelis dans les ténèbres de la mort se trouvent tout-à-coup éclairés d'une grande lumière, et les nations idolâtres viennent à la connaissance du vrai DIEU. Le Sauveur du monde n'était encore connu que dans la Judée, mais aujourd'hui il se fait connaître dans la gentilité. Il n'était même connu dans la Judée que de quelques pasteurs, mais en ce jour il appelle à sa crèche des sages, des grands du siècle, des rois. Pour annoncer sa naissance aux pasteurs, il leur envoie un ange, et pour l'annoncer aux mages il leur fait paraître dans le ciel une nouvelle étoile. Enfin, les pasteurs n'étaient venus lui offrir que quelques présents rustiques et pauvres; mais tout est mystérieux dans les trois offrandes que lui font les mages; tout est magnifique et glorieux pour lui. Ce sont autant d'hommages différents qu'ils rendent à sa divinité, à son humanité, à sa souveraineté : ce qui fait que l'Eglise



appelle proprement ce grand jour la manifestation du Sauveur. (**Le P. de Valois**, *OEuvres spirituelles*).

[La foi des mages]. — Ce fut une foi humble et soumise que la foi des mages : il ne leur fallut qu'une étoile pour les convaincre. Et nous, Seigneur, rebelles à la lumière après tant de miracles et malgré tant de motifs, combien de fois, par une présomption criminelle, avons-nous voulu raisonner sur vos divins mystères et nous faire juges de vos adorables vérités ! Combien de fois même en avons-nous raillé, ou combien de fois au moins avons-nous prêté l'oreille à des discours libertins et scandaleux ! Ce fut une foi prompte et agissante que la foi de ces mages : Au moment qu'ils virent l'étoile, ils formèrent le dessein de partir, et au moment qu'ils l'eurent formé, ils l'exécutèrent. « Nous avons vu, disent-ils, et nous sommes venus. » Mais, Seigneur, nous avons bien lieu de nous confondre, en votre présence, de l'inutilité de notre vie. Nous croyons, mais sans rien faire ; c'est une foi morte, c'est la foi des démons, en cela d'autant plus condamnables qu'eux qu'ils ne sont plus en état d'agir, et qu'il ne tient qu'à nous de faire profiter tous les jours le précieux talent que nous avons entre les mains. — Ce fut une foi ferme et généreuse. Que n'avaient-ils point à craindre de la part d'Hérode ? A quoi s'exposaient-ils en parlant, dans la Judée, d'un autre roi que ce prince violent et barbare ? Une foi ferme et au-dessus de toutes les craintes et de tous les respects humains. Ils ne cherchèrent point à déguiser le sujet de leur voyage ; ils s'en expliquèrent ouvertement ; ils demandèrent le nouveau Roi des Juifs ; ils s'informèrent du lieu où il était né ; et, malgré le trouble où parut Hérode, ils persistèrent dans la résolution d'aller lui rendre leurs hommages et le reconnaître. Aurions-nous la même fermeté dans une pareille occasion, nous qui sommes si timides et si lâches aux moindres difficultés qui se présentent, nous qu'une raillerie, qu'une parole arrête, qu'une vaine considération fait manquer aux devoirs les plus essentiels ? — Enfin, ce fut une foi constante et persévérante que la foi des mages : ils la conservèrent jusqu'au dernier soupir de leur vie. Hélas ! Seigneur, combien ont fait un triste naufrage ! combien, élevés dans la foi, l'ont ensuite perdue, soit par un châtement de votre justice, soit par un effet de leurs désordres ! Ne serions-nous point de ce nombre ? etc.

O miracle ! ô force toute-puissante de la foi ! trois princes cherchent le Roi des Juifs, ou plutôt ils cherchent le Seigneur du monde : Ils entreprennent, pour l'aller trouver, un long voyage ; pour terme de leur voyage, ils trouvent une étable, ils y entrent, et dans cette étable ils aperçoivent un enfant couché sur la paille et entre deux animaux. Que leur dictait là-dessus, que devait leur dicter la prudence du siècle ? Mais, dans la faiblesse même d'un enfant, la foi leur fait découvrir la majesté du Très-Haut ; dans une chair fragile et mortelle, elle leur fait découvrir

un DIEU immortel. Ils regardent l'étable comme votre palais , Seigneur, la crèche comme votre trône. Bien loin que les dehors d'une si vile demeure les rebutent, ils sont transportés de joie ; bien loin de s'arrêter à de vains raisonnements sur l'état pauvre et misérable où vous paraissez à leurs yeux, ils ne vous ont pas plus tôt aperçu qu'ils se prosternent devant vous. Ces sages ferment les yeux à toutes les lumières de leur sagesse, pour embrasser la sainte folie de l'Évangile ; ces rois déposent à vos pieds toute leur grandeur, pour relever votre bassesse apparente et pour se soumettre à votre loi ; ces païens renoncent à toutes leurs idoles, pour vous adorer comme le vrai et le seul DIEU. Qui n'admira la force et la puissance de cette foi et de votre grâce, ô mon Dieu ! (*Le même*).

[Les présents des mages]. — Les mages, Seigneur, vous présentent de l'encens, et par cet encens ils reconnaissent votre divinité. L'encens est employé dans les sacrifices : en se consumant, il devient un sacrifice lui-même, et ce n'est qu'à vous, mon Dieu, qu'on doit sacrifier. Ils vous présentent de la myrrhe, et par cette myrrhe ils reconnaissent votre humanité ; la myrrhe leur servait à embaumer les corps après la mort : et ils confessent ainsi que, tout DIEU que vous êtes, vous êtes encore un homme mortel. Enfin, ils vous présentent de l'or : et par cet or ils reconnaissent votre souveraineté ; c'est un tribut que nous payons aux souverains, en témoignage de notre dépendance et pour honorer leur suprême grandeur. — Je viens faire, Seigneur, au pied de votre autel ce que firent les mages au pied de votre crèche : je viens reconnaître votre divinité, et lui rendre un hommage d'adoration ; votre humanité, et lui rendre un hommage de reconnaissance et d'amour ; votre souveraineté, et lui rendre un hommage de soumission et d'obéissance. Je viens devant vous renouveler ce que je fis moi-même à mon baptême, ou ce qu'on fit en mon nom : je viens renoncer au monde, à toutes les pompes et à toutes les erreurs du monde, pour m'attacher à vous par une foi vive, docile, pratique, fervente et courageuse. Tels sont, mon DIEU, mes sentiments, telles sont mes résolutions ; etc. (*Le même*).

[Les gentils substitués aux Juifs]. — Ne permettez pas, Seigneur, qu'il m'arrive ce qui arriva aux Juifs : ils avaient le Messie au milieu d'eux, ils étaient son peuple, et ils ne le reconnurent pas, tandis que des étrangers le venaient chercher dans la Judée et l'y allaient adorer. Père des lumières, vous les répandez tous les jours sur des nations infidèles, et vous les retirez des chrétiens qui en abusent. Je ne vous demande pas que vous cessiez d'éclairer ces peuples aveuglés, au contraire je vous conjure de vous en souvenir ; mais en même temps ne m'oubliez pas. Enrichissez-les, mais que leur richesse ne fasse pas ma pauvreté. Car, hélas ! n'y a-t-il point au-delà des mers quelque idolâtre à qui vous vouliez substituer le talent de la foi, qu'il ferait valoir au centuple, et qui demeure inutile

dans mes mains ? Ce transport et cette substitution est un effet de votre justice, que j'ai grand sujet d'appréhender pour le mauvais usage que j'ai fait jusqu'à présent d'un si précieux trésor ! Vous en avez usé de la sorte à l'égard des Juifs, qui sont dans un terrible aveuglement, pendant que des étrangers sont appelés pour prendre leur place. Ah ! mon DIEU ! ôtez-moi tout le reste : je dis tous les biens temporels ; s'il faut pour vous satisfaire en être dépouillé, j'y consens ; mais je ne puis consentir et je ne consentirai jamais à perdre un don aussi précieux qu'est la foi. C'est ma ressource, c'est le fondement de mon espérance, c'est le premier principe de mon salut. Je commence à l'estimer plus que jamais ; je commence à bien comprendre qu'en le perdant je perds tout, et c'est ce qui me fait redoubler mes vœux auprès de vous, et vous conjurer de ne me retirer point ce don de la foi, que j'ai reçu de votre bonté et dont je me suis tant de fois rendu indigne par ma malice. (*Le même*).

[Première idée des mages]. — Quoique les mages eussent aperçu l'étoile et reconnu que c'était le signe qu'un prophète avait donné de la naissance d'un nouveau roi, ils ne pénétraient pas encore bien avant dans les desseins de DIEU : c'est pourquoi ils se mirent en chemin sans autre vue que de chercher ce nouveau roi dans la capitale de son royaume, où ils croyaient voir de grandes marques de réjouissance. Le Sauveur permit qu'ils ne trouvassent rien qui répondît à l'idée qu'ils avaient de sa grandeur temporelle, et qu'ils eussent de la peine à le trouver lui-même, afin que, leur recherche faisant connaître son avènement sur la terre, les hommes de bonne volonté fussent excités à chercher un si grand bien, et les autres à se réveiller du profond sommeil où ils étaient ensevelis. Ainsi, les mages, étant entrés à Jérusalem, y trouvèrent tout si froid et si tranquille, qu'on ne parlait pas seulement de ce nouveau roi dont ils disaient qu'ils avaient vu l'étoile en Orient : ce qui montre qu'ils ne furent pas éclairés tout d'un coup, et qu'ils ne comprirent ce grand mystère d'un DIEU fait homme que quand ils furent à Bethléem et qu'ils l'eurent vu dans l'étable où il était né. (*Souffrances de Notre-Seigneur, par le P. Thomas de Jésus*).

[Conduite d'Hérode envers les Mages]. — Les peuples qui gémissaient sous la tyrannie d'un prince Iduméen étaient si éloignés de penser au bonheur qui leur devait arriver en ce temps-là, qu'ils furent même troublés par la crainte que ce nouveau roi dont les mages publiaient la naissance ne fût pour la Judée une source de guerre et de malheurs ; mais personne ne fut plus étonné de cette nouvelle qu'Hérode, et des questions que les mages faisaient par la ville de Jérusalem sur le lieu où était né le nouveau roi : car il savait, par le commerce qu'il avait avec les Juifs, qu'ils attendaient le Messie comme l'auteur de leur liberté opprimée, et il eut peur que le bruit qui se répandait ne fût le commencement de sa ruine. Il dissimula

néanmoins son inquiétude ; il reçut les mages avec des témoignages de joie, et consulta les plus éclairés d'entre les Juifs sur ce que les Ecritures disaient du Messie, sous prétexte de vouloir empêcher que les mages ne fussent trompés ; et, étant éclairci sur ce point, il résolut dès lors de faire mourir JÉSUS-CHRIST dans le berceau, et de prévenir sans bruit, par ce moyen, le malheur dont il se croyait menacé. Il eut grand soin de couvrir ses mauvais desseins d'une apparence de zèle et de religion ; et, comme il ne se fiait pas aux Juifs, qui avaient trop d'intérêt à le ménager, il voulut avoir des entretiens particuliers avec les mages ; il les questionna sur la manière, le temps et les autres circonstances de l'étoile qu'ils avaient vue, et sur les raisons qui les obligeaient de venir chercher ce nouveau roi. Il se plaignit de n'être pas assez heureux pour découvrir dans son propre royaume ce qu'ils avaient connu de si loin. Il les pria de repasser par Jérusalem au retour de Bethléem, afin de lui faire part de ce qu'ils auraient trouvé, et il leur dit qu'il se disposerait, en les attendant, à aller lui-même avec toute sa cour rendre ses hommages à un si grand roi, et qu'il le ferait élever dans le palais royal avec tout l'éclat dû à sa dignité. Les mages partirent donc pour Bethléem, sans rien soupçonner des véritables intentions d'Hérode, et sans être accompagnés de personne, ni de la cour ni de la ville, parce que tout ce peuple était aveuglé et négligent dans la chose du monde qui lui était la plus importante. Les mages, éclairés intérieurement, se prosternèrent à terre pour adorer la Majesté divine, cachée sous la faiblesse d'un enfant ; ils lui présentèrent de l'or, de la myrrhe et de l'encens. Mais DIEU, contre les desseins duquel la malice des hommes ne peut rien, avertit les mages, dans leur sommeil, de ne pas retourner à Jérusalem : ils s'en allèrent donc chez eux par un autre chemin, comblés de consolation, et trompèrent ainsi la fausse prudence d'Hérode. (*Le même ouvrage*).

[Conduite de Dieu envers les Mages]. — Vous avez appelé ces mages, ô lumière divine, par l'éclat d'un astre matériel ; mais vous les avez en même temps excités à vous chercher par un mouvement intérieur ; et, quoique vous fussiez caché sous la figure d'un enfant, enveloppé de langes, dans une pauvre maison, vous leur avez appris à vous reconnaître et à vous adorer comme leur Seigneur et leur DIEU. Ce fut là qu'ils perdirent toutes les pensées terrestres, qu'ils élevèrent leurs désirs, qu'ils vous consacrèrent leur amour, qu'ils soumièrent leur esprit et leur liberté à votre loi et à votre service, qu'ils vous regardèrent comme leur trésor, et que vous commençâtes en eux, comme dans les premiers des gentils, à prendre possession des âmes que vous étiez venu chercher sur la terre. Vous les avez appelés, Seigneur, vous les avez conduits, vous leur avez enseigné vos secrets, vous avez rempli tous leurs désirs, et vous avez comblé leur cœur de joie et de consolation. Mais, ô mon DIEU, quelles grâces ne nous feriez-vous point, et de quelles faveurs ne nous combleriez-

vous pas, si nous suivions votre conduite et si nous étions fidèles à vos divines inspirations ! Si nous n'étions point sourds à votre voix, et si nous étions du moins les seconds à vous aimer, ne pouvant pas être les premiers ; si nous avons assez de docilité à vous suivre, puisque nous n'avons pas la force de vous chercher ; si nous vous laissions agir, si nous ne nous opposons pas à ce que vous demandez de nous, nous serions bientôt tels que vous nous souhaitez. (*Le même*).

[Même sujet]. — Le Sauveur du monde prévient les mages et les tire de leur infidélité pour faire éclater sur eux son admirable lumière. Il les attire d'une manière pleine de douceur, par la beauté d'une nouvelle étoile, dont la vue devait faire une impression agréable sur des hommes sages, adonnés à la contemplation des astres. Il fait marcher cette étoile devant eux pour adoucir la difficulté de leur voyage, et, s'il la cache pour un temps, ce n'est que pour épurer leur amour avec leur foi, et redoubler par cette épreuve la joie qu'ils ont de la revoir et de trouver à la fin le trésor qu'ils cherchent. Voilà comme DIEU se gouverne avec nous par l'excès de sa bonté. Nous devrions aller les premiers nous prosterner à ses pieds : il nous prévient, il nous fait prier de nous réconcilier avec lui. Nous devrions nous conformer à ses volontés et mettre tous nos soins à le contenter : et il s'accommode à nos inclinations, il condescend à nos désirs, et ajoute ses grâces et ses lumières à la portée de nos esprits. Voyez l'étoile des mages : elle représente naïvement tous les moyens dont DIEU se sert pour nous attirer à son service, mais surtout la grâce intérieure, qui est le principal ressort de son amour et de sa sagesse. (**Le P. Nouet**, *Mystère de l'Épiphanie*),

[La foi des Mages]. — Quand les mages furent entrés dans l'étable où était celui qu'ils cherchaient, il sortit à l'instant une lumière bien plus divine que celle de l'étoile qui les avait conduits jusque-là : ce fut une lumière qui pénétra leurs cœurs, et leur fit connaître que cet enfant était leur DIEU et leur Sauveur, dans lequel étaient cachés tous les trésors de la Divinité. Qui n'admira ici la foi de ces saints rois, laquelle est enfin au comble de sa perfection ? Ils en firent un acte héroïque, lorsque l'étoile parut en Orient et leur fit abandonner leur pays, sur la croyance qu'ils avaient que le roi de l'univers était né. Ils en firent encore un autre plus excellent lorsque cette étoile disparut à l'entrée de Jérusalem, sans aucun refroidissement de leur part, persévérant toujours dans les mêmes sentiments qu'ils avaient auparavant. Mais celui qu'ils exercèrent à l'entrée de l'étable surpassa de beaucoup les deux premiers : car, voyant un enfant couché dans une crèche, nonobstant la pauvreté et la bassesse de tout ce qui paraissait à leurs yeux, ils crurent fermement qu'il était DIEU et le monarque de l'univers. O que les yeux de la foi sont puissants ! elle aperçoit la Majesté de DIEU sous la petitesse d'un enfant ! (*Le même*).

[Aveuglement des Juifs]. — Chose étonnante ! des mages viennent de loin pour adorer le Sauveur du monde, et les Juifs, au milieu desquels le Sauveur vient de naître, ne le connaissent pas ! Doivent-ils avoir des indices plus clairs ! mais que sert la lumière aux aveugles volontaires ! A quoi tient-il qu'Hérode n'eût le même bonheur que les mages ! DIEU lui envoie trois princes étrangers pour lui apprendre la naissance du Sauveur du monde dans la Judée ; il permet même que les docteurs de sa nation l'instruisent à fond du lieu où le Messie est né : que produisent toutes ces instructions, toutes ces grâces, dans un cœur ambitieux et impie ? Le trouble, la fourberie, la cruauté, une âme mondaine ! Un hypocrite fait servir la religion même à sa politique, à son ambition, à son insatiable cupidité. Qu'il est bien vrai qu'on trouve toujours DIEU quand on le cherche de bonne foi ! on ne manque jamais de secours ni de guide ; tout dépend de la droiture de nos intentions et de la sincérité de notre cœur ; c'est la malice de ce cœur qui étouffe ou qui rend inutile la lumière de la grâce ; inutilement luit-elle si l'on ferme les yeux. (**Le P. Croiset**, *Exercices de piété*).

[Sentiments des Mages]. — Quels furent les sentiments de joie, d'admiration, d'amour et de respect de ces saints rois, lorsque, arrivés à Bethléem, ils virent qu'ils ne s'étaient pas trompés, et que leurs conjectures n'avaient pas été fausses, et qu'ils aperçurent ce divin Sauveur, en qui, éclairés d'une lumière surnaturelle, ils reconnurent que résidait corporellement toute la plénitude de la divinité. Pénétrés des plus vifs sentiments de religion, avec quel profond respect, avec quels sentiments de dévotion, se prosternèrent-ils en sa présence ! combien cette adoration fut-elle agréable au Sauveur du monde ! avec quelle foi répandirent-ils leur cœur en sa présence ! Quelque précieux que furent leurs présents, leur dévotion, leur charité furent encore plus précieuses à l'égard de DIEU. C'est le cœur qui donne le prix à nos libéralités ; sans lui, le Seigneur ne saurait agréer nos offrandes. Que de gens rendent à DIEU un vain culte, parce que leur cœur est si éloigné de lui ! Ah ! mon Sauveur ! que je trouve de grands exemples dans vos premiers adorateurs ! Faut-il que, parce que je puis vous trouver à moins de frais, je vous cherche avec moins d'empressement, je vous adore avec moins de respect, je ne vous rende que plus rarement mes hommages ?

Bien des gens regardèrent en pitié la crédulité de ces saints rois, et que ne dut-on pas dire au sujet de leur voyage ! Mais, quand ces mages eurent trouvé ce qu'ils étaient venus chercher, se surent-ils mauvais gré d'avoir été prompts à suivre la voix de DIEU ? rougirent-ils de leur simplicité ? se plainquirent-ils des fatigues de leur voyage ? Jugez par-là des sentiments qu'on a quand on est arrivé au terme de la vie ? Hélas ! quelle différence de sort entre Hérode et ces saints rois ! Combien de gens virent

la même étoile, et eurent peut-être la même pensée que les mages ! mais ils n'eurent pas le même courage ni la même docilité ; leur sort aussi fut bien différent. Ces grâces que nous méprisons, ces inspirations salutaires que nous refusons de suivre, mènent à DIEU bien des âmes fidèles. Quel malheur d'être indociles ! et un jour quel regret ! (*Le même*).

[Imiter les Mages]. — La docilité des mages nous doit servir de modèle dans la recherche de la vérité et des devoirs de religion. L'étoile les appelle et les guide, et cependant ils ont encore besoin de l'instruction des hommes. Ils approchent de Jérusalem, et l'étoile disparaît : ces mages ne pouvaient-ils pas juger alors qu'ils en avaient assez fait ? Mais, quand DIEU ne juge pas à propos de nous déclarer ses volontés par lui-même, il faut nous adresser aux hommes qu'il a établis pour nous en instruire. Les mages savaient que la ville de Jérusalem était dépositaire des prophéties qui regardaient le Messie : ils y vont s'informer du lieu de sa naissance. Se plaignent-ils que DIEU les abandonne, parce qu'il les réduit à une manière moins éclatante de connaître ce qu'il exige d'eux ? Nullement. Qu'importe, en effet, pour une âme docile, par quel moyen il plaise à DIEU de la conduire à lui, pourvu qu'elle y soit conduite sûrement ? La voie la plus simple et la plus naturelle est souvent la meilleure, pour donner un plus grand exercice à notre humilité et un plus grand mérite à notre docilité. Les mages apprennent que JÉSUS-CHRIST est né à Bethléem par les réponses des docteurs. Appuyés d'un côté par le miracle de l'étoile, et de l'autre par l'instruction des interprètes de la loi, ils sont en sûreté. Ainsi le serons-nous comme eux, appuyés dans notre croyance par les miracles faits à l'établissement et en faveur du christianisme, et par les décisions de l'Eglise, qui, par une suite non interrompue de pasteurs, subsiste depuis ce temps pour nous transmettre les oracles et les usages qu'elle a appris de JÉSUS-CHRIST même. C'est le parti que nous devons embrasser sur l'exemple des mages, non-seulement avec docilité, mais encore avec courage.

Quelle répugnance ces mages ne durent-ils pas avoir à reconnaître pour DIEU un enfant dénué de tout ? Est-ce donc là, pouvaient-ils dire, ce Messie, la gloire des nations et le souverain bonheur des hommes ? Combien en faudrait-il moins pour révolter une infinité de chrétiens, qui ne voudraient rien trouver dans la religion qui contredit les inclinations de leurs sens et les vues de leur raison charnelle ? Mais les mages n'en sont pas moins disposés à adorer JÉSUS-CHRIST. Ils se souviennent des justes motifs qu'ils ont eus de croire que cet enfant mérite leurs présents et leurs sacrifices : c'en est assez pour demeurer inébranlables sur ce que DIEU demande d'eux. C'est ainsi qu'en use tout véritable chrétien. Persuadé de ce que DIEU attend de lui, il y demeure attaché malgré la révolte des sens et des idées humaines, malgré toutes les épreuves qu'il peut rencontrer dans le chemin de la vertu, et en particulier malgré tous

les obstacles que les hommes y voudraient apporter par leurs discours, par leurs exemples ou par leur autorité.

Que ne put-on pas dire quand on vit les mages quitter leur pays pour faire un long voyage, et pour chercher un roi inconnu, sans savoir où le trouver ? Mais celui qui est arrêté par de vains discours n'a pas encore fait le premier pas dans le service de DIEU. Ce que dit la sagesse et la vérité éternelle fait évanouir dans ceux qui l'écoutent tout ce que disent de contraire les hommes, dont il est aisé d'ailleurs de reconnaître le néant et le mensonge. Ils ne sont pas non plus arrêtés par l'obstacle de la puissance et de l'autorité humaine. Ils connaissent Hérode et son caractère jaloux et cruel. Ils paraissent néanmoins intrépides en sa présence. Il veut être seul roi de Judée, et ils lui parlent d'un nouveau roi des Juifs, dont ils ont vu l'étoile. Il est vrai qu'ils ne retournèrent point chez Hérode après avoir adoré le Sauveur ; c'eût été s'exposer sans nécessité et sans fruit : mais, quand il s'agissait de chercher ce que DIEU leur commandait de trouver, ni Hérode ni mille autres tyrans ne les auraient pas alarmés. Telle est la grandeur et la fermeté d'une âme chrétienne ; elle est disposée non-seulement à mépriser les vains discours des hommes, comme firent les mages, mais à affronter les puissances les plus redoutables pour sa religion et pour sa foi, quand la gloire de DIEU et l'intérêt de son salut l'exigera ainsi. Sur cette règle, où trouver des chrétiens assez généreux pour ne craindre ni les discours ni la puissance des hommes ? (*Le véritable esprit des fêtes de l'année.*)

[Cette fête est la nôtre]. — Aussitôt que JÉSUS-CHRIST est né, il s'applique à se faire connaître, parce qu'il est venu pour nous et que son principal dessein est d'opérer notre salut. Il est Sauveur des Juifs et des gentils. Nous apprenons de S. Paul *Qu'il n'y a plus de distinction [de Juif et de gentil, et que celui qui est notre paix, des deux peuples n'en a fait qu'un.* JÉSUS-CHRIST commença d'abord par appeler les pasteurs ; ces pasteurs étaient Juifs, et il montra par-là qu'il était premièrement envoyé pour chercher *les brebis perdues de la maison d'Israël.* Il ne fut pas longtemps sans faire voir les desseins de miséricorde qu'il avait sur les gentils ; il fit paraître une étoile très-peu de temps après sa naissance, qui fit connaître aux mages que le Sauveur était né. Ce fut une déclaration manifeste, par laquelle il fit voir que les gentils peuvent s'approcher de lui avec assurance, et qu'ils, seraient désormais son peuple. C'est donc aujourd'hui le mystère de notre vocation. Quel bonheur pour nous ! nous ne sommes plus des étrangers et des enfants de colère : JÉSUS-CHRIST nous a arrachés à la puissance du prince des ténèbres ; nous avons la liberté de parler à DIEU ; nous pouvons devenir ses enfants ; l'entrée du ciel nous est ouverte. Gloire soit éternellement rendue à celui qui, *étant riche en miséricorde, et étant poussé par l'amour extrême dont il nous a aimés lorsque nous étions morts par nos péchés, nous a rendu la vie en JÉSUS-CHRIST,*



par la grâce duquel nous sommes sauvés. (Ephes. XI). — (Lambert, *Année évangélique*).

[Ne pas différer de se donner à Dieu]. — La bonté de DIEU qui nous appelle et le péril qu'il y a d'abuser de ses grâces sont deux motifs également puissants pour nous engager à ne pas différer un moment de nous donner à DIEU. Si je vois les mages si prompts à chercher le Sauveur, c'est sans doute sa bonté qui les presse et qui les anime. Que ne fait-il point pour eux ? Il les appelle, il les retire des voies ténébreuses où ils marchaient ; il fait un prodige dans le ciel uniquement pour eux et pour les attirer à lui ; il n'est pas plus tôt venu au monde qu'il leur fait ressentir les effets de sa bonté. Les mages de leur côté, auraient cru manquer de reconnaissance, ils se seraient fait d'éternels reproches, s'ils avaient été froids et languissants pendant que DIEU leur donnait de si fortes preuves de son amour. Voilà le motif de cette diligence et de cette noble ardeur, qui sera pour nous un sujet de confusion si nous n'imitons pas les saints exemples qu'ils nous ont laissés. (*Le même*).

[Courage des mages]. — L'Évangile rapporte que ces mages étant arrivés à Jérusalem, ils demandèrent : *Où est celui qui est né roi des Juifs ?* Ils parlent et s'expliquent avec assurance, sans faire réflexion au danger auquel ils s'exposent, ou du moins sans le craindre. Ils demandent où est le Roi des Juifs dans un lieu où il y a un roi qui prétend avoir seul le droit de s'appeler Roi des Juifs. Ils parlent d'un autre roi des Juifs ; ils parlent de celui qui est roi par sa naissance, qui n'a point besoin que les hommes lui défèrent ou reconnaissent en lui l'autorité souveraine. Ils parlent de celui qui est roi des Juifs parce qu'il est leur libérateur et le Messie prédit par les prophètes. Hérode comprit bien que c'était là le sens des mages, puisque ces paroles lui donnèrent lieu d'assembler les princes des prêtres et de s'enquérir d'eux où devait naître le Christ. Comment ces mages, qui ne pouvaient ignorer qu'une semblable proposition n'était que trop suffisante pour remplir d'inquiétude un esprit aussi ambitieux que l'était celui d'Hérode, comment, dis-je, ne craignent-ils point de l'offenser ; et, comme il n'était pas moins cruel qu'ambitieux, de lui donner sujet de s'en venger, ou du moins de leur donner des marques de son ressentiment ? Ne fallait-il pas que celui qui les appelait par une voie si miraculeuse leur inspirât la force et le courage de mépriser un danger si évident, et de passer par-dessus tous les obstacles qui s'opposaient à l'exécution de leur dessein ?

L'Évangéliste ajoute que les mages, en entrant dans la maison, trouvèrent l'Enfant, et, se prosternant en terre, l'adorèrent. En cela ils doivent encore nous servir d'exemple, et nous apprendre les dispositions dans lesquelles tout chrétien qui veut se donner à DIEU doit entrer. Qu'est-ce que cette adoration ? qu'est-ce que ce prosternement ? C'est la

soumission d'un cœur pénétré de son néant et de la grandeur de DIEU. Ainsi, cette adoration doit être particulièrement intérieure. Ce n'est rien de fléchir le genou, si le cœur n'est à DIEU, et le cœur ne peut être à DIEU à moins qu'il ne soit humilié. Cette humiliation est le fruit des réflexions continuelles que nous devons faire sur nos misères et sur la toute-puissance de celui qui nous a tirés de notre néant.

Ah ! que celui-là sait bien adorer DIEU qui a appris à se connaître lui-même, qui est convaincu qu'il n'y a que DIEU de grand, et qui, voyant d'un côté ses misères et ses péchés, et de l'autre la gloire souveraine et la sainteté de DIEU, n'a aucune peine à entrer dans les sentiments d'humiliation qui conviennent à une créature faible, et chargée de péchés ! (*Le même*).

[Faiblesse de notre foi]. — Quelle fut la foi des mages ! L'étable, la crèche, la paille, tout cela ne les étonne point, tout cela est pour eux un palais et un trône. L'humilité, la pauvreté, la misère de cet Enfant ne les scandalisent point ; leur foi, vive qu'elle est, leur fait voir dans ce moment la gloire de l'humilité, les richesses de la pauvreté, le bonheur de cette misère apparente. Devenus en même temps et chrétiens et parfaits chrétiens, nous, anciens, mais imparfaits, mais lâches chrétiens, nous nous scandalisons tous les jours de l'humilité et de la pauvreté du Sauveur ! Ils reconnaissent la grandeur et la majesté d'un DIEU sous cette bassesse, sa toute-puissance sous cette faiblesse, et, en même temps qu'ils la reconnaissent, ils l'aiment, ils l'adorent : nous la reconnaissons aussi bien qu'eux ; la foi nous l'apprend, elle nous en convainc ; mais, bien loin d'aimer et d'adorer cet état d'humilité où il ne s'est mis que pour notre amour, nous nous en scandalisons, et nous le condamnons, au moins par notre conduite. (**Le P. Nepveu**, *Réflexions chrétiennes*).

[Jésus se donne à nous]. — C'est vraiment en ce jour que le Fils de DIEU commence à se donner à nous et à nous mettre en possession de sa grâce. Depuis qu'il s'est revêtu de notre nature dans le sein de Marie, elle seule l'a possédé durant neuf mois : il n'a appelé que les Juifs à sa crèche le jour de sa naissance, et ce n'est qu'entre leurs mains qu'on le trouve dans sa circoncision. Mais enfin, le dessein de sa bonté sur nous, le mystère de la vocation des gentils à la foi, caché dans tous les siècles et dans tous les âges, commence à se développer, et nous en voyons les prémices dans ces heureux mages qu'il attire à lui par le moyen d'une étoile, étoile qui n'est que le symbole de cette grâce qu'il fait luire dans leurs cœurs, et qui attirera, dans la suite des siècles, toutes les nations de la terre à la connaissance de son nom. C'est donc aujourd'hui, Sauveur du monde, que vous commencez à former votre grand ouvrage, qui est l'Eglise, et à faire éclater la puissance de votre grâce, à en assembler les divers matériaux en joignant les gentils aux Juifs, et à nous en dé-

couvrir l'esprit et l'intérieur en nous faisant voir dans ces trois premiers adorateurs, tirés d'entre les gentils, l'adoration en esprit et en vérité : l'or d'une charité pure, l'encens d'une prière sainte, la myrrhe du sacrifice de votre corps et de votre sang, qui font les richesses et le trésor de votre épouse. (*Prières chrétiennes en forme de méditations*).

[La grâce dans les mages]. — Que ne suggéra point à ces rois la prudence humaine ! Combien de raisons d'état s'opposaient à leur résolution ! Mais c'est en vain que la sagesse du monde s'oppose à la sagesse de DIEU : *Non est sapientia, non est prudentia, non est consilium contra Dominum* (Prov. XXI) : Il n'y a ni sagesse ni prudence, ni conseil, qui puisse prévaloir contre le Seigneur. Avec une seule étoile il dissipe toutes ces ombres ; avec une seule parole il arrache les dépouilles des démons pour les faire servir de trophée au Sauveur ; il arrache ces sages rois de leur trône et les oblige à soumettre leur esprit et leur sagesse aux pieds d'un Enfant. Ah ! Esprit divin, que votre puissance est forte à l'égard de tout le monde, quand il vous plaît de l'employer ! mais qu'elle est puissante à l'égard de ces rois, puisqu'elle les oblige de quitter des royaumes assurés et dont ils ont la possession paisible, pour les exposer à les perdre en visitant un roi étranger ! C'est le premier coup de sa grâce qui le fait triompher de la prudence de ces sages et de la puissance de ces rois.

Il n'est pas difficile qu'un esprit faible ou ignorant se soumette ; ce n'est pas une chose surprenante qu'un homme pauvre soit humble : mais de voir des mages si éclairés par leur science, de voir des rois si élevés par leur condition, s'adresser à tout le monde, et même à Hérode, ce prince impie, pour savoir où est né le Sauveur, et s'exposer par ce moyen à être rebutés et moqués du monde ! sans doute il faut qu'ils aient un désir extrême de trouver JÉSUS-CHRIST, puisqu'ils le cherchent aux dépens de leur réputation. Mais ils montrent bien le pouvoir que le Sauveur a sur leurs esprits pour les obliger à une si pénible recherche, et que c'est lui qui, comme dit le prophète, tient le cœur des rois en ses mains, et qui leur imprime, quand il veut, non-seulement la docilité des disciples, mais le zèle des apôtres. (**Biroat, Epiphanie**).

[Notre vocation]. — Le Fils de DIEU a allumé une étoile pour conduire les mages à l'étable de Bethléem : il nous a donné sa grâce intérieure pour nous appeler à son service, et sa parole extérieure pour nous y exhorter. Toutes ses lois et ses lumières sont comme autant d'étoiles de notre vocation : il est temps de nous résoudre à les suivre. Il y a certains moments dans notre vie, important à notre salut, dans lesquels DIEU nous appelle par sa grâce et par sa parole, mais d'une manière extraordinaire : si nous méprisons les occasions, il y a bien du danger qu'il ne nous appelle plus de cette voix puissante. Il y a certaines grâces principales et maîtresses, lesquelles si nous les rejetons, DIEU n'en donnera plus

d'autres, au moins qui ne soient faibles et languissantes : telles sont, pour l'ordinaire, les résolutions importantes de notre état. Peut-être celles que vous recevez aujourd'hui portent ce fatal caractère. Si les rois eussent méprisé l'étoile ou n'y eussent pas fait attention, DIEU n'en eût pas fait une autre pour les conduire : et si vous rejetez la grâce qu'il vous fait en ce jour, si vous fermez les yeux à l'étoile intérieure qu'il vous présente, je n'oserais vous en promettre une autre. Hâtez-vous donc de faire une sainte profession d'être éternellement attachés à son service ; triomphez de toutes les attaches criminelles que vous pourriez avoir à la terre ; humiliez-vous, comme ces rois, en sa présence ; offrez-lui toutes les facultés de votre âme et de votre corps, afin qu'étant sans réserve à lui en ce monde il soit à vous sans partage en l'autre. (*Le même*).

[Fidélité des mages exemple de la nôtre]. — Nul obstacle ne retient ces mages et nulle difficulté ne les arrête, sitôt qu'ils sont appelés. Ils voient l'étoile, ils sentent une inspiration intérieure, et aussitôt ils quittent leurs royaumes pour aller porter des tributs à celui que l'Écriture appelle *le Roi des Rois et le Seigneur des Seigneurs*. Ils s'exposent généreusement à la mort en demandant le Roi des Juifs dans la capitale de la Judée. Heureux mages ! s'écrie un Père, qui, en présence d'un roi cruel, avant que de connaître le Sauveur, s'en déclarent hautement les confesseurs ! La même grâce que le Seigneur a faite à des païens, on peut dire qu'il nous l'a faite une infinité de fois. En effet, les exemples édifiants que nous voyons, les prédications que nous entendons, les bons livres que nous lisons, les saintes inspirations que nous ressentons, les pieuses réflexions que nous faisons, sont autant d'étoiles que le Seigneur fait luire à nos yeux. Il nous appelle, dit S. Grégoire, par les écrits des Pères, par la voix des pasteurs, par les maladies qu'il nous envoie, par les adversités qui nous accablent. Voyez, dit ce saint docteur, par combien d'étoiles nous sommes invités d'aller à JÉSUS-CHRIST ! Or, si nous voulons imiter nos saints rois dans la fidélité avec laquelle ils correspondent à la grâce du Seigneur, sitôt que nous apercevons l'étoile il faut nous mettre en chemin. Quel est ce chemin, sinon la voie étroite qui mène à la vie ? Hâtons-nous d'y entrer, et, quand nous y serons une fois, que rien ne soit capable de nous rebuter ou de nous faire retourner en arrière ; mais faisons en sorte de marcher toujours, jusqu'à ce que nous ayons trouvé JÉSUS-CHRIST. Voilà ce que nous devons faire pour suivre l'exemple que les mages nous ont donné. Mais, hélas ! voilà tout le contraire de ce que nous faisons. Bien loin d'avoir une attention continuelle à la grâce, bien loin d'avoir les yeux toujours ouverts pour apercevoir l'étoile et assez de fidélité pour suivre aussitôt le mouvement, les uns ferment les yeux pour ne pas voir la lumière qui vient les éclairer, et les autres remettent à un autre temps à exécuter les bons desseins qu'elle leur inspire. (*Montmorel, Homélie*).

[Divinité de l'Enfant divin affirmée]. — Il fallait, Seigneur, que, parmi toutes les humiliations et les abaissements que vous cherchiez avec tant de soin, il se rencontrât des événements qui marquassent ce que vous étiez, et qui empêchassent que la gloire de votre divinité ne fût étouffée parmi les confusions où vous étiez incessamment exposé. Et il fallait que ceux qui vous voyaient un homme revêtu de la faiblesse humaine reconnussent tout à la fois, dans votre personne, la majesté et la toute-puissance d'un DIEU. C'est ce qui est cause que ces trois mages, gens considérables par l'autorité qu'ils avaient dans le monde comme par leurs grandes connaissances, viennent, par une inspiration de DIEU, des extrémités de l'Orient à Bethléem, sous la conduite d'une étoile, pour vous rendre des honneurs et des hommages qui ne sont dus qu'à DIEU. (**L'Abbé de la Trappe, Réflexions sur l'Évangile**).

[S'élever aux choses invisibles]. — Ces sages d'Orient occupés à contempler le ciel et les astres, et qui sont intérieurement éclairés par un astre invisible qui luit dans leur âme, en même temps qu'ils sont guidés extérieurement par la clarté visible de l'étoile ; ces sages d'Orient, dis-je, nous marquent non-seulement tous les gentils appelés à la foi, entrant dans l'Église, comme parle l'Apôtre, par la ruine de la Synagogue, comme un torrent qui se déborde par l'ouverture d'une digue : *Cæcitas ex parte Israël facta est, ut plenitudo gentium intraret*. (Rom. XI) ; mais encore cette conversion miraculeuse des mages, conduits à JÉSUS-CHRIST par l'étoile, nous montre que tous les vrais mages, occupés à contempler le ciel et les merveilles du Créateur répandues dans l'univers, se font des choses visibles un degré pour s'élever aux choses invisibles, lorsque la fidélité à la loi se joint au parfait usage de la raison, et que les nuages du péché n'obscurcissent point dans leurs âmes les lumières divines qui les préparent à la révélation, au moins confuse et implicite, de JÉSUS-CHRIST. (**Du Jarry, Epiphanie**).

[Reconnaissance de notre part envers Dieu]. — Reconnaissons combien le mystère de ce jour nous doit remplir de vénération et de reconnaissance. Au lieu de cette nuit épaisse de l'idolâtrie qui enveloppait presque toute la terre, nous marchons dans le grand jour de la révélation. JÉSUS-CHRIST est prêché et annoncé dans toutes les chaires ; les maximes de vie qui ont pris leur source dans les plaies de ce divin Rédempteur coulent partout, par les canaux des sacrements ouverts à tous les fidèles ; un million d'autels et de temples élevés au DIEU vivant fument de l'encens offert à la Victime adorable, dont le sacrifice est toujours renouvelé ; une infinité d'âmes inconnues au monde, malgré la corruption du siècle, se sanctifient devant le Seigneur. Malheur à nous si nous rendons tant de grâces inutiles, et si nous nous perdons parmi tant de guides et de voies de salut ! Quel désespoir horrible pour un chrétien réprouvé, qui aura perdu, par son infidélité

lité à la grâce de sa vocation, l'héritage du royaume de DIEU auquel il était appelé ! J'étais destiné à voir DIEU éternellement dans la compagnie des saints : cette lumière de l'Évangile qui avait éclairé mon âme pouvait la conduire à cette heureuse fin, que j'ai perdue sans ressource ! Représentez-vous alors les pleurs de rage, ce ver impitoyable qui déchire un damné. (*Le même*).

[Les mages éclairés miraculeusement]. — C'est le sentiment des Pères que les principaux mystères de notre religion furent alors révélés aux mages, et que cette étoile intelligente qui les avait conduits jusqu'à l'étable du Sauveur fut accompagnée d'une lumière vive et intérieure, qui, pénétrant leurs esprits, leur découvrait non-seulement ce nouveau roi qu'ils cherchaient dans l'Enfant adorable, mais encore les plus grandes vérités de la foi. C'est pour cela que ce jour solennel porte le nom d'*Épiphanie*, c'est-à-dire *manifestation*, parce que les secrets dont le peuple Juif avait été le dépositaire commencèrent à être manifestés aux nations dans la personne de ces princes miraculeusement éclairés. Aussi joignent-ils aux dons mystérieux qu'ils font à JÉSUS-CHRIST les actes les plus parfaits de la religion dont ces présents sont les symboles. Ils reconnaissent, par cet or qu'ils lui présentent, cette royauté souveraine qui le rend maître absolu de toutes les créatures ; par l'encens qu'ils lui offrent, ils rendent un hommage éclatant à sa divinité ; ils adorent le DIEU caché sous les apparences de l'homme ; leur foi leur fait découvrir toute la majesté d'un DIEU dans cet Enfant, toute la cour céleste dans l'étable ; et, éblouis de tant de clartés divines qui les environnent, ils adorent ce DIEU revêtu de notre chair. (*Le même*).

[Duplicité d'Hérode]. — L'adoration qu'Hérode feint de vouloir rendre à JÉSUS-CHRIST est pleine d'artifice et de mensonge. Il ne veut chercher ce nouveau-né que pour le perdre ; il couvre la plus noire perfidie sous le voile des hommages trompeurs qu'il veut lui rendre, il est un adorateur de JÉSUS-CHRIST en paroles, mais il est son persécuteur en effet. Comme il ne sait pas que le royaume du roi dont il craint la naissance n'est pas de ce monde, et que celui qui ne vient que pour donner des couronnes immortelles à ses sujets n'ôte pas les couronnes temporelles, il le cherche dans le sang de plusieurs milliers d'innocents, qu'il sacrifie à sa cruelle politique, après avoir donné commission aux mages de le chercher dans Bethléem pour l'étouffer à son berceau. Voilà l'image des faux adorateurs, qui ne le cherchent pas dans la sincérité de leur cœur. (*Le même*)

[Méditer les vérités de la foi]. — Comme les mages n'auraient pas aperçu l'étoile s'ils n'avaient contemplé le ciel, comment se convaincre des vérités de la religion si on ne la médite ? Ah ! d'où vient que le monde est rempli d'esprits éminents et du premier ordre, qui, admirant l'approba-

tion des hommes sur des sujets profanes, sont dans une ignorance grossière à l'égard de la religion, et tombent peu-à-peu dans une infidélité secrète, aujourd'hui la plaie la plus profonde de la religion? Esprits forts, politiques du siècle, grands du monde! comment avez-vous laissé éteindre le flambeau de la foi dans vos âmes? C'est que vous n'avez pas eu soin d'entretenir sa lumière par la méditation de ses vérités. Si vous aviez donné à la lecture des livres saints les heures que vous avez employées à tant de recherches curieuses, vous seriez devenus les docteurs de la religion, dont vous êtes les apostats secrets. Prenez, pendant un nombre de jours, quelques quarts d'heure pour la méditer: votre esprit, tout aveuglé qu'il est par le libertinage qui le dérègle et le nuage des passions qui le couvre, s'il lui reste quelque droiture dans son désordre, rendra un hommage forcé à cette sainte et divine religion. (*Le même*).

[Grâce de la vocation des mages]. — On convient aisément que les lumières et les grâces que les mages reçurent furent grandes, extraordinaires, puisqu'ils furent éclairés au-dehors et au-dedans tout ensemble. Mais, en vérité, en fallait-il de moindres pour persuader des gentils et pour les attirer à la connaissance d'un DIEU-Homme qu'on n'avait point vu encore ni commander à la mer et aux démons, ni ressusciter des morts, ni rendre la vue aux aveugles, et qui ne paraissait à leurs yeux que comme un enfant ordinaire, dans le silence, dans la faiblesse et dans la pauvreté? Cependant, si les mages avaient eu la même indifférence qu'ont la plupart des chrétiens pour les choses célestes, peut-être n'auraient-ils vu l'étoile qu'avec un esprit de curiosité, et ne se seraient-ils rassemblés que pour en chercher les raisons naturelles; ils ne se seraient pas hâtés de se mettre en chemin, et, en différant ainsi d'obéir à l'ordre secret qui les appelait, ils auraient perdu le plus grand de tous les bienfaits. (**S. Augustin**, *Serm.* 33 *de tempore*).

[Illumination intérieure des mages]. — Il est fort probable que ces rois n'entreprirent point le voyage de Bethléem sans assembler leur conseil et sans prendre avis de leurs principaux ministres. O DIEU! de combien de fausses lumières se servit la sagesse du siècle et la prudence de la chair pour obscurcir l'éclat de l'étoile qui appelait ces rois! je veux dire par combien de réflexions et de raisonnements politiques tâcha-t-elle de les détourner de ce voyage! Elle ne manquait pas de représenter que ces princes ne pouvaient sortir de leur palais dans une saison si rude, entreprendre un voyage par des chemins si difficiles, sans s'exposer à des incommodités extrêmes et sans risquer leur santé; qu'un départ si précipité, sur la vue d'une étoile et sur l'explication d'un phénomène peut-être mal entendue, pouvait intéresser leur réputation, parce que, s'ils ne trouvaient pas ce qu'ils cherchaient, ils s'exposeraient à la risée du peuple, et qu'ils passeraient parmi les étrangers pour des personnes peu

prudentes et trop crédules. Les sages politiques leur représentaient que, pour chercher un nouveau roi, ils ne devaient point se mettre en danger de perdre leur royaume; du moins qu'ils ne pouvaient s'absenter de leurs Etats sans y causer beaucoup de troubles; qu'il y avait sujet de craindre que les mécontents, qui sont toujours en grand nombre, ne prissent de-là occasion de brouiller, ou que des princes étrangers, qui ont toujours des prétentions sur leurs voisins, ne fissent quelque irruption sur leurs terres ou ne surprissent quelque place. D'autres, encore plus éclairés, représentaient que le danger était évident, parce qu'il fallait aller chercher dans la Judée le roi qu'annonçait cette étoile; que c'était s'exposer à la discrétion d'Hérode, qui, s'étant emparé de ce royaume par des voies injustes, était, comme les autres tyrans, extrêmement jaloux de son autorité. Il résultait donc de tous ces avis que ces princes ne pouvaient entreprendre ce voyage sans exposer leur santé, leur honneur, leur état et leur vie. Mais ces rois font paraître qu'ils sont véritablement sages, puisqu'ils s'appuyaient sur l'autorité de DIEU, qui leur parlait au-dehors par cette étoile, et au-dedans par des inspirations intérieures qui accompagnaient cette voix extérieure : *Agente stellâ in cordibus eorum*, comme parle S. Léon. C'est pourquoi ils ne font nul état de tous ces raisonnements humains.

O force invincible de la grâce de DIEU! ô aimable Sauveur, que vous êtes puissant dans l'état même de vos faiblesses! Si une étoile que vous faites paraître enlève le cœur de ces rois par une si douce violence, quelles conquêtes ne ferez-vous point un jour par vos regards pleins d'attraits et de charmes? Si, étant couché dans une crèche, votre vertu pénètre jusque dans l'Orient pour attirer ces princes, quel sera votre pouvoir lorsque vous serez élevé sur le trône de votre gloire : *Si exaltatus fuero, omnia traham ad meipsum*. (**Texier**, *Epiphanie*).

[Conduite de Dieu envers les mages]. — Dites-moi, je vous prie, comment est-ce que les mages ont appris la volonté du Seigneur, qu'ils reconnaissent pour leur souverain, puisqu'ils lui obéissent? Je sais ce que dit S. Augustin, que cette étoile, qui marquait la naissance d'un nouveau roi, était comme la langue du ciel, qui annonçait par son éclat extraordinaire le merveilleux enfantement d'une vierge : *Mirifica lingua cœli, quæ inusitatum virginis partum inusitato fulgore clamaret*. Mais, après tout, c'était une langue muette : quelque brillante que fût cette étoile, elle était un signe assez obscur de la volonté de DIEU, aussi bien que de la naissance d'un Sauveur. Il aurait bien pu leur envoyer par un ange un ordre exprès de partir pour ce voyage : ce fut ainsi qu'il en usa avec les bergers. Le rang que les mages tenaient dans le monde, et d'ailleurs la difficulté du commandement, semblaient exiger quelque chose de plus formel qu'un signe de cette nature; mais le Seigneur, qui tient en ses mains le cœur des rois, accompagnait ce signe d'une lumière plus vive, qui est celle de



sa grâce, qui leur parlait au fond du cœur et qui les instruisait de ce que DIEU demandait d'eux. (**Le P. de la Colombière**, *Épiphanie*).

[Aveuglement d'Hérode]. — Observez, je vous prie, dans cette conjoncture, l'égarément de l'esprit d'Hérode, qui a passé pour l'un des plus grands politiques de son temps. Ayant appris les discours qu'avaient tenus ces rois étrangers, il fait assembler le conseil des prêtres et des scribes, et veut savoir d'eux où devait naître le Messie, selon les oracles de leurs prophètes. Mais, ô monarque insensé, si les docteurs que vous consultez savent bien le lieu où doit naître le Messie, comment peuvent-ils en être assurés, à moins qu'ils ne l'aient appris ou de DIEU même ou des ministres inspirés de son esprit? et si DIEU le leur a révélé, comment vous fflattez-vous de pouvoir le démentir et empêcher l'accomplissement des oracles de sa bouche? De quoi vous sert de les consulter, si vous ne voulez pas les croire? et si vous vous croyez obligé d'ajouter foi à ce qu'ils vous diront de la part de DIEU, comment est-ce que vous vous croyez puissant pour renverser ce qu'ils vous diront au nom de DIEU même? Si vous n'êtes pas persuadé que DIEU prévoit infailliblement toutes choses, comment vous tenez-vous obligé de croire? et si, au contraire, vous êtes bien convaincu qu'il sait et qu'il voit toutes choses, ne faut-il pas que vous le soyez, en même temps; qu'il n'y a rien de plus déraisonnable que de s'opposer à l'exécution de ses desseins? Si vous devez le croire comme infiniment sage, ne devez-vous pas le craindre comme tout-puissant et reconnaître l'invincible force de sa volonté? Ou cessez donc, Prince aveuglé, de vous enquerir de ce qu'ont dit les prophètes, ou cessez du moins de les consulter, pour avoir lieu de perdre celui dont ils vous marqueront la naissance et la dignité. (**Bourzeis**, *Sermon sur la fête des Rois*).

[Mérite des mages]. — Une des raisons qui nous obligent, de plus, à révéler ces religieux princes et à prendre leur dévotion pour modèle est l'avantage qu'il a plu à DIEU de leur donner sur le peuple Juif, quoiqu'il l'eût choisi pour son peuple particulier et favori. Les Juifs avaient eu, depuis plusieurs siècles, un grand nombre de prophètes envoyés de DIEU, et éclairés de la lumière de son esprit, et ces prophètes n'avaient cessé de leur annoncer les qualités de leur Messie, et de leur marquer le temps précis de sa venue au monde : et cependant, quoiqu'il eût paru justement dans ce temps-là, ils le rejettent et refusent de le reconnaître. Les Mages, au contraire, ne pouvaient avoir qu'une seule prophétie, encore prononcée par un homme corrompu dans sa religion et dans ses mœurs : et toutefois ils n'hésitent point; ils reconnaissent d'abord le prince annoncé dans leur pays par cette ancienne et unique prophétie, et ils ne veulent point d'autre témoignage que celui du nouvel astre qui leur apparaît, suivant les termes de cette même prophétie : ils se laissent per-

suader à la seule vue de cette étoile, et ils n'attendent pas qu'on vienn<sup>e</sup> chez eux leur publier la naissance de ce nouveau roi ; ils se préparent et se mettent en chemin pour l'aller trouver, et lui apportent de riches présents, comme autant de gages de leur vénération. (*Le même*).

[Infidélité des Juifs]. — S. Chrysostôme nous assure que DIEU fit paraître cette étoile pour convaincre l'infidélité des Juifs, et pour rendre leur ingratitude inexcusable. Car, comme JÉSUS-CHRIST venait sur la terre pour appeler tout le monde à la connaissance de son nom et pour se faire reconnaître et adorer de toutes les nations, il ouvre d'abord aux gentils la porte de la foi, et il instruit son propre peuple par des étrangers. DIEU, voyant l'indifférence avec laquelle les Juifs écoutaient toutes les prophéties qui promettaient la naissance du Sauveur, fait venir de loin des sages chercher le Roi des Juifs au milieu des Juifs, et il veut que des Perses leur apprennent les premiers ce qu'ils ne voulaient pas apprendre des oracles de leurs prophètes, afin que, s'ils avaient quelque reste de bonne volonté, cette occasion les portât à croire, et que, s'ils voulaient toujours être rebelles, il ne leur restât plus aucune excuse : car que pouvaient-ils dire en voyant ces mages rechercher, à la seule apparition d'une étoile, et adorer celui qu'ils avaient rejeté ? (**S. Chrysostôme**, sur le chap. 2 de S. Matthieu).

[La sagesse mondaine]. — La sagesse du monde a toujours été au contraire à DIEU ; mais, si jamais on a dû être convaincu de cette vérité, c'est par ce qui s'est passé dans le mystère de ce jour. — Que pensez-vous qui empêcha qu'on n'allât en foule à l'étable de Bethléem pour voir ce Roi des Juifs et ce Sauveur d'Israël duquel tant de prodiges publiaient la naissance ? Qu'est-ce qui réduisit le nombre des adorateurs de JÉSUS-CHRIST à un si petit nombre, c'est-à-dire à ces trois mages seulement ? Ne fut-ce pas cette sagesse mondaine ? Plusieurs virent l'étoile aussi bien que les mages ; plusieurs apprirent d'eux ce qu'elle signifiait, mais crurent que c'était une folie de s'arrêter à ces pronostics et d'abandonner leurs maisons pour s'aller éclaircir d'une naissance incertaine. Les mages entrent dans Jérusalem, ils parlent du Roi nouvellement né, des merveilles de l'astre qu'ils ont vu : Hérode s'informe de tout ; les prêtres consultent les Ecritures ; toute la ville s'émeut ; on les adresse à Bethléem : et cependant on les y laisse aller tout seuls. Qui fait cela ? cette sagesse humaine qui leur suggère mille frivoles considérations pour les arrêter. Hérode, qui est politique, dissimule la peine où il est, dans la crainte qu'il a d'être blâmé de légèreté s'il se met en campagne au premier bruit de cette nouveauté. Les scribes et les docteurs de la loi, qui envoient les mages en Bethléem, n'y vont pas eux-mêmes, de peur de risquer leur réputation. La plupart tiennent cette équipée pour une folie : et cependant JÉSUS-CHRIST demeure abandonné, et n'est presque reconnu de personne à son

entrée. Voilà l'esprit du monde, qui n'est, hélas! que trop commun parmi les chrétiens mêmes, où JÉSUS-CHRIST n'est guère plus considéré ni plus recherché qu'il le fut à Bethléem, où les véritables et déclarés serviteurs sont en fort petit nombre, où l'on a honte de professer publiquement la piété, où les seuls sages sont ceux qui savent ménager leurs intérêts et faire bien leurs affaires. (**Le P. Castillon, Avent**).

[Sagesse des mages]. — Non, jamais ces rois mages ne furent plus sages que dans cette action, où ils semblèrent avoir oublié toute leur sagesse. Car, je vous prie, pour parler selon le monde, quelle fut la sagesse et la politique de ces princes, à la seule vue d'une étoile, sans autre information, de quitter aussitôt leurs Etats et d'entreprendre un voyage de plus de deux cents lieues, dans une terre étrangère, non pour autre fin que pour honorer un Enfant qui devait régner en Judée? Quelle sagesse (je parle toujours selon les maximes de la prudence du siècle) quelle sagesse d'aller trouver le roi même des Juifs, dans sa ville royale, pour l'interroger sur la naissance de cet enfant que le Ciel destinait pour lui ravir le sceptre et la couronne de Juda! N'était-ce pas offenser ce prince, le piquer d'une furieuse jalousie, troubler son Etat, et jouer à se perdre? Quelle sagesse encore de déclarer hautement qu'ils apportaient de riches présents pour en régaler cet enfant! Dans cette conduite, qui parut au monde une folie, ils furent pourtant divinement sages. Leur propre intérêt ne les arrêta point dans leurs palais; les discours des hommes, qui blâmaient leur dessein, ne les empêchèrent point de se mettre en chemin; la présence d'Hérode ne les étonna point; le trouble des Juifs ne les troubla point; leur mauvais exemple ne les fit point rebrousser; malgré tout le monde, et contre toutes ses maximes, ils cherchèrent JÉSUS-CHRIST et le trouvèrent; ils lui rendirent leurs hommages et lui firent leurs présents. Voilà les sages de l'Evangile, et ceux que Dieu estime et appelle sages, qui passent par-dessus les intérêts, les craintes, les respects, toutes les considérations et tous les obstacles du monde, pour chercher DIEU et pour lui rendre l'honneur qui lui est dû. (*Le même*).

[Leçon que nous donnent les mages]. — Reconnaissons, Chrétiens, dans la conduite de ces mages, l'effet admirable de la foi, de cette étoile qui brille parmi la nuit de l'ignorance humaine. Cette lumière confuse et obscure de JÉSUS-CHRIST, qui nous découvre au travers des ombres et des nuages ce grand objet de notre religion nous conduit à lui, et nous rend dignes de le voir face à face. C'est un flambeau qui luit dans un lieu obscur et ténébreux. Quoique l'on marche dans une nuit épaisse et que l'on soit de toutes parts environné de ténèbres, cependant si l'on suit fidèlement cette trace lumineuse qui nous montre la voie du ciel, nous ne ferons aucune fausse démarche. Cette foi, qui n'est encore que commencée, était figurée, dans l'ancienne loi, par la colonne de feu qui les guidait pendant la

nuit; et encore maintenant, que nous sommes éclairés des plus vives lumières de la foi, ces lumières sont toujours accompagnées de quelque obscurité; mais aussi les ténèbres les plus épaisses sont aussi mêlées de quelques clartés divines, afin que l'entendement humain voie assez clair dans les choses de DIEU, pour ne pas s'égarer, et qu'en même temps il n'y trouve pas une évidence si manifeste qu'elle l'empêche de se captiver sous l'autorité de la parole divine. (**Du Jarry**, *Épiphanie*).

[Promptitude des mages]. — La promptitude des mages à suivre la vocation du Ciel fut le premier effet de leur foi et le premier trait de cette haute sagesse qui, par un changement divin, d'infidèles qu'ils étaient les mit en état de trouver le DIEU Sauveur. Dès qu'ils virent son étoile, ils partirent pour aller à lui: *Vidimus stellam ejus, et venimus*. Ils ne balancèrent point, ils ne délibérèrent point, ils ne s'arrêtèrent point ni à former de vains projets ni à prendre de longues mesures. Attentifs à l'étoile qui les éclairait, uniquement appliqués à chercher celui qu'elle leur annonçait, ils hâtèrent leur marche. Pourquoi parce qu'ils étaient déjà remplis de cet esprit et de cette sagesse surnaturelle qui conduit les élus à DIEU. Or, comme remarque S. Chrysostôme, chercher DIEU de la manière efficace et solide dont le cherche une âme fidèle, ce n'est plus raisonner ni délibérer, c'est exécuter et agir. D'où il s'ensuit, dit ce saint docteur, que, quand on délibère, quand on consulte et qu'on raisonne, quelque intention qu'on ait de trouver DIEU, le cherchant toujours, ou, pour mieux dire, se flattant toujours de le chercher, on ne le trouve jamais. Voilà sur quoi fut fondée la promptitude des mages: ils virent l'étoile, et, animés d'une foi vive, pressés d'un désir ardent d'arriver au terme où l'étoile les appelait, ils n'écoutèrent rien de tout ce qui pouvait les retenir: *Vidimus et venimus*. (**Bourdaloue**, *Épiphanie*).

[Nos délais et nos retards]. — Ainsi agissent les mages; mais, nous comparant avec eux, chrétiens auditeurs, quel est ici le premier et le grand désordre que nous avons à nous reprocher? Ne sont-ce pas les retards éternels, les retards affectés, les retards téméraires et insensés que nous apportons tous les jours à l'exécution des ordres de DIEU et à ce que la grâce nous inspire? Peut-être y a-t-il des années entières que DIEU nous appelle, et que nous lui résistons. Elevés dans le christianisme, nous avons pour marcher plus de lumière que les mages, notre foi est plus établie, plus formée, plus développée: nous connaissons beaucoup plus distinctement qu'eux les volontés et les desseins de DIEU sur nous. Pour une étoile qu'ils voient, mille raisons nous convainquent, mille exemples nous confondent, toutes les Ecritures nous parlent, tant de docteurs nous instruisent, tant de prédicateurs nous pressent, nous sollicitent, nous exhortent, mais en vain, parce que nous

différons toujours. Ne dirons-nous jamais, comme les Mages : *Vidimus et venimus* ? Nous avons vu, et nous sommes venus. Oui, j'ai vu ou je vois aujourd'hui ce que DIEU demande de moi : et c'est pour cela que dès aujourd'hui je m'engage et commence à l'accomplir : car que sais-je si je pourrai demain ? Que sais-je si je serai aussi touché de la vue que DIEU m'en donne ? Que sais-je si ce rayon de grâce fera dans mon âme la même impression ? Que sais-je si la lumière de la foi, après tant de délais qui l'affaiblissent peu-à-peu, ne viendra point tout-à-fait à s'éteindre ! Ah ! suivons cette lumière favorable qui luit encore pour nous. (*Le même*).

[Renoncer à tous les empêchements]. — Ces mages firent dès-lors ce que les Apôtres firent dans la suite des années : c'est-à-dire, ils quittèrent tout pour JÉSUS-CHRIST, et ils eurent droit les premiers de dire comme S. Pierre : *Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te*. Or, leur courage à prendre une telle résolution, leur détachement héroïque en s'éloignant de ce qu'ils avaient de plus cher, en essayant les fatigues d'un long voyage et en sacrifiant de la sorte leur repos, c'est ce que l'on peut considérer comme une preuve de cette éminente sagesse qui leur fit trouver JÉSUS-CHRIST : car il est aisé, dit S. Chrysostôme, de suivre le mouvement de la grâce quand il n'en coûte rien à la nature, et d'obéir à l'inspiration de DIEU quand il ne s'y rencontre nul obstacle de la part du monde. Le mérite de la foi et de la sagesse chrétienne est de renoncer même, quand il faut, à ce qu'on aime plus tendrement, de quitter ses habitudes, de rompre ses liens, de se priver des commodités et des douceurs de la vie, et de se faire certaines violences sans lesquelles on ne parvient point au royaume de DIEU. C'est alors, poursuit S. Chrysostôme, que la prudence de la chair est encore bien plus subtile et plus artificieuse pour nous détourner de la voie où DIEU nous veut conduire. C'est alors qu'étouffant les saints désirs que DIEU, par les vives lumières de sa grâce, avait excités dans nos cœurs, elle nous rend lâches, froids, languissants, dans une affaire qui demande toute notre diligence et tout notre zèle... Or, c'est cette lâcheté que la foi doit combattre en nous, si nous voulons imiter l'exemple des mages ; et par-là même, nous devons juger si la voie où nous marchons est la voie de DIEU. (*Le même*).

[Autres leçons données par les mages]. — Les mages arrivant à Jérusalem, et l'étoile qui jusque-là leur avait servi de guide, par une conduite de DIEU toute particulière, venant tout-à-coup à disparaître, que ne pouvaient-ils pas penser ? que ne devaient-ils pas craindre ? leur foi n'en devait-elle pas être ébranlée, troublée, déconcertée ? Mais non, Chrétiens ; la tentation la plus dangereuse, l'épreuve la plus subite, le prétexte le plus spécieux qu'elle leur fournit pour penser à leur retour, rien ne les fait changer de résolution. A quelque prix que ce soit, ils veulent trouver le DIEU qu'ils cherchent : ils ont vu son étoile, et ils ont senti l'onction de

sa grâce : c'est assez. Si cette étoile ne paraît plus, c'est un secret de la Providence qu'ils adorent, mais dont ils n'ont garde de faire un sujet de scandale ; c'est une occasion que DIEU leur donne de lui marquer leur fidélité, et ils comprennent qu'il faut, en de pareilles conjonctures, se soutenir par la constance.

Les mages nous apprennent encore quelque chose de plus : et quoi ? à chercher DIEU avec un généreux mépris de tous les respects humains, et avec une liberté digne de la sainteté du christianisme que nous professons. En fut-il jamais un tel exemple ? Au milieu de Jérusalem et en la présence d'Hérode, ils demandent où est né le nouveau Roi des Juifs. Sans nul ménagement de politique, ils déclarent qu'ils sont venus pour l'adorer. Uniquement occupés de cette pensée, ils comptent pour rien toutes les considérations du monde qui pourraient refroidir leur zèle. Qu'Hérode s'en offense et qu'il se trouble, que la Synagogue s'en scandalise et qu'elle en murmure, qu'on pense et qu'on dise d'eux tout ce qu'on voudra, ni la censure des Juifs ni la malignité d'Hérode, ni la crainte de lui déplaire ni le danger qui les menace, rien ne les empêchera de rendre à ce Sauveur et à ce DIEU naissant le culte qui lui est dû. — Est-ce ainsi, mon cher auditeur, que vous pratiquez les devoirs de votre religion ? Combien de fois un respect humain a-t-il retenu votre foi dans l'esclavage ? Combien de fois, jusque dans les sacrés mystères, lorsqu'il s'agissait d'adorer le même DIEU qu'adorent les mages, avez-vous été un lâche prévaricateur ? Combien de fois, à la face des autels, la crainte de passer pour un homme régulier et pieux vous a-t-elle fait oublier que vous étiez chrétien, et, par une faiblesse scandaleuse, vous a-t-elle fait paraître impie ? Combien de fois une honte criminelle vous a-t-elle fermé la bouche, dans des occasions où il fallait s'expliquer hautement et parler ? Où était alors cette liberté chrétienne dont vous deviez vous faire, et devant les hommes et devant DIEU, non-seulement une obligation, mais une gloire ?

Quel spectacle, pour des rois, qu'un enfant couché sur la paille et dans une crèche ! Mais, sous des dehors si vils et si méprisables, le discernement qu'ils font de ce Sauveur n'est-il pas l'effet de cette immense sagesse ? Ils le reconnaissent dans la pauvreté et dans la misère, dans l'enfance et dans l'infirmité, dans l'humiliation et dans le plus profond abaissement. Bien loin que cet état où ils le trouvent altère leur foi, ils en sont touchés, et, pénétrant le mystère, ils découvrent sous ces voiles obscurs le Messie promis au monde. S'ils n'eussent eu qu'une foi faible et languissante, l'étable, la crèche, les langes de cet Enfant les eussent rebutés, leur raison se fût révoltée, leur sagesse, alors toute mondaine, leur eût inspiré du mépris pour un Sauveur réduit lui-même à de telles extrémités ; ils auraient dit ce que dirent ensuite les Juifs : *Nolumus hunc regnare super nos* : nous ne voulons point d'un maître sans bien, sans forces, sans pouvoir, sans nom, dénué de tout ! Voilà comment ils auraient parlé et ce qu'ils auraient pensé ; mais, parce qu'ils sont animés d'une

foi vive, d'une foi parfaite, d'une foi divine, ils en jugent tout autrement ; ils concluent que JÉSUS-CHRIST est roi par lui-même, c'est-à-dire que, pour se faire rechercher et obéir en cette qualité, il n'a nul besoin de toutes les marques extérieures et de tous les ornements de la pompe humaine. (*Le même*).

[Jésus-Christ est vraiment roi.] — Si les rois de la terre s'attirent tant de respects et si tout le monde leur rend tant d'honneur, c'est parce que leur royauté est accompagnée d'une splendeur et d'une magnificence qui frappe les yeux, au lieu que sans cela ce roi nouvellement né se fait respecter et honorer par des rois mêmes. On doit conclure qu'il est roi des esprits et des cœurs, puisqu'il les inspire et les touche miraculeusement. Les plus grands rois de la terre n'ont pas ce pouvoir : ils règnent sur nous, dit S. Jérôme ; mais JÉSUS-CHRIST règne dans nous, et il n'appartient qu'à lui de s'insinuer comme il veut dans les âmes et de leur donner telle impression qu'il lui plaît. On peut dire qu'il est roi universel, roi du ciel, où il fait éclater un nouvel astre, et roi de la terre, où il fait sentir sa souveraineté et sa présence aux nations même les plus reculées ; roi des Juifs et des gentils, de tous les états et de toutes les conditions ; il appelle également à lui et les grands et les petits. Ainsi, Sauveur du monde, vous êtes le roi des rois et le maître des maîtres. Vous serez, Seigneur, le mien en particulier : trop longtemps le monde m'a retenu dans une dure servitude et soumis à ses lois, ou plutôt à ses bizarreries et à ses caprices : il faut enfin secouer un joug si pesant et si honteux. Vous régnerez dans mon cœur et sur mon cœur ; vous y régnerez seul, et seul vous en réglerez tous les désirs, toutes les vues, tous les desseins. (*Le même*.)

[Les présents des mages.] — Que de mystères sont renfermés dans les trois offrandes que ces mages font au Sauveur. Toute l'idée de JÉSUS-CHRIST même y est exprimée sensiblement : sa divinité, son humanité. Sa divinité par l'encens, qui n'est dû qu'à DIEU, son humanité par la myrrhe, qui servait à embaumer et à conserver les corps ; enfin sa souveraineté par l'or, qui est le tribut ordinaire que nous payons aux princes et aux monarques. Ces trois présents sont encore pleins de mystères que le SAINT-ESPRIT nous a voulu apprendre sous ces figures, que les SS. Pères expliquent diversement. Les uns disent que ces présents qu'ils prirent dans leurs trésors marquent ceux qu'ils tirèrent du trésor de leur cœur, c'est-à-dire les vertus qu'ils exercèrent en les offrant : que l'or signifie la charité, l'encens la dévotion envers le Fils de DIEU, la myrrhe l'esprit de mortification et le désir de l'imiter dans ses extrêmes humiliations et incommodités. Le sentiment de l'Eglise est que l'or signifie sa puissance royale, l'encens sa qualité de souverain pontife, et la myrrhe sa sépulture : *In auro ut ostendatur regis potentia, in thure sacerdotem magnum*

*considera, et in myrrhâ dominicam sepulturam* : Tirez le fruit de tous ces sentiments, et concevez une haute estime des grandeurs de votre Sauveur. Proposez-vous de le servir fidèlement comme votre DIEU et votre roi, de le révéler comme votre souverain pontife, qui s'est immolé pour vous sur la croix et qui s'immole encore tous les jours sur nos autels, et de l'imiter parfaitement comme une victime qui a été sacrifiée et comblée d'amertume pour vos péchés. (**Le P. Nouet, L'Homme d'oraison.**)

[Foi des mages, infidélité des Juifs.] — Que devons-nous plus admirer, demande S. Augustin, ou la foi des mages ou l'aveuglement et l'infidélité des Juifs? Les Juifs avaient au milieu d'eux le Messie, et ils ne le connaissaient pas : les mages en étaient éloignés, et, malgré la plus longue distance des lieux, ils viennent le chercher dans la Judée et ont le bonheur de l'y trouver. Les Juifs le renoncent, quoique né dans leur pays, et les mages, quoique étrangers, l'adorent. Les Juifs dans la suite des années le crucifièrent, lors même qu'il opérât les plus grands miracles : et les mages, tout enfant qu'il était encore, se dévouèrent à lui, lors même qu'il n'était pas en état de prononcer une parole. Ceux-ci le virent sur la paille, réduit à la plus vile condition des hommes, et cependant ils s'humilièrent devant lui comme devant leur DIEU. Ceux-là, témoins des plus hautes merveilles dont il était l'auteur, le virent agir en DIEU : et toutefois ils ne lui rendirent pas même les devoirs de justice et de charité qu'on ne peut sans crime refuser à un homme. Ah! mes frères, n'est-ce point une image de ce qui nous arrive à nous-mêmes, jusque dans le sein de l'Eglise et dans le centre du christianisme? Avons-nous la même foi que les mages? ou, si nous croyons comme eux, agissons-nous comme eux, et cherchons-nous DIEU comme eux? Ils furent, ces saints mages, selon la pensée et l'expression des Pères, les prémices de notre vocation à la foi : c'est par eux que JÉSUS-CHRIST voulut commencer à nous transmettre ce précieux trésor de la foi, dont il les fit dépositaires; c'est par eux qu'il commença à substituer les gentils en la place des Juifs, ou plutôt qu'il voulut associer les gentils et les Juifs dans la même croyance. Mais, au lieu d'imiter ces gentils fidèles, nous imitons les Juifs incrédules; nous sommes le peuple de DIEU, et à peine connaissons-nous DIEU; ou, si nous le connaissons, nous n'y pensons pas. Il est vrai que nous avons reçu la foi, et que les Juifs ne la voulurent pas recevoir; mais ce riche héritage, comment l'avons-nous conservé, comment l'avons-nous cultivé? quels fruits en retirons-nous, et comment le faisons-nous profiter? Or, ne craignons-nous point que DIEU ne prononce enfin contre nous le même arrêt qu'il prononça contre les Juifs : *Vobis oportebat primum loqui verbum DEI; sed, quoniam repellitis illud, ecce convertimur ad gentes.* (**Bourdaloue, l'Épiphanie.**)

[Jalousie d'Hérode]. — La passion dominante d'Hérode était une damnable



ambition, à laquelle il sacrifia tout, ce qui le précipita dans le plus profond abîme de l'iniquité. Ayant appris le sujet de la venue des mages, il sut par ce même moyen que les Juifs attendaient un nouveau roi. Il n'en fallut pas davantage pour piquer sa jalousie ; sa jalousie inquiète et tyrannique le porta aux derniers excès de la violence et de la fureur, et lui inspira contre le Saint des saints une haine irréconciliable. On lui dit que ce roi qu'il craint doit être de la maison de David : pour s'assurer donc ou pour se délivrer de lui, il forme l'affreuse résolution d'exterminer toute la race de David. En vain lui remontre-t-on que celui qu'il veut perdre est le Messie promis par les prophètes, que c'est lui qui doit sauver et racheter Israël : il renonce à la rédemption d'Israël plutôt que de renoncer à son intérêt, et il aime mieux qu'il n'y ait point de Sauveur pour lui que d'avoir un concurrent. Bien loin de se préparer à recevoir le Messie et à profiter de sa venue, il jure sa ruine : l'arrivée des Mages à Jérusalem lui fait comprendre qu'il est né ; il emploie la fourberie et l'imposture pour le découvrir. Il feint de vouloir l'adorer, pour l'immoler plus sûrement à sa fortune, et, pour en être le meurtrier, il contrefait l'homme de bien. Lorsqu'il se voit trompé par les mages et frustré de son espérance, il lève le masque, il se livre à la colère et à la rage, et, dans son emportement, il oublie toute humanité : car, pour ne pas manquer son coup, il ordonne que dans Bethléem et aux environs on égorge tous les enfants âgés de deux ans et au-dessous, et, pourvu qu'il s'affermisse la couronne sur la tête, il compte pour rien de remplir de sang et de carnage tout un pays.

JÉSUS-CHRIST apprend à tout l'univers combien la sagesse du monde est vaine et inutile. Hérode a beau chercher le roi des Juifs, il ne le trouvera pas ; il a beau user d'artifice en dissimulant avec les mages pour les engager à lui en venir dire des nouvelles, les mages prendront une autre route, et ne retourneront plus à Jérusalem. Il a beau faire un massacre de tous les enfants qui sont aux environs de Bethléem, celui qu'il cherche n'y sera pas enveloppé. Il en égorgera mille pour un seul, et ce seul dont il veut s'assurer est celui qui lui échappera. Pourquoi ? Parce qu'il est écrit qu'il n'y a point de conseil ni de prudence contre le Seigneur : *Non est prudentia, non est consilium contra Dominum.* (Prov. xxi). Ainsi, Chrétiens, sans parler d'Hérode, jamais le mondain, avec sa prétendue sagesse, ne parvient ni ne parviendra à la fin qu'il se propose : car il se propose d'être heureux, et jamais il ne le sera. Il sera riche si vous voulez, comblé d'honneurs si vous le voulez ; mais, en suivant les principes et les règles de la fausse prudence, il n'arrivera jamais au bonheur où il aspire. Or, dès-là sa sagesse n'est plus sagesse, puisqu'elle ne peut le conduire à son but. (*Le même*).

[Sur l'étoile qui apparut aux rois mages]. — JÉSUS-CHRIST, qui est le soleil de la grâce et de la gloire, ne paraît pas plus tôt qu'il répand ses divines lumières

dans le monde. Quoiqu'il soit couvert des nuages de notre humanité dans la crèche, il fait briller une nouvelle étoile dont la clarté a fait naître la foi des gentils, dit S. Augustin, en donnant commencement à celle des mages : *Ab hâc luce inchoata est fides gentium*. S. Bernard dit que cette lumière céleste passa de leurs yeux dans leurs esprits, et que, la grâce de JÉSUS-CHRIST les éclairant intérieurement par le moyen de cet astre mystérieux, leur découvrit le mystère de son incarnation et de sa Naisance : *Qui per stellam foris advenit, intus instruxit*. Les Pères regardent cette étoile merveilleuse comme une langue éloquente du Ciel, qui annonce les merveilles de DIEU ; et S. Paul nous apprend que les choses visibles sont comme des degrés qui nous peuvent conduire à la connaissance des choses invisibles : mais toutes les merveilles de la nature ne sauraient élever l'esprit à la connaissance des mystères de la religion ; il n'y a que la lumière de la révélation divine qui les puisse découvrir aux hommes. DIEU les a révélés aux Juifs par la voix des prophètes ; il les a rendus les dépositaires des secrets adorables qu'il a tenus cachés aux nations : mais, dans ce jour, il les découvre aux gentils ; il fait parler cette étoile au fond de leurs cœurs ; ou plutôt cette étoile visible qui paraît dans le ciel est accompagnée de l'étoile invisible de la foi, qui éclaire leurs âmes, qui leur fait connaître que le vrai DIEU, seul digne d'être adoré, attend leurs hommages dans le lieu où cet astre les guide. Si leur foi fut si forte lorsqu'ils virent briller cette nouvelle étoile, qu'ils vinrent des extrémités de la terre adorer ce nouveau Roi, quel accroissement ne reçut-elle pas de la présence de JÉSUS ? (*Essais de sermons*).

[Adorons le Sauveur]. — Que dites-vous, Chrétiens, de cette merveille ? n'êtes-vous point encore persuadés que ce divin Enfant est le vrai DIEU qui a tout créé par sa puissance, et qui est descendu exprès du ciel pour vous racheter par sa miséricorde ? Quelle insensibilité est la vôtre, d'être si peu touchés de l'exemple de ces principes, pour lui présenter comme eux vos adorations ? Si nous eussions été de leur suite, nous eussions été comme eux ; mais à présent que pouvons-nous faire, sinon d'approuver leur piété et leur zèle et les imiter ? Car que doivent faire des chrétiens qui savent que le même JÉSUS-CHRIST qui était alors dans la grotte de Bethléem est maintenant présent sur nos autels ? Quoi ! vous ne prendrez pas seulement la peine de venir depuis votre logis jusqu'à l'Eglise pour lui rendre les hommages que vous lui devez, après que des rois sont venus des extrémités de la terre pour l'adorer dans une étable ? Vous, chrétiens, qui vivez dans le grand jour de la foi, que la dévotion de plus de seize siècles et les lumières d'un million de docteurs ont confirmée, vous ne le reconnaîtrez pas dans la majesté de son temple, après que des rois, qui ne l'avaient encore vu adorer par personne du monde, l'ont reconnu et adoré couché dans une pauvre crèche ! Ah ! imitez désormais ces grands princes, qui prosternés devant la crèche du Sauveur, vous

montrent l'exemple de la plus parfaite et la plus respectueuse adoration. (Le P. d'Argentan, *Conférences spirituelles*).

[Renoncer à la sagesse du monde]. — Le premier miracle que la grâce de JÉSUS-CHRIST a opéré dans ces mages, c'est de leur avoir ôté la sagesse du monde, qui n'est qu'une pure folie devant DIEU, comme dit l'Apôtre, pour remplir leur esprit d'une sagesse toute divine, que le monde regarde comme une pure folie. Non, la grâce ne leur a rien laissé de cette raison orgueilleuse qui n'est qu'une source d'erreurs et d'infidélités, comme on l'a vu dans les philosophes, lesquels, avec toute leur sagesse, n'ont été ou que des blasphémateurs lorsqu'ils ont voulu parler de DIEU, ou des extravagants lorsqu'ils ont cru en parler avec plus de sagesse. *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt* (Rom. 1). Mais on ne peut pas dire que cette fausse sagesse qui ne se soumet pas à DIEU soit le moins du monde dans ces saints rois, puisque nous les voyons dans l'étable adorer un DIEU enfant, et reconnaître la majesté divine sous les marques de la faiblesse même. Ce miracle est étonnant, et ne peut venir que d'une sagesse éclairée, supérieure à tous les raisonnements humains, qui captive et soumet entièrement l'esprit aux lumières de la foi. (Sarazin, *Discours sur la fête des Rois*). (1).

(1) Voir au tome du SUPPLÉMENT pour d'autres textes des Prédicateurs.



---

# ENFANCE

## ET VIE CACHÉE DU SAUVEUR.

---

### AVERTISSEMENT.

*Nous comptons entre les mystères qui regardent la personne du Sauveur le temps de son Enfance et de sa vie qu'on appelle cachée, puisqu'en effet c'est un grand mystère qu'un DIEU enfant ; et ce qui n'est pas moins admirable, c'est que, après avoir manifesté sa naissance aux pasteurs et aux mages par des prodiges assez surprenants, et même après en avoir marqué le temps et le lieu, il soit demeuré durant tant d'années caché, inconnu et dans une obscurité capable de le faire méconnaître dans la suite à ceux même qui l'attendaient et qui l'avaient devant les yeux.*

*Ce n'est pas à dire que, durant cet espace de temps, il ne se soit rien passé qui mérite notre attention : car sa présentation au temple, sa fuite en Egypte, sa retraite et son absence durant trois jours, lorsqu'il fut trouvé dans le temple écoutant et interrogeant les docteurs, son baptême, son jeûne de quarante jours dans un désert, sont des actions assez remarquables pour tenir lieu d'autant de mystères. Mais, comme l'Eglise n'en célèbre point de fête particulière, à la réserve de sa présentation au temple, qu'elle confond avec la purification de sa sainte Mère, nous nous arrêterons uniquement au mystère de son Enfance, où commence sa vie cachée, laquelle s'étend jusqu'à l'âge*

de trente ans. Or, si ce mystère, ou cette partie de la vie du Sauveur, n'a pas tant d'éclat que les autres, en récompense il est plus instructif et plus moral, puisqu'il nous fait voir dans l'exemple d'un Homme-DIEU la pratique des vertus et des maximes qu'il doit prêcher par la suite, et dont il nous a laissé de si beaux préceptes dans l'Évangile.

Du reste, quoique toutes les actions du Sauveur aient été secrètes, et que cette partie de sa vie s'appelle cachée, le peu qu'en disent les évangélistes ne laisse pas de nous fournir une ample matière de réflexions et d'importantes instructions, pour la conduite de ceux particulièrement qui mènent une vie privée, ou que la pauvreté oblige à demeurer dans l'obscurité de leur naissance et de leur condition.

---

## § I.

### Desseins et Plans.

I. — N'est-ce pas un mystère bien surprenant de voir que le Fils de DIEU se faisant homme ait voulu se faire enfant, et que, pouvant venir au monde dans un âge avancé et avec un corps aussi parfait que celui d'Adam au paradis terrestre lorsqu'il sortit des mains de son Créateur, il se soit néanmoins abaissé jusqu'aux humiliations de ce premier âge? Je trouve que le Fils de DIEU a eu trois desseins particuliers dans son incarnation, qu'il a parfaitement exécutés dans son enfance : — 1°. Il a voulu s'humilier, et, comme parle l'Apôtre, s'anéantir : c'est pourquoi il s'est assujéti à toutes les infirmités de cet âge. — 2°. Il a voulu se faire aimer ; c'est pourquoi il a pris la forme d'un enfant infiniment aimable, afin de nous gagner par ses attraits. — 3°. Il a voulu servir d'exemple et de modèle aux hommes, et il a fait paraître dans cet âge les principales vertus qu'il a voulu leur faire imiter. C'est le partage de ce discours.

*Première Partie.* — Comme le premier crime de l'homme a été de s'élever contre DIEU par son orgueil, ç'a été aussi le premier dessein du Fils de DIEU, dans le mystère de l'Incarnation, de s'abaisser en prenant la nature de l'homme, et de réparer, par l'excès admirable de son humilité, l'excès prodigieux de notre orgueil. C'est pour cela qu'il a ajouté cette circonstance humiliante à son incarnation, d'avoir vécu un temps considérable dans l'état d'un enfant, comme pour faire durer ses humiliations plus longtemps et les rendre plus parfaites, par trois qualités extrêmement humiliantes qui se trouvent dans cet âge, et qui sont le plus opposées aux trois perfections de DIEU les plus essentielles : sa sagesse, sa puissance, son

indépendance souveraine. — 1°. La première qualité est *l'ignorance*, qui semble y être attachée. Il est vrai que le Sauveur, en cet âge, avait toute la science et l'usage de la raison d'un homme parfait ; mais on sait aussi qu'il paraissait dans son bas âge avec toutes les marques d'ignorance et de simplicité qui se voient dans les autres enfants. Cette humiliation est propre au mystère de son enfance et de sa vie cachée : car, dans les autres parties de sa vie, il a tenu une autre conduite, témoin l'éloquence de ses prédications et la sublimité de ses discours. — 2°. Il n'a pas fait paraître moins de *faiblesse*, puisque, après quelques marques de sa puissance à Bethléem, durant son enfance il a eu besoin du secours d'autrui, comme nous voyons que l'homme en ce point est le plus faible et le plus misérable de tous les animaux, étant, durant un long espace de temps, dans l'impuissance de s'aider, de pourvoir à sa nourriture et à ses autres besoins. — 3°. Il n'est pas moins humilié par *la dépendance* de toutes les créatures, le plus opposée à la gloire de la souveraineté, laquelle comprend deux avantages : savoir, l'indépendance absolue qu'il a de lui-même, et l'autorité ou l'empire qu'il a sur toutes les créatures. Or, l'une et l'autre est comme anéantie par la dépendance du secours d'autrui, etc. — Enfin, il faut conclure que le Verbe incarné ne pouvait s'humilier davantage pour réparer l'orgueil de l'homme que de se réduire à l'état d'un enfant.

*Seconde Partie.* — Le second dessein qu'a eu le Fils de DIEU en prenant notre nature a été de se faire aimer des hommes et de triompher de la dureté de leur cœur. Or, quoique, dans tous les autres mystères qui regardent la personne de cet Homme-DIEU, il ait mérité notre amour, comme dans sa naissance, dans le sacrement et le sacrifice de son corps et de son sang, dans sa passion et sa mort, néanmoins dans son enfance il exige particulièrement de nous un amour *de tendresse*, conforme à l'inclination que nous avons naturellement pour cet âge, qui est aimable de lui-même, et qui dans JÉSUS-CHRIST avait tous les attraits imaginables. A quoi il faut joindre un amour *de reconnaissance*, pour avoir voulu descendre de cette haute majesté, jusqu'à ce dernier abaissement, pour mériter et attirer notre amour ; et enfin un amour *de confiance*, puisque, au sentiment de S. Bernard, c'est pour nous donner plus d'accès auprès de sa personne qu'il s'est fait enfant, et que, à l'exemple des enfants il est disposé à nous pardonner les crimes commis contre lui, et même plus propre à apaiser la colère de son Père en cet état, et à obtenir miséricorde pour les pécheurs.

*Troisième Partie.* — Le troisième dessein du Fils de DIEU dans son incarnation a été de se faire non-seulement notre rédempteur, mais encore notre modèle pour la conduite de notre vie. Pour l'exécution de ce dessein, il a voulu se faire enfant, afin de nous donner l'exemple des vertus qu'il nous importe le plus d'imiter, et de nous rendre semblables aux enfants, puisque, sans cela, nous ne pouvons prétendre au royaume

des cieux, comme il a dit lui-même depuis : *Nisi efficiamini sicut parvuli non intrabitis in regnum caelorum.* (Math. XVIII). Or, ces vertus dont il nous a voulu donner l'exemple en se réduisant en cet état sont particulièrement la simplicité et la droiture de cœur avec laquelle il faut agir avec DIEU, sans duplicité et sans fourberie, à l'exemple des enfants : *Sicut modò geniti infantes, rationabile sine dolo lac concupiscite.* (I Petri II). La douceur surtout envers le prochain : *Discite à me quia mitis sum et humilis corde* ; l'innocence des mœurs, qui se trouve dans les enfants d'un certain âge, mais qu'il est rare de conserver longtemps sans une grâce toute particulière du Ciel.

—

II. — Tout ce long intervalle de temps que le Sauveur du monde a passé depuis sa fuite en Egypte jusqu'à son baptême s'appelle la *vie cachée* du Sauveur : — 1°. Parce que, durant tout ce temps-là, il a tenu cachées ses perfections divines, naturelles, humaines, théandriques, et tout ce qui le distinguait du reste des hommes : c'est ce que nous ferons voir dans la première partie de ce discours. — 2°. D'ailleurs, il y découvre des vertus inconnues au monde, et il n'y avait que l'exemple d'un Homme-DIEU qui nous les pût apprendre : ce sera le sujet de la seconde partie.

*Premièrement.* — Il a caché les perfections divines : car sa sagesse infinie a été cachée sous l'ignorance propre à l'enfance, quoique cette ignorance ne fût qu'apparente dans celui qui possédait tous les trésors de la sagesse et de la science.... La puissance, qui dans la suite se fit obéir des tempêtes de la mer, et qui pouvait dès lors changer ou renverser l'ordre de toute la nature, fut comme liée jusqu'à l'âge de trente ans qu'il demeura inconnu. Son indépendance souveraine était soumise à toutes les nécessités qu'entraîne cet âge de l'enfance, qui a besoin du secours de toutes les créatures. Enfin, son immutabilité a été cachée sous l'état même de l'enfance, qui n'acquiert la perfection du corps et de l'esprit qu'à mesure que le temps les développe en dénouant les membres et en formant l'esprit par l'expérience et par l'éducation.

*Secondement.* — Les vertus qu'il a fait paraître durant tout ce temps-là sont, à la vérité, des vertus obscures et qui n'ont pas aux yeux des hommes l'éclat de quelques autres qui les frappent davantage, mais qui ne sont pas moins nécessaires pour leur salut. De ce nombre est l'humilité profonde qui semble attachée à l'état même de l'enfance, laquelle n'est considérée que comme le dernier abaissement de l'homme. La soumission qu'il a rendue durant tout ce temps-là à sa sainte mère et à S. Joseph : et, pour pratiquer cette soumission par état et par devoir, il a voulu être enfant, état d'assujettissement aux volontés d'autrui. Le zèle du salut des hommes, parce que ce temps de l'enfance, d'ordinaire perdu et inutile dans les autres enfants, a été pour le Fils de DIEU un temps de retraite et de solitude, laquelle, bien loin d'être oisive et infruc-

tueuse, a été occupée dans une continuelle communication avec son Père éternel pour ménager les intérêts de notre salut, et dans une résignation parfaite à ses ordres, en attendant le temps auquel il devait se produire et faire les fonctions de Sauveur des hommes.



III. — Il faut toujours croître en vertu et en sainteté, à l'exemple du Sauveur, dont l'Évangile dit qu'il croissait en sagesse, en âge, et en grâce, devant DIEU et devant les hommes.

Presque tout ce que l'Évangile nous dit de la vie et des actions du Verbe incarné, durant trente années, et ce que lui-même a voulu que nous apprissions de lui, est qu'à mesure qu'il avançait en âge il croissait aussi en sagesse et en grâce devant DIEU et devant les hommes. Sur quoi, sans entrer dans une plus ample discussion pour savoir de quelle manière et en quel sens celui qui possédait tous les trésors de la sagesse et de la science y pouvait encore croître tous les jours, la grande et importante vérité que ce DIEU-Homme nous apprend par son exemple, avant de nous l'enseigner par paroles, c'est qu'un chrétien doit toujours croître en vertu et s'efforcer d'arriver au comble de la perfection : c'est ce qu'il faut faire voir dans la première partie ; et, dans la seconde, les moyens à prendre pour faire sans cesse de nouveaux progrès et devenir toujours plus saint et plus parfait.

*Première Partie.* — Il faut montrer — 1°. Que DIEU veut que nous soyons saints et parfaits, en quelque état et en quelque condition que nous soyons ; il nous en fait un commandement exprès : c'est donc une obligation qu'il nous impose de nous efforcer d'acquérir cette perfection. Comme elle ne s'acquiert que peu à peu, à force de croître et d'avancer en vertu, c'est un devoir à un chrétien de toujours croître : *Hæc est voluntas DEI, sanctificatio vestra* (I Thess. iv). — 2°. La qualité de chrétien nous y engage : car il ne faut que faire réflexion à ce que nous avons si solennellement promis au baptême, de renoncer aux pompes, aux vanités, aux lois et aux maximes du monde, etc. Il faut donc travailler, combattre, gagner pied à pied, croître, avancer, et ne se point prescrire de bornes, pour arriver à ce haut point de perfection. — 3°. Pour peu que nous nous arrêtions dans le chemin de la sainteté, à quoi tout chrétien doit tendre, la nature regagne sur la grâce ce qu'elle a perdu, et l'on recule au lieu d'avancer.

*Seconde Partie.* — Les moyens que nous avons de toujours croître, et de nous acquitter de cette obligation, — 1°. L'âge et le temps sont nécessaires pour cela ; car c'est ainsi que, dans la nature, un enfant devient un homme au bout de quelques années. Il en est de même dans la grâce, et il est bien honteux qu'après tant de temps nous soyons si peu avancés. — 2°. La nourriture est nécessaire à l'âme pour croître, comme la nour-



riture l'est au corps, qui est faible et languissant, et même ne peut vivre sans cela. Or, la nourriture de l'âme, c'est la prière, les saintes affections, les actes intérieurs des vertus théologiques. — 3°. L'exercice, qui n'est pas moins nécessaire à l'âme qu'il l'est au corps: et par cet exercice, on entend les actions de charité, les bonnes œuvres, la pratique des vertus.

---

IV. — Comme le Fils de DIEU est venu sur la terre non-seulement pour être notre Rédempteur, mais encore pour nous donner l'exemple et nous servir de modèle, il a consacré le temps de son enfance et de sa vie cachée à l'un et à l'autre office. Sans parler ici du premier, qui est commun avec le mystère de l'Incarnation et de la Nativité, arrêtons-nous au second, qui est d'avoir donné dans le premier âge de sa vie un modèle et un exemple de la nôtre; et faisons voir

1°. — Comme il a fait du temps de son enfance et sa vie cachée un modèle de la vie chrétienne.

2°. — Quels sont les exemples qu'il nous a donnés en cet état.

3°. — Comment nous pouvons les imiter, et participer par ce moyen à l'esprit de son enfance et de sa vie cachée.

---

V. — Quoique l'Évangile ait passé sous silence les actions du Sauveur pendant dix-huit années de sa vie, on peut dire qu'elles sont en quelque manière marquées sous ces figures énigmatiques, d'aigle, de serpent, de navire, et d'homme dans son jeune âge, dont Salomon avoue qu'il ne pouvait connaître les traces: car quelques savants interprètes, qui en ont fait l'application à la vie cachée du Sauveur, nous disent que sous ces quatre figures sont comprises les quatre principales occupations de ce DIEU-Homme pendant cet espace de temps, et dont on peut faire autant de parties d'un discours.

1°. — *La voie de l'aigle dans le ciel* nous représente le vol sublime de sa contemplation, qui était continuelle, et l'élévation de son cœur par une oraison fervente.

2°. — *La voie du serpent rampant sous la pierre* nous représente sa profonde humilité en cet état, qui le tient si longtemps occupé à des offices vils, et à un emploi mécanique, qui ne pouvaient donner qu'une basse idée de sa personne.

3°. — *La voie du vaisseau sur la mer* est une figure de l'obéissance qu'il rendait à sa sainte Mère et à S. Joseph: car, comme les plus grands bâtiments suivent le mouvement et la route que le pilote indique par le moyen du gouvernail, de même cet Homme-DIEU se laissait conduire et gouverner par ceux à qui il avait voulu se soumettre.

4°. — *La voie de l'homme dans sa jeunesse* marque son admirable modestie, sa discrétion et sa sagesse, qu'il faisait paraître en toutes ses actions.

---

VI. — C'est justement que tout le temps de l'enfance du Sauveur, et celui qu'il a passé ensuite dans la condition d'artisan, s'appelle la *vie cachée* de cet Homme-DIEU :

1°. — Parce qu'il y cache toutes les perfections de sa divinité, sans donner de marques sensibles de son pouvoir souverain, de sa sagesse infinie, et même d'une sainteté extraordinaire.

2°. — Il y cache les perfections de son humanité, en vivant dans la solitude et dans la retraite, sans réputation et sans chose aucune qui le distingue du commun.

---

VII. — Il y a de quoi s'étonner de voir que le Sauveur, depuis l'âge de douze ans jusqu'à trente, s'est tenu caché dans l'obscurité d'une vie basse et, ce semble inutile, inconnu presque de tout le monde, méprisé de ceux qui le connaissaient, et qui le regardaient comme le fils d'un artisan, quoique pendant ce temps-là il pût parcourir l'univers, instruire les hommes par sa doctrine, et les attirer à la connaissance du vrai DIEU. Mais de-là nous pouvons apprendre trois grandes vérités, que le Sauveur nous enseigne par le silence, la solitude et l'obscurité de cette vie cachée.

*La première* est que notre perfection et notre sainteté ne consiste pas précisément à dire, à faire, à souffrir de grandes choses pour DIEU, mais à accomplir sa volonté, et que nous ne pouvons davantage glorifier DIEU qu'en acceptant l'impuissance où il nous met quand il ne veut pas se servir de nous. Le Fils de DIEU glorifiait autant son Père dans la boutique de Nazareth, par les emplois auxquels il s'occupait, qu'il fit depuis dans Jérusalem par les prédications admirables et les miracles surprenants qu'il y faisait : parce que, dans l'un et dans l'autre, il faisait également la volonté de son Père. Ainsi, les personnes que la maladie, les occupations attachées à leur état, les ordres de la Providence, empêchent de vaquer aux œuvres de charité, de pénitence, etc., doivent se consoler et vivre sans inquiétude, puisqu'elles font la volonté de DIEU, et cela suffit.

*La seconde* vérité que nous apprend ici le Sauveur est que la vie cachée est, pour bien des gens, une source abondante de grâces, et un moyen beaucoup plus sûr de glorifier DIEU, que ne l'est la vie apostolique elle-même : parce qu'elle fait mourir en nous la passion de paraître et d'être dans l'estime des hommes, à laquelle sont sujettes les personnes mêmes qui s'occupent dans les emplois les plus saints, pour peu qu'ils soient éclatants, l'amour-propre nous suggérant continuellement ce que les

proches du Sauveur lui disaient : *Manifesta teipsum mundo.* (Joan. VII) : Faites-vous un peu connaître, vous en serez plus capable de faire connaître DIEU.

La troisième vérité est que, dans une vie cachée et obscure, il est facile de pratiquer les plus importantes maximes de l'Évangile, qui sont presque inconnues du reste des hommes : telles que l'humilité, la pauvreté d'esprit, le détachement de toutes les choses de la terre. De plus, n'est-il pas plus aisé, en cet état de vie, d'éviter les occasions qui portent au crime, les compagnies dangereuses, les objets qui peuvent solliciter au mal, en vivant dans une espèce de solitude, hors du tumulte et de l'embarras du grand monde ?

—

VIII. — L'obéissance que le Sauveur rendit à sa sainte Mère et à S. Joseph : *Erat subditus illis.* Pour faire un discours sur ce sujet, il ne faut qu'examiner les circonstances de cette obéissance pour notre instruction : car, en quelque état que ce soit, on a des supérieurs à qui il faut obéir.

1°. — Il faut considérer quel est celui qui obéit et qui se laisse gouverner comme un enfant : c'est le Verbe éternel, la sagesse incréée, celui qui gouverne le monde et à qui toutes les créatures obéissent. On peut s'étendre sur l'estime que ce souverain Seigneur a fait de cette vertu, qui est comme l'abrégé de sa vie et de sa doctrine, la cause de tous ses travaux, et, selon l'Apôtre S. Paul, l'origine de toute sa gloire, puisque c'est pour cela que DIEU lui a donné un nom au-dessus de tout nom. (Philipp. II). C'est tout dire, qu'il a commencé et fini sa vie par l'obéissance, et qu'il n'a pas voulu que nous connussions autre chose des trente années de sa vie, sinon qu'il était soumis : *Et erat subditus illis.* — Ensuite, réfléchissant sur nous-mêmes, sur notre orgueil et sur l'amour que nous avons pour l'indépendance : Quoi ! pouvons-nous dire, un DIEU infiniment sage se soumet à l'obéissance pour l'amour de moi : et moi, dont la volonté est si corrompue et l'entendement si aveuglé, j'aurai de la peine à me soumettre pour l'amour de DIEU !

2°. — A qui obéit-il ? A Marie et à Joseph : c'est-à-dire, véritablement aux créatures les plus saintes qui fussent au monde, mais qui, après tout, étaient infiniment éloignées des lumières et de la sagesse de cet Homme-DIEU. Néanmoins il leur obéit de la même manière qu'il obéissait à son Père éternel, parce qu'il les regardait comme tenant sa place. C'est le motif que nous devons avoir dans l'obéissance que nous rendons à ceux que DIEU nous a donnés pour supérieurs, de considérer qu'ils tiennent la place de DIEU, et de leur obéir comme à DIEU même : car la peine que nous trouvons à obéir vient de ce que, au lieu de ne regarder que DIEU dans leurs personnes, nous n'avons égard qu'au mérite et aux qualités naturelles de ceux à qui nous obéissons.

30. — Comment cet Homme-DIEU obéit-il ? Promptement, sans délai, sans murmure, prévenant même la volonté de Marie et de Joseph ; — exactement, sans rien omettre des choses qu'on lui prescrivait ; — parfaitement, ne se contentant pas d'accomplir extérieurement ce qu'on lui commandait, mais y soumettant sa volonté, et s'en dépouillant en quelque manière, pour n'en avoir point d'autre que celle de Marie et de Joseph ; relevant son obéissance par le motif de la gloire de son Père, dont il respectait les ordres en ceux que ses supérieurs lui donnaient. — Ce sont là les conditions d'une parfaite obéissance, dont le Sauveur s'est voulu faire le plus parfait modèle.

## § II.

### Les Sources.

[Les SS. Pères]. — **S. Bernard**, *Homil. in Dominic. infrà octav. Epiph.*, parle des vertus que le Sauveur pratiqua durant le temps de son enfance.

**S. Bonaventure**, *Meditat. vitæ Christi*, 15, rapporte en détail les exercices domestiques auxquels le Sauveur s'occupait durant son bas âge.

**S. Cyrille**, sur ces paroles de S. Jean, *Vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti à Patre*, montre que le SAINT-ESPRIT a été donné sans mesure à JÉSUS-CHRIST, et par conséquent qu'il n'a pu croître en sainteté.

**S. Basile**, *Constitut. monast.*, montre que le Sauveur, pendant sa vie cachée, aidait à S. Joseph et à la Sainte Vierge dans le travail propre de leur profession.

**S. Jean de Damas**, *lib. 3 fidei orthod.* explique en quel sens le Fils de DIEU a pu croître en grâce et en sagesse.

**Beda**, *Dominic. in oct. Epiphan.*, parle de l'enfance du Sauveur.

**S. Chrysostôme**, *Homil. 10 in Joan.*, réfute quelques miracles tirés des livres apocryphes et attribués au Sauveur durant son enfance.

**S. Grégoire de Nazianze**, *Orat. 20 in laudem S. Basilii*, montre comme il faut entendre que JÉSUS-CHRIST croissait en grâce et en sagesse.

[Livres spirituels et autres]. — **Suarez**, *de Mysteriis, quæst. 37, disput. 17,*

traite de la vie que mena le Sauveur durant son séjour à Nazareth, jusqu'à l'âge de trente ans.

**Cornelius à Lapide**, *Comment. in Luc. 2*, examine l'obéissance et la soumission que le Sauveur rendit à sa sainte Mère et à S. Joseph, de quelle manière il croissait en grâce et en sagesse, et tout ce qui regarde le temps de son enfance et de sa vie cachée.

**Barradius**, *Comment. in concord. et hist. evangel. x*, 51, rapporte le sentiment des Pères et des docteurs sur la manière dont le Fils de DIEU croissait en grâce et en sagesse, et ce qu'il fit jusqu'à son baptême.

**Simon de Cassia**, *De infantia Salvatoris*, IV, 2.

**Salmeron**, *Tract. 47* : le Sauveur a été un parfait modèle de sainteté durant le temps de son enfance et de sa vie cachée. — Sur la fin de ce traité, il apporte les raisons et les motifs que nous avons de croire en JÉSUS-CHRIST, et finit par donner des marques pour connaître si nous croissons en vertu et en grâce.

**Denys le Chartreux**, *Enarrat. in Luc. III*, 7.

Livre troisième de *l'Imitation de Jésus-Christ*, ch. 13<sup>e</sup>.

Livre intitulé *JÉSUS en son bas âge*, pour servir de modèle à la jeunesse chrétienne, où l'auteur a ramassé tout ce qu'il a pu trouver sur ce sujet.

*Les souffrances de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST*, par le **P. Thomas de Jésus**, 10<sup>e</sup> soufr.

**Le P. Croiset**, *Retraites*.

**Le P. Nepveu**, *Réflexions chrétiennes*, 21 Mai, traite des mystères de la vie cachée de JÉSUS-CHRIST. — *L'Esprit du Christianisme*, traité 3, ch. 3, parle de l'obéissance que le Sauveur rendit durant un si long temps à la Sainte Vierge et à S. Joseph.

*Les Révélations de Ste Brigitte*, IV, 76.

[Ceux qui ont parlé plus amplement et plus expressément de l'Enfance du Fils de DIEU et de sa vie cachée sont les livres de Méditations sur les Mystères et la Vie de Notre-Seigneur. Voici les principaux :]

**Le P. du Pont**, *Méditations sur les mystères de la foi*, Méditat. 31, où il parle amplement de la vie que mena le Sauveur à Nazareth ; comment il croissait en âge et en sagesse, comment il obéissait à Joseph et à Marie, comment il mena une vie obscure, et demeura inconnu durant un temps si considérable.

**Le P. Suffren**, *Année chrétienne*, a plusieurs méditations sur les mystères de l'Enfance de JÉSUS-CHRIST. Dans la neuvième, il montre que son enfance en général est adorable, admirable, aimable et imitable. — Dans la dixième, il fait voir qu'il a voulu faire paraître dans cet âge l'innocence, la naïveté, la simplicité d'un enfant, le besoin du secours d'autrui et l'impuissance de s'aider soi-même. — Dans la onzième, comment il paraît privé de la raison et du jugement comme les autres enfants, les

actions qu'on appelle théandriques ou propres à un DIEU-Homme, et enfin de l'usage des puissances de son corps. — Dans la treizième, comment il s'est comporté envers DIEU, l'adoration, l'action de grâces qu'il rendait à son Père éternel, durant tout ce temps-là, l'offrande continuelle de soi-même qu'il lui faisait, l'amour ardent qu'il lui portait, l'élévation continuelle de son cœur, et comment il était prêt à se consumer pour sa gloire. — Dans la quatorzième, comment ce même Sauveur se comporta envers la Sainte Vierge et S. Joseph ; le respect, tant intérieur qu'extérieur, qu'il leur rendait, l'obéissance, etc. — Dans la quinzième, la compassion du malheur des hommes, dont il connaissait les misères, en attendant les ordres de son Père pour faire éclater le zèle ardent qu'il avait pour leur salut. — Dans la seizième, comment il se comportait envers soi-même, s'humiliait, s'anéantissait, se disposait au grand sacrifice qu'il devait faire un jour. — Dans la dix-septième, il montre comment on doit se comporter envers JÉSUS enfant ; les actes d'admiration, de joie, d'amour et d'imitation que l'on doit pratiquer en considérant un DIEU Enfant. — Dans la trente-deuxième, il fait voir comment et en quel sens cet Homme-DIEU croissait en sagesse et en grâce à mesure qu'il croissait en âge. — Dans la trente-quatrième, il parle de la retraite, de la solitude et de la vie obscure et cachée qu'il mena dans Nazareth jusqu'à l'âge de trente ans.

**Le P. Bourgoïn**, *Vérités et sublimes excellences du Verbe incarné*, a aussi plusieurs méditations sur les actions, les vertus, les exemples de la vie cachée du Sauveur, dont on peut tirer plusieurs sujets de discours.

[Les prédicateurs]. — **Biroat**, *Mystères de Notre-Seigneur*, a un sermon entier sur l'Enfant JÉSUS, où il montre les qualités humiliantes qui se trouvent dans cet état, auxquelles le Sauveur a bien voulu se soumettre.

*Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne*, en a pareillement un sur le même sujet de l'Enfance du Sauveur (**Houdry**). — Le même, *Sujets particuliers*, a un sermon sur la vie cachée et intérieure, où il montre combien cette vie est glorieuse à DIEU, sur ces paroles de l'Évangile de S. Luc : *JÉSUS croissait en sagesse et en âge devant DIEU et devant les hommes.*

[Recueils]. — Je n'ai vu aucun auteur qui ait recueilli des matières sur ce sujet ; mais les interprètes qui ont fait des commentaires sur l'Évangile de S. Luc en fournissent abondamment, particulièrement les trois que nous allons citer :

**Salmeron.**

**Barradius.**

**Cornelius à Lapidé.**

} *In Lucam.*

## § III.

## Passages, exemples et applications de l'Écriture.

*Servus tuus sum ego, et filius ancillæ tuæ*  
Ps. 115.

*Posuit tenebras latibulum suum.* Ps. 17.  
*Ex ore infantium et lactentium perfecisti*  
*laudem.* Ps. 8.

*Crevit puer, et benedixit ei Dominus,*  
*cœpitque spiritus Domini esse cum eo.* Judic.  
xiii, 24, 25 (Hæc dicta sunt de Samsone).

*Beatus vir cujus est auxilium abs te, as-*  
*ensiones in corde suo disponit.* Ps. 83.

*Verè tu es DEUS absconditus.* Isaïæ xxv, 15.  
*Abscondita est fortitudo ejus.* Habacuc,  
iii, 4.

*Pauper sum ego, et in laboribus à ju-*  
*ventute meæ.* Ps. 87.

*Iustorum semita quasi lux splendens pro-*  
*cedit, et crescit usque ad perfectam diem.*  
Proverb. iv, 18.

*Ab infantia meæ crevit mecum miseratio.*  
Jobi xxxi, 18.

*Adolecentibus exemplum fortè relinquam.*  
II Machab. vi, 28.

*Nisi efficiamini sicut parvuli, non intra-*  
*bitis in regnum cælorum.* Matth. xviii, 3.

*Quicumque humiliaverit se sicut parvulus*  
*iste, hic est major in regno cælorum.* Ibid. 4.

*Discite à me quia mitis sum et humilis*  
*corde.* Matth. xi, 29.

*Sinite parvulos venire ad me : talium est*  
*enim regnum cælorum.* Marci x, 14.

*Complexans eos et imponens manus super*  
*illos, benedicebat.* Marci x, 16.

*Erat subditus illis.* Lucæ ii, 51.

*Mater ejus conservabat omnia verba hæc*  
*conferens in corde suo.* Ibid. 51.

*JESUS proficiebat sapientiâ et ætate et*  
*gratiâ, apud DEUM et homines.* Ibid. 52.

*Puer autem crescebat et confortabatur,*  
*plenus sapientiâ : et gratia DEI erat in illo,*  
Ibid. 40.

*Quomodo hic litteras scit, cum non didice-*  
*rit?* Joan. vii, 75.

Je suis votre serviteur et le fils de votre servante.

Il a choisi sa retraite dans les ténèbres.

Vous avez tiré votre gloire de la bouche des enfants, et de ceux qui sont encore à la mamelle.

L'enfant crût, et le Seigneur le bénit, et l'Esprit du Seigneur commença à être avec lui.

Heureux l'homme qui attend de vous son secours, et qui est résolu de monter et de s'élever comme par degrés, jusqu'à vous.

Vous êtes véritablement un DIEU caché. Sa puissance est cachée.

Je suis pauvre et dans les travaux dès ma jeunesse.

Le sentier des justes est comme une lumière brillante, qui s'avance et qui croît jusqu'au jour parfait.

La miséricorde et la compassion à l'égard des misérables a crû avec moi dès mon enfance.

Je laisserai peut-être aux jeunes gens un exemple de courage et de fidélité.

Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.

Quiconque s'abaissera et s'humiliera comme ce petit enfant, celui-là sera le plus grand dans le royaume des cieux.

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.

Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez point, parce que le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent.

Les embrassant et leur imposant les mains, il leur donnait sa bénédiction.

Il était soumis à ses parents.

Marie conservait toutes ces choses en elle-même, les repassant dans son cœur.

JÉSUS croissait en sagesse, en âge et en grâce devant DIEU et devant les hommes.

L'Enfant croissait et se fortifiait, étant rempli de sagesse, et la grâce de DIEU était en lui.

Comment celui-ci sait-il l'Écriture ne l'ayant point étudiée?

*In quo sunt omnes thesauri sapientiae et scientiae absconditi.* Coloss. II, 3.

*Didicit ex his que passus est obedientiam.* Hebr. v, 8.

*Nolite pueri effici sensibus; sed malitiam parvuli estote.* I Cor. XIV, 20.

*Sicut modò geniti infantes, rationabile, sine dolo lac concupiscite, ut in eo crescatis in salutem.* I Petr. II, 2.

*Crescite in gratià, et cognitione Domini nostri.* II Petr. III, 18.

*Obediente DEO voci hominis.* Josue X, 14.

*Profectus tuus manifestus sit in omnibus.* I Tim. IV, 15.

*Qui justus est justificetur adhuc et sanctus sanctificetur adhuc.* Apocal. XXII, 11.

Tous les trésors de la science et de la sagesse en lui sont renfermés.

Il a appris l'obéissance par tout ce qu'il a souffert.

Ne soyez point enfants en ce qui est de l'esprit et de la sagesse; mais soyez de petits enfants en innocence.

Comme des enfants nouvellement nés, désirez ardemment le lait spirituel, afin qu'il vous fasse croître dans la science du salut.

Croissez en grâce et dans la connaissance de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

DIEU obéissant à la voix d'un homme.

Que votre avancement soit connu de tous.

Que celui qui est juste se justifie encore, que celui qui est saint se sanctifie encore.

## EXEMPLES TIRÉS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU-TESTAMENT.

[Jésus parfait dès son enfance]. — Ce qu'on dit communément, qu'Adam avait trente ans dès le premier jour qu'il commença à vivre, semble ridicule à bien des gens : car comment, disent-ils, eût-il pu avoir cet âge, puisqu'il ne comptait encore que le premier jour de sa vie? C'est pourtant ce qui est très-véritable, en ce sens que, son Créateur lui ayant donné l'être dans l'état d'un homme parfait et tel qu'il l'aurait pu avoir acquis à l'âge de trente ans par le cours naturel des années, il lui avait, pour ainsi dire, donné une dispense d'âge, le mettant en état de posséder son bien, qui était l'empire du monde, dès le premier moment de sa vie. De même, en parlant du second Adam, qui est JÉSUS-CHRIST, je puis dire, en un bon sens, que c'est un enfant qui n'a jamais été enfant; mais qu'il était un homme parfait, non-seulement dès les premiers jours de sa vie, mais tandis qu'il était encore enfermé dans le sein de sa Mère. C'est une vérité si constante, qu'il n'y a jamais eu que les hérétiques qui en aient douté, puisqu'il avait l'usage parfait de la raison, qui fait proprement l'homme et qui distingue l'âge viril de l'enfance.

[Jésus nourri par ses parents]. — S. Bonaventure tient que ce fut une figure et comme une prophétie, que Moïse encore enfant dans le berceau, ayant été sauvé du naufrage par la fille de Pharaon, ne voulut jamais prendre du lait d'aucune femme égyptienne; il lui fallut chercher une nourrice de sa propre nation, et la Providence lui fit trouver sa propre mère : de sorte que nulle autre qu'elle n'eut l'avantage de lui avoir donné son



lait. Ainsi, si vous demandez qui a contribué à la nourriture de ce divin Enfant, je vous dirai que, comme il a reçu la vie de sa sainte Mère, qui a formé son corps par l'opération du SAINT-ESPRIT, c'est aussi elle seule qui l'a nourri de son lait : de sorte que, quoique cet Enfant fût le DIEU tout-puissant qui pourvoit abondamment aux besoins de toute la nature, il a été réduit lui-même à prendre du lait du sein de sa Mère, laquelle lui a ensuite préparé de petits aliments, et enfin en a pris tous les soins qu'une mère prend de ses enfants avant qu'ils aient l'usage de la raison. Il est vrai que, depuis qu'il fut sevré, S. Joseph eut la gloire d'être associé avec la Sainte-Vierge à ce ministère si sublime de nourrir le propre fils de DIEU dans son enfance, et qu'il y a contribué plusieurs années, du travail de ses mains. O grand saint, quel honneur pour vous ! il fait envie aux anges du ciel : donner du pain à celui qui nourrit ce grand univers par sa providence ! Quand vous voyiez peu-à-peu croître ce corps qui devait être la victime pour les péchés des hommes ; quand vous remplissiez ses veines du sang qui devait être répandu pour le salut de nos âmes, oh ! quelles étaient les douceurs divines dont il remplissait votre cœur, pour le peu de pain que vous lui donniez de vos mains.

[Pensées de Salomon]. — Il y a trois choses que Salomon avoue avoir peine à comprendre, et la quatrième qui lui est tout à fait inconnue : La voie de l'aigle dans le ciel, la voie du serpent sur la pierre, la route du vaisseau sur la mer, et la voie de l'homme dans son jeune âge. Cet homme est JÉSUS-CHRIST, qui était homme parfait dès son enfance. Toutes les parties de sa vie sont admirables et difficiles à comprendre : son ascension, qui est le vol de l'aigle ; sa résurrection et sa sortie du tombeau, qui est la voie du serpent sur la pierre ; sa passion, qui est la route du vaisseau à travers les flots de la mer, sont au-dessus de la portée de nos esprits, qui ont peine à pénétrer dans ces mystères ; mais sa vie cachée, depuis l'âge de douze ans jusqu'à son Baptême, nous est tout inconnue. JÉSUS-CHRIST, dit S. Ambroise, est l'homme dont on ne peut comprendre la conduite dans sa jeunesse. Puisque l'Écriture-Sainte n'en dit mot, il la faut adorer dans le silence.

[Tobie, image du divin Enfant]. — A la vérité, la modestie, la retenue, la discrétion, une sagesse avancée dans le Sauveur en son bas âge, promettaient quelque chose de grand ; et on pourrait dire de lui ce que l'Écriture rapporte du jeune Tobie, qui était sa figure : qu'étant le plus jeune de la tribu de Nephthali, il ne fit jamais aucune action qui ressentît la jeunesse. Cependant, comme dit S. Augustin, il réglait ses actions sur la capacité de l'âge où il était ; et, tout Homme-DIEU qu'il fût, sa sagesse infinie était cachée sous un corps et un esprit proportionnés à l'état d'un enfant. Il ne paraissait en lui aucune légèreté, ni aucune de ces puérités ordinaires aux autres enfants ; mais aussi rien qui fût fort au-dessus

de la capacité de son âge, et qui marquât quelque chose de surnaturel et de divin.

[S. Jean-Baptiste]. — Jean-Baptiste, le plus grand et le plus saint de tous ceux qui sont nés d'une femme, au sentiment du Fils de DIEU même, a été le premier imitateur, et je puis même dire le premier dévot du Sauveur en son jeune âge. Il l'a connu et adoré dès le ventre de sa mère; il est né son ami, ce qui n'arrive pas au reste des hommes. Il a réjoui comme lui ses parents et tout le peuple à sa naissance. Il a été persécuté peu de temps après, et obligé de fuir comme lui. Il a passé, comme lui, ses premières années dans le silence, dans l'obscurité et dans une grande disette de toutes les choses nécessaires à la vie. Il a eu ce bonheur et cet avantage, qu'il a été enfant, et s'est trouvé dans la vigueur de sa jeunesse avec lui, et au même temps où JÉSUS passait par tous les âges. Bonheur incomparable, qui lui a donné le moyen de suivre de près son divin Maître, et même de se lier et de s'unir à lui en tous ces états. Eh! n'était-ce pas puiser à la source de la sainteté, et prendre les prémices du Sauveur? et faut-il s'étonner si toutes les parties de sa vie ont eu une si grande correspondance avec celle du Messie! Il lui est devenu si semblable, que les plus habiles dans la loi y ont été trompés, et l'ont pris pour le Messie même.

[L'intercession de S. Joseph.] — Nous avons tout sujet d'espérer que S. Joseph favorisera le dessein que nous aurons conçu d'imiter et d'exprimer en nous les vertus que le Fils de Dieu a pratiquées dans son enfance et dans une partie de sa vie cachée, qu'il a passée sous la conduite de ce grand saint, tenu pour son père. Il a été le témoin et l'admirateur de vertus qui n'étaient connues que de lui et de la Sainte Vierge; et, comme il a eu part à tout ce que ce Sauveur a fait d'admirable pendant un si long temps, par l'éducation qu'il lui a donnée et en contribuant à sa nourriture et à sa subsistance, on ne peut douter qu'il ne souhaite avec passion de nous voir imiter celui dont il connaissait si parfaitement le mérite. Ne semble-t-il pas même s'être acquis le pouvoir spécial de nous obtenir la grâce de profiter de l'exemple de celui qu'il a tenu caché par l'ordre exprès de DIEU?

[Jésus travaillant de ses mains]. — C'a été l'opinion commune de tous les anciens Pères de l'Eglise, que le Sauveur, durant sa vie cachée, a véritablement travaillé de ses mains et qu'il a exercé un art mécanique. Cette opinion s'accorde avec les paroles de l'Evangile, qui dit expressément que les Juifs, étonnés des merveilles qu'il opérait, demandaient : « D'où vient cela? Celui-ci n'est-il pas un charpentier, fils de Joseph? ne connaissons-nous pas sa mère et sa parenté. » Comment l'eussent-ils appelé charpentier s'ils ne l'eussent jamais vu exercer cet art? Les

hommes qui ne jugent que de l'extérieur, et surtout les Juifs, qui ne connaissaient pas l'excellence de la vie intérieure qui donne toute son application à DIEU, ne l'eussent-ils pas regardé comme un fainéant? N'eussent-ils pas dit qu'étant assez robuste il eut dû s'appliquer au travail pour aider ses pauvres parents? Mais ils l'avaient toujours vu travailler avec Joseph; et c'est pour cela qu'ils étaient persuadés qu'il était de la même profession. Or, n'est-ce pas une grande consolation à tous les artisans que cette majesté adorable et cette sagesse infinie ait préféré leur condition à celle des riches, des nobles, des monarques et des souverains, qui s'estiment si élevés au-dessus des gens de métier, mais qui auront toujours ce désavantage, que le DIEU qu'ils adorent a jugé toutes les grandes conditions indignes de lui, et qu'il a choisi celle des simples artisans qui gagnent leur vie avec le travail de leurs mains?

[Jésus bénissant les enfants]. — Le seul exemple d'un DIEU enfant serait capable de détruire l'esprit d'orgueil qui règne dans le monde, et d'inspirer à tous les hommes l'humilité, si nous l'avions souvent devant les yeux. C'est pourquoi ce même Sauveur, voulant depuis imprimer cette pensée dans l'esprit de ses disciples, ne fit autre chose que de faire venir un petit enfant au milieu d'eux et de protester que, s'ils ne lui devenaient semblables, son royaume ne serait jamais pour eux: *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum*. Mais disons que, pour apprendre à tous les hommes cette divine leçon et l'imprimer bien avant dans leur esprit, il s'est fait lui-même enfant, et qu'il se présente encore à nous sous cette forme, pour nous dire, par cet exemple d'humilité, et d'anéantissement: *Nisi efficiamini sicut parvulus iste, non intrabitis in regnum cœlorum*. Non, le ciel et le bonheur éternel n'est point pour nous si nous ne devenons petits et humbles comme cet enfant. Cette leçon est si difficile à apprendre, qu'il n'y avait que lui qui la pût enseigner, et que son exemple qui nous la pût persuader.

#### APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

*Obediente DEO voci hominis* (Josue x). Qu'on n'admire plus qu'un DIEU ait obéi à la voix d'un homme, dans l'ancienne loi, lorsque Josué fit arrêter le soleil sur le penchant de sa course, puisque voilà ce DIEU même qui, trente ans entiers, obéit à un homme, et à un pauvre artisan. DIEU obéit à la voix de ce capitaine du peuple d'Israël; mais ce ne fut qu'une fois, afin d'éclairer les victoires de celui qui combattait pour ses intérêts: *Obediente DEO voci hominis*. Mais ici il le fait, non pas une fois ou

deux, mais tous les jours, à toute heure et à tout moment, non pour peu de temps, comme à Josué en commandant à l'intelligence qui remue cet astre de suspendre son cours précipité, mais durant trente années; non pas dans des choses éclatantes, comme il fit à la prière de ce grand conquérant, mais jusqu'aux moindres choses, jusqu'aux plus menus offices d'une maison, dans lesquels ce DIEU-Homme, qui était le soleil du monde, suit le mouvement et l'impression de cette intelligence visible qui porte le nom de Père, afin de lui commander avec droit et avec autorité, selon cette parole de l'Évangile : *Et erat subditus illis.*

*Didicit ex iis quæ passus est obedientiam* (Hebr. v). L'Évangile, dont la moitié, ce semble, devait être employée à nous décrire les actions de ce DIEU-Homme pendant le temps de son jeune âge et les grandes vertus qu'il pratiquait, n'en dit autre chose sinon qu'il a été soumis à sa sainte Mère et à celui qui passait pour son Père : comme si toute la science et la spéculation ne lui eussent pas fait assez connaître le mérite de cette soumission, sans l'expérience qu'il en a faite. Admirable leçon, Chrétiens, que le Sauveur ne nous a faite qu'après l'avoir apprise lui-même par sa propre expérience ! On s'étonnait lorsque, à l'âge de trente ans, il commandait à la mer et aux tempêtes, et l'on demandait avec admiration : *Quis est hic, quia venti et mare obediunt ei?* (Matth. VIII). Quel est cet homme si puissant, qui parle avec cet air d'autorité, et qui se fait obéir avec un empire si souverain ? Mais ce qu'on doit bien admirer davantage, c'est de le voir obéir lui-même, et on peut demander : *Quis est hic?* Quel est celui qui se montre si humble en obéissant de la sorte, et qui confond notre orgueil, à nous qui avons tant de peine à nous soumettre à ceux que DIEU a mis sur nos têtes, par un rayon de son autorité ? Jusque-là que pour faciliter cette soumission, le Sauveur même s'est mis en la personne de ceux qui nous commandent, et veut que nous fassions réflexion que c'est à DIEU que nous obéissons.

*Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum caelorum* (Matth. XVIII). Comment se peut faire ce changement, qui fait d'un homme déjà avancé en âge un enfant, et quel genre d'imitation pouvons-nous prendre pour nous y rendre semblables ? L'apôtre S. Paul répond à cette question : *Nolite pueri effici sensibus, sed malitiâ parvuli estote.* (I Cor. XIX). Il ne faut pas, dit-il, que nous soyons enfants quant aux sens, à la raison et à la prudence, c'est-à-dire, que nous imitions ce qu'il y a de puéril et d'imparfait dans l'enfance : car les vertus chrétiennes doivent être suffisamment raisonnables ; mais que nous soyons enfants pour ce qui regarde nos inclinations ; que nous ayons les mêmes sentiments, sans aucune malice : *Sed malitiâ parvuli estote* : c'est-à-dire que nous ayons un cœur qui ne soit point porté à la malice du pécheur. Les hommes du monde mettent leur gloire à montrer leur finesse ; quand ils trompent quelqu'un,

ils disent que c'est prudence, et, quand ils peuvent avoir du bien d'autrui par fraude, ils disent que c'est faire ses affaires avec esprit; mais nous devons, au contraire, imiter la simplicité des enfants, en faisant par un principe de vertu sincère, toutes nos actions dans la vue de DIEU. Ce sera par ce moyen que nous imiterons l'innocence et la simplicité du Sauveur enfant.

*Verè tu es Deus absconditus* (Isaïæ xxv). Ne peut-on pas dire que ce Sauveur du monde, ce Messie envoyé pour soumettre les nations à sa loi, a été véritablement un DIEU caché durant l'espace de trente ans? C'a été un enfant inconnu, comme s'il n'avait tenu aucun rang dans le monde: car, après l'adoration des mages, sa présentation au temple et sa fuite en Egypte, on n'en parle plus. Qu'est-il devenu depuis ce temps-là? n'a-t-il rien fait de considérable? n'a-t-il pas dit du moins une parole qui ait mérité d'être remarquée, durant un si long espace de temps, parenthèse que l'on nous fait dans l'histoire de sa vie? A peine dit-on un mot de ce qu'il fit à l'âge de douze ans, dans le temple, au milieu des docteurs, et on passe de là à son baptême qu'il reçut à l'âge de trente ans. Que peut-on penser de cela, sinon que les pensées de DIEU sont bien différentes des nôtres. La vie cachée d'un DIEU-Homme est un mystère que nous devons adorer et imiter.



## § IV.

## Pensées et passages des SS. Pères.

*Humilitatis signum in staturâ pueri commendasti, Rex noster, cum aisti: « Talium enim est Regnum cælorum. »* Augustin. I Confess. 19.

*Infantiam Christus animo sumpsit et corpore.* Id., Serm. de Epiphan.

*Non pueritia, sed æmula puerilis simplicitatis bonitas designatur: non enim virtutis est non posse peccare, sed nolle.* Ambros. VIII in Luc.

*Habet et christiana simplicitas infantiam suam: illa per infirmitatem innoxia est, ista est innocens per virtutem.* Id. serm. 53.

*Verecundia cum sit omnibus ætatibus, personis, temporibus, locis apta, tamen adolescentem juvenilesque animos maximè decet.* Id. I de Officiis.

Dans la petitesse d'un enfant, vous avez voulu nous faire estimer l'humilité, vous qui êtes le souverain monarque, lorsque vous avez dit: « A ceux-là appartient le royaume des cieux. »

JÉSUS s'est fait enfant de corps et d'esprit.

C'est moins l'état d'enfance que JÉSUS-CHRIST a voulu marquer en devenant enfant, que la simplicité de cet âge: car l'effet de la vertu n'est pas de ne pouvoir pécher mais de ne le vouloir pas.

La simplicité chrétienne a une enfance qui lui est propre: l'une est innocente par faiblesse, l'autre l'est par vertu.

La pudeur est une vertu propre à tous les âges, à toutes sortes de personnes, à tous les temps et à tous les lieux; mais elle convient particulièrement à l'enfance et à la jeunesse.

*Christus est vir cujus viæ in juventute cognosci non possunt : quis enim æstimare possit aut capere quanta ille opera exercuit ?* Id. de Salom. 5.

*Non præcipitur Apostolis ut ætatem habeant parvulorum, sed innocentiam ; et quod illi per annos possident, hi possideant per industriam ; ut malitiâ non sapientiâ parvuli sint.* Hieron. III in Matth.

*Agebat semper Christus DEO beneplacita.* Id.

*Innocentem te ostendet morum simplicitas et candor.* Basil. Homil. 12.

*Subditus parentibus, omnem laborem corporalem mansuetè et obedienter sustinuit.* Id.

*Nihil adeò vicinum DEO conformemque reddit quemadmodum mansuetudo.* Chrysost. in Roman.

*Quantum proficiente ætate sapientiæ et gratiæ dona patefaciebat, tantum homines ad laudem DEI Patris excitare curabat.* Beda, Homil. in octav. Epiphaniæ.

*Stupent senes, admirantur juvenes, et suæ ætatis pueri deterrentur à malo morum ejus gravitate, et sermonum pondere.* Bernard. Homil. in domin. infrâ octav. Epiphaniæ.

*Sicut Dominus JESUS in nobis nascitur et concipitur, ita profectò crescit et nutritur in nobis, donec occurramus in virum perfectum et mensuram ætatis plenitudinis Christi.* Id. Homil. infrâ octav. S. Steph.

*Cum nomino JESUM, hominem mihi propono mitem, humilem, corde benignum, sobrium, castum, misericordem, omni denique sanctitate et honestate conspicuum.* Id.

*Ipse (Christus) se parvulum exhibuit, ut seipsum faceret gratum.* Bernard.

*Credo in illo speciosissimo vultu tantam cœlestis gratiæ elegantiam refulsisse, ut omnium in se converteret affectum, auditum erigeret, excitaret amorem.* Id. in dom. infrâ octav. Epiph.

*In disciplinâ humilitatis totum principatum possedit.* Bernard. in illud Cantic. *Dilectus meus mihi, etc.*

*Usquequò siles, Domine JESU ? quamdî, DEI virtus, sapientia, quasi infirmus aliquis lates in populo ? Quamdî, Rex cœli, fabri filium te pateris appellari et putari ?* Id.

*Utrinque stupor, utrinque miraculum quo*

JÉSUS est l'homme dont on ne peut comprendre les voies dans sa jeunesse : car quel esprit pourrait entrer dans la connaissance des œuvres merveilleuses qu'il fit durant tout ce temps ?

JÉSUS n'ordonne pas à ses Apôtres d'avoir l'âge des enfants, mais leur innocence. Il leur commande d'acquérir par leurs soins ce que ceux-là ont par l'avantage de l'âge ; il veut qu'ils soient enfants, non pas en sagesse, mais en malice.

JÉSUS-CHRIST faisait toujours ce qui était le plus agréable à DIEU son Père.

La simplicité et la candeur qui paraîtra dans vos mœurs sera la preuve de votre innocence.

JÉSUS, soumis à Marie et à Joseph, supporta avec douceur et en esprit d'obéissance le travail du corps.

Rien n'approche davantage de DIEU et ne rend plus semblable à lui que la douceur.

Autant JÉSUS avançant en âge faisait paraître au dehors les dons de sagesse et de grâce dont il était rempli, autant il s'efforçait de glorifier DIEU son Père.

Les vieux et les jeunes admirent JÉSUS enfant, et les enfants de son âge sont détournés du mal par la gravité de ses mœurs et par le poids de ses discours.

Ainsi que nous concevons en nous Notre-Seigneur et que nous l'y faisons naître, nous l'y faisons croître et l'y nourrissons.

Quand je parle de JÉSUS, je me représente un homme plein de douceur, humble de cœur, bienfaisant, sobre, chaste, miséricordieux, recommandable enfin par toute sorte de sainteté et de justice.

JÉSUS-CHRIST s'est fait petit pour se rendre agréable et pour gagner les cœurs.

Je crois qu'on voyait éclater sur son visage une beauté, une grâce toutes célestes qui attirait les yeux et l'affection, et qui faisait qu'on l'écoutait attentivement.

Il a mis toute sa grandeur dans l'exercice de l'humilité.

Jusques à quand garderez-vous le silence, Seigneur JÉSUS ? jusques à [quand demeurerez-vous caché parmi le peuple sans vous distinguer des ignorants et des faibles, vous qui êtes la force et la sagesse de DIEU ? Souffrirez-vous encore longtemps qu'on vous appelle et qu'on vous croie le fils d'un charpentier ?

Quel étonnement ! quel miracle des deux

DEUS *femine obtemperet, humilitas sine exemplo, et quod DEO femina principetur, sublimitas sine socio.* Bernard. Serm. 1 super Missus est.

*Discipulus proficiens gloria est magistri; quisquis in schola Christi non proficit indignus est ejus magisterio.* Id. Epist. 344.

*Ubi tu, Christiane, fige tui cursus profectusque metam ubi Christus posuit suam: factus est obediens usque ad mortem: quantumlibet ergo concurreris, si ad metam non perveneris, bravium non apprehendes.* Bernard. Epist. 253.

*Semper tibi displiceat quod es, si vis pervenire ad id quod nondum es: nam ubi tibi placuisti, ibi remansisti.* Augustin. Serm. 5 de verbis Apost.

*Proficiebat Christus ut aetate sic sapientia, non quod hæc in illo incrementum caperent, sed quod hæc paulatim detegerentur et elucere.* Gregor. Nazianz. Orat. 20 de laudibus Basilii.

*Proficere sapientia et aetate et gratia idcirco dicitur Christus quod aetate quidem cresceret, per aetatis autem incrementum, sapientiam eam quæ præditus erat in lucem proferret.* Damascen. III Fidei. 22.

*Non ut DEUS profecisse intelligitur Christus, verum quia magis cum homines admirabantur, illorum potius de JESU opinio quam illius perfecta crescebat gratia.* Cyrillus in Joan. 1, 17.

*Cum audis Christum profecisse in sapientia et gratia, noli putare quidquam ei additum esse, sed quia videntibus et audientibus eum esse sapientiolem gratiolemque in dies se præbebat.* Id. Thesaur. x, 7.

*Augescente magnitudine corporis, unà crescebat in eo divinitatis manifestatio.* Athanas. Orat. 4 contra Arian.

*Si proficiebat aetate hominis Christus, proficiebat sapientia hominis.* Ambros. De Incarnat. sacram. 7.

*Usque ad triginta annos parentum paupertate contentus est.* Hieron. Epist. 2 ad Eustoch.

*Porrò Jesus, cum parentibus esset subiectus, sine dubio, in perferendis unà cum ipsis laboribus, morigeram declarabat suam obedientiam.* Basil. Constit. Manass. 5.

*Discant pueri subditi esse parentibus; quia Christo mundus subditus, et Christus tamen parentibus subditus fuit.* Augustin. Serm. 63 de diversis.

Erat subditus eis: quis? quibus? DEUS

côtés! Un DIEU obéit à une femme, humilité sans exemple, et une femme commande à DIEU, élévation sans pareille!

Le disciple qui profite fait honneur à celui qui l'instruit: quiconque ne fait point de progrès dans l'école de JÉSUS n'est pas digne de l'avoir pour maître.

Chrétien, mettez le terme de votre course là où JÉSUS a mis le sien; quelque longue que soit votre course, si vous ne la continuez point jusqu'à la mort vous ne gagnerez point la couronne.

Ne soyez jamais satisfait de ce que vous êtes, si vous voulez parvenir à ce que vous n'êtes pas encore: là où vous vous complaisez en vous-même, vous vous arrêtez.

A mesure que JÉSUS avançait en âge, il croissait en sagesse: non pas qu'en effet sa sagesse augmentât, mais peu à peu ce trésor caché se découvrait par les marques éclatantes qu'il en donnait de plus en plus au dehors.

Quand on vous dit que JÉSUS croissait en sagesse et en grâce, c'est parce qu'en effet il avançait en âge, et qu'à proportion il produisait au-dehors cette haute sagesse dont il était rempli au-dedans.

Ce n'est pas en tant que DIEU qu'il faut entendre ce qui est dit de JÉSUS-CHRIST, qu'il profitait, mais en ce que les hommes l'admiraient de plus en plus. Ainsi, c'était l'estime des hommes qui croissait, et non pas la grâce, dont il possédait la plénitude.

Quand on vous dit que JÉSUS croissait en sagesse et en grâce, n'allez pas vous imaginer qu'il acquérait quelque nouvelle perfection: c'est que de jour en jour il donnait à ceux qui le voyaient et qui l'écoutaient des marques plus sensibles de grâce et de sagesse.

A mesure que son corps croissait, la divinité se manifestait davantage en lui.

Si comme homme JÉSUS croissait en âge, comme homme il croissait en sagesse.

JÉSUS, jusqu'à l'âge de trente ans, vécut content de la pauvreté de Marie et de Joseph.

JÉSUS soumis à ses parents montrait son obéissance parfaite en partageant leurs peines et leurs travaux.

Que les enfants apprennent la soumission à leurs parents, puisque JÉSUS, à qui le monde est soumis, s'est lui-même soumis à ses parents.

Il était soumis: qui? à qui? Un DIEU à

*hominibus, nec tantum Mariæ, sed et Josepho.*  
Bernard. Sermon. 1 super *Missus est.*

*Proficiebat Christus, non per accessum  
temporis accipiendo quod non habebat, sed  
pendendo donum gratiæ quod habebat.*  
Beda.

des hommes, et non-seulement à Marie sa mère, mais à Joseph.

JESUS profitait, non pas en acquérant avec le temps quelque perfection qu'il n'eût pas, mais en faisant paraître les dons de la grâce qu'il possédait.



## § V.

### Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Ce qu'on doit croire et comment on doit s'exprimer ici]. — Pour se former une juste idée d'un DIEU enfant, ce qui a si fort choqué et révolté l'esprit de quelques hérétiques au commencement du christianisme, il faut distinguer trois substances en JÉSUS-CHRIST : sa divinité, son âme et son corps. — Selon sa divinité, il n'a jamais été enfant, quoiqu'il soit le Fils unique du Père éternel, parce qu'il n'a jamais commencé à vivre. Il est vrai qu'il a un principe, mais il n'a point de commencement ; il est par un autre, mais il est aussi ancien que le Père qui lui donne l'être. Jamais il n'a crû ni ne s'est perfectionné avec l'âge parce qu'il naît d'un DIEU infiniment parfait. Il n'a point plus d'âge maintenant, à l'instant où nous concevons sa génération divine et éternelle, et il n'en aura jamais davantage. En un mot, il est et a toujours été : et ainsi, selon sa divinité, il n'a jamais été enfant. — Selon son âme, il est vrai qu'il a commencé d'être au moment où il fut conçu dans le sein de sa sainte Mère ; mais, au premier moment où son âme fut créée, elle se trouva aussi parfaite qu'elle est à présent. Elle eut dès ce premier instant le plein usage de la raison ; elle fut aussi comblée de grâces et de lumières surnaturelles, aussi ornée de vertus, aussi embrasée du parfait amour de DIEU ; elle eut dès ce moment la jouissance de la vision béatifique de l'essence de DIEU ; elle fut enfin aussi parfaite alors, qu'elle l'est maintenant ; et par conséquent on ne peut pas dire qu'il ait jamais été enfant selon son âme, parce qu'il a été un homme parfait avant d'être né, selon cette parole du prophète : *Fœmina circumdabit virum* (Jerem. xxxi). Mais, selon son corps, il est vrai qu'il a été enfant, tout semblable aux autres enfants ; et c'est en quoi paraît l'amour admirable qu'il nous a porté. Ce Verbe éternel, s'étant fait chair, a voulu prendre toutes les infirmités de notre nature, et par conséquent s'assujettir à toutes les faiblesses de l'enfance. D'ailleurs, comme le corps et l'âme qui composent l'humanité de JÉSUS-CHRIST sont unis à la personne



du Verbe et à la Divinité, on peut dire, par communication d'idiômes, comme parle la théologie, qu'un DIEU s'est fait enfant, de même qu'il s'est fait chair et qu'il est mort.

[Pourquoi Dieu a choisi cette manière de venir au monde]. — Le Fils de DIEU ayant eu la liberté de choisir la manière de se faire homme, comme il l'a eue de prendre notre nature plutôt que celle des purs esprits, il ne faut point douter que mille autres moyens de se faire semblable à nous se présentèrent à ses yeux. Il pouvait venir sur la terre dans l'âge le plus mûr et le plus parfait et de la manière la plus noble, en se formant lui-même un corps d'une matière toute céleste; il pouvait paraître dans un état et un appareil convenables à sa dignité, s'exempter des nécessités communes à tous les hommes, et surtout éviter ce que l'homme a de plus humiliant, l'état de l'enfance; mais, outre que nous devons adorer tous les autres desseins de cette sagesse incréée, nous pouvons croire que l'un de ses principaux desseins a été de servir aux hommes de modèle dans tous les états de la vie, et particulièrement dans celui de l'enfance et de la jeunesse, d'où dépend tout le reste pour le salut et pour l'éternité.

[Jésus a voulu se faire aimer]. — Le Fils de DIEU n'étant pas venu en ce monde pour y faire éclater sa majesté, mais pour faire triompher son amour, il ne pouvait paraître dans un état plus propre à nous le marquer qu'en se faisant un enfant aimable, non-seulement en gagnant par ses charmes ceux qui avaient le bonheur de le voir et de l'approcher, mais en facilitant, dans la suite des temps, la pratique de l'amour que nous lui devons, parce que les hommes ayant naturellement de la tendresse pour cet âge, il a cru devoir ajouter ce motif à tous les autres que nous avons de l'aimer, tels que sont ses bienfaits infinis et notre propre intérêt, afin que nous pussions l'aimer par inclination aussi bien que par reconnaissance et par justice. C'est pourquoi nous voyons que les personnes pieuses qui aiment plus ardemment le Sauveur se sentent communément plus touchés et plus attendris par la pensée et le souvenir d'un DIEU enfant que par la considération des autres mystères de sa vie : ce dont on ne peut donner d'autre raison sinon que c'est un objet plus proportionné à nos sens, et même plus capable de nous inspirer un amour tendre envers ce Sauveur, que nous savons s'être réduit en cet état pour nous témoigner le sien. Quand il a voulu faire paraître sa puissance, il a créé les cieux, le soleil et cette multitude d'astres qui nous découvrent sa grandeur et son souverain pouvoir; mais, pour nous gagner plus facilement le cœur, il s'est fait enfant : *Sic nasci voluit, quia sic amari voluit*, dit S. Chrysologue.

[Jésus croissant en âge, etc.] — Le Sauveur, ainsi que rapporte S. Luc, croissait en sagesse, en âge et en grâce devant DIEU et devant les hommes :

car, encore que dès le moment de sa conception il eût la plénitude de la sagesse et de la grâce sans en pouvoir acquérir jamais davantage, il ne laissait pas de croître dans l'exercice des vertus, et de donner de jour en jour de plus grandes marques de sagesse et de sainteté : semblable au soleil, toujours également grand en lui-même, et dont la clarté cependant ne cesse de croître depuis le matin jusqu'au midi. Il voulait nous faire entendre par là qu'il n'y a rien qu'il ait plus à cœur que de voir les justes croître en vertu ; car il y a, entre les enfants du premier Adam et ceux du second, cette différence, que ceux-là *dès leur jeunesse sont portés au mal* (Genèse VIII), et qu'à mesure qu'ils croissent en âge ils croissent souvent en malice ; au lieu que ceux-ci aiment la vertu, aussitôt qu'ils sont capables de la connaître, jusqu'à ce qu'enfin ils arrivent au plus haut degré de la perfection.

[Plénitude de grâce en Jésus]. — S. Thomas, (III *part.*, *quest.* 7, *art.* 9) soutient avec raison que JÉSUS-CHRIST a eu la plénitude de la grâce, au souverain degré, dès le moment de sa conception et autant qu'elle peut être possédée dans toute son étendue, soit parce que, comme il a été uni à DIEU plus étroitement que les autres créatures, savoir d'une union hypostatique, il a dû recevoir la grâce dans un souverain degré et de la manière la plus parfaite qui pouvait être ; soit parce que la plénitude de cette grâce devait se répandre sur tous les autres hommes : *Et de plenitudine ejus accepimus omnes*. Ainsi, puisqu'il devait communiquer la grâce à tous les autres hommes, il devait en être rempli le premier, et en posséder toute la plénitude. — Ce même saint docteur ajoute qu'il a eu la plénitude de la grâce selon toute sa vertu ; car, comme il est le principe de la grâce dans l'ordre de ceux qui doivent participer à cette grâce, il a dû aussi en avoir toutes les opérations et les effets, c'est-à-dire les dons, les grâces gratuites, les fruits et les béatitudes : et c'est ce que nous voulons dire et comprendre sous la *plénitude de la grâce* qu'on attribue à JÉSUS-CHRIST. — Il conclut, dans l'article douzième, que la grâce du Sauveur, considérée dans sa nature ou en tant que grâce, ou de la part de son sujet qui était compréhenseur et jouissait de la gloire, n'a pu croître ni être augmentée. Ce qui revient à ce qu'enseignent les autres théologiens, que JÉSUS-CHRIST croissait en grâce et en sagesse, non pas selon l'habitude, mais quant aux effets, c'est-à-dire qu'il en donnait de plus grandes marques à mesure qu'il croissait en âge.

Jésus croissait en sagesse, non qu'il acquit des nouveaux degrés de connaissance qu'il n'eût pas auparavant ; car, comme dit S. Bernard, il n'avait pas moins de sagesse, ou plutôt il n'était pas moins la sagesse même, dans sa conception que dans sa naissance, ni étant encore jeune que quand il fut plus avancé en âge, mais il en donnait des marques plus éclatantes à mesure que son âge augmentait. Il est vrai qu'il croissait en cette science expérimentale que nous acquérons par les sens ; mais, pour

la sagesse infuse, il en avait reçu toute la plénitude dès le premier moment de sa vie. — Il n'en est pas ainsi du reste des hommes. Nous pouvons et nous devons avancer toujours dans la science des saints, c'est-à-dire dans la connaissance de DIEU, de nous-mêmes, des choses qui regardent notre salut.

[Comment nous devons croire en sagesse]. — Il faut s'efforcer de croire en sagesse et en tout ce qui regarde la pratique de cette vertu ; et si vous voulez savoir comment et en quoi cela consiste, c'est, disent les théologiens mystiques, dans la parfaite connaissance des choses éternelles, dans la prudence pour la conduite des affaires de notre salut, dans l'art de juger sainement des choses qui méritent notre estime, par où l'on apprend à faire toujours plus de cas des biens du ciel que de ceux de la terre, des biens éternels que de ceux qui passent, enfin, dans la discrétion, qui règle toutes nos paroles et les assaisonne, pour ainsi dire, du sel de cette sagesse.

[Obéissance de Jésus]. — Si l'on veut savoir pourquoi le Fils de DIEU a voulu que nous ne sussions presque autre chose des merveilles qu'il a opérées pendant le temps de son enfance et de sa vie cachée, sinon qu'il obéissait à sa mère et à S. Joseph, il faut être bien persuadé que, comme il a renfermé dans la charité toute l'observation de la loi, il a réduit aussi toute la preuve de la charité à la pratique de l'obéissance. *Si vous m'aimez, dit-il, gardez mes commandements : celui qui les garde est celui qui m'aime. Celui qui ne m'aime pas ne garde point mes paroles.* Ainsi on ne plaît point à DIEU si on ne l'aime, et on ne l'aime point si on ne lui obéit. L'amour et l'obéissance produisent les mêmes effets et ont la même récompense ; le défaut de l'une et de l'autre est également puni et a besoin du même remède ; l'obéissance croît par l'amour, et l'amour est perfectionné par l'obéissance. L'amour sanctifie l'âme, l'unit à DIEU, et lui attire les faveurs du ciel ; mais l'obéissance en affermit et en assure la possession.



## § VI.

Endroits choisis des Livres spirituels  
et des Prédicateurs.

[Combien le Fils de Dieu s'est abaissé en se faisant enfant]. — L'état d'enfance auquel le Sauveur du monde a voulu se réduire est, selon S. Augustin, le dernier abaissement de la souveraine majesté d'un DIEU : *Inclinatio divinae majestatis hæc est*. Car, comme ce qu'il y a de plus grand en DIEU se trouve anéanti en quelque manière dans l'humanité à laquelle il s'est uni, de même ce qu'il y a de plus grand et de plus considérable dans l'homme est comme anéanti et enseveli dans un enfant, où la lumière de la raison, qui fait proprement et distingue l'homme, est éclipsée devant un si long espace de temps. Je sais bien que, dans cet état même, le Sauveur eut toujours l'usage parfait de la raison, et que cette raison était éclairée d'une lumière infinie ; mais vous savez aussi qu'il en cachait tous les rayons, pour ne les faire paraître qu'à mesure que l'âge ordinaire les développe dans les autres enfants. Aussi vous voyez comme il s'abandonne à l'exemple des autres, comme il imite par raison tous les gestes et les mouvements qu'ils font par nature. Il est dans une dépendance continue, dans une faiblesse extrême, en un mot dans le même état où sont tous les autres enfants. Car, hélas ! vous le savez, il n'y a rien que la nature semble avoir plus abandonné que l'homme dans son enfance, rien dont il faille prendre tant de soin que d'un enfant, rien qui soit pendant un long temps dans une plus grande impuissance de se soulager. Et certes, quand je pense qu'un DIEU s'est voulu réduire en cet état et s'est abaissé jusque-là, je vous avoue que je ne puis revenir de l'étonnement où je suis. Quand on compare les différents états du corps d'un enfant avec un DIEU, qui ne sait ce que c'est que changement et qu'altération, et quand on pense que ce DIEU de grandeur et de majesté, après avoir demeuré neuf mois dans une étroite prison, sans aucun usage des sens, se soumet encore à toutes les faiblesses de cet âge, c'est un abîme d'humiliation, où l'esprit de l'homme ne peut s'engager sans se perdre, et j'ose dire que ce Verbe éternel est en quelque façon encore plus incompréhensible sur la terre que dans le ciel : car, ô mon DIEU ! dans le ciel et dans le sein de votre Père, je connais du moins quelque chose de votre grandeur par le désespoir où je me vois de ne vous pouvoir jamais comprendre : cette incompréhensibilité est celle de vos perfections que je comprends le mieux, et qui me fait en quelque façon comprendre toutes les

autres : car c'est ainsi que les hommes ont connu la majesté de DIEU, dit un des premiers auteurs chrétiens : *Majestatem DEI intelligendi desperatione senserunt*. Mais ici-bas, ô grand DIEU ! quoique vous soyez incompréhensible, ce n'est pas d'une incompréhensibilité qui soit le caractère d'un DIEU, parce que vous n'êtes incompréhensible que par votre petitesse, et qu'un DIEU le doit être par sa grandeur. (*Sermons sur tous les sujets de la Morale chrétienne*, par **Houdry**, Noël).

[Pourquoi un Dieu enfant]. — Il y a de quoi s'étonner de voir que le Fils de DIEU en se faisant homme, ait voulu se faire enfant, et que, pouvant venir au monde dans un âge avancé et avec un corps aussi parfait que celui d'Adam dans le paradis terrestre lorsqu'il sortit des mains de son Créateur, il se soit néanmoins abaissé aux humiliations de ce premier âge. L'Évangile, après toutes les autres raisons, nous dit qu'il a voulu éprouver toutes les humiliations de cet âge pour satisfaire à la justice de son Père, et naître comme les enfants des hommes, en souffrant toutes les infirmités qui sont attachées à cet âge, afin qu'il n'y eût aucun moment en sa vie, où il ne travaillât à la rédemption des hommes.

Je sais bien que le Verbe divin était caché sous les voiles de l'enfant ; je sais que, même en tant qu'homme, il avait, quoiqu'il fût encore enfant, une parfaite raison et une science admirable, et que, suivant le sentiment des Pères, jamais il ne fit rien d'indécent ni rien de ces puérités qui paraissent dans les autres enfants : mais cependant, comme il accommodait ses actions aux qualités naturelles de cet âge, il paraissait avec toutes les marques d'ignorance et de simplicité qui se trouvent communément dans les autres enfants des hommes. Quelque humiliation qu'il pratiquât dans la suite de sa vie, du moins paraissait-il avoir la raison de l'homme, et souvent il faisait paraître avec éclat la sagesse de DIEU ; témoin la conduite de sa vie, témoin l'éloquence de ses prédications, témoin la sublimité de ses discours qui faisait avouer même à ses plus cruels ennemis que jamais homme n'avait parlé de la sorte. Ainsi, ce divin soleil n'était pas éclipsé, mais seulement comme couvert d'une nuée, au travers de laquelle il faisait paraître quelque rayon qui le faisait assez connaître. Mais, dans l'état de l'enfance où il demeure quelque temps, ah ! il cache entièrement ce flambeau ; il renonce, du moins en apparence, à tous les avantages de la sagesse de DIEU et de la raison de l'homme. Que peut-on dire de plus humiliant ? Que trouvons-nous dans cet âge qui puisse soutenir la grandeur de sa personne ? C'est la parole subsistante de DIEU, mais il apprend à parler ; c'est la sagesse de DIEU, mais elle est cachée sous l'ignorance apparente d'un enfant. Pouvait-il davantage humilier sa sagesse, et davantage abaisser son pouvoir ? (**Biroat**, *Sermon sur l'Enfant JÉSUS*).

[Sa toute-puissance est comme anéantie]. — La toute-puissance d'un DIEU qui a tiré

les créatures du néant, qui les conserve dans leur être et qui les peut détruire quand il lui plaît, cette force du bras de DIEU qui agit avec tant d'éclat dans tout le monde, est comme anéantie dans un DIEU Enfant ; et si partout ailleurs il paraît être un DIEU puissant, un DIEU fort, ne le voyons-nous pas, dans son enfance, comme un DIEU faible ? La raison se prend de l'état où se trouvent les enfants plusieurs années après leur naissance. Comme ils sont encore impuissants, ils sont extrêmement faibles ; le soin même qu'on prend de soulager leur faiblesse est la marque de leur impuissance. C'est pour cette raison que les philosophes ont dit que l'homme naissait le plus misérable des animaux, qui ont tous, même en naissant, des armes pour se défendre, dont ils peuvent se servir quelque temps après : l'homme seul vient au monde tout nu, et il demeure assez longtemps dans l'infirmité et dans l'impuissance. C'est en cet état que le Fils de DIEU a voulu paraître ; sa puissance, dans l'état d'enfant qu'il a voulu prendre, paraît anéantie, soit celle qu'il avait en tant que DIEU, soit celle qu'il devait avoir en tant qu'homme. Du moins, dans le reste de sa vie il fait quelques actions qui témoignent qu'il est DIEU, comme quand ses ennemis vinrent pour se saisir de sa personne et qu'il les renversa d'une seule parole ; sur la croix, quoique ses mains et ses pieds fussent cloués et qu'il ne voulût pas se défendre de ses bourreaux, parce qu'il voulait mourir, cependant il donne des marques de sa puissance, puisqu'il éclipe le soleil, qu'il ébranle la terre et fait fendre les rochers, et ses propres ennemis sont contraints d'avouer qu'il est DIEU : *Verè Filius DEI erat iste*, Mais c'est bien à une plus humiliante condition, qu'il passe le temps de son enfance ; il ne fait rien voir de la force de son bras, il ne fait pas le moindre mouvement qui marque qu'il est DIEU, et il a ce désavantage, dans ces premières souffrances, qu'elles prouvent qu'il est entièrement faible. (*Le même*).

[Jésus dissimule son indépendance]. — Ce même Fils de DIEU, dans l'état de l'enfance où il a bien voulu se réduire, ne semble-t-il pas avoir entièrement renoncé à la gloire de sa souveraineté, qui comprend deux avantages ; l'indépendance absolue qu'il a de lui-même, et l'autorité ou l'empire qu'il a sur toutes les créatures ? Il semble qu'il se dégrade en quelque façon de son indépendance, puisque, se mettant en l'état des enfants, il épouse conséquemment toutes les dépendances de cet âge. Il dépend de tout le monde : de sa mère pour le nourrir de son lait dans sa première enfance, de celui qui passe pour son père parce que c'est lui qui le conduit et qui lui rend tous les offices nécessaires à son état. Il veut peu à peu avancer en âge, pour se soumettre à celle qui lui a donné l'être et à celui dont il dépend pour sa conservation ; il veut même leur être soumis, et par la faiblesse de sa nature et par la volontaire obéissance qu'il rend à l'un et à l'autre : *Et erat subditus illis*. Quelque humiliation qu'il ait

prise ou soufferte dans le reste de sa vie et de sa mort, il a exercé quelque acte de souveraineté; il a fait quelque espèce de commandement, qui témoignait qu'il était le Seigneur de la nature : il a commandé aux vents et aux tempêtes de cesser, à la mer de se calmer, et la règle de son pouvoir a été celle de sa volonté. Mais, mon Sauveur, c'est seulement dans l'état de votre enfance que vous ne gardez aucune marque de souveraineté et d'empire, et que toutes les apparences de soumission et de dépendance se font voir, pour réparer par vos humiliations la gloire que les hommes ont ôtée à votre Père par leur orgueil. (*Le même*).

[Le mystère d'un Dieu Enfant épreuve de notre foi]. — Si un DIEU fait homme est proprement le grand mystère de notre foi, on peut dire aussi qu'un DIEU enfant a été dès les premiers siècles de l'Eglise l'écueil de cette foi. Des hérétiques et des philosophes païens ne l'ont pu croire, parce qu'ils n'ont pu se persuader que la souveraine majesté d'un DIEU se soit abaissée jusqu'à ce qu'il y a de plus faible et de plus imparfait dans l'homme même, qui est l'état de son enfance. Qu'il se soit fait homme, disent ces orgueilleux en prenant pour règle de leur croyance les faibles lumières de leur raison, qu'il se soit fait homme, à la bonne heure : l'homme méritait bien d'avoir un DIEU pour guide et pour modèle, au sentiment d'un de leurs plus grands génies; mais qu'un DIEU soit devenu enfant, et par-là qu'il se soit abaissé au-dessous de l'homme même; qu'il ait passé par toutes les infirmités humaines, et qu'il ait voulu demeurer un si long intervalle de temps dans un âge sujet à toutes les misères, c'est avoir de trop bas sentiments de la Divinité, et retomber dans l'inconvénient que les chrétiens reprochent eux-mêmes aux païens, de rendre leur culte aux plus viles créatures. C'était le raisonnement de ces sages du monde. Mais nous, Chrétiens, éclairés par des lumières plus sûres, qui sont les lumières de la foi, contentons-nous d'adorer en secret le dessein et le projet de la sagesse divine dans l'exécution de l'ouvrage de notre salut; et, comme l'état de l'enfance de cet Homme-DIEU est un mystère, aussi bien que son Incarnation et sa naissance, efforçons-nous plutôt de découvrir ce qu'il nous enseigne et les instructions que nous en pouvons tirer pour la conduite de notre vie. (**Houdry**, *Mystères*.)

[Pourquoi l'obscurité sur cette enfance]? — Ce n'est pas sans raison que le SAINT-ESPRIT a voulu que toutes les merveilles qui se sont passées durant un temps aussi considérable de la vie du Sauveur aient été ensevelies dans un silence si profond, puisqu'un DIEU enfant est un assez grand mystère pour fournir aux hommes un éternel sujet d'admiration. Et si les évangélistes n'en disent presque rien, c'est, dit un grand saint, afin que les hommes s'occupent uniquement dans la considération du plus étonnant de tous les prodiges, qui est de voir un DIEU-réduit en cet état. Car qui

ne s'étonnerait de voir que ce Verbe incarné, après que toute la nature l'a si longtemps attendu, ne vienne au monde que pour y demeurer inutile, ce semble, durant plusieurs années, ainsi qu'un ancien a dit des autres enfants : comme s'il n'y eût rien eu de plus digne de lui, ni de plus capable de remplir l'attente de toutes les nations, que de se tenir caché à Nazareth, dans la boutique d'un pauvre artisan, où il a passé la plus grande partie de son âge, pendant que les hommes demeureraient dans leur aveuglement et dans leurs désordres, et que toute la nature languissait près de son remède. Mais, prudence des hommes, que tu es un mauvais juge des secrets desseins de DIEU ! Ce Verbe incarné, cette sagesse incréée et éternelle, a eu ses vues pour en user de la sorte, et ses vues sont impénétrables à l'esprit humain. Qui pourrait découvrir ce qu'a fait un DIEU-Homme durant tout ce temps-là ? La Providence a voulu nous le cacher : Ce qui fait que tout ce long intervalle est communément appelé la vie cachée du Sauveur ; mais encore plus particulièrement parce que sous cet âge que la nature a destiné à l'enfance des autres hommes, et durant lequel eux-mêmes ne savent ce qu'ils font, le Verbe incarné, qui était la sagesse même, a caché toutes ses perfections divines, naturelles, théandriques, et tout ce qui le distinguait du commun des hommes.

Quoique le Sauveur ait étendu le temps de sa vie cachée beaucoup plus loin que celui des autres enfants, et qu'il soit demeuré inconnu jusqu'à l'âge de trente ans, c'est particulièrement du temps de l'enfance qu'on peut dire qu'il a caché toutes ses divines perfections puisque cette sagesse incréée et infinie a été cachée sous l'ignorance de cet âge, quoiqu'elle ne fût qu'apparente dans celui qui possédait tous les trésors de la sagesse et de la science ; que sa puissance, qui se fit obéir ensuite des tempêtes de la mer, et qui pouvait dès lors changer ou renverser l'ordre de la nature, fut comme liée par la faiblesse d'un enfant ; que son indépendance souveraine était soumise à toutes les nécessités qu'entraîne cet âge, qui a besoin du secours de toutes les créatures ; et qu'enfin son immutabilité fut cachée sous l'état de l'enfance, qui n'acquiert la perfection du corps et de l'esprit qu'à mesure que le temps les développe, en dénouant leurs membres et en formant leur esprit par l'expérience et par les réflexions qu'ils font sur ce qui se présente à leurs yeux. (*Le même.*)

[Jésus cache son pouvoir]. — La nature d'un DIEU et la nature de ce Verbe tout-puissant ne pouvait être plus cachée que sous la forme d'un enfant, qui n'apporte en naissant que la faiblesse et l'impuissance, qui demeure si longtemps en cet état de faiblesse, et qui pour sa défense et sa conservation, ne peut se passer du secours d'autrui. Il est vrai que ce Tout-Puissant, dans les autres états de sa vie, a paru comme dépouillé de ce pouvoir souverain : on l'a vu assujetti aux nécessités communes aux autres hommes ; on l'a vu persécuté, outragé, obligé à se retirer et à se cacher



pour éviter la fureur de ses ennemis. Cependant, il ne laissait pas quelquefois de donner des marques de cette puissance souveraine: la mer lui a obéi; il a commandé à la mort d'un ton de maître; il a fait ressentir les effets de son pouvoir aux soldats qu'il renversa par terre lorsqu'ils vinrent pour se saisir de sa personne, la veille de sa mort. Mais ici ce n'est que faiblesse; c'est un enfant entre les bras de sa mère, qui a besoin de tout, qui est dans l'impuissance de tout; ses yeux sont ouverts aux larmes, pour marquer qu'il souffre, et sa bouche aux cris et aux soupirs, pour implorer du secours; il a besoin qu'on le nourrisse et qu'on le transporte dans un pays éloigné, pour éviter la persécution d'un homme. Faiblesse, infirmités, comment avez-vous pu faire alliance avec le DIEU de force, avec le Tout-Puissant, le souverain de l'univers? Ah! cette alliance est le grand effort de sa puissance même: *Fecit potentiam in brachio suo*. Il lui a fallu employer toute la force de son bras pour se mettre en cet état. Admirable leçon, Chrétiens, que nous fait ce DIEU Enfant, en cachant son pouvoir sous cet état de faiblesse, et qui, pour une fois qu'il a usé de sa puissance en faisant paraître un nouvel astre dans le ciel afin d'appeler des rois à son berceau et d'avertir le monde de sa naissance, demeure ensuite plusieurs années sans en donner la moindre marque!

[Jésus cache son immutabilité]. — Les créatures sont sujettes au changement: c'est une nécessité inséparable de leur nature. Comme elles ont été tirées du néant, elles marquent par-là le penchant qu'elles ont d'y retourner. C'est pourquoi elles ne sont presque jamais dans la même situation: elles croissent, elles diminuent, elles se perfectionnent, elles sont dans leur décadence; on ne voit que vicissitudes et altérations. Preuve visible de leur instabilité et de leur inconstance. Il n'y a que DIEU qui soit immuable, éternel, toujours semblable à soi-même: *Tu autem idem ipse es, et anni tui non deficient* (Ps. 101). Le Verbe éternel ne pouvait donc se rendre plus dissemblable à lui-même que de se faire enfant comme les autres, parce que c'est éprouver tous les changements propres aux divers âges de l'homme: les membres d'un enfant ne se dénouent et ne croissent que peu-à-peu, jusqu'à ce qu'ils aient acquis leurs justes proportions, et l'esprit ne se forme et ne se fait, comme l'on dit, que par l'expérience, c'est-à-dire par les nouvelles connaissances que les réflexions, l'étude et le commerce du monde peuvent donner. Qui dit donc un enfant dit un être naturellement imparfait, qui demeure même un temps assez considérable dans cet état d'imperfection pour le corps et pour l'esprit. Or, il semble que l'Evangile ait voulu marquer l'un et l'autre en cet Homme-DIEU, dans l'état de l'enfance où il a voulu se réduire, puisqu'il assure qu'il croissait en sagesse en même temps qu'il croissait en âge, et même devant DIEU aussi bien que devant les hommes: *Et JESUS proficiebat sapientiâ et ætate, apud DEUM et homines*. De quelque manière que ces paroles se doivent enten-

dre, c'était cacher son immutabilité sous cet âge, puisque rien ne change davantage qu'un enfant, qui est méconnaissable, au bout de quelques années, de ce qu'il était dans les premiers jours de sa vie. C'était donc s'abaisser étrangement, pour ce Verbe éternel, qui possède toute la plénitude de l'être, et qui ne peut rien acquérir de nouveau en tant que DIEU, que de s'être réduit à l'état imparfait d'un enfant. (*Le même*).

[Jésus cache son indépendance]. — De plus, ce DIEU fait homme, réduit à la condition d'un enfant, renonce en quelque manière à son indépendance, qui est le propre caractère de la Divinité, pour dépendre de toutes les créatures, comme étant incapable de se soulager lui-même, de pouvoir se conduire, de se gouverner : car enfin, pendant qu'il demeure en cet état, il faut qu'on le nourrisse et qu'on en prenne tous les soins que l'on a coutume de prendre de tous les autres enfants, tout indépendant et tout souverain qu'il est. C'est, Sauveur du monde, l'état où vous avez voulu vous réduire pour délivrer les hommes de la servitude du démon et pour leur procurer l'heureuse liberté des enfants de DIEU, eux qui, étant nés dans la dépendance par la condition de leur être, font tous leurs efforts pour se rendre les maîtres de leur conduite, pour n'en être comptables à personne, et pour se soustraire à toute soumission, par cet orgueil naturel qui ne peut souffrir de dépendance, tandis que, d'un autre côté, ils tirent vanité et se font un sujet d'ostentation de ce qui devrait davantage les confondre, comme étant la marque la plus incontestable de leur indigence. (*Le même*).

[De la vie cachée du Sauveur]. — Il est surprenant que, le Fils de DIEU n'étant venu sur la terre que pour glorifier son Père en sauvant les hommes, il ait passé presque toute sa vie dans l'obscurité. Pendant tout ce temps-là, n'eût-il pas pu parcourir l'univers, instruire les hommes de sa doctrine, les édifier par ses exemples, les convaincre par ses miracles, et les attirer à la connaissance du vrai DIEU ? La boutique d'un artisan, était-ce une demeure digne du Sauveur des hommes ? Une vie cachée et inconnue devait-elle être la vie d'un Messie, et une si longue retraite convenait-elle à un Homme-DIEU ? Il le faut bien, puisque celui qui est la sagesse même, et qui ne fait rien qu'avec une prudence consommée, en a fait le choix. Qui est-ce qui avait plus à cœur la gloire de son Père que le Fils de DIEU ? et qui connaissait mieux que lui les moyens de la procurer ? Le salut de l'homme n'était-il pas la fin de son incarnation ? et ignorait-il que la conversion de l'univers devait être son ouvrage ? Il faut donc qu'une vie obscure jusqu'à l'âge de trente ans fût plus glorieuse à DIEU que les plus éclatantes merveilles, et que l'ouvrage de notre salut demandât ce silence et cette obscurité durant tout ce temps.

Quoi de plus admirable et de plus instructif que les mystères de cette vie cachée ? Le Père éternel veut être glorifié par la vie obscure de son

Fils ; le Sauveur préfère cette obscurité à toutes les merveilles d'une vie éclatante. Eh ! grand DIEU ! quand serons-nous bien persuadés que la perfection et le mérite ne consiste pas à faire ou à souffrir de grandes choses pour votre gloire ; mais à ne vouloir et à ne faire que ce qui vous plaît ? Le Sauveur glorifiait autant son Père dans la boutique de Nazareth, par les emplois auxquels il s'occupait, qu'il fit depuis dans la Judée par ses prédications et par ses miracles. Mon DIEU, dans quelle erreur ne sont pas ceux qui ne sentent du zèle que pour les bonnes œuvres d'éclat ! On dirait que l'obscurité éteint la ferveur.

La volonté de DIEU tient lieu de tout à qui ne veut que DIEU ; mais que de vertus renfermées dans une seule ! Le Fils de DIEU rendait une obéissance exacte à Marie et à Joseph : voilà l'abrégé de sa vie depuis douze ans jusqu'à trente. Ne dirait-on pas que l'obéissance est seule toutes les vertus : car on ne peut pas douter que pendant cela JÉSUS-CHRIST ne les ait toutes possédées. L'Évangile semble tout dire en disant qu'il était parfaitement obéissant ! Eh ! mon DIEU ! que cette leçon est importante, mais qu'elle est peu goûtée ! Que votre exemple, Seigneur, est consolant, mais qu'il est peu suivi ! Je n'ai qu'à obéir, je suis assuré de vous plaire. Que cette voie de la perfection est abrégée ! Je n'ai qu'à obéir, et dès-lors je pratique toutes les vertus. La victoire même sur les plus fortes tentations est attachée à l'obéissance : on est humble, on est solidement vertueux, quand on est obéissant.

Pour ce qui est des autres merveilles que JÉSUS-CHRIST a opérées durant ce temps-là, il les a tenues si cachées que nous n'en avons qu'une connaissance confuse. Les plus riches peintures se ternissent dans un trop grand air ; une vertu cachée est toujours en sûreté : c'est à DIEU seul de nous produire. Le bruit dans le monde, le succès et l'éclat, est souvent, pour celui qui l'aime, toute la récompense de cette vertu purement extérieure. Si nous ne voulons avoir que DIEU pour récompense, ne nous soucions que de l'avoir seul pour témoin. (**Le P. Croiset, Retraites**).

[Jésus fait beaucoup pour nous dans son enfance]. — JÉSUS-CHRIST paraissait ne rien faire dans cette vie cachée : et cependant que ne faisait-il pas en ne faisant, ce semble, rien ! Quand il faisait la volonté de son Père, ne faisait-il rien ? quand il nous faisait comprendre de quel prix est la volonté de DIEU et que ne rien faire que par ses ordres vaut mieux que faire les plus grandes choses contre ses ordres, ne faisait-il rien ? Quand il nous préparait par-là aux mystères de sa vie cachée dans l'Eucharistie, ne faisait-il rien ? Quand, par cet amour de la vie cachée, il nous fournissait un si puissant remède à notre orgueil et à ce désir que nous avons de paraître, ne faisait-il rien ? Quand de cette boutique d'artisan il faisait une école, où il nous faisait de si belles leçons d'humilité qui devaient nous faire connaître le prix de cette vertu, nous en inspirer l'estime et l'amour, nous en apprendre la pratique, ne faisait-il rien ? Quand il nous donnait

des exemples qui devaient un jour peupler les déserts d'illustres solitaires, les cloîtres de tant de saints religieux, ne faisait-il rien ? (Le P. Neveu, *Réflexions pour tous les jours de l'année*).

[Notre orgueil]. — Quel reproche cette vie cachée ne fait-elle point à notre orgueil et à ces empressements que nous avons de paraître et de nous répandre au dehors ! Notre zèle nous met, ce semble, dans un grand mouvement : nous voulons faire de grandes choses, des actions de vertu qui aient de l'éclat ; nous voulons tout faire ; mais qu'il est à craindre qu'en faisant tout nous ne fassions rien ! Car faire beaucoup, et ne le pas faire pour DIEU, c'est ne rien faire. N'est-ce point la vanité qui nous pousse au-dehors ? n'est-ce point l'amour-propre qui nous met en action ? n'est-ce point le désir de paraître, d'être estimés et distingués qui nous fait intriguer dans les bonnes œuvres, qui nous rend si vifs et si empressés pour les œuvres de surérogation, parce qu'elles ont de l'éclat, parce qu'elles nous distinguent, pendant que nous sommes, si négligents pour les œuvres d'obligation parce qu'elles sont obscures et qu'elles ne nous attirent nulle considération ! Les mystères de la vie cachée de JÉSUS-CHRIST ne nous découvrent-ils pas le mystère de notre orgueil ? (*Le même*).

[Trente ans dans l'obscurité]. — Ce ne fut pas sans mystère que le Fils de DIEU, qui ne voulait prêcher que trois ans, en passa trente dans le silence d'une vie privée et obscure, et qu'il n'employa à la prédication que la dixième partie du temps qu'il avait donné à la retraite. Il nous fait bien voir par-là que nous devons employer beaucoup plus de temps aux exercices de l'humilité, d'où dépend notre progrès spirituel, qu'aux autres fonctions extérieures, qui ne regardent que le prochain, de crainte qu'en sauvant les autres nous ne nous perdions nous-mêmes. O Maître divin, dont le silence n'est pas moins éloquent que la parole ! j'avoue, à ma confusion, que mon orgueil est monté à un tel excès, qu'étant ignorant je ne laisse pas de vouloir passer pour habile, et que je brûle d'envie de faire paraître le peu que j'ai de talents !

Cet exemple du Sauveur nous enseigne — 1°. A cacher les dons de DIEU, s'il n'est pas encore temps de les faire éclater pour sa gloire ; — 2°. A ne point suivre la passion naturelle que nous avons de les découvrir avant le temps et de nous en faire honneur, mais plutôt à être bien aises de vivre dans l'obscurité, et de passer même pour insensés ou pour des gens de peu d'esprit, si DIEU le permet ainsi ; — 3°. A nous affermir dans l'amour du silence, puisque le Sauveur y a employé tant d'années, et que son zèle, quoique très-ardent pour le salut des âmes, n'a pu le lui faire rompre, sachant que par l'exemple de sa mortification et de son silence il ferait plus que par ses paroles, et qu'il nous instruirait toujours assez s'il venait à bout de nous apprendre l'humilité. Il a voulu

enfin, par-là, nous faire connaître que la retraite et le silence est le moyen de faire un assez grand fonds d'humilité pour paraître devant le monde avec éclat, sans être en danger de nous enorgueillir.

Considérez bien que, encore que le Sauveur possédât tous les trésors de la sagesse et de la science de DIEU, tous les dons et toutes les grâces du Ciel, et qu'il eût dès-lors le pouvoir de faire tous ces grands miracles qu'il fit depuis, il aima mieux, durant trente années, ne faire autre chose que de nous donner des exemples d'humilité en cachant aux hommes tous ses talents, et ne voulant ni prêcher ni enseigner ni se trouver aux assemblées des gens de lettres. Les Juifs firent assez voir l'opinion qu'ils avaient de lui lorsque, surpris de le voir instruire le peuple, ils se disaient les uns aux autres : « D'où vient qu'il est si savant dans l'Écriture, ne l'ayant jamais étudiée ? » Il n'y avait pas jusqu'à ses proches, et ceux de sa connaissance, qui ne le tinssent pour un ignorant : et c'est pour cela que, quand ils l'entendirent prêcher, ils voulurent se saisir de lui, croyant qu'il fût frénétique ou possédé du démon ; et ne pouvant se persuader qu'un homme qu'ils avaient toujours vu travailler dans une boutique pût si bien parler et faire des choses si extraordinaires.

Il faut conclure, de la conduite que le Fils de DIEU garda durant tout le temps de sa vie cachée, que la perfection d'un chrétien ne consiste pas en des actions publiques et de grand éclat, comme à prêcher, à gouverner, à enseigner, mais à faire ce que DIEU veut, quand ce serait ce qu'il y a au monde de plus humiliant. Il faut seulement s'en acquitter d'une manière noble et qui marque une grande âme : c'est-à-dire avec un ardent amour de DIEU, avec un zèle pur, avec un courage qui surmonte les plus grandes difficultés, et attendre avec résignation que DIEU nous fasse naître l'occasion de lui rendre quelque plus signalé service. (**Du Pont**, *Méditations, Mystères*).

[Obéissance de Jésus enfant]. — Le Sauveur du monde, ainsi que le témoigne S. Luc, durant le temps de son enfance et de sa vie cachée, était soumis à sa mère et à S. Joseph, leur obéissant en tout ce qu'ils lui commandaient : *Et erat subditus illis*. Qui est celui qui obéit ? à qui, en quoi et de quelle façon obéit-il ? Celui qui obéit, c'est DIEU même, le Créateur et le Maître souverain du monde, à qui le ciel et la terre doivent toute sorte de respect et d'obéissance. Ce n'était pas une chose surprenante que, comme homme, il obéit à son Père éternel ; mais ce qu'on ne peut assez admirer, c'est qu'il ait daigné s'assujettir à sa mère et à un pauvre artisan, et faire voir en sa personne le Créateur dépendant de ses créatures, le Maître soumis à ses serviteurs, le souverain gouverné par ses sujets. Qu'y a-t-il de plus capable de confondre notre orgueil ? Mais en quoi le Sauveur exerçait-il l'obéissance ? En ce qu'il y avait de plus humiliant dans la boutique de S. Joseph, comme on voit que les enfants tiennent lieu de serviteurs chez les artisans les plus pauvres. Il était à

tout et rendait à tout le monde les derniers services, avec une humilité, une exactitude, une diligence, une allégresse admirables, n'omettant rien de ce qui pouvait contribuer à rendre son obéissance parfaite. C'est, en effet, le propre de cette vertu d'embrasser également toutes choses, et de regarder d'un même œil ce qui est grand et ce qui est petit, ce qui est aisé et ce qui est difficile, ce qui est glorieux et ce qui est méprisable : car, après que DIEU même s'est abaissé jusqu'à obéir en des choses qui paraissaient si viles, rien n'est capable de la rebuter, et, dès que le Seigneur l'ordonne, elle est persuadée que les choses les plus basses et les plus viles changent de nature. (**Du Pont**, *ibid.*).

[Faiblesse du divin Enfant]. — Il faisait beau voir ce Verbe éternel, qui est si puissant qu'il pourrait en un moment faire sortir un million de mondes tous parfaits du sein du néant, et voir cette grande âme, qui avait elle seule plus d'intelligence et de pouvoir que tous les anges et tout le reste des hommes, voir, dis-je, ce Verbe tout-puissant du Père et cette âme si noble dans ce petit corps humain, auquel ils pouvaient donner en un clin d'œil toute la perfection qu'il pouvait avoir dans la suite des années, et qui néanmoins le souffraient dans sa petitesse, parce que, le Verbe éternel s'étant fait chair exprès pour prendre sur lui toutes les infirmités de notre nature, ils voulurent avoir la patience d'attendre les progrès lents et imperceptibles de la nature, laissant former peu-à-peu ce petit corps, qu'ils arrêtaient pour cela prisonnier dans le sein de sa Mère jusqu'au temps où il eut acquis une grandeur convenable pour en sortir ; puis, étant né, ils donnèrent encore le temps nécessaire à la nature pour le faire croître insensiblement, sans donner plus de forces au corps pour avancer la conformation de ses membres, ni plus de facilité à la langue pour prononcer des paroles, ni plus de fermeté aux pieds pour marcher, ni plus de vertu aux bras et aux mains pour agir, que s'il n'avait été qu'un simple enfant comme les autres. O DIEU ! quel assujettissement à une sagesse infinie, de s'être bien voulu soumettre aux faiblesses, aux démarches imparfaites et aux bégaiements d'un enfant ! O Verbe adorable ! parole éternelle, éloquence infiniment sublime d'un DIEU, à quoi vous abaissez-vous pour l'amour de nous ! (**Le P. d'Argentan**, *Capucin*, *Confér.* 40 sur les grandeurs de JÉSUS-CHRIST).

[Obéissance que le Sauveur rend à sa Mère et à S. Joseph]. — JÉSUS-CHRIST étant de retour à Nazareth avec sa sainte Mère et S. Joseph qui lui tenait lieu de père, il se renferme dans leur maison, et il leur est soumis : *Et erat subditus illis*. Quel prodige ! le Fils du Père éternel, le roi des rois, le maître des anges et des hommes, le créateur du monde, se soumet à Joseph et à Marie ! Il vit dans leur maison comme un enfant qui leur rend tous les services d'un domestique, et qui les leur rend avec amour et avec joie, dans un esprit de parfaite obéissance ! Ce fut un spectacle digne d'éton-

nement de voir le soleil obéir à la voix de Josué, et prolonger sa carrière pour lui donner le loisir d'achever sa victoire ; mais c'en est un bien plus digne d'admiration de voir le Créateur du soleil obéir à la voix d'une créature : *Obediente Domino voci hominis*. Mais le Verbe a pris toutes les humiliations de la nature humaine ; il a quitté tous les avantages de la nature divine, et il ne se souvient plus, ce semble, qu'il est DIEU, mais seulement fils de Marie, et comme tel il veut être soumis : *Et erat subditus illis*. (Godeau, *Homélie pour le dim. après l'Épiphanie*),

[Même sujet]. — JÉSUS humilié et assujetti à son Père éternel est un objet bien digne d'être considéré et fidèlement imité ; mais JÉSUS obéissant à Marie et à Joseph en des choses basses et humiliantes, pendant un si long espace de temps, est un puissant motif pour confondre notre libertinage et pour réprimer notre humeur ennemie de toute contrainte. O homme, je ne m'étonne plus si l'obéissance que tu rends à tes semblables est si contrainte, et si tes volontés s'accommodent si peu à celle de ton prochain, puisque tu n'obéis à DIEU qu'à regret ; et pour un petit service que tu lui rends si rarement, tes désobéissances sont si fréquentes. N'as-tu pas, pour le moins, autant d'obligation de recevoir ses ordres avec soumission que lui de se soumettre aux hommes pour te servir d'exemple ? Mais en quoi obéit-il, ce DIEU de majesté ? En tout : cela est bientôt dit, mais cela dit beaucoup : c'est-à-dire dans les choses les plus basses, qui sont inséparables de la condition des pauvres enfants, qui ne diffèrent en rien des serviteurs. (Anonyme).

[Simplicité et droiture]. — La sagesse éternelle a tenu une conduite bien différente de ce qui s'appelle sagesse du monde et prudence du siècle. Elle s'est cachée sous la forme d'un enfant et sous la simplicité propre à cet âge, ne pouvant nous faire comprendre par un exemple plus sensible que la prudence chrétienne doit prendre le contrepied de celle du monde. Pour vous conformer donc à celle de ce Verbe incarné, jugez, par l'état d'enfant dans lequel il a voulu paraître, combien il a à cœur la simplicité et la droiture, et combien un chrétien qui doit renaître pour porter ce nom doit être éloigné des artifices et des souplesses que la prudence du monde met en usage pour venir à ses fins. Ah ! quelle ignorance plus heureuse que d'ignorer les moyens de se perdre : ou plutôt, quelle plus grande sagesse que de renoncer aux lumières trompeuses d'un esprit rusé et artificieux, qui ne sont que des feux nocturnes pour nous conduire à des précipices ! Ce qu'on appelle devenir enfant, dans le christianisme, ce n'est pas être sans raison, sans lumières, sans discernement, mais, comme l'explique le Prince des Apôtres, *Rationabiles sine dolo* ; c'est avoir un sens droit, une raison éclairée, d'autres lumières que celles des passions, qui sont les funestes flambeaux qu'allume la prudence charnelle

dans les esprits aveugles pour leur véritable bien, et trop éclairés pour leur malheur.

Le Fils de DIEU, en cet état où il semble éclipser toutes les lumières de sa sagesse, y cache encore sa toute-puissance, laquelle paraît comme anéantie sous la faiblesse d'un enfant, qui a toujours été le symbole de la faiblesse, puisqu'il n'y a point de créature à qui la nature ait moins donné de forces pour se défendre, n'ayant pour toutes armes que son innocence, capable d'exciter la pitié de ceux qui lui voudraient nuire : au lieu qu'elle a donné aux autres animaux les moyens de se conserver ou l'industrie de se soustraire à la violence de leurs ennemis, ou du moins ils ne tardent guère à l'acquérir ; mais l'homme demeure aussi longtemps enfant que la plupart des autres animaux demeurent en vie. Et, en cet état, il est si faible et si peu capable de résister à personne, que, s'il n'est continuellement secouru, il est exposé à toutes les injures et à tous les accidents de cette vie. Cet état donc de l'enfance, auquel un DIEU s'est voulu réduire pour notre amour, paraît infiniment éloigné et de la nature divine et de la personne du Verbe, puisque la force et la puissance est, de toutes les perfections, celle qui le doit mieux faire connaître. Aussi est-ce le titre le plus ordinaire qu'on lui donne, et qu'il prend lui-même dans l'Écriture, d'être le Tout-Puissant et le DIEU fort : *DEUS omnipotens, DEUS fortis.* (Houdry).

[Le désir qu'avait le Fils de Dieu d'être inconnu]. — L'humiliation de l'état où le Fils de DIEU s'est abaissé a passé jusqu'aux sentiments de son cœur : car il n'a point témoigné de plus ardent désir que de demeurer inconnu, et, comme au temps de ses souffrances il fut soulé d'opprobres, selon le langage d'un prophète, durant sa vie cachée il a goûté le plaisir d'être méconnu, de n'être considéré de personne, et de ne rien faire paraître qui attirât le regard des hommes. De-là vient qu'il ne s'occupe qu'à des actions basses et humiliantes, qu'il embrasse un métier vil et mécanique, comme s'il n'eût été capable d'autre chose ; qu'il suspend, pour ainsi parler, toutes les lumières de son esprit, qui eussent bientôt percé cette obscurité s'il eût voulu se faire connaître. Mais il a voulu ainsi demeurer caché, pour nous apprendre à réprimer le désir naturel qu'ont tous les hommes de faire paraître leurs belles qualités, et particulièrement celles de l'esprit dont la gloire les touche plus vivement : car c'est pour cela que les uns tâchent de se faire valoir par les sciences, comme le moyen le plus assuré de se tirer de la foule et de se distinguer ; les autres se jettent dans les affaires, et n'ont point de plus grande passion que d'y faire paraître un esprit sublime et pénétrant, capable de se faire jour dans les choses les plus embrouillées ; les autres enfin de se faire la réputation de beaux-esprits, qui brillent dans la conversation et qui savent tourner les choses agréablement. Tout cela est une suite et un effet de cet orgueil qui est né avec nous. Or, il n'y a eu que le Verbe incarné,



qui ait pu désabuser les hommes de la vanité de cette passion : c'est pourquoi ce Verbe éternel, l'éclat de la gloire de son Père, s'est fait enfant, pour cacher sous cet état humiliant les lumières de son esprit, tous les avantages et toutes les grandes qualités qui eussent pu lui faire une réputation éclatante et lui attirer l'admiration de tous les hommes. (*Le même*).

[Nobles pensées du divin Enfant]. — Quelles hautes pensées et quels nobles desseins n'avait point cet Homme-DIEU alors dans l'esprit ! de quelle ardeur d'amour et de charité son cœur ne brûlait-il point ! quelle sublime contemplation ! quelles ferventes prières ! quelle étroite union avec DIEU ! Voilà à quoi il s'occupait dans cette vie retirée. Actions, à la vérité, qui sont cachées parce qu'elles sont intérieures, mais qui sont ordinairement plus précieuses devant DIEU que celles qui ont plus d'éclat et qui donnent plus d'admiration. Car, outre que si celles-ci ne sont soutenues des autres, elles ne sont de nul prix et de nulle considération devant DIEU. elles sont encore plus aisées à pratiquer ; la gloire qui les suit, et la réputation qu'on s'attire par-là, sont de puissants motifs qui nous y poussent et des charmes qui nous y attirent. Elles se pratiquent avec satisfaction de notre part, et avec l'admiration des autres : au lieu qu'on exerce les vertus secrètes avec des sentiments plus désintéressés ; en les déroband aux yeux des hommes, on marque assez qu'on ne cherche que ceux de DIEU, comme parle S. Jérôme : *Celata virtus solum DEI judicium respicit.*

Admirable conduite de ce Verbe incarné ! mais conduite irrépréhensible à toute la prudence du siècle. Car comment celui qui est venu pour travailler au salut et à la conversion de tout le monde, celui qui en devait être la lumière et lui servir d'exemple et de règle, comment, dis-je celui-là embrasse-t-il une vie obscure, une profession basse et abjecte, et comment demeure-t-il inconnu à tout le monde ? Pourquoi le feu d'une charité si vive et d'un zèle si ardent est-il resserré et comme étouffé dans un si petit lieu ? Pourquoi contre sa propre maxime, ce flambeau s'éclatant est-il caché sous le boisseau ? Pourquoi enfouir un si rare talent ce qu'il a lui-même blâmé dans la parabole du serviteur inutile ? Pourquoi, enfin, ne pas se produire au monde, puisqu'il était venu l'instruire par sa doctrine, l'attirer par ses exemples, l'exciter par sa divine parole, le porter à croire en lui par ses miracles, et enfin le convertir par ses travaux ? Pourquoi, en un mot, ce temps qui pouvait être employé à remplir l'emploi et la qualité qu'il portait, de Sauveur des hommes, se passe-t-il, ce semble, dans une inutilité d'action, puisque nous ne voyons ni pécheurs convertis ni peuples éclairés, ni le monde recevoir presque aucun avantage de la venue de ce Messie ? Mais que ce silence et cette vie cachée d'un DIEU nous enseigne de grandes vérités ! (*Le même*).

[L'occupation du divin Enfant]. — Quelle était, je vous prie, l'occupation du

Fils de DIEU durant ce long intervalle de sa vie cachée ? Il s'offrait à son Père comme une victime pour notre salut ; il l'honorait par ses humiliations et par ses anéantissements, par ses soumissions profondes aux ordres de la divine volonté et par des actes continuels des plus nobles vertus. Il n'en paraissait rien au dehors, mais elles n'en étaient pas moins agréables aux yeux de DIEU, qui pénètre le fond des cœurs et qui ne juge de nous que par-là. Admirable leçon que ce Verbe éternel fait aux hommes, sur la manière dont il faut honorer DIEU, par des vertus dont lui seul connaît le prix ! Pouvons-nous douter qu'il ne rendît autant de gloire à son Père en demeurant caché et inconnu, et en renfermant l'éclat de ses divines perfections en lui-même, qu'en les répandant au-dehors ? et peut-on se persuader que, s'il eût su quelque meilleur moyen de procurer de la gloire à son Père éternel, il ne l'eût pas mis en pratique, et que, s'il eût cru par là l'honorer davantage, il n'eût parcouru les villes et les provinces, converti les pécheurs, éclairé toutes les nations et rempli le monde de merveilles et de prodiges ? Il en a donc jugé autrement, puisqu'il a tenu une conduite tout opposée. Il faut donc conclure, de cette conduite si élevée au-dessus de nos vues et de nos sentiments, que le soin de notre propre perfection est préférable au soin que nous devons prendre de la perfection des autres, et que la gloire que l'on rend à DIEU par cette voie secrète et cachée aux yeux des hommes, ne cède point à celle qu'on lui procure en publiant ses grandeurs et ses divines perfections ; et que quand, par ses ordres ou par la nécessité de l'état où la providence nous a mis, nous mènerons une vie cachée et tout intérieure, nous ne le glorifierons pas moins que par les plus nobles entreprises et les plus éclatantes actions. (*Le même*).

[Du progrès spirituel]. — Sans entrer en discussion dans quel sens le Sauveur pouvait croître en sagesse et en grâce, lui qui dès le premier moment de sa vie possédait tous les trésors de la sagesse et de la science, comme parle S. Paul ; et qui, en tant que DIEU-Homme, était saint d'une sainteté infinie, je ne crains point de dire que, en quelque état que nous soyons et quelque genre de vie que nous ayons embrassé, notre premier soin et notre principale occupation doit être de faire toujours quelque progrès dans la voie de la sainteté, de croître en grâce et d'aller de vertu en vertu. Mais quand je fais réflexion combien peu de personnes s'occupent de ce soin et quelle est leur négligence en ce point, quoique ce soit l'unique affaire qu'ils aient en cette vie : Hélas ! dis-je en moi-même, faut-il que, dans les sciences, l'on se pique de faire tous les jours de nouvelles découvertes ; que dans les arts on se donne tant de mouvement pour mettre la dernière main à un ouvrage imparfait ; que dans toutes nos entreprises, depuis qu'on a réussi dans les premières démarches, on ne soit point content de soi-même qu'on n'ait poussé ses prétentions aussi loin qu'elles peuvent aller ; que pour tout le reste enfin nous ayons des

désirs si vastes, une ambition qui ne se prescrit point de bornes, une envie infatigable de toujours croître et de nous élever toujours plus haut ; et que, pour la vertu et la sainteté, nous nous contentions de si peu, ayant devant les yeux une si vaste carrière ouverte à notre perfection : l'exemple du Sauveur, qui croissait en sagesse et en grâce à mesure qu'il avançait en âge ; lorsque DIEU ne donne point d'autres bornes à notre sainteté que la sienne propre, et dans une religion qui nous fournit tant et de si puissants moyens de nous sanctifier toujours de plus en plus ? N'est-ce pas négliger l'affaire pour laquelle nous sommes uniquement au monde ? (*Le même*).

[Aimer la solitude et la retraite]. — L'amour de la solitude et l'amour du silence sont deux vertus dont le Fils de DIEU nous donne l'exemple dans sa vie cachée. Il y a deux sortes de solitude : l'une du cœur, qui se peut pratiquer même parmi les conversations et les affaires du monde, par un saint recueillement d'esprit, qui fait que tout ce qui est hors de nous ne nous touche point ; l'autre de corps, qui nous sépare effectivement de la conversation et de la vue des hommes, mais qui a peu d'effet si elle est séparée de l'autre. Car, comme disait un ancien, que sert le silence de toute une province si nos passions excitent au-dedans du bruit (et du tumulte : *Quid prodest totius regionis silentium, si affectus fremant ?* Sénèque, *Épître 6*). Le Sauveur a pratiqué l'un et l'autre, pour nous en faire naître le désir. Voyez-le dans Nazareth, où il mène une vie privée : il se contente d'une bourgade, d'une chétive maison, d'un vil emploi. Quelles conversions ne pouvait-il pas opérer par l'efficace de sa parole ! Cependant il demeure dans le silence, pour nous apprendre à aimer la retraite, et à n'en sortir point que lorsque la gloire de DIEU ou le salut du prochain, ou quelque besoin, nous en retire. Aimez à demeurer seul avec vous et à vous retirer au fond de votre cœur ; ne craignez point d'y perdre le temps ni d'y enfouir vos talents. JÉSUS ne perdit rien du fruit qu'il prétendait de ses travaux, pour avoir gardé la solitude jusqu'à trente ans. (**Le P. Nouët**, *L'homme d'oraison*). (1).

(1) Voir pour d'autres extraits le volume intitulé SUPPLÉMENTS.



---

---

# MYSTÈRE

## DE LA TRANSFIGURATION.

---

### AVERTISSEMENT.

*La plupart des prédicateurs qui traitent du mystère de la Transfiguration dans les chaires se jettent les uns sur la morale, les autres sur la gloire du paradis dont ce mystère est effectivement une image, et une figure ; quelques-uns s'attachent à la qualité du législateur et à la nouvelle loi que le Fils de DIEU est venu publier, prenant occasion de cette voix venue du ciel : Ipsum audite. D'autres s'arrêtent aux paroles que dit S. Pierre dans son ravissement, Bonum est nos hic esse, pour s'étendre sur les joies que goûtent les âmes saintes au service de DIEU ; et les autres, enfin, prennent des sujets qui peuvent avoir quelque rapport à ce qui s'est passé dans ce glorieux mystère. Mais, comme notre dessein est de traiter du fond du mystère même, nous rapporterons à un même but toutes les circonstances qui l'accompagnent, pour en tirer les conclusions naturelles, sans emprunter aux autres mystères de quoi remplir les discours qu'on peut faire sur ce sujet. Car, quoique cette transfiguration soit une action assez simple et où il semble qu'il y ait peu de chose à dire, néanmoins les motifs que le Sauveur a eus de paraître en cet état à ses disciples, témoins d'un spectacle si charmant, et les autres circonstances qui y sont si exactement marquées, donnent lieu à plusieurs réflexions chrétiennes et à des instructions importantes pour le salut.*

305

## Desseins et Plans.

I. — Voici, de tous les mystères qui regardent le Sauveur passible et mortel, celui qui est tout à la fois le plus glorieux pour lui, le plus consolant pour nous, et le plus capable d'animer tous les hommes à le suivre et à mourir pour son amour. En effet, les abaissements de ce Verbe incarné l'avaient rendu méconnaissable à ceux mêmes pour qui il les avait voulu prendre : sa croix et ses souffrances l'ont fait un objet de scandale aux Juifs et de risée aux gentils, comme nous en assure l'Apôtre ; et enfin la rigueur de sa loi, qui choquait les inclinations des hommes, bien loin de lui attirer des sectateurs, était capable de les rebuter. Ce sont les trois choses dont les hommes se sont scandalisés, la bassesse et l'humiliation de sa personne, les souffrances de sa croix et la sévérité de sa loi. Mais voici qu'en sa transfiguration il lève tous ces sujets de scandale que les hommes avaient pris, partie par ignorance et partie par orgueil. — 1°. Il relève ses bassesses par un écoulement de gloire que sa divinité répand sur son humanité sainte, et il est déclaré Fils de DIEU par son Père éternel. — 2°. Au milieu de cet état, il parle de ses souffrances et de l'excès qu'il devait accomplir dans Jérusalem, pour marquer par avance la gloire et le bonheur qui en serait la récompense. — 3°. Enfin, il est déclaré, par la voix du Ciel, le souverain législateur des hommes, afin qu'ils n'aient point de difficulté de croire et d'embrasser la loi qu'il leur a annoncée : *Ipsam audite*. C'est le sujet et le partage de ce discours.

*Première Partie.* — La Transfiguration du Sauveur relève ses abaissements, qui ont empêché les Juifs de le recevoir pour Messie et les païens de le reconnaître pour leur DIEU. Les uns attendaient un monarque temporel et un conquérant qui les délivrât de la servitude et qui soumit leurs ennemis, et les païens, qui n'aimaient que la gloire et l'estime des hommes, se rebutaient de ses humiliations. Or, le Fils de DIEU, pour lever ce scandale, voulut faire voir dans ce mystère à ses Apôtres ce qu'il était, en leur découvrant quelque éclat de sa divinité sur quoi l'on peut dépeindre : — 1°. La manière dont se fit cette transfiguration : savoir, en permettant qu'un petit rayon de la gloire que possédait son âme bienheureuse se répandît sur son visage et le rendit plus resplendissant que le soleil, etc. — 2°. On peut s'étendre sur le témoignage du Père éternel, qui le déclara son Fils bien-aimé par une voix sensible venue

du ciel, témoignage qui était sans doute une preuve éclatante de sa divinité. — 3°. L'étonnement de ses apôtres, et particulièrement de S. Pierre, qui, surpris d'une telle majesté, fut ravi et tout hors de lui-même, ne souhaitant point d'autre récompense ni d'autre bonheur que de jouir éternellement d'un si ravissant spectacle. De tout cela on peut tirer plusieurs belles conséquences, que l'on trouvera dans la suite ; mais la principale doit être qu'autant les autres mystères ont humilié ce Sauveur, comme l'incarnation, la nativité, la circoncision, la vie cachée, etc., autant la transfiguration l'a relevé dans l'esprit de ses apôtres, par cette gloire magnifique, comme parle S. Pierre.

*Seconde Partie.* — La seconde chose qui devait, dans la suite des temps, choquer davantage et rebuter l'esprit des hommes, comme ce qu'il y avait de plus étrange et de plus impénétrable dans la religion chrétienne, a été la croix et la mort de cet Homme-DIEU : *Judæis scandalum, gentilibus stultitiam* (1 Cor. 1). L'Apôtre lui donne le nom de scandale, parce qu'elle en est l'objet. Or, pour faire reconnaître un DIEU crucifié, et adoucir les peines et les croix qu'il faut souffrir à son service, avant de déclarer à ses apôtres qu'il devait mourir en croix et souffrir des tourments également cruels et honteux, — 1°. Il leur découvrit, dans sa transfiguration, un petit éclat de sa gloire, qui devait être la récompense de leurs travaux, et leur faire juger par-là quelle serait la gloire dont ils jouiraient un jour. — 2°. Il voulut fortifier leur foi, et prévenir leurs esprits contre le scandale qu'ils prendraient de sa croix, comme il le leur prédit la veille de sa mort ; *Omnes vos scandalum patiemini in me in istâ nocte.* — 3°. Il prétendit par-là leur faire savoir qu'on n'entre en possession de la gloire que par les souffrances : c'est pourquoi il en fait le sujet de son entretien avec Moïse et Elie : *Dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem.*

*Troisième Partie.* — Il reste une troisième chose, dont les hommes ne prennent pas moins occasion de scandale que des abaissements et des souffrances du Fils de DIEU ; c'est la loi qu'il a publiée et établie sur la terre : loi nouvelle, qui devait abolir les cérémonies de l'ancienne ; loi sainte, qui devait porter tous les hommes à la plus haute perfection, en retranchant tous les vices et en enseignant même des vertus inconnues à la morale des philosophes. Or, pour lever ce dernier scandale que les hommes en pourraient prendre, et que plusieurs en ont pris en effet, c'est parmi ce glorieux spectacle de la transfiguration qu'une voix venue du ciel autorisa cette loi, et déclara que celui qui l'avait portée était le maître et le souverain Législateur des hommes : *Ipsam audite.* Sur quoi on peut montrer — 1°. Que le scandale que les hommes en ont pris dure encore aujourd'hui, puisque les chrétiens violent encore impunément cette loi ; — 2°. Que cette loi est sainte et sanctifiante, parce que le seul moyen d'être saint et de participer à la gloire dont le Sauveur nous fait voir un rayon dans la transfiguration est d'observer ponctuellement

cette loi. — 3°. Que, toute sévère qu'elle est, elle devient douce par l'onction de la grâce et le secours que DIEU donne à ceux qui l'embrassent de bon cœur ; et enfin que la fidélité qu'on apporte à l'observer est récompensée dès cette vie par la consolation et la joie intérieure qui est comme l'apanage des gens de bien.

---

II. — On peut prendre, pour dessein et pour partage d'un discours sur ce mystère, ces trois points :

1°. — Les raisons pour lesquelles le Sauveur a voulu se transfigurer. Nous les avons déjà expliquées ; on les trouvera encore plus en détail dans les cinquième et sixième paragraphes.

2°. — La manière dont il s'est transfiguré. Nous en parlerons assez amplement dans la suite.

3°. — Comment nous devons nous transfigurer nous-mêmes sur son exemple, et ce qu'il faut faire pour cela.

Ainsi, en trois mots, les raisons, la manière, les fruits que nous pouvons tirer de ce mystère. (*Molinier, second samedi de carême.*)

---

III. — Les raisons que les Pères apportent pour montrer qu'il était très-convenable que le Sauveur se transfigurât et fit paraître un rayon de sa gloire sur le Thabor, se prennent de trois chefs : savoir, de JÉSUS-CHRIST, de ses apôtres et de tous les hommes.

*Premièrement.* — JÉSUS-CHRIST veut, par cette gloire qu'il fait rejailir au-dehors et par cette lumière dont il paraît couronné, prouver sa divinité cachée sous notre mortalité, et les preuves qu'il en donne sont incontestables. En second lieu, il veut nous faire comprendre que, s'il paraît mortel et dans un état d'humilité, c'est parce qu'il le veut, et que, par un continuel miracle, il empêche la gloire de son âme bien heureuse de se montrer au-dehors. Il veut, enfin, nous faire connaître quelle sera sa majesté lorsque, dans l'éclat de sa souveraine puissance, il viendra juger tous les hommes, puisque, étant encore mortel, il paraît si glorieux.

*Secondement.* — Les raisons qui touchent les Apôtres se prennent : 1°. De ce que le Fils de DIEU, en ce mystère, les veut consoler et les animer, après les avoir entretenus plusieurs fois des douleurs et des ignominies de sa passion, d'où quelques-uns avaient pris occasion de se scandaliser, ne pouvant se persuader que leur maître dût être réduit en cet état ; — 2°. De ce que, les ayant souvent avertis des grandes persécutions qu'ils souffriraient pour sa querelle et à son occasion, il était juste qu'il les fortifiât en leur donnant une haute idée de la récompense

qu'ils mériteraient par leurs souffrances; — 3°. Il était raisonnable que la gloire du Thabor leur inspirât le courage et la force de mourir pour celui qui devait donner sa vie pour eux sur le Calvaire.

*Troisièmement.* — Il se transfigure encore pour l'intérêt de tous les hommes, et pour leur apprendre : — 1°. Que ceux qui ont le courage de pratiquer la vertu ou de souffrir pour son amour goûtent des plaisirs et des consolations solides : *Bonum est nos hic esse.* — 2°. Pour nous confirmer dans l'espérance des biens de l'autre vie : nous faisant voir, dans la personne de notre chef tout éclatant de gloire, quels seront les membres qui vivent selon son esprit. (V. *Fexier, Transfiguration.*)

IV. — 1°. Dans ce glorieux mystère de la Transfiguration, le Sauveur a donné des preuves sensibles et convaincantes de sa divinité : — Par la gloire qui rejaillit de son âme bienheureuse sur son corps, et qui, venant naturellement après avoir été suspendue par un miracle, montrait qu'elle coulait de source, à cause de l'union avec la divinité. — Par la puissance souveraine qu'il y a fait paraître, en faisant sortir Moïse de son tombeau et lui rendant la vie pour être le témoin oculaire de cette gloire, et Elie du lieu où il a été transporté, pour la même fin. — En troisième lieu, en faisant voir par-là, selon le sentiment commun des SS. Pères, un essai de l'éclat et de la majesté avec laquelle il viendra à la fin des siècles, en qualité d'Homme-DIEU et de juge souverain de tous les hommes.

2°. C'est dans ce même mystère qu'il reçoit les plus éclatants témoignages de sa divinité : — 1°. De la part du Père, qui le déclare son Fils bien-aimé, non par adoption mais par nature, et par conséquent égal à lui en toutes choses. — 2°. De la part de Moïse et d'Elie, qui déclarent par leur présence que la loi ancienne que l'un a intimée de la part de DIEU, que l'autre a défendue et autorisée, reconnaissent JÉSUS-CHRIST pour le souverain Législateur de la nouvelle loi, et pour le Messie tant de fois promis par les Prophètes. — 3°. On peut ajouter qu'en la personne des Apôtres, il reçoit l'aveu et le témoignage de tous les hommes, qui par leur moyen recevront sa loi et sa doctrine, et le reconnaîtront pour leur DIEU et pour leur Sauveur.

V. — On peut considérer la Transfiguration comme un mystère et comme une instruction que le Fils de DIEU nous y fait, et faire de ces deux choses les deux points d'un discours.

1°. C'est un mystère qui révèle et confirme les autres mystères de notre religion, du moins les principaux : — la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, la mort et la Résurrection du Fils de DIEU, et l'Eternité



bienheureuse; ce qu'il est aisé de justifier par les paroles et les circonstances rapportées par les Evangélistes qui ont dépeint ce mystère.

2°. C'est une instruction que le Fils de DIEU nous fait, par son exemple, comment nous devons nous transfigurer par le moyen de l'oraison; comment nous ne devons manifester nos avantages, nos talents, notre gloire, que pour l'édification du prochain; et enfin, que la joie, les grandeurs et toute la gloire du monde est de peu de durée, etc.

—

VI. — On peut prendre pour dessein d'un discours sur ce mystère, d'examiner les desseins qui portèrent le Fils de DIEU à se montrer à ses Apôtres revêtu de gloire et tout brillant de lumière.

1°. Son premier dessein fut de leur faire voir un rayon de cette gloire qu'il tenait cachée sous le voile de son corps mortel, et de celle qu'il préparait dans son royaume à ceux qui se dévoueraient à son service. On peut s'étendre sur la grandeur de cette gloire, dont un petit rayon fut capable de ravir et de charmer tellement le prince des Apôtres, qu'il voulait établir éternellement sa demeure sur le Thabor, et ne souhaitait point d'autre récompense de ses travaux que de jouir d'un si ravissant spectacle.

2°. Ce Sauveur voulait les animer par-là à porter la croix, et leur apprendre que DIEU fait goûter aux saints dès ce monde, quoique en passant, les douceurs et les joies de l'autre. Ce qui s'accorde avec ce que les saints docteurs ont souvent remarqué, que la vie des disciples du Sauveur est à la vérité une croix, mais une croix que les consolations célestes et les délices de l'esprit rendent agréable.

3°. Son troisième dessein a été de confirmer ses apôtres dans la foi et dans l'espérance du bonheur éternel qu'il leur avait si souvent promis, afin que les travaux et les persécutions qu'ils avaient à souffrir ne les ébranlassent point.

—

VII. — Dans ce mystère, notre foi trouve en quelque manière une évidence, notre espérance sa certitude, et notre amour envers DIEU sa perfection et ses ravissements.

1°. La foi y trouve son évidence, autant que la nature de la foi le peut permettre : car elle ne peut jamais être sans quelque sorte d'obscurité, soit que nous considérions l'objet de la foi, c'est-à-dire les choses que nous voyons sur le Thabor, soit que nous regardions la manière dont elles nous paraissent, laquelle est toute sensible, puisque c'est par l'ouïe et par la vue.

2°. Si la foi tire une grande évidence de ce mystère, je trouve que l'espérance n'en tire pas une moindre certitude : car nous remarquons dan

cette action glorieuse les objets de notre espérance : la résurrection des morts en Moïse ressuscité, la gloire essentielle et accidentelle en JÉSUS-CHRIST, tout éclatant de lumière, son royaume et son héritage promis aux enfants de DIEU : car notre adoption est fondée sur ces mots : *Hic est Filius meus dilectus*. Enfin, on voit dans Moïse et dans Elie la compagnie des saints. Voilà ce que nous espérons, et le Fils de DIEU, qui nous a promis de si grands biens, nous en donne des assurances et des gages en sa Transfiguration, qui en est comme l'exposition.

3°. Notre amour envers DIEU y reçoit un merveilleux accroissement, le Père éternel nous y ayant représenté toutes les perfections de son Fils, et ce Fils nous y marquant l'excès des siennes envers nous, dont il s'entretient avec Moïse et Elie. (V. *Lingendes*.)

—

VIII. — Ce n'était pas assez que le Sauveur fût DIEU et homme tout ensemble, il devait d'ailleurs nous donner des marques certaines auxquelles nous pussions reconnaître sa divinité et son humanité. Ainsi, après l'avoir vu comme homme souffrir toutes les incommodités de la faim et des autres misères auxquelles l'homme est sujet, il était à propos qu'il parût ensuite avec l'éclat et la majesté d'un DIEU : et c'est ce qui s'accomplit dans le mystère de la Transfiguration, sur lequel nous pouvons faire trois réflexions, ou plutôt trois demandes d'où l'on peut tirer des conséquences qui sont comme autant de principes de la morale chrétienne.

*La première*, — Pourquoi, le Sauveur étant DIEU et homme, il n'a pas paru dans tout le cours de sa vie mortelle avec le même éclat qu'il fait paraître dans sa transfiguration. C'est, selon le sentiment de S. Paul, que les Juifs ne l'auraient pas crucifié s'ils l'eussent reconnu pour le Seigneur et le Roi de gloire (I *Cor.* II). Le Sauveur fait donc un miracle pour obscurcir l'éclat de sa divinité. Ce qui nous fait comprendre l'obligation que nous avons, en tant que chrétiens —, 1°. De dérober aux yeux des hommes les endroits qui nous distinguent le plus ; — 2°. De ne rougir point de paraître ce que l'on est ; — 3°. De rechercher avec joie les opprobres et les souffrances.

*La seconde*, — Pourquoi il entretient Moïse et Elie de sa passion dans le moment de sa transfiguration.

*La troisième* enfin, — Pourquoi S. Pierre est repris de vouloir rester sur le Thabor, c'est-à-dire dans le lieu de la transfiguration. Sur quoi on peut faire plusieurs réflexions capables de fournir des matières à un juste discours. (V. *Monmorel*.)

—

IX. — Le Fils de DIEU fait voir, en ce mystère : — 1°. La fin pour

laquelle nous sommes créés, en découvrant à ses apôtres un rayon de la gloire qui nous est préparée dans le ciel pour récompense de nos travaux.

2°. Le moyen d'arriver à cette gloire, qui est la souffrance, puisqu'il s'entretient avec Moïse et Elie de ce qu'il doit souffrir à Jérusalem pour mériter lui-même la gloire.

3°. Il y fait voir à qui nous sommes redevables de ce bonheur, puisque c'est lui-même qui nous l'a mérité.

---

X. — 1°. Le même Fils de DIEU nous a voulu montrer ce que coûte la gloire, et à quel prix nous la devons acheter, puisque, en même temps qu'il paraît glorieux dans sa transfiguration, il parle de ses souffrances, comme pour nous dire que ce n'est qu'à ce prix qu'on la donne.

2°. Combien ce prix dont il la faut acheter est moindre que la chose qu'il a promise, qui est cette gloire, selon le sentiment de l'Apôtre : *Non sunt condigne passionis hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis.* (Rom. VIII.)

---

XI. — Le Fils de DIEU, qui est le modèle des prédestinés, nous montre, dans ce mystère, qu'avant de lui être semblables dans la gloire, nous devons lui être semblables dans ses souffrances.

---

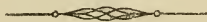
XII. — Les qualités de *législateur*, de *rédempteur* et de *glorificateur* sont trois titres que les prophètes, l'Évangile et l'Église reconnaissent dans le Fils de DIEU, et qui sont déclarés, confirmés et prouvés dans le mystère de la Transfiguration.

1° La qualité de Législateur lui est donnée dans ce mystère et exprimée en ces termes : *Hic est Filius meus dilectus, ipsum audite.* (Matth. XVII) : par lesquelles paroles il lui donne l'autorité et le pouvoir d'enseigner une doctrine toute céleste et de faire de nouvelles lois. D'où il suit qu'il faut lui obéir ; car par-là il l'a établi le docteur et le maître de toutes les nations, législateur et juge, pour punir et récompenser. C'est ce qu'a dit le prophète Isaïe : *Dominus legifer noster, Dominus rex noster* (Is. XXXIII). Et, pour remplir les devoirs de cette dignité, il possède la science et la sagesse dans un tel degré, qu'elle ne lui permet pas de rien ignorer ; mais il faut lui rendre obéissance en cette qualité ; ses lois sont exemptes d'erreur et d'injustice, et ses conseils accompagnés d'une éminente sainteté.

2°. Il est déclaré, dans ce même mystère, le Rédempteur des hommes,

puisque, dans l'entretien qu'il a avec Moïse et Elie, il est parlé des moyens qu'il doit prendre pour les racheter : savoir, ses souffrances et sa mort : *Loquebatur de excessu quem completurus erat in Jerusalem.*

3°. Il montre lui-même, dans ce mystère, qu'il est notre Glorificateur, par la lumière et l'éclat qu'il laisse couler de son âme sur son visage, comme l'exemple de la gloire qu'il prépare et qu'il promet à ceux qui seront fidèles à observer ses lois et à suivre ses exemples.



## § II.

### Les Sources.

[Les SS. Pères]. -- **S. Chrysostôme**, *in 17 Matthæi*, parle du mystère de la Transfiguration, en examine toutes les circonstances et fait plusieurs belles réflexions.

**S. Basile de Séleucie** en a fait un discours, qui est le 40<sup>e</sup>, où, après avoir préféré la lumière dont le visage et les vêtements du Sauveur furent tout resplendissants à celle du soleil, il s'étend sur le ravissement de S. Pierre et sur la majesté avec laquelle le Fils de Dieu paraîtra au dernier jugement.

**S. Ephrem** a aussi un long et beau discours sur ce sujet.

**S. Jean de Damas** parle amplement de ce mystère dans une oraison qu'il a faite exprès.

**S. Léon**, *serm. de Transfigurati.*, dont l'Eglise se sert dans les leçons de l'office de cette fête et au 2<sup>e</sup> dim. du Carême.

**Le V. Bède** en a fait une homélie, où il apporte les raisons de cette transfiguration, et montre ce qu'on doit entendre par les vêtements resplendissants du Sauveur et par Moïse et Elie, qui en furent témoins, etc.

**S. Bernard**, *serm. 4 de Ascensione*, en parle, mais en dit peu de chose et par occasion.

**S. Bonaventure**, *serm. 4 domin. 2 Quadrag.*, après avoir apporté les raisons de cette manifestation de la gloire du Sauveur, explique mystiquement le mystère.

Innocent III, sermon sur l'Evangile, où il fait et résout plusieurs questions sur ce mystère du Sauveur transfiguré.

[Livres spirituels et autres]. -- **Petrus Tyrreus**, *De Christi gloriosis apparitionibus*.

**Petrus Blesensis** a fait un traité où il parle de ce mystère.

**Dupont**, 3<sup>e</sup> partie des *Méditations* sur la foi, Médit. 21, où il fait remarquer six choses considérables, en autant de points.

**Le P. Nouet**, Méditation pour le jeudi de la 23<sup>e</sup> sem. après la Pentecôte, où il montre comment JÉSUS-CHRIST, dans la gloire de sa transfiguration, s'entretient de l'excès de ses souffrances. — 2<sup>e</sup> dim. de Carême, où il traite du fond du mystère.

**Le P. Nepveu**, *Réflexions chrétiennes*, en fait sur le mystère de la Transfiguration.

[Tous ceux qui ont publié des *Méditations sur les fêtes et sur les dimanches de l'année* n'ont pas omis ce mystère. Il y a aussi plusieurs théologiens et interprètes de l'Écriture qui en ont traité : voici les principaux qui peuvent être d'un plus grand usage aux Prédicateurs] :

**S. Thomas III**, *quæst.* 15.

**Alexander Alensis**, in *Summâ theol.* III, 2.

**Suarez**, *De mysteriis*, *quæst.* 45, où il traite en plusieurs articles tout ce qui regarde ce mystère.

**Salmeron**, *Tract.* 33 et suiv.

**Sylveira**, *Comment. in Evangel.*

**Barradius**, *Lib.* 10, *cap.* 28.

**Cornelius à Lapide**, *Comment. in Matth.* 17.

[Les Prédicateurs]. — **Molinier**, 2<sup>e</sup> dimanche de Carême.

**Le P. de Lingendes**, même jour.

**Le P. Texier**, Mystères de la vie de Notre-Seigneur, sermon 6.

**Le P. Duneau**, sermon pour le mystère de la Transfiguration.

*Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne*, Mystères.

(Houdry).

**Fromentières**.

**Maimbourg**, Carême.

**Le P. Faber**, *Conc.* 3 in domin. 2 *Quadrag.*

## § III.

## Passages, exemples et applications de l'Écriture.

*Filius meus es tu : ego hodiè genui te.*  
Ps. 2.

*Verè tu es DEUS absconditus, DEUS Israel, Salvator.* Isaïæ XLV, 15.

*Ego qui loquebar, ecce adsum.* Isaïæ LII, 6.

*Tu es Christus Filius DEI vivi.* Matth. XVI, 16.

*Data est mihi omnis potestas in cælo et in terrâ.* Matth. XXVIII, 18.

*Post dies sex, assumit JESUS Petrum et Jacobum et Joannem fratrem ejus, et ducit illos in montem excelsum seorsum : et transfiguratus est ante eos.* Matth. XVII, 1-2.

*Resplenduit facies ejus sicut sol, vestimenta autem ejus facta sunt alba sicut nix.* Ibid. 2.

*Ecce apparuerunt ilis Moyses et Elie cum eo loquentes.* Ibid. 2.

*Respondens autem Petrus, dixit ad JESUM : « Domine, bonum est nos hic esse : si vis, faciamus huc tria tabernacula, tibi unum, Moysi unum, et Elie unum. »* Ibid. 4.

*Adhuc eo loquente, ecce nubes lucida obumbravit eos.* Ibid. 5.

*Et ecce vox de nube dicens : Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi benè complacui : ipsum audite.* Ibid. 5.

*Audientes discipuli, ceciderunt in faciem suam et timuerunt valdè.* Ibid. 6.

*Levantes autem oculos, neminem viderunt nisi solum JESUM.* Ibid. 8.

*Descendentibus illis de monte, præcepit cis JESUS, dicens : Nemini dixeritis visionem, donec Filius Hominis à mortuis resurgat.* Ibid. 9.

*Petrus ait Jesu : « Rabbi, bonum est nos hic esse » : non enim sciebat quid diceret.* Marci IX, 5.

*Facta est, dum oraret (JESUS), species vultus ejus altera : et vestitus ejus albus et resplendens.* Lucæ IX, 29.

*Et ecce duo viri loquebantur cum illo,.... visi in majestate : et dicebant excessum ejus*

Vous êtes mon Fils, et je vous ai engendré aujourd'hui.

Vous êtes vraiment un DIEU caché, le DIEU d'Israël, le Sauveur.

Moi qui vous parlais autrefois, me voici présent.

Vous êtes le Christ Fils du DIEU vivant.

Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre.

Six jours après, Jésus ayant pris en particulier Pierre, Jacques et Jean son frère, les fit monter sur une haute montagne, et il fut transfiguré devant eux.

Son visage devint brillant comme le soleil, et ses vêtements blancs comme la neige.

En même temps ils virent paraître Moïse et Elie, qui s'entretenaient avec lui.

Alors Pierre dit à Jésus : « Seigneur, nous sommes bien ici : faisons-y, s'il vous plaît, trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. »

Lorsqu'il parlait encore, une nuée lumineuse les couvrit.

Et il sortit une voix de cette nuée, qui fit entendre ces mots : « C'est mon FILS bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection : écoutez-le. »

Les disciples ayant entendu cette parole, tombèrent le visage contre terre.

Alors, levant les yeux, ils ne virent plus que Jésus seul.

Lorsqu'ils descendaient de la montagne, Jésus leur fit ce commandement et leur dit : « Ne parlez à personne de cette vision avant que le Fils de l'Homme soit ressuscité d'entre les morts. »

Pierre dit à Jésus : « Nous sommes bien ici » : il ne savait ce qu'il disait.

Pendant que Jésus faisait sa prière, son visage parut tout autre, ses habits devinrent blancs et éclatants.

Et on vit tout-à-coup deux hommes qui s'entretenaient avec lui, et ils lui parlaient

*quem complecturus erat in Jerusalem.* Ibid. IX, 30-31.

*Petrus, et qui cum illo erant gravati erant somno; et evigilantes viderunt majestatem ejus.* Ibid. 32.

*Hæc est vita æterna, ut cognoscant te DEUM verum, et quem misisti JESUM-CHRISTUM.* Joann. XVII, 3.

*Si ego testimonium perhibeo de meipso, verum est testimonium meum. Alius est qui testimonium perhibet de me.* Joann. VIII, 14.

*Testimonium perhibet de me qui misit me Pater.* Ibid. 18.

*Pater, clarifica Filium tuum, ut Filius tuus clarificet te.* Joan. XVII, 1.

*Vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti à Patre, plenum gratiæ et veritatis.* Joan. I, 14.

*Cùm sit splendor gloriæ et figura substantiæ ejus, portansque omnia verbo virtutis suæ.* Hebr. I, 3.

*Qui reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ.* Philipp. III, 21.

*Non doctas fabulas secuti, notam fecimus vobis Domini nostri JESU-CHRISTI virtutem et præsentiam; speculatores facti illius magnitudinis. Accipiens enim à DEO Patre gloriam et honorem, voce delapsa ad eum hujusmodi à magnificè gloriâ: Hic est Filius meus dilectus in quo mihi complacui; ipsum audite.* II Petri I, 16-17.

*Hanc vocem nos audivimus de cælo allatam, cùm essemus cum ipso in monte sancto.* Ibid. 18.

*Nos verò omnes reveiatâ facie gloriam Domini speculantes, in eandem imaginem transformamur.* II Cor. III, 18.

*Quàm dilecta tabernacula tua, Domine virtutum! concupiscit et deficit anima mea in atra Domini.* Ps. 83.

de sa sortie du monde qui devait arriver à Jérusalem.

Pierre et ceux qui étaient avec lui étaient accablés de sommeil, et se réveillant, ils virent JÉSUS dans sa gloire.

La vie éternelle consiste à vous connaître pour le vrai Dieu, et aussi JÉSUS-CHRIST que vous avez envoyé.

Encore que je rende témoignage de moi-même, mon témoignage est véritable. Il y en a un autre qui rend témoignage de moi.

Mon Père qui m'a envoyé rend aussi témoignage de moi.

Mon Père, glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie à son tour.

Nous avons vu sa gloire; sa gloire, dis-je, comme du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité.

Il est la splendeur du Père, le caractère de sa substance; il soutient tout par la puissance de sa parole.

Il transformera notre corps, tout vil et abject qu'il est, afin de le rendre conforme à son corps glorieux.

Ce n'est point en suivant des fables et des fictions ingénieuses que nous vous avons fait connaître la puissance et la présence de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST; mais c'est après avoir été nous-mêmes les témoins de sa majesté: car il reçut un témoignage d'honneur et de gloire, lorsque de cette nuée éclatante on entendit cette voix: « Voici mon Fils bien-aimé, l'objet de mon affection, écoutez-le. »

Nous avons entendu nous-mêmes cette voix du ciel, lorsque nous étions avec lui sur la sainte montagne.

N'ayant point de voile qui nous couvre le visage, et contemplant la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image.

Que vos tabernacles sont aimables, ô Dieu des armées! mon âme languit et se consume du désir d'entrer dans la maison du Seigneur.

## EXEMPLES TIRÉS DE L'ANCIEN ET DU

### NOUVEAU-TESTAMENT.

[Moïse]. — Nous lisons dans l'Exode que Moïse, après avoir été quarante jours et quarante nuits sur la montagne de Sinaï, où il reçut les tables de la loi, en descendit avec un visage resplendissant de lumière, sans que lui-même s'en aperçût: *Ignorabat quòd cornuta esset facies sua ex consortio*

*sermonis Domini.* Ces rayons paraissaient sur son front avec un éclat si vif et si éblouissant, que les Israélites n'osèrent s'approcher de lui, de sorte qu'il fut contraint de mettre un voile sur sa tête pour se couvrir lorsqu'il leur parlait. Si donc Moïse, pour avoir conversé peu de jours avec le Seigneur, devint si resplendissant de lumière qu'on ne pouvait fixer les yeux sur lui sans être ébloui de cet éclat, faut-il s'étonner que celui en qui habitait la plénitude de la Divinité, comme parle l'Apôtre, devint resplendissant comme le soleil ? Il y a plusieurs notables différences entre sa transfiguration et celle de Moïse ; la principale est que celle de Moïse donnait tant de terreur aux Israélites, qu'ils n'osaient le regarder : *Ità ut non possent intendere Filii Israël in faciem Moysi, propter gloriam vultûs ejus.* (II Cor. III). De quoi il ne faut pas être surpris, parce qu'il venait publier une loi de crainte. Mais le Sauveur venait publier une loi d'amour : c'est pourquoi il permit à ses disciples de contempler sa gloire, et fortifia leurs yeux afin qu'ils n'en fussent point éblouis. Ils le contemplèrent à loisir, et en furent tellement ravis, que S. Pierre souhaita d'établir sa demeure dans un lieu si délicieux : *Domine, bonum est nos hîc esse.*

Il semble que cette vision sur le Thabor a encore quelque rapport à celle qu'eut le même Moïse lorsqu'un jour, ayant mené son troupeau dans le désert, vers la montagne d'Horeb, qu'on appelle autrement Sinaï, DIEU, pour faire voir que c'est d'ordinaire dans la solitude qu'il se découvre et se manifeste aux hommes, apparut à celui qu'il avait choisi pour le libérateur de son peuple, sur le haut de cette montagne, sous la forme d'un feu qui brûlait dans un buisson et qui ne se consumait point. Cette vue frappa Moïse, et, avec cette résolution qui lui était naturelle, il monta sur cette montagne pour être témoin de la merveille. Mais remarquez encore la différence entre ce spectacle dont jouit alors Moïse et celui dont il fut témoin sur le Thabor avec Elie et les trois disciples. Là, DIEU parut dans une flamme de feu : ici, le Fils de DIEU paraît resplendissant de lumière. Là, l'entretien entre DIEU et Moïse fut de la délivrance du peuple d'Israël : ici, ce fut de la rédemption du monde, qui se doit faire par le mystère de la passion et de la mort d'un Homme-DIEU. Là, Moïse reçut une baguette pour servir d'instrument à la délivrance de ce peuple de la servitude de l'Egypte par une infinité de prodiges : ici, on parle de la croix, instrument faible à la vérité, mais choisi pour faire éclater la force et la vertu de ce DIEU puissant, en délivrant le monde du rude esclavage du prince des ténèbres. Or, DIEU a voulu que Moïse eût part à l'une et à l'autre manifestation de sa gloire, afin que le premier législateur fit place au second, comme à celui qui doit intimer une loi plus parfaite au peuple chrétien.

[Jésus auteur de la nouvelle loi]. — Le mystère de la Transfiguration doit être considéré comme la fin de l'ancienne loi et le commencement de la nou-



velle, puisqu'il paraît un nouveau Législateur, dont Moïse n'a été que la figure et le prophète. Car voilà, au sentiment de S. Jean de Damas, ce que Moïse avait prédit : *Prophetam de gente tuâ et de fratribus tuis, sicut me, suscitabit tibi Dominus DEUS tuus : ipsum audies.* (Deuteron. II) : DIEU vous suscitera quelque jour un prophète, écoutez ce qu'il vous dira. Or, cette vérité s'est accomplie en JÉSUS-CHRIST sur le Thabor, lorsqu'il fut déclaré par son Père éternel le législateur des hommes. *Ipsium audite*, écoutez-le. Aujourd'hui, dit le même saint Père, JÉSUS-CHRIST est reconnu pour l'auteur de l'un et de l'autre Testament. Voilà celui que j'avais prédit qui devait venir quelque jour : c'est le chef d'un nouveau peuple, comme je l'étais en mon temps ; mais il est infiniment plus que moi, puisque je dépends de lui et que je ne suis que sa figure.

S. Pierre, dans sa seconde Epître, rapporte fidèlement ce qu'il a vu et ouï sur la montagne le jour de la transfiguration du Sauveur, et veut qu'on lui ajoute foi comme à un témoin oculaire. Nous avons été, dit-il, spectateurs de sa grandeur et de la magnificence de sa gloire, et nous avons ouï la voix du ciel qui disait : « Celui-ci est mon Fils bien aimé, en qui je me suis plu ; écoutez-le. »

[La montagne du Sinaï et celle du Thabor]. — DIEU attira Moïse sur une haute montagne quand il lui voulut donner l'ancienne loi, et le Fils de DIEU mène sur une haute montagne ses apôtres quand il leur veut montrer la gloire qui est la récompense de l'observation de la loi. Une gloire éminente demande une loi sublime, et une loi sublime veut des âmes élevées, qui suivent par leur conduite, non les mouvements de la nature, mais ceux de la grâce ; qui ne rampent pas par une vie terrestre, mais s'élèvent par des actions qui répondent à la loi qu'ils professent et à la gloire qu'ils espèrent.

#### APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

*Mutaberis in virum alium.* (I Regum, x). — Le mystère de la Transfiguration est une image de ce qui se passe dès cette vie spirituellement dans les âmes, et quelquefois même sensiblement dans le corps, par le moyen de l'oraison et de la sainte communion : car c'est dans l'oraison que s'accomplit ce qui fut dit à Saül : *Mutaberis in virum alium.* Quand vous serez parmi les prophètes et que vous chanterez avec eux les louanges de DIEU, vous serez changé en un autre homme : Je vous donnerai un autre esprit, un autre cœur, d'autres vues, d'autres pensées,

d'autres lumières, plus pures et plus divines. C'est la marque que DIEU donna à Ananias du changement de S. Paul : « Ne craignez point, lui dit-il, d'aller le trouver dans sa maison : ce n'est plus un lion, c'est un agneau : *Ecce enim orat* : car il est en oraison. » Voilà la marque de son changement : c'est un tout autre homme, car il s'adonne à la prière et à la méditation des choses divines. Ce n'est donc plus un libertin ni un homme vicieux, ou il ne le sera pas longtemps. L'entretien qu'il aura avec DIEU lui fera prendre insensiblement des inclinations plus louables, une conduite plus chrétienne ; en un mot, elle le transfigurera parfaitement. Que si l'oraison a cette force, que sera-ce d'une communion bien faite, où il arrive souvent que DIEU communique à ses amis des grâces si extraordinaires et des délices si pures, qu'elles rejaillissent jusque sur le corps, qui paraît tout lumineux et élevé en l'air, comme s'il participait déjà à la béatitude des corps glorieux ? C'est ce qui est arrivé à plusieurs grands saints. Mais, sans s'attendre à ces faveurs extraordinaires, il faut que notre communion soit une transfiguration qui nous transforme en JÉSUS-CHRIST, qui prévienne la mort en faisant en nous, par la mortification, ce que la mort fera par la séparation de l'âme d'avec le corps, lorsque toutes les créatures disparaîtront devant vous, et ne vous laisseront que JÉSUS-CHRIST devant les yeux. (*Tiré des Méditations du P. Nouet, Evangile du 2<sup>e</sup> dim. de Carême.*)

*Gravati erant somno, et evigilantes viderunt majestatem ejus.* (Lucæ IX).  
 — Les trois disciples dormaient pendant la transfiguration de leur Maître ; mais, venant à s'éveiller, ils furent ravis de contempler sa gloire et sa majesté. Ainsi, Chrétiens, si notre cœur s'éveille par la considération de ce grand mystère que l'Eglise nous présente aujourd'hui, en contemplant dans ce visage transfiguré la grandeur de la gloire qui nous est préparée dans le ciel, nous ne craindrons point d'embrasser la croix et de nous soumettre à tous les travaux qui sont le moyen de l'acquérir. La vue de la récompense nous fera paraître le travail doux, et la crainte du combat s'évanouira par l'espérance d'une si riche couronne. Ne voyons-nous pas que S. Pierre, s'éveillant de son sommeil et ouvrant les yeux à cette brillante lumière, en est si transporté de joie, qu'oubliant qu'il est encore sur la terre il se récrie, comme s'il était déjà dans le ciel : *Bonum est nos hic esse?* Seigneur, qu'il fait bon ici ! Il souhaite d'y faire sa demeure pour toujours, et de n'en sortir jamais. Et quoique l'Evangéliste ajoute qu'il ne savait ce qu'il disait, parce qu'il ne considérait pas que ce monde est notre exil et que cette vie est la voie et non pas le terme de notre voyage, néanmoins, selon le sentiment que lui donnait la vue d'un petit rayon de cette gloire, il exprimait par son ravissement son excellence, son prix, sa douceur, et par des termes qui montraient que le monde ne fait rien sentir de pareil. Que si cet apôtre, n'ayant goûté qu'en passant cette ineffable douceur, en était comme enivré et tout transporté de joie,

combien douce et agréable sera la jouissance parfaite du souverain bien que l'on goûtera dans sa source et dans sa plénitude ! Quelle difficulté, quel travail peut donc être capable de nous arrêter dans la poursuite d'un tel bonheur ?

*Resplenduit facies ejus sicut sol.* (Matth. xvii). — Il faut que la transfiguration du Sauveur soit le modèle de la nôtre. La lumière de nos vertus et de nos bonnes actions doit ressembler à celle du soleil, qui luit toujours et qui ne souffre jamais d'éclipse en soi-même, quoiqu'il paraisse quelquefois éclipsé à nos yeux. Nos œuvres doivent continuellement luire devant DIEU, encore qu'elles ne luisent pas devant les hommes. N'ayons ni intentions ni pensées terrestres, qui nous empêchent d'être éclairés par le soleil de justice : *Abjiciamus opera tenebrarum et induamur arma lucis*, comme dit l'Apôtre. (Rom. xiii). Mais aussi ce n'est pas assez que l'intérieur de notre âme soit luisant, il faut aussi que l'extérieur, représenté par les vêtements, reluise dans notre modestie, afin que le prochain en soit édifié : *Vestimenta ejus facta sunt alba sicut nix*. Il faut que nos conversations soient avec des personnes vertueuses et d'une probité reconnue : *Et apparuerunt illis Moyses et Elias cum eo loquentes* ; que nos discours soient de choses saintes ; *Et dicebant excessum ejus*. Quiconque sera transfiguré de la sorte méritera d'être appelé fils bien-aimé de DIEU : *Hic est filius meus dilectus* : non pas à la vérité par nature, mais fils par adoption, puisqu'il sera conforme à l'image de celui qui est l'objet de ses délices.

*Assumpsit Jesus Petrum et Jacobum et Joannem, etc. — Assumpsit.* Nul ne peut passer des ténèbres du péché à la lumière de la grâce, si DIEU ne l'appelle et ne l'attire à lui. C'est là la grâce prévenante par laquelle nous sommes appelés et attirés ; mais cette vocation n'opère pas sans notre consentement ; il faut suivre quand il nous appelle, et aller là où il nous appelle. Les plus savants interprètes remarquent que, par ces personnes choisies, Pierre, Jacques et Jean, les trois états qui composent le monde sont assez naturellement représentés : le séculier, l'ecclésiastique et le religieux ; parce qu'il appelle tout le monde, et offre à chacun les moyens de se sauver. — *Duxit illos.* Cette conduite nous marque la grâce coopérante et le concours actuel de DIEU, sans lequel nous ne pouvons rien faire de bien et qui mérite le ciel. — *In montem excelsum* : parce qu'il faut s'élever et monter au ciel ; et, comme parle le Prophète, il faut disposer des degrés et des montées en son cœur pour aller de vertu en vertu : — *Ascensiones in corde suo disposuit* (Ps. 83). *Secorsum* : à l'écart et en secret, n'étant pas possible de recevoir les rayons de la lumière divine dans la foule des compagnies mondaines. Il faut prendre quelquefois du temps pour se retirer de l'embarras des affaires du monde, afin de penser aux

affaires du ciel. Voilà la conduite et les moyens à prendre pour se transfigurer.

*Ecce vox de nube dicens : Hic est Filius meus dilectus.* (Matth. xvii). — Le Père éternel n'a fait entendre intelligiblement sa voix aux hommes que trois fois dans le Nouveau-Testament, et ç'a toujours été pour leur recommander l'amour et l'imitation de son Fils. La première fois fut sur le bord du Jourdain, lorsque; le ciel s'étant ouvert et le SAINT-ESPRIT, sous la figure d'une colombe, étant descendu sur JÉSUS-CHRIST, il fit entendre par une voix éclatante ces paroles : *C'est ici mon Fils bien-aimé, l'objet de ma complaisance ; c'est lui que vous devez écouter* : c'est-à-dire : C'est lui que vous devez croire lorsqu'il vous parle ; c'est lui que vous devez suivre lorsqu'il vous parle encore plus fortement par ses exemples : *Ipsium audite.* — Cette même voix se fit encore entendre sur le Thabor, et dit les mêmes choses : comme si le Père éternel eût appréhendé que les Apôtres ne les eussent oubliées ou ne les eussent pas comprises. — La troisième fois, ce fut dans Jérusalem, lorsque, quelques gentils ayant témoigné beaucoup d'empressement pour voir JÉSUS-CHRIST, il s'adressa à son Père pour lui demander qu'il fit éclater sa propre gloire en faisant éclater celle de son Fils ; alors on entendit une voix du ciel qui disait : *Et clarificavi, et iterum clarificabo.* (Joan. xii, 28).

*Ostende mihi gloriam tuam : ego ostendam tibi omne bonum.* (Exodi xxxiii). — C'est ici, suivant la belle observation de S. Augustin, que s'accomplit la promesse que DIEU fit autrefois à Moïse, qui lui demandait de lui montrer sa gloire. « Je te montrerai tout le bien, » lui répondit-il. Et vous savez qu'il lui apparut en forme humaine, lui faisant voir non pas son visage, mais ses épaules, et même seulement quand il passait : *Cum transibit gloria mea.* Voici donc, dit S. Augustin, une admirable prophétie. *Hæc itaque magna prophetia est,* laquelle s'est accomplie sur le Thabor, lorsque Moïse vit l'humanité glorifiée de JÉSUS-CHRIST, *in transitu* ; en même temps qu'il parlait de sa passion, qui est ce passage mystérieux dont l'Évangile parle quand il dit : *Sciens quia venit hora ejus, ut transeat de hoc mundo ad Patrem* : l'heure étant venue où il fallait que Jésus passât de ce monde vers son Père. Voilà le sujet de l'entretien de Moïse et d'Elie ; et tout cela mis ensemble s'appelle tout le bien : *Ostendam omne bonum tibi.* Je te montrerai tout le bien, non pas une partie seulement, mais le tout, la fin et le moyen d'y parvenir ; la fin dans la lumière qui fait éclater l'humanité glorifiée, et le moyen dans le passage de sa passion qui fut le sujet de sa conversation.

## § IV.

## Passages et Pensées des SS. Pères.

*Ut per carnem divinitas foris illuxit, sic et caro illuminata de divinitate radiavit.* August. (vel alius auctor) De mirabilibus Script. 10.

*In eo quòd Dominus paucos secum detulit ad intuendum gloriam transfigurationis, per paucos ostendit esse eos qui cœlestem gloriam adepturi sunt.* Ambros. in ix Lucæ.

*Fulgor ipse et majestas divinitatis occultæ, quæ etiam in humanâ facie relucebant, ex primo ad se venientes trahere poterat aspectu.* Hieron. Serm. 4 in Matth.

*Filius DEI auditu, conspectu quoquæ monstratur.* Hilarius.

*Christus toto corpore tanquàm sol suis radiis resplenduit gloriâ suæ divinitatis.* S. Ephrem. Orat. de Transfigurât.

*In Transfiguratione, quid aliud quàm resurrectionis gloria nuntiatur?* Gregor. xxxii Moral. 7.

*In hac transfiguratione, illud principaliter agebatur, ut de cordibus discipulorum crucis scandalum tolleretur, nec conturbaret eorum fidem voluntariæ humilitas passionis, quibus revelata esset absconditæ excellentiæ dignitatis.* S. Leo, Serm. de Transfigurât.

*Moyses et Elias, Lex scilicet et Prophetæ, apparuerunt cum Domino loquentes : ut verissimè in illâ trium virorum præsentia compleretur quod dictum est : In duobus vel tribus testibus stat omne verbum.* Ibid.

*Quem sub velamine mysteriorum præcædentiæ signa promiserant, manifestum atque perspicuum præsentis gloriæ splendor ostendit.* Id.

*His sacramentorum revelationibus Petrus incitatus, mundana spernens et terrena fastidians, in æternorum desiderium quodam mentis rapièbatur excessu : undè et ait : Domine, bonum est nos hic esse.* Id.

*Vestimenta sua ostendit alba instar lucis, quia ex toto corpore ejus gloria suæ divini-*

Comme la divinité se produisait au-dehors, par le moyen de la chair de JÉSUS-CHRIST, la chair recevait aussi de la divinité un nouvel éclat.

JÉSUS en choisissant peu de témoins de la gloire de sa transfiguration, nous donne à entendre qu'il y en aura peu qui participeront à sa gloire céleste.

L'éclat et la majesté de la divinité cachée qui brillaient sur le visage de cet Homme-DIEU pouvait dès la première vue attirer ceux qui venaient à lui.

On connaissait JÉSUS pour le Fils de DIEU seulement à l'entendre et à le voir.

La divinité de JÉSUS, comme un soleil brillant, répandit sa gloire sur cet Homme-DIEU.

La Transfiguration, qu'est-ce autre chose qu'un signe et une figure de la gloire de la Résurrection?

Le dessein principal de JÉSUS dans la Transfiguration était de détruire auprès de ses disciples le scandale de la croix, afin que les humiliations de sa passion ne troublassent point leur foi, après avoir reconnu l'excellence de la dignité cachée qu'il leur révélait.

Moïse et Elie, c'est-à-dire la loi et les Prophètes, s'entretenaient avec JÉSUS-CHRIST, afin que, par la présence de ces trois personnes, s'accomplît ce qui est dit : *Toute parole se vérifie par le rapport de deux ou de trois témoins.*

La gloire et l'éclat de la Transfiguration fait connaître aujourd'hui celui qui n'avait été jusqu'alors montré qu'en figure et au travers des voiles mystérieux de l'ancienne loi.

Pierre, animé par la révélation de tant de mystères, plein de mépris pour les choses de la terre, porte tous ses désirs vers le ciel, et dans un saint transport s'écrie : *Il est bon, Seigneur, d'être ici.*

Les habits de JÉSUS parurent blancs comme la lumière, parce que la gloire de

*tatis scaturlibat.* Ephrem. Orat. de Transfig.

*Quoniam multa de morte et passione sua, et de cæde discipulorum, locutus est Christus, et aspera quàm plurima illis injunxit, gloriam suam in præsentî vitâ, quantum capere possunt, illis vult ostendere, ne posthàc doleant.* Chrysost.

sa divinité sortait en quelque façon de toutes les parties de son corps, et le rendait si brillant.

Jésus ayant souvent parlé à ses disciples de sa mort et de sa passion, de ce qu'eux-mêmes auraient à souffrir, et leur ayant ordonné plusieurs choses difficiles, il veut leur montrer sa gloire en cette vie, autant qu'ils sont capables de la comprendre, de peur qu'un jour ils ne perdent courage.



### § V.

## Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Ce que c'est que la Transfiguration du Sauveur]. — Qu'appelons-nous *Transfiguration* du Sauveur? C'est un certain état de cet Homme-DIEU, qui, demeurant le même dans sa nature, paraît tout autre au-dehors: état par lequel la gloire qui naturellement devait passer de son âme sur son corps se répand non-seulement sur son visage, qui devient plus brillant que le soleil, mais encore sur ses vêtements, qui sont plus blancs que la neige: état par lequel le Sauveur après avoir paru faible, abandonné à toutes les misères de la pauvreté, couvert des apparences du péché, commence à paraître ce qu'il est, ôte de dessus son humanité le voile qui le cachait, et, effaçant ses humiliations passées, quitte la forme d'esclave qu'il avait prise, pour paraître dans celle de DIEU qui lui est naturelle.

[Comment s'est faite cette transfiguration]. — La transfiguration qui s'est faite au corps du Sauveur l'a laissé dans la même nature et la même substance qu'il avait auparavant, mais lui a seulement donné la lumière, la clarté, l'éclat et la gloire qu'il n'avait pas, ou plutôt qu'il avait suspendue par miracle; en un mot, en changeant les accidents sans toucher à la substance, ni l'altérer en rien d'essentiel. Sur quoi nous pouvons remarquer une grande différence entre le mystère de la transfiguration et celui de la transubstantiation qui se fait dans l'Eucharistie. Dans l'Eucharistie, la substance du pain est changée en la véritable chair de JÉSUS-CHRIST, et les accidents du pain demeurent sans altération: ici, tout au contraire, les accidents du corps se changent entièrement, et la substance demeure inaltérable. Là se fait une transmutation en l'être et en la nature, ici

seulement en la figure : *transfiguratus est*. De manière que cette transfiguration n'est autre chose qu'un changement de la forme passible du corps du Fils de DIEU, qu'il a eue durant l'état de sa vie mortelle, dans la forme impassible et glorieuse de l'état de sa vie immortelle, qui lui était due après sa résurrection : car, selon l'opinion de plusieurs docteurs, son corps a paru durant ce peu de temps, sur la montagne de Thabor, dans la même gloire qu'il possède maintenant et qu'il possédera éternellement dans le ciel.

[Double miracle]. — L'âme de JÉSUS ayant commencé à voir DIEU au même instant qu'elle reçut l'être et qu'elle anima son corps, elle renfermait en elle-même la lumière de la gloire, qui devait naturellement se répandre sur son corps si, par une suspension volontaire, sa charité ne l'eût retenue pour rendre son corps capable de souffrir, et nous acquérir par ses souffrances la gloire dont il se privait lui-même volontairement. Mais, dans sa transfiguration, sa même charité, qui retenait cette lumière au-dedans, a permis qu'elle sortît au-dehors et parût sur son visage et jusque sur ses habits. De manière que cette splendeur, qui a fait briller sa face et rendu tout son corps resplendissant, est arrivée par une cessation de miracle et par un miracle tout ensemble ; selon la loi commune et ordinaire, le corps uni à une âme glorieuse doit être glorieux ; et, comme dit S. Thomas, la lumière n'est pas miraculeuse mais naturelle dans un corps glorifié ; d'où il suit que la lumière a été retenue miraculeusement dans l'âme de JÉSUS-CHRIST depuis sa création, et, lorsqu'elle s'est répandue à l'extérieur, le miracle a cessé ; mais ç'a été par un autre miracle de sa charité, qui nous a voulu montrer en sa personne la gloire à laquelle nous sommes appelés, pour nous animer à travailler à l'acquérir.

[Raison de la transfiguration]. — S. Thomas, traitant de ce mystère, prouve qu'il était convenable que JÉSUS-CHRIST se transfigurât, parce qu'on ne peut agir efficacement en vue d'une fin si cette fin ne nous est connue ; et, comme la fin où tendaient les Apôtres n'était autre que la récompense de la vie éternelle, que les hommes ne peuvent acquérir que par le mérite du sang du Sauveur, il était très-convenable, dit ce saint docteur, que les Apôtres, qui devaient suivre JÉSUS-CHRIST et se conformer à sa vie et à sa mort pour arriver à cette glorieuse fin, eussent quelque lumière et quelque connaissance de cette fin. C'est ce qui s'est accompli dans le mystère de la Transfiguration de JÉSUS-CHRIST, où il leur fit voir la splendeur et la clarté de sa gloire, pour les animer fortement au combat et à souffrir avec patience toutes les peines par lesquelles ils devaient en acquérir la possession, puisque selon l'Apôtre, ils devaient lui ressembler dans les souffrances avant de lui ressembler dans la gloire.

[Preuves de la divinité de N.-S.]. — Quoique le Sauveur ait donné des preuves

de sa divinité en quantité de manières, par les miracles qu'il a faits, par la mission du SAINT-ESPRIT comme il l'avait promis, par la résurrection des morts et par toutes les autres merveilles au-dessus de la nature, néanmoins sa divinité n'a jamais été si bien connue que dans sa transfiguration, suivant les paroles mêmes du Père éternel qui dit : *Hic est Filius meus dilectus*. De sorte que ce Sauveur adorable peut bien dire ce que nous lisons de lui dans S. Jean : *Testimonium perhibet de me qui misit me Pater* : mon Père, qui m'a envoyé, rend témoignage de moi. D'où il suit que le fondement de l'amour que nous avons pour quelqu'un n'étant autre que l'estime que nous faisons de sa personne, et cette estime venant de la connaissance de ses perfections, nous devons avoir toute l'estime et tout l'amour possible pour cet Homme-DIEU, qui en cette qualité possède toutes les perfections imaginables, et, par une conséquence nécessaire, tous les attraits d'un amour parfait. Le Père éternel lui-même en ce mystère se donne pour modèle de cet amour, en nous déclarant que c'est son Fils bien-aimé et l'objet de ses complaisances : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi benè complacui*. Il l'appelle son Fils d'une façon singulière et incommunicable, et ainsi nous déclare qu'il lui est égal en toutes sortes de perfections, qui le rendent infiniment aimable.

Par les paroles que nous lisons ensuite, et qui furent dites dans ce même mystère, *Ipsum audite*, le Père éternel donne à celui qu'il déclare être son Fils son autorité et le pouvoir d'enseigner ses mystères et de faire de nouvelles lois. — Premièrement, il lui donne la qualité de *maître*, ainsi qu'il est dit dans S. Matthieu : Vous n'avez qu'un maître, qui est JÉSUS-CHRIST. Il a toutes les qualités d'un docteur très-accomplis, puisqu'il possède la science et la sagesse dans un souverain degré. C'est en lui que sont renfermés tous les trésors de la connaissance divine : *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi*. — Secondement, le Père éternel l'a établi législateur : il lui faut donc rendre obéissance en cette qualité : *Ipsum audite*. Ses lois sont exemptes d'erreur et d'iniquité, et ses conseils sont accompagnés d'une sagesse et d'une sainteté incomparables. C'était ce que David prophétisait par ces paroles : « Le Père éternel m'a établi roi sur la sainte montagne de Sion, pour annoncer ses lois et ses commandements. »

[Les trois disciples choisis]. — JÉSUS-CHRIST prit Pierre avec lui, dit S. Jean de Damas, parce qu'il devait être le pasteur de l'Eglise universelle, et qu'il avait confessé la divinité du Sauveur, suivant les lumières qu'il avait reçues de DIEU. Il prit S. Jacques, parce qu'il devait, le premier des Apôtres, passer par les tourments du martyr pour soutenir son nom. Enfin, il prit S. Jean, afin que cet excellent organe de la théologie fit ensuite retentir ces grands mots : *In principio erat Verbum* ; pour lesquels il a été appelé le *Fils du tonnerre*.



[Nous devons nous transfigurer]. — La gloire qui nous est promise dans le ciel, tant celle de l'âme que celle du corps, consiste dans une transfiguration, comme l'Écriture et la théologie nous enseignent. La gloire de l'âme la transfigure en DIEU par une parfaite ressemblance : *Cùm apparuerit, similes ei erimus*, dit le disciple bien-aimé. La gloire du corps transfigurera le corps, en l'élevant de sa condition passible et corruptible à un état qui le rendra semblable au corps impassible et glorifié de JÉSUS-CHRIST : *Reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis sue*, dit S. Paul; mais parce que JÉSUS-CHRIST, qui est le modèle de tous les prédestinés, a eu deux différents états, l'un d'humilité, de souffrance et de travail, durant sa vie mortelle, l'autre de gloire et de majesté dans la vie immortelle et glorieuse qu'il possède maintenant, il faut de nécessité que ceux qui aspirent à la conformité de son second état de gloire se conforment auparavant à l'image du premier, qui fut un état d'humiliation : car, puisqu'il a fallu que celui qui était Fils naturel de DIEU soit entré dans la gloire, c'est-à-dire soit parvenu au second état, par le premier qui est l'humiliation et la croix, qui ne conclura aussitôt que les enfants adoptifs doivent aller par le même chemin s'ils veulent arriver au même terme? La raison de cette vérité est évidente, si l'amour-propre qui flatte notre esprit ne l'aveuglait pas.

[Divinité de N.-S. prouvée par la Transfiguration]. — Ce Sauveur, qui nous paraît dans un état si glorieux sur le Thabor, est celui qui est né dans une étable, exposé aux rigueurs du froid et aux incommodités de la pauvreté : c'est celui qui dit que, dès sa jeunesse, comme les autres enfants d'Adam, il est né pour le travail et pour la douleur; il est DIEU et homme tout ensemble, compréhenseur quant à l'âme, et voyageur quant au corps. Jusqu'alors il avait seulement paru voyageur; mais, dans le mystère de sa transfiguration, il montre au-dehors de soi la source de sa gloire, puisque celle qui rejait au-dehors n'est qu'un écoulement de celle du dedans. Il n'avait encore paru que comme un pur homme, et, si les miracles qu'il opérait montraient quelque chose de divin, ils n'étaient pas des preuves tout-à-fait convaincantes de sa divinité, puisque les prophètes en avaient fait de semblables; mais ici il donne des preuves sensibles de sa divinité par cette admirable transfiguration, où sa face paraît aussi éclatante que le soleil. Aussi, les SS. Pères en découvrent une preuve certaine et assurée, et quelques-uns disent même que les Apôtres le virent et le reconnurent par la lumière de gloire, à cause de l'union particulière de cette lumière dont son corps resplendissait avec la Divinité, non pas considérée absolument en elle-même, mais comme unie à l'humanité sainte de JÉSUS. Ce qui a fait dire à S. Hilaire qu'il s'est montré Fils de DIEU à l'ouïe et à la vue : *Filius Dei auditu conspectuque monstratur*. Du moins le témoignage du Père éternel, joint à cet éclat extérieur et à cette majesté dans laquelle le Sauveur se fait voir, rend incontestable la preuve

de sa divinité : *Hic est Filius meus* : car, en disant qu'il est son Fils, c'est dire qu'il est la splendeur de sa gloire, le caractère et la figure vivante de sa substance, son Verbe, par lequel il a créé le ciel et la terre, en un mot son Fils, qui lui est égal en toutes choses, et par conséquent DIEU, maître et souverain de l'univers.

Il ne faut pas conclure de-là que, dans cette occasion, le Fils de DIEU ait fait voir à découvert sa divinité à ses trois disciples de la manière qu'il la découvre et la manifeste dans le ciel aux bienheureux, dont l'entendement est élevé et soutenu par la lumière de gloire : car c'est le sentiment de tous les théologiens, que cet Être souverain et intimement éloigné de tout ce qui est matériel ne peut être un objet proportionné, en quelque façon que ce soit, aux yeux du corps. C'est pourquoi, quand Tertullien, S. Chrysostôme et S. Léon parlent d'une manière à faire entendre le contraire, il faut croire qu'ils n'ont voulu dire autre chose sinon que le Fils de DIEU, en cette occasion, a voulu découvrir à ses apôtres la gloire extérieure de son corps, qui les portait à la connaissance de sa divinité, parce qu'elle en était une preuve, et qu'ils pouvaient juger de-là quelle était la beauté, la gloire et la majesté de celui qui en laissait échapper quelque trait à travers le voile de son humanité.

[Moïse et Elie]. — On pourrait demander pourquoi Moïse et Elie parurent en cette transfiguration, plutôt que d'autres saints prophètes ou quelques anciens patriarches. Les SS. Pères répondent que Moïse était le législateur de l'ancienne loi, et Elie le plus considérable des prophètes, et qu'ils furent appelés à ce spectacle afin de rendre témoignage que JÉSUS-CHRIST était véritablement le Messie promis par la loi et par les prophètes, et qu'ainsi la loi cessant et les prophéties étant accomplies, ils laissaient la place à celui que l'une avait promis, et que les autres avaient annoncé.

---

## § VI.

## Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Ce qui se passa sur le Thabor]. — Le Fils de DIEU prit en particulier ses trois disciples favoris, Pierre, Jacques et Jean, et, les ayant menés seuls avec lui sur une haute montagne, il se retira un peu à l'écart, se mit en prière, et, dans la ferveur de son oraison, se transfigura devant eux. L'éclat de sa divinité et la gloire de son âme bienheureuse parurent visiblement sur son corps, par quelques rayons échappés de cette lumière admirable qu'il avait tenue jusqu'alors cachée dans sa source. Son visage, changé tout-à coup, devint lumineux comme le soleil ; ses habits mêmes devinrent blancs comme la neige, et d'une blancheur éclatante que la teinture ne saurait jamais imiter. Dans un état si glorieux, il ne voulut pas être seul. D'un côté, Moïse, son principal ministre dans l'ancienne loi, de l'autre Elie, le plus zélé de ses prophètes, se rendirent auprès de lui : deux témoins fidèles, tous deux d'une sainteté reconnue et d'un crédit établi parmi les Juifs, et par conséquent les plus sûrs et les plus irréprochables qu'on pût souhaiter. Ces hommes de DIEU s'entretenaient avec JÉSUS de la mort cruelle et honteuse qu'il voulait souffrir publiquement à Jérusalem, et qui devait mettre le comble à tous les travaux de sa vie. Il est vrai que, quand cette merveille arriva, les disciples étaient si accablés de sommeil, qu'ils n'étaient pas en état de jouir d'un spectacle si charmant, ni de profiter d'un si salutaire entretien. Mais JÉSUS les réveilla de ce profond assoupissement, et alors ils se virent dans sa gloire. Ils reconnurent aussi les deux personnes qu'il avait à ses côtés, soit par une lumière céleste, soit par leur discours, ou par tout leur extérieur. Ils brillaient l'un et l'autre comme des astres que le soleil n'effaçait point, et bien qu'ils parlassent de la douloureuse passion du Sauveur, un sujet si triste n'empêchait pas que les Apôtres ne fussent ravis de joie et comme enchantés. (**Le P. Bernardin de Montreuil**, *Vie de JÉSUS-CHRIST*, 3<sup>e</sup> partie).

[Discours de S. Pierre]. — Pierre, dont l'amour envers son Maître était toujours libre et plein de ferveur, ne put retenir ses plaintes lorsqu'il vit Moïse et Elie sur le point de disparaître. « Ah ! Seigneur, s'écria-t-il,

qu'il fait bon ici ! Ne voulez-vous pas que nous y établissions notre demeure ? Nous ne saurions être mieux. Permettez-nous de n'en point sortir ; nous y dresserons trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, une pour Elie. » Il parlait ainsi parce qu'il ne savait ce qu'il disait : car, s'il l'eût su, il n'eût pas mis sa béatitude à contempler, dans la gloire du corps de JÉSUS transfiguré, quelques traits légers de la beauté créée, dont la vue claire et éternelle devait faire son véritable bonheur. Mais il ne faut pas trouver étrange qu'un transport de joie subit et violent, joint à la terreur causée par une vision imprévue, lui eût tant soit peu troublé la raison, de même que la lumière du soleil éblouit les yeux les plus vifs. (*Le même*).

[C'est dans la retraite que Dieu nous découvre sa gloire]. — Le lieu où le Sauveur se transfigura fut un lieu retiré et propre à faire oraison : pour montrer que DIEU ne nous découvre pas sa gloire en public ni dans le tumulte du monde, mais dans la retraite, lorsque nous sommes le plus dégagés des affections de la terre et élevés à une perfection plus sublime. Ainsi Moïse et Elie eurent le bonheur de voir DIEU, non pas au milieu des villes, mais à l'écart et sur une montagne déserte : tant il est vrai qu'il importe extrêmement d'aimer la solitude et le recueillement, et de nous mettre au-dessus de toutes choses terrestres, en disant avec David : *Quis dabit mihi pennas sicut columbae, et volabo et requiescam ?* (Ps. 54). Qui me donnera les ailes d'une colombe pour m'envoler dans la solitude, et pour y trouver, hors du commerce des hommes, un doux repos dans l'entretien avec DIEU ? Tâchons, âmes chrétiennes, de nous élever au-dessus de nous-mêmes et de nous éloigner tellement du monde, que notre cœur soit comme un lieu écarté et une haute montagne par la contemplation des choses divines, afin que DIEU prenne plaisir à nous visiter, à nous transporter en lui par un ardent amour. (**Le P. Du Pont**, *Méditation sur ce mystère*).

[Dessins de N-S.]. — Le premier dessin du Sauveur, en se montrant à ses apôtres revêtu de gloire et tout brillant de lumière, fut de leur faire voir un rayon de cette gloire qu'il tenait cachée sous le voile de son corps mortel, et de celle qu'il préparait dans son royaume pour ceux qui se voueraient à son service. Il voulait aussi les animer à porter la croix, et leur apprendre que DIEU fait goûter quelquefois aux saints, dès ce monde, quoique en passant, les douceurs et les joies de l'autre. Aussi la vie de ceux qui suivent JÉSUS-CHRIST est à la vérité une croix, mais une croix que les consolations célestes et les délices de l'esprit rendent agréable, suivant ce qu'il dit lui-même, que son joug est doux et son fardeau léger. Après cela, ferions-nous difficulté de nous engager au service d'un maître si libéral, nous qui savons que nous jouirons un jour de lui dans sa gloire

et que peut-être il nous donnera dès à présent quelque avant-goût du bonheur qu'il nous prépare ?

Considérons un peu la manière dont le Sauveur se transfigura. Ce fut en permettant que la gloire de son âme, qu'il avait toujours tenue cachée, éclatât et se répandît sur son corps. Elle n'y eut pas plus tôt paru, qu'il devint brillant comme un soleil; l'Évangéliste aurait dit plus brillant que le soleil, s'il y eût eu quelque chose au monde de plus lumineux à quoi il eût pu le comparer. Mais rendons mille actions de grâces à ce divin Sauveur de ce que, pour l'amour de nous, il a privé jusques ici son corps de la gloire qui lui était due: aujourd'hui il lui fait justice, en le laissant jouir de son droit, quoique pour un temps seulement, afin de pouvoir continuer l'ouvrage de notre salut. Pouviez-vous, mon Sauveur, me témoigner plus d'amour qu'en privant votre corps sacré d'une gloire si juste, si grande et si légitime, dans la seule vue de le sacrifier pour moi sur la croix? Oh! que ne puis-je renoncer à toutes les joies du monde pour l'amour de vous! que j'en serais un jour récompensé dans le séjour de la gloire! (*Le même*).

[Moïse et Elie]. — Les saints prophètes Moïse et Elie parurent sur le Thabor revêtus de gloire et de majesté, soit à cause que leur gloire contribuait à faire éclater celle du Sauveur, qu'ils étaient venus reconnaître pour leur Rédempteur, soit afin de montrer que les saints participeront un jour à la gloire et au bonheur de leur Maître, comme ils participent maintenant à ses travaux et à ses opprobres. Qui pourrait dire de quelle joie ils furent comblés lorsqu'ils virent de leurs yeux celui après lequel ils soupiraient depuis tant de siècles; avec quel respect ils l'adorèrent comme leur DIEU, et quelles actions de grâces ils lui rendirent comme à leur Sauveur. En admirant leur reconnaissance et leur amour pour JÉSUS, n'oublions pas d'exciter en nous les mêmes actions et d'exercer les mêmes vertus.

Ces saints prophètes *parlaient*, dit l'évangéliste, *de l'excès qu'il devait accomplir à Jérusalem: c'est-à-dire de la passion qu'il devait endurer sur le Calvaire, théâtre de ses souffrances.* Sauveur des hommes, quelle sorte de discours tenez-vous en une occasion de réjouissance? Quel rapport peut-il y avoir entre votre passion et votre gloire? *Si les concerts sont désagréables dans un temps de deuil* (Eccli. xxii), les discours tristes sont-ils supportables dans un temps de joie? Mais je vois bien ce que c'est: vos plus doux concerts sont les entretiens de votre mort, parce que l'amour que vous nous portez vous fait trouver du plaisir dans les plus grandes souffrances, et vous voulez nous apprendre par-là que vous n'avez jamais eu un seul moment de repos sans quelque mélange de peine, et que les joies de cette vie, que vous faites goûter quelquefois à vos fidèles serviteurs, ne sont bonnes qu'à les préparer aux souffrances; ou bien que, comme celui qui aime ardemment parle volontiers de l'objet de son affec-

tion, ainsi, parce que vous n'aimiez rien tant que les croix, vous n'aviez point de plus grand plaisir que d'entendre parler de celle où vous deviez bientôt être attaché pour notre amour. (*Le même*).

[S. Pierre et les joies du ciel]. — Considérons, je vous conjure, combien est grande la joie des bienheureux dans le ciel, puisque S. Pierre, pour avoir vu un moment le corps du Fils de DIEU glorifié, en fut si ravi, qu'il eût voulu ne sortir jamais du Thabor. La passion qu'il avait de jouir à son aise d'un si doux spectacle fit que, Moïse et Elie étant sur le point de disparaître, il s'offrit de leur dresser des tentes afin de les retenir, ne songeant alors non plus à lui-même et aux deux autres apôtres ses compagnons que s'ils n'eussent point été au monde. C'est ainsi que la grandeur, la beauté et la douceur des choses du ciel font oublier celles de la terre. O mon DIEU, que vous réservez de plaisirs dans l'éternité à ceux qui vous craignent, puisqu'un petit avant-goût de ce bonheur, et un seul rayon de votre gloire que vous découvrez à votre apôtre, est capable de lui faire mépriser tout ce qu'il y a de grand sur la terre ! (*Le même*).

[Le Sauveur en prières]. — S. Luc rapporte que le Sauveur, étant avec ses disciples sur la montagne, se mit incontinent en prières, afin de nous apprendre que c'est dans l'exercice de l'oraison qu'on reçoit les faveurs les plus insignes, et qu'on se trouve métamorphosé tout-à-coup par le changement d'une vie terrestre en une céleste, et d'une manière d'agir humaine en une autre toute spirituelle et divine. C'est en effet durant l'oraison qu'une âme épurée s'élève au-dessus de soi ; c'est là que sa face devient lumineuse par la splendeur des vérités que DIEU lui découvre, et par l'éclat des vertus qu'il lui communique. C'est là que l'amour du souverain bien lui fait pousser vers le ciel des soupirs ardents ; c'est là que ses vêtements, qui sont ses œuvres, se blanchissent par la pureté de ses intentions ; c'est là enfin qu'elle se transforme tellement en DIEU, qu'elle n'est plus qu'un même esprit avec lui. (*Le même*).

[Témoignage des trois divines personnes]. — Le Père éternel et le SAINT-ESPRIT voulurent, en cette occasion, honorer le Sauveur du monde et autoriser son ministère, comme ils avaient fait auparavant sur le Jourdain pendant son baptême, afin que tout le monde connût et la dignité de sa personne et la vérité de sa doctrine. Le SAINT-ESPRIT parut au travers d'une nuée, qui était une image des dons, des lumières et des grâces qu'il devait répandre comme une pluie sur toute la terre. Le Père éternel, en même temps, voulut faire connaître son Fils par une voix qui vint du fond de la nuée, et qui publia hautement sa divinité. Ainsi l'on vit accomplir ce que dit S. Jean, qu'il y en a trois qui rendent témoignage à JÉSUS-CHRIST dans le ciel ; savoir, le Père, le Verbe et le SAINT-ESPRIT, et que ces

trois n'ont qu'une même essence, comme ils n'ont, au regard de la divinité du Sauveur, qu'une même vue et un même témoignage. (*Le même*).

[L'humilité que le Sauveur fit paraître]. — Ce que le Fils de DIEU dit aux trois disciples qui avaient été les témoins de ce qui s'était passé sur la montagne de Thabor marque combien il chérissait l'humilité et haïssait l'ostentation : *Ne parlez à qui que ce soit de ce que vous avez vu, jusqu'à ce que le Fils de l'Homme soit ressuscité*. Il voulut cacher sa gloire, de peur que ce ne fût un obstacle à sa passion et à sa mort. Humilité aussi profonde que sa charité est ardente. Pour manifester sa gloire, il cherche une montagne écartée, et ne prend que peu de témoins avec lui, encore leur recommande-t-il le silence. Mais, lorsqu'il s'agit de souffrir une mort honteuse, dont il s'entretenait avec plaisir en même temps qu'il faisait éclater sa gloire, il choisit un lieu célèbre, une montagne exposée aux yeux du public, afin de confondre notre orgueil par une si rare humilité, et de nous encourager à la patience par des œuvres d'une charité si parfaite. (*Le même*).

[Les Apôtres dormant]. — Voyez jusques où va la faiblesse humaine. Dans le même temps que le Sauveur est en oraison, qu'il veille et qu'il se transfigure, ses apôtres, qu'il a choisis pour être les témoins de sa gloire, dorment d'un profond sommeil. Il y a bien de l'apparence qu'au commencement ils s'étaient mis en prière avec lui, mais que, voyant qu'il continuait toujours, ils s'ennuyèrent et se laissèrent aller au sommeil. Cela nous fait voir la différence qu'il y a de l'oraison des personnes ferventes à celle des personnes tièdes : car l'oraison des premiers, comme dit le Sage, est meilleure à la fin qu'au commencement, puisqu'elle se termine à une heureuse transfiguration, au lieu que les autres, ayant bien commencé, se relâchent et ne parviennent point à la transfiguration intérieure. (*Le même*).

[Jésus s'entretient de sa passion]. — Voici quelque chose de surprenant : le Sauveur se prépare à faire voir à ses disciples qu'il est véritablement DIEU, et il les entretient des tourments qu'il souffrira et de sa honteuse mort. Toute la majesté et toute la gloire de DIEU son Père l'attend sur le Thabor, et il parle du Calvaire. A peine est-il arrivé au lieu de son triomphe, à peine DIEU l'environne de tous les rayons de sa gloire, le déclare son propre Fils, *Hic est filius meus*, que Moïse et Elie, qui se trouvent présents, parlent du honteux supplice qu'il va endurer dans Jérusalem ; son visage reluit d'une lumière céleste, et ils s'entretiennent des épines cruelles qui lui perceront la tête : *Dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem*. (Essais de Sermons).

Le désir que le Fils de DIEU avait de souffrir parut clairement dans le mystère de la transfiguration, où il voulut faire voir à ceux qui l'aiment,

et qui sont crucifiés par son amour, un rayon de la gloire qu'il leur prépare : car, huit jours après qu'il eut déclaré à ses disciples que le chemin royal de la croix était celui par où il fallait marcher, et qu'il ne reconnaîtrait pour les siens que ceux qui porteraient la croix après lui, brûlant du désir d'y être bientôt attachés, il se transfigura devant eux, afin de leur dilater le cœur par la vue de sa gloire, et de leur faire goûter par avance les biens qui sont cachés dans la croix. Si une chair corruptible est capable d'un si grand éclat, quelle sera la gloire d'une âme qui a vécu sur la terre dans la pratique continuelle de l'amour divin ? (*Souffrances de Notre-Seigneur, par le P. Thomas de Jésus*).

[Jésus nous instruit]. — Jusqu'à présent, Seigneur, on n'a vu dans votre corps adorable que faiblesse, qu'humiliations et que souffrances ; mais maintenant ce n'est plus que splendeur et lumière, et mon cœur tressaille de joie de le voir dans la gloire qui lui était due dès le moment de votre incarnation, comme étant le corps du Fils unique de DIEU. Mais, mon DIEU ! quelle différence entre ces deux états ! Cet éclat n'est que d'un moment, et vos humiliations durent autant que votre vie. Vous portez celle-ci à la vue de tous les hommes, et votre gloire n'a pour témoins que trois de vos plus affidés disciples. Celle-ci dans un désert, celle-là au milieu de Jérusalem et de toute la Judée. Vous ne parlez point, ou presque point, de votre gloire dans le cours de vos souffrances et de vos humiliations : et vous ne vous entretenez que de vos souffrances dans ce moment si court de votre gloire : comme si vous appréhendiez de le perdre de vue un seul moment. Enfin, vous défendez même à ces trois disciples de faire part à d'autres de cette effusion de gloire qui s'est faite de votre âme toujours glorieuse sur votre chair toujours souffrante. Il est bien aisé, mon Sauveur, de comprendre que ce n'est pas votre gloire que vous cherchez dans votre gloire même, mais la consolation de votre Eglise. Vous voulez fortifier dans nos cœurs la foi à votre divinité, et lever le scandale de votre croix de l'esprit de vos faibles disciples, par cet éclat de votre majesté cachée et par le témoignage de la loi et des prophètes. Vous animez notre espérance, en nous faisant voir en vous, comme dans notre chef, un écoulement de ce poids immense de gloire qui est préparé à vos membres fidèles, et en nous découvrant par avance ce que sera un enfant de DIEU dans le ciel, quand tous les effets de son adoption seront accomplis en lui. Vous voulez encore embraser notre charité, en nous montrant de quoi vous vous êtes privé si longtemps pour notre salut, quelle violence vous avez faite à vous-même, à votre état divin, à votre gloire, pour mettre votre corps adorable en état de souffrir et d'être la victime de nos péchés sur la croix. (*Prières chrétiennes sur tous les mystères de Notre-Seigneur*).

[Ecouter Jésus notre maître]. — Le Père éternel a voulu donner son Fils bien-



aimé pour maître à son Eglise, en présence de Moïse, d'Elie et des Apôtres, et nous faire connaître que c'est lui qu'il faut écouter dans la loi, dans les prophètes et dans les pasteurs, parce que c'est lui qui est, d'une manière suréminente, notre loi, notre prophète, notre apôtre et le souverain pasteur de nos âmes. Il faut donc l'écouter, puisque c'est le seul commandement que DIEU nous fait à son égard, et que tous les autres se réduisent à celui-là, et que quiconque nous parle autrement que lui et nous conduit par une voie contraire à celle qu'il nous a marquée par sa vie, par sa parole, est un séducteur qu'il ne faut pas écouter. Ceux qui vivaient durant qu'il prêchait sur la terre étaient obligés de recevoir de sa bouche les paroles de la vie éternelle, et de se rendre attentifs à toutes les circonstances d'une vie qui était toute pour eux ; mais maintenant quel amour et quel goût ne doit point avoir un chrétien pour sa divine parole, que nous avons dans l'Évangile, qui nous tient lieu de sa présence visible, et qui nous instruit de nos devoirs et de ce que nous devons faire pour être éternellement heureux.

JÉSUS-CHRIST est transfiguré pendant qu'il est en prière, pour nous apprendre à aimer l'oraison, comme un moyen souverain de transfigurer, pour ainsi dire, notre cœur, en changeant ce qu'il a d'inclinations corrompues et terrestres dans les inclinations saintes et célestes de JÉSUS-CHRIST notre modèle. Il faut nous renouveler dans l'amour et dans la pratique de la prière et de la méditation de la loi de DIEU. (*Le même*).

[Les trois disciples témoins]. — JÉSUS voulut que les mêmes disciples qui devaient l'accompagner sur la montagne des Olives l'accompagnassent au Thabor, et qu'ils fussent les témoins de sa gloire comme ils le devaient être de ses douleurs. Ne voudriez-vous point, mon cher auditeur, être de ceux qui veulent bien accompagner JÉSUS sur le Thabor, mais non pas sur le Calvaire ; qui veulent bien être compagnons de sa gloire, mais non pas de ses souffrances ? Vouloir séparer ces deux choses, c'est vouloir l'impossible. Autant, dit S. Paul, nous participerons aux souffrances du Sauveur, autant nous participerons à ses joies. JÉSUS-CHRIST voulait, par sa transfiguration, montrer à ses disciples ce qu'il quittait pour eux et combien ils lui devaient : il voulait fortifier leur faiblesse, et prévenir le scandale que devaient causer dans leur esprit les ignominies et les souffrances de sa mort ; il voulait animer leur courage par la vue de la gloire et du bonheur qui les attendait, et qui devait être la récompense des humiliations et des croix auxquelles ils devaient s'exposer pour son amour. (**Le P. Nepveu**, *Réflexions chrétiennes*).

[Jésus maître des hommes]. — Pendant que JÉSUS s'entretenait avec Moïse et Elie sur l'excès de l'amour qu'il devait témoigner aux hommes en mourant pour eux, et qu'il ravissait ses disciples par le spectacle de sa gloire, le Père éternel, pour contribuer à la gloire de son Fils, fit entendre sa

voix : C'est ici, dit-il, mon Fils bien-aimé, c'est l'objet de ma complaisance ; c'est lui que vous devez écouter et que vous devez suivre : c'est mon Fils, c'est la sagesse éternelle ; vous devez croire toutes les vérités qu'il vous enseignera ; je vous le donne pour maître, et je vous commande de l'écouter : *Ipsum audite*. Soyez sûrs qu'il ne peut vous tromper. C'est l'objet de ma complaisance éternelle, il doit donc être aussi l'objet de votre amour, et vous ne serez l'objet de ma complaisance, cette complaisance qui fait les prédestinés, qu'autant que JÉSUS-CHRIST sera l'objet de votre complaisance et de votre imitation : *Ipsum audite*. C'est lui que vous devez croire, que vous devez suivre ; c'est lui que je vous donne pour votre guide, mais pour un guide infailible : pouvez-vous vous égarer en le suivant, et pouvez-vous manquer de vous égarer en ne le suivant pas ? (*Le même*).

[S. Pierre]. — Les disciples furent si charmés de ce spectacle, si transportés de joie à la vue de la gloire de leur maître, que Pierre ne put s'empêcher de s'écrier : *Seigneur qu'il fait bon ici !* et pourquoi ne pas demeurer éternellement dans un lieu où l'on se trouve si bien ? » Mais l'évangéliste ajoute qu'il ne savait ce qu'il disait. Oui, ce disciple si éclairé, qui avait rendu un témoignage à la divinité de son Maître, ne savait ce qu'il disait quand il voulait demeurer toujours sur le Thabor, et passer sa vie dans les plaisirs et dans la joie, quand il voulait posséder sans souffrir, c'est-à-dire sans le mériter, ce bonheur auquel on ne peut arriver que par la croix. Aussi, en même temps que Pierre s'empporte dans ces vains désirs, tout ce beau spectacle disparaît, et les disciples demeurent seuls avec Jésus. (*Le même*).

[Leçon pour nous]. — Voilà notre cher Maître qui nous découvre sur le Thabor la gloire qui nous est préparée dans le ciel. Prenons donc des sentiments conformes à cette gloire. Ne nous attachons plus aux biens et aux plaisirs de la terre ; mais disons : « Je suis fait pour le Ciel. Paradis, trésor de lumière, éternité bienheureuse, vous êtes mon partage. » C'est ce que doivent dire les chrétiens ; mais il y en a bien peu qui aient ces sentiments. O DIEU ! que le nombre de ceux-là est grand qui parlent comme S. Pierre, et qui ne savent ce qu'ils disent : *Bonum est nos hic esse, nesciens quid dicret !* Ils ne pensent qu'à établir leur fortune en ce monde ; de quelque façon que ce soit, il n'importe, pourvu qu'ils jouissent de leurs richesses et qu'ils goûtent les plaisirs de la vie. Il fait bon dans tel emploi, il y a beaucoup à gagner, dit cet avare : il faut donc trouver moyen d'y entrer. Il fait bon d'être maître de sa conduite et de ne dépendre point du caprice d'autrui, il faut secouer ce joug fâcheux et s'affranchir d'une servitude qui me gêne. C'est une chose bien agréable de passer sa vie dans les divertissements propres à notre âge : *Bonum est nos hic*

esse : n'en laissons donc pas passer le temps. Tels sont le langage et les sentiments des personnes mondaines. (**Anonyme**).

[Le discours de N.-S.] — Moïse et Elie, dit l'Évangile, s'entretenaient de son passage et de la sortie qu'il devait bientôt faire de ce monde, par l'excès infini de son amour : de sorte que, le sujet de cet entretien étant la passion de JÉSUS-CHRIST, ce qui s'entend en ce mystère semble infiniment opposé à ce qu'on y voit. Son visage y paraît éclatant comme le soleil, et l'on y parle des soufflets, des épines, du sang et des crachats qui le devaient défigurer. En ce qu'on y voit, ses habits deviennent, par l'éclat de cette brillante lumière, aussi blancs que la neige ; à ce qu'on y entend, ils deviendront un jour tout rouges et empourprés de son sang. On le voit en gloire entre deux prophètes : on parle en même temps de le mettre en croix entre deux larrons. Là il se fait connaître en qualité de Fils de DIEU : on s'entretient ici de l'horrible insulte qu'on lui fera, en lui reprochant son extrême misère, qui semble faire voir que cette grande qualité ne lui appartient du tout point. Là, il paraît enfin dans toute la magnificence et la pompe du Roi de gloire : et l'on traite ici de l'extrémité des peines et des abaissements qui en font l'homme de douleurs et le dernier de tous les hommes. Y a-t-il rien de plus contraire que ce spectacle et cet entretien, que ce qui se voit et ce qui se dit ? Et cependant il n'y a rien de plus conforme, parce qu'entre l'un et l'autre il y a cette liaison qui se voit entre l'effet et la cause, la fin et le moyen. (**Maimbourg**, *sermon pour le second dim. de Carême*).

[La gloire du ciel]. — L'image de notre bonheur dans le ciel est admirablement bien représentée par cette lumière de la transfiguration du Fils de DIEU. S. Paul a dit plus d'une fois que les saints dans le ciel seront transfigurés en JÉSUS-CHRIST : *Qui reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ*. Non pas qu'ils changent de nature, mais, comme l'assure le Sauveur lui-même, les saints brilleront comme des soleils dans le royaume de leur Père céleste. Cette lumière de leur corps, accompagnée de tous les autres avantages, vient de la gloire de l'âme, et cette gloire de l'âme vient de la divinité qui lui est unie d'une manière incompréhensible, laquelle fait que, par un entier écoulement de soi-même, DIEU répand en elle son être, sa puissance, sa sagesse, sa majesté, sa gloire, ses richesses et son bonheur, comme le fer est tout ardent par le feu même qui l'embrase, et comme le corps animé a l'être, la vie et le mouvement de l'âme qui lui est unie, et qui est tout par cette union. C'est ce que l'Évangile nous représente par la transfiguration de Moïse et d'Elie : *Erant autem Moyses et Elias visi in majestate*. Car, du moment qu'ils furent présentés à JÉSUS-CHRIST tout resplendissant de gloire, ils parurent, par la communication de ses clartés, éclatants comme lui : *In consortio claritatis*, comme parle Tertullien, *gloriam suam communica-*

*vit cum principalibus suis.* Ils eurent, par la seule vue de sa gloire, l'écoulement et la participation de cette même gloire qui les lui rendit tout semblables. (Maimbourg, *ibid*).

[Les souffrances sont nécessaires]. — L'Évangile, qui rapporte les paroles de S. Pierre prononcées dans le transport de sa joie en voyant la gloire du Sauveur, *Bonum est noc hic esse*, ajoute aussitôt : *Nec enim sciebat quid diceret.* Il ne savait ce qu'il disait, parce que, selon S. Léon, il parlait tout-à-fait à contre-temps, parlant de biens et de bonheur et de tabernacle de gloire, lorsqu'il fallait souffrir pour mériter ces biens : *Quia tempora patiendi non potest felicitas prævenire regnandi.* Le temps de régner dans le ciel avec JÉSUS-CHRIST ne peut devancer celui de souffrir comme lui sur la terre : l'un est le chemin qui conduit à l'autre. Ne regardons donc pas seulement JÉSUS-CHRIST dans la gloire du Thabor, mais aussi dans l'état où il est en allant au Calvaire : car il nous déclare lui-même que celui qui ne suit pas portant sa croix ne peut être de ses disciples. Mais, sans sortir de notre évangile, voyez quelle mystérieuse liaison il y a entre la croix du Sauveur et la gloire. Quand il est dans la gloire il parle de la croix, pour nous montrer que la croix en est le chemin ; et quand il parle de la croix, il montre la gloire, pour nous encourager à porter généreusement la croix par la vue de la même gloire. (*Le même*).

[Bonheurs des trois disciples choisis. — Le nôtre]. — Que je porte d'envie à ces trois disciples favoris du Sauveur, et que je m'estimerais heureux d'avoir comme eux été témoin de son admirable Transfiguration ! Fallait-il qu'un si beau spectacle se passât dans un désert et sur une montagne solitaire ? Ne devait-on pas appeler tous les hommes pour leur faire voir le visage de JÉSUS plus luisant que le soleil, et leur montrer son corps glorieux, dont la lumière, rejaillissant jusque sur ses habits, les faisait paraître blancs comme neige ? C'était là le moyen infaillible de gagner les cœurs des scribes et des pharisiens ses ennemis, et d'attirer les âmes les plus endurcies à son service. Voyant à ses côtés Moïse et Elie lui rendre hommage, ils se fussent tous récriés, par un transport de tendresse et d'amour : *Bonum est nos hic esse.* Non, nous ne voulons point sortir de ce lieu, il nous est trop agréable : souffrez que nous y établissons notre demeure avec vous et avec ses deux grands prophètes. Enfin, ils n'eussent pas eu de peine d'obéir à cette voix céleste, qui le déclarait le Fils bien-aimé du Père éternel, l'unique sujet de son amour envers les hommes, et le fidèle dépositaire de tous ses secrets ; ses paroles eussent été la seule règle de leurs actions et de leur vie, et ils se fussent fait eux-mêmes une loi éternelle du moindre signe de sa volonté. Du moins, adorable Sauveur, faites briller aux yeux de vos fidèles serviteurs un petit rayon de cette beauté souveraine, au travers des voiles qui la couvrent

sur l'autel, et, si les yeux du corps ne sont pas capables d'en supporter les éclairs, montrez-vous à ceux de leurs âmes. Mais à quoi m'arrêté-je, à former des souhaits inutiles, et à vous entretenir de ce qui pouvait être, au lieu de penser à ce que nous devons faire? Contentons-nous de ce que nous avons ; il y a assez de quoi piquer nos courages, et animer nos espérances. Faisons suppléer notre foi au défaut de nos sens, elle ne nous fournira que trop de sujets de joie et de consolation. Croyons ce que les Apôtres n'ont possédé qu'un moment sur la terre, et assurons-nous de le posséder une éternité entière. S'ils ont eu le bonheur de voir dès cette vie un rayon de la gloire de notre Maître, nous ne serons pas moins heureux de la croire et de l'espérer sans voir : *Beati qui non viderunt et crediderunt.* (Anonyme).

[La lumière du corps du Sauveur transfiguré]. — Il faut bien dire que cette lumière dont le corps du Sauveur transfiguré brillait sur le Thabor avait des charmes bien ravissants, puisqu'un moment de sa vue fut capable de faire croire aux Apôtres qui en furent les spectateurs qu'ils étaient déjà bienheureux. Et ne dirait-on pas que le Thabor est devenu aujourd'hui la céleste Sion? Sa clarté n'égalé-t-elle pas celle du ciel! ses habitants sont-ils inférieurs en mérite à ceux de l'empirée? C'est là que Moïse jouit de la gloire dont il n'avait vu que l'ombre sur la montagne de Sinai; c'est là qu'Elie paraît dans un éclat bien plus merveilleux que celui de ce chariot de flammes dans lequel il fut enlevé. C'est là que Pierre reçoit les premières récompenses de sa foi, que Jacques est animé par la vue de la majesté de son maître à mourir, le premier des Apôtres, pour sa défense; que Jean, comme un aigle céleste, arrête ses yeux fixement sur le soleil de justice, afin d'en apprendre des nouvelles à tout le monde. Enfin, c'est là que le Verbe incarné commença à manifester cette beauté ineffable qui fait la seconde félicité des saints.

Quand S. Luc dit que son visage parut tout autre qu'il n'était auparavant, *Facta est species vultûs ejus altera*, il ne veut pas dire qu'il se fit un changement dans la substance ni même dans les traits, les linéaments et la couleur du visage : car, si cela eût été, les Apôtres ne l'eussent pas reconnu : *Dominus, in secessu montis, vestimenta luce mutaverat, sed lineamenta Petro agnoscibilia servaverat*, dit Tertullien ; mais c'est que cette lumière, répandue sur son visage d'une manière incompréhensible, lui donne un certain lustre et un certain éclat si vif, si brillant, si plein de feu, qu'elle le fait paraître tout autre : de même que les objets que nous voyons ici, sans changer de couleur ni de figure, reçoivent une nouvelle beauté quand on les approche du jour. N'avez-vous jamais considéré un cristal bien net et bien poli exposé aux rayons du soleil, et pénétré intimement de sa lumière? C'est le même qu'auparavant, mais il y a pourtant bien de la différence : il était sombre, il est éclatant ; il ne frappait les yeux que faiblement, il les ravit ; sa couleur était comme éteinte,

elle étincelle, elle jette partout des éclairs ; ce n'est plus un cristal pesant et matériel, c'est un astre. Qui pourrait voir ce que les Apôtres virent en cet heureux moment ! qui pourrait ressentir le plaisir et la joie dont leurs âmes furent comblées par cette vue délicieuse. L'Évangéliste dit que le visage du Sauveur devint resplendissant comme le soleil : *Resplenduit facies ejus sicut sol*. Il ne veut pas dire qu'il ne fut pas éclatant, mais c'est qu'il s'accommode à notre faiblesse ; et, comme nous ne voyons rien de plus lumineux que cet astre, il l'a pris pour exemple et pour image de ce qu'il ne pouvait assez exprimer.

Seigneur, il fait bon demeurer ici. C'est ainsi que le Prince des Apôtres parle sur le Thabor, à la vue du Sauveur transfiguré. Ce spectacle a tellement charmé tous ses sens et l'a si fort ravi hors de lui-même, qu'il ne pense plus à autre chose. Il ne songe pas même qu'il est dans un désert affreux et sur une montagne stérile, où tout ce qui est nécessaire à la vie lui manque, et où il ne pourrait pas même demeurer une semaine sans mourir. Il est néanmoins content d'y demeurer toujours, et il renonce de bon cœur à toute autre félicité, pourvu qu'on le laisse jouir d'un objet si agréable et si délicieux : *Bonum est nos hic esse*. Ah ! Pierre, vous vous trompez : ce n'est pas ici que vous devez trouver votre béatitude, et ce lieu que vous prenez pour le paradis et le séjour des bienheureux n'en est qu'un crayon imparfait et une ombre fort légère. Vous serez bien surpris lorsque le Sauveur vous introduira dans son royaume éternel et vous découvrira toute sa gloire. En attendant, disposez-vous à la mériter par de longues souffrances et par une généreuse mort. Et nous, chrétiens, efforçons-nous d'élever nos pensées jusqu'au ciel, et tâchons, à la faveur de cette lumière qui brille aujourd'hui sur le corps du Fils de DIEU, de concevoir le bonheur qu'il prépare à ses fidèles imitateurs. (*Le même*).

[Entretien de Moïse et d'Elie]. — S. Luc remarque expressément que Moïse et Elie parlaient de l'excès que le Sauveur devait accomplir à Jérusalem : *Dicebont excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem*. Cet excès était sa mort et sa passion. Il y a sans doute de quoi s'étonner que, lors même qu'il se transfigurait si glorieusement, il parlait déjà de se défigurer. Je m'imagine qu'il dit à ses deux prophètes : Vous me voyez en un état bien différent de celui où l'on me verra dans peu de jours : car sachez que je dois accomplir les prophéties qui ont été faites de moi, et que, après avoir souffert de cruels et d'horribles tourments, je dois mourir sur une croix pour le salut de tous les hommes. Que pouvaient repartir ces deux grands saints à un si triste discours ? Hé ! comment est-il possible, Seigneur, que vous ayez pris une si étrange résolution que de mourir pour des impies et des ingrats, et de mourir d'une mort si cruelle et si ignominieuse ? Quoi ! ce charmant visage, que nous voyons plus éclatant que le soleil, sera souillé de crachats et meurtri de soufflets par des gens

abominables ? cette précieuse tête, digne de toutes les couronnes du ciel et de la terre, sera transpercée de piquantes épines ? ce front, où éclate la majesté d'un Homme-DIEU, sera chargé d'ignominie ? ces yeux, dont les regards portent le bonheur à ceux sur qui ils s'arrêtent, seront obscurcis, et leur lumière éteinte ? cette langue, qui n'a proféré que des oracles et des paroles de vie, sera abreuvée de fiel ? ce corps sacré, formé par le SAINT-ESPRIT, sera déchiré de coups de fouets ? ces mains et ces pieds seront percés de cloux, et ce côté, qui est le sanctuaire de la divinité, ouvert par une lance ? Ah ! Seigneur, que prétendez-vous faire, et à quels excès vous réduit votre amour ? — Tels, ou semblables, furent les discours de ces saints prophètes, admirant un tel excès d'amour, un tel excès de douleur. (**Le P. Duneau**, *Transfiguration*).

[Des symboles de la Transfiguration]. — Le Fils de DIEU nous fait voir en ce mystère ce qu'il faut faire pour arriver au comble de la sainteté évangélique, et la récompense qu'il promet à ceux qui s'en acquittent fidèlement. Il tire ses disciples à l'écart, pour montrer qu'il faut s'éloigner du monde pour arriver à l'union avec DIEU ; il les fait monter sur la montagne, parce qu'il faut faire violence à la nature et s'élever au-dessus de toutes les créatures pour trouver le Créateur ; il se transfigure durant la prière, parce que c'est dans l'exercice de l'oraison et de l'entretien familier avec DIEU, que l'âme est purifiée de ses défauts, éclairée des rayons de la sagesse, revêtue de tous les ornements de la grâce et transférée en la divinité ; il nous recommande le jeûne en la personne de Moïse et d'Elie, le souvenir de sa passion dans leur entretien, la pratique des trois vertus théologiques en la personne de S. Pierre, de S. Jacques et de S. Jean, le bon usage de la parole de DIEU dans la voix du Père éternel qui nous commande de l'écouter, et surtout la pureté de cœur, figurée par la blancheur de son habit et par la lumière de son visage. Mais la récompense qu'il promet à ses fidèles imitateurs est si grande, que S. Pierre, qui n'en avait fait qu'un essai fort léger, en demeure ravi, et met toutes choses en oubli pour en jouir.

[Nous devons aimer les croix]. La ressemblance que nous devons avoir un jour avec le corps glorieux du Sauveur, comme l'Apôtre nous l'assure, nous doit faire chercher et aimer la croix, puisque c'est à la croix et à la mortification qu'elle est promise ; car c'est pour cela que le Sauveur, dans ce mystère de sa transfiguration, s'entretient avec Moïse et Elie de sa croix et de sa mort. On ne croirait pas que les austérités, qui ne servent, ce me semble, qu'à défigurer le corps, fussent le principe de sa transfiguration glorieuse et de son immortelle beauté ; il est vrai néanmoins que nos corps, un jour, ne seront glorieux qu'à proportion des austérités qui les auront défigurés sur la terre. Car ces corps bienheureux, sortant un jour de leurs tombeaux, seront revêtus des dons de la gloire, qui leur

donnera cette agilité, cette impassibilité, cette subtilité, cette éclatante beauté, qui n'a rien d'égal ni dans le ciel ni sur la terre, si ce n'est la mortification de ses sens, l'austérité du jeûne, les pleurs qu'ils auront versés, le sang qu'on aura tiré de leurs veines, les plaies qu'ils auront reçues, et enfin tout ce qu'ils auront souffert en suivant JÉSUS-CHRIST à la croix. (**Nouet**, *Méditations*, 2<sup>e</sup> dim. du Carême).

[Ce que représente le mystère de la Transfiguration]. — La Transfiguration est une figure de la magnificence du royaume et de la personne de JÉSUS-CHRIST, qui nous invite à le suivre. Son visage, brillant comme le soleil, représente l'éclat incomparable de sa divinité; ses habits, blancs comme la neige, marquent les qualités glorieuses de son corps et de son âme, qui surpassent tout l'ornement et toute la beauté des plus excellentes créatures. Elie et Moïse, qu'il fait venir sur la montagne, montrent le pouvoir qu'il a sur les morts et sur les vivants; l'entretien qu'il a avec eux est une sensible preuve de l'excès de son amour envers nous et de la douceur de sa conversation; la montagne du Thabor représente le ciel empirée, qui est le théâtre de sa gloire, et la sublimité de la perfection évangélique à laquelle il nous appelle; cette nuée lumineuse dont les apôtres sont couverts est une figure de la lumière de gloire et de l'état tranquille de la béatitude. Le ravissement de S. Pierre montre la joie incompréhensible de cet heureux état et le bonheur de ceux qui le possèdent. Enfin, la voix qui sort de la nuée témoigne le plaisir que le Père éternel prend en ce cher Fils, l'autorité qu'il lui donne pour établir la loi nouvelle, et le désir qu'il a qu'on l'écoute et qu'on la reçoive. Après cela, qui refuserait de suivre un chef si glorieux? Qui pourrait raisonnablement se scandaliser de la croix qui lui a acquis tant de gloire? Qui ne s'estimerait heureux d'être reçu dans sa milice et de prendre part à ses travaux, pour avoir part à ses conquêtes et à l'honneur de son triomphe? (*Le même*).

[Sentiments d'un cœur chrétien.] — O le grand et le puissant engagement pour embrasser avec ardeur et avec joie ce qu'il y a de plus rebutant dans la religion, de s'appliquer à la considération d'un tel état et de ce ravissant spectacle! C'est alors que s'évanouit tout ce qui nous fait de la peine dans l'accomplissement de nos devoirs, que se dissipent ces prétendues difficultés qui nous arrêtent dans le chemin de la vertu; c'est alors que ces images d'une pénitence affreuse, c'est alors que tous ces objets dont nous nous faisons autant de prétextes pour justifier notre lâcheté, disparaissent peu-à-peu, pour nous animer à la pratique du bien et à la fuite du mal par l'attente de la récompense. Belle et pressante considération, qui doit faire sur nous la même impression qu'elle a faite sur tant de grands saints: car n'avons-nous pas le même DIEU qu'eux pour garant de sa parole? La même espérance ne repose-t-elle pas dans notre sein? la



même couronne de justice ne nous sera-elle pas rendue par ce juste Juge. (*Discours moraux*).

Vous animez, Seigneur, notre espérance en nous faisant voir en vous, comme dans notre chef, un écoulement de ce poids immense de gloire qui est préparé à vos membres fidèles, et en nous découvrant par avance ce que sera un enfant de DIEU dans le ciel, quand tous les effets de son adoption seront accomplis en lui. Vous voulez encore embraser notre charité en nous montrant de quoi vous vous êtes privé si longtemps pour notre salut. Quelle violence avez-vous faite sur vous-même, sur votre état divin, sur votre gloire, pour mettre votre corps adorable en état de souffrir et d'être la victime de nos péchés sur la croix ? Enfin, votre Père a voulu vous donner pour maître à son Eglise, en présence de Moïse, d'Elie et des Apôtres, et nous faire connaître que c'est vous qu'il faut écouter, même dans la loi, dans les prophètes et dans les pasteurs, parce que c'est vous qui êtes d'une manière suréminente notre loi, notre prophète, notre apôtre, l'évêque et le souverain pasteur de nos âmes. Je vous adore donc, dans ce mystère, comme Roi de gloire ; je vous rends grâces pour la privation si longue que vous avez voulu porter de cette gloire dans votre corps, et qui est comme le principe de vos souffrances, de vos humiliations et de votre mort adorable. Faites, ô mon Sauveur, par votre grâce, que j'entre dans l'esprit de ce mystère, que je fasse usage de toutes les connaissances que vous m'y donnez, et que je réponde à tout ce que vous désirez de moi. Que ma foi y trouve une nouvelle vigueur, que j'apprenne à désirer sans cesse l'adoption parfaite des enfants de DIEU, et à mettre mon espérance dans les biens du ciel ; que cette privation de votre gloire et cet amour de l'humiliation et des souffrances me convainquent que la terre n'est pas le lieu de la gloire et de la grandeur pour un chrétien, mais que c'est le lieu où il la doit mériter en se privant de bon cœur des douceurs de la vie et des avantages temporels, qui peuvent l'empêcher d'arriver à la perfection que DIEU demande de lui. (*Prières chrétiennes*).

[La divinité du Sauveur]. — Le fils de DIEU se transfigura, dit l'Evangile : et il nous fait comprendre la manière de cette transformation quand il ajoute : *Et resplenduit facies ejus sicut sol* : son visage devint éclatant comme le soleil. Ce fut toujours le même corps et le même visage, sans aucun changement de forme, de figure, de linéaments et de traits, puisque son disciple le reconnut ; mais son visage et tout son corps devint resplendissant d'une clarté surnaturelle, qui nous est exprimée par celle du soleil, comme la plus vive et la plus brillante de toutes ; et elle se répandit sur ses habits, qui reçurent une lueur éclatante, ce qui les fit paraître aussi blancs que la neige : *Vestimenta ejus facta sunt splendentia et candida nimis velut nix*. Remarquez donc : la clarté de ses vêtements vint de celle de son corps ; celle-ci vint de celle de son âme, et cette

gloire comme de la source de la divinité qui lui était étroitement unie. C'est la belle remarque de S. Ephrem : *Vestimenta sua ostendit alba instar lucis, quia ex toto corpore ejus gloria sue divinitatis scaturiebat*. La divinité parut au-dehors par la lumière de son corps, comme par un signe sensible qui la fit connaître : de sorte que le fond et l'origine de la gloire de la transfiguration du Sauveur du monde, c'est la divinité, dont il possédait toute la plénitude par l'union hypostatique. Il fallait qu'il s'en répandit ensuite dans son âme un débordement infini de joie, et sur le corps une gloire éclatante, proportionnée à cet état divin. Il empêcha l'un et l'autre durant sa vie, par un miraculeux effet de sa puissance, pour achever l'ouvrage de notre salut. Il ne fit pas un nouveau miracle sur le Thabor pour se transfigurer ; il cessa seulement d'en faire un en cessant de réprimer la gloire qui devait s'écouler dans son âme et sur son corps en sortant de la divinité unie, qui en est la source et le fond. (**Maimbourg**, 2<sup>e</sup> dim. de Carême).

[Foi en un Dieu-homme]. — Toute la foi chrétienne est appuyée sur la confession de S. Pierre, lorsque les Apôtres, interrogés par le Sauveur du monde leur Maître, sur ce qu'ils pensaient de lui et quel sentiment ils avaient de sa personne, S. Pierre, comme le chef, répondit au nom de tous : *Tu es Christus Filius DEI vivi* : Vous êtes le Christ, fils du DIEU vivant. Il confessa par ces paroles son humanité et sa divinité unies en une même personne. Ses yeux ne voyaient qu'un homme, et sa foi le croyait DIEU. Sa confession fit l'assemblage de tous les deux, en le disant homme et DIEU tout ensemble : homme par le nom de Christ, DIEU par le nom de fils de DIEU, et joignant ces deux en un par ces mots. *Tu es*, vous êtes, qui désignent la personne qui assemble ces deux natures, la personne humaine et la personne divine. Le Sauveur, pour confirmer cette confession de foi, que S. Pierre avait prononcée au nom de tous les fidèles et de toute l'Eglise, a voulu montrer en son humanité la gloire de la divinité cachée, et en la bassesse de l'homme qui paraissait la grandeur et la majesté de DIEU qui ne paraissait pas. Or, il l'a manifestée, en la transfiguration, par sa clarté qui a rejailli de la divinité invisible sur l'humanité visible, et par la voix qui retentit dans la nuée : *Hic est Filius meus dilectus* : celui-ci est mon Fils bien-aimé. Voix du Père éternel, qui confirme et autorise la confession de S. Pierre, touchant la divinité du Messie. Ainsi, nous avons reçu sur le Thabor, par la vue et par l'ouïe, l'assurance et la certitude de l'article fondamental de notre foi : savoir, l'union de DIEU et de l'homme en la personne de JÉSUS-CHRIST ; puisque les apôtres ont entendu la voix de DIEU, qui reconnaît cet homme pour son Fils, et vu la gloire de DIEU dans son visage transfiguré : *Speculatores facti illius magnitudinis*, comme disait S. Pierre en parlant de cette vision. (II Petri 1). (**Molinier** 2<sup>e</sup> Dim. de Carême).

[Nécessité de souffrir pour arriver à la gloire]. — Si nous faisons réflexion que, durant cette transfiguration dans laquelle le Sauveur manifeste un rayon de sa gloire, il s'entretient des douleurs et des ignominies de sa passion et de la manière dont il devait sortir de ce monde, nous en tirerons cette grande vérité, dont l'Apôtre a fait la plus importante leçon qu'il ait laissée à tous les chrétiens : *Si compatimur, ut glorificemur* (Rom. VIII) : que, pour être semblable au Fils de DIEU glorifié, il lui faut ressembler dans l'état de crucifié, et que le vrai moyen de participer à sa gloire c'est d'avoir part à ses souffrances. JÉSUS-CHRIST, comme DIEU, avait assurément toute la source et tout le trésor de la gloire : elle lui était due par le droit de sa filiation divine : et cependant il a fait le plus grand de tous les miracles en suspendant l'effet et l'usage de sa gloire, pour être en état de la mériter durant toute la vie et à sa mort, par une infinité de peines. Pour nous, non-seulement la gloire ne nous est point due, mais nous avons mérité de la perdre et d'en être éternellement privés pour nos péchés : c'est pourquoi nous ne pouvons jamais en jouir qu'après avoir souffert davantage, comme nous n'avons la vie que pour mériter la gloire et que nous ne pouvons la mériter qu'en souffrant ; aussi les croix, les peines, les souffrances sont pour cette vie, et les consolations, les douceurs, la gloire et les plaisirs pour l'autre. (**Maimbourg**, 2<sup>e</sup> Dim. de Carême).

[La gloire qui nous est promise]. — Le Fils de DIEU a proposé la gloire pour laquelle nous sommes créés sous le voile de plusieurs paraboles et similitudes, et il en a donné une plus noble idée quand il a déclaré que les justes reluiraient comme le soleil au royaume de leur Père : *Fulgebunt justi sicut sol in regno Patris eorum*. Il a, de plus assuré ses disciples, que quelques-uns d'entre eux seraient spectateurs, dans peu de temps, de cette félicité si souvent promise et exprimée en des termes si magnifiques, et le contemplerait lui-même, avant leur mort, dans la gloire de son royaume : *Sunt de hic stantibus qui non gustabunt mortem donec videant Filium Hominis venientem in regno suo*. Voici enfin qu'après les figures, les promesses, les similitudes et les leçons de cette béatitude pour laquelle nous sommes créés, et l'assurance qu'il a donnée à ses Apôtres de la leur montrer en sa propre personne, il la leur montre en effet, en les faisant témoins de sa transfiguration, dans laquelle il leur fait voir notre souverain bien, la fin pour laquelle nous sommes créés, le motif de sa venue en ce monde, le but de tous ses travaux, et le fruit de sa croix, où il a souffert une mort cruelle pour nous acquérir cette vie bienheureuse et immortelle. (**Molinier**, 2<sup>e</sup> Samedi de Carême).

[Jésus s'entretenant de ses souffrances]. — Ce n'est pas sans mystère que, pendant que le Sauveur est transfiguré sur le Thabor, il s'entretient de ses souffrances et de la manière dont il doit sortir de ce monde et finir

sa vie. D'où vient, Sauveur des hommes, que du lieu de votre gloire vous regardez le lieu de votre supplice, que du char de votre triomphe vous portez votre cœur vers le théâtre de vos opprobres, qui est le Calvaire ? Ah ! combien sommes-nous éloignés de votre esprit, nous qui prétendons à la gloire sans considérer que la croix est le chemin qui y conduit, et que, en même temps que vous en découvrez quelque rayon, vous faites entendre à quel prix elle se donne et comment il la faut mériter ? Mais n'est-ce pas, Chrétiens, un grand sujet d'étonnement de voir que, quand le fils de DIEU traite avec Moïse et Elie de sa croix et de sa passion, ses disciples, au lieu d'écouter cet entretien, s'endorment : *Gravati erant somno*, dit un évangéliste, et Pierre qui s'éveille parle de joie et ne pense qu'à établir sa demeure dans ce lieu où il se trouve son repos : *Bonum est nos hîc esse*. Quand la parole de DIEU nous avertit et nous crie ; quand la loi, quand l'Évangile, quand l'exemple du Sauveur, nous déclarent et nous annoncent qu'il faut être conforme à JÉSUS-CHRIST souffrant pour être semblable à JÉSUS-CHRIST glorieux, tous ces avertissements nous trouvent endormis, et, si nous veillons, ce n'est pas pour pratiquer cette leçon, mais pour faire nos efforts afin de trouver un établissement où nous puissions vivre en repos. (*Le même*).

[Le ravissement de S. Pierre]. — Le prince des Apôtres voulut établir sa demeure sur le Thabor, parce que, ravi et charmé de ce qu'il y voyait, il avait oublié toutes les autres choses. C'est ce qui arrive à ceux qui sont fortement épris d'un objet, lesquels oublient facilement toutes les choses du monde pour jouir de l'objet qu'ils chérissent uniquement quand ils en ont la possession. Mais, si l'évangéliste dit ensuite que S. Pierre ne savait ce qu'il disait, il ne faut pas s'en étonner : car c'est une ignorance qui accompagne ordinairement les extases : c'est-à-dire, comme l'explique un saint Père, qu'il ne savait que dire dans ce ravissement ; car de quels termes eût-il pu se servir pour représenter les choses qu'il voyait ? C'est pourquoi, n'ayant rien à dire de meilleur, il s'écria par un transport de joie : *Ah ! qu'il fait bon ici ! faisons-y trois tentes*, pour y établir notre demeure. L'excès de son amour lui tirait ces paroles de la bouche, sans savoir ce qu'il disait ; il était tellement charmé de la douceur de ce spectacle, qu'il ne songeait plus à autre chose. Il ne songeait plus que JÉSUS-CHRIST devait mourir, ainsi qu'il le leur avait dit auparavant, qu'il ne lui était pas assez glorieux de demeurer sur une montagne avec Moïse et Elie, puisqu'il devait monter au ciel avec une multitude innombrable de justes, et qu'enfin ils n'étaient pas encore dans le temps de la récompense, mais dans celui du combat. (**Le P. de Lingendes**, 2<sup>e</sup> dim. de Carême).

[Transfiguration et passion du Sauveur]. — Ce sont deux mystères bien contraires que la Transfiguration et la Passion de Notre-Seigneur ; mais, rapprochés

l'un de l'autre, ils reçoivent plus de jour et d'éclat pour se faire considérer. Remarquez donc l'opposition et l'étrange contrariété de ces deux états. Dans la transfiguration, le Fils de DIEU est tout environné de gloire ; la splendeur de son âme éclate sur son visage, et rejaillit jusque sur ses vêtements, avec une pompe incroyable : dans sa passion il paraît tout nu, tout défigurés, tout ensanglanté ; il n'est pas reconnaissable ; on le prendrait pour un misérable abandonné, couvert de lèpre et d'ulcères, l'objet du mépris et du rebut de tous les hommes, comme parle un prophète. Sur le Thabor, le Père éternel le reconnaît pour son Fils et pour l'objet de ses complaisances : sur le Calvaire, le Fils se plaint d'être abandonné de son Père, avec des cris et des gémissements pitoyables. Sur le Thabor, il se fait adorer par deux des plus remarquables prophètes des Juifs : au jour de sa mort, il est exposé, entre deux larrons, à la risée de tous les spectateurs. Dans sa transfiguration, ses disciples sont si ravis de sa gloire, qu'ils ne le voudraient jamais perdre de vue, ni s'éloigner d'un lieu si délicieux : mais, dans les frayeurs de sa mort, ils le quittent et l'abandonnent lâchement. Quelle contrariété ! Néanmoins, divin Sauveur, en des états si dissemblables, vous êtes toujours semblable à vous-même : vous êtes toujours saint, toujours humble, toujours bien-faisant. Vous ne vous élevez point dans la gloire, vous n'êtes point abattu dans le mépris. Faites que ce soit le fruit que je recueille de ce mystère, où, plus je vous vois glorifié, plus je vous admire humilié... — Vois-tu, mon âme, comme il est maintenant revêtu de lumière : cet éclat de gloire lui était naturel ; pour s'en priver, il a fallu faire comme un miracle. Mais pourquoi s'en priver si longtemps ? C'est afin de souffrir pour ton amour. Si les Juifs l'eussent vu en cet état, jamais ils n'eussent mis en croix le DIEU de la gloire, comme ils ont fait. Considère donc ce qu'il prend et ce qu'il laisse pour son amour. Il fait des miracles pour se mettre en état de souffrir, et tu voudrais qu'il en fit pour te tirer de tes peines et de tes souffrances ! etc. (**Le P. Haineufve**, *Méditation pour le 2<sup>e</sup> dim. de Carême*).

[Entretien de Jésus avec Moïse et Elie]. — Pendant que ce mystère s'accomplissait et que le Fils de DIEU faisait passer sur son corps quelque rayon de la gloire de son âme, en même temps parurent à ses côtés deux grands prophètes, Moïse et Elie, qu'il entretenait du genre de mort dont il devait terminer sa vie et sortir du monde. O DIEU, quels discours ! N'y avait-il point de sujet plus propre pour une telle fête ? A quel propos, parmi tant de joie, parler de tant de peines ; de tant d'affronts parmi tant de gloire, et d'une mort si honteuse parmi des signes si visibles de son immortalité ? Examinons-en bien les raisons. — C'était pour témoigner à son Père qu'il était véritablement son Fils bien-aimé, et qu'il était prêt de le faire paraître par sa mort, comme par la marque la plus sensible de son obéissance. C'était être Fils de DIEU que cela. — Secondement, il voulait

assurer les prophètes et tous les siècles passés et à venir que, nonobstant qu'il fût le vrai Fils de DIEU, le plus beau et le plus glorieux d'entre les hommes, ces qualités ne l'empêcheraient point de se faire le dernier des hommes, pour accomplir parfaitement l'ouvrage de notre salut ; c'était pour leur faire entendre que son honneur et sa gloire n'était pas de la nature de celle du monde, qui nous enivre et qui nous fait oublier nos devoirs et les pensées d'une plus heureuse vie ; c'était pour leur dire qu'au milieu de sa gloire il ne perdait point le désir de mourir ; qu'au contraire cette affaire lui était si agréable, qu'il en parlait partout, jusqu'au milieu de ses joies et de sa gloire ; qu'il ne nous voulait pas sauver sur le Thabor, mais sur le Calvaire ; qu'il prenait la gloire pour une heure, afin de faire voir ce qu'il pouvait être, mais qu'il serait bien plus longtemps sur la croix, pour montrer ce qu'il voulait faire pour nous. Enfin, il voulait nous enseigner par son exemple qu'au temps de la prospérité il faut prendre pour contrepoids les pensées de l'adversité, pour réprimer la légèreté de notre esprit, que le vent de la vanité n'emporte que trop souvent et que les joies excessives ont coutume de détourner. (*Le même*).

[Aimer la croix et l'épreuve]. — La gloire du Fils de DIEU dans sa transfiguration n'a paru qu'une demi-heure, la privation qu'il en a souffert a duré toute sa vie, et ce n'est pas une si grande merveille qu'un DIEU soit dans la gloire que dans l'opprobre : et ce n'est pas tant la gloire qu'il veut que nous recherchions sur la terre que les opprobres. Attendons, Chrétiens, attendons à voir ses grandeurs au lieu où il les étale avec magnificence, où il n'y a point de danger d'illusion à craindre, ni de mauvaise humeur à réprimer ; mais, maintenant que la nature recherche partout son intérêt, jusque dans les choses les plus saintes, arrêtons-nous à cet objet de souffrances, et apprenons à vivre dans l'école de la croix et de la mort. (*Le même*).

[Jésus s'humilie, et Dieu l'honore]. — L'Évangile dit qu'il fut transfiguré, etc. Ici remarquons, Chrétiens, la manière dont parle l'Écriture des humiliations et de la gloire du Fils de DIEU. C'est lui-même qui s'est humilié, dit l'Apôtre : *Humiliavit semetipsum* ; mais c'est le Père éternel qui l'a glorifié. Les évangélistes ne disent pas qu'il se transfigura, mais qu'il fut transfiguré : *Transfiguratus est*. Le Sauveur ne veut être notre modèle qu'en ce que nous pouvons imiter en lui : aussi ne nous dit-il pas de paraître, comme lui, dans l'éclat de sa gloire, mais il nous dit de l'imiter dans ses humiliations. Que nous sommes éloignés des sentiments que le Fils de DIEU a prétendu nous inspirer ! S'il nous avait donné l'exemple ou qu'il nous eût commandé de fuir l'humiliation et de rechercher la gloire avec toute l'ardeur et tout l'empressement possible, pourrions-nous faire autre chose que ce que nous faisons, puisque, pour nous humilier, il faut nécessairement que des mains étrangères s'en mêlent, et que, s'il dépendait de nous, nous n'aurions besoin que de la nôtre pour nous mettre

dans les premiers rangs ? C'est donc à nous de rechercher l'humiliation et l'abaissement ; mais nous devons attendre que d'autres nous élèvent, sans jamais le rechercher ni le désirer, n'y consentant même que quand il en doit revenir quelque bien et quelque utilité au prochain : comme le Sauveur, qui ne fut transfiguré que pour consoler ses apôtres, dans la crainte et la douleur qu'ils ressentaient déjà de sa mort prochaine, pour les fortifier dans la foi à sa divinité, et pour nous soutenir par l'espérance de jouir pour toujours de la même gloire dont il brille aujourd'hui en présence de ses Apôtres. (**Monmorel**. 2<sup>e</sup> dim. de Carême).

[Présence de Moïse et d'Elie]. — Comme tout ce qui s'est passé dans le Sauveur, soit pour sa gloire soit pour ses humiliations, renferme toujours quelque instruction, disons que Moïse et Elie se trouvent avec JÉSUS-CHRIST pour apprendre à ces apôtres à imiter la douceur de l'un et le zèle de l'autre. Ministres du Seigneur, sachez que ces deux qualités sont essentielles pour le gouvernement des âmes que la Providence vous a confiées. JÉSUS-CHRIST, ce divin modèle des pasteurs, les a réunies en sa personne ; il a fait paraître son zèle en chassant les vendeurs du temple, et sa douceur en supportant avec patience les publicains et les pécheurs. *Reprenez ceux qui sont dérégés, consolez ceux qui ont l'esprit abattu, supportez les faibles, soyez patient envers tous* : c'est ce que S. Paul écrivait aux Thessaloniens, et c'est ainsi que vous joindrez le zèle à la douceur. Il ne s'agit pas d'avoir un zèle, comme Elie, qui fasse descendre le feu du ciel pour consumer les libertins et les impies ; mais il faut que vous soyez vous-mêmes tout de feu, comme ce prophète, pour la gloire du Seigneur ; que ce *zèle de la maison de DIEU vous dévore* ; comme David, que vous brûliez de ce feu dont brûlait l'Apôtre : *Quis infirmatur in vobis, et ego non infirmor ? quis scandalizatur, et ego non uror !* Il ne s'agit pas d'être, pour ainsi dire, le maître du ciel et de la terre, et de faire à tout moment des miracles, comme Moïse ; mais il faut que vous souteniez comme lui, avec patience et avec douceur, les faiblesses d'un peuple inconstant dans le service du Seigneur. (*Le même*).

[Les joies du ciel]. — Comme il arrive, dit un Père de l'Eglise, que celui qui éprouve la douceur de la vie céleste se dégoûte de plus en plus des plaisirs qui l'attachaient à la terre, il ne faut pas nous étonner si S. Pierre, charmé de la gloire de son Maître et comme transporté hors de soi-même, oublie tellement toutes les choses du monde qu'il lui propose de demeurer où ils étaient, et même d'y dresser trois tentes : *Domine, bonum est nos hic esse : faciamus tria tabernacula*. Quel est donc notre aveuglement ou notre peu de foi, d'avoir une si grande tiédeur pour ce torrent de délices dont la moindre goutte est capable d'enivrer l'âme, et d'être au contraire si ardent pour des biens aussi inconstants dans leur durée, qu'insipides dans leur possession, dont l'acquisition coûte tant de

peines, et la perte de regrets?... Cependant, les évangélistes remarquent que cet apôtre ne savait ce qu'il disait, en ce qu'il voulait demeurer sur le Thabor : c'est ce que les évangélistes blâment en lui, et ce qui doit être la matière d'une importante instruction. Pourquoi cela ? c'est que le Fils de DIEU devait souffrir avant que d'être glorifié ; et c'était même de la mort qu'il devait endurer à Jérusalem, qu'il s'entretenait avec Moïse et Elie. Ainsi, S. Pierre renversait l'ordre des choses, puisqu'il ne faut point chercher sa félicité sur la terre, mais dans le ciel ; non point dans l'exil, mais dans la patrie. Vouloir donc demeurer sur le Thabor quand il fallait suivre le Sauveur sur le Calvaire, c'était contre la fin qu'il s'était proposée, le détourner de souffrir et de mourir, empêcher, ou du moins retarder la rédemption du genre humain. C'était, enfin, chercher le repos, la tranquillité et la joie, quand il était question de s'exposer à la peine, à la douleur et à la mort : et voilà en quoi S. Pierre ne savait ce qu'il disait, *Nesciens quid diceret*, parce qu'il voulait jouir de la paix avant que de l'avoir méritée par ses travaux. (*Le même*).

[Fruit de ce mystère]. — La trop grande prospérité et la trop grande adversité sont deux extrémités également à appréhender, et si fort au-dessus de la faiblesse de l'homme qu'il ne peut pas, selon la belle expression de Tertullien, supporter longtemps ni l'une ni l'autre : *Est enim sicut malorum ita et bonorum quedam intolerabilis magnitudo*. (De Patientiâ, 1). Il faut donc que l'idée des deux mystères que le Fils de DIEU joint ensemble, sa gloire et sa croix, nous fasse modérer l'une par l'autre ; car il ne nous propose de souffrir qu'afin de nous faire arriver à une gloire infinie, et il ne nous propose cette gloire qu'afin de nous encourager à souffrir. Ainsi, êtes-vous dans la joie et dans la prospérité, occupez votre esprit des souffrances du Fils de DIEU et des mortifications auxquelles la qualité de chrétiens vous engage indispensablement. Etes-vous dans la tristesse et dans l'adversité, faites réflexion au mystère de sa Transfiguration et à la gloire qu'il vous a promise. Tel est le contrepoids dont a besoin la faiblesse humaine pour ne point ou trop s'élever ou trop s'abatre. Il faut se soutenir, dans la trop grande adversité, par la réflexion de la gloire qui en doit être la récompense, et il faut modérer la trop grande prospérité par la vue de la faiblesse humaine et du néant des choses d'ici-bas.

Le fruit du mystère de la transfiguration du Sauveur doit être de nous remettre dans l'ordre de DIEU : car être transfiguré c'est être véritablement changé ; c'est être tout différent de ce qu'on était auparavant ; c'est se sentir autant d'inclination à la libéralité envers les pauvres qu'on en avait à la dureté, autant d'amour pour la vertu qu'on en avait pour le vice, autant de penchant pour la mortification et les souffrances qu'on en avait auparavant pour le plaisir et pour la mollesse : c'est, en un mot, vouloir commencer par souffrir des maux présents, dans l'espérance d'une



gloire éloignée. C'est à vous, Seigneur, d'opérer ce changement en nous. Vous êtes le maître des cœurs, et vous les tournez comme il vous plaît : élevez les nôtres vers le ciel, et ne souffrez pas qu'ils soient toujours penchés vers la terre. Faites naître en nous l'amour des choses d'en haut, pour nous dégoûter des vains plaisirs et des folles joies de ce monde. (*Le même*).

---

# LE LAVEMENT DES PIEDS

---

## AVERTISSEMENT.

*On ne sera pas surpris que je place parmi les Mystères de Notre-Seigneur le LAVEMENT DES PIEDS qu'il pratiqua à l'égard de ses Apôtres, si l'on fait réflexion que JÉSUS-CHRIST lui-même a rendu cette action aussi mystérieuse qu'elle est humiliante aux yeux des hommes. S. Pierre, qui en fut surpris le premier, ne comprenait pas d'abord ce mystère ; mais le Sauveur lui en donna l'intelligence dans la suite, et l'explication qu'il lui en fit comprend elle-même plusieurs autres mystères, qui pourraient servir de matière à plusieurs discours.*

*Je ne puis cependant dissimuler que je suis moi-même un peu surpris de voir que nos meilleurs auteurs se sont si peu étendus sur ce sujet, qui donne si beau jeu à l'éloquence et lieu à quantité de belles réflexions morales. La plupart n'en parlent qu'en passant, très-peu en ont fait ou imprimé des sermons exprès ; et il n'y a guère que les Interprètes sur l'Évangile de S. Jean, et ceux qui ont donné au public des Méditations sur la vie du Fils de DIEU, qui en traitent plus amplement. Cependant, comme cette pieuse cérémonie de laver les pieds des pauvres le Jeudi-Saint est pratiquée communément dans les Églises cathédrales, en quantité de communautés régulières, et qu'elle est observée religieusement par les Souverains-Pontifes, par nos rois et par la plupart des princes chrétiens, cette action si religieuse et si chrétienne est toujours accompagnée de quelque discours sur ce sujet ; c'est pourquoi j'ai tâché de recueillir tout ce que j'ai pu trouver de matériaux là-dessus.*

## § I.

## Desseins et Plans.

I. — Le Fils de DIEU a rendu l'humilité glorieuse dès-lors qu'il l'a fait voir en sa personne, et nous en a donné une toute autre idée que le monde ne se forme d'ordinaire d'une si aimable vertu. Ce qui me fait avancer ces deux vérités, qui feront le sujet et le partage de mon discours : — La première, que l'humilité pratiquée par un DIEU, dans ce mystère du Lavement des pieds, rend glorieuse l'humilité des hommes, qui, quelque rang qu'ils tiennent au-dessus des autres, s'abaissent à de semblables actions. C'est ce que je tâcherai de vous faire voir dans la première partie de cet entretien. — La seconde, que l'humilité chrétienne, sur l'exemple de celle du Sauveur en de semblables actions de charité, est ce qui rend réciproquement le plus de gloire à DIEU. — Souvenez-vous de ces deux propositions, s'il vous plaît : — 1°. L'humilité pratiqué par un Homme-DIEU rend glorieuse celle des hommes ; — 2°. L'humilité pratiquée par les hommes, en semblables rencontres, est ce qui rend le plus de gloire à DIEU. Deux puissants motifs, Chrétiens, par lesquels je prétends vous animer aujourd'hui à une vertu si contraire à notre naturel, et dont il semble que tout nous doive rebuter.

Pour vous convaincre de la *Première Vérité*, — savoir, que l'exemple du Fils de DIEU, qui s'abaisse jusqu'au ministère le plus abject, rend l'humilité chrétienne infiniment glorieuse, quelque méprisable qu'elle ait paru aux païens, et quelque aversion qu'en aient conçu la plupart des chrétiens même : pour vous convaincre, dis-je, de cette vérité, je ne veux que les circonstances de cette action, et les réflexions qui se présentent naturellement sur le récit qu'en fait l'évangéliste S. Jean. Car, joignant à cette action le discours que le Sauveur fit ensuite à ses disciples, je fais trois réflexions, qui sont autant de preuves évidentes de cette première proposition. — La première réflexion est qu'il se donne lui même pour exemple : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci ita et vos faciatis*. La seconde, qu'il fait un commandement de l'imiter : *Si ego lavi pedes vestros Dominus et magister, et vos debetis alter alterius lavare pedes*. — La troisième enfin, qu'il propose des récompenses à ceux qui l'imiteront : *Hæc si scitis, beati eritis si feceritis ea*. — Or, je vous demande si cet exemple d'un Homme-DIEU, ce commandement d'un si grand maître, si les magnifiques récompenses qu'un DIEU promet aux moindres actions de vertu, ne sont pas capables de relever celles qui paraissent les plus

abjectes, et de rendre glorieuse l'humilité même. Oui, sans doute, quelque passion que nous ayons pour la gloire et quelque horreur que notre naturel ambitieux ait pour tout ce qui peut nous rabaisser. — Premièrement donc, tout ce que le Verbe incarné a estimé ou approuvé, et dont il nous a donné l'exemple lui-même, est véritablement glorieux ; parce que, comme il est lui-même la gloire essentielle, ainsi que l'appelle S. Paul, il la communique à tout ce qu'il fait, aussi bien qu'à tout ce qui l'approche ou a quelque rapport à sa personne. C'est pour cette raison que la croix est devenue glorieuse d'infâme qu'elle était avant qu'un Homme-DIEU y eût été attaché. C'est dans cette pensée que S. Bernard assure que la pauvreté, qui n'était pas moins méprisée avant que le Sauveur l'eût consacrée, est devenue honorable (*Serm. IV in Nativ. Dom.*) : en sorte que ceux que la fortune ou la naissance a le plus favorisés des biens de ce monde ne rougissent point de l'embrasser : *Paupertas Christi nulli est erubescenda nobilium*. Pourquoi n'en dirait-on pas autant de l'humiliation ? Peut-il y avoir quelque déshonneur à s'abaisser pour un DIEU et à l'exemple d'un DIEU. Les actions les plus humbles et les plus serviles ne deviennent-elles pas glorieuses, après que celui qui a honoré tous les états et toutes les actions auxquelles il s'est abaissé ne les a pas jugées indignes de lui ? Et, pour venir à l'abaissement prodigieux qu'il a fait paraître en lavant les pieds à ses apôtres, on doit faire valoir ce que dit l'évangéliste, qu'il pensait actuellement à ce qu'il était, à sa grandeur suprême, à sa souveraine puissance, qu'il était venu de DIEU et qu'il devait retourner à DIEU, et que dans cette vue, il s'abaisse à cette vile fonction pour la rendre plus glorieuse : *Sciens quia omnia dedit ei Pater in manus, et quia à DEO exivit et ad Deum vadit, surgit à cœnâ, et ponit vestimenta sua, etc.*

La *Seconde Vérité* est le précepte que JÉSUS nous fait, lequel ne se doit pas entendre, il est vrai, de cette action de laver les pieds en particulier, mais en général de rendre les plus bas services au prochain, lorsque la charité le demande. C'est pour cela que cet Homme-DIEU n'eut pas plus tôt donné cet exemple d'humilité à ses Apôtres, qu'il prit le nom de Seigneur et de Maître, pour les obliger à l'imiter et à lui obéir en même temps : *Si ego lavi pedes vestros Dominius et Magister, et vos debetis alter alterius lavare pedes*. Il leur avait déjà fait un précepte de s'humilier, en leur commandant d'être semblables à un petit enfant qu'il fit venir au milieu d'eux ; il leur avait recommandé de prendre la dernière place lorsqu'ils seraient invités à une cérémonie publique, où on est le plus jaloux de la préséance et de conserver son rang : il leur avait déclaré que l'humilité était la vertu qu'il avait le plus à cœur et qu'il voulait qu'ils apprissent de lui-même, parce que personne ne pouvait mieux la leur enseigner. Il en avait fait, enfin, le fondement de sa nouvelle loi et la plus importante maxime de son Evangile ; mais ses Apôtres mêmes avaient si peu observé ce précepte, que quelque temps auparavant ils

étaient entrés en contestation lequel d'entre eux était le plus considérable, et méritait la préférence sur les autres : mais voici qu'en leur lavant les pieds il pratique lui-même ce qu'il avait commandé, et ce commandement, qui paraît si rude et si impraticable à l'orgueil humain, est infiniment adouci par l'exemple qu'il en donne. Ce n'est pas même assez qu'il en facilite ainsi l'exécution : il en rend encore la pratique honorable par la dignité de celui qui la commande : car, s'il est glorieux de rendre aux souverains de la terre les plus humbles services, et si c'est un devoir dont les princes et les plus grands du royaume se font honneur, ne faut-il pas dire, à plus forte raison, la même chose des actions les plus humiliantes, lorsqu'elles se font pour DIEU et à DIEU même, en la personne des pauvres ? Que ne peut-on point dire sur ce sujet ? — Il faut ajouter la récompense que DIEU promet à ceux qui s'abaissent et s'humilient de la sorte ; et c'est assez de dire que la mesure de leur élévation dans le ciel sera celle de leur abaissement sur la terre, et qu'ils seront glorieux à proportion qu'ils auront pratiqué ces exercices d'humilité.

II. — Le Fils de DIEU étant venu sur la terre pour être notre modèle et la perfection d'un chrétien consistant dans la ressemblance qu'il doit avoir avec lui, il est hors de doute que le plus sûr moyen de l'imiter, et la plus parfaite ressemblance que nous pouvons avoir avec lui, est de suivre son exemple, en pratiquant les actions les plus humiliantes, comme il fit en lavant les pieds de ses Apôtres, une des dernières actions de sa vie (1).

1°. C'est ce qu'il nous a enseigné de parole et d'exemple. Il n'y a rien qu'il nous ait plus souvent et plus expressément recommandé que l'humilité et l'abaissement, comme le seul moyen de dompter l'orgueil qui nous est si naturel, mais qui est en même temps le plus grand obstacle à notre salut. Or, comment imiter l'humilité du Sauveur sans pratiquer l'humiliation, soit en la souffrant lorsqu'on nous rabaisse, qu'on nous rebute et qu'on nous méprise, soit en la recherchant lorsqu'on s'emploie, par un sentiment d'humilité et de véritable mépris de soi-même, aux actions les plus viles et les plus abjectes pour le service de DIEU et du prochain ? De plus, il n'y a rien dont il nous ait donné de plus éclatants exemples dans tout le cours de sa vie, qu'il a commencée par l'anéantissement, comme parle S. Paul, en prenant la forme d'un serviteur ; qu'il a continuée en rendant les services les plus bas à sa sainte Mère et à S. Jo-

(1) Ce sujet, qui a été indiqué comme la seconde partie du précédent dessein, peut très-bien fournir matière à un discours à part. Voilà pourquoi il est séparé ici, et cette division est d'Houdry lui-même.

séph, jusqu'à l'âge de trente ans, et enfin qu'il a finie par les dernières humiliations.

2°. L'imitation en ces sortes d'actions lui est le plus glorieuse, parce qu'elle marque plus d'amour pour sa personne, plus de désir de lui plaire, et qu'on ne cherche que sa gloire, même au préjudice de la nôtre.

3°. L'imitation du Sauveur dans les choses les plus humiliantes est ce qui nous rend plus saints : car c'est prendre le contrepied des maximes du monde, qui ne cherche que les actions d'éclat ; c'est agir avec une plus pure intention, et par conséquent avec plus de mérite ; c'est en quoi l'amour-propre trouve moins à se satisfaire ; et enfin, moins il y a de gloire à attendre de la part des hommes, plus on en peut rendre à DIEU et se sanctifier. C'est ce que le Fils de DIEU a prétendu par l'exemple qu'il nous a donné.

---

III. — Les avantages que les actions basses aux yeux des hommes ont devant DIEU sur celles qui ont le plus d'éclat :

1° Elles se font avec une plus pure intention, et par conséquent avec un plus grand mérite, parce que DIEU ne regarde pas tant les choses que l'on fait que le motif par lequel on agit.

2° Elles se font avec plus d'édification du prochain, à qui on donne l'exemple.

3°. Avec moins de danger pour nous, du côté de la vanité, de l'ambition et de l'estime des hommes.

---

IV. — Cette cérémonie du Lavement des pieds, que l'Eglise pratique en plusieurs endroits à l'exemple du Fils de DIEU, est toute mystérieuse, et nous pouvons la mettre au nombre des mystères que les Apôtres ne conçurent point jusqu'à ce que le Sauveur leur en eût donné l'intelligence. Or, voici ce que cette mystérieuse action représente et signifie, au sentiment des SS. Pères et des interprètes.

1°. Qu'il n'a rien eu plus à cœur que l'humilité, ni rien qui lui soit plus agréable que l'humiliation du pécheur, puisque nous voyons dans l'Ecriture que c'est ce qui attire ses regards, ses grâces, ses miséricordes, ses bienfaits, ses récompenses ;

2°. Qu'il exige de ses serviteurs, de ceux qui veulent être de sa suite et ses disciples, une extrême pureté de cœur, et que ceux qui sont exempts des plus grands péchés tâchent encore de se laver des moindres taches et des plus petites souillures, figurées par l'ordure qui s'attache aux pieds : *Qui lotus est non indiget nisi ut pedes lavet* (Joan. XIII, 10).

3°. Que nous devons, à l'exemple du Fils de DIEU, nous rendre les uns aux autres de semblables offices de charité : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci ita et vos faciatis.*

V. — Le Fils de DIEU dans la dernière cène avec ses Apôtres, fit deux choses également surprenantes : — la première est qu'il quitta pour quelque temps la cène pascalle pour laver les pieds à ses Apôtres ; — et la seconde, qu'il retourna ensuite se mettre à table pour instituer l'admirable sacrement de son corps et de son sang, pour être la nourriture de nos âmes. — Ces deux actions semblent n'avoir point de rapport ; mais, si nous faisons attention aux circonstances du lieu, du temps et du discours qu'il tint après, nous verrons que le dessein du Sauveur a été de leur apprendre avec quelle disposition on doit recevoir ce pain céleste, se rendre digne de participer à la table du Seigneur : car il demande

1°. Une extrême pureté de cœur et de corps, et autant qu'il sera possible, une exemption des moindres taches, que nous devons laver dans le sacrement de Pénitence.

2°. Une humilité profonde, qui doit nous abaisser sous les pieds de tout le monde, pour être jugés dignes d'être admis à ce festin.

3°. La pratique des œuvres de charité, en marquant que nous aimons nos frères par les plus humbles services que nous leur rendons.

---

## § II.

### Les Sources.

[Les SS. Pères]. — **S. Augustin**, *Serm. de cœna Domini*, s'élève contre ceux qui, sous prétexte de leur dignité ou de leur illustre naissance, dédaignent de suivre l'exemple du Fils de DIEU et des saints en pratiquant de semblables actions d'humilité envers les pauvres.

**S. Cyprien** a fait un discours *De ablutione pedum*, où il parle de l'admirable humilité du Fils de DIEU et de l'obligation qu'ont les chrétiens de l'imiter.

**S. Chrysostôme**, sur le chap. 13 de l'Évangile de S. Jean, dépeint comment le Sauveur lava les pieds à ses apôtres, et croit même qu'il commença par laver ceux de Judas : ce qui n'est pas certain néanmoins.

**Le V. Bède** a fait une homélie sur ce sujet, où il s'étend sur l'humilité surprenante du Fils de DIEU dans cette action.

**Le Pape Innocent III** parle des différentes manières dont DIEU lave les souillures de nos péchés, sur ces paroles de l'Évangile : *Qui lotus est non indiget nisi ut pedes lavet.*

**S. Pierre Damien**, *Serm. in cœnâ Domini*, prend occasion de ce qui se passa dans ce mystère du Lavement des pieds, pour parler de plusieurs vertus, et particulièrement de l'humilité, qui y éclate davantage.

**Yves de Chartres**, Homélie sur la dernière cène du Sauveur : de la manière de purifier notre âme des affections terrestres, ce qui est figuré par le Lavement des pieds.

**S. Bernard**, serm. 1, sur le Lavement des pieds, est d'une opinion assez singulière, en faisant de ce mystère une espèce de sacrement institué pour la rémission des moindres souillures de l'âme.

**S. Bonaventure**, *Serm. 2, de cœnâ Domini*, sur ces paroles de l'Évangile 1, *Si non laverò te, non habebis partem mecum*, explique quatre manières dont le Fils de DIEU a lavé les péchés des hommes. — Au 3<sup>e</sup> serm. sur la même cène, en parlant du Lavement des pieds, il enseigne le moyen et la nécessité de laver et purifier notre âme des souillures qu'elle contracte par le commerce du monde.

[Livres spirituels et autres]. — **Le P. Du Pont**, *Méditations sur les mystères de la foi*, médit. 8, est celui qui a parlé le plus amplement du Lavement des pieds.

**Grenade**, *Mémorial*, livre VI, traite ce sujet éloquemment et en orateur, et s'étend sur toutes les circonstances. — Il en parle encore dans le sermon sur la dernière Cène du Sauveur, et fait remarquer, dans les circonstances de cette action, l'ordre et l'économie que Jésus a observée dans la rédemption des hommes.

**Le P. Nouet**, *L'homme d'oraison*, 3<sup>e</sup> méditation pour le lundi de la Septuagésime, fait des réflexions fort dévotes sur ce mystère.

**Le P. Haineufve**, *Méditations*, mercredi de la Septuagésime.

**Lancicius**, *Opuscule 21*, a une Méditation sur ce sujet.

[Outre ceux qui ont fait des Méditations sur le Lavement des pieds, tous les interprètes qui ont écrit sur l'Évangile de S. Jean ont fait des réflexions sur cette humiliante action du Sauveur. Les principaux qui peuvent fournir matière aux prédicateurs sont Tolet, Barradius, Cornelius à Lapide].

[Les Prédicateurs]. — **Drexelius**, *Christus moriens*, II, 1.

**Matthias Faber**, *Conc. de cœnâ Domini*.

**Molinier** a un sermon entier sur ce sujet, dans son Carême, pour le jeudi de la Semaine Sainte, où il montre la nouveauté de ce spectacle et le fruit qu'on en doit tirer.

*Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne* (**Houdry**). Sujets particuliers. (Nous avons tiré de ce sermon la plus grande partie des matériaux que nous donnons sur ce mystère).



## § III.

## Passages, exemples et applications de l'Écriture.

*Sciens (JESUS) quia omnia dedit ei Pater in manus, et quia à DEO exivit et ad DEUM vadit, surgit à cœnâ...., et cœpit lavare pedes discipulorum.* JOAN. XIII, 3-4-5.

*Dicit ei Petrus : « Domine, tu mihi lavas pedes? »* Ibid. 6.

*Respondit Jesus : « Quod ego facio, tu nescis modò, scies autem postea. »* Ibid. 7.

*Dicit ei Petrus : « Non lavabis mihi pedes in æternum. »* Ibid. 8.

*Respondit Jesus : « Si non laverò te, non habebis partem mecum. »* Ibid. 8.

*Dicit ei Simon Petrus : « Domine non tantum pedes meos, sed et manus et caput. »* Ibid. 9.

*« Qui lotus est non indiget nisi ut pedes lavet, sed est mundus totus. »* Ibid. 10.

*« Scitis quid fecerim vobis?... Si ergò ego lavi pedes vestros, Dominus et magister, et vos debetis aller ulterius lavare pedes. »* Ibid. 12-14.

*« Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis ita et vos faciatis. »* Ibid. 15.

*« Non est servus major domino suo. »* Ibid. 16.

*« Si hæc scitis, beati eritis si feceritis ea. »* Ibid. 17.

*Discite à me quia mitis sum et humilis corde.* MATTH. XI, 29.

*Qui major est in vobis fiat sicut minor, et qui præcessor est sicut ministrator.* LUCÆ XXII, 26.

*Quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.* MATTH. XXV, 40.

*Filius Hominis non venit ministrari, sed ministrare.* Id. XX, 28.

*Qui major est vestrum erit minister vester.* MATTH. XXIII, 11.

*Si quis vult primus esse, erit omnium novissimus et omnium minister.* MARCI IX, 34.

Jésus sachant que tout lui avait été mis entre les mains par son Père, qu'il était venu de DIEU et qu'il retournait à DIEU, se lève de table, quitte ses vêtements, et commence à laver les pieds à ses disciples.

Pierre lui dit : « Vous, Seigneur, me laver les pieds ? »

Jésus lui répondit : « Ce que je fais, vous ne le comprenez pas maintenant ; mais vous le comprendrez dans la suite. »

— « Vous ne me laverez jamais les pieds », lui dit Pierre.

— « Si je ne vous lave, répondit Jésus, vous n'aurez point de part avec moi. »

— « Seigneur, lui dit SIMON Pierre, lavez-moi non-seulement les pieds, mais les mains et la tête. »

Jésus lui dit ? « Celui qui sort du bain n'a besoin que de se laver les pieds ; il est entièrement net. »

— « Vous comprenez bien ce que je viens de vous faire. Vous m'appellez Maître et Seigneur : si donc, étant Seigneur et Maître, je vous ai lavé les pieds, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres.

— « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez vous-mêmes ce que j'ai fait à votre égard.

« Le serviteur n'est pas plus grand que son maître.

« Si vous comprenez ceci, vous serez heureux en le faisant. »

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.

Que celui qui est le plus grand parmi vous devienne comme le plus petit, et que celui qui tient le premier rang soit comme celui qui sert.

Autant de fois vous aurez rendu ces devoirs aux moindres de mes frères, c'est à moi-même que vous les aurez rendus.

Le Fils de l'Homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir.

Celui qui est le plus grand entre vous sera votre serviteur.

Si quelqu'un veut être le premier, il faut qu'il soit le dernier, et le serviteur de tous.

*Quantò magnus es, humilia te in omnibus.*  
Eccli. III, 20.

*Vilior fiam plusquàm factus sum, et ero humilis in oculis meis.* II Reg. VI, 22.

*Qui humiliatus fuerit, erit in gloriâ.*  
Jobi XXI, 29.

*Semetipsum exinanivit, formam servi accipiens.* Philip. II, 7.

*Omnes invicem humilitatem insinuate.*  
I Petri V, 7.

*Humiliamini in conspectu Domini, et exaltabit vos.* Jacobi IV, 10.

Autant vous êtes grand, autant humiliez-vous en toutes choses.

Oui, je m'abaisserai encore davantage, et je m'humilierai devant mes yeux.

Celui qui se sera humilié sera glorieux et élevé en honneur.

Il s'est anéanti en prenant la forme d'un serviteur.

Tâchez de vous inspirer l'humilité les uns aux autres.

Humiliez-vous en la présence du Seigneur, et il vous élèvera.

## EXEMPLES TIRÉS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU-TESTAMENT.

[David devant l'Arche]. — David était véritablement persuadé que plus on est élevé en dignité, plus on honore DIEU en s'abaissant à des actions basses et humiliantes, lorsque, en présence de l'Arche d'alliance, figure de l'humanité du Sauveur, il voulut paraître dépouillé de toutes les marques de la dignité royale, et essuyer la raillerie d'une reine orgueilleuse, qui ne pouvait souffrir cette humiliation; plus elle en fut choquée, plus il fit paraître d'élévation et de grandeur d'âme. « Quoi, lui répondit-il, devant le Seigneur qui m'a fait asseoir sur le trône et qui m'a préféré à votre père, je ne m'abaisserais pas! Oh! je m'humilierai toujours de plus en plus en sa présence; je serai petit et méprisable à mes propres yeux, et, quand il s'agira de son service et de son culte, je mettrai ma gloire à m'abaisser au-dessous des derniers de mes sujets: *Vilior fiam plusquàm factus sum, et ero humilis in oculis meis.* » Ce noble et généreux sentiment de ce prince de l'ancien testament, dit S. Augustin, a excellemment enseigné à tous les princes chrétiens à ne point craindre d'avilir leur dignité en s'anéantissant devant DIEU et en donnant à leurs sujets l'exemple de l'honneur qui lui est dû. Qu'aurait-il fait, ce saint roi, si, comme nous, il eût vu de près le jour des humiliations du Seigneur, qu'il n'a vu que de loin; et si, comme nous, il eût eu l'avantage de pouvoir prendre part à cette parole sortie de la bouche du Verbe incarné: *Exemplum dedi vobis, ut, quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis* (Joan. XIII). C'est moi-même qui vous ai donné l'exemple, un DIEU qui fait aujourd'hui la fonction de serviteur et d'esclave, le Roi de gloire qui se met aux pieds du plus indigne des mortels, c'est-à-dire du traître qui est sur le point d'exécuter l'exécrationnable dessein qu'il a conçu de le perdre. Qu'après cela les grands de la terre s'abaissent tant qu'il leur plaira, ils ne descendront jamais si bas.

[Le roi Achab]. — Un jour, DIEU sembla faire gloire et une espèce de triomphe de voir Achab humilié devant lui: car, comme s'il eût été sur-

pris d'une telle humilité dans un homme si fier et si orgueilleux, il demande à son prophète : « As-tu vu comme Achab s'est humilié devant mes yeux? *Nonne vidisti humiliatum Achab coram me?* » Et quelle merveille que ce roi, qui était simplement un homme, et encore un grand pécheur, s'humiliât et fléchît les genoux devant une majesté souveraine ; et que celui qui n'était que poussière se couvrît de cendres, et se revêtît d'un cilice, pour détourner la vengeance du Ciel de dessus sa tête ! Tournez, tournez ici les yeux, ô Roi de gloire : vous y verrez bien un autre spectacle ! Vous verrez votre Fils, je ne dirai pas aux pieds de votre grandeur, mais aux pieds même de Judas, c'est-à-dire du plus infâme de tous les hommes. Voyez-vous comme il les tient entre ses mains sacrées, comme il les lave, comme il les embrasse et les baise ; non point par cérémonie, mais par une affection tendre et sincère, et du meilleur de son cœur. Passe que ce DIEU-Homme s'humilie et s'anéantisse en présence de son Père ; mais qu'un Homme-DIEU s'abaisse jusqu'aux pieds des pécheurs, c'est ce qui ravit le ciel et la terre en admiration.

[Le pharisien et Ste Madeleine]. — Le pharisien qui convia le Sauveur à manger chez lui se scandalisa de ce qu'il permit qu'une femme pécheresse lui touchât les pieds, et crut que c'était une chose indigne d'un rang qu'un prophète tenait dans sa nation. Mais, superbe Pharisien, si vous aviez tant d'estime de la dignité d'un prophète que vous croyiez qu'elle était profanée par l'attouchement d'une pécheresse, quelles auraient été vos pensées si vous eussiez su que celui qu'elle touchait, et dont elle lavait les pieds de ses larmes était un DIEU, et qu'il n'éloignait pas cette pécheresse ? Mais, si un objet si nouveau et si incroyable à votre vanité vous remplit d'admiration, qu'auriez-vous dit si, sachant que cet homme était DIEU, comme en effet il l'était, vous l'eussiez vu non-seulement donner ses pieds aux pécheurs pour les baiser par respect, ce dont les plus grands Saints eussent été infiniment honorés ; mais lui-même, les genoux en terre, laver les pieds des pécheurs ? Quelle incomparable différence y a-t-il entre DIEU et un prophète ! entre se laisser toucher les pieds et laver les pieds des autres ! et de quel étonnement n'auriez-vous point été surpris si vos yeux eussent été témoins de ce spectacle ? Pour moi, je ne doute pas que les anges mêmes ne soient demeurés étonnés et ravis d'une si étrange humilité. (*Grenade, dans son Mémorial*).

[S. Jean-Baptiste]. — Quand le Fils de DIEU alla trouver Jean-Baptiste sur le bord du Jourdain pour recevoir le baptême de ses mains, ce saint précurseur fut tellement surpris de voir son Sauveur non-seulement confondu parmi la foule des pécheurs qui venaient de toute la Judée pour être baptisés, mais demandant lui-même le baptême de pénitence que ce saint prêchait, pour servir de dispositions au baptême du SAINT-ESPRIT que ce Sauveur devait instituer pour la rémission des péchés ; ce saint précur-

seur, dis-je, fut tellement frappé d'étonnement d'une telle humiliation, que, ne se pouvant défendre d'obéir à celui qu'il reconnaissait pour son Seigneur et son Maître, il ne put s'empêcher de faire paraître sa surprise et de marquer combien il trouvait ce procédé étrange, et la répugnance qu'il ressentait à se soumettre à un tel ministère qu'il exigeait: *Ego debeo a te baptizari, et tu venis ad me?* (Matth. III). C'est moi qui, comme infiniment au-dessous de vous dois recevoir de vous le baptême: et vous venez à moi pour demander que je vous baptise? Vous, si grand, si élevé au-dessus de moi, et moi si petit et si peu considérable en comparaison de vous; vous, le Verbe du Père éternel, et moi la voix qui crie dans le désert, et qui ne suis au monde que pour y annoncer votre venue; vous qui êtes la lumière du monde, et moi qui ne suis que pour rendre témoignage que cette lumière doit éclairer l'univers et bannir les ténèbres dont les hommes sont enveloppés; vous qui êtes le Messie, le Seigneur et le souverain, et moi qui ne suis que le Serviteur envoyé de votre part pour être le héraut qui vous doit déclarer, annoncer et précéder: *Tu ad me, verbum ad vocem, sol ad lucernam, Dominus ad servum, rex ad præconem?* Et certes, ce grand Saint avait bien sujet de s'étonner de voir celui dont il se jugeait indigne de délier la courroie de ses souliers, en posture de pécheur, baisser la tête et s'humilier jusqu'à demander son baptême. Mais combien est plus admirable l'humilité que le Fils de DIEU pratique dans l'action dont nous parlons, puisqu'il n'y reçoit pas l'eau des mains de ses disciples, mais qu'il s'abaisse pour en mettre à leurs pieds; qu'il ne demande pas d'être lavé par leur ministère, mais qu'il les lave lui-même, et qu'il descend jusqu'à la dernière humiliation, celle de laver leurs pieds! *Cæpit lavare pedes discipulorum.*

[La surprise de S. Pierre]. — S. Pierre, qui fut contraint le premier de tous de se soumettre à la volonté du Sauveur et de souffrir une action si humiliante, en demeura saintement effrayé, et si confus qu'il ne put exprimer son étonnement autrement que par ces paroles, *Domine, tu mihi lavas pedes?* Quoi! Seigneur, vous voulez me laver les pieds? *Tu mihi!* Vous qui êtes mon DIEU et le souverain de l'univers, et moi qui ne suis qu'un néant! *Tu mihi:* vous qui êtes mon maître, et moi qui ne suis que votre esclave! *Tu mihi:* vous qui êtes le Saint des saints, et moi qui ne suis qu'un pécheur indigne de m'approcher de vous, et encore plus indigne que vous approchiez de moi! — Il y eut, en cette occasion, un combat et une contestation d'humilité entre le maître et le disciple, le Sauveur et son apôtre. C'était un honneur infini pour l'apôtre que le Fils de DIEU exercât envers lui un si vil ministère, et ce n'était pas une humilité bien considérable de s'en juger indigne. Mais il la poussa trop loin en s'opposant à la volonté de son maître, ce qui lui attira de sa part une terrible menace, comme il s'était déjà attiré un fâcheux reproche pour avoir voulu l'empêcher de souffrir la mort en faveur du salut des hommes. L'humilia-

tion du Sauveur fut, au contraire, infiniment utile à S. Pierre, non-seulement en lui donnant l'exemple de s'humilier quand il serait élevé au plus haut degré d'honneur qui soit sur la terre, mais en lui apprenant par cette action qu'il fallait toujours se purifier davantage et se nettoyer des moindres souillures pour s'approcher toujours de plus près et s'unir davantage à celui qui est la sainteté même, et qui ne peut souffrir que rien de souillé entre avec lui dans le ciel. Ce qui obligea ensuite ce disciple de le prier, puisqu'il le souhaitait ainsi, de lui laver non-seulement les pieds, mais encore la tête et les mains.

[Le vrai honneur des grands]. — Quand le premier empereur chrétien s'abaissa jusqu'à bêcher la terre et la porter comme un manœuvre pour bâtir le premier temple dédié à JÉSUS-CHRIST en l'honneur du prince des apôtres, jamais il ne parut plus grand et ne fut plus admiré que dans cet humble exercice; et le pieux et incomparable monarque S. Louis ne fut jamais plus glorieux que quand, par le sentiment de l'humilité la plus profonde, il servait lui-même les pauvres, et leur préparait à manger de ses mains royales. En effet, servir DIEU c'est régner, dit le texte sacré, et lui obéir c'est quelque chose de plus que de commander à toute la terre. Or, on fait l'un et l'autre en pratiquant ces humbles et charitables services envers les autres: on obéit à DIEU qui les commande, et on les rend à DIEU même, qui les reçoit en la personne de ceux qui le représentent. Ce sont deux sources de gloire qui relèvent ces sortes d'actions. C'est dans cette vue et dans cet esprit que les plus hautes puissances de la terre, ceux qui sont élevés aux plus hautes dignités, observent si religieusement cette pieuse et sainte cérémonie de laver les pieds des pauvres en ce saint jour. Le Souverain-Pontife, en qualité de Vicaire du Sauveur du monde, s'en fait une loi, sur l'exemple de celui dont il tient la place; et lui, à qui les plus grands monarques baisent les pieds par le respect qu'ils portent à sa dignité, ne se tient point déshonoré de s'abaisser lui-même aux pieds des personnes les plus viles et les plus misérables pour les laver. Nos rois et nos souverains, qui ne reconnaissent que DIEU au-dessus d'eux, ne croient pas abaisser le haut rang qui les élève, quand ils pratiquent tous les ans cette même cérémonie, parce qu'ils s'abaissent aux pieds de leur souverain maître en rendant ce pieux office aux personnes les plus éloignées de leur rang; et, comme la religion leur apprend à mettre gloire à s'abaisser devant DIEU, qui les a élevés sur la tête des autres, ils lui en font hommage en s'abaissant aux pieds de ceux qui le représentent.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES  
DE L'ÉCRITURE.

*Quicumque voluerit inter vos major fieri sit vester minister* (Matth. xx). Faites, je vous prie, réflexion sur le temps et sur le lieu que le Sauveur choisit pour donner un témoignage si public de son humilité. Ses Disciples s'entretenaient alors pour savoir lequel d'entre eux paraissait être le plus grand et le plus considérable. Ils avaient autrefois agité la même question ; et, comme ils n'avaient pas alors profité de la sage remontrance que ce divin Maître leur avait faite sur ce sujet, pour guérir leur orgueil ou leur ambition, il y emploie un remède infiniment plus efficace, en faisant voir au milieu d'eux et envers eux-mêmes un acte du plus prodigieux abaissement qu'il eût encore pratiqué sur la terre, qui fut de leur laver les pieds : pour leur apprendre, par cette humiliation si surprenante, les nouvelles maximes de son Evangile : — que le moyen de s'élever c'est de s'abaisser ; que celui-là est le plus grand aux yeux de DIEU qui est le plus petit devant ses propres yeux ; qu'il faut que celui qui est le premier parmi nous soit le serviteur des autres ; et enfin, que la mesure de notre élévation dans le ciel sera celle de notre abaissement sur la terre. Ainsi, il ne faut plus que le prince des Apôtres nous dise : *Humiliamini sub potenti manu DEI* (I Petri v) : Humiliez-vous sous la puissante main de DIEU ; mais « Humiliez-vous parce que celui qui est la souveraine grandeur nous donne lui-même l'exemple de l'humilité en s'abaissant jusqu'au plus bas de tous les services qu'on peut rendre à une personne. »

*Exinanivit semetipsum, formam servi accipiens* (Philipp. II). Quelle grande que soit l'humilité qui paraît en cette action extérieure, on peut dire qu'elle n'est que l'ombre et une suite de celle qu'il pratiqua lorsqu'il s'anéantit pour l'amour de nous en se faisant homme, et *en prenant la forme d'un serviteur*, comme parle l'Apôtre. Ce fut proprement en cette occasion qu'il quitta toutes les marques de sa grandeur, qu'il se dépouilla des ornements de sa gloire, et qu'il se revêtit d'une chair mortelle et passible : ce que l'Apôtre appelle un *anéantissement*, parce que, en se mettant au rang des créatures il se rendit dépendant et serviteur, ce qui est essentiel à tout être créé. Aussi en a-t-il pris la forme en s'abaissant de la sorte, c'est-à-dire, selon l'explication véritable de ces paroles, qu'il en a pris la nature et ce qui en fait proprement l'essence : *Formam servi accipiens*. Au lieu que, dans le lavement des pieds, il n'en exerce que l'office

et la fonction et n'en prend que la forme extérieure, pour ainsi parler, en se dépouillant de ses habits pour se mettre en état et en posture de serviteur, et s'abaisser par ce moyen à ce qu'il y a de plus bas et de plus humiliant dans cette condition ; ce qu'on peut appeler un second anéantissement de ce qu'il a de grandeur en qualité d'Homme-DIEU et de ce qui le relève encore infiniment au-dessus de tous les autres hommes.

*Discite à me quia mitis sum et humilis corde.* (Matth. XI). — Entre toutes les leçons que le Verbe incarné a données aux hommes, il est évident que la plus importante, celle qu'il a eue le plus à cœur, a été l'humilité : aussi a-t-il voulu que nous l'apprissions de lui-même en se donnant pour maître et pour modèle tout à la fois. Cette vertu est comme répandue dans toutes les actions de sa vie, et il n'y en a point dont il ait fait un précepte plus exprès et donné de plus fréquents exemples. Ce qui semble avoir donné lieu à S. Paul de l'appeler la vertu de JÉSUS-CHRIST : *Ut inhabitet in me virtus Christi.* Mais c'est dans le lavement des pieds qu'il a réuni le précepte, l'exemple et l'instruction tout à la fois, de manière que cette action seule semble nous dire : *Discite à me* : apprenez par là quelle a été l'humilité du Fils de DIEU. En effet, nous pouvons apprendre les autres vertus par les actions des anciens patriarches et des autres saints qui ont précédé la venue du Sauveur. Nous apprenons la pénitence d'Adam, qui a été le premier pénitent comme il a été le premier pécheur, la fidélité de Noé, l'obéissance d'Abraham ; du saint homme Job la patience ; la chasteté de Joseph, la douceur de Moïse, le zèle de Phinées ; le pardon des injures et l'amour des ennemis de David. Mais le Fils de DIEU a voulu que nous apprissions l'humilité de lui-même : et pouvait-il mieux nous l'apprendre qu'en s'abaissant jusqu'à laver les pieds de ses disciples, sachant jusqu'à quel point de grandeur il est élevé ?

*Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos* (Joann. XII). — C'est une chose assez remarquable, que l'Évangéliste, pour nous représenter l'action d'humilité que fit le Sauveur en lavant les pieds à ses Apôtres, semble nous disposer à ce surprenant spectacle par l'éloge qu'il fait de sa charité : *Cum dilexit suos*, etc. Pour quelle raison, à votre avis, puisque ces deux vertus n'ont pas, ce semble, beaucoup de rapport ? Car la charité, dit l'Apôtre, est la plus éminente de toutes les vertus, et l'humilité la plus basse ; celle-là est le faite et le comble de la perfection, et celle-ci n'en est que comme le fondement. Mais c'est que S. Jean, pour nous faire comprendre la profondeur de cette humiliation du Fils de DIEU, a voulu nous faire voir la hauteur et l'éminence de sa charité, afin que nous mesurassions l'une par l'autre. Comme la hauteur du faite d'un édifice fait connaître combien les fondements qui le soutiennent doivent être profonds, ainsi voulez-vous savoir jusqu'à quel abîme d'abaissement

est descendu le Fils de DIEU par son humilité? Concevez jusqu'à quel comble de hauteur est arrivée sa charité. Son amour est monté jusque dans le sein du Père éternel, où reposait ce Verbe divin, et son humilité, qui l'a fait descendre jusqu'à nous, a fait voir cette merveille étonnante, savoir, celui même qui est assis à la droite du Très-Haut abaissé aux pieds de ses créatures de manière que la profondeur de son humilité, qui descend jusqu'à la dernière bassesse, égale la hauteur et l'éminence de sa charité, comme parle l'Apôtre. L'amour donc qu'il a témoigné aux hommes, durant tout le cours de sa vie, a davantage éclaté sur la fin, par ce prodigieux acte d'humilité de laver les pieds à de pauvres pécheurs : il nous fait connaître l'excès de sa charité par l'excès de son abaissement.

*Qui lotus est non indiget nisi ut pedes lavet, sed est mundus totus* (Joan. XIII).

— Ces paroles signifient, comme dit S. Augustin, que celui qui a été lavé par le Baptême, et purifié de toutes ses taches a besoin encore, après cela, d'un autre baptême, qui est celui de la pénitence, figuré par le lavement des pieds; lequel baptême est nécessaire aux plus saints et aux plus vertueux, pour les épurer des affections terrestres, qui sont comme les pieds, et qui contractent mille souillures par le commerce du monde; c'est-à-dire, pour parler sans allégorie et sans métaphore, que ceux qui après le Baptême ne tombent pas dans des péchés griefs et mortels qui les privent de l'amitié de DIEU, mais seulement dans des fautes légères et vénielles, ont la tête et les mains pures, parce qu'ils ont l'intention droite, et que leurs actions sont conformes à la loi de DIEU et aux maximes de l'Evangile. Mais il est mal aisé, et par conséquent bien rare, que leurs pieds, je veux dire leurs passions, leurs pensées et leurs désirs, n'amasent et ne contractent quelques souillures de la terre sur laquelle ils marchent et qu'ils touchent continuellement, Or, ce sont ces pieds, ces affections, ces attachements aux biens sensibles, ces actions intéressées, ces mouvements trop vifs, ces intentions moins pures, ces désirs qui penchent trop vers la terre, qui ont besoin d'être lavés, nettoyés, purifiés par le baptême de la pénitence. Nous avons les pieds salis, les affections souillées par l'attachement aux choses de la terre, par l'amour trop grand pour les biens, les honneurs et pour nous-mêmes : ces pieds donc ont sans cesse besoin d'être nettoyés, sinon de la boue, du moins de la poussière qu'ils ont ramassée.

*Quod ego facio tu nescis modò, scies autem postea* (Joann. XIII). — Le refus que S. Pierre fit d'abord de souffrir le charitable office que le Fils de DIEU lui voulait rendre ne venait ni d'une volonté opiniâtre ni d'une désobéissance formelle, mais d'un profond respect, dit S. Cyrille, d'un amour ardent selon S. Chrysostôme, et de l'ignorance où il était de ce que voulait dire une action si surprenante, et qu'il ne pouvait compren-



dre, comme l'a cru S. Augustin. Ce refus cependant l'eût pu rendre coupable, si l'excès de sa ferveur ne l'eût excusé. Sur quoi S. Basile fait cette réflexion, que nous devons apprendre de-là avec quelle promptitude et quelle résignation on doit obéir à DIEU et se soumettre à ses ordres, sans demander raison de ce qu'il ordonne, ni s'enquérir, avant le temps, pourquoi ces voies par lesquelles il nous conduit sont ordinairement cachées ; il ne les manifestera que quand il jugera à propos. C'est à nous de les suivre par une obéissance simple, sans raisonner sur le précepte ni vouloir pénétrer trop curieusement ses desseins. La véritable obéissance dit toujours, avec le grand Apôtre : *Domine, quid me vis facere?* Seigneur, que voulez-vous que je fasse? Elle ne dit jamais : Pourquoi voulez-vous que je fasse? Elle se contente de savoir l'ordre, et ne s'inquiète point du motif, dont elle laisse la connaissance à DIEU, qui nous le fait savoir en son temps : *Quod ego facio tu nescis modò, scies autem postea* (Joan. XIII). Ainsi, quand DIEU nous envoie quelque adversité, quelque disgrâce de fortune, quelque humiliation ou quelque affliction sensible, nous ne savons pas ses desseins sur nous ni ce qu'il veut faire : *Quod ego facio tu nescis modò*; mais ne soyons ni curieux ni impatients ; quand nous nous serons soumis par obéissance, nous en saurons la raison par l'utilité que nous en recevrons.

*Non est servus major domino suo.* (Joann. XIII). — Ces paroles contiennent toute la force du discours que fit le Sauveur à ses Apôtres après le lavement des pieds, en leur découvrant le dessein qu'il avait tenu caché avant cette action. Vous savez, leur dit-il, ce que je viens de faire : vous m'appellez votre Seigneur et votre Maître, et je le suis en effet. Si donc, moi qui suis votre Maître et votre Seigneur, je me suis abaissé jusqu'à vous laver les pieds, ne devez-vous pas sur un tel exemple, vous laver les pieds les uns aux autres, puisque je ne vous ai donné cet exemple qu'afin que vous fassiez ce que j'ai fait? Je vous dis donc, et je vous le dis en vérité, le serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni l'apôtre plus que celui qui l'a envoyé. Si vous concevez bien ce que je vous dis et ce que je viens de faire, vous serez bienheureux si vous le mettez en pratique. Excellente leçon que donne la sagesse incréée, pour l'instruction tant de ses apôtres que de toute l'Eglise ; leçon d'autant plus efficace, que l'action a précédé la parole, l'œuvre l'instruction, et l'exemple le précepte.

## § IV.

## Passages et Pensées des SS. Pères.

Tu mihi lavas pedes? Quid est tu? quid est mihi? Cogitanda sunt potius quàm dicenda, ne fortè quid ex his verbis concipit anima non explicet lingua. August. 56 in Joann.

Petrus, videns divinitatem incarnatam incurvatam ante se, expavit et exhorruit. Id. Epist. 28 ad fratres in eremo.

Non erubescat servus si facere jubetur quod priùs fecit Dominus. Cyprian. De ablut. pedum.

Dominus, ad genua Petri lavaturus pedes, ipse genibus flexit; Dominus servo consummatae humilitatis obtulit famulatum. Id. ibid.

Propter nos, benignissime Domine, pedes lavas discipulis, quia post baptismum, quem sui reverentiã non patitur iterari, aliud lavacrum procurasti quod nunquàm debeat intermitteri. Cyprian. Ibid.

Loci baptisinate, eodem lavacro ulterius non egent, sed hoc lavacrum quotidianis est excessibus institutum. Id. ibid.

Docetur huc quæ sit baptismi et aliorum sacramentorum stabilitas, et quantum ad expiationem proficiat humilis pietas et pia humilitas. Cyprian. ibid.

Docetur etiam quomodo omni tempore prosequenda ac repetenda sit ablutio pedum, per quam rectè cognitam et intellectam, adhærentis animæ sordes quotidianâ satisfactione laventur. Id. ibid.

Quem fastum hoc non tolleret, quam non deprimeret elationem? Qui sedet super Cherubim proditoris pedes lavit! Tu, homo, terra et pulvis superbieris? Chrysostom. Homil. 70 in Joan.

Quoi! Seigneur, vous me lavez les pieds? Que veut dire ce vous, et que veut dire ce moi? Ces paroles doivent plutôt être méditées qu'expliquées, de peur que la langue ne puisse exprimer ce que l'esprit en conçoit.

Pierre, voyant ce DIEU incarné à ses pieds, en fut effrayé et comme hors de lui-même.

Que le serviteur ne rougisse point de faire ce que le Seigneur a fait tout le premier.

Le Seigneur, abaissé aux genoux de Pierre pour lui laver les pieds, et étant lui-même à genoux, ce souverain Maître fait à l'égard de son serviteur une fonction de la plus profonde humilité.

C'est pour nous et pour notre instruction, DIEU de bonté et de miséricorde, que vous lavez les pieds à vos disciples : parce que, après le baptême qu'il n'est pas permis de réitérer, vous nous avez pourvus d'un autre bain que nous devons prendre continuellement (la pénitence).

Ceux qui ont été lavés par le baptême n'ont plus besoin du même bain salutaire ; mais le bain dont il est ici question est institué pour remède aux excès que nous commettons tous les jours.

On apprend par cette cérémonie l'établissement stable du Baptême et des autres sacrements, et combien l'humble piété et la pieuse humilité est efficace pour l'expiation de nos péchés.

On apprend aussi comment en tout temps on doit réitérer le lavement des pieds, lequel, pris dans le sens où l doit être, lave, par une satisfaction journalière, les souillures que contractent nos âmes.

Quel faste une telle action d'humilité n'est-elle pas capable de bannir, et quelle élévation n'abaissera-t-elle pas? Celui qui est assis sur les chérubins a lavé les pieds du traître Judas : et vous, homme tiré du néant, qui n'êtes que terre et poussière, vous vous enorgueillirez?

*Humilitas, Christi virtus, quantum confundis superbiam nostram!* Bernard. Serm. 1 in Epiph.

*Quomodo non humiliaretur homo coram humili DEO?* Id. ibid..

*Manifestum est lotionem hanc factam non tantum in exemplum, sed etiam in mysteriorum spiritualis munditiei* Id. Serm. de cœnâ Domini.

*In recusando Christi obsequio vehemens Petrus, in permittendo vehementior; utrumque ex amore.* Chrysost.

*Ad pedes Judæ locum mihi fingebam; nunc, dum Christum iis advolutum attentè considero, nullum mihi inde expulso locum video.* S. Borgia (in ejus Vitâ).

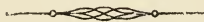
Humilité, vertu de Jésus, que tu confonds notre orgueil

Comment un homme aura-t-il de la peine à s'abaisser devant un DIEU si étrangement humilié ?

Il est évident que ce lavement des pieds n'a pas été seulement pour nous donner l'exemple, mais un mystère pour signifier la pureté de cœur qui doit régner en nous.

Pierre, en refusant le service que le Sauveur lui voulait rendre, fit voir beaucoup de promptitude et de vivacité, en le permettant, il en marqua davantage : l'un et l'autre ne venait que d'un grand amour.

Je m'étais imaginé que la place qui me convenait le mieux était d'être aux pieds de Judas ; mais, quand je vois mon Sauveur abaissé là tout le premier, je ne sais plus où me mettre.



## § V.

### Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Le lavement des pieds]. — Il ne faut pas croire que cette pratique de laver les pieds ait commencé par cette cérémonie dans laquelle le Fils de DIEU, après la dernière cène qu'il fit avec ses apôtres la veille de sa passion, leur lava les pieds avec une humilité inconcevable. On peut dire que l'usage en a été de tout temps et presque parmi toutes les nations, ainsi que ceux qui se piquent d'antiquité peuvent avoir remarqué dans les auteurs profanes. Il nous suffit de voir cette coutume établie dans les saintes lettres par l'exemple d'Abraham, de Loth et de quelques autres, dans l'hospitalité que les anciens patriarches exerçaient envers leurs amis, les passants et les pèlerins, pour marquer la joie qu'on avait de les voir, et leur témoigner, par ce charitable office, qu'on était disposé à leur rendre tous les services qu'ils pouvaient attendre de leurs amis. Ce ne fut point dans cette vue que le Sauveur pratiqua cet office de charité envers les apôtres, mais par un sentiment d'humilité dont il voulut leur donner l'exemple avant que de les quitter pour retourner à son Père, comme il le leur déclara lui-même ; et, comme c'était la dernière action dont ils seraient témoins, il n'oublia rien afin qu'elle leur demeurât fortement imprimée dans l'esprit. Ce qui fait que S. Grégoire invite l'univers à ce surprenant

spectacle d'un DIEU aux pieds de douze pauvres pêcheurs, pour y voir le plus grand et le plus admirable exemple d'humilité qui fut jamais.

[Qualité de celui qui s'humilie ici]. — On doit, à l'exemple de S. Jean, faire réflexion sur l'excellence de la personne qui s'abaisse jusqu'à laver les pieds des Apôtres : car plus celui qui s'humilie est élevé, plus son abaissement est grand ; et l'humilité n'est jamais plus admirable que quand elle se rencontre en une personne d'un rang et d'un mérite extraordinaires. On peut donc considérer le Sauveur et comme DIEU et comme homme. En tant que DIEU, il se voit environné dans le ciel d'une troupe innombrable d'esprits bienheureux, qui l'adorent avec une profonde révérence. En tant qu'homme, il se renferme dans une chambre avec de pauvres pêcheurs, à qui il lave les pieds. Comme DIEU, il est revêtu de gloire, *ceint et armé de force*, (Ps. 92), et sa main toute puissante est l'ouvrière du monde. Comme homme, il se dépouille de ses vêtements, il se ceint d'un linge, et ses mains ne sont occupées qu'à laver les pieds à des gens de la lie du peuple !

[Mystère de cette action]. — L'action humiliante dont le Sauveur donne ici l'exemple est si mystérieuse, que quelques SS. Pères en font une espèce de sacrement : non qu'on le doive ajouter à ceux que l'Eglise reconnaît comme les sources de toutes les grâces, et qui nous appliquent la vertu du sang d'un DIEU, mais à cause du rapport qu'a cette action avec les principaux sacrements. Elle semble avoir cela de commun avec le Baptême, qu'elle se fit avec l'eau, et qu'elle lava les tâches de l'âme, comme le Fils de DIEU le déclara assez clairement au premier de ses Apôtres : *Si non laverò te, non habebis partem mecum* ; si vous ne souffrez que je vous lave, vous n'aurez point de part avec moi. Ne diriez-vous pas que ce second baptême serait aussi nécessaire que le premier ? — Il n'a pas moins de rapport avec la Pénitence, pour la même raison, puisque ce même Sauveur l'emploie pour laver et effacer jusqu'aux moindres souillures : *Qui lotus est non indiget nisi ut pedes lavet*. Ce qui a donné lieu à quelques-uns de croire que c'était en effet un véritable sacrement, c'est que cette action a précédé immédiatement l'institution du sacrement adorable de son corps et de son sang, comme pour apprendre à ses Apôtres, et en leur personne à tous les chrétiens, avec quelle pureté ils devaient approcher de ce divin mystère. De manière que, comme les sacrements sont des signes effectifs qui opèrent ce qu'ils signifient, cette action en a toute la ressemblance, dans le symbole qui y est employé, dans l'effet qu'elle produisit alors et qu'elle représente encore maintenant. S. Bernard et quelques autres ont penché vers cette opinion ; mais comme elle n'est pas reçue dans l'Eglise, contentons-nous du nom de mystère que nous lui avons donné d'abord.

[Humilité du Seigneur]. — Nous pouvons remarquer avec l'Évangéliste que si

le Fils de DIEU s'abaisse à cette action, servile d'elle-même, ce n'est pas qu'il ignore sa dignité, son pouvoir, sa naissance et son origine, qu'il est descendu du ciel et qu'il y doit retourner, qu'il est DIEU et homme tout ensemble, et qu'il doit régner un jour assis à la droite de son Père : il sait tout cela, et S. Jean remarque expressément que tout cela était présent à son esprit, et qu'il y pensait même actuellement : d'où il suit que, s'il s'abaisse au-dessous des hommes, ce n'est ni par une violence extérieure ni par bassesse d'âme, ni faute de savoir ce qu'il est, ni pour s'y voir obligé par quelque sorte d'intérêt; mais par un pur sentiment d'humilité, pour accomplir ce qu'a dit le Sage : *Quantò major es, humilia te in omnibus.* (Ecl. III).

[Sa charité]. — Cette action du Fils de DIEU n'est pas seulement un exemple d'humilité, c'est aussi, disent les SS. Pères, une leçon de charité qu'il nous fait; car laver les pieds à une personne c'est témoigner qu'on est disposé à lui rendre tous les services et tous les bons offices dont nous sommes capables; c'est la soulager, la caresser, lui donner les marques d'une amitié sincère. C'est ce que le Sauveur, qui a daigné appeler ses apôtres ses plus intimes amis, a pratiqué à leur égard, la veille de ce jour terrible auquel ses propres pieds devaient être cloués à la croix et lavés de son sang. Ce qui fait voir combien la parfaite charité est sévère à soi-même et miséricordieuse envers les autres. Considérons donc ce grand exemple d'humilité et de charité tout ensemble : ce sont deux vertus que le Sauveur laisse par son testament à ceux qui lui appartiennent. Il leur ordonne, en cette dernière heure, de se traiter entre eux de la même manière qu'il les avait traités, et de se rendre à l'envi les uns aux autres les offices d'humilité et de charité dont il avait usé envers eux.

[Son humiliation volontaire]. — Quoique toute la vie du Sauveur, depuis sa naissance dans la crèche jusqu'à sa mort sur la croix, n'ait été pour nous qu'une continuelle leçon d'humilité, l'action du lavement des pieds est une des plus remarquables et des plus importantes instructions qu'il nous ait données : ce qu'il a voulu témoigner lui-même lorsqu'il a déclaré que, comme notre Seigneur et notre Maître, il nous a laissé cette dernière leçon pour être imprimée bien avant dans notre esprit, et cet exemple pour être imité : *Si ego lavi pedes vestros, Dominus et Magister, exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis.*

Qu'un DIEU paraisse glorieux et plein de majesté, qu'il donne des marques de sa grandeur, ce n'est pas une chose nouvelle ou qui doive nous surprendre, puisque la gloire n'est pas en lui chose accidentelle, mais sa nature et sa propre essence. Mais qu'il s'humilie, qu'il s'abaisse jusqu'à laver les pieds à de pauvres pécheurs, plus méprisables encore par leur grossièreté que par la bassesse de leur naissance et de leur condition, c'est une chose qui doit donner de l'étonnement au ciel et à la terre,

dont la nouveauté donne de l'admiration aux anges, qui ne s'étonnent pas de le voir faire de grandes choses, mais de le voir autant abaissé qu'il est grand de lui-même; c'est ce qui ne les surprend pas moins que les Apôtres. Aussi est-ce un spectacle dont la nouveauté passerait toute croyance si lui-même ne l'avait fait savoir par le témoignage d'un de ceux envers qui il exerça cette humilité si surprenante.

On peut dire que, dans cette action, on ne voit qu'une humilité toute pure, sans mélange d'aucune circonstance qui la relève : ce qui ne se peut pas dire des autres actions où il s'est encore plus abaissé. En effet, il ne faut que les parcourir pour en être convaincu. Sa naissance a été infiniment humble, puisque l'Apôtre l'appelle un anéantissement de la majesté d'un DIEU né dans une étable; mais les concerts des anges, l'hommage des pasteurs, l'apparition de l'étoile, l'adoration des rois, font voir dans cette étable autant de gloire que d'humiliation. Son enfance a été humble, puisqu'il a été soumis à la loi de la circoncision, à la persécution d'Hérode, obligé de fuir en Egypte; mais dans la Présentation au temple, Siméon et Anne ont annoncé ses merveilles; la révélation de l'ange l'a soustrait au glaive du persécuteur; et ainsi l'on trouve autant de gloire que d'abaissement dans son enfance. Son enfance a été humble, puisqu'elle s'est passée dans la soumission qu'il a rendue à sa sainte Mère et à Joseph : *Et erat subditus illis*; trente ans entiers ont été consacrés à l'obscurité du silence et de la retraite. Mais, dans cet état d'humiliation, à l'âge de douze ans, il parut au milieu des docteurs et donna des marques d'une sagesse consommée, qui causa de l'admiration à toute l'assemblée. Depuis l'âge de trente ans jusqu'à la fin de sa vie, quelle marque d'humilité ne donna-t il pas dans toutes ses actions et dans toute sa conduite, mais en même temps son éloquence, ses prédications, ses miracles, la suite et l'applaudissement du peuple, lui acquirent une estime incomparable dans toutes les villes de la Judée. A sa mort et sur la croix, qui fut le dernier abîme de son humiliation, le Ciel ne se déclara-t-il pas en sa faveur par des prodiges qui le font reconnaître pour véritable Fils de DIEU; *Verè Filius DEI erat iste?* Dans le lavement des pieds, ce fut une humiliation toute pure, sans que la gloire y ait eu nulle part; une action où il ne paraît aucun éclat de grandeur, et qui tient entièrement de la bassesse, je ne dirai pas seulement humaine, mais la plus servile.

[Pourquoi le lavement des pieds]. — Les disciples étaient surpris lorsque le Fils de DIEU exerçait un ministère si vil en apparence : ils n'en concevaient pas la raison, et n'osaient la lui demander, contents de s'y soumettre et de l'admirer. Mais, quand cette action si humiliante fut achevée, le Sauveur leur en découvrit une raison morale, et, après son ascension, le SAINT-ESPRIT leur en découvrit une autre toute mystérieuse, La raison morale, c'est l'exemple d'humilité qu'il leur donna : *Exemplum dedi*

*vobis ut quemadmodum ego feci ita et vos faciatis.* La raison mystérieuse fut de leur apprendre quelle devait être la pureté nécessaire pour recevoir son corps sacré dans l'Eucharistie; pureté figurée et représentée par ce lavement des pieds, qui a précédé ou qui fut immédiatement suivi de l'institution de ce divin sacrement.

[De l'obligation d'imiter]. — Les maîtres de la vie spirituelle font aussi une question qui a besoin de quelque éclaircissement. Ils demandent en quoi nous sommes obligés d'imiter cet exemple que le Fils de DIEU nous met devant les yeux : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci ita et vos faciatis.* Est-ce précisément à laver les pieds les uns des autres? S. Augustin, dans ses traités sur S. Jean, répond qu'on accomplit beaucoup mieux ce précepte en faisant actuellement au prochain ce que le Sauveur fit à ses disciples, quand de ses propres mains il leur lava les pieds; ce qui a été dès le commencement du monde dans la loi de nature, et dont Abraham et Loth sont loués dans le livre de la Genèse. Depuis, dans l'Eglise primitive, cet usage a été fort fréquent, comme l'on peut inférer d'un passage de S. Paul dans la 1<sup>re</sup> à Timothée, où, parlant des vertus et des bonnes actions qui doivent rendre une veuve recommandable, il veut qu'on s'informe si elle a lavé les pieds des saints : *Si sanctorum pedes lavit.* Et S. Augustin, dans le lieu que nous venons de citer, témoigne qu'encore de son temps plusieurs se rendaient mutuellement cet office, pour mieux exercer l'hospitalité. Il est cependant vrai d'observer que ce précepte peut s'accomplir par d'autres actions de charité et d'humilité : ce qui fait dire à plusieurs docteurs du premier ordre que le Fils de DIEU, dans ce ministère, regardé comme le plus vil et le plus abject, a voulu comprendre tous les autres de même genre, et en général tous les services que l'on peut rendre au prochain : et même c'est encore une coutume, parmi les gens du monde qui veulent marquer la déférence qu'ils ont pour quelqu'un, de s'offrir à lui rendre les plus bas offices. De manière qu'on a sujet de croire que le Sauveur renferme dans cet office de laver les pieds tous les services d'humilité et de charité que l'on peut rendre au prochain.

[Image de la pureté du cœur.] — Comme nous avons déjà dit que le lavement des pieds que le Sauveur pratiqua dans la dernière cène était un mystère, dont il donna dans la suite l'intelligence, les mêmes docteurs nous assurent que ce mystère représente particulièrement la pureté de cœur nécessaire à ceux qui veulent participer à son corps et à son sang dans l'adorable Eucharistie. Ce n'est pas sans raison que JÉSUS-CHRIST fit cette action après la manducation de l'agneau pascal, et immédiatement avant ou après l'institution du sacrement de son précieux corps, comme une pose qu'il voulut faire entre la fin de la figure et le commencement de la vérité; ou comme une disposition pour nous conduire de l'ombre à la

réalité; mais il a voulu nous déclarer par cette cérémonie, combien de sacrement de la nouvelle loi est plus excellent que celui de l'ancienne, et combien la préparation qu'il exige doit être plus grande. Car ce lavement des pieds qui se fait en une partie extérieure du corps, signifie et représente la purgation intérieure de tout ce qu'il y a de défectueux dans nos pensées et dans nos affections les plus secrètes, figurées par les pieds, si nous voulons être disposés à recevoir ce pain de vie, selon cet avertissement de l'Apôtre : *Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat* A quoi se rapportent ces paroles que le Sauveur dit à S. Pierre, quand il refusa d'abord par respect le bon office qu'il lui voulait rendre : *Si non laveris te, non habebis partem mecum* : lui déclarant par ces paroles qu'il ne serait pas digne de participer au sacrement de son corps s'il n'avait la pureté de cœur signifiée par cette purification corporelle.

[Rien de bas dans ce qu'un Dieu fait]. — Rien ne nous doit paraître grand que ce qu'un DIEU a rendu digne de vénération et de respect par le choix qu'il en a daigné faire. Car, l'estime qu'il fait des choses étant la règle du véritable honneur, on peut appeler véritablement glorieux ce qu'il a jugé digne de son approbation : de sorte que, quelque abjecte et méprisable que soit une chose en elle-même, DIEU, par l'usage qu'il en fait, lui imprime un caractère d'excellence capable de la rendre d'un prix inestimable. C'est donc par cette règle que nous devons juger de l'humilité chrétienne, et tenir pour glorieuse une action dont un Homme-DIEU nous a donné l'exemple en s'abaissant jusqu'à laver les pieds de ses disciples. Ainsi, nul préjugé, nul respect humain, nulle coutume contraire, ne doit prévaloir au jugement et à l'estime de DIEU, et nous empêcher de pratiquer de semblables actions, pour humiliantes ou indignes qu'elles paraissent aux yeux des hommes.

[La véritable humilité]. — On voit dans le monde assez de contestations et de combats causés par l'ambition, par la jalousie du rang et de l'autorité; mais en voit-on qui soient causés par l'humilité chrétienne, pour obtenir la dernière place et se rendre mutuellement les services les plus bas? Nous voyons, à la vérité, dans l'action humiliante du Fils de DIEU, le refus que fait S. Pierre de recevoir le charitable office que le Sauveur lui voulait rendre, et du côté du Sauveur une volonté de se faire obéir qui en vint jusqu'aux menaces les plus terribles si l'on persiste à lui résister. Or, dans cette contestation entre le maître et le disciple, ce fut une véritable humilité dans le Fils de DIEU; mais c'eût été une opiniâtreté dans S. Pierre, s'il eût persévéré dans la résistance : le mérite de la vraie humilité ne consiste pas à refuser opiniâtement l'honneur qu'on nous fait, mais à s'en juger indigne, à le recevoir avec confusion et par pure obéissance, après s'y être modestement opposé.



## § VI.

**Endroits choisis des Livres spirituels  
et des Prédicateurs.**

[Étonnement de S. Pierre]. — Il ne faut point ici de grands discours, mais une grande et tendre affection, qui produise son effet, à la vue d'une action qui parle d'elle-même. Représentez-vous donc simplement ce que fit le Sauveur après la dernière cène. Il se lève de table, met bas sa robe, prend un bassin qu'il remplit lui-même d'eau; puis, se ceignant d'un linge, il se jette aux pieds de S. Pierre, à dessein de les lui laver. Ce pauvre disciple, bien surpris d'une si grande et si extraordinaire humilité, refuse ce charitable office, et témoigne qu'il ne peut ni ne doit le permettre, comme se jugeant indigne d'un si grand honneur. Ce charitable maître insiste, ce disciple s'en excuse tout confus, et proteste qu'il ne le peut souffrir. JÉSUS l'en presse, et Pierre s'en défend de plus en plus. Mais, comme JÉSUS voit que cet apôtre continue sa résistance, il le menace de n'avoir plus de part avec lui, et de le bannir éternellement de sa compagnie. S. Pierre se rend enfin à cette menaçante parole, et aussitôt celui qui ne peut faire que de grandes choses s'abaisse pour en faire une qui a toujours passé pour la dernière, la plus servile et la plus humiliante parmi les hommes. (**Le P. Haineufve**, *Méditation sur ce sujet pour le mercredi de la Septuagésime*.)

[Jésus guérit notre orgueil]. — Le Fils de DIEU ne saurait oublier son origine, sa grandeur et sa puissance; mais cela ne l'empêche pas de s'humilier. La fierté dans l'élévation est comme le caractère de ceux que la Providence laisse s'élever au-dessus de leur condition et de leur mérite: la véritable grandeur inspire l'humilité plutôt que l'orgueil. Quoi! s'écrie ici S. Chrysostôme, ces mains qui ont guéri les aveugles et les lépreux en les touchant s'abaissent jusqu'à laver les pieds à de pauvres pécheurs! N'en soyons pas néanmoins surpris; elles n'opèrent pas un moindre miracle en guérissant l'orgueil. Mon DIEU, qu'il était difficile d'inspirer à l'homme l'humilité, puisque de tels exemples suffisent à peine pour le faire, malgré tant de sujets que l'homme trouve en lui-même de s'anéantir! C'est par le prince des Apôtres que JÉSUS-CHRIST commence à laver les pieds de ses disciples, parce que, destiné à occuper la première place, il

avait plus besoin de leçon d'humilité : *Vous, Seigneur, me laver les pieds!* Que ce peu de paroles exprime bien l'idée que S. Pierre avait de sa bassesse, et de la grandeur de son maître ! Ministres du Seigneur, aussi délicats quelquefois sur le point d'honneur, aussi jaloux de l'autorité que les mondains mêmes, grands du monde, maîtres si impérieux et sidurs, le savez-vous, ce que fait ici JÉSUS-CHRIST ? Il n'est aux pieds de ses apôtres que pour guérir cette hauteur qui leur fait penser et peut-être dire que vous ne méritez pas de l'être. (*Nouvelles réflexions sur l'Évangile de S. Jean*).

[Humilité du Sauveur]. — Qui ne serait surpris de voir celui qui fait trembler les colonnes du firmament, et sous qui tous les genoux plient, fléchir lui-même les genoux devant de pauvres pécheurs, leur laver les pieds de ses mains sacrées, et les baiser l'un après l'autre, jusqu'à ceux de Judas, qui était près de le trahir ! Son amour est le poids qui le fait descendre si bas. Mais ce n'est point un amour aveugle : cette admirable humilité qui lui fait faire une action si basse est conçue parmi les lumières d'une sublime sagesse. *Sciens* JÉSUS, dit l'Évangéliste ; il sait qu'il est le Fils unique de DIEU ; il sait qu'il est sorti de son sein, qu'il y doit bientôt retourner paré des ornements de sa gloire ; il sait que son Père a mis toutes choses en son pouvoir : et avec tout cela, plus il est grand, plus il est éclairé ; plus il est puissant, plus il est humble ; plus il est élevé en mérite et en dignité, plus il s'abaisse. Où est-ce que l'orgueil peut se cacher, après l'éclat d'un tel exemple ? Et jusques où l'humilité peut-elle descendre, qu'elle ne trouve un DIEU encore plus bas ? O mon aimable Sauveur, vous m'avez réduit à ce point, que je ne trouve plus aujourd'hui de lieu qui me soit propre et qui me convienne : car, méritant le plus bas lieu du monde, j'avais choisi les pieds de Judas ; mais vous m'avez prévenu, et je ne sais plus où me mettre, puisque je trouve la place prise. Mettez-moi donc vous-même où il vous plaira : en quelque lieu que vous puissiez me mettre, vous serez toujours plus bas, et plus je m'abaisserai moi-même, plus je serai proche de vous. (*Le P. Nouet, 3<sup>e</sup> méditation pour le mardi après la Septuagésime.*)

[S'acquitter de cette cérémonie avec humilité]. — L'action que nous allons faire, Messieurs, ne serait qu'une cérémonie judaïque si elle n'était animée de l'esprit de la loi nouvelle ; pour la rendre religieuse et sainte, il faut entrer dans l'esprit de JÉSUS-CHRIST même. Comme il avait aimé les siens, dit l'évangéliste, il voulut les aimer jusqu'au dernier moment de sa vie, et leur donner la preuve la plus solide et la plus tendre de son amour. Cette preuve, chrétienne compagne, est d'un côté le sacrement de son corps et de son sang, pour lequel il établit comme une demeure éternelle parmi nous ; de l'autre, l'instruction la plus importante au chré-

tien, qu'il nous donne de la manière la plus capable de faire impression sur nos cœurs. Il nous enseigne une vertu sans laquelle sa chair même, toute sainte qu'elle est, ne serait pas capable de nous sanctifier, selon la doctrine de S. Augustin. Vous concevez, je m'assure, que je parle de cette humilité qui le prosterne aux pieds des Apôtres pour leur rendre le service le plus vil aux yeux des hommes, mais le plus glorieux à ceux de DIEU. Je vous vois prêts, Messieurs, à suivre les pas de votre Maître ; mais je me trouve obligé de vous dire qu'en vain nous nous prosternerons, à son exemple, aux pieds des pauvres, si nous n'apportons aux pieds de ces pauvres un cœur véritablement humilié.

Il n'y avait qu'un DIEU qui pût obliger par son exemple les grands de la terre à s'abaisser et à s'humilier ; et, par un juste retour, nous pouvons dire qu'il n'y a que les grands qui puissent parfaitement imiter les abaissements et les humiliations d'un DIEU. Les autres hommes peuvent bien, à la vérité, se conformer, à leur manière, à ce DIEU incarné qui est devenu leur modèle, et même, au sentiment de S. Paul, s'anéantir et se rabaisser avec lui ; mais l'intervalle qui se trouve entre leur condition et cette espèce de néant où ils descendent est si peu de chose, qu'on le doit presque compter pour rien : au lieu que les souverains et les grands du monde, distingués par le rang qu'ils occupent, et souvent encore plus par des qualités éminentes et singulières, comblés de gloire et plus élevés par la grandeur de leurs âmes que par la sublimité de leur rang, ont bien du chemin à faire pour s'humilier, et par-là sont bien plus propres à représenter ce que le Fils de DIEU a fait quand il est descendu du ciel sur la terre, et du sein de son Père jusqu'aux pieds de ses disciples. (*Anonyme*).

[Jésus savait pourquoi il agissait ainsi]. — La grandeur, quand elle est parfaite, renferme la souveraineté, la puissance et la majesté. La souveraineté en est le comble, la puissance en est l'appui, la majesté en est comme le rayonnement et l'éclat. Or, il n'y eut jamais de souveraineté, de puissance ni de majesté comparable à celle de JÉSUS-CHRIST : et il s'en souvenait, dit S. Jean, quand il entreprit de laver les pieds à ses Apôtres : *Sciens JESUS quia omnia dedit ei Pater in manus, et quia à DEO exivit et ad DEUM vadit*. Son esprit, dans ce moment, se trouva occupé de cette pensée, qu'il était sorti du sein de DIEU : voilà la souveraineté de son être ; que son Père lui avait mis toutes choses entre ses mains : voilà sa puissance ; et que bientôt il devait prendre la place qui lui était due et s'asseoir à la droite de DIEU même : voilà sa gloire et sa majesté. Mais il ne remet ici toute cette grandeur devant les yeux que pour nous apprendre qu'il en va faire un sacrifice en faveur des hommes. Ce souverain se soumet et se rabaisse à servir ses propres sujets, et ce DIEU de gloire et de majesté s'abaisse jusqu'à se mettre aux pieds de ceux qu'il a choisis pour ses disciples. (*Le même*).

[Combien cette action est admirable]. — Comme cette seule action du Fils de DIEU renferme quantité de circonstances remarquables, la première qui s'offre à notre esprit est la profonde humilité dont le Fils de DIEU nous a voulu donner l'exemple ; et sans doute S. Jean, dès le commencement de son Evangile, a parlé à dessein si hautement des grandeurs de JÉSUS-CHRIST, afin que les abaissements avec lesquels il a fini sa vie parussent davantage par cette opposition ; comme s'il eût voulu dire : — Ce Seigneur qui savait toutes choses, qui était le Fils de DIEU, qui était sorti de lui et qui s'en retournait à lui ; celui sous la puissance duquel son Père éternel avait mis tout ce qui est au Ciel, sur la terre et aux enfers ; celui dont la majesté est si fort élevée, la science si étendue et la puissance si redoutable, a été si merveilleux dans l'humilité dont il nous a voulu donner l'exemple, que ni son souverain pouvoir, ni la présence de la mort, ni sa suprême grandeur, n'ont pu le détourner de rendre à ses disciples ce service si bas et si abject qu'on laisse à faire aux serviteurs. Car, comme s'il eût été de ce nombre, il se dépouilla de ses habits, se ceignit, versa de l'eau dans un bassin, et dans cette posture et avec ses propres mains, ces mains qui ont créé le ciel et la terre, ces mains ouvrières de l'univers, il commença à laver les pieds à douze pauvres pécheurs, et, ce qui est le plus étonnant, les pieds du plus abominable des hommes. O excès d'amour, charité sans bornes, humilité inconcevable d'un Homme-DIEU ! Qui ne demeurera ravi d'étonnement de voir le Créateur du monde, la gloire des anges et le Seigneur de l'univers, aux pieds de douze pauvres pécheurs ! (**Grenade, Mémorial**).

[Le Fils de Dieu confond notre orgueil]. — Orgueil humain, considère ici un peu à loisir jusques où descend la majesté divine pour confondre par son humilité, dans le temps même qu'elle sait et qu'elle connaît à quel point de grandeur elle est élevée, l'ambition et les sentiments d'élévation que tu conçois dans ta petitesse. Le Fils de DIEU, sachant que son origine qu'il tient de son Père l'égale à DIEU, et qu'il est DIEU lui-même, s'abaisse et s'humilie jusqu'à laver les pieds de viles créatures : et vous qui ne pouvez ignorer que vous tirez la vôtre du néant et que vous retourneriez dans le néant s'il ne vous soutenait par sa main toute-puissante, vous qui n'êtes que cendre et poussière, vous vous enflez d'orgueil ; et, lorsqu'un DIEU s'abaisse jusqu'aux pieds de ceux qui seraient trop honorés de baiser les siens, vous voudriez voir tout le monde sous les vôtres ! Quoi ! ce DIEU-Homme, dans la connaissance qu'il a de sa grandeur et sachant ce qu'il est, descend jusqu'à la dernière humiliation : et vous, dans votre bassesse que vous ne voulez pas voir qu'elle vous saute aux yeux, vous vous élevez jusques à oublier ce que vous êtes et à vous perdre de vue, pour ainsi parler ! Ce Seigneur de l'univers, qui mérite que toutes les créatures, et même les plus sublimes intelligences, s'abaissent et se prosternent devant lui, pratique la plus

profonde humilité : et vous, pour qui peut-être tout le monde aurait du mépris si on vous connaissait, vous ne cherchez qu'à vous élever sur la tête de tout le monde ! Apprenez, homme superbe, l'humilité de ce DIEU humilié aux pieds de ses Apôtres. (**Molinier**, *Sermon sur le Lavement des pieds*).

[Indignité de notre orgueil]. — O prodige qui m'étonne ! humilité qui me confond ! exemple qui me donne tout ensemble de la honte et de l'admiration : l'une pour mon orgueil et l'autre pour le profond abaissement de mon Sauveur ! Le Seigneur du ciel et de la terre, le roi des anges et des hommes, s'abaisser à un office vil et abject, que parmi les hommes les maîtres n'exigent que de leurs esclaves ou de leurs moindres serviteurs ! Ce Seigneur se lève de table, se dépouille de ses habits, se ceint d'un linge, prend un bassin et y verse de l'eau : à quel dessein tout cela, souveraine et divine majesté ? à quoi bon tout cet appareil ? à quel usage destinez-vous ce linge, ce bassin, cette eau ? à quel ministère vous préparez-vous ? Ces mains, dans lesquelles vous savez que DIEU a mis tous les trésors de sa puissance, à quoi prétendez-vous les occuper ? Quoi ! ces mains, qui ont éclairé les aveugles, guéri les malades, ressuscité les morts, seront-elles employées maintenant à laver les pieds, à nettoyer des ordures et à rendre les plus bas services à vos disciples, dont l'un a depuis peu le dessein de vous livrer à vos ennemis par une abominable trahison ? N'est-ce point là trop ravalier votre souveraine grandeur ? Ces mains, ouvrières de tant de miracles, ne seront-elles plus que l'instrument d'un ministère si abject ? Mais j'entends, Seigneur, que vous me dites, aussi bien qu'au premier de vos apôtres, que je ne connais pas présentement ce que vous voulez faire, que bientôt je le concevrai. Ah ! Seigneur, je le conçois, ou plutôt je le devine, ce secret que vous avez d'abord voulu tenir caché : c'est pour faire un plus grand miracle que tous ceux que vous aviez faits jusqu'alors, qui est de guérir notre orgueil, lequel est sans remède, s'il ne le trouve dans l'exemple d'une telle humilité. (*Le même*).

[C'est un ravissant spectacle]. — Voici, Messieurs, un spectacle digne d'arrêter les yeux d'un chrétien, et auquel S. Grégoire-le-Grand invite le ciel et la terre, pour être témoins de l'exemple qu'un Homme-DIEU donne aujourd'hui à tous les hommes. Ce n'est pas un spectacle capable de nous surprendre par sa magnificence ou par sa grandeur ; la pompe, l'éclat et la somptuosité, qui excitent ordinairement notre curiosité et qui attirent nos regards, n'y ont point de part : mais c'est la grandeur même qui s'abaisse, le souverain de l'univers qui veut rendre les services les plus bas à de pauvres pécheurs ; un maître qui fléchit le genou devant ses disciples : en un mot, JÉSUS-CHRIST aux pieds de ses apôtres, pour les laver de ces mêmes mains qui ont créé le ciel et la terre et attaché les astres

au firmament. Ce spectacle mérite notre admiration, parce qu'il nous découvre quelque chose de grand, de rare et de nouveau, qui doit appliquer nos yeux et nos esprits en même temps à la cérémonie que l'on représente et que l'on renouvelle tous les ans, en ce jour et en ce lieu. Objet surprenant, qui nous fait voir la plus haute majesté du monde dans la dernière des humiliations ! Spectacle de charité, puisque ce Sauveur ne trouve rien de plus capable de leur gagner le cœur, dans le dessein qu'il avait de leur donner son propre corps comme le gage le plus précieux de son amour, que de leur laver les pieds ! mais spectacle plein de mystère et d'instruction, comme le Sauveur le dit lui-même au premier de ses Apôtres : *Quod facio tu nescis modò, scies autem postea*. En effet, il leur en donna l'intelligence en leur expliquant ce qu'il leur ordonnait de faire par-là ; et j'ose dire qu'il ne leur fallait pas moins qu'un exemple de cette force pour les porter à l'humilité chrétienne, dont ils ne connaissaient encore ni la pratique ni le prix : *Exemplum dedi vobis, ut, quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis*. (Houdry, sujets particuliers).

[L'humilité devient glorieuse après cet exemple] — Le Fils de DIEU avait donné à ses apôtres pour règle de leur conduite de prendre partout la dernière place, sans entrer en contestation avec personne sur la préséance et sur le rang, mais en ce mystère il donne l'exemple d'une plus profonde humilité, puisqu'il s'abaisse jusqu'à laver les pieds de ceux qui ne seraient pas dignes de laver les siens ; et il semble qu'il prenne lui-même pour règle de ses abaissements la hauteur de sa dignité et le rang qu'il tient au-dessus de toutes les créatures. Ah ! je ne craindrai point de dire, après cela, que cette dernière place qu'il prend est devenue véritablement la place d'honneur, puisque c'est celle d'un Homme-DIEU ; qu'une pareille humiliation nous élève, puisqu'elle nous rend semblables à un DIEU humilié, et que ces actions d'humilité que nous pratiquons à son exemple sont véritablement des actions glorieuses, puisqu'elles attirent les regards d'un DIEU et méritent ses éloges. Après cela, un chrétien, qui doit être convaincu de cette vérité, sera délicat sur le point d'honneur, et croira que c'est se déshonorer que de pratiquer l'humilité chrétienne ! S'excusera-t-il d'un devoir si essentiel au christianisme sur son caractère, sur son mérite, sur son emploi, sur l'intérêt de sa réputation ? Rougira-t-il de servir les pauvres ou de visiter les malades dans un hôpital ? Aura-t-il honte de s'acquitter de semblables devoirs humiliants auxquels sa religion l'engage et l'exemple de son DIEU l'oblige, puisqu'il est le modèle qu'il doit imiter ? Quelle honte plutôt à un chrétien d'être toujours sur le point d'honneur, toujours prêt à disputer le pas et le premier rang à ses égaux, résolu de ne céder jamais à personne et de n'avoir que du mépris pour ceux qui sont au-dessous de lui ? Craindra-t-il enfin de perdre sa réputation, s'il pratique, à l'exemple du Fils

de DIEU, quelque action d'humilité? Ah! sentiment indigne d'un chrétien et injurieux au christianisme même, qui semble n'être établi que sur l'humilité et l'abaissement. (*Le même*),

[Jésus combat par son exemple un injuste préjugé]. — Le Fils de DIEU, qui avait prévu l'injuste sentiment de ceux qui croient que les maximes et les pratiques de notre religion nous déshonorent, l'a voulu combattre par avance, et prévenir sur ce point ses disciples par son exemple. C'est pourquoi, lui qui connaissait le naturel des hommes, porté à l'orgueil et à l'ambition, et qui savait que le désir de la gloire et de l'estime, et le soin de ménager une vaine réputation, les détournerait des actions humbles et propres à un chrétien, a voulu leur faire entendre combien l'exemple qu'il leur en avait donné devait avoir de force sur leur esprit. « *Si ergò, leur dit-il, lavi pedes vestros, Dominus et magister, et vos debetis alter alterius lavare pedes. Si moi, que vous reconnaissez pour votre seigneur et pour votre maître, comme je le suis en effet; si moi, dis-je, qui ne crois pas déshonorer le rang qui m'élève au-dessus de vous ni le titre que vous me donnez; si moi, qui connais mieux ma dignité que personne au monde; si moi enfin, tout grand que je suis, je n'ai pas dédaigné de m'abaisser jusqu'à vous laver les pieds, sera-ce un sujet de honte et de confusion de suivre mon exemple? Je vous l'ai déjà déclaré, et vous devez vous en souvenir: un disciple n'est pas au-dessus de son maître, et le plus haut degré d'honneur où il puisse aspirer c'est de lui ressembler. Vous ne devez donc point avoir de honte de vous abaisser jusque-là, après l'exemple que je vous en ai donné. L'abaissement de votre part ne peut être bien grand, si vous considérez bien ce que vous êtes; mais il vous sera glorieux si, en vous souvenant de ce que je suis, vous pratiquez ce que j'ai fait.* » Aussi S. Chrysostôme, réfléchissant sur l'exemple et sur le raisonnement du Sauveur, s'écrie, tout confus de l'orgueil qui se trouve parmi les Chrétiens: *Quem fastum hoc non tolleret, quam non deprimeret elationem? qui sedet super Cherubim proditoris pedes lavit: tu homo, terra et pulvis, efferreris?* (Homil. 70 in Joann.) Quoi! celui dont le trône est élevé au-dessus des plus hautes intelligences du ciel lave les pieds de ses apôtres, et de celui-même qui le devait trahir! et vous, poussière et ver de terre, pour vous défendre de l'imiter vous prétexterez votre qualité, votre mérite, votre rang? Quel orgueil peut tenir contre un tel exemple d'humilité? et faut-il encore un plus puissant motif pour nous porter à nous humilier? Mais vous, mon cher auditeur, quelle raison pouvez-vous alléguer pour vous dispenser de suivre un tel exemple? Sera-ce la crainte de hasarder une ombre de réputation que vous croyez avoir acquise dans le monde. Belle raison sans doute: comme si ce n'était pas une chose honorable d'imiter celui que vous reconnaissez pour votre maître et pour votre DIEU! Mais n'est-ce point une crainte frivole, puisque les plus sages et les plus vertueux ne peuvent qu'admirer ce qui vous rend digne de l'es-

time de DIEU même? Ainsi, en vous défendant d'imiter ce DIEU-Homme sous un faux prétexte d'honneur, vous préférez le jugement et l'estime du monde, que DIEU condamne et réprouve, à l'estime de DIEU même? C'est donc ce malheureux respect humain qui s'oppose à l'humilité chrétienne, et qui fait un sujet de mépris et de confusion de ce qui est, au contraire, le plus haut degré d'honneur. (*Le même*).

[Un Dieu seul pouvait obliger l'homme à s'humilier]. — Ce n'est pas sans raison que le Fils de DIEU, selon la remarque de l'Évangile, avant de s'abaisser à cet humble ministère, se souvint du souverain pouvoir que son Père lui avait mis entre les mains. Il connaissait le fond de l'orgueil caché dans le cœur humain, qui aspire à la grandeur, qui aime l'éclat, et qui ne cherche qu'à se distinguer par quelque endroit. Ce Sauveur avait donc besoin du pouvoir d'un DIEU pour obliger ce cœur superbe à aimer l'humilité chrétienne, et un commandement aussi rude et aussi contraire à la nature qu'est celui de s'humilier et de s'abaisser jusqu'aux choses les plus viles devait être intimé par une autorité souveraine : car ce maître de l'humilité, comme parle un saint Père, aurait en vain averti ses disciples, et tous les hommes en leur personne, de prendre le contrepied des maximes du monde; que le plus grand parmi eux était le plus petit et le plus humble, que celui qui servait les autres à table était plus honoré que celui qui recevait les plus humbles services; il aurait, dis-je, inculqué en vain toutes ces nouvelles maximes, s'il n'eût pris lui-même la forme d'un serviteur en se faisant homme, et s'il n'en eût fait les plus viles fonctions en leur présence, en leur lavant les pieds, qui est le plus vil ministère qu'il pouvait exercer.

S'il est glorieux de rendre aux souverains de la terre les services les plus bas; si leur verser l'eau dont ils se lavent les mains, et leur présenter la serviette dont ils s'essuient, est un devoir dont les premiers et les plus grands du royaume se font honneur, j'en dis de même à notre sujet : les actions les plus basses et les plus humiliantes deviennent glorieuses, non-seulement par l'exemple de celui qui les pratique, qui est le Sauveur du monde, le maître et le souverain de l'univers, mais encore plus parce que c'est à lui-même que l'on rend ces services en la personne des pauvres, de notre prochain sans distinction d'états et de conditions. Car vous savez comment il s'est expliqué là-dessus, et ce qu'il a même assuré par serment, afin qu'on n'eût aucun lieu d'en douter : *Amen dico vobis, quandiù uni ex his fratribus meis minimis fecistis, mihi fecistis* (Matth. xxv). C'est ce qu'on peut dire de toutes les actions d'humilité et de tous les services que nous rendons à nos frères, puisque DIEU nous en saura le même gré, et nous en tiendra compte comme si nous les lui avions rendus à lui-même. (*Le même*).

[Récompense que Dieu promet aux humbles]. — Si le désir de se faire une belle ré-



putation dans le monde, et de transmettre la mémoire de son nom aux siècles les plus reculés, fait exposer les uns à tous les hasards : si les autres essuient les plus outrageux affronts pour parvenir au rang où ils aspirent, et où ils espèrent regagner plus avantageusement l'honneur qu'ils ont méprisé, si enfin une ombre de vaine gloire semble rendre justes et honorables tous les moyens de l'acquérir, pourquoi la véritable et solide gloire que DIEU promet pour récompense à ceux qui s'abaisseront par esprit d'une humilité chrétienne ; pourquoi, dis-je, cette véritable gloire qui est le prix de nos humiliations ne les rendrait-elle pas glorieuses elles-mêmes ? Les moyens n'ont-ils pas du rapport à leur fin, et, dans l'opinion même des hommes, une personne ne mérite-t-elle pas l'estime publique quand elle prend les voies d'arriver à une haute réputation, par la valeur, par l'assiduité et l'application au travail, par l'étude et par les services qu'elle rend au public ? Ne dit-on pas alors qu'elle s'ouvre le chemin à la gloire, qu'elle en mérite déjà beaucoup ? et ne l'exhorte-t-on pas à continuer dans une si noble carrière ? L'humilité donc et l'abaissement aux choses les plus viles, en vue d'imiter l'abaissement du Fils de DIEU, ne doit-il pas être glorieux, puisqu'il conduit à la véritable gloire, selon l'oracle de la vérité même : *Qui se humiliaverit, exaltabitur* ? Eh ! d'où vient donc, Chrétiens, que vous, qui êtes si entêtés d'un point d'honneur, et passionnés jusqu'à la fureur pour la gloire mondaine, vous qui allez chercher au prix de votre sang et au péril de votre vie ; vous qui courez après une ombre de réputation, laquelle fuit devant vous et vous échappe quand vous pensez l'embrasser ; vous enfin, qui faites votre idole de cet honneur imaginaire ; d'où vient, dis-je, que vous connaissez si peu l'humiliation, qui est le moyen de parvenir à la gloire solide et véritable ? Je ne vous dirai point, avec l'Apôtre, que toute autre gloire est une couronne corruptible, qui fait l'objet de votre ambition ; que c'est une fumée qui s'évanouit à mesure qu'elle s'étend, une ombre enfin qui n'a rien de réel et de solide ; mais je vous dirai que vous ne savez pas en quoi consiste le véritable honneur, et que vous ne prenez pas le véritable moyen d'y parvenir, en pensant le mériter par des actions d'éclat, puisque le Fils de DIEU même a mis sa gloire dans l'humilité, et a voulu que l'abaissement et l'humiliation fût le moyen de l'acquérir. (*Le même P. Houdry*).

[C'est par l'humilité qu'on glorifie Dieu]. Si vous voulez savoir en quoi l'on peut davantage glorifier DIEU, ou, ce qui est la même chose, comment nous pouvons mieux reconnaître sa suprême grandeur, je dis, Chrétiens, que c'est par les mêmes actions par lesquelles le Verbe incarné a le plus honoré son Père : je veux dire par les abaissements et les humiliations. Pourquoi cela ? c'est parce qu'on ne peut mieux marquer l'honneur qu'on porte à une personne de mérite qu'en s'abaissant et s'humiliant devant elle, par une véritable estime de son mérite. D'où il semble que soit venue

la coutume de s'incliner et de se courber en saluant, pour témoigner par cette posture humiliante qu'on lui cède, et qu'on la met au-dessus de soi ; et plus les respects que nous lui rendons et nos humiliations sont profondes, plus est grand l'aveu que nous faisons de son mérite, de sa dignité, de son élévation au-dessus de nous. De cette manière, on ne fait honneur aux autres qu'aux dépens de son propre honneur, on ne les élève qu'en s'humiliant soi-même, et il faut en quelque sorte sacrifier sa propre gloire pour l'intérêt de celle d'autrui. Qui n'avouera donc que c'est par nos humiliations que nous honorons le plus un DIEU qui, de tous les biens de ce monde, ne s'est proprement réservé que la gloire qu'il veut que nous lui rendions, mais que nous ne pouvons mieux lui rendre qu'en nous abaissant nous-mêmes et en nous humiliant ? (*Le même*).

[Les grands surtout doivent s'abaisser]. — Les grands et les personnes distinguées par leur dignité et par leur rang ont une obligation plus particulière de s'humilier et de s'abaisser. C'est le SAINT-ESPRIT même qui nous en assure : *Quantò magnus es, humilia te in omnibus*. Et il en apporte la raison : *Quoniam magna potentia DEI solius, et ab omnibus honoratur* : parce que, étant grand par lui-même et n'y ayant point, à proprement parler, de puissance ni de grandeur que la sienne, il ne peut être honoré que par les humbles. Et, par conséquent pour lui rendre l'honneur qui lui est dû, il faut que les grands soumettent leur grandeur à la sienne, qu'ils quittent ce faste et cette fierté qui leur est naturelle, en un mot, qu'ils s'abaissent d'autant plus devant DIEU qui les a élevés au-dessus des autres hommes. Ce qu'ils ne peuvent faire que par ces sortes d'actions dont nous parlons, parce qu'ils ne doivent pas se contenter des seuls sentiments de leur cœur, mais les faire paraître dans les occasions où les devoirs de la religion et l'édification qu'ils sont obligés de donner au public semblent le demander. Mais aussi, quand ils s'acquittent de ces devoirs, on peut dire que personne n'honore davantage DIEU et ne lui rend plus de gloire : car enfin, n'est-il pas constant qu'un souverain est plus glorieux de voir les premiers de ses sujets lui rendre les plus humbles services que de voir une foule de peuple qui tremble en sa présence et lui donne des applaudissements ? Si donc la gloire est proprement le tribut de DIEU, si cette gloire et cet honneur croît à mesure que ceux qui s'humilient devant lui sont d'une plus grande distinction, ne s'ensuit-il pas que les grands lui rendent plus de gloire que les autres, puisqu'ils descendent de plus haut ? Mais ne faut-il pas aussi conclure qu'ils y sont plus indispensablement obligés que les autres, quand ce ne serait que par reconnaissance de ce haut rang où DIEU les a eux-mêmes élevés ? (*Le même*).

[L'humilité honore Dieu]. — Je ne crains point d'avancer qu'on n'honore jamais DIEU davantage que par ces sortes d'actions humiliantes, parce qu'on ne se rend jamais plus semblable à celui qui s'est fait notre

modèle, lequel, pouvant réparer la gloire de son Père par mille autres moyens, a choisi l'humilité et l'abaissement comme le plus propre à son dessein. Ainsi, comme son exemple nous doit servir de règle en ce point, qui pourra douter que la manière de procurer le plus avantageusement la gloire de DIEU ne soit d'employer les mêmes moyens dont il s'est servi, et de suivre la voie qu'il nous a marquée? Or, nous ne sommes pas en peine de savoir quels sont ces moyens et quelle est cette voie : nous n'avons qu'à retracer dans notre esprit toutes les actions de sa vie : il n'y en a pas une qui n'ait été marquée par quelque trait d'abaissement et dont l'humilité ne soit comme l'âme. Ici, vous le verrez soumis aux princes de la terre et leur payer le tribut ; là, converser avec les pécheurs les plus décriés ; tantôt s'abaisser à instruire un peuple grossier et ignorant, tantôt exercer l'emploi d'un artisan et demeurer inconnu trente ans entiers. N'est-il pas, enfin, humilié de toutes les manières, dans sa personne, dans sa dignité, dans sa réputation? *Humiliatus sum usquequaque*, comme il parle lui-même par son prophète (Ps. 118) ; et une des dernières actions de sa vie, n'est-ce pas celle dont nous rappelons aujourd'hui le souvenir, d'avoir lavé les pieds à ses disciples? — Reprenons donc, Chrétiens, ce raisonnement, qui est sans réplique. Il est constant que ce Verbe incarné a non-seulement réparé la gloire de son Père, mais encore qu'il a pris pour cela le moyen et l'expédient le plus propre, la voie qui conduisait le plus droit à cette fin : or, ce moyen et cette voie a été l'humiliation la plus profonde : c'est donc une illusion de s'imaginer que nous lui en procurerons davantage par quelque autre voie, et il n'y a que notre amour-propre, notre ambition et le désir de notre propre gloire qui nous puisse aveugler sur ce point.

Ce que les hommes méprisent le plus est la bassesse et l'abjection. Nous en avons naturellement de l'aversion, et souvent même de l'horreur. Au contraire, ce que nous estimons le plus, ce que nous recherchons avec le plus d'ardeur, c'est l'éclat et l'occasion de paraître quelque chose dans l'estime des hommes. Il suit donc de-là qu'on ne donne jamais de marque plus visible de la préférence qu'on donne au service de DIEU sur les maximes du monde et sur nos propres sentiments, que lorsqu'on s'abaisse et s'humilie pour son amour ; que c'est l'honorer de la plus excellente manière, puisque c'est procurer sa gloire aux dépens de la nôtre, et sacrifier ce que nous avons de plus cher pour ses intérêts. (*Le même*).

[Imiter le Fils de Dieu]. — C'est sans doute, mon DIEU, le plus haut degré de gloire où une créature puisse aspirer, que de vous imiter et de se rendre semblable à vous ; mais pour cela il ne faut plus, comme l'ange superbe, élever un trône à côté de vous, ou bien, à l'exemple du premier homme, avoir la science du bien et du mal : il ne faut que savoir s'humilier et s'abaisser. En quoi je pourrais dire qu'il serait presque aussi difficile de s'abaisser jusqu'à l'abîme de votre profonde humilité que de s'élever jus-

qu'au comble de votre grandeur, puisque, sans parler de vos autres humiliations, je vous vois aujourd'hui prosterné aux pieds de vos disciples, et même de celui qui, par la trahison qu'il méditait alors dans son cœur, était le plus indigne de cet honneur. Votre premier apôtre en est frappé d'étonnement ; et, dans la surprise d'un tel excès d'humiliation, il en est tout hors de lui-même, dit S. Augustin : *Expavit, exhorruit, et exclamavit : Non lavabis mihi pedes in æternum*. Pour moi, Sauveur des hommes, qui ai le même sentiment de votre dignité et de votre personne, où trouverai-je à m'abaisser pour imiter un tel exemple ? où mon orgueil se peut-il cacher à la vue d'une telle humilité ? Si j'avais à choisir le plus bas lieu du monde, comme disait un grand saint, je choisirais les pieds de Judas ; mais vous m'avez prévenu, et par-là vous m'avez exclu de la dernière place que vous m'ordonnez de prendre. J'aurai donc la confusion de S. Pierre, de vous voir plus abaissé que je ne puis l'être. (*Le même P. Houdry*).

[De la pureté de cœur]. — Quand je parle de la nécessité de travailler sans cesse à acquérir la pureté de cœur, je n'entends pas parler de cette vertu particulière opposée au vice de l'impureté, qui a autrefois obligé DIEU de purifier le monde par un déluge universel. J'entends par-là une pureté générale, qui consiste à garantir son cœur de toutes sortes de souillures, de quelque nature qu'elles soient, et à s'efforcer d'en tarir même la source, savoir, nos passions, nos attachements, nos inclinations dérégées ; en sorte que le cœur, libre de toute affection criminelle et détaché des choses de ce monde, dont le commerce le souille, commence à posséder DIEU dès cette vie d'une façon toute particulière : *Beati mundo corde, quoniam ipsi DEUM videbunt*. Cette pureté si parfaite est, à la vérité, une vertu qui ne se trouve guère sur la terre, où tout ce qui se voit est capable de nous souiller, et il semble qu'elle n'appartient qu'au ciel, où rien de souillé ne peut avoir accès : car, pendant que nous sommes en ce monde, nous portons en nous-mêmes le principe du péché, de sorte que, sans une attention continuelle sur nous-mêmes, sans une vigilance extrême sur tous les mouvements de notre cœur, et sans un soin exact de se laver et de se purifier, nous ne pouvons éviter la corruption du siècle, qui gagne insensiblement et s'étend partout. C'est ce qui faisait soupirer et gémir le saint Roi-Prophète, dans la vue des péchés qui souillaient son âme et dont il ne pouvait s'exempter entièrement en cette vie : *Infixus sum in limo profundi*, disait-il, *et non est substantia* (Ps. 68) : Je suis comme enfoncé dans la fange et dans l'ordure, et j'ai sans cesse besoin de me laver et de me purifier ; je porte en moi-même ce fond de corruption, dès-là que mon âme est liée si étroitement avec le corps qu'ils ne font qu'un même homme ; l'une vient du ciel, je l'avoue, mais elle est unie avec un autre qui est tout terrestre, et de cette alliance elle contracte une impureté qui lui est comme naturelle. Ce qui fait que ce saint roi demandait à DIEU qu'il le

lavât toujours, quoiqu'il fût lavé dans les larmes de la pénitence : *Amplius lava me ab iniquitate mea, et à peccato meo munda me*. Il croyait sans cesse avoir besoin de ce bain salutaire, parce qu'il portait en lui-même la source de tous les péchés qui le souillaient : comme, quand la source d'une eau boueuse coule toujours, on a beau en vider le canal, on ne l'épuise jamais, parce qu'il se remplit aussitôt qu'on cesse de le vider. De même, si nous cessons de vider notre cœur des ordures qu'il a ramassées, la source en demeurera, et, si le travail nous rebute pour cela même que quand nous le vidons d'un côté il se remplit de l'autre, bientôt cette eau infectée nous inondera, et nous demeurerons enfoncés de telle sorte que nous n'en sortirons jamais. (*Anonyme*).

[Même sujet]. — Il en est de notre cœur comme d'un vaisseau en pleine mer, qui n'évite le naufrage qu'à force de pomper, de rejeter l'eau qui y entre par divers endroits. C'est l'emploi auquel nous sommes réduits. On nous prêche tous les jours que nous sommes dans ce monde comme dans une mer orageuse. Nous portons les trésors de la grâce, de nos mérites et de toutes les vertus, dans des vaisseaux fragiles, comme parle S. Paul ; ou plutôt nous sommes nous-mêmes agités des vents et des tempêtes. Les eaux de cette mer impure y entrent malgré nos soins et nos précautions, et nous ne voyons pas que ce vaisseau est près d'être submergé si nous ne travaillons à le vider et à rejeter l'eau qui y entre continuellement. Ainsi le plus grand hasard que nous courons en cette vie pour notre salut ne vient pas tant du dehors que du dedans, puisque nous portons en nous-mêmes la source et le principe de tous les désordres qui souillent nos âmes. Cette source coule sans cesse, elle semble se grossir et s'enfler à mesure qu'on en veut arrêter le cours. Il faut donc tâcher de la tarir, et, si on ne le peut entièrement, du moins il faut travailler à purifier le cœur où elle se répand et par où elle passe, et à le nettoyer des ordures qu'elle y laisse et qu'elle y apporte : c'est ce que nous apprend ce mystère du Lavement des pieds. (*Le même*.)

[Discours de N.-S. après le lavement des pieds.] — Le lavement des pieds étant achevé, les Apôtres en demeurèrent si ravis et si étonnés, qu'ils en perdirent presque la parole ; il ne leur resta que des yeux pour voir cet Homme-DIEU dans une action si admirable, et des oreilles pour écouter ce qu'il voudrait leur déclarer là-dessus. Il recommença donc à leur dire d'un ton d'autorité : « Eh bien, vous voyez ce que je viens de faire à votre égard. Vous m'appellez votre maître, et vous faites bien, car je le suis en effet : si donc je vous ai lavé les pieds, moi qui suis votre maître, combien avez-vous plus de sujet de vous les laver les uns aux autres ? C'est un exemple que j'ai voulu vous laisser, afin que vous l'imitiez, et que vous ne craigniez point de vous humilier au-dessous de vos égaux et de ceux qui vous sont inférieurs, après que vous avez vu

votre maître et votre seigneur s'abaisser au-dessous de vos pieds. » Ces paroles, jointes à l'action, doivent faire impression sur nos esprits, et nous persuader l'imitation du Sauveur, non-seulement en cette matière d'humilité, mais encore en toutes les autres, dont les occasions se présentent si souvent. Il n'y a rien de si puissant que l'exemple d'un roi, d'un maître et d'un seigneur, et nous savons assez que pas un de ces titres ne manque à celui qui nous demande que nous l'imitions. (**Le P. Haineufve**, *Méditation pour le mercredi de la Septuagésime.*)

---

# LA PASSION DU FILS DE DIEU

## EN GÉNÉRAL.

---

### AVERTISSEMENT.

*Comme la Passion et la mort du Fils de Dieu est un sujet plus ample, et qui doit être traité d'une manière toute différente des autres sujets, on ne sera pas surpris que je change la méthode que j'ai gardée jusqu'à présent. Celle que je choisis ici est de considérer premièrement la Passion du Sauveur en général : et, en ce point, nous suivons notre manière de la partager en six paragraphes, comme nous avons fait les autres mystères. Ensuite nous descendrons à chaque partie, comme si c'étaient autant de titres et de sujets séparés, afin que, dans chaque circonstance plus considérable, on trouve de quoi s'étendre et mettre en œuvre ce qu'on jugera à propos, selon l'ordre et le dessein de son discours.*

*Il est bon d'être averti que la meilleure manière de prêcher la Passion c'est de prendre un dessein qui engage à en rapporter toute l'histoire à certains chefs comprenant toutes les parties. Je ne suis pas le seul qui aie remarqué que, comme tous les faits qui composent cette tragique histoire sont grands par eux-mêmes, le simple narré qu'on en fait avec un peu d'éloquence et de dévotion a plus d'effet sur les esprits et sur les cœurs des auditeurs, qui sont d'eux-mêmes disposés à l'écouter, que tous les raisonnements qu'on peut faire pour prouver quelque importante vérité. Ainsi, le fond d'un discours*

*sur cette matière doit être l'histoire, entremêlée de réflexions propres à faire sentir la force que l'exemple du Sauveur souffrant ou mourant a sur des âmes qui ont quelque amour pour lui, et qui viennent en ce jour entendre un prédicateur à dessein d'être touchées d'un si pitoyable objet.*

---

§ I.

### Desseins et Plans.

I. — Il est de la foi, Chrétiens auditeurs, vous le savez, que JÉSUS-CHRIST s'offrant en sacrifice pour les péchés des hommes a satisfait par sa passion à la justice rigoureuse de son Père, laquelle était en droit de les punir, et devait effectivement en tirer vengeance, si, par un excès infini de bonté, il n'eût détourné sur soi-même la peine que les coupables avaient méritée. Or, répondant à trois grands désordres qui se rencontrent dans le péché : — 1°. L'homme, en voulant ce qui est défendu par sa conscience et par la loi de DIEU, est puni par le tourment intérieur de son âme, à qui l'image de ses crimes et la révolte de ses passions servent de bourreau. — 2°. L'homme, en péchant, déshonore DIEU et lui fait un affront signalé, parce qu'il lui préfère une misérable créature qu'il met en sa place : et c'est pour cela que DIEU, pour se venger, le traite à son tour avec mépris et le jette dans l'opprobre et dans la confusion. — 3°. L'homme, dans le péché, cherche le plaisir et la satisfaction de ses sens, et DIEU, pour le châtier, l'afflige par les peines corporelles, la douleur, les supplices et la mort. — Le Sauveur en se chargeant de nos péchés, s'est volontairement soumis à ces trois sortes de peines. Il a été tourmenté et affligé intérieurement dans le jardin de Gethsémani. Il a souffert une étrange confusion devant ses juges. Il a enduré dans le prétoire des douleurs excessives, et une très-cruelle mort sur le Calvaire : et parce qu'il payait pour les péchés des hommes et qu'il devait faire une satisfaction entière à la justice de DIEU, il fallait aussi que ces trois peines fussent en quelque manière infinies, pour avoir de la proportion avec les crimes de tous les hommes et avec la majesté d'un DIEU offensé : c'est pourquoi,

Les prophètes et les évangélistes nous le représentent aujourd'hui dans l'état le plus triste, le plus humiliant et le plus digne de compassion pour les cruautés qu'on exerce sur lui. — 1°. Si nous le considérons dans le jardin, c'est une personne désolée et abîmée dans une mer d'a-



merveilleuse : *Magna est velut mare contritio tua.* (Thren. II.) — 2°. Si nous regardons comme on le traite dans son honneur : Chez Caïphe, chez Pilate, chez Hérode, c'est un homme rassasié d'opprobres : *Saturabitur opprobriis.* (Is. LIII.) Ce n'est pas un homme, ce n'est qu'un misérable ver de terre : *Ego sum vermis et non homo.* — 3°. Enfin, si nous considérons ce qu'il a enduré à la colonne, dans la flagellation, dans le couronnement d'épines, et sur la croix, il faudra l'appeler, avec Isaïe, l'homme de douleurs et le maître dans la science de souffrir. — Voilà, Chrétiens, les trois parties qui composent la pénitence du Sauveur : voilà les trois actes de cette sanglante tragédie dont il a été le sujet ; voilà les trois fléaux que nos péchés ont attirés sur le Sauveur qui en était chargé. Tristesse démesurée dans son âme, flétrissures mortelles dans sa réputation, tourment excessif dans tous les membres de son corps : ce doit être le sujet et le partage de ce lugubre entretien.

—

II. — On peut donner un autre tour à ce dessein, en montrant que la Passion du Fils de DIEU est une pénitence publique qu'il a faite de nos péchés, dont il a bien voulu se charger. Pour cela, il faut présupposer qu'il y a trois principaux dérèglements dans le péché, auxquels se peuvent réduire tous les autres : — 1°. Il nous détourne de notre fin, qui est notre souverain bien. — 2°. Il ravit la gloire qui est due à DIEU. — 3°. Il cause à celui qui le commet une mort éternelle. — Or, pour retourner à DIEU, à qui l'on a préféré son plaisir ou quelque bien créé, ce qui se fait par la pénitence, il faut concevoir de la douleur de l'avoir commis ; il faut s'abaisser et s'humilier pour réparer sa gloire ; il faut, pour éviter la peine éternelle que le péché mérite, satisfaire par une peine volontaire en cette vie. Ce sont les trois parties de la pénitence, à laquelle DIEU a soumis tous les hommes, depuis le péché de nos premiers pères, ce qu'il exige d'une façon toute particulière dans la loi de grâce, où le Sauveur a attaché le mérite de son sang au sacrement de Pénitence, qui est le remède du péché. Il veut qu'on en conçoive une douleur intérieure, et qu'on le déteste de tout son cœur ; il ordonne qu'on s'en accuse devant les hommes qu'il a établis pour juges, et qu'on souffre la confusion de se déclarer coupable ; il demande enfin qu'on l'expie par une satisfaction volontaire. Mais la justice divine se montre tout autrement sévère envers le Fils de DIEU, qui s'est chargé des péchés de tous les hommes, et qui s'est fait le pénitent public pour en porter la peine. C'est pourquoi

1°. Il ressent la douleur la plus sensible et la tristesse la plus affligeante dont on ait jamais entendu parler.

2°. Il sacrifie à la gloire de son Père son honneur et sa réputation, par les confusions les plus humiliantes et les outrages les plus sanglants,

accusé et condamné comme le plus criminel des hommes, rassasié d'opprobres et couvert d'ignominie.

3°. Il souffre, comme une victime d'expiation, la mort la plus cruelle, causée par les plus horribles tourments.

III. — *Hoc sentite in vobis quod et in Christo JESU.* (Philip. II) : Entrez dans les sentiments où fut JÉSUS-CHRIST.

On sait du moins une partie des supplices cruels, des outrages sanglants et des confusions humiliantes qui composent l'histoire tragique de la passion du Sauveur, et l'on se forme facilement une idée affreuse de l'excès de ses douleurs, sur le détail qu'en ont fait les évangélistes et sur les discours pathétiques qu'en font les prédicateurs en ce saint jour; mais peu réfléchissent sur les sentiments qu'a eus le Sauveur, en souffrant tout cela, quoique ce soit comme l'âme de sa passion, et ce qui en a fait la force, le mérite et la vertu. Or, c'est ce que je veux m'efforcer de faire aujourd'hui, afin de conformer nos sentiments aux siens, ou bien d'en prendre à son égard de conformes à ceux qu'il a eus en souffrant pour nous : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo JESU.* C'est-à-dire qu'il ne faut pas se contenter du seul récit de ses souffrances ni de nous former une juste idée de ses douleurs, mais entrer dans le sanctuaire de son cœur, pour y considérer avec quel esprit, quelle affection, en un mot, avec quels sentiments intérieurs, il a voulu les endurer. Dans cette vue et dans ce dessein, je suivrai l'histoire de la Passion, que je rapporterai aux trois choses principales qui la composent, savoir : — 1°. La douleur intérieure qui lui fit verser l'eau et le sang dans le jardin des Oliviers, où il but ce calice d'amertume avec une entière résignation à la volonté de son Père. — 2°. Les affronts et les sanglants outrages qu'il souffrit dans la ville de Jérusalem, où il lui fallut comparaître devant les tribunaux, essuyer les plus outrageux mépris, et souffrir ensuite les plus cruels supplices avec une patience invincible ; — 3°. Enfin, la mort de la croix sur le Calvaire, où il expira en donnant des marques du plus grand amour et de la plus ardente charité qui fut jamais. — Ce sont, Chrétiens, les mêmes sentiments que nous doit inspirer la pensée et le récit des souffrances du Sauveur. *Le premier*, un sentiment de douleur et de componction de nos propres péchés, à la vue desquels il s'est affligé en se voyant chargé d'en faire la satisfaction. *Le second*, un sentiment de patience dans les persécutions, les injures et les mépris qu'on fait de nous ; en un mot, dans toutes les disgrâces qui nous arrivent de la part des hommes. *Le troisième*, un sentiment d'amour envers DIEU qui nous a marqué le sien en souffrant la mort la plus ignominieuse afin de nous délivrer nous-mêmes d'une mort éternelle : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo JESU.* — C'est de cette manière que la passion du Sauveur,

qu'on nous a souvent représentée sous l'idée d'un sacrifice sanglant, deviendra aujourd'hui un mystère, où de ce qu'il a souffert visiblement nous passerons aux sentiments invisibles de son cœur, et à ceux que ses souffrances et sa mort doivent produire dans le nôtre. (*Le même.*)

IV. — *Vidimus eum, virum dolorum.* (Isaïe LIII.) : — Nous l'avons vu comme un homme de douleurs.

Voici, Chrétiens auditeurs, en deux mots l'histoire abrégée de la passion et des souffrances d'un Homme-DIEU, que le prophète Isaïe n'avait vues qu'en esprit, et qui, maintenant accomplies et présentes à nos pensées en ce saint jour, doivent tirer les larmes de tous les yeux et la compassion de tous les cœurs. Ce prophète, à qui DIEU les avait révélées tant de siècles auparavant, a parlé en style de l'Écriture, qui donne aux hommes le nom des choses mêmes en quoi ils se sont le plus signalés. C'est ainsi que Daniel est appelé un *homme de désirs*, parce que son cœur en concevait sans cesse et en poussait vers le ciel : *Vir desideriorum*. Ainsi les gens passionnés pour les biens de la terre portent le nom d'hommes de richesses : *Viri divitiarum*. Ainsi le nom d'hommes de sang et de carnage est donné aux personnes cruelles et sanguinaires : *Viri sanguinum non dimidiabunt dies suos.* (Ps. LIV). Cet Homme-DIEU donc, ayant voulu satisfaire, par la grandeur et la multitude de ses douleurs, pour la multitude et l'énormité de nos crimes, n'a pu être marqué ni désigné par un nom plus convenable, ni par une expression plus vive que celle de l'homme des douleurs : *Vir dolorum*; ou bien, si vous voulez, parce que, tous les supplices et toutes les douleurs ayant été employés par la justice de DIEU et par la cruauté des hommes pour le faire souffrir, il a été véritablement un homme de douleurs, c'est-à-dire l'amas et l'assemblage de toutes les souffrances, et en quelque manière la douleur même. C'est donc à cette idée, comme à celle qui m'a semblé la plus juste, que j'ai pris dessein de m'arrêter pour vous entretenir du plus étrange et du plus terrible spectacle que la justice d'un DIEU irrité ait jamais fait paraître sur la terre.

Mais, pour mettre quelque ordre dans cette confusion de souffrances, je remarque que l'Évangile en rapporte de deux sortes, dont les unes regardent l'âme et les autres le corps : or, le Sauveur, en tant qu'homme, a souffert dans l'un et dans l'autre, et sa divinité, qui le distinguait des autres hommes, lui a encore donné des forces pour subsister plus longtemps dans ses douleurs. Cet ordre et ce plan, qui est sans doute le plus naturel pour réunir et ramasser dans un corps de discours toute la passion du Sauveur, revient à ce dessein commun, de la diviser en deux parties, dont l'une comprend les douleurs intérieures et l'autre les

douleurs extérieures. Afin de partager toute cette douloureuse histoire également,

1°. On doit mettre dans la première partie non-seulement ce qu'il souffrit dans le jardin des Oliviers par le choc et le combat des passions dont il permit à son âme de l'affliger jusqu'à lui causer une agonie mortelle, mais encore les ignominies, les affronts et les confusions qu'il endura devant les juges et dans les tribunaux, parce que tout cela regarde l'âme, qui ne peut être insensible à sa réputation.

2°. Pour ce qui est des douleurs extérieures, on doit dépeindre les tourments qui ont précédé sa mort : comme la flagellation, le couronnement d'épines, et celui que lui causa la croix qu'on l'obligea de porter ; et ensuite ce qu'il endura dans le crucifiement [et sur la croix, où il a été véritablement l'Homme des douleurs.



V. — Comme le partage d'un discours sur la Passion en douleurs *intérieures* et en douleurs *extérieures* a toujours paru le plus propre pour y faire entrer toute la suite de l'histoire, on peut pour cela se servir de deux symboles, dont le Fils de DIEU s'est servi lui-même pour exprimer l'ardent désir qu'il avait de mourir pour les hommes. Le premier est d'un calice : *Calicem quem dedit mihi Pater, non vis ut bibam illum?* (Joan. XVIII.) Le second est d'un baptême : *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usquedùm perficiatur* (Lucæ XII). Or, il y a cette différence entre le calice et le baptême, que le calice que l'on boit entre au-dedans de nous, et que le baptême ne baigne que les parties extérieures du corps. On peut donc réduire et rapporter toute la passion du Sauveur à ces deux choses, et faire voir

1°. Dans la *Première partie*, que c'a été un calice très-amer qu'il a bu par l'ordre de son Père, comme il l'a dit lui-même : et on doit donner ce nom aux douleurs intérieurs qu'il a souffertes dans le jardin et dans le cours de sa passion.

2°. Dans la *Seconde partie*, on peut représenter les douleurs extérieures comme un baptême douloureux, qui a rougi toutes les parties de son corps sacré du sang que les fouets, les épines, les clous et les autres instruments de sa mort ont tiré de ses veines.

[On peut encore exprimer les douleurs intérieures et les douleurs extérieures par le symbole d'un livre, comme le Sauveur est appelé dans l'Écriture : *Liber scriptus intus et foris*, un livre écrit au-dedans et au-dehors. La division du discours sera alors toute naturelle, et toutes les parties aisées à remplir.]



VI. — C'est un dessein aussi ordinaire qu'il est propre au mystère dont l'Église nous rappelle la mémoire en ce jour, de représenter la

passion du Fils de DIEU sous l'idée d'un sacrifice, puisque S. Paul nous assure qu'il a fini et aboli tous les anciens sacrifices, et que celui-ci a pris la place de tous les autres, comme le seul qui ait pu effacer les péchés du monde, apaiser la colère de DIEU et satisfaire sa justice. Or; dans cette idée d'un sacrifice dont le Fils de DIEU même a voulu être la victime, nous pouvons considérer

1°. Le Sauveur immolé par son amour dans le jardin des Oliviers, où il s'est offert lui-même comme une victime d'expiation chargée de tous les péchés des hommes, pour en faire une digne satisfaction : *Sacrificium et oblationem noluiti : tunc dixi : Ecce venio* (Hebr. x). Il faut s'entendre sur l'acceptation volontaire des peines dues à nos péchés, sur la douleur qu'il en a conçue, et sur sa résignation à la volonté de son Père.

2°. Imolé par la fureur des Juifs, dans la ville de Jérusalem, où on lui fit mille sanglants outrages.

3°. Imolé sur le Calvaire par la justice de son Père, laquelle ne fut pleinement satisfaite que par la mort de cette innocente victime.

—

VII. — On peut se servir de la même division sous d'autres idées et d'autres desseins, qui donnent lieu d'observer l'ordre et la suite de la passion. En voici quelques-uns dont on peut s'accommoder, sans chercher tant de façon dans un sujet si lugubre, où l'on doit plus s'étudier à toucher l'auditeur qu'à y trouver de l'ordre et de l'arrangement.

Il y en a qui représentent le Sauveur sur trois théâtres : savoir, — 1°. Dans le jardin des Oliviers, où a commencé cette sanglante tragédie par une sueur de sang, causée par une tristesse affligeante et une douleur inexplicable. — 2°. Dans la ville de Jérusalem, où la haine et la cruauté des Juifs l'a continuée par les plus sanglants outrages. — 3°. Sur le Calvaire, où il a souffert la mort la plus ignominieuse et la plus cruelle,

D'autres, faisant réflexion sur les personnes qui ont conspiré à faire mourir l'auteur de la vie, montrent qu'il a été frappé de trois mains, qui lui ont porté chacune un coup mortel : — 1°. La science propre, par l'affreuse peinture de tous les tourments qu'il devait endurer : ce qui lui causa une si vive douleur, qu'il en versa du sang de tous les membres de son corps ; — 2°. La main des Juifs et des principaux d'entre les prêtres, qui, après lui avoir ravi sa réputation, lui firent souffrir les plus cruels tourments, capables de lui causer mille fois la mort ; — 3°. La main du Père éternel, par la sévérité de sa justice, qui ne put être satisfaite qu'après l'avoir vu expirer sur la croix.

Les autres, enfin, s'attachent aux trois causes de sa mort, qui sont : — 1°. L'amour qu'il a eu pour les hommes ; — 2°. La haine que les Juifs

ingrats et perfides lui ont portée; — 3°. La justice de son Père, qui a voulu qu'il mourût pour le salut des hommes.

VIII. — *Dolores inferni circumdederunt me* (Ps. 17). Il y a un rapport naturel et une correspondance réciproque entre la croix du Sauveur et l'enfer des damnés, puisqu'il n'endure cette croix que pour nous garantir de l'enfer et pour en éteindre les flammes. C'est pourquoi ce Sauveur des hommes a souffert dans sa passion une image des peines que souffrent les damnés dans les enfers.

1°. Il a enduré dans son cœur l'image du ver de conscience de ces malheureux par les peines intérieures qu'il a souffertes grâce à la violence de son amour.

2°. Il a enduré dans tout son corps les peines du sens auxquelles les réprouvés sont condamnés, par la diversité des supplices que la cruauté de ses bourreaux lui a fait souffrir.

3°. Il a enduré dans son esprit la peine du dam par la privation des consolations intérieures que la justice divine a voulu qu'il endurât. — Ce sont les trois tourments particuliers de la passion, et qui ont du rapport aux trois désordres du péché que DIEU punit dans les réprouvés en l'autre vie. (*Biroat, Mystères de Notre-Seigneur*).

IX. — Ce qui nous doit donner de l'horreur du péché est la grandeur et la multitude des tourments du Fils de DIEU, dont il a été cause, parce que s'il n'y avait point eu de péché à expier, la passion du Sauveur n'aurait jamais été. Mais ce qu'il y a de plus effroyable, c'est que non-seulement le péché a causé une fois cette passion, mais qu'il la renouvelle encore tous les jours; et ce qui est le comble d'horreur est qu'il en détruit le mérite et qu'il l'anéantit à l'égard de tous les réprouvés. Voilà ce qui fait que nous ne devons aujourd'hui considérer la passion de JÉSUS-CHRIST que pour pleurer le désordre de nos péchés, et ne pleurer le désordre de nos péchés qu'en considération des maux qu'il a fait souffrir à JÉSUS-CHRIST. C'est pourquoi nous ferons voir :

1°. La passion de JÉSUS-CHRIST causée par le péché.

2°. La passion de JÉSUS-CHRIST renouvelée par le péché.

3°. La passion de JÉSUS-CHRIST anéantie par le péché.

*Première Partie.* — La passion de JÉSUS-CHRIST causée par le péché: car cette passion est la pénitence publique du péché. Or, la pénitence renferme deux choses, la contrition et la satisfaction. Ainsi, il faut faire voir le Sauveur, dans le jardin, contrit et ressentant toute l'amertume

du péché, et ensuite au Calvaire expirant et portant toute la peine du péché.

*Seconde partie.* — La passion renouvelée par le péché : car le pécheur fait dans son cœur tout ce que firent les bourreaux dans les lieux où souffrit le Sauveur. Il fut vendu et trahi par un de ses disciples ; raillé et méprisé chez Hérode ; condamné au tribunal d'un juge lâche, politique et intéressé ; un insigne voleur lui fut préféré ; il fut exposé à la rage des Juifs ; il fut, enfin, abandonné à des bourreaux impitoyables. Voilà sa passion, et voilà ce qui se renouvelle tous les jours parmi les pécheurs : ce qu'il est aisé de faire voir par le détail des crimes qui se commettent dans le monde.

*Troisième Partie.* — Le péché détruit, en un sens très-véritable, la passion de JÉSUS-CHRIST à l'égard des réprouvés : — 1<sup>o</sup>. Par ce qu'il la leur rend inutile. — 2<sup>o</sup>. Parce qu'il la leur rend pernicieuse et dommageable. — Elle est *inutile* à leur égard, parce qu'ils ne profitent point des grâces qu'elle leur a méritées, et qu'ils se privent du ciel qu'elle leur a acquis. Elle devient pernicieuse pour ces misérables, puisqu'ils seront jugés et condamnés, et enfin punis plus rigoureusement ; et ce sang, qui n'avait été répandu que pour les absoudre, ne servira, après l'abus qu'ils en font, qu'à les rendre plus criminels et dignes de plus grands supplices. — Ne soyons pas du nombre de ces pécheurs infortunés ; profitons d'un remède si salutaire ; et si nous avons été cause de la passion de JÉSUS-CHRIST, du moins ne la renouvelons point, ne la détruisons pas. (*Bourdoulou, Mystères*).

X. — *Traditus est propter delicta nostra* (Rom. iv). Il a été livré à la mort pour nos péchés. Il s'agit, dans ce discours sur la passion du Fils de DIEU, de faire concevoir combien DIEU a en horreur le péché, et combien nous le devons haïr nous-mêmes. C'est pourquoi j'ai dessein de vous montrer que le péché a fait mourir JÉSUS-CHRIST dans sa passion, et que JÉSUS-CHRIST dans cette même passion a fait mourir le péché. Deux propositions qui feront les deux parties de ce discours. — Le péché donc, cause essentielle de la passion du Fils de DIEU, c'est le premier point. — 2<sup>o</sup>. Par un miracle de la Providence, le péché trouvant sa destruction dans la passion du Fils de DIEU, c'est le second.

*Premier Point.* — Six sortes de péchés ont contribué à cette mort. — L'un qui a conspiré la mort de JÉSUS-CHRIST ; c'est *l'envie* des scribes et des pharisiens : envie formée en cabale, animée d'une maligne émulation, colorée du prétexte de religion, violente et emportée jusqu'à la fureur. — L'autre péché qui l'a trahi et vendu, c'est *l'avarice* de Judas : avarice la plus infâme dans son entreprise, la plus aveugle dans son commerce, la plus endurcie dans sa résolution, la plus désespérée dans son issue. —

Le péché qui a accusé JÉSUS-CHRIST, c'est *la calomnie* des témoins qui déposèrent contre lui : calomnie hardie à avancer les plus grossières impostures, faible pour les soutenir, artificieuse pour séduire et corrompre les esprits. — Le péché qui a abandonné JÉSUS-CHRIST, c'est *l'inconstance* et la légèreté du peuple Juif : inconstance la plus subite dans son changement, la plus outrée dans les extrémités où elle se porte. — Le péché qui a condamné le Sauveur, c'est *la politique* de Pilate, qui livre JÉSUS aux Juifs parce qu'il craint César dont il est menacé. — Le péché qui a exécuté l'arrêt porté contre JÉSUS-CHRIST, c'est *la cruauté* de ses bourreaux : ils le déchirent de coups par une sanglante flagellation ; ils le comblent d'opprobres ; ils lui mettent sur la tête une couronne d'épines ; ils le crucifient.

*Second Point.* — JÉSUS-CHRIST a fait mourir le péché. — 1°. Dans le corps de l'homme, en nous inspirant par son exemple la mortification contre la sensualité et la mollesse ; — 2°. Dans l'esprit de l'homme, en nous inspirant par son exemple l'humilité contre l'orgueil : car il veut être rassasié, comme dit le Prophète, d'outrages et d'affronts ; — 3°. Dans la volonté de l'homme, en nous inspirant par son exemple la soumission contre l'amour d'indépendance, car c'est par obéissance à son Père qu'il meurt ; — 4°. Dans les passions de l'homme, surtout dans la plus violente de toutes, qui est la vengeance, en nous apprenant, par son exemple, à pardonner à nos plus grands ennemis. (*Bourdaloue*).

—

XI. — *Nos prædicamus Christum crucifixum : Judæis quidem scandalum, gentibus stultitiam, ipsis autem vocatis, Judæis atque Græcis, Christum DEI virtutem et DEI sapientiam.* (I Cor. I).

Il ne s'agit pas tant ici de pleurer la mort de JÉSUS-CHRIST que d'y reconnaître le dessein ou plutôt l'ouvrage de DIEU. — 1° Vous n'avez peut-être, jusqu'à présent, considéré la mort du Sauveur que comme le mystère de son humilité et de sa faiblesse : et moi je vais vous montrer que c'est dans ce mystère qu'il a fait paraître toute l'étendue de sa puissance. — 2°. Le monde, jusqu'à présent, n'a regardé ce mystère que comme une folie : et moi je vous vais faire voir que c'est dans ce mystère que DIEU a fait éclater plus hautement sa sagesse.

*Première Partie.* — C'est dans le mystère de la croix que JÉSUS-CHRIST a fait paraître toute la puissance d'un DIEU. Qu'un DIEU fasse des prodiges dans l'univers, il n'y a rien en cela de surprenant ; mais qu'un DIEU souffre, qu'il meure, voilà ce qui nous doit saisir d'étonnement. Cette mort néanmoins, bien loin d'ébranler notre foi, la doit confirmer : car, si JÉSUS est mort, il est mort en DIEU. — 1°. Un homme qui meurt après avoir prédit lui-même clairement et expressément toutes les circonstances de sa mort ; — 2°. Un homme qui meurt en faisant actuellement des



miracles, pour montrer qu'il n'y a rien que de surhumain, et de divin dans sa mort ; — 3°. Un homme dont la mort bien considérée est elle-même le plus grand de tous les miracles ; — 4°. Un homme qui, par l'infamie de sa mort, parvient à la plus haute gloire, et qui, en expirant sur la croix, triomphe par sa croix même de l'infidélité du monde : — n'est-ce pas un homme qui meurt en DIEU, ou, si vous voulez, en Homme-DIEU ? Tout cela, bien prouvé et bien exposé, ne montre-t-il pas l'étendue de sa puissance ?

*Seconde Partie.* — C'est dans le mystère de la croix que DIEU fait éclater plus hautement sa sagesse. Il fallait deux choses : savoir, satisfaire à un DIEU offensé, et réformer l'homme perverti et corrompu. Or, pour parvenir à ces deux fins, point de moyen plus efficace et plus infallible que la croix du Sauveur. — 1°. DIEU ne pouvait être satisfait que par un Homme-DIEU : et qu'a-t-il fait cet Homme-DIEU, ou plutôt que n'a-t-il point fait ? il s'est humilié pour s'opposer à l'orgueil de l'homme : *Ego sum vermis et non homo* (Ps. 24). L'homme s'était révolté contre DIEU : et ce Sauveur s'est fait obéissant jusqu'à la mort. — 2°. Point de moyen plus infallible que la croix de JÉSUS-CHRIST pour réformer l'homme perverti et corrompu par le péché, dont il y a trois sources, qui sont les trois concupiscences que rapporte S. Jean. Or, quel ordre ne verrait-on pas dans le monde, si les hommes vivaient selon les exemples que JÉSUS-CHRIST leur a donnés, et les leçons qu'il leur a faites dans sa passion, et nommément sur la croix ? (*Bourdaloue, Carême*).

—

XII. — On peut représenter le Fils de DIEU, dans sa passion, victorieux de trois rudes et sanglants combats qu'il eut à soutenir pour sauver le monde.

*Le premier* fut contre lui-même, dans le jardin où il souffrit une mortelle agonie, et où son amour fut victorieux de la crainte, de la tristesse et des autres passions, qui, excitées par sa permission, livrèrent à son âme les plus furieux assauts qu'on se puisse imaginer. Ce fut un combat sanglant, puisqu'il y répandit du sang de toutes les parties de son corps, par une sueur mystérieuse, qui marque ses violents efforts sur lui-même pour vaincre la répugnance naturelle qu'il avait à boire le calice amer que son Père lui présentait.

*Le second* fut contre l'envie, la haine et la cruauté des hommes qui avaient conspiré sa mort, et où il eut besoin d'un courage plus qu'humain pour essuyer les calomnies, les affronts, les outrages et les plus cruels supplices.

*Le troisième*, enfin, fut contre la justice de son Père, qui le poursuivait comme un criminel, parce qu'il s'était chargé des crimes de tous les hommes, et qui déchargeait sur lui les plus rudes coups de sa colère ;

mais il désarma et fléchit cette colère en satisfaisant entièrement sa justice par son obéissance jusqu'à la mort, et à la mort de la croix.

XIII. — On peut encore tourner ce discours sur la passion du Sauveur d'une autre manière :

1°. — En représentant JÉSUS-CHRIST, le plus saint et le plus innocent de tous les hommes, se faisant la caution de l'humanité, et en cette qualité s'offrant de faire la satisfaction à la Justice divine pour tous les crimes de l'univers : c'est pour cela qu'il en conçoit une vive douleur, et en même temps une tristesse mortelle de ce que cette satisfaction sera inutile à l'égard du plus grand nombre.

2°. — En considérant ce même Sauveur accusé, jugé et condamné, dans les tribunaux de la justice humaine, ou plutôt par la plus grande et la plus criante injustice qui fut jamais.

3°. — En faisant voir cet Homme-DIEU exécuté et mis à mort par arrêt de la justice divine, qui a exigé cette satisfaction pour les crimes des hommes.

XIV. — C'est encore un dessein qui réunit ce qu'il y a de plus touchant et de plus instructif dans la passion, que de montrer l'accord de la justice et de la miséricorde de DIEU en ce mystère, puisque c'est là que DIEU fait éclater plus visiblement ses deux plus essentielles perfections, et qu'il ne pouvait mieux faire connaître aux hommes combien il est miséricordieux et juste !

La grandeur de sa *justice* y paraît : — 1°. En qualité de celui qui s'est obligé à satisfaire pour nos péchés, puisque, en tant que DIEU, il est égal en dignité à celui qui est offensé. — 2°. Dans la manière dont il satisfait : savoir, par la douleur intérieure qu'il conçoit de nos péchés, par la confusion qu'il en souffre, les humiliations et les outrages qu'il en reçoit devant les juges qui le condamnent, et les sanglants affronts qu'on lui fait. — Par les tourments les plus cruels et la mort ignominieuse qu'il endura.

La *miséricorde* divine éclate dans ce mystère : — 1°. Puisque c'est le moyen que le Fils de DIEU a choisi de nous réconcilier avec son Père, et pour nous témoigner la grandeur de son amour et en nous rachetant à si grand prix : *Sic DEUS dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.* — 2°. Parce que cette rédemption ne pouvait être plus abondante, n'y ayant point de péché, pour énorme qu'il puisse être, dont on ne puisse espérer le pardon par le mérite des souffrances et de la mort d'un DIEU. — 3°. Parce que nous trouvons tous les avantages imaginables pour le salut dans la mort de ce DIEU-Homme : un modèle de toutes les vertus, un remède contre tous les vices, un secours contre nos ennemis, et une assurance de notre bonheur éternel, si nous savons nous servir de

ces avantages et nous appliquer le fruit de la passion et de la mort de celui qui a tant souffert pour nous.

XV. — On peut prendre un dessein encore plus moral sur ce sujet, et faire voir comment le Sauveur, par sa passion et sa mort, a détruit le péché. Pour cela, on considérera trois choses dans le péché : la fin que le pécheur se propose en le commettant, les moyens qu'il prend pour l'exécuter, et enfin la consommation du péché.

1°. — Le pécheur, dans le péché, se propose pour fin son plaisir et sa satisfaction : et le Fils de DIEU, pour le détruire, emploie la douleur, la tristesse, les passions les plus affligeantes.

2°. — Pour l'exécution du péché, le pécheur viole toutes les lois divines et humaines, celles de l'amitié, de la nature, de l'humanité et de la justice : et toutes les lois ont été violées dans la manière dont le Fils de DIEU a été traité dans sa passion.

3°. — Dans la consommation du péché, on jouit du plaisir, on sert ses amis, on a la satisfaction de se venger, etc. : et le Sauveur souffre la mort abandonné de tout le monde, pardonne les injures et expire sur la croix, parmi les outrages, les railleries et les blasphèmes de ses plus cruels ennemis.



## § II.

## Les Sources.

[Les SS. Pères]. — **S. Augustin**, Serm. 122 et 124 *de tempore*. — Serm. 41, 43, 44, 46 et 76, *de diversis*. — *Cur, quandò et quomodò DEUS*, il montre, par un long discours, combien la passion du Fils de DIEU était nécessaire, et il fait voir la même chose sur le ps. 68. — *Tract. 36 in Joann.*, il s'étend sur la crainte qu'eut le Sauveur de la mort cruelle qu'il devait endurer, et représente vivement combien douloureux fut le supplice de la croix. — *xiii De Trinitate* : comment le Fils de DIEU, dans sa passion, a triomphé du démon. — *De diligendo DEO* : que la passion du Sauveur est le plus puissant motif qui nous oblige à aimer DIEU.

**S. Jérôme**, Epître qui a pour titre *Symbolum Rufini* : comment la mort de JÉSUS a vaincu la mort même. — Epître *ad Oceanum de defendendis injuriis* : les souffrances du Fils de DIEU nous doivent animer à tout souffrir pour son amour. — *In lxxxviii Isaïæ* : comment le Sauveur du monde fut défiguré et mis en un pitoyable état dans sa passion. — *In lxxxviii Zachariæ*, il rapporte tous les passages de l'Ecriture où il trouve occasion de faire allusion à la passion du Sauveur. — *In ps. 109, à de torrente in viâ bibet*, continuelle allusion à la passion du Fils de DIEU. — *In xv Marci* : figures de l'Ancien Testament qui représentent quelque partie de la passion. — *In i Ephes.*, il explique comment le Fils de DIEU nous a rachetés et délivrés du péché par la vertu de son sang.

**S. Grégoire**, *xix Moral.*, montre comment la passion du Sauveur a éclairé le monde et l'a fait changer de face. — *iii Moral.*, *in xi Jobi* : que le Fils de DIEU s'est livré volontairement entre les mains des Juifs, et avait ordonné toutes les circonstances de sa passion.

**S. Chrysostôme** sur S. Matthieu, en suivant le texte de l'Evangile, a parlé de toutes les parties de la passion et fait sur chacune d'utiles réflexions. — *Homil. 13 in Joann.*, montre comment toutes les figures de l'Ancien-Testament ont été accomplies dans la passion du Sauveur. — *Homil. 26* sur le même S. Jean, il applique la figure du serpent d'airain à JÉSUS crucifié, — *Homil. 45*, il s'étend particulièrement sur la vertu du sang du Sauveur dans sa passion. — *Homil. feria v Majoris Hebdom.*, il fait un ample discours sur les biens que la passion du Sauveur nous procure.

**S. Léon** a 19 sermons sur la Passion, dont on peut voir l'analyse dans le livre intitulé *Bibliotheca concionatorum*, par le P. Blanchot, minime.

**S. Maxime** a aussi plusieurs sermons sur divers endroits de la Passion ; il serait trop long de les rapporter ; on les peut voir en détail dans le même auteur.

**S. Basile**, *Homil. 22 ex variis*, où il traite de l'humilité, montre comment le démon, en persuadant et sollicitant la mort du Sauveur, s'est détruit par ses propres artifices.

**S. Chrysologue**, Sermon 108, a plusieurs pensées fort dévotes sur la Passion.

**S. Ephrem** pareillement, *Fasciculus myrrhæ*.

**S. Ambroise**, *De Joseph patriarchâ*, applique plusieurs circonstances de l'histoire du saint patriarche Joseph à la passion du Fils de Dieu.

**S. Bernard** a un Sermon fort ample sur la Passion, où il en expose toute l'histoire. — Il en a un autre, *Feria 4 hebdomadæ pœnosæ*, où il en parle plus en général.

**S. Bernardin** a un traité sur ce sujet, — Plus les serm. 55 et 56.

**S. Laurent Justinien**, dans un sermon sur ce sujet, s'arrête seulement à quelques circonstances particulières.

**S. Thomas d'Aquin** a un Sermon sur ces paroles : *Filius Hominis tradetur ut crucifigatur* ; où il considère 1°. la qualité, 2°. la vertu, 3°. l'utilité de cette passion.

[Traité sur la Passion]. — **S. Bonaventure**, dans ses *Opuscules*.

**Innocent III**, deux sermons.

**Gerson**, part. iv, a plusieurs considérations.

**Dionysius Carthusianus**, *Dialogus fidei catholicæ*.

**Lanspergius**, plusieurs homélies.

**Lactance (Firmien)**.

**Martinus Delrius**, *Opus Marianum*.

**Drexellius**, *De Christo patiente*.

**Lancicius**, Opusc. xi, 6.

**Marchantius**, *Hortus Pastorum*, tract. 3, lect. 16, etc.

**Bellarmin**, *Opusc. de septem verbis Domini in cruce*.

**Domitius Platus** a fait un volume entier sur la Passion, intitulé *Domitii Plati Considerationes*.

**Guillelmus Stanihurstus**, livre intitulé : *Dei immortalis in corpore mortali patientis historia*.

**Costerus**, *lib. De universâ historiâ dominicæ Passionis*.

*Le Calvaire sacré*, ou les Mystères de la Passion, par un auteur anonyme.

*Le Bouquet de Myrrhe* composé des douleurs de la Passion, par **Molinier** : c'est certainement un des meilleurs ouvrages qui aient été faits sur cette matière.

[Il y a une infinité d'auteurs latins, italiens, espagnols et français, dont il serait difficile de faire une liste exacte].

[Livres spirituels]. — *Les souffrances de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST*, du **P. Thomas de Jésus**, de l'ordre des ermites de S. Augustin, traduit par Alleaume.

**Alphonse Rodriguez**, 7<sup>e</sup> traité, où il est parlé des biens et des trésors infinis que nous possédons en JÉSUS-CHRIST, et de quelle sorte il faut méditer sur les mystères de la Passion.

**Eusebius Nieremberg**, *De Adorat.* II, 6, 7, 11.

**Grenade**, Traité de l'Oraison, parle des choses qu'il faut méditer dans la Passion du Sauveur et des fruits que nous en devons retirer. — *Catéchisme*, 3<sup>e</sup> Partie : il y traite ce sujet amplement et théologiquement.

**Le P. S. Jure**, *Livre des élus* (JÉSUS-CHRIST en croix), où il a résumé particulièrement toute la morale qui regarde la Passion du Fils de DIEU.

*La science du crucifix*, du **P. Marie** : ce livre est plein d'aspirations et extrêmement pieux.

**Le P. Nepveu**, *Réflexions chrétiennes* pour tous les jours de l'année, en donne pour tous les jours de la Semaine Sainte, en commençant le samedi avant le dim. des Rameaux.

**Le P. Nouet**, *L'Homme d'oraison*, 2<sup>e</sup> partie, après une introduction remplie d'instructions pour tirer du fruit de la Passion, donne des méditations et des entretiens sur toutes les parties de la Passion, pour chaque jour du Carême ; il commence au dim. de la Sexagésime.

**Le P. Dupont**, *Méditations sur les mystères de la Foi*, 4<sup>e</sup> partie, a une ample méditation sur chaque souffrance et sur chaque circonstance de la Passion. Ces Méditations ont été différemment traduites, abrégées, et mises en ordre, par le P. Brignon, le P. d'Orléans, le P. Dozennes, et quelques autres.

*Méditations* du **P. Croiset** sur la Passion, dans sa *Retraite*, sont touchantes et remplies d'onction.

[Il y a encore quantité de Méditations anciennes et récentes qui peuvent fournir de pieux sentiments et de salutaires réflexions pour un discours sur la Passion. Telles sont celles du *P. Bourgoïn*, du *P. Suffren* pour la Semaine Sainte, celles du *P. Haineufve*, dans le Carême ; celles de *Busée* ; le *P. Jean Croiset* ; dans les *Exercices de piété* pour tous les jours de l'année, mois de Mars, il y a plusieurs Méditations sur la Passion de Notre-Seigneur].

[Théologiens et interprètes de l'Écriture]. — **S. Thomas**, 3<sup>e</sup> partie, questions

46, 47, 48, 49, 50, résout, en plusieurs articles sur chaque question, tout ce que la théologie peut proposer et objecter sur ce sujet.

**Marandé**, qui a traduit toute la *Somme* en français, donne sur chaque question et sur chaque article des observations judicieuses.

**Suarez**, sur la 3<sup>e</sup> partie de S. Thomas, a traité tout ce qui regarde la Passion avec une netteté et une solidité qui ne laisse rien à désirer.

**Raynerius de Pisis** en a aussi fort bien traité ; mais sa manière toute spéculative n'est pas propre à la chaire.

Parmi les *interprètes*, ceux qui ont éclairci plusieurs points de l'histoire sont **Salmeron** sur les *Evangelies* ; **Maldonat** et **Tolet** in *Joannem*.

Ceux qui en ont parlé d'une manière plus propre à la chaire sont — **Cornelius à Lapide**, **Barradius**, **Sylveira**.

[Prédicateurs latins, et autres anciens]. — Ceux qui ont fait des sermons latins sur la Passion, comme **Grenade**, **Osorius**, **Matthias Faber**, **Reyna** (traduit de l'Italien), le **P. de Lingendes**, et quelques autres encore plus anciens, peuvent être d'usage dans un discours sur ce sujet, parce qu'ils n'ont fait pour la plupart que des homélies, se contentant d'expliquer les paroles de l'Évangile et d'y faire des réflexions morales, ce qu'on souhaite en cette matière.

On peut, pour la même raison, se servir utilement des anciens prédicateurs français, comme **Valadier**, **Besse**, **Molinier**, le **P. Lejeune**, et quelques autres.

[Prédicateurs plus récents]. — **Bourdaloue**, Sermons sur les Mystères, a trois sermons de suite sur la Passion, et un quatrième dans son Carême.

Le **P. Giroust**, Carême.

**Lingendes** a un sermon sur les douleurs extérieures du Fils de DIEU.

Dans les *Discours moraux*, il y en a deux.

Dans les *Essais de Sermons*, il y en a quatre sur des desseins différents, mais qui ne sont que des abrégés de sermons du P. Bourdaloue et d'autres.

*Essais de Morale* : il y a là un discours en forme d'homélie sur cette matière.

Homélies de **Godeau** : il y en a une sur ce sujet.

**L'Abbé de Bourzeis**, Sermons sur divers mystères de la Religion.

**Biroat**, Mystères. — Carême.

Le **P. Texier**, Mystères et Carême.

Le **P. Duneau**, Carême, partage la Passion en trois sermons.

Le **P. de la Colombière** en a deux de suite, le 11<sup>e</sup> et le 12<sup>e</sup>.

**Ségneri**, 2<sup>e</sup> part. du livre intitulé *Le Chrétien instruit*, fait un discours sur la Passion, pour faire juger de l'énormité du péché.

**Monmorel** a fait un tome entier d'*Homélie*s sur la Passion de Notre-Seigneur, avec un discours sur ce mystère.

**Maimbourg**, Carême, Vendredi-Saint.

**Fromentières**, Carême.

**Le P. de la Pesse** a deux sermons sur ce mystère.

**Lambert**, *Année évangélique*, Vendredi-Saint.

*Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne* (**Houdry**) : deux sermons sur la Passion, l'un dans les Mystères de Notre-Seigneur, et l'autre dans le Carême. — Le même, dans la 3<sup>e</sup> partie des Mystères, qui contient les Octaves, a dix entretiens sur la Passion, lesquels peuvent passer pour autant de sermons.

[Recueils]. — **Grenade**, *Sylva locorum communium*.

**Lohner**, Titulo *Christi Passio*.

**Labatha**, Titulo *Christi Passio*.

Les Homélies de **Carthagène**.

**Drexellius**, *Christus patiens*.

*Summa Prædicantium*.

**Thomas de Trugillo**, *Thesaurus concionatorum*.



### Passages, exemples et applications de l'Écriture.

*Inspice, et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est. Exodi xxv, 40.*

*Sacrificium et oblationem noluisti : tunc dixi : Ecce venio. Ps. 39.*

*Super me confirmatus est furor tuus, et omnes fluctus tuos induxisti super me. Ps. 87.*

*Veni in altitudinem maris, et tempestas demersit me. Ps. 68.*

*Sustinui qui simul contristaretur, et non fui, et qui consolaretur, et non inveni. Ibid.*

Considérez, et faites selon le modèle qui vous a été montré sur la montagne.

Vous n'avez voulu ni sacrifice ni oblation; et alors j'ai dit : Me voici, je viens.

Les flots de votre colère ont passé sur moi, et les terreurs dont vous m'avez frappé m'ont troublé, votre fureur s'est appesantie sur moi.

Je suis descendu dans la profondeur de la mer, et la tempête m'a submergé.

J'ai attendu que quelqu'un s'attristât avec moi, et personne ne l'a fait; j'ai attendu que quelqu'un me consolât, et je n'ai trouvé personne.



*Copiosa apud eum redemptio. Ps. 129.*

*Vidimus eum, et non erat aspectus, et desideravimus eum : despectum et novissimum virorum, virum dolorum et scientem infirmitatem. Isaïæ LIII, 2-3.*

*Verè languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit. Ibid. 4.*

*Nos putavimus eum quasi leprosum, et percussum à DEO et humiliatum. Ibid. 4.*

*Ipse vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra. Ibid. 5.*

*Oblatus est quia ipse voluit, et non aperuit os suum. Ibid. 7.*

*Sicut ovis ad occisionem ducetur, et quasi agnus coràm tondente se obmutescet. Ibid. 7.*

*Propter scelus populi mei percussi eum. Ibid. 8.*

*Dominus voluit contere eum in infirmitate. Ibid. 10.*

*Si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum. Ibid. 10.*

*Tradidit in mortem animam suam, et cum sceleratis reputatus est. Ibid. 12.*

*Obstupescite, cæli, super hoc, et portæ ejus, desolamini vehementer. Jerem. II, 12.*

*Quis dabit capiti meo aquam, et oculis meis fontem lacrymarum? Jerem. IX, 1.*

*Filius Hominis tradetur ut crucifigatur. Matth. xxvi, 2.*

*Tradetur gentibus et illudetur, et flagellabitur et conspuetur; postquam flagellaverint, occident eum. Lucæ xviii, 32-33.*

*Cùm exal averitis Filium Hominis, tunc cognoscetis quia ego sum. Joan. viii, 28.*

*Si exaltatus fuero à terrâ, omnia traham ad me ipsum. Joan. xii, 32.*

*Nunc judicium est mundi, nunc princeps hujus mundi ejicietur foràs. Joan. xii, 31.*

*Potestatem habeo ponendi animam meam, et iterum sumendi eam; et nemo tollit eam à me, sed ego ponam eam à me ipso. Joan. x, 18.*

*Qui traditus est propter delicta nostra. Rom. iv, 25.*

*Quem proposuit DEUS propitiationem..... ad ostensionem justitiæ suæ. Rom. iii, 25.*

*Commerdat charitatem suam DEUS in nobis, quoniam cum peccatores essemus..... pro nobis mortuus est. Rom. v, 8-9.*

*Qui proprio Filio non pepercit, sed pro*

On trouve en lui une rédemption abondante, et le Seigneur est plein de miséricorde.

Nous l'avons vu, et il n'avait rien qui attirât nos regards : il nous a paru un objet de mépris, le dernier des hommes, un homme de douleurs, qui sait ce que c'est que souffrir.

Il a pris véritablement nos langueurs, et il s'est chargé lui-même de nos douleurs.

Nous l'avons considéré comme un lépreux, comme un homme frappé de DIEU et humilié.

Il a été couvert de plaies pour nos iniquités, il a été brisé pour nos crimes.

Il a été offert parce que lui-même l'a voulu, et il n'a pas ouvert la bouche.

Il sera mené à la mort comme une brebis qu'on va égorger; il demeurera dans le silence, sans ouvrir la bouche, comme un agneau devant celui qui le tond.

Je l'ai frappé à cause des crimes de mon peuple.

Le Seigneur voulut le briser dans son infirmité.

S'il livre son âme pour le péché, il verra sa race durer longtemps.

Il a livré son âme à la mort, et il a été mis au nombre des scélérats.

O cieux, frémissez d'étonnement; pleurez, portes du ciel et soyez inconsolables!

Qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux une fontaine de larmes?

Le Fils de l'Homme sera livré pour être crucifié.

Il sera livré aux gentils, traité avec dérision, flagellé, couvert de crachats; et après qu'on l'aura flagellé on le mettra à mort.

Quand vous aurez élevé le Fils de l'Homme, vous connaîtrez alors que c'est moi.

Quand je serai élevé de la terre, j'attirerai tout à moi.

C'est à cette heure que le jugement du monde va se faire, et que le prince de ce monde va être chassé.

Il est en mon pouvoir de donner mon âme, et j'ai le pouvoir de la reprendre : nul ne me la ravit, mais c'est de moi-même que je la quitterai.

Il a été livré à la mort pour nos péchés.

DIEU l'a proposé pour être réconciliateur des hommes, afin de faire paraître sa justice.

DIEU en cela a fait éclater la grandeur de son amour envers nous; lorsque nous étions encore pécheurs, JÉSUS est mort pour nous.

DIEU qui n'a pas pardonné à son propre

*nobis omnibus tradidit illum.* Rom. VIII, 32.

*Cum inimici essemus, reconciliati sumus Deo per mortem Filii ejus.* Rom. V, 10.

*Nos prædicamus Christum crucifixum, Judæis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam, ipsis autem vocatis, Judæis atque Græcis, Christum DEI virtutem et DEI sapientiam.* I Cor. I, 23-24.

*Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum, Christum, et hunc crucifixum.* I Cor. II, 2.

*Qui vivunt jam non sibi vivunt, sed ei qui pro ipsis mortuus est.* II Cor. V, 26.

*Christus factus est pro nobis maledictum.* Galat. III, 13.

*Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit.* II Cor. V, 21.

*Qui dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* Galat. II, 20.

*Qui Christi sunt carnem suam crucifixerunt cum vitis et concupiscentiis.* Galat. V, 24.

*Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi.* Coloss. I, 24.

*Ergo evacuatum est scandalum crucis.* Galat. V, 41.

*Factus est obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* Philip. II, 8.

*Hoc sentite in vobis quod et in Christo JESU.* Ibid. 5.

*Qui dedit semetipsum pro peccatis nostris, ut eriperet nos à præsentis sæculo nequam.* Galat. I, 4.

*Multi ambulantes quos sæpe dicebam vobis nunc autem et flens dico inimicos crucis Christi : quorum finis interitus ; quorum DEUS venter est, et gloria in confusione ipsorum, qui terrena sapiunt.* Philip. III, 18-19.

*Unus mediator DEI et hominum homo Christus JESUS, qui dedit redemptionem semetipsum pro omnibus.* I Tim. II, 5.

*Recogitate eum qui talem pro peccatoribus sustinuit contradictionem.* Hebr. XII, 9.

*Qui, proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contemptus.* Ibid. 2.

*Accessistis ad Testamenti novi mediatorem*

Fils, mais il l'a livré à la mort pour nous tous.

Lorsque nous étions encore ses ennemis, nous avons été réconciliés en lui par la mort de son Fils.

Nous prêchons JÉSUS-CHRIST crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les gentils, mais qui est la force et la sagesse de DIEU à ceux qui sont appelés, Juifs ou gentils.

Je n'ai point fait profession de savoir autre chose parmi vous que JÉSUS-CHRIST, et JÉSUS-CHRIST crucifié.

JÉSUS-CHRIST est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort pour eux.

JÉSUS s'est fait pour nous malédiction.

DIEU a traité celui qui ne connaissait point le péché comme s'il eût été le péché même.

JÉSUS m'a aimé et s'est livré pour moi à la mort.

Ceux qui sont à JÉSUS-CHRIST ont crucifié leur chair avec ses passions et ses désirs déréglés.

J'accomplis ce qui reste des souffrances de JÉSUS-CHRIST.

Le scandale de la croix est donc anéanti.

Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix.

Soyez dans la même disposition et dans le même sentiment où a été JÉSUS-CHRIST.

Il s'est livré lui-même pour nos péchés et pour nous retirer de la corruption du siècle présent.

Il y en a plusieurs dont je vous ai parlé, et dont je parle encore avec larmes, qui se conduisent en ennemis de la croix de JÉSUS-CHRIST, qui anront pour fin la damnation, qui font leur Dieu de leur ventre, qui mettent leur gloire dans leur propre honte, et qui n'ont de pensées et d'affections que pour les choses de la terre.

Il n'y a qu'un DIEU et qu'un Médiateur entre DIEU et les hommes, JÉSUS-CHRIST homme, qui s'est livré lui-même pour être le prix de la rédemption de tous.

Pensez à celui qui a souffert une si grande contradiction des pécheurs qui se sont élevés contre lui.

Au lieu de la vie tranquille et heureuse dont il pouvait jouir, il a souffert la croix en méprisant la honte et l'ignominie.

Vous êtes venus à JÉSUS, médiateur de

JESUM, et sanguinis aspersionem melius loquentem quàm Abel. Ibid. 24.

*Peccata nostra ipse pertulit in corpore suo.* I Petri II, 24.

*Christus semel pro peccatis nostris mortuus est, justus pro injustis, ut nos offerret DEO.* I Petri III, 18.

*Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus.* I Petri II, 21.

*Christo igitur passo in carne, et vos eadem cogitatione armamini.* I Petri IV, 1.

*Dilexit nos, et lavit nos à peccatis nostris in sanguine suo.* Apoc. I, 5.

*Agnus occisus est ab origine mundi.* Apoc. XIII, 8.

*Attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.* Thren. I, 12.

*Posuit DEUS in eo iniquitatem omnium nostrum.* Isaïæ LIII, 6.

*Baptismo habeo baptizari : et quomodo coarctor usquedùm perficiatur.* Lucæ XII, 50.

*Oportet exaltari Filium Hominis, ut omnis qui credit in ipsum non pereat, sed habeat vitam æternam.* Joan. XII, 34.

*Expedit ut unus homo moriatur pro populo, et non tota gens pereat.* Joan. XI, 50.

la nouvelle alliance, et à ce sang répandu pour nous, qui parle plus éloquemment que celui d'Abel.

C'est lui qui a porté nos péchés en son propre corps.

JÉSUS a souffert une fois pour nos péchés, le juste pour les méchants, afin de nous offrir à DIEU.

JÉSUS-CHRIST a souffert pour nous, vous laissant l'exemple afin que vous marchiez sur ses pas.

JÉSUS ayant souffert sur la croix, armez-vous de cette pensée.

JÉSUS-CHRIST qui nous a aimés, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang.

L'agneau divin a été immolé dès la création du monde.

Vous tous qui passez par le chemin, considérez et voyez s'il y a une douleur semblable à ma douleur.

DIEU l'a chargé lui seul de l'iniquité de nous tous.

Je dois être baptisé d'un baptême : et combien je me sens pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse.

Il faut que le Fils de l'Homme soit élevé en haut, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.

Il vous est avantageux qu'un seul homme meure pour tout le peuple, et que toute la nation ne périsse point.

## FIGURES ET PROPHÉTIES DE LA PASSION

### DU SAUVEUR.

[Ces figures ont été incomplètes]. — DIEU a voulu exprimer lui-même quelque chose de la passion de son Fils en ceux qui en ont été les figures dans l'ancienne loi ; mais, après tout, ce ne sont que des figures, chacune en particulier ne représentant qu'une partie des souffrances de ce DIEU-Homme ; et toutes ensemble ne les représentent que fort imparfaitement. Car enfin, peut-on comparer l'envie de Caïn avec la jalousie des docteurs et des pontifes, le meurtre d'Abel avec le supplice de JÉSUS-CHRIST ? Qu'est-ce qu'Isaac disposé à recevoir la mort de la main d'Abraham en comparaison de JÉSUS sacrifié par son Père éternel à la haine des Juifs ? Joseph, persécuté, vendu par ses frères, calomnié, enfermé dans une prison, a quelque rapport avec le Sauveur trahi par un de ses disciples, accusé par la Synagogue et lié par les soldats ; mais ce n'est là ni toute la passion ni ce qu'il y a de plus cruel dans la passion. C'est quelque chose de bien triste que de voir David chassé de sa ville capitale par son propre fils, abandonné de

ses sujets, réduit à prendre la fuite, montant pieds et tête nus à la montagne des Oliviers, tandis que Séméï le poursuit à coups de pierres, et qu'il le charge d'injures et de malédictions; mais JÉSUS-CHRIST chargé d'une pesante croix, allant au Calvaire pour y souffrir une mort infâme, combien mérite-t-il plus de compassion? Job même, quoique étendu sur un fumier, quoique couvert d'ulcères, et bien qu'il semble avoir essuyé tous les fléaux dont la Providence a coutume d'éprouver les gens de bien, et de châtier les pécheurs, Job ne fut qu'une faible image de JÉSUS souffrant.

[Le serpent d'airain]. — Nous pouvons dire avec vérité que le Sauveur attaché à la croix a été représenté par ce serpent d'airain élevé par les ordres de DIEU dans le désert, pour guérir ceux que la morsure des serpents mettait en danger de mourir : car la seule vue de ce mystère, c'est-à-dire le seul regard de ce Sauveur sur la croix, suffit pour guérir toutes nos plaies, quand il y a une véritable contrition. En effet, un chrétien éclairé des lumières de la foi peut-il jeter les yeux sur cet objet sans se souvenir de ce que le Sauveur a souffert pour lui? et peut-il n'être pas touché d'une sensible douleur d'en avoir été la cause? Mais d'ailleurs n'a-t-il pas sujet de concevoir une ferme espérance en sa bonté, en voyant dans ce même objet un remède assuré aux plaies que ses péchés lui ont faites? Du reste, cette figure est celle que le Sauveur nous a donnée lui-même de sa passion : *Moyses exaltavit serpentem in deserto, ita exaltari oportet Filium Hominis, ut omnis qui credit in ipsum non pereat, sed habeat vitam æternam.*

[Job]. — La figure la plus naturelle des souffrances du Sauveur, et celle qui nous frappe davantage, c'est l'état où le saint homme Job fut réduit après que DIEU eut donné permission au démon de l'affliger et de l'accabler de maux pour éprouver sa fidélité. Les SS. Pères trouvent tant de ressemblance entre ces deux modèles de patience, qu'ils ne manquent guère d'alléguer cet exemple quand ils parlent des douleurs du Fils de DIEU dans sa passion : aussi ce parallèle est-il le plus propre à ce sujet, le plus capable de nous inspirer des sentiments de compassion : comme il arriva à ce saint homme, lorsque ses amis les rois d'Orient, qui l'étaient venus visiter, le virent sur un fumier, en un état où il n'était plus reconnaissable; ils furent saisis d'un tel étonnement, qu'ils demeurèrent auprès de lui, dit l'Écriture, durant sept jours entiers sans lui pouvoir rien dire : car ils voyaient bien que sa douleur était grande : *Videbant enim dolorem esse vehementem.* Nous aurions sans doute plus de sujet d'en user de la sorte à l'égard du Sauveur, puisque la figure de Job, toute pitoyable qu'elle est, n'approche pas même de la réalité : *Job in sterquilinio, Christus in patibulo*, dit saint Zénon de Vérone. Job sur le fumier représente JÉSUS-CHRIST en croix; mais JÉSUS-CHRIST l'emporte incomparablement sur celui qui n'était que sa figure.

[Le sacrifice d'Abraham]. — De toutes les figures de la mort du Sauveur et du sacrifice de la croix, le sacrifice que le saint patriarche Abraham fut près de faire de son propre Fils a toujours passé pour la première et la plus noble, et celle qui a le plus de rapport à la vérité : mais en faisant comparaison de ce sacrifice, qui ne fut que de volonté, avec celui du Fils de DIEU, qui fut effectivement une victime immolée pour nos péchés par l'ordre du Père éternel, nous devons conclure qu'il y a du moins autant de différence entre ces deux sacrifices qu'il y en a entre l'ombre et le corps, entre la figure et la vérité. Nous devrions entrer dans les sentiments de S. Grégoire de Nysse, qui ne pouvait regarder sans être attendri l'image du sacrifice d'Abraham, où ce saint vieillard, sans avoir égard aux sentiments de la nature, paraissait le bras levé, le coutelas à la main, pour trancher la tête à son cher Isaac, la joie de son cœur et le fondement de ses espérances ; mais nous devons être touchés d'autres sentiments de pitié en nous représentant le véritable Abraham, le Père éternel, armé du glaive de sa justice, qui ne s'est pas contenté de nous avoir donné son propre Fils pour libérateur et pour modèle, et qui l'a effectivement immolé pour notre amour, quoiqu'il lui fût infiniment plus cher qu'Isaac ne l'était à Abraham. Car, bien qu'il se soit servi de la main des bourreaux pour égorger cette innocente victime, c'est néanmoins lui qui a été le véritable sacrificateur, parce que lui seul avait droit sur la vie de son Fils et pouvoir de la lui ôter : *In manu Dei, non Judæorum, fuit gladius, quia solus DEO potestas mortis fuit in Filium DEI.* (Rupert).

[Abel]. — La plus ancienne figure de la mort du Sauveur est Abel, en la personne duquel l'Écriture nous dit que JÉSUS-CHRIST a été mis à mort dès l'origine du monde : *Qui occisus est ab origine mundi.* La cause de cette mort, dit le disciple bien-aimé, fut que les actions de Caïn étaient mauvaises, et celles de son frère très-bonnes : de sorte que l'envie fut le motif de cette action barbare. Ce fut par la même raison que le peuple Juif, frère de JÉSUS-CHRIST selon la chair, lui procura la mort, parce que la sainteté de sa vie condamnait celle des scribes et des pharisiens, qui s'étaient déclarés ses ennemis. Mais, comme le sang de l'innocent Abel criait devant DIEU et demandait vengeance, ainsi le sang de JÉSUS-CHRIST, qui demande à la vérité grâce et miséricorde pour les pénitents, demande justice contre les incrédules, et contre ceux qui ont causé sa mort par leurs crimes, et qui refusent de s'appliquer le fruit de ce sang précieux.

[L'agneau pascal]. — Le SAINT-ESPRIT ne s'est pas contenté de nous représenter la passion du Sauveur en la personne de plusieurs saints patriarches ; il a voulu encore que tous les sacrifices de l'ancienne loi fussent autant de figures de ce grand sacrifice destiné à abolir tous les autres, et qui devait être consommé sur la croix. Entre ces sacrifices, le plus célèbre, pour ne rien dire des autres, et celui qui représente le mieux ce grand

mystère de la mort de l'Homme-DIEU, c'est l'Agneau pascal. Vous savez la cause de son institution. Ce qu'il y a de plus remarquable, par rapport au sujet que nous traitons, c'est que le sang de cet agneau servit de signe et de marque afin que, quand l'ange exterminateur ferait un sanglant carnage de tous les premiers-nés dans toute l'Égypte, en voyant ce sang sur les portes des Israélites, il passât sans toucher à leurs maisons. Or, sans m'arrêter à plusieurs cérémonies qu'on devait observer dans la manducation de cet agneau, il est tout visible que par cet agneau le SAINT-ESPRIT a voulu représenter JÉSUS-CHRIST, qui, pour sa douceur et pour son innocence, en a même porté le nom. La loi voulait que l'agneau pascal, qui en était la figure, n'eût ni tache ni défaut; on ne devait briser aucun de ses os : ce qui fut accompli à la lettre dans le sacrifice de la croix. Il fit voir une patience invincible, lorsqu'il fut conduit au supplice : *Tanquam ovis ad occisionem ducetur* (Isaïæ LIII). Mais à quelle fin DIEU voulut-il que le sang de l'agneau, qu'il ordonna aux Israélites d'immoler, fût mis sur la porte de leurs maisons, sinon pour faire connaître la vertu du sang de JÉSUS-CHRIST? Parce que, ce sang nous étant appliqué, le Père éternel apaisera sa colère, que nous nous serions attirée par nos péchés. Je laisse toutes les autres figures de la mort et de la passion du Fils du DIEU, dont les SS. Pères se sont étudiés à développer le sens et les rapports, mais qu'il serait trop long de donner ici en détail.

[Autres figures et prédictions]. — DIEU, voyant qu'il n'y avait rien de plus éloigné de la raison humaine que le mystère de la croix, n'a point cessé, depuis le péché de nos premiers pères, de prédire la mort de son Fils, tantôt par les figures et tantôt par les oracles des prophètes. Pour ne dire qu'un mot des figures, il est certain qu'Abel tué par l'envie de son frère, le sacrifice d'Isaac, l'agneau que les Juifs immolèrent à leur sortie de l'Égypte, le serpent d'airain que Moïse éleva dans le désert, ont été autant de figures de la mort et de la passion de JÉSUS-CHRIST. Et pour ce qui est des prophètes, combien y en a-t-il qui l'ont prophétisée? C'est une vérité si reconnue, qu'il serait inutile d'en donner ici des preuves. Il suffit d'observer qu'entre tous les oracles des prophètes, pour ne rien dire de David qui a marqué dans ses psaumes tous les principaux mystères de notre rédemption, ceux d'Isaïe sont si clairs, si évidents, qu'il est vrai de dire qu'il semble plutôt rapporter une chose faite que prédire ce qui doit arriver.

## APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES

## DE L'ÉCRITURE.

*Christus factus est pro nobis maledictum.* (Galat. III). Le grand Apôtre, qui avait été ravi jusqu'au troisième ciel, où il avait appris de si admirables secrets, après avoir protesté qu'il ne savait autre chose que JÉSUS crucifié, ne trouve point ensuite de termes plus forts pour nous découvrir ce grand mystère de piété et de miséricorde, comme il parle, que de dire qu'il a pris sur lui-même toutes les peines et les malédictions que nous avons méritées pour nos péchés : *Christus redemit nos de maledicto legis, factus pro nobis maledictum* : soit qu'il ait voulu faire allusion à la coutume des Juifs et à la loi de Moïse, laquelle ordonnait d'offrir une victime d'expiation, qu'on chargeait de tous les crimes du peuple afin qu'elle attirât sur elle les malédictions que DIEU eût lancées sur la tête des coupables ; soit parce que le supplice de la croix était tellement en horreur parmi cette nation, qu'ils regardaient comme maudits tous ceux qui y étaient attachés, *Maledictus qui pendet in ligno* (Deuteron. XXI, 23) ; soit enfin parce que toutes les marques de colère que DIEU avait fait paraître sur la terre durant tant de siècles n'avaient été, pour ainsi parler, que des gouttes de sa malédiction, selon l'expression d'un prophète : *Stillavit super nos maledictio* ; (Daniel IX) ; mais un DIEU en croix en est l'amas et l'assemblage, et il s'est fait la malédiction même, qui y paraît avec toute la sévérité que la justice divine pouvait exercer en cette vie, selon la force du mot dont se sert l'Apôtre : *Factus est pro nobis maledictum* : comme s'il n'eût été qu'un composé des peines, des souffrances et des malédictions qu'un DIEU offensé pouvait faire ressentir à celui qui s'était chargé de tous les crimes des hommes.

*Liber scriptus intus et foris.* (Apocal. v). Entre les noms mystérieux que les saintes lettres donnent au fils de DIEU, celui de livre est remarquable. Le prophète Ezéchiel dans l'ancienne loi, et S. Jean dans la nouvelle, parlent d'un certain livre qui leur fut montré, et qui était écrit dedans et dehors : on demande quel est ce livre et ce qu'il signifie. A quoi S. Bernard et quelques autres Pères répondent qu'il représente JÉSUS-CHRIST. Écrit par-dedans et par-dehors, intérieurement et extérieurement, il signifie les excellentes et admirables perfections de cet Homme-DIEU, par-dehors en son humanité, par-dedans en sa divinité ; extérieurement dans son corps sacré, intérieurement dans sa sainte âme.

Mais on peut dire, dans un sens tout particulier, que le Sauveur est un livre merveilleux et tout nouveau : livre écrit, non avec des lettres communes, mais avec des clous, des épines, des fouets, et dont les caractères sont un nombre prodigieux de plaies, dont chacune peut tenir lieu d'un excellent discours ; livre enfin qui enseigne non par paroles mortes, mais par des exemples vivants, la véritable sagesse et une profonde doctrine, qui depuis a éclairé le monde : *Apertum codicem*, remarque S. Laurent Justinien, *in quo legendo et meditando, universa virtutum disciplina discitur.* (De Humil. 21).

*Inspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est.* (Exodi xxv). — Regardez ce modèle qu'on vous propose sur cette montagne, et tâchez de l'imiter. Si JÉSUS a souffert, dit l'apôtre S. Pierre, (1,2), c'est pour nous donner exemple et nous fournir un puissant motif pour nous animer à souffrir. Mais nous devons être persuadés que le Père éternel dit à chaque chrétien en particulier, en lui montrant son Fils sur le Calvaire, ce qu'il dit à Moïse : Jetez les yeux sur ce modèle : vous ne pouvez être prédestiné si vous n'êtes la copie de ce divin original, si vous n'êtes semblable à JÉSUS, mais surtout à JÉSUS crucifié, parce que c'est principalement sur la croix qu'il a mérité votre prédestination. Il manque, dit S. Paul, quelque chose à la passion de JÉSUS-CHRIST : il faut que vous l'y ajoutiez. Ce qui lui manque, c'est l'application : elle ne peut vous être utile si elle ne vous est appliquée, si vous n'êtes uni à JÉSUS sur la croix, et si vous n'y êtes en quelque manière attaché en souffrant pour son amour.

*Oportet exaltari Filium Hominis, ut omnis qui credit in ipsum non pereat, sed habeat vitam æternam.* (Joan. XII). Il faut, nous dit-on, que le Fils de l'Homme soit élevé en croix, afin que ceux qui croient en lui ne périssent point, mais qu'ils aient la vie éternelle. *Oportet*, il le faut ! pourquoi, mon DIEU, le faut-il ? Nous sommes de vils esclaves, des rebelles, vos ennemis : qui pourra s'en prendre à vous, ou vous accuser d'injustice si vous nous laissez périr, et même si vous nous sacrifiez à votre juste vengeance ? *Oportet*, il le faut, ajoutez-vous, afin que nous vivions éternellement. Mais faut-il que JÉSUS-CHRIST soit traité comme l'auteur du péché, qui devait nous coûter la vie et qui nous cause effectivement la mort ? Quel est le malheureux qui osa jamais demander le sang de son roi pour guérir ses plaies ? Quel est le Roi qui pensa jamais à donner son sang pour sauver un scélérat son sujet ? *Oportet*, il le faut, encore une fois. Ah ! Sauveur du monde, si vous n'étiez la vérité même, aussi bien que le souverain arbitre de notre sort, je vous dirais qu'il ne le faut pas : nous sommes pécheurs, punissez-nous, abandonnez-nous à notre malheur, puisque c'est notre malice qui nous l'attire. Mais votre



miséricorde en use autrement : *Oportet exaltari Filium Hominis, ut omnis qui credit in illum non pereat.*

*Quem proposuit DEUS propitiationem ad ostensionem justitiæ* (Roman. III). — C'est celui que DIEU a donné pour expier nos péchés et pour faire voir la sévérité de sa justice. C'est ainsi que l'apôtre S. Paul parle de la mort d'un Homme-DIEU, pour nous faire concevoir la grandeur de ses douleurs. Il se contente de dire qu'il s'est fait victime d'expiation pour les péchés des hommes, et de nous le proposer comme le sujet sur lequel un DIEU vengeur des crimes a voulu faire éclater la sévérité de sa justice, comme un exemple de la haine infinie qu'il porte au péché, comme le dernier trait de sa colère, et enfin comme le spectacle étonnant qui devait faire connaître à tous les fidèles la rigueur des châtimens qu'il a exercés sur celui qui s'était chargé de nos iniquités. C'est le sens que plusieurs SS. Pères donnent à ces paroles de l'Apôtre : *Quem proposuit DEUS propitiationem ad ostensionem justitiæ suæ.* Mais c'est pour nous faire voir en même temps quelle sera la grandeur de la satisfaction qu'il exigera au jour de ses vengeances, si nous négligeons maintenant l'avantage que nous avons de pouvoir offrir à DIEU cette même victime pour apaiser sa colère et satisfaire à sa justice.

*Manus Domini tetigit me* (Jobi XIX). *Propter scelus populi mei percussi eum* (Isaïæ LIII). — Quand le saint homme Job veut faire comprendre l'excès des peines qu'il endure, il ne trouve rien de plus fort que de dire que c'est la main de DIEU qui l'a touché, parce que cette main n'est pas comme celle des hommes, dont on peut se défendre, en parant aux coups qu'elle porte. Outre qu'on ne peut se soustraire à ceux que porte la main de DIEU, elle connaît, cette main, l'endroit le plus sensible, et frappe ses coups avec une toute autre force. Qui veut donc savoir la force de son bras et la rigueur de la justice qu'il exerce sur son Fils, qui s'est offert de satisfaire pour les péchés des hommes, qu'il se souvienne seulement que c'est un DIEU qui punit, et qui punit en DIEU ; ou plutôt, qu'il fasse réflexion que c'est DIEU qui exerce sa justice, et que c'est sur un DIEU que s'exerce cette justice : c'est-à-dire que, d'un côté, un DIEU justement irrité par les outrages qu'il a reçus des hommes frappe en DIEU sur celui qui est chargé de leurs péchés, et, comme parle l'Apôtre, qui s'est fait en quelque manière le péché même ; et, d'un autre côté, que c'est un DIEU qui, pour arrêter les coups que la colère de son Père eût lancés sur nous, a voulu soutenir tout le poids de sa justice. Ah, Messieurs, quelle idée votre esprit ne se forme-t-il point sur cela des souffrances du Sauveur, en faisant cette réflexion, que c'est un DIEU qui frappe, qui punit, qui exerce sa vengeance, et d'ailleurs un DIEU qui est frappé, comme parle son prophète, *Percussum à Deo*, et qui se fait victime chargée de toutes les malédictions que nous avons méritées ? Ces deux pensées n'expri-

ment-elles pas tout ce que l'esprit humain peut se représenter de plus terrible ?

*Super quo percutiam vos ultra?* (Isaïe 1). — Sur qui frapperai-je pour tirer une juste satisfaction de l'outrage qui m'a été fait ? disait DIEU, par son prophète, au peuple Juif. Sur qui étendrai-je ma main ? Car il me faut un sujet qui soit digne de ma colère et de qui je puisse tirer une juste satisfaction pour l'injure qui m'a été faite : *Super quo percutiam ?* Ce ne sera pas sur les hommes, quoiqu'ils soient les véritables criminels, parce que ce sont de viles créatures et des vers de terre, dont toutes les satisfactions ne peuvent réparer l'offense que j'ai reçue. Non, anges et intelligences du ciel, vous n'êtes pas capables de satisfaire ma justice ; vous n'êtes que des néants devant mes yeux, dès-là que vous n'êtes que de pures créatures. *Super quo percutiam ?* Le nombre des uns et des autres ne peut suppléer non plus à la bassesse de leurs personnes ; et, quand ils seraient tous immolés à ma vengeance, ils ne pourraient réparer ma gloire. Sur qui frapperai-je donc pour tirer la juste satisfaction qui m'est due ? *Super quo percutiam ?* Ce sera sur son propre Fils, qui lui est égal, DIEU comme lui. Voilà la seule victime qu'il demande, la seule capable de faire une digne satisfaction à sa justice, l'unique sacrifice qui puisse lui être agréable.

*Putasne intelligis quæ legis ?* (Act. VIII). — Pensez-vous entendre ce que vous lisez ? C'est ce que S. Philippe, le diacre, dit à l'eunuque de la Reine d'Ethiopie, qui lisait le prophète Isaïe à l'endroit où il parle de la passion du Fils de DIEU, et où il dit qu'il a été conduit à la mort comme une brebis innocente, et que, dans la rigueur de ses plus cruels tourments, il n'avait point ouvert la bouche pour se plaindre : *Putasne intelligis quæ legis ?* Pensez-vous entendre ce que vous lisez ? De même, quand nous considérons JÉSUS-CHRIST en croix, ou que nous entendons parler de sa passion, ou enfin que nous la lisons dans les évangélistes, on peut nous dire, et nous pouvons nous le dire à nous-mêmes : Pensez-vous entendre ce que vous voyez, ce que vous lisez, ce que vous méditez ? croyez-vous comprendre la dignité de celui qui souffre, l'infamie de son supplice, la grandeur de son amour, l'excès de ses douleurs ?

*Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usquedum perficiatur !* (Lucæ XII). Il ne faut pas juger de la longueur des souffrances de JÉSUS-CHRIST par le temps de sa passion, qui ne dura qu'environ vingt heures. Il n'en sentit pas alors seulement la douleur et l'ignominie : elles furent présentes à son esprit pendant tout le cours de la vie, et sa sainte humanité en était continuellement occupée. Il témoigna le désir qu'il en avait par ces paroles si pleines d'amour : *Il y a un baptême dont je dois être baptisé : Oh ! qu'il me tarde qu'il s'accomplisse !* Il avait marqué une heure où il devait mourir pour nous, et il y pensait à tout moment.

## § IV.

## Pensées et passages des SS. Pères.

*Quis tantam dignè possit eloqui pietatem ? Innocens affligitur ut noxius liberetur ; ut redimatur servus, occiditur filius.* August. Serm. 138.

*Dominus noster in staterâ crucis pretium nostræ salutis appendit, ut unâ morte universoni mundum, sicut omnium conditor, itâ omnium reparator absolveret.* Id. Serm. 114 de temp.

*Non est Christi passio ex indigentia, sed ex misericordia.* August. II Contra Felic. 9.

*Passio Domini pretium est orbis terrarum, passus enim, totum redemit.* Id. Epist. 171, ad Donatist.

*Sicut cecidimus graviter, relevati sumus mirabiliter ; et misericordiam debitum transcendentem pro Mediatoris morte reperimus.* Id. Cur, quandò, quomodò Deus.

*Christi sanguis sic in remissionem peccatorum omnium fusus est, ut ipsum etiam peccatum possit delere quo fusus est.* August. Tract. 92 in Joann.

*Lignum istud, ubi erant fixa membra morientis, etiam cathedra fuit ministris docentis.* Id. Tract. 119 in Joann.

*Portans crucem suam JESUS, grande spectaculum : si spectet impietas, grande ludibrium ; si pietas, grande mysterium.* August. Ibidem.

*Totus Domini sanguis donatus est hominibus, ut non dicam deicidis.* Id. in ps. 65.

*Crux Christi non tantum est lectulus morientis, sed etiam cathedra docentis.* August. Tract. 119 in Joann.

*Nihil tam salutiferum quam quotidie cogitare quanta pro nobis pertulit DEUS-Homo.* Id. Serm. 33.

*Judei crucifixerunt salvatorem suum, et fecerunt damnatorem suum.* August.

*Totus figatur in corde qui pro nobis fixus est in cruce.* Id. De virgine, 55.

Qui pourra exprimer la miséricorde de DIEU ? Il afflige l'innocent pour délivrer le coupable ; pour racheter l'esclave, il fait mourir son propre Fils.

Notre-Seigneur a pesé dans la balance de la croix le prix de notre salut, afin que, par sa seule mort, il satisfait pour tous les crimes du monde, et par ce moyen il en fût le réparateur comme il en était le créateur.

Jésus n'a point souffert la mort par nécessité ou par impuissance, mais par pure miséricorde.

La passion du Sauveur a été le prix de l'univers : et c'est par ses souffrances qu'il a racheté le monde.

Autant notre chute a été pesante, autant nous avons été relevés d'une manière merveilleuse. Nous avons trouvé miséricorde dans la mort d'un médiateur qui, par son amour pour nous, a satisfait bien au-delà de notre dette.

Le sang du Sauveur a été tellement répandu pour la rémission de tous les péchés, qu'il a pu même effacer le crime et mériter le pardon de ceux qui l'ont répandu.

Le bois de la croix, où les membres de Jésus mourant ont été attachés, est aussi la chaire d'un docteur instruisant l'univers.

Jésus portant sa croix, grand et merveilleux spectacle ! pour l'impiété, grand sujet de risée ; mais grand mystère pour ceux qui le regardent avec religion.

Le sang de Jésus a profité à ceux qui l'avaient répandu ; il a été le Sauveur de ceux mêmes qui étaient des déicides.

La croix de Jésus n'est pas seulement le lit d'un DIEU mourant, mais encore la chaire d'où il enseigne.

Il n'y a rien de si utile au salut que de penser tous les jours combien un DIEU-Homme a souffert pour nous.

Les Juifs, en crucifiant celui qui était venu les sauver, en ont fait le juge qui les condamnera.

Qu'il soit cloué dans notre cœur, celui qui fut cloué sur la croix pour notre amour.

*Pro te dolores, flagella, opprobria, crucem et mortem passus est : et quid horum Justo debebatur ? quid non tibi peccatori debebatur ?* Id. in ps. 36.

*Quomodo peccata nostra sua esse voluit propter corpus suum sic et nos passiones ejus nostras esse velimus propter caput nostrum.* Id. in ps. 67.

*Parum erat Domino hortari martyres verbo, ut firmaret exemplo.* Id. in ps. 63.

*Justificamur in Christi sanguine, cum per remissionem peccatorum eruumur à diaboli potestate.* August. XIII de Trinit.

*O immensa pietas : ô incalculabilis charitas : ut liberares servum, filium tradidisti.* Id. Méditat.

*Dilexisti me plusquam te, Domine, quia voluisti mori pro me.* Id. Soliloq. 13.

*Quæ fuit causa patiendi capiti, nisi ut membris præberet exemplum ? Dominus enim passus est voluntate, nos necessitate ; ille miseratione, nos condicione : proinde illius voluntaria passio nostra est necessaria consolatio.* August. in ps. 34.

*Noli, homo, tantum amittere beneficium. Propterea Christus dominationi mortis se subdidit, ut te à jugo damnationis erueret : ille suscepit mortis servitutem, ut tibi tribueret vitæ æternæ libertatem.* Ambros. in ps. 118.

*Opprobria ejus nostrum abstulere opprobrium, vincula ejus nos liberos fecerunt, coronâ spinèâ capitis ejus diadema Regni adepti sumus, vulneribus ejus sumus sanati.* Hieron. in 14 Marci.

*Ubi mors Christi animo circumfertur, nulla potest concupiscentia regnare.* Gregor.

*Tantò DEUS ab hominibus honorandus est quantò pro hominibus indigna suscepit.* Id. Epist.

*Si passio redemptoris ad memoriam reducitur, nihil tam durum quod non æquo animo toleretur.* Isidor. De summo bono.

*Præstat cum Christo et pro Christo pati quam cum aliis in deliciis versari.* Gregor. Nazian. Orat. 42.

*Certum est quia, ubi mors Christi animo circumfertur, non potest regnare peccatum.* Origènes.

C'est pour vous que le Sauveur a souffert des douleurs extrêmes, les fouets, les opprobres, la mort de la croix : et qu'avait fait le Juste pour souffrir tout cela ? qu'est-ce qui ne nous est pas dû pour nos crimes ?

Comment s'est-il rendu propres nos péchés ? c'est parce nous sommes les membres de son corps : ainsi, de ses souffrances et de ses douleurs nous devons faire les nôtres, puisqu'il est notre chef.

C'était peu pour le Fils de DIEU d'exhorter de paroles les martyrs, si par son exemple il ne leur en inspirait la force et le courage.

Nous sommes justifiés dans le sang de JÉSUS-CHRIST lorsque, par le pardon de nos crimes, nous sommes délivrés de la servitude du démon.

O piété, et charité inestimable d'un DIEU ! vous avez livré votre Fils à la mort pour sauver et délivrer un misérable serviteur ! Vous m'avez aimé, Seigneur, plus que vous-même, puisque vous avez voulu mourir pour moi.

Quelle raison pouvait obliger le chef à souffrir, sinon pour donner l'exemple aux membres ? Le Sauveur a souffert parce qu'il l'a voulu, et non par nécessité ; il souffre par excès de miséricorde, et nous par la condition de notre nature : c'est pourquoi sa passion volontaire est notre consolation bien solide.

O homme, ne vous privez pas d'un si grand bienfait. JÉSUS a voulu se soumettre à la mort pour vous délivrer de la damnation éternelle ; il a voulu prendre sur lui l'obligation de mourir, pour vous donner la liberté de la vie éternelle.

Les opprobres qu'a soufferts le Fils de DIEU ont effacé les nôtres ; ses liens nous ont mis en liberté ; sa couronne d'épines nous a acquis le droit de prétendre au royaume du ciel ; ses plaies nous ont rendu la santé.

La concupiscentie ne peut régner là où se trouve le souvenir de la mort du Fils de DIEU.

Le Fils de DIEU mérite d'autant plus d'être honoré des hommes qu'il a souffert d'ignominies pour leur amour.

Si nous rappelons dans notre esprit le souvenir de la passion du Sauveur, il n'y a rien de si rude et de si fâcheux que nous ne souffrions de bon cœur.

Il vaut mieux souffrir avec JÉSUS et pour JÉSUS que de vivre dans les délices avec les autres.

Il est constant que le péché ne peut régner dans un cœur pendant qu'il pense à la passion du Sauveur.

*Pretiosa mors hæc est quæ emit immortalitatem pretio sanguinis sui.* Cyprian. Epist. 9.

*Certa atque secunda est expectatio promissæ beatitudinis, ubi est participatio dominicæ passionis.* S. Leo, Serm. 9 Quadrag.

*O bone JESU ! quid tibi est ? Mori nos debuimus, et tu solvis ! nos peccavimus, et tu luis ! Opus sine exemplo, gratia sine merito, charitas sine modo !* Bernard. Sermon.

*Si totum debeo pro me facto, quid addam jam pro me refecto, et refecto hoc modo : nec enim tam facile refectus quam factus.* Id. De diligendo Deo.

*Ex consideratione remedii periculi mei aestimo quantitatem.* Bernard. Serm. de Nativ.

*Si non essent hæc ad mortem, et ad mortem sempiternam, nunquam pro eorum remedio DEI Filius moreretur.* Id. ibid.

*Passio tua, Domine JESU, ultimum est refugium, singulare remedium.* Bernard. Serm. 22 in Cantic.

*O patientia singularis ! humilitas admirabilis ! charitas inestimabilis !* Id. feria 4 Hebdomadæ Sanctæ.

*Nemo sibi vivat, sed ei qui pro se mortuus est : cui enim justius vivam quam ei qui, si non moreretur, non viverem ?* Id. De diligendo Deo.

*Sufficisset ad redemptionem humani generis minutissima gutta sanguinis Christi ; sed data est copia, ut ex inundatione beneficii virtus innotesceret diligentis.* Bonavent. Serm. 6 in Parad.

*Quoties peccat quis, toties in seipso interficit Christum.* Hugo cardinal. in Gen. 26.

*Passio Christi, opus nostræ redemptionis, totum anorem nostrum vindicare debet.* Bernard. Serm. 20 in Cantic.

*Passiones Christi meditari sapientia est et sublimis philosophia.* Ibid. Serm. 47

*Sanguis Christi nobis causa vitæ fuit.* Homil. 7 in Matth.

*Homo mirabiliter conditus est, sed mirabilius redemptus.* Gregor. in Evangel. Homil. 26.

*Crucifigunt Christum quotquot verbo illius resistunt.* Augustin. in 48.

Elle est précieuse cette mort qui achète au prix de son sang l'immortalité bienheureuse.

On attend avec une assurance tranquille le bonheur éternel promis, quand on a eu part aux souffrances du Sauveur.

Aimable JÉSUS, que faites-vous ? Nous étions condamnés à la mort, et vous la souffrez pour nous ; nous avons péché, et vous en portez la peine : voilà une œuvre sans exemple, une grâce et un bienfait sans mérite de notre part, une charité sans limites !

Si je me dois tout entier à vous, Seigneur, pour m'avoir donné la vie, que vous dois-je pour me l'avoir rendue, et rendue par un moyen si surprenant ?

Je conçois, par la grandeur du remède, la grandeur de mon mal et du péril que j'ai couru.

Si les maux auxquels j'étais condamné n'avaient point été jusqu'à la mort, et à une mort éternelle, jamais le Fils de DIEU n'eût souffert la mort pour en être le remède.

Votre passion et votre mort, divin Sauveur, sont notre dernier asile et notre dernier remède.

O patience sans exemple ! humilité digne de l'admiration du ciel et de la terre ! charité inestimable !

Que personne maintenant ne vive pour soi-même, mais que chacun consacre sa vie à celui qui a donné sa vie pour lui : pour qui puis-je vivre à plus juste raison que pour celui dont la mort seule me donne la vie ?

La moindre goutte du sang du Fils de DIEU eût suffi pour la rédemption du genre humain ; mais il l'a versé en abondance, afin que par la grandeur du bienfait nous connaissions la vertu et le pouvoir de celui qui nous a tellement aimés.

Autant de fois quelqu'un pèche, autant de fois il donne la mort à JÉSUS-CHRIST.

Nous devons tout notre amour à JÉSUS pour les souffrances et la mort qu'il a endurées pour nous et pour notre salut, qu'elles ont opéré.

C'est la haute sagesse et la sublime philosophie du chrétien de méditer les souffrances de JÉSUS-CHRIST.

Le sang de JÉSUS est la cause et le principe de la vie en nous.

L'homme a été formé d'une manière admirable, mais la manière dont il a été racheté l'est davantage encore.

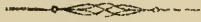
Ceux-là crucifient JÉSUS-CHRIST qui résistent opiniâtrement à sa parole.

*Agnosce, ó homo, quàm gravia sint vulnera pro quibus necesse est Dominum Christum vulnerari !* Bernard. Homil. 3 in Natali Domini.

*Transiisse ipsum video in pretium meum quandoquidem tam pretioso munere redemptio agitur, ut homo DEUM valere videatur.* Augustin. De diligendo Deo.

O homme, reconnais combien profondes sont les plaies pour lesquelles il a été nécessaire qu'un DIEU-Homme ait été blessé à mort.

Un DIEU a été donné pour prix de mon rachat : puisque la rédemption de l'homme a été mise à si haut prix, il semble que l'homme ait valu un DIEU.



### § V.

## Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Ce qui est de foi sur ce sujet]. — Un des articles de la foi que l'Eglise nous propose est que le Fils de DIEU, Sauveur du monde, fut attaché à la croix, pour le salut des hommes, lorsque Ponce-Pilate était gouverneur de la Judée, sous l'empire de Tibère. En effet, après qu'il eut été pris, qu'on se fut moqué de lui, qu'on l'eut chargé d'injures et accablé de tourments atroces, il fut enfin attaché à une croix, où il expira parmi les plus violentes douleurs. Or, entre les mystères de la religion, il n'y en a point de plus difficile à croire que celui-là, et auquel notre esprit ait plus de peine à se soumettre, ne pouvant presque pas comprendre que notre salut dépende de la croix et d'un homme crucifié pour nous. Mais c'est en cela même, selon S. Paul, que la souveraine sagesse de DIEU doit être admirée : *Nous prêchons JÉSUS-CHRIST crucifié, qui est un scandale aux Juifs, et qui paraît une folie aux gentils, mais qui est la force de DIEU, à ceux qui sont appelés.* (I Cor. 1). Aussi ne faut-il pas s'étonner si les prophètes avant l'avènement de JÉSUS-CHRIST, et les Apôtres depuis sa mort et sa résurrection, ont tant travaillé pour persuader aux hommes qu'il était le seul rédempteur du monde, pour les réduire à l'obéissance et à la religion de cet Homme-DIEU crucifié.

Ce n'est pas sans raison qu'on propose aux fidèles de croire ces deux choses séparément, JÉSUS crucifié et JÉSUS mort, parce qu'il s'est trouvé des hérétiques qui ont nié qu'il eût expiré sur la croix. Or, comme il a été véritablement homme, il a pu aussi véritablement mourir, la mort n'étant autre chose que la séparation de l'âme d'avec le corps. C'est pourquoi, lorsque nous disons que JÉSUS-CHRIST est mort, nous entendons par-là que son âme a été séparée de son corps, sans croire cependant que sa divinité ait été séparée. Loin de là, nous confessons, au contraire, et nous croyons constamment qu'encore que son âme ait été séparée de son

corps, la divinité a toujours été unie à l'un et à l'autre pendant leur séparation même.

[Les souffrances du Sauveur ont été volontaires]. — Ce qu'il y a de singulier dans la mort du Sauveur du monde est que non-seulement il est mort quand il l'a voulu, et que sa mort n'est pas tant arrivée par la violence des tourments qu'elle a été un effet de sa volonté, mais qu'il s'est lui-même livré à la mort, qu'il a lui-même déterminé le lieu et le temps où il devait mourir. C'est ce qui est évident par ces paroles d'Isaïe : *Il a été offert parce qu'il l'a voulu* (Is. LIII); et par celles-ci que Notre-Seigneur dit lui-même en parlant de sa mort avant sa passion : *Je quitte ma vie pour la reprendre. Nul ne me la ravit : c'est de moi-même que je la quitte ; j'ai le pouvoir de la quitter, et j'ai le pouvoir de la reprendre* (Joan. x). JÉSUS n'a donc rien fait ni rien souffert malgré lui, par contrainte ; il s'est offert de lui-même à la mort, étant allé au-devant de ses ennemis et leur ayant dit qu'il était celui qu'ils cherchaient ; et il n'a souffert tous les tourments qu'ils lui ont fait endurer, avec tant d'injustice et de cruauté, que parce qu'il l'a voulu.

Les théologiens forment un doute sur cette vérité, et demandent comment ces deux choses, qui semblent opposées entre elles, se doivent accorder : savoir : qu'il s'est offert librement à la mort, et qu'il est mort, comme dit l'Apôtre, par obéissance aux ordres de son Père, auquel il ne pouvait ne pas obéir : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis* (Philip. II). D'où il semble qu'on doit conclure que c'était, pour ce Fils si soumis aux volontés de son Père, une nécessité de subir l'arrêt qu'il avait porté de sa mort dans toutes ses circonstances. A quoi les docteurs et les Pères répondent en différentes manières. Les uns soutiennent que ce ne fut point un commandement absolu, mais que son obéissance n'en fut que plus parfaite en se soumettant au simple désir que son Père lui en avait marqué, comme étant le moyen le plus propre et le plus convenable à la fin qu'il avait de sauver le monde par cette voie. Les autres assurent que le commandement qu'il avait reçu de mourir était de telle nature qu'il pouvait en demander dispense, ce qui lui eût été accordé s'il l'eût demandé d'une volonté efficace et non conditionnelle : *Verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat*. Les autres, enfin, enseignent que l'obéissance du Sauveur fut libre dans son principe, que l'ordre de mourir ne lui fut donné que parce qu'il le voulut accepter, que ce fut lui qui pria son Père de le lui imposer. Mais ce qui est encore plus admirable est que, pouvant de lui-même choisir ou repousser le supplice de la croix, il ait voulu qu'il lui fût marqué et ordonné.

[La fin pour laquelle le Sauveur a voulu tant souffrir]. — La première fin pour laquelle JÉSUS-CHRIST a voulu endurer des peines qui sont si fort au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer n'est pas uniquement de sauver l'homme,

mais encore plus de satisfaire à DIEU d'une manière digne de DIEU. *C'est lui*, dit l'Apôtre, *que DIEU a destiné pour être une victime de propitiation dans son sang, afin de faire voir sa justice.* Le salut du monde ne fut que le moyen qu'il eut en vue ; la gloire de DIEU et la satisfaction de la justice divine fut la principale fin qu'il se proposa. JÉSUS-CHRIST ne voulut pas souffrir un si grand désordre au monde, d'y voir un DIEU outragé, et de n'y voir encore personne qui lui eût dignement satisfait pour de tels outrages. Or, parce que toutes les créatures ensemble n'avaient pas un fonds suffisant pour acquitter une telle dette, notre divin Rédempteur voulut la payer lui-même, avec tant de surabondance et tant d'excès que son Père reçût infiniment plus de gloire d'une telle satisfaction qu'il ne recevait de mépris et d'outrages de tous les péchés du monde. C'est pour cela que, quand tous les hommes voudraient obstinément se perdre et se damner, la passion du Sauveur ne serait pas pourtant inutile, parce qu'elle aurait toujours eu sa principale fin, que le péché aurait été détesté autant qu'il mérite qu'on le déteste, et qu'on aurait fait à DIEU, pour l'injure qu'il en reçoit, une aussi grande satisfaction qu'on la lui doit et qu'il peut l'exiger afin d'y faire voir sa justice.

[Jésus a souffert dans son corps et dans son âme]. — Il ne faut point douter que le Fils de DIEU n'ait senti dans la partie inférieure de son âme tous les tourments qu'on lui fit souffrir, puisqu'il était véritablement homme, et qu'il n'ait même souffert de très-grandes peines d'esprit, comme lui-même l'a témoigné. Car, bien que la nature humaine fût unie à la personne divine, cette union ne le rendait pas moins sensible aux douleurs de la mort que si elle n'y eût point été unie, parce que la nature divine et la nature humaine ont tellement conservé, dans cette union, ce qui leur était propre, que ce qui était passible et mortel en JÉSUS-CHRIST y est toujours demeuré passible et mortel ; de même que ce qui était impassible et immortel, savoir la divinité, y a toujours conservé ses admirables qualités.

[Pourquoi le Fils de Dieu a voulu mourir sur la croix]. — C'a été par un ordre particulier de la sagesse de DIEU que JÉSUS-CHRIST a souffert la mort sur la croix : il a voulu que ce qui avait causé la mort fût la source et l'origine de la vie, et que le démon, qui avait vaincu nos premiers pères par le fruit d'un arbre fût vaincu sur l'arbre de la croix. On pourrait apporter plusieurs autres raisons, que les SS. Pères ont traitées fort au long, pour montrer qu'il était convenable que le Sauveur endurât le supplice de la croix préférablement à tout autre ; il suffit de savoir que ce genre de mort n'a été choisi par le Fils de DIEU que parce qu'il lui a semblé le plus propre à opérer la rédemption des hommes, en ce qu'il est, en effet, le plus honteux et le plus indigne de tous, ce supplice ayant été regardé comme exécration par les gentils, et tout-à-fait infâme par les juifs, comme il est



évident par la loi de Moïse, où celui-là est appelé maudit qui est puni par ce supplice : *Maledictus qui pendet in ligno* (Deuter. XXI); ce qui a fait dire à l'Apôtre que JÉSUS-CHRIST s'est fait la malédiction même pour nous délivrer de la malédiction de la loi. (Galat. III).

[La justice de Dieu]. — Il est vrai que l'enfer est comme un affreux théâtre où la justice divine nous montre, par le nombre et la grandeur des supplices qu'elle fait souffrir aux coupables, combien elle déteste leur iniquité. Cependant ce théâtre, tout affreux qu'il est, n'a rien qui soit comparable à celui du Calvaire, sur lequel on voit DIEU exercer ses plus rigoureuses vengeances, non point contre les pécheurs mêmes, mais contre son propre Fils, seulement parce qu'il tient leur place, qu'il est chargé de leur dette et qu'il a pris la forme, les dehors et l'apparence de ces pécheurs. Et DIEU, si juste, a voulu que la sentence qu'il a portée contre ce Fils bien-aimé s'exécutât à toute rigueur, et que l'on comprît par la grandeur du paiement la grandeur de la dette que le péché nous fait contracter, puisque, lorsqu'il s'agissait de l'acquitter, le ciel n'avait nulle pitié de celui qui la payait, non point pour lui-même mais pour les autres, non point comme débiteur en chef mais seulement comme garant et comme substitut.

[Grandeur des souffrances du Sauveur]. — La grandeur des souffrances que le Fils de DIEU a voulu endurer pour notre amour est incompréhensible à l'esprit humain, comme les Pères et les docteurs nous assurent. Voici pourtant les chefs dont ils conviennent qu'on en peut juger et s'en former une assez vive idée. — 1°. Par la multitude de ceux qui conspirent à le faire souffrir, grands, petits, scribes, prêtres, Juifs, Romains, amis, ennemis; tous font souffrir celui qui souffre pour tous. — 2°. Par la multitude de ses souffrances, n'y ayant pas une partie de son corps, pas une faculté de son âme, qui n'ait eu son tourment particulier. — 3°. Par la durée de ses souffrances, sans adoucissement et sans relâche, ses douleurs ayant toujours crû. — 4°. Par le genre des supplices, qui furent extraordinaires, comme le couronnement d'épines, ou exercés d'une manière extraordinaire, comme la flagellation. — 5°. Par la délicatesse de sa complexion, qui était très-sensible. — 6°. Par la vivacité de son imagination et l'application de son esprit à tous ses maux, afin que rien ne lui en échappât et qu'il en goûtât toute l'amertume. — Jamais personne a-t-il tant souffert en si peu de temps? S. Thomas nous apprend que les souffrances et les confusions de cet Homme-DIEU ont été dans le dernier excès : *Dolorem et confusionem passus est in summo*. Et d'autres théologiens nous assurent que la connaissance entière et parfaite de ce qu'il a souffert pour notre amour est réservée au jour du jugement dernier, auquel lui-même les fera connaître aux justes et aux réprouvés, pour

servir à ceux-ci d'un reproche éternel, et à ceux-là de preuve et de témoignage de l'amour infini qu'il a eu pour eux.

[Grandeur du péché]. — On pourra encore mieux comprendre la grandeur et la violence des peines qu'endura le Sauveur durant toute sa passion si l'on fait réflexion à ce qu'enseigne S. Thomas, savoir que la grandeur de ses douleurs fut proportionnée à la peine que méritaient les péchés de tous les hommes, et cela parce que le Seigneur ne voulut pas seulement détruire le péché par les forces de sa puissance, mais encore selon les règles de sa justice. Ainsi, il voulut qu'il y eût une égalité parfaite entre la dette et le paiement, entre le péché et la peine. C'est pourquoi il y en a qui croient que le Sauveur a autant souffert de peines temporelles lui seul que tous les hommes ensemble méritaient d'en souffrir en cette vie pour chacun de leurs péchés : de sorte que sa peine fut si grande, que, quand il aurait été simplement homme, elle égalerait, et surpasserait même, toutes les peines que la justice divine aurait droit d'exiger de tous les pécheurs après la rémission de leurs péchés.

[Ressemblance avec les peines de l'enfer]. — C'est le Prophète-Roi qui nous donne lieu d'avancer cette vérité, lorsque parlant en la personne du Fils de DIEU, il dit que les douleurs de l'enfer l'ont environné : *Dolores inferni circumdederunt me*. Or, cette ressemblance avec les peines de l'enfer consiste — 1°. En ce qu'elles furent toutes sans nul adoucissement ; de sorte que la vue de DIEU, dont le Sauveur jouissait dans la partie supérieure de son âme, ne servait qu'à aigrir davantage les douleurs de la partie inférieure. — 2°. Les peines de JÉSUS dans sa passion eurent quelque rapport avec celles de l'enfer dans leur origine : car qu'y a-t-il de plus terrible dans toutes les peines que souffrent les damnés ? c'est qu'elles sont comme d'un ordre divin, DIEU lui-même se joignant à ces peines et imprimant au feu une force supérieure à sa vertu naturelle. C'est ainsi que, dans la passion, le Père éternel assure qu'il a frappé son Fils à cause des crimes de son peuple : *Propter scelus populi mei percussi eum*. C'est lui qui a donné aux fouets, aux épines et aux clous la force de le tourmenter au-delà de ce qu'auraient pu faire naturellement ces instruments de cruauté.

[Jésus a souffert plus qu'il n'était nécessaire, et pourquoi]. — Il est vrai que le Fils de DIEU pouvait effacer les péchés de tous les hommes, et les réconcilier à son Père, par une seule goutte de son sang, par une seule larme, par un seul soupir, par un seul mouvement de son cœur, puisque les moindres actions de cet Homme-DIEU étaient d'un mérite infini. Il a voulu cependant non-seulement donner son sang pour nous, mais en répandre des torrents ; non-seulement mourir, mais mourir par le plus infâme de tous les supplices, par la plus cruelle de toutes les morts. N'est-ce point

choquer toutes les lois de la sagesse divine, de faire à tant de frais ce qui pourrait vous coûter si peu? Mais, dans cette occasion, le Seigneur a moins consulté sa sagesse que sa bonté; il a eu moins d'égard à la grandeur de sa majesté qu'à la grandeur de nos besoins. Il est néanmoins constant qu'il n'a rien fait contre sa sagesse, et que ce n'est pas sans raison qu'il nous a rachetés à si grand prix; il a voulu nous faire connaître par-là ce que c'est qu'un péché, afin que nous jugions de la grandeur du mal par la grandeur du remède. Comme le dit S. Bernard, il a fallu que nos plaies fussent bien dangereuses, puisqu'il a été nécessaire qu'un DIEU fût couvert de plaies pour les guérir. — On peut encore dire, sur ce sujet, qu'il a voulu nous faire sentir l'excès de son amour par l'excès de ses souffrances, afin que, si la facilité qu'il avait eue à nous créer avait servi de prétexte à notre ingratitude, la difficulté qu'il a eue à nous racheter nous obligeât indispensablement à l'aimer. Hélas! si, après tant de tourments excessifs soufferts pour nous, nous l'aimons encore si peu, qu'eussions-nous fait, s'il n'eût rien ou peu souffert?

[Motifs de confiance]. — Puisque les satisfactions de JÉSUS-CHRIST sont infinies, il s'ensuit — 1°. Que la réparation qu'il a faite pour nous non-seulement égale mais surpasse l'offense. Nos offenses, quelque graves qu'elles soient, sont absolument finies, et la réparation est infinie. — 2°. Il s'ensuit que DIEU est plus honoré par la moindre souffrance de JÉSUS-CHRIST qu'il n'est déshonoré par tous les crimes du monde. Quel sujet de consolation pour nous! — 3°. Quand nous serions chargés des péchés de tous les hommes et des démons même, une goutte de sang de JÉSUS-CHRIST a plus de vertu qu'il ne faut pour les effacer; quand nous aurions mérité mille fois l'enfer, une seule de ses larmes suffit pour nous en délivrer. Grand sujet de confiance pour un pécheur!

[Jésus a souffert pour chacun en particulier]. — Pour estimer comme nous devons le bienfait de la passion du Sauveur, il faut considérer, avec S. Thomas et tous les docteurs catholiques, que Jésus a tellement souffert les plus cruels supplices pour tous les hommes en général, qu'il les a soufferts pour chacun en particulier. L'expérience, à la vérité, nous apprend que les bienfaits communs ne sont pas ordinairement fort estimés, et il semble que qui oblige le public n'oblige personne: mais ne comprenons pas, dit S. Thomas, la passion du Sauveur dans cette généralité; disons plutôt, avec S. Paul: *Qui dilexit me et tradidit semetipsum pro me*: c'est l'amour qu'il a eu pour nous, qui l'a engagé à souffrir. Oui, c'est pour moi qu'il a sué sang et eau dans le jardin, qu'il a souffert la mort. Il est constant que, bien que la passion de JÉSUS-CHRIST soit pour tous, elle est autant toute pour chacun en particulier que s'il ne l'avait soufferte que pour lui seul; et l'on peut dire du sacrifice sanglant offert sur la croix ce que S. Thomas dit du sacrifice non-sanglant offert sur l'autel: *Sic totum omnibus quod*

*totum singulis.* Comme, dans le ciel, quoique DIEU soit la béatitude de tous les saints, il est aussi tout pour chaque bienheureux, *omnia in omnibus*, ainsi en est-il de JÉSUS-CHRIST souffrant pour chacun de nous. Ne nous persuadons donc pas que JÉSUS-CHRIST souffrant et mourant ait regardé les hommes d'une vue confuse et générale : non, il nous a regardés tous en particulier : il portait sa vue sur tous nos états, sur tous les besoins où nous nous devons trouver. Il présentait à son Père les mérites de son sang pour chacun de nos péchés, les regardant distinctement dans toutes leurs circonstances, comme s'il n'avait pas eu d'autre dette à payer que celle-là.

[Que chacun s'applique le fruit de la Passion]. — Il est vrai que l'obligation que nous avons à JÉSUS-CHRIST d'avoir souffert et d'être mort pour nous est infinie, parce que sans lui nous aurions été condamnés à des peines éternelles. Il a payé pour nous, et sa satisfaction a été plus que suffisante. Mais il est nécessaire que chacun offre ce paiement à DIEU et s'applique cette satisfaction de la manière que DIEU le commande ; autrement tous les hommes seraient sauvés, quelque méchants qu'ils fussent, si de leur côté ils n'avaient rien à faire. Puis donc qu'il n'y a que les justes qui soient sauvés, c'est une preuve assez évidente que la passion du Sauveur n'est utile qu'à ceux qui se rendront conformes à lui par la sainteté de leur vie, laquelle sainteté consiste en la conformité à celle de leur Rédempteur : c'est elle seule qui fait les justes et les saints. Ce n'est pas que les souffrances du Sauveur aient besoin des nôtres ; elles sont d'un prix infini, et rien ne leur manque ; mais, si nous ne faisons de notre part ce que nous devons, nous n'en retirerons pas le fruit qu'elles sont capables de produire. Si nous avons un trésor sans jamais nous en servir, ce serait comme si nous ne l'avions point.

[Douleurs excessives de Notre-Seigneur]. — On ne peut pas dire que le Sauveur ait souffert en particulier toutes les espèces de peines et de douleurs dont un homme est capable, puisqu'il n'a été ni brûlé, ni tenaillé, ni lapidé, ni rompu comme le furent les deux voleurs crucifiés avec lui. Cependant quelques SS. Pères et quelques docteurs soutiennent qu'il a réuni dans sa passion toutes celles de tous les autres, et toutes les différentes sortes de tourments. Ce n'est pas seulement parce que, comme dit S. Thomas, il a souffert en toutes choses et de toutes les sortes de personnes dont on peut souffrir, mais principalement parce que, la joie des bienheureux comprenant en elle-même éminemment, et d'une manière qui lui est propre, toutes les joies qu'on peut avoir et toutes les espèces de plaisirs, qui se rencontrent en elle d'une autre manière qu'ils ne sont en eux-mêmes, ainsi, la passion du Fils de DIEU, dans l'excès infini de ses peines intérieures et extérieures, comprend toutes les sortes de douleurs qui lui en font une particulière, de toute autre nature qu'elles ne sont en elles-

mêmes. Ce que le prophète exprime par la comparaison de la mer, qui reçoit dans son sein tous les ruisseaux et tous les fleuves, lesquels s'y rendent de toutes les parties du monde, et qui y changent de nature, pour y faire tout ensemble une vaste et impénétrable étendue d'eau amère : *Magna velut mare contritio tua.*

[Le corps du Sauveur formé pour souffrir]. — DIEU, ayant résolu de sauver le monde par la passion de son Fils, forma son corps pour souffrir : *Corpus autem aptasti mihi.* Ce fut là la fin qu'il se proposa ; et pour y arriver il le lui fit si propre à souffrir, que la moindre piquûre d'une épine lui fut plus sensible que les plus grands tourments ne le sont aux autres. C'est ce qu'enseignent communément les docteurs. C'est pour cette raison que le sentiment n'était pas dans le Sauveur comme il est en nous lorsqu'à force de coups on ne sent plus rien, parce qu'on s'y endurecit de sorte que la continuité de la douleur tient lieu de remède contre la douleur même, et en souffrant extrêmement on cesse par là même de souffrir : *Præ doloris magnitudine sensum doloris amittunt*, dit un saint Père (*Isidorus*, cap. 245). Mais le SAINT-ESPRIT, qui formait le corps de JÉSUS pour souffrir, lui donna un sentiment si vif, si proportionné à la douleur et si propre aux souffrances, qu'il fut aussi sensible à la fin qu'au commencement de ses peines, et que les derniers coups de sa flagellation, par exemple, lui furent aussi douloureux que les premiers.

[Jésus ne reçoit point de soulagement]. — C'est encore une vérité constante que ce même Sauveur souffrit toutes ses douleurs sans soulagement, ce qui ne manque point au plus misérable de tous les hommes ; outre que les peines et les afflictions de cette vie sont toujours mêlées de quelque consolation. Il n'y a eu que le Fils de DIEU qui ait bu le calice tout pur et plein d'amertume, jusqu'à la lie, comme parle l'Écriture. C'est ce dont il se plaint : *Quesivi qui consolaretur, et non inveni.* Pour exprimer cette vérité, le Psalmiste compare les peines de la passion à celles de l'enfer : *Dolores inferni circumdederunt me.* Non pas qu'il y ait de l'égalité entre elles, puisqu'elles sont d'un ordre si différent, mais de la ressemblance, et cette ressemblance consiste en ce que, comme dans les peines de l'enfer il n'y a point d'allègement, ce qui n'est point en cette vie où il y a toujours un mélange de bien et de mal, ainsi le Fils de DIEU ne voulut avoir aucun soulagement dans ses souffrances.

[La justice de Dieu dans la croix]. — Quoiqu'il paraisse d'abord que la croix soit l'ouvrage des hommes et dans l'invention et dans l'appareil de ce supplice, nous pouvons dire néanmoins que c'est proprement un coup de la justice de DIEU. DIEU l'avait ordonné en conséquence de nos crimes et de l'impïété des Juifs ; il avait déterminé ce supplice, et avait ordonné à son Fils de mourir, et de mourir de cette mort ; il s'est servi seulement de la

malice et de la cruauté des hommes pour exécuter ses décrets éternels, par lesquels il avait résolu de réparer, par une vengeance proportionnée, les injures qu'il avait reçues de l'homme.

[Les pécheurs renouvellent la Passion du Fils de Dieu]. — Oui, Chrétiens, les pécheurs, par les désordres de leur vie, renouvellent dans le monde la sanglante et tragique passion du Fils de DIEU, c'est-à-dire que les pécheurs causent au Fils de DIEU dans l'état même de sa gloire, autant de nouvelles passions qu'ils lui font d'outrages par leurs actions; et, si l'on y fait réflexion, ils lui font souffrir tous les jours dans leurs cœurs les mêmes peines et les mêmes douleurs qu'il a souffertes dans Jérusalem et sur le Calvaire; et ces pécheurs font dans leur cœur tout ce que firent les bourreaux dans les lieux où souffrit le Sauveur. Il fut trahi et vendu par un de ses disciples; il fut raillé et méprisé chez Hérode; Barrabas lui fut préféré; il fut condamné au tribunal d'un juge lâche, politique et intéressé; il fut exposé à la rage des Juifs; il fut enfin abandonné à des bourreaux impitoyables. Voilà sa Passion, et voilà ce qui se renouvelle tous les jours parmi les pécheurs. Combien de chrétiens le trahissent tous les jours pour un petit intérêt! N'est-il pas aujourd'hui plus raillé par les impies qu'il ne le fut chez Hérode? on se moque de son Evangile, et l'on tourne en ridicule ses plus saintes maximes. On lui préfère à tout moment des choses plus basses, plus indignes que Barrabas. N'est-ce pas aujourd'hui la politique qui décide de la religion? Or, la politique de Pilate ne fit pas tant de tort au Sauveur que lui fait celle de nos politiques chrétiens, qui n'ont de religion et de christianisme qu'autant qu'il est nécessaire pour leur intérêt. Enfin les blasphèmes des Juifs et les impiétés des bourreaux ne se renouvellent-ils pas sans cesse? Le chrétien pécheur ne donne-t-il pas la mort à JÉSUS-CHRIST dans son cœur, autant qu'il est en son pouvoir?

[En quel sens le péché détruit la passion du Sauveur]. — Le péché détruit, en un sens très-véritable, la passion de JÉSUS-CHRIST à l'égard des réprouvés : — 1°. Parce qu'il la leur rend inutile; — 2°. Parce qu'il la leur rend dommageable. — Elle est *inutile* à leur égard, puisqu'il ne profitent point des grâces qu'elle leur a méritées, et qu'ils se privent du bonheur éternel qu'elle leur a acquis. Elle devient *pernicieuse* pour ces misérables, puisqu'ils seront jugés et condamnés avec plus de rigueur; et ce sang, qui n'avait été répandu que pour les absoudre, ne servira, après l'abus qu'ils en font, qu'à les rendre plus criminels, et ensuite plus malheureux. — 3°. Mais ce qu'il est important de bien comprendre, avec une sérieuse réflexion, c'est que la passion du Sauveur nous condamnera un jour si nous ne profitons de l'avantage qu'elle nous procure maintenant, et si, par notre faute, elle n'opère notre salut: c'est la nécessité inévitable à laquelle nous sommes réduits. Il faut que ce sang qui coule sur le Calvaire

demande grâce pour nous ou justice contre nous. Lorsque nous nous l'appliquons par une foi vive et par une sincère pénitence, il demande grâce ; quand, par nos désordres et nos impiétés, nous en arrêtons la vertu, il demande justice, et il l'obtient infailliblement.

[De l'éternité du péché]. — Pour ce qui est de la grandeur du péché, dont le Fils unique de DIEU a bien voulu entreprendre la satisfaction, on peut dire qu'elle est infinie en quelque manière, eu égard à la personne offensée, qui est d'une dignité et d'une excellence infinie ; mais, d'autre part, par la personne qui satisfait, laquelle n'est inférieure en rien à celle qui reçoit la satisfaction, on ne saurait nier que la moindre peine qu'elle eût souffert, une goutte de son sang, une parole de sa bouche, n'eût suffi pour l'expiation des péchés des hommes. C'est de quoi l'on ne peut disconvenir. Mais, afin que la rédemption fût abondante et qu'elle eût plus de proportion avec les crimes énormes et innombrables de tous les enfants d'Adam, cet Agneau sans tache, qui ôte les péchés du monde, n'a cru pouvoir trop souffrir.

Ni l'éternité des peines dues au péché, ni quelque autre chose que ce soit, ne peut si bien nous faire voir la grièveté du péché que de penser qu'il a fallu qu'un DIEU même se soit fait homme, et qu'il ait souffert la mort pour nous acquitter envers la justice divine, qui ne pouvait jamais être pleinement satisfaite d'une autre manière : car l'offense ayant été en quelque manière infinie, puisqu'elle s'adressait à DIEU qui est infini ; et l'homme n'étant pas capable de la réparer dignement, à cause de la distance infinie qui est entre DIEU et lui, il fallait de toute nécessité que celui qui en ferait la réparation fût d'une dignité infinie, et égal en tout à celui qui avait reçu l'injure.

[S'il était nécessaire que le Fils de Dieu souffrit]. — S. Thomas demande s'il était nécessaire que JÉSUS-CHRIST souffrît pour la rédemption du monde. A quoi ce saint docteur répond que cela n'était pas nécessaire d'une nécessité absolue, parce que d'une seule action, et même d'une seule parole, DIEU pouvait délivrer les hommes de la servitude du péché, de même que d'une seule parole il avait créé l'univers. Mais il ajoute que cela était nécessaire d'une nécessité de supposition ou de fin : c'est-à-dire qu'une chose est censée nécessaire lorsqu'elle est de telle nature que sans elle on ne peut arriver à la fin qu'on s'est proposée. Or, selon cette nécessité de fin ou de supposition, il était nécessaire que JÉSUS-CHRIST souffrît, pour trois raisons, que le même saint rapporte : — La première, afin que par sa passion, il nous obtînt la vie éternelle, — la seconde, afin qu'il obtînt la gloire de son propre corps par ses souffrances ; — la troisième, afin que les prophéties et les Ecritures fussent accomplies. (*S. Thomas, Part. III, quest. 46, art. 1*).

Le même docteur demande s'il n'y avait point d'autre moyen de sauver

les hommes que la passion du Sauveur : à quoi il fait la même réponse, que, à parler simplement et absolument, DIEU pouvait délivrer l'homme de son péché et de la misère par toute autre voie, puisque rien ne lui est impossible ; mais que, supposé la prescience de DIEU, et l'ordre de ses decrets, selon lesquels de toute éternité il avait déterminé et arrêté de sauver les hommes par les mérites du sang de JÉSUS-CHRIST, il était impossible que l'homme fût délivré autrement, parce qu'il était impossible que la prescience de DIEU pût se tromper, et que l'ordre de ses decrets et de ses volontés pût être changé. Ce saint docteur demande ensuite s'il n'y avait point d'autre moyen ou d'autre manière plus convenable que la passion : et il conclut que cette voie était plus convenable que de nous sauver par sa volonté absolue, parce qu'il y a beaucoup de choses qui concourent à notre salut qui ne se seraient pas rencontrées supposé que nous eussions été sauvés par la seule volonté de DIEU. — 1°. L'homme connaît par cette voie l'excès de l'amour de DIEU envers lui, ce qui l'excite à payer cet amour d'un amour réciproque, en quoi consiste la perfection du salut, selon l'Apôtre : — 2°. JÉSUS nous donne l'exemple de l'obéissance, de l'humilité, de la patience, et de toutes les autres vertus qui éclatent dans la passion. — 3°. Le Sauveur ne nous a pas seulement délivrés du péché au prix de ses souffrances, mais il nous a encore mérité la grâce, la gloire et le bonheur éternel.

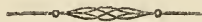
[L'âme de Jésus dans ses souffrances]. — Il est à propos de savoir que la partie supérieure de l'âme de JÉSUS-CHRIST jouissait de la béatitude dans le plus fort de ses tourments ; cette plus noble partie de l'âme, à laquelle il appartenait de jouir de la béatitude, n'était ni troublée, ni empêchée par les douleurs de ses puissances inférieures ; de même que ses puissances inférieures ne recevaient ni force ni diminution dans leurs propres opérations de la part de la partie supérieure, laquelle les laissait souffrir dans toute l'étendue de leur vertu.

[Autres observations]. — C'est une étrange illusion de penser que les souffrances de JÉSUS-CHRIST répugnent à la dignité de sa personne, et que ses abaissements soient incompatibles avec sa divinité. Au contraire, il fallait qu'il choisît ces humiliations, et une mort qui fût le dernier des supplices, pour honorer son Père de la plus excellente manière qui fût possible, qui était de lui faire le sacrifice réel d'un Homme-DIEU, pour donner à notre rédemption tout l'accomplissement qu'elle pouvait recevoir ; pour enseigner aux hommes, par son exemple, le mépris des choses qui les portent au péché, et pour détruire les maximes qui sont cause de leur perte. Ainsi, ce DIEU-Homme, comme Rédempteur, et comme modèle des hommes, n'a rien fait qui fût indigne de lui.

Il est vrai que l'infinité des satisfactions du Sauveur n'était point attachée à ses douleurs ni à ses opprobres, et que, sans rien endurer, il



pouvait, par un acte d'amour ou par quelque action que ce fût, mériter le pardon de tous les péchés ; et, quand son Père l'aurait créé dans l'état où il était en sortant du sépulcre tout éclatant de gloire et heureux selon l'âme et le corps, ç'aurait été assez de demander la rémission de nos offenses pour nous obtenir la grâce et tous les biens dont nous étions déchus. Mais il lui était plus glorieux que ce qu'il offrait pour nous racheter fût parfait de tout point, et il était de la générosité du Sauveur de ne rien omettre de tout ce qui pouvait être employé pour l'efficacité de notre rédemption ; outre que les souffrances et la mort de JÉSUS dans toutes les circonstances les plus humiliantes ayant été ordonnées de DIEU pour remède au péché des hommes, quoique chaque action de ce DIEU-Homme eût été plus que suffisante, cependant elles regardaient toutes cette mort et ces souffrances comme leur consommation, et y avaient du rapport comme à leur fin : sans quoi le mérite de chaque action en particulier n'aurait pas eu cet effet, non par défaut de pouvoir, mais par le défaut d'application, et de cette condition requise et nécessaire supposé le décret de DIEU, qui l'a ainsi voulu et ordonné.



## § VI.

### Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Exorde et exposition du sujet]. — Quel est le sujet qui nous assemble ici, Chrétiens auditeurs, et qu'attendez-vous aujourd'hui de moi ? Hélas ! je viens ici, non plus pour louer les actions et la vie admirable d'un Homme-DIEU ; non plus pour raconter ses miracles, faire l'éloge de ses vertus et chanter ses triomphes ; mais pour vous rappeler le triste souvenir de la cruauté de ses supplices et l'excès de ses douleurs. Je viens pour vous dire, en gémissant, ces affligeantes paroles : JÉSUS-CHRIST, notre maître et notre souverain Seigneur, le Sauveur et le Rédempteur du monde, meurt aujourd'hui et expire sur une croix, comme le plus scélérat de tous les hommes ! Mais quel moyen de parler, quand le Verbe divin et la parole éternelle va perdre la voix avec la vie ? Ah ! s'il faut parler, c'est mon cœur qui le doit faire ; en poussant des soupirs et des sanglots capables d'attendrir les vôtres ; c'est à mes yeux à vous exprimer mes

sentiments par des larmes ; cette éloquence muette serait bien plus persuasive et plus touchante que tous les discours que je pourrais faire sur un événement si tragique. Et puis, qu'est-il besoin de persuasion pour émouvoir aujourd'hui des chrétiens ? Peut-on voir le Saint des saints traité comme le plus criminel de tous les hommes, le Roi des rois chargé d'opprobre et d'infamie, le Fils unique du DIEU vivant mourant et expirant sur une croix, et n'en être point ému ? Quand serons-nous touchés de compassion et de douleur, si nous ne le sommes pas lorsque toute la nature prend le deuil, que le soleil s'éclipse, que la terre tremble, que les éléments se confondent, que les pierres et les rochers se brisent, et que les créatures les plus insensibles ressentent la mort de leur Créateur ? Quand serons-nous attendris si nous ne le sommes pas en voyant partout tant de marques de douleur, les églises sans ornements, les autels dépouillés et désertés, les hymnes changés en lamentations, un silence morne dans le sanctuaire, et la tristesse peinte sur le visage de tous ceux qui sont ici assemblés ? — Mais, pour satisfaire à ce que DIEU attend de vous et de moi en ce saint jour, ne nous contentons pas, Chrétiens, d'une compassion stérile des souffrances de notre commun Sauveur ; joignons-y en même temps une sincère douleur et une véritable détestation de nos péchés, qui en ont été la cause. Plaise au SAINT-ESPRIT de nous disposer à ces sentiments, ou plutôt de les produire dans nos cœurs par ses grâces, que nous lui demandons par le mérite, je dirais de Marie si la croix ne tenait aujourd'hui sa place ; adressons-nous donc, et lui disons avec l'Eglise : *O crux ave, etc.* (Anonyme).

[Invitation à pleurer la mort du Sauveur]. — Il faut, mes chers auditeurs, pleurer la mort du Sauveur, si nous ne voulons renoncer à l'humanité et au sentiment d'hommes. Votre DIEU est mort : donnez-lui des larmes, c'est le dernier sacrifice qu'il vous demande. Chrétiens, votre Sauveur est mort : vous ne pouvez, sans une ingratitude extrême, lui refuser quelques pleurs pour tant de sang qu'il a répandu pour vous. Pécheurs, JÉSUS est mort pour l'expiation de vos péchés ; il a fallu que sa vie fût la victime qui détournât la justice divine de dessus vos têtes ; si vous étiez innocents, il n'aurait jamais été traité comme un coupable ; si vous étiez sans crime, il aurait été sans douleur : ah ! n'est-il pas bien juste que nous pleurions ces malheureux péchés, puisque notre adorable Sauveur les a pleurés avec des larmes de sang, par autant d'yeux que son corps sacré a reçu de plaies ? Partout où je tourne mes regards, je ne vois que des objets funestes et des instruments de cruauté pour punir sur ce corps adorable les dérèglements des nôtres ; des bourreaux, des fouets, des épines, des clous, des lances et des croix. Je vois un jardin arrosé de son sang, une colonne qui en est toute rouge, les rues de Jérusalem qui en sont teintes, les mains et les visages des exécuteurs de cette abominable injustice qui en sont couverts. J'aperçois d'un côté un DIEU vendu, un

DIEU trahi, un DIEU moqué, souffleté, flagellé, et enfin mourant sur une croix : triste et lugubre spectacle, bien capable de nous tirer les larmes des yeux ! D'un autre côté, je considère le Père éternel qui condamne son Fils à la mort, et qui décharge sur lui les plus terribles fléaux de sa colère ; les anges en pleurent amèrement ; le soleil qui a perdu sa lumière, le ciel qui s'est couvert de ténèbres, la terre qui tremble, les monuments qui s'entrouvrent, le voile du temple qui se déchire, tout l'univers qui est rempli d'effroi : n'est-il pas raisonnable d'entrer dans les sentiments d'une tristesse si générale, et de payer au Roi du ciel et de la terre le tribut de nos larmes, comme parle S. Ambroise au sujet de la mort d'un bon prince : *Solvamus bono principi stipendiarias lacrymas, quia ille nobis solvit etiam suæ mortis stipendium.* (Texier, Carême).

[Même sujet]. — Pleurons donc, Chrétiens ; mais pleurons avec sagesse, comme parle le prophète Jérémie : c'est-à-dire que nous devons nous pénétrer vivement des causes de notre douleur : ou, pour mieux dire, que nos larmes ne soient pas purement naturelles, ni notre compassion semblable à celle que la tendresse d'un cœur pourrait concevoir sur quelque innocent opprimé par la cruauté de ses ennemis. Pesons, méditons profondément les grandeurs adorables, les mérites infinis, les perfections souveraines de celui qui souffre, et qui souffre pour notre amour. — De qui est-ce donc, peuples fidèles, que nous célébrons aujourd'hui les tristes funérailles ? pour qui demandé-je vos soupirs et vos larmes ? *Passio Domini nostri JESU-CHRISTI.* C'est la passion et la mort de JÉSUS-CHRIST que je vous prêche ! — Nous le connaissons, Chrétiens, et la foi dont nous faisons profession nous apprend que c'est un Homme-DIEU, en qui la main toute-puissante de DIEU a uni deux natures dans une même personne : nature divine, nature humaine. Selon la nature divine, c'est le Verbe incréé, qui reçoit toute l'offense du Père, c'est son Fils unique et naturel, l'image vivante de ses grandeurs, la splendeur de sa gloire, le caractère parfait de sa substance, sa parole, sa vertu ; c'est par lui qu'il a étendu les cieux, créé les astres, fondé la terre sur les abîmes, produit toutes les créatures, et devant qui toutes les créatures sont comme si elles n'étaient point. Quelle grandeur ! quelle majesté ! c'est ce que nous devons toujours avoir devant les yeux durant le cours de sa passion, pour ne point oublier qui est celui qui souffre. — Si vous voulez maintenant savoir ce qu'il est, selon la nature humaine c'est le petit-fils des anciens patriarches, la postérité de David, la fleur de la maison royale de Juda, qui compte parmi ses ancêtres jusqu'à quatorze rois, d'où il était descendu du côté de sa Mère vierge, dont il a été conçu par l'opération du SAINT-ESPRIT. Que si vous le considérez comme Homme-DIEU, c'est celui que tant de prophètes ont prédit, que tous les patriarches ont souhaité ; celui que DIEU avait promis ; ce Messie, en un mot, réparateur du genre humain, l'attente de

toutes les nations, souhaité et demandé pendant l'espace de plus de quatre mille ans, annoncé par une infinité d'oracles. Y a-t-il jamais eu au monde une noblesse plus ancienne, une extraction plus illustre, une naissance plus glorieuse? Joignez les qualités éminentes et incomparables de corps et d'esprit qui le faisaient admirer; l'innocence de sa vie, ses miracles, ses bienfaits, qui lui attiraient une estime et un respect qui en est venu jusqu'à l'adoration. C'est, Chrétiens auditeurs, une réflexion que nous devons parfois approfondir à chaque tourment qu'on fait souffrir au Sauveur. Car enfin, on est tout autrement touché de compassion, de voir souffrir une personne d'une naissance distinguée, comme serait un prince ou un roi, autant respectable pour son mérite que pour sa dignité, qui, bien loin d'avoir fait aucun mal, a fait du bien à tout le monde; on est, dis-je, plus vivement touché de le voir souffrir avec une constance héroïque le traitement le plus indigne et les plus effroyables cruautés, que non pas de voir ou d'apprendre le supplice d'un homme de néant, qui n'est fameux que pour ses crimes, quoique l'humanité nous fasse souvent plaindre son malheur et nous inspire des sentiments de compassion pour le supplice qu'il endure et qu'il a si bien mérité. (Anonyme).

[Grandeur des tourments de la Passion]. — Comme il n'y eut jamais de spectacle plus lugubre et plus digne de compassion que de voir un DIEU mort sur une croix par arrêt de la justice divine et par la cruauté des hommes, ce serait sans doute une entreprise téméraire de vouloir sonder ce profond abîme de ses souffrances, dont un prophète parle comme d'une vaste mer : *Magna est velut mare contritio tua* (Thren. II). Je cherche d'abord des bornes, dans un sujet où tout va à l'excès : la patience de celui qui souffre, la fureur de ceux qui poursuivent sa mort, la grandeur et la multitude des tourments qu'on lui fait souffrir. De sorte qu'il m'est arrivé la même chose qu'à ceux qui, n'ayant jamais été sur mer, n'ont pas plus tôt jeté les yeux sur cette vaste étendue qui semble se déplier à mesure qu'ils avancent, qu'ils se sentent saisis d'une certaine frayeur qui se mêle avec leur étonnement, et qui fait qu'ils n'en conçoivent jamais mieux la grandeur que quand leur vue se porte et se perd en même temps de tous côtés. C'est pourquoi le prophète Isaïe, qui l'avait présente en son esprit, surpris et interdit à la seule pensée de cette mort cruelle et tragique d'un Homme-DIEU, demande si l'on pourra ajouter foi à ce qu'il en va dire : *Domine, quis credidit auditui nostro!* (Is. LIII). Le ciel en a été ému, la terre en a tremblé, les astres en ont perdu la lumière, et toute la nature en a témoigné sa douleur. Heureux, chrétiens, si nous pouvons prendre aujourd'hui la part que nous devons à ces épreuves, par la douleur et la componction de nos cœurs ! Car enfin, qu'y a-t-il dans ce triste objet qui ne surprenne ceux qui le considéreront avec attention ? Qui n'admira l'excès de son amour, de mourir pour

ceux-là même qui lui ont donné la mort par la dernière des cruautés ! Qui ne s'étonnera de sa patience invincible à souffrir les plus effroyables supplices ? Qui ne sera surpris de l'indignité avec laquelle ce Roi de gloire est traité par de viles créatures ? Et enfin, qui pourra sans étonnement concevoir l'alliance prodigieuse de ces deux termes : un Homme-DIEU et un homme de douleurs ? un DIEU adoré dans le ciel par les plus hautes intelligences, et le même DIEU outragé sur la terre par des esclaves ! là-haut élevé sur le trône de sa grandeur, et ici-bas attaché à une croix, inondé d'un torrent de délices dans l'empirée, et abîmé sur le calvaire dans un déluge de sang ? (**Houdry**).

[Nos péchés sont la cause des souffrances du Fils de Dieu]. — Nous ne sommes pas seulement le motif de la passion et de la mort du Fils de DIEU, mais la véritable cause ; et ce n'est point seulement une pieuse imagination ou un sentiment outré, de dire que ce sont nos péchés qui ont crucifié JÉSUS-CHRIST, c'est un article de foi. Ce sont nos iniquités, dit le prophète, qui l'ont couvert de plaies ; ce sont nos péchés qui ont armé contre lui la rage de ses ennemis et la justice de son Père. Infiniment parfait, il était l'objet de la complaisance éternelle de son Père ; infiniment saint, il était incapable de pécher ; infiniment heureux, il était hors des atteintes de la douleur : mais, parce qu'il a été notre caution, il a fallu qu'il se chargeât de la peine que nous avons méritée, et qu'il portât le poids de la colère de son Père. C'est ce Jacob revêtu des habits d'Esau, méconnu de son Père, non pas pour surprendre sa bénédiction, mais pour devenir un objet de malédiction, pour attirer sur lui-même toute la peine que nous méritions. Puis-je me défendre d'aimer un DIEU qui, malgré l'horreur infinie qu'il avait pour mes péchés, s'en est chargé, pour me délivrer de la peine qui lui était due ? Puis-je aimer le péché, qui a réduit mon Sauveur dans un si pitoyable état ? (**Le P. Nepveu, Reflexions chrétiennes, Mercredi saint**).

[Un Dieu souffrant pour l'homme]. — Un DIEU souffre et meurt pour les hommes : quel puissant motif d'amour ! Plus on conçoit ce que c'est que DIEU et ce que c'est que l'homme, plus on a de la peine à concevoir le mystère d'un DIEU mort pour les hommes. Qu'est-ce que DIEU ? qu'est-ce que l'homme ? DIEU est la grandeur, la puissance, la souveraineté même : l'homme est la bassesse, la faiblesse, la dépendance même ; et qu'est-ce que DIEU souffrir et mourir pour l'homme ? C'est, cette grandeur, cette toute-puissance, cette souveraineté, se sacrifiant à cette bassesse, à cette faiblesse, à cette dépendance. Cela se comprend-il ? L'homme est fait pour être sacrifié à DIEU, c'est ce qui fait sa gloire et son bonheur ; mais que DIEU se sacrifie à l'homme, cela ne paraît-il pas indigne de sa sagesse ? Il est vrai qu'il paraît indigne de sa sagesse, mais il est digne de sa bonté, et par-là même il n'est pas incompatible avec sa sagesse, puisque ce

qu'il paraît perdre d'un côté il le recouvre de l'autre. Il fait un si grand cas du cœur de l'homme, qu'il ne croit jamais trop donner pour l'avoir. Le refuserons-nous donc à DIEU qui l'achète à ce prix ? (*Le même, Lundi-Saint*).

[Reconnaissance pour ce bienfait]. — Je ne comprends pas le mystère de la Trinité ; mais je n'ai pas tant de peine à le croire, persuadé que la nature d'un DIEU est d'être incompréhensible, et par-là même je le crois, parce que je ne le comprends pas. Mais, pour le mystère d'un DIEU mort pour les hommes, j'ai également de la peine à le croire et à le concevoir : il a fallu toute la bonté d'un DIEU pour former ce dessein, il a fallu toute la puissance et la sagesse d'un DIEU pour l'exécuter ; il faudrait avoir l'intelligence des anges pour le concevoir, et il faut toute la foi d'un parfait chrétien pour le croire. Mais, quand on le conçoit, ou du moins qu'on le croit, il faut toute la dureté d'un démon pour n'en être pas touché, ou pour ne pas mourir ou d'amour ou de douleur de ne pas aimer un DIEU mort pour les hommes ! Si un DIEU était mort pour les démons, tout inflexibles qu'ils paraissent, auraient-ils été insensibles à un si grand témoignage d'amour ? Et nous, qui avons un amour si tendre pour les créatures, nous n'en serions pas touchés ! Un DIEU mort pour moi, c'est ce qui fait l'occupation la plus douce et la plus ordinaire des saintes âmes sur la terre, et le plus puissant motif de leur amour. Un DIEU mort pour l'homme, c'est ce qui fait l'étonnement des anges dans le ciel ; un DIEU mort pour l'homme, c'est le sujet de la confusion et du désespoir des damnés dans l'enfer. Un DIEU est mort pour moi, dira éternellement un réprouvé dans les flammes, et cependant je suis ici ! Puis-je douter de la bonté de DIEU et de la volonté sincère qu'il a eue de me sauver, l'ayant vu mourir pour moi ? A qui donc dois-je m'en prendre, qu'à moi-même, si je suis éternellement malheureux ? Rien n'est plus difficile à croire que l'éternité des peines ; mais quiconque concevra ces deux termes, *un DIEU mort pour des hommes*, n'aura point de peine à concevoir ces autres termes : *ces mêmes hommes punis, pour leur ingratitude, d'une éternité de peines !*

Un DIEU mourir pour des hommes est un grand sujet d'étonnement et un puissant motif d'amour : mais un DIEU mourir pour ses ennemis mêmes est quelque chose de bien plus surprenant et de plus touchant. JÉSUS-CHRIST assure qu'on ne peut donner un plus grand témoignage de son amitié que de mourir pour ses amis ; mais il pousse la sienne plus loin, puisqu'il meurt pour ses ennemis mêmes. Et pour quels ennemis ? pour des ennemis également vils et insolents, obligés et ingrats ? Il n'avait, pour se venger, qu'à les oublier, et par-là ils tombaient dans le néant. Pour les punir, il n'avait qu'à le vouloir, et dès-là il les rendait éternellement et infiniment malheureux. Non-seulement il ne les punit pas, comme ils le méritaient ; mais il leur offre leur grâce et son amitié, et, ce qui est le plus surprenant, il la leur mérite et la leur procure en

mourant pour eux ; il satisfait pour des offenses qu'ils avaient commises contre lui, et pour lesquelles il avait droit d'exiger une satisfaction éternelle. Un DIEU, tout-puissant qu'il est, pouvait-il pousser sa charité plus loin ? (*Le même*).

[Ces souffrances font notre confiance]. — Les souffrances et les satisfactions de JÉSUS-CHRIST doivent être le plus grand motif de notre confiance. Redevables de dix mille talents à la justice de DIEU, c'est-à-dire des dettes immenses contractées par nos péchés, nous sommes insolvable ; toutes les créatures réunies ensemble ne pourraient nous fournir un fonds suffisant pour nous dégager. Le péché est en quelque manière infini, parce qu'il a attaqué une majesté infinie : une injure infinie ne peut être réparée que par une personne infinie, un Homme-DIEU ; une seule goutte de son sang était d'une valeur infinie, et il en a répandu des torrents pour payer à la justice d'un DIEU ce que nous lui devons : il s'est fait notre caution, et en même temps il a payé pour nous. Quel sujet donc de confiance pour un pécheur ! Hélas ! Seigneur, quand je considère l'énormité et la multitude de mes crimes, ma bassesse et votre majesté, que j'ai osé outrager après les obligations infinies que je vous avais ; quand je pense à la haine infinie que vous portez au péché, aux vengeances terribles que vous en avez tirées, je ne vois que des sujets de désespoir pour moi ; mais, quand je fais réflexion qu'un DIEU a répandu son sang jusqu'à la dernière goutte pour expier mes péchés, je cesse non-seulement de désespérer, mais même de craindre. (*Le même*).

[Un Dieu seul pouvait satisfaire pour nous]. — Il fallait satisfaire à DIEU, et nul autre ne le pouvait qu'un Homme-DIEU : c'est de quoi la raison même est obligée de convenir. Qu'a fait cet Homme-DIEU ? Ah, Chrétiens ! que n'a-t-il pas fait ? Dans la vue d'acquitter nos dettes, quel soin n'a-t-il pas eu de choisir ce qui pouvait uniquement et souverainement remplir la mesure des satisfactions que DIEU attendait, et qu'il avait droit d'attendre. En quoi consistait l'offense de DIEU. En ce que l'homme s'oubliant lui-même, avait affecté d'être semblable à DIEU. Et moi, dit l'Homme-DIEU, moi, non-seulement semblable à DIEU, mais égal et consubstantiel à DIEU, par un oubli de moi-même bien différent, je m'abaisserai au-dessous de tous les hommes ; je deviendrai l'opprobre des hommes ; je serai un ver de terre et non pas un homme : car c'est en propres termes ce que le prophète lui fait dire : *Ego autem sum vermis, et non homo* (Ps. 21). Concevons-nous et pouvons-nous concevoir une réparation plus authentique ? L'homme en se révoltant contre DIEU, avait secoué le joug de l'obéissance et violé le commandement de son Souverain : et moi, dit l'Homme-DIEU, tout indépendant que je suis par moi-même, je me réduirai à la plus pénible et à la plus humiliante sujétion. Je me ferai obéissant : *Factus obediens* ; et obéissant jusqu'à la mort : *Usque ad mor-*

tem ; et jusqu'à mourir sur la croix : *Mortem autem crucis* (Philipp. II). Non-seulement j'obéirai à DIEU, mais aux hommes, mais aux plus criminels, mais aux plus sacrilèges des hommes, qui sont mes persécuteurs et mes bourreaux. Non-seulement j'obéirai aux arrêts du Ciel, toujours équitables et sages, mais à ceux de la terre, pleins d'injustice et de cruauté. Non-seulement j'obéirai à des puissances qui n'ont nulle autorité légitime sur moi, mais à des puissances qui m'oppriment ; et par un assujettissement volontaire j'abolirai le crime de l'homme rebelle à la loi de son Créateur. (**Bourdaloue, Carême**).

[L'énormité du péché]. — Qu'est-ce que le péché ? Un mal pour l'expiation duquel il a fallu qu'un DIEU-Homme se fit anathème, et devînt un sujet de malédiction : *Factus pro nobis maledictum*. Voilà ce que le mystère de la croix nous prêche. Je ne concevais point comment le péché pouvait attirer sur nous des châtimens si terribles, et, m'érigeant en censeur des arrêts de DIEU, je lui demandais raison de cette affreuse éternité de peines que sa justice prépare aux âmes réprouvées dans l'enfer ; mais mon ignorance venait de n'avoir pas bien considéré la mort et les souffrances de JÉSUS-CHRIST : car la mort d'un DIEU, ordonnée pour un moyen nécessaire pour l'abolition du péché, me fait comprendre plus que je ne veux quelle proportion il y a entre le péché, qui est l'offense de DIEU, et l'éternité malheureuse, qui est la peine du péché. Supposé l'un, je ne trouve plus de difficulté dans l'autre ; je ne m'étonne plus de la rigueur des jugemens de DIEU ni de la grandeur de ses vengeances, mais je m'étonne de mon étonnement et de mon erreur, dont je reviens à la vue d'un Homme-DIEU mort sur une croix. (*Le même*).

[Assister en esprit au Calvaire]. — Pour parler ou entendre parler de la passion du Sauveur avec plus d'attention, et exciter les mouvemens qu'un si lamentable sujet est capable de produire, il faut que la foi nous fasse envisager JÉSUS-CHRIST crucifié, et tout ce qu'il a souffert dans sa passion, comme s'il souffrait actuellement toutes les douleurs et tous les opprobres qui composent cette histoire tragique. Il faut que nous regardions ce mystère non comme passé mais comme présent, et que nous en soyons touchés comme si nous voyions cet aimable Sauveur souffrir et exiprer devant nos yeux : car c'est ainsi que les prophètes et les patriarches, qui vivaient longtemps avant la passion du Fils de DIEU, l'ont considérée, non comme une chose à venir, mais comme une chose présente. Abraham, dit le Sauveur dans l'Évangile, eut un désir extrême de voir le jour de ma mort : il le vit en esprit, et en tressaillit de joie, à cause de la gloire qu'elle devait donner à DIEU, et du bien qui en devait arriver à tout le genre humain. Comme donc les anciens patriarches et les prophètes anticipaient l'avénir et se le figuraient comme présent, de même nous devons, par la foi, rappeler le passé et le rendre comme présent à



nos pensées. C'est ainsi que l'Eglise le pratique, et, lorsqu'elle célèbre les divins mystères, elle en parle comme d'une chose qui se passe en sa présence. C'est aujourd'hui, dit-elle, que le Sauveur est né ; C'est aujourd'hui que l'étoile a paru aux mages ; C'est aujourd'hui que JÉSUS-CHRIST est monté aux cieux : et ainsi des autres mystères, parce qu'elle les rend présents par la foi, par la mémoire qu'elle en fait et par l'utilité qu'elle en retire. Ainsi, nous pouvons dire avec S. Bernard, en parlant de ce saint jour : C'est aujourd'hui que le Sauveur du monde expire sur la croix ; C'est aujourd'hui que le soleil s'éclipse, que les cœurs plus durs que les rochers se fendent, que les sépulcres des consciences s'ouvrent, que ceux qui sont morts par le péché ressuscitent par la pénitence. (**Le P. Nouet**, *L'homme d'oraison*).

[La croix fait éclater la grandeur de Dieu]. — Il n'y a rien qui fasse paraître avec tant d'éclat la majesté infinie de DIEU que la satisfaction qu'il tire de son Fils pour l'expiation de nos péchés : car il faut avouer que ce trait de justice est incompréhensible ; et quand je verrais toutes les grandeurs de la terre et toutes les puissances du ciel rentrer dans le néant pour réparer l'honneur qui est dû à cet Etre souverain, quelque idée que ce sacrifice de tant de nobles créatures me pût donner de son excellence suprême, ce ne serait rien en comparaison de ce qui se passe sur la croix où le Roi des rois se sacrifie et s'anéantit dans un abîme d'opprobres et de douleurs. JÉSUS, Fils unique de DIEU, égal en toutes choses au Père éternel, rendre l'âme sur une croix, mourir comme un scélérat : n'est-ce pas pour nous remplir d'étonnement et nous faire trembler de crainte et de respect ? (*Le même*).

[Rendons amour pour amour]. — Comme la passion du Fils de DIEU est le dernier effort de son amour, elle doit aussi gagner tout notre cœur. Eh ! qui peut assez aimer celui qui n'a pas même épargné sa vie pour nous sauver ? Or, si vous l'aimez ardemment, vous oublierez bientôt tous les objets de la terre qui vous amusent. Vous ne ferez rien en cela que le Sauveur du monde n'ait fait pour vous : il s'est oublié lui-même, au jour de sa mort afin d'opérer ce grand mystère ; il a oublié le soin de son honneur, s'exposant aux derniers opprobres, pour réparer la gloire que vous aviez perdue par le péché ; il a oublié son contentement et sa satisfaction ; s'exposant à des tourments étranges, pour vous rendre la joie et les délices du paradis ; il a oublié sa propre volonté, la soumettant à la volonté de son Père, la plus rigoureuse pour lui et la plus affligeante qui se puisse imaginer ; il a oublié les injures qu'il a recues, ou, s'il s'en est souvenu, ce n'a été que pour en obtenir et en accorder le pardon ; il a oublié tous ses intérêts, jusqu'à sa propre vie, pour vous rendre la grâce que le péché vous avait ravie. Il est donc juste que vous fassiez pour lui ce qu'il a fait pour vous : il faut que vous mettiez au pied de la

croix toutes les injures qu'on vous a faites, pour n'en avoir jamais aucun souvenir ; condamnez à un éternel oubli toutes les pensées de vengeance qui s'élèvent dans votre esprit ; sacrifiez tous vos ressentiments à la charité de celui qui est mort pour vous lorsque vous étiez encore son ennemi.

En vérité, le Fils de DIEU n'a-t-il pas assez fait pour nous obliger à l'aimer ? et que pouvait-il souffrir davantage pour mériter notre amour ! Le supplice qu'il a enduré est tel qu'il n'y a rien de plus injuste : les affronts si outrageux, qu'il n'y a rien de plus sanglant ; la rançon qu'il a donnée si excessive, qu'il n'y a rien de plus précieux ; le mystère de sa mort si profond, qu'il n'y a rien de plus étonnant ; l'exemple de sa charité si parfait, qu'il n'y a rien de si admirable ni de si charmant. Tout parle dans sa personne, et tout ce qui est autour de lui nous demande de l'amour. Ses plaies, ses opprobres, ses ignominies, ses douleurs, ses épines, ses clous, et par-dessus tout son amour, nous obligent à aimer de tout notre cœur celui qui a daigné souffrir pour nous tant de tourments. Après tout ce qu'il a souffert à notre occasion, pouvez-vous lui refuser le vôtre ? Ah ! mon Seigneur et mon DIEU, je vous veux aimer dorénavant. Mon amour-propre m'a porté jusqu'au mépris de vos grandeurs : il faut désormais que votre amour me porte jusqu'à aimer les affronts que vous avez soufferts pour moi, vos ignominies, votre croix. (*Le même*).

[Notre mal jugé par le remède]. — En jetant les yeux sur les souffrances du Fils de DIEU, pour peu d'attention que vous y apportiez, il vous sera aisé de conjecturer, par la grandeur de ses plaies, quelles sont celles que le péché fait à votre âme. Pendant que je me divertis dans la place publique, dit S. Bernard, on arrête ma mort dans le cabinet du roi. Le fils du prince, en ayant avis, s'arrache le diadème, et sort de son palais revêtu d'un sac, couvert de cendres, et les pieds nus, pleurant inconsolablement la disgrâce d'un chétif esclave. Que faut-il que je fasse ? Me rirai-je de ses larmes ? Certainement je serais un insensé si je ne pleurais avec lui. Et voilà le sujet de ma confusion. Vous demandez pourquoi je m'abandonne à la douleur et à la crainte ? C'est que je juge de la grandeur du danger où je suis par la considération du remède. Je ne connaissais pas mon mal, je pensais être bien sain : et j'apprends qu'on envoie à mon occasion le Fils unique du Très-Haut à la mort, et qu'on le fait mourir, afin de guérir mes plaies avec le baume de son précieux sang. Jugez combien vos blessures sont dangereuses, puisqu'il faut, pour y porter remède, que le Fils de DIEU soit blessé de la sorte. Si elles n'étaient tout-à-fait mortelles et si vous n'étiez menacé d'une mort éternelle, jamais le Fils de DIEU ne s'exposerait à la mort pour vous servir de remède. Ah ! mes frères, je suis honteux de négliger ainsi mon mal, voyant qu'une si haute majesté en a tant de compassion.

Le Fils de DIEU pleure de compassion : et l'homme, qui est le malade, ne fait que rire de son mal ! Cela n'est-il pas étrange ! (*Le même*).

[Admiration]. — Il est certain, comme dit S. Léon, qu'entre tous les objets qui surprennent nos esprits et qui nous donnent de l'étonnement, il n'y en a point de plus surprenant que la passion d'un Homme-DIEU, que que l'on considère la grandeur ou la nouveauté de ce spectacle. Car qu'y a-t-il de plus grand que DIEU ? et quel spectacle plus étonnant que celui d'un DIEU mourant sur une croix ? Qu'y a-t-il, dans cet objet, qui ne surprenne ceux qui le considèrent avec attention ? Qui n'admira l'excès de son amour, qui l'a obligé à mourir pour ceux-mêmes qui lui ôtaient la vie, et qui étaient indignes de tout bien ? Qui ne s'étonnera de sa patience à souffrir de si horribles tourments, que jamais homme mortel n'en a souffert de semblables ? Qui ne sera surpris de l'indignité avec laquelle il est traité par de viles créatures, lui qui est le DIEU de la gloire ? *O Passio ! ô mors admirabilis !* s'écrie S. Bonaventure. O passion, ô mort admirable. Ce n'est point la création du monde, ni l'opération des miracles, ni la résurrection des morts, qui me donnent de l'admiration : tout cela est convenable à la grandeur du Créateur : ce qui me surprend, ce qui me ravit, ce qui m'épouvante, c'est la passion d'un DIEU. Et c'est dans ce profond étonnement qu'on doit entrer en écoutant ou méditant les souffrances de JÉSUS-CHRIST, parce qu'il est capable d'exciter en nous un grand amour, une sensible reconnaissance des obligations infinies que nous avons à sa bonté, et une extrême confusion de notre ingratitude, vu le peu de correspondance que nous apportons de notre part. (*Le même* P. Nouet).

[Sentiment de joie et d'admiration]. — Une âme chrétienne s'occupant des souffrances du Sauveur doit se dilater par la joie : ce qui n'est point contraire aux mouvements de la douleur que la passion doit produire dans le cœur, soit par le sentiment de ses propres misères, soit par la compassion qu'elle a des douleurs du Fils de DIEU. Au contraire, il n'y a rien de plus doux que de pleurer au pied de la croix, et rien qui soit capable de nous donner une plus pure et une plus solide consolation. Car, si nous y pleurons nos péchés, c'est un grand sujet de joie pour un pauvre criminel d'y trouver l'absolution entière de ses crimes ; si nous pleurons la mort du Sauveur, la pensée de la gloire qu'elle lui a méritée, et la participation du bonheur qu'elle nous a procuré nous doivent combler de joie, puisque nous concevons par-là la grandeur de l'amour qu'il a eu pour nous et les biens dont elle a rempli le monde. Aimable Sauveur, que votre charité est excessive ! Vous nous laissez la joie, et vous prenez l'amertume pour vous. Je pensais venir à vos pieds pour m'abîmer dans la tristesse, et vous noyez mon cœur dans les consolations et dans les délices. (*Le même*).

[Motifs de douleur et de contrition]. — Nous ne pouvons douter que nous ne soyons la cause de la mort et des souffrances du Sauveur, et cela seul nous doit être un sujet éternel de douleur et de regret, d'avoir été le meurtrier de notre Père et de notre DIEU. Pour exciter un sentiment si juste, représentez-vous ce Sauveur, au jardin, accueilli d'un si violent ennui, saisi d'une crainte si excessive et accablé d'une telle tristesse, qu'il en sue sang et eau ; ou bien attaché à la colonne, déchiré de fouets, sans pitié, par des bourreaux ; ou bien enfin, sur le Calvaire, attaché à un infâme gibet entre deux voleurs et rendant l'esprit dans l'excès des plus grands tourments qu'on puisse souffrir : et puis, demandez au prophète Isaïe qui l'a mis en cet état : il vous répondra que ce sont vos péchés : *Vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra* (Is. LIII). Demandez-le à son Père céleste, il vous dira que c'est à votre occasion qu'il l'a frappé si rudement : *Propter scelus populi mei percussi eum* (Ibid.). Ces paroles peuvent-elles entrer dans votre esprit sans le remplir de douleur, vous inspirer des sentiments de componction et vous faire écrier avec le saint roi David : *Ego sum qui peccavi, ego iniquè egi : vertatur, obsecro, manus tua contra me* (II Reg. XXIV). Ah ! Seigneur ! ce sont mes péchés qui vous ont mis en cette croix et qui vous ont causé tant de tristesse et de douleur. Divine justice, c'est moi qui ai péché, qui ai mérité cette croix ; c'est moi qui devais être lié, déchiré de fouets, couronné d'épines, chargé de toutes sortes d'opprobres : vengez-vous donc sur moi, car je suis le criminel, et le Fils de DIEU est le Saint des saints. (*Le même*).

[L'ingratitude des pécheurs]. — Vous n'ignorez pas, pécheur, que c'est sans sujet et par une extrême ingratitude que vous avez fait souffrir tant d'outrages et de tourments au Sauveur, et que vous continuez à le crucifier tous les jours par de nouveaux crimes. Hélas ! que vous a-t-il fait pour le traiter de la sorte ? Quel reproche lui pouvez-vous faire ? De quoi vous pouvez-vous plaindre ? Est-ce pour vous avoir tiré du néant que vous exercez envers lui une telle rigueur ? Est-ce pour avoir créé le monde en votre considération, et vous avoir rendu capable de sa gloire ? Est-ce pour toutes ces faveurs que vous renouvez en quelque manière ses souffrances, en l'offensant ? Quel reproche ne vous peut-il point faire et ne vous fait-il point intérieurement, en effet ? Que vous ai-je fait pour m'être si cruel et si inhumain ? Quel déplaisir ou quelle injure avez-vous reçu de moi ? Je vous ai aimé d'un amour éternel et infini : est-ce pour cela que je vous suis odieux ? J'ai ouvert les yeux pour vous regarder en pitié : est-ce pour cela que vous me les couvrez d'un voile d'ignominie, comme si j'étais indigne de voir le jour ? J'ai ouvert les bras pour vous caresser et vous serrer sur mon sein : est-ce pour cela que vous me liez et que vous m'outragez ? Je vous ai donné tous les biens de la nature et de la grâce, et je vous prépare ceux de la gloire : est-ce pour vous en

venger que vous me faites endurer les fouets, les épines et les clous ? Est-ce pour vous avoir promis la vie éternelle que vous me faites mourir d'une mort également violente et infâme ? Que pouvez-vous répondre à des plaintes si justes et si amoureuses ? Que vous reste-t-il pour votre défense, que les pleurs et les gémissements, les soupirs et la détestation de vos péchés qui l'ont abîmé dans cette mer de douleurs ? (*Le même*).

[Moyen de s'exciter à la contrition]. — Retraced dans votre esprit une vive peinture de la passion de JÉSUS-CHRIST, laquelle vous représente la lance qui lui a percé le cœur, les fouets qui lui ont déchiré la chair et qui l'ont mis tout en sang, les épines, les clous, et les plus tristes circonstances de sa mort. Certes, si vous les considérez avec attention, vous en devez être sensiblement touché. La gratitude vous y oblige : car, ayant tant souffert à votre occasion, le moins que vous pouvez faire est de compatir à ses souffrances. La justice le veut : car, si vous devez de la compassion à vos frères quand ils sont dans l'affliction, que ne devez-vous pas au Fils de DIEU, qui, par un excès d'amour, s'est fait homme mortel pour vous tenir lieu d'ami, de frère, de père, de toutes choses ? La seule humanité vous y porte : car, si vous voyiez le dernier des hommes dans l'état où sa charité l'a réduit, vous en auriez pitié. S. Grégoire de Nysse ne pouvait voir le tableau du sacrifice d'Isaac sans jeter des larmes de compassion et de tendresse, considérant cette innocente victime qui tendait le cou pour recevoir le coup de la mort de la main de son propre père. Si cet objet lui semblait si pitoyable, celui de JÉSUS-CHRIST mourant en croix ne l'est-il pas infiniment davantage ? *O quantum laboravit sustinens !* s'écrie S. Bernard. (*Serm. II in cantic.*). Oh ! qu'il a souffert de tourments ! Qui pourrait assez estimer ce prodigieux effort de bonté et de miséricorde qui l'a jeté dans cet abîme de douleurs ? Jetez les yeux sur la multitude de ses plaies ; voyez les ruisseaux de sang qui en découlent ; considérez ce visage si défiguré de crachats, de boue et de sang ; goûtez l'amertume du fiel dont il est abreuvé ; ressentez les coups de marteau et la pointe des clous qui le percent ; écoutez ces amoureuses plaintes qu'il pousse vers le ciel : DEUS, DEUS meus, ut quid dereliquisti me (Matth. XXVII) ; pour vous apprendre l'excès de ses douleurs intérieures, que vous ne pouvez voir de vos yeux. Souvenez-vous qu'il est innocent, qu'il est Fils de DIEU, qu'il est le DIEU de la gloire ; et, si vous pouvez le considérer en cet état sans pleurer vos fautes, avouez que vous êtes insensible. (*Le même P. Nouet, Introduction à la Passion*).

[La reconnaissance que nous devons au Sauveur]. — Le Fils de DIEU s'étant rendu notre caution, ne perdez pas le souvenir de la faveur qu'il vous a faite : car il a donné sa vie pour vous : c'est l'Ecclésiastique qui vous donne ce sage avis : *Gratiam fidejussoris ne obliviscaris, dedit enim pro te animam*

*suam*. Si tout bienfait mérite de la reconnaissance, celui de sa passion étant infini, ne faudrait-il pas, s'il était possible, en avoir une reconnaissance infinie ? N'en soyez pas ingrat, mais tâchez de vous acquitter de tous les devoirs que la gratitude exige de vous. Le principal est d'estimer ce bienfait, et de le priser, non pas autant qu'il le mérite, cela surpasse nos forces, mais autant que vous le pouvez. *Scitis quid fecerim vobis* (Joann. XIII) : savez-vous bien ce que je viens de faire pour vous, disait le Sauveur à ses apôtres ; connaissez-vous bien la grandeur de ce bienfait ? Voyez-vous bien l'excès de mon amour et le profond abîme de mon humilité ? Il voulait leur faire remarquer cette action si signalée pour leur en imprimer l'estime, le souvenir et l'amour, et les obliger à pratiquer, par reconnaissance, envers tous les hommes la même charité. Or, c'est pour cette même fin que je vous fais la même demande. Savez-vous bien ce que JÉSUS-CHRIST a fait pour vous ? concevez-vous ce que vaut le bienfait de sa mort et de sa passion ? les misères d'où il vous a retirés et les biens qu'il vous a procurés par ce moyen ? *Scitis quid fecerit vobis* ? Il a payé à la rigueur toutes les peines que vous aviez méritées par vos péchés, et, au lieu du châtement éternel qui vous était dû, il vous a préparé des couronnes éternelles ; il vous a rétablis dans la possession de toutes les grâces et de toutes les richesses du ciel, que vous aviez perdues ; il a choisi ce dur lit de la croix pour vous procurer un repos éternel dans le sein de son Père céleste ; il a vaincu notre mort par la sienne, et l'a changée en un triomphe de gloire ; il a changé le tribunal de sa justice en tribunal de miséricorde, et de la montagne du Calvaire, qui était le lieu destiné au supplice des criminels, il a fait un asile pour tous les misérables !

Quand le bienfait de notre rédemption n'eût coûté au Sauveur qu'une parole, il nous aurait toujours obligés infiniment, nous ayant tirés du comble de tous les maux et nous ayant élevés au comble de tous les biens. Mais il a voulu signaler son amour par ses souffrances, et combattre notre ingratitude autant par la grandeur des maux qu'il a soufferts que par la grandeur des biens qu'il nous a faits. Car, dites-moi, de vérité, qu'a-t-il pu et qu'a-t-il dû faire qu'il n'ait pas fait ? s'écrie S. Bernard. Il n'a pas racheté le monde comme il l'a créé, par une seule parole : il a travaillé trente-trois ans ; il a souffert les plus effroyables tourments ; il a été attaché à la croix, dévoué à la mort, immolé aux opprobres et à l'ignominie publique : *Quid ultra debuit facere, et non fecit ?* (Is. v). Quel cœur, fût-il plus dur qu'un rocher, ne serait attendri par un bienfait si considérable, et par lui-même et par la dignité de celui qui en est l'auteur ? ajoute ce saint : *Cujus vel saxeam pectus tanta et talis à tanto et tali collata beneficiorum multitudo non emolliat ?* Si donc votre cœur demeure encore insensible et s'il n'est point enflammé d'amour envers un tel bienfaiteur, ne faut-il pas mettre votre cœur au rang de ces prodiges qui passent la malice des hommes ? (*Le même*).

[Confiance dans les souffrances et la passion du Fils de Dieu]. — Quelque grandes que soient nos misères et les maux que nous souffrons, ou que nous craignons, ou que nous méritons, le remède que nous trouvons dans la croix et dans les souffrances du Sauveur est incomparablement plus grand et plus puissant. Une seule goutte du sang qu'il a versé pour nous était capable de payer toutes nos dettes, d'effacer tous nos péchés, d'éteindre toutes les flammes de l'enfer. Que sera-ce donc de ce déluge de sang qu'il a répandu sur nous avec tant de profusion ? Si chaque goutte peut sauver un million de mondes, toute la masse de ce précieux sang ne pourra-t-elle pas sauver un pécheur ? Vous ne pouvez donc pas douter de la force du remède puisqu'il est d'une vertu souveraine, ni de la suffisance de votre rançon puisque ce que l'on donne pour cela est d'un prix infini. Tous les fleuves perdent leur nom quand ils entrent dans la mer, parce qu'ils ne sont pas considérables quand on les compare à sa grandeur : et toutes les plus grandes offenses s'évanouissent et disparaissent quand on les noie dans cette mer de la miséricorde divine. Et, si vous en doutez encore, vous ignorez le prix des souffrances et de la mort du Fils de DIEU. Ne savez-vous pas ce que dit l'Apôtre, que son sang demande miséricorde pour tous les pécheurs, jusqu'à ceux qui l'ont mis à mort, et qu'il la demande d'une voix si haute et si puissante, qu'elle couvre tout le bruit et étouffe la clameur de nos péchés ? Ne savez-vous pas, enfin, qu'il s'est donné lui-même pour la rédemption de tous les hommes, dit l'Apôtre ? *Qui dedit redemptionem semetipsum pro omnibus* (I Tim. II) ; et, par conséquent, que son sang, ses souffrances, ses mérites, sa mort et ses satisfactions sont à vous. Confiez-vous donc en lui, sans vous troubler de vos misères ; prévalez-vous de ses mérites, servez-vous de son sang, qui parle bien mieux que celui d'Abel ; employez la voix d'un si puissant médiateur, et ne craignez point que son Père vous rebute, mais craignez seulement de le rebuter vous-même : *Videte ne recusetis loquentem*. (Hebr. XII). — Car, si ceux qui l'ont rebuté lorsqu'il parlait sur la terre n'ont pu éviter le châtement, nous l'éviterons encore moins, nous qui le rejetons lorsqu'il nous parle du ciel. (*Le même*).

[Compassion pour Jésus souffrant]. — JÉSUS-CHRIST doit être l'objet de notre compassion, parce qu'il souffre pour nous. Nous serions vivement touchés des maux de tout autre qui les souffrirait pour nous : et nous serons insensibles à ceux d'un DIEU qui ne souffre que pour nous ? Car non-seulement il ne nous a point perdus de vue dans ses souffrances, mais, nous dé mêlant, pour ainsi dire, dans la foule, il nous les a appliqués d'une manière particulière. Nous en avons été et le motif et l'adoucissement : quelque cruelles qu'elles fussent, elles lui sont devenues douces parce qu'elles devaient être utiles, et nous convaincre de son amour en méritant le nôtre. L'amour que JÉSUS a eu pour nous, et le désir de nous en convaincre, lui a fait aimer les souffrances les plus horribles ; mais la peine

que nous avons à souffrir avec lui marque ou que nous avons peu d'amour pour lui, ou que nous nous mettons peu en peine de le lui marquer. (**Le P. Népveu**, *Réflexions chrétiennes*, Mercredi-Saint).

[Imiter Jésus souffrant]. — Si JÉSUS-CHRIST a souffert, dit l'apôtre S. Pierre, c'est pour nous donner l'exemple, et, par l'exemple même qu'il nous a donné, il nous fournit un puissant motif pour nous animer à souffrir, et il nous a mérité les grâces pour nous y aider. Le Père éternel dit à chaque chrétien, en lui montrant son Fils sur le Calvaire, ce qu'il dit à Moïse : *Inspice, et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est*. Regardez ce modèle qu'on vous propose sur le Calvaire, et tâchez de l'imiter : vous ne pouvez être prédestiné si vous n'êtes la copie de ce divin original et si vous n'êtes semblables à JÉSUS-CHRIST crucifié, parce que c'est principalement sur la croix qu'il a mérité votre prédestination. Il manque, dit S. Paul, quelque chose à la passion de JÉSUS-CHRIST, il faut que vous l'y ajoutiez. Ce qui lui manque, c'est l'application : elle ne peut vous être utile si elle ne vous peut être appliquée, si vous n'êtes uni à JÉSUS-CHRIST souffrant, et si vous n'êtes attaché avec lui sur la croix. L'êtes-vous, vous qui menez une vie naturelle ou sensuelle ? Or, ce que nous devons particulièrement imiter dans la passion du Sauveur, c'est cet esprit de sacrifice dans lequel il a tout immolé à la gloire de son Père par un sacrifice continu, puisqu'il a commencé avec sa vie pour ne finir qu'à sa mort ; universel, puisqu'il a sacrifié ses plaisirs, sa gloire et sa vie ; parfait, puisqu'il a sacrifié ses biens, jusqu'à mourir dépouillé sur la croix. S'il a sacrifié ses plaisirs, c'est pour s'assujettir à la douleur la plus vive et aux tourments les plus cruels ; s'il a sacrifié sa gloire, c'est pour s'exposer aux opprobres et aux outrages les plus sanglants ; s'il a sacrifié sa vie, c'est pour mourir sur un gibet : tout-puissant qu'il est, pouvait-il porter ce sacrifice plus loin ? Un Homme-DIEU sacrifié jusqu'à l'anéantissement pour la gloire de DIEU nous fait concevoir ce que DIEU mérite, et ce que nous devons sacrifier à sa gloire. C'est le modèle qu'on vous propose : *Inspice et fac secundum exemplar quod tibi monstratum est*. (Le même).

[Sujet d'admiration]. — Qu'un DIEU, comme DIEU, agisse en maître et en souverain, qu'il ait créé d'une parole le ciel et la terre, qu'il fasse des prodiges dans l'univers, et que rien ne résiste à sa puissance, c'est une chose, Chrétiens, si naturelle pour lui, que ce n'est presque pas un sujet d'admiration pour nous. Mais qu'un DIEU souffre, qu'un DIEU expire dans les tourments, qu'un DIEU, comme parle l'Écriture, goûte la mort, lui qui possède seul l'immortalité, c'est ce que les anges ni les hommes ne comprendront jamais. Je puis donc bien m'écrier avec le prophète : *Obstupescite, cali!* (Jerem. II). O cieux, soyez saisis d'étonnement ! Car voici ce qui passe toutes nos vues et ce qui demande toute la soumission



et l'obéissance de notre foi ; mais aussi est-ce dans ce grand mystère que notre foi a triomphé du monde : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* (I Joan. v). (**Bourdaloue, Passion**).

[Jésus est Dieu sur la croix même]. — Il faut convenir de cette vérité, que JÉSUS-CHRIST est mort d'une manière qui ne pouvait convenir qu'à un Homme-DIEU. En effet, un homme qui meurt après avoir prédit lui-même clairement et expressément toutes les circonstances de sa mort, un homme qui meurt en faisant actuellement des miracles, et les plus grands miracles, pour montrer qu'il n'y a rien que de surhumain et de divin dans sa mort ; un homme dont la mort bien considérée est elle-même le plus grand de tous les miracles, puisque, bien loin de mourir par défaillance comme le reste des hommes, il meurt au contraire par un effort de sa toute-puissance ; mais, ce qui surpasse tout le reste, un homme qui par l'infamie de sa mort parvient à la plus haute gloire, et qui, expirant sur la croix, triomphe, par sa croix même, du prince du monde, dompte par sa croix l'orgueil du monde, érige sa croix sur les ruines de l'idolâtrie et de l'infidélité du monde : n'est-ce pas un homme qui meurt en DIEU, ou, si vous voulez, en Homme-DIEU ? Et voilà sur quoi est fondé l'Apôtre en disant que cet homme mort sur la croix était non pas le ministre mais la vertu même de DIEU incarné. (I Cor. 1) : *Christum crucifixum DEI virtutem.* (*Le même*).

[Scandale de la croix prédit]. — Il y avait déjà des siècles entiers que les prophètes qui furent, dans l'ancienne loi, les précurseurs du Messie avaient publié les particularités de sa mort ; et, comme le principal obstacle qui devait un jour détourner les esprits mondains de croire en JÉSUS-CHRIST était le prétendu scandale que leur causerait l'ignominie de sa mort, DIEU par une singulière providence, avait révélé à ces prophètes que la mort, quoique ignominieuse, de ce Messie serait, dans la plénitude des temps, le souverain remède du péché, la réparation solennelle du péché, l'excellent moyen du salut et la rédemption du monde, afin que la prophétie, témoignage invincible de la divinité, rendît les ignominies mêmes de cette mort non-seulement vénérables, mais adorables, et que les hommes, dans cette vue, bien loin de s'en scandaliser, fussent persuadés qu'il n'y avait rien dans la Passion du Sauveur qui fût au-dessus de l'homme. Car voilà, dit S. Chrysostôme, quel était le dessein de DIEU lorsque, dans l'Ancien-Testament, il faisait parler Isaïe des souffrances de JÉSUS-CHRIST avec autant de certitude et dans des termes aussi précis que les évangélistes en ont ensuite parlé dans le Nouveau. (*Le même*).

[Jésus avait prédit sa passion]. — A entendre parler le Fils de DIEU de sa passion avant sa passion même et avant que les Juifs eussent encore formé aucun dessein contre lui, on dirait qu'il en parle comme d'un événement

arrivé et dont il raconte l'histoire, tant il est exact à en marquer jusqu'aux moindres circonstances : témoin ce qu'il disait à ses Apôtres pour les préparer à ce douloureux mystère : « Nous allons à Jérusalem, et tout ce qui a été dit du Fils de l'Homme s'accomplira (c'était la qualité qu'il se donnait). Ce Fils de l'Homme, que vous voyez et qui vous parle, sera livré aux gentils ; il sera outragé, insulté, fouetté, crucifié ; on lui crachera au visage ; il mourra dans l'opprobre. » Or, cette science des choses futures et des secrets les plus impénétrables n'était-elle pas la science d'un DIEU ? et, comme il pouvait éviter cette mort et ces tourments, ne montre-t-il pas qu'il les souffrait volontairement ; et en les révélant et les manifestant, ne pouvant être connus que de DIEU, ne fait-il pas voir qu'il avait toute la puissance et toute la vertu de DIEU même ? (*Le même*).

[La mortification prêchée au monde]. — Supposons que cet Homme-DIEU, au lieu de la croix, eût choisi pour nous sauver les douceurs de la vie, quel avantage notre amour-propre, source de toute corruption n'aurait-il point tiré de-là, et jusqu'à quel point ne s'en serait-il point prévalu ? Aurions-nous eu bonne grâce, alors, de vous demander la mortification des sens, le crucifiement de la chair, le renoncement à vous-même, l'humilité de la pénitence ? Nous écouteriez-vous ? et cette seule idée de votre DIEU dans l'éclat des honneurs et dans le plaisir ne serait-elle pas un préjugé insurmontable contre toutes nos raisons ? Mais quelle force aussi cet exemple d'un DIEU mort sur la croix ne donne-t-il pas aux ministres du Seigneur et à leur parole ? et avec quelle autorité ne pouvons-nous pas vous dire qu'il faut que vous soyez humbles, mortifiés, détachés du monde : ce que nous n'aurions osé dire qu'en tremblant ? Or, c'est le droit et l'autorité que l'exemple de JÉSUS-CHRIST crucifié fournit aux prédicateurs de l'Évangile et à ses ministres, quand ils vous prêchent les devoirs les plus difficiles de votre religion, de vous mettre dans l'impuissance de répondre quand ils vous reprochent l'opposition extrême que vous marquez à les pratiquer. (*Le même*).

[Le péché a causé la mort de N.-S.]. — C'est le péché qui a fait mourir JÉSUS-CHRIST, et qui a été la véritable cause de ses souffrances : cela seul ne doit-il pas vous faire connaître ce monstre abominable, et n'est-ce pas assez de le connaître pour le haïr sincèrement ? Allez, pécheur, allez au pied de la croix ; contemplez-y le douloureux mystère de la passion de votre Sauveur ; comptez, si vous pouvez, tous les coups qu'il a reçus, toutes les plaies dont il est couvert, toutes les épines qui lui percent la tête, toutes les gouttes de sang qu'il a répandues, et demandez-lui, avec le prophète, qui l'a frappé de la sorte et qui l'a ainsi traité ? Vous entendrez ce qu'il vous répondra : que c'est le péché, que c'est votre péché, que c'est vous-même. Moi, Seigneur ! moi l'auteur de votre sanglante passion ? Et je n'en suis pas pénétré, saisi de douleur ! Et je pourrais regarder encore d'un

œil tranquille et indifférent, je pourrais encore aimer, le péché qui vous a donné le coup de la mort! — De plus, si le péché est le capital ennemi de DIEU, DIEU n'est pas moins son ennemi; s'il a fait mourir JÉSUS-CHRIST, JÉSUS-CHRIST l'a fait mourir lui-même. Mais qu'en a-t-il coûté pour cela à ce divin Rédempteur? Le pouvez-vous ignorer? et si vous l'ignorez, tant de blessures ouvertes sur son corps ne sont-elles pas autant de bouches qui vous le disent hautement et qui vous le crient? Or, voulez-vous ranimer contre lui l'ennemi qu'il a terrassé? voulez-vous vous rengager dans un esclavage dont il vous a délivrés à si grands frais? voulez-vous lui susciter de nouveaux combats, l'exposer à de nouvelles souffrances, l'attacher à une nouvelle croix? N'avez-vous point d'autres sentiments à prendre, en ce jour de pénitence et de conversion? (*Le même*).

[Le péché]. — Jamais personne n'a conçu comme le Sauveur du monde ce qu'est DIEU, ni compris l'éminence de cet être souverain, de cette majesté redoutable, en comparaison de laquelle toutes les majestés de la terre ne sont que des atômes, et devant qui tout ce qu'il y a de rois et de monarques dans le monde est moins que rien. De même, nul n'a jamais su comme lui l'aversion que cette sainteté éternelle et infinie a du péché, et la haine irréconciliable qu'elle lui porte. Ajoutez que nul n'a jamais compris, comme lui, la justice de cette haine et de cette aversion, parce que nul ne saurait comprendre les droits que DIEU a de se faire honorer, et la nécessité indispensable qu'il a d'exiger toutes sortes de respect et d'obéissance de ses créatures. Nul, enfin, n'a jamais connu comme lui la disproportion infinie qui est entre DIEU et l'homme, et par conséquent l'horreur du péché et la grandeur des châtimens qu'il mérite. Mais, comme le Sauveur comprenait parfaitement tout cela, il s'ensuit que lui seul concevait aussi toute la haine qu'il mérite et la grandeur de la douleur nécessaire pour les expier, et par-là apaiser la colère d'un DIEU si justement irrité par cet effroyable débordement de crimes qui avait inondé toute la terre. Ainsi tu te trompes, pécheur, quand tu ne regardes le péché que tu commets si aisément que comme une action passagère, comme un mouvement léger de ta volonté, une saillie de la concupiscence, une impétuosité de ta nature, qui dans sa durée n'est presque rien. Ah! si tu le considères dans les vues de DIEU et de ton Sauveur, c'est bien autre chose: c'est le souverain mal de DIEU même, c'est ce qui lui déplaît infiniment, c'est ce qui l'offense et ce qui l'outrage d'une manière incompréhensible; un mal enfin si grand, qu'il n'a pas fallu moins que le sang et la mort d'un Homme-DIEU pour en être le remède. (**Anonyme**).

[Humiliation de N.-S. devant de tels juges]. — Quand le Fils de DIEU n'aurait souffert autre chose, dans toute sa passion, que de paraître seulement devant

ses juges, de comparaître devant les tribunaux, ç'aurait été une étrange humiliation. Mais ce fut pour lui un double affront de paraître devant des juges qui étaient ses plus grands ennemis, criminels eux-mêmes, et récusables pour bien des raisons. Anne et Caïphe étaient des impies, et qui avaient conçu contre lui une haine mortelle; Pilate était un idolâtre, Hérode un incestueux, et tous les autres des juges vendus à l'iniquité : et néanmoins ce Roi de gloire, celui qui sera un jour leur juge, ce souverain de l'univers, se présente devant leur tribunal, tête nue, en posture de criminel, souffre les accusations de ses ennemis, les confrontations des faux témoins, subit leur jugement et se soumet à leur sentence. — O mon Sauveur ! par quelle plus profonde humiliation pouviez-vous perdre votre honneur et votre réputation devant les hommes, qui présumant toujours qu'un homme est véritablement criminel et justement condamné quand il l'est par arrêt des juges ? En effet, les injures qu'on reçoit en particulier flétrissent l'honneur ; mais on peut s'en relever en faisant connaître la haine, la colère ou l'envie de ceux qui nous attaquent. Les insolences d'un peuple sont injurieuses ; mais on peut les attribuer à une impétuosité populaire, qui offense sans raison. Mais quand un homme est condamné dans les tribunaux et qu'il est déclaré criminel par sentence des juges, alors on le croit coupable ; l'on a même juste sujet de le croire. Ainsi, quoique le Sauveur fût le plus saint et innocent de tous les hommes, les procédures de justice, les accusations quoique fausses, la sentence des Juges quoique très-injuste, ne pouvaient que lui causer de l'infamie dans la pensée de ceux mêmes qui avaient conçu une opinion avantageuse de lui. (**Biroat**, *Passion*).

[Accord de la passion avec les perfections divines]. — La mort d'un DIEU sur une croix, et tout ce qu'il a enduré pour notre salut, que quelques impies ont osé soutenir convenir mal à un DIEU, bien loin d'être contraire à ses divines perfections, les mettent en tout leur jour. En effet, si sa justice avait paru autrefois formidable, quand pour laver le crime, *dont toute chair était infectée*, elle noya tous les criminels dans un déluge universel ; il faut avouer qu'elle nous paraît infiniment plus grande quand nous voyons que cette justice n'a pu être satisfaite que par une victime d'un mérite infini, et qu'il n'a pas fallu moins qu'un DIEU humilié pour apaiser un DIEU offensé : *Ad ostensionem justitiæ suæ* (Rom. III). Sa grande miséricorde ne nous est singulièrement manifestée que dans la mort de JÉSUS-CHRIST, puisque, incapables de notre propre fonds de le satisfaire, il nous y donne le moyen et le pouvoir de lui payer tout ce que nous lui devons. C'est par sa mort que nous avons une juste idée de sa souveraine sagesse qui a trouvé l'art d'accorder deux vertus qu'on ne croirait pas pouvoir concilier ensemble, sa justice et sa miséricorde : *La miséricorde et la vérité se sont rencontrées*, dit le prophète : *la justice et la paix se sont donné le baiser* (Ps. 84). Sa puissance n'a jamais paru avec plus d'éclat, puis-

qu'il n'a jamais remporté de triomphe plus glorieux que celui qu'il remporte sur la mort, le démon et l'enfer : *Ero mors tua, ó mors* (Osée XIII). Sa bonté se fait voir sans bornes dans un mystère où un DIEU donne sa vie pour ses ennemis, devient esclave pour racheter des esclaves. En un mot, *c'est par sa mort*, dit l'Apôtre, *qu'il fait éclater la grandeur de sa charité* ; non-seulement, *parce qu'il la souffre pour nous qui étions pécheurs*, mais encore, dit S. Thomas, *parce qu'il nous y donne l'exemple de toutes les vertus absolument nécessaires pour opérer l'ouvrage de notre salut.* (**Monmorel, Passion.**)

[Douleur de nos péchés en J.-C.] — La douleur qu'eut le Fils de DIEU de nos péchés fut en quelque manière égale à ses lumières ; et, comme ses lumières étaient infinies, nous pouvons dire qu'elle fut sans bornes. Il connaissait parfaitement la majesté et toutes les perfections adorables de DIEU offensé ; pénétrait jusqu'au fond du néant du pécheur ; il comprenait toute la malice, toute l'énormité du péché ; il en développait exactement toutes les circonstances. L'ignorance, l'oubli, l'indifférence, qui peuvent adoucir la tristesse d'un homme ordinaire, ne pouvaient apporter de soulagement à la sienne. Il avait à détester l'offense d'un DIEU, et il était DIEU lui-même pour la détester. Notre cœur, faible et petit, n'est pas capable de s'affliger du péché autant que le péché irrite DIEU ; mais le cœur du Sauveur était susceptible de tous les mouvements proportionnés à la grièveté du péché et à l'indignation de DIEU. Ce qui nous doit encore mieux instruire de sa douleur, c'est qu'il eût été accablé de tristesse pour un seul péché : et il avait à détester les péchés de tous les hommes ! Quelles plaies nos désobéissances ne firent-elles pas à JÉSUS-CHRIST ! Que de larmes, que de soupirs, que de gémissements ne lui coûtèrent-elles pas ! Ces péchés que nous commettons sans répugnance, sans scrupule, avec joie, avec empressement, comment déchirent-ils son âme ? Tant d'impuretés, tant de vengeances, tant d'injustices, tant de blasphèmes, tant de sacrilèges, que de sources pour lui de larmes amères !

Si nous faisons réflexion à l'amour que le Fils de DIEU avait pour son Père, pourrons-nous nous figurer jusqu'à quel point sa tristesse l'a abattu ? Car, dit S. Augustin, c'est l'amour qui est la cause et la mesure de sa tristesse : *Amor est causa tristitiæ* (Civit. DEI XV, 7). Chargés de nos péchés, obligé par sa miséricorde à les expier, quelle devait être sa douleur quand il considérait la majesté de son Père outragée si indignement par de viles créatures, outragée avec tant d'ingratitude, avec tant d'audace, tant d'insolence ; outragée en tant de manières, avec si peu de crainte, si peu de ménagement et par des crimes si noirs ! C'est en adorant les mouvements de son cœur affligé que nous pouvons le nommer, avec un prophète, *Virum dolorum, scientem infirmitatem* (Is. LIII) : un homme de douleur, qui est pénétré du mal qu'il endure. Mais nous n'avons qu'à le voir proterné en terre, couvert d'une sueur de sang, d'une

agonie mortelle, pour deviner la triste situation de son âme. C'est le sentiment commun des docteurs, qu'il eut besoin d'un miracle de sa toute-puissance pour ne pas succomber dans sa douleur. Il prie, il pleure, il crie : *Cum lacrymis et clamore valido*, dit l'Apôtre (Hebr. v). Il tombe dans un accablement inconcevable, il est sur le point d'expirer. — O péchés des hommes, que vous êtes horribles aux yeux de notre aimable Rédempteur ! Qu'en devez-vous penser, ô Chrétiens ? Vous êtes contents quand vous avez exécuté un dessein injuste et violent ; vous vous réjouissez d'un plaisir criminel ; vous vous applaudissez sur une vengeance ; c'est votre gloire de briller dans le monde, où l'on fait profession de violer la loi de DIEU. Ah ! JÉSUS-CHRIST, votre maître et votre DIEU, juge-t-il comme vous ? sa patience dans les maux immenses dont il fut accablé nous peut apprendre ses sentiments.

Comment vous dépeindre, Chrétiens, la grandeur et la multitude des tourments que le Sauveur a endurés pour notre amour ? Par où commencer et par où finir un détail où l'injustice et la cruauté n'eurent point de bornes ? On n'a pas compté, on n'a pas mesuré ses peines. Il a été à la merci de ses ennemis, et quiconque voulut le maltraiter eut l'occasion et le pouvoir de le faire, sans égards, sans ménagement, sans pitié, sans aucune apparence de justice. En effet, épargna-t-on quelque châtement à ce Rédempteur innocent, qui fut regardé et traité comme coupable des plus grands crimes ? Il me semble, Chrétiens, que, pour soulager notre aiblesse et contenter en quelque manière notre pitié, nous n'avons qu'à comparer ses souffrances à nos péchés : car il a souffert par rapport à toutes les espèces de péché et à tous les caractères différents des pécheurs. La désobéissance d'Adam avait ravagé toute la nature humaine, et répandu partout la corruption et le désordre ; les crimes des particuliers, depuis cette première révolte de l'homme, se sont étendus dans tous les états, dans toutes les nations, dans tous les lieux, dans tous les temps ; l'iniquité n'a ni bornes ni mesures : aussi n'en peut-on point donner aux tourments qu'il a endurés. Il a été livré à ses bourreaux, et ils lui ont fait tout le mal qu'ils ont voulu, sans ordre, sans ménagement, sans formalité de justice ; ils l'ont traité comme un misérable, abandonné à la merci de leur haine, de leur bizarre cruauté, comme un homme indigne de la moindre considération et qui méritait toutes sortes de supplices. (**Le P. de la Pesse, Passion**).

[Jésus a souffert dans tous ses sens]. — Comme l'on commet toutes sortes de péchés et que, dans les pécheurs, toutes les facultés de l'âme, et souvent tous les sens du corps, sont employés pour offenser DIEU, le Sauveur endura aussi toutes sortes de tourments. Sa mémoire lui représente tout à la fois tous les crimes de tous les hommes ; ses lumières lui découvrent dans le même moment toute leur énormité et toute leur horreur ; sa volonté les déteste tous ensemble, et toutes les parties de son corps

éprouvent la cruauté de ses bourreaux ; sa chair sacrée ne fut qu'une plaie : il ne resta pas en lui le moindre trait de figure humaine. *Non est species ei neque decor* (Is. LIII). Trouvez une seule partie de son corps qui ne porte des traces de la plus barbare cruauté. Si vous considérez son visage, vous le verrez pâle, flétri, desséché par une suite de tourments, ses yeux enfoncés, éteints, fermés ; ses joues enflées et livides de meurtrissures ; ses lèvres sèches ; sa bouche brûlée par la soif, sans autre rafraichissements que le vinaigre et le fiel ; son front et tous ses traits si majestueux effacés par les crachats et par le sang ! Si vous arrêtez vos regards sur sa tête, de quelle horreur ne serez-vous pas saisi, à la vue de cette affreuse couronne d'épines qui la traverse tout à l'entour de ses cheveux épars et ensanglantés, des ouvertures nombreuses que font les pointes qu'on y fait entrer à force de frapper dessus ! Voyez ses pieds et ses mains : ils sont percés de gros clous, et ses mains portent encore les marques des cordes dont on les a liées avec violence pour l'attacher à une colonne ! Vous découvrirez sur ses bras et sur ses épaules les enflures qu'y ont faites les coups de bâtons, et le poids de la croix qu'on l'a obligé de porter lui-même au lieu de son supplice. Vous ne sauriez soutenir l'horrible spectacle que vous donnera tout son corps, dont la peau est déchirée, dont les chairs sont entamées, dont les veines sont ouvertes, dont les os sont découverts. Vous pourrez encore juger des tourments que vos yeux ne peuvent apercevoir. A la vue de tant de sortes de plaies, il vous sera aisé de juger des douleurs incroyables que lui causèrent des nerfs piqués et tendus, de l'ardeur qui le dévorait au-dedans après une si longue suite de supplices, qui ne furent pas interrompus par un moment de relâche ; de la peine qu'il avait à respirer, forcé d'être dans un mouvement continuel pour souffrir de continuels supplices.

Comme les pécheurs renouvellent sans cesse leurs crimes, les douleurs du Fils de DIEU sont renouvelées sans relâche. A peine s'est-on saisi de lui qu'on ne lui donne pas un moment de repos ; on ne lui permet pas le moindre soulagement : tantôt il est traîné de tribunal en tribunal ; tantôt il est le jouet de la canaille, la risée des grands, l'exécration du peuple ; tantôt on lui fait changer de vêtement pour déchirer ses plaies à moitié fermées en lui ôtant avec violence sa robe collée à sa chair par son sang ; tantôt on l'abandonne aux bourreaux pour le traiter au gré de leur barbare fureur. Quand les juges finissent les assemblées qu'ils ont tenues contre lui, il tombe entre les mains du peuple ou entre les mains des soldats, pour être frappé et outragé ; quand ses ennemis se retirent pour se reposer, ils substituent à leur place des troupes entières de bourreaux pour continuer leur cruauté : à tout moment ses veines sont rouvertes, sa chair meurtrie, entamée, déchirée. Est-on las de le frapper, on lui dit des injures, on blasphème contre sa divinité, on se joue de lui avec la dernière impudence : l'inhumanité ne peut être touchée par aucune pitié, et la haine se rassasie de ses peines ; l'injustice augmente

toujours de peur d'être attendrie par la moindre réflexion sur ses excès.

Enfin, comme il y a des hommes assez méchants pour inventer de nouveaux genres de péchés, et qui se font un art d'offenser Dieu par des crimes inouis, par des plaisirs inconnus, par des sacrilèges exécrables, le Sauveur endura des tourments que les plus barbares esprits n'avaient point encore imaginés. Vit-on jamais criminel à qui on ait percé la tête avec une couronne de soixante-douze épines ? et cela sans y avoir été condamné par les juges, mais seulement par un caprice brutal des bourreaux, qui, pour se divertir, la lui enfoncent avec des bâtons autour du crâne ? Vit-on jamais criminel porter lui-même son gibet, après avoir perdu ses forces dans un long tissu d'horribles supplices ? Vit-on jamais criminel attaché à une croix avec de gros clous ? des chaînes et des cordes avaient suffi jusqu'alors. Vit-on jamais criminel à qui on ait présenté du fiel pour modérer la soif que les douleurs et les approches de la mort lui causaient ? Quand est-ce qu'on a prétendu faire le procès à un malheureux sans y garder aucune formalité, sans autre procédure que pour faire valoir la calomnie ? Quand est-ce que, pour sauver un prétendu coupable, que l'on reconnaissait innocent, on s'est avisé de lui faire donner plus de cinq mille coups de fouet, afin que, devenu horrible aux yeux par des chairs ouvertes et tombant en lambeaux, la compassion arrêtât la cruauté ? Quel homme parut jamais assez misérable pour être condamné et tourmenté par toutes sortes de personnes, sans qu'aucune daignât s'avouer l'auteur de son supplice et de sa mort.

Qu'est-ce que le Sauveur pouvait faire de plus, que pouvait-il endurer davantage, dans le dessein de contenter la haine qu'il avait pour le péché, et l'amour qu'il portait aux hommes ? M'en croirez-vous si je vous dis qu'il était encore plus sensible à nos péchés qu'à ses douleurs ? C'est une vérité toute visible ; car aurait-il enduré tant de tourments, aurait-il été insatiable d'outrages et d'affronts, s'il n'eût eu une horreur infinie de nos dérèglements ? Il semble qu'il appréhendait de ne jamais assez souffrir pour les expier, qu'il n'avait point assez de larmes, assez de sang à verser, assez de coups à recevoir, assez de vie à perdre pour ce sujet. Ne fallait-il pas aussi que son amour envers les hommes fût infini ? Quoi ! souffrir tant et de si horribles tourments, essayer toutes sortes d'affronts, perdre la vie par un supplice également infâme et douloureux, se soumettant à tant de douleurs pour témoigner son amour, et ne trouver pour tout retour que de l'indifférence, de l'insensibilité, des insultes, du mépris : n'est-ce pas l'effet d'une bonté, d'une clémence sans égale et d'un amour sans exemple ? (*Le même*).

[Double caractère de Jésus souffrant]. — Afin que les cruels tourments qu'a soufferts le Fils de Dieu, durant toute sa passion, fassent plus d'impression sur votre esprit, je vous prie, Messieurs, de prendre garde à deux choses,



qu'il faut toujours supposer dans tous les supplices auxquels il s'est soumis pour notre amour. — La première est la dignité de celui qui l'endure ; car il ne verse pas une goutte de sang que ce ne soit le sang d'un DIEU ; il ne reçoit pas une seule plaie que ce ne soit sur le corps d'un DIEU, meurtri, entamé et déchiré ; il ne souffre pas la moindre douleur que ce ne soit un DIEU qui la ressent. Quelle circonstance, juste Ciel ! Le plus méprisable et le plus criminel de tous les hommes excite la compassion de ceux qui le voient souffrir quelque horrible tourment : et nous, insensibles aux douleurs d'un Homme-DIEU, nous pourrions compter les coups dont on le frappe, et voir avec des yeux secs son sang qui coule de tous les membres de son corps ? — La seconde chose sur laquelle il est à propos de réfléchir, c'est qu'il n'endure tant et de si cruels supplices que pour notre amour et à notre occasion, et que cet excès de cruauté, qu'on exerce sur son corps sacré n'est que pour détourner de dessus nous les châtimens éternels que nous avons mérités. Dans cette pensée, qui, après tout, est très-véritable et solide, je m'assure que nous considérerons avec bien d'autres sentiments un innocent qui souffre pour les coupables que s'il expiait, par son supplice, les crimes qu'il aurait lui-même commis. (**Houdry**, *Entretiens sur la Passion*).



---

---

## LA PASSION (SUITE).

**DES DOULEURS INTÉRIEURES DU SAUVEUR,  
et ce qui se passa  
dans le Jardin des Oliviers.**

---

### AVERTISSEMENT.

*L'étendue de l'histoire de la Passion et la multitude des faits, des souffrances et des instructions qu'elle contient, m'ayant obligé de parler de chaque partie en particulier, l'ordre de l'histoire m'engage à commencer par le Jardin des Oliviers, où le Fils de DIEU ouvre la carrière de ses souffrances par ses douleurs intérieures, qui sont, sans contredit, les plus sensibles. Nous diviserons cette partie et les suivantes, tant que le sujet le permettra, en trois ou quatre paragraphes. Dans le premier, nous rapporterons tout ce qu'on peut tirer de l'Écriture, passages, figures, prophéties, applications, etc. Dans le second, les passages des Pères. Dans le troisième, ce que les théologiens en disent de plus remarquable. Dans le quatrième, les endroits choisis des Livres spirituels et des prédicateurs de ce temps.*

## § I.

## Passages de l'Écriture.

*Terra, ne operias sanguinem meum, neque inveniat in te locum latendi clamor meus.* Job. xvi, 19.

*Quæ utilitas in sanguine meo?* Ps. 29.

*Veni in altitudinem maris, et tempestas demersit me.* Ps. 68.

*Ergo in vacuum laboravi sine causa, et vanè fortitudinem meam consumpsi.* Isaïæ XLIX, 4.

*Circumdederunt me dolores mortis, et torrentes iniquitatis conturbaverunt me.* Ps. 17.

*Salvum me fac, DEUS, quoniam intraverunt aquæ usque ad animam meam.* Ps. 68.

*Veni in hortum meum, et messui myrrham.* Cant. v, 1.

*Fasciculus myrrhæ dilectus meus.* Ibid. 1, 12,

*O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.* Thren. 1, 12.

*Oblatus est quia ipse voluit.* Isaïæ LIII, 7.

*Defectio tenuit me pro peccatoribus derelinquentibus legem tuam.* Ps. 118.

*Omnes vos scandalum patiemini in me in istâ nocte.* Matth. xxvi, 31.

*Cæpit contristari et mæstus esse.* Ibid.

*Cæpit pavere et tædere.* ibid.

*Tristis est anima mea usque ad mortem.* Ibid. 38.

*Procidit in faciem suam, orans et dicens: Pater mi, si possibile est, transeat à me calix iste.* Ibid. 39.

*Verumtamen, non sicut ego volo, sed sicut tu.* Matth. xxvi, 39.

*Abba Pater, omnia tibi possible sunt: transfer calicem hunc à me; sed non quod ego volo, sed quod tu.* Marci xiv, 36.

*Pater mi, si non potest hic calix transire nisi bibam illum, fiat voluntas tua.* Matth. xxvi, 42.

*Pater, si vis, transfer calicem istum à*

Terre, ne couvre point mon sang, et que mes cris ne se trouvent point étouffés dans ton sein.

Quel fruit pour vous de mon sang versé ?

Je suis descendu dans la profondeur de la mer, et la tempête m'a submergé.

J'ai donc travaillé en vain ! j'ai consumé inutilement et sans fruit toute ma force !

Les douleurs de la mort m'ont environné, et les torrents de l'iniquité m'ont rempli de trouble.

Sauvez-moi, mon DIEU, parce que les eaux sont entrées jusque dans mon âme.

Je suis venu dans mon jardin, j'ai recueilli la myrrhe.

Mon bien-aimé est pour moi comme un bouquet de myrrhe.

O vous tous qui passez par ce chemin, arrêtez-vous et voyez s'il y a une douleur semblable à ma douleur.

Il a été offert parce que lui-même l'a voulu.

Je suis tombé en défaillance à cause des pécheurs qui abandonnaient votre loi.

Je vous serai à tous, cette nuit, une occasion de scandale.

Il commença d'être saisi de tristesse et d'affliction.

Il commença d'être saisi de crainte et d'amertume.

Mon âme est triste jusqu'à la mort.

Il se prosterna le visage contre terre, priant et disant : « Mon Père, s'il est possible, faites que ce calice passe et s'éloigne de moi. »

Néanmoins que ce que vous voulez soit fait, et non pas ce que je veux.

Mon Père, mon Père, tout vous est possible : transportez ce calice loin de moi : néanmoins que ce que vous voulez soit fait, et non pas ce que je veux.

Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite.

Mon Père, si vous voulez, éloignez ce

*me : verumtamen non mea voluntas sed tua fiat.* Lucæ XXII, 42.

*Apparuit illi angelus de cælo, confortans eum.* Ibid. 42.

*Factus in agonid, prolixius orabat.* Ibid. 43.

*Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram.* Ibid. 44.

*Cor meum conturbatum est in me, et formido mortis cecidit super me.* Ps. 54.

*Sustinui qui simul mecum contristaretur, et non fuit : et qui consolaretur, et non invèni.* Ps. 68.

calice de moi : néanmoins que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la vôtre.

Il lui apparut un ange du ciel qui vint le fortifier.

Etant tombé en agonie, il redoublait ses prières.

Et il lui vint une sueur comme des gouttes de sang qui découlaient jusqu'à terre.

Mon cœur s'est troublé au-dedans de moi, et la crainte de la mort est venue fondre sur moi.

J'ai attendu que quelqu'un s'attristât avec moi, mais nul ne l'a fait ; j'ai attendu que quelqu'un me consolât, mais je n'ai trouvé personne.

## § II.

### Exemples, Figures, Prophéties, etc.

[Achan lapidé par tous les Israélites]. — Quand le malheureux Achan fut lapidé par l'ordre de Josué (Josue VII), tous les Israélites concoururent si unanimement à l'exécution de cette sentence, que chacun lui jeta sa pierre : d'où vient qu'il est dit dans l'Écriture que tout Israël le lapida : *Lapidavit eum omnis Israël.* Or, ce que firent les Israélites contre ce criminel, tous les hommes l'ont fait contre le Sauveur innocent ; tous les hommes qui ont été, qui sont et qui seront, ont frappé par leurs péchés le cœur du Sauveur : car ce charitable Rédempteur, voulant satisfaire universellement pour tous les péchés du genre humain, s'affligea pour tous ces péchés comme s'ils avaient été les siens propres, et s'offrit, comme s'il avait été vraiment le coupable, à porter la peine que nous aurions dû payer pour entrer dans l'innocence et dans la grâce que nous avions perdues. Ce fut sans doute un étrange spectacle de voir neuf cent mille personnes, de compte fait, toutes occupées à lapider l'infortuné Achan : il n'y avait dans cette multitude ni femme ni enfant qui ne lui jetât une pierre. Mais la foi nous propose, dans le jardin des Oliviers, un spectacle bien plus touchant : il ne s'agit pas de neuf cent mille hommes, mais de toute la postérité d'Adam et de tous les hommes qui ont jamais été et qui seront. Ils investissent JÉSUS-CHRIST et lui jettent non une pierre, mais autant de pierres qu'ils ont commis de péchés. Ce Sauveur

innocent gémit sous ce pesant fardeau, et tombe le visage abattu contre terre : *Defectio tenuit me pro peccatoribus* (Ps. 118).

[Job]. — Ce fut dans le jardin de Gethsémani que, tous les tourments qu'on lui préparait se présentant à son imagination de la manière du monde la plus vive, son âme fut saisie d'une si grande horreur et d'une tristesse si accablante, qu'elle parut plier sous le faix. Ces maux viennent en foule assaillir cette âme désolée ; elle découvre d'une seule vue toute cette longue et tragique histoire de sa passion. Ce qui me fait souvenir du saint homme Job, qui reçoit en même temps, quoique de divers endroits, les nouvelles de toutes ses disgrâces ; qui se voit environné de messagers, dont l'un lui apprend que ses troupeaux nombreux lui ont été enlevés et ses serviteurs passés au fil de l'épée ; l'autre qu'on emmène ses chameaux, après avoir tué ceux qui les gardaient ; celui-ci que le tonnerre est tombé et a consumé les pasteurs et les brebis ; celui-là que tous ses enfants ont été accablés sous les ruines d'une maison. Ces tristes nouvelles lui sont apportées coup sur coup, et ne lui donnent pas le loisir de respirer. Certes, tel qui pourrait résister en détail à tous ces malheurs est accablé par leur multitude. Job déchire ses habits, et tombe par terre à la vue de tant de maux ; il semble manquer de force et de courage ; il s'abandonne à une tristesse mortelle, aux plaintes et à une espèce de désespoir. Or, voulez-vous savoir l'état pitoyable où se trouve le Sauveur du monde, à la vue de tous les maux qu'il souffre et de tous les outrages qu'il doit essuyer dans le cours de sa passion ? Il semble que sa constance est ébranlée, qu'elle va succomber : il pâlit, il tremble, il sue, il tombe sur ses genoux et sur sa face ; il se plaint, il éclate en de pitoyables gémissements, il combat en lui-même contre lui-même ; on dirait qu'il va céder, ou mourir dans le combat.

[Joseph dans sa prison]. — Une chose fut infiniment sensible au Fils de DIEU dans l'accablement de douleur et de tristesse où il fut réduit : il ne recevait aucune consolation, ni du côté du ciel ni du côté de la terre. C'est ce dont il se plaint par son prophète : *Sustinui qui simul mecum contristaretur, et non fuit ; et qui consolaretur, et non inveni* (Ps. 68). Il est, en cet état, comme était autrefois l'innocent Joseph, qui soupirait dans sa prison, plus accablé de tristesse que de la pesanteur de ses chaînes, sans que personne prît part à sa douleur ou marquât quelque sentiment de compassion de sa misère : *Nihil patiebantur super contritione Joseph* (Amos. vi) : on ne pensait point du tout à l'affliction du pauvre Joseph. Voilà l'image de ce qui se passe à l'égard du Fils de DIEU dans ce jardin : il souffre une agonie mortelle à notre occasion, il est dans la tristesse et dans un accablement de douleur qui lui fait suer l'eau et le sang, et personne n'est touché du pitoyable état où il est réduit.

Nous lisons dans la Genèse, chapitre 45, que le même saint patriarche Joseph, lorsqu'il se fit connaître à ses frères, pleura sur chacun d'eux :

*Ploravit super singulos.* C'est une figure de ce que fit le Sauveur dans le jardin des Oliviers : il pleura sur chacun des hommes. Ce fut la tendresse du sang qui tira les larmes des yeux du patriarche Joseph, et son bon cœur, qui lui fit oublier l'injure qu'il avait reçue de ses frères, ne lui inspira que des sentiments d'amour pour eux, au lieu de la vengeance qu'ils en devaient attendre. Mais, dans le Sauveur, ce fut la compassion de ceux qu'il regardait comme ses frères qui lui attendrit le cœur, et qui lui fit penser à leurs maux plutôt qu'aux siens propres : *Ploravit super singulos.* Il s'affligea et pleura sur tous les péchés des hommes en général, et sur ceux de chacun de nous en particulier. Il pleura sur les vôtres et sur les miens, dans la vue des malheurs qu'ils nous attireraient si nous négligions le puissant remède que nous avons dans la passion.

#### APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

*Magna est velut mare contritio tua* (Thren. II). Non, mon Sauveur, rien ne peut être comparé à votre douleur. L'affliction de votre cœur est un océan d'afflictions dont la seule vue m'effraie, enflé de tous les péchés des hommes et des torrents d'iniquité qui ont inondé toute la terre ; c'est une mer où toutes les peines, même du corps, vont se rassembler comme autant de fleuves d'absinthe, lesquels y contractent encore une nouvelle amertume, par l'injustice et l'ingratitude qui les accompagnent. C'est un abîme de confusion, causé par la perfidie de vos amis, par les impostures de vos ennemis, par les mépris que font de vous les grands et les petits. C'est un gouffre aussi ténébreux et aussi profond que l'enfer, où il ne se trouve nulle douceur et où votre amour vous fait souffrir en quelque manière toutes les peines de ce lieu de tourments : *Magna est velut mare contritio tua : quis medebitur tui ?* Je le vois bien, Seigneur, vos plus grands maux sont ceux qu'on connaît le moins et pour lesquels on a le moins de compassion ; mais de quel secours vous peut être la compassion de vos pauvres créatures, dans de si grands maux : *Quis medebitur tui ?* Oui, mon DIEU, c'est à cette passion intérieure, à ces croix secrètes, que je veux m'attacher plus particulièrement en méditant votre passion ; c'est à ce cœur affligé que je veux donner toute ma tendresse ; je veux m'occuper à pleurer ces douloureuses blessures. Je veux déplorer avec lui l'inutilité de vos souffrances, ce peu d'amour qu'il s'est attiré par un amour si excessif, et le malheur de tant d'âmes que vous avez rachetées, mais qui ne laissent pas de périr. Oh ! qui pourrait guérir cette plaie aurait bientôt fermé toutes les autres : quel soulagement pour vous et quelle consolation,

dans l'extrême désolation où je vous vois abîmé? (**Le P. de la Colombie**, sermon sur la Passion).

*Cœpit pavere* (Matth. xxvi). C'est par la crainte que le Sauveur a voulu commencer la satisfaction qu'il a faite à la justice de son Père pour les péchés des hommes, et c'est par cette crainte que doit commencer la douleur d'un cœur véritablement contrit et pénitent. Il faut premièrement qu'on puisse dire de lui : *Cœpit pavere*. Il faut que la crainte commence sa conversion. « Il faut, dit S. Augustin, que la crainte soit le commencement de la pénitence, parce que la crainte est le commencement de la sagesse. » La raison en est que, l'âme du pécheur étant devenue en quelque manière toute charnelle et toute matérielle, elle a besoin d'être excitée par une impression sensible et proportionnée à l'état où le péché l'a réduite : ainsi, elle doit être frappée par la vue sensible des redoutables jugements de DIEU et des effets de sa justice. Mais ce pécheur pénitent ne doit pas s'en tenir à la crainte, il faut qu'on puisse encore dire de lui : *Cœpit contristari et mœstus esse*. La crainte doit bientôt faire place à la douleur d'avoir commis le péché : douleur sincère, parfaite, universelle, comme celle de JÉSUS-CHRIST ; douleur sincère qui aille jusqu'au fond du cœur et qui inspire une véritable horreur du péché ; douleur parfaite, dont l'amour de DIEU soit le motif et le principe ; douleur universelle, qui s'étende sur tous les péchés et qui les déteste tous, sans en laisser échapper aucun. Il faut que cette douleur laisse une espèce de sainte tristesse dans le cœur, qui rende un chrétien pénitent, insensible à tous les plaisirs de la terre, en sorte qu'il puisse dire en quelque manière : *Tristis est anima mea usquē ad mortem*. Rien sur la terre n'est capable de me consoler à la vue de mes péchés, et la juste douleur que j'en conçois me fait mourir à toutes choses.

*Magna est velut mare contritio tua* (Thren. 11). Comme la douleur, le regret et l'amertume suivent nécessairement le péché, si nous ne le pleurons maintenant avec une douleur salutaire, nous gémirons éternellement dans l'autre vie, où il n'y aura plus ni ressource ni consolation, parce que le mérite des larmes, du sang et des souffrances d'un DIEU ne s'étend point jusque-là, et que la justice divine que nous pouvons maintenant fléchir par une larme d'une véritable douleur, ne pourra être satisfaite par des regrets éternels. O mon DIEU, que ma douleur de vous avoir offensé ne peut-elle égaler celle que vous ont causée mes péchés, pour pouvoir dire avec votre prophète : *Magna est velut mare contritio tua!* qu'elle est vaste comme la mer, pour s'étendre sur tout ce qui vous déplaît ; qu'elle est profonde comme la mer, pour pénétrer jusqu'au fond de mon cœur ; qu'elle est amère comme les eaux de la mer, par le plus sensible regret de vous avoir offensé : *Magna est velut mare contritio tua*. Mais, au défaut de tout cela, je joindrai ma douleur à la vôtre, je mêlerai

mes larmes avec votre sang : c'est cela seul qui pourra effacer mes péchés et satisfaire à votre justice.

*Egressus est JESUS trans torrentem Cedron, ubi erat hortus, in quem introivit ipse et discipuli ejus* (Joan. XVIII). JÉSUS s'en alla avec ses disciples au-delà du torrent de Cédron, où il entra avec eux. Entrons, Chrétiens, avec le Sauveur du monde, en ce jardin fatal, qui est bien différent, hélas ! du paradis terrestre. Le premier Adam fut mis dans le paradis terrestre pour y goûter toutes sortes de délices, et le second Adam n'entre dans ce jardin que pour y boire un calice rempli d'amertume. Le paradis terrestre était tout couvert de fleurs, et ce jardin n'a pour le Sauveur que des ronces et des épines. Le paradis terrestre avait un arbre de vie, et ce jardin ne porte que des fruits de mort. Le paradis terrestre était arrosé de quatre fleuves, qui entretenaient sa verdure et sa beauté, et ce jardin va être inondé d'un déluge de larmes et de sang, qui ne servira qu'à le rendre plus horrible et plus affreux. Le paradis terrestre était la demeure de l'innocence, et ce jardin est le lieu où le péché doit être puni. Le paradis terrestre était l'image sensible de l'état des bienheureux, et ce jardin va être un portrait des peines qu'avaient méritées tous les péchés du monde.

*Hoc sentite in vobis quod et in Christo JESU* (Philipp. II). Entrez dans les sentiments du cœur affligé de JÉSUS. Je ne veux pas dire par-là que nous nous attendrissions seulement sur l'état pitoyable où nous voyons le Sauveur réduit dans son agonie, ou que nous versions des larmes de compassion à la vue du sang qu'il répand pour nous. Ce sentiment est trop juste, et nous ne le refuserions pas au dernier des hommes qui sacrifierait sa vie pour nos intérêts. Il me semble plutôt qu'il nous invite à pleurer sur nos propres malheurs, comme il dit depuis aux femmes pieuses qui l'accompagnaient lorsqu'il marchait vers le Calvaire, chargé du pesant fardeau de sa croix : *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete* (Luc XLII) : soyez vous-mêmes l'objet de votre douleur, et pleurez sur vos propres péchés. C'est par ce moyen que vous entrez dans les sentiments de cet Homme-Dieu, lequel, en posture de criminel, tout épuisé de forces, le cœur serré, le visage abattu de tristesse, couché par terre par la violence de la douleur, pleure avec des larmes de sang les malheurs que nous cause le péché. Quelles plus sensibles marques nous peut-il donner de l'amertume de son cœur que de mêler ses larmes avec son sang pour le pleurer comme il le mérite ? Ah ! mon cher Auditeur, votre malheur propre, qui a causé une si sensible douleur à votre DIEU, ne vous en causera-t-il point à vous-même ? C'est ce qui s'appelle entrer dans les sentiments du cœur du Fils de DIEU. Il est pénétré de la plus profonde douleur qui fut jamais, à la vue de nos péchés. Quel autre objet vous peut causer du regret de les avoir commis que de penser que, pour en mériter le pardon,



il a fallu qu'un DIEU s'en affligeât jusqu'à la mort et les expiât par cette mort même, à laquelle il s'offre volontiers, malgré toute la répugnance qu'il ressent à boire ce calice si amer ?

*Ego sum qui peccavi, ego iniquè egi : vertatur obsecro manus tua contra me.* (Reg. XXIV). — C'est moi qui ai péché : vengez-vous sur moi, Seigneur. C'est moi qui suis le criminel : faut-il que l'innocent porte la peine qui n'est due qu'au coupable ? Il est vrai qu'il n'y a eu qu'un Homme-DIEU qui ait conçu toute la douleur que mérite le péché, parce qu'il n'y a eu que lui qui ait bien compris ces deux extrémités si éloignées : un DIEU et le péché, la dignité de l'un et l'indignité de l'autre ; et, quoiqu'il n'eût que l'apparence du péché, il a pleuré et détesté les nôtres avec une douleur inconcevable, qui a fait couler une sueur de sang de tous les membres de son corps sacré. Mais comme, afin que ce sang les efface, il demande que nous joignons nos larmes aux siennes et notre douleur à sa douleur, quels sentiments de regret et de douleur ne devons-nous point concevoir pour nos propres péchés ? Car, si nous avons une fois pénétré comme il faut cette parole, « un DIEU offensé et une majesté souveraine outragée indignement par une vile créature, » la douleur saisirait aussitôt notre cœur et le remplirait d'amertume et de regret ; nos larmes ne tariraient point, et nous ne pourrions jamais goûter aucune joie en cette vie, dans le souvenir d'avoir offensé une si haute majesté. Du moins concevons, par les larmes de sang qu'un Homme-DIEU verse dans cette agonie, celles que nous devrions verser sur nous-mêmes.

## § III.

## Passages et Pensées des SS. Pères.

*Christus istos humanæ infirmitatis affectus, non conditionis naturâ, sed miserationis voluntate suscepit.* Augustin. in Ps. 87.

*Christus turbatus est quia ipse voluit.* Id. in Joann.

*Orans cum sudore sanguineo* JESUS-CHRISTUS significabat de toto corpore emanaturas martyrum passiones. August. Sent. 68.

*Expavescis calicem passionis bibere : bibit ille ; quod tibi dabat, prior ille passus est, ut te consolaretur, tanquàm diceret : Quid times pati pro te? prior patior pro te.* Id. Tract. 3 in Joann.

*Corrigenda est voluntas tua ad voluntatem DEI, non voluntas Dei curvanda est ad te, et rectum habebis cor.* Id. in ps. 35.

*Quis non timeat, si timet ille quem omnia timent; si pavet ille cui omne genu curvatur; si ille qui est mors mortis, morte appropinquante pertimescit?* Cyprian. Pass. Christi.

*Non speciem incarnationis suscepit, sed veritatem : debuit ergò et dolorem suscipere ut vinceret, tristitiam non excluderet.* Ambros. in 22 Lucæ.

*Pro me doluit qui pro se nihil habebat quod doleret.* Id. ibid.

*Suscipit tristitiam meam, ut mihi lætitiâ suam largiretur.* Ambros.

*Christus ait : Transfer à me calicem istum ; quasi homo mortem recusans, quasi DEUS sententiam suam servans.* Id. x in Lucam.

*Hortus erat paradisi locum designans : ut in paradiso malorum initium factum*

Jésus a pris les sentiments propres de l'infirmité humaine, non par nécessité, mais par une volonté pleine de miséricorde envers nous.

Jésus fut troublé, parce qu'il voulut bien l'être (ou plutôt, parce qu'il se troubla de son propre mouvement).

Jésus, en priant baigné d'une sueur de sang, voulait faire entendre que les souffrances des martyrs naîtraient de tous les membres de son corps mystique.

Vous craignez de boire le calice de la passion : le Sauveur le boit avant vous ; ce qu'il vous ordonnait de souffrir, il l'a souffert le premier pour votre consolation, comme s'il vous disait : « Pourquoi craignez-vous de souffrir pour vous-mêmes ce que je souffre pour vous et à votre occasion ? »

Il faut réformer votre volonté sur celle de DIEU, et non pas fléchir et accommoder la volonté de DIEU à la vôtre : alors vous aurez un cœur droit.

Qui est-ce qui ne craindra pas, si celui-là même craint, que toutes les créatures redoutent, si celui devant lequel tout plie le genou est lui-même saisi de frayeur ; et si le vainqueur de la mort tremble aux approches de la mort.

Le Fils de DIEU, dans l'incarnation, n'a pas pris un corps seulement en apparence, mais réel et véritable : il a donc dû souffrir une douleur véritable, pour vaincre la tristesse, en la ressentant, et non pas en l'éloignant.

C'est pour moi qu'il s'est attristé, lui qui n'avait nul sujet de s'affliger pour lui-même.

Il a pris sur lui la tristesse qui m'était due, afin de me faire part de sa joie.

JÉSUS-CHRIST, en tant qu'homme veut éviter la mort, et il dit : Eloignez ce calice ; mais en tant que DIEU, il ne varie point dans sa volonté.

Le jardin où s'était retiré le Sauveur représentait le paradis terrestre, afin que,

*est, sic in horto Christi passio incipit.* Cyrillus, XI in Joan.

*Confortatus est Christus ab angelo ex fructus magnitudine, non subtracto doloris amaritudine.* Beda in 22 Lucæ.

*Pretiosus ille sanguis tantâ fuit virtute, ut, velut quoddam diluuium salutare, orbem terrarum à suis sordibus expurgavit.* Cassiodor. in ps. 129.

*Sublinem admirabilis philosophiæ virtutem tradidit Dominus, cum exemplo nos docet, etiam naturâ horrore percussa ac renitentente, esse DEUM sequendum.* Chrysost. Homil. 84. in Math.

*Cum dicit Christus Transfer calicem hunc à me, nostræ utitur voce naturæ, et causam fragilitatis et trepidationis agit humanæ.* S. Leo, Sermon. 7 de Pass.

*Non solis oculis sed membris omnibus fleuisse videtur Christus.* Bernard. Sermon. 3 in dom. Ram.

*Ut trepidatio tua robustos, mæstitia lætos et turbatio quietos faceret.* Id. Sermon. de S. Andrea.

*Angustias cordis tui dulcissimi indicabat sudor ille sanguineus, qui orationis tempore de sanctissimâ carne tuâ in terram guttatim difflebat.* Anselm. Specul. Evang.

*Quid stas, ô anima? accurre, et suavissimas illas guttas lambe.* Id.

*Sicut corona soli regi competit, sic propria voluntas soli DEO.* Id. De simil. 8.

comme nos maux avaient commencé dans un jardin, la passion du Sauveur y prit aussi son commencement.

Le Fils de DIEU, dans sa douleur, fut fortifié par un ange, à la vue du grand fruit de ses souffrances, et non pas en perdant le sentiment et l'amertume.

Le sang précieux du Sauveur eut une telle vertu, qu'il fut comme un déluge capable de laver le monde de ses souillures.

Le Seigneur nous enseigne par son exemple une philosophie d'une haute et admirable perfection : qu'il faut suivre et imiter ce DIEU-Homme, quelque répugnance et quelque aversion qu'y ressente la nature corrompue.

Quand le Sauveur dit *Transportez ce calice loin de moi*, il parle selon l'inclination et la voix de la nature, et prend le parti de notre faiblesse et de notre timidité.

JÉSUS-CHRIST a versé des larmes non-seulement par les yeux, mais par tous les membres de son corps.

Vous avez été, Seigneur, réduit en cet état, afin que la crainte qui vous a fait trembler fût notre force, que votre tristesse fût notre joie, et votre trouble notre assurance.

Cette sueur de sang qui sortoit goutte à goutte de votre chair sacrée, et qui arrosait la terre marquait, mon Sauveur, le resserrement de votre cœur plein de bonté.

A quoi vous arrêtez-vous, âme chrétienne? que n'accourez-vous pour goûter et savourer les précieuses gouttes de ce sang?

Comme la couronne est un ornement qui convient à la dignité royale, de même la volonté propre ne convient qu'à Dieu seul.



## § IV.

## Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

L'Orage qui s'éleva dans le cœur du Fils de DIEU ne fut point l'effet d'une seule passion : son âme fut agitée de quatre mouvements si violents, que c'est un miracle qu'il les put porter sans mourir. Le premier fut la tristesse du mal présent qu'il ressentait : *Cœpit contristari*. Le second fut la crainte du mal à venir qui l'effraya : *Cœpit pavere*. Le troisième fut un extrême ennui et une étrange répugnance de la nature à souffrir de si grands tourments : *Cœpit tædere*. Le quatrième fut un excessif resserrement de cœur, ne voyant aucune issue pour sortir de cet abîme de maux : *Cœpit mæstus esse*. — Mais, les théologiens l'enseignent, après S. Thomas, ce ne fut point par surprise que ce furieux orage s'éleva dans son cœur, et que la crainte, la tristesse, l'ennui et la désolation le réduisirent à l'agonie, et lui firent suer le sang : ce fut par raison, ce fut par sagesse, par un dessein prémédité, qu'il se réduisit à ce pitoyable état. Il l'avait prévu longtemps auparavant ; il y avait souvent pensé, il en faisait ses plus chers entretiens avec ses disciples ; et, s'il s'est trouvé comme abîmé dans la douleur, c'est qu'il le jugea convenable à la gloire de son Père et nécessaire au salut des hommes.

Pour bien concevoir l'étrange effet du combat intérieur et de l'agonie mortelle que souffrit l'âme du Sauveur dans le jardin des Oliviers, il faut savoir que, le Fils de DIEU étant homme comme nous, il était aussi sujet non-seulement aux douleurs et aux misères du corps comme le reste des hommes, mais susceptible de ces mouvements de l'appétit que nous appelons passions : avec cette différence néanmoins, que jamais elles ne prévenaient sa volonté, et au contraire suivaient toujours ses ordres ; non plus qu'elles n'y causaient point ces troubles qui nous dérobent si souvent les plus éclatantes lumières de la raison. Or, dans cette occasion, le Sauveur du monde donne lui-même main levée à toutes les passions les plus capables de l'affliger ; il entre dans tous les sentiments d'amertume qu'elles lui inspirent, et leur permet de faire sur son cœur toute l'impression qu'y pouvait faire la crainte de la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse qui fût jamais, l'horreur de tous les crimes des hommes, qu'il avait alors devant les yeux et dont il se voyait chargé, et enfin la tristesse qui pouvait naître de la pensée du peu de fruit qu'il retirerait de ses souffrances. D'ailleurs, comme il était voyageur et habitant le ciel

tout ensemble, selon la partie supérieure de l'âme il voyait DIEU, et par conséquent jouissait de ces douceurs ineffables où nagent les bienheureux dans le ciel : de sorte qu'il lui faut employer jusqu'aux miracles afin de souffrir pour notre amour : car il suspend ce torrent de consolations qui devait naturellement se répandre sur son corps pour le faire participer à la joie de l'âme ; il ferme toutes les avenues à ce qui pouvait lui apporter le moindre soulagement, et ne se réserve que sa seule vertu pour soutenir toute l'impression que lui firent tant d'objets de douleurs.

[La nature de la crainte et de la tristesse du Sauveur]. — Quelle preuve plus sensible le Sauveur pouvait-il nous donner qu'il a pris un corps et une âme semblables aux nôtres que par la frayeur, l'ennui, l'affliction qu'il ressentit dans le jardin, et par cet aveu qu'il fit à ses apôtres, que son âme était triste jusqu'à la mort ? Mais ce qui l'a distingué des autres hommes, c'est que non-seulement il était le maître de ses passions pour leur prescrire des bornes et les arrêter quand il voulait ; ce qui lui était particulier, c'est qu'elles ne s'exaltaient en lui que quand il le voulait, et qu'au lieu que leurs premiers mouvements n'en sont pas libres en nous, elles ne s'élevaient en lui que quand il lui plaisait et quand il le leur permettait. Il commença à être saisi de frayeur et d'ennui, dit S. Matthieu : *Capit pavere et mœstus esse* : c'est-à-dire qu'il permit aux passions les plus affligeantes de se soulever contre lui. Car, dit S. Augustin, JÉSUS-CHRIST ne souffrit pas ces marques de la faiblesse humaine par la nécessité de la nature qu'il avait prise, mais par l'effet d'un amour tout divin. Tout a été méritoire en lui, parce que tout y a été libre et volontaire, et il n'a rien souffert de ce qui s'est passé au-dedans de lui-même que parce qu'il l'a voulu et quand il l'a voulu, dit ce Père : *Turbatus est quia ipse voluit*. — Sur quoi il est bon de remarquer que, parce que ces passions s'excitent le plus ordinairement en nous pour des objets illicites, le Fils de DIEU n'a jamais ému les siennes que pour des sujets saints et souverainement justes. C'est pourquoi les SS. Pères n'ont pas appelé ces mouvements de l'appétit en JÉSUS-CHRIST des passions, parce que, à raison du désordre que les passions causent en nous communément, ce nom semble dire quelque chose de vicieux ; ils les ont appelées d'un terme plus doux, des *propassions*, comme si l'on disait des mouvements qui tenaient lieu de passions, et faisaient en lui toujours avec ordre les mêmes offices que les passions font en nous le plus souvent avec violence. Ainsi, la crainte et la tristesse que le Sauveur témoigne à trois de ses apôtres ne se sont élevées dans son âme que par l'ordre de sa volonté.

[Causes de la tristesse et de la douleur de N.-S. dans le jardin]. — Les Pères et les théologiens ont remarqué plusieurs causes de cette tristesse mortelle et de cette désolation universelle que le Sauveur souffrit au-dedans de lui-même. Voici les principales : — La première fut la connaissance distincte

qu'il avait de tous les péchés qui se sont commis depuis le commencement du monde et qui se commettront jusqu'à la fin des siècles, dont il était chargé, suivant cette expression du prophète, DIEU *l'a chargé lui seul de l'iniquité de nous tous.* (Is. LIII). De manière qu'il se représente, comme dans un point de vue, les crimes et les abominations de tous les hommes : c'est-à-dire que l'innocence se voyait chargée de toute sorte de péchés, la pureté même de toute sorte de dissolutions, la sainteté par essence de toute sorte de profanations. Or, c'est de tous ces crimes que JÉSUS-CHRIST fait à son Père une amende honorable, et il en conçoit une détestation si entière, qu'il en souffre un brisement de cœur et une douleur inconcevable. — La seconde cause que les Pères apportent de cette tristesse fut l'idée vive et présente qu'il eut de tout ce qu'il devait endurer dans sa passion : comme rien ne lui était caché, qu'il *savait tout ce qui lui devait arriver*, il voyait tout ensemble et ressentait en même temps la honte du soufflet, la douleur de la flagellation, le mépris d'Hérode, les pointes de la couronne d'épines qu'on lui enfoncerait dans la tête, la dureté des clous qui lui perceraient les pieds et les mains, la cruauté et l'ignominie du supplice qui lui ferait perdre la vie : en un mot, tout ce qu'il devait souffrir en divers temps se réunit par la force de son imagination dans son cœur, qui se trouve si serré par la crainte, si abattu par la tristesse, si désolé par la frayeur, qu'il tombe en agonie. — La troisième cause de tristesse et d'affliction désolante pour le Fils de DIEU fut le peu de fruit qu'il prévoyait que la plupart des hommes tireraient de sa mort ; l'endurcissement des Juifs, l'ingratitude de tant de chrétiens qui se perdraient, nonobstant qu'il leur donnât tant de moyens de salut ; le mépris que les uns feraient des grâces qu'il leur méritait par ses souffrances ; en un mot l'inutilité du sang qu'il allait répandre pour le monde entier : ce qui fut peut-être ce qui lui causa la plus sensible douleur.

Comme personne n'ignore qu'il y avait deux parties dans l'âme de JÉSUS-CHRIST aussi bien que dans celle des autres hommes, il faut toujours présupposer que, dans sa passion, il ne souffrait l'impression de la crainte, de la tristesse et des autres passions, que dans la partie inférieure, l'autre étant comme une région élevée au-dessus des vents, où tout était calme dans le temps de la plus grande tempête ; c'est-à-dire que les tourments, la mort, le péché même et la réprobation des hommes, dans cette région supérieure de l'âme, n'avaient rien de dur ni de fâcheux. La volonté de DIEU y régnait uniquement, et tout ce qui était ordonné par cette volonté souveraine était accepté, non-seulement avec soumission, mais même avec joie. Ce n'est pas néanmoins une petite difficulté d'accorder la joie, la douceur et la paix dont le Fils de DIEU jouissait par son union personnelle avec la Divinité, qu'il voyait continuellement, avec la tristesse, la crainte et le resserrement de cœur ; mais, comme il suspendit la gloire de son âme pour empêcher qu'en se répandant sur son corps elle ne le rendît impassible, il suspendit aussi l'usage de ses per-

fections et les rendit comme oisives dans son âme, de peur qu'elles ne la rendissent inaccessible à ces fâcheuses passions qu'il excitait, pour y commencer par lui-même la plus sensible partie de sa passion, qui s'est fait sentir par des signes si surprenants.

[Des passions en Jésus-Christ]. — On ne peut douter que ces passions n'aient été en JÉSUS-CHRIST, quelque nom qu'on leur donne, bien que plusieurs hérétiques aient cru qu'il ne les avait eues qu'en apparence, ayant seulement produit des effets semblables à ceux que ces passions produisent en nous : car, comme elles viennent de faiblesse, disent-ils, on ne doit pas dire que celui qui est la force de DIEU en ait jamais été capable. Mais ce sentiment est désapprouvé par l'Eglise, qui reconnaît que, comme le Sauveur a pris un corps véritablement susceptible de la douleur, il a aussi voulu avoir une âme qui pût souffrir toutes les impressions de ces passions : *Neque enim in quo verum erat hominis corpus et verus animus hominis, falsus erat humanus affectus*, dit S. Augustin. (iv *Civit.*). Le Sauveur a donc eu et ressenti les mouvements de ces passions ; mais sans défaut, parce que, outre que leur objet était toujours légitime, elles n'ont jamais causé de désordres ni eu de mauvais effet ; elles ne prévenaient point en lui la raison ni la volonté, et n'agissaient sur son cœur qu'autant qu'il le leur permettait : *Adhibuit eas ubi adhibendas esse judicavit*, ajoute le même saint docteur. Or, jamais il n'a cru qu'il fût plus nécessaire de les employer, et de leur permettre d'agir, que quand il a voulu porter la peine de nos péchés, en souffrant dans son âme aussi bien que dans son corps tout ce qu'il y avait de plus capable de l'affliger.

Comme JÉSUS avait une puissance absolue sur tous les mouvements de son âme et sur toutes ses passions, il voulut concevoir la tristesse la plus grande dont il fût capable, et permit à sa volonté de ressentir pour tous nos péchés la plus vive douleur qui puisse être : douleur proportionnée — 1°. à la connaissance parfaite qu'il avait de l'énormité de nos crimes ; — 2°. à l'amour qu'il portait à son Père, et au désir ardent qu'il avait de réparer sa gloire ; — 3°. à l'amour et au désir qu'il avait de notre salut. — Il fallait sans doute que cette tristesse et cette douleur allât jusques aux derniers excès, puisqu'elles étaient capables de lui donner la mort s'il n'eût pas usé de son pouvoir pour se conserver la vie : *Tristis est anima mea usque ad mortem* : il les ressentait aussi grandes que pouvaient la lui causer tous les maux du monde, pour lesquels il s'affligeait, et qu'elles comprenaient dans leur véhémence toutes celles que les hommes eussent dû avoir pour leurs propres crimes.

[Jésus a souhaité ses souffrances et sa mort]. — On peut demander pourquoi le Sauveur, qui avait toujours soupiré après sa passion et qui en faisait un de ses plus agréables entretiens, comme il paraît dans le mystère de sa transfiguration, pourquoi, dis-je, cette même passion lui paraît, main-

tenant que l'heure en est venue, si affreuse et si amère, que sa seule pensée le fait trembler et lui cause une agonie mortelle. Il est constant qu'il n'en est pas réduit à cet état par quelque effort de la nature ou par la violence des passions, auxquelles il a permis de se soulever, puisqu'elles lui étaient parfaitement soumises, et que, comme il ne s'est fait homme que quand il a voulu, il ne s'est aussi assujéti aux passions humaines que quand et autant qu'il lui a plu, dit S. Augustin. Il faut donc dire que ç'a été par une conduite particulière de sa divine sagesse, et par un effort extraordinaire de son amour, qu'il se trouve dans cet état si affligeant, et qu'il le juge nécessaire pour notre salut.

Si toute crainte et toute frayeur, me direz-vous, est une fuite et une aversion d'esprit qui nous éloigne du mal que nous craignons, le Fils de DIEU a-t-il pu craindre ses souffrances, sans désirer en même temps de les éviter ; et a-t-il pu souhaiter de les éviter et de s'en défendre, sans former une volonté contraire à la volonté de son Père, qui lui ordonnait de les souffrir ? Il n'est pas malaisé de résoudre cette difficulté. Comme la crainte est un mouvement composé de deux impressions différentes, dont l'une est la douleur qui nous saisit à la vue ou à la pensée de l'objet qui nous menace, et l'autre le désir de le repousser et de le prévenir, je dis que le Fils de DIEU a pu ressentir la crainte de la mort à l'égard du premier de ces mouvements : savoir, la douleur qui s'élève en nous à la vue du mal qu'on nous a préparé, mais qu'il ne l'a pu ressentir quant au second, qui est le désir d'éloigner le mal que nous craignons. Et ainsi, le Sauveur a craint la mort en s'affligeant de l'avoir devant les yeux, mais il ne l'a jamais appréhendée en s'efforçant de l'éviter : car, en même temps qu'il est plongé dans une désolation extrême et que tous ses sens paraissent troublés et comme abîmés dans la douleur, il ne souhaitait rien plus passionnément que de mourir, toute la pente et toute la force de son âme se portant vers l'objet de son obéissance et de sa résignation à la volonté de DIEU.

De quelque effort et de quelque violence que le Fils de DIEU rejette le calice de sa passion, nous pouvons dire hardiment qu'il n'eût jamais tant de désir et d'impatience que de le boire : *Quomodò coarctor usquedùm perficiatur ! Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum*, De sorte que, lorsqu'il donne les mêmes signes au-dehors et qu'il se sert du même langage que si en effet il souhaitait de ne point mourir, sachons qu'il imite en cette action notre faiblesse, et qu'il veut dire proprement par-là qu'il endure tant de maux et qu'il est pressé de si violentes douleurs, qu'il n'y a personne de nous qui n'eût cédé à cette rude attaque, et qui n'eût fait les derniers efforts pour s'en délivrer, quelque ordre de DIEU qu'il eût de les souffrir. Ainsi, en agissant, en parlant comme si vraiment il eût souhaité de s'en garantir, il a voulu nous en exprimer la violence, par un effet qu'elle eût produit infailliblement en tout autre esprit que le sien, et en une autre âme moins soumise que la sienne. En



effet, toute opposition et toute résistance à la volonté de DIEU, de quelque qualité qu'elle puisse être, étant d'elle-même un mouvement imparfait et dérégulé, qui renferme une véritable désobéissance à DIEU, ou qui en est du moins une suite et une peine, le Fils de DIEU, qui était la justice et la sainteté mêmes par essence, eût-il pu jamais contrevenir, de quelque manière que ce fût, à l'éternelle volonté de DIEU, qui est la règle de tout ordre et de toute sainteté? Quand donc nous voyons ce Roi de gloire, en posture de suppliant, fuir la mort et demander grâce et miséricorde à son Père, ne doutons point qu'il ne se soit lui-même réduit à cet état pour exprimer la violence de ses douleurs, qui eussent lassé toute autre patience que la sienne.

[Prière de N.-S. au jardin]. — JÉSUS prie, et il n'est pas exaucé ; son Père rejette sa prière et demeure inexorable. Il y a sujet de s'étonner pourquoi l'oraison du Fils de DIEU, étant si parfaite et si accomplie, n'est pas néanmoins écoutée ; cela semble contraire à ce que lui-même a dit : *Ego sciebam quia semper me audis* ; et au témoignage de S. Paul, *Exauditus est pro suâ reverentiâ* (Hebr. iv). A quoi les théologiens répondent, les uns, qu'il y a deux sens dans la demande du Sauveur : *Transeat à me calix iste*. Le sens qui paraît au-dehors est qu'il souhaite d'être délivré de la mort : et en ce sens il n'est pas exaucé, parce qu'il ne demande pas absolument l'exemption d'une chose qu'il a souhaitée avec toute l'ardeur possible ; *Quomodò coarctor usquedùm perficiatur!* Mais l'autre sens qui ne paraît pas, selon l'interprétation de S. Augustin et de plusieurs docteurs, c'est qu'il demande que le calice de sa passion ne s'arrête pas à sa personne, et qu'il passe jusqu'aux chrétiens, qui sont ses membres. C'est ce qu'il prétend efficacement, et en quoi il a été exaucé, parce qu'en effet son calice passe jusqu'aux justes et aux prédestinés, par la participation qu'ils ont à ses souffrances. Quoi qu'il en soit de cette explication, qui paraît un peu mystique, d'autres répondent plus naturellement, en conséquence de la distinction des désirs raisonnables de la partie supérieure de l'âme et des inclinations naturelles de la partie inférieure, que le Fils de DIEU, dans cette prière aussi bien que dans toutes les autres, a été exaucé en ce qu'il a demandé par une entière délibération de la raison, mais non dans celles qu'il n'a faites que par une inclination naturelle de l'appétit, telle que celle du jardin, laquelle ne partant pas d'un désir absolu, mais d'une simple velléité, comme parle S. Thomas, n'a pas été écoutée, parce qu'elle était contraire à la volonté supérieure, qui avait accepté ce calice, tout amer qu'il fût, comme le remède ordonné de DIEU pour le salut des hommes. — C'est une chose bien à remarquer, dans la prière que le Fils de DIEU fait à son Père, et par laquelle il lui demande que, selon l'inclination naturelle qu'il a, le calice de sa passion passe loin de lui, c'est-à-dire qu'il ne soit point obligé de le boire, il est, dis-je, à remarquer qu'on ne vit jamais une plus parfaite soumission, une plus

grande abnégation de sa propre volonté, ni une plus grande résignation à celle de DIEU . Car enfin, les peines qu'il devait souffrir lui paraissaient effroyables, la nature en avait horreur; il demandait instamment d'en être délivré, son cœur était rempli d'amertume, et, dans la partie inférieure de son âme, il sentait de la répugnance aux ordres de DIEU. Il fallait donc, pour s'y soumettre parmi tant de difficultés, un courage et une force plus qu'humaine. Et c'est ce que le Sauveur nous apprend par les paroles de sa prière même : *Non sicut ego volo, sed sicut tu; non mea voluntas sed tua fiat.*

[La sueur de sang]. — Les théologiens sont en peine de trouver là véritable cause de cette miraculeuse sueur qui coula de toutes les parties du corps du Sauveur, et en si grande abondance que ses vêtements en furent baignés, et la terre où il pria arrosée. Quelques-uns l'attribuent à la crainte; mais l'effet de cette passion est d'attirer le sang au-dedans du cœur, bien loin de le pousser au dehors. Quelques autres l'attribuent à la hardiesse, parcequ'elle ouvre le cœur et dilate les pores. D'autres disent, plus probablement, qu'il se fit un mélange de toutes ces passions, de crainte, de confusion, de générosité, et qu'elles contribuèrent toutes à ce symptôme en faisant comme un flux et reflux dans son cœur : comme nous voyons les différents mouvements de la mer, laquelle tantôt pousse ses flots au-dehors, tantôt, par un mouvement opposé, les repousse au-dedans d'elle-même. Voilà le mouvement du sang du Sauveur : tantôt le courage le rejette au-dehors des veines, tantôt la crainte et la frayeur le retiennent au-dedans; quelquefois la crainte le reserre, d'autres fois le courage et la hardiesse le dilatent et le répandent : et l'amour qu'il avait pour les hommes produit ces différents effets, et amène cette sueur sanglante. Mais quelle que soit la cause qui produit ce symptôme miraculeux, il est toujours un témoignage évident de la peine intérieure de son cœur, qui est la source de ce sang.

Quoique cette sueur de sang ait été mystérieuse, on peut croire cependant qu'elle se fit naturellement, à peu près de la manière dont nous l'avons expliqué. On a bien vu un condamné à mort à qui les cheveux blanchirent en une nuit; il s'en est trouvé d'autres qui, après avoir pleuré plusieurs jours, toute l'humeur de leurs yeux étant épuisée, ont versé quelques larmes de sang; mais qu'est-ce que cela en comparaison de cette sueur sanglante qui coule également de tous les membres du Sauveur? Aussi jamais personne n'a-t-il ressenti une tristesse si grande, une tristesse si inconsolable.

## § V.

Endroits choisis des Livres spirituels  
et des Prédicateurs.

[L'ancien et le nouveau jardin]. — Entrons, âmes chrétiennes, sans différer davantage, dans le jardin des Oliviers, et que ce nom plein de douceur ne soit pas un préjugé de la paix que le Sauveur y trouvera, ni du repos qu'il y vient chercher durant les ténèbres et le silence de la nuit. S'il y vient pour ménager notre paix et notre réconciliation avec son Père, c'est pour l'acheter par le plus rude et le plus sanglant combat que jamais personne ait soutenu. J'y considère donc ce nouvel Adam, cet homme de douleurs, qui prend sur lui-même la peine à laquelle le premier auteur du genre humain fut condamné. C'est là que l'amertume de cœur que souffre le Sauveur fait couler une sueur de sang, non seulement de son visage, mais généralement de tous les membres de son corps, et qu'il commence dans un jardin à réparer le salut des hommes, comme ce fut dans un jardin qu'avait commencé leur perte et leur malheur. Mais, ô DIEU ! quelle différence d'objets aussi bien que de personnes, puisque, au lieu de ces beaux fruits qui faisaient les délices de ce paradis terrestre, celui-ci ne lui produit que des ronces et des épines, qui lui percent le cœur avant d'entrer dans sa tête ! Au lieu de ces fleuves qui arrosaient ce lieu délicieux, je n'aperçois que des ruisseaux de sang qui coulent de son corps sacré et qui arrosent cette terre infortunée. C'est par-là qu'il commence la carrière de sa douloureuse passion ; mais c'est alors qu'il peut déjà dire ces paroles, qu'il prononça un peu avant d'expirer, que « tout est consommé, *Consummatum est* », parce qu'il est réduit à une telle agonie, et que son amour, victorieux de la crainte, de la tristesse et de la douleur, est parvenu au plus grand excès. (Houdry, *Entretiens sur la Passion*).

[Tristesse de Jésus au jardin]. — Une tristesse mortelle s'étant emparée du cœur du Sauveur du monde, il marcha en silence jusqu'au lieu appelé Gethsémani, où, ne pouvant plus par ses forces humaines résister à l'abaissement extrême où il se trouvait, il fut contraint de s'adresser à ses apôtres, comme pour leur demander quelque soulagement. *Tristis est*

*anima mea usque ad mortem*, leur dit-il : mon âme est triste jusques à la mort ; et il faut qu'elle cède à la tristesse dont elle est saisie. Mais, comme il ne reçoit d'eux aucune consolation, il se retire à l'écart, non pas tant pour cacher son trouble et sa crainte que pour s'y abandonner tout entier. En effet, considérez, s'il vous plaît, dans un coin de ce jardin, comme il pâlit, comme il tombe tout tremblant, la face contre terre. Voyez ce visage tout mouillé de larmes, ces habits percés d'une sueur de sang, qui coule par ruisseaux jusqu'à terre. Il élève ses mains et sa voix au ciel ; il revient à ses disciples, jusqu'à deux fois, pour se plaindre à eux du peu de secours qu'il en reçoit dans son affliction ; il retourne autant de fois à sa retraite : mais rien n'est capable de le calmer. Je ne sais, Messieurs, quel est votre sentiment : pour moi j'avoue que ce mystère m'étonne à un point que je ne puis dire. Quand je considère un DIEU humilié, un DIEU souffrant, un DIEU mort, mon esprit, tout borné qu'il est, n'a pas de peine à démêler ces énigmes ; mais un DIEU troublé dans son âme, saisi de crainte et triste jusqu'à mourir, peu s'en faut que je ne me trouble moi-même et que je ne me perde dans cette pensée. Quoi ! ce Messie que DIEU nous a envoyé pour nous servir de maître et d'exemple, ce Sauveur qui est venu sur la terre pour souffrir, qui a témoigné tant d'impatience de verser son sang pour l'amour de nous, maintenant que l'heure est venue, semble manquer de résolution. Le voilà étendu sur la terre, noyé dans son sang, souffrant depuis trois heures une cruelle agonie, et ne cessant de répéter ces paroles : *Transeat à me calix iste !* O mon Sauveur et mon DIEU, l'appui des faibles et la force même des forts, grande âme dont les généreux sentiments sont si élevés au-dessus de toutes les infirmités des hommes ; vous qui ne pouvez ni aimer, ni craindre, ni vous affliger qu'autant que la chose le mérite : dites-nous, je vous prie, quelle peut être la cause d'une douleur si vive et si pénétrante : car je ne saurais croire que la crainte de cette mort que vous nous avez appris à mépriser puisse vous causer une si grande douleur. (**Le P. de la Colombière, sur la passion.**)

[Douleurs intérieures de Jésus]. — La rage des ennemis du Sauveur et la cruauté de ses bourreaux ne pouvaient pas contenter le désir qu'il avait de souffrir pour nous : il fallait que son amour conspirât avec eux pour faire endurer à son cœur une passion intérieure qui passât autant les douleurs extérieures de son corps que son amour surpassait la cruauté de ses ennemis. Pour y réussir, il arrête les mouvements des passions consolantes, de l'amour, de l'espérance, de la joie ; il déchaîne toutes les passions affligeantes, la crainte, la douleur et l'ennui ; il interrompt le commerce qui est entre la partie supérieure et la partie inférieure, entre DIEU et l'homme ; il fait un miracle continuel afin de pouvoir souffrir pour nous : et nous voudrions qu'il en fît, afin de nous exempter de souffrir pour lui ! Il donne toute la vivacité possible à son imagination, pour lui représen-

ter tout ce qu'il y a de plus cruel dans les supplices, et se sert de toutes les lumières de sa raison pour lui mettre devant les yeux ce qu'il y a de plus indigne. Son imagination, effrayée par tous ces objets et animée par la raison même, lui fait repasser comme en revue, dans un moment, tous les supplices de sa passion, avec toutes les circonstances les plus cruelles, pour en être plus vivement tourmenté que dans sa passion même : car les supplices tourmenteront alors seulement son corps, et l'un après l'autre, au lieu qu'ils accablent maintenant tous ensemble son cœur, sans que rien en détourne ou en adoucisce la violence. Ce fut alors que ce cœur affligé sentit bien plus vivement la honte d'être vendu, trahi, renié, abandonné de ses disciples. Ces soufflets, ces insultes, ces blasphèmes, cette nudité honteuse, cette préférence indigne de Barabbas, se présentèrent à lui avec toute leur ignominie ; les fouets, les épines, les clous, la croix, exercèrent dès-lors, par une activité anticipée, toute leur cruauté sur lui, et affligèrent plus sensiblement son cœur qu'ils ne firent depuis son corps. L'amour de JÉSUS pouvait-il être plus ingénieux pour le faire souffrir ? mais pouvait-il être plus ingénieux pour nous faire sentir combien il nous aime, combien il désire notre amour, et combien il le mérite ? Et après cela, le lui refuserons-nous ? (**Le P. Nepveu, Réflexions chrétiennes**).

[Douleur intérieure]. — Voilà ce que le Sauveur du monde a souffert dans son cœur pour chacun de nous. Mais pourquoi a-t-il souffert, sinon pour expier le péché ? Car, comme c'est dans le cœur que d'abord il se forme, *que c'est du cœur, dit le Fils de DIEU, que sortent les mauvaises pensées, les adultères, les fornications, les homicides* (Matth. VII), c'est dans le cœur aussi que la pénitence doit commencer. JÉSUS-CHRIST nous en donne l'exemple dans le jardin des Oliviers : il y ressent une tristesse extrême, parce que étant chargé de la dette du péché sans en être coupable, il veut d'abord le détester avant que d'en porter la peine. Servons-nous, Chrétiens, des mêmes motifs pour nous exciter à la même contrition. Représentons nous, pour ce sujet, la difformité du péché et la haine que DIEU lui porte, les supplices éternels qui lui sont préparés et ce que JÉSUS-CHRIST a souffert pour nous en garantir. Enfin, faisons attention à cette surabondance de grâce que le Sauveur nous a méritée, et au malheur où nous tomberons infailliblement si nous n'en profitons pas : il n'y aura rien que nous ne fassions pour travailler à notre réconciliation. (**Monmorel, Homélie sur la Passion**).

[Même sujet]. — Si l'on dit ordinairement que le cœur est le premier vivant et le dernier mourant, je puis bien ajouter que celui du Sauveur du monde est encore le premier et le dernier souffrant, puisque le désir qu'il a de satisfaire à la justice de son Père pour les péchés des hommes lui fait prévenir ses tourments, et souffrir tout à la fois ce qu'il ne doit

endurer que successivement et par parties ; ou bien, comme toutes les créatures n'étaient pas capables de le faire assez souffrir, il y emploie lui-même le plus violent de tous les agents, qui est son amour, par la vive douleur qu'il conçoit à la vue des péchés de tous les hommes, dont il se voit chargé : douleur qui passe jusqu'au fond de l'âme, qui la noie dans une sensible amertume, qui l'abîme dans une tristesse inconcevable, et qui fait une telle impression sur son corps abattu et accablé sous le poids de cette douleur, qu'elle en fait couler une sueur de sang, qui a été l'étonnement de tous les fidèles. (**Houdry**, *Mystères*).

[Jésus abattu par la douleur]. — C'est une chose prodigieuse de voir le changement qui se fait tout-à-coup dans l'âme et dans le corps du Sauveur. Nous ne le croirions jamais, si les fidèles historiens de sa vie ne nous en donnaient des assurances auxquelles on ne peut refuser d'ajouter foi sans impiété. Au moment où il entra dans ce jardin, il commença à ressentir une tristesse et une angoisse accompagnées d'une frayeur et d'un saisissement si terribles, qu'il fut réduit dans l'état du monde le plus pitoyable : si bien que, se tournant vers ses disciples, il leur parut avec un visage blême, les yeux noyés de larmes, une parole entrecoupée de sanglots et de soupirs, les genoux tremblants, frémissant de tout son corps ; il leur dit enfin, d'une manière à attendrir les rochers : « Mon âme est triste jusqu'à la mort : *Tristis est anima mea usque ad mortem !* » O mon Sauveur et mon DIEU, que dites-vous ? que veut dire cette parole : Mon âme est triste jusqu'à la mort ? Quoi, vous qui êtes la joie de votre Père céleste, vous qui faites la félicité des anges et le bonheur du paradis, vous êtes triste ? et cette tristesse est si grande, qu'elle serait capable de vous ôter la vie, si vous ne la réserviez pour souffrir plus longtemps ! Jean, disciple bien-aimé de JÉSUS, avez-vous pu entendre une si triste parole sans que votre cœur se fendit de douleur et de compassion ? Et vous, Pierre, qui avez toujours eu tant de tendresse et d'amour pour votre bon Maître, comment ne vous mîtes-vous point en état de le consoler en une occasion si pressante ? Mais vous, Chrétiens auditeurs, quels sont vos sentiments à la vue d'un spectacle si touchant ? Comprenez-vous bien le sens et la force de ces paroles : *Tristis est anima mea usque ad mortem ?* Tâchez du moins de le faire, et mesurez, s'il est possible, la profondeur de cette mer d'amertumes dont les flots inondent l'âme affligée du Sauveur, en sorte qu'il pouvait dire : *Omnes fluctus tui super me transierunt.* (**Anonyme**).

[Cause de cette affliction]. — C'est ainsi que celui qui soutient les autres dans l'affliction s'y abandonne lui-même ; que le consolateur de tous les hommes tomba dans la désolation ; que la joie du ciel et de la terre fut accablée de tristesse, et que le Fils de DIEU, pour gagner nos cœurs, voulut se charger de nos infirmités. Deux choses particulièrement lui

causèrent cette douleur mortelle : la première fut la grandeur et la multitude infinie des péchés du monde, qui étaient tous en détail présents à son esprit, avec une vue claire de la majesté divine offensée par tant de crimes, et de la perte des hommes destinés à des supplices éternels. La seconde était le grand nombre de ceux auxquels sa mort serait inutile. Comme il était consolé d'un côté par l'espérance certaine des fruits qu'il devait tirer de sa passion, il était infiniment affligé, de l'autre, en pensant combien peu d'hommes profiteront de ce remède, que son amour avait préparé pour tous ; et il ne trouvait, là-dessus, aucune consolation que dans l'acquiescement aux décrets immuables de son Père, qui voulait qu'il souffrît pour ceux-mêmes qui ne profiteraient point de ses souffrances. (*Les souffrances de Notre-Seigneur, par le P. Thomas de Jésus*).

[La vue de nos péchés cause la tristesse du Sauveur]. — Il ne faut point craindre de dire que c'est la vue de nos péchés qui a réduit le Fils de DIEU dans un si pitoyable état, et qui lui a fait suer le sang et l'eau. Pour être persuadé de cette vérité, il faut remarquer que le Sauveur considérait le péché selon les trois rapports qu'il avait avec DIEU, avec les hommes, avec sa personne même. A l'égard de DIEU, il considérait le péché comme une injure et un outrage qui méritait sa haine et excitait sa colère. — A l'égard des hommes, il le considérait comme le principe de leur malheur souverain. — A l'égard de lui-même, il le considérait comme une obligation totale, qui l'engageait à souffrir d'horribles peines et la plus cruelle de toutes les morts. — Ces trois vues produisirent donc trois sortes de douleur et de tristesse dans le cœur du Fils de DIEU. La première avait pour principe l'amour infini qu'il portait à son Père ; la seconde, la charité ardente qu'il avait pour les hommes, et la troisième, l'affection et la tendresse qu'il avait pour sa sainte humanité. Parce qu'il aimait infiniment son Père, ah ! le péché, qui l'outrage si indignement, l'affligeait d'une manière cruelle. Parce qu'il aimait chèrement les hommes, ah ! le péché, qui fait leur dernier malheur, lui causait une douleur incroyable. Parce qu'il aimait son humanité sainte très-tendrement, ah ! le péché, qui allait attirer sur elle tant de honte et de supplices, remplissait son âme d'une mortelle frayeur. Jugez donc de là quelle fut la douleur de cet aimable Sauveur, quand il se représenta ce déluge et ce débordement de tant de crimes, de tant de formes et de tant d'espèces qui s'élevaient contre la majesté de son Père, le malheur éternel que méritaient ceux qui les avaient commis, et l'obligation où il se voyait d'en faire une rigoureuse satisfaction. (**Anonyme**).

[Pourquoi le Sauveur voulut ressentir l'impression de cette crainte]. — L'Évangile rapporte que le Sauveur ne fut pas plus tôt entré dans le jardin, qu'il commença de craindre, et donna des marques visibles de cette crainte

par l'agitation de son esprit, par la pâleur de son visage, par le tremblement de tout son corps, et par la sueur qui coula de tous ses membres. Rien, ce semble, Chrétiens, n'est plus éloigné de DIEU que la crainte, lui qui est la souveraine puissance à qui rien ne peut nuire ni résister : aussi n'est-ce ni par faiblesse de cœur ni faute de courage qu'il appréhende ; mais il veut marquer par-là qu'étant homme comme nous, il est sensible comme les autres hommes ; et, après nous avoir enseigné à ne point craindre la violence et la fureur de nos plus grands ennemis, il a voulu nous montrer, par son exemple aussi bien que par ses paroles, qu'il n'y a que DIEU dont la justice, la colère et les châtimens soient redoutables. Aussi craint-il pour nous, qui nous en sommes attiré les plus terribles effets, et c'est pour les détourner de dessus nous qu'il les prend sur lui. Or, cette crainte lui donne d'étranges alarmes, par l'horreur des tourmens effroyables qui lui sont préparés, et qu'il a, pour ainsi dire, devant les yeux. Hélas ! on cache aux plus criminels les instruments de leur supplice ; mais la justice divine veut qu'on les étale devant le Sauveur, et, bien loin d'en éloigner la pensée de son esprit, son imagination lui fait prendre toutes les dimensions de sa croix : elle lui représente la trahison de Judas, la conspiration des scribes et des pharisiens contre lui, la fureur des soldats, les insultes et les outrages de ses ennemis, la cruauté des bourreaux, tout le funeste appareil de son supplice. Quel étrange amas, ou plutôt quelle confusion de tourmens, de ressentir en même temps tout cela, par la peinture vive et distincte que lui en fait son imagination ! Je sais bien que quelques saints Pères ont cru que la crainte de la mort et des tourmens était indigne de son grand courage, et que, quand il pria son Père de détourner ce calice et de le faire passer loin de lui, l'objet de cette crainte était la mort éternelle que les hommes avaient méritée, à la vue de laquelle il tremblait pour nous : mais le sentiment commun est qu'ayant voulu s'assujettir à toutes nos faiblesses, l'appréhension de tant d'épouvantables supplices, capables de faire trembler les courages les plus intrépides, produisit sur lui toute l'impression qu'il lui permit d'y faire. (*Le même*).

[Nous repentir d'avoir causé ces tourmens]. — Comme le Fils de DIEU s'est attristé à la vue de nos misères, nous devons, Chrétiens, concevoir de la douleur de l'avoir réduit dans le triste état que je viens de vous représenter. Le sujet est d'autant plus juste, que c'est une vérité constante que nos péchés ont été la cause de sa tristesse et de sa douleur, et que, quand il n'y aurait point eu d'autres pécheurs que nous, il en aurait conçu le même regret, selon cette parole de S. Paul : *Qui dedit semetipsum pro me* (Galat. 1) : c'est pour moi qu'il s'est livré à la mort. C'est donc pour moi, et à cause de mes péchés en particulier, qu'il s'est abandonné à la tristesse et à la douleur. Vos péchés et les miens étaient



donc comme les bourreaux secrets qui lui tiraient le sang des veines, et qui lui causaient une si étrange affliction. Oui, il nous distinguait parmi la foule des coupables, et, quoique nos crimes fussent confondus dans cette masse commune de tous les autres qui étaient la cause de sa mort, il les avait présents devant ses yeux. Ce péché secret, qu'on a dérobé à la vue des hommes, ne s'est point soustrait à la sienne ; cet autre, commis avec tant de réflexion et avec une malice affectée, faisait à son cœur une plaie profonde ; et, parmi tant de bras qui lui portaient autant de coups mortels, il a reconnu le vôtre, et a pu vous dire, comme ce prince qui remarqua entre ceux qui l'assassinaient celui-là même qu'il avait adopté pour son fils, le poignard à la main pour lui percer le sein : *Et tu, fili !* Et vous, mon fils, vous avez été la cause de mes douleurs et de ma mort ! Cette pensée a autrefois touché si vivement un saint pénitent, que son cœur se fendit de douleur, et qu'il expira. Heureux, Chrétiens, si, pénétrés d'une semblable douleur, nous pouvions du moins lui marquer par nos larmes, qui sont le plus pur sang du cœur, que nous avons un sensible regret de le voir affligé de la sorte à notre occasion. (Houdry).

[Causes de la sueur de sang]. — Le rédempteur du monde sua jusqu'au sang pour notre salut, et nous fuyons la moindre peine pour son service ; il tira le sang de toutes les veines de son corps, et je ne puis tirer une larme de mes yeux ! Mais d'où pouvait venir un si surprenant accident ? Ange consolateur, qui fûtes témoin de ce prodige, apprenez-nous la cause d'un effet si merveilleux. Cette sueur n'est-elle pas contre la nature ? n'est-elle pas au-dessus des forces de la nature ? n'est-ce pas un miracle qu'elle l'ait pu porter sans se détruire ? Dites-nous donc à qui nous sommes redevables de ce sang dont le Sauveur est si libéral et si prodigue. Nous le devons, premièrement, aux faiblesses de son corps, qui est tout épuisé par le choc qu'il a soutenu, débilité et défaillance si grande, qu'il répand du sang au lieu de sueur. Secondement, nous le devons à la force de son amour, dont l'ardeur, s'opposant à sa crainte et aux frayeurs de la mort, allume tous les esprits, enflamme toute la masse du sang, et le subtilise tellement qu'il s'exhale par tous les pores, comme la sueur coule aux malades dans l'accès d'une fièvre ardente. En troisième lieu, nous en sommes obligés à la grandeur de son courage, et à l'effort qu'il fait pour vaincre les répugnances et combattre l'ennui que lui causent nos infidélités et notre extrême méconnaissance. Cette sueur, quelle qu'en soit la cause, est le signe d'un grand combat et d'une glorieuse victoire, signe de l'excès de son amour, de son zèle et de sa douleur. Oh ! quel effort il fait sur la nature, puisqu'il en sue jusqu'au sang ! Oh ! quelle ardeur d'amour, qui fait distiller cette première myrrhe ! Oh ! quel désir du salut des hommes et de la gloire de son Père, qui prévient la cruauté des bourreaux et fait un sacrifice

volontaire de sa vie et de son sang ! (**Le P. Nouet**, *Méditations sur la Passion*).

[Même sujet]. — Nous avons déjà dit que l'amour que Jésus avait pour les hommes était la première cause de la douceur de son cœur et de l'effusion de son sang ; et, de quelque façon qu'on examine cette sanglante sucur, il est bien évident qu'un accident si extraordinaire ne peut pas avoir d'autre cause. Quand je vois ce Sauveur sanglant dans sa circoncision, ou bien dans sa passion, je n'ai pas de peine à croire les causes et les instruments de ses plaies : je vois là le prêtre avec le couteau à la main, qui fait ce premier sacrifice ; voilà la main qui fait le coup, voilà l'instrument qui fait la plaie. Je vois, dans la passion, des bourreaux que ont en main des fouets, des clous et des épines. Mais, dans ce jardin, je trouve Jésus sanglant, et personne ne le blesse ; je ne trouve ni épines ni clous, ni aucun instrument qui ait pu ouvrir ses veines : cependant ce corps sanglant accuse quelqu'un d'être auteur de ce coup ; cette voix de sang crie qu'il y a une main qui l'a versé. Je vois Jésus tout sanglant dans ce jardin, et je le vois seul en cette occasion ! Il faut donc dire que c'est lui qui l'a versé lui-même ? Mais comment ? Ah ! n'allons point chercher ailleurs la main qui a blessé son cœur : c'est l'amour de son cœur même. En voilà de sanglantes preuves ; ne doutons plus du sacrifice de son cœur. Voilà le sang qui coule de la plaie qu'a reçue cette innocente victime. Mais, mon Sauveur, quelle impatiente ardeur vous oblige à vous hâter de la sorte ? Eh ! ne verserez-vous pas assez de sang dans le prétoire de Pilate ou sur le Calvaire ? Que n'attendez-vous que les fouets ou les épines le versent ! Je crois bien que c'est pour rendre plus glorieux ou plus agréable à son Père le sacrifice de son précieux sang qu'il veut le verser lui-même, et en faire tout seul ce présent, parce que, lorsqu'il le versera sur le Calvaire, outre qu'il n'agira pas proprement lui-même et qu'il ne fera que souffrir, encore sera-t-il répandu par les mains des bourreaux ; leur crime sera mêlé parmi ce grand témoignage de son amour, et ils feront le plus grand des sacrilèges en même temps qu'il fera le plus grand des sacrifices. Mais, afin de faire un sacrifice dont la gloire soit toute pure, il veut verser son sang tout seul. Ajoutons qu'il se hâte de le verser, sans attendre de ministère étranger, montrant l'ardeur et la violence de son amour, qui ne peut souffrir de délai, et qui prévient le terme même que son Père lui avait prescrit. (**Biroat**, *Carême, Vendredi-Saint*).

[Le jardin plus douloureux que la croix]. — Voulez-vous savoir, Chrétiens, quand Jésus a plus souffert : si c'est lorsqu'il a été dans les tourments ou lorsqu'il les a prévus et qu'il les a eus présents en son esprit ? Vous n'avez qu'à comparer l'état où il se trouve au Jardin avec celui où il est à la colonne et sur la croix même. Il endure les fouets, les clous, les épines,

avec un silence, une douceur, une sérénité de visage et une tranquillité d'esprit, qui fait bien voir qu'en tout cela il n'y a rien qui soit au-dessus de sa constance ; mais il semble qu'elle succombe à Gethsémani : il se plaint, il éclate en de pitoyables gémissements, il combat en lui-même contre lui-même. (**Le P. de la Colombière**, 1<sup>er</sup> sermon sur la *Passion*).

[Jésus plein de la douleur du péché]. — Il n'y a que JÉSUS-CHRIST qui ait une douleur parfaite du péché, parce qu'il n'y a eu que lui qui ait pu comprendre ces deux choses, DIEU et le péché ; la bonté de DIEU, et la malice du péché ; la charité de DIEU, et l'ingratitude que renferme le péché : et comme dans le Jardin il est rempli de toutes ces idées, et qu'il a présents dans son esprit tous les péchés qui ont jamais été commis et qui se devaient commettre à l'avenir, ne vous étonnez pas s'il souffre une si mystérieuse sueur de sang. Les larmes coulent de ses yeux, les soupirs sortent de sa bouche, et les sanglots de son cœur ; et, comme si ce n'était pas assez, le sang coule de toutes les parties de son corps. Bourreaux, ce n'est point à vous à tourmenter le cœur vivant de JÉSUS-CHRIST. Sa tête est bien abandonnée à vos épines, ses épaules aux fouets, ses pieds et ses mains aux clous ; mais, pour le cœur vivant d'un DIEU, ce ne peut être qu'un DIEU même qui l'afflige et qui le perce de douleur. Le Verbe, qui appelle les choses qui ne sont pas aussi aisément que celles qui sont, appelle, dans le jardin des Oliviers, tous les hommes passés, présents et futurs, pour venir charger son humanité de tous leurs crimes, et à l'instant même tous ces spectres affreux lui apparaissent et se présentent en foule devant ses yeux. Venez malheureux Adam, venez, père infortuné, et apportez votre désobéissance, déchargez-vous sur la tête de cet homme-DIEU. Inventeurs de crimes aussi bien que des arts, misérables pécheurs qui avez précédé et suivi le déluge, venez, etc. — Mais ce n'est pas assez du passé et du présent. Pécheurs futurs, qui naîtrez dans la suite des siècles, sortez du néant pour venir aussi accabler de vos désordres le DIEU qui vous doit purifier ! Mais quelle douleur ne lui doit point causer l'amas de tant de crimes, lorsqu'un seul péché eût été capable de lui causer une tristesse mortelle ? (*Discours moraux*).

[Jésus prévoit notre ingratitude]. — La douleur qui fut le plus sensible au Fils de DIEU dans le jardin des Olives est qu'il se représenta qu'il allait souffrir les plus horribles tourments pour des ingrats qui ne lui en sauraient nul gré, et qui ne retireraient aucun fruit de ses souffrances. Ce fut là proprement la cause de ce dégoût et de ce resserrement de cœur dont parle l'Évangile : *Cœpit tædere*. Mais combien sensible et affligeante fut cette pensée, qui lui ôtait toute la consolation et tout l'adoucissement qu'il pouvait recevoir de la vue de sa Mère et de ses souffrances ! Souffrir pour des ingrats ! endurer tant, et en retirer si peu de fruit ! Tout amer

Que soit un remède, on triomphe de la répugnance qu'on a à le prendre par l'espérance du soulagement qu'on en recevra ; mais souffrir sans espérance et sans fruit, c'est le calice amer qu'il prie son Père d'éloigner : *Pater, si possibile est, transeat à me calix iste* ; et je me persuade que, dans cette parfaite résignation qu'il fait de sa volonté à celle de son Père, c'est à quoi il sent le plus de répugnance. Il compte pour rien cet appareil affreux de tous les supplices que lui représente son imagination. — Non, mon Père, je n'appellerai point de vos arrêts ; je verrai couler avec joie tout le sang de mes veines ; j'accepte de grand cœur la croix où vous m'ordonnez de perdre la vie ; que toutes les créatures, si vous voulez, conspirent à me faire souffrir, pourvu que mes souffrances ne soient pas inutiles à ceux pour qui je les offre de si grand cœur. C'est pourtant ce qui arrivera à l'égard de la plupart des hommes, quoiqu'une goutte de mon sang soit capable de sauver tout le monde. — Ah ! c'est cette cruelle pensée qui l'afflige ; c'est ce calice si amer qu'il est obligé de boire.

Pour moi, je m'imagine voir le Sauveur dans ce jardin comme sur un théâtre, d'où il voit tout le monde, et particulièrement les réprouvés, qui ne profiteront point de ce sang répandu pour eux, et qu'à la vue de ce même sang il fait retentir le ciel de ces plaintes lamentables : *Que utilitas in sanguine meo? Sicut aqua effusus sum*, (Ps. 29 et 21). Hélas ! je verse mon sang sans fruit ; il est répandu comme l'eau, dont il ne reste ni trace ni odeur. La moindre goutte de ce sang suffirait pour les sauver, et il sera perdu tout entier à leur égard ! Eh ! faut-il que les hommes se perdent, lorsque je vais mourir pour les sauver ? faut-il que mes souffrances et ma mort leur soient funestes, et que je sois la pierre de scandale à mes propres enfants ! Ah ! mon Père, je ne dis pas ceci pour me plaindre de votre justice : je suis prêt à souffrir mille morts, à être attaché à autant de croix qu'il y a d'arbres qui m'environnent ; je ne regrette pas mon sang, j'en verserais des torrents pour votre gloire. Mais de le voir couler inutilement, tout précieux qu'il est, y a-t-il rien de plus affligeant et de plus sensible ? Qui me dédommagera de la perte de ma vie et de l'effusion de tout mon sang, de tant de peines et de tant de douleurs ? Ce sera une petite poignée de gens, au lieu que tant de milliers d'âmes en abuseront. — C'est sans doute dans cette vue qu'il s'écrie, au plus fort de sa douleur : *Transeat à me calix iste!* Eloignez ce calice de moi ! parce qu'en effet c'est ce qui le lui rendait plus amer ; et quoiqu'un ange descende du ciel pour le consoler, lequel ne manque pas de lui proposer tous les motifs qui pouvaient adoucir ses peines, il n'y a rien qui soit capable de le consoler dans la vue de ce malheur qu'il a devant les yeux. C'est pourquoi, tout ce qu'il peut faire c'est d'adorer la souveraine volonté de son Père, de s'y soumettre et de s'y abandonner : de manière que, le visage contre terre, dans la posture du monde la plus capable de fléchir sa colère, il se résigne à cette divine volonté qu'il voit inflexible, et qui lui ordonne de boire ce calice, à la vue duquel son cœur, terri-

blement alarmé, ressent le combat que lui causent les différents mouvements de l'appétit et de la raison. (**Houdry, Passion**).

[Même sujet]. — Après tout, les tourments du Sauveur lui furent moins sensibles par leur cruauté que par leur inutilité : car ils lui eussent été doux, ces supplices qu'il avait devant les yeux, tout cruels qu'ils lui paraissaient, ou plutôt qu'il les concevait, si par-là il eût cru sauver tout le monde. Ces épines, ces clous, cette croix, eussent perdu toute leur rigueur, eussent eu même de la douceur pour lui, s'il eût cru par-là toucher notre cœur, assurer notre salut, nous attacher à son service. Mais, quand il considère que la moindre goutte de son sang était suffisante pour racheter un million de mondes, et que par l'effusion de tout son sang il n'en pourra racheter que la moindre partie, qu'il ne pourra amollir la dureté de notre cœur, mériter notre amour ni procurer notre salut, ah ! c'est là le calice dont il demande d'être délivré. Hélas ! serais-je assez aveugle et assez ingrat pour causer à mon Sauveur une si vive douleur, en m'attirant à moi-même un si horrible malheur ? (**Le P. Nepveu, Réflexions chrétiennes**).

[Même sujet]. — Jésus n'ignorait pas le succès de sa passion. Il savait qu'elle serait inutile à la plupart des hommes, qu'ils en seraient ingrats et méconnaissants, et qu'ils n'en feraient nul usage. C'est ce qui redouble sa répugnance ; c'est ce qui lui cause une incroyable douleur, et un inconsolable regret de s'être exposé à de si grands tourments pour sauver si peu d'âmes : *Quæ utilitas in sanguine meo ?* (Ps. 29). Hélas ! disait-il, pourquoi verser inutilement tant de sang ? Qui en profitera ? qui m'en saura gré ? Après que j'aurai souffert les fouets, les épines, la croix, tout ce que la haine de mes ennemis peut inventer, qui s'en prévaudra pour son salut ? — Il est fâcheux de travailler beaucoup, et de n'en tirer aucun fruit ; mais il est bien plus sensible de voir la peine que l'on prend pour un autre tourner à son préjudice, au lieu de lui profiter. C'est ce qui afflige le cœur du Sauveur du monde et le remplit d'amertume. Il sait que sa mort sera la ruine totale des Juifs et la source de leur réprobation, qu'il ne peut voir qu'avec une extrême douleur, non plus que le malheur des Chrétiens qui seront plus sévèrement punis pour en avoir abusé, parce que, au lieu de se prévaloir d'une grâce si signalée, ils en font, par leur malice, l'occasion malheureuse de leur damnation éternelle. Certes, si quelque chose eût été capable de lui donner quelque consolation en l'état où il est réduit, c'eût été la pensée du fruit que sa mort et son sang devaient apporter au monde ; mais, quand il prévoit l'ingratitude de la plus grande partie des hommes, et que son sang sera inutilement répandu à leur égard, que les Juifs demeureront dans leur aveuglement, que tant d'idolâtres et de païens persisteront dans leur infidélité, que tant de pécheurs ne laisseront pas de se perdre, nonobstant qu'il ait versé tout

son sang pour eux, cette pensée lui fait vivement ressentir toute la pointe de ses douleurs et lui cause une désolation inconcevable. (**Le P. Nouet**, *Méditations sur la Passion*).

[Même sujet traité autrement]. — Non, la vue de la passion n'eût pas été capable de l'affliger, si elle eût été toute seule ; mais ce qui fait une cruelle circonstance de ses tourments, et plus cruelle que ses tourments même, c'est qu'ils seraient inutiles à l'égard d'une infinité de personnes. S'il était assuré que sa passion sauvera tout le monde, s'il pouvait espérer qu'elle en sauvera du moins la plus grande partie, ah ! que ses tourments lui seraient doux ! fouets, clous, épines, vous perdriez une partie de votre violence, aussi bien que le nom de supplices. Mais mourir pour des ingrats, mais aller verser un sang capable de racheter mille mondes, et savoir cependant qu'il sauvera fort peu de personnes, oh ! quelle triste pensée pour un DIEU qui va mourir pour le salut de tous les hommes ! Il voit tout à la fois tous les réprouvés, qui ne profiteront pas du sang qu'il verse pour eux : et dans cette vue il fait retentir le jardin des Oliviers de ces lamentables plaintes : *Ergò in vacuum laboravi, et vanè fortitudinem meam consumpsi !* (Is. XLIX) Ah ! mon Père, je ne regrette pas mon sang, j'en verserais des torrents pour votre gloire. Mais pour qui voulez-vous que je meure ? Pour des idolâtres, et de ceux-là combien de sauvés ? Hélas ! pas un seul. Je mourrai donc pour ceux de ma nation ? mais de ceux-là combien s'en sauvera-t-il ? Très-peu. Ils s'obstineront à leur perte. Je mourrai donc pour des chrétiens ? Mais je sais qu'il y en aura plusieurs d'appelés, et peu de choisis. Voilà donc le peu de fruit de mes souffrances, et j'ai travaillé en vain ! Encore, si c'était là tout, que ma mort dût être seulement inutile ! mais elle servira d'occasion pour rendre les pécheurs plus coupables, et les réprouvés plus malheureux. Voilà le grand coup qui me perce le cœur, de voir que je serai obligé moi-même de venger mon propre sang, et que je serai le juge de ceux que je veux sauver. (**Biroat**, *Carême, Vendredi Saint*).

[De l'ange envoyé à Jésus]. — DIEU envoie un ange pour consoler le Sauveur dans son agonie, et lui proposer les motifs qui pouvaient adoucir ses peines. Il ne manqua pas de lui dire que, si sa passion devait être inutile pour quelques-uns, elle serait efficace à l'égard de quelques autres. Mais qu'est-il besoin d'un ange pour consoler JÉSUS ? nous le pouvons mieux consoler que tous les anges ensemble. Un pécheur le peut plus que tous les anges, pourquoi ? La grande consolation du Sauveur est que sa mort soit efficace. Les anges ne la rendront pas telle, parce qu'il n'est pas mort pour eux : c'est de vous, Chrétiens, qu'il attend le fruit de ce premier sang et des consolations en ses souffrances. Eh ! n'y a-t-il pas assez de pécheurs dans le monde, qui profanent ce sang ? n'y a-t-il pas assez de réprouvés dans l'enfer, qui l'ont rendu inutile ? Voulons-nous encore

augmenter ses peines par nos crimes et notre réprobation ? Nous-mêmes ne l'avons-nous pas assez offensé ? Voulons-nous continuer ? Non ? Prenons donc une ferme résolution de coopérer avec le sang du Sauveur, afin que, s'il se perd pour le reste du monde, il soit du moins efficace pour nous. (*Le même*).

[Jésus humilié de se voir chargé de nos crimes]. — En conséquence de ce que le Fils de DIEU voulut se charger de nos péchés pour en faire la satisfaction, ce juste qui n'avait jamais connu le péché se trouva couvert des péchés de toutes les nations, des péchés de tous les siècles, des péchés de tous les états et de toutes les conditions. Oui, tous les sacrilèges qui devaient jamais être commis, et que son infinie prescience lui fit distinctement prévoir, tous les blasphèmes que l'on devait proférer contre le ciel, toutes les abominations qui devaient faire rougir la terre, tous les scandales qui devaient éclater dans l'univers, tous ces monstres que l'enfer devait produire, et dont les hommes devaient être encore plus les auteurs, vinrent l'affliger en foule et lui servir déjà de bourreaux. Qui nous l'apprend ? Lui-même, seul témoin et seul juge de qu'il souffrit dans cette cruelle alarme : *Circumdederunt me dolores mortis, et torrentes iniquitatis conturbaverunt me.* (Ps. 117). Car, selon l'interprétation de S. Augustin, c'est personnellement de JÉSUS-CHRIST que doivent être entendues ces paroles. Ce fut donc en vue de ce douloureux moment que Jérémie, comme prophète, eut droit de dire à JÉSUS-CHRIST : *Magna est velut mare contritio tua.* (Thren. 11). Ah ! Seigneur, votre douleur est comme une vaste mer dont on ne peut sonder le fond ni mesurer l'immensité. Ce fut pour grossir et enfler cette mer que tous les péchés des hommes, comme parle l'Écriture, entrèrent comme autant de fleuves dans l'âme du Fils de DIEU : car c'est encore de sa passion et de l'excès de sa tristesse : *Salvum me fac, DEUS, quoniam intraverunt aquæ usque ad animam meam* (Ps. 62) : avec cette différence qu'au lieu que les fleuves entrant dans la mer s'y confondent et s'y perdent, en sorte qu'il n'est plus possible de les distinguer les uns des autres, ici tout au contraire, c'est-à-dire dans cet abîme de péchés et dans cette mer de douleur dont l'âme du Sauveur fut inondée, il discerna sans confusion et sans mélange toutes les espèces de péchés pour lesquels il allait souffrir : dans ces torrents d'iniquités il démêla les médisances et les calomnies, les impudicités et les adultères, les simonies et les usures, les trahisons et les vengeances. Il se représenta, mais avec toute la vivacité de sa pénétration divine, les emportements des superbes et des ambitieux, les dissolutions des sensuels et des voluptueux, les impiétés des athées et des libertins, les impostures et les malignités des hypocrites. Faut-il s'étonner si tout cela, suivant la métaphore du SAINT-ESPRIT, ayant formé un déluge d'eaux dans cette âme bienheureuse, elle en demeura comme absorbée, et si d'ailleurs, dans le serrement de cœur et dans la tristesse que lui causa son zèle pour DIEU et sa charité pour nous, ce déluge d'eau

fut suivi d'une sueur de sang : *Factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis* ; (Bourdalous 1<sup>er</sup> sermon sur la Passion).

[Nous devons haïr et détester le péché]. — Entrons aujourd'hui dans le secret de nos consciences, et, profitant du modèle que DIEU nous propose, voyons si nos dispositions dans l'exercice de la pénitence chrétienne ont au moins la juste mesure qui en doit faire la validité. Est-ce ainsi que nous considérons le péché ? En concevons-nous la même horreur ? En perdons-nous le repos de l'âme ? En sommes-nous agités et désolés ? Ce péché, par l'idée que nous en formons, nous est-il un supplice comme à JÉSUS-CHRIST ? le craignons-nous comme JÉSUS-CHRIST, plus que tous les maux du monde ? Nous réduit-il, par ses remords, dans une espèce d'agonie ? Ah ! s'écrie S. Chrysostôme touché de cette comparaison, voilà le grand désordre que nous avons à nous reprocher, et pour lequel nous devons éternellement pleurer sur nous. Un DIEU se trouble à la vue de nos péchés, et nous sommes tranquilles ; un DIEU s'en afflige, et nous nous en consolons ; un DIEU en est humilié, et nous marchons la tête levée ; un DIEU en sue jusqu'à l'effusion de son sang, et nous ne versons pas une larme : c'est ce qui doit nous épouvanter. Nos péchés, et, bien loin d'en être tristes jusqu'à la mort, peut-être après le péché insultons-nous encore à la justice et à la providence de notre DIEU. De-là cette fausse paix, si directement opposée à l'agonie du Fils de DIEU, cette paix dont on jouit dans l'état le plus affreux, qui est l'état du péché ; de-là cette vaine confiance si contraire aux saintes frayeurs de JÉSUS-CHRIST, cette confiance présomptueuse qui nous rassure là où cet Homme-DIEU a tremblé, qui nous fait tout espérer là où il a cru pour nous devoir tout craindre. De-là cette hardiesse du pécheur, et, j'ose user de ce terme, cette effronterie qui ne rougit de rien, et qui paraît si monstrueuse quand elle est mise en parallèle avec la confusion de JÉSUS-CHRIST. (*Le même*).

[Tableau général de ce qui se passa au jardin des Oliviers]. — A peine le Fils de DIEU s'est-il retiré un peu à l'écart, dans le Jardin, quoiqu'il ne ressentît jamais dans son âme d'autres passions que celles qu'il y excitait, qu'il voulut, pour l'amour de nous, se livrer aux plus cruelles et aux plus violentes ; et, comme il venait expier tous les péchés des hommes, il commence sa passion par les douleurs intérieures et par le supplice du cœur. Une foule d'objets, tous plus tristes, tous plus affreux, se représentent à son imagination, et lui font ressentir toute sa passion par avance. Il se présente de la manière la plus vive avec quelle ignominie il va être traîné par les rues de Jérusalem comme un imposteur ; couvert de crachats, déchiré de coups de fouets, couronné d'épines, comme le plus insigne de tous les scélérats ; cloué enfin sur une croix comme l'opprobre du genre humain et l'exécration de son peuple. Une image si affreuse dut-elle faire impression sur l'esprit et sur le cœur d'un Homme-DIEU ! Oh ! que cette connaissance si



vive dut le faire souffrir ! En effet, l'excès de ses peines intérieures est si grand, qu'il ne le peut dissimuler ; il le fait connaître à ses apôtres. Je souffre, leur dit-il ; la tristesse où je suis m'accable ; elle est capable de me faire mourir. Mes apôtres sont trop assoupiés pour y être sensibles ! Cette indifférence, cette insensibilité, fut-elle pour JÉSUS-CHRIST un petit tourment ? — Il retourne dans le lieu de son oraison, et, redoublant sa ferveur, il redouble ses peines. Rien n'échappe à son esprit ni à son cœur : il rassemble dans son imagination tous les tourments, toutes les circonstances de sa passion ; il en pénètre toute la rigueur, il en ressent à loisir toute l'amertume ; l'effroi le saisit et le jette dans un accablement qui va jusqu'à la défaillance. Mais ce qui aigrit sa douleur, c'est de voir, par une connaissance anticipée, l'abus sacrilège que feront tant de pécheurs des grâces qu'il va leur mériter par son sang. Il veut sauver tous les hommes, et la plupart des hommes se perdront ; il accepte tous ses tourments et la mort même la plus infâme pour l'expiation de nos péchés, et la terre ne sera remplie que de pécheurs ; il meurt pour son peuple, et ce malheureux peuple ne profitera pas de sa mort. Agité de ces affligeantes pensées, quels furent les mouvements de son cœur ? La douleur est trop excessive, et ce trouble et cette tristesse augmente ; un dégoût mortel le rebute et l'abat. — C'est ainsi que cet aimable Sauveur, réparant par ses peines intérieures les révoltes de notre cœur, se livre à de violents combats, se prive volontairement de tout ce qui aurait pu adoucir sa douleur, et se voit réduit à une espèce d'agonie que le seul miracle empêche d'être une véritable mort. Dans ce pitoyable état, il se rend véritablement l'homme de douleur ; il se prosterne contre terre, le visage baigné de ses larmes, et, dans cette posture de suppliant, il adresse au Ciel la prière qui est rapportée dans l'Évangile : *Pater, si possibile est, transeat à me calix iste*. Ce divin Sauveur ayant repris pour la troisième fois son oraison, ce fut alors que, la frayeur augmentant, il abandonna enfin son âme et son corps aux passions les plus violentes : de sorte que la crainte et la tristesse extrême, par un effet naturel, avait ramassé son sang autour du cœur, mais l'amour et le désir ardent de notre salut l'ayant repoussé et épandu dans tout le corps, il s'en fit une si abondante que la terre en fut arrosée. (*Le P. Croiset, Retraite spirituelle*).

[La prière du Sauveur]. — Faisons, Chrétiens, réflexion sur la manière dont le Fils de DIEU se comporte durant cette agonie. La première chose que l'Évangile en dit est qu'au plus fort de sa tristesse, et durant les plus violentes atteintes de la douleur, il a recours à la prière, qu'il la redouble et la continue avec plus de ferveur : *Factus in agoniam, prolixius orabat*, loin de faire comme la plupart des hommes, qui dans leurs infortunes et dans leurs afflictions se munissent premièrement de l'assistance de leurs proches et du secours de leurs amis, et s'efforcent de trouver quelque consolation dans les créatures ; et, après que tout leur a manqué, ils

s'adressent à DIEU, comme au dernier remède de leurs malheurs, à la dernière ressource que la fortune leur ait laissée. Ah! Chrétiens! le Fils de DIEU nous donne un bien autre exemple : *Factus in agonâ prolixius orabat*. Dans le dernier accablement où sa tristesse l'a réduit, il persévère dans la prière. Quel adoucissement à tous nos maux, et quel sujet de consolation, dans toutes les disgrâces qui nous arrivent, ne trouverions-nous point si nous avons recours à l'oraison ! Oui, un quart d'heure au pied du crucifix nous donnerait plus de véritable consolation que toutes les créatures ensemble. Il n'y a personne qui n'ait souvent de justes sujets de s'affliger et de se plaindre en cette vie : des accidents chagrinants, des traverses imprévues, des occasions de souffrir, se présentent à tout moment ; mais qu'il y a peu de personnes qui cherchent leur consolation en DIEU seul, qui en est la véritable source, capable d'adoucir toute l'amertume de leur cœur ! Car qui peut soutenir une âme dans ses plus grands accablements, que celui qui l'a créée ? Les consolations des hommes, dit un grand saint, sont semblables à ces petits ruisseaux qui coulent sur la terre quelque temps ; il ne faut rien pour les arrêter et pour en détourner le cours, et, quand même ils ne trouveraient aucun obstacle en leur chemin, ils tarissent ou se dessèchent, ou ils se perdent bientôt. Mais les consolations qui viennent de DIEU sont appelées par le prophète royal un torrent qui coule d'en haut, et que rien ne peut empêcher de se répandre : *Torrente voluptatis potabis eos* (Ps. 35). Disons plutôt que la consolation qui vient de DIEU pénètre d'un côté jusqu'au fond du cœur et en remplit toute la capacité, et de l'autre rejaillit jusqu'à la vie éternelle, par l'espérance du bonheur dont elle est un gage. Or, c'est la prière qui la fait ainsi remonter, parce que, cette prière n'étant autre chose qu'une élévation de cœur vers DIEU, source de tous les véritables biens, rien ne nous y fait recourir avec plus de promptitude et de confiance que l'affliction qui y porte nos cœurs et nos gémissements. (Houdry).

[Résignation à la volonté de Dieu]. — Une autre chose en quoi nous devons imiter le Sauveur en cette agonie, c'est dans sa résignation aux volontés de son Père, comprise en ces paroles si tendres et si soumises : *Veruntamen, non mea voluntas sed tua fiat*. Ah! mon Père, quoique je sois accablé sous le poids de la douleur, et que, suivant mes sentiments naturels, je vous conjure d'éloigner de moi ce calice amer de mes souffrances, *veruntamen*, n'ayez pas cependant tant d'égard à ce que la nature alarmée, et qui semble succomber sous le poids de la douleur, vous représente qu'à votre sainte et divine volonté. Adorable volonté d'un DIEU, que vous êtes, en effet, un puissant motif pour nous obliger à boire le calice du Sauveur, malgré nos répugnances et nos craintes? puisque c'est un arrêt du Ciel qu'il faut que tous les prédestinés y aient part ! Ainsi, Chrétiens, dans nos disgrâces et dans nos afflictions les plus sensibles, il faut se représenter le Sauveur

dans son agonie, tout baigné de cette sueur sanglante qui coule de tous les membres de son corps sacré, et que, en nous présentant ce calice de sa propre main, il nous dit : Ame chrétienne que je vais racheter au prix de mon sang et pour laquelle j'en ai déjà tant versé, lorsque tu me vois recevoir des mains de mon Père ce calice d'amertume, refuseras-tu d'en boire une goutte ? Si je savais quelque chose de meilleur, peux-tu douter que je ne l'eusse pris pour moi-même ? Je te le présente donc de la même main dont je l'ai reçu. N'accuse ni la fortune ni l'injustice de tes ennemis, ni la mauvaise volonté de celui-ci ou de celui-là : c'est à moi seul que tu t'en dois prendre, à moi qui ménage tout pour ton bien, et qui fais tout contribuer au bonheur de mes élus. C'est une goutte de mon calice que mon Père te présente, après qu'il me l'a fait boire tout le premier. Mais surtout conçois bien que, quand il te l'offre, c'est une marque qu'il te chérit, puisqu'il te traite de la même manière qu'il m'a traité. L'impression de mes lèvres y est encore demeurée, et ce qui reste n'est plus que douceur et délices, après que j'en ai bu et essuyé toute l'amertume. — Si nous avons, Chrétiens, bien pénétré cette vérité, ne serait-elle pas assez puissante pour nous faire accepter de grand cœur les plus fâcheuses disgrâces de cette vie ? (*Le même*).

[Force et générosité du Sauveur]. — Si nous devons imiter le Sauveur dans la manière dont il s'est comporté dans son agonie et dans les marques de faiblesse qu'il nous a données, nous ne devons pas moins le prendre pour modèle dans la force et le courage qu'il fit paraître bientôt après. Car, changeant tout-à-coup de conduite et oubliant les faiblesses de l'homme, il se revêt de la force d'un DIEU : il encourage ses disciples, il va au-devant de ses ennemis : *Surgite eamus : ecce appropinquavit qui me tradet*. Voyez donc comme son cœur abattu de tristesse, saisi de crainte, rebuté par la difficulté de son entreprise prend un nouveau courage pour affronter maintenant tout ce qui a été capable de le faire trembler quelques moments auparavant. Par-là il marque bien que ces sentiments de crainte, de fuite, d'horreur et de dégoût, dont son cœur était agité, n'étaient que des mouvements de l'appétit, qui ne passaient point jusqu'à la raison et à la volonté : au lieu que le désir qui le porte maintenant à mourir pour le salut des hommes est une volonté ferme, constante et absolue, et un dessein arrêté, dont toutes les horreurs de la mort n'ont pas eu le pouvoir de le détourner. Ah ! Chrétiens, je reconnais ici le naturel et la faiblesse des hommes : quand il faut entreprendre quelque chose pour DIEU, pour sa gloire et pour son service, nous y trouvons des difficultés, nous y sentons des répugnances, nous y expérimentons des dégoûts qui nous rebutent et qui nous font perdre cœur ; et, si nous désirons le bien, ce n'est qu'avec des désirs imparfaits et avec une demi-volonté, qui nous fait commencer et quitter presque en même temps nos plus saintes résolutions ; au lieu que, quand il s'agit de nos intérêts, nous nous y portons avec ardeur, nous rompons

tous les obstacles, et nous passons même souvent par-dessus toutes les considérations de notre devoir. Marque évidente du peu d'amour que nous avons pour DIEU et du faible désir dont nous souhaitons notre véritable bien. (*Le même*).

[Fruit à retirer]. — Le principal fruit que nous devons retirer de l'exemple du Sauveur dans cette agonie mortelle, et le sentiment plus conforme à celui de son cœur affligé, c'est la douleur que nous devons concevoir à la vue de nos propres crimes, qu'il avait alors présents dans son esprit. Pour en ressentir de vifs mouvements de componction, il faudrait avoir pénétré la grandeur du mal qu'ils nous ont causé : car alors nos larmes ne tariraient point, et tout notre sang se distillerait en pleurs par nos yeux. Mais, hélas ! aveuglés sur notre propre malheur, insensibles aux plaies que nous fait le péché, nous sommes tranquilles à la vue d'un mal qui a fait couler tant de larmes des yeux du Sauveur et tiré tout le sang de ses veines. C'est par cet endroit que nous devons considérer le péché, pour en concevoir l'horreur et la douleur qu'il mérite. Il faut ensuite, pour effacer ceux que nous avons commis, joindre nos larmes à celles de cet Homme-DIEU, et notre douleur à la sienne, détester la cause qui l'a fait tant souffrir, et haïr ce qui a été l'objet de sa haine et de son aversion. C'est par ces sentiments de regret et douleur de l'avoir offensé que nous le consolons en quelque manière de la tristesse qu'il a soufferte à notre occasion, et que nous pouvons espérer de participer à la joie qu'il nous a méritée. (*Le même*).

---

---

---

## LA PASSION (SUITE).

### LA TRAHISON DE JUDAS ET LA PRISE DU SAUVEUR

Dans le jardin des Oliviers.

---

#### AVERTISSEMENT.

*Après que le Sauveur du monde eut accepté, avec une soumission parfaite, le calice de sa passion de la main de son Père, il le reçut ensuite de la main de ses ennemis. Judas, l'un des douze Apôtres, se fait le chef d'une troupe de brigands, envoyés par les pontifes et les prêtres de la loi pour se saisir de la personne de cet Homme-DIEU. Ce disciple apostat, après avoir conçu le damnable dessein de trahir son Maître, alla trouver ceux qui avaient résolu de le perdre, et s'offrir de leur livrer pour une somme d'argent. Cette offre étant acceptée avec joie de la part des ennemis de JÉSUS-CHRIST, ce traître prend des mesures pour l'exécution de son malheureux dessein. Comme chef de l'entreprise, il se met à la tête d'une troupe de valets, de domestiques et de gens ramassés, armés d'épées et de bâtons en cas de résistance, et munis de lanternes et de flambeaux, de peur qu'il ne se cachât et ne se sauvât à la fa-*

veur des ténèbres. Judas sortit donc de la ville avec cette escorte : et sachant que le Sauveur avait coutume de se retirer le soir dans le jardin de Gethsémani pour y passer la nuit en oraison, il jugea que le temps et le lieu ne pouvaient être plus propres pour réussir dans son malheureux projet. Mais il y avait un inconvénient à craindre, savoir, que plusieurs d'entre eux ne connaissent point JÉSUS-CHRIST, et que ceux mêmes qui le connaissent pourraient se méprendre dans les ténèbres. C'est pourquoi le traître marcha le premier, après avoir averti la troupe qu'il conduisait que celui à qui il donnerait le baiser de paix était la personne qu'ils devaient arrêter, et prendre garde de le laisser échapper.

Voilà le fait, qui est une circonstance considérable de la Passion, sur laquelle ceux qui renferment toute l'histoire dans un seul sermon ont coutume de faire quelques réflexions ; ceux qui la partagent en plusieurs discours ou méditations, comme on fait en plusieurs églises, trouveront assez de matière pour s'étendre. Je n'ai pas cru qu'il fût nécessaire de marquer séparément les passages de l'Écriture-Sainte et des Pères, ni les sentiments des théologiens, parce qu'on trouvera tout cela dans le seul paragraphe des Endroits choisis des Livres spirituels, et des Prédicateurs, afin d'abrégé ce vaste sujet de la Passion, qui remplirait seul un tome entier si je le traitais à la manière des autres sujets.



## LA TRAHISON DE JUDAS.

[Le baiser de Judas]. — Judas, ayant pris les mesures et les précautions dont nous avons parlé, s'approcha du Sauveur, et lui ayant dit « Je vous salue, mon Maître, » le baisa : *Et osculatus est eum*. Disciple malheureux, s'écrie S. Chrysostôme, quels sont vos desseins ? et quel signal donnez-vous pour livrer votre Maître ? Il y a bien de l'apparence que le Fils de DIEU frémit d'horreur à ce baiser ; mais ce fut par une conduite de sa providence qu'il permit que le premier coup qu'il reçut de ses ennemis lui fût porté par un traître, afin que, comme naturellement nous avons horreur de la trahison et que les outrages que nous recevons des personnes qui nous ont été les plus chères nous sont aussi les plus sensibles, il nous apprît que ce qui l'outrage plus sensiblement, et ce qui lui perce le cœur, ce sont nos péchés, qui sont de véritables trahisons, après que nous avons été élevés par sa grâce jusqu'à la dignité de ses amis et

de ses enfants. C'est pourquoi il s'en plaint par son prophète : *Si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique : tu verò, homo unanimis et notus meus, qui mecum dulces capiebas cibos*. Si c'était mon ennemi qui m'eût fait cet outrage, je l'excuserais ; mais vous, qui étiez un de mes plus chers amis, avec qui je ne faisais qu'une âme et qu'un cœur, c'est ce qui fait ma douleur et le juste sujet de mes plaintes. (**Monmorel**).

La trahison de Judas fut un outrage infiniment sensible au Fils de DIEU, soit que nous en jugions par la personne de ce traître, qu'il avait élevé à l'apostolat et mis au nombre de ses disciples, soit par le prix qu'il reçut de sa trahison, et pour lequel ce malheureux le vendit à ses plus cruels ennemis ; soit enfin par la manière dont ce traître exécuta son abominable dessein : autant de circonstances qui rendent cet outrage l'un des plus sanglants qu'ait reçus le Sauveur durant le cours de sa passion. Pour ce qui est de la personne de Judas, hélas ! quel est l'état assez élevé et la vertu assez affermie pour n'avoir rien à craindre de l'inconstance et de la malice de notre volonté ? Ce traître est un des apôtres du Fils de DIEU, un disciple de ce maître de l'univers, le témoin de ses miracles ; un homme destiné à convertir les peuples et à être un des fondements de son Église ; l'un de ceux enfin avec lesquels il avait daigné partager la gloire et les travaux de sa mission. Oui, c'est ce disciple et cet apôtre qui se fait le chef des persécuteurs du Fils de DIEU. Son impudence et sa perfidie le mettent à la tête de la troupe, et lui donnent le premier rang dans l'exécution du plus horrible attentat qui fut jamais, comme parle S. Léon : *Privilegio perfidie, obtinet in facinore principatum*. Que s'il est vrai, comme on n'en peut douter, que les péchés des hommes ont causé la plus sensible douleur au Fils de DIEU, qui n'a souffert et qui n'est mort que pour les expier, il sera toujours vrai de dire que celui de Judas lui a été le plus outrageux ; parce qu'enfin, quelque atroces qu'aient été tous les autres, ils n'ont contribué que moralement à la mort du Sauveur, qui n'aurait pas laissé de donner sa vie pour nous, quand il n'y aurait jamais eu d'autres péchés que celui du premier homme. Mais le crime de Judas a causé effectivement et plus immédiatement cette mort tragique et cruelle, en livrant l'auteur de la vie entre les mains de ses ennemis, qui ont exercé sur cet innocent Agneau les cruautés les plus inouïes. (**Houdry**).

[Ingratitude, perfidie, malice de Judas]. — Si vous y prenez garde, le crime de ce malheureux renferme les trois choses qui ont coutume de rendre une injure et une offense la plus sensible et la plus outrageante : savoir, l'ingratitude, la perfidie et le sang-froid avec lequel on se porte à la faire, par une malice concertée de longue main. L'ingratitude y est extrême ; car, comme je vous l'ai déjà fait remarquer, ce traître, après avoir reçu tant de bienfaits, ne les a payés que de la dernière ingratitude ; et si vous

lui demandez quel sujet peut l'avoir porté à une si noire trahison, ou bien en quoi ce Sauveur, qui n'a jamais fait que du bien au reste des hommes, peut l'avoir offensé en particulier, c'est ce qu'il ne peut dire, quand même il voudrait imaginer quelque prétexte apparent pour donner du moins à son crime le nom et la couleur de la vengeance, puisqu'il n'avait reçu de cet Homme-DIEU que des bienfaits. C'est, de plus, un crime de perfidie d'avoir trahi son Maître après un long commerce d'amitié, et des témoignages de confiance, de familiarité et d'une affection toute particulière. Oublier rang, devoir, obligation, bienfaits, pour livrer son Maître, son Sauveur et son ami entre les mains de ses ennemis, n'est-ce pas la plus noire perfidie? Ajoutez enfin qu'il commet cette trahison de sang-froid, par une malice affectée et préméditée : car, après avoir oublié qu'il était disciple de celui qu'il voulait livrer à la mort, et avoir quitté la table où il était assis avec lui, il va se ranger du parti de ceux qui avaient conspiré la perte de son Maître, les va trouver, traite avec eux du prix de sa vie et de son sang, ferme les yeux à toutes les considérations qui attachent les autres à leur devoir, et renonce de sang-froid et de propos délibéré au service de celui qu'il avait tout sujet de croire être le Fils de DIEU, après lui avoir vu faire tant de miracles. Ce fut donc une trahison préméditée, sans avoir reçu ni déplaisir ni chagrin de la part du plus doux et plus aimable Maître qui fut jamais : ce dessein si exécrationnable ne se prit point par un emportement de colère, ou pour tirer vengeance de quelque injure, mais par un dépit secret de se voir frustré de l'argent qu'il espérait retirer d'une précieuse liqueur que Madeleine avait répandue sur les pieds du Sauveur, et par un violent désir de se dédommager de cette perte. (*Le même*).

Il ne faut pas s'étonner qu'un apôtre qui a quitté DIEU soit tombé en peu de temps dans de si grands excès, puisque l'expérience nous enseigne qu'il n'y a point d'hommes plus méchants que ceux qui, après avoir été éclairés, ont abandonné la pureté de la foi et la perfection de la vie évangélique. Quand ils ont une fois secoué le joug du Seigneur, ils ne gardent plus de mesure, et, dégoûtés de la source des eaux vives, ils vont boire avec une avidité insatiable dans les eaux empoisonnées de la chair et du monde. C'est ainsi que Judas, après avoir fermé les yeux à la lumière divine et les oreilles aux paroles de la vie éternelle, après avoir éteint l'amour de DIEU dans son cœur, se livra au démon et devint en peu d'heures d'apôtre de JÉSUS-CHRIST le conducteur de ceux qui le cherchaient pour le faire mourir. (*Souffrances de JÉSUS-CHRIST, par le P. Thomas de Jésus*).

[Même sujet]. — Judas, élevé à la souveraine dignité de l'apostolat, rempli de grâces, favorisé du don des miracles, devient à la fin le chef des ennemis de DIEU, et de cette haute élévation tombe dans le plus pro-



fond de l'abîme. Tremblez à la vue de ce malheur, humiliez-vous et défiez-vous de vous-même, et surtout gardez-vous de conduire les autres au péché par vos paroles. Mais réfléchissons un peu sur nous-mêmes, et voyons si nous ne sommes pas coupables du même crime que cet apôtre apostat : car, comme dit un saint Père, plusieurs ont horreur du crime de Judas, lesquels cependant le commettent tous les jours : *Multi Judæ scelus exhorrent, nec tamen cavent*. Si vous en doutez, souvenez-vous que nous possédons le Fils de DIEU d'une manière toute particulière par la grâce, et que cette grâce, qui le fait vivre dans nous-mêmes, est le prix de son sang ; de sorte que, lorsque par un péché mortel nous lui donnons la mort, poussés par une malheureuse passion, cet outrage ne lui est pas moins sensible que lorsque, par un mépris mêlé de rage et de dépit, il fut livré aux Juifs par Judas, à la première offre qu'ils lui en firent. (Anonyme).

[Les trente deniers]. — C'en serait assez pour vous donner une idée de l'énormité du crime de Judas, si une circonstance qui le rend encore plus outrageux et plus sensible au Fils de DIEU ne m'obligeait de vous dire que ce traître le vend à ses ennemis pour le prix de trente deniers, c'est-à-dire pour le prix d'un esclave : ce qui faisait environ cinquante francs de notre monnaie ; et, ce qui est une preuve du mépris ou du peu de cas que lui-même en faisait, c'est qu'il le livre à la première offre qu'ils lui en font, et pour ce qu'ils voudront bien lui en donner. C'est le reproche que S. Jérôme lui fait : *Siccine quasi vile tradens mancipium, in potestate ementium ponis quantum tibi vellet dare?* Il n'a garde d'en faire valoir le mérite, d'alléguer les prodiges qu'il lui avait vu faire et dont il était témoin, ni toutes les perfections qu'il avait reconnues durant le long commerce qu'il avait eu avec lui ; car il aurait découvert son crime et l'aveuglement de sa détestable cupidité. Il craignit plutôt que s'il l'eût mis à plus haut prix, l'ardeur de ceux qui souhaitaient de l'avoir en leur pouvoir ne se fût ralentie, et que l'excès de la récompense ne les eût fait chercher une autre voie de s'en saisir : il se contenta donc de ce qu'on lui offrit, de peur de ne rien tirer du tout. C'est le génie de l'avarice. D'un côté, elle est insatiable, et ne dit jamais C'est assez, quand elle espère beaucoup ; mais d'ailleurs, comme elle craint que le moindre gain ne lui échappe, elle relâche souvent de ses prétentions, et se contente de peu, de crainte que ce peu même ne lui soit ravi ; mais, dans cette différente conduite, elle marque une égale avidité. (Houdry, *Entretiens sur la Passion*).

[Le baiser de Judas]. — Le dernier trait, ou plutôt le comble de la perfidie de Judas, fut la manière dont il exécuta un si horrible dessein. Il a fait frémir d'horreur tous ceux qui en ont entendu parler, et S. Chrysostôme n'y peut penser sans s'écrier : *O sceleratissimam mentem, quid cogitavit, quod signum proditionis dedit?* Malheureux disciple, qu'allez-vous faire,

et quel signal donnez-vous pour l'exécution d'un si damnable dessein? Vous le savez, chrétiens : ce fut un baiser, le signe de la paix, la marque et le gage de la plus sincère amitié : il embrasse celui qu'il trahit; il salue celui qu'il destine à être la victime de son avarice; il baise celui qu'il livre à une cruelle mort. *O scivius telis omnibus osculum!* ajoute S. Léon : baiser plus cruel que n'eût été un trait envenimé qui lui aurait percé le cœur! Qu'on n'allègue plus, dans l'ancienne loi, pour exemple d'une infidèle amitié, l'action de Joab, qui assassina Amasa en feignant de l'embrasser : le nom de traître et de perfide demeurera éternellement à Judas, pour marque de l'horreur et de la détestation que tous les siècles concevront de sa perfidie et de sa trahison. (*Le même*).

[Douceur de Jésus]. — Jésus fait le dernier effort sur le cœur de Judas pour sauver son âme, tandis que ce traître met tout en œuvre pour le perdre. Il semble que la bonté souveraine combatte contre l'extrême malice. Judas vient contre JÉSUS, armé de perfidie et de violence, et JÉSUS s'approche de Judas avec les armes de la plus sincère amitié. Judas lui donne un baiser plus cruel que tous les traits les plus envenimés, et JÉSUS se laisse pour le recevoir par une bonté toute divine : Judas salue son Maître avec des marques d'une amitié feinte, et JÉSUS lui offre, d'une affection sincère, l'occasion de son salut éternel : *Amice, ad quid venisti? Juda, osculo Filium Hominis tradis?* Judas trahissez-vous ainsi le Fils de l'Homme par un baiser? Si vous n'avez plus d'amour pour moi, j'en ai encore pour vous, et je suis aussi prêt à vous accorder le pardon qu'à recevoir l'injure que vous me faites... Rien ne put arrêter le pernicieux dessein de Judas, et rien ne fut capable d'altérer la charité infinie de JÉSUS-CHRIST. Il voulut attendre ce perfide jusqu'à la fin avec une patience digne d'un DIEU, et il le reçut avec une tendresse qui eût amolli tout autre cœur que le sien. *Mon ami*, lui dit-il, *quel dessein vous amène ici, et qu'êtes-vous venu faire?* En lui faisant cette demande, il ne voulait pas l'obliger de le lui dire, comme s'il ne l'eût pas su, mais seulement de se le dire à soi-même, pour lui donner lieu de faire réflexion sur son crime. Ainsi Judas baise le Sauveur, et le Sauveur traite Judas d'ami, pour le faire rentrer dans lui-même par ce tendre reproche. (*Méditations du P. Nouet sur la Passion*).

[Cruauté et endurcissement du traître]. — Il fallait que cet homme eût l'âme barbare pour en venir à cet excès de cruauté; car ne pouvant ignorer la haine envenimée que les scribes et les princes des prêtres lui portaient, il prévoyait assez le genre de mort qu'ils lui feraient souffrir, et n'ignorait pas à quel dessein il se faisait le ministre de leur fureur. Il fut même le témoin de tous les mauvais traitements qu'on lui fit après qu'il eût donné le signal pour se saisir de sa personne. Il le vit lier comme un voleur et comme un scélérat; il le vit frapper et traîner impitoyablement

sans autre émotion que celle de la joie de voir le succès de son entreprise. En effet, s'il n'eût été plus insensible et plus endurci qu'un rocher, comment eût-il pu tenir contre les derniers témoignages d'amitié que lui donna le Fils de DIEU en l'embrassant et le traitant d'ami, et lui faisant connaître à quel dessein il était venu le trouver, en l'appelant par son nom, pour l'exciter du moins par cette démonstration de bienveillance à quelque regret de sa faute? Ah! il fallait que ce perfide se fût entièrement livré au démon, comme il avait fait, pour tenir contre tant de témoignages d'affection. (**Houdry**).

[Jésus sensible à la trahison de son disciple]. — Que la trahison de Judas fut sensible au Fils de DIEU! Il l'avait appelé et choisi pour son apôtre et l'avait comblé de mille faveurs; il l'avait distingué même par les emplois, et l'avait instruit avec beaucoup de soin; il l'avait reçu à sa table, lors même que ce traître avait le cœur plein de fiel, qu'il avait déjà connu son dessein impie de le livrer à ses ennemis, qu'il avait convenu du prix avec eux, et qu'il avait résolu de le perdre. Or, ni la douceur avec laquelle cet aimable Sauveur lui parle, ni les tendres reproches qu'il lui fait, ni les nouvelles marques d'amitié qu'il lui donne, ni le dernier malheur dont il le menace, ne peuvent toucher ni amollir le cœur de cet apôtre perverti. Tant il est difficile de convertir un pécheur qui a reçu de singulières faveurs du Ciel, et qui abuse longtemps de la grâce! Ah! n'y a-t-il pas danger que je sois dans ce cas, si j'y résiste moi-même plus longtemps? Mon DIEU, que cet exemple est épouvantable, et qu'il cause une juste frayeur! Hélas! quel état plus saint et plus parfait que celui de l'apostolat! quelle vocation plus certaine et plus miraculeuse que celle de Judas! Où pouvait-on être plus à l'abri des orages des passions et des ruses de l'ennemi que sous les yeux mêmes de JÉSUS-CHRIST et dans la compagnie des Apôtres? Cependant Judas, si bien appelé dans un état si saint, instruit par JÉSUS-CHRIST même dans l'école des saints, comblé de ses bienfaits, témoin de ses miracles, Judas se pervertit, Judas commet le plus horrible crime qui ait jamais été imaginé; Judas se damne. On ne peut pas dire qu'il ait manqué de secours: JÉSUS lui-même lui tend la main; il se sert, pour le convertir, de cette même voix qui avait tiré tant de gens du tombeau; il emploie sa douceur, ses sollicitations et ses menaces: et Judas est insensible à tous ces traits, Judas persiste dans son péché. Ah! Seigneur, en quel lieu, en quel Etat de la terre serons-nous dans une parfaite sûreté, et quel prétexte aura-t-on jamais de ne pas craindre? Oh! que la conversion d'un disciple perverti est difficile! Qu'il est rare qu'une personne qui a servi DIEU, qui a goûté DIEU, et qui s'égare, ne tombe dans de profonds précipices, et qu'elle revient difficilement de ses égarements? (**Le P. Croiset**, *Retraite spirituelle*).

[Judas reste insensible]. — Avec quelle douceur et quelle adresse ce divin

Sauveur tâcha-t-il de convertir Judas ! Il découvre ses méchants desseins, sans faire connaître le traître : *Unus ex vobis me traditurus est*. Ce ménagement devient-il inutile ? il lui déclare à lui-même son crime : *Numquid ego sum ? Tu dicis*. Ce perfide paraît-il n'être point touché de cet avertissement ? il fait sentir le malheur du criminel et l'énormité du crime : *Vae illi per quem Filius Hominis tradetur !* Son obstination n'empêche pas le Sauveur de lui laver les pieds, pour tâcher encore de le gagner. Jésus aux pieds de Judas, quel spectacle ! Rien n'est capable d'amollir ce cœur endurci. Jésus daigne encore l'appeler son ami, lors même que ce traître le livre : *Amice, ad quid venisti ?* — O mon DIEU ! que vous avez de peine à nous perdre, et qu'il vous fâche de nous voir périr ! Que ne faites-vous point pour l'empêcher ? Que de reproches secrets, que de remontrances douces et amoureuses, que d'instances, que de poursuites, avant que de nous abandonner ! mais quelle est notre dureté et notre obstination, de résister à un si grand zèle !

Combien de fois le Sauveur a-t-il pu dire à chacun de nous ce que dit le prophète : *Si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique*. Si un barbare, si un hérétique, si un ennemi déclaré, m'eût chargé d'injures et m'eût traité avec le dernier mépris, j'aurais pris patience *Tu verò unanims* ; mais vous que j'ai fait naître dans le sein de mon Eglise ; vous que j'ai élevé avec tant de soin ; vous que j'ai délivré de tant de dangers, comblé de tant de faveurs, aimé avec une tendresse extrême ; vous que j'ai admis à ma table et nourri de ma propre chair, que vous oubliez mes bienfaits, que vous méprisiez mes faveurs, que vous vous joigniez à mes plus mortels ennemis, et que, lors même que je vous appelle mon ami, vous soyez un traître, ah ! c'est ce que je ne puis souffrir ! *Amice ad quid venisti ? (Le même)*.

[Les moyens que Judas avait de se sauver]. — On ne peut nier que Judas n'eût reçu, ainsi que les autres Apôtres, des grâces de salut très-abondantes. Jésus l'avait retiré du monde pour le mettre au nombre de ses disciples choisis, auxquels il confiait ses plus secrètes pensées, qu'il instruisait avec un soin particulier, qui étaient les compagnons inséparables de ses travaux et de son repos. Combien ce perfide apôtre a-t-il vu, dans la conduite de son divin Maître, d'exemples admirables des plus héroïques vertus ! combien de paroles de vie a-t-il entendues de sa bouche sacrée ! combien de fois a-t-il goûté dans une familiarité si sainte des douceurs capables de convertir les démons ! Et toutes ces grâces singulières, ces preuves si sensibles de la puissance du Sauveur, n'ont pas éteint dans ce malheureux l'esprit d'avarice qui le portait à vendre son Maître. (*Souffrances de Notre-Seigneur, par le P. Thomas de Jésus*).

[Combien la chute de Judas est effrayante]. — A peine le Sauveur était-il sorti de l'agonie du Jardin, qu'il aperçoit Judas à la tête d'une troupe de brigands

qui viennent se saisir de sa personne. Judas, appelé de DIEU à la plus sublime dignité, qui avait fait des miracles, qui avait vécu trois ans en la compagnie de JÉSUS-CHRIST, témoin de toutes les merveilles qu'il avait opérées, aimé de son Maître, honoré de ses plus particulières faveurs ; Judas, que JÉSUS-CHRIST venait de communier de ses propres mains en se donnant tout à lui, cherche néanmoins à le vendre, et à le livrer entre les mains de ses plus cruels ennemis. Hélas ! Chrétiens, quand on est une fois véritablement perverti, toutes les chutes sont à craindre : car la perfection à laquelle on avait été élevé est la mesure de l'abîme qu'on se creuse en tombant. Ne pensez pas que cet apostat détestable se saisisse de lui à force ouverte : il veut mettre le comble à sa malice par le signe même qui est la marque de l'amitié la plus sincère. Perfide ! avec quel front oses-tu approcher tes lèvres sacrilèges de cette bouche sacrée de ton DIEU ? Ne dois-tu pas craindre que ce DIEU si puissant, si redoutable, même aux démons, ne te confonde et ne t'anéantisse ? Non, Chrétiens : JÉSUS l'embrasse, il l'appelle encore son ami : et cela pour lui marquer, dit S. Ambroise, que s'il voulait il était encore temps d'obtenir la rémission de son péché, quelque grand qu'il paraisse.

Combien de fois, mon cher Auditeur, dans le temps même que vous offensez ce divin Sauveur, vous a-t-il dit intérieurement, comme à Judas : « Mon ami, qu'allez-vous faire ? » et combien de fois, aussi dur que Judas, aussi aveuglé par vos passions, avez-vous fait la sourde oreille à une remontrance si charitable ? Judas lui donne un baiser, et ce baiser, dit S. Léon, perce plus vivement le cœur de JÉSUS que la lance qui lui ouvrit le côté sur le Calvaire. Et S. Ambroise, parlant de l'imprudence et de la perfidie de ce traître, lui adresse ces paroles (ix in *Lucam*) : *Amoris pignore vulnus infligis ? charitatis officio sanguinem fundis ? instrumento pacis mortem irrogas ? Discipulus magistrum, servus Dominum, electus auctorem tradis ?* (Massillon).

[Cause de la chute de Judas]. — Pour tirer de salutaires instructions de la chute de cet infortuné disciple, il ne faut que faire réflexion sur le commencement, sur le progrès et sur l'issue funeste de son crime, qui fut la cause de sa perte et de sa damnation. Quelle fut donc l'occasion de la chute de ce disciple, élevé dans l'école et sous la direction d'un saint maître ? Car il ne faut pas s'imaginer qu'un apôtre du Fils de Dieu soit tombé tout d'un coup dans un si effroyable aveuglement, et qu'il ait commencé par une si lâche et si abominable perfidie. Or, ce que nous savons de Judas, qui a pu causer une chute si étrange, c'est qu'il se laissa d'abord dominer par une passion d'avarice, comme l'Evangile le marque exprès : *Fur erat et oculos habens* (Joan. xii). Il employait à ses usages l'argent qu'on lui donnait en dépôt pour les nécessités des pauvres. Cette passion s'accrut et s'enracina peu-à-peu dans son cœur, et enfin elle l'aveugla d'une telle sorte, qu'il ne pensait qu'à faire sa main

aux dépens de sa conscience : de manière que, s'étant accoutumé à dérober peu de chose d'abord, l'occasion se présenta de faire un gain plus considérable ; la tentation augmenta à la vue de l'objet ; indigné de se voir privé du prix des parfums que Madeleine avait répandus sur les pieds du Fils de DIEU, il en vint à cet excès de former le dessein de s'en dédommager au prix du sang et de la vie de son Maître et de son Sauveur. (**Houdry**, *Entretiens sur la Passion*).

[Danger des mauvaises habitudes]. — Apprenons, Chrétiens, de ce funeste exemple combien il est dangereux de laisser prendre pied à quelque semblable passion, parce que, par de faibles commencements et des progrès imperceptibles, elle nous conduit enfin jusqu'au dernier abîme du crime ; et il nous arrivera comme au malheureux Judas, qui, possédé d'une avarice insatiable, vendit le sang et la vie de son Maître et de son DIEU pour trente pièces d'argent. Car ce qui est le plus surprenant, c'est que, par un juste et terrible jugement de DIEU, ceux qui contractent de semblables habitudes dans le crime passent assez ordinairement d'une extrémité à l'autre, de l'état de sainteté à une profession déclarée de libertinage et à la dernière impiété. C'est ce que nous apprend la désertion du malheureux Judas, qui, après avoir reçu des grâces singulières et avoir été élevé à l'apostolat, est devenu l'exemple du plus déplorable abandon que DIEU ait jamais fait d'un pécheur. Ainsi, l'expérience nous fait voir tous les jours que ceux qui ont été dans la dévotion, qui ont approché souvent des saints mystères, ou qui dès leurs plus tendres années se sont consacrés au culte des autels, s'ils viennent à démentir leur profession ou à se laisser aller au dérèglement, sont d'ordinaire les plus incorrigibles. Comme ils ont abandonné le service de DIEU, DIEU les abandonne à son tour, et ils se rendent ensuite plus indociles, plus rebelles aux lumières du ciel, moins capables de revenir de leur égarement et de faire une sincère conversion ; jusque-là que S. Paul (Hebr. vi) nous apprend qu'il y a une espèce d'impossibilité qu'ils fassent jamais une véritable pénitence. (*Le même*),

[L'avarice de Judas]. — Nous ne pouvons mieux comprendre que par l'exemple de Judas jusqu'où le désir d'avoir est capable de porter une âme intéressée. Ce traître est poussé d'une avarice qu'on peut appeler la plus infâme dans son entreprise : car c'est un disciple, et un disciple comblé de faveurs, qui trahit son Maître. Dans un esclave même, cette infidélité ferait horreur : qu'est-ce donc dans un ami, dans un confident, dans un apôtre. Chose étonnante ! dit S. Chrysostôme : Judas venait d'être consacré prêtre ; il venait de recevoir une puissance spirituelle et toute divine sur le corps et le sang de JÉSUS-CHRIST ; mais, au lieu de cette puissance surnaturelle, il en exerçait une autre toute sacrilège et pleine d'impitété. Par le sacerdoce il venait d'être initié, il avait le pouvoir de

sacrifier sur les autels l'Agneau de DIEU : et, par la trahison qu'il commettait, il usait, sur cette adorable victime, d'un pouvoir diabolique en l'immolant à la fureur des Juifs. Que pouvez-vous concevoir de plus monstrueux et de plus énorme ! Mais, si l'avarice de cet apôtre fut si infâme dans son entreprise, elle ne fut pas moins aveugle dans son commerce. Car quel aveuglement ! il vend pour trente deniers celui qui devait être la rédemption du monde entier. Si Judas eût eu un rayon de prudence et seulement même de cette prudence réprouvée des enfants du siècle, il eût estimé le Sauveur, sinon ce qu'il valait, au moins ce qu'il pouvait le faire valoir. Voyant les Juifs déterminés à ne rien épargner pour le perdre, il eût profité de leur haine ; et, leur faisant acheter bien cher la satisfaction de leur vengeance, il eût trouvé lui-même de quoi contenter son infâme cupidité : mais la passion le troublait et avait éteint toutes les lumières de son esprit. Ecoutez-le parler aux Juifs : « Que voulez-vous me donner, leur dit-il, et dès aujourd'hui je vous le livre : *Quid vultis mihi dare* » ? Il s'en remet, remarque S. Jérôme, à leur discrétion, et il les prend eux-mêmes pour juges du mérite de JÉSUS-CHRIST : *Christum quasi vile mancipium in ementium ponens aestimatione*. Le prix ordinaire des esclaves, c'était trente deniers, et il s'en tient là. Ah ! perfide ! s'écrie S. Augustin, que fais-tu ? JÉSUS-CHRIST veut te sauver aux dépens de sa propre personne, et tu le vends, tout DIEU qu'il est, pour une somme d'argent ! il va donner sa vie pour toi, et tu le donnes lui-même pour rien !

En vain le Sauveur du monde met-il en œuvre les artifices de sa grâce pour le détourner de son dessein ; en vain lui déclare-t-il confidemment que c'est lui qui le trahira ; en vain lui prédit-il le malheur de sa réprobation : rien ne le touche. Il sort de la cène ; il va trouver les princes des prêtres ; il traite avec eux ; il marche à la tête des soldats ; il paraît dans le jardin, il approche de JÉSUS, le salue, l'embrasse, et par un baiser le fait connaître et le trahit. *Amice, mon ami, ad quid venisti ?* Que venez-vous faire ? *Osculo Filium Hominis tradis ?* Quoi ! vous me saluez pour me trahir, vous m'embrassez pour me perdre ! C'est l'aimable reproche que lui fait le Sauveur du monde. Mais tous les reproches du Sauveur du monde, et toute la douceur dont il les accompagne, ne font sur ce cœur avare et vénal nulle impression : pourquoi ? parce qu'il n'est rien de plus propre à nous endurcir que l'avarice. Quand elle domine une fois, plus d'amitié, plus de fidélité, plus d'humanité ; on oublie tous les devoirs, on s'accoutume aux plus honteuses lâchetés ; on se fait une âme de bronze pour résister aux plus vifs remords de la conscience et de l'honneur. (Bourdaloüe, 3<sup>e</sup> passion).

[Les effets de l'avarice]. — Ne concevons point, Chrétiens, tant d'indignation contre ce traître disciple, que nous n'en réservions pour nous-mêmes : car voilà les effets que produit tous les jours dans nous une insatiable convoitise. Elle nous rend durs et insensibles non-seulement à la misère mais

à la ruine du prochain ; elle nous jette dans un aveuglement d'autant plus criminel qu'il est volontaire ; elle nous fait commettre des indignités qui nous couvriraient pour jamais de confusion, si, en nous les inspirant, elle ne nous apprenait à n'en point rougir. *Quid vultis mihi dare?* Que me donnerez-vous, dit-on dans le monde, (je dis dans le monde même où l'on paraît plus sensible à l'honneur), que me donnerez-vous, et je vous délivrerai de celui-ci, et je vous sacrifierai celui-là ? Avec cette espérance et dans cette vue de l'intérêt, point d'affaire qui ne passe, point d'innocence qui ne soit opprimée, point de violence et d'injustice qui ne soit soutenue. Dès qu'un homme a de quoi donner, il est en possession de tous les crimes, parce qu'il ne manque jamais de ministres déterminés à le servir, et qui lui disent sans cesse : *Quid vultis mihi dare?* Combien d'amitiés violées par les plus sordides conventions ! combien de maîtres vendus par l'avidité d'un domestique qui s'est laissé corrompre ! combien de trahisons exécutées par l'entremise d'un homme qui, sans s'expliquer, ne disait néanmoins que trop haut : *Quid vultis mihi dare?* Ce commerce d'iniquité est encore plus abominable lorsqu'il se pratique dans les choses saintes et par des personnes consacrées, comme Judas, au ministère des autels. Voilà, disait S. Bernard, ce qui fait aujourd'hui l'abomination de la désolation dans le temple de DIEU : ce désordre de la simonie, dont Judas a été l'auteur, puisqu'il fut le premier dans le christianisme, qui sut vendre et nous apprit à vendre le spirituel, et même le divin. (*Le même*).

[Surprise de cette trahison]. — Voilà quel fut le naturel du malheureux Judas, possédé de la plus infâme avarice qu'on puisse imaginer, puisqu'elle lui fait livrer son maître et son Sauveur pour le prix qu'on lui en voulut donner. Appelez cela une cupidité qui ignore le prix des choses, ou une avarice sordide qui mesure tout à cette impérieuse passion d'avoir de l'argent : c'est toujours un égal outrage que l'on fait au Fils de DIEU, de l'estimer si peu, de le donner, ou plutôt de le perdre, pour les choses les plus viles et de nulle valeur. Quel plus infâme trafic que de voir ce disciple vendre son maître et son DIEU pour trente deniers, et les Juifs acheter la vie d'un DIEU à si bas prix. Ah ! que DIEU est vil dans l'estime des hommes, pendant que l'homme est si précieux aux yeux de DIEU, puisqu'il veut bien que sa vie et tout son sang soit le prix de son rachat ! Hélas ! cet Homme-DIEU, que l'on méprise jusqu'à le vendre pour le prix d'un esclave, a bien estimé notre âme davantage, puisque pour la sauver il se donne lui-même. (**Houdry**).

[Nous imitons souvent Judas]. — Je me persuade, Messieurs, que vous concevrez une juste indignation contre ce perfide et cet ingrat, en vous représentant un apôtre qui se met à la tête des ennemis de son maître ; un traître qui prend le nom et la marque d'un ami, qui l'embrasse pour le livrer à la mort, lors même que celui qui sait et qui connaît sa perfidie



le traite encore d'ami en recevant le baiser sacrilège que ce perfide ose bien lui donner. Mais épargnons la mémoire de ce détestable traître, puisque le Sauveur daigne bien encore l'appeler son ami, et que, après avoir vendu la vie de son Maître, il est assez malheureux pour abandonner la sienne au désespoir, comme ne pouvant mourir d'une main plus inâme que la sienne. Mais, en pardonnant à son nom, ayons éternellement de l'horreur pour son crime et pour l'exemple qu'il a donné : car c'est lui qui a enseigné aux hommes cet abominable commerce par lequel on vend tous les jours son DIEU pour un rien. Hélas ! nous avons en exécration le nom même de Judas, et nous ne faisons pas réflexion que nous l'imitons dans son crime. Ne vend-on pas tous les jours la vie et le sang du Sauveur pour un petit intérêt, pour un plaisir d'un moment ? Et quand on commet un péché grief, n'est-ce pas dire aux démons, aussi bien que Judas : *Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam ?* Dirai-je même que souvent nous faisons moins d'état du sang du Sauveur que ne firent les Juifs ? car, lorsque Judas leur rapporta l'argent qu'il avait reçu pour prix de sa trahison, ils se firent un point de conscience de l'employer à quelque usage profane : *Non licet nobis mittere in carbonam, quia pretium sanguinis est* (Matth. xxvii). Mais à quoi les hommes emploient-ils le prix du sang de JÉSUS-CHRIST, je veux dire la grâce ? Ne la sacrifient-ils pas à leur vengeance, à leur plaisir et à leur intérêt, sans penser que c'est le prix du sang d'un DIEU, dont ils sont coupables aussi bien que Judas ?

Quoique cet outrage que l'on fait au Sauveur se rencontre dans toutes sortes de crimes, on peut dire néanmoins qu'il est particulièrement propre à cette cupidité insatiable des biens de la terre qui ne s'est pas plutôt emparée d'un cœur qu'il n'y a point d'état si élevé d'où elle ne le précipite jusque dans l'abîme des plus grands crimes, point de caractère si saint qu'elle ne souille par des simonies et des sacrilèges, point de ministère si auguste qu'elle ne profane, point de droit divin ni humain qu'elle ne viole ; et qui en vient enfin jusqu'à vendre le sang de JÉSUS-CHRIST par la profanation qu'elle fait des sacrements. *Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam ? (Le même).*

[Punition de Judas]. — Ce disciple infortuné n'eut pas plus tôt commis son abominable trahison qu'il en porta la peine, parce que sa conscience devint son bourreau. Agité de ces furies, il rapporta l'argent qu'il avait reçu pour prix de son crime, et le jeta aux pieds de ceux qui le lui avaient mis entre les mains. Voilà ce qui arrive à la plupart des pécheurs : dans le fort de la passion et dans la chaleur du crime, le démon leur ôte la honte et la crainte, il leur en cache l'énormité ou il les empêche d'en envisager les suites : le plaisir et le bien apparent qu'ils y voient leur dérobent la vue et la pensée du mal qu'il traîne après soi. Mais, après que le péché est commis, que la passion est ralentie et que le malheur où ils se sont engagés leur a ouvert les yeux, alors il leur en fait ressentir l'amer-

tume. *Vide quia malum et amarum est dereliquisse te Dominum DEUM tuum*, dit le texte sacré (Jerem. 11). On reconnaît à ses dépens ce que c'est que le péché et le malheur qui le suit. Et comme, par le même crime, un pécheur vend son Sauveur et livre en même temps son âme au démon, ainsi que parle S. Augustin : *Quisque peccando animam suam diabolo vendit tanquam pretium dulcedinis temporalis*, je m'imagine qu'il arrivera un jour à ce pécheur, qui redemandera son âme, la même chose qui arriva au misérable Judas, lequel vendit aux Juifs le prix du sang et de la vie de son DIEU : *Peccavi tradens sanguinem justum*, Je reconnais que j'ai péché en vendant le sang du Juste ; mais qui eut pour réponse : *Quid ad nos ? Tu videris*. Que nous importe, il est maintenant entre nos mains : c'est à vous de voir ce que vous avez à faire là-dessus. Ainsi, un pécheur qui aura vendu, pour ainsi dire, son âme aux démons aura beau dire : Je reconnais que j'ai été trompé, *Peccavi tradens sanguinem justum* ; reprenez votre argent, vos plaisirs, vos honneurs et vos charges, l'indigne récompense de mes iniquités ; rendez-moi l'âme que je vous ai livrée, et mon souverain bien que je vous ai abandonné ? *Quid ad nos ?* lui répondront-ils : *tu videris*. C'est vous-même qui nous l'avez vendue, cette âme ; vous en avez reçu le prix durant cette vie ; ce gain, cette vengeance, ce plaisir, cette satisfaction d'un moment, sont votre salaire. Pour nous, que nous importe maintenant ce que vous deveniez ? c'est votre affaire ; pourvoyez-y comme vous pourrez : *Tu videris*. — Mais je n'avais pas pensé que ce malheur fût sans ressource ! — Que n'y pensiez-vous ! N'était-ce pas à vous de prendre garde au marché que vous faisiez ? — Ce que nous devons donc faire, ô Chrétiens, pour éviter ces inutiles regrets, c'est d'envisager les suites du péché, et de penser que ce que nous commettons maintenant de gaieté de cœur sera peut-être ce que nous regretterons un jour le plus inconsolablement. (*Le même*).

[Le sort de Judas]. — Retraced, je vous prie, dans votre esprit l'issue funeste du crime du malheureux Judas, lequel finit sa vie par le désespoir. Non que je veuille vous obliger à jeter les yeux sur l'infâme genre de mort de ce traître, dont les entrailles se déchirèrent, et qui vomit son âme malheureuse avec le sang et l'ordure dont il souilla la terre en mourant, mais pour vous faire réfléchir sur le sort de ce misérable, et vous apprendre par cet exemple que, quand nous commettons un péché, nous ne savons pas si jamais nous aurons le temps d'en faire une sincère pénitence, et ensuite si nous en obtiendrons jamais la rémission. Car, prenez-y garde : Judas, si vous en jugez par les apparences, exécuta les choses auxquelles les hommes ont le plus de peine à se résoudre pour obtenir le pardon de leurs péchés ; il confessa publiquement son crime devant les prêtres et les pontifes ; il prononça ce mot, sur lequel les pécheurs fondent ordinairement leur espérance : *Peccavi tradens sanguinem justum*. Il expliqua nettement la plus honteuse circonstance de son pé-

ché, puisqu'il déclara qu'il avait vendu et livré le Juste. Il rapporta ensuite l'argent qu'il avait reçu pour prix de l'attentat qu'il avait commis; il témoigna toute l'horreur qu'un pénitent peut avoir pour son crime, puisqu'il ne voulut pas en retenir la récompense; il était bien éloigné de le vouloir commettre une autre fois, puisqu'il ne lui eût pas même été possible et qu'il lui eût été inutile d'en avoir la volonté. Il ne restait plus qu'à s'aller jeter aux pieds du Sauveur, à implorer sa miséricorde, qui sans doute lui eût été accordée: mais l'énormité de son crime lui fit dire, comme à Caïn: *Major est iniquitas mea quàm ut veniam merear*. Et il finit enfin sa vie par le désespoir.

Pécheur téméraire et présomptueux, qui faites gloire des crimes les plus honteux, vous vous imaginez souvent que vous en ferez, quand il vous plaira, une salutaire pénitence, et qu'un DIEU infiniment miséricordieux sera toujours prêt à vous recevoir. Vaine espérance, que tu as trompé de personnes! présomption téméraire, que tu as précipité d'âmes dans un abîme de malheurs! Eh! qui vous assurera que la pénitence que vous ferez alors ne sera point comme celle de Judas, et que, après avoir été endurci comme lui, insensible comme lui à tous les traits de la bonté divine, après avoir méprisé comme lui les menaces et les caresses d'un DIEU, ce DIEU vengeur de l'iniquité ne vous abandonnera point au désespoir; ou si, en vous flattant vous-même d'une fausse pénitence, vous ne tomberez point entre les mains de sa justice? (*Le même*).



## PRISE DU SAUVEUR DANS LE JARDIN.

[Le temps et le lieu]. — Le premier effet de la trahison de Judas fut la prise du Sauveur dans le jardin des Oliviers. Comme il savait que le Sauveur avait accoutumé de se retirer le soir dans le jardin de Gethsémani et d'y passer la nuit en oraison, il jugea que le temps et le lieu étaient propres à l'exécution de son dessein. Il sortit donc secrètement de la ville avec quelques pharisiens et un grand nombre de gens armés; et, parce qu'il prévoyait que toutes les précautions et la force même seraient inutiles si JÉSUS-CHRIST ne voulait bien se laisser prendre, il les faisait souvenir

qu'il s'acquitterait de sa promesse pourvu qu'il le leur mît entre les mains. (*Souffrances de Notre-Seigneur, par le P. Thomas de Jésus*).

[Aveuglement des scribes et des pharisiens]. — Les princes des prêtres étaient bien avertis que cet aimable Sauveur était seul avec ses disciples dans un lieu retiré, où il ne pouvait espérer de secours. Malgré cette assurance, ce qu'il y a de domestiques chez les pharisiens et les docteurs de la loi prennent les armes, et, se joignant à une cohorte entière de soldats, viennent au lieu qui leur est marqué. Vous vous imaginez peut-être que c'est un trait de la prudence humaine, et que dans le désir extrême qu'ils avaient de se rendre maîtres de Jésus, cette précaution n'était pas tout-à-fait inutile, parce qu'enfin un homme peut s'échapper adroitement, et passer au milieu de ceux qui le cherchent, surtout dans les ténèbres. Ils avaient à craindre une méprise, et ils pouvaient sans cela, au lieu de lui, arrêter un de ses disciples. Mais non, c'est un effet de leur aveuglement; ils avaient souvent pris des mesures pour s'en saisir, et autant de fois il avait disparu à leurs yeux. Ils vont donc à lui comme à un homme tout-puissant, qui se disait Fils de DIEU, et qui du moins était un grand prophète que DIEU avait pris manifestement sous sa protection. Mais, dans le désir qu'ils ont de le perdre et dans la haine qu'ils lui portent, ils suivent le conseil de Judas, qui le connaissait mieux qu'eux, et qui, s'étant engagé à le leur livrer, en saurait aussi trouver le moyen. — Aveugles que vous êtes ! s'il est Fils de DIEU, et si vous jugez qu'il a quelque chose au-delà de l'humain, ne lit-il pas dans vos cœurs; ne voit-il pas vos pensées? Qui l'empêchera de vous prévenir? Mais l'heure marquée de se livrer lui-même entre vos mains, et ensuite à votre fureur, est venue, il vous le déclare : *Nunc est hora vestra et potestas tenebrarum harum*. (Sermon manuscrit du P. Etienne Chamillard).

[Force et courage du Sauveur]. — Si nous avons considéré le Fils de DIEU dans les marques de faiblesse auxquelles il a bien daigné s'assujettir pour notre amour, nous devons maintenant le prendre pour modèle dans la force et dans le courage qu'il fait paraître bientôt après : car, changeant tout-à-coup de conduite et oubliant les faiblesses de l'homme, il se revêt lui-même de la force d'un DIEU; il encourage ses disciples et va au-devant de ses ennemis : *Surgite, eamus : ecce appropinquavit qui me tradet*. Voyez comme ce cœur abattu de tristesse, saisi de crainte, rebuté par la difficulté de son entreprise, prend un nouveau courage pour affronter maintenant tout ce qui a été capable de le faire trembler quelques moments auparavant : par-là il marque bien que ces sentiments de crainte, de fuite, d'horreur et de dégoût, dont son cœur était agité, n'étaient que des mouvements de l'appétit qui ne passaient point jusqu'à la raison et la volonté; au lieu que le désir qui le porte maintenant à mourir pour le salut des hommes, c'est une volonté ferme, constante et absolue, un dessein arrêté

et dont toutes les horreurs de la mort n'ont pu le détourner. Ah ! Chrétiens, je reconnais ici le naturel et la faiblesse des hommes. Quand il faut entreprendre quelque chose pour DIEU, pour sa gloire et pour son service, nous y trouvons des difficultés, nous y sentons des répugnances, nous y expérimentons des dégoûts qui nous rebutent et nous font perdre cœur ; et si nous souhaitons le bien, ce n'est qu'avec des désirs imparfaits, avec une demi-volonté, qui nous fait commencer et quitter presque en même temps nos plus saintes résolutions ; au lieu que, quand il s'agit de nos intérêts, nous nous y portons avec ardeur, nous rompons tous les obstacles, nous passons même par-dessus toutes les considérations de notre devoir, marque évidente du peu d'amour que nous avons pour DIEU et du faible désir dont nous souhaitons notre véritable bien. (**Le P. Houdry**, *Entretiens sur la Passion*).

[Les Juifs renversés]. — Le Sauveur, voyant que son heure était venue et qu'il allait tomber entre les mains de ses ennemis, voulut donner à ses disciples, qui n'étaient pas loin de là, un exemple illustre de la constance avec laquelle ils devaient un jour souffrir de grands travaux pour son amour, et de la soumission qu'ils devaient avoir aux ordres de DIEU, quelque difficiles qu'ils leur parussent. Ainsi, sans attendre Judas ni les soldats qu'il amenait, il marcha au-devant d'eux ; et, comme il avait fait voir qu'il était véritablement homme en s'attristant et s'affligeant, il fait voir, dans cette occasion, qu'il est DIEU, par de grands miracles, dont l'un est de sa justice, et l'autre de sa miséricorde. — Dans le premier, sa puissance et son courage paraissent également. Il va, sans rien craindre, au-devant de ses ennemis ; il les renverse d'une seule parole, et jamais ils ne se relèveraient s'il ne leur donnait lui-même la main. Il en use ainsi pour apprendre à tous ceux qui le suivent que ni la ruse ni la force ne peuvent rien contre lui ; qu'il leur serait impossible de l'arrêter s'il ne se livrait entre leurs mains, et qu'à moins qu'il ne veuille donner sa vie nul n'est capable de la lui ôter. (*Méditations du P. du Pont*).

[Même sujet]. — Quoique le Sauveur eût résolu de se laisser prendre, il jugea qu'il fallait auparavant manifester sa puissance divine à ses Apôtres, encore faibles dans la foi, et apprendre par eux à tout l'univers que la malice humaine ne pouvait rien contre lui par elle-même ; qu'il était plus lié par les chaînes de la charité que par celles de ses ennemis, et que sa passion était l'effet de son amour plutôt que de la violence des hommes. Mais, pour rendre inexcusables ceux qui étaient venus le prendre, pour les contraindre d'avouer l'inutilité de leurs efforts, pour les porter à reconnaître le crime qu'ils commettaient et à s'en repentir, dès qu'ils eurent dit qu'ils cherchaient JÉSUS de Nazareth, il leur répondit : *C'est moi !* Et cette parole fut si puissante, que Judas, les pharisiens, les soldats, les ministres de la justice, en furent tous renversés,

comme s'ils eussent été frappés d'un coup de foudre. JÉSUS-CHRIST pouvait bien alors se retirer, s'il eût voulu, ou opérer encore quelque autre miracle ; mais, content de leur avoir fait sentir sa puissance, il leur permit de se relever ; et, après leur avoir demandé une seconde fois ce qu'ils cherchaient et leur avoir répondu que *c'était lui*, il leur défendit de toucher à aucun de ses apôtres. Ce divin pasteur n'abandonna pas, dans son propre péril, le soin de son troupeau. En effet, les apôtres ne reçurent nul mauvais traitement : on ne les menaça pas même de les arrêter, ce qui paraît extraordinaire dans une pareille occasion. (*Souffrances de Notre-Seigneur*).

[Même sujet encore]. — Le Sauveur, avant de montrer l'infirmité qu'il tient de l'homme, découvre premièrement la force qu'il a de DIEU. Il en fait ressentir les effets et en donne des preuves à ceux qui étaient venus armés pour se saisir de sa personne, et cela par une seule parole : *Ego sum, C'est moi !* Il ne lui en fallut pas davantage pour renverser ceux qui pensaient le vaincre par les armes et par la multitude des gens venus pour se saisir de lui. Quelle faiblesse de l'homme, et quelle puissance de DIEU ! Quel conquérant et quel général d'armée a jamais renversé ses ennemis par un seul mot ? Le Sauveur, en parlant, fait plus et paraît plus puissant que tous les grands hommes en combattant. Aussi est-il le Verbe, la parole du Père éternel, qui a tout fait et qui peut tout défaire, qui a tout tiré du néant et qui peut tout anéantir. Les souverains et les conquérants les plus invincibles n'avancent rien en menaçant leurs ennemis qui leur résistent ; la seule force les fait valoir. Mais la force de DIEU est dans sa volonté, et sa volonté dans sa parole, plus puissante que les foudres et les tonnerres. Car voyez comme, au seul son de sa voix, ces soldats, ces pharisiens, ces princes des prêtres, sont renversés par terre : ce qui a donné sujet à S. Augustin de s'écrier : *Quid faciet judicaturus, qui hoc fecit judicandus ?* (Tract. 112 in Joan.). Celui qui s'est montré si puissant quand il devait être jugé, que fera-t-il, ou plutôt que ne fera-t-il point, quand il viendra en qualité de juge, et de juge souverain, demander compte de l'effusion de son sang, et prononcer un arrêt de condamnation contre les coupables ? *Ego sum* : Tremblez, pécheurs ! ce JÉSUS que vous offensez, que vous persécutez, à qui vous donnez la mort par vos crimes, ce JÉSUS peut vous perdre, renverser votre fortune, et vous rendre éternellement malheureux. *Ego sum* : espérez, serviteurs fidèles, et consolez-vous dans vos afflictions et dans vos souffrances ; vous avez un DIEU pour protecteur, et vos ennemis ne sont que des hommes, qui ne peuvent vous nuire qu'autant que DIEU le leur permet. (**Anonyme**).

[Insensibilité de ceux qui s'emparent de Jésus]. — JÉSUS-CHRIST, avant qu'on se saisît de sa personne, voulut, avec sa douceur ordinaire, parler aux principaux des pharisiens et aux prêtres, qu'il voyait mêlés avec les soldats

dans une action si indigne de leur caractère. Il leur demanda pourquoi ils venaient le prendre pendant la nuit, comme un voleur, avec des armes et des flambeaux, puisqu'il était tous les jours dans le temple, où il enseignait publiquement. Ils n'osaient mettre la main sur lui, lorsqu'un domestique du grand-prêtre, nommé Malchus, s'étant avancé avec plus de hardiesse que les autres, Pierre, avec sa ferveur ordinaire, demanda au Sauveur permission de se servir de l'épée, et, sans attendre la réponse, frappa Malchus et lui coupa l'oreille droite ; mais le Sauveur la lui remit aussitôt, et défendit à Pierre d'user de violence. Quin'admira point ici l'aveuglement des scribes et des pharisiens, et de tous ceux de leur troupe, qui, ayant vu de leurs yeux un miracle si manifeste, ne se jettent point aux pieds du Sauveur, et ne le reconnaissent point pour leur DIEU, mais persévèrent dans leur opiniâtreté ! En même temps, admirons la bonté que l'aimable JÉSUS témoigne aux siens, et le soin qu'il prend de leur conservation. Cette parole qu'il dit aux soldats, *Laissez aller ceux-ci*, fut un commandement absolu qu'ils respectèrent, n'ayant osé, tous fiers qu'ils étaient, toucher aux Apôtres. Aimable Sauveur ! vous ne cessez de nous donner en toute occasion des preuves de votre amour ; vous permettez à vos ennemis d'attenter sur votre personne, et en même temps vous leur défendez de maltraiter vos disciples. (*Le même*).

[Zèle inconsidéré de S. Pierre]. — Pierre, s'étant laissé aller à l'impétuosité de son zèle, avait frappé le serviteur du pontife ; mais à l'instant même le Sauveur le reprit, en lui disant ce peu de paroles, mais graves, mêlées de sévérité et de douceur : *C'est assez, demeurez-en là : remettez votre épée dans le fourreau : quiconque frappe de l'épée mourra par l'épée*. C'est-à-dire, tout homicide mérite la mort. Nous voyons par-là combien le Sauveur abhorre l'esprit de vengeance pour ce qui regarde nos intérêts propres, puisqu'il condamne un de ses disciples qui se mettait en devoir de le défendre, et qu'il le condamne par la raison seule qu'il se laissait un peu trop aller à cet esprit si contraire à la charité. Nous voyons encore, dans cette conduite, la douceur admirable du Fils de DIEU, qui ne cesse point d'exhorter les siens à la patience, par ces paroles qu'il dit au même S. Pierre. *Ne voulez-vous pas que je boive le calice que mon Père m'a donné ?* Il ne considérait pas ce calice comme empoisonné par ses ennemis, mais comme préparé par son Père, dont il désirait si fort d'accomplir les volontés, qu'il se fâchait contre ceux qui l'en détournaient. C'est ainsi que nous devons envisager les disgrâces qui nous arrivent, et, si quelquefois la nature corrompue, qui nous parle au fond du cœur, nous détourne des souffrances, disons à cet ennemi caché : *Ne voulez-vous pas que je boive le calice que mon Père m'a donné ?* — *Croyez-vous, ajoute-t-il, que, si je m'adresse à mon Père, il ne m'envoie pas incontinent plus de douze légions d'anges pour me défendre ? Comment donc s'accompliront les Ecritures, qui portent que cela se doit faire ainsi ?* Il voulait déclarer qu'il lui eût été

facile de se défendre sans autres armes que celles de la prière, et qu'il aurait pu faire venir beaucoup plus d'anges qu'il n'était venu de soldats pour se saisir de lui, mais qu'il ne voulait rien dire, afin que l'arrêt de sa mort, que DIEU avait prononcé, fût exécuté. (*Du Pont, Méditations*).

[Violences des Juifs]. — Judas, sans être attendri par les douces paroles avec lesquelles le Sauveur le regut, n'eut pas plus tôt donné ce baiser sacrilège dont nous avons parlé, que cette troupe de soldats envoyés par les prêtres et par les pontifes pour se saisir de sa personne se jette avec fureur sur cet innocent agneau, le lie comme un voleur de crainte qu'il ne leur échappe, et, quoiqu'il eût renversé par terre tous ces ministres d'iniquité, sans faire nulle attention à ce miracle, non plus qu'à la guérison de celui d'entre eux que S. Pierre avait frappé, ils n'en tirent point d'autres conséquences, sinon qu'ils avaient affaire à un homme redoutable, et qu'il fallait le mettre en état qu'ils en pussent être les maîtres. C'est pourquoi les uns lui jettent des cordes au cou, les autres le foulent aux pieds, les autres le chargent de coups de bâton, en lui disant mille injures, le traitant d'imposteur, de séducteur du peuple, et lui faisant souffrir mille autres indignités que la rage leur suggérait ; et, tout ravis de cette prise, ils se hâtent de la mettre en lieu de sûreté. Et, parce qu'il ne marche pas assez vite à leur gré, ils le traînent avec violence, parmi les ronces et les épines qui se trouvent à la sortie du jardin et sur le penchant de la colline. Il passe le torrent de Cédron, qui était au bas, et on le conduit en cet équipage par les rues de la ville de Jérusalem, parmi les cris de la populace qui s'était amassée au bruit d'une entreprise d'un tel éclat. (*Houdry, Entretiens sur la Passion*).

[Même sujet]. — Il est étrange que le procédé si généreux dont avait usé le Sauveur en se présentant de son plein gré, et faisant même des miracles pour faire voir qu'il pouvait rendre inutiles les précautions qu'on avait prises pour s'assurer de lui ; il est, dis-je, bien étrange que ce procédé ne touche point ces soldats ; au contraire, loin de les adoucir, ils le traitent avec une brutalité, une cruauté inouïe. Ils n'avaient qu'à le prendre et à le conduire ; il ne faisait aucune résistance et les suivait de tout son cœur ; et cependant ils se lancent sur lui comme des chiens enragés, et, l'ayant lié de cordes, tantôt ils le traînent inhumainement, tantôt ils le relèvent à grands coups de pieds, et le rouent de coups de bâton. Ce n'est point de la sorte qu'on a coutume de traiter les plus criminels, à moins qu'ils ne se révoltent, et c'est une injustice que les peuples les plus barbares ont en horreur ; mais il vous faut avertir, une fois pour toutes, que dans la Passion du Sauveur on ne doit s'attendre à nulle formalité, à nulle apparence de justice ; il semble que pour lui on ait oublié toutes les lois de l'équité la plus naturelle, et que tout le monde se soit dépouillé de tout sentiment d'humanité : c'est une conduite extraordi-



naire, un horrible renversement de toutes choses. (**Le P. de la Colombe**, 2<sup>e</sup> sermon sur la Passion).

[La fuite des Apôtres]. — Le Sauveur l'avait bien dit à ses Apôtres, qu'il était écrit qu'on frapperait le pasteur, et que les brebis seraient dispersées : *Percutiam pastorem, et dispergentur oves*. Lorsque les soldats prennent JÉSUS-CHRIST et qu'ils le lient, dit S. Chrysostôme, ses disciples ne s'enfuyaient point encore ; mais, lorsqu'ils virent que, sans rien faire pour se défendre, il s'offrait de lui-même pour être pris, ils l'abandonnèrent et s'enfuirent tous : *Et relicto eo, fugerunt*. Quelque facilité qu'il y eût de se saisir d'eux, enfermés qu'ils étaient dans un jardin, on n'en arrête aucun, parce que le Fils de DIEU, en défendant aux soldats de les prendre, leur avait lié les mains avant qu'ils lui eussent lié les siennes. Mais, quand ils virent que lui-même s'était livré entre leurs mains, ils prirent la fuite, de peur qu'il ne permît aussi qu'on les arrêtât avec lui. Prodigieux effet de la faiblesse humaine ! ceux qui, selon l'expression de Tertullien, avaient paru, dans la paix, courageux comme des lions, deviennent, dans le combat, timides comme des cerfs ; des disciples qui semblaient si affectionnés à leur maître, qui lui avaient promis de mourir plutôt que de le renoncer, l'abandonnent et s'enfuient lâchement dès qu'ils le voient pris : *Et relicto eo, fugerunt omnes*. Que personne, dit le même S. Chrysostôme, ne s'étonne de voir tant d'imperfection dans les Apôtres : DIEU a voulu que tout le monde connût combien ils étaient imparfaits d'abord, afin qu'on admirât davantage le changement si prodigieux que la grâce a fait en eux. (**Monmorel**, *Homélie sur la Passion*).

[Même sujet]. — Etrange fragilité ! tous les apôtres voyant leur Maître entre les mains des soldats, perdent cœur et oublient leurs bonnes résolutions, s'imaginant sans doute qu'il ne les pouvait plus secourir en cet état. Le souvenir de tant de miracles qu'ils avaient vus, de tant de lumières qu'ils avaient reçues, de tant de prédications qu'ils avaient ouïes, de tant de grâces qu'il leur avait conférées, jusqu'à leur donner son propre corps après leur avoir lavé les pieds, s'efface en un instant, et ne leur sert qu'à rendre leur fuite honteuse. Est-ce là où aboutissent toutes ces protestations, si souvent réitérées, de donner leur vie pour lui ? Thomas, où est l'effet de vos promesses ? *Eamus et nos, et moriamur cum illo !* Pierre, où est ce grand courage que vous faisiez paraître lorsque vous étiez loin du péril : *Paratus sum tecum et in carcerem et in mortem ire ?* Ah ! qui osera se fier à ses résolutions, aux lumières de son esprit ou à la force de son bras ? Les premières colonnes de l'Église sont ébranlées au moindre effort de la tentation ; nous promettons tout à DIEU quand nous n'avons rien à craindre, à l'abri du péril ; mais, quand il est question de témoigner notre fidélité, nous ne nous souvenons plus de nos

promesses. Grande vanité, de mettre sa confiance dans l'amitié des hommes ! grand aveuglement, d'offenser DIEU pour complaire à un ami ! grande faiblesse, de s'inquiéter ou de se plaindre de l'infidélité des hommes, en voyant le Fils de DIEU délaissé de ceux qu'il avait le plus obligés ! Et vous trouvez étrange que vos amis vous quittent, vous qui méritez, à cause de vos péchés, d'être délaissé de toutes les créatures, et de DIEU même ! (**Le P. Nouet**, *Méditations sur la Passion*).



---

---

## LA PASSION (SUITE)

CE QUI SE PASSA A L'ÉGARD DU SAUVEUR

chez Anne et chez Caïphe.

---

### AVERTISSEMENT.

*Le Fils de DIEU, ainsi pris et maltraité par cette troupe de soldats, est mené et présenté en cet état devant ses juges, qui attendaient avec impatience le résultat de leur complot, et qui, dès cette nuit là-même, travaillèrent à son procès. On le conduit d'abord, ou plutôt on le traîne tumultuairement, au logis d'Anne, où était le rendez-vous, et cela par une pure déférence que Caïphe, pontife de cette année, voulut rendre à son beau-père, qui l'avait précédé dans cette charge. Il est incertain si les interrogations, les insultes et les outrages que souffrit le Sauveur durant toute cette nuit lui ont été faites en partie chez l'un et en partie chez l'autre ; et d'ailleurs les évangélistes, qui s'étendent assez au long sur ce qui se passa dans la maison de Caïphe semblent insinuer qu'il ne fut qu'en passant chez Anne. Nous suivrons ce parti, et nous verrons plus en détail ce que le Sauveur souffrit tant de la part des juges que de celle des gardes et des valets, qui en firent leur jouet pendant cette nuit.*

## CE QUI SE PASSA CHEZ CAÏPHE.

[Jésus humilié devant des juges criminels]. — C'était une assez grande indignité que le souverain juge des vivants et des morts parût devant des juges criminels, et que le maître de l'univers fût soumis au jugement de ses créatures, sans être traîné de tribunal en tribunal, et abandonné à toute la haine et à toute l'injustice de ses ennemis déclarés. Peut-on considérer sans étonnement le Fils unique de DIEU, le soleil de justice et la sainteté même, devant qui toute la nature tremble, à la voix duquel les sépulcres rendent leurs morts, la mer calme ses flots, le ciel, la terre et l'enfer obéissent sans résistance, peut-on, dis-je, considérer cet Homme-DIEU, après avoir donné tant de preuves de sa divinité, les mains liées et en posture de criminel devant ses juges, traîné de tribunal en tribunal, sans admirer la profondeur des conseils divins ? Ce Sauveur y paraît avec une patience et une tranquillité d'esprit inaltérable : il ne cherche point à se soustraire à la justice, ou, pour mieux dire, à la mauvaise volonté de ses accusateurs et de ses juges, qui le traitent avec tant de mépris qu'il ne fut pas seulement jugé digne qu'on observât à son égard aucune forme de jugement. On ne s'applique à rien moins qu'à lui faire justice, et ces juges d'iniquité ne pensent qu'à satisfaire la haine dont ils sont animés contre lui ; il ne reçoit partout que des outrages. (*Souffrances de Notre-Seigneur, par le P. Thomas de Jésus*).

[Le procédé injuste des juges chez Caïphe]. — On n'a pas conduit le Sauveur dans la maison de Caïphe, où étaient assemblés les prêtres de la Synagogue, les scribes et les docteurs de la loi, que tous ensemble conspirent unanimement à livrer JÉSUS à la mort. C'est un conseil de nuit, convoqué par le prince des ténèbres, et une assemblée de calomniateurs où préside le père de mensonge, pour opprimer et condamner la vérité même. Qui jamais a entendu parler d'un jugement si inique, où les juges sont occupés et attentifs, non à examiner les accusations et les preuves que les accusateurs apportent, mais à trouver, à inventer eux-mêmes de faux témoignages contre l'accusé ? *Omne concilium querebat falsum testimonium contrà JESUM, ut eum morti traderent.* (Matth. xxvi). L'office des juges est d'écouter, de bien examiner les faits qu'on allègue : et ceux-

ci, au contraire, se font délateurs, et, par-là découvrent leur mauvais dessein et l'innocence de celui qu'ils persécutent. Ces juges vendus à l'iniquité, de juges se rendent parties, de parties témoins, de témoins calomniateurs, cherchent de faux témoignages, et n'en peuvent trouver : *Et non invenerunt*, dit l'Évangéliste. De faux témoins se présentent bien, mais ils se coupent et se contredisent, *et convenientia testimonia non erant* ; et, quoique l'accusé garde le silence, son innocence parle assez haut pour sa justification. (**Molinier**, *le Bouquet de myrrhe*).

[Haine et envie de Caïphe]. — Caïphe en particulier avait conçu une haine cruelle contre le Sauveur. Il s'était déjà déclaré contre lui, dans l'assemblée que tinrent les princes des prêtres pour voir ce qu'ils avaient à faire afin d'arrêter le concours du peuple qui suivait ce nouveau prophète : *Expedi unum hominem mori pro populo* (Joan. xviii); et dans toutes les occasions il donnait des marques d'une haine envenimée, que l'envie portait jusqu'à la rage. Il ne pouvait souffrir le crédit que le Fils de DIEU, qu'il traitait de faux prophète, s'était acquis auprès du peuple par sa doctrine et par ses miracles. Aussi remua-t-il ciel et terre pour trouver quelque charge contre lui, et donna à toutes ses actions tout le mauvais tour dont il se put aviser. Il n'y a, Messieurs, haine plus furieuse que celle qu'une longue jalousie a fait naître : car alors tous les succès d'un ennemi nous aigrissent ; le rang ou le poste avantageux où on le voit nous fait sécher de dépit, et autant de louanges qu'on lui donne sont autant de traits qui percent le cœur d'un envieux. Mais j'ose dire que ce venin n'est jamais plus à craindre qu'en matière de doctrine et de religion, parce qu'alors il semble qu'on soit en droit de sacrifier à sa jalousie l'honneur et la réputation de son adversaire ; et, comme les plus grands excès sont colorés du nom de zèle, il n'y a calomnie ni artifice qu'on ne mette en œuvre pour satisfaire cette passion. C'était ce démon d'envie dont Caïphe était agité contre le Fils de DIEU : il voyait d'un œil jaloux l'autorité que sa doctrine, soutenue de la sainteté de sa vie et d'une infinité de miracles, lui avait acquise ; il considérait avec un dépit secret que cet éclat faisait ombre à la gloire de la Synagogue, dont il était le chef : de manière qu'il trouva le moyen de joindre ses intérêts particuliers avec ceux de sa cabale qui depuis longtemps avait conspiré la perte de ce nouveau prophète. L'occasion s'en présente : il la prend, et ainsi se fait juge et partie tout à la fois. Il ne s'agit plus que d'inventer des crimes pour couvrir son injustice, et de garder quelques formalités pour sauver les apparences. (**Houdry**, *Entretiens sur la Passion*).

[Interrogatoire chez Caïphe]. — Comme Caïphe, dans les interrogations qu'il fit au Sauveur, n'avait pas dessein de s'instruire de la vérité, et que tout son but était de trouver un prétexte de le faire passer pour un séditieux et de le livrer au gouverneur romain pour le condamner à mort, l'interrogatoire qu'il lui fit porta sur deux chefs : — 1° Quelle était sa

doctrine, et si elle ne devait pas passer pour dangereuse dès lors qu'elle était nouvelle. Il ne lui dit rien de ses miracles, parce que c'étaient des faits que ses ennemis souhaitaient d'ensevelir dans le silence, vu qu'ils parlaient trop haut à son avantage, et qu'ils étaient des preuves certaines de la sainteté de sa vie, et même de sa divinité. — 2°. Le second chef était sur les disciples qu'il avait à sa suite, et à quelle fin il s'en faisait suivre. — Le fils de DIEU répondit, avec toute la modestie imaginable, pour ce qui regardait le premier chef, que ce n'était point lui qu'on devait interroger sur ce chapitre ; qu'il avait toujours parlé en public dans le temple ou dans leurs synagogues, et enfin devant un assez grand concours de monde pour apprendre de ceux qui l'avaient entendu s'il avait avancé quelque chose qui fût contraire à la loi et aux prophètes ; que c'était des auditeurs enfin qu'il fallait s'enquérir de ce qu'il avait enseigné. Réponse qui ferma la bouche à ce juge passionné, et qui lui fit sentir l'injustice de son procédé, puisqu'il devait avoir des convictions, ou du moins des présomptions bien fortes de quelque crime en cette matière avant que de le faire arrêter, mais que sa doctrine était saine et sa conduite irréprochable en ce point. (**Monmorel**).

[Suite]. — A peine le Sauveur eut-il fait cette sage réponse, qu'un des gardes qui étaient le plus près de lui, soit pour tirer d'embarras ce juge déconcerté, soit pour signaler son zèle, déchargea un rude soufflet sur ce visage adorable, sans qu'il y eût personne dans cette assemblée pour le reprendre de cette insolence. Les anges, qui sont témoins de cet affront, en frémissent d'horreur, et ils ne manquent pas de zèle pour venger cet outrage ; mais, en même temps que le Sauveur s'abandonne au pouvoir de ses ennemis, il semble qu'il lie les mains à ces bienheureux esprits. Toute la salle retentit de ce soufflet ; mais la hardiesse de cet insolent ne trouve que des applaudissements dans cette assemblée de furieux plutôt que de juges. L'humanité dans les procédures de la justice ne peut souffrir qu'on outrage les criminels, ni qu'on passe la peine ordonnée dans l'arrêt de leur condamnation ; mais, à l'égard du Fils de DIEU, il semble que tout excès est permis, sans qu'il s'en plaigne ; et si cet insolent, en lui couvrant la joue, ne lui eût reproché de manquer de respect au Pontife, peut-être n'eût-il pas seulement ouvert la bouche pour se plaindre. Mais celui qui a voulu se soumettre jusqu'à ses bourreaux mêmes n'avait garde de laisser dans l'esprit des assistants l'opinion qu'il eût manqué de soumission envers ceux qui sont revêtus d'une autorité légitime, et, sans marquer nul ressentiment d'un attentat digne de toutes les vengeances du ciel, il se contenta de demander en quoi il s'est oublié, pour être si fièrement repris. (**Houdry**, *Entretiens sur la Passion*).

[Patience du Sauveur]. — Certes, c'est avec grande raison que Tertullien

nous assure que le Fils de DIEU, en prenant la nature humaine, n'avait rien pris de son impatience : *Nihil de patientiâ hominis imitatus est*. Les hommes ont naturellement du ressentiment des injures qu'on leur fait, et ils le font assez connaître par leurs plaintes et par leurs murmures. Ils n'ont pas moins de passion et d'ardeur pour défendre leur réputation lorsqu'on l'attaque injustement. Mais vous, mon Sauveur, vous n'avez rien de cette inclination commune à tous les hommes : vous souffrez sans murmure et sans ressentiment l'affront du monde le plus sanglant : c'est le témoignage que vous rendez à la doctrine que vous avez enseignée, en la pratiquant en la présence de vos juges. Il n'en fallait point d'autre, en effet, pour leur faire connaître qu'elle était toute divine, puisque nul homme n'aurait jamais fait voir tant de patience et de tranquillité d'âme, dans un outrage qui passe pour le plus sensible à un homme d'honneur. En effet, c'est le dernier de tous les outrages qu'un soufflet, et, si nous en jugeons selon les maximes du monde, il n'y a point d'homme de cœur qui ne tire aussitôt l'épée pour laver même dans son propre sang cette tache faite à sa réputation ; point d'âme si faible qui n'ait assez de courage pour s'efforcer de tirer raison d'une injure si outrageuse ; point de personne de quelque distinction qui ne prétende réparation d'honneur : mais vous, Seigneur, vous vous contentez de demander en quoi vous avez manqué pour être traité si indignement.

A cet exemple de patience, où est, Chrétiens, ce point d'honneur que vous faites sonner si haut ? Quel affront plus sensible qu'un soufflet ? Celui qui le reçoit, n'est-ce pas celui devant qui les anges et toutes les puissances du ciel tremblent de respect ? n'est-ce pas en présence de plusieurs personnes que ce soufflet lui est donné ? Et vous irez pointiller sur une parole qu'on vous aura dite par mégarde et sans dessein, sur un rang et une place d'honneur que vous croyez mériter et qu'on vous aura refusé ; un petit mépris vous alarmera et vous rendra incapable de pardonner ? Entrez un peu dans les sentiments de ce DIEU humble et patient, et apprenez de ce Maître de l'univers ce qu'il vous enseigne par cet exemple : car c'est alors qu'il peut répondre, à ceux qui l'interrogent de sa doctrine, ce qu'il avait auparavant enseigné à tout le monde : *Discite à me quia mitis sum et humilis corde* : apprenez de moi la douceur et l'humilité, puisque c'est la marque et la preuve que nous sommes disciples de ce divin maître ; et nous n'apprenons autre chose dans son école que la patience et l'humilité. Ajoutez que ce soufflet qu'il reçut alors ne lui fut pas moins douloureux qu'outrageant, lui ayant été donné par un garde robuste, lequel ayant la main armée d'un gantelet de fer, selon la coutume des soldats de ce temps-là, lui rendit le visage tout livide, et fut comme le signal qui donna main levée aux autres de le traiter ensuite chacun selon son caprice. (*Le même*).

[Combien cette injure fut cruelle et indigne]. — O spectacle digne de l'étonnement

des hommes et des anges ! *Exhorrescat cœlum, et contremiscat terra de Christi patientiâ et de servi impudentiâ*, s'écrie S. Chrysostôme. (Homil. 81 in Joan.). O cieux, couvrez-vous de ténèbres et d'horreur, et que la terre tremble ! Le visage d'un DIEU, qui le peut croire ? est frappé d'une main servile ! Le bruit en retentit par toute la salle avec un horrible scandale, sans que personne se mette en peine de le défendre ni de réprimer cette insolence. Deux disciples sont présents, et n'osent seulement pas ouvrir la bouche. Pierre, qui venait de mettre l'épée à la main pour défendre son maître, n'a pas maintenant le courage de s'opposer à cet affront, et de tant de personnes qui ont été témoins de la doctrine de cet Homme-DIEU, et qui peut-être en ont reçu des bienfaits, il ne s'en trouve aucune qui se déclare pour lui et qui prenne ses intérêts, et une injure si atroce ne produit que la risée des assistants ! Qu'elle est cruelle, qu'elle est ignominieuse cette injure ! L'innocence et la vérité parle par la bouche d'un DIEU, et il se trouve une main assez hardie, assez barbare, assez impie, pour lui couvrir la joue, et ne lui causer pas moins de douleur que de confusion ! (**Le P. Nouet**, *Méditations sur la Passion*).

[Retour sur nous-mêmes]. — Vous ne pouvez, je m'assure, chétienne compagnie, étouffer le juste ressentiment que vous avez de l'outrage que l'on fait à votre Sauveur en cette occasion. Conservez-le, à la bonne heure, mais employez-le aussi contre vous-même. Ne regardez pas le bras de cet insolent qui frappe le Fils de DIEU ; mais faites réflexion sur vos propres crimes, qui ont obligé ce Sauveur à se soumettre à une si criante indignité. C'est vous qui avez mal parlé, et le Fils de DIEU en porte la peine ; c'est vous qui l'avez frappé par la main de ce furieux, puisque, autant de paroles malséantes, autant de jurements, autant de blasphèmes vous avez proférés, autant, au sentiment de S. Bernard, autant de soufflets vous déchargez sur le visage adorable du Fils de DIEU. C'était, en effet, le châtimement dont on punissait autrefois le manquement de respect envers les personnes de distinction, comme nous pouvons juger de la réponse du Sauveur à l'insolent qui l'avait frappé : *Si malè locutus sum, testimonium perhibe de malo* ; et si d'ailleurs ce que dit S. Chrysostôme est véritable, que le Sauveur a voulu souffrir non-seulement pour nos crimes en général, mais les expier en particulier par des peines propres et particulières, par exemple nos plaisirs criminels par les fouets et les épines, les excès de bouche par l'amertume et le fiel, et ainsi des autres, le supplice qu'il a souffert pour nos paroles libres et lascives, pour les jurements et les blasphèmes contre le respect dû à la divine Majesté, c'est cet outrageux soufflet, et les autres qu'il reçut depuis, dans cette funeste nuit. (**Houdry**, *Entretiens sur la Passion*).

[Les outrages redoublent]. — Cet insolent qui frappa le premier le Fils de DIEU fut, au sentiment de plusieurs SS. Pères, la cause de tous les ou-



trages qu'on fit au Sauveur durant tout le temps qu'il demeura au logis de ce pontife. Tant il est vrai qu'il ne faut souvent qu'un libertin, plus impudent que les autres, pour faire lever le masque, et faire que, s'il y a encore quelqu'un qui ait un reste de honte ou de crainte de se déclarer, il le perde et commette le crime effrontément : *Totâ frontis libertate*, comme parle S. Jérôme. Ainsi, c'est celui-là qui lève, pour ainsi dire, l'étendard du vice dans une compagnie, et qui, par son mauvais exemple, se rend coupable de tous les crimes que commettent ceux qui le suivent. Ah ! pensons que donner de la sorte l'exemple du crime, ce n'est pas seulement commettre un péché, c'est se rendre coupable de ceux que les autres commettront ; c'est outrager le Fils de DIEU par les mains et par le ministère des autres ; c'est frayer le chemin du vice, et par conséquent se rendre complice de tous ceux qui, sur notre exemple, deviendront criminels ; en un mot, c'est ouvrir aux autres le chemin de leur damnation. (*Le même*).

[L'insolence des soldats]. — Si nous faisons réflexion, dit S. Augustin, à celui qui a reçu ce soufflet, ne voudrions-nous pas que celui qui l'a donné fût consumé du feu du ciel, ou englouti dans les abîmes de la terre, ou abandonné au démon pour le tourmenter, ou livré aux supplices les plus horribles ? Quoi ! Oza est frappé de mort subite pour avoir voulu soutenir l'Arche en y portant la main, tandis qu'un vil esclave frappe à la joue le Saint des saints, dont l'Arche n'était que la figure, et demeure impuni ? Est-ce donc, Seigneur, qu'en cette heure, qui est celle de la puissance des ténèbres, vous avez tellement prêté votre puissance à vos ennemis que vous en soyez entièrement dépourvu ? Non, ce n'est point faute de pouvoir et d'autorité que le Fils de l'Homme est si cruellement outragé. Il pouvait, comme Moïse, commander à la terre de s'entr'ouvrir pour absorber cet impie, ou, comme Elie, faire descendre un feu d'en haut pour le consumer, ou, comme Elisée, ordonner aux bêtes féroces de sortir de leurs cavernes pour venir le mettre en pièces : car celui qui a rendu le mouvement à une main séchée pouvait bien l'ôter à cette main sacrilège, et le même qui à l'instant rendit sec un figuier tout couvert de feuilles aurait bien pu rendre ce bras immobile et perclus. Sans doute, dit S. Augustin, il était le maître de faire toutes ces choses, s'il n'avait mieux aimé nous enseigner la patience, par laquelle il a vaincu le monde, que de faire voir la puissance par laquelle il a créé le monde. Sa patience prouve autant sa divinité que sa puissance. Et c'était par-là, Scribes et Pharisiens, que vous deviez le reconnaître pour le Seigneur, puisque nul d'entre les hommes n'était capable d'une si grande patience. (**Monmorel**, *Homélies sur la Passion*).

[Nous manquons à la vertu de patience et de pardon]. — Nous pouvons bien assurer que, de tous les exemples que le Fils de DIEU nous a donnés, celui-ci est

le moins suivi de tous! Endurer un affront sans se venger, n'est-ce pas, suivant le langage du siècle, se déshonorer entièrement! et, comme on a attaché au soufflet un degré particulier d'infamie, aussi les enfants des ténèbres ont-ils coutume de dire que la tache en demeure jusqu'à ce que le sang de celui qui l'a donné ait lavé celui qui l'a reçu. Chrétiens dont la conduite est toute païenne, ne comprendrez-vous jamais que, si JÉSUS-CHRIST a souffert en toutes manières, ce n'a pas été par nécessité, mais seulement pour nous apprendre comment nous devons souffrir toutes sortes d'injures? L'esprit de ce monde, à qui il a donné sa malédiction, sera-t-il toujours le vôtre? Jusques à quand la crainte de perdre la vaine estime des hommes si vous n'outragez pas celui qui vous a maltraités, sera-t-elle plus forte sur vous que la crainte des supplices éternels que vous ne pouvez éviter si vous ne pardonnez?

Quand vous auriez un cœur de diamant, quelque vive que fût en vous la vengeance, quelque disposé que vous fussiez à l'exécuter, jetez les yeux sur le visage de JÉSUS-CHRIST : *Respice in faciem Christi tui* ; sur ce visage auguste que les anges désirent voir ; et, quand vous considérerez ce divin Sauveur souffleté et tranquille tout ensemble, il ne vous en faudra pas davantage pour vous faire tomber les armes des mains. En un mot, que la patience dans un DIEU nous apprenne que rien n'est plus grand que d'être patient dans les maux les plus sensibles, et qu'il n'est point de biens qui ne la suivent ou ne l'accompagnent. Cette vertu est trop héroïque pour pouvoir l'acquérir par nos propres forces ; et, pour être patients comme le Fils de DIEU l'a été, il faut apprendre de lui à être doux et humble de cœur. C'est l'union de ces deux vertus, que nous ne devons jamais séparer, qui nous rendant maîtres de nos âmes, nous tranquillise dans toutes sortes d'affronts ; au lieu que ce qui nous rend si vifs, c'est que l'orgueil ne peut rien souffrir, et que, la colère nous enflammant tout d'un coup, nous nous trouvons disposés, comme malgré nous, à repousser à l'instant l'insulte qu'on nous a faite, bien éloignés de ressembler à ce divin original, lequel (I Petri II) *quand on l'a chargé d'injures, n'a point répondu par des injures ; quand on l'a maltraité, n'a point fait de menaces ; mais s'est livré à celui qui le jugeait injustement.* (Le même).

[Second chef d'accusation contre le Sauveur]. — Nous avons déjà dit que le premier chef d'accusation par où l'on commença à instruire le procès du Fils de DIEU fut la doctrine qu'il avait prêchée. Le second, qui en était une suite, fut sur les disciples qui s'étaient associés pour la publier : on l'accusait par-là d'être un homme de cabale, qui semait une doctrine fautive et pernicieuse en matière de religion. Nous avons vu que rien ne fut plus facile au Sauveur que de justifier sa doctrine, qui était sainte et qui ne pouvait que lui faire honneur. Pour ce qui regarde ses disciples, ce ne fut pas de même : c'était un point trop honteux pour lui ; il

prit le parti de n'en rien dire, n'ayant pas grand sujet d'en dire du bien. C'est à eux de venir rendre témoignage de sa personne et de la doctrine de leur maître, et de mettre en pratique ce qu'il leur avait enseigné en se montrant courageux à soutenir la vérité. Ils avaient écouté ses divines paroles ; ils avaient vu les miracles qui avaient confirmé sa doctrine ; ils avaient été témoins de la sainteté de ses mœurs et de sa vie irréprochable : que ne paraissaient-ils alors pour la défendre ? Hélas ! la faiblesse l'a fait abandonner des uns, et la crainte lie la langue à ceux qui sont présents, et qui, l'ayant suivi de loin, n'osent paraître pour le défendre. (Houdry).

[Lâcheté des Apôtres]. — Quelle opinion ces juges pouvaient-ils avoir de la personne et de la doctrine du Sauveur en jugeant du maître par les disciples ? L'un l'a déjà vendu et livré entre leurs mains, et tous les autres l'ont abandonné ! Que peuvent-ils penser en voyant un traître sortir de son école, et les autres n'oser paraître pour soutenir ce qu'il a avancé ? En effet, disciples et apôtres que cet Homme-DIEU a honorés de son choix, de sa confiance et de ses plus familiers entretiens, où êtes-vous ? Que ne va-t-on point dire au déshonneur de celui que vous avez suivi ? Sa condamnation ne va-t-elle pas faire la vôtre, et pouvez-vous éviter d'être recherchés à votre tour, après l'avoir suivi et avoir été ses complices, s'il est déclaré criminel ? Venez donc ici rendre compte de son innocence : l'unique grâce qu'il a demandé aux soldats qui se sont saisis de lui, ç'a été de vous épargner : *Si ergo me queritis, sinite hos abire*. Faut-il l'abandonner maintenant dans le danger ? Quel affront, chrétienne Compagnie, de voir que, de tant de personnes qu'il a pris soin d'instruire, aucune ne se présente pour parler en sa faveur ; que, de tous ceux qui ont été témoins de ses miracles et charmés de sa doctrine toute céleste, il ne s'en trouve pas un qui le suive lorsqu'il est entre les mains de ses ennemis ; que de le voir, enfin, généralement abandonné de tous ceux qu'il a chéris le plus tendrement, et qui lui avaient juré une fidélité inviolable ! Quelle idée peut-on avoir d'un homme délaissé de tout le monde, à qui il ne reste pas un ami dans son malheur, sinon que c'est participer à son crime que de l'avoir suivi. (*Le même*).

[Nous agissons de même]. — Faisons, Chrétiens, un peu de réflexion sur nous-mêmes. Ne faisons-nous point encore le même affront au Sauveur ? Nous sommes ses disciples, puisque nous sommes chrétiens ; mais n'avons-nous jamais rougi de ce beau nom, qui doit faire un jour notre gloire et notre bonheur ? Ah ! quand il est question de se déclarer hautement pour DIEU et de soutenir généreusement ses intérêts, qu'il y en a peu qui aient assez de courage ! Pensons-y : sommes-nous disciples du Fils de DIEU ? suivons-nous sa doctrine ? pratiquons-nous ses maximes ? Eh ! d'où vient donc que nous avons honte d'en rendre

témoignage par nos paroles et par nos actions ? C'est que nous craignons la honte qui semble attachée à cette profession publique. Craignons plutôt que, si nous rougissons maintenant d'avouer et de contester devant les hommes que nous sommes les disciples de ce Maître tout divin, il ne nous désavoue un jour lui-même, et ne refuse de nous reconnaître à la face de l'univers : *Qui me erubuerit et sermones meos, hunc Filius Hominis erubescet cum venerit in majestate suâ* (Lucæ ix).

Voilà ce qui arrive encore aujourd'hui à la plupart des chrétiens, qui doivent être autant de disciples de ce divin Maître, mais qui ont honte de professer sa doctrine et de se déclarer publiquement. Ils n'ignorent pas, à la vérité, sa doctrine ; ils en sont instruits dès leurs plus tendres années ; ils l'ont entendu prêcher mille et mille fois ; ils en feraient des leçons aux autres : mais ils en ignorent la pratique, et ils vivent comme si jamais ils n'avaient entendu parler du christianisme. Car où voit-on, dans leurs actions, des marques de l'humilité chrétienne ? où est la mortification et la fuite des plaisirs ? en quelle rencontre pratiquent-ils la pauvreté d'esprit et le renoncement à soi-même que le Fils de DIEU a enseigné ? Ah ! si l'on juge de la doctrine du Maître par les actions des disciples, que peut-on penser de l'un, que peut-on croire des autres ?... Apprenons aujourd'hui que, en qualité de chrétiens et de disciples de cet Homme-DIEU, nous devons mener une vie aussi édifiante que si toute la gloire du christianisme dépendait de nous, et que nous déshonorons ce Maître céleste si nous démentons sa doctrine par le dérèglement de notre vie. Nous reconnaîtra-t-il un jour, ce Sauveur, en qualité de ses disciples, si nous n'osons nous déclarer tels dans les occasions où il en faut rendre témoignage, ou si la crainte des hommes nous empêche de pratiquer la doctrine qu'il nous a lui-même enseignée ? Ah ! respect humain, crainte frivole, que tu as empêché de bonnes œuvres et étouffé de saintes résolutions ! Faisons réflexion que c'est se déclarer contre le Sauveur que de ne se pas déclarer pour lui. *Qui non est mecum contra me est.* (Le même).

[Le silence gardé par le Sauveur]. — Les princes des prêtres et le conseil assemblé dans le palais de Caïphe, ayant appris la résolution de faire mourir le Sauveur, voulaient pourtant donner à cette injustice quelque apparence de droit. On tâche de le surprendre par des demandes captieuses ; on se moque de ses réponses. Des témoins apostés, et corrompus par argent, l'accusent de divers chefs, et le Sauveur répond par son silence ; on charge, et il ne dit mot ; on s'échauffe à produire des preuves de ce qu'on avance, et sa patience héroïque plaide pour lui. *JESUS autem tacebat*, dit le texte sacré. Quoi donc, Sauveur des hommes ! passer ici pour criminel de lèse-majesté divine et humaine, sans refuter d'une seule parole tant d'impostures ! Comme si le silence eût été un aveu de la vérité, ils le pressent et redoublent leurs accusations : moins

il se défend, plus ils en tirent avantage, et plus ils tâchent de le noircir : et le Fils de DIEU ne répond rien à tout cela : *JESUS autem tacebat ! Et, comme dit S. Ambroise. Christus calumniis appetitus detulit silentium triumphale* : il triomphe de la calomnie sans justifier autrement son innocence que par sa patience invincible ; mais silence victorieux de leur malice ! Triomphe de patience, qui confond nos plaintes et nos murmures, puisqu'on ne peut nous dire un petit mot qu'on ne se gendarme aussitôt ! Quoi, ce silence d'un DIEU patient qui souffre tout ce que l'envie et la haine la plus animée peut susciter de la calomnie, ne pourra-t-il nous faire entrer dans les sentiments d'un DIEU si outrageusement accusé, et qui fait triompher sa patience lorsque son innocence est opprimée ? (*Le même*).

[Sa réponse au grand prêtre]. — Caïphe, dont tout le procédé était accompagné d'injustice, joint aux derniers excès de la violence les plus lâches artifices de la politique : car, voyant qu'il n'avancait rien du côté des témoins et qu'il ne pouvait tirer des réponses du Sauveur ni de son silence matière pour le condamner, il s'avise de le conjurer au nom du DIEU vivant de lui avouer s'il était le Christ et le Messie promis dans la loi. Ce fut alors que le respect que le Sauveur portait au nom de DIEU lui fit ouvrir la bouche et rendre témoignage à la vérité. Cette demande était telle qu'il y avait lieu d'espérer que sa réponse, soutenue de tant de miracles qu'il avait faits et que ses juges mêmes n'ignoraient pas, changerait en adoration la haine du grand prêtre, et que, loin de condamner JÉSUS-CHRIST, il se condamnerait lui-même à pleurer toute sa vie ce qu'il avait déjà commis contre lui. Quand le cœur humain est une fois déterminé au mal, il convertit en poison tout ce qui serait capable de le guérir. Le Fils de DIEU voulut néanmoins ôter toute excuse et tout prétexte à son aveuglement, et répondit : *Tu dicis : Vous l'avez dit, je le suis ; et je vous déclare que vous verrez venir dans les nues du ciel le Fils de l'Homme assis à la droite de la puissance de DIEU*. Mais ce pontife, furieux et envenimé d'une haine cruelle, au lieu de rentrer en lui-même à ces paroles, ne les eut pas plus tôt entendues, que, par un étrange emportement, qu'il voulut faire passer pour du zèle, il déchire ses habits en signe d'horreur et d'exécration : *Blasphemavit, s'écrie-t-il transporté de la même fureur qui l'avait fait sortir de son tribunal : Blasphemavit, quid adhuc egemus testibus ?* Qu'attendez-vous davantage ? Ne venez-vous pas vous-mêmes d'entendre un blasphème ? Ainsi, que ce Sauveur du monde parle ou qu'il se taise, qu'il se défende ou qu'il se laisse opprimer, on lui fait un crime de tout, et l'on prend occasion de tout pour le juger digne de mort. (*Le même*).

[Artifice des Juifs]. — Voici le plan que Caïphe et les princes des prêtres firent, par une prudence diabolique, pour avoir occasion de condamner et

de perdre inmanquablement le Sauveur. Ils savaient qu'en plusieurs occasions il avait appelé DIEU son Père, assurant même que *l'un et l'autre n'était qu'une même chose* (Joan. x). Ils voyaient qu'on le nommait communément le Christ Fils de David, et ils soupçonnaient qu'il pouvait bien avoir l'ambition de se faire passer pour le Messie. Ainsi ils crurent que c'était lui tendre un piège dont il ne pouvait se débarrasser que de lui demander s'il était le Christ : car, disaient-ils, s'il avoue qu'il soit le Fils de DIEU, nous le ferons passer pour un blasphémateur, qui selon la loi mérite la mort ; s'il se dit le Messie, comme cette qualité renferme celle de roi, nous le déclarerons criminel de lèse-majesté envers l'empereur ; et, s'il nie qu'il se soit dit ni l'un ni l'autre, nous le lui prouverons par des témoins irréprochables : et par conséquent, de quelque côté qu'il se tourne et quoi qu'il réponde, il ne pourra éviter la mort que nous avons tant d'intérêt de lui faire souffrir. Ce fut dans ces vues qu'il lui dit, d'un ton plus doux : *Si vous êtes le Christ, dites-le-nous.* Mais le Sauveur, qui lisait dans le fond de son cœur, et qui savait bien que, puisqu'il n'avait pas cru à ses miracles, il croirait beaucoup moins à ses paroles, répondit sans s'expliquer : « *Si je vous le dis, vous ne me croirez point ; et, si je veux vous le prouver par les questions que je vous ferai à mon tour, vous ne me répondrez point, et vous ne me laisserez pas aller : il est donc inutile que je vous réponde.* » Sur quoi le grand-prêtre, jugeant alors de quelle importance il était de tirer de la bouche de JÉSUS-CHRIST une réponse précise, le conjura par le DIEU vivant de leur dire s'il était le Fils de DIEU. (*Monmorel, Homélie sur la Passion*).

[Réflexion sur l'artifice de Caïphe]. — Si la demande de Caïphe fut pleine d'artifice, sa malice fut horrible. Car il voulait absolument perdre l'innocent, de quelque manière que ce fût. Artifice étrange : car, quoi que le Fils de DIEU répondît, il a trouvé le moyen de faire un crime capital de sa réponse. S'il dit qu'il est DIEU, il le condamnera de blasphème ; s'il le nie, il le convaincra d'imposture ; s'il ne veut pas répondre, il fera passer son silence comme une conviction de son impiété dont il ne se peut pas défendre. Ce juge impie se sert du nom de DIEU et du prétexte de sa gloire pour couvrir sa damnable intention. Mais le Fils de DIEU, qui pénètre le fond des cœurs, se fait connaître de manière à le faire rentrer en lui-même, s'il n'eût point été aveuglé par sa passion, en ajoutant, à l'aveu sincère de ce qu'il était, qu'on verrait le Fils de l'Homme assis à la droite du DIEU tout-puissant pour juger ceux-là mêmes qui l'auront jugé : *Amodò videbitis Filium Hominis sedentem à dextris virtutis DEI.* « Ah ! juge perfide, s'écrie S. Augustin sur ces paroles, que les choses changeront alors de face ! Celui qui est maintenant devant ton tribunal en posture de criminel sera ton juge à son tour, et celui qui souffre en silence toutes les calomnies qu'on fait de lui

fera entendre sa voix de tout ce qu'il y aura eu d'hommes sur la terre : *Venit judicaturus qui venit judicandus ; sedebit judex qui stetit sub judice, et qui tacuit in passione non silebit in judicio.* » Mais, loin que cette réponse du Fils de DIEU fasse impression sur l'esprit de ce juge passionné, il n'en est pas moins irrité que de son silence ; il se lève de son siège tout furieux, marquant par cette action, indigne d'un juge, l'excès de son emportement, comme dit S. Jérôme : *Ut vesaniam mentis motu corporis monstraret* (In xx Matth.) et s'écrie qu'ils n'avaient plus besoin de preuves ni de témoins, puisqu'on venait d'entendre de la bouche du coupable un blasphème qui le rendait digne du dernier supplice. Il prononça ces paroles avec tant de marques de fureur, que, quand les autres n'eussent pas été animés de la même passion, ils eussent été obligés de suivre, laienne. Aussi opinèrent-ils qu'il méritait la mort, et, sans en venir autrement aux avis, tous s'écrièrent en confusion : *Reus est mortis !* La sentence prononcée en cette manière, l'assemblée se retire ; et, au lieu de resserrer le prétendu criminel dans les prisons publiques, on l'abandonne à l'insolence des gardes et des valets qui en font leur jouet toute la nuit. (**Anonyme**).

[Nous imitons la conduite des Juifs]. — Nous concevons, je m'assure, de l'indignation contre le procédé de ces juges iniques et violents : mais ne pensons pas tant à eux que nous ne fassions quelques réflexions sur nous-mêmes, et peut-être que nous nous trouverons aussi coupables qu'eux ; que dis-je ? nous verrons que nous le sommes infiniment davantage. L'Apôtre nous assure que, si les Juifs *avaient connu JÉSUS-CHRIST pour le Roi de gloire*, ils ne l'auraient jamais crucifié, ni par conséquent condamné à la mort ; mais, nous autres chrétiens, nous le reconnaissons pour le juge des vivants et des morts, et cependant *nous foulons aux pieds le sang de l'alliance, et nous le crucifions de nouveau*. Ne doutons donc pas que nous ne soyons punis avec plus de rigueur qu'ils ne l'ont été, et que, suivant la menace du Sauveur, les habitants de ces villes infâmes qui périrent par le feu du ciel *n'aient été traités moins rigoureusement que nous ne le serons* (Lucæ x). Voilà ce qui nous doit porter, non à déchirer nos vêtements comme Caïphe, *mais à briser nos cœurs*, comme nous ordonne le prophète (Joel) ; voilà, dis-je, ce qui doit nous exciter à être sensiblement touchés de nos péchés, et à les détester sincèrement et de bonne foi, de penser que, autant de fois que nous les avons commis, nous avons jugé le Fils de DIEU digne de mort, que nous l'avons condamné autant de fois, qu'autant de fois nous lui avons fait souffrir dans nous-mêmes le supplice de la croix. (**Monmorel, Homélie sur la Passion**).

[La nuit chez Caïphe]. — La nuit, Chrétiens auditeurs, la nuit, qui est un temps de repos pour tous les hommes, est pour le Sauveur, dans la maison

de Caïphe, un temps de souffrances, d'affronts, d'insultes et de tourments. Et cette nuit ne lui a pas seulement été funeste, elle a même couvert de ses ténèbres la plus grande partie de ce qu'il a souffert pour notre amour : le peu cependant que l'Évangile en dit suffit pour nous faire concevoir qu'il fut traité de la manière du monde la plus indigne. Car ces gens ramassés, qui étaient ou domestiques ou dévoués à la passion de ce pontife, ayant vu le peu d'estime que les juges en avaient fait, et n'ignorant pas la haine que leur maître lui portait, crurent avoir main levée pour l'outrager chacun en sa manière. Représentez-vous donc le Sauveur au milieu de cette troupe brutale qui s'en joue selon son gré, et l'accable durant toute la nuit de tous les mauvais traitements que l'insolence la plus barbare peut inventer. On lui crache au visage, comme on faisait aux blasphémateurs ; on lui donne des soufflets et des coups de pied ; on le pousse et on le repousse, tantôt d'un côté et tantôt d'un autre. Ceux qui le frappent plus fort et avec plus d'insultes sont les plus applaudis de leurs compagnons ; ceux qui le jettent par terre avec plus de violence sont les plus braves, les plus zélés pour le service de leurs maîtres ; et, comme personne ne veut céder aux autres en ce point, les uns lui arrachent les cheveux et la barbe avec des effronteries qui ne viendraient pas à la pensée des hommes si les démons ne s'en fussent mêlés, comme l'a cru S. Chrysostôme ; et les autres, plus animés, redoublent leurs soufflets et leurs coups, et les accompagnent d'une sanglante raillerie : *Prophetiza nobis, Christe, quis est qui te percussit ?* C'est à peu près de cette manière que le prophète nous dépeint le Sauveur abandonné aux insultes de ces barbares, le visage tout livide des soufflets qu'on lui donne, souillé des crachats de ces bouches infâmes, et le corps meurtri des rudes coups qu'on lui décharge sans pitié (Is. 1) : *Corpus meum dedi percutientibus, et genas meas vellentibus ; faciem meam non averti ab increpantibus.* (Anonyme).

[Le voile placé sur le visage du Seigneur]. — Comme ces malheureux aperçurent sur le visage et dans toute la personne du Sauveur du monde un certain air de grandeur et de majesté, qui imprimait le respect et qui retenait les plus effrontés, ils s'avisèrent de le voiler, afin de le frapper avec plus de liberté en lui ôtant la vue et la connaissance de leur crime. Ah ! voilà, Chrétiens, ce qui cause aujourd'hui l'insolence de la plus grande partie des pécheurs, qui ne pensent jamais que DIEU les voit ; et cela par un double aveuglement : l'un par lequel ils tâchent de mettre un voile sur le visage de DIEU même, en se persuadant qu'il ne les voit pas ou qu'ils pourront se dérober à la vue de cet œil vengeur qui perce les ténèbres les plus épaisses ; l'autre est celui qu'ils mettent sur leurs propres yeux, pour ne faire jamais réflexion sur leur conduite, d'où ensuite ils se précipitent en toutes sortes de crimes. Ah ! mon cher auditeur, ne mettez-vous point de la sorte un voile sur le visage du Seigneur, en vous figurant un DIEU aveuglé qui ne voit point, un DIEU faible qui ne peut tirer vengeance de

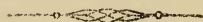


vos crimes ? N'est ce point plutôt que vous vous mettez vous-même un bandeau devant les yeux, pour ne faire jamais réflexion que toutes les ténèbres de la nuit ne sont pas assez épaisses pour vous cacher aux yeux de celui qui est la lumière même, d'où ensuite vous imitez ces malheureux, qui outragent le Fils de DIEU.

Puis-je, Messieurs, vous rapporter sans horreur, et pouvez-vous entendre sans indignation, les outrages qu'on fit à ce Roi de gloire, sitôt que ces juges iniques eurent prononcé qu'il était digne de mort ? Représentez-vous donc ce que doit s'attendre à souffrir un homme sur lequel ses ennemis et ses juges mêmes ont attiré la haine publique, étroitement lié, abandonné à une troupe de valets et de domestiques, qui entrent aisément dans les intérêts et dans les sentiments de leurs maîtres quand il est question de faire insulte à quelqu'un, pour peu surtout qu'on les y excite. Aussi n'y a-t-il sorte d'affronts qu'ils ne lui fassent, d'injures qu'ils ne lui disent. C'est peu de lui cracher au visage, de lui arracher les cheveux, de le jeter par terre, de lui faire cent railleries sanglantes sur sa dignité de prophète et de Messie, qu'ils tournent en ridicule, s'ils ne le foulent aux pieds et ne le meurtrissent de coups, et ne lui font tous les outrages que la débauche peut inspirer à ces misérables, à qui tout est permis. Ah ! Ciel, pouvez-vous voir un spectacle si affreux ? Dirai-je même qu'afin de ne lui donner aucun repos, ces gardes et ces valets se relèvent les uns les autres, les derniers surpassant toujours en insolence ceux qui les ont précédés ? Esprits bienheureux qui êtes si jaloux de l'honneur de votre Roi, comment pouvez-vous être tranquilles spectateurs des insultes qu'on lui fait ? Mais c'est le temps de la patience de cet Homme-DIEU, qui a bien voulu être exposé à tous ces mauvais traitements. (**Houdry**).

[Patience du Fils de Dieu]. — Quand nous voyons, dans l'Écriture, l'état pitoyable où les Philistins avaient réduit le pauvre Samson, et surtout, comment après lui avoir crevé les yeux, ils le faisaient venir dans leurs assemblées, aux jours de leurs plus grandes fêtes, pour en faire leur jouet, nous apprenons ensuite avec un plaisir extrême de quelle manière il se vengea enfin de leurs insultes, en faisant tomber sur eux la maison où ils s'assemblaient et les ensevelissant sous les ruines. On admire le pouvoir du grand Elie, et on lui sait bon gré de s'en être servi pour faire descendre le feu du ciel sur cent hommes d'armes, qui venaient pour le surprendre et pour le livrer à Ochosias. On admire encore le crédit du prophète Elisée, qui, se voyant poursuivi avec des huées par une troupe d'enfants que ceux de Bethel avaient envoyés pour l'insulter, fit sortir de la forêt voisine deux ours furieux, qui dévorèrent quarante-deux de ces petits téméraires. Mais combien êtes-vous admirable, mon divin Sauveur, vous qui êtes le Roi du ciel et de la terre, vous de qui tous les anges n'attendent qu'un signal pour fondre sur ces insolents qui vous maltraitent, vous

qui par une de vos paroles pouviez faire ouvrir la terre sous leurs pieds pour les engloutir, d'aimer mieux souffrir, comme le plus faible de tous les hommes, les outrages de ces insolents, et leur servir de risée jusqu'au bout! (**Le P. de la Colombière**, 2<sup>e</sup> sermon sur la *Passion*).



---



---

## LA PASSION (SUITE)

### LA CHUTE DE SAINT PIERRE.

---

#### AVERTISSEMENT.

*Encore que la chute de S. Pierre ne soit qu'un incident dans l'histoire de la Passion, et une circonstance que plusieurs prédicateurs omettent ou dont ils ne disent que peu de chose, j'ai cru être obligé de la mettre en son jour : — 1°. Parce que, outre que l'infidélité du premier des Apôtres et du plus zélé disciple du Fils de DIEU lui a été très-sensible, elle donne lieu à plusieurs réflexions morales et à des instructions utiles, auxquelles il serait difficile de trouver place ailleurs ; — 2°. Parce que ceux qui partagent la Passion en plusieurs discours, pour chaque jour de la Semaine-Sainte, ne manquent guère de prendre pour matière de quelqu'un de leurs entretiens la trahison de Judas et le reniement de S. Pierre. C'est pourquoi nous les avons insérés dans le récit de sa Passion. Ce qui n'empêchera point que ceux qui ne jugeront pas à propos de s'étendre sur cette circonstance, en renfermant dans un seul discours toute la Passion du Sauveur, n'en prennent que ce qui conviendra à leur sujet.*

*Pour abrégé cependant cette matière, que nous traitons ici comme un sujet particulier, détaché du corps de l'histoire, nous renfermerons et la chute et la pénitence de ce grand apôtre en trois Paragraphes. Le premier comprendra les Passages de l'Écriture et des Pères ; le second les Réflexions théologiques et morales, et le troisième les Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.*

## Passages de l'Écriture et des Pères.

## PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

*Vos omnes scandalum patiemini in me, in ista nocte.... Respondens autem Petrus, ait illi : Etsi omnes scandalizati fuerint in te, ego nunquam scandalizabor !* Matth. xxvi, 31-33.

*Ait illi JESUS : « Amen dico tibi quia in hac nocte, antequam gallus cantet, ter me negabis. »* Ibid. 34.

*Ait illi Petrus : « Etiamsi oportuerit me mori tecum, non te negabo. »* Ibid. 35.

*Petrus sedebat foris in atrio. Et accessit ad eum una ancilla, dicens : « Et tu cum JESU Galilæo eras. » At ille negavit coram omnibus, dicens : « Nescio quid dicis. »* Ibid. 69-70.

*Vidit eum alia ancilla, et ait his qui erant ibi : « Et hic erat cum JESU Nazareno. » Et iterum negavit cum juramento : « Quia non novi hominem ! »* Ibid. 71-72.

*Post pusillum, accesserunt qui stabant, et dixerunt Petro : « Verè tu ex illis es, nam et loquela tua manifestum te facit. » Tunc cæpit detestari et jurare quia non novisset hominem. Et continuo gallus cantavit.* Ibid. 73-74.

*Recordatus est Petrus verbi JESU ;... et egressus foras, flevit amare.* Ibid. 75.

*Etsi omnes scandalizati fuerint, sed non ego.* Marci xiv, 29.

*Ait illi JESUS : « Amen dico tibi quia tu odiè, in nocte hac, priusquam gallus vocem bis dederit, ter me es negaturus.* Ibid. 30.

*At ille (Petrus) amplius loquebatur : Etsi oportuerit me simul commori tibi, non te negabo ! »* Ibid. 31.

Je vous serai à tous, cette nuit, une occasion de scandale et de chute. Pierre lui répondit : « Quand vous seriez pour tous les autres un sujet de scandale, vous ne le serez jamais pour moi ! »

Jésus lui repartit : « Je vous dis en vérité qu'en cette même nuit, avant que le coq chante, vous me renoncerez trois fois. »

Mais Pierre lui dit : « Quand il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renoncerais point. »

Pierre était assis dehors dans la cour. Une servante, s'approchant de lui, lui dit : « Vous étiez aussi avec Jésus de Galilée. » Mais il le nia devant tout le monde, en disant : « Je ne sais ce que vous me dites. »

Une autre servante, l'ayant vu, dit à ceux qui se trouvaient là : « Celui-ci était aussi avec Jésus de Nazareth. » Pierre le nia une seconde fois, en disant avec serment : « Je ne connais point cet homme ! »

Peu après, ceux qui étaient là, s'avancant, dirent à Pierre : « Vous êtes certainement de ces gens-là, car votre manière de parler vous fait assez connaître. » Il commença alors à détester et à jurer, en disant : « Je ne connais point cet homme. » Et aussitôt le coq chanta.

Alors Pierre se ressouvint de la parole que Jésus lui avait dite. Et étant sorti, il pleura amèrement.

Quand vous seriez pour tous les autres un sujet de scandale vous ne le serez pas pour moi.

Jésus lui repartit : « Je vous dis en vérité qu'aujourd'hui, cette nuit même, avant que le coq ait chanté deux fois, vous me renoncerez trois fois. »

Mais Pierre insistait : « Quand il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renoncerais point ! »

*Venit una ex ancillis summi sacerdotis : et cum vidisset Petrum calefacientem se, aspiciens illum, ait : « Et tu cum JESU Nazareno eras. » At ille negavit dicens. « Neque scio nequē novi quid dicas. » Ibid. 66-67-68.*

*Rursus cum vidisset illum ancilla, cepit dicere circumstantibus. « Quia hic ex illis est. » At ille iterum negavit. Ibid. 69-70.*

*Et post pusillum, rursus qui astabant dicebant Pétro : « Verè ex illis es, nam et Galilæus es. » Ille autem cepit anathematizare et jurare : « Quia nescio hominem istum quem dicitis. » Ibid. 70-71.*

*Petrus sequebatur eum à longè. Lucæ xxii, 54.*

*Dicit Petro ancilla ostiaria : « Numquid tu ex discipulis es hominis istius ? » Dicit illi : « Non sum. » Joan. xvii, 17.*

*Erat autem Simon Petrus stans et calefaciens se. Ibid. 25.*

*Quem cum vidisset ancilla quædam sedentem ad lumen, et cum fuisset intuita, dixit : « Et hic eum illo erat. » At ille negavit eum dicens : « Mulier, non novi illum. » Lucæ xxii, 56-57.*

*Post pusillum, alius, videns eum, dixit : « Et tu de illis es. » Petrus verò ait : « O homo, non sum. » Ibid. 58.*

*Intervallo facto quasi horæ unius, alius quidam affirmabat dicens : Verè et hic eum illo erat, nam et Galilæus est. » Et ait Petrus : « Homo, nescio quid dicis. » Et continuo, adhuc illo loquente, cantavit gallus. Ibid. 59-60.*

*Conversus Dominus, respexit Petrum. Et recordatus est Petrus verbi Domini, sicut dixerat : « Quia priusquam gallus cantet, ter me negabis. » Ibid. 61.*

Une des servantes du grand-prêtre vint, et, ayant vu Pierre qui se chauffait, après l'avoir considéré, elle lui dit : « Vous étiez aussi avec Jésus de Narareth. » Mais lui le nia, disant : « Je ne le connais point, et je ne sais ce que vous me dites. »

Une servante, l'ayant encore vu, commença à dire à ceux qui étaient présents : « Celui-ci est de ces gens-là. » Il le nia pour la seconde fois.

Peu de temps après, ceux qui étaient présents dirent à Pierre : « Vous êtes sans aucun doute de ces gens-là, car vous êtes de Galilée. » mais il commença à détester et à jurer, disant : « Je ne connais point cet homme dont vous me parlez. »

Pierre le suivait de loin.

La servante qui gardait la porte dit à Pierre : « N'êtes-vous pas des disciples de cet homme ? » Il lui répondit : « Non, je n'en suis point. »

Pierre était aussi avec ceux qui avaient pris Jésus, et se chauffait.

Une servante, qui le vit assis devant le feu, le considéra attentivement, et dit : « Celui-ci était aussi avec cet homme. » Mais Pierre le renouça en disant : « Je ne le connais point. »

Un peu après, un autre le voyant lui dit : « Vous étiez aussi de ces gens-là. » Pierre répondit : « Mon ami, je n'en suis point. »

Environ une heure après, un autre assurait la même chose, en disant : « Celui-ci était certainement avec lui, car il est de Galilée. » Pierre répondit : « Mon ami, je ne sais ce que vous dites. » Au même instant, comme il parlait encore, le coq chanta.

Le Seigneur, se retournant, regarda Pierre, et Pierre se souvint de cette parole que le Seigneur lui avait dite ? « Avant que le coq ait chanté, vous me renoncerez trois fois. »

## PASSAGES DES PÈRES.

*Petrus si non peccasset, peccatoribus non ignosceret : ideo Petro, magistro Ecclesiæ, permittitur peccare, ut ejus culpa ad indulgentiam multorum proficiat. Augustin. Serm. 3 de S. Petro.*

*Cum dicimus Petrum ter negasse Christum non ipsum primum accusare delectat, sed hunc intuendo admoneri nos oportet ne quisquam de humanis viribus confidat. Id. Tract. 66, in Joann.*

*Ante mortem et resurrectionem Domini,*

Si Pierre n'eût point péché, il aurait eu moins d'indulgence pour les pécheurs ; sa chute a été permise afin qu'elle fût utile aux pécheurs.

Quand nous disons de Pierre qu'il a péché en niant trois fois Jésus-Christ, c'est moins pour lui reprocher sa faute que pour apprendre de son exemple combien peu l'homme doit compter sur ses forces.

Pierre est mort et ressuscité avant la

*Petrus et mortuus est negando, et revixit plorando.* Id. *ibid.*

*Redditur negationi trine trina confessio, ne minus amori lingua serviat quam timori.* August. Tract. 123 in Joan.

*Medici completa est prædictio, ægroti convicta præsumptio.* Id. Tract. 113 in Joan.

*Dominus, post passionem suam, ter interrogavit Petrum : Petre, amas me ? ut trine confessione amoris deleret trinam confessionem timoris.* Id. 49 De verbis Domini.

*Timore Petrus et voce ancillæ ter negavit. Accepto postea SPIRITU-SANCTO, cum fiducia prædicare cœpit, et inter flagella principum confessus est quem negaverat.* Id. in ps. 90.

*Ecce columna firmissima ad uniùs auræ impulsam contremuit. Ubi est illa promittentis audacia, et de se præsumptis ?* August. Tract. 113 in Joan.

*Ubi sunt verba illa quandò ait : « Quare non possum te sequi modò ? animam meam pro te ponam. » Hocine est sequi magistrum, se negare discipulum ? sicine pro Domino anima ponitur, ut hoc ne fiat vox ancillæ formidetur ?* Id. *ibid.*

*Magnâ actum esse pietatis dispensatione cognoscimus, ut is qui futurus erat pastor Ecclesiæ, in suâ culpâ disceret qualiter alius mederi deberet.* Gregor. Homil. 21 in Evang.

*Petrus, unâ mulieris voce percussus, dum mori timuit, vitam negavit.* Id. Homil. 30 in Evang.

*Christum comprehensum Petrus negavit in terrâ, quem suspensum latro confessus est in cruce.* Id. *ibid.*

*Petrus infirmitate peccavit : DEUM quem mente tenuit, voce denegavit.* Gregor. xxv in Job.

*Fortassè in fide lapsus est aliquis : aspiciat Petrum, qui amarè flevit quod timidè negaverat.* Id. Homil. 25 in Evangel.

*Post negationem pœnitentia secuta est, et ost pœnitentiam misericordia data est.* Gregor. xvii Epist. 54.

*Petrus ad pœnitentiam non nullorum spatia postulavit annorum, sed, ipsâ nocte quâ cecidit, ipsâ quoque surrexit ; ipsâ nocte quâ meruit plagam, meruit et medelam ; ipsâ nocte quâ vulnus sensit et remedium sanitatis.* Chrysost. Homil. de Jona.

*Peccavit Petrus, ut in Ecclesiæ principe*

mort et la résurrection du Sauveur ; il est mort par son péché, il est ressuscité par sa pénitence.

Pierre confesse trois fois JÉSUS-CHRIST, comme il l'avait nié trois fois, afin que sa langue ne servit pas moins son amour qu'elle avait servi sa crainte.

La prédiction du médecin s'est accomplie, et la présomption du malade est confondue.

Le Seigneur, après sa passion, demanda par trois fois à Pierre s'il l'aimait, afin que ce triple aveu de son amour effaçât le triple aveu de sa crainte.

Pierre, saisi de crainte et tremblant à la voix d'une servante, méconnaît trois fois son Maître ; mais à peine a-t-il reçu le SAINT-ESPRIT qu'il commence à prêcher hardiment et à confesser, au milieu des persécutions, celui qu'il avait lâchement méconnu.

Voilà que cette ferme colonne s'est ébranlée au moindre vent : qu'est devenue cette hardiesse présomptueuse ?

Où sont ces paroles d'ostentation : « Pourquoi ne pourrais-je pas vous suivre tout à l'heure ? je donnerai ma vie pour vous. » Est-ce suivre son maître que de le désavouer ? est-ce donner sa vie pour lui que de la ménager en tremblant à la voix d'une servante ?

Nous voyons que DIEU en a usé d'une manière bien miséricordieuse quand il a permis que celui qu'il destinait au gouvernement de l'Eglise apprit, par sa propre expérience, comment il fallait remédier aux fautes d'autrui.

Pierre, ébranlé à la voix d'une femme, a nié la vie pour éviter la mort.

Pierre a nié Jésus dans ses liens, au lieu que le larron l'a confessé sur la croix.

Pierre a péché par faiblesse : il a désavoué de bouche, mais il adore de cœur.

Quelqu'un a-t-il chancelé dans la foi ? qu'il considère Pierre : Pierre a pleuré avec amertume une faute échappée à la crainte.

La pénitence a suivi de près la chute, et le pardon a suivi la pénitence.

Pierre n'a pas demandé, pour faire pénitence, les délais de plusieurs années : mais la nuit même qu'il tomba, il se releva ; la nuit qu'il reçut la plaie, il mérita le remède ; la nuit qu'il se sentit blessé, il se sentit guéri.

Pierre a péché afin que le remède de la

*remedium penitentie conderetur.* Leo, Serm. 9 de Passione.

*Citò in soliditatem suam rediit petra, et firmitatem standi in ipso articulo casus recepit. Non tardatum est remedium abolitionis, ubi non fuit iudicium voluntatis.* Ibid.

*Felices lacrymæ, quæ ad abluendam culpam negationis virtutem sacri habuere baptismatis!* Ibid.

*Peccavit peccatum grande Petrus Apostulus; et fortassis quo gravius nullum est; et tam velocissimè quàm facillimè veniam consecutus est, et sic ut de singularitate sui primatis nihil amitteret.* Bernard. serm. 1 in festo Petri et Pauli.

*Respicio Principem Apostolorum negantem timidè, amarissimè flentem, Christum illum respicientem.* Id. Serm. de septem gradibus confess.

penitence fût fondé sur le prince de l'Eglise.

La pierre ébranlée devint bientôt immobile; elle fut raffermie dans l'instant même de sa chute: en un mot, on effaça bientôt une faute qui ne paraît pas d'une mûre délibération.

Heureuses larmes, qui eurent la vertu des eaux sacrées du baptême pour effacer le crime de Pierre!

L'apôtre S. Pierre a commis un grand péché sans doute; peut-être n'y en a-t-il point de plus grief: cependant il a obtenu un pardon aussi prompt qu'aisé, et il n'est point déchu de sa primauté.

Je considère le Prince des Apôtres niant son maître avec faiblesse, pleurant avec amertume, et Jésus le regardant avec amour.



## Réflexions théologiques et morales.

[La chute de Pierre]. — Il faut avouer, dit S. Chrysostôme, que l'amour de ce disciple pour son Maître était très-grand, puisqu'il n'est point épouvanté lorsque les autres fuient, et qu'il suit Jésus jusqu'à la maison du grand prêtre; mais il faut convenir aussi que c'était un amour tout naturel, et que, dans tout ce que fit cet apôtre, il entra beaucoup de présomption et de curiosité. Il était d'ailleurs d'un tempérament vif et ardent, et il avait trop bonne opinion de son courage: ce qui fait dire à S. Augustin qu'il croyait pouvoir ce qu'il sentait vouloir; et enfin, voyant qu'on avait pris son Maître comme un criminel, il avait la curiosité de savoir l'issue de cette affaire et à quoi elle aboutirait. Telles étaient les dispositions de cet apôtre. Sur quoi l'on peut remarquer que ce qui passe ordinairement pour force et pour courage parmi les hommes est souvent présomption parmi les chrétiens. Si ce disciple, au lieu de ce courage téméraire, avait eu cette défiance de soi-même et cette vigilance que le Sauveur, à l'école duquel il avait été instruit, lui avait tant recommandées, il ne se serait pas cru plus fort que les autres, et il n'aurait pas succombé. Il se souvenait qu'il avait promis à son Maître qu'il ne l'abandonnerait point, et que, s'il le fallait, il mourrait avec lui; mais il ne se ressouvenait pas que son Maître lui avait prédit qu'il le renoncerait par trois fois.

Ainsi, il voulut soutenir une promesse présomptueuse par des efforts humains, ce qui fut la source de son crime.

[Bessein de la Providence]. — Dans la chute de ce grand apôtre, nous pouvons admirer les conseils de la Providence divine, qui ne permet jamais le mal que pour en tirer du bien, comme dit S. Augustin. En effet, du péché de S. Pierre il arriva de grands biens à cet apôtre, à nous et à toute l'Eglise. — Car, premièrement, Pierre apprit par sa propre expérience ce qu'il pouvait par le secours de la grâce, et le peu qu'il pouvait par lui-même et par les seules forces de son libre arbitre. Quand il confessa la divinité de JÉSUS-CHRIST, ce fut par une révélation particulière de DIEU ; quand il la nia, ce fut par le mouvement de sa propre volonté. — En second lieu, ce lui fut un grand sujet d'humilité pour tout le reste de ses jours, de se souvenir d'une faute si énorme : parce que, comme il devait être le premier de tous en dignité, il lui était très-utile d'avoir quelque sujet de s'humilier, comme a remarqué S. Augustin. Et S. Grégoire ajoute qu'il apprit à porter compassion à ceux qui tomberaient aussi bien que lui, et à avoir de la tendresse pour les pécheurs, dont il connaissait la faiblesse et la fragilité ; et, comme sa charge de pasteur universel l'obligerait d'enseigner aux hommes la pénitence, DIEU permit qu'il eût besoin lui-même de ce remède, et qu'il nous en donnât l'exemple. — En troisième lieu, nous pouvons nous-mêmes tirer de grandes utilités de cette chute : comme de nous défier toujours de nous-mêmes et de nos propres forces, en considérant ce qui est arrivé à un grand apôtre, qui semblait être le plus fidèle aussi bien que le plus fervent de tous ; de ne point fonder notre espérance sur nos bonnes résolutions, voyant que toutes celles de ce fervent disciple du Fils de DIEU ne l'avaient pas empêché de tomber et de désavouer celui à qui il avait promis, peu d'heures auparavant, une fidélité inviolable ; enfin, de ne désespérer jamais de notre salut, quelque grandes que soient nos offenses, puisque nous en pouvons obtenir le pardon par un véritable repentir : *Conversus Dominus respexit Petrum, et egressus foras, flevit amarè.* (Lucæ xxii).

[Il faut fuir l'occasion]. — Nous devons apprendre, de ce terrible exemple de la chute d'un tel apôtre, ce qui nous arrivera sûrement dans l'occasion du péché : c'est que, si nous nous y exposons de nous-mêmes, nous succomberons, comme S. Pierre, à la tentation qui paraît la moins à craindre, suivant cette parole de l'Écriture : *Celui qui cherche le péril y périra* (Eccli. vii). Aussi pouvons-nous dire, après S. Augustin, que cet apôtre, par son péché, a instruit le genre humain en sa personne, et nous fait sensiblement connaître que nous ne pouvons rien sans la grâce de DIEU. Car, si Pierre est tombé, qui pourra désormais se fier à soi-même ? Sur quoi S. Chrysostôme remarque que ce ne furent point les juges qui l'interrogèrent, qu'on ne l'intimidait point par des menaces, que les



fouets ni les autres supplices n'étaient ni préparés ni présentés devant ses yeux ; ce n'est pas un juge qui puisse, par son autorité, imprimer une juste crainte à celui qui se dira disciple de JÉSUS ; c'est une femme, c'est la portière d'une maison ; c'est une vile esclave. Cependant, il n'en fallut pas davantage pour abattre ce courage si ferme, pour détruire les promesses si solennelles que cet apôtre avait faites au Sauveur, et pour le faire tomber comme le plus lâche et le plus faible de tous les hommes.

[De la présomption]. — Une des principales raisons que le Seigneur a eues en permettant le péché de S. Pierre, c'a été de punir sa présomption, et de l'établir dans les dispositions d'une humilité dont il avait un si grand besoin, et dont il ne connaissait pas assez la nécessité. Sans aucun doute, rien n'a plus servi à lui procurer et à lui conserver cette vertu que la vue et la connaissance de sa chute. C'est ainsi que DIEU, qui sait tirer le bien du mal même, permet quelquefois que ceux qui, par l'éclat de leur vertu, brillaient aux yeux des hommes comme des astres, souffrent une éclipse qui obscurcit leur réputation, pour leur faire recouvrer l'humilité qu'ils avaient perdue. Ce qui a fait dire à S. Augustin qu'il est utile aux superbes de tomber dans un péché d'éclat, afin qu'une honte salutaire les relève de la chute qu'une vaine complaisance leur a causée : heureux s'ils entrent alors, comme a fait S. Pierre, dans les desseins de la Providence, qui veut assurer leur salut par la voie de la confusion !

[S. Pierre apprend à être indulgent]. — Une autre raison que nous pouvons apporter de cette conduite de la Providence envers S. Pierre, c'est, comme nous l'avons déjà dit en passant, que, cet apôtre devant être établi le chef de l'Église de JÉSUS-CHRIST, il était à propos que, par l'expérience de sa propre faiblesse, il connût la compassion qu'il devait avoir pour la fragilité humaine ; et, par la miséricorde qu'il avait reçue de DIEU, celle qu'il devait exercer envers les autres. Ce qui nous donne lieu d'avertir ceux qui sont destinés à la conduite des âmes que cette manière dure et austère avec laquelle il y en a qui traitent les pécheurs ne convient point à l'esprit de douceur et de charité qui nous est si fort recommandé dans l'Évangile ; et ce n'est point ainsi que le Seigneur en a usé envers S. Pierre, qu'il regarda d'un œil de compassion après un péché si grief. Il faut qu'on puisse dire d'un pasteur ce que S. Paul a dit de JÉSUS-CHRIST : *Non habemus Pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris* (Hebr. iv). Non qu'il faille être lâche et trop condescendant, et donner par-là aux pécheurs la hardiesse de continuer leurs désordres et fomenteur leur impénitence, mais ferme et doux tout à la fois ; la sévérité doit être pour ceux qui n'apportent point les dispositions

nécessaires à la pénitence, et la douceur pour ceux qui sont véritablement contrits.

[S. Pierre converti par un regard du Seigneur]. — Quelque grand qu'ait été le péché de S. Pierre, un seul regard du Sauveur suffit pour lui faire répandre un torrent de larmes, parce que ce regard fut un regard de miséricorde, suivi d'un mouvement secret de la grâce, à laquelle cet apôtre se rendit aussitôt. Touché, pénétré d'un vif repentir de son péché, et profitant de cette grâce intérieure, il sortit de cette maison, pleura amèrement, et employa toute sa vie à réparer une faiblesse d'un moment par une fidélité qui ne se démentit jamais. Ce qui nous donne lieu de faire, sur les circonstances de son repentir, plusieurs réflexions. — Apprenons de-là, tant que nous sommes de pécheurs, à devenir pénitents; apprenons à nous rendre attentifs et fidèles aux mouvements intérieurs de la grâce, qui nous sollicite et nous presse de retourner à DIEU; surtout, apprenons à ne pas demeurer longtemps dans le péché. A peine cet apôtre eut-il renié son Maître, qu'il se repentit, et un seul regard du Sauveur le remit dans son devoir : et nous, souvent nous demeurons des années entières à nous réconcilier avec cette divine Majesté, en multipliant nos crimes de jour en jour. C'est une promptitude à correspondre à la grâce qui nous est offerte qu'il faut particulièrement imiter dans notre apôtre : le Sauveur ne l'eut pas plus tôt regardé d'un œil de pitié, que ce regard fut comme un trait perçant qui lui fendit le cœur de douleur, et lui fit pleurer amèrement son péché. Ce fut l'unique consolation que reçut le Fils de DIEU dans un lieu où il fut maltraité et outragé en tant de façons.

[Fuir l'occasion du péché]. — S. Pierre, pour nous donner une preuve certaine de son repentir, quitta le lieu qui avait été si fatal à son innocence : *Egressus foras* : marque évidente d'une conversion sincère, et qu'on a pris une ferme et véritable résolution de quitter absolument le péché. Aussi, voulons-nous assurer notre conversion, et donner des preuves d'un véritable retour à DIEU ? il faut absolument quitter le lieu, les personnes, les compagnies, qui nous ont portés au péché : car prétendre nous trouver toujours dans ces mêmes occasions où nous avons toujours succombé, et croire que nous serons plus fidèles à l'avenir, c'est une illusion grossière, et dont il serait aisé de nous détromper si nous étions de meilleure foi avec nous-mêmes. Or, ce que nous disons des personnes se doit entendre de même des professions et des états, et c'est une remarque de S. Grégoire, (*Homil. 24 in Evang.*), que S. Pierre, après sa conversion et après la résurrection du Sauveur, retourna à ses filets, et que saint Matthieu ne retourna point à sa banque, parce que, dit ce saint docteur, il y a des professions bonnes et licites qu'on peut exercer en tout temps, et il y en a de mauvaises et de dangereuses, dont l'exercice ne peut être

ou n'est presque jamais innocent. Or, pour celles qui par elles-mêmes exposent au péché, il n'y a point de doute qu'on ne soit absolument obligé de les quitter, parce que ce sont des occasions prochaines de péché.

[La contrition sincère]. — Quand cet apôtre fut sorti du lieu où il avait renié son divin Maître, non-seulement il pleura son péché, mais il le pleura amèrement : *Et egressus foras, flevit amarè*. D'où nous devons apprendre que, pour une véritable pénitence, et, comme parle l'Écriture, pour *faire de dignes fruits de pénitence*, ce n'est pas assez de pleurer les offenses qu'on a commises, il faut les pleurer amèrement. C'est ainsi qu'en ont usé les véritables pénitents. Sitôt que Madeleine eut ressenti dans son cœur les impressions d'une grâce salutaire, *elle commença à arroser de ses larmes les pieds du Sauveur, et à les essuyer de ses cheveux*. — *Mes yeux*, dit le Prophète (Ps. 6), *ont répandu des ruisseaux de larmes ; je me suis épuisé à force de soupírer. Je laverai toutes les nuits mon lit de mes pleurs, et mon breuvage sera toujours mêlé de mes larmes*. Il ne faut point d'autre preuve de cette vérité que les larmes amères et abondantes de S. Pierre, lesquelles marquent la grandeur et la durée de sa douleur. Une seule larme d'une sincère componction suffit, à la vérité, pour fléchir la colère de DIEU et obtenir le pardon des plus grands crimes, mais sans préjudice des droits de la justice divine, qui demande qu'on en porte la peine et qu'on les expie par les rigueurs de la pénitence. Or, cette justice ne se contente pas d'une douleur passagère, ni de quelques larmes que souvent la tendresse de notre naturel, plutôt que le véritable regret de nos offenses, a fait couler de nos yeux. Notre douleur et nos larmes, comme celles de S. Pierre, ne doivent cesser qu'avec notre vie.

[La divine miséricorde]. — Si, d'un côté, nous considérons avec étonnement la faiblesse de l'homme dans la chute de S. Pierre, d'un autre côté admirons la miséricorde divine de l'avoir aussitôt relevé. Le charitable Pasteur ne tarda pas longtemps à courir après cette brebis égarée : il oublie le mal qu'on lui fait pour secourir ce disciple dans le malheur où il est tombé ; il jette sur lui un regard miséricordieux : *Conversus Dominus, respexit Petrum*. JÉSUS-CHRIST l'avait élevé à l'apostolat par un regard, et, maintenant qu'il est malheureusement déchu, il le relève par un regard. Il devait sa vocation aux yeux de son Maître, il fallait encore qu'il leur fût redevable de sa conversion. Admirons le bonheur de S. Pierre d'avoir été l'objet d'un regard si favorable, mais admirons encore davantage la miséricorde de celui qui, par un regard, porte la grâce de la pénitence dans le cœur de cet apôtre.

## Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Présomption de S. Pierre]. — Pierre se croyait le plus fort de tous les apôtres, et par-là même il devint le plus faible. Toute la force d'un chrétien est donc dans le sentiment de sa faiblesse, et dans la confiance en DIEU qui le fortifie. Pour cette estime et ce sentiment si avantageux qu'il avait de lui-même, JÉSUS lui répondit : *Je vous dis en vérité que vous-même, aujourd'hui, cette nuit, avant que le coq ait chanté deux fois, vous me renoncerez trois fois.* Une prédiction si circonstanciée devait bien faire rentrer l'apôtre en lui-même, mais sa présomption lui fermait les yeux, et il fallut en quelque sorte que le ciel les lui ouvrît par ses chutes. En effet, il s'était cru assez fort pour confesser JÉSUS-CHRIST au milieu des tourments, et il n'eut pas seulement le courage de le confesser devant une servante. Tel, dans la ferveur d'une dévotion passagère, se croit en état de soutenir les plus rudes assauts de l'ennemi du salut, qu'une légère tentation doit abattre en peu d'heures. (*Réflexions sur les Evangiles*).

[Pierre ébranlé par une servante]. — Pierre, dans la compagnie du Sauveur et des disciples, signale sa foi ; à peine est-il joint aux impies, qu'il oublie toutes ses protestations, et qu'il renonce son Maître. On n'accuse cet Apôtre que de s'être trouvé dans la compagnie du Sauveur, et c'est une simple servante qui le lui reproche : cependant il s'imagine déjà être traîné devant les tribunaux, et conduit au dernier supplice. Ainsi la crainte grossit les objets à nos yeux, et nous effraie par des fantômes qu'un peu de fermeté nous ferait mépriser. Voilà, dit S. Augustin, la plus ferme colonne ébranlée au premier souffle du moindre vent. Qu'est devenu ce grand courage à qui rien n'était impossible ? Mais devons-nous être surpris qu'un DIEU ait prédit la vérité, et qu'un homme se soit abusé en présumant de ses propres forces ? (*Le même*).

[S. Pierre apprend à compatir]. — Une occasion où l'on s'est jeté témérairement en attire assez ordinairement une autre qui nous trouve encore plus faibles. Un péché dont on n'a pas soin de se relever incontinent est bientôt suivi d'un autre plus grief ; c'est une blessure plus profonde ajoutée à la première, et qui rend la guérison plus difficile. Vous l'avez

permis, ô mon DIEU ! que cette pierre qui devait être le fondement de votre Eglise, devenue pour un moment plus légère que la plume, fût le jouet de la tentation. Vous vouliez nous apprendre que sa fermeté et son immobilité ne serait que l'effet de vos promesses. — Pourquoi DIEU a-t-il permis, dit S. Grégoire, que celui qu'il voulait faire présider à toute l'Eglise le reniât par la crainte qui lui inspira la parole d'une femme ? C'est par un conseil de miséricorde, afin que celui que devait être le pasteur de son Eglise apprît, par la faute où il était tombé, à compatir aux fautes d'autrui. Il fallait donc qu'il se connût bien lui-même avant que d'être établi sur les autres, afin qu'il comprît, par l'expérience de sa faiblesse, avec quelle douceur et quelle condescendance il devait supporter les infirmités de ses frères. (*Le même*).

[Conversion de S. Pierre modèle de la nôtre]. — La chute de S. Pierre nous est une preuve bien sensible de la faiblesse humaine ; mais son retour à DIEU nous est aussi un modèle bien touchant de conversion. Au premier souvenir des paroles de son Maître, *il commença à pleurer* : c'est-à-dire que sa pénitence fut prompte, que sa douleur fut sincère, que ses larmes ne furent point des larmes d'un moment. Les libertins qui chercheraient dans la chute du Prince des Apôtres une excuse à leur fragilité trouveraient dans sa pénitence la condamnation de leur persévérance dans le crime. Quelques paroles de JÉSUS-CHRIST que S. Pierre rappelle en sa mémoire sont la première semence de sa conversion. Pierre quitte d'abord le lieu et l'occasion de son péché : c'est le premier effet de la grâce de la pénitence dans un cœur qui y est docile. Qu'il y a de douceurs cachées dans les larmes les plus amères que fait répandre la pénitence ! Qu'il y a, au contraire, d'amertume cachée dans les douceurs que le péché fait goûter ! (*Le même*).

[Les fautes s'appellent]. — Que de progrès la crainte a fait en peu d'heures dans le cœur de S. Pierre ! Il a osé d'abord mettre seul l'épée à la main contre une cohorte entière pour la défense de son Maître : et le voilà maintenant qui le renonce effrayé par la voix d'une servante. Faut-il donc si peu de temps, ô mon Sauveur, pour rendre une passion maîtresse d'un cœur, pour rendre infidèle le plus ferme et le plus attaché de vos disciples ? Hélas ! il ne faut pour cela qu'un moment, quand on néglige de veiller et de prier. Pierre ne fait d'abord que renoncer simplement JÉSUS-CHRIST. Au bout d'un moment, il le renonce une seconde fois, et au serment il ajoute alors les imprécations. Ce n'est pas sans raison, ô mon Sauveur, que vous permettez tous ces accroissements d'infidélité dans le chef de vos Apôtres. C'est pour accroître son humilité, sa charité envers ses frères, son amour envers vous ; mais c'est pour nous apprendre aussi qu'une faute est bientôt suivie d'autres encore plus grandes, pour peu qu'on diffère de s'éloigner de l'occasion. (*Le même*).

[Se délier de soi-même]. — Pierre, étant avec le Sauveur dans le jardin des Oliviers, ne craignit point une cohorte entière, et peu de temps après il trembla à la voix d'une servante. Ferveur de commençant, à laquelle rien ne résiste d'abord, et qui, faute d'être soutenue par la prière et par la vigilance, s'éteint en un instant et succombe à la moindre difficulté. Ne comptons point sur nos résolutions, ni même sur les actions d'éclat que nous avons faites : notre sûreté est toute dans l'humble défiance qui nous fait veiller et prier. Les sentiments de S. Pierre étaient tels qu'il le disait : mais, s'y confiant trop, il négligea de prier, et il se trouva trop faible au temps de la tentation. Il ne se croyait point capable de renoncer son Maître, et c'est cela même qui le lui fit renoncer. Tout est à craindre dans la voie du salut, même pour les plus grands saints, si l'on cesse de craindre et de prier. (*Le même*).

[Éviter la compagnie des pécheurs]. — Le détail que tous les évangélistes nous font des chutes répétées de S. Pierre doit nous faire comprendre combien il est important de ne point perdre de vue cet exemple, pour être toujours sur nos gardes, et surtout de ne nous point engager dans la société des pécheurs. Cet apôtre, si distinctement averti par le Sauveur du malheur qui le menaçait, ne prend aucune précaution contre sa faiblesse : faut-il donc s'étonner de sa chute ? La parole d'une servante ébranle la fermeté de Pierre, et le fait succomber en un moment. Non, il n'est point de légers dangers dans la vie chrétienne pour les âmes téméraires. Pierre se mêle parmi les gardes, les valets et les domestiques des persécuteurs de son Maître : quelle compagnie pour un apôtre de JÉSUS-CHRIST ! Sa première chute devait lui faire quitter le danger : il s'y engage encore plus avant. Ah ! qu'il est rare qu'on s'arrête au premier pas dans le crime ! Ce premier pas est le plus difficile à faire, les autres ne coûtent presque plus rien. (*Le même*).

[Imiter la pénitence de Pierre]. — S. Pierre, après sa chute, se souvient que le Sauveur la lui avait prédite : que ne se souvenait-il que le Sauveur lui avait prescrit de veiller et de prier afin de ne pas tomber ? Négligeant, comme S. Pierre, les avis du Sauveur, nous sommes peut-être tombés dans le péché : profitons donc aussi, à son exemple, des regards du Sauveur qui nous appelle à la pénitence. JÉSUS-CHRIST, oubliant l'infidélité de son disciple, ne songe qu'à le ramener à lui, et voilà sans doute ce qui fait sur-le-champ couler les larmes de Pierre. Ainsi, ô mon DIEU, en avez-vous usé mille fois à mon égard, en me recherchant par vos grâces, au moment où je vous outrageais, et je n'y ai point été sensible ! Fuite des occasions, douleur vive et marquée par des larmes amères, ce sont là les traits d'une pénitence sincère. (*Le même ouvrage*).

[Courage de professer la foi]. — La foi de Pierre ne manqua point, mais

Pierre manqua à sa foi ; il n'eut pas le courage de la professer. Que de chrétiens manquent ainsi à leur foi, en ne lui rendant pas le témoignage qu'ils doivent par leurs œuvres ! Rien ne semble plus opposé au caractère de Pierre que la perfidie : cependant, trois fois attaqué du côté de la fidélité, trois fois il succombe. Ah ! craignons jusqu'aux vices les plus contraires à nos penchants. Souvent une tentation devient très-dangereuse faute de la craindre assez. — On ne peut point pardonner aux autres certaines fautes qu'on se croit incapable de faire ; mais apprenons à compatir à toutes les faiblesses, en voyant, dans la personne de Pierre, que nous sommes capables de les éprouver toutes. Tirons cette instruction et cet avantage de la chute de cet Apôtre, qu'une personne éprouvée par ses propres chutes a plus de compassion des chutes des autres ; elle en connaît mieux les causes, elle sait mieux l'art de les prévenir et de les réparer. Les chutes nous fortifient lorsqu'elles nous font connaître notre faiblesse, qu'elles nous inspirent de la défiance de nous-mêmes, qu'elles nous font recourir à DIEU. L'humilité et la prière sont des armes contre lesquelles le démon ne tient point. (*Le même*).

[Ne pas suivre de loin N.-S.]. — Hélas ! que sommes-nous sans la grâce et l'assistance de DIEU ? et que ne devons-nous point craindre quand nous le suivons lâchement ! Apprenez-le par la disgrâce de S. Pierre, et faites une particulière attention sur ce qui sert de disposition à une chute si déplorable. La négligence n'est jamais sans froideur, ni la froideur sans lâcheté. Pierre, s'étant un peu rassuré de la crainte qui lui avait fait prendre la fuite dans le jardin des Oliviers, rentre en lui-même et se résout à suivre son Maître, mais de loin : *Sequebatur à longè*, croyant avoir trouvé un bon tempérament pour conserver la qualité de disciple, sans hasarder sa personne, comme ceux qui voudraient bien servir DIEU, mais sans peine et sans rien relâcher de leurs commodités ni de leurs intérêts. Il suit son Maître, parce qu'il l'aime encore ; mais il le suit de loin, parce que son amour s'est ralenti : et comme celui qui s'éloigne du feu se refroidit, de même, en s'éloignant du Sauveur, on perd la ferveur de la charité et l'on se met dans une disposition prochaine de l'éteindre : *Jàm proximus negaturo*, comme dit S. Ambroise au sujet de S. Pierre. Voilà une des causes de son malheur. *Neque enim negaret, si Christo proximus adhesisset* : il n'eût pas renié son Maître, ajoute ce Père, s'il l'eût suivi de plus près. (*Le même*).

[L'occasion prochaine]. — L'occasion prochaine où se jeta cet apôtre et la mauvaise compagnie où il s'engagea achevèrent de le perdre. Il entre dans la maison du pontife à la faveur d'un autre disciple qui lui procure, sans y penser, le sujet de son infortune, comme font d'ordinaire les amis du monde, qui, pensant avancer ceux qu'ils aiment, les poussent dans le précipice. La maison des grands est un élément contraire à la vertu ; il s'y

perd beaucoup de saints, mais il ne s'y en fait que par miracle. Etant dans la cour, il y demeure, n'osant suivre son Maître plus loin, et cette lâcheté lui en fait perdre la vue. Il se mêle ensuite avec les valets pour s'entretenir avec eux et attendre l'issue de cette affaire, au lieu d'aller défendre son cher Maître, qui était indignement traité. Oh ! que cette compagnie lui fut funeste ! car, quelques-uns de ceux qui étaient présents le pressant et lui soutenant qu'il était un de ceux qui étaient avec JÉSUS de Nazareth, et que sa manière de parler le faisait assez connaître, il commença à détester et à jurer qu'il ne connaissait point cet homme. Non-seulement il désavoue son Maître pour la seconde fois, mais il ajoute à son désaveu un faux serment. — Hélas ! qu'un homme est faible dans l'occasion du péché où il s'est jeté témérairement ! *En columnam firmissimam, ad unius auræ pulsum, totam contremiscentem!* s'écrie S. Augustin. (*Tr. 13 in Joan.*) Voilà la plus ferme colonne de l'Eglise qui tremble et se renverse au seul souffle d'un petit vent ! Voilà ce que doit craindre celui qui, une fois tombé, se jette de nouveau dans l'occasion dont il a éprouvé le péril avec tant de préjudice de son innocence. Cet apôtre eût-il jamais pensé en devoir venir jusque-là ? Et vous, qui êtes étonné de sa chute, croiriez-vous que, dans l'occasion du péché que vous avez recherchée, un respect humain, une vanité secrète, une passion émue, une parole, une crainte subite, fût capable de vous jeter dans l'oubli de DIEU, et de vous faire renier ou désavouer DIEU par un péché mortel que vous auriez eu honte de commettre ailleurs et dans d'autres circonstances ? (*Le même*).

[La faiblesse humaine]. — Remarquons par la chute de S. Pierre jusqu'où peut aller la faiblesse humaine. Cet apôtre était la pierre fondamentale de l'Eglise ; il avait connu par révélation la divinité de JÉSUS-CHRIST, et il l'avait publiquement confessée ; il s'était offert à mourir pour lui : et après cela il tremble à la parole d'une simple femme ; il renie son Maître ; il dit qu'il ne le connaît point, il n'ose avouer qu'il est son disciple. Oh ! que cet exemple m'apprend bien à ne présumer jamais de moi, qui ne suis pas une pierre ferme, mais un peu de sable que le vent dissipe ! Mon principal soin sera donc de me bien fonder en la connaissance de mon néant, et de me défier toujours de mon inconstance. Car le peu de vertu que j'ai ressemble à cette mystérieuse statue dont le haut était tout d'or et d'argent, mais les pieds d'argile, et qu'une petite pierre renversa. (**Le P. du Pont**, *Méditations*).

[Triple présomption, triple reniement]. — C'est une chose assez remarquable, dans la chute de S. Pierre, que comme cet Apôtre, cette nuit-là, fit paraître par trois fois de la présomption en disant — 1°. *Qu'il était prêt de suivre JÉSUS jusques à la mort* ; — 2°. *Que, quand il verrait tous les autres l'abandonner, il ne l'abandonnerait point* ; — 3°. *Qu'il ne le renierait jamais, quand même*



*il lui en devrait coûter la vie*, DIEU, pour rabattre son orgueil, permit, presque au même temps, qu'il reniât jusqu'à trois fois celui auquel il semblait si fortement attaché. Voilà comme l'orgueilleux trouve son humiliation dans les choses même dont il pense tirer de la gloire. (*Le même*).

[La miséricorde de Dieu]. — Nous avons une excellente peinture de la pénitence de S. Pierre dans ce peu de paroles : *Il sortit dehors et pleura amèrement*. Et dans cette pénitence il faut admirer, avant toutes choses, l'incomparable charité du Sauveur, qui, au milieu de ses ennemis, accablé d'opprobres et de douleurs, pense moins à ses souffrances qu'à la perte de ce disciple infidèle, dont l'ingratitude n'est pas le moindre sujet de son affliction. Tout éloigné qu'il est de lui, il ne laisse pas de voir ses égarements ; mais, au lieu de l'en punir, il lui porte compassion ; il l'excite à rentrer dans son devoir ; il cherche à lui pardonner, et il use même d'une grande diligence pour ramener cette brebis égarée. Il jette les yeux de sa miséricorde sur ce pécheur ; il lui éclaire l'esprit d'une lumière céleste ; il lui fait voir la grandeur de son péché ; il lui attendrit le cœur, pour le porter à la pénitence. Aimable Sauveur, serais-je assez dur pour ne pas vous aimer de toutes mes forces, sachant que, dans la chaleur de mon crime, vous cherchez à me pardonner, et que, lorsque nous faisons un peu réflexion sur les larmes amères du disciple pénitent, qui ne viennent point d'une crainte basse et servile, mais d'un pur amour de son Maître, le souvenir des bienfaits qu'il en a reçus, et la douleur qu'il ressent de son infidélité, changent ses yeux en deux sources de larmes. Il a le cœur rempli d'amertume, et il expérimente ce que dit Jérémie, *qu'il n'est rien de plus fâcheux ni de plus amer que d'avoir abandonné son DIEU* (Jér. II). Malheur à moi, s'écrie-t-il, malheur à moi qui vis encore après avoir renoncé l'auteur de la vie ! Comment la terre ne s'est-elle pas ouverte pour venger son Créateur ? Bouche criminelle, comment as-tu pu jurer que je ne connais point celui à qui j'ai des obligations infinies ? Langue sacrilège, fallait-il faire tant d'imprécations pour assurer une fausseté ? Ah ! qu'il serait juste que la malédiction du Ciel tombât sur moi, puisque je me la suis souhaitée ! Qui donnera à mon cœur toute l'amertume de la mer, et à mes yeux des larmes en abondance pour pleurer, jour et nuit, l'injure que j'ai faite à mon Sauveur ? — C'est ainsi que Pierre pleurait son péché, et qu'il s'excitait à une sainte confiance en la miséricorde divine. (*Le même*).

[Le regard du Seigneur]. — Pierre ayant renié son Maître pour la troisième fois, JÉSUS le regarda. Il n'en fallut pas davantage ; il se ressouvint de sa prédiction. Voilà un cœur qui se fond, qui éclate en douleur ; voilà une âme noyée dans l'amertume ; deux fontaines de larmes coulent de ses yeux ; il se retire, il va s'enfermer pour donner liberté à sa douleur. O

vertu, ô force des regards du Sauveur ! Mon DIEU, quand est-ce que vous me regarderez de la sorte ? *Domine, quandò respicies*. Mais ne l'a-t-il pas fait déjà souvent ? Hélas ! combien de fois vous a-t-il touché intérieurement ! combien de fois vous a-t-il parlé au fond de l'âme ! (**Le P. de la Colombière**, *Sermon sur la Passion*).

[Pouvoir qu'eurent les larmes de S. Pierre]. — La douleur de Pierre pénitent est si grande, qu'elle étouffe ses paroles ; mais il n'est pas besoin que sa langue parle, ses larmes parlent pour lui, dit S. Ambroise ; elles confessent son péché sans lui donner la confusion de le dire ; elles satisfont à DIEU sans lui donner la peine de le prier, parce que les larmes sont des prières muettes, qui méritent le pardon sans le demander, et qui défendent la cause sans la plaider. *Felices lacrymæ, quæ, ad abluendam culpam negationis, virtutem sacri habent baptismatis!* Heureuses larmes, dit S. Léon, qui n'ont pas moins de vertu pour laver son péché que les eaux du sacré baptême, et qui ont cet avantage, que le baptême ne se réitère point, mais les larmes de ce bienheureux apôtre coulèrent sans cesse jusqu'à la fin de sa vie. (**Le P. Nouet**).

[Ingatitude]. — S. Pierre, qui avait fait paraître tant de courage et tant d'attachement pour le Sauveur, jusqu'à vouloir mourir plutôt que de l'abandonner, ne le suivait plus que de loin lorsqu'il le vit entre les mains de ses ennemis : *Petrus autem sequebatur à longè*. Quand on ne suit DIEU que de loin, on est bien près de le perdre et de l'abandonner. Pierre fut présomptueux dans la promesse qu'il fit de ne quitter jamais ce Sauveur : il ne regardait que ce qu'il croyait être, et non pas ce qu'il était. Après un si long séjour avec le Fils de DIEU, il devait sans doute être intrépide et ne rien appréhender ; mais il était faible et timide et n'en savait rien ; et en effet il s'exposa bientôt à une terrible chute. Il arrive un peu après JÉSUS dans la maison du grand-prêtre : on lui demande s'il n'était point de la compagnie de cet homme que l'on avait amené lié devant le grand-prêtre : il assure que non-seulement il n'est pas son disciple, mais qu'il ne le connaît pas. On lui fait jusqu'à deux fois la même demande, et il fait la même réponse : il assure, il jure et proteste qu'il ne le connaît point. Quoi ! Pierre, vous ne connaissez point celui que vous avez confessé être le Fils de DIEU, celui qui vous a tiré de la barque pour vous établir le prince de ses apôtres et vous faire le chef de son Église, celui qui vient de vous laver les pieds, qui vient de vous donner son corps à manger ! vous ne le connaissez plus ! Mais JÉSUS vous connaît encore, et il aime celui qui proteste ne l'avoir jamais connu. (**Massillon**).

[La pénitence de Pierre continua toute sa vie]. — On tient pour constant que S. Pierre, ayant renié son Maître par lâcheté, en conserva un si vif et si continuél regret, qu'il pleura sa faute toute sa vie. Ni son grand âge, ni

le temps, ni les services importants qu'il avait rendus à son Maître, ni ses soins du gouvernement de l'Eglise, ne purent arrêter le cours de ses larmes. Il n'entendait jamais le chant du coq que ce son ne retraçât à son esprit l'image de son ancienne infidélité, et ne fît couler de ses yeux de nouvelles larmes. En quelque lieu qu'allât cet apôtre, le ressentiment de sa faute et les pleurs le suivaient partout; tous les objets qui se présentaient à ses yeux lui rappelaient le souvenir de sa perfidie : s'il les élevait au ciel, il y trouvait des sujets de nouvelles larmes, en pensant qu'il avait lâchement renoncé celui qui lui en avait donné les clefs; s'il les portait sur la mer, il s'excitait par la faveur insigne que son Maître lui avait faite de le tirer du métier abject de la pêche pour le faire le premier pilote du vaisseau de l'Eglise; s'il arrêtait les yeux sur quelqu'un de ses collègues, il se souvenait de la vanterie pompeuse qu'il avait faite devant eux de tenir compagnie à son Maître jusqu'à la mort, etc. Voilà, pécheur qui avez plus souvent et plus indignement désavoué et offensé ce divin Sauveur que S. Pierre, un beau modèle de la douleur dont tant de grâces qu'il vous a faites devraient percer et briser votre cœur. (**De la Font, Homélie**).

[Même sujet]. — La haine et la détestation du péché est la première et la principale condition d'une sincère pénitence : haine qui consiste dans la douleur de l'offense qu'on a commise et dans la résolution de ne la plus jamais commettre. C'est ce qu'a fait ce parfait modèle des véritables pénitents, sur qui le Fils de DIEU n'eut pas plus tôt jeté un regard plein de miséricorde, qu'il rentra en lui-même pour détester sa lâcheté, et sortit encore plus promptement du lieu et de la compagnie qui avait été l'occasion de sa chute : *Egressus foras*, dit l'évangéliste. L'horreur qu'il a de son crime est si grande, qu'il ne peut même souffrir la vue du lieu où il l'a commis, et la résolution qu'il prend d'en éviter un semblable est si ferme, qu'il fuit et s'éloigne de l'occasion qui pourrait lui causer un tel malheur. De plus, si la véhémence de la douleur, la satisfaction et les larmes sont les marques et les fruits d'une véritable et solide pénitence, le cœur de ce grand apôtre, pénétré d'un sensible regret de son infidélité, ne peut retenir les larmes dont il a dessein de la laver : *Exitus aquarum deduxerunt oculi mei, quia non custodierunt legem tuam*, comme disait David (Ps. 118) : mes yeux ont été comme deux canaux d'où sont sortis deux ruisseaux de pleurs. Telle qu'est la source, telle est l'eau d'où elle découle; et, comme la douleur d'une parfaite contrition surpasse toute autre douleur, ainsi les larmes qui coulent de ses yeux surpassent en amertume toutes les autres larmes de quelque sensible déplaisir que ce soit. C'est pourquoi sa douleur étouffe ses paroles, et sa langue, ne pouvant en expliquer la vivacité, est contrainte d'en laisser l'office à ses yeux pour laver une tache qui demanderait, non les pleurs des deux yeux, mais toute l'eau de la mer. Expiez donc, ô mes yeux, se pouvait-il dire à

lui-même, expiez le péché que ma langue vient de commettre! et vous, mes larmes, confessez celui que mes paroles ont désavoué! Il faut que le désaveu de ma langue soit réparé par la confession de mes yeux. Mais comment réparer une faute irréparable? comment laver une tache que toutes les larmes du monde jointes ensemble ne sauraient effacer? La seule miséricorde de mon DIEU, que j'ai désavoué, est capable de laver une si lâche perfidie, par la vertu du sang qu'il va répandre pour moi. (Molinier, *Bouquet de myrrhe*).

[Douleur de S. Pierre]. Pour moi, je me persuade que ce saint pénitent, s'adressant au Sauveur, qu'il avait si grièvement offensé, et se laissant aller au sentiment de son cœur, lui dit souvent telles ou semblables paroles entrecoupées de larmes et de sanglots : — O mon Seigneur, s'il m'est encore permis de proférer ce mot et de me dire serviteur du Maître que je viens de désavouer, ô mon Seigneur et mon DIEU, le crime du désaveu que j'ai prononcé contre vous ne se peut laver que dans le sang que vous allez verser pour moi. Mes larmes peuvent bien vous marquer ma douleur et le regret de vous avoir offensé; mais il n'y a que votre miséricorde qui puisse m'absoudre. Grande et énorme est la lâcheté que j'ai commise : comment pourrais-je m'en promettre le pardon, si la bonté et la clémence dont je l'attends n'était infinie? Aussi est-ce à elle que j'ai recours, sachant que celui même qui a reçu l'injure va souffrir le dernier supplice pour mériter et obtenir la grâce à celui qui la lui a faite. O charité incompréhensible, qui vous oblige à donner votre vie pour celui qui n'a pas seulement osé vous confesser! Amour ineffable, qui va verser tout son sang pour celui qui vous a même refusé une parole! O charité d'un DIEU mourant pour un perfide et un ingrat! Misérable que je suis! faut-il qu'après la révélation de DIEU, qui m'avait manifesté la divinité de mon Maître, j'aie redouté les paroles des hommes jusqu'à le désavouer! et que, de cette même bouche qui l'avait confessé Fils de DIEU, je l'aie renoncé pour mon Maître et pour mon Seigneur! qu'après le témoignage intérieur que m'en avait rendu son Père éternel, j'aie osé démentir par ma voix le suffrage du Ciel, dont j'avais été moi-même le témoin et l'interprète! Ne me souvenait-il pas de la voix qui retentit sur la montagne de Thabor : *C'est mon Fils bien-aimé, écoutez sa parole?* Ai-je bien eu la témérité d'opposer mon désaveu à une confession si claire qui venait du ciel, et n'oser m'avouer le disciple de celui dont DIEU même s'était avoué le Père? Après ces deux révélations divines, dont l'une s'était fait entendre à mon cœur, et l'autre à mes oreilles, n'avoir pas eu le courage de lui donner le témoignage de ma bouche? Mais quoi! ses miracles que j'ai vus, l'amour qu'il m'a témoigné, les bienfaits que j'en ai reçus, le rang d'honneur où il m'a élevé, et tant d'autres prérogatives données ou promises pour marque de son affection singulière, n'étaient-ce pas des motifs

pour obliger le plus insensible à le confesser ? Qui me donnera donc des larmes pour déplorer mon ingratitude ? (*Le même*).

[La faiblesse de Pierre]. — Ah DIEU ! Messieurs, que venez-vous d'entendre de la bouche d'un apôtre intimidé par la voix d'une servante et de quelques serviteurs ? Est-ce là ce courage si fier, cette fidélité à l'épreuve de tout, cette intrépidité qui ne s'étonnait auparavant de rien ? Tantôt il dit qu'il ne connaît point celui qu'il avait autrefois proclamé Fils du DIEU vivant : *Tu es Filius DEI vivi*. (Matth. xvi) : et maintenant vous ne le connaissez pas, dites-vous, même pour homme : *Non novi hominem* ! Est-ce la même bouche qui fit autrefois une confession si glorieuse, et qui fait maintenant un si lâche désaveu ? Quoi ! vous n'êtes pas son disciple, vous qu'il regarde comme le chef et le premier de tous ? Ne vous souvient-il plus que vous lui disiez autrefois que vous aviez tout quitté pour le suivre, et comment aujourd'hui le quittez-vous pour rien ? Lorsque, dans une autre rencontre, il vous demandait si vous ne vouliez point vous retirer de lui comme avaient fait les Capharnaïtes, vous lui répondîtes si généreusement : A qui irons-nous, puisque vous avez les paroles de la vie ? Mais maintenant répondez encore : A qui irez-vous après avoir quitté ce divin Maître, dont les paroles sont pour vous des paroles de vie, et dont l'affection est le principe et la source de votre bonheur ? — O DIEU, qui est l'homme qui se doit tenir en assurance en voyant cet apôtre tomber ? Qui osera présumer de ses forces, ou s'appuyer sur sa propre vertu ? Où sont les belles paroles de ce fervent disciple ? *Etiamsi oportuerit me mori tecum, non te negabo*. Qu'est devenu ce grand courage, qui ne craignait ni la mort ni la prison : *Paratus sum in carcerem et in mortem ire*. Où sont les effets de cette promesse : *Etsi omnes scandalizati fuerint, sed non ego* : quand tous les autres vous abandonneraient, je suis incapable de cette lâcheté ! — Cet apôtre est tombé par faiblesse, pour lui apprendre ce qu'il était de lui-même, et pour punir sa présomption, parce qu'il s'était fié sur ses propres forces.

Voyez, je vous prie, comme il tombe par degrés dans l'abîme. D'abord, il fait semblant de ne pas connaître le Fils de DIEU : *Non novi hominem* : c'est une grande infidélité. Ensuite, il assure avec jurement qu'il ne sait pas seulement de quoi on lui parle, ni ce qu'on lui veut dire par ce JÉSUS de Nazareth, avec lequel il proteste qu'il n'a jamais eu de commerce. Quelle ingratitude, après tant de bienfaits qu'il en avait reçus ! Enfin, il veut être anathème, et consent à s'attirer toutes les malédictions et toutes les vengeances du Ciel, s'il l'a seulement jamais vu. Voilà où sa présomption et ensuite sa lâcheté l'ont précipité. Encore, s'il eût été accusé devant les juges, si le pontife l'eût pressé de répondre, on dirait que la crainte de la prison ou de la mort, qu'il avait bravée lorsqu'il ne l'envisageait que de loin, lui avait troublé l'esprit, puisque sa présence en

a souvent effrayé de plus courageux que lui ; mais c'est une simple servante, ce sont des domestiques sans autorité qui l'interrogent, et à qui il pouvait répondre sans péril. Quel plus grand exemple de la faiblesse et de l'inconstance de la vertu des hommes, si elle n'est soutenue de la force de DIEU ? (**Houdry**, *Entretiens sur la Passion*).

[L'occasion prochaine]. — Une des causes d'une chute si déplorable dans un si grand apôtre fut l'occasion prochaine où il se jeta en s'engageant témérairement dans la compagnie de ceux qui avaient conduit le Fils de DIEU dans la maison de Caïphe, parce que quiconque s'expose volontairement au danger et à l'occasion du péché, fût-il plus élevé en sainteté que les Apôtres, infailliblement il y périra. En effet, Pierre, dès la première interrogation qu'on lui fit, désavoua son Maître, et protesta qu'il ne le connaissait point. Instruction importante, Chrétiens, pour nous avertir du malheur qui nous menace quand nous nous exposons à l'occasion, en nous trouvant dans des lieux dangereux, en fréquentant des personnes suspectes, ou en recherchant la compagnie des impies et des libertins. Quoi ! celui dont la fermeté semblait un rocher à l'épreuve des flots et des tempêtes est renversé au moindre souffle ; ce prince des Apôtres, ce bien-aimé du Sauveur, devient infidèle ; ce flambeau de l'Eglise s'éclipse et s'éteint pour un temps ; cette colonne du christianisme s'ébranle et succombe, pour s'être exposé à l'occasion : et vous, qui n'êtes qu'un faible roseau, déjà porté au vice de votre nature, de votre complexion, de votre penchant, vous vous exposez aveuglément à toutes les occasions, vous recherchez les compagnies de débauches, vous n'apportez aucune précaution contre le danger ! Immanquablement vous y périrez, parce que c'est un oracle de la vérité même, que quiconque aime le péril ne peut manquer d'y périr. (*Le même*).

[Conversion prompte]. — Le premier principe du retour d'un pécheur à la pénitence, c'est la grâce de DIEU et un regard favorable de sa bonté : voilà ce que tout le monde sait. Mais voici ce que l'exemple de S. Pierre nous apprend plus en particulier : c'est de retourner à DIEU sitôt qu'il nous regarde d'un œil de miséricorde, sitôt que la grâce nous éclaire et nous touche le cœur : *Conversus Dominus, respexit Petrum, et recondatus est verbi quod dixerat ei*. Le Sauveur ne l'eut pas plus tôt regardé, qu'il se souvint de ce qu'il lui avait dit ; et dès cet instant même il conçut une sincère douleur de son péché. Aussi est-ce la première condition d'une véritable pénitence, de se rendre aux attraits de la divine bonté ; quand l'inspiration de la grâce nous touche le cœur, il faut que notre cœur y réponde par la vive douleur de ses offenses : car c'est un moment précieux ; si nous le laissons échapper, peut-être ne le recouvrerons-nous jamais. Ah ! qu'il y a de personnes, s'écrie S. Augustin, à imiter S. Pierre dans sa chute, mais qu'il y en a peu qui le suivent dans sa conversion ! (*Le même*).

## JÉSUS DEVANT PILATE.

[Suite des événements]. — Pendant que l'apôtre S. Pierre pleure amèrement son péché, voici que les scribes et les pontifes se souillent d'un autre crime, le dessein qu'ils forment sur la vie du Sauveur, qu'ils s'efforcent de perdre à quelque prix que ce soit. En effet, le conseil qu'ils tinrent chez Caïphe pendant cette funeste nuit n'aboutit qu'à trouver le moyen d'exécuter la résolution de faire mourir celui dont ils avaient depuis longtemps conspiré la perte. Mais ils voulaient que ce fût sous quelque couleur de justice, qui servit de voile à leur haine et à leur passion. C'est pourquoi, le jour n'eut pas plus tôt commencé à paraître que le Fils de DIEU, qui devait être un jour le juge souverain de tous les hommes, est conduit au palais de Pilate pour y être jugé, parce que les prêtres et les pontifes avaient résolu de le faire condamner comme un criminel d'Etat, afin de se disculper du blâme de cette mort en le faisant condamner par ce Romain, et de se prévaloir de son autorité s'ils faisaient quelque chose contre les lois. (*Houdry, Entretiens sur la Passion*).

[Le scrupule des Juifs]. — Ce qui fut assez surprenant dans ce procédé, c'est que les Juifs, arrivés au palais de Pilate, n'y voulurent point entrer, de peur de contracter dans la maison de ce juge païen quelque impureté légale qui les empêchât de célébrer la Pâque, se contentant de lui livrer le criminel et de l'instruire des chefs dont il était accusé. Quelle fausse délicatesse de conscience ! ou plutôt, quel aveuglement ! Ils craignent de se souiller s'ils entrent dans un lieu profane, et ils n'appréhendent point de tremper leurs mains dans le sang du juste, et de le noircir de mille calomnies, de suborner des témoins, d'inventer de faux crimes ! ils ont peur de violer une cérémonie légale, et ils ne font point de scrupule de violer toutes les lois de la justice ! — Voilà ce que font encore tant de chrétiens aujourd'hui, lesquels se font un point de conscience de certaines pratiques de peu d'importance, dont ils se sont fait une loi, et qui ne s'en font point des injustices les plus criantes, comme de retenir le bien d'autrui, d'éluider par mille chicanes les poursuites d'un créancier, d'intenter un procès injuste, et autres semblables injustices que leur conscience leur reproche faiblement, pendant qu'elle est alarmée d'un scrupule mal fondé. C'est imiter la superstition des Juifs et les traditions pharisaïques, pour l'obser-

vation desquelles ils ne faisaient pas difficulté de violer les commandements les plus précis du Seigneur. O aveuglement impie et insensé ! s'écrie S. Augustin : ils seraient souillés en entrant dans la maison d'un étranger, et ils ne le seraient pas par leur propre crime ! ils craignent de contracter une impureté légale s'ils entrent dans le palais d'un juge profane, et ils ne craignent point de devenir impurs en commettant un meurtre en la personne d'un innocent ! (**Monmorel**).

[Conduite de Pilate]. — Pilate condescendant à l'humeur des Juifs, qui, par un motif de religion, faisaient difficulté d'entrer dans son palais, sortit, et se tint, pour leur parler, sur le perron qui avançait dans la cour : c'est de là qu'il reçoit leurs accusations et qu'il écoute leurs plaintes injustes. Il leur demande d'abord : « De quel crime accusez-vous cet homme ? *Quam accusationem affertis adversus hominem hunc ?* car il n'est pas de la justice de condamner personne sans connaissance de cause. » Que répondent les pharisiens ? ils disent, par une audace inouïe, que c'est les offenser que de leur demander des preuves, et qu'ils ne l'eussent pas amené s'il n'eût été criminel ; ils veulent qu'on le condamne sur leur simple déclaration. Ils amènent le Fils de DIEU pour être exécuté, et non pour être examiné. Ils ne prennent pas ce gouverneur pour juge ou pour arbitre dans cette cause, mais pour ministre de leur fureur. En un mot, c'était les offenser que de douter du crime d'un homme à qui des gens de leur probité avaient fait le procès : *Hic si non esset malefactor non tibi tradidissemus eum*. Pilate, tout païen qu'il était, plus équitable que les prêtres et les pharisiens, ne fut pas assez injuste pour vouloir supposer le crime sans l'examiner, ni condamner l'accusé sans l'écouter. Il leur repart avec adresse : « Puisque vous en êtes là que, sans entendre vos accusations, vous voulez que je condamne l'accusé, prenez-le vous-mêmes : soyez ses juges et ses parties, et voyez si votre loi vous permet de condamner un coupable sans l'ouïr ; pour moi je vous déclare que les miennes ne me le permettent pas : *Accipite eum vos, et secundum legem vestram judicate*. » A quoi les Juifs répondent qu'il ne leur est pas permis de faire mourir qui que ce soit. Défaite pleine d'artifice et de malice. Eh ! par quelle loi, perfides, vous est-il donc permis de vouloir et de poursuivre la mort d'un innocent ? Si vous obéissez à la loi romaine qui vous défend de connaître du sang, pourquoi violez-vous la loi de DIEU, qui défend l'homicide, même quant au désir et à la vobonté ? *Quâ lege quod vobis non licet facere licet velle ?* demande S. Léon. Dites du moins ce qu'il a fait pour mériter la mort infâme que vous voulez lui procurer. C'est ce qu'ils sont contraints de faire, voyant que Pilate veut être pleinement informé des faits dont on accuse cet homme ; et, ne pouvant trouver de véritables crimes, ils ont recours à la calomnie. (**Le P. Nouet, Méditations sur la Passion**).



[Accusations et faux témoins]. — Le Sauveur ne fut pas plus tôt présenté à Pilate, que tous les docteurs de la loi, la foule des pharisiens, se rendent au prétoire. Le peuple, attiré par la curiosité, accourt de toutes parts pour voir ce qui arrivera au jugement de cet homme qui a rempli la Judée du bruit de son éloquence et de ses miracles. C'est devant une si nombreuse assemblée que Jésus est chargé de mille crimes, tous confirmés par plusieurs faux témoins. Il se lève à chaque moment de nouveaux accusateurs ; il en arrive sans cesse qui succèdent aux premiers, et qui font instance pour être ouïs dans leurs dépositions. Il est étrange qu'il se soit trouvé tant de personnes disposées à calomnier un homme qui n'avait fait tort à personne. Il est encore plus étrange que, de toute cette grande multitude, nul ne se présente pour réfuter ces calomnies et prendre le parti de l'innocent. JÉSUS-CHRIST avait eu douze apôtres et soixante-douze disciples, qui avaient été témoins de ses actions ; il avait guéri une infinité de malades et ressuscité plusieurs morts ; il avait rendu l'usage de la parole à je ne sais combien de muets : et cependant tout se tait, personne ne paraît pour le défendre. Quelle lâcheté ! quelle ingratitude ! mais quelle confusion et quel sujet de douleur pour le Fils de DIEU, de se voir ainsi abandonné dans une nécessité si pressante, de voir qu'on a honte de se déclarer pour lui et que ses meilleurs amis le renoncent ! (**Le P. de la Colomnière**, 2<sup>e</sup> sermon sur la Passion).

[Les crimes dont on accuse N.-S. devant Pilate]. — Les Juifs, animés contre le Sauveur, ne voyant pas que Pilate entrât assez dans leurs sentiments, et même que leur première démarche n'avait pas été trop bien reçue, tâchent du moins de le prévenir en accusant celui qu'on lui présentait pour le condamner, des crimes les plus odieux, tantôt de sédition en disant qu'il avait soulevé le peuple, tantôt de rébellion en assurant qu'il avait conspiré contre la domination romaine, parce qu'il s'était voulu faire roi, et qu'il avait empêché qu'on ne payât le tribut à César : mensonge malicieux, s'il en fut jamais : car, ne pouvant douter que Pilate ne soutînt avec toute l'ardeur imaginable les intérêts de l'empereur, ils jugèrent qu'il n'y avait rien de plus propre pour l'animer lui-même à se rendre partie contre le criminel et à poursuivre sa mort. Ils ajoutent enfin que, pour porter l'impiété jusqu'au comble, cet homme s'était vanté d'être le Messie et l'oint du Seigneur. Ces impostures étaient évidemment fausses : car, au lieu de soulever le peuple il l'avait toujours porté à l'obéissance et à la paix ; au lieu d'empêcher de payer le tribut à César, il l'avait payé lui-même ; au lieu d'affecter la royauté, il s'était enfui lorsqu'on la lui avait présentée ; et pour ce qui est de la qualité de Messie, le nombre infini des prodiges et des miracles dont il avait rempli toute la Judée montrait assez son innocence et l'aveuglement épouvantable de ses ennemis. Cependant le Sauveur souffre tout cela avec une admirable douceur, et, dans le secret de son cœur, offrant à son Père un

sacrifice parfait des sentiments de l'honneur mondain, il veut mourir à toute l'estime des hommes avant de mourir sur la croix. (**Le P. Nouet**).

[Patience admirable du Sauveur]. — Toutes les accusations que les Juifs faisaient contre le Fils de DIEU étaient pleines d'imposture, et le seul empressément qu'ils témoignaient à l'accuser découvrait assez leur emportement et leur haine. Mais, si vous voulez savoir quels étaient les sentiments du Fils de DIEU durant cette procédure, je vous dirai seulement qu'il fait paraître une patience qui donne de l'étonnement à son juge même, lequel est surpris de voir qu'il ne répond rien ni à ceux qui l'accusent ni au juge qui le défend. Cette patience, pendant que ses ennemis marquaient tant de chaleur et d'animosité, jointe à l'avis que la femme de Pilate envoya donner à son mari de ne se point mêler dans l'affaire de cet homme juste, fit croire à ce juge païen qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire dans un homme qui témoignait une si grande tranquillité d'esprit dans une affaire de cette nature. Il voulut l'examiner plus à loisir ; et comme il était assez éclairé, s'étant aperçu que ses accusateurs en disaient trop, et qu'à force d'accumuler crime sur crime ils se coupaient et n'agissaient que par passion, il rentra dans le prétoire, où ayant fait venir JÉSUS-CHRIST, il l'interroge sur le chef capital qui méritait d'être examiné avec plus d'attention : savoir, s'il s'était fait roi, espérant tirer quelque éclaircissement sur une affaire si délicate ; mais, ayant entendu de quel royaume il avait voulu parler, il n'eut pas de peine à reconnaître et à déclarer son innocence sur un point dont les Juifs faisaient le principal fondement de leur accusation, et par lequel ils espéraient davantage intéresser ce juge à le condamner. (**Houdry**). (1)

[Interrogation de Jésus par Pilate]. — Pilate, ayant paru assez satisfait sur la réponse que le Sauveur lui avait faite, et d'ailleurs ne voyant en lui aucune marque qui lui donnât sujet de soupçonner qu'il eût attenté à l'empire de César, sa pauvreté, son humilité et l'état où il le voyait ne montrant rien qui fût capable de donner de l'ombrage ou d'imprimer une juste défiance sur cet article, dit au Fils de DIEU : « Vous savez que je ne suis pas Juif, et que je ne puis savoir ce que c'est que la royauté de ce Messie dont on vous fait un si grand crime. Ce sont ceux de votre nation, et même les principaux, qui vous ont mis entre mes mains ; ce sont eux qui vous accusent de cet attentat : quel sujet leur en avez-vous donné ? *Quid fecisti* : En un mot, qu'avez-vous fait ? dites-le-moi. » — Ici,

(1) Nous avertissons, une fois pour toutes, que le P. Houdry, en se citant lui-même, se contente d'indiquer celui de ses sermons auquel il emprunte un passage, sans jamais y joindre le nom d'Houdry. C'est nous qui avons jugé à propos d'indiquer ce nom en toutes lettres.

Chrétiens, il aurait fallu produire tous les miracles de cet Homme-DIEU pour répondre à cette interrogation ; il aurait fallu que tous les muets à qui il avait rendu la parole eussent parlé pour lui, que les morts qu'il avait ressuscités fussent venus défendre sa vie, et que les aveugles à qui il avait fait voir la lumière du jour eussent pris à témoin cette même lumière qu'il leur avait rendue ; il eût fallu que les démons mêmes, qui avaient hautement publié sa grandeur et sa puissance, au défaut des hommes méconnaissants de ses bienfaits, fussent venus rendre témoignage qu'il les avait chassés, avec un souverain empire, des corps des possédés. *Quid fecisti ?* Hé ! qui le pourrait dire, ce qu'il a fait ? La terre, les cieux, les astres, les éléments, sont les ouvrages de ses doigts, comme parle le prophète, puisque, en tant que DIEU, c'est lui qui a tiré cet univers du néant. Mais quand il le dira, on ne le croira pas ; et pour l'avoir avoué devant Caïphe, on en a fait le principal chef de son procès. Du moins qu'a-t-il fait en tant que DIEU-Homme ? *Quid fecisti ?* Répondez, Chrétiens, non au tribunal de Pilate, mais à celui de votre conscience : qu'a-t-il fait pour vous ? Il est descendu du ciel sur la terre pour votre salut ; durant l'espace de plus de trente ans, il n'a pensé et travaillé qu'à cet unique dessein, c'est pour cela qu'il a peiné et fatigué en parcourant les villes et les bourgades de la Judée ; pour cela qu'il s'est consumé de travaux, et qu'il va encore offrir tous les tourments de sa mort. *Quid fecisti ?* Comptez, si vous pouvez, tous les bienfaits. Oh ! qu'il y aurait à dire sur ce point, puisqu'il faudrait compter tous les moments de votre vie, toutes les grâces que vous avez reçues, tous les biens qu'il vous a faits, et tous ceux qu'il vous prépare. Et après cela, Chrétiens, serez-vous les premiers à le juger digne de mort et à en prononcer l'arrêt par vos péchés ? Ah ! souvenez-vous qu'il vous fera un jour la même demande, lorsque, au lieu du personnage de criminel qu'il fait maintenant, il sera véritablement le juge souverain de tous les hommes. *Quid fecisti ?* vous demandera-t-il alors. Mais que répondrons-nous, vous et moi, à cette question, lorsque toutes les consciences seront ouvertes, et que, quand nous voudrions cacher nos crimes, ils répondront eux-mêmes et se découvriront, comme parle le Prophète ; lorsque nos propres actions déposeront contre nous, et que toutes les créatures qui en auront été les témoins presseront notre condamnation ? Pour éviter alors ce jugement de rigueur, demandons-nous souvent à nous-mêmes : *Quid fecisti ?* qu'as-tu fait ? Examinons nos paroles, nos pensées, nos actions, et portons l'arrêt contre nous-mêmes : c'est le moyen d'éviter celui que ce souverain juge prononcera peut-être contre nous, à la face de l'univers. (*Le même, Entretiens sur la Passion*).

[Réponse de Jésus à Pilate]. — Comme c'était usurper l'autorité souveraine que de se déclarer alors roi dans un pays que les Romains avaient soumis à leur puissance, et par-là se déclarer criminel de lèse-majesté, le Fils de

DIEU, qui savait dispenser son silence et ses réponses avec une admirable sagesse, répondit à Pilate, comme rapporte l'Évangile : *Regnum meum non est de hoc mundo*, mon royaume n'est pas de ce monde. C'en fut assez pour se justifier devant ce juge éclairé, et qui n'était point passionné comme les Juifs, d'une accusation qui avait si peu d'apparence et de fondement, d'avoir affecté la royauté au sens que ses accusateurs l'entendaient. Il est vrai, Chrétiens, que cette seule parole leva tout le soupçon qu'on s'efforçait d'inspirer à Pilate de ce côté-là ; mais cette même parole n'accuse-t-elle point la plus grande partie des hommes, qui établissent leur royaume en ce monde, qui y bornent toutes leurs espérances, et qui y mettent tout leur bonheur ? Car, selon la remarque de S. Augustin, comme dans la possession d'un royaume sont compris tous les biens de ce monde, les richesses, les honneurs, les plaisirs ; lorsque les hommes n'ont point d'autre soin ni d'autre passion que pour ces sortes de biens, c'est chercher ou établir leur royaume en ce monde que de courir après ces sortes de biens ; et, quoiqu'ils ne l'y trouvent pas toujours, ils font du moins tous leurs efforts pour l'y trouver et pour en jouir, sans faire réflexion qu'après avoir fait profession de suivre le Sauveur pauvre, humble et souffrant, c'est renoncer au royaume qu'il nous a acquis et qu'il nous a promis si solennellement, que d'en chercher un autre en cette vie. *Regnum meum non est de hoc mundo* : son royaume n'est pas de ce monde ; mais le nôtre n'en est-il point ? n'aimons-nous point ce monde réprouvé ? le soin de lui plaire, le désir de ses biens et de ses plaisirs, n'occupent-ils point tout notre cœur ? Mais de quel droit prétendons-nous régner un jour avec lui, en cherchant un autre royaume que le sien ? (*Le même*).

[Pilate déclare Jésus innocent]. — Pilate, sans comprendre en quelle manière Jésus se disait roi, comprit au moins qu'en l'état qu'il le voyait il ne pouvait être fort à craindre pour l'empereur, et, ne tenant compte de le faire parler davantage sur ce sujet, il lui demanda brusquement ce que c'était que la vérité, sur ce que le Sauveur lui avait répondu qu'il était venu au monde pour en rendre témoignage. Sans attendre la réponse, il vient trouver les princes des prêtres, qui étaient restés dehors pour leur déclarer une seconde fois qu'il ne trouvait aucun crime dans cet homme : *Ego nullam in eo invenio causam*. Quelle preuve plus évidente de l'innocence du Sauveur que la déclaration publique que son juge fait de lui-même ? Juge trop heureux si à cette droiture de cœur et à cette probité romaine dont il se piquait il eût joint une égale fermeté de courage pour soutenir cette réputation ! Il n'eût pas tant fait souffrir de confusion à ce Roi de gloire, et lui-même n'eût pas flétri sa propre gloire par une lâcheté qui attacherait une infamie éternelle à la mémoire de son nom. Car, convaincu de l'innocence de celui qu'on n'accusait que par la haine et l'envie qu'on avait contre lui, ne devait-il pas employer son autorité

pour le mettre en liberté et le renvoyer absous ? L'épée de la justice n'est-elle pas autant pour défendre les innocents que pour punir les coupables ? Pourquoi donc ménager, en cette occasion, l'esprit des Juifs, puisqu'il reconnaît que JÉSUS n'a rien fait qui mérite la mort ? Il le voulait délivrer, et en savait bien les moyens, sans la précaution qu'il prit pour ne se pas brouiller avec le conseil des Juifs, en s'opposant à leur injuste demande ; et cette lâche politique, dans un emploi qui demandait de la fermeté et du courage, le rendit lui-même criminel. C'est pourquoi l'Écriture, parlant de ces personnes faibles et de peu de résolution, dit : *Noli fieri judex, nisi valeas virtute irrumpere iniquitates* (Eccli. vii) : ne vous ingérez pas d'exercer la justice, si vous ne vous sentez assez de force pour remplir les devoirs d'un juge intègre, et pour vous raidir contre ceux qui veulent arrêter le cours des lois : car, quand la balance se trouve en des mains faibles, il est aisé de le faire pencher du côté de la faveur ou de l'intérêt. Ah ! Chrétiens, combien de crimes commet-on par cette crainte et par ces honteux ménagements, qui sont d'ordinaire une source d'injustice et qui nous font aller contre nos plus essentielles obligations ! (*Le même*).

[Le silence gardé par le Sauveur]. — Pour revenir au Sauveur, Pilate, sollicité de le presser plus vivement, l'interrogea sur les nouvelles accusations des princes des prêtres. Mais que répond JÉSUS à toutes leurs accusations ? Il ne répond rien. On l'invite à réfuter les crimes qu'on lui impute, on le presse, on lui demande s'il n'entend pas ce que l'on dit contre lui, ou s'il reconnaît qu'il est coupable : à tout cela nulle réponse ; de quoi ce juge ne peut assez s'étonner. Il n'a jamais vu homme muet en sa propre cause ; ce silence est une énigme qui l'embarrasse : *Et non respondit ei verbum, ita ut miraretur præses vehementer*. En effet, l'amour de la vie fournit aux plus criminels de quoi parler en leur faveur, et les rend éloquentes devant leurs juges. Mais le désir de la mort ferme ici la bouche au plus saint des hommes. C'était, en effet, un spectacle bien étonnant de voir d'un côté dans les chefs de la religion tant de passion, tant d'acharnement contre un homme à qui on ne reproche aucun véritable crime ; et d'un autre côté tant de douceur, tant de tranquillité, dans un homme qui voit tout un peuple demander sa mort. Les Juifs ne pouvaient convaincre JÉSUS-CHRIST d'aucun crime, dit S. Chrysostôme, lors même qu'il ne leur répondit pas ; la pauvreté de sa vie était une voix qui, dans son silence même, leur reprochait leur injustice ; il était aisé au Sauveur de confondre ses accusateurs ; mais son amour lui impose silence, de peur de retarder l'ouvrage de notre rédemption, et d'arrêter le cours de ses souffrances. (*Anonyme*).

[Même sujet]. — O DIEU ! la belle occasion qu'avait alors le Fils de DIEU de parler et de faire triompher son éloquence ! Le beau sujet de discours

pour ce Verbe incarné, que la sainteté de ses mœurs, la pureté de sa doctrine, la vérité de ses miracles et la justification de toutes ses actions ! Mais le désir qu'il a de souffrir pour nous, et l'état qu'il fait de l'abandon de son honneur et de sa vie entre les mains de son Père, lui impose silence, s'il faut ainsi parler. S'il eût voulu manifester sa divinité par quelque miracle, qui eût osé attenter à sa personne ? qui eût entrepris *de crucifier le Seigneur de gloire* ? Mais il se tait et se cache, pour leur laisser la liberté de faire tout ce que la haine leur peut suggérer, résolu de tout souffrir, de peur de mettre obstacle à notre salut. Cependant, quelle patience dans cet humble Sauveur, qui entend sans émotion les cris et les calomnies qu'on fait contre lui, les crimes dont on le charge, sans se récrier, sans contredire, sans alléguer la moindre chose pour sa justification ! *Qui inquirebant mala mihi locuti sunt vanitates, ego autem tanquam surdus non audiebam, et sicut mutus non aperiens os suum*, dit-il par son prophète (Ps. 37) : lorsque mes ennemis étaient le plus déchaînés contre moi, et qu'on alléguait le bien de l'Etat et de la religion pour presser l'arrêt de ma condamnation, pendant qu'on décriait ma conduite, ma doctrine, mes desseins, et qu'on donnait un tour criminel à mes plus innocentes actions, j'étais insensible aux accusations les plus atroces, et mon juge admirait mon invincible patience : patience en effet admirable, dans un temps et dans une conjoncture où l'on met tout en œuvre pour se défendre. (*Le même*).

[Suite du même sujet]. — Tandis que le Fils de Dieu est chargé de calomnies par des imposteurs animés à sa perte, que leur répond-il ? Pas une parole, ni contre ses accusateurs ni pour soi-même. Silence de soumission envers son Père, et de charité envers ses ennemis ; silence de patience et d'humilité : *JESUS autem tacebat*. Quels mystères ! Il est accablé de faux témoignages, ce DIEU-Homme, et il ne se plaint point de ceux qui les rendent contre lui ; il n'en appelle point au Ciel pour être vengé de leur injustice, et, quoiqu'il le pût, il ne se met point en devoir de les confondre. Silence si héroïque, que le SAINT-ESPRIT en fait un éloge particulier dans l'Ecriture : *Qui, cum malediceretur, non maledicebat* (I Petri, II). Mais pourquoi se tait-il de la sorte ? C'est, Chrétiens, pour établir cette maxime de son Evangile, si surprenante et si opposée à l'esprit du monde : « Tenez-vous heureux quand les hommes se déclareront contre vous, qu'ils tâcheront de vous décrier, qu'ils en diront tout le mal qu'un esprit aigri et envenimé leur inspirera : *Beati estis cum maledixerint vobis et dixerint omne malum adversum vos* (Matth. v). Toute la nature devait se soulever contre cette vérité, et c'est pour cela qu'il fallait que le Sauveur la justifiât dans sa personne : car ce qu'il y a de moins supportable à l'amour propre, c'est d'être accusé faussement, et de voir la calomnie l'emporter sur notre innocence. Voilà ce qui nous révolte, ce qui nous jette quelquefois dans les plus violents transports ; mais ce

sont ces transports que le Fils de DIEU a voulu réprimer, par un moyen que sa sagesse seule pouvait inventer, et qui est le miracle de sa grâce, savoir, en nous faisant une béatitude de la calomnie même. (**Bourdaloue**, 2<sup>e</sup> sermon sur la Passion).

[Pilate défend le Sauveur]. — Il faut remarquer, dit S. Augustin, que JÉSUS-CHRIST passait dans toute la Judée pour un prophète envoyé de DIEU. On ne parlait que de la sainteté de sa vie et de la grandeur de ses miracles : et ses accusateurs prétendent que c'est un homme déjà condamné par la voix publique, dont les crimes sont si connus que d'en douter même c'est leur faire injure. Langage ordinaire de la calomnie, qui ne s'énonce jamais plus hardiment que quand elle impose plus fausement, et qui, pour autoriser le mensonge, ne manque point de le proposer comme une évidence. Mais encore, reprend Pilate, quel mal a-t-il fait ? *Quid enim mali fecit ?* — Ce qu'il a fait, c'est qu'il a voulu pervertir notre nation ; c'est que nous l'avons trouvé semant parmi le peuple des maximes damnales, qui vont au renversement des mœurs. — On eût dit, à croire ces gens passionnés, que JÉSUS-CHRIST était en effet un corrupteur et un séducteur : calomnie non moins faible à soutenir ses impostures qu'elle paraît hardie à les avancer : car, quand il en fallut venir à la justification des faits, on n'entendit que des bruits confus d'une multitude passionnée ; tous se déclarent pour témoins, mais leurs témoignages se détruisent les uns les autres et Pilate est surpris de voir tant d'emportement d'une part, et de l'autre si peu de preuves. (*Le même*),

[Jésus renvoyé à Hérode]. — Comme le temps pressait et que Pilate ne paraissait donner aucune créance à des faits qu'on alléguait sans preuve, ils font instance sur celui qui avait le plus d'apparence s'il était, comme ils l'assuraient, de notoriété publique : savoir, qu'il avait soulevé toute la Galilée en prêchant et dogmatisant par toutes les villes. A ce mot de Galilée, Pilate, qui n'était pas encore assez méchant pour condamner un homme qu'il jugeait innocent, ni assez généreux pour soutenir avec vigueur les intérêts de la justice, fut bien aise de trouver l'occasion de se déporter d'une mauvaise affaire, et de la renvoyer vers Hérode, comme étant de son ressort. Ce fut le parti qu'il jugea à propos de prendre, par une politique assez adroite, qui, sans commettre d'injustice, lui donnait moyen de ménager les esprits, si furieusement déchaînés contre le Sauveur. Ainsi, voilà ce juge de tous les hommes renvoyé de tribunal en tribunal, présenté devant les présidents, devant des rois, et partout traité comme le dernier de tous les hommes. (**Houdry**).

[La mauvaise politique de Pilate]. — Les Juifs, qui faisaient le principal fond de leur accusation sur ce que JÉSUS avait soulevé toute la Galilée par ses prédications séditieuses, donnèrent occasion à ce juge de s'enquérir s'il

était de cette province, afin de se défaire de l'importunité des Juifs en renvoyant le criminel à ce prince, à qui les Romains avaient laissé la Galilée, et qui se trouva alors à Jérusalem pour la fête de Pâques. En quoi ce juge politique trouvait un autre avantage, celui de se remettre bien avec Hérode, avec lequel il était brouillé, par la déférence qu'il avait de lui laisser le jugement d'un criminel de sa juridiction. Mais ce fut une damnable politique de ce juge, qui voulait charger un autre d'un crime qu'il appréhendait lui-même de commettre, ou bien de se mettre peu en peine de ce que deviendrait un innocent, pourvu qu'il évitât le reproche et le blâme de l'avoir condamné, ne faisant pas réflexion qu'il serait toujours cause de sa mort s'il était condamné par un autre, pour ne s'être pas servi du pouvoir que sa charge lui donnait de le délivrer de pleine autorité : comme si ce n'était pas être également coupable devant DIEU de permettre le crime ou de le commettre. Il y a de l'apparence que l'intention de Pilate était de délivrer effectivement ce prétendu criminel : ce qu'il avait déjà fait pour cela et ce qu'il fit depuis le marque assez ; mais, par une fausse prudence qui lui faisait craindre de choquer les Juifs, il prit des moyens injustes, qui n'eurent point d'autre effet que de faire souffrir de nouveaux outrages à celui qu'il croyait innocent. Car enfin, s'il se promettait qu'Hérode ne le trouverait pas coupable, ou qu'il ne permettrait pas qu'il fût mis à mort par ces furieux, que ne le délivrait-il lui-même le premier, puisque les Juifs reconnaissaient son autorité ? Ce n'était donc que par une faiblesse criminelle qu'il usait de cette déférence à contre-temps, personne ne lui contestant son pouvoir, et n'y ayant nul conflit de juridiction. (*Le même*).

[Le silence de Notre-Seigneur]. — Vous demanderez peut-être pourquoi JÉSUS-CHRIST, quelque déterminé qu'il fût à épargner ses accusateurs, ne parlait pas au moins devant Pilate pour sa légitime défense. Ah ! Chrétiens, voilà le prodige, que la morale païenne, avec toute sa prétendue sagesse, n'a jamais connu. Pilate le presse de répondre aux accusations des Juifs : N'entendez-vous pas, lui dit-il, tout ce qu'on dépose contre vous ? *Non audis quanta isti dicunt adversum te testimonia ?* Parlez donc, et, si vous êtes innocent, faites-le paraître. Mais à cela JÉSUS ne réplique rien : *Et non respondit ei ad ullum verbum*. Il était, ce semble, de la gloire de DIEU que la calomnie fût confondue. Il est vrai, dit S. Bernard ; mais il était encore de la même gloire qu'un juste calomnié demeurât dans le silence, et c'est pourquoi il se tait : JÉSUS *autem tacebat*. Il y allait de l'honneur de son ministère que lui, qui avait prêché les vérités du salut, ne passât pas pour un corrupteur du peuple, je l'avoue : mais l'honneur de son ministère l'engageait encore plus à pratiquer lui-même ce qu'il avait enseigné : et c'est pour cela qu'il ne dit pas un seul mot : JÉSUS *autem tacebat*. L'intérêt de la religion voulait



que lui, qui en était le chef et l'auteur, ne fût pas regardé comme un criminel : J'en conviens ; mais il n'était pas moins de l'intérêt de la religion que lui, qui en devait être l'exemple et le modèle, apprît aux hommes à faire le plus grand de tous les sacrifices, qui est celui de la réputation, et c'est ce qui lui ferme la bouche : *JESUS autem tacebat*. Il devait épargner à ses disciples la honte d'avoir eu un maître séditieux, j'en demeure d'accord : mais il aimait encore mieux leur laisser cette belle leçon, d'avoir eu un maître patient jusqu'à l'entier oubli de lui-même. Enfin, il trouve sa vie mieux justifiée par son silence que par ses paroles : *JESUS autem tacebat*. Que ce silence, Chrétiens, nous dit de choses, si nous les savons bien pénétrer ? (*Anonyme*).



## JÉSUS EST RENVOYÉ A HÉRODE,

dont il est méprisé.

Les affronts qu'il reçut à sa cour.

[Joie d'Hérode de voir le Sauveur]. — C'est pour suivre l'histoire de la Passion du Fils de DIEU que nous le considérons maintenant devant Hérode, à qui Pilate l'avait renvoyé, soit à dessein de gagner du temps pour calmer les esprits des Juifs, soit par une politique adroite, afin de se décharger du blâme de cette mort en cédant à ce prince le droit de connaître de cette affaire, qu'il aurait peut-être disputée dans une autre occasion. Quoi qu'il en soit, le Sauveur n'est pas plus tôt présenté devant Hérode que la curiosité s'empare de son esprit ; il marque de l'empressement pour le voir et l'entretenir, cet homme dont les miracles faisaient tant de bruit, qui avaient fait naître en lui le désir de lui parler et de le faire voir à toute sa cour : car il comptait bien que, s'il était prophète, il ne manquerait pas de faire quelque chose d'extraordinaire en sa présence, afin de faire voir le crédit qu'il avait auprès de DIEU, comme autrefois Moïse devant Pharaon. Mais, loin de cela, l'humble JÉSUS, qui ne

cherchait que le mépris et la confusion, et qui n'avait jamais mis le pied à la cour des rois de la terre, y vint cette fois pour faire voir sa patience en y souffrant toutes les indignités imaginables. En effet, autant ce prince avait témoigné de curiosité de le voir et de lui parler, autant il marqua de mépris de sa personne, comme d'un homme sans esprit, qui n'avait pas répondu une seule parole au bon accueil qu'il lui avait fait. (**Houdry**).

[Silence de Jésus]. — Hérode fut bien surpris de voir que cet homme, qu'on lui avait amené comme un criminel et auquel il était en pouvoir et peut-être en résolution de faire grâce, ne daignait pas même lui répondre une seule parole, ni implorer sa protection contre les poursuites de ses ennemis. Mais le Fils de DIEU n'avait garde de flatter la curiosité de cet incestueux, qui par ses crimes s'était rendu indigne que le Sauveur lui parlât, bien loin qu'il fit des miracles en sa considération. Il n'était plus temps. Ce prince avait eu mille occasions de le voir et de l'entendre ; mais, pour les avoir négligées, maintenant qu'il s'empresse de le faire parler et qu'il espère voir des miracles, il sera frustré de son espérance. Que les jugements de DIEU sont terribles, Messieurs, et qu'il est dangereux de mépriser ses grâces lorsqu'elles nous pressent et nous sollicitent de lui obéir ! Si nous les négligeons lorsqu'il nous les présente, peut-être que, quand nous les souhaiterons et que nous en aurons le plus de besoin, il ne sera plus temps. Il nous arrivera ce qui arriva à Hérode ; JÉSUS avait prêché, il avait rempli Jérusalem et toute la Judée de prodiges : ce prince a négligé de le voir, de l'entendre et de s'instruire ; maintenant que le temps est passé, il n'y a plus de miracle pour lui. Quoi ! si tu savais, prince infortuné, quel miracle c'est que de voir le Tout-Puissant lié et garrotté, le Verbe éternel muet et le souverain de l'univers soumis à ta puissance, tu ne demanderais point de plus grand miracle. Que si tu en es si curieux, attends dans cinq ou six heures ; sors de Jérusalem, et approche de la montagne du Calvaire : tu y verras le soleil éclipsé, les tombeaux s'ouvrir, et toute la nature s'ébranler. Tu veux des signes et des prodiges : tu en auras plus qu'un Pharaon, et tu demeuras plus endurci que lui. (*Le même*).

[Ce qu'Hérode devait faire]. — On ne sait pas, Messieurs, si Pilate connaissait le désir et la curiosité qu'avait Hérode de voir JÉSUS, cet homme de prodiges, dont il avait entendu parler comme d'un grand prophète, qui passait même, au sentiment de quelques-uns, pour le Messie promis dans la loi et attendu depuis si longtemps. Si ce prince eût été poussé du désir de s'instruire de la vérité, il devait faire faire une exacte recherche de la vie de celui qu'il avait en sa puissance : il aurait pu découvrir que c'était celui-là même dont la naissance avait été marquée dans le ciel par un nouvel astre, du temps d'Hérode l'Ascalonite, et qui avait échappé à la

fureur de ce barbare ; il eût pu rappeler le résultat de l'assemblée des docteurs de la loi, qui tous avaient déclaré que c'était vers ce temps-là que le Messie devait naître ; il aurait appris que des rois mages étaient venus de l'Orient le chercher jusque dans le palais et à la cour de son père ; il aurait pu faire une information juridique des miracles de cet homme, dont on parlait si diversement, ou les apprendre de ceux mêmes qui en avaient été les témoins ; il pouvait, enfin, avoir entendu parler du jugement qu'en avait porté le grand S. Jean-Baptiste, pour lequel il avait eu une singulière vénération, quoique un peu auparavant il l'eût fait mourir. Il crut même quelque temps que ce pouvait être ce même prophète qui était ressuscité, parce qu'il ne croyait pas qu'un autre que celui-là pût faire tant de miracles. Or, ce prince crut qu'alors il avait une belle occasion de s'éclaircir lui-même sur plusieurs points et sur plusieurs demandes qu'il avait à lui faire, et il ne doutait point que Jésus ne donnât des marques du pouvoir qu'il avait entendu vanter. Quand donc il vit que ce grand et fameux prédicateur gardait un profond silence et tenait les yeux baissés, sans lui faire le moindre compliment et sans daigner même implorer sa protection contre l'injustice de ses accusateurs, il changea l'estime qu'il en avait conçue, et le désir qu'il avait témoigné de le voir, en mépris et en indignation, comme contre un homme sans esprit, et crut que les Juifs avaient raison de l'accuser d'être un imposteur qui par ses prestiges et ses faux miracles s'était fait suivre par une populace abusée. Il le jugea même indigne qu'il se mêlât de ses affaires, puisqu'il n'avait pas daigné avoir recours à lui. C'est pourquoi, après lui avoir donné des marques de son mépris et l'avoir traité de stupide et d'insensé, il le renvoya à Pilate. (*Le même*).

[Jésus devant Hérode. — Le tribunal d'Hérode, où comparut le Sauveur, était proprement le tribunal de l'impiété, qui de tout temps ayant affecté de juger des œuvres de DIEU entreprend de juger la personne de DIEU même. Hérode, homme sans religion, voit le Fils de DIEU soumis non-seulement à sa puissance, mais à son jugement. Que fait-il ? tout impie qu'il est, il reçoit d'abord Jésus avec honneur et même avec joie, dans l'espérance de lui voir faire des miracles. Frustré de son attente, il méprise cet homme dont il avait entendu tant de merveilles : *Herodes sprevit illum cum exercitu suo* ; et par dérision il le renvoie vêtu d'une robe blanche : *Illusit indutum veste albâ, et remisit*. — Voilà les caractères de l'impiété, et surtout de celle qui règne plus communément à la cour : savoir, l'ignorance, la curiosité, le mépris des choses de DIEU et l'esprit de raillerie. Il y avait longtemps, dit l'évangéliste, qu'Hérode souhaitait de voir Jésus, parce qu'on lui en avait beaucoup parlé : et c'est pour cela qu'il lui fit en apparence un favorable accueil, et qu'il le prévint, l'interrogeant sur plusieurs choses par une pure curiosité. Voilà l'esprit du monde, et en particulier l'esprit de la cour : on veut voir les hommes extraordinaires,

les hommes rares et singuliers, les hommes même distingués par la sainteté de leur vie; on les veut voir, non pas pour les écouter et pour les croire, mais pour les examiner et pour les censurer; mais pour y découvrir du faible, mais pour en rabattre l'estime: car c'est à quoi aboutit cette maligne curiosité dont le monde se pique. — De plus, Hérode espéra que JÉSUS-CHRIST ferait quelque miracle en sa présence, et il le désira avec passion: *Sperabat signum aliquod ab eo fieri*. Autre caractère de l'infidélité du siècle: on veut voir des miracles, et sans cela on ne veut rien croire. Mais JÉSUS-CHRIST, bien loin de s'accommoder, en ceci, au caprice et au goût de l'impiété, la laisse dans son endurcissement et la confond, suspendant les effets de cette vertu divine dont il avait donné en tant de rencontres des marques éclatantes, et ne voulant pas prodiguer, pour ainsi dire, sa toute-puissance au gré et selon les idées d'un esprit mondain. Il a fait des miracles dans les bourgades de la Judée et de la Galilée, et il n'en a point voulu faire à la cour. N'est-ce point, reprend S. Chrysostôme, parce que la cour en est indigne? Non; mais c'est qu'il était de l'honneur et de la sainteté de JÉSUS-CHRIST, la voyant dans cette corruption entière de mœurs et de croyance, de la dédaigner. Mais encore, direz-vous, pourquoi refuse-t-il ce remède à l'impiété; et, puisque l'impiété ne peut être convaincue que par les miracles, pourquoi ne condescend-il point à sa faiblesse? C'est, dit S. Grégoire pape, premièrement, parce que l'impiété, indépendamment des miracles, n'a d'ailleurs que trop de lumière pour se convaincre, et qu'il n'est pas juste que DIEU s'oblige à employer des moyens extraordinaires, tandis qu'il nous en fournit d'autres suffisants, mais dont nous abusons par notre malice. — Secondement, parce que tout impie et tout libertin qui demande des miracles pour se convertir n'en serait pas moins libertin ni moins impie après les avoir vus, et qu'ayant étouffé dans son cœur toutes les lumières de la raison et de la foi il saurait bien encore, pour se maintenir dans la possession de son libertinage, éluder la preuve que formeraient contre lui ces miracles, en les attribuant soit à l'illusion des sens, soit à quelque vertu naturelle. Tel était l'état d'Hérode, telle était la situation de son esprit. Or, le Sauveur, pratiquant lui-même ce qu'il avait enseigné, ne voulut point, selon l'expression de l'Écriture, donner aux chiens les choses saintes, et faire des miracles dont il n'y avait nul fruit à attendre. (Bourdalous, *Sermon sur la Passion*).

[Mépris d'Hérode pour N.-S.]. — Hérode ne trouvant pas dans JÉSUS-CHRIST de quoi contenter sa curiosité, le méprisa, et joignit au mépris la raillerie la plus outrageuse. Le Verbe éternel, la sagesse éternelle, lui sert de jouet, et il donne JÉSUS-CHRIST en spectacle à toute sa cour et à tout le peuple, le faisant vêtir d'une robe blanche et le renvoyant comme un fou! Telle est la ressource la plus ordinaire du libertin et sa plus forte défense, de railler sur les mystères les plus saints et les plus augustes de

la religion. Vous avez beau vous appuyer des raisonnements les plus solides pour convaincre un de ces esprits malignement enjoués et plaisants : une vaine plaisanterie lui tiendra lieu de réponse ; et, parce que ceux qui l'écoutent ne sont ni mieux instruits ni mieux disposés que lui, on s'attachera plutôt à un mot qu'il dira et qu'il saura assaisonner d'un certain sel, à un conte qu'il inventera, à un trait vif qui lui échappera, qu'aux solides vérités que vous voudrez lui faire comprendre. Esprit opposé à l'Esprit de DIEU : on traite de folie les plus sages maximes de l'Evangile, et d'amusements frivoles les plus salutaires pratiques du christianisme. Esprit le plus difficile à guérir, parce qu'il ne peut être guéri que par de sérieuses réflexions, et qu'on se fait de tout un badinage et un jeu. Esprit de cour, où la conduite d'un homme de bien n'est souvent regardée que comme superstition, que comme vision, que comme simplicité.

Hérode méprisa le Fils de DIEU, avec sa cour, ses soldats et tous ceux de sa suite : *Sprevit illum Herodes cum exercitu suo*. Cette parole est à remarquer : avec sa cour, ses gardes, son armée. Car que ne peut l'exemple du souverain pour imprimer à toute une cour les sentiments de mépris ou de respect dont il est prévenu à l'égard de DIEU ? et, selon les lois du monde, que doit-on attendre autre chose de ceux que leur naissance, leur emploi ou quelque autre engagement attache à la cour et au service des grands, sinon que, emportés par le torrent, ils se fassent un mérite, si le maître qu'ils servent est impie, de l'être comme lui ? L'usage du monde ne va-t-il pas là ? — Et plutôt à DIEU que JÉSUS-CHRIST, ses maximes, ses exemples, n'eussent jamais été méprisés que dans la cour d'Hérode ! Ma douleur est que cette impiété, ce mépris de JÉSUS-CHRIST, de ses lois et de la religion ne passe que trop souvent dans les cours des princes chrétiens ; et c'est une maxime assez générale, que tel est le prince, telle est toute la cour, ses officiers et tous ceux qui l'approchent. (*Le même*).

[*Jolie des ennemis du Sauveur*]. — Je vous laisse à penser, Chrétiens, quels triomphes les pharisiens qui avaient conduit le Sauveur à Hérode firent sur cette aventure, dont ils ne manquèrent pas de tirer avantage. Ils le ramenèrent ainsi vêtu par toutes les rues de Jérusalem, pour faire voir à tout le monde le jugement qu'Hérode en avait fait, et achevèrent par-là de le détruire dans l'esprit de tout le monde, en faisant voir, par l'habit ridicule qu'on lui avait mis du commandement de ce prince, ce qu'on avait pensé de sa royauté et de sa qualité de Messie. Je ne doute point qu'ils n'ajoutassent, d'un ton moqueur, qu'il lui avait été facile d'imposer aux yeux des simples par de faux miracles, et de se faire passer pour un prophète, et même pour le Messie, mais qu'il ne lui avait pas été si aisé de séduire les gens de cour, plus éclairés que le commun du peuple, qui donne dans toutes les visions, et qui est toujours disposé à croire les nou-

veautés ; que ce faux prophète n'avait eu garde de débiter ses rêveries devant les gens d'esprit, ni de se fier à ses prestiges, dont on eût bientôt découvert l'imposture ; qu'il avait été plus sage qu'on ne pensait, de contrefaire l'idiot, afin que, étant pris pour un visionnaire qui s'était mis en tête d'être le Messie, il fit croire qu'il y avait eu plus d'extravagance que de malice dans son procédé ; mais que ce qu'il avait fait devant Hérode pour éviter la mort prouvait clairement que c'était un imposteur qui avait séduit le peuple, et que toute sa conduite et ses faux miracles, si l'on ne se fût opposé à ses téméraires entreprises, auraient abouti à abolir leur loi, à renverser leur temple, et à détruire toute leur religion. Ces discours firent toute l'impression que ces princes des prêtres souhaitaient sur l'esprit du peuple, qui passe aisément et en un moment d'une extrémité à l'autre, de l'estime et de la vénération à la haine et au mépris : la honte d'avoir suivi un imposteur l'anime à sa perte, et le dépit d'avoir été si longtemps abusé, comme on le lui faisait croire, l'eût porté à le mettre en pièces, si on ne lui eût fait espérer de s'en venger bientôt par un supplice plus ignominieux. (**Le P. de la Colombière**).

[La cour d'Hérode]. — Cependant les sentiments de la cour d'Hérode furent partagés sur la conduite qu'avait tenue le Fils de DIEU en présence de ce prince : car ceux qui lui avaient fait naître la curiosité de voir un homme si extraordinaire, qui avait donné des preuves de sa sagesse dans tant d'autres occasions, s'imaginèrent qu'il avait contrefait l'insensé en celle-ci pour sauver sa vie, et qu'il avait affecté un profond silence de peur d'être condamné sur l'aveu qu'il eût fait d'être le Messie, comme il lui était déjà arrivé devant Caïphe. Ils jugeaient qu'il avait assez d'esprit pour voir qu'il n'avait pas moins à craindre d'Hérode, dans la pensée qu'il aurait eue que ce Messie ne l'eût dépouillé de ce reste de souveraineté qu'il avait dans la Judée, et dont il n'était pas moins jaloux que l'avait été son père, qui avait versé tant de sang pour conserver le royaume qu'il avait usurpé. Les autres n'en faisaient pas un jugement moins désavantageux, en publiant qu'il n'avait osé exposer ses prétendus miracles aux yeux de la cour, qui en eût bientôt découvert l'imposture, qui avait séduit une populace ignorante, laquelle se laisse aisément surprendre par les dehors d'une fausse piété. — Ainsi, voilà celui qui est la sagesse éternelle et la vérité même passant pour un imposteur, pour un faux prophète, et, au sentiment des grands et des petits, payant par de justes mépris les vains applaudissements qu'il a reçus du peuple, de la crédulité duquel on dit qu'il a abusé. Le voilà donc exposé à la risée des grands de la cour, et de ceux mêmes d'entre le peuple qui l'avaient, six jours auparavant, conduit en triomphe par les rues de cette même ville. Quelle étrange humiliation ! Ah ! vérité éternelle, sagesse incréée, qui avez vous-même confessé que vous étiez venu au monde pour annoncer la vérité, vous êtes maintenant regardé sur le pied d'un séducteur, d'un

faux prophète, d'un Messie imaginaire, qui s'est voulu faire passer pour le Fils du DIEU vivant. Ce prétendu blasphème, qui avait la nuit précédente obligé Caïphe à déchirer ses vêtements, en signe d'horreur et d'exécration, obligea peut-être Hérode à faire revêtir le Sauveur d'un habit blanc, pour tourner en ridicule sa qualité de Messie et de roi d'Israël, et pour lui faire toute la confusion que méritait une telle audace. (Houdry, *Entretiens sur la Passion*).

[Hérode livre Jésus à la risée de sa cour]. — Ainsi, Chrétiens, celui qui est la sagesse éternelle est traité comme un insensé, ce qui est sans contredit le plus outrageux de tous les mépris. Vous savez la vanité et la ridicule passion des hommes sur le chapitre de l'esprit, dont tout le monde se pique : comme c'est par la raison que nous sommes distingués des autres animaux, c'est aussi par les lumières de cette raison et par les avantages de l'esprit qu'on s'élève au-dessus des autres hommes ; c'est par-là qu'on se fait valoir, et même il n'y a personne qui ne se croie avantageusement pourvu de ce côté-là. C'est donc le dernier mépris qu'on puisse faire à une personne dont la conduite est au-dessus de la censure, de la traiter d'esprit faible, de petit génie, et encore plus d'idiot et de stupide : c'est la toucher à l'endroit le plus sensible, et rien n'est plus capable de l'humilier et de la couvrir de confusion, que de la faire passer pour un insensé. Ah ! Verbe divin, sagesse incarnée, cet affront manquait à vos abaissements et à vos humiliations. On vous avait fait passer pour un séditieux, pour un imposteur, pour un homme de bonne chère, qui fréquentait les publicains et les pécheurs, pour un blasphémateur, pour un impie, et même pour un démoniaque ; on n'a épargné nulle sorte d'injure et de reproche, on a perdu tout respect pour votre personne adorable ; mais on ne s'était point encore avisé de vous prendre pour un insensé, vous qui possédez tous les trésors de la sagesse et de la science. Cet outrageux mépris était réservé à la fin de votre vie, et devait faire l'un des endroits les plus considérables de votre passion ; c'était en ce temps, comme vous l'aviez marqué par votre prophète, que vous deviez être regardé comme le dernier des hommes : *Novissimum virorum*. (Is. xiii).

En effet, puisque c'est aux qualités de l'esprit, à la prudence et à la pénétration que la vanité des hommes a attaché le haut point de la gloire, plus le Fils de DIEU était élevé par ces avantages au-dessus du reste des hommes, plus il est abaissé et outragé de voir toutes ses perfections, sa sagesse infinie, l'étendue de ses lumières, et cet esprit supérieur qu'il avait même en tant qu'homme, de voir, dis-je, tout cela traité de folie, et se voir couvert des habits d'un fou, promené par les rangs de la milice d'Hérode pour lui servir de divertissement, et ensuite par les rues de Jérusalem pour être moqué et bafoué de la populace, et en essayer toutes les insolences. (*Le même*).

[L'habit blanc du Sauveur]. — Quoique Hérode, en faisant revêtir le Fils de DIEU d'un habit blanc, n'eût eu dessein que de le faire passer pour un imbécile et un insensé, cet habit néanmoins, par lequel il a prétendu le rendre ridicule, ne laisse pas d'être la marque et le symbole de son innocence, et de remettre devant les yeux de ceux qui connaissent son mérite et sa dignité qu'il est dans le sein de son Père l'éclat et la blancheur de la lumière éternelle : *Candor lucis æternæ* (Sap. VII) ; qu'il a été saint dans le sein de sa Mère, et qu'il a rendu toute sainte celle qui l'a mis au monde ; que, dans tous les âges et dans toutes les parties de sa vie, il a été irrépréhensible ; et quoiqu'il n'ait pas été hors des atteintes de la censure, il a pourtant donné le défi à ses plus grands ennemis, qui éclairaient de plus près toutes ses actions, de le convaincre d'aucun péché : *Quis ex vobis arguet me de peccato?* (Joan. VIII). Mais, maintenant que son innocence est opprimée, il permet qu'on lui en fasse porter la marque par la blancheur de son habit. (*Le même*).

De plus, comme l'habit blanc était autrefois une marque de joie, et que l'on s'en servait dans les triomphes et dans les fêtes publiques, nous pouvons dire que le Fils de DIEU a voulu faire voir par cet habit, qu'on lui fait porter par dérision, que les ignominies sont sa joie, les confusions sa gloire, et les affronts son triomphe ; qu'il est paré de ses opprobres comme de ses vêtements d'honneur, et qu'il n'a jamais été plus glorieux que lorsque ses ennemis lui ont donné plus de marques de leur mépris. Mais, hélas ! qui est-ce qui entre dans ces sentiments, et qui se fait un point d'honneur de souffrir les mépris et les affronts pour JÉSUS-CHRIST ? C'est un honneur si grand, qu'il n'y a point de marques de distinction qu'un chrétien dût souhaiter avec plus d'ardeur, à l'exemple des Apôtres, qui se faisaient un plaisir et une joie sensible d'être maltraités, et de souffrir toute sorte d'ignominie pour celui qui a souffert tant d'affronts pour notre amour : *Ibant gaudentes à conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine JESU contumeliam pati*. Jusque-là que le prince des Apôtres ne connaît point de gloire comparable à celle qu'il y a de souffrir les reproches, les affronts et les insultes pour ce sujet, et que c'est alors que nous sommes élevés au plus haut comble d'honneur : *Si exprobramini in nomine Christi, beati eritis ; quoniam quod est honoris, gloriæ et virtutis DEI, super vos requiescet* (I Petri IV). (*Le même*).



## NOUVEAUX EFFORTS DE PILATE

pour sauver la vie à Jésus-Christ;

Lâche politique de ce Juge,

Et ce qui se passa jusqu'à la condamnation du Sauveur.

[Jésus de retour devant Pilate]. — Après que les gardes et les soldats d'Hérode se furent divertis du Sauveur, on le reconduisit, dans ce nouvel équipage et parmi les cris du peuple, jusqu'au prétoire de Pilate, d'où on l'avait amené, et où les prêtres et les pontifes prirent occasion du traitement qu'on lui avait fait par le commandement d'Hérode, d'achever de le détruire dans l'esprit de tout le monde en faisant voir, par cet habit ridicule dont il l'avait fait revêtir, le jugement que ce prince en avait fait : de sorte que, au lieu de quelques témoins apostés qui avaient parlé la première fois, c'est tout le peuple qui demande la mort du faux prophète. Ainsi, voilà Jésus dans l'abîme de l'humiliation ; voilà sa réputation entièrement perdue ; tous ses miracles ne passent plus dans l'esprit des Juifs que pour des prestiges et des illusions ; sa doctrine n'est plus que mensonge, sa sainteté hypocrisie ; le voilà l'objet de la haine et de l'exécration publique, et l'on croit faire un sacrifice à DIEU de hâter son supplice par toutes sortes de voies. Pour comble d'insultes et de mépris, c'est à qui lui fera plus de reproches et de plus sanglantes railleries. On peut aisément s'imaginer les discours qu'on faisait de lui. La puissance, disaient les uns, qu'il a exercée avec l'applaudissement du peuple sur les éléments, sur les maladies, sur la mort et sur les démons mêmes, n'a donc été qu'enchantement et illusion, puisqu'il n'a pas le pouvoir de se défendre lui-même. — S'il avait tant de pouvoir auprès de DIEU qu'il a voulu faire croire, disaient les autres, que n'en donnait-il des preuves en présence d'un roi qui l'en sollicitait ? que n'a-t-il fait, au moins, des miracles pour

punir les mépris et les insultes dont il a été l'objet? On voit bien que DIEU ne prend pas le parti d'un imposteur; au contraire, il a couvert de confusion celui qui lui avait voulu ravir sa gloire en usurpant la divinité. — Ce Samson, ajoutaient-ils, a perdu sa force avec ses cheveux, qu'on lui a arrachés en le traînant et en le tirant tantôt d'un côté et tantôt d'un autre; mais Pilate ne devait pas se contenter des affronts qu'on avait faits à cet imposteur; on attendait de son zèle pour la justice qu'il fit un exemple de ce séducteur et de ce rebelle. Et ils renouvelaient avec de grands cris toutes les accusations dont ils l'avaient déjà chargé. (**Le P. de la Colombière**).

[Pilate veut apaiser les Juifs]. — Pilate, voyant revenir JÉSUS, fut d'un côté bien aise qu'on le lui eût renvoyé, parce que cette déférence réciproque, d'Hérode était une entrée à leur réconciliation; mais d'ailleurs il fut mécontent de se voir engagé de nouveau dans une affaire où il était obligé de s'opposer à la passion des Juifs s'il ne voulait agir contre sa conscience. L'habit dont le Sauveur était revêtu lui fit assez connaître qu'Hérode l'avait pris pour un insensé plutôt que pour un criminel, tel que le dépeignait l'envie de ses ennemis: mais la violence avec laquelle ils poursuivaient l'innocent, qui était sans défense, lui donna quelque compassion et lui fit naître le désir de le délivrer. Pour cet effet, il assemble les chefs des prêtres, les magistrats et le peuple, leur déclarant avec assez de fermeté, qu'il ne trouvait JÉSUS coupable d'aucun des crimes dont ils l'accusaient, qu'Hérode ne l'avait point trouvé tel non plus, puisqu'il l'avait renvoyé sans lui avoir rien fait qui montrât qu'il fût digne de mort. On ne peut être plus persuadé de l'innocence de JÉSUS et de l'injustice des Juifs que le fut alors Pilate, ni sentir plus de répugnance à le condamner: cependant il n'eut pas la force de le mettre en liberté, comme son devoir l'y obligeait. Ce fut, au contraire, sa malheureuse politique qui acheva de sacrifier la vie et l'innocence du Fils de DIEU en le faisant punir, tout innocent qu'il l'eût déclaré; cherchant, à la vérité, des moyens de lui sauver la vie, mais des moyens honteux et cruels, et enfin l'abandonnant à la volonté de ses persécuteurs; consentant ainsi à sa mort par une insigne lâcheté, et portant même l'arrêt de condamnation contre celui qu'il savait n'être coupable d'aucun des crimes dont on l'accusait. Ce fut une politique artificieuse et cruelle tout ensemble, pour accorder les intérêts de DIEU avec ceux du monde. Voilà pourquoi il condamna JÉSUS-CHRIST à une honteuse et cruelle flagellation, espérant par-là d'une part lui sauver la vie, et de l'autre contenter les Juifs; mais ne prenant pas garde qu'en voulant contenter les Juifs il faisait le dernier outrage à JÉSUS-CHRIST, et qu'en voulant sauver JÉSUS-CHRIST par cette voie il ne contenterait jamais les Juifs. Ce fut, enfin, une politique déterminée à tout pour son intérêt propre: car les Juifs le pressant toujours, et lui déclarant que, s'il hésitait à prononcer l'arrêt de mort, ils regarderaient ce refus comme

un attentat contre l'Empereur, il consentit enfin à tout ce qu'ils lui demandaient aimant mieux conserver sa fortune que de conserver sa conscience et son honneur. (**Bourdaloue**, 2<sup>e</sup> serm. sur la Passion).

[Les Juifs demandent la mort du Sauveur]. — Pilate, voyant que les pontifes le pressaient toujours de condamner Jésus, et de prononcer au plus tôt l'arrêt de sa mort, pour se délivrer de leur importunité, et d'ailleurs ne voulant pas tout-à-fait leur déplaire, leur dit : « Que ne le jugez-vous vous-mêmes, puisque vous le croyez coupable ? pour moi, je ne vois rien, en tout le procédé de cet homme ni en tout ce que vous alléguiez contre lui, qui soit digne de mort. » Ce fut alors que ces esprits animés s'écrièrent d'une commune voix : « Il ne nous est pas permis de condamner personne à la mort ; mais nous avons une loi selon laquelle il doit mourir : *Nos habemus legem, et secundum legem nostram debet mori.* » C'est ce que la passion fait dire aux Juifs, poussés d'une haine furieuse contre le Sauveur ; mais c'est ce que disent encore aujourd'hui une infinité de chrétiens, sinon de bouche, du moins de cœur : qu'ils ont une loi et une coutume selon laquelle il faut que le Sauveur meure. Tel, par la manière de vie qu'il mène, viole toutes les lois et toutes les maximes du christianisme, et par-là, selon les principes de sa religion, il donne la mort au Fils de DIEU autant de fois qu'il l'offense par de nouveaux crimes ; si on l'exhorte à changer de vie et de conduite : C'est ma coutume, dira-t-il, le monde vit ainsi, et c'est pour moi une loi de me former sur la manière des autres : *Nos habemus legem, et secundum legem nostram debet mori.* Tel se pique du point d'honneur, et est si sensible à la moindre injure, qu'il est résolu de la laver dans le sang de celui de qui il l'a reçue, ou dans le sien propre ; tel ne reconnaît point d'autre loi que le pouvoir de faire ce qui lui plaît ; et selon cette loi il faut que le Fils de DIEU meure. Ce monde pervers a une infinité de lois, de coutumes et de maximes de la sorte, qu'on ne peut suivre sans étouffer la grâce et sans faire mourir le Fils de DIEU dans son cœur : *Nos legem habemus, et secundum legem nostram debet mori.* — Ah ! mon cher auditeur, ne vous êtes-vous point fait vous-même quelque loi semblable ? Navez-vous jamais donné la mort au Fils de DIEU pour obéir à la loi de votre passion, de votre humeur ou de votre ambition ? Ah ! vous l'avez fait autant de fois que vous l'avez offensé par coutume, par crainte, par respect humain, et vous consentez à cette loi autant de fois que vous refusez de dompter une passion, de travailler à corriger cette humeur indocile et à rompre cette habitude qui vous porte au péché : *Nos habemus legem, et secundum legem nostram debet mori.* (**Houdry**).

## JÉSUS MIS EN PARALLÈLE AVEC BARABBAS.

[Jésus et Barabbas]. — Comme le temps pressait et que Pilate n'avait pas grand égard à cette loi prétendue des Juifs, ce juge lâche, n'osant délivrer de pleine autorité celui qu'il jugeait être innocent, et voyant que les Juifs redoublaient leurs cris, s'avisait d'un expédient assez propre au dessein qu'il avait, mais qui fut infiniment honteux au Sauveur. Ce fut que, se souvenant que c'était la coutume de ce peuple et un privilège de leur loi de mettre en liberté un criminel à la solennité de Pâques, il leur laissa le choix de Jésus ou de Barabbas, qui était un fameux voleur, et qui depuis peu avait commis un homicide pour lequel il avait été mis en prison. Pilate ne doutait point qu'ils ne se désistassent de leur poursuite plutôt que de retirer du gibet un des plus grands scélérats qui y fut jamais attaché. Représentez-vous donc, Chrétiens, le Sauveur des hommes en concurrence et en compromis avec Barabbas, c'est-à-dire, d'un côté, le Roi du ciel et de la terre, le Fils unique du Père éternel ; de l'autre, le plus criminel et le plus indigne de vivre qui fût sous le ciel, tel enfin que Pilate le jugeait propre à balancer la haine et la fureur des Juifs. Tout autre que Jésus qui leur eût été proposé eût été préféré à cet homicide ; mais, parce qu'il s'agit de délivrer le Sauveur ou Barabbas, on est content que ce scélérat vive, pour faire mourir l'Auteur de la vie, comme le leur reprocha depuis l'apôtre S. Pierre : *Petiistis virum homicidam donari vobis, auctorem verò vitæ interemistis.* (Act. III).

Si cette comparaison seule, Chrétiens auditeurs, est si honteuse au Sauveur, et si l'on ne peut l'entendre sans indignation, que ne doit point être la préférence que l'on fait de cet infâme, et d'entendre cette confusion de voix qui retentit de tous les côtés : *Non hunc, sed Barabbam ! Non hunc, sed Barabbam !* Nous voulons Barabbas ; c'est Barabbas que nous demandons ! Quel choix, juste ciel ! quelle demande, quel jugement des hommes ! Ah ! Chrétien, humilie-toi tant que tu voudras, descends jusqu'au dernier abîme de la confusion ; creuse tant que tu voudras dans cet abîme, tu trouveras toujours ton DIEU au-dessous de toi ! Et nous, qui sommes si sensibles, si délicats sur le point d'honneur, nous qui ne pouvons souffrir qu'on nous préfère un égal ou qu'on nous compare avec

un autre que nous regardons comme infiniment au-dessous de nous, si cette humiliation du Roi de gloire n'est pas capable de guérir notre orgueil, soyons après cela esclaves de l'honneur et de la réputation des hommes : voilà le jugement que les hommes ont porté du plus sage, du plus saint et du plus grand de tous les hommes : *Obstupescite, cœli, super hoc* (Jerem. II). Le Ciel n'a-t-il pas sujet de s'étonner sur cette pitoyable conduite des hommes. (**Houdry**).

[Réflexion sur Barabbas préféré au Sauveur]. — Nous avons dit que Pilate crut avoir trouvé comme moyen sûr et inmanquable de sauver la vie à JÉSUS-CHRIST, de le mettre en parallèle avec Barabbas, le plus scélérat de tous les hommes, et de laisser aux Juifs le choix de délivrer celui des deux qu'ils voudraient : *Quem vultis vobis dimitti, Barabbam an JESUM ?* La réflexion qui se présente sur ce sujet, c'est que nous faisons encore souvent le même outrage au Fils de DIEU, lorsque nous consentons à quelque péché que nous savons qui lui donnera la mort dans notre cœur. Aveuglés alors par notre cupidité, nous ne faisons pas réflexion sur l'indigne choix que nous faisons tacitement, lorsque d'un côté quelque objet criminel nous sollicite, et que d'un autre côté notre conscience réclame et nous reproche cette infidélité. N'est-ce pas là mettre JÉSUS-CHRIST en compromis avec Barabbas ? N'est-ce pas mettre en délibération auquel on donnera la préférence, lequel des deux l'emportera dans notre cœur ? Vous ne pouvez nier, Chrétiens, que vous ne soyez souvent réduits à faire ce choix, et peut-être même que l'occasion s'en présentera lorsque vous y penserez le moins. Ce sera une grâce particulière si DIEU vous donne alors cette pensée, et vous inspire une salutaire horreur du mauvais choix que font tant de pécheurs. Il s'agit de donner la préférence à JÉSUS ou à Barabbas, de donner la mort à l'un ou à l'autre : voyez envers lequel penchera votre cœur, lequel l'emportera sur l'autre dans votre esprit. Je vois bien que, dans la situation où vous êtes, vous vous sentez porté à vous déclarer pour le Sauveur ; mais peut-être que, quand l'occasion se présentera, vous vous récrierez, avec les Juifs, que vous voulez Barabbas, que vous voulez satisfaire votre passion au prix du sang et de la mort de votre Sauveur ; peut-être ferez-vous comme Pilate, vous voudriez délivrer l'innocent, mais vos péchés le condamneront et lui donneront la mort. (*Le même*).

[Indigne demande de Pilate aux Juifs à cette occasion]. — Considérez, dit S. Chrysostôme en parlant de cet injuste choix, considérez ici un renversement de toutes choses. C'était le peuple qui avait coutume de demander au prince la grâce d'un prisonnier : et c'est ici le prince même qui demande celle de JÉSUS-CHRIST. Il ne dit pas au peuple : « JÉSUS est digne de mort ; » mais : « Demandez sa grâce, je vous l'accorderai. » Il déclare, au contraire, qu'il ne le trouve point coupable, et ensuite il les prie, s'ils ne

veulent pas qu'on le mette en liberté comme innocent, au moins qu'à l'occasion de la fête il soit délivré comme criminel. Cependant les Juifs n'en sont point touchés ; leur cruauté ne s'adoucit point, et leur envie redouble. Le peuple, excité par les princes des prêtres, demande la délivrance de Barabbas et la mort de Jésus : *Non hunc, sed Barabbam !* Comme s'ils disaient, ajoute S. Augustin : Qu'on ôte la vie au Sauveur, qui a ressuscité les morts, et qu'on la conserve à Barabbas, qui a donné la mort aux vivants, pour le mettre en état de commettre de nouveaux meurtres (III de *Symbolo*). Nous ne vous blâmons pas, ô Juifs, de ce que, pour honorer la fête de Pâques, vous délivrez un criminel, poursuit S. Augustin (*Tract.* 113 in *Joan.*), mais de ce que vous faites mourir un innocent, après que vous avez eu le choix de l'un et de l'autre, et que vous avez pu en voir la différence en faisant la comparaison de tous les deux.

Qui croirait que des chrétiens renouvelassent tous les jours cette préférence odieuse ? C'est pourtant ce qui arrive toutes les fois qu'après avoir fait un indigne parallèle du plaisir, de se laisser entraîner à sa passion avec la nécessité qui nous est imposée de la vaincre, de la satisfaction des sens avec la transgression de la loi de DIEU, du bonheur de cette vie avec la félicité de l'autre, nous préférons le crime à l'innocence, le vice à la vertu, le démon à JÉSUS-CHRIST. Comme le plaisir présent nous touche bien plus vivement qu'une gloire éloignée, il ne manque pas de l'emporter sur nous, dès-lors que nous avons la témérité de comparer ensemble des objets qui nous paraissent avoir des disproportions infinies si nous les envisageons avec les yeux de la foi ; la passion prend bientôt le dessus, et nous fait écrier avec les Juifs : *Non hunc, sed Barabbam*. La préférence suit aussitôt le parallèle : et c'est ce qui nous arrive toutes les fois que nous quittons le Créateur pour nous attacher à la créature. Est-il rien de plus énorme ? est-il rien de plus commun ? (**Montmorel**, *Homél. sur la Passion*).

[Barabbas est préféré]. — Quelque humiliante et honteuse que fût au Fils de DIEU la concurrence ou la comparaison qu'on fit de lui avec Barabbas, du moins, qui n'eût espéré, aussi bien que Pilate, qu'elle lui sauverait la vie, que l'expédient que ce juge avait imaginé réussirait, et que les Juifs, tout animés qu'ils étaient, n'auraient garde de lui préférer un voleur public ? Cependant on entend les cris confus de ceux qui demandent la mort de Jésus et la vie de ce scélérat : « *Non hunc, sed Barabbam !* Donnez-nous Barabbas, et mettez Jésus en croix ! » Hélas ! le plus criminel des hommes trouve des protecteurs, et celui qui est la sainteté même n'en trouve point ; tout le monde se déclare pour l'homicide, et personne ne parle en faveur de l'auteur de la vie ! O DIEU ! la confusion n'était-elle pas assez grande, de se voir comparé à cet infâme, sans avoir encore la honte de se le voir préféré ? — Ce choix nous fait horreur, chrétienne compagnie :

et nous ne faisons pas réflexion que c'est ce même outrage que nous faisons tous les jours au Sauveur, puisque cette indigne préférence est comme renfermée dans toutes sortes de péchés : car ne préfère-t-on pas un petit intérêt, un honneur chimérique et une satisfaction d'un moment à son DIEU ? DIEU et le monde, le Créateur et la créature ! Le souverain bonheur entre en concurrence avec un petit bien dans notre cœur et dans notre esprit, et, si nous sommes assez malheureux pour nous rendre aux sollicitations que nous fait le démon en nous proposant un objet criminel, ne renouvelons-nous pas le mépris outrageux qui fut fait au Fils de DIEU en le comparant et en le postposant à Barabbas ? (**Houdry**).

[Raison providentielle de cette préférence]. — Quoiqu'on ne se puisse rien figurer de plus injuste que le choix de ce peuple ingrat, qui juge son bienfaiteur indigne de vivre, et qui lui préfère un malfaiteur convaincu, on peut croire cependant que JÉSUS-CHRIST eût souffert une peine beaucoup plus grande si, afin de lui conserver la vie, on eût fait mourir cet homicide, quelque méchant qu'il pût être. Car, quoiqu'une comparaison si indigne ne fût dans les Juifs qu'un effet d'aveuglement et de péché, elle était dans JÉSUS-CHRIST un ordre du conseil éternel, pour ne pas empêcher la mort qu'il voulait souffrir pour tous les hommes, et dont cette préférence qu'on donna à Barabbas était un moyen. Comment, Sauveur du monde, les hommes pourraient-ils reconnaître l'excès de cet amour ? Vous ne vous contentez pas d'avoir pris la chair des pécheurs ni de demeurer avec eux ; mais incapable de devenir effectivement pécheur, vous avez bien voulu être mis au nombre des scélérats publics, tels que les homicides et les voleurs, être même jugé plus méchant qu'eux, plus indigne de vivre, afin d'être ensuite crucifié au milieu d'eux comme plus coupable qu'eux ! (*Souffrances de Notre-Seigneur, par le P. Thomas de Jésus*).

[Humiliation du Sauveur]. — Arrêtons-nous, Chrétiens, à considérer ici l'humiliation du Fils de DIEU, qui, étant si grand, si saint et le bienfaiteur universel, se voit mis en parallèle avec un voleur, un séditieux, un meurtrier, dans une occasion où il s'agit de sa liberté, de son honneur et de sa vie. C'est un grand affront à une personne qui a de l'honneur que de se trouver en concurrence avec un homme de néant : c'est donc une extrême ignominie au Fils de DIEU que d'être commis avec le dernier des hommes. Mais il n'y a rien qu'il n'endurât de bon cœur pour nous donner en toutes choses des exemples d'humilité. C'est maintenant, mon Sauveur, que vous pourriez bien dire ce que vous disiez autrefois par un prophète (Is. XL) : *Cui assimilastis me ?* Avec qui m'avez-vous comparé ? avec Barabbas, avec un scélérat ! Voilà le dernier abîme de l'humiliation où un DIEU a voulu descendre pour réparer la gloire que le péché avait ravie à un DIEU. (**Du Pont, Méditations**).

[Mépriser l'estime des hommes]. — De plus, considérons avec indignation que Barabbas ne manque point d'intercesseurs et de partisans, qui sollicitent pour lui, et qui défendent sa cause auprès du peuple, quelque méchante qu'elle soit ; sans parler de ses amis et de ses proches, qui ne s'empres-sent pas moins que les princes des prêtres pour le sauver ; pendant que Jésus demeure seul, et ne trouve personne qui se déclare de son parti, qui réfute la calomnie, qui ose informer le peuple de la vérité. Tout le monde l'abandonne ; nul ne considère la justice de sa cause, et, quelque envie que le juge même témoigne de le délivrer, il n'a ni ami, ni disciple ni parent, ni aucun de ceux qu'il a obligés, qui entreprenne de le défendre. Mais surtout voyons combien les jugements des hommes sont faux et injustes, puisque, dans une cause si claire, ils condamnent l'in-nocence, malgré les lois de la justice et les lumières de la vérité. Remar-quons enfin combien la haine et la jalousie ont coutume d'aveugler les esprits passionnés, combien les hommes sont changeants et combien il est facile de les tromper, puisque ceux mêmes qui croyaient ces jours passés que Jésus était le Messie, le Roi d'Israël, crient aujourd'hui qu'il est plus méchant que Barabbas. Qui de nous, après cela, voudrait faire fond sur les jugements du monde, tantôt favorables, tantôt désavanta-geux, toujours inconstants ? (**Du Pont**, *Méditations*).

Quand on voit les méchants en honneur, et les gens de bien méprisés ; ceux-là dans les charges honorables, et ceux-ci dans la servitude ; ceux-là dans l'élévation, et ceux-ci dans l'abaissement : qu'est-ce que tout cela, sinon le monde qui préfère Barabbas à Jésus, le vice à la vertu ? *Mendaces filii hominum in stateris* (Ps. 61). DIEU vous a mis la balance en main, il vous a donné le jugement et la raison pour discerner le bien d'avec le mal : mais vous en avez falsifié le poids : la violence de vos passions déréglées fait que DIEU souvent pèse moins dans votre estime que la créature, Jésus que Barabbas, le ciel que la terre, et l'éternité que le temps. (**Le P. Nouet**, *Méditations sur la Passion*).





## NOTRE-SEIGNEUR ATTACHÉ A LA COLONNE et flagellé.

[Injuste dessein de Pilate]. — Pilate, surpris du choix que les Juifs avaient fait de Barabbas, et en même temps fâché de voir que l'expédient qu'il avait imaginé pour sauver la vie au Sauveur avait eu un succès si contraire à ses desseins ; voyant d'ailleurs que la haine des Juifs augmentait par la résistance à leurs injustes poursuites, au lieu de faire une action d'autorité et de justice en se raidissant contre cette populace qui demandait la mort du Fils de DIEU, voulut calmer les esprits aux dépens du sang de l'innocent : car l'envie qui animait les Juifs ne pouvait être satisfaite que par-là. Il crut donc devoir reprendre le premier moyen qu'il avait rejeté, qui fut de le condamner à être flagellé, parce que, ne pouvant se résoudre ni à le faire mourir ni à mécontenter les Juifs, il prit un milieu qui pût, en les satisfaisant, sauver la vie à JÉSUS-CHRIST. *Emendatum ergò illum dimittan*, dit-il à ces furieux, après avoir fait une nouvelle tentative pour le délivrer. Je le renverrai donc après l'avoir fait châtier. Quel étrange raisonnement ! Pilate trouve Jésus innocent, il confirme son jugement par celui d'Hérode, il est convaincu de l'envie des Juifs : *Sciebat enim quòd per invidiam tradidissent eum*. Que conclut-il de tout cela ? quelle résolution prend-il sur ces connaissances ? De faire châtier Jésus avant de le délivrer, de le châtier pour obéir à la passion des Juifs, de le délivrer pour satisfaire à sa propre conscience. Qui fait cet injuste mélange ? le respect humain et la complaisance, qui veut accorder ensemble DIEU et le monde ; le zèle de la justice, qui est un bien public, et l'intérêt, qui est un bien particulier que l'amour-propre ne veut pas quitter. (**Anonyme**).

[Le supplice de la flagellation]. — La flagellation était le supplice des esclaves ; et la coutume des Romains était de le faire souffrir à deux sortes de personnes : à ceux qu'on ne jugeait pas assez criminels pour être punis de mort et être mis en croix, et à ceux qui étaient condamnés à la mort pour des crimes dont ils étaient convaincus. Leur arrêt prononcé, ils étaient

battus de verges et de fouets, pour rendre leur mort plus ignominieuse. Or, Pilate condamna le Sauveur à ce supplice, ne le jugeant pas assez criminel pour être crucifié, et même dans la pensée de le faire mettre en tel état que les Juifs en fussent touchés de compassion, et se désistassent enfin de poursuivre sa mort avec tant de chaleur. Mais DIEU avait une autre vue; et comme sa justice l'avait déjà condamné à la mort pour les péchés des hommes, elle se sert de la fausse pitié de ce juge pour la lui faire souffrir la plus cruelle et la plus honteuse tout à la fois. Ainsi, ce fut une politique abominable de Pilate, qui se promettait par-là d'apaiser la fureur des Juifs, en faisant couler le sang de tous les membres du Sauveur. Mais d'ailleurs ce fut un ordre de la justice rigoureuse d'un DIEU, qui voulut proportionner la peine à l'offense, en punissant, par la multitude des coups qu'on déchargea sur ce corps innocent, la multitude des péchés que les hommes avaient commis. (**Houdry, Carême**).

[Combien il fut douloureux au Sauveur]. — Pour voir avec quelle cruauté elle fut exécutée, combien elle fut douloureuse au Fils de DIEU, il ne faut que considérer les choses qui servirent à la rendre aussi cruelle qu'elle fut infâme. Premièrement, le dessein de Pilate, qui était de sauver la vie au Sauveur en tâchant d'amollir le cœur des Juifs par ce pitoyable spectacle. Secondement, la cruauté des bourreaux, persuadés qu'ils ne pouvaient faire un plus grand plaisir aux scribes et aux pontifes que de le faire bien souffrir; peut-être même étaient-ils gagés pour cela, afin qu'il expirât dans ce supplice, de crainte que Pilate ne le délivrât ensuite, comme il le leur avait déclaré : *Emendatum ergò illum dimittam*. Et enfin, les instruments dont on se servit, qui furent de trois sortes de fouets, selon le sentiment des interprètes : savoir, de ronces et d'épines qui écorchent et déchirent la peau, de cordes pleines de nœuds qui la meurtrissent, de chaînettes de fer recourbées par en bas, qui l'arrachent et qui l'enlèvent; à quoi il faut ajouter la délicatesse de ce corps virginal, tout autrement sensible à la douleur que celui des autres hommes, et qui semblait avoir été formé exprès pour souffrir, comme nous l'avons déjà remarqué. Qui pourra donc concevoir la douleur que lui causa cette cruelle flagellation?

Les Evangélistes ne disent qu'un mot de cette cruelle flagellation, parce qu'ils n'ont pu sans horreur penser à cet effroyable tourment; et je ne sais si nous ne ferions pas mieux d'imiter leur silence et de n'en parler que par nos gémissements. Mais qui pourrait refuser à votre dévotion du moins un léger portrait des douleurs que lui causa un supplice si cruel? Paul, s'y voyant condamné, n'eut pas plus tôt demandé s'il était permis de flageller un citoyen romain que son juge, effrayé de cette plainte, n'osa passer outre et le délivra à l'instant même; comme si c'eût été un parricide de traiter si indignement un homme de ce caractère, qui le devait faire considérer, quelque criminel qu'il pût être. Mais on n'a point ces égards pour le Roi de gloire : il est traité en esclave, et Pilate

sacrifie sa réputation avant de sacrifier sa vie à la fureur des Juifs.

Les bourreaux, armés de ces instruments de fureur, dépouillent ce corps sacré avec violence, l'attachent par les bras et par le milieu du corps à une colonne, afin que tout son corps soit courbé et supporté par les seuls cordages, ce qui le met à la portée de leurs coups dont aucun n'est perdu. Il n'est pas plus tôt en cette posture, que ces impitoyables, poussés par leur propre haine, et animés par le démon même, comme l'ont cru quelques SS. Pères, n'épargnent aucune partie de son corps. Cette chair virginale rougit et s'enfle aux premiers coups; les seconds l'entament et la meurtrissent; ensuite chaque coup fait une plaie, et chaque plaie un ruisseau de sang. Les bourreaux lassés de frapper, on en substitue d'autres qui se font un plaisir d'enchérir sur les premiers, et font jaillir le sang de tous côtés; le visage et les habits des bourreaux en sont tout couverts, la terre en est baignée, et les assistants en frémissent d'horreur, jusqu'à ce qu'enfin, les forces manquant au Sauveur, on est contraint de cesser, de crainte qu'il n'expire dans ce tourment. (*Le même*).

[Qui sont ceux qui lui ont causé ce supplice]. — Quel spectacle, Chrétiens! quel tourment! quelle patience! O corps de mon Sauveur, l'ouvrage du SAINT-ESPRIT, le plus sensible qui fut jamais! vous prend-on pour un marbre ou pour une statue de bronze, pour y décharger jusqu'à près de six mille coups, qui font six mille plaies, d'où sortent six mille ruisseaux de sang; pour assouvir la rage d'une cohorte entière de soldats, qui fut employée, comme l'on croit, à cette barbare exécution! Bourreaux, spectateurs, ministres de cette cruauté, à qui m'en dois-je prendre? C'est à vous, blasphémateur, qui le prenez de tous côtés; à vous, voluptueux, qui, en vous souillant de tant d'ordures, ne faites qu'une plaie de tout le corps de mon Sauveur; à vous, médisant, qui le déchirez dans tous ses membres en déchirant si souvent la réputation de votre prochain; à vous enfin, pécheurs, qui que vous soyez, puisqu'il expie par la multitude des coups qu'il reçoit la multitude des crimes que vous avez commis. Je me suis mépris, Chrétiens, lorsque je vous ai dit qu'on n'avait gardé ni loi ni mesure dans ce supplice également honteux et cruel: car voici les termes de la loi, selon laquelle on peut dire qu'il a été puni, et qui est prescrite dans le texte sacré: *Pro mensurâ peccati, erit et plagarum modus* (Deuteron. vi). Hélas! les bourreaux sont las de frapper, et le Sauveur n'est pas encore las de souffrir; les inhumains se relèvent et se succèdent, et cet Agneau innocent demeure immobile sous la grêle des coups, sans se plaindre, sans s'agiter, sans pousser aucun cri vers le ciel, sans s'efforcer de se soustraire à leur violence. (*Le même*, **Houdry**).

[Autre peinture de ce supplice de la flagellation]. — Pilate donc, ce juge lâche, n'eut pas donné l'ordre injuste dont nous avons parlé, que la cohorte entière, qui composait la garde de ce gouverneur, s'assembla, ou pour l'exécuter,

comme l'ont cru quelques-uns, ou du moins pour rendre cette action plus solennelle et ce châtement plus honteux. On dépouille ce corps virginal en présence de cette multitude insolente, et cette confusion lui fut plus sensible que la douleur même que lui causa cette inhumaine cruauté. On le lie et on l'attache par les mains et par les pieds à l'une des colonnes qui soutenaient la salle des gardes. Il n'y est pas plus tôt attaché, que les exécuteurs de cette abominable injustice déchargent avec furie une grêle de coups sur ce corps sacré, ne laissant aucune partie sur laquelle ils ne laissent des marques sanglantes de leur fureur. Pouvez-vous, mon cher auditeur, vous représenter sans horreur et sans compassion un spectacle si inhumain ? ce corps d'un Homme-DIEU tout en sang, ses os décharnés, ses veines ouvertes, tous ses membres sacrés qui ne sont plus qu'une plaie horrible ? Que s'il vous reste à vous-même quelque sentiment d'humanité, ne vous contentez pas d'accuser l'injustice de Pilate et la cruauté des bourreaux : tournez votre indignation contre vous-même, puisque c'est pour expier la multitude de vos crimes qu'il a voulu souffrir avec une invincible patience cette prodigieuse multitude de coups. (*Le même*).

[Ce spectacle nous doit inspirer compassion]. — Ame chrétienne, pour t'exciter toi-même à la patience et à souffrir quelque chose pour tes péchés, contemple un peu ton Sauveur dans cet effroyable tourment. Entends-tu ces coups dont retentit le prétoire de Pilate ? vois-tu comme ce corps sacré rougit, s'entame et se creuse insensiblement ? Regarde, si tu le peux, sans horreur comment, la peau étant enlevée, les coups ne portent plus que sur la chair ensanglantée ; comment, à force de profondes blessures, les os commencent à se découvrir et à paraître ; les plaies ne trouvent plus de place sur son corps. Contemple, avec des yeux aussi secs et un visage aussi froid que lorsque tu commets des crimes, comment ces instruments se rompent à force de coups ; comment ses bras, ses épaules, son dos, tous ses membres, sont meurtris, ensanglantés et déchirés ; mais surtout vois la contenance qu'il tient, durant cette cruelle boucherie, avec quelle patience il souffre sans se plaindre, sans jeter aucun cri, sans lâcher un soupir seulement. La douleur l'empêchant de respirer, ses yeux versent des larmes, pendant que son corps fond tout en sang : *fluebant lacrymæ, fluebat sanguis*, dit S. Bernard. Tantôt il lève ces mêmes yeux vers le ciel, d'où il ne reçoit aucun secours, et tantôt sur ses bourreaux pour leur inspirer quelque sentiment de compassion. Ah ! si nous ne sommes point touchés de ce spectacle, et s'il n'est pas capable d'arrêter le débordement de nos crimes, il faut que nous soyons plus barbares que les bourreaux mêmes, et plus insensibles que le marbre. (*Le même*).

[Méditer la flagellation]. — S'il nous reste quelque sentiment d'humanité, pouvons-nous, Chrétiens, nous représenter sans douleur cette exécution,

sans avoir compassion du triste et pitoyable état où nos péchés ont réduit cet Homme-DIEU, puisque c'est pour les expier qu'il souffre cette effroyable multitude de coups ? Il ne fallut, autrefois, que le récit d'un semblable supplice sur un citoyen romain pour animer tout le sénat de Rome à en tirer vengeance, et le prince de l'éloquence, en représentant vivement cette cruauté, semble avoir trouvé un sujet capable d'émouvoir les plus insensibles. Ah ! ce n'est point ici l'éloquence qui doit exciter ces sentiments de compassion, et vous ne devez pas attendre cela de moi ; mais, si vous avez quelque tendresse pour votre Sauveur et pour votre Roi, de quels yeux ne devez-vous point le considérer en cet état ? Pouvez-vous, sans vous attendrir sur ce spectacle, vous représenter comment, à peine est-il délié, que, les forces lui manquant par l'excès de la douleur, il tombe de défaillance dans son propre sang, où ces barbares le roulent sans pitié, le foulent aux pieds, et redoublent leur fureur à la vue de ce sang qu'ils ont si inhumainement répandu ? (*Le même*).

[Les sentiments de la sainte Vierge]. — Vierge sainte, dont le cœur était plein de tendresse envers ce Fils, dont vous connaissiez mieux que personne l'innocence, le mérite et la dignité, si vous avez été présente à cette cruelle exécution, ne tombâtes-vous point pâmée de douleur, autant de fois que vous vîtes décharger de coups sur ce corps que le SAINT-ESPRIT avait formé dans votre sein ? Certes, je pourrais bien vous dire en cette rencontre ce que les frères du saint patriarche Joseph dirent à leur Père en lui présentant la robe de celui qu'ils avaient vendu teinte de sang, pour faire croire que quelque bête farouche l'avait dévoré : *Vide utràm tunica filii tui sit, an non*. Mère désolée, voyez si cette peau sanglante, toute déchirée de coups, ou plutôt qui n'est qu'une plaie universelle, est le corps de votre cher Fils, formé du plus pur de votre sang. Ah ! vous pourriez vous écrier, aussi bien que Jacob, et le cœur pénétré d'une plus violente douleur que ne fut le sien : *Fera pessima devoravit eum !* Ce sont des hommes plus cruels que des tigres qui l'ont mis en cet état, capable d'inspirer de la compassion aux bêtes mêmes les plus farouches et les plus avides de sang. (*Le même Houdry*).

[Les coups reçus par le Sauveur]. — Quels sont donc vos sentiments, âmes chrétiennes, à la vue de votre DIEU tout en sang ? Si vous n'en êtes point touchées, c'est peut-être que je ne vous en ai pas fait une peinture assez vive ; mais il vous est aisé d'y suppléer, en vous représentant vous-mêmes jusques où la haine des uns et le faux zèle des autres peut pousser la cruauté envers un homme qu'on se fait un mérite aussi bien qu'un plaisir de faire souffrir. Les évangélistes se sont contentés de dire que Pilate le mit entre les mains des Juifs, après l'avoir fait flageller, *Tradidit eis JESUM flagellis cæsum*, et ils n'ont rien dit de l'excès de la douleur que cet horrible supplice lui causa ; mais les prophètes, à qui l'ESPRIT-

SAINT l'avait fait connaître plusieurs siècles auparavant, n'en parlent qu'avec des expressions qui vous doivent faire juger avec quelle furie, quelle inhumanité, les bourreaux déchargèrent une multitude de coups sur ce corps sacré, pour le mettre dans l'état qu'ils nous le représentent. — « Nous l'avons vu, dit Isaïe, comme un homme de douleurs, mais si défiguré par la multitude des plaies qu'il a reçues, qu'il n'était pas reconnaissable : *Vidimus eum, et non erat aspectus...*, undè nec reputavimus eum; » et il ajoute : « Les châtimens que nous devons souffrir pour nos crimes sont tombés sur lui ; il a été froissé et meurtri par les sanglantes blessures qu'il a reçues pour nos péchés : *Attritus est propter scelera nostra* (Is. LIII). » C'est sur cette expression qui se fondent les SS. Pères pour juger de la multitude des coups que reçut le Sauveur dans sa flagellation ; et, quoiqu'il n'y ait rien de bien certain sur cela, on peut seulement dire que, ayant été flagellé par les Romains, il y a bien de l'apparence qu'il le fut à leur manière, qui était, au rapport de Philon le Juif, que quand le tribun qui présidait à l'exécution avait donné le premier coup, tous les soldats qui étaient dans le camp frappaient ensuite le criminel, lequel souvent expirait sous la multitude des coups ; et, comme l'Evangile parle d'une cohorte qui était sous le commandement de Pilate, laquelle était composée de cinq ou six mille hommes afin de tenir les Juifs dans la crainte et dans le devoir, si tous les soldats le frappèrent selon cette coutume, comme il y a bien de l'apparence, ce n'est point une exagération, mais une supputation vraisemblable et bien fondée que le Sauveur a reçu autant de coups (1) ; outre qu'on ne doit pas s'inscrire en faux contre des révélations autorisées par l'Eglise. D'où l'on peut juger de la violence de la douleur que souffrit le Fils de DIEU, et de la profondeur aussi bien que du grand nombre des plaies qu'il reçut dans cette cruelle flagellation.

Il n'est pas hors de propos de remarquer, sur ce sujet, que la loi des Romains portait que ceux qui devaient être crucifiés fussent fouettés auparavant : ce qui a donné occasion à quelques contemplatifs de croire que Jésus fut aussi flagellé deux fois : la première dans le dessein de Pilate, pour voir si par cette punition il pourrait apaiser les Juifs et sauver de la mort celui qu'il jugeait être innocent ; la seconde fois, après que ce juge l'eut condamné au supplice de la croix. Quoi qu'il en soit, ce supplice fut également infâme et douloureux : car il est probable que, pour la première fois, Pilate ordonna aux soldats de le mettre en un état où il pût faire compassion à ceux qui le verraient ; et, pour la seconde,

(1) Houdry se livre ici à une supputation inexacte. Les cohortes prétoriennes se composaient de cinq à six cents hommes, et non de cinq ou six mille. Cinq ou six mille hommes, d'ailleurs, auraient-ils pu tenir dans la cour du prétoire, et encore moins dans une des salles de la maison de Pilate, où il semble que se fit la flagellation ? Les exagérations de ce genre ne servent point la vérité, et il faut se les interdire en chaire.

on peut supposer que les scribes, les pharisiens et les pontifes animèrent les soldats à se bien acquitter de leur devoir, et à ne point épargner celui à qui ils portaient une haine implacable, et qu'ils ne pouvaient assez faire souffrir. Est-il possible, âmes chrétiennes, qu'un DIEU soit si inhumainement traité et verse tant de sang pour notre amour, et que nous ne puissions tirer une larme de nos yeux pour compatir à ses douleurs? (**Houdry**).

[Autre peinture du supplice de la flagellation]. — Comme les pharisiens et les pontifes se sentent soutenus dans leur procédure, et que les juges n'interposent point leur autorité dans tout ce que la passion suggère à ces cruels ennemis du Sauveur, ils corrompent et animent les soldats destinés à cette cruelle exécution, lesquels d'ailleurs, accoutumés au sang et au carnage et faisant gloire d'être impitoyables, lient étroitement le Sauveur par les pieds et par les mains, et déchargent sur lui mille coups à l'envi les uns des autres. Dès les premiers coups, ce corps sacré et délicat se fendit et s'ouvrit par de longs sillons; ce ne fut plus qu'une plaie; le sang coula et rejaillit de toutes parts. Les verges ne sont qu'un faible instrument, préparé pour les criminels ordinaires, et qui ne secondent pas assez la rage de ceux qui les ont animées: on y emploie les cordes et les chaînes de fer; on choisit les plus robustes entre les soldats, on les relève alternativement, et en peu de temps, sans donner aucun moment de relâche, on déchire cette chair divine de cinq mille coups, et l'on ne cesse de frapper que parce que les soldats sont las et fatigués. Que vous dirai-je donc de l'état où JÉSUS fut alors réduit? Il est vrai que votre imagination suppléera au défaut de mes paroles: vous concevrez une chair enlevée, dont quelques morceaux tombent par terre, dont quelques lambeaux demeurent attachés aux chaînes et aux cordes; vous croirez compter jusqu'à ses os découverts, selon la prophétie de David: *Dinumeraverunt omnia ossa mea* (Ps. 21). Vous le prendrez, pour me servir des termes d'Isaïe, pour un lépreux, pour un homme frappé de la main de DIEU, humilié, tellement défiguré qu'il est méconnaissable. J'aime mieux m'arrêter avec cette idée générale, que ce fut le corps le plus délicat du monde déchiré à coups de fouets par des soldats robustes et sanguinaires, jusqu'à ce que leur rage fût assouvie: car il n'est rien d'imaginable que ces circonstances ne nous fassent entendre. (**Le P. Chamillard, sermon inédit**).

[Nos péchés ont été la cause de ce cruel supplice]. — Ne cherchons plus la cause des traitements qu'on fait souffrir au Fils de DIEU à la colonne: ce sont nos péchés qui le déchirent. Il veut que les fouets tirent le sang de toutes ses veines, et qu'ils ne fassent de son corps qu'une plaie universelle, parce que nous ne sommes que corruption et qu'iniquité: *A plantâ pedis usque ad verticem non est in eo sanitas*. Regarde donc, Chrétien, ce corps ensan-

glanté, qui ne subsiste que par miracle, parmi tant d'excès et de violence; considère ces bras, ces épaules, cette poitrine toute couverte de plaies : ce sont autant de miroirs où tu verras la laideur et le nombre de tes crimes. Mais pourras-tu les voir sans en concevoir de l'horreur ? — Aimable Sauveur, jusques où va votre bonté ? C'est moi qui ai péché, et vous en portez la peine ! Si vous ne vous plaignez pas des bourreaux, plaignez-vous de moi, qui suis la cause de vos tourments. C'est moi qui vous déchire sans cesse par mes pensées criminelles, par mes paroles piquantes, par mes actions outrageuses, dont le nombre presque infini fait la grandeur de vos peines. — Mais quoi ! le Saint des saints sera-t-il abandonné à la fureur des pécheurs sans trouver personne qui le plaigne ? Ah ! s'il ne se plaint pas lui-même, s'il endure d'incroyables douleurs sans dire mot, son silence vous doit toucher, et, si ses plaies n'attendrissent pas votre cœur, certes il est plus dur qu'un rocher. Car est-il possible qu'un DIEU verse tant de sang pour l'amour de vous, et que vous ne puissiez pas tirer une larme de vos yeux pour compatir à ses tourments ? (**Le P. Nouet**, *Méditations sur la Passion*).

[Injuste politique de Pilate]. — Réfléchissez, je vous prie, sur l'injuste procédé de Pilate, que nous n'imitons peut-être que trop souvent. Il connaissait l'innocence du Sauveur ; il voulait même lui sauver la vie, et avait tenté divers expédients pour cela : il l'avait envoyé à Hérode, il l'avait mis en parallèle et en compromis avec Barabbas ; il l'avait fait mettre en un état pitoyable par la flagellation, pour en faire un objet plus digne de compassion que de haine ; il le voulait, en un mot, délivrer de la mort ; mais en même temps il ne veut pas déplaire aux Juifs, et il craint de se brouiller avec les prêtres et les pontifes, animés contre le Fils de DIEU. Or, pour tâcher de les contenter et n'être pas obligé de faire mourir un innocent, il trouve cet injuste expédient, de faire mettre le Sauveur en tel état qu'il puisse faire pitié à ses persécuteurs, et de les obliger par-là à ne pas demander sa mort. — Voilà ce que font aujourd'hui tant de chrétiens qui veulent contenter DIEU et le monde tout à la fois. Aveugle prudence de la chair, qui prétend accorder deux choses aussi incompatibles que le sont l'intérêt et la conscience, ménager l'amitié des hommes et celle de DIEU, et qui cherche pour cela des tempéraments que l'Evangile ne peut souffrir ! N'est-ce pas imiter la conduite de Pilate, qui craint de commettre une injustice en faisant mourir un innocent, mais qui ne craint point de le faire déchirer de coups comme s'il était le plus criminel de tous les hommes ? Voilà cette politique abominable qui a tant fait souffrir le Fils de DIEU, et qui fait encore aujourd'hui que, pour ne pas déplaire aux hommes, on ne craint point de violer toutes les lois divines ! Quand on veut accorder DIEU et le monde, on renonce bientôt à la justice, à la conscience, à l'humanité même. (**Houdry**, *Carême*).



[Réflexion sur l'étrange procédé de Pilate]. — Une autre réflexion que je fais sur le dessein et sur la conduite de Pilate, qui, n'osant délivrer le Fils de DIEU ni le condamner à la mort, voulut tenter si la vue de son sang et de ses plaies pourrait changer la fureur du peuple en pitié et en compassion : *Emendatum ergo illum dimittam*, dit-il aux Juifs : je le ferai donc punir pour vous satisfaire, et puis je le mettrai en liberté ! L'étrange procédé ! Il craint de le faire mourir, car il voit bien qu'il ne l'a pas mérité, et il ne veut pas qu'on lui puisse reprocher une injustice ; mais il ne se fait pas un point de conscience de le faire déchirer de coups, comme s'il était un criminel convaincu ; il le déclare innocent, et il le fait traiter comme s'il était coupable de tous les crimes. Juge inique, pourquoi vous accusez-vous vous-même par votre sentence ? pourquoi le châtier après l'avoir déclaré innocent ? et s'il a mérité d'être puni, pourquoi le déclarez-vous innocent ? Procédé surprenant dans ce juge romain, qui fait tourmenter le Sauveur par compassion, et, qui par une fausse miséricorde, lui fait éprouver la plus barbare de toutes les cruautés ! — Voilà, Chrétiens, la conduite de la plupart des hommes. Vous trouverez des gens qui se feront un point de conscience de certains péchés, et qui n'en feront point de plusieurs autres qui ne sont pas moins griefs : ils ne voudraient pas avoir un sou du bien d'autrui, mais ils feront bon marché de la réputation du prochain, et ne l'épargneront dans nulle occasion. Hé ! si c'est la crainte de commettre une injustice qui les retient, l'injustice n'est-elle pas aussi criante dans l'un que dans l'autre ? N'est-ce pas là imiter l'injuste procédé de Pilate, qui craint de faire mourir le Sauveur, et qui ne craint point de lui faire souffrir un tourment horrible, pire mille fois que la mort ? (*Le même, Entretiens sur la Passion*).

## LE COURONNEMENT D'ÉPINES.

[Moquerie des soldats]. — Les Juifs accusaient JÉSUS-CHRIST d'avoir voulu se faire roi ; mais Pilate avait méprisé cette accusation, tant parce qu'il n'y voyait aucun fondement que parce qu'il lui était aisé, en le faisant fouetter comme un esclave, de le rendre si infâme, que, loin de pouvoir prétendre à la royauté, il deviendrait incapable des plus bas emplois d'une république. Néanmoins cette accusation, toute chimérique qu'elle paraissait, donna lieu aux soldats de faire encore souffrir au Sauveur de nouvelles douleurs et de nouveaux opprobres en l'exposant, comme un faux roi, à la risée du peuple. Ils lui ôtèrent donc encore une fois ses habits, et le couvrirent d'un vieux morceau de pourpre usé ; ils lui firent une couronne de longues épines entrelacées, ils la lui mirent sur la tête ; et, de peur qu'elle ne tombât, ils l'enfoncèrent à coups de bâtons. Les épines pénétraient de tous côtés ; les unes entraient par le front et par les tempes, et sortaient auprès des yeux ; les autres piquaient les nerfs et perçaient les veines, d'où le sang coulait en abondance, et lui causaient des douleurs si aiguës, qu'il n'eût jamais pu les endurer sans mourir s'il n'eût été soutenu par sa vertu divine, qui le réservait pour la mort de la croix ; et ces douleurs durèrent jusqu'à ce qu'il expirât. Que ceux qui ont quelquefois senti de violents maux de tête s'arrêtent un moment à considérer combien cette douleur fut sensible au Sauveur, parmi tant d'autres qu'il endurait. La seule pensée en fait frémir : et cependant qu'est-ce que la pensée en comparaison de la douleur même ? (*Souffrances de Notre-Seigneur par le P. Thomas de Jésus*).

[Cette couronne fut mystérieuse]. — L'on peut dire, avec quelques SS. Pères, que ce couronnement d'épines fut une cruauté qui ne pouvait venir que dans l'esprit des démons qui possédaient ces furieux, acharnés à faire souffrir au Sauveur toute sorte d'outrages : mais ajoutons aussi, avec Tertullien, que la justice divine permit qu'on exerçât sur le Fils de DIEU cette inhumanité par une espèce de mystère ; pour représenter qu'il avait pris sur soi toute la malédiction lancée sur la terre après le péché du premier homme, de ne porter que des ronces et des épines : *Christus ser-*

*tum subiit ex tribulis et spinis, in figuram delictorum quæ nobis protulit terra carnis.* Autrefois on couronnait de fleurs les victimes, lorsqu'on les approchait de l'autel pour y être immolées; et, quand on voulait exposer à la risée publique les usurpateurs des royaumes, et tourner en ridicule leur ambition, on leur faisait porter des couronnes de carton. Mais, pour le véritable roi du ciel et de la terre, qu'on veut traiter de roi imaginaire, on pousse l'insulte et la raillerie plus loin : cette couronne ne serait pas assez ignominieuse au Sauveur, si l'on n'ajoutait la cruauté à la raillerie, et la douleur la plus sensible aux affronts les plus outrageux. (Houdry, *Entretiens sur la Passion.*)

[Le démon dans cette circonstance]. — Je ne sais Chrétiens, comment ces soldats romains, qui de leur naturel étaient assez éloignés de ces sortes de cruautés, conspirèrent avec les Juifs pour faire souffrir le Fils de DIEU, si ce n'est, comme l'a cru S. Chrysostôme, que le démon s'en mêla. En effet, ce fut une invention diabolique de se servir d'épines pour en faire une couronne : *Et plectentes coronam de spinis, imposuerunt capiti ejus*, Pilate, à la vérité, n'avait pas commandé qu'on le fit tant souffrir; mais, quand on a une fois permis à la fureur de sévir, ou qu'on lui a laissé prendre cours, on n'en est plus le maître, et souvent elle passe à des excès que l'on n'a pas prévus. C'est ainsi que ces soldats Romains, animés contre le Sauveur à l'exemple des Juifs, enchérent sur leur cruauté aussi bien que sur leur raillerie, en faisant au Sauveur un tour d'épines sanglantes, se servant pour cela de joncs marins, comme assurent quelques-uns. On avait coutume d'en prendre la fleur pour orner les triomphes; mais ici on en prend l'épine, afin de couronner le Roi de gloire. On lui met donc ce douloureux diadème sur la tête, et on l'enfoncé à coups de bâton; et, comme les soldats croient faire un grand acte de justice de ne le point ménager, les pointes de ces cruelles épines entrent et pénètrent dans cette tête adorable, percent le front, les tempes; et quelques-uns croient qu'elles passèrent jusque à la substance du cerveau! Jugez avec quelle douleur, par les migraines que vous ressentez quelquefois. D'ailleurs, comme chaque épine fait sa plaie, le sang qui sort par tant de plaies lui aveugle les yeux, colle ses cheveux contre le visage, le défigure, et en fait un objet d'horreur et de compassion, pendant que ces impitoyables font leur plus grand plaisir de ses plus sensibles douleurs. Ah! Roi de gloire, que vous méritiez bien un autre diadème! mais votre amour ne vous a jamais permis d'en porter un autre tant que vous avez vécu parmi les hommes. Vous prîtes la fuite quand les Juifs voulurent vous choisir pour leur roi et vous mettre la couronne sur la tête comme au véritable Fils de David; mais ici vous vous présentez et vous acceptez la couronne quand elle est devenue une marque d'opprobre; et c'est en cette rencontre que je puis bien me récrier avec l'épouse des Cantiques : *Venite et videte regem Solomonem in diademate quo coronavit eum mater sua*

(Cantic. III). Anges, hommes et toutes les créatures de l'Univers, venez voir votre Roi dans ce triste appareil : le voilà couronné d'un diadème d'épines, pour marquer l'empire de son amour. Son royaume n'est pas de ce monde, tout en est différent, jusqu'à sa couronne, qui n'est ni d'or ni de pierreries, ni même de laurier comme celles qu'on donnait aux vainqueurs, mais d'épines comme à l'homme de douleurs et au Roi des affligés, qui met sa gloire dans cet opprobre si sanglant et si outrageux. (*Le même*).

[Honte à nos délicatesses]. — JÉSUS-CHRIST, avant de porter cette couronne, eut tout le corps déchiré par une cruelle flagellation, parce que des membres mieux traités ne convenaient pas à un chef si accablé de douleur. Nous devons donc avoir honte d'être membres délicats sous un chef couronné d'épines : *Non decet sub capite spinoso membrum esse delicatum*, dit S. Bernard. Le Sauveur est notre chef, et nous sommes ses membres : est-il juste que nous vivions dans la délicatesse, tandis qu'il est dans les souffrances ? Si nous avons honte d'imiter notre chef, n'aura-t-il pas honte aussi de nous reconnaître pour ses membres ? Rougissons donc, Chrétiens, d'être si peu semblables à celui que nous devons regarder comme notre chef et notre modèle : car quel rapport de ce Jésus flagellé et couronné d'épines avec des chrétiens sensuels ? Et quelle honte à des pécheurs de vivre dans la mollesse, tandis qu'une chair sainte et innocente est traitée cruellement ? Confondons-nous de notre lâcheté à la vue de ce spectacle si douloureux ; et, pour satisfaire à la justice divine et répondre en même temps à l'amour d'un DIEU, armons-nous de sévérité contre nous-mêmes, et ne nous pardonnons rien, après nous être pardonné tout. Réparons, par des austérités qui durent jusqu'à notre mort, les dérèglements d'une vie molle et sensuelle. Si nous n'effaçons pas nos péchés par l'effusion de notre sang, lavons-les du moins dans les larmes de la pénitence. (**Monmorel**).

[Les Chrétiens sensuels]. — Ce Fils de DIEU, Chrétiens, couvert de plaies et couronné d'épines, est le modèle sur lequel tous les hommes doivent se former ; c'est l'original dont ils doivent être autant de copies, s'ils veulent avoir part à la couronne de gloire qu'il leur a préparée ; celui, en un mot, auquel nous devons être semblables si nous voulons être du nombre des prédestinés, comme nous assure l'Apôtre : *Quos scivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* (Rom. VIII). Or, si cela est, quel rapport et quelle ressemblance y pouvons-nous avoir, dans la vie que nous menons, dans la recherche continuelle de nos aises, de nos commodités, de nos plaisirs ? Nous faudrait-il autre chose pour nous confondre que de penser à l'indécence et à la honte qu'il y a de vivre dans les délices, étant membres d'un chef couronné d'épines ? Faisons donc une sérieuse réflexion, que nous n'avons d'espérance de perfection et de mérite devant

DIEU qu'autant que nous avons de ressemblance avec ce divin modèle; et, toutes les fois que nous voyons cette couronne d'épines sur la tête du Sauveur, pensons que les membres ne doivent pas être mieux traités que le chef. C'était le motif dont se servait autrefois Tertullien pour abolir l'usage des couronnes de fleurs, lequel s'était introduit de son temps, à la confusion des épines que le Sauveur a portées sur sa tête. « Comment, disait-il aux Chrétiens, comment pourrez-vous, en cet état, ressembler au Fils de DIEU ? par quelle marque ferez-vous connaître que vous êtes les disciples de ce divin Maître, et comment pourrez-vous vous vanter d'être les membres de ce chef ? » Servons-nous, Chrétiens, à l'avenir, de ce même motif pour éteindre en nous l'amour déréglé que nous avons pour les plaisirs; et pensons continuellement qu'il est honteux de vivre dans la délicatesse étant membres d'un chef couronné d'épines : *Non decet sub capite spinoso membrum esse delicatum.* (Houdry, *Entretiens*, etc.).

[Insultes des soldats]. — Nous avons dit que le Fils de DIEU avait avoué devant Pilate qu'il était le Roi des Juifs. La scène qui se passe après ce couronnement d'épines est une espèce de cérémonie, ou plutôt une cruelle insulte que ses ennemis lui font pour se jouer de sa royauté, en le traitant comme un roi de théâtre. En effet, comme s'ils eussent appréhendé d'oublier quelque sorte d'outrage, après lui avoir mis sur la tête cette sanglante couronne, ils s'empressent de lui donner le reste de l'appareil. Ils le dépouillent donc une seconde fois de ses habits, et arrachent par ce moyen ce qui restait de peau dans ce corps que les fouets n'eussent pas emporté, et lui donnent à la place un méchant morceau de pourpre tout usé, qui avait apparemment servi de casaque à quelque garde. C'était, dit l'Évangile, un manteau de pourpre; quelque habit qu'on lui eût donné, il eût été bientôt empourpré de son sang; mais on met l'un sur l'autre pour joindre la confusion à la douleur; et pour sceptre ils lui donnent un roseau, en dérision de sa royauté imaginaire. Puis, comme pour le reconnaître, ils le saluent par raillerie : *Ave, Rex Judæorum!* salut au Roi des Juifs! pour tribut ils lui donnent des soufflets; pour hommage et pour marque de fidélité, ils fléchissent le genou devant lui, et l'adorent par moquerie. L'empressement que les soldats et le peuple avaient de l'insulter faisait que ceux qui ne pouvaient l'approcher d'assez près pour le frapper se faisaient jour parmi la foule afin de lui cracher au visage, et puis se retiraient après lui avoir fait une profonde révérence, marquant par-là le mépris qu'ils faisaient de sa personne et de sa dignité. C'est ce qu'un évangéliste a expressément remarqué : *Et conspuabant eum, et dabant ei alapas, et percutiebant caput ejus arundine*, etc. Cependant ce Roi de gloire, rassasié d'opprobres et couvert de confusion, donne tout le temps à ses ennemis d'assouvir leur haine, et goûte à loisir les affronts et les outrages qu'on lui fait. (Houdry).

[Inconstance de l'esprit humain]. — Pendant que cet Homme-DIEU est ainsi rassasié d'opprobres, comme parle un prophète, les Juifs goûtent à loisir le cruel plaisir de le voir moqué, raillé, exposé au caprice et à la fureur de tous ceux qui le veulent maltraiter. O inconstance du cœur humain ! s'écrie S. Bernard à ce sujet : qui eût dit que le même qui fut reçu en triomphe il y a cinq jours serait traité, sitôt après, par le même peuple et dans le même lieu, d'une manière si différente ! Alors ils se dépouillèrent de leurs vêtements pour lui faire honneur, et aujourd'hui ils le dépouillent du sien pour l'insulter ! Alors ils criaient : *Salut et gloire au Fils de David !* et aujourd'hui ils crient : *Otez-le, ôtez-le et le crucifiez !* Alors ils le reconnaissaient pour leur Roi, et aujourd'hui *ils n'en veulent point d'autre que César !* Alors enfin *ils coupaient des branches d'arbres et ils les jetaient par où il passait*, et aujourd'hui ils coupent des épines pour en couvrir sa tête, un roseau pour lui mettre à la main ! — L'insulte et la violence peuvent-elles aller plus loin ? dit S. Chrysostôme : sa tête est percée d'épines et frappée d'un roseau ; ses joues sont meurtries de soufflets, son visage est couvert de crachats, son corps déchiré par la flagellation, déshonoré par la nudité, et encore plus par le manteau de pourpre dont on le couvre pour l'insulter par de feintes adorations. Que peut-on imaginer de plus honteux et de plus cruel que ces traitements, qui sont au-dessus de nos paroles et de nos pensées ? C'est donc ici que nous pouvons dire encore une fois : *Videte regem Salomonem in diademate quo coronavit eum mater sua.* (Cantic. III). Venez, et considérez à loisir ce sage Salomon, où plutôt celui qui est la sagesse incréée, couronné de ce sanglant diadème, qui manie un roseau pour son sceptre, qui est paré de la pourpre de son sang, à qui des bourreaux font la cour, et qui bientôt pour son trône n'aura qu'un infâme gibet. (**Monmorel**).

## EXPOSITION DE CES PAROLES : ECCE HOMO.

[La pensée de Pilate]. — Nous pouvons considérer ces paroles ou comme venant de Pilate qui parle selon sa pensée, ou comme venant du Père éternel, qui montre aux pécheurs, en cet état, ce Fils unique qu'il a envoyé sur la terre pour le salut des hommes, ou comme sortant de la bouche du Fils de DIEU même ; ou enfin les mettre dans celle d'un prédicateur qui parle à ses auditeurs. — Dans la pensée de Pilate qui les prononce à dessein de délivrer le Sauveur de la mort, elles ne signifient autre chose, sinon : « Voici cet homme, ce roi prétendu, qui se dit le Messie et Fils de DIEU. Ne devez-vous pas être contents de le voir dans cet état ? n'est-il pas maintenant plus digne de pitié que d'envie ? S'il s'est attiré votre haine et votre vengeance par quelque crime contre votre loi, ce que j'ignore, ou contre l'Etat, ce que vous ne pouvez montrer, n'en est-il pas assez puni ? Pouvez-vous craindre désormais qu'il se fasse roi, pouvant à peine le reconnaître pour un homme ? Je l'ai puni, non que je le juge assez coupable, mais parce que vous m'y avez obligé : si vous n'êtes pas contents, pour moi je vous déclare que je n'ai pas le cœur de voir un si triste objet, et qu'il n'est nullement de la justice de lui ôter ce qui lui reste de vie. (Houdry).

[Méditation de cette parole]. — *Ecce Homo!* Cette parole est courte, mais elle renferme un grand sens et de grands mystères, en les considérant seulement en elle-même. *Ecce Homo de homine!* s'écrie S. Bernard : *homo pro homine, homo contra hominem, homo supra hominem, homo infra hominem*. Le voilà, cet homme né d'une vierge pour le salut de tous les hommes, et qui est mis en ce triste état par la cruauté des hommes mêmes. *Homo contra hominem* : c'est cet homme qui s'élève aujourd'hui contre la plupart des hommes, parce que, étant un homme de douleurs, ce sont des hommes de délices et de plaisirs. *Homo supra hominem, homo infra hominem* : un homme enfin qui, dans cette haute majesté qui l'élève au-dessus de toutes les intelligences, s'est fait le dernier des hommes. Ah ! considérons quelle confusion ce fut pour cet Homme-DIEU de servir ainsi de spectacle à tout un peuple, parmi lequel étaient ses ennemis, ses amis, et des personnes de tout âge et de toute condition. Cependant ce

Sauveur supporte cette confusion avec une modestie, une patience et une douceur qui eût persuadé son innocence à des esprits moins prévenus. (*Le même*).

[Jésus-Christ en ce triste état]. — *Ecce Homo*, dit Pilate, et ce cruel fait bien de le dire : car, sans cela, je ne sais si on le prendrait pour un homme. En effet, qui le reconnaîtra ? — C'est cet homme, Père éternel, duquel vous dites autrefois qu'il était votre Fils bien-aimé, l'objet de vos plus douces complaisances : et maintenant c'est le sujet sur lequel vous exercez vos plus redoutables vengeances. Non, Chrétiens, il semble qu'il ne le connaît plus depuis qu'il est chargé de nos péchés : ce qui fait que sa justice frappe sur lui comme sur un criminel. Il l'avait couronné de gloire, et nous le lui rendons couronné d'épines ; il l'avait fait le plus beau des hommes, et voilà que la cruauté des hommes l'a entièrement défiguré ! — Vous, disciples et Apôtres, qui l'avez vu si souvent et qui l'avez si longtemps pratiqué, le reconnaissez-vous ? Ah ! Pierre ! que vous auriez maintenant bien plus de sujet que le jour précédent de jurer et de protester que vous ne le connaissez point ; et, si vous aviez attendu jusqu'alors à dire cette parole qui vous coûte maintenant tant de larmes, *Non novi hominem*, votre infidélité aurait eu du moins une excuse apparente ! — Vous, peuple juif, c'est à vous qu'on le montre, le reconnaissez-vous ? C'est votre Roi, c'est votre Messie, c'est celui que les oracles des prophètes vous ont si souvent promis. Non, ils ne le reconnaîtront que quand il viendra couronné de gloire pour leur demander compte de son sang, et pour tirer vengeance des outrages qu'ils lui ont faits : *Videbunt in quem transfixerunt*. — Jérusalem, toi qui le montres aux autres, le connais-tu toi-même ? *Ecce Homo* : c'est cet homme que tu as vu faire tant de prodiges, guérir les malades et ressusciter les morts. — Ah ! Sauveur des hommes, c'est maintenant le plus grand de tous les prodiges, de vous voir méconnu après cela. O divin Sauveur, vrai DIEU et vrai homme, je vous reconnais et vous adore en cet état d'humiliation, chargé d'opprobres, accablé de douleurs. N'était-ce pas assez de vous être abaissé jusqu'à prendre notre nature, sans vous rendre encore semblable à un ver de terre, plutôt qu'à un homme, et devenir l'opprobre des hommes ? Oh ! que je m'estimerais heureux si j'étais semblable à vous ! (*Le même*).

[La pensée du Saint-Esprit]. — *Ecce Homo*. Ces paroles dans le sens que leur donne le SAINT-ESPRIT, veulent dire : Voilà l'homme, qui ne paraît à la vérité qu'un homme, mais qui est infiniment au-dessus des hommes, puisqu'il est le Fils du DIEU vivant, le Messie promis dans la loi, le chef des anges et des hommes, le rédempteur du genre humain, l'unique espérance des pécheurs, qui aime les hommes jusqu'à un tel excès que pour expier leurs crimes il a souffert qu'on le mît en cet état de paraître moins qu'un homme, mais qui est digne, dans cet état même où il est réduit, d'être



loué, servi et adoré de tous les hommes ! O homme plus qu'homme, la gloire du genre humain, je vous reconnais, tout défiguré que vous êtes, pour mon Sauveur et mon DIEU : recevez-moi au nombre de vos esclaves, après vous avoir protesté que je ne vous aime pas moins, avec ce visage meurtri et couvert de sang, que dans tout l'éclat de votre gloire et de votre majesté. (*Dupont, Méditations*).

[Dieu le Père]. — *Ecce Homo*. Nous pouvons, en considérant le Fils de DIEU en cet état, nous adresser au Père éternel. O grand DIEU, DIEU de justice et de miséricorde, n'est-ce pas ici cet homme de qui vous disiez, dans son baptême et dans sa transfiguration : *Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances ?* Où est maintenant cette colombe qui fut la figure de son innocence ? où est cette nuée lumineuse qui marquait sa divinité ? où est Moïse, où est Elie, pour autoriser sa doctrine ? Tout cela ne paraît plus ; et, pour justifier son innocence, pour découvrir sa divinité, pour faire estimer et recevoir sa doctrine, il n'a point d'autre témoignage que sa patience, sa douceur et son humilité. *Ecce Homo* : grand DIEU, regardez cet homme, qui a reçu tant de plaies pour nos péchés : *Respice in faciem Christi tui* (Ps. 83). Vous voulez que nous le considérions pour compatir à ses douleurs : ayez aussi la bonté, en considération de ce cher Fils, de jeter la vue sur nous et de compatir à nos misères. Vous nous commandez de l'envisager comme le modèle qu'il faut suivre : arrêtez de même vos regards sur nous, et donnez à de misérables pécheurs les grâces nécessaires pour l'imiter. O aimable Père que les hommes ont offensé par toutes sortes de crimes, voyez cet homme qui a tant souffert pour les réconcilier avec vous ; apaisez votre colère et accordez-leur le pardon de leurs offenses. Père charitable, voilà l'homme qui porte tous les autres hommes dans son sein, et qui vous offre sa vie pour eux ; ne nous regardez pas seuls, mais avec lui et dans lui, et accordez-nous par ses mérites ce que nous ne méritons pas d'obtenir nous-mêmes. *Respice in faciem Christi tui* : jetez les yeux sur le visage de votre Christ, et regardez-nous en même temps : car comment pourriez-vous abandonner ceux qu'il tient cachés dans le secret de son visage défiguré pour leur salut ? *Respice in faciem Christi tui* : Regardez, mon DIEU, ce divin miroir de piété : vous vous y verrez vous-même, puisqu'il est votre image vivante et la figure de votre substance ; vous nous y verrez aussi, puisque nous sommes ses images. Nous vous conjurons donc, par l'amour que vous portez à ce Fils unique, de sanctifier nos âmes, créées à son image et rachetées de son sang. (*Le même*).

[Jésus, en cet état, s'adresse aux pécheurs]. — *Ecce Homo*. Ecoute, pécheur, ces paroles, et imagine-toi que c'est le Fils de DIEU même qui te les adresse. Me voici : regarde-toi dans ce miroir, pour y reconnaître l'énormité de tes péchés et les maux qu'ils m'ont causés. Je suis cet homme que tu as

outragé de la sorte, ton DIEU que tu as si grièvement offensé ! — Pour moi, il me semble qu'il parle à tous les pécheurs, par autant de bouches qu'il a de plaies sur son corps, et qu'il leur dit lui-même ce qu'il leur fait dire par son Eglise, d'un ton si lugubre : *Popule meus, quid feci tibi ?* O mon peuple bien-aimé, que t'ai-je fait ? *Aut in quo contristavi te ?* et quel sujet t'ai-je donné de me traiter si indignement ? Je suis descendu du Ciel pour ton amour ; j'ai employé tous les moments de ma vie pour ton salut : et pour reconnaissance tu m'as couvert de sang et de plaies ! *Popule meus, quid feci tibi ?* — O mon DIEU et mon Roi, qui vous a mis en l'état où je vous vois ? On vous expose donc ainsi à la vue de tout le monde, les mains liées, vêtu d'une robe d'ignominie, couronné d'épines, baigné de sang, le visage meurtri et défiguré ? et dans ce pitoyable état, j'entends ces tristes paroles, qui me fendent le cœur : *Popule meus, quid feci tibi ?* Eh quoi ! n'y a-t-il donc plus parmi les hommes aucun sentiment de compassion pour vous ? Il semble que les cœurs humains ne soient insensibles que pour vous seul ? Ils s'excitent à vous tourmenter, et font leur divertissement de vos douleurs ; mais, quand je fais réflexion que ce sont mes péchés qui vous ont mis en cet état, je suis saisi de douleur et d'un cuisant regret de vous avoir offensé, résolu de plutôt mourir mille fois que de vous offenser à l'avenir. (**Anonyme**)

[Dieu le Père nous parle]. — *Ecce Homo*. Il me semble que j'entends la voix du Père éternel, qui parle par la bouche de Pilate, et qui nous dit, dans un sens bien différent : *Ecce Homo !* Voilà l'homme par excellence, le Rédempteur et le Sauveur de tous les hommes ; voilà celui qui par sa mort vous vient rendre la vie ; voilà celui qui vous a créés et faits d'une seule parole, et qui, s'étant fait homme, emploie tout ce qu'il y a de sang dans ses veines pour vous refaire et vous réparer. — Je vous reconnais, ô mon DIEU ! en cette qualité, avec autant de respect et bien plus d'amour que si vous paraissiez dans tout l'éclat de votre gloire ; j'adore, à travers ce manteau ridicule, le sang qui me rachète ; j'adore, nonobstant ces chaînes et ces cordes, dans ces mains liées cette toute-puissance qui a fait le ciel et la terre ; je m'anéantis devant vos grandeurs infinies, devant vos extrêmes humiliations, et je vous élève autant par-dessus tout ce qu'on peut imaginer de grand que vous vous êtes abaissé pour moi (**Le P. Maimbourg, Sermon pour le Vendredi-Saint**).

[Apostrophe au Sauveur en cet état]. — *Ecce Homo*. O Fils de l'Homme ! ô homme et DIEU tout à la fois ! le premier et le plus parfait, mais tout ensemble le dernier de tous les hommes, puisque l'on croit vous faire grâce de vous traiter avec la dernière ignominie et la dernière cruauté ! O DIEU devenu l'opprobre des hommes ! ô homme devenu l'objet de la justice d'un DIEU irrité ! DIEU, en effet, pouvait-il montrer, par un plus triste spectacle, jusqu'à quel excès il a porté la vengeance qu'il a voulu tirer

de nos péchés, que, après nous l'avoir fait voir abîmé de tristesse, il nous le présente maintenant nageant dans son sang, accablé sous le poids de sa justice ? *Attritus est propter scelera nostra* (Is. LIII) ? Mais vous-même, justice divine, ne devez-vous pas être contente de l'avoir laissé mettre en ce triste état ? Le croirez-vous bien, Chrétiens, que le Père éternel se sert encore aujourd'hui du même artifice dont s'est servi Pilate, pour arrêter la cruauté des pécheurs, qui par leurs crimes poursuivent la mort du Sauveur ? Il a tenté mille fois d'arrêter leur fureur par la considération de l'innocence, de la sainteté et de toutes les perfections de cet Homme-DIEU ; il leur a représenté ses bienfaits, sa dignité, ses miracles, tous les motifs capables de faire impression sur leurs esprits et de gagner leurs cœurs ; mais, après que tout cela a été inutile, voilà qu'il leur présente ce même Homme-DIEU tout en sang et couvert de plaies, comme l'objet le plus capable de leur inspirer quelque compassion des maux qu'ils lui ont fait souffrir. Ah ! c'est cet objet, Chrétiens, qu'il nous faut méditer pour arrêter le débordement de nos crimes, puisque ce sont eux qui l'ont mis en cet état, comme il s'en plaint par son prophète : *Suprà dorsum meum fabricaverunt peccatores* (Ps. 128). Les pécheurs ont bâti et élevé l'édifice de leurs péchés sur son dos, en prenant occasion de la bonté et de la patience d'un DIEU de persévérer dans leurs désordres et de l'outrager impunément : comme les bourreaux s'animaient, par la patience du Sauveur, à le frapper plus rudement et à redoubler leurs coups, comme ajoute ce même prophète : *Prolongaverunt iniquitatem suam* (Houdry).

[La qualité de Roi en Jésus-Christ]. — Les soldats Romains prétendaient se moquer de la royauté imaginaire du Sauveur, et par leurs railleries sanglantes ils lui percèrent plus sensiblement le cœur qu'ils ne firent sa tête par la couronne d'épines qu'ils y enfoncèrent. Mais, si leur intention fut barbare et criminelle, le dessein de DIEU, qui permit qu'on exercât cette cruauté sur son Fils unique, fut mystérieuse, dit S. Ambroise, en voulant que, nonobstant ces railleries impies, il fût déclaré Roi : *Etsi corde non credunt, Deo tamen suus non defuit honor : salatur ut Rex ; ut DEUS et Dominus adoratur*. Or, ce que DIEU attend de la piété d'un chrétien, c'est d'opposer à ces insultes et à ces railleries piquantes et impies une foi généreuse, en protestant hautement à la face du ciel et de la terre, que nous le reconnaissons pour notre Roi, que nous lui rendons notre culte comme à notre DIEU, et que nous lui appartenons comme à notre légitime souverain. Laissons là les droits pour lesquels tous ces titres lui appartiennent ; nous ne pouvons les lui contester, puisque nous sommes Chrétiens ; mais, hélas ! au lieu de lui rendre nos soumissions et nos hommages, nous lui faisons les mêmes outrages et les mêmes insultes que lui firent les Juifs et les soldats de Pilate. Nous sommes indignés quand nous retraçons dans notre esprit la manière également ignominieuse et

cruelle dont le Roi de gloire est traité par ces impies, qu'ils l'appellent Roi et le traitent comme un faquin ; qu'ils le saluent et le frappent tout à la fois ; qu'ils fléchissent le genou devant lui et qu'en même temps ils lui déchargent de grands coups. Ces deux actions si opposées, l'adoration et le mépris, le respect et la raillerie, le culte et les affronts, vous semblent peut-être ne s'être jamais trouvées ensemble, et n'avoir été pratiquées par les mêmes personnes qu'à l'égard du Fils de DIEU. Ah ! faites réflexion que mille et mille chrétiens le traitent tous les jours de la même manière, et peut-être au moment où je vous parle et dans le lieu même où nous sommes : car que sont autre chose ces indévotions et ces impiétés que nous voyons tous les jours dans nos églises et en présence des autels ? Ne voit-on pas des chrétiens fléchir le genou devant le corps adorable du Fils de DIEU, qui demeure dans nos tabernacles afin d'y recevoir nos adorations, et puis rire, s'entretenir, tourner la tête de tous côtés ? D'autres n'assistent-ils pas à ce sacrifice redoutable où un DIEU est immolé pour nous avec un genou en terre, avec mille contorsions de corps, mille égarements d'esprit, mille contenance immodestes, mille regards curieux ? Et tout cela qu'est-ce autre chose qu'imiter les railleries, les insultes et les outrages que lui firent les Juifs ? N'est-ce pas dire par les actions que le Sauveur n'est qu'un roi imaginaire ? n'est-ce pas même rendre à DIEU un culte feint, puisqu'il est accompagné d'irrévérence et d'impiété ? (*Le même*).



## CE QUI PRÉCÉDA LA CONDAMNATION

de Jésus-Christ.

[Nouveaux efforts de Pilate pour sauver la vie du Sauveur]. — Bien loin que le spectacle si touchant que Pilate fit voir aux Juifs, en leur montrant le Sauveur couvert de plaies et de sang, fût capable d'apaiser la fureur du peuple, il ne servit au contraire qu'à l'irriter de nouveau ; et les princes des prêtres, craignant qu'il n'en fût ému, se mirent à crier les premiers : *Tolle, tolle, crucifige, crucifige illum !* Otez-lui la vie, et le crucifiez ! Ce qui fit, à peine eut-il paru en ce pitoyable état, qu'au lieu de larmes de compassion, à quoi il semble qu'on avait lieu de s'attendre, il s'éleva de toute la place un horrible cri, pareil à ceux qu'on avait déjà entendus : *Qu'il meure, qu'on le crucifie !* Le gouverneur, surpris de ce tumulte, qu'il tâcha en vain d'apaiser, et encore plus indigné de voir la dureté de ces barbares, qui, au lieu d'être attendris, en étaient devenus plus furieux et plus altérés du sang de l'innocent, comme des tigres à qui l'on montre la proie qu'on leur a arrachée des dents, le gouverneur, dis-je, pour leur marquer le chagrin qu'il avait de leur procédé plutôt que pour leur donner la permission de le mettre à mort, leur répartit tout indigné : *Prenez-le vous-mêmes et le crucifiez, car je ne trouve en lui aucun crime.* Comme s'il leur eût dit : « Si vous faites si peu de cas de faire mourir un innocent, faites-le mourir vous-mêmes comme il vous plaira ; mais pour moi ne croyez pas que je sois capable d'autoriser une injustice si criante ! » Mais cette multitude animée n'écoute nulle raison : qu'il soit innocent ou coupable, elle redouble ses cris, il faut qu'il soit cloué à une croix et qu'il y meure. O promesses faites à Abraham ! ô désirs si ardents et si longtemps différés ! ô figures, ô prophéties, est-il donc vrai qu'après plus de quatre mille ans de prières et de vœux on n'ait enfin reçu le Messie que pour demander sa mort avec autant d'opiniâtreté qu'on avait eu de constance à demander son avènement ? (*Monmorel et le P. de la Colombe*).

[Réflexion sur la dureté des Juifs]. — Faisons un peu réflexion, je vous prie, sur

la dureté des Juifs, qui, bien loin d'être touchés ou attendris le moins du monde par ce triste et pitoyable objet que Pilate leur met devant les yeux, s'opiniâtrent davantage à demander sa mort; en sorte qu'on n'entend qu'une confusion de voix qui retentissent partout: *Tolle, tolle, crucifige eum!* Qu'on le fasse mourir, qu'on le mette en croix! Il fallait que la haine qu'ils avaient conçue contre lui fût étrange, puisqu'un si triste et si pitoyable spectacle ne put leur inspirer le moindre sentiment de compassion. Car enfin, de quelque colère qu'on soit transporté ou de quelque vengeance qu'on soit animé contre son ennemi, il faut s'être dépouillé de toute humanité pour s'efforcer avec fureur de lui ôter la vie, quand on le voit réduit en un état à faire pitié et à ne pouvoir nous nuire jamais. — Mais je ne sais si, en accusant les Juifs de dureté, nous ne condamnons point la nôtre. Oui, Chrétiens: il n'y a qu'un cœur endurci qui ne soit point touché de voir son Sauveur en cet état. Tout ce qui a coutume d'inspirer de la compassion aux âmes les plus barbares se rencontre dans celui qu'on a traité avec tant d'inhumanité. Si l'innocence de celui qui souffre nous tire souvent les larmes des yeux, d'où vient qu'ils demeurent secs à la vue, ou du moins dans la pensée, des douleurs extrêmes et des tourments inouïs qu'on a fait souffrir à celui qui est l'innocence même, et en qui ses ennemis, tout animés qu'ils soient, ne peuvent trouver de quoi obliger son juge à le condamner? Si la qualité, le mérite, la naissance, la grande distinction de la personne qu'on fait souffrir innocemment augmente notre compassion, doutez-vous que celui qui est si maltraité ne soit votre roi, votre ami, votre père, et de plus le maître et le souverain de l'univers? Ajoutez que c'est pour vous qu'il souffre, pour arrêter la vengeance de DIEU prête à fondre sur vous. Ce seul motif ne doit-il pas vous attendrir? Mais enfin, l'excès des tourments qu'il endure ne doit-il pas arracher de vous quelque sentiment de pitié, quand ce serait votre plus grand ennemi, au lieu que c'est pour vous qu'il va verser le reste de son sang sur un infâme gibet? Avez-vous un cœur pour demeurer insensibles à tant de motifs de pitié: ou ce cœur est-il de pierre ou de bronze? Ah! certes, il est plus dur que celui des Juifs, lesquels, comme dit l'Apôtre, s'ils eussent connu ce Roi de gloire, ne l'eussent jamais crucifié! (**Anonyme**).

[Les sentiments du Sauveur]. — Qui pourrait exprimer les sentiments du cœur de JÉSUS lorsqu'il entendit ces cris effroyables: *Tolle, tolle, crucifige!* et qu'il vit avec quel excès de fureur les Juifs poursuivaient sa mort: plus cruels en ce point que les gentils mêmes, puisque ceux-ci étaient satisfaits et lassés de le tourmenter, et qu'eux demandaient encore de nouveaux tourments! Ce Sauveur se souvenait des obligations qu'ils lui avaient, et, considérant de quelle manière il était payé de ses bienfaits, il ressentait leur ingratitude et déplorait leur malheur futur. Mais, comme l'humiliation est plus sensible après l'élevation et l'honneur où l'on s'est vu, com-

parant ces mépris, ces affronts, ces outrages qu'on lui faisait avec les applaudissements, les acclamations et toutes les marques d'estime que lui<sup>i</sup> avaient attirées ses miracles, sa doctrine et ses bienfaits peu de temps auparavant, quelle opinion avait-il de l'inconstance de ce peuple, qui chargeait d'opprobres, d'injures et de malédictions celui même qu'il avait admiré et comblé de gloire? Car enfin, était-ce une couronne d'épines qu'il lui destinait quand il avait voulu le faire roi? Ce roseau qu'il tenait en sa main, était-ce le sceptre de Juda qu'il devait porter? Ce lambeau de pourpre qu'on avait jeté sur ses épaules ne marquait-il pas le regret et le déplaisir d'avoir mis leurs vêtements sous ses pieds lorsqu'il entra en triomphe dans Jérusalem? Ces fouets dont on avait déchiré tout son corps ne lui étaient-ils pas plus honteux que ces branches d'arbres dont on avait paré le chemin sur son passage ne lui avaient été glorieux? et toutes les injures qu'on lui disait n'étaient-elles pas une rétractation publique des approbations, des louanges et des bénédictions qu'on lui avait données? et ces cris tumultueux et emportés, *Tolle, crucifige!* ne lui furent-ils pas bien sensibles, après ces cris de joie et d'allégresse qu'il avait ouïs il n'y a que cinq ou six jours : *Hosanna Filio David! Benedictus qui venit in nomine Domini!* (*Le même*).

[Pilate résiste encore]. — Cependant Pilate résistait toujours à la demande des Juifs. Après avoir essayé de l'opprobre et de la douleur pour calmer leurs esprits et arrêter leur fureur, il fait l'office d'un avocat, au lieu de faire le devoir d'un juge, qui était d'arracher d'entre leurs mains celui dont ils poursuivaient la mort. Il témoigna donc encore une fois qu'il ne voyait aucun sujet de condamner cet homme, qu'il voyait en ses accusateurs beaucoup de passion et d'envie, et aucune juste raison de le faire mourir, leur demandant même avec indignation qu'ils déclarassent quel crime il avait commis pour lui préférer Barabbas; en un mot, ce qu'il avait fait pour mériter la mort. *Quid enim mali fecit?* Sur quoi les Juifs, désespérant de faire condamner le Sauveur comme séditieux, prirent un autre moyen, qui fut de retourner à la loi de Moïse, selon laquelle les empereurs leur permettaient de vivre, et ils répondirent à Pilate que, si, selon les lois romaines, il ne le jugeait pas digne de mort, il ne pouvait l'éviter selon leur loi, qui condamnait à la mort les blasphémateurs, et qu'on ne pouvait douter que celui qu'il déclarait innocent ne fût tel, puisqu'il avait dit publiquement qu'il était Fils de DIEU, et qu'il voulait passer pour tel. Ces malicieux l'avaient déjà fait condamner sur ce pied-là par Caïphe : mais depuis, l'ayant déféré à Pilate, qui était gentil, ils avaient mieux aimé alléguer des crimes d'Etat, pensant faire par-là plus d'impression sur son esprit. Comme ils virent qu'il découvrait la fausseté de cette accusation, ils eurent recours à la première, afin qu'il fût condamné, de quelque manière que ce fût, sa mort étant l'unique objet de leurs poursuites et de leurs désirs. (**Nouet et Monmorel**).

[Pilate saisi de crainte]. — Pilate, ayant entendu que JÉSUS se disait Fils de DIEU, fut saisi d'une horreur secrète, et craignit, dit S. Chrysostôme, que ce qu'on disait ne fût vrai : *Magis timuit*. Il avait déjà été frappé de l'innocence de JÉSUS : il est maintenant saisi de religion, et il craint non-seulement d'être injuste envers un homme, mais impie envers DIEU. Son soupçon était fondé sur cette multitude de miracles qui étaient venus à sa connaissance, sur ses discours pleins de prudence et de sagesse, sur la modestie et la majesté de son visage, sur cette égalité, cette patience, cette grandeur d'âme, cette force de courage, qu'il avait toujours fait paraître au milieu de tant d'outrages et de douleurs. Pour s'en éclaircir, il lui fit de nouvelles demandes, s'informa d'où il était, quels étaient ses parents, quelle était son origine : à quoi le Sauveur ne jugea pas à propos de répondre. Le juge, irrité de ce silence, qu'il prit pour une marque de mépris, lui parla avec fierté : *Ne savez-vous pas que j'ai le pouvoir de vous faire attacher à une croix, et que j'ai le pouvoir de vous délivrer ?* — Que dites-vous juge lâche ? Si vous avez tout pouvoir, pourquoi ne le délivrez-vous pas, après l'avoir déclaré innocent ? Voilà ce qui a fait votre crime : c'est que, ayant pu sauver l'innocent, vous ne l'avez pas fait : c'est ce qui a dû vous faire concevoir la réponse de celui que vous avez tant pressé de parler, que *vous n'aviez aucun pouvoir sur lui s'il ne vous avait été donné d'en haut*. Car, si vous êtes touché de quelque sentiment de religion, que ne devez-vous pas craindre de la part de celui qui vous a donné ce pouvoir ? et si l'innocent que vous craignez de délivrer, à quoi votre devoir et votre conscience vous oblige, si, dis-je, cet innocent est DIEU lui-même, comme il l'a dit et comme vous avez grand sujet de le croire, n'a-t-il pas lui-même le pouvoir de punir votre lâcheté ? Que si vous tirez une conséquence du contraire, sur ce qu'il ne se délivre pas lui-même ni de vos mains ni de celles des Juifs, c'est toujours pour vous une obligation de défendre et de délivrer de l'oppression celui que vous savez être injustement accusé. (Monmorel).

[Aux juges]. — Juges de la terre, qui vous glorifiez de votre puissance, recevez ici les instructions que vous donne celui qui jugera les vivants et les morts : *Erudimini, qui judicatis terram*. Apprenez que, si vous avez le pouvoir de punir le coupable et d'absoudre l'innocent, il ne vous est pas permis d'user de ce pouvoir selon votre gré : car la puissance, dit S. Augustin, doit suivre la justice, et ne la précéder pas ; vous n'êtes pas les maîtres de la loi. Vous *n'êtes que ses ministres*. Sachez que tout votre pouvoir vient d'en haut, que, si les hommes sont soumis à votre autorité, vous-mêmes êtes soumis à DIEU, *qui jugera vos jugements*, et vous punira sévèrement si vous ne jugez pas selon la justice. (Le même).

[Pilate étouffe la crainte de Dieu par la crainte de César]. — *Cùm ergò audisset Pilatus hunc sermonem, magis timuit* : Pilate craint davantage qu'il ne craignait



auparavant ; mais il ne craint pas encore assez. Sa peur augmente, mais sa constance n'augmente pas : il craint DIEU, mais il craint davantage les créatures. Heureux s'il eût craint DIEU véritablement plus que les hommes ! mais la crainte de déplaire à César l'emporta sur son devoir, sur l'amour de la justice et sur la crainte de DIEU même. Or, Chrétiens auditeurs, l'instruction que nous devons tirer de la timidité ou plutôt de la crainte de ce lâche juge, c'est que, à moins d'avoir du courage et de la fermeté, on ne peut être un véritable chrétien, ni avoir la probité que DIEU, notre devoir et la religion exigent de nous. Et j'ose dire que la plus grande partie des crimes qui se commettent dans le monde contre la justice et l'équité naturelle se commettent par crainte et par lâcheté. Celui-là n'a pas la force de s'opposer aux injustes desseins d'un ami à qui il craint de déplaire, et pour cela il renoncera mille fois à l'amitié de DIEU. Un autre n'aura pas le courage de mépriser le jugement des hommes en s'acquittant de son devoir, et un *qu'en dira-t-on* sera capable de lui faire quitter les meilleures résolutions du monde, et de le faire passer par-dessus toutes les maximes du christianisme. Cet autre enfin favorisera l'injustice pour ne pas choquer une personne puissante dont il redoute l'autorité. Encore une fois, il faut du courage et de la générosité, pour remplir les devoirs d'un véritable chrétien ; autrement, il se présentera mille occasions délicates dans lesquelles on succombera infailliblement. — Ce fut le crime de Pilate, comme nous allons voir, d'accorder aux Juifs leur injuste demande de peur d'encourir la disgrâce de César. (Houdry).

[Les Juifs refusent de reconnaître J.-C. pour leur roi]. — Il ne faut pas oublier, Chrétiens auditeurs, qu'un des motifs que Pilate alléguait pour empêcher les Juifs de poursuivre la mort du Fils de DIEU fut de leur dire : « Quoi ! vous voulez que je fasse mourir en croix votre roi ? *Regem vestrum crucifigam !* » Soit que ce juge le crût ainsi, persuadé par la réponse du Sauveur, qu'il avait interrogé sur cet article : *Ergo Rex es tu ? Respondit JESUS : Tu dicis, ego in hoc natus sum*, soit qu'il le dit pour leur reprocher le choix qu'ils avaient fait de Barabbas. Mais, quoi qu'il en soit, les Juifs se récrièrent qu'ils n'avaient point d'autre roi que César : *Non habemus regem nisi Cæsarem* ; et nous ne reconnâtrons jamais en cette qualité cet homme, qui est digne du dernier supplice pour en avoir pris le nom. Qui n'admira ici l'effet bizarre de leur animosité ? Les Juifs ne supportaient qu'à regret la domination des Romains, et leurs fréquentes rébellions pour secouer ce joug marquent assez l'impatience de s'y voir soumis. Et voilà que, plutôt que de souffrir qu'on donne au Sauveur la qualité de roi, ils protestent qu'ils n'en connaissent point d'autre que César, et qu'ils ne veulent point de ce JÉSUS pour leur roi : *Nolumus hunc regnare super nos*. Ce qui montre avec quelle rage ils demandaient sa mort. — Mais nous, Chrétiens, ne le désavouons-nous

point aussi pour notre roi, comme firent les Juifs? Le lieu où il veut régner, c'est notre cœur; c'est-là qu'il veut être absolu, comme dans la capitale de son empire; c'est pour le posséder qu'il a quitté le sein de son Père; c'est pour le conquérir qu'il a répandu tout son sang; c'est pour y affermir son Royaume qu'il épuise toutes les finances et tous les trésors de ses grâces. Mais nous disons souvent comme ces malheureux : *Nolumus hunc regnare super nos*. Nous aimons mieux y faire régner une honteuse passion, un léger intérêt, un plaisir criminel. Quoi ! sera-t-il dit que toutes les créatures fléchiront maintenant le genou devant lui, que toutes les choses même inanimées feront un aveu solennel de sa royauté, et que le cœur de l'homme, qui n'est fait que pour lui, soit le seul qui refusera de s'y soumettre ? Ne serait-ce point pour cette raison qu'il répondit à Pilate que son Royaume n'était pas de ce monde, parce qu'il ne régné point dans notre cœur, qui en fait la plus noble partie ? Ah ! prenons garde de lui faire cet outrageux refus, parce qu'enfin ce cœur lui appartient, et il ne renoncera jamais au droit qu'il a sur lui, et, s'il n'y règne maintenant par amour, il se soumettra un jour comme un rebelle sous l'empire de sa justice. — Il vaut mieux, mon Sauveur et mon-Roi, qu'il soit tout à vous maintenant. Je vous en fais donc publiquement un hommage, afin que vous en soyez éternellement le roi et le légitime possesseur ; et nous protestons tous solennellement que jamais nul autre n'y régnera que vous. (*Le même*).

[Pilate abandonne le fils de Dieu]. — Revenons au Sauveur du monde. Ces furieux, voyant que Pilate résistait toujours et demeurait ferme dans sa résolution, et même prenait occasion de tout ce qu'ils alléguaient contre JÉSUS de le déclarer innocent, sans avoir égard ni à leur loi ni aux intérêts de leur religion, ces furieux, dis-je, s'avisèrent d'un expédient plus court et plus décisif pour venir à leurs fins. Ce fut de le menacer de César, qui était en effet la divinité qu'il redoutait le plus : *Hunc si dimittis, non es amicus Cæsaris!* Avisez bien à ce que vous allez faire : car si vous laissez aller ce rebelle, on ne manquera pas de faire savoir à l'empereur que, par votre faute, on entreprend sur son autorité dans la province, et que, pouvant y remédier facilement, vous l'avez négligé. On lui fera entendre que l'auteur d'une dangereuse conspiration contre l'Etat, déjà prête à éclater, vous a été mis entre les mains et que vous l'avez renvoyé absous. Vous n'ignorez pas combien Tibère César est délicat sur le chapitre de son autorité, et le moins qu'il vous en puisse arriver c'est de perdre ses bonnes grâces, avec votre gouvernement : et nous, nous perdrons tout en perdant un homme comme vous ! — Il n'en fallut pas davantage pour troubler l'esprit de ce juge craintif et pour ébranler sa constance : car que ne peut, je vous prie, une crainte servile ! La conscience réclame, on l'étouffe ; les intérêts de DIEU se présentent, on passe outre. Mais, s'il s'agit de plaire à un homme, il-faut que tout

cède et que tout plie, et il n'y a point de crime dont une personne ne soit capable lorsqu'elle a la puissance en main, et qu'elle n'a pas le courage de s'opposer fortement au vice ou à l'injustice. Ainsi Pilate, de crainte de se faire une affaire auprès de César, abandonne l'innocent à la fureur de ses ennemis : *JESUM autem tradidit voluntati eorum.*

Pilate, qui était si bien intentionné pour JÉSUS-CHRIST et qui cherchait tous les moyens de le délivrer, tout d'un coup, contre ses propres lumières, changea de sentiment, et de la même bouche dont il l'avait déclaré innocent prononça l'arrêt de sa mort. Ce procédé nous fournit une importante instruction sur ce sujet : car ce gouverneur, qui paraissait avoir tant de répugnance à commettre une injustice, et qui se rend coupable de la plus grande qui fut jamais, dès qu'on lui parle de César et qu'on lui fait appréhender pour sa fortune, nous apprend que, quand l'amour de la justice est dominé par la crainte de déplaire aux grands de la terre ou par une passion violente, quelques bonnes intentions qu'on ait d'ailleurs, on peut bien faire de la résistance pendant un temps, mais on ne manque guère de succomber tôt ou tard ; et celui qui ne songe qu'à sa fortune ou qui est l'esclave de son ambition ne pourra guère résister aux puissances du siècle.

Nous ne lisons pas, à la vérité, dans l'Évangile, que Pilate ait prononcé dans les formes l'injuste arrêt de mort contre le Fils de DIEU, mais seulement qu'il l'abandonna à la volonté des Juifs : *JESUM autem tradidit eis ut crucifigeretur* (Math. xxvii). Et, comme dit un autre Évangéliste, qu'il consentit à leur demande : *Adjudicavit fieri petitionem eorum* (Lucæ xiii). Cette permission tint apparemment lieu d'arrêt, sans que le Sauveur en appelât, parce qu'un autre juge, qui est son Père éternel, l'avait prononcé plus justement pour satisfaire sa justice et pour expier les crimes des hommes. Il pouvait en appeler à César, comme S. Paul fit depuis dans une conjoncture toute semblable ; il pouvait en appeler à Pilate même, et lui demander quel nouveau crime il avait commis depuis qu'il avait déclaré si hautement qu'il ne le trouvait coupable de rien. Mais non : il ne veut point réclamer contre cet arrêt inique ; il l'accepte de tout son cœur ; il consent qu'on l'exécute ; il n'a pas moins de respect pour le jugement de ce lâche magistrat que s'il avait été prononcé de la propre bouche de son Père éternel. Voilà donc enfin les Juifs satisfaits, les princes des prêtres et les pharisiens triomphent de leur victoire ; et il n'est pas croyable combien cette condamnation, ou, si vous voulez, cette permission de Pilate, causa de joie à tous ceux qui avaient conjuré sa mort, s'applaudissant entre eux d'être enfin venus à bout de leur entreprise. (Monmorel).

[Pilate se croit en vain déchargé de cette injustice]. — Pendant que les Juifs triomphent d'avoir main levée et de se voir en plein pouvoir de satisfaire leur haine, Pilate se retire l'âme troublée par l'horreur du crime qu'il a com-

mis en cédant à leur importunité : mais, par une étrange erreur, il croit qu'en se lavant les mains et se disant innocent du sang de cet homme juste il se décharge d'un crime qu'il autorise et qu'il fait exécuter. O Pilate, s'écrie S. Chrysostôme, si vous croyez Jésus innocent, pourquoi le livrez-vous à la fureur de ce peuple? Quelle erreur de vous imaginer n'être point coupable parce que vous vous lavez les mains en public, pendant que vous vous souillez de la plus lâche injustice qui fut jamais sous le ciel! Mais, Chrétiens, qu'il y a aujourd'hui d'imitateurs de Pilate, qui se justifient extérieurement devant le monde, mais qui se souillent devant DIEU, lequel pénètre l'intérieur et voit le crime que nous prétendons justifier. Qu'a servi à Pilate de laver ses mains devant le peuple, sinon de le rendre plus inexcusable devant DIEU d'avoir condamné le juste de la même bouche qu'il a publié son innocence? (**Anonyme**).

[L'imprécation des Juifs]. — *Sanguis ejus super nos et super filios nostros* (Matth. xxvii), répondirent les Juifs. Par où nous voyons que les Juifs, trouvant leur compte et ayant obtenu ce qu'ils souhaitaient, se soucient peu du scrupule de Pilate : c'est pourquoi ils ne font pas difficulté de se charger des suites et de l'événement de cette mort; ils s'écrient à haute voix : Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants! Ce fut une imprécation horrible, dont ils ressentirent bientôt l'effet, puisque la vengeance de ce sang injustement versé tomba effectivement sur eux et sur leurs enfants! Ah! malheureux enfants, qui ont en effet porté la malédiction que leurs pères leur ont attirée! mais pères infiniment plus malheureux, qui sont coupables de l'effusion de ce sang! La malédiction qu'ils ont demandée est tombée sur eux d'abord, et elle a passé ensuite jusqu'à leur postérité, par un terrible et un effroyable abandon de DIEU. Mais changeons; nous autres, cette imprécation criminelle, et souhaitons que la vertu et le mérite de ce sang tombe sur nous, puisqu'il doit être la cause de tout notre bonheur. C'est le sentiment que nous doit inspirer la vue de ce même sang qui va être versé sur la croix. (**Houdry**).

[Sur la même imprécation]. — A cette protestation que Pilate fit d'être innocent du sang du Juste, les Juifs, qui l'avaient obligé à le répandre, dirent aussitôt : « Eh bien, que son sang soit sur nous et sur nos enfants! *Sanguis ejus super nos et super filios nostros!* » Et par ces paroles ils engagèrent leurs âmes et celles de leur postérité à la vengeance éternelle de DIEU. Voilà pourquoi depuis ce temps-là ce sang les poursuit dans toutes les parties de l'univers : car le sang de JÉSUS-CHRIST, qui a été répandu pour tout le monde, est le salut des uns et la condamnation des autres. Les Juifs après avoir tué l'innocent Abel, sont, comme Caïn, errants et vagabonds par toute la terre, et il semble que le Seigneur leur ait mis un signe pour empêcher qu'on ne les extermine, afin qu'ils paraissent aux yeux des hommes comme une infortunée victime, toujours sacrifiée à la

vengeance du Seigneur. Le prophète avait prédit que *le peuple qui devait renoncer le Seigneur ne serait plus son peuple* (Daniel ix). Ils ne sont le peuple de personne, parce qu'ils sont en exécration à tout le monde ; leur nation est traitée comme le rebut du genre humain, et, suivant la prophétie d'Osée, on les voit répandus et dispersés partout, sans roi, sans prince, sans sacrifice, sans autel. Cette imprécation qu'ils firent devant Pilate, pour lui arracher un arrêt de mort, a eu tout son effet ; elle persévère encore jusqu'à ce jour ; le sang qui a tombé sur eux y demeurera toujours. Funeste héritage que les pères ont laissé à leurs enfants par ces paroles : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros !* (Monmorel).

[Demandons ce sang sur nous-mêmes]. — Voilà quel a été le partage de ce peuple réprouvé, qui, par son endurcissement, semble porter les marques de cette malédiction qu'il demanda alors, et qu'il attira en effet sur lui et sur ses infortunés descendants : *Dilexit maledictionem*, comme parle le prophète, *et veniet ei ; noluit benedictionem, et elongabitur ab eo* (Ps. 108). Mais, en témoignant l'horreur que nous avons du crime de ces malheureux aveuglés, demandons à DIEU, par un souhait tout contraire, que ce sang tombe sur nous d'une toute autre manière : *Sanguis ejus super nos !* Ce sera la source de notre bonheur si, comme il est répandu pour nous, il est aussi répandu sur nous. Que le fruit donc de ce précieux sang tombe sur nous, et qu'il nous soit effectivement appliqué dans les sacrements ; comme ce sang est versé pour nos crimes, que sa force et sa vertu agisse sur nous pour les effacer ; que toutes les grâces et tous les biens dont ce sang est le principe et la source découlent sur nous : et qu'ainsi, s'il a été pour les Juifs le comble de tous les malheurs, il soit sur nous pour donner le prix à toutes nos bonnes actions : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros*. Enfin, Chrétiens, après tant d'instances, de répliques et de défaites, Jésus est condamné, l'Auteur de la vie est livré à la mort : et c'est ce qu'il nous faut examiner maintenant.



## JÉSUS PORTANT SA CROIX.

[Combien infâme était le supplice de la croix]. — Non-seulement, Chrétiens, le Fils de DIEU fut livré aux Juifs pour en disposer selon leur volonté, comme nous avons dit, mais, ajoute un autre Evangéliste, pour être mis en croix : *JESUM tradidit eis ut crucifigeretur* (Matth. XXVII). C'était le plus infâme genre de mort qui fût au monde, destiné, parmi les Romains, aux seuls esclaves, et maudit parmi les Juifs : *Maledictus omnis qui pendet in ligno*. Un bon auteur, Quinte-Curce, l'appelle *Servile supplicium et supremum*, le dernier, le plus honteux, et tout ensemble le plus douloureux de tous les supplices, parce qu'on y attachait un criminel en telle sorte qu'il y pouvait vivre deux ou trois jours, et que la douleur y était universelle, tous les membres y étant tendus comme sur un chevalet. C'était sans contredit le plus cruel de tous les supplices, parce que, comme le remarque S. Augustin, ceux qui étaient attachés ainsi à la croix y mouraient d'une mort lente. A quoi je ne craindrai point de joindre le sentiment d'un profane, dont le jugement est bien recevable en cette matière, parce qu'il en parle sans intérêt et sans préoccupation. C'est Sénèque, dans une de ses lettres : *Hujus vivere est diù mori, vulnus suum premere, inter supplicia tabescere, perire membratim, stillicidia quasi animam amittere potius quam semel exhalare* (Epist. x) : mourir attaché à la croix, c'est mourir d'une longue mort, c'est souffrir et couvrir son mal, dessécher dans les supplices, mourir membre après membre et par parties, et voir, pour ainsi dire, couler sa vie goutte à goutte avant de la perdre une bonne fois.

Voilà, Chrétiens, le supplice auquel le Fils de DIEU est condamné, pour détourner celui que nous avons mérité par nos crimes. Quelques SS. Pères ont cru que la sentence en fut prononcée juridiquement par Pilate, et que le Sauveur l'écouta comme un arrêt venu du Ciel. Quoi donc, Sauveur des hommes ! cette croix qui est le scandale des Juifs, l'horreur et l'exécration de tous les hommes, est maintenant votre partage, et le bois funeste sur lequel vous devez finir une vie si sainte et si précieuse ! Oui, Chrétiens, et le Fils de DIEU la regarde comme le trône de son amour, comme le trophée de ses victoires, comme l'objet de tous ses désirs. Encore, si ce n'était que par l'injuste arrêt des hommes qu'il eût été condamné,

je ne m'en étonnerais pas tant, puisque S. Paul m'assure que, s'ils l'eussent connu, ils n'eussent jamais commis cet horrible attentat : *Si enim cognovissent, numquam Dominum gloriæ crucifixissent* (I Cor. II) ; mais l'arrêt qui le condamne à ce supplice est confirmé et ratifié dans le ciel par son Père éternel : il faut qu'il meure pour obéir à ses ordres et pour satisfaire à sa justice ! Il regarde donc ce bois, cette croix, comme l'autel où il doit être immolé en qualité de victime du monde, comme l'instrument du salut des hommes, le but de tous ses desseins, l'objet de ses délices. Quel fut donc le sentiment de son âme en se voyant si près de ce qu'il avait cherché et souhaité toute sa vie ? (**Houdry**, *Entretiens sur la Passion*).

[Ardeur du Fils de Dieu à embrasser la croix]. — L'arrêt de ce supplice ne fut pas plus tôt prononcé par Pilate, qui ne fut que l'organe du souverain Juge, que les bourreaux se saisissent du Sauveur et le font descendre du prétoire, au bas duquel il trouve ce funeste instrument qu'on avait préparé à la hâte afin de presser l'exécution de cet arrêt. Et vous pouvez juger avec quelle ardeur le Fils de Dieu embrassa ce bois sacré, qui avait toujours été l'objet de ses désirs, le terme qu'il avait toujours eu devant les yeux depuis le premier moment de sa vie ; et je ne doute point qu'il courut l'embrasser avec plus d'affection et de tendresse que ne fit depuis son disciple S. André : *O bona crux, diù desiderata et ardenti animo concupita !* O croix, l'objet de mes vœux et de mes plus ardents désirs ! croix après laquelle j'ai soupiré depuis le premier moment de ma vie ! L'empressement qu'ont ses ennemis de l'y voir bientôt attaché ne lui laisse pas jouir longtemps de cette satisfaction : on la lui arrache d'entre les bras pour lui en charger les épaules et la porter lui-même jusqu'au lieu du supplice, qui était la montagne du Calvaire, où se devait consommer ce sanglant sacrifice. Je vous prie de l'accompagner de pensée avec moi, et de faire de sérieuses réflexions sur ce qui se passa dans ce pénible voyage. (*Le même*).

[Jésus portant sa croix]. — Tout étant préparé et des soldats étant postés en divers endroits par où il devait passer, tant pour écarter la foule que pour empêcher qu'on n'entreprît de le délivrer (car on savait qu'il avait encore des partisans et des disciples), on le presse de marcher, ou plutôt on le traîne tumultueusement hors de la ville : *et eduaxerunt illum*, dit l'Evangile. Les trompettes retentissent à ce départ ; les archers avec les exécuteurs de cette abominable injustice marchent en ordre vers le Calvaire ; un héraut va devant qui publie à son de trompe l'arrêt porté contre le criminel. Cette longue croix traîne sur le pavé avec grand bruit ; il s'affaisse sous sa pesanteur ; il tombe presque à chaque pas, et on le relève à chaque fois à grands coups de pied et de bâton ; il marque ainsi toutes les rues des traces de son sang. Il est suivi d'une foule de

peuple, qui repaît ses yeux de ce triste spectacle, pendant que tout le ciel est dans l'étonnement de voir un Homme-DIEU porter, comme le plus criminel de tous les hommes, l'instrument de son supplice. Mais considérez vous-mêmes comme on le pousse, comme on le heurte, comme on le traîne, et comme, tout hors d'haleine, tout couvert de sueur et de sang, il succombe sous ce pesant fardeau dont nos péchés l'ont chargé.

Qui pourrait exprimer la douleur que lui causa ce pesant fardeau, tout affaibli et épuisé de sang qu'il était par la multitude des plaies qu'il avait reçues ? ce qui n'empêche pas que les bourreaux impitoyables ne le tirent de tous côtés, et ne le poussent avec violence pour le faire avancer. Les forces lui manquent, il chancelle et tombe à chaque pas ; on le relève tout trempé de sueur et de son sang qu'il mêle avec la poussière, et, lorsqu'il pense respirer un moment, on le charge de coups. Suivons, âmes chrétiennes, notre aimable Sauveur dans ce pénible voyage : il n'est pas difficile de trouver le chemin par où il va sur le Calvaire ; il l'a marqué de son sang, et partout où il passe il laisse de sensibles traces de son amour. Cependant je m'aperçois qu'il n'en peut plus, et, accablé de lassitude, il est obligé enfin de succomber sous le poids de sa croix et de souffrir l'insolence des soldats, qui le pressent inutilement d'avancer à force de coups ; mais, voyant qu'il ne se peut remuer, ils sont obligés de le décharger d'une partie de ce pesant fardeau, et de contraindre un étranger, qui se trouva là par hasard, de lui aider à porter cette pesante croix. (*Le même*).

[Simon le Cyrénéen]. — Il me semble, mes chers auditeurs, lire sur votre visage le sentiment de votre cœur : vous enviez le sort de cet étranger d'avoir eu le bonheur de soulager le Sauveur. Mais il n'y a rien de plus facile, si vous le voulez : car il ne faut, pour cela, que décharger votre âme de ses péchés par une sincère pénitence : voilà la croix et le fardeau qui accable le Fils de DIEU, et qui le fait succomber sous ce poids immense qu'il est obligé de porter. Or, à la vue de ce spectacle d'un DIEU qui marche ainsi chargé de sa croix, il n'y a point de chrétien qui ne doive dire avec S. Paul : *Exeamus ad eum extrâ castra, improperium ejus portantes* (Hebr. XIII). Puisqu'il marche devant nous avec sa croix, aurons-nous le cœur de là lui laisser porter tout seul ? Hélas ! il porte une croix si rude et si pesante pour notre amour, et nous, pour lui marquer le nôtre, nous ne voulons passouffrir la moindre incommodité ni la moindre douleur : et comment pouvons-nous nous vanter, après cela, d'être de la suite de ce Sauveur ? Ne serions-nous point plutôt du nombre de ceux dont le même S. Paul ne peut parler que les larmes aux yeux, et qu'il appelle les ennemis de la croix : *Nunc autem et flens dico, inimicos crucis Christi* (Philipp. III) ; et qui, bien loin de la chercher et de la porter, la fuient et ne sauraient seulement en entendre parler ? Ah ! suivons, Chrétiens, ce Fils de DIEU, qui nous apprend, par son exemple aussi bien que par ses paro-



les, à porter la croix. *Qui vult venire post me tollat crucem suam* (Matth. XVI).

Comme la longueur du chemin et l'épuisement où était le Sauveur le faisaient succomber sous ce pesant fardeau, on obligea un passant de le soulager, soit en portant cette croix après lui, soit en lui aidant à la porter. Ce ne fut pas par un sentiment de compassion qu'ils lui procurèrent ce soulagement ; ce fut plutôt par un mouvement de cruauté, de peur que, les forces lui manquant, il ne pût arriver si tôt qu'ils souhaitaient au lieu du supplice, pour le voir attaché à cette même croix. C'est dans cette occasion que plusieurs saints ont porté envie à cet étranger d'avoir été assez heureux pour aider le Sauveur à porter sa croix, et de lui avoir rendu ce service, quoique sans doute à regret et malgré lui. Mais qui est-ce de vous autres, Chrétiens, qui, connaissant ce Sauveur, eût refusé de lui rendre ce bon office ? Cependant, quand il nous envoie quelque affliction, c'est un bout de sa croix qu'il nous présente. Hélas ! nous le recevons de si mauvaise grâce, quoique ce soit par-là que nous devons lui marquer l'amour que nous avons pour lui, et que c'est un arrêt du ciel, un oracle qu'il a prononcé lui-même, que pour le suivre, il faut porter sa croix : *Si quis vult venire post me, tollat crucem suam et sequatur me !* Encore, quand il nous invite à la porter pour son amour, prenez garde qu'il ne dit pas *Tollat crucem meam*, qu'il porte ma croix ; ce serait une trop rude charge et un trop pesant fardeau pour nos épaules ; mais seulement *Tollat crucem suam* qu'il porte sa croix, c'est-à-dire cette injure, cette persécution, cette disgrâce de fortune : c'est avec tant de plaintes et de murmures que nous nous y résignons !

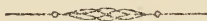
Cet incident de Simon de Cyrène, qui aida le Fils de DIEU à porter sa croix, nous doit faire faire une importante réflexion : savoir que, pour être de la suite du Sauveur, il faut porter sa croix d'une manière ou d'une autre : lui-même déclare hautement que sans cela personne ne peut être son disciple : *Qui non bajulat crucem suam non potest meus esse discipulus* (Lucæ XIV) ; mais il faut remarquer, par rapport à ce sujet, qu'il se trouve ici trois sortes de personnes qui portent différemment leurs croix : les deux voleurs qui furent condamnés avec le Fils de DIEU, parce que c'était la coutume que les criminels qui devaient y être attachés la portassent eux-mêmes jusqu'au lieu de leur supplice ; Simon de Cyrène porta celle du Fils de DIEU, durant quelque temps, et enfin le Sauveur porta lui-même la sienne pendant un assez long espace de chemin, et tant qu'il la put porter. — Les premiers la portèrent sans mérite : c'étaient des criminels, qui n'en savaient pas faire un bon usage ; Simon ne la porta que par nécessité, y étant forcé et contraint par les soldats : aussi n'y eut-il pas grand mérite, quoique, en considération du service qu'il rendit au Sauveur, quelques SS. Pères ne doutent point que le Sauveur ne lui ait fait miséricorde ; enfin le Fils de DIEU la porta volontiers, l'accepta de grand cœur, et en fit l'instrument de notre salut ! Ne

soyons pas, Messieurs, du nombre des premiers ; apprenons à faire l'usage que nous devons de nos croix et de nos souffrances. Elles sont souvent la juste punition de nos crimes ; mais, afin qu'elles ne soient pas inutiles, recevons-les comme nous étant envoyées de la part de DIEU et comme des moyens de satisfaire à sa justice. Mais, pour porter la croix de la manière que le souhaite le Fils de DIEU afin d'être du nombre de ses véritables disciples, il faut l'accepter comme lui, la porter comme lui et avec lui : elle sera alors une source de grâces, un gage de l'amour de DIEU envers nous, le principe de notre bonheur éternel. (*Le même, Entretiens sur la Passion*).

[Les pieuses femmes qui suivaient]. — Ce triste et pitoyable objet du Sauveur portant sa croix attirera la compassion de quelques femmes pieuses, qui l'avaient suivi dans ses prédications et qui voulaient l'accompagner jusqu'à la mort. La tristesse peinte sur leur visage et les larmes qui coulaient de leurs yeux marquaient l'excès de la douleur dont leur cœur était pénétré : de manière que leurs cris et leurs tristes plaintes touchèrent le cœur du Fils de DIEU, qui oublia ses propres maux pour consoler ceux d'autrui par ces paroles, qui méritent une particulière attention : « *Filie Jerusalem, nolite flere super me, sed super vos ipsas flete* : Filles de Jérusalem, que vos propres malheurs soient le sujet de vos larmes, et non pas le triste état où vous me voyez réduit ! attendrissez-vous sur vos propres misères, qui, sans la mort que je vais souffrir pour en tarir la source, seraient éternelles et sans remède. Mais souvenez-vous que, si un bois vert est traité de la sorte, que ne doit point attendre un bois sec, qui n'est propre qu'à jeter au feu ? *Quia si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet ?* » — Que veulent dire ces paroles, Chrétiens ? Y a-t-il un objet plus capable de nous causer de la douleur que la croix et les souffrances d'un DIEU ? Y a-t-il un état plus digne de compassion que celui où ces saintes femmes le virent lorsqu'il était chargé de sa croix ? Oni, sans doute, et si nous pénétrons bien le sens de ces paroles, c'est le malheur dont la justice de DIEU nous menace si nous rendons la croix et les souffrances de ce Sauveur inutiles à notre égard : tomber entre les mains d'un DIEU vivant, après avoir méprisé les miséricordes d'un DIEU mort pour nous. C'est, ensuite, de penser à la peine qui est due à nos péchés, si nous ne les effaçons maintenant par nos larmes jointes au sang qu'il verse pour les expier : *Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet ?* C'est-à-dire : si celui qui était innocent et la sainteté même a été si sévèrement puni pour avoir eu seulement l'apparence du péché, que sera-ce d'un véritable pécheur chargé de crimes ? Si le Fils de DIEU a été traité de la sorte pour les fautes d'autrui, quel châtement n'est point dû à l'esclave, pour ses propres péchés ? *Hæc in viridi si faciunt, in arido quid fiet ?* Et quelle espérance restera-t-il à ce malheureux qui refuse l'u-

nique moyen qu'on lui offre d'éviter le plus grand de tous les maux, le malheur éternel ? (*Le même*).

[Il faut porter la croix que Dieu nous envoie]. — Il y a des personnes pieuses qui, dans la méditation de ce mystère, envient à Simon de Cyrène le bonheur d'avoir porté la croix du Sauveur. Je ne blâme pas ce sentiment ; mais je puis dire qu'elles se rendraient beaucoup plus agréables au Fils de DIEU en portant leur propre croix avec amour et avec un désir sincère de l'imiter. Ce Simon n'était qu'une figure très-imparfaite de ceux qui portent leur croix après JÉSUS-CHRIST. Il y en a qui rejettent la croix ; il y en a qui la traînent en murmurant ; il y en a qui la portent avec beaucoup de lâcheté, et qui à peine la lèvent de terre ; il y en a qui la portent avec joie, pour se rendre en cela conformes au Fils de DIEU. Voyez de quel nombre vous êtes. Mais du reste persuadez-vous que tout le monde porte la croix, jusqu'à ceux-là même qui la rejettent. Les gens de bien la portent, les vicieux la portent encore plus rude ; les démons portent la leur et leur enfer partout. Bienheureux ceux qui la portent avec le Sauveur, par charité et par amour ! La croix sans JÉSUS est un fardeau bien lourd ; mais avec JÉSUS elle est accompagnée d'une onction qui la rend légère, et qui la consacre en même temps. Portez donc la croix avec lui, portez-la comme lui, portez-la avec courage, et elle vous portera infailliblement dans le ciel. (**Anonyme**).



## LE CRUCIFIEMENT.

[Ce que c'était que le Calvaire]. — Après avoir conduit, de la manière que nous l'avons représenté, le Fils de DIEU jusqu'au Calvaire, qui était le lieu destiné au supplice des criminels, ou plutôt le lieu que la justice divine avait marqué de toute éternité pour y consommer ce sacrifice sanglant, pour tirer les sentiments que nous doit inspirer ce grand et terrible spectacle d'un DIEU mort sur une croix, la première chose à laquelle nous devons faire une particulière attention est que ce n'a pas été sans une conduite particulière de la divine Providence que le même lieu que DIEU désigna autrefois pour le sacrifice d'Isaac ait été choisi pour y immoler véritablement celui qui devait naître de la postérité de ce saint patriarche, et dont la naissance et la mort devait apporter la bénédiction à toutes les

nations. Il fallait que la figure et la vérité eussent entre elles ce rapport. Ce lieu destiné au supplice des criminels était hors de la ville, parce que c'est là que ce Sauveur devait s'immoler, pour tous les pécheurs, comme la victime qu'on immolait autrefois pour l'expiation des péchés était conduite hors du camp. C'était un lieu public, parce qu'il voulut être exposé aux yeux de tout le monde ; et pour cela il choisit un lieu éminent, comme le plus propre à publier et faire connaître l'ignominie de sa mort : et, au lieu qu'il voulut naître au milieu de la nuit, il veut être crucifié en plein jour, afin que tous les spectateurs soient autant de témoins de sa mort. — A la vue de ce triste lieu, où il devait achever de satisfaire à la justice divine, je m'imagine qu'il se prosterna en terre, et qu'il s'offrit comme la victime qui devait être immolée pour le salut de tout le monde, en disant les mêmes paroles que David lui fait dire au premier instant de sa vie : *Holocaustum et pro peccato non postulasti : tunc dixi · Ecce venio* (Ps. 38). Justice de mon Père, puisque le sang de tant de victimes égorgées sur vos autels n'a pas été capable de vous contenter, vous m'avez donné un corps, afin que dans ce corps uni à la Divinité je vous offrissse un sacrifice digne de vous : voici donc que je me présente à vous à ce dessein ; me voici dans l'état que vous avez souhaité, prêt à vous obéir et à souffrir tout ce que vous ordonnerez pour l'expiation des crimes des hommes. (Houdry).

[Le vin mêlé de myrrhe]. — On avait coutume de donner à ceux qu'on allait crucifier du vin mêlé avec de la myrrhe pour les assoupir et pour les empêcher de sentir toute la douleur de ce supplice : on en présenta au Fils de DIEU, et, comme il voulut en tout être traité en criminel, il en prit et en goûta ; mais d'ailleurs, comme il voulait souffrir la mort de la croix sans aucun adoucissement, il n'en voulut point boire : *Et cum gustasset, noluit bibere*. Quelques SS. Pères, après avoir examiné la nature de ce breuvage, accusent d'inhumanité les bourreaux qui oublièrent la coutume de donner du vin exquis à ceux qu'on allait exécuter, et qui, voyant le Fils de DIEU abattu, fatigué, pressé de la soif, tant à cause qu'il avait perdu beaucoup de sang qu'à cause que, parmi ses peines, il n'avait pas eu un seul moment de repos, ne lui donnèrent néanmoins que du vin mêlé de fiel et de myrrhe, pour le tourmenter dans la bouche et dans l'estomac, où les fouets et les épines n'avaient pu atteindre, au lieu d'une autre liqueur qu'on avait accoutumé de faire boire aux criminels pour diminuer en eux le sentiment de la douleur et les frayeurs de la mort. On donnait aux autres un breuvage pour les soulager, et on en donne un au Sauveur pour le tourmenter ! (Anonyme).

[Jésus attaché à la croix]. — Cependant j'aperçois les bourreaux qui étaient les instruments de ce supplice, et qui préparent toutes les choses nécessaires pour cela. On perce la croix où l'on doit faire entrer les clous ; on

apprête les marteaux ; on creuse la terre pour y planter la croix ; on dépouille en même temps le Sauveur de ses habits, que le poids de la croix avait collés à la chair avec le sang qui était sorti de ses plaies : ce qui renouvela ces mêmes plaies et ses douleurs. Cet Agneau très-pur, ainsi dépouillé, parut si couvert de sang qu'il semblait que son corps ne fût qu'une seule plaie. On lui ordonna ensuite de se coucher sur la croix, à quoi il obéit sans résistance. Il s'étend donc sur ce lit de douleurs, n'ayant pour appuyer sa tête que les épines dont il était couronné. Vous savez, mon Fils, lui dit alors son Père éternel (car c'est ainsi qu'on peut s'imaginer qu'il lui parla), vous savez ce qui est dû à ma justice : vous voilà sur l'autel où je veux que le sacrifice soit consommé ! Vos mains représentent les mains coupables de tous les hommes, celles des homicides, des sacrilèges, des scélérats : étendez-les donc afin de satisfaire pour tout cela ; il faut que les plaies qu'elles recevront guérissent les leurs, et que le sang qui en sortira efface tous ces crimes. — Je m'y sou mets de grand cœur, répond cette innocente victime. Et puis, présentant une main à ses bourreaux, ils enfoncent le premier clou, qui perce la chair avec le bois, et qui en fait jaillir une source de sang. Mais, quand il présenta l'autre pour être percée de la même manière, les nerfs des bras s'étant rétrécis, il fallut la tirer avec une violence extrême, afin de la faire atteindre au lieu qu'on avait préparé, et alors ses os se disloquèrent et sa poitrine s'enfla, avec un tourment inexplicable, ainsi que son prophète l'avait prédit : *Dinumeraverunt omnia ossa mea*. Ensuite on lui perce encore l'autre main d'un second clou, qui lui cause une semblable douleur. — Vous n'ignorez pas, poursuit le Père éternel, que vos pieds doivent payer pour tous les pas criminels que les hommes ont faits en m'offensant : ma justice donc demande que ces pieds soient attachés à cette même croix. — Oui, mon Père et mon DIEU, j'y consens, répond cet aimable Sauveur. Et alors, en les étendant avec une douleur extrême, on lui fait deux cruelles ouvertures, et tout ensemble deux larges canaux par où coule ce sang précieux qui doit laver nos crimes. — Du moins après cela, Père éternel, serez-vous satisfait de voir votre Fils unique attaché à cette croix. — Non, car je veux qu'il expire, et que par sa mort le sacrifice soit entièrement consommé. (**Houdry, Carême**).

[On élève la croix]. — Le corps adorable du Sauveur étant ainsi couché sur la croix et si fortement attaché qu'il ne pouvait se remuer, pour joindre partout l'ignominie à la douleur on lui donne pour compagnons de son supplice deux voleurs, afin qu'on ne le pût croire innocent en le voyant crucifié entre deux criminels. Ensuite on élève cette croix, avec un mélange effroyable de voix, et on la suspend en l'air avec des machines, en la laissant tomber rudement dans la fosse qu'on avait creusée pour la recevoir. Toutes les plaies du Sauveur se renouvelèrent à cette secousse, avec un nouveau surcroît de douleur. On arrête la croix avec des coins

et des pièces de bois, et chaque coup de marteau fait une secousse pour ce corps divin, qui ne tient qu'à des clous et qui ne porte que sur des plaies que le poids déchire et élargit sans cesse, et cela avec une sensibilité d'autant plus grande que les mains et les pieds consistent principalement en nerfs, en muscles et en tendons, qu'on ne peut offenser sans une insupportable douleur ; outre que la croix lui était une torture et un tourment particulier par l'extension des nerfs et par la posture gênante et contrainte où il était. Ainsi, le Sauveur passe les trois dernières heures de sa vie sur cette dure croix, suspendu sur des clous et appuyé sur des plaies ! — Enfin, Sauveur des hommes, vous voilà en l'état que vous avez souhaité depuis le premier moment de votre vie : vous êtes élevé en croix à la vue du ciel et de la terre ; vous y êtes aussi fortement attaché que si vous en faisiez une partie ; vous y souffrez dans tous les membres de votre corps, comme s'ils étaient tous criminels ; vous y avez assez de plaies pour pouvoir dire que vous n'en avez qu'une, et que depuis les pieds jusqu'à la tête il n'y a rien de sain en vous.

Voilà donc cette innocente victime sur l'autel où elle va attendre le coup de la mort ! Ce victorieux est sur son char de triomphe ; ce docteur céleste dans sa chaire, où il prêche à tous les hommes et à toutes les nations de la terre. JÉSUS-CHRIST en croix, grand spectacle ! s'écrie S. Augustin : *Grande spectaculum !* Si l'impie le considère, c'est une grande moquerie : *Si spectet impietas, grande ludibrium ;* mais aux yeux de la religion c'est un grand mystère : *Si spectet pietas, grande mysterium !* (August. *Tract. 17 in Joan.*). De la part des Juifs, c'est un horrible crime, de la part du Père éternel c'est l'effet de l'amour qu'il a eu pour les hommes : *Sic DEUS dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret.* Mais, à considérer ce DIEU-Homme attaché à la croix, c'est le plus grand de tous les mystères, le triomphe ou le dernier excès de son immense charité, d'avoir choisi pour être l'instrument de notre salut la croix, qui a pris son nom du tourment qu'elle fait souffrir. Voici ce qu'en dit S. Augustin. *Pejus non fuit inter genera mortium : pendent enim in ligno crucifixi producta morte necabantur ; non enim crucifigi hoc erat occidi, sed diu vivebatur in cruce, non quia longior vita eligebatur, sed quia mors ipsa protendebatur.* C'est là le genre de mort, et le douloureux supplice qu'il a voulu endurer pour témoigner aux hommes l'excès de son amour ! (*Le même*).

[Douleurs intérieures et extérieures]. — Je vous ai déjà dit que le supplice de la croix était le plus douloureux aussi bien que le plus infâme de tous les supplices ; mais je puis ajouter ici qu'à l'égard du Fils de DIEU ce fut un amas et un assemblage de tous les tourments intérieurs et extérieurs, que la justice divine semble avoir ménagés pour lui seul. Ce qui lui fait dire par son prophète : *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus :* vous qui passez par cette voie, qui êtes

témoins de ce lugubre spectacle, arrêtez-vous un moment, et voyez s'il y a une douleur égale à celle que je souffre ! Vous diriez, en effet, que toutes les espèces et toutes les différences de douleurs sont venues fondre sur lui, et que ce dernier supplice serait un composé de tous les autres pour en faire un véritable homme de douleur, qui souffre dans son âme et dans son corps. Toutes les sources de la douleur sont ouvertes, et toutes celles de la consolation fermées. Il est noyé dans une mer d'amertume, sans que, parmi toutes ses souffrances, que son prophète appelle des *eaux amères*, il y en ait une goutte de douce pour le consoler. Représentez-vous donc qu'il est en même temps persécuté, pour ainsi dire, du ciel et de la terre, par la cruauté des hommes et par la justice de son Père, poursuivi des uns et délaissé de l'autre. Ses amis l'affligent par leur présence : tels sont sa sainte Mère, qui l'avait suivi à travers la foule, et son disciple bien-aimé ; loin d'en recevoir quelque consolation, leur affliction et leur douleur redouble la sienne, et il se sent obligé de les consoler lui-même. Ses ennemis le tourmentent par leurs blasphèmes, leurs railleries et leurs imprécations. Tous ses sens ont chacun leur tourment propre et particulier : on l'abreuve de fiel et de vinaigre dans une soif brûlante ; il ne peut se remuer ni se soulager le moins du monde dans la situation contrainte où le tient cette croix ; la tête seule, qui pourrait se mouvoir, ne peut s'appuyer que sur des épines, et ses plaies lui causent sans cesse une nouvelle douleur. (*Le même*).

[La désolation extrême que lui causa le délaissement de son Père]. — Ce qui rend véritablement le Sauveur un homme de douleurs, c'est que, pendant qu'il souffre dans toutes les parties de son corps et dans tous ses sens, la douleur et la tristesse remplissent en même temps son âme d'amertume, et il se trouve dans une désolation toute semblable à celle qu'il éprouva dans le jardin des Oliviers, parce qu'il se sentit délaissé de son Père éternel, au plus fort de ses souffrances. C'est de quoi il se plaint amoureusement à lui-même : *DEUS, DEUS meus, ut quid dereliquisti me?* C'est-à-dire qu'il l'avait tellement laissé en proie à la douleur et à tout ce qui était capable de l'affliger, qu'il semblait l'avoir délaissé, en le privant de toutes les consolations sensibles dont il fortifia depuis les martyrs dans les plus effroyables tourments. Mais cette montagne du Calvaire est, à l'égard du Sauveur, comme celle de Gelboé, dont il est parlé dans l'Écriture : aucune goutte de pluie ni de rosée n'y tombe pour le consoler. De manière que, dans ce délaissement, on peut dire qu'il est semblable à un homme tombé dans la mer, lequel se soutient tant qu'il peut et lutte contre les flots tant qu'il espère quelque secours et que l'eau ne fait que l'entourer ; mais, sitôt qu'elle entre au-dedans, il est bientôt submergé. C'est ce que semble dire son prophète, qu'il se raidit contre le torrent de ses souffrances tant qu'il n'eut à souffrir que la violence des hommes ; mais, se voyant délaissé de son Père, de qui il attendait son

secours, la douleur passa au-dedans, jusqu'au fond de l'âme, et devint comme un torrent impétueux dont il fut tout pénétré, noyé, abîmé : *Quoniam intraverunt aquæ usquæ ad animam meam... tempestas demersit me* (Ps. 68).

L'esprit humain ne saurait concevoir combien fut sensible au Sauveur ce délaissement de son Père : car, quoiqu'on ne puisse pas dire sans blasphème ce qu'ont avancé quelques hérétiques, qu'il soit tombé dans le désespoir ou qu'il ait éprouvé la douleur que cause la peine du dam aux réprouvés, on peut croire cependant que le délaissement dont il se plaint a été une opération dans son âme qui a rempli toute la capacité qu'elle avait de souffrir : délaissement qui ne l'a pas séparé de la divinité ni de la gloire, ni privé de la grâce et de la charité, ce qui n'eût pû se faire sans péché, mais qui l'a seulement privé d'une force et d'une protection particulières, que son Père retira en le livrant à l'excès de ses peines, afin que, par cette soustraction et ce délaissement, qui lui fut plus sensible que tous les tourments, il détournât de dessus nous ce dernier et déplorable malheur de l'abandon éternel de DIEU, qui séparera pour jamais les réprouvés de leur souverain bien. Ainsi, vous avez voulu, mon Sauveur, réserver pour vous seul une peine si sensible et si peu connue ; vous avez souffert ce délaissement sans consolation et sans soulagement, afin que nous fussions soulagés dans nos peines et dans nos souffrances : car jamais vous n'abandonnez vos fidèles serviteurs, et jamais vous n'êtes plus proche d'eux que quand ils se croient plus délaissés. — Apprenons, Chrétiens, de cet exemple, à porter nos croix avec patience, et à souffrir les délaissements qui nous viennent de la part de DIEU, lequel, pour éprouver notre vertu, retire quelquefois les consolations sensibles qui adoucissent nos peines, et l'onction de la grâce qui nous les fait endurer avec joie. Que s'il diffère à nous secourir, consolons-nous du moins dans la vue d'être plus semblables à son Fils sur la croix, lequel a souffert sans soulagement une désolation inexplicable, jointe aux supplices les plus douloureux. (*Le même Houdry*).

[Jésus prie pour ses bourreaux]. — Qui ne s'étonnerait, Chrétiens, de voir que, parmi de si sensibles douleurs et de corps et d'esprit, le Fils de DIEU n'a que des sentiments de charité et de miséricorde pour ceux mêmes qui les lui font souffrir ? Durant les plus sanglants outrages qu'on lui fait, il ramasse tout ce qu'il a de force pour élever la voix et demander pardon pour ses persécuteurs et pour ses bourreaux : *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt !* Il voit devant ses yeux les uns qui partagent ses vêtements, les autres qui se moquent de ses souffrances ; ceux-ci qui le blasphèment, et ceux-là qui lui reprochent sa faiblesse, en l'invitant par des railleries sanglantes à descendre de la croix. Or, parmi tant d'insultes, qui méritaient les foudres de sa colère, il s'écrie : *Pater, dimitte illis !* comme s'il eût voulu étouffer la voix de son sang, qui s'élevait de terre et montait



jusqu'au ciel pour demander vengeance avec plus de force et de justice que celui d'Abel, répandu par la haine et la cruauté de son frère. — Après cet exemple, Chrétiens qui gardez depuis si longtemps une haine mortelle contre votre frère, si vous refusez d'entrer dans les sentiments de ce DIEU mourant, je ne me servirai point ici des autres motifs qui vous obligent à lui pardonner : je vous dirai seulement les mêmes paroles que les enfants de Jacob dirent à leur frère Joseph, qu'ils avaient vendu comme un esclave, craignant qu'il ne se ressentit de cette injure après la mort de leur père : *Pater tuus, antequàm moreretur, præcepit nobis ut hæc tibi nomine illius diceremur : Obsecro ut obhiscaris sceleris fratrum tuorum.* Oui, Chrétiens, votre Père et votre Sauveur étant aux approches de la mort, l'unique chose qu'il a souhaitée de vous, pour une infinité d'offenses contre sa divine majesté, c'est qu'à son exemple vous pardonniez à votre frère : *Pater tuus, antequàm moreretur, præcepit nobis.* Cette personne vous a grièvement offensé, je l'avoue ; l'outrage qu'elle vous a fait est sanglant, j'en suis d'accord ; mais c'est votre Père qui vous demande cette grâce à la mort, et qui vous la demande par autant de bouches qu'il a de plaies sur son corps. Que si vous conservez encore, après cela, de l'aigreur et du ressentiment dans votre cœur contre celui que vous traitez d'ennemi, comme vous ne méritez pas le nom d'enfant de DIEU, vous ne devez jamais prétendre à l'héritage qu'un DIEU vous a acquis par son sang. (*Le même*).

[Le bon larron]. — Après cet acte de charité et de miséricorde, le Sauveur en fait un autre sur cette même croix, lequel ne témoigne pas moins l'ardeur de son amour et le sentiment qu'il avait profondément imprimé dans le cœur. Ce fut de faire grâce à un criminel, et de promettre le paradis à l'un des voleurs qui l'accompagnaient dans son supplice : *Hodiè tecum eris in paradiso.* Qui n'admira ici, Chrétiens, le pouvoir souverain de sa grâce et la vertu de son sang, qui d'un voleur fait un saint, et d'un homme qui le blasphémait un peu auparavant un prédestiné, le premier qui doit prendre possession du ciel ? O miséricorde, ô charité immense d'un DIEU ! qui n'espérera en voyant un voleur au dernier moment de sa vie, passée peut-être dans des brigandages continuels, être appelé, éclairé, touché, converti, prédestiné ? qui désespérera maintenant de son salut, pour criminel qu'il puisse être ? — Mais souvenons-nous que c'est un miracle de grâce, qui ne fait point de conséquence, et un coup extraordinaire de sa miséricorde, dans le temps même où il répand son sang pour les pécheurs et demande pardon pour ses bourreaux. Quelle merveille que celui qui l'invoque pendant que les autres blasphèment contre lui, et qui se fait son prédicateur et son apôtre pendant que les autres l'abandonnent, que celui-là, dis-je, obtienne pardon ! Mais, encore une fois, c'est un coup extraordinaire de sa bonté, auquel les pécheurs ne doivent point s'attendre : car persévérer dans ses crimes sur cette espérance,

c'est une présomption, qui nous rend indignes de cette même miséricorde, qu'il offre à tous les autres pécheurs espérant en la vertu de son sang. (*Le même*).

[Marie et S. Jean]. — Si le Sauveur, près d'expirer sur la croix, donne tant de marques d'une ardente charité aux plus grands pécheurs, il ne faut pas croire qu'il oublie les justes et ses amis. Quels sentiments de tendresse ne témoigna-t-il point à sa Mère et au plus cher de ses disciples, qu'il aperçoit au pied de cette croix ! Il ne leur peut laisser un plus précieux gage de son affection qu'en donnant l'un pour fils à sa propre Mère, et l'autre pour mère à son disciple bien-aimé, puisque par ce présent il donne à l'un le plus riche trésor qui soit au monde, et à l'autre un fils plein de respect, qui doit être son secours et sa consolation. J'ajoute seulement que sa sainte Mère, ayant fendu la presse pour venir rendre les derniers devoirs à celui à qui elle avait donné la vie, il se fit entre ces deux cœurs un commerce merveilleux de douleur et de charité tout à la fois. — Ah ! ma Mère, que faites-vous ici ? lui pouvait dire son Fils : attendez, innocente colombe, que le déluge de mon sang soit passé. — Mais vous, mon Fils, réplique la Mère, en quel état est-ce que je vous vois, et à quelle épreuve me réduisez-vous ! — Ah ! ma Mère, que vos douleurs me touchent ! — Ah ! mon Fils, que vos plaies me sont sensibles ! — Faut-il, ma Mère, que je sois cause de l'affliction qui vous accable ! — Faut-il, mon Fils, que je vous voie tant souffrir ! — Ce sont, Messieurs, des colloques qui se font plutôt de cœur que de bouche, mais dont les sentiments sont si tendres et si touchants, que j'aime mieux vous les laisser méditer que de les affaiblir par mes discours. (*Le même*).

[La soif ardente]. — Ensuite, les approches de la mort, les tourments qu'il avait endurés, tant de sang qu'il avait répandu, l'ayant entièrement épuisé, il ressentit la soif la plus ardente que peut-être jamais personne ait soufferte : en sorte que sa bouche, son estomac, ses poumons et tout son corps épuisé étaient comme une fournaise embrasée. Il ne faut pas même douter que ce tourment n'ait été l'un des plus sensibles qu'il ait endurés pendant tout le cours de sa passion : ce que nous pouvons conclure de l'exemple de quelques martyrs, lesquels ont souffert avec une constance invincible les feux, les roues et toutes les tortures imaginables, sans jamais se plaindre que de la soif : d'où vous pouvez juger quel tourment ce fut au Sauveur de la souffrir si longtemps, et violente au point qu'elle l'était, parmi tant d'autres supplices capables de l'irriter à tout moment. Mais quoique cette soif ait été naturelle, elle ne laisse pas d'être mystérieuse, et un saint Père l'appelle *Sacramentalem sitim*, une soif où il y a du sacrement et du mystère : il avait plus soif de notre salut et de souffrir pour notre amour que de toute autre chose ; de manière que ce qu'il n'a dit qu'une seule fois à haute voix, il l'a dit inté-

rieurement à tous les tourments qu'il a endurés : *Sitio!* Oui, pour extrêmes que soient les douleurs que je souffre, et quelque insatiable que soit la soif que mes ennemis ont de mon sang, pour votre amour j'en voudrais souffrir mille fois davantage. (*Le même*).

[Jésus expire]. — Enfin, les Juifs ayant assouvi leur rage, les prophéties étant accomplies, et n'y ayant plus rien à souffrir pour nous témoigner l'excès de sa charité, le Sauveur cesse de vivre. C'est pourquoi, après avoir recommandé son esprit à son Père, et s'être écrié d'une voix forte, qui étonna toute l'assistance, *Consummatum est*, tout est consommé, baisant la tête pour marquer à son Père qu'il accepte les derniers arrêts de sa justice et pour faire savoir à tous les hommes, par ce geste de bienveillance et d'amour, que leur paix est faite avec DIEU, cet adorable Sauveur fit ce que le soleil éclipsé et la terre ébranlée par de violentes secousses, ce que votre silence et vos larmes vous diront mieux que mes paroles, et ce que je ne puis prononcer sans douleur : que cet homme-DIEU est mort ! *Et hæc dicens, expiravit!*

Le Sauveur du monde est mort, chrétienne compagnie ! et à cette parole, quels sont, je vous prie, vos sentiments ? Quoi ! mes yeux, vous demeurerez secs à la mort d'un DIEU ! Quoi ! mon cœur, tu demeureras insensible ! Ah ! changez, mon DIEU, la promesse que vous fîtes autrefois à votre peuple de lui ôter le cœur de pierre qu'il avait pour lui en donner un de chair ; ôtez-moi plutôt ce cœur de chair, puisqu'il est insensible, pour m'en donner un de pierre, puisque les pierres se fendent et se brisent afin de témoigner leur douleur, et que mon cœur n'en est point ému (1). — C'est, Chrétiens, pour fléchir ce cœur endurci que ce Sauveur, tout mort qu'il est, nous adresse la dernière voix de son sang, et semble dire à chacun de nous ce qu'il a dit autrefois par son prophète : *Quid est quod debui ultra facere, et non feci?* Que pouvais-je faire davantage pour ton salut ? Je t'ai ouvert les plaies de mes pieds et de mes mains, et voilà qu'on me va encore ouvrir le côté pour te loger dans mon cœur et dans les entrailles de ma miséricorde ; on a épuisé sur mon corps tout ce que la cruauté des hommes a pu inventer ; j'ai pris sur moi-même les châtimens que tu avais mérités : dis-moi, y a-t-il encore quelque chose que je puisse ajouter à mes douleurs pour te donner des preuves plus sensibles de mon amour ? — Ah ! mon cher auditeur, ne soyez pas insensible aux tendresses d'une telle charité ! Entrez dans ce cœur ouvert, je veux dire dans les sentiments de ce cœur, en lui rendant amour pour amour. On lui a ouvert le côté après la mort pour y chercher les restes de sa vie jusque dans sa source ; mais pensons qu'il l'a lui-même permis afin de nous découvrir les sentiments de son cœur, comme dit S. Bernard : *Patet arcanum cordis per foramina pectoris*. Il nous a voulu faire voir qu'il a été vivement

(1) Ici on montre au peuple le crucifix.

(Note de l'Auteur.)

touché de compassion à la vue de nos misères et des malheurs que nous nous étions nous-mêmes attirés, qu'il a été percé de douleur en voyant la multitude de nos péchés, et qu'il n'y a eu que l'ardente charité qui embrassait ce cœur qui l'ait pu faire résoudre à souffrir de si cruels, de si horribles tourments. Entrons donc, âme chrétienne, dans ces mêmes sentiments, et marquons-lui notre amour par la vive douleur que nous doit inspirer la pensée de nos crimes, qui ont été la cause de sa mort. Non, Chrétiens, jamais ces clous ne fussent entrés dans ses pieds et dans ses mains, jamais ces épines n'eussent percé ce chef adorable, si notre orgueil ne les eût fait entrer; jamais le fer de la lance n'eût ouvert ce côté, si nos ingrattitudes ne lui eussent porté le premier coup. — Mais surtout nous ne devons pas oublier que nous renouvelons ses plaies, ses souffrances et sa mort, autant de fois que nous commettons de nouveaux crimes. Comptez toutes les plaies de ce corps sanglant : il les a souffertes de bon cœur quand il les a crues utiles à notre salut; mais faut-il maintenant que nous en fassions de nouvelles par la continuation de nos crimes? faut-il que ce soit la prière que nous fasse ce DIEU mort pour nous sur cette croix, de l'avoir mis une fois en cet état, puisque nos péchés lui sont plus sensibles que les clous, les épines, les fouets et toutes les douleurs de sa mort? Ah! n'ayons pas le cœur plus dur que les Juifs mêmes, dont quelques-uns se repentirent de leur crime, et s'en retournèrent frappant leur poitrine de douleur et pénétrés d'un vif regret d'avoir fait mourir celui que le Ciel, par de nouveaux prodiges, les forçait de reconnaître pour Fils de DIEU : *Veré Filius DEI erat iste*. (Matth. XXVII). Et moi, mon DIEU, serai-je si peu touché à la vue de vos souffrances, et de mes crimes qui en ont été la cause, que je ne cesse pas même de vous faire souffrir en continuant de vous offenser? Sera-t-il dit que les rochers, qui étaient innocents, se soient brisés à votre mort, et que mon cœur, qui est le coupable, ne soit pas encore brisé de douleur? Versez, ô mon DIEU, une goutte de votre sang pour l'amollir et en faire sortir des larmes d'une véritable componction.

Mais vous, mon Sauveur et mon DIEU, pouvez-vous bien encore aimer les pécheurs, après tant d'ingrattitudes et de si cruels supplices qu'ils vous ont fait souffrir? Oui, Chrétiens, et ces bras étendus marquent qu'il est encore tout prêt à nous recevoir et à nous embrasser, pourvu que nous détestions nos péchés de tout notre cœur. Inspirez-moi donc ce sentiment, plaies, larmes, sang, mort et souffrances de mon DIEU ! et que du plus sensible regret de mon cœur je vous demande miséricorde pour tant de rébellions commises contre votre divine majesté. Que je m'attache à ces plaies, et que le sang qui en découle m'y colle inséparablement. Que je compte ces blessures qui sont le prix de mon rachat, et que j'admire toute ma vie cet amour d'un DIEU que je vois si profondément marqué par ces caractères sanglants. Tête adorable, qui nous assurez une couronne éternelle, que vous méritiez bien de porter un autre diadème ! Bouche d'où sont sortis tant d'oracles, comment a-t-on osé

vous abreuver de fiel ? Pieds sacrés, l'asile de la miséricorde, que je vous embrasse mille fois, et que je ne parte point d'ici que je n'aie reçu la rémission de mes crimes. Côté qui êtes le sanctuaire de la divinité, soyez éternellement ma demeure. Enfin, mains bienfaisantes de mon Sauveur, je m'adresse à vous toutes les dernières, pour vous dire les mêmes paroles que le patriarche Jacob dit à l'ange qui lutta toute une nuit avec lui : *Non dimittam te nisi benedixeris mihi*. Vous avez voulu, Seigneur, prendre sur vous toutes les malédictions que j'avais méritées ; mais ce n'est pas assez, je ne vous laisserai point que vous ne m'ayez donné votre bénédiction. Je vous la demande, Seigneur, pour moi et pour tout ce peuple. (*Le même*).

FIN DU TOME NEUVIÈME.





TABLE  
DU NEUVIÈME VOLUME

DEUXIÈME PARTIE. — MYSTÈRES.

	Pages		Pages
Préface . . . . .	I	§ I. — Desseins et Plans. . . . .	57
Observation. . . . .	XIII	§ II. — Les Sources . . . . .	63
—		§ III. — Passages, Exemples et applications de l'Écriture. . . . .	67
<b>L'Incarnation :</b> — <i>Jésus-Christ</i> <i>Dieu et homme, etc.</i>		Exemples tirés de l'Ancien et du Nouveau-Testament. . . . .	68
Avertissement . . . . .	1	Applications de quelques passages de l'Écriture. . . . .	72
§ I. — Desseins et Plans. . . . .	2	§ IV. — Pensées et passages des SS. Pères. . . . .	78
§ II. — Les Sources. . . . .	9	§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie. . . . .	81
§ III. — Passages, exemples et applications de l'Écriture. . . . .	12	§ VI. — Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs . . . . .	84
Figures et prophéties qui regardent l'Incarnation du Verbe. . . . .	13	—	
Applications de quelques passages de l'Écriture. . . . .	17	<b>Mystère de la Circoncision :</b> — <i>Circoncision judaïque et chrétienne; —</i> <i>Circoncision spirituelle, ancienne et nouvelle.</i>	
§ IV. — Pensées et passages des SS. Pères. . . . .	21	Avertissement. . . . .	109
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie. . . . .	26	§ I. — Desseins et Plans. . . . .	110
§ VI. — Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs . . . . .	38	§ II. — Les Sources . . . . .	116
—		§ III. — Passages, exemples et applications de l'Écriture. . . . .	118
<b>Nativité de Notre-Seigneur :</b> — <i>Et tout ce qui regarde ce mystère.</i>		Exemples de l'Ancien	
Avertissement. . . . .	56		

	Pages		Pages
et du Nouveau-Testament. . . . .	120	§ IV. — Pensées et passages des SS. Pères. . . . .	227
Applications de quelques passages de l'Écriture. . . . .	122	§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie . . . . .	230
§ IV. — Pensées et passages des SS. Pères. . . . .	129	§ VI. — Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs . . . . .	236
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie . . . . .	132	—	
§ VI. — Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs . . . . .	139	<b>Enfance et vie cachée du Sauveur.</b>	
—		Avertissement . . . . .	264
<b>Le Saint Nom de Jésus.</b>		§ I. — Desseins et Plans. . . . .	265
Avertissement . . . . .	159	§ II. — Les Sources. . . . .	272
§ I. — Desseins et Plans. . . . .	160	§ III. — Passages, exemples et applications de l'Écriture. . . . .	275
§ II. — Les Sources. . . . .	168	Exemples tirés de l'Ancien et du Nouveau-Testament . . . . .	276
§ III. — Passages, exemples et applications de l'Écriture. . . . .	170	Applications de quelques passages de l'Écriture . . . . .	279
Exemples tirés de l'Ancien et du Nouveau-Testament . . . . .	172	§ IV. — Pensées et passages des SS. Pères. . . . .	281
Applications de quelques passages de l'Écriture. . . . .	177	§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie . . . . .	284
§ IV. — Pensées et passages des SS. Pères. . . . .	182	§ VI. — Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs . . . . .	288
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie . . . . .	184	—	
§ VI. — Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs . . . . .	189	<b>Mystère de la Transfiguration.</b>	
—		Avertissement . . . . .	304
<b>Mystère de l'Épiphanie.</b>		§ I. — Desseins et Plans. . . . .	305
Avertissement . . . . .	207	§ II. — Les Sources. . . . .	312
§ I. — Desseins et Plans. . . . .	208	§ III. — Passages, exemples et applications de l'Écriture. . . . .	314
§ II. — Les Sources. . . . .	216	Exemples de l'Ancien et du Nouveau-Testament . . . . .	315
§ III. — Passages, exemples et applications de l'Écriture. . . . .	218	Applications de l'Écriture . . . . .	317
Exemples tirés de l'Ancien et du Nouveau-Testament . . . . .	220	§ IV. — Pensées et passages des SS. Pères. . . . .	321
Applications de quelques passages de l'Écriture . . . . .	223	§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie . . . . .	322



	Pages		Pages
§ IV. — Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs. . . . .	327	<b>La Passion (suite) : — Des douleurs intérieures du Sauveur et ce qui se passa dans le Jardin des Oliviers.</b>	
—			
<b>Le lavement des pieds.</b>			
Avertissement . . . . .	350	Avertissement . . . . .	454
§ I. — Dessains et Plans. . . . .	351	§ I. — Passages de l'Écriture . . . . .	455
§ II. — Les Sources. . . . .	355	§ II. — Exemples, Figures, et Prophéties, etc. . . . .	456
§ III. — Passages, exemples et applications de l'Écriture. . . . .	357	Applications de quelques passages de l'Écriture . . . . .	458
Exemples tirés de l'Ancien et du Nouveau-Testament. . . . .	358	§ III. — Passages, et Pensées des SS. Pères. . . . .	462
Applications de quelques passages de l'Écriture . . . . .	362	§ IV. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie . . . . .	464
§ IV. — Pensées et passages des SS. Pères . . . . .	366	§ V. — Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs . . . . .	471
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie . . . . .	367	—	
§ VI. — Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs . . . . .	373	<b>La Passion (suite) : — La trahison de Judas et la prise du Sauveur dans le Jardin des Oliviers.</b>	
—			
<b>La Passion du Fils de Dieu en général.</b>			
Avertissement . . . . .	387	Avertissement . . . . .	489
§ I. — Dessains et Plans. . . . .	388	<i>La Trahison de Judas.</i> . . . .	490
§ II. — Les Sources. . . . .	400	<i>Prise du Sauveur dans le jardin.</i> . . . .	503
§ III. — Passages, exemples et applications de l'Écriture. . . . .	404	—	
Figures et prophéties de la Passion du Sauveur . . . . .	407	<b>La Passion (suite) : — Ce qui se passa à l'égard du Sauveur chez Anne et chez Caïphe.</b>	
Applications de quelques passages de l'Écriture. . . . .	411	Avertissement . . . . .	511
§ IV. — Pensées et passages des SS. Pères. . . . .	415	<i>Ce qui se passa chez Caïphe.</i> . . . .	512
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie . . . . .	418	—	
§ IV. — Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs . . . . .	429	<b>La Passion (suite) : — La chute de saint Pierre.</b>	
—			
		Avertissement . . . . .	527
		—	
		<i>Passages de l'Écriture et des Pères.</i>	
		Passages de l'Écriture . . . . .	528

	Pages		Pages
Passages des Pères. . . . .	529		
Réflexions théologiques et morales. . . . .	531	<i>Jésus mis en parallèle avec Barabbas. . . . .</i>	568
Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs . . . .	536	<i>Notre-Seigneur attaché à la colonne et flagellé . . . . .</i>	573
<i>Jésus devant Pilate. . . . .</i>	547	<i>Le couronnement d'épines. . . .</i>	582
<i>Jésus est renvoyé à Hérode dont il est méprisé.</i>		<i>Exposition de ces paroles : Ecce homo . . . . .</i>	587
Les affronts qu'il reçut à sa cour. . . . .	557	<i>Ce qui précéda la condamnation de Jésus-Christ.</i>	
<i>Nouveaux efforts de Pilate pour sauver la vie à Jésus-Christ.</i>		<i>L'Inhumanité des Juifs. . . . .</i>	593
Lâche politique de ce Juge, et ce qui passa jusqu'à la condamnation du Sauveur . . . . .	565	<i>Jésus portant sa croix. . . . .</i>	602
		<i>Le Crucifiement . . . . .</i>	607







La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Echéance

The Library  
University of Ottawa  
Date Due

--	--	--



B V 4 2 0 5 . H 6 1 8 6 5 V 9  
 H O U D R Y , V I N C E N T .  
 B I B L I O T H E Q U E D E S P R E D I

CE BV 4205  
 .H6 1865 V009  
 COO HOUDRY, VINC BIBLIOTHEQUE  
 ACC# 1046660

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	05	02	11	19	11	4